







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

OEUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 24 PRÈS DE L'ODÉON



OEUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

MÈMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE PAR L'AUTEUR

ORNÉE

DE CENT QUATRE-VINGTS JOLIES VIGNETTES EN TAILLE-DOUCE

D'APRÈS LES DESSINS

De MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Marckl et autres artistes distingués.

TOME TROISIÈME.



PARIS

FURNE ET C^e,
LIBRAIRES-ÉDITEURS,
rue St-André-des-Arts, n^o 55.



AIMÉ ANDRÉ,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
rue Christine, n^o 1

1841

COMÉDIES-VAUDEVILLES.



L'AUBERGE,

ou

LES BRIGANDS SANS LE SAVOIR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 19 mai 1812.

En Société avec M. Delcstre-Person.



Personnages.

M. SCUDÉRI.
MADemoiselle SCUDÉRI, sa sœur.
FLORVAL, leur neveu.



BERTRAND, aubergiste.
BABET, sa fille.
SON PRÉTENDU

La scène se passe dans une auberge au milieu des Pyrénées.

Le théâtre représente une salle, une porte au fond, et deux croisées latérales, par lesquelles on découvre, dans le lointain, le sommet des Pyrénées et un petit village sur la côte. Sur le premier plan, à la gauche du spectateur, un cabinet en saillie, avec une croisée qui laisse voir tout ce qui se passe dans le cabinet. À droite, une cheminée, une croisée donnant sur la cour. Sur le devant, deux tables; sur l'une, du papier, des plumes, de l'encre, etc. Aménagement gothique.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, BABET, BASTIEN.

BERTRAND.

Oui, ma fille, oui, Bastien, je l'ai vu.

BABET.

Vous avez vu le diable en personne ?

BERTRAND.

C'est tout comme, puisqu'il prend la forme
qu'il veut.

BASTIEN.

Air du vaudeville de *L'Arare*.

Allons donc! c'était un prestige;
Un rien excite votre effroi.

BERTRAND.

De mes yeux je l'ai vu, te dis-je;
Je l'ai vu comme je te voi.
C'était le soir; il faisait sombre;
De loin j'ai cru l'apercevoir
Sous la forme d'un bandeau noir...

(bis.)

BABET.

Vous avez eu peur de votre ombre.

BASTIEN.

C'est inconcevable, comme il est poltron, le
beau-père; à son âge, croire aux revenants!

BERTRAND.

Croire! Je n'y crois point, mais j'en ai peur.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Je pense que tout homme sage
Doit redouter les revenants;
Car les morts ont trop d'avantage
Quand ils combattent les vivants.
Leur résister serait folie;
Aussi je m'en garderais bien :
Un vivant y risque sa vie,
Tandis qu'un mort ne risque rien.

BASTIEN.

Comme je le disais, cela prouve seulement que
vous êtes peureux.

BERTRAND.

Peureux! je ne suis point peureux, mais je
suis prudent; et dans cette auberge, au milieu
des Pyrénées, avec toi, Babet, qui n'es pas brave,
et Bastien, mon gendre futur, qui s'effraye d'un
rien, on ne sait pas ce qui peut arriver.

BABET.

Arriver! vous voyez bien qu'il n'arrive jamais
rien, pas même des voyageurs.

BERTRAND.

C'est votre faute! On est si mal servi! Depuis
huit jours n'avoir qu'un locataire!

BABET.

Cet officier français ! Mais ce jeune homme est fort bien ; et ce sera une bonne pratique, car il a l'air de quelqu'un très comme il faut.

BERTRAND.

Il a l'air de quelqu'un très-suspect, car il ne paye pas ; et, avec ça, il a quelque chose dans la physionomie...

BABET.

N'avez-vous pas peur aussi de celui-là ?

BERTRAND.

Sans doute. On ne sait d'où il vient ; il paraît se cacher ; et quand on lui fait des questions, il vous rit au nez. C'est malhonnête !

AIR : *Le jour de son mariage.*

Je n'ai jamais pu connaître
Ce qu'il fait, ni ce qu'il est ;
Mais, à coup sûr, ce doit être
Un fourbe, un mauvais sujet.
Il a commis quelque faute,
Ou fait quelque mauvais coup...

BABET.

Ah ! mon père !

Et qui doit à son hôte,
Est capable de tout.

BERTRAND.

Cependant il faut lui porter à déjeuner, car il ferait un tapage !...

BABET.

J'irai, mon père.

BASTIEN.

Pas du tout, Mademoiselle ; ce sera moi.

BABET.

Fi, le jaloux !

BASTIEN.

Fi, la coquette !

BERTRAND.

Paix ! j'irai moi-même. Mais au lieu de vous disputer, cherchons plutôt à corriger la fortune par quelques moyens honnêtes.

AIR : *La loterie est la chance.*

Sans une honnête industrie
Un traîtreur ne ferait rien ;
Et tous les jours de la vie,
Un peu d'aide fait grand bien.
Toi, Bastien, toi, qui surveilles
L'ordonnance du festin,
Mets dans toutes les bouteilles
Un peu plus d'eau que de vin.

TOUS.

Sans une honnête industrie, etc.

BERTRAND.

Allez, et que chacun soit à son poste.

SCÈNE II.

BERTRAND, seul.

Mon commerce de traîtreur prend une mauvaise tournure, et si je ne m'y mets ordre, je mourrai de

faim au milieu de mes provisions. Heureusement j'ai déjà fait une spéculation qui double mes profits.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Je sais d'une façon commode
Raconner chaque voyageur,
Et je puis, grâce à ma méthode,
Voler en tout bien, tout honneur.

Crie-t-on : Garçon ! potage pour un ! j'envoie demi-part.

Les prenant ainsi par famine,
Mes succès ne sont pas douteux ;
Et chez Bertrand quand seul on dine,
Il faut tout demander pour deux.

Mais ce bel officier mange comme quatre, et ne paye pas même pour un. Ma foi, à tout risque, demandons-lui de l'argent. Le difficile est de lui parler, car il chante toujours. Mais je l'entends : le voilà qui crie comme quelqu'un qui paye.

FLORVAL, en dehors.

Holà ! hé ! quelqu'un ! le maître, les garçons, tout le monde !

SCÈNE III.

FLORVAL, BERTRAND.

FLORVAL.

Hé ! bonjour, papa Bertrand. Va-t-on m'apporter à déjeuner ?

BERTRAND.

Que voulez-vous, mon capitaine ? la tasse de café, une limonade ?

FLORVAL.

Comment, morbleu ! à un militaire ! Le pâté froid, la tranche de jambon, deux bouteilles de vin : je ne regarde pas à la dépense.

BERTRAND, à part.

Je le crois bien, c'est moi qui paye. (Haut.) Mais... c'est que... je voulais vous dire... Monsieur compte sans doute faire un long séjour...

FLORVAL.

Moi ? non ; j'aime le changement.

AIR : *A boire je passe ma vie.*

A voyager passant ma vie,
Jamais je ne suis arrêté ;
J'ai pris pour guide la Folie,
Et pour compagne la Gaïeté.
En tous lieux bravant les orages,
Pour moi, changer c'est être heureux.
Puisque les plaisirs sont volages,
Il faut bien courir après eux.

BERTRAND.

C'est que tous les huit jours, nous avons l'usage de régler nos comptes avec les voyageurs.

FLORVAL.

Comment ! c'est de l'argent que tu me demandes ? que ne parlais-tu plus tôt ?

BERTRAND, à part.

Il est plus solvable que je ne croyais. (Haut.) Pardon...

FLORVAL.

Point du tout. J'aime qu'on me parle franchement ; et pour te le prouver, je vais te faire une confidence : c'est que pour le moment je n'ai pas de fonds.

BERTRAND.

Qu'est-ce que vous dites donc ? et vous faites ici une dépense...

FLORVAL.

Est-ce que cela te tourmente ?

BERTRAND.

Certainement, et beaucoup.

FLORVAL.

Bah ! cela ne m'inquiète pas du tout, moi.

BERTRAND.

Ah ! je vous ferai bientôt changer de ton. D'abord, je vous prévins que vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez payé.

FLORVAL.

Eh bien ! j'y resterai longtemps. D'ailleurs ne peux-tu me faire crédit sur ma bonne mine ?

BERTRAND.

Voilà une jolie caution !

FLORVAL.

Tu es bien difficile. Tiens, je suis sûr que madame Bertrand s'en serait contentée.

AIR :

Je n'offre moi-même en paiement :
Que ma parole te rassure ;
Nos militaires, bien souvent,
N'ont pas de caution plus sûre.
Oui, dans tout temps, chaque soldat,
Cher à Venus, cher à Bellone,
Ne paya sa dette à l'Etat,
Qu'en payant de sa personne.

Mais rassure-toi ; j'ai des espérances.

BERTRAND.

Belle monnaie !

FLORVAL.

C'est la plus commode.

AIR : *Fidèle ami de mon enfance.*

Quand l'espoir charme l'existence,
Chaque instant promet un plaisir :
On pousse la jouissance
Qu'on voit de loin dans l'avenir.
Pour moi, vivant sans défiance,
Du sort je ne redoute rien ;
Qui n'est riche qu'en espérance,
N'a pas peur de perdre son bien.

D'ailleurs, nous allons entrer en campagne, et si jamais je m'enrichis...

BERTRAND.

Et si vous êtes tué ?

FLORVAL.

C'est mon métier.

BERTRAND.

Mais vos créanciers, vos malheureux créanciers ?

FLORVAL.

Ou les payera.

BERTRAND.

Où, en chansons.

FLORVAL.

C'est plus gai !

AIR du *Devin du village.*

Quand on sait chanter et boire,
A-t-on besoin d'autre bien ?
Bacchus chasse l'humeur noire ;
Et quand j'ai bu tout est bien.
Quand j'ai bu, sur ta figure
Je vois un air de bonté ;
Et même, je te l'assure,
Je crois à ta probité.

ENSEMBLE.

FLORVAL.

Quand on sait chanter et boire,
A-t-on besoin d'autre bien ?
Bacchus chasse l'humeur noire ;
Et quand j'ai bu, tout est bien.

BERTRAND.

Quand on sait chanter et boire,
Encor faut-il quelque bien.
Sans argent, l'on peut m'en croire,
Souvent on reste en chemin.

BERTRAND.

Décidément, je veux savoir quand je serai payé.

FLORVAL.

Ah ! vous voulez savoir ? vous êtes bien curieux ! brisons là ; n'est-il rien arrivé pour moi ? J'avais écrit à Paris... et...

BERTRAND.

Que ne disiez-vous donc ? voilà une lettre.

FLORVAL.

Donne donc, bourreau ! c'est de l'argent comptant ! Allons, qu'on m'apporte à déjeuner, et songe que je veux être traité comme un prince.

BERTRAND.

Oh ! pour le déjeuner, vous allez voir. (A part.) Je vais lui envoyer demi-part ; non, quart de part.

SCÈNE IV.

FLORVAL, seul.

Hé vite ! hé vite ! quelles nouvelles ? c'est de mon ami. Je lui demandais de l'argent. L'excellent ami ! courrier par courrier ! sûrement il m'en envoie. Que vois-je !... (lit.) « Le lausquet m'a ruiné... » (S'interrompant.) Il est ruiné ! c'est bien prendre son temps. (Lisant.) « Mais je t'envoie... » (S'interrompant.) Vous au moins ce qu'il m'envoie, ce pauvre ami ! (Lisant.) « Je t'envoie un bon conseil. »

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

« Ton oncle a quitté Paris,
» Et, pour comble de disgrâces,
» On dit qu'il est sur tes traces.
» Profite de mon avis :
» Puisqu'il est à ta poursuite,
» Sans l'attendre, prends la fuite ;
» Sous les drapeaux reviens vite ;

Car il est mal, entre nous,
Lorsque Belloue l'appelle,
De faire attendre une belle
« Qui te donne un rendez-vous. »

Eh! c'est bien de cela qu'il s'agit. Fuir! le puis-je? ou me retient en gage!... (On apporte à déjeuner, il se met à table.) Ma foi, vogue la galère! je n'ai pas peur de déranger mes affaires, elles le sont bien, de par tous les diables! Mon oncle Scudéri et sa docte sœur, qui font des romans où personne n'entend rien, et où eux-mêmes n'entendent pas grand-chose, seraient bien étonnés de savoir leur fugitif neveu dans une méchante auberge, au milieu des Pyrénées. Après tout, c'est leur faute; de quoi veulent-ils s'aviser? vouloir m'apprendre à gagner de l'argent, moi qui ne sais que le dépenser; enfin me faire procureur! j'avais trop de délicatesse, et je me suis fait mousquetaire. A cette nouvelle, ma famille prend ses arrangements; je prends aussi les miens, et me voilà en pays étranger, commençant le cours de mes voyages. J'ai parcouru l'Europe, et partout je me suis ennuyé: en Italie, il fait trop chaud; en Russie, il fait trop froid; en Angleterre, ils sont trop tristes; en France, on n'est jamais trop gai! vive Paris! vive le séjour des amours et de la gaieté! on végète au dehors, on n'est heureux que dans ma patrie.

AIR : *Angé des nuits.*

J'ai voulu fuir une terre chérie,
Prendre les goûts, les mœurs de l'étranger.
Tout homme, hélas! peut changer de patrie,
De caractère il ne saurait changer.
Dès que je vois une belle,
Enflammé par ses attraits,
Ah! je sens bien, auprès d'elle,
Que je suis toujours Français.

Enfin, après deux ans d'absence, mes amis m'obtiennent une lieutenance; je brave tout, je rentre en France, et lorsque j'arrive sur la frontière, je me vois arrêté dans cette auberge, faute d'argent. Que faire? Mais comment! il me semble que je réfléchis! pas possible! quoi! je me dérangerais à ce point! Allons donc, ne pensons plus à l'avenir, redevenons l'étourdi, Finsouciant Florval, et achevons mon déjeuner... Eh bien! plus de vin! comme tout passe! Holà! garçon! garçon!

SCÈNE V.

FLORVAL, BABET.

BABET, accourant.

Me voilà, Monsieur.

FLORVAL.

C'est la fille de notre hôte! je n'avais fait que l'entrevoir; le vieux coquin cache sa jeune fille avec autant de soin que son vieux vin. On n'est pas plus jolie!

BABET, minaudant.

Ah! Monsieur est...

FLORVAL.

Connaisseur et amateur; car, ma charmante Babet, je t'aime à la folie; et toi?

BABET.

Pour la première fois, la déclaration est leste; mais savez-vous qui je suis?

FLORVAL,

Qui tu es? tu es... tu es charmante.

BABET.

Tu... toi! mais voyez donc, il ose me tutoyer.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Ah mon Dieu! qu'il a l'air vaerien!
Vraiment, messieurs les mousquetaires,
Quoique nous ne soyons pas fières,
Après tout, nous vous valons bien.
Vous êtes braves, nous gentilles;
Et sachez, quand on est galant,
Que c'est l'ennemi, non les filles,
Qu'il faut mener tambour battant.

FLORVAL.

Pardon, j'ai oublié le respect que je vous devais; mais tes yeux, friponne, m'inspirent l'amour le plus vil, le plus constant; je t'adore, il faut m'adorer; allons, accepte, ou acceptez.

BABET, à part.

Oh! comme il est impertinent! c'est vraiment dommage. (Haut.) Je ne veux pas vous ôter toute espérance; peut-être avec le temps, un caprice; qui sait!

FLORVAL.

Un caprice! c'est différent! Mais fais que caprice te vienne promptement.

BABET,

Et que dira Bastien, mon futur?

FLORVAL.

Ce qu'il voudra. L'amant d'abord, le mari après.

BABET,

Voilà une jolie morale!

FLORVAL.

Mais c'est que tu es d'une sévérité...

BABET.

Mais c'est que vous demandez des choses impossibles.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BASTIEN.

BASTIEN.

Restez, restez; que je ne vous dérange pas. (A Babet.) C'est donc ainsi, perfide!...

FLORVAL.

AIR. *Monsieur Baussac, c'est bien méchant.*

Pourquoi ce bruit et ce courroux?
Pour un époux, qu'il est jaloux!

BABET.

Pourquoi ce bruit et ce courroux ?
Il sera donc toujours jaloux !

BASTIEN.

J'ai bien raison d'être en courroux ;
Je suis époux , je suis jaloux .

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, BERTRAND.

BERTRAND, continuant l'air.

Pourquoi ce bruit ? paix là , paix là !
J'espère enfin qu'on se taira .

Silence ! grande nouvelle ! voilà deux voyageurs
qui entrent dans la cour ; leur voiture s'est brisée
au bas de la montagne .

FLORVAL.

Il ne fallait rien moins qu'un accident .

BASTIEN.

Il ne nous en vient jamais que comme cela .

BERTRAND.

Il y a longtemps que nous n'avions eu si bonne
aubaine . Allons , petite fille , allumez du feu , pré-
parez les chambres ; et toi , à la cuisine . Il faut
une tête aussi fortement organisée que la mienne
pour suffire à tout . Eh ! allez donc .

BASTIEN, à Babet.

Et vous croyez qu'il en sera toujours ainsi ?

BABET, faisant une révérence.

Oui, Monsieur.

BASTIEN.

Et que vous écoutez toujours les galants ?

BABET.

Oui, Monsieur.

BASTIEN.

Jolie réponse !

BERTRAND.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ? à ton
poste .

BABET.

J'y vais, mon père. (A Bastien.) Ne pas se fier à
ma vertu, à ma parole, c'est ailleurs !

(Elle sort.)

BASTIEN.

Ah ! oui, sa parole ! je n'aurais qu'à dormir là-
dessus, je ferais de jolis rêves !

(Il sort.)

BERTRAND, à Florval.

Mon capitaine, est-ce que vous comptez res-
ter là ?

FLORVAL.

Sans doute.

BERTRAND.

Mais ces nouveaux voyageurs ?

FLORVAL.

Fût-ce le diable, je ne me dérangerais pas ; j'ai

établi ici mon quartier-général, et j'y reste. Mais
j'entends du bruit ; ce sont eux. (Il s'approche de la
porte.) Voyons donc ces nouveaux hôtes. Qu'ai-je
vu ? en croirai-je mes yeux ? Scudéri ! Qui peut
l'amener ? saurait-il... (A Bertrand.) Si par hasard...
parle-lui... dis-leur... Non, non, tais-toi et ne dis
rien.

(Il se sauve.)

BERTRAND.

Parbleu, je le crois bien que je ne dirai rien.
Mais à qui en a-t-il donc ? Allons, il est fou !

SCÈNE VIII.

M. SCUDÉRI, MADEMOISELLE SCUDÉRI,
BERTRAND, BASTIEN.

BASTIEN.

Entrez, entrez, Monsieur.

SCUDÉRI, d'un ton brusque.

C'est bon.

BASTIEN.

Désirez-vous des rafraîchissements ?

SCUDÉRI.

Non.

BERTRAND.

Si l'on vous faisait du feu ?

SCUDÉRI.

Non. Une chambre.

BASTIEN.

On va vous la préparer.

(Il sort après avoir desservi la table où Florval a déjeuné.)

SCUDÉRI.

Oui, va, dépêche et tais-toi.

BERTRAND, entrant dans le cabinet.

On y va. Si vous voulez vous donner la peine
d'attendre dans cette salle commune. (A part.) Ah !
quelle physionomie ! celui-là surtout, avec son
air rébarbatif. Ils peuvent être d'honnêtes gens ;
mais à coup sûr ce n'est pas écrit sur leurs
figures.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

M. SCUDÉRI, MADEMOISELLE SCUDÉRI.

MADEMOISELLE SCUDÉRI.

Qu'avez-vous donc, mon frère ? et quel nuage
soudain peut corrompre ainsi l'aménité coutu-
mière de votre physionomie ?

SCUDÉRI.

Ouf ! je suis d'une colère... Encore un acci-
dent ! Ma sœur, je vous avertis que je suis très-
las des voyages. Vous me dites que vous avez des
renseignements certains ; nous partons, un pos-
tillon renversé, un essieu brisé, et tout cela pour
courir après un neveu que nous n'atteignons
jamais.

MADemoiselle SCUDÉRI.

J'attendais de vous un plus mâle courage ; vous êtes plus désespéré que Cyrus au huitième enlèvement de la belle Mandane.

SCUDÉRI.

Hé ! Cyrus n'avait pas versé.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Versé ! versé ! vous voilà bien malade !

AIR des *Folies d'Espagne*.

Pourquoi ce bruit, pourquoi ces cris, mon frère ?
Eh ! de vous plaindre avez-vous donc les droits ?
On vous pourrait pardonner la colère,
Si vous tombez pour la première fois.

SCUDÉRI.

Qu'est-ce à dire ? mes chutes ! parlez plutôt des vôtres.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Les miennes ! Apprenez, Monsieur, que mes succès n'ont jamais été douteux. Artamène ! voilà un roman ! douze gros volumes ! Et dès les premières pages, quels beaux sentiments ! quelle passion ! On n'est pas plutôt au commencement...

SCUDÉRI.

Qu'on voudrait être à la fin. Mais la fin n'arrive pas.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Comment, la fin ! Mais vous n'avez donc pas lu l'instant où Orondate, après huit ans de silence, se hasarde enfin à déclarer...

SCUDÉRI.

Votre Orondate, avec son silence, est le plus grand bavard que je connaisse : il n'y a jamais que lui qui parle ; et quand il est seul avec les rochers, il a toujours quelque chose à leur dire : « O ma belle princesse ! » Tenez, ne m'en parlez plus : votre Artamène est un sot, et Mandane une bégueule.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Mandane une bégueule ! Mandane, femme rare ! toujours enlevée et toujours fidèle, toujours...

SCUDÉRI.

On voit bien que c'est un roman.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Mon frère, est-ce que vous ne croyez pas à la vertu des femmes ? Certainement, moi, à la place de la belle Mandane...

SCUDÉRI.

Ma sœur, vous n'avez jamais été enlevée.

MADemoiselle SCUDÉRI, avec un profond soupir.

Hélas ! non. Mais les hommes d'à présent ont si peu de goût ! N'ont-ils pas la sotte manie de croire que pour plaire il faut être jeune et jolie ! Encore si la gloire nous dédommageait d'un côté (en soupirant) de ce que nous perdons de l'autre ; mais l'envie... enfin, n'ont-ils pas voulu attribuer à Pélisson une partie de mes ouvrages !

AIR : *Quand Dieu pour peupler la terre.*

Dès qu'une femme compose,
Aussitôt maint detracteur
Lui ravit le nom d'auteur,
Et vous seuls avez l'honneur
De ses vers et de sa prose,
Les femmes, c'est évident,
N'ont ni savoir ni talent ;
Et le stupide vulgaire,
Séduit par les médisants,
Croit qu'un homme est toujours père
Du moindre de nos enfants.

SCUDÉRI.

C'est qu'en effet les hommes ont une certaine supériorité...

MADemoiselle SCUDÉRI.

Vous n'en seriez pas la preuve.

SCUDÉRI.

Ma sœur !

MADemoiselle SCUDÉRI.

Mon frère !

AIR : *Tout ça passe.*

Qu'avez-vous fait de si grand ?

SCUDÉRI.

Qu'ont fait, après tout, les femmes ?

MADemoiselle SCUDÉRI.

Lisez mon dernier roman.

SCUDÉRI.

Relisez mes derniers drames.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Qu'y voit-on ? des vers sans ames ;

SCUDÉRI.

Qui font pleurer cependant.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Où, quand on sort de vos drames,
Chacun pleure (ter) son argent.

SCUDÉRI.

Ma sœur, vos expressions sont d'une dureté...

MADemoiselle SCUDÉRI.

Cela est vrai ; mais aussi, je suis d'une humeur... Pourquoi faut-il que notre voiture brisée nous mette dans l'impossibilité de poursuivre Florval !

SCUDÉRI.

Vous lui en voulez donc toujours beaucoup ?

MADemoiselle SCUDÉRI.

Certainement.

SCUDÉRI.

Tenez, moi, je commence à me repentir d'avoir été si sévère. Je voulais qu'il suivît la carrière des lettres, ou celle du barreau ; mais tout le monde ne peut pas être poète ou procureur. J'ai toujours eu du goût pour le militaire, et si vous m'en croyez...

MADemoiselle SCUDÉRI.

Mon frère, allez-vous recommencer encore ? Tenez, occupons-nous de choses plus importantes : travaillons à notre tragédie d'*Irsace*.

SCUDÉRI.

Hé bien, soit; travaillons.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Une tragédie tirée de mon roman d'*Artamène!*
Le titre seul fera courir tout Paris.

SCUDÉRI, à part.

Le fond est détestable; mais ma poésie fera
réussir l'ouvrage.

MADemoiselle SCUDÉRI, à part.

Les vers, je crois, ne vaudront pas grand'chose;
mais le fond soutiendra le reste. (Haut.) Pour qu'on
ne vienne pas nous interrompre, voulez-vous
fermer cette porte?

SCUDÉRI.

Très-sagement vu. (Il ferme la porte du fond, et met
la clef sur la table.) Ah ça, où en sommes-nous?

MADemoiselle SCUDÉRI.

A la déclaration.

SCUDÉRI.

Toujours des déclarations! Vous donnez trop
dans le tendre; il faut du noir, du sombre. Tenez,
ma dernière tragédie! quel succès! Aussi c'était
tout massacrer! Le père, l'amant, la princesse, le
grand-prêtre...

AIR: *Décacheter sur ma porte.*

On se tue au premier acte,
On se tuait dans l'entr'acte;
On se tuait partout:
Enfin, pour admirer jusqu'au bout
Un chef-d'œuvre de la sorte,
On se tuait à la porte.

Voilà le véritable tragique! Mais, avant tout,
répétons notre dernière scène; elle n'est pas en-
core finie.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Laquelle?

SCUDÉRI.

Celle où Hétéroxène arrive dans le château in-
connu, où elle apprend qu'Alsace est infidèle; où
elle ordonne son trépas.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Ah! j'y suis, j'y suis.

SCUDÉRI.

Allons, en scène.

(Il se promène en faisant de grands gestes.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BERTRAND.

BERTRAND, à la fenêtre du cabinet.

Tout est prêt, et s'ils veulent entrer... Mais que
font-ils? Quels gestes! quelles contorsions!

SCUDÉRI, déclamant.

Madame, je l'ai vu... vu de mes propres yeux:
Il n'en faut plus douter, Alsace est en ces lieux.

BERTRAND, à part toute la scène.

Dans ces lieux! qui donc?

MADemoiselle SCUDÉRI, répondant.

Je l'entends, Gra-honor, Alsace est infidèle!
Le perfide! il mourra...

Ah ça, mais je fais une réflexion: faut-il abso-
lument le tuer?

SCUDÉRI.

Mais c'est indispensable: il n'y a pas à hésiter.

BERTRAND.

Tuer quelqu'un en ces lieux!

MADemoiselle SCUDÉRI.

C'est avec peine que je vois tous ces meurtres-
là. Nous tuons trop de monde, et ça tournera
mal.

BERTRAND.

Plus de doute, ce sont des voleurs de grands
cheniers.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Hier, par exemple, n'avons-nous pas déjà as-
sassiné Tiridate?

BERTRAND.

Ce pauvre Tiridate! Quelque homme particu-
lier, sans doute.

SCUDÉRI.

D'accord, mais c'est justement ce qu'il faut.

AIR de M. Doche.

Il faut des poisons,
Des trahisons,
Des pamaisons,
Des attentats,
Des assassinats:
Conjurons,
Conspirons;
Que le trépas
Suive partout nos pas!

BERTRAND.

Les scélérats! employer de pareils moyens
pour s'enrichir!

MADemoiselle SCUDÉRI.

Allons, je me rends.

SCUDÉRI.

(Ils écrivent.)

Hé bien! qu'il meure. C'est une affaire faite, et
je vous garantis la réussite.

BERTRAND.

J'en ai assez entendu. Sortons sans bruit; et si
ceux-là ne sont pas pendus, je veux bien que...
Grands dieux! la porte est fermée: ils ont pris
leurs précautions. Aucun moyen de sortir. Je suis
perdu!

(Il rentre dans le cabinet.)

SCUDÉRI.

Mais de quelle manière le tuons-nous? Si
nous le poignardions?

MADemoiselle SCUDÉRI.

Poignarder? Non, l'empoisonner.

SCUDÉRI.

Le poison, oui, produira un effet plus sûr, plus
tragique.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Va pour le poison : il est mort.

SCUDÉRI.

Mort, c'est convenu. Reprenons maintenant.

BERTRAND.

Si je pouvais découvrir à qui ils en veulent ! Si c'était à moi ? mais je ne m'appelle pas Arsace. Écoutez de toutes nos oreilles.

MADemoiselle SCUDÉRI, déclamant.

Tendre et cher Graphamor, je rends grâce à ton zèle ; Mais, dis-moi, m'as-tu fait un rapport bien fidèle ?

SCUDÉRI.

Madame, dès longtemps, en se séjour, dit-on, Il est seul, déguisé, cachant jusqu'à son nom.

BERTRAND.

Seul, déguisé, cachant son nom !

SCUDÉRI.

Je l'ai vu... sa jeunesse, et surtout son audace...

BERTRAND.

Un jeune homme ! Je n'ai ici que Florval.

SCUDÉRI.

Sous l'habit d'un guerrier m'ont découvert Arsace.

BERTRAND.

Un militaire ! c'est lui.

MADemoiselle SCUDÉRI.

C'en est fait ! le cruel me quitte pour jamais ?

SCUDÉRI.

D'une jeune beauté dont on vante les traits
Le maître de ces lieux, m'a-t-on dit, est le père.

BERTRAND.

Ma fille !

SCUDÉRI.

Il n'est ainsi caché que pour la voir, lui plaire...

BERTRAND.

Il l'aimerait !

SCUDÉRI.

Et c'est pour elle enfin qu'un prince tel que lui...

BERTRAND.

Un prince !

SCUDÉRI.

Me reconnaît sa grandeur, et s'oublie aujourd'hui ;
Lui, ne du sang des rois ! lui, parent d'Artamène !

BERTRAND.

Il paraît cependant d'une bonne famille.

SCUDÉRI.

Lui, qui fut autrefois l'amant d'Hétéroxène !
Qu'il perisse, formons un dessin généreux,
Digne de l'un, de l'autre, et digne de tous deux.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Bravo ! bravo ! beaucoup mieux que je ne croyais. Mais une seule chose m'embarrasse : nous tuons l'amant ; mais la fille ?

SCUDÉRI.

Bien de plus simple, je l'enlève.

BERTRAND.

Enlever ma fille !

MADemoiselle SCUDÉRI.

Et le père ?

BERTRAND.

Aïe, aïe, m'y voilà ! ils veulent que toute la famille y passe.

SCUDÉRI, d'une voix sombre.

J'y suis : à minuit, une lanterne sourde, trois coups de poignard, il aura vécu.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Très-bien : ce sera un spectacle très-gracieux.

BERTRAND, frissonnant.

Oui, gracieux ! je voudrais l'y voir. Je n'ai pas une seule goutte de sang dans les veines.

MADemoiselle SCUDÉRI.

C'est charmant !

SCUDÉRI.

Je crois y être.

AIR : *L'Amour me ramène* (des DEUX LIONS).

Lampe sépulcrale,
Viens guider mes pas.
La cloche fatale
Sonne le trepas.

MADemoiselle SCUDÉRI.

A vos pieds, princesse,
Dit le ravisseur,
Je meurs de tendresse.

BERTRAND.

Moi, je meurs de peur.

ENSEMBLE.

SCUDÉRI, MADemoiselle SCUDÉRI, BERTRAND.

SCUDÉRI et MADemoiselle SCUDÉRI.

Chacun en silence
Écoute en tremblant :
Je le vois d'avance,
Ce sera charmant.

BERTRAND.

Gardons le silence.
Je suis tout tremblant.
Ton trepas s'avance,
Malheureux Bertrand !

SCUDÉRI.

Voilà donc qui est arrangé. Mais il y a longtemps que notre chambre doit être prête.

(Il lui présente la main.)

BERTRAND, à part.

Comment sortir sans être découvert ? Allons, faisons bonne contenance. (Haut.) Monsieur, votre chambre est prête.

SCUDÉRI.

Ah ! bon. Mais qu'avez-vous donc ? vous êtes pâle, tremblant.

BERTRAND, tremblant de tous ses membres.

Moi ! je ne... tremble pas... au contraire...

SCUDÉRI.

Mon ton vous aura peut-être effrayé ; mais rassurez-vous. Je suis bon homme au fond.

BERTRAND, à part.

Tudieu, quelle bonté !

SCUDÉRI.

L'accident arrivé à ma voiture m'avait mis de

mauvaise humeur ; mais ce que je viens de faire m'a rendu ma gaieté naturelle.

BERTRAND.

Il y a de quoi.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Vos genoux fléchissent ; vous vous trouvez mal ?

BERTRAND.

En effet, je ne me trouve pas très-bien. Mais allez-vous-en, ça ne sera rien. Ah mon Dieu ! voilà qu'il tire ses pistolets ! Non, c'est sa tabatière.

SCUDÉRI.

Fais-nous apporter à dîner ; et si nous sommes contents, je te récompenserai d'une manière à laquelle tu ne l'attends pas.

(Ils sortent.)

BERTRAND.

Je ne m'y attends que trop.

SCÈNE XI.

BERTRAND, seul ; il va les enfermer à la clef.

Ouf ! j'ai cru qu'ils ne partiraient pas. Mettons la clef, et réfléchissons si nous pouvons... Quelle aventure ! Ce Florval ! ce prince Arsace ! Oh ! c'est bien lui ! Sa fuite à l'arrivée de ces nouveaux venus, le mystère qui l'entourait... Cependant, le prince Arsace ; je n'en ai jamais entendu parler ; je voudrais bien savoir où est sa principauté. Bref, prince ou non, on doit l'assassiner ; ce sont ses affaires, il s'en tirera comme il pourra. Mais moi, mais ma fille ; surtout moi. A minuit, une lanterne sourde... Ah ! que faire ? quel parti prendre ? Ma foi, découvrons tout à son altesse : c'est un prince, il doit être brave, et lui seul peut nous sauver.

SCÈNE XII.

BERTRAND, FLORVAL.

FLORVAL, frappant aux croisées du fond.

Bertrand, y sont-ils toujours ?

BERTRAND, prenant la clef sur la table et allant ouvrir la porte du fond.

Il voudrait, comme moi, qu'ils fussent déjà bien loin. (Haut.) Oui ; mais tout est découvert : ils savent que vous êtes ici, et ils ont juré votre perte.

FLORVAL.

Tout est découvert !

(Il reforme brusquement la porte.)

BERTRAND.

Allons, voilà qu'il n'est pas plus brave que moi. Un mot, de grâce ; de grâce, un seul mot !

FLORVAL, rentrant.

Hé bien ! que me veux-tu ?

BERTRAND, avec de profondes révérences.

Air : *On n'avait vanté la guinguette.*

Salut, honneur à son altesse !

Salut, honneur à Monseigneur !

FLORVAL.

Eh quoi ! c'est à moi qu'il s'adresse ?

BERTRAND.

Pourquoi cacher votre grandeur ?

FLORVAL.

Mais finis ; ce discours me lasse.

BERTRAND.

Vous êtes prince, Monseigneur.

FLORVAL.

Je l'assommerai sur la place.

BERTRAND.

Ah ! Monseigneur, c'est trop d'honneur.

ENSEMBLE.

BERTRAND, FLORVAL.

FLORVAL.

Mais que veut dire ce mystère ?

Et d'où peut naître son erreur ?

Finis, ou bien erains ma colère,

Crains tout de ma juste fureur.

BERTRAND.

Comment finira ce mystère ?

Et que veut dire son erreur ?

Monseigneur se met en colère,

Daignez calmer votre fureur.

BERTRAND.

Mais, encore une fois, pourquoi craindre de vous découvrir ? Je connais les motifs qui vous font agir ; nous vous sommes tous dévoués ; parlez, moi, ma famille, mon argent, tout est au service de votre altesse.

FLORVAL.

Ton argent, dis-tu ? ton argent ? Ah ! je suis prince, sans contredit, et j'accepte tout. (A part.) Si j'y comprends un mot... (Haut.) Ce déguisement n'était qu'un jeu, un caprice.

BERTRAND.

Pourquoi feindre encore ? Je sais que votre altesse ne l'a pris que pour éviter un mariage qui ne lui convenait pas du tout.

FLORVAL, à part.

Ah ! diable ; son altesse ne sait pas son rôle. (Haut.) Un mariage, oui, tu as raison ; mais maintenant que je ne crains plus rien...

BERTRAND.

Au contraire, vous avez tout à craindre ; et je venais demander l'avis de votre altesse.

FLORVAL.

Mon avis ? Ah ! si j'avais mon conseil... Mon avis est d'abord que nous sommes dans un très-grand danger.

BERTRAND.

Extraordinairement bien pensé, Monseigneur.

FLORVAL.

Et qu'il faut en sortir au plus vite.

BERTRAND.

Puissamment raisonné, Monseigneur. Mais par quels moyens? Songez que Graphanor et Hétérovène sont armés.

FLORVAL, à part.

Que dit-il? M. et mademoiselle Scudéri, Graphanor et Hétérovène!... Hétérovène... mais je connais ce nom; ce sont des personnages du roman d'Artamène...

BERTRAND, qui a entendu le dernier mot.

Artamène! justement: ils en ont parlé, et ils vous connaissent bien, car ils disaient...

(Imitant la déclamation de Scudéri.)

Ses traits... son air qui... et surtout son audace,
Sous l'habit d'un .. militaire, m'ont découvert Arsaac.

FLORVAL, riant.

Ah! ah! ah! (Il se jette dans un fauteuil.) Ah! ah! j'y suis! ils répétaient quelque tragédie... ah! ah!

BERTRAND.

Mais il est fou! Comment! vous riez quand il y va de votre couronne!

FLORVAL.

Ah! si tu savais comme j'y tiens peu!

AIR: *De la rigine à Claudine.*

Des biens de la fortune
Mon cœur n'est pas épris;
Leur faste m'importune,
Et j'y mets peu de prix.
Est-ce donc sur le trône
Qu'on trouve le vrai bien?
Je perdrais ma couronne,
Que je ne perdrais rien.

BERTRAND.

Mais vos jours?

FLORVAL.

Ils en veulent à mes jours? c'est différent. Voilà mes créanciers bien attrapés: c'est là ce qui te chagrine?

BERTRAND.

Non pas du tout. C'est qu'ils en veulent aussi à ma vie.

AIR: *Que vois-je? c'est Voltaire!* (de VOLTAIRE
CHEZ NIXON.)

Détournez la tempête,
Et dans l'événement
Ne perdez pas la tête,
Car la mienne en dépend.

FLORVAL.

Dans la tonde s'il faut me suivre,
Tu sauras sans peine obéir.

BERTRAND.

Il me semble si doux de vivre!
Hélas! pourquoi faut-il mourir?

ENSEMBLE.

BERTRAND, FLORVAL.

BERTRAND.

Détournez la tempête, etc.

FLORVAL.

Détournons la tempête,
C'est le point important:
Ne perdons point la tête,
Car mon sort en dépend.

BERTRAND.

Monseigneur me prend donc sous sa protection?

FLORVAL.

C'est le moins que tu puisses attendre: tu peux compter sur mes bienfaits.

BERTRAND.

Mais que résout son altesse?

FLORVAL.

Il faut arrêter les coupables. Rassemble toute ta maison.

BERTRAND.

Vous savez, Monseigneur, qu'il n'y a ici que moi et Bastien; mais je cours répandre l'alarme et rassembler tout le village. (A part.) M'assassiner! enlever ma fille! un prince dans ma maison! Comme je vais en raconter à tous nos voisins!

SCÈNE XIII.

FLORVAL, seul.

La méprise est sans pareille! Je vais faire une peur à Scudéri... Je le connais; il se fâchera, puis s'apaisera; mais sa sœur... comment la contraindre?... Oh! l'excellente idée!... Puisqu'ils travaillent à leur tragédie, ils doivent l'avoir avec eux... Je les tiens; et ce qu'ils refuseraient à leur neveu, il faudra bien qu'ils l'accordent à son altesse.

(On entend les premières mesures de l'air: *Cocu, cocu, mon père*.)

SCÈNE XIV.

FLORVAL, SCUDÉRI, MADemoiselle SCUDÉRI, BERTRAND, BABET, BASTIEN, VOISINS et VOISINES, PLUSIEURS VILLAGEOIS armés de fourches, de bâtons, de vieilles carabines, etc.

(Ils entrent sur l'air: *Cocu, cocu, etc.*)

BERTRAND.

Monseigneur, je vous annonce votre armée.

FLORVAL, s'asseyant.

Faites entrer.

BERTRAND.

Par ici.

FLORVAL, à la reprise.

Bataillon intrepide,
Que l'honneur seul vous guide.

BERTRAND.

Tachez d'avoir du cœur,
Et surtout n'ayez pas peur.

CHOEUR.

Bataillon intrepide, etc.

(Boulement de tambour et à grand chœur.)
Honneur à Monseigneur!

BERTRAND, aux paysans.

Comme je vous disais donc, ils voulaient l'assassiner, et sans mon courage... Ah çà, vous servirez de témoins, n'est-ce pas ?

LES PAYSANS.

Oui, tous.

FLORVAL.

Qu'on m'amène les coupables ! (Un villageois entre dans le cabinet.) Vous, Bastien, entrez dans leur chambre, saisissez tous leurs papiers, et apportez-les-moi ; ils doivent contenir les noms de leurs complices, et les preuves de leurs forfaits... Allez !...

LE VILLAGEOIS, sortant de la chambre de Scudéri.

Suivez-moi, Monsieur, la résistance est inutile.

SCUDÉRI.

Voudrait-on se moquer d'un homme comme moi ?

MADemoiselle SCUDÉRI.

Que signifie cette violence ?

AIR : *Y approche un p'tit brin* (D'UNE JOURNÉE CHEZ BANCELIN).

Pourquoi ces états,
Tout ce fracas,
Cet embarras ?
Que nous veut-on ?
Parlera-t-on
Me dira-t-on
Par quel mystère ?...
Sont-ce des voleurs,
Des ravisseurs
Ou des brigands,
Ou des amants,
Pour m'éprouver
Ou m'enlever.

SCUDÉRI.

Puisqu'il y a un prince dans cette maison, présentez-nous à son altesse, elle nous reconnaîtra sans doute.

FLORVAL, bas à Bertrand.

Faites-les approcher.

BERTRAND, durement.

Allons, avancez.

SCUDÉRI.

Je suis M. de Scudéri, homme de lettres, gouverneur du château de Notre-Dame-de-la-Garde.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Je suis mademoiselle de Scudéri, sa sœur, auteur dramatique.

FLORVAL, détournant la tête et grossissant la voix.

Noms supposés !

BERTRAND.

Noms supposés ! preuve convaincante !

(Pendant tout ce morceau, Florval est assis sur le devant du théâtre, à la gauche du spectateur. Un peu plus loin monsieur et mademoiselle Scudéri, qui ne peuvent le voir que par derrière, et que les villageois empêchent d'approcher.)

MORCEAU D'ENSEMBLE

De M. Doche.

Voyez comme ils sont confondus !
Les voilà réduits à se taire.

TOUS.

Voyez, etc.

SCUDÉRI.

Téméraire ! téméraire !

FLORVAL.

Moi, je ris de leur colère.

MADemoiselle SCUDÉRI.

Moi je ne me connais plus.

BERTRAND.

De leur destin que votre altesse ordonne :

Prononcez sur leur sort.

TOUS.

De leur destin, etc.

RECITATIF.

FLORVAL.

Leur crime a mérité la mort ;
Mais pour les condamner mon altesse est trop bonne !
Je ne veux la mort de personne.

Dusse-je être puni de ce sublime effort,

O mes amis ! je leur pardonne.

TOUS.

Quelle bonté ! quelle grandeur !

Vive Monseigneur !

SCUDÉRI.

Quelle arrogance ! on nous pardonne !

BERTRAND.

Il est fâché qu'on lui pardonne !

MADemoiselle SCUDÉRI.

Mais quel peut être leur espoir ?

FLORVAL, prenant les papiers que lui apporte Bastien.

Ecoutez... ce n'est rien encore :

Je veux que la flamme devore

Les preuves d'un forfait si noir.

MADemoiselle SCUDÉRI.

O ciel mon *Cyrus* ! ma *Célie* !

SCUDÉRI.

Mon poème et ma tragédie !

MADemoiselle SCUDÉRI.

Mon *Cyrus* !

SCUDÉRI.

Ma *Célie* !

MADemoiselle SCUDÉRI.

Mon poème !

SCUDÉRI.

Et ma tragédie !

TOUS.

Quelle bonté ! quelle grandeur !

Vive Monseigneur !

M. ET MADemoiselle SCUDÉRI.

Ah ! grand Dieu !

FLORVAL.

Au feu !

SCUDÉRI.

Arrêtez !

MADemoiselle SCUDÉRI.

Barbare !

TOUS.

Au feu ! au feu ! au feu !

SCUDÉRI, montrant Bertrand,
Ce fourbe vous égare,
Et je suis innocent.

TOUS.

Innocent!

BERTRAND.

O ciel! la frayeur les égare :
Il perd la tête assurément.

TOUS.

Il perd la tête assurément.

SCUDÉRI.

Arrêtez, arrêtez un moment.

FLORVAL.

Que l'on m'obéisse à l'instant.

TOUS

Obéissons tous à l'instant.

M. ET MADEMOISELLE SCUDÉRI.

Un moment! un moment!

FLORVAL.

C'est différent. (A sa suite.) Retirez-vous, ils ont
quelque chose à me communiquer.

(Ils s'éloignent tous; il reste seulement deux villageois à
la porte, et l'on aperçoit les autres dans le fond.)

SCÈNE XV.

M. SCUDÉRI, MADEMOISELLE SCUDÉRI,
FLORVAL, BERTRAND, dans le fond.

SCUDÉRI, très-humblement.

Monseigneur, d'où provient une pareille ri-
gueur? certainement... (Levant peu à peu les yeux et
le reconnaissant.) Comment! c'est toi, coquin!

MADMOISELLE SCUDÉRI.

C'est toi qui oses nous faire arrêter!

FLORVAL.

Silence! ou j'appelle mes gardes!

SCUDÉRI.

Malheureux! brûler nos chefs-d'œuvre!

FLORVAL.

Il ne tient qu'à vous de les sauver: mon par-
don, vingt-cinq louis pour rejoindre mon régi-
ment, et je vous les rends à l'instant.

MADMOISELLE SCUDÉRI.

Voire pardon! est-ce ainsi que vous espérez
l'obtenir?

FLORVAL, avec feu.

Prenez-y garde; je suis un fou, un étourdi; je
niss capable de tout; ne souffrez pas que ces
chefs-d'œuvre soient la proie des flammes; ne les
dérobez pas à l'admiration des siècles futurs; je
vous parle au nom des beaux-arts, de la nature
et de la postérité.

SCUDÉRI.

La postérité, c'est juste; mais vingt-cinq louis,
c'est cher! Passe encore pour le pardon, ça ne
coûte rien; mais ne pourrais-tu rien rabattre?

FLORVAL.

Rabattre, c'est impossible! pour la belle Man-
dane, cent écus.

SCUDÉRI.

Mais tu n'as pas de conscience.

FLORVAL.

Une jolie femme n'a pas de prix, celle-là sur-
tout!... une femme inconcevable!

AIR de Calpigi.

Chaste et pourtant huit fois ravie,
Toujours voulant qu'on la marie,
Mais attendant patiemment :
Chez nous c'est si rare à présent! (bis.)
Sage, vertueuse et fidèle,
A trente ans... encor... demoiselle :
Tous nos jeunes gens comme il faut

Vous le diront,

Cent écus cela n'est pas trop. (bis.)

MADMOISELLE SCUDÉRI.

Allons, passe pour les cent écus.

FLORVAL.

A la bonne heure!... mais vous n'aurez pas la
cruauté de la séparer de son époux; pour le grand
Cyrus, même prix.

MADMOISELLE SCUDÉRI.

Ah! c'en est trop, et c'est abuser...

FLORVAL.

Oui-dà! un cavalier jeune et aimable! on vous
en donnera, et surtout comme celui-là!

Même air.

Grand spa-lassin et bonne lame,
Courant toujours après sa femme,
Toujours ardent, toujours brûlant :
Chez nous c'est si rare à présent! (bis.)
Rempli de courage et de grâce,
Sa valeur jamais ne se lasse :
Toutes nos dames comme il faut

Vous le diront,

Cent écus, cela n'est pas trop. (bis.)

SCUDÉRI.

Mais songe donc que cent écus et cent écus font
six cents livres.

MADMOISELLE SCUDÉRI.

Six cents livres!...

FLORVAL.

Le compte est fort juste, et quand pour ce prix-
là on sauveda feu deux innocentes victimes, on
ne doit pas se gretter son argent.

SCUDÉRI.

Allons, puisqu'il faut en passer par là!... mais
au moins tu m'expliqueras...

FLORVAL.

Vous allez tout savoir... approchez, mes amis :
tant de gloire, tant de grandeurs m'importent,

RECITATIF.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux :
L'éclat de mes trésors n'a point séduit mes yeux,
J'y renonce; et d'un oncle implorant la tendresse,
Je veux que son amour soit ma seule richesse.

SCUDÉRI.

Comment ! comment !

FLORVAL.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge* (DES SCYTHES
ET DES AMAZONES).

Avant de refuser ma grâce,
Écoutez un neveu soumis ;
Vous prétendiez sur le Parnasse
À vos côtés me voir assis.
Trop de gloire excite l'envie :
Et j'aime mieux, pour mon bonheur,
Une place dans votre cœur,
Qu'une place à l'Académie.

SCUDÉRI.

Quoi ! tu serais...

FLORVAL.

Le héros de votre tragédie, le prince Ar-
sace...

SCUDÉRI.

Mais comment se fait-il ?...

FLORVAL, vivement.

Rien de plus simple : Bertrand vous écoutait,
parce qu'il est curieux ; il a eu peur, parce qu'il
est poltron, et il m'a pris pour un prince, parce
qu'on a une certaine tournure ; j'en ai profité,
parce que j'en avais besoin, et je partage ma nou-
velle fortune avec Babet et Bastien, parce que,
quand je suis heureux, il faut que tout le monde le
soit.

BERTRAND.

Ah çà, vous n'êtes donc pas ?...

FLORVAL.

Je n'ai jamais été prince que de ta façon.

BERTRAND.

En ce cas, voici un petit mémoire.

FLORVAL.

Graphanor et Hétéroxène s'en chargeront.

MADEMOISELLE SCUDÉRI.

Il faut bien vouloir tout ce qu'il veut, à condi-
tion cependant qu'il entendra notre tragédie.

SCUDÉRI.

Point de condition, grâce tout entière !

BASTIEN.

Monseigneur, si vous n'avez régné qu'un instant,
vous avez bien employé votre quart d'heure de
royauté.

VAUDEVILLE.

AIR du Vaudeville de *Sophie, ou le Malade qui se porte bien.*

FLORVAL.

Amour, sous tes lois je m'engage ;
Viens désormais régner sur moi ;
Je suis fier de mon esclavage ;

Qui plat est plus heureux qu'un roi.
Le bonheur est dans la tendresse ;
Et j'aime mieux, en vérité,
Un quart d'heure de ma maîtresse,
Qu'un quart d'heure de royauté.

BASTIEN.

Vingt amants brûlent pour Hélène ;
Une autre, à sa place, eût choisi,
D'un roi, d'un maître eût pris la chaîne
Hélène en a bien mieux agi :
Entre eux distribant sa flamme
Avec une stricte équité,
Tour à tour ils ont chez madame
Un quart d'heure de royauté.

BABET.

Le jour, tout fiers de leur puissance,
Nos époux régnaient sans pitié :
Par bonheur, de notre existence
Les jours ne font que la moitié,
Quand la nuit ramène en silence
Les plaisirs et l'obscurité,
Pour nous c'est alors que commence
Le quart d'heure de royauté.

SCUDÉRI.

J'ai vu tomber moi Orondate ;
J'ai vu tomber moi Orovus ;
J'ai vu tomber moi Tiridate ;
J'ai vu tomber mon grand Cyrus :
Lui qui, pendant la cinquantaine,
En Perse régna redouté,
Ne put obtenir sur la scène
Qu'un quart d'heure de royauté.

MADEMOISELLE SCUDÉRI.

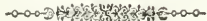
J'ai vu la beauté souveraine,
J'ai vu les plus fiers conquérants
Traiter de princesse et de reine
Des tendrons de quinze ou seize ans.
Hélas ! moi, presque douairière,
Je n'aurai pu, tout bien compté,
Attraper dans ma vie entière
Un quart d'heure de royauté.

BERTRAND.

L'avare est roi quand il entasse ;
L'amant quand on reçoit sa foi ;
L'intrigant lorsqu'il est en place ;
Pour moi, je régne quand je boi.
Si de mes jours on n'a plus guère
De quart d'heure de volupté,
On trouve encore au fond du verre
Le quart d'heure de royauté.

BABET, au public.

Le droit de juger un ouvrage
S'achète à la porte en entrant :
Ici vous rénez sans partage
Un quart d'heure pour votre argent.
Notre bonheur est grand sans doute,
Si nul de vous n'a regretté
Les pas et l'argent que lui coûte
Son quart d'heure de royauté.





UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 4 novembre 1815.

En société avec M. Poirson.

— 1006 —

Personnages.

LE CAPITAINE.
SAINT-LÉON, caporal.
DORVAL, garde national.
PIGEON, garde national.
LE PÈRE LAQUILLE, caporal-instructeur.
ERNEST DE VERSAC.

MADAME DE VERSAC, sa femme.
L'ÉVEILLE, tambour.
LA MÈRE BRJSEMICHE, marchande de petits gâteaux.
UN CAPORAL du poste voisin.
PLUSIEURS GARDES NATIONAUX, } formant le poste.
UN SERGENT,

Le théâtre représente l'intérieur d'un corps-de-garde; à droite un lit de camp et une petite porte qui mène à la chambre du capitaine; à gauche des fusils rangés sur le râtelier; une porte au fond et deux grandes croisées à travers lesquelles on voit ce qui se passe dans la rue. en dehors un reverber allumé; une guérite à la porte et une sentinelle en faction; sur le premier plan un poêle; sur le second une table, un banc, des chaises, sur la table un chandelier en fer, du papier, des livres. un jeu de dames. Les murs sont tapissés de grandes pancartes sur lesquelles on lit en grosses lettres: GARDE NATIONALE. ORDRE DU JOUR. CONSIGNE GÉNÉRALE, ETC.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-LÉON, DORVAL, PIGEON
et plusieurs gardes nationaux.

(Au lever du rideau, les personnages sont groupés différemment: Saint-Léon, en dehors, relève un factionnaire; Pigeon et Dorval jouent aux cartes, d'autres jouent aux dames, ou lisent, etc.; quelques-uns sont sur le lit de camp.)

DORVAL.

Quatre-vingt-dix, quatre-vingt-onze et la dernière quatre-vingt-douze, quatre-vingt-treize, gagné. Vous êtes capot, monsieur Pigeon.

PIGEON.

Soit! je ne suis pas fâché que la partie soit finie. Je vais dormir.

DORVAL.

Bah! déjà?

PIGEON.

Écoutez donc, ma faction est à trois heures du matin; il est bien naturel que je me repose d'avance. Je ne sais pas comment cela se fait, je suis toujours de faction pendant la nuit, et plutôt deux fois qu'une.

DORVAL.

Quand on est biset,

SAINT-LÉON.

Vous, un riche marchand!

PIGEON.

AIR: *Oui, je suis soldat, moi.*

Oui, je suis biset, moi,
Qu'importe la forme
On peut bien aimer son roi
Sans être en uniforme.

Qu'importe dans cet état
Une allure guerrière:
Puisqu'au fait on est soldat,
Sans être militaire.
Oui, je suis biset, moi, etc.

Mais ne vous fâchez pas. Vous savez que je dois être habillé pour la revue: j'ai commandé mon uniforme.

SAINT-LÉON.

À la bonne heure.

AIR: *Ainsi jadis un grand prophète.*

Avec raison chacun s'étonne
Qu'un instant l'on puisse hésiter,
Quand parmi nous il n'est personne
Qui ne soit fier de le porter!
Non, je ne connais pas en somme
D'habit plus noble et plus brillant,
Puisqu'il rassure l'honnête homme,
Et qu'il fait trembler le méchant.



Illustration of a woman in a military-style uniform holding a rifle, standing next to a man in a military uniform with a sash, in an industrial or workshop setting.

DORVAL.

Et je vous demande si on peut avoir peur d'un héros en habit marron.

PIGEON.

Ils ont raison; il est de fait qu'avec un habit marron... j'aurais mieux fait de prendre ma redingote. La nuit sera froide. (Il se couche.) Ah! ah!

DORVAL, à Saint-Léon.

C'est fort bien, chacun est au corps de garde comme chez soi: M. Pigeon dort, moi je m'ennuie, ces messieurs jouent; et toi, tu rêves sans doute à tes amours, car tu fais une mine...

SAINT-LÉON.

C'est vrai, je suis furieux; et quand un jeune homme honnête se présente pour épouser...

DORVAL.

Il y en a si peu qui se présentent ainsi!

SAINT-LÉON.

Au moins doit-on le refuser poliment. La lettre la plus impertinente! Écoute seulement cet endroit-là, je t'en prie: (Lisant.) « Je n'aime pas les » fats, et je crains que ma sœur ne pense comme » moi. Que voulez-vous? c'est un goût de famille. »

DORVAL.

Comment! c'est cette jolie madame de Versac qui écrit ainsi à toi, qui es la modestie même.

SAINT-LÉON.

Que veux-tu? elle a su que j'étais ton ami intime, voilà ce qui m'a perdu.

DORVAL.

Ingrat! cela t'a servi auprès de tant d'autres. D'ailleurs, pourquoi t'adresser à madame de Versac? Parle à son mari, à Versac, qui est notre ami. Il y a deux mois encore qu'il était garçon:

Il saura compatir aux maux qu'il a soufferts:

SAINT-LÉON.

Bah! il est amoureux de sa femme, et il n'ose plus nous voir depuis qu'elle le lui a défendu. (En confidence.) Elle a peur que nous ne débauchions son mari.

DORVAL.

Voilà bien le comble de l'injustice.

LA SENTINELLE, en dehors.

Qui vive?

UN CAPORAL, en dehors.

Patrouille!

LA SENTINELLE, criant.

Halte là. Caporal, hors la garde... reconnaître patrouille.

SAINT-LÉON, à deux gardes qui sortent avec lui.

Allons, Messieurs.

PIGEON.

Voilà les rondes qui commencent! Il n'y a rien qui vous réveille comme ça en sursaut.

(Ou entend chanter au dehors.)

III.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LAQUILLE.

LAQUILLE, entrant.

C'est un' honn' grivoise,
Que mamselle Fanchon,
Alle vous amboise,
Et se rend sans façon.
Un jour à Cythère,
Cupidon disait...

DORVAL.

Eh! voici notre brave instructeur, le vieux père Laquille.

LAQUILLE.

Oui, le vieux père Laquille! qui vous apprend tout ce qu'il sait, et de bien bon cœur encore.

AIR: *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Pendant vingt ans, de ma vaillance
Les ennemis ont senti les effets;
Soldat dès ma plus tendre enfance,
J'ai triomphé sous les drapeaux français.
A mon pays, que j'ai servi, que j'aime,
J'ai consacré jusqu'au dernier soupir;
Ne pouvant plus le bien servir moi-même,
Du moins j'enseigne à le servir.

DORVAL.

Vous êtes un brave.

LAQUILLE.

Prendrons-nous leçon ce soir?

DORVAL.

Ma foi non, tantôt. Mais tenez, voilà Saint-Léon qui est amoureux, ça le dissipera.

SAINT-LÉON.

Ma foi non, père Laquille, je ne suis pas en train; plus tard, si vous voulez.

LAQUILLE.

Morbleu! qu'est-ce que ça veut dire? amoureux!

AIR: *Le briquet frappe la pierre.*

Vous, caporal! est-ce possible!
Du désord' donner le signal.

DORVAL.

Mais, pour être caporal,
Faut-il donc être insensible?

LAQUILLE.

Oui, le service d'abord,
Fût-on mêm' sergent-major.
J'ons brûlé tout comme un autre,
Et des feux les plus ardents;
Car on était de mon temps
Amoureux tout comme au vôtre;
Mais j' nous arrangions chacun
Pour l'être de deux jours l'un.

Ainsi, décidez-vous.

AIR: *Gai, gai, mariez-vous.*

Il faut, c'est là ma loi,
Qu'au service
On obéisse;
Il faut, c'est là ma loi,
Choisir entr' l'Amour et moi.
A ce chef plein de malice,
Dès que vous vous adressez,
Guia plus besoin d'exercice,
L'amour en fait faire assez.
Il faut, etc.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; L'ÉVEILLÉ, chargé de divers objets qu'il remet à chaque garde national.

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *On dit partout dans l' monde.*

A vos desirs fidèle,
J'ai rempli tous vos vœux ;
Je vais, grâce à mon zèle,
Vous rendre tous heureux.

(Donnant à l'un le journal.)

Voilà ce qu'on annonce.

(A un autre.)

Voilà votre billet.

(A un autre.)

Voilà votre réponse.

(A M. Pigeon, en lui donnant une volaille enveloppée dans du papier.)

Voilà votre poulet.

TOUS.

A nos desirs fidèle,
Tu remplis tous nos vœux, etc.

PIGEON.

Allons, tu as oublié mon bonnet de coton ; tout est conjuré contre moi repos.

SAINT-LÉON.

Tu as été bien longtemps.

L'ÉVEILLÉ.

J'avais tant de choses à faire. L'un m'envoie porter une lettre d'excuse à sa maîtresse, l'autre demander de l'argent à sa femme. Savez-vous que pour être tambour de la garde nationale, il faut de la tête et des jambes?... et de l'oreille donc ?

PIGEON.

C'est juste, faut être musicien,

L'ÉVEILLÉ.

Et il n'y en a pas un pour pincer un roulement comme moi. Ce n'est pas moi qui prendrai un *flûta* pour un *rra* ; et ça sans avoir étudié au Conservatoire encore.

DORVAL.

Dis donc, petit joufflu, c'est toi qui portes les billets de garde ?

L'ÉVEILLÉ.

Je le crois bien.

DORVAL.

Eh bien ! tâche donc de ne pas venir si souvent chez moi. Mon portier ne voit que ton visage.

L'ÉVEILLÉ.

Vous êtes difficile. Il y a bien des belles dames de votre quartier qui me payeraient pour apporter des billets à leurs maris.

DORVAL.

Bah !

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Du froid avec courage* (GASPARD).

Quand l'heureuse missive
Arrive un beau matin,

Crac... l'épouse attentive
L'envoie à son voisin :
Soudain il y regarde
Le jour du rendez-vous ;
C'est le billet de garde
Qui sert de billet doux.

On s'en est plaint à la poste. Le facteur du quartier ne fait plus rien : mais moi, c'est différent.

AIR du vaudeville de *Lantara*.

Si monsieur craint ma visite,
Madam' la trouve d' son goût ;
L'un m' paierait pour v'nir plus vite,
L'autr' pour ne pas v'nir du tout !
D' sorte qu' j'arrive ou que j' tarde,
Toujours on donne au facteur ;
Et pour moi z'un billet d' garde
Est un billet z'au porteur.

SAINT-LÉON, à part.

Parbleu ! il me vient une idée. (Haut.) Messieurs, quelle heure est-il ?

PIGEON.

Est-ce que vous voudriez vous aller coucher ? Pas de ça, au moins.

SAINT-LÉON.

Eh ! non, soyez tranquille. Est-ce qu'un caporal quitte son poste ? (A un garde.) Camarade, voulez-vous me céder la table un instant ?

LE GARDE.

Bien volontiers.

(Saint-Léon se met à table et écrit.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE CAPITAINE.

L'ÉVEILLÉ.

Dites donc, père Laquille, jouons-nous une partie ? la mouche ou la brisque ?

LAQUILLE.

J'aime mieux les jeux de combinaison, la drogue, la bataille. (S'adressant au capitaine.) Salut à notre digne capitaine.

LE CAPITAINE.

Bonjour, mon brave. Mes amis, sommes-nous au complet ?

SAINT-LÉON.

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE.

A la bonne heure. (Sévèrement.) Messieurs...

AIR du vaudeville de *L'athénie*.

Oui, je vous le dis sans detours,
Dans les heures de l'exercice,
Qu'à son poste l'on soit toujours ;
Point d'excuse pour le service.
A la rigueur je suis enclin ;
Qu'à ma voix tout le monde tremble !
Ce soir obéissez (Riant.), demain
Nous déjeunerons tous ensemble.

SAINT-LÉON.

Je n'ai pas oublié que vous nous avez promis un pâté.

L'ÉVEILLÉ.

Et un pâté solide au poste.

LE CAPITAINE.

Et six bouteilles de vin de Soterne, qui nous attendent en faction.

DORVAL.

Capitaine, si vous renforciez le poste ?

LE CAPITAINE.

C'est juste ; il y en aura douze. Mais, messieurs, je vous le demande en grâce, des honnets à poil ; il nous en manque encore dans la compagnie. (On entend eu dehors :) *Buvez la goutte, cassez la croûte.*

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; LA MÈRE BRISEMICHE,
avec des petits pains.

DORVAL.

Eh ! c'est la mère Brisemiche.

MADAME BRISEMICHE.

Allons, mes enfants, buvez la goutte, cassez la croûte. De la bonne eau-de-vie, des bons gâteaux, ils sont tout chauds.

UN GARDE, sur le lit de camp.

Laissez-nous dormir.

LE CAPITAINE.

Bah ! elle en a réveillé bien d'autres.

(Pigeon et Laquille prenaient de ses petits pains.)

SAINT-LÉON, bas à l'Éveillé.

Tiens, il faut, à l'instant, porter cette lettre à cette adresse ; ça n'est pas loin.

L'ÉVEILLÉ.

Et si le capitaine me demande ?

SAINT-LÉON.

Je m'en charge. Va vite ; mais ne dis pas que ça vient du corps de garde.

L'ÉVEILLÉ.

Soyez tranquille.

MADAME BRISEMICHE, l'arrêtant.

Dites donc, mon petit, vous ne me prenez rien ? Vous savez bien que je donne toujours le treizième par-dessus le marché.

L'ÉVEILLÉ.

Volontiers, la mère, si vous voulez me donner une douzaine de treizièmes.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, hors L'ÉVEILLÉ.

LAQUILLE.

Cette mère Brisemiche, c'est bien la doyenne des marchandes.

MADAME BRISEMICHE, lui versant à boire.

Dame, voilà bientôt dix ans que j'ai ouvert mon commerce de gâteaux.

PIGEON, essayant d'en manger.

En voilà un qui date de l'ouverture.

MADAME BRISEMICHE, versant à Laquille.
Bah ! c'est fait d'hier.

LAQUILLE, qui a bu.

Je le vois bien.

MADAME BRISEMICHE.

Eh bien ! v'là comme ils sont tous !

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*
Sur moi la médiane s'exerce,
Car, voyez-vous, j'ons des ennemis ;
On veut fair' tort à mon commerce,
Mais de leurs caquets je me ris.
Quand on a d' la conduite et d' l'ordre,
On est au-dessus des propos ;
Et j' defions qu' jamais on puisse mordre
Ni sur moi, ni sur mes gâteaux.

LE CAPITAINE.

Au moins, la mère, ça va-t-il comme vous voulez ?

MADAME BRISEMICHE.

Oh ! nous avons eu un mauvais moment à passer.

AIR : *Sans mentir* (DES LANDES).Pendant c' temps pas un p'tit verre,
Et pas un gâteau d' vendus,
On n' faisait rien à Nanterre,
Le commerce n'allait plus ;
Maint'nant contre un' présidente
Je n' changerions pas d' emploi ;
On dirait qu' la soif augmente,
Et tout l' mond' veut boire, j' croi,
D'puis qu'on boit,
D'puis qu'on boit,
A la santé d' not' bon roi.

LE CAPITAINE.

S'il est ainsi, je me dévoue.

TOUS.

Et nous aussi, nous boirons à la santé du roi !

LE CAPITAINE, qui a bu.

Diable ! il faut bien l'aimer.

LAQUILLE, avalant un grand verre.

Bah ! l'enthousiasme fait tout passer.

LE CAPITAINE, tirant sa montre.

Eh ! eh ! messieurs, voilà l'heure de la première patrouille.

MADAME BRISEMICHE.

Adieu, mes enfants, je m'en vas au poste voisin ;
bonne nuit. *Buvez la goutte, cassez la croûte.*

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, hors LA MÈRE BRISEMICHE.

LE CAPITAINE, lisant la feuille.

Le caporal Saint-Léon, Dorval et cinq hommes.

SAINT-LÉON, à part.

Ah diable ! et l'Éveillé qui n'est pas revenu !

LE CAPITAINE.

Allons, messieurs, il faut vous disposer.

SAINT-LÉON.

Oui, mon capitaine; allons, messieurs.

DORVAL, à Saint-Léon.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

SAINT-LÉON.

Ce que j'ai? Sais-tu à qui j'ai écrit? à Versac.

DORVAL.

A Versac!

SAINT-LÉON.

Oui, un billet doux, un rendez-vous que je lui donne de la part d'une jolie dame de ce quartier, qu'il courtisait avant son mariage.

DORVAL.

Et tu crois qu'il y viendra?

SAINT-LÉON.

Il se ferait pendre plutôt que d'y manquer. A minuit, une heure, il doit arriver sous les fenêtres de sa belle, qui demeure en face.

DORVAL.

Eh bien?

SAINT-LÉON.

Eh bien! eh bien! tu ne comprends rien? nous nous moquerons de lui, et nous lui ferons passer au corps de garde une nuit qu'il croyait mieux employer.

DORVAL, vivement.

C'est charmant! il nous payera du punch.

SAINT-LÉON.

Et conçois-tu la colère!... les soupçons!... la jalousie de sa femme?... car elle est jalouse, ah! c'est une bénédiction!

DORVAL.

Ah! elle ne veut pas que nous voyions son mari, et elle nous refuse sa sœur!... nous verrons.

SAINT-LÉON.

Et ce l'Éveillé qui ne vient pas.

LE CAPITAINE, lisant près du poêle.

Eh bien! Messieurs, cette patrouille?

SAINT-LÉON.

Voilà, voilà, mon capitaine.

AIR: *Ma belle est la belle des belles.*

L'ordre en ce moment vous réclame,
Allons, messieurs, disposez-vous.

(Bas à Dorval.)

Juge du deuil de sa femme,
En ne voyant pas son époux.

DORVAL.

Certes la vengeance est cruelle.

SAINT-LÉON.

Je dois, pour ne pas être ingrat,
Condamner au veuvage celle
Qui me condamne au célibat.

Allons, Messieurs, disposez-vous. M. Pigeon!

PIGEON.

Ce n'est pas encore mon heure de faction.

DORVAL.

C'est une patrouille, entendez-vous?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ, bas à Saint-Léon.

J'ai remis la lettre.

SAINT-LÉON.

A lui?

L'ÉVEILLÉ.

Non, à la femme de chambre. Monsieur n'était pas rentré, et madame l'attendait avec impatience.

DORVAL.

Et on la lui remettra?

L'ÉVEILLÉ.

Avant qu'il se couche.

SAINT-LÉON.

Bon! il ne se couchera pas. Tu as été bien longtemps.

L'ÉVEILLÉ.

Le temps de changer. Est-ce que je pouvais y aller en militaire? J'ai mis ma veste, pour être en habit bourgeois.

LE CAPITAINE, les passant en revue.

C'est bien, fort bien! Eh bien! Monsieur Pigeon, et votre gibberne? Messieurs, on ne doit pas sortir du poste sans gibbernes.

DORVAL.

On ne doit même pas les quitter; c'est de rigueur.

PIGEON, au capitaine.

Eh bien! et la vôtre? Ah! pardon.

SAINT-LÉON, bas à l'Éveillé.

AIR: *Eh, ma mère!*

Surtout le plus grand silence,
Pas un mot, souviens-t'en bien.

L'ÉVEILLÉ.

Je vous en reponds d'avance,
Primo d'abord, je n'sais rien!
Mais ma renommée est faite,
Et l'on sait qu'en fait d'amour
J'sis galant comme un trompette,
Et discret comme un tambour.

DORVAL, bas à Saint-Léon.

Et s'il devançait l'heure, s'il venait avant notre retour?

SAINT-LÉON.

Je vais dire un mot à la sentinelle. Allons, partons.

LE CAPITAINE.

AIR *du branle sans fin.*

Allons, partez tous enfin,
En silence
Qu'on s'avance,
Et que sur votre chemin
Règne l'ordre et la prudence.

SAINT-LÉON.

Versac en ces lieux conduit...
Nous allons tout à notre aise
Passer une bonne nuit,
Et sa femme une mau vaise.

TOUS.

Allons, partons tous enfile,
En silence
Qu'on s'avance,
Et que l'ordre et la prudence
Règnent sur notre chemin.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

LAQUILLE et L'ÉVEILLÉ sur le lit de camp; LA
SENTINELLE à la porte du fond; LE CAPITAINE
achevant de lire la feuille.

LAQUILLE.

Allons, je vois qu'ils ne prendront leçon qu'à
leur retour... Bonne nuit, mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Bonsoir, mon brave.

L'ÉVEILLÉ.

Prends garde au serein, malin.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; ERNEST passant dans la rue.

LA SENTINELLE.

Qui vive?

ERNEST.

Bourgeois.

(Ernest est en costume de bal, bas de soie blancs, etc., et la
croix d'honneur.)

ERNEST, entrant.

Salut, camarades. Pourriez-vous avoir la bonté
de me dire qui est-ce qui commande ici?

L'ÉVEILLÉ.

C'est le capitaine lui-même.

ERNEST.

Me serait-il permis de lui parler?

LE CAPITAINE.

C'est moi, monsieur; que puis-je faire pour vous?

ERNEST.

Monsieur, je viens vous prier... de vouloir bien
m'arrêter.

LE CAPITAINE.

Comment, monsieur!

ERNEST.

C'est un service que j'attends de votre obli-
geance.

LE CAPITAINE.

Enchanté de faire quelque chose qui vous soit
agréable; mais ne puis-je savoir...

ERNEST.

C'est trop juste. Je vous avouerai donc que,
quoique je sois militaire, et que j'aie vingt-cinq
ans, j'aime prodigieusement à m'amuser.

LE CAPITAINE.

Voilà qui est bien étonnant!

ERNEST.

Mais j'ai une femme.

LE CAPITAINE.

Et cela ne vous amuse pas?

ERNEST.

Au contraire, monsieur, la plus jolie petite
femme! gentille, aimable, spirituelle, qui
m'aime, qui m'adore; il y a deux mois que je
l'ai épousée.

LE CAPITAINE.

Tant que cela?

ERNEST.

Tout autant. Mais ce qui va bien plus vous sur-
prendre, c'est que moi... Ah çà, je vous de-
mande le plus grand secret. C'est que j'en suis
amoureux fou!

LE CAPITAINE.

Bah!

ERNEST.

Mais qui n'a pas eu de faiblesses? Vous-même!
les plus grands capitaines! et la mienne va au
point que j'ai promis à ma femme de rentrer tous
les soirs à neuf heures.

AIR du Verre.

Croyez-vous que depuis deux mois,
Moi, jadis léger et frivole,
C'est ici la première fois
Que je lui manque de parole;
Et jugez de son desespoir,
Car, soit amour, soit habitude,
Ma femme, à ce que j'ai cru voir,
Tient beaucoup à l'exactitude.

Elle sera désolée, mais que voulez-vous? Un
dîner charmant, du vin de Champagne, de jolies
femmes. On dine si tard à présent! et puis, il y
a eu un petit bal.

LE CAPITAINE.

Oh! je me mets bien à votre place.

ERNEST.

Vous voyez, d'après tout cela, que si je ne
suis pas arrêté, je suis un homme perdu! tandis
que si demain matin on me voit arriver au logis,
conduit par deux gardes nationaux!... « Com-
ment! ce pauvre mari!... il a passé la nuit au
» corps de garde!... et moi qui osais l'accuser!... »
Elle m'en aimera deux fois mieux.

LE CAPITAINE.

C'est même une spéculation. Mais vous allez
passer une mauvaise nuit?

ERNEST.

Bah! l'autre sera meilleure. D'ailleurs, demain,
après-demain, ne puis-je pas être des vôtres?

LE CAPITAINE.

Ah! vous êtes aussi de la garde nationale?

ERNEST.

Je m'en fais un devoir.

AIR: *Volant par ses œuvres complètes.*

Croyez que de votre obligeance
J'aurai toujours le souvenir;

Ah ! pour combler mon espérance,
Que ne puis-je ainsi vous servir !
Si jamais les destins vous mettent
Dans le cas où nous nous trouvons,
Songez que nous nous fâcherons
Si d'autres que moi vous arrêtent.

LE CAPITAINE.

Vous êtes trop bon ! mais je serais charmé de
faire plus ample connaissance, et de savoir le
nom d'un mari aussi fidèle.

ERNEST.

Ah ! volontiers : je suis... (Il le tire du côté opposé
à l'Éveillé et à Laquille, et lui parle bas à l'oreille.)

LE CAPITAINE.

Comment ! je l'ai vue autrefois chez son père.
Elle était bien jeune alors ! Mais donnez-vous
donc la peine d'entrer dans mon appartement.

AIR : *Nous verrons à ce qu'il dit.* (DE BANCLIN.)

Acceptez donc sans façons
L'asile que je vous présente ;
Oui, votre femme est charmante,
De ses attraits nous parlerons.
Ah ! d'ici je vois
Son joli minois ;
Je vois
Sa taille élégante
Et son air fripon,
Et son pied mignon.

ERNEST.

Eh bien !
Vous ne voyez rien.

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE.

Acceptez donc sans façons, etc.

ERNEST.

Oui, j'accepte sans façons,
Monsieur, une offre qui m'enchanté,
Puisque ma femme est absente,
De ses attraits nous parlerons.

SCÈNE XI.

L'ÉVEILLÉ, LAQUILLE, endormis ; ensuite MA-
DAME DE VERSAC.

LA SENTINELLE, à la porte.

Qui vive?... qui vive?... qui vive ? ou je tire.

MADAME DE VERSAC, paraissant à la porte du corps
de garde.

Garde nationale !

LA SENTINELLE.

Comment, garde nationale ! Soldat du poste,
vous voulez dire ?

MADAME DE VERSAC.

Oui, monsieur, soldat du poste.

LA SENTINELLE.

Comment ! sans sabre ni giberne ? (Vivement à
part.) Et cet homme suspect dont parlait le caporal.
(Haut.) Entrez vous expliquer.

MADAME DE VERSAC.

Ne vous fâchez pas, je reste... il n'y a que ma-
nière de prier.

SCÈNE XII.

LAQUILLE, L'ÉVEILLÉ, endormis ; LA SEN-
TINELLE, dans le foud ; MADAME DE VERSAC
en habit de garde national.

MADAME DE VERSAC.

Ah ! mon Dieu, et ma femme de chambre...
(Apercevant Laquille.) Ah ! il m'a fait une peur !
Non, il dort.... Mais qui m'aurait dit que ja-
mais !... aussi, conçoit-on rien à mon aventure !...
Le perfide ! à minuit n'être pas rentré ! (Montrant
une lettre.) et il arrive pour lui un rendez-vous,
quand peut-être il est déjà à un autre ! Cette lettre
que m'a donnée ma femme de chambre,... ce
n'est pas bien à moi de l'avoir décahétée, c'est
vrai ! mais enfin, pour qui me trahit-il ! pour une
madame de Senanges, la plus grande prude, on
plûtôt la plus grande coquette. Fiez-vous donc
aux femmes ! Que j'aurais eu de plaisir à la con-
fondre, à me trouver à ce rendez-vous ! c'est pour
cela que j'ai pris l'habit de mon mari ; et encore,
à peine suis-je descendue de ma voiture, on m'at-
tend ma femme de chambre, que je me trouve
arrêtée ici, dans un corps de garde : (regardant au-
tour d'elle) ça n'est pas beau du tout. Des bancs,
une table, ah ! des cartes, des papiers, des livres.
Nos maris ne sont pas si à plaindre qu'ils veulent
bien le dire, et s'ennuient moins au corps de garde
que nous à les attendre ! C'est là sans doute que,
tous réunis, ils rient à nos dépens, ou s'occupent
peut-être des moyens de nous tromper.

AIR du vaudeville de *Jadis et Aujourd'hui.*

Hélas ! crédules que nous sommes,
Plaignons donc encor nos époux !
Lorsque ces messieurs sont entre hommes,
Dieu sait ce qu'ils disent de nous.
Dans ces lieux où chacun outrage
Notre constance et nos vertus,
Que d'époux se perdaient, je gage...
S'ils n'étaient pas déjà perdus !

Aussi ma sœur ne se mariera pas, et quoi
qu'elle en dise, je la forcerai bien à rester fille,
et à être heureuse malgré elle.

SCÈNE XIII.

MADAME DE VERSAC, LAQUILLE se ré-
veillant.

LAQUILLE.

Si je n'y avais pas pris garde, j'allais m'endor-
mir. Ah ! voilà un camarade. Allons, camarade,
voyons, la leçon.

MADAME DE VERSAC.

Quelle leçon ?

LAQUILLE.

D'exercice, apparemment ; est-ce que j'en
donne d'autres ?

MADAME DE VERSAC.

Comment me tirer de là ?

LAQUILLE.

Allons, prenez votre fusil. Eh bien ! ne savez-vous pas où est votre fusil ? Là... avec les autres. Est-ce que vous êtes aussi amoureux ? Il n'y a que des amoureux dans la compagnie.

MADAME DE VERSAC.

Allons, de la hardiesse ; je ne m'en tirerai peut-être pas plus mal que beaucoup de ces messieurs.

LAQUILLE.

Bien, tenez-vous droit, l'œil fixe, les épaules effacées ; rentrez-moi cet estomac. Comme c'est gauche un soldat qui n'a pas vu le feu ! Attention au commandement. Portez... (au commandement de porter, vous élevez l'arme vivement vers l'épaule gauche ; la main gauche sous la crosse, la droite à la batterie.) Portez armes ! (Madame de Versac porte armes.) Pas mal, mais ça pourrait être mieux. Ah ! j'oubliais de vous dire, ainsi qu'à ces messieurs, que je ne pourrai pas cette semaine aller donner de leçon chez vous.

MADAME DE VERSAC à part.

Je n'y tiens pas du tout.

LAQUILLE.

Air du vaudeville de *Sophie*, ou de *Fauberge*.
N'allez pas perdre en mon absence
La leçon qu'vous r'cevez ici.

La tête haute.

MADAME DE VERSAC.

Je vous en donne l'assurance ;
Je n'oublierai pas celle-ci !

J'enrage !

LAQUILLE.

Jugez pour vous quel avantage,
D'être au poste venu coucher !
Vous n'auriez pas eu d'leçon, j'y gage,
Si vous n'étiez v'nu la chercher.

MADAME DE VERSAC.

Il a raison.

LAQUILLE.

Allons, présentez armes ! Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là ?

MADAME DE VERSAC.

C'est qu'aussi c'est trop lourd.

LAQUILLE.

Bah ! vous vous y ferez ; et sur le champ de bataille donc ! dix coups à la minute ! Pif, paf ; on tire, on tue, on est tué : la seconde fois on n'y fait pas attention.

LA SENTINELLE.

Qui vive ?

SAINT-LÉON, en dehors.

Patrouille rentrante.

LAQUILLE.

C'est notre ronde qui revient avec le caporal ; je vais en prévenir le commandant. (Il entre chez le capitaine.)

MADAME DE VERSAC.

Si je pouvais parler à ce caporal, et obtenir de lui la liberté et le secret. Mais comment répondre aux premières questions ? Feignons de dormir. (Elle s'assied sur une chaise, et tourne le dos à ceux qui arrivent.)

(On relève la sentinelle du foud ; les autres déposent leurs fusils, ou se couchent sur le lit de camp.)

SCÈNE XIV.

LA SENTINELLE, SAINT-LÉON, DORVAL,
MADAME DE VERSAC, PIGEON, et autres
GARDES NATIONAUX qui dorment.

TOUS.

Air des *Vendanges du vaudeville*.

Nous voilà tous de retour,
Nous avons fini la ronde ;
Quand on fait dormir le monde,
On peut dormir à son tour.

DORVAL.

Notre zèle fait merveilles,
Et l'on doit être content :
Dans le quartier tout sommeille.

PIGEON.

Moi, je vais en faire autant.

TOUS.

Nous voilà, etc.

LA SENTINELLE, bas à Saint-Léon.

J'ai fait entrer un homme au corps de garde ; je ne sais pas si c'est votre homme. Tenez, il est là qui dort.

SAINT-LÉON.

C'est bien. (Bas à Dorval.) Versac est arrêté. (Ils s'avancent tous deux, pas à pas, et aperçoivent madame de Versac qui dort.) Que vois-je ? c'est sa femme !

DORVAL.

Quelle rencontre !

SAINT-LÉON.

Ma foi, je n'y conçois rien. Mais ce tour-ci vaut mieux que le nôtre. Dors, et laisse-moi parler. (Haut.) Voyons donc ce garde national que l'on a arrêté. (Feignant d'apercevoir madame de Versac.) En croirai-je mes yeux !

MADAME DE VERSAC.

Monsieur de Saint-Léon !

SAINT-LÉON, à voix basse les premiers mots.

Quoi ! c'est vous, madame, à la caserne, en uniforme ? Auriez-vous, par hasard, reçu un billet de garde ? Notre sergent-major en envoie à tout le monde ; ou plutôt, ce qu'on disait des dames de Paris serait-il vrai ?

Air : *Tu vois en nous le régiment.* (JOURNÉE AU CAMP.)

Ces dames avaient le projet
De former plusieurs compagnies ;
Pour les commander on devait
Choisir, dit-on, les plus jolies.

Mais je vois que c'est une erreur ;
Si la nouvelle était certaine,
Au lieu d'être simple chasseur,
Madame serait capitaine.

MADAME DE VERSAC.

Vous triomphez, Monsieur, vous pouvez m'acabler.

SAINT-LÉON.

Moi? ah! vous me connaissez bien mal. (Avec intention.) Et quoique vous n'aimiez pas les fats...

MADAME DE VERSAC, confuse.

Ah! Monsieur, combien je suis honteuse!

SAINT-LÉON.

Non, je sais que vous ne les aimez pas. On ne peut pas disputer des goûts; mais un fat peut quelquefois être utile. Que puis-je faire pour vous?

MADAME DE VERSAC.

Vous le savez, me faire sortir de ces lieux.

SAINT-LÉON.

Impossible pour le moment, à moins d'en parler au sergent, qui en parlerait au capitaine, qui en parlerait...

MADAME DE VERSAC, avec impatience.

A toute la légion.

SAINT-LÉON.

Non, pas tout à fait, mais qui en ferait son rapport, et vous sentez que demain cela irait à l'état-major. J'aime mieux, sans en rien dire, saisir la première occasion. D'ailleurs, déjà nous quitter, cela n'est pas galant.

MADAME DE VERSAC.

Et comment justifier mon absence aux yeux de mon mari? que lui dire?

SAINT-LÉON.

Mais ce qu'il vous dit lui-même en pareil cas.

MADAME DE VERSAC.

Oh! les maris ne manquent jamais d'excuses; ils s'entendent avec le capitaine; ils disent qu'ils sont de garde, et tout finit par là; mais moi, quel prétexte prendre? Encore, s'il y avait bal de l'Opéra.

SAINT-LÉON.

C'est si commode les bals de l'Opéra!

DORVAL, à part.

C'est la garde nationale des dames.

MADAME DE VERSAC.

Ei d'ici là, si quelqu'un de connaissance, si quelqu'un moins discret que vous?...

SAINT-LÉON.

Il n'y en a pas. Personne ici ne vous connaît, à moins cependant que le jeune Dorval... N'avez-vous pas idée?...

MADAME DE VERSAC.

Où, où, je l'ai vu une ou deux fois en société; et peut-être aura-t-il remarqué ma figure.

SAINT-LÉON.

Il serait difficile qu'il ne l'eût pas fait. Mais rassurez-vous, je vais parer le coup. (Lui frappant sur l'épaule.) Hein, Dorval, Dorval!

MADAME DE VERSAC.

Quoi! vous le réveillez?

SAINT-LÉON.

Ne connais-tu pas madame de Versac?

DORVAL, feignant de s'éveiller.

Où, parbleu! la plus jolie femme du monde un peu maligne, un peu prude, un peu...

SAINT-LÉON.

Je te présente M. Dorlis, son frère, un de mes camarades.

DORVAL.

Monsieur, enchanté de faire votre connaissance; comme vous voyez, je suis l'ami de la famille, et je tiens beaucoup à devenir le vôtre.

MADAME DE VERSAC.

Monsieur.

DORVAL, à madame de Versac.

C'est qu'en effet vous ressemblez beaucoup à votre sœur; charmante petite femme, qui ne peut pas me souffrir; c'est le seul défaut qu'on lui reproche dans le monde. Pardi vous devriez bien nous raccommoier avec elle.

SAINT-LÉON.

Je n'osais vous en prier; mais c'est là le plus ardent de mes vœux.

Ain du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.
Dites-lui bien qu'à l'amitié fidèle,
Parfois malin, mais toujours généreux.

DORVAL.

De faux rapports nous ont noircis près d'elle,
Des étourdis ne sont pas dangereux.

SAINT-LÉON.

Daignez, pour nous, employer vos prières,
De vos bontés c'est peut-être abuser,
(Avec intention, et lui prenant la main.)
Mais on sait qu'entre militaires
On ne peut rien se refuser.

TOUS TROIS.

Où, l'on sait qu'entre militaires
On ne peut rien se refuser.

SAINT-LÉON, à madame de Versac.

Silence! voici le capitaine.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Eh bien! messieurs, vous voilà de retour.
Qu'avez-vous vu pendant la patrouille?

SAINT-LÉON.

Oh! rien de nouveau, capitaine.

PIGEON.

Excepté la pluie.

LE CAPITAINE.

Encore faut-il que je sache...

SAINT-LÉON.

Oh ! très-volontiers.

Walse du Havre.

Je pars,
 Déjà de toutes parts
 La nuit sur nos remparts
 Jette une ombre
 Plus sombre.
 Chez vous
 Dormez, époux jaloux,
 Dormez, tuteurs, pour vous
 La patrouille
 Se mouille.

Au bal
 Court un original,
 Qui d'un faux pas fatal
 Redoutant l'infortuné,
 Marche d'un air contraint,
 S'éclabousse et se plaint
 D'un reverbère éteint
 Qui comptait sur la lune.

Un luron,
 Que l'instinct gouverne
 A défaut de sa raison,
 Va frappant à chaque taverne,
 La prenant pour sa maison.

J'examine,
 Cette mine
 Qu'enlumine
 Un rouge bord ;
 Quand au poste
 Qui l'accoste,
 Il riposte :
 Verse encor.

Je vois
 Revenir un grivois
 Qui, charmé de sa voix,
 Sort gaiement du parterre ;
 Il chante, et plus content qu'un dieu,
 Il écorche avec feu
 Un air de Boyeldieu.

Plus loin,
 Près du discret cousin,
 En modeste saphir,
 Rentre la financière ;
 Quand sa couturière
 Sort de Tivoli
 Dans le galant wiski
 Que prête son mari.

A mes yeux s'ouvre une fenêtre
 Que lognait un amateur,
 Mais je crois le reconnaître,
 Et ce n'est pas un voleur.

Je m'efface
 Pour qu'on fasse
 Volte-face
 A l'instant ;

{A voix basse.)
 Car la belle
 Peu cruelle
 Était celle
 Du sergent.

Jugeant
 En chef intelligent
 Que rien n'était urgent
 Quand la ville
 Est tranquille,
 Je rentre, et voici, général,
 Le récit littéral
 Qu'en fait le caporal.

LE CAPITAINE.

Bien ! fort bien !

PIGEON.

Et ce qui m'en plaît, à moi, c'est que, grâce à ma patrouille, mon heure de faction est passée, et que je ne la ferai pas.

DORVAL.

Laissez donc, votre tour va revenir.

PIGEON.

Comment, mon tour va revenir ! il y en a donc qui manquent ? On devrait avoir l'œil à cela. Je ne monterai pas ma faction qu'on n'ait fait l'appel.

LE CAPITAINE.

C'est juste ; aussi bien je ne l'ai pas encore fait.

MADAME DE VERSAC, à Saint-Léon.

Il va tout découvrir !

LE CAPITAINE.

Vous devez être dix, y compris le caporal.

PIGEON.

Voyez-vous, et je parie que nous ne sommes pas sept.

LE CAPITAINE.

Tambour, réveillez tout le monde.

L'ÉVEILLÉ fait un roulement.

Allons, messieurs, à l'appel, à l'appel.

Plusieurs GARDES NATIONAUX, sortant de la chambre du capitaine, ou venant du fond.

Présent ! présent !

TOUS.

Présent ! présent !

LE CAPITAINE.

Rangez-vous ; je vais commencer par vous compter.

PIGEON.

On va bien voir.

{ Ils se rangent tous sur la même ligne ; Pigeon est à la tête, madame de Versac est à l'extrémité ; après elle Saint-Léon, Dorval, etc. Laquille et l'Éveillé regardent. }

LE CAPITAINE, comptant.

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, six,

Et sept, et huit, et neuf, et dix :

Ma surprise est extrême,

Sur ma liste j'ai bien compté,

Notre nombre à dix est porté :

D'où vient donc le onzième ?

TOUS.

Un onzième !

LE CAPITAINE, qui a examiné madame de Versac.

Eh mais !... cela serait trop singulier !

LAQUILLE.

Eh bien ! vous voyez, monsieur Pigeon, il y en a un de trop au contraire. Qu'est-ce que vous disiez donc ?

PIGEON.

Je dis... je dis que s'il y en a un de trop, je m'en vais. C'est qu'aussi... qui diable avait vu

monsieur ? (Montrant madame de Versac.) Je ne l'ai pas encore aperçu.

SAINT-LÉON, faisant signe à l'Éveillé de dire comme lui.

Bah ! il y a cinq ou six heures que j'ai causé avec lui.

DORVAL,

Moi de même.

L'ÉVEILLÉ.

Moi de même.

LAQUILLE.

Pardi ! je lui ai donné une leçon d'exercice.

LE CAPITAINE, même jeu.

Vous lui avez donné une leçon ?

LAQUILLE.

Et bonne encore.

SAINT-LÉON.

C'est monsieur Dorlis.

DORVAL.

Notre ami intime.

LE CAPITAINE, avec surprise.

Dorlis !

PIGEON.

D'ailleurs, s'il est de garde aujourd'hui, son nom doit être sur la feuille ; on peut bien voir.

MADAME DE VERSAC, bas à Saint-Léon.

Je suis perdue.

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas la peine. Vous dites Dorlis?... Oui, je me le rappelle... c'était le troisième sur la liste ; je l'ai vu.

SAINT-LÉON.

Ah ! vous l'avez vu ?

LE CAPITAINE.

Oui, j'en suis sûr à présent.

DORVAL, à part, à Saint-Léon.

Il est bon enfant, le capitaine.

LE CAPITAINE.

Oh ! oh ! voilà le jour qui paraît. (A Saint-Léon.) Caporal, je voulais vous prévenir. Il y aura une corvée à faire ce matin : c'est un mauvais sujet, à ce que je soupçonne au moins, qu'il faut reconduire chez lui ; vous l'escorterez, vous et un homme de bonne volonté.

PIGEON.

Ce n'est pas moi, d'abord. (Il se met sur la chaise et se rendort.)

LE CAPITAINE, montrant madame de Versac.

Mais peut-être pourriez-vous demander à monsieur Dorlis.

SAINT-LÉON, bas à madame de Versac.

Acceptez vite.

MADAME DE VERSAC.

Oui, volontiers, capitaine.

LE CAPITAINE, à part.

Ma foi, je ne m'attendais pas à une semblable aventure.

SAINT-LÉON, bas.

Nous sortons ensemble. Je vous reconduis chez vous ; cela vous convient-il ?

MADAME DE VERSAC.

A merveille ; et je ne sais comment reconnaître...

LE CAPITAINE, à Saint-Léon et à madame de Versac.

Ah çà, je vous prie d'avoir quelques égards pour ce jeune homme ; il se peut qu'il m'ait dit la vérité. Imaginez-vous qu'il est amoureux fou de sa femme.

TOUS se rassemblent près du capitaine.

Ah ! ah !

LE CAPITAINE.

Et qu'il est venu me prier de l'arrêter... ah !... ah !... afin d'avoir un prétexte pour ne rentrer que ce matin... ah !... ah !... sans être grondé.

TOUS.

Ah ! ah !

DORVAL.

Le moyen est délicieux !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; L'ÉVEILLÉ, sortant de la chambre du capitaine.

L'ÉVEILLÉ.

Grande nouvelle ! ce monsieur... vous savez bien... ce malin qui est là-dedans, veut, avant son départ, payer du punch à tout le corps de garde, et je vais en chercher. (Il sort.)

TOUS.

Comment, du punch ! du punch !

PIGEON, s'éveillant.

(Se levant.) Présent ! présent ! qu'est-ce que c'est ?

DORVAL.

Bravo ! il faut boire à la santé de cet original, et en même temps griser le nouveau camarade.

PIGEON.

C'est ça, il faut le rendre mauvais sujet.

DORVAL.

Air du vaudeville de *Haine aux femmes*.

Cet air modeste et discret
Ne convient pas à la jeunesse ;
Dites bonsoir à la sagesse,
Et devenez mauvais sujet.

SAINT-LÉON, à madame de Versac.

Que ce discours vous persuade,
Allons, prenez ce parti-là ;
Vous n'y perdrez rien, camarade,
Et tout le monde y gagnera.

TOUS.

Oui, tout le monde y gagnera.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; ERNEST, sortant de la chambre du capitaine, un peu endormi.

ERNEST.

Eh bien! capitaine, vous me laissez là? (A madame de Versac et à Saint-Léon.) Ah! ce sont ces messieurs qui ont la bonté de me reconduire. [Prenant la main de madame de Versac.] Touchez là, camarade.

MADAME DE VERSAC, le regardant.

Ciel! mon mari!

ERNEST.

Ma femme!

PIGEON.

Tiens, le camarade est sa femme.

AIR: *On n'avait tant la guinguette.*

Quelle aventure surprenante!
Comment croire que deux époux,
Dans leur ardeur toujours constante,
Se donnent ici rendez-vous?

MADAME DE VERSAC, lui donnant une lettre.

Eh quoi! me tromper de la sorte!

VERSAC, prenant la lettre.

Eh quoi! c'est vous sous cet habit!

MADAME DE VERSAC.

Je devais vous servir d'escorte.

ERNEST.

J'étais vraiment fort bien conduit.

TOUS.

Quelle aventure, etc., etc.

(Pendant la reprise du chœur, Saint-Léon et Dorval ont eu l'air d'expliquer à Versac que ce sont eux qui ont écrit la lettre.)

MADAME DE VERSAC, à son mari.

Si vous étiez chez vous, Monsieur, quand il vous arrive des rendez-vous, je ne serais pas obligée d'y aller à votre place.

ERNEST.

Comment, un rendez-vous?

SAINT-LÉON, à madame de Versac.

Rassurez-vous, ce rendez-vous, adressé à votre mari, était de ma façon.

ERNEST.

Comment, ma bonne amie, vous osiez soupçonner?

MADAME DE VERSAC.

J'avais tort en effet; toute une nuit dehors!

SAINT-LÉON.

Qu'avez-vous à dire, vous l'avez passée ensemble? c'est comme si vous n'étiez pas sortis de chez vous.

MADAME DE VERSAC.

Et qu'en dira-t-on, s'il vous plaît?

SAINT-LÉON.

Air du *Pot de fleurs*.

On dira qu'en soldat fidèle,
Notre ami veillait avec nous,

Et que sa femme, aimable autant que belle,
Vint pour consoler son époux.

LE CAPITAINE.

L'aventure n'est pas moderne,
Et dans l'Olympe, nous dit-on,
Quand Mars était de faction,
Vénus venait à la caserne.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; L'ÉVEILLÉ, avec un bol de punch allumé.

L'ÉVEILLÉ.

Air: *Honneur à ce grand sorcier.* (BACHELIER DE SALAMANQUE.)

Qu'on se mette
Tous en train,
Gai, gai, voici la recette,
Pour se mettre tous en train
Et pour bannir le chagrin.

TOUS.

Qu'on se mette
Tous en train, etc.

DORVAL, à Ernest.

A toi, je bois le premier verre,
Nous devons te remercier.

ERNEST.

A toi, c'est ça.

C'est toujours, en pareille affaire,
L'époux qui finit par payer.

CHOEUR.

Qu'on se mette
Tous en train,
Gai, gai, voici la recette
Pour se mettre tous en train
Et pour noyer le chagrin.

SAINT-LÉON, à madame de Versac.

En quittant l'habit militaire,
Daignez-vous vous souvenir
Des promesses de votre frère?

MADAME DE VERSAC.

C'est à ma sœur à les tenir.

ERNEST.

Bien, ma femme.

CHOEUR.

Qu'on se mette
Tous en train, etc.

ERNEST, au capitaine.

Air: *Bouton de rose*.
Mon capitaine,
De vous je m'éloigne à regret,
Un autre sous ses lois m'enchaîne;
(Montrant sa femme.)

J'y reste, et voilà désormais
Mon capitaine.

CHOEUR.

Qu'on se mette
Tous en train,
Gai, gai, voici la recette,
Pour se mettre tous en train
Et pour noyer le chagrin.

(On entend le tambour.)

LE CAPITAINE.

Déjà la garde montante ! on vient relever le poste. Allons, messieurs, sous les armes.

LAQUILLE, à l'Éveillé, qui est occupé à boire.

Eh bien, joufflu, n'entends-tu pas l'appel ? Allons donc, à ton instrument, le chef d'orchestre.

(L'Éveillé, prenant son tambour.)

RONDE.

LAQUILLE.

Air : *P'tit bonhomme prend sa hache.*

Entends-tu l'appel qui sonne ?

L'ÉVEILLÉ, accompagnant avec son tambour.
R'lan tan plan, lironfa, lironfa.

LAQUILLE.

Au signal que l'honneur donne
Toujours le Français répondra.

TOUS.

Entends-tu, etc.

LAQUILLE.

Parfois un buveur sommeille
Près d'un flacon qu'il vida ;
Mais quand d'une autre bouteille
Le doux glou glou lui dira :
Entends-tu l'appel qui sonne ?

L'ÉVEILLÉ.

R'lan tan plan, lironfa, lironfa.

LAQUILLE.

Au signal que Bacchus donne
Toujours le Français répondra.

TOUS.

Entends-tu, etc.

SAINT-LÉON.

Goûtant, après tant d'alarmes,
Le repos qu'il desira,
Le Français pose les armes ;

Mais quand l'honneur lui dira :

Entends-tu l'appel qui sonne ?

L'ÉVEILLÉ.

R'lan tan plan, lironfa, lironfa.

SAINT-LÉON.

Au signal que l'honneur donne
Toujours le Français répondra. (bis.)

L'ÉVEILLÉ.

Hier près de nymphe mignonne,
J' m'embarquais dans l' sentiment,
J' triomphais quand la friponne
Me repousse en me disant :
Entends-tu l'appel qui sonne ?
R'lan tan plan, lironfa, lironfa ;
Lorsque le devoir l'ordonne,
Faut toujours qu'un tambour soit là. (bis.)

TOUS.

Entends-tu, etc.

(Pendant ce couplet, ils se sont mis sous les armes, et sur deux rangs.)

LE CAPITAINE.

Portez armes !

MADAME DE VERSAC, au public.

A l'appel toujours docile,
Aucun de vous n'y manqua ;
Et lorsque du Vaudeville
Le tambourin vous dira :
Entends-tu l'appel qui sonne ?

L'ÉVEILLÉ.

R'lan tan plan, rangeons-nous sous ses lois.

MADAME DE VERSAC.

Au signal que l'on vous donne
Daignez répondre quelquefois. (bis.)

TOUS.

Entends-tu l'appel qui sonne ?

LE CAPITAINE.

Présentez armes !

(Ils présentent les armes au public. — Roulement. — La toile tombe.)







FARINELLI,

ou

LA PIÈCE DE CIRCONSTANCE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville,
le 25 juillet 1816.

En société avec M. Dupin.

— 000 —

Personnages.

FARINELLI, page.
L'AFFUT. } auteurs.
L'ECLAIR. }



PACOLET, garçon d'auberge.
NANETTE, ecaillée.

La scène se passe à Paris, dans un hôtel garni.

Le théâtre représente une salle commune. A droite et à gauche, des cabinets.

SCÈNE PREMIÈRE.

PACOLET, seul, un pommier à la main, et parlant à la cantonade.

Eh bien! ne faut-il pas vous souhaiter bon voyage? Encore un qui part sans me donner pour boire. Allons, préparons toujours le déjeuner du numéro deux, peut-être que celui-là métrénera. (Mangeant une pomme.) Bah! il en reste encore deux, ce sera assez. Quelle tour de Babel qu'un hôtel garni! des étrangers, des journalistes, des étudiants en droit, des autens. Mon dieu, mon dieu! quel métier que celui de garçon d'auberge!

AIR de Doche.

Pour se rendre les gens propices,
Souple, discret, à tout venant,
J'offre avec zèle mes services...
On m'a toujours en me payant.
Je d'yrais ben briller à la ronde,
Avoir des laquais, des commis,
Puisqu'on pretend qu'en ce pays
Les gens qui servent tout le monde
Finissent par être servis.

SCÈNE II.

PACOLET, NANETTE, sortant d'une chambre de côté.

NANETTE.

Oui, Monsieur, je vous en apporterai demain une cloyère. Vous savez que je suis toujours à la porte de l'hôtel.

PACOLET.

Tiens, c'est ma prétendue! bonjour, mam'selle Nanette! (S'essoyant la bouche.) Elle n'était pas assez cuite.

NANETTE.

Qu'est-ce que tu fais donc là?

PACOLET.

Veux-tu m'en ouvrir une petite douzaine? Je te donnerai en paiement douze baisers! ça fait-y ton compte?

NANETTE.

Comme t'es gourmand!

PACOLET.

Gourmand! parce qu'on aime les bonnes choses.

NANETTE.

Ain du vaudeville du *Petit Courrier*.

Ce n'est pas ainsi qu'tu m'plairas,
 J' veux qu' mon mari soit plus aimable,
 Et qu'il n' soit pas toujours à table:
 L'amour, Monsieur, ne mange pas!
 C'te gourmandise est trop précocce;
 Dès l' matin il n' songe qu'à c'la;
 Et monsieur n'aspire à la noce
 Que pour mieux dîner ce jour-là.

PACOLET.

Si on peut parler ainsi! Je n'ai pas encore fait mon déjeuner, et voilà le quatrième que j'apprête. Je m'en vas les remettre encore au feu!

NANETTE.

Eh! laisse là tes pommes, et parle-moi.

PACOLET.

Tu ne sais donc pas que c'est pour votre protégé, ce beau vilain petit seigneur, qui depuis deux jours qu'il est ici, ne fait que chanter. Veux-tu l'entendre: Ah! ah! Oh! oh!

NANETTE.

Moi, je trouve ça bien gentil; et puis, il ne chante pas toujours! Tu ne sais donc pas? hier, pour une simple commission, voilà ce qu'il m'a donné!

PACOLET.

Un louis d'or!

NANETTE.

Ain:
 Et si j'avais vu d'quell' façon!
 Quel air aimable et bon!
 Oh! ma fin, c'est payer trop bien;
 Moi, j' n'ai pas d'avarice...
 Et fut-ce même pour rien,
 J' sis toute à son service!

PACOLET.

Eh bien! voilà ce que je n'entends pas!

NANETTE.

Il est toujours plus aimable que ces messieurs du n° 3, que tu aimes tant.

PACOLET.

Ah! reux-là, quelle différence! ce sont des gens distingués, des auteurs, enfin.

NANETTE.

Et qu'est-ce que c'est qu'un auteur?

PACOLET.

Ah dam! un auteur... pour t'expliquer cela à toi... un auteur, c'est un métier comme un autre! comme le tien! comme le mien, par exemple!

NANETTE.

Comment, un auteur, c'est comme un traîtreur!

PACOLET.

Non, mais ça se ressemble, c'pendant.

Ain du vaudeville d'*Arlequin Musard*.
 Toujours dans sa tête il mitonne
 L' moyen d' faire d' nouveaux ragoués!
 De son mieux il les assaisonne,
 Afin d' contenter tous les goûts,

Mais d' nous en un point il s'écarte:
 D' peur qu' son repas n' soit mal tourné,
 Il a soin d' faire payer la carte
 Avant de servir le diné.

Ce sont eux qui me donnent tous les soirs des billets de spectacle; et vu la manière dont je me suis montré dans cette pièce qui n'a fait que paraître, ils m'ont promis une dot sur leur premier ouvrage qui réussira!

NANETTE.

Ah! bien, oui! moi, moi, je ne veux pas attendre aussi longtemps que ça.

PACOLET.

Ah! est-elle pressée, est-elle pressée!

NANETTE.

Ain: *Ce boudoir est mon Parnasse*.

Faut qu' tu sois ben bon apôtre
 Pour les croire genereux;
 Ont-ils d' l'argent pour un autre
 Quand ils n'en ont pas pour eux.
 Hélas! de tout ils s'abstiennent,
 Et d' puis qu'ils sont au logis,
 Sans quelques laisiers qu'ils m' prennent,
 Ils n'auraient encor rien pris.

PACOLET.

Dam! ça s'aurait bien.

Même air.

Oui, je commence à le croire,
 Ils s' moqu' de moi tous les deux;
 Quand il faut m' donner pour boire,
 Ils n'ont pas d' monnai' sur eux.
 Ce qu'ils m' promettent m' échappe;
 Leur argent m' est inconnu,
 Et sans quelqu' soufflets qu' j'attrape,
 J' n'aurais encor rien reçu.

NANETTE.

Ah, mon dieu! j'entends une voiture; c'est celle du monsieur au louis d'or.

PACOLET.

Une voiture, ça ne se refuse rien. Et son déjeuner qui n'est pas au feu; c'est toi qui m'fais oublier... Restez là, Mademoiselle.

(Il entre dans la chambre du numéro 2, le pommier à la main.)

NANETTE, regardant vers le fond.

Tiens, comme il rit tout seul!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FARINELLI.

FARINELLI, un journal à la main.

Ah! ah! ah! l'aventure est impayable!

Ain: *L'amour qu'Edmond a su me taire*.

Ce matin encor dans ma glace
 J'étais de moi-même enchanté;
 J'aurais mon air et ma grâce,
 Surtout ma parfaite santé:
 J'aurais bien juré d'après elle
 Vivre pendant un siècle entier,
 Quand j'apprends ici la nouvelle
 Que je suis mort le mois dernier.

C'est bien écrit. (Il lit.) « Le jeune Farinelli, » premier musicien et premier page du grand-duc, » vient de mourir à Florence. Quoiqu'il fût dans » l'âge le plus tendre, on citait déjà par toute » l'Europe ses talents et son amabilité. » Ces messieurs sont trop bons. « Le prince, dont il » était le favori, en paraît très-vivement affecté. » Il me semble pourtant que j'ai obtenu un congé de Son Altesse, et que je viens à Paris pour mon plaisir... Cependant, puisque le journal le dit, on sait que les journaux n'impriment jamais rien de faux. Allons nous mettre en deuil.

Air : *Adieu, je vous fais, bois charmant.*

Je vais me pleurer de ce pas,
Et je veux que ma douleur brille ;
En pareil cas, il ne faut pas
Beaucoup compter sur sa famille :
Chacun à paraître naïve
Met une négligence extrême ;
Pour être aujourd'hui bien pleuré,
Il faut qu'on se pleure soi-même.

Ah ! te voilà , Nanette ?

NANETTE.

Où, Monsieur.

FARINELLI.

Air du *Laboureur chinois* (de MOZART).

Qu'elle est douce et gentille !
Chaque jour l'embellit ;
Et son œil noir pétille
De malice et d'esprit.

(A part.)

Allons, séchons nos larmes,
Oui, le journal a tort ;
Je sens près de ses charmes
Que je ne suis pas mort.

(A Pacolet, qui rentre.)

Eh bien ! Pacolet, mon déjeuner ? (A part.) Car il ne faut pas que la douleur me fasse perdre l'appétit.

PACOLET.

Vos pommes sont au feu ; mais vous avez là une drôle d'idée de ne manger que ça à votre déjeuner.

FARINELLI.

Est-ce que tu ne remarques pas que j'en ai la voix plus fraîche ?

(Il fait une roulade.)

NANETTE.

Ah ! comme ça va en haut et en bas,

PACOLET.

Où, c'est du biau ! une belle pratique !

FARINELLI.

Nanette, je rentre ; s'il vient des lettres pour moi, tu me les apporteras.

PACOLET.

C'est moi, monsieur, qui vous les monterai.

FARINELLI.

Non, je veux que ce soit elle,

PACOLET.

Moi, je ne le veux pas,

NANETTE.

Allons, tais-toi donc, puisqu'il veut que ce soit moi.

CANON DE M. DOCHE.

Air : *Vent brûlant d'Arabie.*

NANETTE.

Il faut d'la complaisance,
Çà, Monsieur, taisez-vous ;
Ayez d' la confiance,
Fi, qu' c'est laid d'être jaloux ;
Aux voyageurs, pour plaire,
D' zèle il faut redoubler.
(Faisant la révérence à Farinelli.)
On fra c' qui faudra faire ;
Monsieur n'a qu'à parler.

FARINELLI.

Toute sa défiance
Pourrait-elle entre nous
Détruire l'influence
D'un regard aussi doux ?
Un jaloux doit, ma chère,
Auprès de vous trembler ;
Pour séduire et pour plaire,
Vous n'avez qu'à parler.

PACOLET.

J' crois qu' dans la circonstance
J' n'ai pas tort d'être jaloux ;
J' vois là quelque manigance ;
On lui fait les yeux doux.
Si j' montre d' la colère,
On vient me quereller,
Et pour qu' l'on m' fasse taire,
Moi, je n'ai qu'à parler.

SCÈNE IV.

NANETTE, PACOLET, L'AFFUT.

PACOLET.

Ah ! v'là monsieur l'Affut.

L'AFFUT, sortant, et parlant à la cantonade.

Où, te dis-je, je répons du succès de la pièce mais trouve un sujet... que diable, cherche !

! Air : *Voilà la manière.*

Un rien t'embarrasse,
Ne sais-tu donc pas
Ce qu'il faut qu'on fasse
Pour plaire ici-bas :
Des vieux in-folios
Aller secouer la poussière,
Puis mettre en lambeaux
Dufreny, Regnard et Molière,
Dire en d'autres mots
Ce qu'ils on d' ja dit,
Voilà la manière
D'avoir de l'esprit.

Aux moindres nouvelles
Je suis toujours prêt,
Se confirment-elles
J'ai là mon couplet ;
Qu'on soit triste ou non,
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Quel que soit le nom
Ou les vertus de l'adversaire,
Nous chantons toujours celui qui réussit :
Voilà la manière
D'avoir de l'esprit.

(Cherchant.)

Si je pouvais en avoir aujourd'hui...

PACOLET.

Monsieur...

L'AFFUT.

Laisse-moi donc, laisse-moi donc.

PACOLET.

J'ai fait cette commission. Voyons s'il va aussi me donner un louis.

L'AFFUT.

C'est bon, c'est bon.

PACOLET, tendant la main.

Mais, Monsieur...

L'AFFUT.

C'est bien, je me souviendrai de toi.

PACOLET.

Monsieur, depuis huit jours que vous vous souvenez de moi comme ça, je crois que vous n'oubliez.

AIR : *Lise épouse l'beau Gernance.*

La chose en vaut bien la peine :
Tâchez qu' la mémoire vous r' vienne,
Et si vous le trouvez bon,
N'oubliez pas le garçon.
C'est un' loi qu'on n' peut omettre,
De tout temps on nous donna.

L'AFFUT.

Apprends qu'un homme de lettre
N' connaît pas ces usag-là.

SCÈNE V.

L'AFFUT, seul.

J'ai beau chercher, je ne vois pas une seule pièce de circonstance à faire. Pas de pièce nouvelle, personne de mort; il y a de quoi se tuer.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Quel siècle et comment peut-on vivre
Quand tout est tranquille ici-bas ?
Pas un savant n'a fait un livre,
Pas une actrice de faux pas.
On ne voit que de bonnes ames,
Plus de procès, et nos maris,
Se laissent enlever leurs femmes
Sans en instruire tout Paris.

Enfin, pas une parodie à faire; à la vérité, à quel théâtre la donner? J'ai eu un accident à l'Opéra-Comique, un inconvénient aux petits théâtres, et un désagrément à la Comédie Française, une dispute que j'ai eue avec le caissier. Je lui porte une pièce. — Qui êtes-vous? — M. l'Affut, auteur distingué. — Donnez-vous la peine d'entrer. — Monsieur, c'est un petit ouvrage que je vous apporte. — Ce gros manuscrit? — Oui, Monsieur. Alors il tourne le premier feuillet. — *Personnages* : Chasseurs, paysans, bêtes féroces. Le théâtre représente une forêt avec un arbre au milieu. La première scène s'ouvrait par des brigands et des voleurs, selon l'usage. Alors ce coquin de caissier

me dit : Monsieur, des brigands et des voleurs, ça ne peut pas me convenir; portez ça aux théâtres des boulevards. — Monsieur, j'en viens, on n'en veut pas. — Comment, Monsieur, vous osez?... Vous ne savez donc pas qu'il y a loin des Français aux boulevards. — C'était une malhonnêteté de me dire ça à moi qui en venais, et qui avais fait la course à pied; il aurait mieux fait de me dire : Prenez un siège; mais ces gens-là n'ont aucun égard pour le mérite, et le véritable homme de lettres doit se renfermer en lui-même; aussi je suis rentré chez moi.

SCÈNE VI.

L'AFFUT, L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR, la gazette à la main.

Ah! mon ami, quelle découverte! nous sommes sauvés! Tu as entendu parler de Farinelli, ce jeune favori du grand-duc?

L'AFFUT.

Sans doute, on vantait par toute l'Europe et ses talents et la bonté de son caractère.

L'ÉCLAIR, joyeusement.

Eh bien! mon ami, il est mort!

L'AFFUT.

Ah! que c'est heureux! Es-tu bien sûr de cette bonne nouvelle?

L'ÉCLAIR.

Parbleu! c'est imprimé; je l'ai lu dans la *Gazette*. Voilà notre pièce de circonstance. On cite de lui des traits charmants.

(Il lit le journal.)

« Le prince était tombé dans une noire mélancolie; il n'assistait plus au conseil et négligeait même sa personne, au point de laisser croître sa barbe. La princesse avait placé le jeune Farinelli à la porte de l'appartement; elle lui ordonna de chanter un de ses plus beaux airs. A peine avait-il fini, que le prince éperdu, transporté de plaisir, court à lui, l'embrasse, et jure de lui accorder tout ce qu'il demandera. *Eh bien!* »
« répond Farinelli, je demande que *Votre Altesse s'habille et aille au conseil*. C'est de cette époque qu'a commencé la faveur dont il n'a cessé de jouir. »

L'AFFUT.

On pourra profiter de cela; c'est fort bien.

L'ÉCLAIR.

Et cet autre. (Il lit.) « Dans un opéra qu'on donnait à la cour, où le jeune prince jouait un rôle, Farinelli chantait près de son ami qui venait d'expirer, et ses accents étaient si tendres et si pathétiques, que le prince, qui devait faire le mort, oubliant tout à coup son rôle, se releva en sanglotant pour le consoler. »

L'AFFUT.

Voilà notre dénoûment !

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

Accablé par les remords,
Le prince à la fin succombe ;
Son ami vient sur sa tombe
Chanter l'office des morts.
Il prend sa lyre chérie ;
O pouvoir de l'harmonie !
Le mort revient à la vie
Sur un grand air d'opéra.
Mon ami, quelle merveille !
Un opéra qui reveille,
Tout Paris voudra voir ça.

L'ÉCLAIR.

Où, il faut se dépêcher.

L'AFFUT.

Trop fougueux, ces jeunes gens-là. Ce n'est pas la peine, la pièce est déjà faite.

L'ÉCLAIR.

On nous aurait prévenus ? Voilà ce que c'est ; ce journal-ci n'annonce jamais les morts que le lendemain.

L'AFFUT.

C'est vrai ; il devrait les annoncer la veille. Mais ce n'est pas ce que je veux dire. N'avons-nous pas la parodie du dernier opéra ? La pièce peut servir, en changeant le nom et la fin de quelques couplets.

L'ÉCLAIR.

C'est juste. Je n'y pensais pas. Ah çà ! mais pour parler d'un musicien, tu ne sais pas une note de musique, ni moi non plus.

L'AFFUT.

Qu'importe ! nous avons fait une pièce dernièrement sur un arrêt de la Sorbonne ; est-ce que nous savions une phrase de latin ? Comme si les auteurs étaient obligés de connaître les choses dont ils parlent. Tu verras bientôt que, pour composer une pièce, il faudra avoir fait toutes ses études. Sois donc tranquille, j'ai là toutes mes scènes.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Nous y mettrons mainte épithète,
Nous parlerons *dicze* et *bémol* !
Nous parlerons de la fauvette ;
Nous parlerons du rossignol ;
Nous dirons qu'il eut pour sa lyre
L'écho de la postérité...

L'ÉCLAIR.

On ne saura ce qu'il veut dire,

L'AFFUT.

On claquera de tout côté.

L'ÉCLAIR.

Tu as raison. Mais encore faudrait-il connaître un peu la vie de Farinelli.

L'AFFUT.

C'est vrai. Diable !...

III.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, FARINELLI, puis PACOLET.

FARINELLI.

Pacolet ! Pacolet !

L'ÉCLAIR.

Quel est ce petit monsieur ?

FARINELLI.

Fais remettre sur-le-champ cette lettre à la poste.

PACOLET, lisant l'adresse.

Où, Monsieur. *At signor Spinoletto, à Florence.* Tiens, quel bailliage c'est-il ?

FARINELLI.

Que t'importe ?

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Allons, sur l'heure obéis-moi,
Remplis sur-le-champ ce message.
(Lui donnant de l'argent.)

D'avance, tiens, voilà pour toi.

PACOLET.

Vous me donnez !

FARINELLI.

C'est mon usage.

L'ÉCLAIR, à l'Affut.

Que penses-tu de ce maintien ?

L'AFFUT, à Pacolet.

Quel est-il ? je crois le remettre.

PACOLET, tenant l'argent.

J'ignor' c' qu'il est ; mais on voit bien
Que c'est pas un homme de lettre.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

FARINELLI, L'AFFUT, L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR.

Il a des connaissances en Italie ; s'il pouvait nous donner des renseignements ?

L'AFFUT.

Il faudrait un moyen neuf et piquant. Je vais lui offrir du tabac... Monsieur en use-t-il ?

FARINELLI.

Grand merci.

L'AFFUT.

Peut-être ne vaut-il pas celui d'Italie ; car j'ai reconnu à la tournure de Monsieur qu'il était Italien.

FARINELLI.

Où, Messieurs, j'arrive de Florence.

L'AFFUT.

Quoi ! Monsieur, vous venez d'Italie ? Auriez-vous entendu parler du fameux Farinelli ?

FARINELLI, à part.

Où en veulent-ils venir ? (Haut.) Oui, Messieurs. Je l'ai beaucoup connu.

3

L'ÉCLAIR.

Ah ! Monsieur, rendez-nous un grand service. Racontez-nous les particularités de la vie de ce jeune prodige.

L'AFFUT.

De ce grand homme !

FARINELLI, s'inclinant.

Messieurs !...

L'ÉCLAIR.

N'en passez aucune sous silence.

FARINELLI, à part.

Que c'est flatter !

L'AFFUT.

Si vous saviez l'intérêt que nous y prenons !

FARINELLI, à part.

En vérité, voilà de quoi donner de l'amour-propre ! (Haut.) Messieurs... Farinelli est à peu près...

L'ÉCLAIR.

Était, vous voulez dire.

FARINELLI.

Comment ?

L'AFFUT, à l'Éclair.

Mets-toi là et écris.

FARINELLI.

Eh ! pourquoi donc ?

L'AFFUT.

Oui, votre récit fait naître quelques idées, quelques pointes de couplet.

FARINELLI.

Hein ! Comment ?

L'AFFUT.

Est-ce que vous ne savez pas la grande nouvelle ? (Avec joie.) Farinelli est mort, et cet événement-là est trop heureux pour que nous n'en prolitions pas. Nous arrangeons là-dessus une pièce de circonstance.

FARINELLI.

Quoi ! Monsieur, vous seriez... ?

L'AFFUT.

Moi-même, Monsieur. Depuis mon enfance, je travaille le vaudeville ; je l'ai étudié chez nos premiers restaurateurs. Je suis membre de toutes les académies mangeantes de la capitale, et j'ose dire que j'ai donné à la poésie légère un caractère de consistance et de solidité au delà du genre.

L'ÉCLAIR.

Monsieur, vous pouvez commencer. Nous écoutons.

FARINELLI.

Très-volontiers.

Air de *Dalvimar*.

D un père pauvre et vertueux
Farinelli naquit à Rome !
Étant sans bien, il fut heureux ;
Étant riche, il fut honnête homme.
Le hasard seul... du dernier rang
Le rapprocha du rang suprême ;
Sa fortune changea souvent,
Mais son cœur fut toujours le même.

L'ÉCLAIR.

C'est fort bien. Mais quel était son caractère ? qu'est-ce qu'il disait ?

L'AFFUT.

Oui, voyons un peu ce qu'il pensait.

FARINELLI.

Le voici :

AIR du Cabaret.

Il faut, puisque notre existence
Dépend, disait-il, des hasards,
L'a nobilir par la bienfaisance
Et la charmer par les beaux-arts.
Le sort lui sourit par mesgarde,
Et négligeant d'en profiter,
Il vécut sans y prendre garde,
Et mourut sans s'en douter.

L'AFFUT.

Fort bien. (A l'Éclair.) Tu écris toujours, n'est-ce pas ? Voilà de quoi faire deux couplets qui seront applaudis. Je m'en charge avec quatre billets de parterre. Mais puisque vous nous donnez de si bonnes idées, il m'en vient une. Faites la pièce avec nous !

(Ici, Nanette traverse le théâtre avec un ballet et un plumeau, et entre cher Farinelli.)

FARINELLI.

S'il faut vous le dire, il me paraît assez singulier de travailler sur un pareil sujet. Et d'ailleurs, je ne vois rien dans la vie de Farinelli qui mérite d'être mis en scène.

L'AFFUT.

Comment, Monsieur, le moment où il ressuscite un mort avec un air d'opéra ! C'est admirable !

FARINELLI.

Comment, vous savez... Ah ! oui, je me rappelle. Et vous croyez que je m'en tirerai bien ?

L'AFFUT.

A merveille, vous fournirez les idées, l'Éclair fera les couplets, il les fait très-vite.

FARINELLI.

Ah ça ! et vous ?

L'AFFUT.

Moi, je vous encouragerai, je taillerai les plumes et je mettrai mon nom à l'ouvrage. Je me charge des articles dans les journaux... Attendez. Il me vient une idée de couplet pour notre pièce.

L'ÉCLAIR.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? Te faut-il une rime ?

L'AFFUT.

Tu me l'as fait perdre, je n'ai plus d'idée.

L'ÉCLAIR.

Voilà comme tu es toujours.

L'AFFUT.

Je voulais dire que Farinelli...

L'ÉCLAIR.

Jouait de plusieurs instruments.

L'AFFUT.

C'est ça ; mais c'était pour tourner... Aidez-moi un peu, vous voyez que j'ai l'idée.

L'ÉCLAIR.

J'y suis...

Air du *Verre*.

On dit chez mainte nation
Que ce musicien célèbre...

L'AFFUT.

Pas mal, c'est ce que je voulais dire ; ça va sur l'air.

L'ÉCLAIR.

Jouait joliment du basson
Et jouait, et jouait...

Ah ! diable ! il faudrait une rime à célèbre !

L'AFFUT.

Je sais ce qu'il faut. Il faudrait un instrument en *èbre*, célèbre, funèbre, ténébre, ténébre...
Je ne sors pas de là.

L'ÉCLAIR.

Changeons la rime.

On dit chez mainte nation
Que ce musicien si rare...

L'AFFUT.

Jouait joliment du basson...

FARINELLI, à part.

Amusons-nous aussi.

{ Haut. }

E' proprement de la guitare.

L'AFFUT.

Bravo ! j'allais le dire. Reste à savoir après ça si Farinelli jouait de la guitare ; mais qu'est-ce que ça fait à un public éclairé, qui ignore ce qui en est ? maintenant le cinquième vers.

FARINELLI.

Ce premier quatrain est un peu faible, quoique j'y aie travaillé.

L'AFFUT.

Pourvu que les deux derniers vers soient bons, voilà tout ce qu'il faut. Nous avons encore de la marge pour deux mauvais, je m'en charge.

L'ÉCLAIR.

Quand ce grand homme, en badinant,
Fredonnait une chansonnette...

L'AFFUT.

Je tiens les deux derniers.

L'assemblée en s'en allant
Se retirait fort satisfaite.

L'ÉCLAIR.

Ah ! quelle chute ! il n'y a pas de pointe, c'est lat ; et l'assemblée en s'en allant, il manque un pied.

L'AFFUT.

Ah ! c'est vrai, l'assemblée s'en va sur un pied de moins.

L'ÉCLAIR.

Quand ce grand homme, en badinant,
Fredonnait une chansonnette,
La renouait au même instant
L'accompagnait sur sa trompette,

FARINELLI, L'AFFUT.

Bravo ! bravo ! reprenons.

ENSEMBLE.

Quand ce grand homme, etc.

L'AFFUT, s'essuyant le front.

En voilà un qui m'a donné de la peine ! Aussi c'est un de mes meilleurs. Ah ça ! mon cher collaborateur, vous voilà engagé, vous avez travaillé.

FARINELLI.

Songez donc que je n'ai jamais fait de pièces de théâtre.

L'AFFUT.

Et moi donc ? Et pourtant me voilà. Jérôme l'Affut, auteur dramatique, furet de coulisse et orateur du foyer.

FARINELLI.

Allons, Messieurs, j'accepte, pour la rareté du fait.

L'AFFUT.

Voilà une première séance qui est bonne, la seconde après déjeuner. Nous ne vous invitons pas.

FARINELLI.

Je ne déjeune jamais.

L'AFFUT.

Fallait donc le dire. Partie remise. Nous irons dîner chez vous sans façon ; c'est ainsi que ça se pratique. Vous êtes censé avoir déjeuné chez nous, nous allons dîner chez vous ; voilà comme on fait des vaudevilles.

FARINELLI.

A la bonne heure !

L'ÉCLAIR.

Et surtout du bon vin.

L'AFFUT.

Du bon vin et pas d'eau.

FARINELLI.

Air de la *Monaco*.

La bonne affaire !
Tout est d'accord ;
Pourtant je ne m'attendais guère
Moi même à faire,
Vivant encor,

Une complainte sur ma mort.

L'AFFUT, L'ÉCLAIR.

La bonne affaire !

Tout est d'accord !

Un pareil ouvrage doit plaire :

Destin prospère,
Oui, cette mort

Va remplir notre coffre-fort.

FARINELLI.

C'est un droit qu'ici je m'arroge ;
Mais il est tant de gens de bien
Qui font eux-mêmes leur éloge ;
Je puis bien faire aussi le mien.

ENSEMBLE.

La bonne affaire, etc.

{ L'Affut et l'Éclair entrent chez eux. Farinelli reste sur le devant de la scène. }

L'AFFUT, appelant.
Pacolet! Pacolet!

SCÈNE IX.

FARINELLI.

Ah! l'on veut me mettre en tiers dans une pièce de circonstance sur ma mort! Je n'y vois pas d'inconvénient; et si jamais je tombe dans la disgrâce, voilà une ressource, j'ai ma pièce.

RONDEAU.

Fortune cruelle (DES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS).

Le sort me délivre
De tout embarras,
Et je m'en vais vivre,
Grâce à mon trépas!
Je crois voir ma belle
Lisant le journal,
Et se trouvant mal
A cette nouvelle;
Mais au bout d'un mois
L'amour en appelle,
Et mon infidèle
Fait un autre ebois.
Du cœur de ma belle
Je me vois exclus,
Mais le dieu Plutus
Me sera fidèle,

L'AFFUT, en dedans.
Pacolet! Pacolet!

SCÈNE X.

NANETTE, sortant de la chambre de Farinelli, avec une assiette à la main.

Pacolet. Il n'entend pas. Il n'y est jamais!

L'AFFUT et L'ÉCLAIR, en dedans.

Pacolet! Pacolet!

NANETTE.

Eh! mon Dieu, on y va.

(Elle entre dans la chambre de l'Affut avec l'assiette.)

SCÈNE XI.

FARINELLI, seul.

Pourtant se réjouir de la mort d'un honnête jeune homme, et d'un page encore. Ah! si je pouvais leur jouer un tour de mon métier et leur donner une leçon. Il y aurait bien un moyen; mais pour cela il faudrait... et cela n'est pas aisé...

SCÈNE XII.

FARINELLI, NANETTE, sortant de la chambre de l'Affut avec l'assiette vide.

NANETTE.

Non, Messieurs, je ne plaisante pas. M'embras-ser! et pendant ce temps-là me voler mon assiette.

FARINELLI, à part.

Est-ce que mon déjeuner serait aussi défunt!

NANETTE, à la cantonade.

Oui. riez, riez. C'est très-mal, on croira que c'est moi.

FARINELLI, à part.

Voici l'occasion que je désirais, et je puis maintenant les tuer en toute sûreté... Eh bien! Nanette, mon déjeuner?

NANETTE, l'apercevant.

Ah! mon Dieu, Monsieur... Je ne sais comment vous dire... mais je vous assure bien que ce n'est pas ma faute si votre déjeuner...

FARINELLI, riant.

Comment, on l'aurait pris? Eh bien! mon enfant, je l'avais fait exprès.

NANETTE.

Exprès. Vous savez donc...

FARINELLI.

Eh! oui. Ce sont les souris, à ce que disait Pacolet, qui mangeaient tout dans mon appartement. Je les guettais.

NANETTE, riant.

Ah! vous croyez...

FARINELLI, riant.

Et j'ai saupoudré mon déjeuner d'arsenic double, tout ce qu'il y a de plus fort.

NANETTE.

Ah! mon Dieu! ils seront empoisonnés.

FARINELLI.

Justement, et c'est là le meilleur.

NANETTE, hors d'elle-même.

Eh! non, ce n'est pas ce que vous croyez... Comment les prévenir...?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, PACOLET, un morceau de pain et un couteau à la main.

NANETTE, à Pacolet qui entre.

Ah! Pacolet, cours chez le premier médecin, qu'il vienne sur-le-champ.

PACOLET, mangeant.

C'est bon. Après déjeuner.

NANETTE, vivement.

Eh! non. Ces messieurs viennent de s'empoisonner.

PACOLET, mangeant toujours.

Bah! avec quoi?

NANETTE.

Avec ces pommes. Elles étaient empoisonnées.

PACOLET, laissant tomber son couteau et son pain.

Comment, le déjeuner de monsieur. Ces pommes que ce matin j'apprétais...

NANETTE.

Où, saupoudrées d'arsenic.

(Pacolet pousse un grand cri, et sort par la porte du fond.
Nanette entre chez l'Affut.)

SCÈNE XIV.

FARINELLI, seul, se jetant en riant dans un fauteuil.

Ah ! ah ! nous allons voir s'ils trouveront là-
dedans un sujet de comédie aussi gai que celui de
ce matin.

SCÈNE XV.

FARINELLI, L'AFFUT, L'ÉCLAIR.

L'AFFUT, entrant en s'arrachant les cheveux.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! (A Nanette.) Tu es
sûre qu'il est allé chez le médecin ?

FARINELLI.

Eh bien ! Messieurs, qu'y a-t-il donc ? D'où
vient ce bruit ?

L'ÉCLAIR.

Vous voyez, mon petit ami, des gens désespé-
rés. Nous avons eu le malheur de nous empoi-
sonner.

L'AFFUT.

Et je ne survivrai pas à ce malheur-là.

FARINELLI.

Quoi ! vous seriez... Ah ! que c'est heureux.
Depuis que je vous ai quittés, il m'est venu une
idée de pièce de circonstance ; mais il me fallait
pour cela deux auteurs morts. Et même il me fal-
lait une mort tragique pour que ça fût plus gai...
Ah ! quel service vous me rendez là !

L'AFFUT et L'ÉCLAIR.

Ah ! Monsieur !

FARINELLI.

Non, j'en suis enchanté... Ah çà ! vous travail-
lez à la pièce. Vous avez fourni le sujet. Ainsi,
c'est trop juste, je me charge d'arranger les cou-
plets. Quelques refrains bien joyeux.

L'ÉCLAIR.

Eh ! Monsieur, dans l'état où nous sommes...

L'AFFUT.

A deux doigts de la mort...

FARINELLI.

Qu'est-ce que ça fait, ça sera un ouvrage pos-
thume.

L'ÉCLAIR.

Posthume ! C'est une indignité !

FARINELLI.

Allons donc, vous vous découragez pour un
rien. Des chansonniers ! Vous devez rire de tout.

Air : A soixante ans.

Dans ce monde, notre existence
Au fait n'est rien qu'une chanson ;

Les uns en font une romance,
Et les autres un gai flon, flon ;
Mais que le sort nous soit un non propice,
Au trepas rien ne nous soustrait,
Et puisqu'il faut que la chanson finisse,
Chantons gaiment jusqu'au dernier couplet.

L'AFFUT.

L'intérêt vous fait donc oublier tout sentiment
d'humanité ? Vous réjouir de notre mort !

FARINELLI.

Pourquoi pas, puisqu'elle m'est avantageuse.
Vous vous réjouissez bien de celle de Farinelli.

L'AFFUT.

Eh ! Monsieur, nous ne le connaissons pas.

FARINELLI.

Je ne vous connais pas non plus ; mais c'est
égal, je suis plus généreux que vous, et quoiqu'il
m'en coûte le sujet d'une pièce de circonstance,
je veux bien vous sauver la vie.

L'AFFUT.

Quoi ! cher collaborateur, vous pourriez...

FARINELLI.

Eh ! mon Dieu, j'ai une recette infallible.
Vous connaissez le dénoûment de notre pièce ?
Farinelli ressuscitait les morts avec une roulade ;
eh bien ! sans me vanter d'avoir son talent, je vais
vous chanter un petit air, et vous allez voir...

L'AFFUT.

Un petit air ! Ah çà, Monsieur, que signifie...

FARINELLI.

Air : Au Palais-Royal de Paris (L'ACBERGE DE
BAGNERES).

Adroits à saisir l'à-propos,
Et l'anecdote qui circule,
Deux auteurs, feconds en bons mots,
Sur nous lançaient le ridicule ;
Mais il advint qu'un certain jour,
Contre eux repoussant la satire,
A leurs dépens on voulut rire :
Ici-bas chacun a son tour.

L'AFFUT.

Comment, Monsieur, est-ce qu'il serait vrai ?...

FARINELLI.

Non, non, c'est un couplet que je chante. Mais
ça va déjà mieux, n'est-ce pas ?

DEUXIEME COUPLET.

Un artiste a fini son sort,
Déjà leur verve s'évertue ;
Mais, hélas ! on peut vivre encoeur,
Même quand le journal vous tue.
Il revient du sombre séjour,
Et comme il se porte à merveille,
C'est lui qui vous rend la pareille ;
Ici-bas chacun a son tour.

L'AFFUT.

Je suis ressuscité.

FARINELLI.

Quand je vous le disais, je n'en fais jamais
d'autres.

L'AFFUT.

Comment ! vous êtes Farinelli ?

FARINELLI.

Lui-même, votre collaborateur, qui n'est pas plus mort que vous... (Vers la cantonade.) Mais qui vient donc? Eh! c'est Pacolet.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, PACOLET, pâle et défait.

L'AFFUT.

Comme il est pâle!

PACOLET, à voix basse.

C'est fini... l'apothicaire n'y était pas... Son... garçon... m'a dit qu'il n'y... avait... pas de remède... Ainsi...

(Sa voix s'affaiblit et il tombe sur un fauteuil.)

NANETTE.

Qu'est-ce qu'il a donc?

L'AFFUT.

Ce pauvre Pacolet, comme il s'intéressait à nous! Ah mon Dieu! quand ce serait pour lui-même...

PACOLET.

Non, ce n'est pas ça. C'est que ce matin... Il y en avait trois...

L'AFFUT.

Et il en a mangé une... (Tous rient.) Ah!

PACOLET.

Et c'était la plus grosse...

L'ÉCLAIR.

Ah! ah! l'imbécile; tu ne vois pas qu'on se moque de toi.

NANETTE.

C'est bien fait; voilà ce que c'est que d'être gourmand.

PACOLET.

Comment, ça s'rait pour rire! Vous étiez donc au fait, monsieur l'Affut, et vous faisiez semblant d'avoir peur.

L'AFFUT.

Sans doute. J'espère, Monsieur, que vous ne nous en voudrez pas de notre pièce de circonstance?

FARINELLI.

Au contraire; mais comme elle ne peut plus avoir lieu, je vais vous en proposer une autre.

(Designant Nanette.)

Ain: *Il me faudra quitter l'empire.*

Voiez ces yeux et ce joli visage;

Fut-il jamais sujet plus gracieux?

Pour terminer ses amours et l'ouvrage,

Cherchons tous trois quelques moyens heureux.

L'amant d'abord chantera sa maîtresse;

Mais il ne peut l'épouser sans argent.

Messieurs, chargez-vous de la pièce,

(Demandant sa bourse à Pacolet.)

Je me charge du dénouement.

L'AFFUT.

Ma foi, mon cher collaborateur, voilà un dénouement que je n'aurais jamais trouvé. Avec tout cela, encore une pièce de circonstance en portefeuille.

L'ÉCLAIR, qui pendant ce temps s'est emparé du journal.

Non. Un académicien célèbre vient de mourir des suites d'un rhume qu'il avait attrapé dans l'antichambre d'un grand seigneur.

L'AFFUT.

Il est mort! *Vivat!*

FARINELLI, aux auteurs.

Ain nouveau de M. Doche.

Croyez-moi, pour d'autres sujets

Réservez plutôt votre lyre,

Et d'un roi cheri des Français

Retracez-nous l'heureux empire.

Chantez la France à ses genoux;

Chantez des Français la vaillance;

Voilà des sujets qui, chez nous,

Seront toujours de circonstance.

L'ÉCLAIR.

Pour tout savoir il faut ici

Que nuit et jour un auteur veille;

Les ridicules d'aujourd'hui

Font oublier ceux de la veille.

Tout change du soir au matin:

Mais Molière savait qu'en France

Et *Tartufe* et *Georges Dandin*

Seraient toujours de circonstance.

PACOLET.

C'est l'instant d'être généreux:

J'épouse celle que j'adore:

Par les plus beaux atours je veux,

S'il se peut, l'embellir encore:

Mais à ton tour, puisque voilà

L'instant d' nos noces qui s'avance,

Tâche de m' donner ce jour-là

Quelque chose de circonstance.

NANETTE.

Quand à la noce on nous mènera

J' veux t'étonner par ma parure:

Rubans par-ci, bouquets par-là,

Bien n'y manquera, je te jure:

De moi tu pourras être fier,

Et grâce à mon expérience,

J' m'arrang'rai d' façon qu' j'aurai l'air

Qui convient à la circonstance.

L'AFFUT.

Jadis époux, je fus auteur

D'un enfant, mon meilleur ouvrage,

Mais qui vit le jour, par malheur,

Cinq mois après le mariage:

C'était peu le moment, je croi,

Et pour dire ce que j'en pense,

C'est le seul ouvrage de moi

Qui ne soit pas de circonstance.

FARINELLI, au public.

Vous voyez que nos deux auteurs

Ont essuyé mainte infortune:

Vaudriez-vous, par vos rigueurs,

Leur en préparer encore une?

Puissiez-vous, combant notre espoir,

Être dans un jour d'indulgence,

Et que tout le monde, ce soir,

Prolite de la circonstance.



Illustration of a man and a woman in 19th-century attire standing in a doorway.

LA JARRETIÈRE DE LA MARIÉE,

COMÉDIE VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 12 novembre 1816.

En société avec M. Dupin.



Personnages.

LE COLONEL.
GUSTAVE, capitaine.
ALFRED, officier.
WILHEM, fils du bourgmestre.



HENRIETTE, sa future.
NANCI, suivante.
UN LIEUTENANT.
UN SOUS-LIEUTENANT.

La scène se passe dans une ville d'Allemagne.

Le théâtre représente un village, à gauche, une maison bourgeoise, avec un balcon; à droite, une caserne; au milieu, un gros arbre.
(L'ouverture finit par un appel de cavalerie.)

SCÈNE PREMIÈRE.

WILHEM, seul.

Encore des officiers ! il faut avouer qu'on a eu
là une belle invention, d'aller placer une caserne
en face les croisées d'Henriette !

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Dès le matin, sur l'esplanade,
C'est un tapage, c'est un bruit !
Pas un' marche, pas un' parade,
Dont tout l'villag' ne soit instruit !
Quel bonheur, lorsqu'en vrai cosaque
A nos maris ils font quelqu' tour,
Si la trompette ou le tambour
Annonçait le moment d' l'attaque.

Aussi le père Hermann, qui est un ancien houn-
sard, et qui sait par lui-même de quoi ces mes-
sieurs sont capables, a défendu à sa fille de sortir,
ou de paraître seulement à sa croisée; de sorte
que je ne peux plus la voir. Ne pas voir sa future
la veille de sa noce; c'est-à-dire je peux bien
la trouver chez elle le soir, ou chez mon père le
bourgmestre; mais se regarder ou se parler en
société, autant ne se rien dire; il n'y a rien de
gênant comme de s'aimer en présence de tout le
monde, et vaut mieux encore avoir recours à no-
tre messager ordinaire. (Allant vers l'arbre.) Remet-
tons là ma lettre et mon présent.

Air : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Cet arbre m'offre un sûr moyen
De correspondre avec ma belle,
Car il voit tout et ne dit rien :
Des confidants c'est le modèle.
Qu'il rendit d' service aux amours !
Et que d' bruit dans plus d'un ménage,
S'il allait révéler quelqu' jours
Tout c' qui s'est fait sous son ombrage.

Voici bientôt neuf heures; c'est le moment où
ils vont à l'appel, à la parade, que sais-je ? Peut-
être Henriette pourra-t-elle venir le prendre. (Le
regardant encore.) Ah ! oui ! il sera bien là... Ah !
mon Dieu ! l'on vient.

(Il s'enfuit par la droite et sort en courant.)

SCÈNE II.

GUSTAVE, entrant par le côté opposé.

Où, j'arriverai encore à temps pour l'appel.
Mais quel est cet homme qui s'éloigne en courant ?
Est-ce moi qui l'aurai fait fuir ? et que faisait-il ici
vis-à-vis la caserne ? Je l'ai vu de loin se baisser
au pied de cet arbre ! Y aurait-il là quelque mys-
tère ? (Fouillant dans l'arbre.) Je crois sentir quelque
chose. Oui, vraiment, un paquet ! (Accourant au
bord du théâtre.) Voyons ce que ce peut être ! (Gai-
ment en défilant le paquet.) J'ai toujours été curieux,
moi, et je ne devais pas être homme; j'ai manqué

ma vocation... Que vois-je? les jolies jarretières! quelle fraîcheur! quelle élégance! c'est que c'est charmant! et c'est bien dommage qu'on ne connaisse pas chez nous l'Ordre de la Jarretière.

Air de *Lantara*.

Tel jadis un roi d'Angleterre
Donna naissance à cet ordre fameux;
Ah! que ne puis-je avec mystère,
Ainsi que lui, l'établir en ces lieux!
La beauté seule obtiendrait cet emblème,
Nous réservant, selon l'occasion,
Le droit heureux de l'accorder nous-même,
Et d'attacher la décoration!

Qu'il est fâcheux de s'en séparer! Mais respectons un bien qui ne nous appartient pas, et remettons chaque chose à sa place. (Il ramasse le papier qui servait d'enveloppe.) De l'écriture... voyons.

(Il lit.)

« C'est aujourd'hui ta fête... »

Diable! quel saint est-ce donc? je l'ignore!

« Je voulais t'envoyer des vers, mais le magister n'y est pas, et tu ne les auras que demain... »

Il paraît que c'est le poète du village!

« Alors, je t'ai acheté ce présent qui est à deux fins! je te prie d'abord de le porter pour l'amour de moi, et ensuite, comme il faut tous les jours une jarretière à la mariée, je désire que tu te pares de celles-là le jour de notre mariage! » Mais, je t'en prie, n'en parle à personne au monde. C'est peut-être une idée; mais il y a des choses qu'on est bien aise de connaître seul. »

Oui, elle est singulière son idée! C'est qu'en effet ça fera de fort jolies jarretières de mariée. Un ruban rose, une agrafe en or! un chiffre gravé, un V et une H... Mais avec tout cela, pas de nom, pas d'adresse, aucun autre indice. Jamais on ne piqua plus vivement ma curiosité.

Air: *Je ne suis plus de ces vainqueurs.*

Oui, ma science est en défaut,
Mais l'amour est de la partie;
Et je vois que dans ce complot
Aura trompé femme jolie.
Le hasard, qui me met au fait,
Ne me rend qu'un demi-service...
Au lieu de tenir le secret,
Je voudrais tenir la complice.

(Il a renoué le papier, et le remet dans l'arbre.)

Peut-être qu'elle-même se trahira; si je la guettais? (On entend la trompette.) Allons, voilà l'appel maintenant, ce ne sera pas long; je n'ai besoin que de me montrer, et je reviens à mon poste.

(Il entre dans la caserne.)

SCÈNE III.

(L'orchestre joue l'air *Mon bon André, mon cher André*.)

HENRIETTE, sortant furtivement de la maison, arrive pas à pas vers l'arbre, saisit le paquet, fait un geste de joie, et rentre en courant dans la maison, dont elle ferme la porte tout doucement.

SCÈNE IV.

LE COLONEL, ALFRED, GUSTAVE, OFFICIERS, SOLDATS, sortant de la caserne, et se rangeant sur le côté.

CHOEUR.

Air: *Entends-tu l'appel qui sonne?*

Aussitôt que l'appel sonne,
À l'instant c'est à qui s'y rendra.
Dès que le devoir l'ordonne,
Mon colonel, nous sommes là.

ALFRED.

Voyez quel zèle est le nôtre;
Ici, personne d'absent!

GUSTAVE, à part, regardant autour de lui avec inquiétude.
Il en est encore quelque autre
Que je voudrais voir présent.

CHOEUR.

Aussitôt, etc.

LE COLONEL, les passant en revue.

C'est bien, Messieurs, je suis satisfait de la tenue de votre compagnie; il y a parade aujourd'hui, et vous ferez honneur au régiment; mais je ne puis trop vous le recommander, de jeunes officiers en garnison doivent donner tout leur temps à l'étude!

GUSTAVE.

Ainsi faisons-nous, mon colonel.

ALFRED.

Air du vaudeville de *Voltaire chez Ninon*.

Jour et nuit je relis Vauban.

UN LIEUTENANT.

Moi, je m'exerce à la tactique.

GUSTAVE.

Ici j'ai trouvé certain plan
Dont la découverte me pique.
Le hasard m'a servi d'abord.

LE COLONEL.

Il faut continuer...

GUSTAVE.

Oui, certes,
Et j'espère bientôt encor
Pousser plus loin mes découvertes.

LE COLONEL.

Je vous y engage. Je dois vous prévenir aussi que j'ai fait droit à vos réclamations; vous ne pouvez tous loger dans cette caserne; l'on va distribuer à messieurs les officiers des billets de logement. Je me suis entendu pour cela avec le bourgeois, qui va vous envoyer son fils. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les égards...

ALFRED.

Cela va sans dire!

LE COLONEL.

Air: *Adieu, je vous fais, bois charmant.*

Si vous pouviez vous efforcer
D'être à la sagesse fidèles;
Mais n'allez pas tout renverser
Pour ravir le cœur de leurs belles.
Chez eux ils vous donnent accès...

GUSTAVE.

Mon colonel doit nous connaître ;
Quand la porte s'ouvre... jamais
Nous ne montons par la fenêtre...

Soyez tranquille...

LE COLONEL.

Au revoir, Messieurs.

SCÈNE V.

GUSTAVE va à l'arbre et cherche le paquet. LES OFFICIERS sortent et rentrent un instant après. On apporte une table servie.

GUSTAVE.

Ma foi on n'a pas perdu de temps, tout a disparu.

AIR : *De la folie après Regnard.*

Allons, c'est un fort joli tour,
Convenons-en, quoi qu'il m'en coûte.
Mais qu'y faire ? C'est que l'amour
Aura passé par là, sans doute.

(Regardant de tous les côtés.)

Non, rien ne s'offre à mon regard ;
C'est la première fois... je gage,
Qu'amour a passé quelque part
Sans laisser traces du passage...

ALFRED.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là tout seul ?
est-ce que tu ne sages point à déjeuner ?

GUSTAVE.

Si, vraiment... je suis des vôtres... allons à table...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, WILHEM.

WILHEM.

C'est à messieurs les officiers de la caserne du Prince que j'ai l'honneur de parler.

ALFRED.

Nous-mêmes... Il a une bonne figure.

WILHEM.

Et afin que vous le sachiez, je suis le fils du bourgmestre.

GUSTAVE.

Nous lui en faisons compliment... Et tu nous apportes des billets de logement ?...

WILHEM.

Juste ! (L'air en donnant.) Dame, j'ai fait de notre mieux... Nous ne nous sommes pas épargnés, je vous ai placés chez nos parents, chez nous-mêmes !...

AIR du vaudeville de *Catalin*.

Je m'acquitte en garçon d'esprit
De l'emploi qu'ici je m'arroge.

LE SOUS-LIEUTENANT.

Moi, j'ai le plus grand appetit.

WILHEM.

Chez le procureur je vous loge.

LE LIEUTENANT.

Pour moi, je suis le plus joyeux.

WILHEM.

Vous logerez au seminaire.

ALFRED.

Moi, je suis le plus courageux.

WILHEM.

Je vous loge chez ma grand'mère.

GUSTAVE.

Comment, chez ta grand'mère?... ah ! ah !

WILHEM.

Ah ! vous y serez bien !... je voudrais que vous y fussiez tous !

ALFRED.

Hé pourquoi donc ça ?

WILHEM.

Ah ! pourquoi?... j'ai des raisons, c'est que vous êtes...

GUSTAVE, le faisant asseoir.

Asseyez-vous donc, monsieur le fils du bourgmestre.

WILHEM.

Vous êtes bien honnêtes... c'est-à-dire, honnêtes... au contraire.

GUSTAVE.

Comment ! se plaindrait-on de nous ?

WILHEM.

Non pas.

AIR : *Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut.*

Je sais qu'on n'est pas plus galant,
C'est tous les jours fêtes nouvelles ;
La musique du régiment
Le soir fait danser les d'moiselles.
Tout l' monde vous bénit ceans,
Jusques à nos bedeaux eux-mêmes,
Qui disent que depuis longtemps,
Ils n'avaient sonné tant d'baptêmes !

Mais c'est justement ça qui déplaît aux jeunes gens de l'endroit.

GUSTAVE.

Je vois que vous nous faites l'honneur de nous craindre.

WILHEM.

Oh ! pas moi... je ne vous crains pas.

GUSTAVE.

Tu es donc bien sûr de ton mérite ?

WILHEM.

Mon dien non ; je n'ai pas une grande idée de moi, mais j'en ai une si bonne de ma maîtresse, que je gagerais bien que vous ne lui plairez jamais.

GUSTAVE.

Jamais ?

WILHEM.

Jamais, je le parie.

GUSTAVE.

Eh bien ! moi, je parie qu'en une demi-heure, j'en obtiens un aveu et une déclaration.

ALFRED.

Y penses-tu ?

GUSTAVE.

Sois donc tranquille ; sans la connaître, je suis certain que nous sommes au mieux ensemble ; ce sera quelqu'une de nos jolies danseuses.

WILHEM.

Point du tout ; vous n'avez jamais vu Henriette, et elle ne se soucie point de vous voir, et quoiqu'elle loge en face de vous, elle ne vous a seulement pas fait l'honneur de se mettre à sa fenêtre.

GUSTAVE.

Où-da ! alors, messieurs... il y va de notre gloire, et je me charge de nous venger... Elle se nomme Henriette... elle est jolie... elle est notre voisine... il ne nous faut pas d'autres renseignements.

WILHEM.

Ah ! que je suis bête...

GUSTAVE.

Je parie vingt-cinq ducats... Eh bien ! monsieur le bourgmestre, est-ce que vous auriez déjà peur ?

WILHEM.

Non certainement... j'y mettrais toute ma fortune... je suis sûr d'Henriette, et pour commencer, je vais m'établir là, devant sa porte, et je n'en bouge point.

ALFRED.

Non pas, non pas ; il faut que tu viennes avec nous, et que tu nous enseignes nos logements.

WILHEM.

Allez-y tout seuls.

GUSTAVE.

Est-ce que ce n'est pas à toi de les établir ?

TOUTS.

Sans doute, sans doute. Ah ! tu viendras.

WILHEM.

Eh bien ! oui, j'y vas ; mais ce ne sera pas long, c'est l'affaire d'une demi-heure.

GUSTAVE.

C'est un peu prompt... mais je ne vous en demande pas davantage... à votre retour, vous trouverez bien des choses de faites...

WILHEM, vivement.

Je reviens tout de suite.

(Il sort avec les officiers.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, seul.

Allons, Gustave, il n'y a pas de temps à perdre ; mais j'avoue que je ne sais pas trop comment je vais me tirer de là... Bah !

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Je n'ai jamais dans cette vie
Pris l'usage de réfléchir ;
Je m'abandonne à la folie,
Sans m'occuper de l'avenir.
Le présent jamais ne me gêne...
Et maint créancier très-presse
Dit même que j'ai de la peine
À me souvenir du passé !

Pour m'introduire dans la maison, il faudrait quelque moyen ingénieux... Frappons à la porte.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, NANCI, entr'ouvrant la porte.

NANCI.

Qui va là ?

GUSTAVE.

Un capitaine de lanciers.

(On lui ferme la porte au nez.)

GUSTAVE.

Ça commence bien... voilà ce que c'est que de décliner ses qualités... il fallait garder l'inognito.

(Il frappe encore.)

NANCI, en dedans.

Je n'ouvre plus.

GUSTAVE.

C'est de la part de monsieur le bourgmestre que vous connaissez...

NANCI, paraissant.

C'est différent, c'est qu'ordinairement il ne fait pas faire ses commissions par un capitaine de lanciers.

GUSTAVE.

Il faut qu'à l'instant même je parle à ta maîtresse, à mademoiselle Henriette...

NANCI.

Je m'en vais dire à Monsieur...

GUSTAVE.

Eh ! non, garde-t'en bien ! c'est à elle-même en secret que je voudrais parler.

NANCI.

Oh ! ça m'est bien défendu... mais quel est le nom de monsieur ?

GUSTAVE, à part.

Ma foi, le premier venu ! (Haut.) Auguste...

NANCI.

Monsieur Auguste... je crois que j'en ai entendu parler à mademoiselle...

GUSTAVE.

Comment donc !... cent fois.

NANCI.

Attendez donc... non, je crois que c'est Ernest !...

GUSTAVE.

Eh ! oui, Auguste... Ernest... c'est moi-même.

NANCI.

J'ai même entendu dire que c'était un cousin...

GUSTAVE.

Justement, un cousin! voilà ce que je voulais cacher... Dis-lui que monsieur Ernest, que son cousin... est ici secrètement pour la voir... Il y va de mon bonheur et du sien.

NANCI.

Ah!... j'y vais tout de suite... Excusez, Monsieur, je ne vous connaissais pas!... c'est même un hasard si mademoiselle a prononcé l'autre jour votre nom devant moi... Je reviens à l'instant.

(Elle rentre dans la maison.)

SCÈNE IX.

GUSTAVE, seul.

Vivat! que j'obtienne un moment d'entretien, c'est tout ce que je demande... Ah! diable! je fais une réflexion... ce cousin Ernest, que je représente, est peut-être un mauvais sujet... et c'est très-désagréable de porter le nom d'un mauvais sujet... Il est vrai qu'en gardant le mien... il y avait bien quelques risques à courir; ainsi il arrivera ce qu'il pourra.

SCÈNE X.

GUSTAVE, NANCI.

GUSTAVE.

Eh bien!

NANCI.

Je ne vous ai pas fait attendre... Mademoiselle dit qu'elle se rappelle très-bien son cousin Ernest qui a été élevé avec elle... qu'elle l'aimait beaucoup.

GUSTAVE.

C'est charmant!

NANCI.

Et qu'elle le reverrait volontiers et avec le plus grand plaisir, sans l'accident qui lui est arrivé.

GUSTAVE.

Lequel?

NANCI.

C'est qu'il est mort à six ans, et qu'alors, quoi qu'il annonçât les plus heureuses dispositions, il est difficile qu'il ait fait aussi rapidement son chemin, et qu'il soit devenu capitaine de lanciers.

GUSTAVE, à part.

Ah! diable! le trait est perfide! (Haut.) Sans doute... mais c'est un malentendu... une méprise... un mot de ma main suffira pour tout expliquer...

(Il prend un crayon et écrit.)

Air de l'Opéra.

Allons ne perdons pas courage;
Il faudra qu'on m'écoute, enfin.

NANCI.

Mais à quoi bon ce griffonnage
Que fait notre défunt cousin?

GUSTAVE.

Prends cette bourse... Non... J'insiste.
J'y crois encore un ducat d'or.

NANCI.

N'allez pas vous tromper encore;
Êtes-vous bien sûr qu'il existe?

GUSTAVE.

Eh! sans doute... porte vite ce billet... j'attends la réponse.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

GUSTAVE, seul.

A-t-on idée de ce cousin! s'aviser de mourir si jeune... Qu'importe, au reste? j'ai écrit! on me répondra... je répondrai encore... voilà la correspondance engagée... et ma foi... justement on ouvre la croisée... quel bonheur!

NANCI, à la croisée, à voix basse.

Êtes-vous là?...

GUSTAVE.

Oui...

NANCI.

Air: *Wantant par ses œuvres complètes.*

Monsieur, l'on m'a dit de remettre
Cette réponse entre vos mains.

(Elle lui jette.)

GUSTAVE.

Comment? mon propre billet!...

NANCI.

Où, nous ne recevons de lettre
Que d'nos véritables cousins!
Vous aurez, quoi? vot' talent brille,
Autant de peine, vous di-on,
Pour entrer dans notre maison,
Que pour entrer dans la famille.

(Elle ferme la croisée.)

GUSTAVE.

Morbleu!... je ne m'attendais pas à celui-là.
(On entend du bruit.) Et déjà ces messieurs qui reviennent?...

SCÈNE XII.

GUSTAVE, WILHEM, ALFRED, OFFICIERS.

Air du vaudeville *des Gascons.*

CHOEUR.

Nous trouvons dans chaque maison
Asile

Commode et tranquille:
Gaité, bon vin, jenne tendron;
C'est charmant d'être en garnison!

ALFRED, à Wilhem.

Enfin nous voilà tous cœurs
Fort bien logés, grâce à ton zèle

WILHEM.

Je crains qu'on n'm'ait pendant ce temps
Délégé du cœur de ma belle.

CHOEUR.

Nous trouvons, etc.

WILHEM, à Gustave.

Eh bien !... qu'y a-t-il de nouveau ?

GUSTAVE.

Certainement on m'a accueilli d'une manière...
je ne puis pas dire que ce soit une faveur... mais
si j'avais eu plus de temps...

ALFRED.

Ah ! il y a la demi-heure.

WILHEM.

J'ai gagné ; j'en étais sûr, ouf ! Je savais bien
que ce ne serait pas un jour comme celui-ci qu'elle
aurait voulu me trahir.

ALFRED.

Pourquoi ?

WILHEM.

La veille de notre mariage et le jour de sa fête,
Ce serait un beau bouquet qu'elle m'aurait donné
là. Moi qui au contraire...

GUSTAVE, à part.

Quelle idée ! si c'était... (Haut.) Ah ! tu crois.
Je t'avoue que d'abord mon intention était de te
ménager ; je voulais même te laisser ignorer...

WILHEM.

Comment ça ? est-ce qu'il y aurait quelque
chose ?

GUSTAVE.

Tu avais raison, elle est charmante !

WILHEM.

Qu'est-ce que ça veut donc dire ?

GUSTAVE.

Et je viens de passer le plus joli quart d'heure !
oh ! je t'assure que je n'ai pas eu le temps de
m'ennuyer !

WILHEM.

C'est bon, c'est bon tout ça ; mais la preuve.

GUSTAVE.

Je suis trop discret pour t'en donner ; mais t'en
faut-il d'autres que le sacrifice qu'elle m'a fait
d'un certain présent.

WILHEM.

Item...

GUSTAVE.

On lui avait bien recommandé de n'en parler à
personne !

WILHEM.

Ah ! mon Dieu !

GUSTAVE.

Ah ! si c'est toi qui lui as fait ce cadeau, je suis
obligé de rendre justice à ton goût. Il est impos-
sible de rien voir de plus élégant, les plus jolies
jarretières...

WILHEM.

Aïe, c'est fait de moi.

GUSTAVE.

Le ruban rose, l'agrafe d'or, ton chiffre et le
sien. Eh ! oui, c'est cela : Henriette et Wilhem !

WILHEM, vivement.

Vous les avez donc regardées de bien près ?

GUSTAVE.

Apparemment.

WILHEM.

C'est fini, je suis mort ; mais je vous le de-
mande, qu'est-ce qui s'y serait attendu ?

ALFRED, vivement.

Comment ! ce serait vrai ? est-elle jeune, jolie ?
c'est charmant ! que tu es heureux !

GUSTAVE.

Moins que tu ne crois, je t'assure.

ALFRED.

Fais donc le modeste, je t'avoue que je ne te
croyais pas un si grand talent.

GUSTAVE.

Air du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Crois-moi, la fortune fidèle

N'a pas toujours suivi mes pas ;

{ Regardant le balcon. }

Et j'ai trouvé plus d'une belle

Qui m'a traité du haut en bas,

Du sort dépend la réussite :

Combien de gens de toute part...

Qui tomberaient par leur mérite,

Et qui s'élevaient par hasard !

WILHEM.

Est-ce bien possible ?

Air : *Le briquet frappa la pierre*.

J'ai beau faire, plus j'y pense,

Plus j'ai peine à concevoir

La malice d'un trait si noir !

Payer par là ma constance !

ALFRED.

Que de gens payent ainsi !

WILHEM.

A propos d' ça, c'est fini,

J'en en vas chercher le pari.

GUSTAVE.

Non pas, je te remercie,

Cet argent n'est pas gagné.

Et tout n'est pas terminé.

WILHEM.

N'allez pas plus loin, j'vous prie,

Car j'en ai dès à présent

Bien assez pour mon argent

{ On entend la trompette. }

TOUS.

Ah ! diable ! c'est la parade, la parade.

{ Ils sortent tous en désordre. }

{ On entend une musique militaire. }

SCÈNE XIII.

WILHEM, seul.

Et moi, allons-nous-en chez mon père. J'ai

perdu, il faut payer, je ne connais que ma parole...

SCÈNE XIV.

WILHEM, HENRIETTE.

WILHEM.

Dieu me pardonne, la voilà ! j'en ai pâli...

HENRIETTE, regardant autour d'elle.

Air du vaudeville d'*Elle et Lui*.

Est-il enfin temps que je sorte ?
Ils sont partis... je puis te voir ;
Ton absence avec elle emporte
Et mon bonheur et mon espoir ;
C'est le sentiment que j'éprouve ;
Mon cœur suit tes pas malgré moi,
Et jamais je ne le retrouve
Qu'en me trouvant auprès de toi.

WILHEM, à part.

Héin ! quelle mine perfide !

HENRIETTE.

Qu'as-tu donc ? comme tu me regardes !

WILHEM.

Avez-vous reçu ce matin un présent que je vous ai fait ?

HENRIETTE.

Oui, sans doute, et je t'en remercie : c'est charmant.

WILHEM.

Eh bien ! où est-il ? je veux savoir où il est.

HENRIETTE, baissant les yeux.

Mais, mon ami, pourquoi me demandes-tu cela ?

WILHEM.

N'y a-t-il que vous qui l'avez vu ?

HENRIETTE.

Oh ! mon Dieu, oui, car à peine l'ai-je eu reçu, que je l'ai mis sur-le-champ ; tu me l'avais recommandé.

WILHEM.

La, c'est le dernier coup.

HENRIETTE.

Eh bien ! qu'est-ce que ça veut dire ?

WILHEM.

Ça veut dire que je vous abandonne, que je ne vous aime plus, et que s'il n'y a que moi qui vous épouse, vous n'aurez pas sitôt de mari.

HENRIETTE.

Comment ! je n'aurai pas de mari ; qu'est-ce que ça signifie ? expliquez-vous, là, tout de suite, sur-le-champ. (Pleurant.) Je n'aurai pas de mari ! apprenez qu'on ne plaisante pas comme cela.

WILHEM.

Voilà qu'elle pleure, à présent. Sachez que je ne plaisante pas. Je vous ai fait un présent qui était un secret entre nous deux ; vous en avez fait part à un autre, et comme je suis la discrétion

même, je veux une femme qui garde mes secrets, et qui n'aille pas les communiquer à tout le monde.

HENRIETTE.

Moi, j'ai jasé ? si on peut dire cela...

WILHEM.

Oui, jasé, jasé ! si vous voulez ; enfin, assez causé.

HENRIETTE.

Non, Monsieur, ce n'est pas assez, et vous me direz tout, car je ne veux pas passer pour une bavarde, surtout lorsque je n'ai pas pu dire un mot dans toute la matinée ; demandez à Nanci... moi, une bavarde...

WILHEM.

Voilà qu'elle pleure encore ! et cet officier, ce capitaine, vous ne lui avez pas parlé pendant un quart d'heure ?

HENRIETTE.

Moi, je ne l'ai seulement pas vu ! Il s'est présenté à la porte, ou la lui a refusée ; il m'a adressé un billet, je l'ai renvoyé ; voilà ce qui s'est passé, demandez à Nanci.

WILHEM.

Eh ! mais comment se fait-il qu'il connaisse mon présent, et cela grâce à vous ; il s'en est vanté.

HENRIETTE.

Cela n'est pas possible.

WILHEM.

Il m'a dépeint la forme, la couleur, l'agrafe, mon chiffre et le vôtre ; et il n'y a pas de doute, il faut qu'il soit sorcier, ou que je sois trompé. Or, comme il n'est pas sorcier...

HENRIETTE.

C'est indigne !

Air : *Ma belle est la belle des belles.*

J'ignore d'où vient ce mystère,
D'où viennent vos soupçons jaloux.
Comment cela s'est-il pu faire ?
Je ne le sais pas plus que vous ;
D'un crime évident l'on me blâme ;
Mais le fut-il encor bien mieux,
Un bon époux en croit sa femme,
Plutôt que d'en croire ses yeux.

WILHEM.

C'est vrai, j'ai peut-être eu tort.

HENRIETTE.

Et moi, je n'oublierai jamais que vous avez douté de ma constance, que vous m'avez soupçonnée ; aussi c'est moi qui vous abandonne, qui ne vous reverrai de ma vie, et dans l'instant je vais vous renvoyer votre présent.

WILHEM.

Comment, ça serait pour tout de bon ! Eh bien ! oui, j'ai eu tort ; et quoique ce soit moi qui aie à me plaindre, je te demande pardon.

(Il se met à genoux.)

HENRIETTE.

Me croyez-vous encore infidèle ?

WILHEM.

Je n'y conçois rien; mais j'aime mieux m'en
ra porter à toi.

HENRIETTE.

Et vous n'avez plus de soupçons?

WILHEM.

Aucun.

HENRIETTE.

Et ma parole vous suffit pour ma justification?

WILHEM.

Je n'en demande point d'autre.

HENRIETTE, le relevant.

Mon bon Wilhem! va, ce mot-là te rend toute
ma tendresse; mais ce n'est pas assez que ton cœur
me croie innocent; pour moi-même je veux main-
tenant t'en convaincre hautement, et je me ven-
gerai du capitaine. Tu dis qu'il s'appelle?...
WILHEM.

WILHEM.

Le capitaine Gustave. — Je vais chez mon père,
et je reviens, (à part) parce que j'ai promis de
payer, et l'honneur avant tout.

HENRIETTE.

C'est bien! reviens promptement; mais, quoi
que tu vois ici, garde le silence.

WILHEM, revenant.

Ah çà! tu gardes mon cadeau, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Je te promets de ne pas le quitter.

SCÈNE XV.

HENRIETTE, seule.

Nanci, donne-moi mon voile. Quand j'y pense,
ce moyen est bien un peu hardi; mais il n'en est
pas d'autre. Ah! Monsieur le capitaine, votre con-
duite mérite bien une leçon, et c'est mon sexe en-
tier que je vais venger.

RONDEAU.

Air : *Ah! mademoiselle, si jeune et si belle* (du MAGICIEU
SANS MAGIE).

Vous, mesdemoiselles,
Gentilles et belles,
Que dans ses projets
Un fat veut surprendre,
Sachez vous défendre,
Et venez apprendre
Comme il faut les prendre
En leurs propres filets.

A vaincre sans cesse
Ces messieurs sont faits;
C'est notre faiblesse
Qui fait leurs succès :
Mais quand, dans son âme,
On a dit, Je veux,
On a, quoique femme,
Autant d'esprit qu'eux.

Vous, mesdemoiselles, etc,

Tous ces militaires
Ne nous craignent guères,
Et pensent peut-être
Qu'ils n'ont qu'à paraître
Pour nous vaincre aussi :
Ce beau capitaine
Croit que l'on nous mène
Comme l'ennemi.
Oh! mais il s'abuse,
S'il croit, par la ruse,
L'emporter ici.

Vous, mesdemoiselles,
Gentilles et belles,
Que dans ses projets
Un fat veut surprendre,
Sachez vous défendre,
Et venez apprendre
Comme il faut les prendre
En leurs propres filets.

Prouvons-leur, mesdames,
Qu'on a, quoique femmes,
Autant d'esprit qu'eux.
Où, prenons-les
Dans leurs propres filets.

SCÈNE XVI.

NANCI, HENRIETTE, puis LE COLONEL.

HENRIETTE, à Nanci qui lui apporte son voile.

Merci; maintenant... non, j'aperçois le colonel
lui-même : laissez-moi.

LE COLONEL.

Quelle est cette jolie personne?

(Il la salue.)

HENRIETTE.

Pardon, monsieur le colonel, de m'adresser à
vous sans être connue.

LE COLONEL.

Serai-je assez heureux, Madamé, pour vous
offrir mes services?

HENRIETTE.

Monsieur, je viens vous demander justice.

LE COLONEL.

À moi, Madamé?

Air : *Que d'établissements nouveaux.*
D'un juge, l'un d'avoir les droits,
Je n'ai que ceux que l'honneur donne ;
Je laisse le glaive des lois
Pour porter celui de Bellone !
D'ailleurs, on dit que sur les yeux
Themis porte un bandeau fidèle,
(Regardant Henriette.)
Et je serais bien malheureux,
Si dans ce jour j'étais comme elle.

HENRIETTE.

Cependant, Monsieur, c'est vous que cela re-
garde, car c'est d'un de vos officiers que j'ai à me
plaindre.

LE COLONEL.

Serait-il possible?

HENRIETTE.

AIR : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*

Nous protéger fut en tout temps
La loi de la chevalerie,
Et des guerriers les plus vaillants
Ce fut la devise chérie !
Qui sera par nous invoqué ?
Quel secours pouvons-nous attendre,
Si notre sexe est attaqué
Par ceux qui doivent le défendre ?

LE COLONEL.

Où, sans doute, Madame, et vous n'avez qu'à
parler; vous pouvez être sûre qu'à l'instant même...

HENRIETTE.

Non; l'offense fut publique, la réparation doit
l'être...

LE COLONEL.

Vous avez raison. Justement voici ces messieurs
qui reviennent de la parade.

(Henriette met son voile.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE, ALFRED,
OFFICIERS.

CHŒUR.

AIR : *Lampe sépulcrale* (de L'AUBERGE).

Le devoir m'appelle,
J'accours en ces lieux !...
Quelle est cette belle
Qui s'offre à nos yeux ?

GUSTAVE.

Notre heureuse étoile
Guide ici nos pas !

ALFRED.

Pourquoi de ce voile
Cacher ses appas ?

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Le devoir m'appelle, etc.

HENRIETTE.

A mon plan fidèle,
Sachons, en ces lieux,
Prouver qu'une belle
Sait se venger d'eux !

LE COLONEL.

Chacun avec zèle
Accourt en ces lieux :
Pourquoi cette belle
Se plaint-elle d'eux ?

LE COLONEL, sévèrement.

Messieurs, il paraît que, malgré mes ordres réitérés, vous avez encore, contre vous, donné des sujets de plainte. Voici madame qui accuse l'un de vous.

GUSTAVE.

Ah ! mon colonel !

AIR : *L'amour corrigé par les Grâces.*

Où, la sagesse est notre fort ;
Je suis sûr qu'on nous calomnie,

Et l'on devine de quel tort
Peut se plaindre femme jolie !
Loin de nous défendre un instant,
Madame, d'un crime semblable...
Chacun serait, en vous voyant,
Trop heureux d'être le coupable.

HENRIETTE, à part.

Serait-ce lui ? (Haut.) C'est le capitaine Gustave
que j'accuse ici.

GUSTAVE.

Moi !

HENRIETTE.

Vous-même.

GUSTAVE.

Quand je vous le disais, colonel ; je n'en fais
jamais d'autres ; mais le ciel me confonde si je sais
d'où me vient ce péché-là.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, WILHEM.

WILHEM, au capitaine.

Monsieur le capitaine, je vous apporte...

GUSTAVE.

C'est bon ; laissez-nous. Tu vois que nous sommes
occupés.

WILHEM, apercevant Henriette.

Qu'est-ce que je vois ? mais motus !

GUSTAVE, à Henriette.

Où, Madame, j'ai pu dans ma vie avoir quel-
ques torts avec les belles ; si je suis coupable en-
vers vous, vous me voyez prêt à vous en rendre
raison ; mais il n'était point nécessaire d'assembler
ces messieurs ; ces différends-là se jugent à huis
clos, et n'exigent point l'appareil et la sévérité
d'un conseil de guerre.

HENRIETTE.

Au contraire, Monsieur, et peut-être plus que
vous ne croyez !

GUSTAVE.

Que voulez-vous dire ?

WILHEM, à part.

Que diable ça peut-il être ?

HENRIETTE.

Où, Monsieur, il m'en coûte de compromettre
un officier qui appartient à un corps aussi respec-
table. (A part.) Comme il est interdit ! (Haut.) Et je
ne sais moi-même de quels termes me servir.

GUSTAVE, avec impatience.

Enfin, Madame ?...

HENRIETTE.

Enfin, puisqu'il faut le dire !... Ce matin Mon-
sieur a voulu m'embrasser malgré moi et a blessé
mon mari en traitre (feignant de pleurer) au moment
où il voulait me défendre.

GUSTAVE.

Moi, grand Dieu ! (Tous les officiers s'éloignent de lui.)
Et qui ose débiter une pareille imposture ?

HENRIETTE, levant son voile.

C'est moi, Monsieur.

GUSTAVE, la regardant avec étonnement.

Vous, Madame ? je ne vous connais pas et je
ne vous ai jamais vue.

HENRIETTE.

Vous ne m'avez jamais vue ?

GUSTAVE.

Non, sans doute, et je l'atteste par serment.

HENRIETTE.

Je n'en veux pas davantage, Monsieur ; c'est
tout ce que je voulais vous faire dire. Wilhem,
es-tu content ?

WILHEM.

Ah ! ma chère Henriette !

GUSTAVE.

Henriette !

WILHEM.

Où, votre bonne fortune de ce matin que vous
ne reconnaissez pas.

GUSTAVE.

Ah ! Madame, que de pardons...

WILHEM.

Et moi je suis le mari blessé ; mais je me porte
bien, et je garde mes vingt-cinq ducats.

HENRIETTE.

Air : *Traitant l'amour.*

Où, d'un récit imposteur
J'ai confondu la malice ;

(A Gustave.)

Mais vous me rendez justice,
Et je vous rends votre honneur.
J'ai voulu du stratagème
Que vous euvinsiez vous-même.

GUSTAVE.

Devant votre adresse extrême,
Ah ! je dois m'humilier.

(A Wilhem.)

La gageure est bien perdue ;
Une fois qu'on vous a vue,
Pourrait-on vous oublier ?

LE COLONEL.

J'étais sûr, Madame, qu'un de mes officiers
ne pouvait avoir des torts réels envers une jolie
femme.

GUSTAVE.

Mon pauvre Wilhem, je l'ai fait bien peur ; mais
on me l'a rendu ; nous sommes quittes.

WILHEM.

C'est vrai ; mais comment avez-vous vu ces...

GUSTAVE, à part.

Unissez-vous, soyez heureux ; (montrant l'arbre qui
est au fond du théâtre) mais ne confiez plus vos secrets
au creux d'un chêne ; on pourrait encore s'en saisir,
et intercepter au passage la jarretière de la
mariée.

VAUDEVILLE.

Air de M. Darondeau.

Prenez-y garde, imprudente bergère,
D'un tel malheur sachez vous préserver ;
Le hasard fait glisser la jarretière,
Et c'est l'amour qui vient la relever.

LE COLONEL.

Le calme enfin renait après l'orage ;
Mais si jamais on osait nous braver,
Si du combat on nous jetait le gage,
L'honneur est là prêt à le relever.

WILHEM.

Lorsqu'en dansant j'tombe... ces demoiselles
D' leurs ris moqueurs ont l'air de me braver,
J'les laiss' jaser... j'en sais toujours plus qu'elles ;
Si j' tombe , au moins, je sais me relever.

HENRIETTE, au public.

D' la mariée, hélas ! si la jarretière
Allait tomber... cela peut arriver ;
Vous êtes tous Français, et, je l'espère,
Chacun de vous voudrait la relever.







THE SCENE
FROM THE
TRAGEDY OF
"THE WIDOW"



LE COMTE ORY,

ANECDOTE DU XI^e SIÈCLE.

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 16 décembre 1816.

En Société avec M. Poirson.



PRÉFACE.

Le comte Ory était fameux dans le moyen âge. On voit encore en Touraine et sur les bords de la Loire les ruines de ce couvent de Formoustiers qui fut, dit-on, le théâtre de ses galantes entreprises. Du reste, on ne connaît point l'époque précise où vécut le comte Ory ; son historien n'a parlé que de ses exploits consignés dans cette ancienne légende que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, et qui a fourni le sujet de la pièce que l'on va lire.

LE COMTE ORY.

BALLADE.

Le comte Ory, châtelain redouté,
Après la chasse n'aime rien que la beauté,
Et la bombance, les combats et la gaieté.

Le comte Ory disait, pour s'égayer,
Qu'il voulait prendre le couvent de Formoustiers
Pour plaire aux nonnes et pour se désennuyer.

— Holà ! mon page, venez me conseiller :
Que faut-il faire pour dans ce couvent entrer ?
L'amour me berce, et je n'en puis sommeiller.

— Sire, il faut prendre quatorze chevaliers,
Et puis en nonnes il vous les faut habiller,
Puis à nuit close au couvent il faut aller.

Holà ! qui frappe ? qui mène si grand bruit ?
— Ce sont des nonnes qui ne marchent que de nuit.
Tant sont en crainte de ce maudit comte Ory.

Survient l'abbesse, les yeux tout endormis ;
Soyez, mesdames, bien venues en ce logis ;
Mais comment faire pour trouver quatorze lits ?

Chaque nonnette, d'un cœur vraiment chrétien,
Aux étrangères offre la moitié du sien ;
Soit, dit l'abbesse, sœur Colette aura le mien.

Or, sœur Colette, c'était le comte Ory
Qui, pour l'abbesse, d'amour ayant appetit,
Dans sa peau grille de trouver la pie au nid.

Fraîche et dodue, œil noir et blanches dents,
Gentil corsage, peau d'hermine et pied d'enfant,
La gente abbesse ne comptait pas vingt printemps.

Tous deux ensemble dans le lit bien presses,
— Ciel ! dit l'abbesse... Ah ! comme vous m'embrassez !
— Vrai Dieu ! Madame, peut-on vous aimer assez ?

— Holà ! mes nonnes, venez me secourir,
Croix et bannière, eau bénite allez quérir,
Car je suis prise par ce maudit comte Ory.

— Cessez, Madame, cessez donc de crier ;
Laissez en place eau bénite et benitier,
Toutes vos nonnes ont chacune un chevalier.

Neuf mois ensuite, vers le mois de janvier,
L'histoire ajoute comme un fait très-singulier,
Que chaque nonne eut un petit chevalier.



Personnages.

ALOISE, comtesse de Formoustiers, jeune veuve.
 URSULE, demoiselle d'honneur d'Aloïse.
 RAGONDE, dame d'atours d'Aloïse.



LE COMTE ORY, seigneur châtelain.
 ISOLIER, page du comte.
 CLAIRE ET AUTRES DAMES DE LA SUITE D'ALOÏSE.
 CHEVALIERS DE LA SUITE DU COMTE.

La scène se passe dans le château de Formoustiers.

Le théâtre représente un salon gothique avec trois portes de fond et deux latérales. Sur le premier plan à droite, une cheminée sur laquelle brûle une lampe; sur le premier à gauche, un balcon saillant donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, URSULE, DAME RAGONDE,
 dames d'honneur de la comtesse.

(Au lever du rideau, toutes les dames, différemment groupées, et travaillant à divers ouvrages d'aiguille, écoutent dame Ragonde, qui achève une histoire.)

RAGONDE.

AIR de M. Guénée de l'Académie royale de musique).

« Quoi! répond-elle à l'ermitte,
 » Dans votre pieux séjour,
 » Par vos soins on guerit vite
 » Du mal que l'on nomme amour?
 — Ma fille, venez, courage!
 Alors, le cœur plein d'angoisse,
 Lise entre dans l'ermitage;
 Mais jugez de son effroi;
 Ce saint anachorète,
 Ce devot, ce prophète,
 C'était lui, c'est encor lui, } (bis.)
 C'est le comte Ory.

TOUTES LES DAMES.

Eh quoi! Mesdames, c'était lui,
 C'était ce méchant comte Ory?

RAGONDE.

Oui, c'est lui, c'est encor lui,
 C'est le comte Ory.

DEUXIÈME COPLET.

Fier d'une brillante écharpe,
 Si voyez beau damoiseil;
 Si voyez avec sa harpe
 Accourir gai menestrel;
 Si voyez berger fidèle,
 Ou bien chevalier galant,
 Qui dit que vous êtes belle
 Et jure d'être constant:
 Fuyez, fuyez, pauvrettes,
 N'écoutez ces fleurettes;
 Car c'est lui, c'est encor lui, } (bis.)
 C'est le comte Ory.

TOUTES LES DAMES.

Le ciel nous preserve de lui.
 Fuyons ce méchant comte Ory.

RAGONDE.

Oui, c'est lui, c'est encor lui,
 C'est le comte Ory.

URSULE.

Ah! mon Dieu, le vilain homme que ce comte Ory! Pourtant on dit qu'il est charmant.

RAGONDE.

Voyez le grand mérite! Il est charmant, sans doute il est charmant; c'est le seigneur le plus élégant, toujours brillant, toujours paré: il n'a que cela à faire.

URSULE, à la comtesse.

Mais, Madame, comment n'a-t-il pas suivi son père et tous les autres seigneurs de la province, qui combattent maintenant les Sarrasins?

LA COMTESSE.

On dit que lors de leur départ, retenu par une fièvre ardente, qui faisait craindre pour ses jours...

RAGONDE.

Bah! est-ce que ces mauvais sujets-là meurent jamais? Voyez-les à nos genoux; à les en croire, ils expirent toujours, et ils ne s'en portent que mieux; c'est comme nous quand nous nous trouvons mal.

URSULE.

Je ne suis point curieuse, mais je voudrais bien le voir une fois dans ma vie, ce comte Ory.

CLAIRE.

Et moi aussi.

RAGONDE.

Miséricorde! et votre serment? N'avons-nous pas juré à nos maris de vivre toutes renfermées dans le château de Formoustiers, jusqu'à l'époque de leur retour?

URSULE.

Moi l'oublier! eh, mon Dieu! je me le répète tous les jours!

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon*.

Ils partirent, quelles douleurs!
 Nous restâmes dans ces tourelles.

CLAIRE.

Ils promirent d'être vainqueurs;
 Nous jurâmes d'être fidèles.

LA COMTESSE.

Leur valeur et notre vertu
 Seront dignes l'une de l'autre...

RAGONDE, soupirant.

Oui; mais leur serment n'a pas dû
 Leur coûter autant que le notre.

CLAIRE.

Depuis trois ans, n'avoir pas seulement vu l'ombre d'un homme !

RAGONDE.

Il est vrai qu'aucun ne pénètre ici ; et l'on se croirait dans un monastère, sans les caquets de ces dames, la médisance et les romans.

TOUTES.

Comment donc, dame Ragonde ?

LA COMTESSE, se levant.

Eh bien ! Mesdames, je crains qu'en devisant ainsi, vous n'ayez oublié l'heure du souper. La nuit est close depuis longtemps.

RAGONDE.

Madame la comtesse a raison. Allons, Mesdames, descendons au réfectoire.

TOUTES EN CHOEUR.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Toi qui vois notre souffrance,
Juste ciel que je bénis,
Donne-nous la patience
D'attendre encor nos maris !
Viens, soutiens notre constance,
D'elle dépend la vertu.
Dès qu'on perd la patience
Le reste est bientôt perdu.

(Elle sortent.)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, URSULE.

LA COMTESSE.

Eh bien ! Ursule, vous ne les suivez pas ?

URSULE.

Oh ! non, Madame ; je n'ai point d'appétit depuis qu'on m'a dit que la guerre était finie, et que nos maris pouvaient arriver d'un jour à l'autre.

LA COMTESSE.

Eh ! qui vous a dit cela ?

URSULE, baissant les yeux.

Oh ! je le sais de bonne part... c'est-à-dire, je présume.

LA COMTESSE.

Voilà pourtant trois mois que je n'ai reçu de nouvelles du comte de Formoustiers, mon frère.

URSULE.

Ni moi de Gombaud, mon fiancé ; mais tant mieux. Je parierais qu'ils veulent nous surprendre. Pauvre Gombaud !

Air du vaudeville du *petit Courrier*.

Quitant l'objet de ses amours,
Que son adieu fut doux et tendre !
Hélas ! je crois encore entendre
Les premiers mots de son discours !
Le clairon sonna : quel martyre !
Il se tut ; et je crois pourtant
Que ce qui lui restait à dire
Était le plus intéressant.

LA COMTESSE.

Plains-toi donc, l'espoir au moins te reste, mais moi ! viens à mon âge !... et de quel époux !

Air : *Rions, chantons, aimons, buvons.*

Sur ton sort je l'entends gemir.
Entre nous quelle différence !
Le veuvage est le souvenir...
L'amour est plus ; c'est l'espérance.

URSULE.

L'état de veuve a son plaisir,
Si j'en crois votre expérience,
Lorsqu'on garde le souvenir,
Et qu'on ne perd pas l'espérance.

LA COMTESSE.

Que veux-tu dire, l'espérance ?

URSULE.

Oui, Madame, votre petit cousin Isolier, le page de ce terrible comte Ory.

LA COMTESSE.

Bon ! Isolier, un enfant ! D'ailleurs c'était le parent, le pupille de mon mari, qui l'aimait beaucoup ! Et si j'ai consenti à le revoir, c'était par égard pour la mémoire du défunt ! Tu sais, du reste, combien il me respecte.

URSULE.

Comment donc, Madame, il me disait encore hier : « Ma chère Ursule, tu ne sais pas... vous ne savez pas ; » car il me respecte aussi beaucoup, Madame, « combien j'idolâtre ma belle cousine ! »

LA COMTESSE, vivement.

Il a dit cela ? (Se reprenant.) Eh bien ! il n'aurait jamais osé m'en dire autant.

URSULE.

Écoutez donc, Madame, il est en bien mauvaise école auprès de ce comte Ory ; et il faut qu'il possède un bien bon naturel pour n'être pas plus mauvais sujet qu'il n'est.

LA COMTESSE.

Oh ! voilà qui est décidé ; ces dames d'ailleurs se croiraient autorisées par mon exemple ; et je ne le recevrai plus ; je le lui ai même déjà signifié, et s'il osait jamais...

(On entend frapper en dehors.)

URSULE.

Madame ! on frappe à la petite porte de la tourelle ; si c'était lui !... (Ouvrant la croisée du balcon.) Ah ! quel temps affreux !

ISOLIER, en dehors.

Ursule, est-ce toi ?

URSULE.

Oui, c'est moi. (A la comtesse.) Madame, que faut-il faire ? il a déjà attaché son cheval sous un arbre.

LA COMTESSE.

Dis-lui que je ne puis...

URSULE.

Ah ! Madame, il a l'air d'avoir bien froid.

LA COMTESSE, vivement.

Il a bien froid. Mais aussi quelle audace ! malgré ma défense ! faites-le monter, Ursule ; je vais lui parler. Tiens, descends par le petit escalier. Voici la clef.

URSULE.

J'y vais, Madame.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, seule.

Ursule a raison, la pluie tombe par torrents ; et en conscience, on ne peut pas le laisser dehors, ce pauvre enfant !

Air du vaudeville de *Turenne*.

Il me souvient qu'inflexible et sévère,
En m'enfermant dans ce séjour,
Je fis le serment téméraire
De n'y laisser jamais entrer l'amour.
Oui, je jurai, redoutant ses outrages,
De lui fermer mon cœur et mon castel ;
Mais en faisant ce serment solennel,
Je ne songeais pas aux orages.

Mon Dieu ! qu'Ursule est lente ! (Regardant par la fenêtre.) Ah ! elle lui ouvre. Eh ! mais je crois qu'il l'embrasse. Ne vous gênez pas, Monsieur ; je me repens maintenant de lui avoir ouvert : oh ! oui, je m'en repens. Le voici ; il n'est plus temps.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, URSULE, ISOLIER.

ISOLIER, mettant un genou en terre.

Bonjour, ma belle, ma bonne, ma divine cousine !

LA COMTESSE.

Votre cousine est très en colère contre vous, Monsieur ; j'ai à vous gronder. Mon Dieu ! comme il a froid ? Chauffez-vous, Monsieur, chauffez-vous. Je vous trouve bien hardi ! comment ! malgré ma défense ?... Dis donc, Ursule, il a peut-être faim ? N'est-ce pas, Monsieur, que vous avez faim ? Eh ! vite, Ursule ! ces conserves qui sont sur mon oratoire.

(Ursule sort.)

ISOLIER.

Ma bonne cousine !

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, je vous enverrai Ursule pour vous ouvrir désormais. La pauvre petite !

ISOLIER.

Comment vous avez vu ?

LA COMTESSE.

Oui, j'ai vu qu'avec votre apparente timidité, vous étiez le digne élève de votre maître.

URSULE, rentrant.

Tenez, beau chevalier !

(Isolier se met à table ; la comtesse est à côté de lui, le sert et le regarde manger. — Ursule debout lui verse à boire.)

LA COMTESSE.

Aussi, a-t-on jamais vu courir les grands chemins à cette heure-ci ?

ISOLIER, la bouche pleine.

C'est un message important dont j'étais chargé.

LA COMTESSE.

Encore quelque nouveau tour de ce méchant comte ?

ISOLIER.

Oh ! non, c'est au contraire une lettre pour lui, et qui pourra bien... (A part.) Diable ! taisons-nous. (Haut.) C'était le plus long de passer par ici (regardant la comtesse.), mais c'était le plus beau !

URSULE.

Oui, le plus beau, de la pluie à verse.

ISOLIER.

Bah ! en venant on ne la sent pas ; c'est quand je m'en irai !...

LA COMTESSE, le contrefaisant.

Quand je m'en irai... Avec cet air câlin, qui ne le prendrait pour l'ingénuité même ? Eh bien ! c'est là le digne conseiller et souvent le compagnon des tours félons que le perfide comte joue aux femmes.

ISOLIER.

Vous le savez, c'est mon père qui m'a placé, en partant, auprès du jeune comte ; et si ce n'était ses déloyautés en amour, il ne pouvait me choisir plus noble seigneur.

Air de la romance du comte Ory.

Le comte Ory, châtelain redouté,
Après la gloire, n'aime rien que la beauté,
Et la hombance, les combats et la gaieté.

D'ailleurs,

Air : Ah ! daignez m'épargner le reste.

Brave, généreux et galant,
Preux chevalier et noble prince,
On craint ses exploits... et pourtant
On le chérit dans la province.
Il voudrait, il le dit tout haut,
Voir chacun heureux à la ronde ;
Et même, hélas ! son seul défaut
Est de vouloir se mêler trop
Du bonheur de tout le monde.

(En confidence.) Mais vous ne savez pas ? aujourd'hui je le crois amoureux.

LA COMTESSE.

Amoureux ? Est-ce qu'il est jamais autrement ?

ISOLIER.

Oh ! cette fois, c'est sérieusement. Imaginez-vous que ce matin il me fait appeler.

Air du *Pot de fleurs*.

« Hola ! dit-il, hola ! mon page,
« Ici venez me conseiller ;

» A mon cœur rendez le courage.
 » Amour me berce, et ne puis sommeiller.
 — Hélas ! seigneur, vos tourmens sont les nôtres :
 » Et l'amour, sensible à nos maux,
 » Vous prive à la fin du repos
 » Dont vous avez prive les autres. »

J'ignore le nom de sa belle, car, pour la première fois, il a été discret : mais il paraît qu'elle est surveillée par un jaloux ou renfermée dans quelque mou-tier, car ce pauvre comte ne savait comment pénétrer près d'elle, et c'est sur cela qu'il me consultait.

LA COMTESSE.

Comment, Monsieur ?...

ISOLIER.

Oh ! je lui ai donné une idée ; je suis sûr qu'elle vous divertira. Sire, lui ai-je dit, il faut prendre...

LA COMTESSE.

C'est bon, c'est bon ; je vous dispense des détails : encore quelque périodie...

URSULE, à part.

Ah ! quel dommage !

LA COMTESSE.

Écoutez donc ! j'entends du bruit dans les corridors.

URSULE.

Ce sont ces dames qui rentrent après le souper.

LA COMTESSE.

Comment ! il est déjà si tard ? Allons, allons, Monsieur, vite, il faut vous retirer.

ISOLIER.

Comment, ma belle cousine ?...

LA COMTESSE.

Vous devriez être déjà bien loin. Tenez, prenez ces fruits, prenez encore ces gâteaux. Bonsoir, encore une fois, bonsoir. Ursule, ouvre-lui la porte, et viens me rejoindre aussitôt.

(Elle sort par une des portes latérales.)

SCÈNE V.

ISOLIER, URSULE.

URSULE.

Vous vous en allez donc, monsieur Isolier ?

ISOLIER.

Il le faut bien.

URSULE, à voix basse.

Bah ! puisque vous voilà, quelques minutes de plus ou de moins... Si vous m'acheviez cette histoire du comte Ory, que tout à l'heure vous aviez commencée, que je la sache seulement.

ISOLIER.

Oui, pour aller la redire.

URSULE.

Non ; je l'oublierai tout de suite,

ISOLIER.

Imagine-toi que je lui conseillai, pour entrer dans ce mou-tier, de prendre parmi ses chevaliers...

(On entend frapper à coups précipités.)

Qui peut, à pareille heure, venir vous rendre visite ?

(Le bruit redouble.)

URSULE.

C'est à la grande porte du château ; je cours voir ce que c'est. Mon dieu ! que je suis malheureuse ! Je ne saurai encore rien. Tenez, Monsieur, descendez vite par cet escalier ; surtout tirez la porte sur vous, et qu'on ne vous revoie plus. Demain vous m'achèverez l'histoire, n'est-ce pas ? Allons, partez, et ne revenez jamais.

(Elle sort par la porte du fond. On continue de frapper.)

SCÈNE VI.

ISOLIER, seul.

Voilà qui est singulier ! Ceci se rapporterait-il aux dépêches dont je suis chargé ? Oh ! non ; est impossible qu'avant minuit... (Il regarde à la fenêtre à droite.) Que de lumières dans la cour ! Toutes ces dames se serrent l'une contre l'autre ; elles n'osent ouvrir. Si je descendais... non, craignons de compromettre ma belle cousine ! Mais si c'était quelque aventure ? si ma cousine était menacée ? si on attaquait le château ? oh ! non, je ne suis pas assez heureux pour cela. J'entends monter ; c'est Ursule.

SCÈNE VII.

ISOLIER, URSULE, entrant précipitamment.

URSULE.

Comment ! encore ici, Monsieur ?

ISOLIER.

Pouvais-je partir sans savoir la cause de tout ce bruit ? tu vas m'expliquer...

URSULE.

Non, Monsieur. Hâtez-vous de vous retirer, et laissez-moi entrer chez madame.

ISOLIER.

Bah ! quand on y est, quelques minutes de plus ou de moins...

URSULE.

Eh bien ! puisqu'il faut vous le dire, c'est encore un nouveau tour de votre maître : de malheureuses pèlerines qu'il poursuit, et qui nous demandent l'hospitalité.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmant.

Je viens en bas de les trouver :
 Si vous voyiez leur contenance'

Elles me priaient de sauver
Leur honneur et leur innocence,
De frayer mon cœur hésitant,
Mais la pitié fut la plus forte :
Ou ne peut, par le temps qu'il fait,
Laisser l'innocence à la porte.

ISOLIER.

Et combien sont-elles ?

URSULE.

Quatorze ; je les ai comptées.

ISOLIER, étonné.

Quatorze ! et tu les as fait entrer ?

URSULE.

Sans doute ; elles sont en bas , dans le parloir.

ISOLIER.

Ici , dans le château ?

URSULE.

Oui ; elles attendent ce que madame va décider de leur sort. Allons , vous voilà instruit , laissez-moi entrer , et hâtez-vous de vous retirer. Sur-tout , fermez les deux portes sur vous.

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VIII.

ISOLIER, seul.

Me retirer ! si s'agit bien de cela maintenant. Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait ? Oui , tout me le dit , voilà l'effet de mes conseils. Ce déguisement , c'est moi qui en ai donné l'idée. Le comte et ses dévoués serviteurs sont maintenant dans cette enceinte , dans le castel de ma belle cousine. Je ne me doutais pas , il est vrai , que ce fût là cette beauté dont il était amoureux. Grands dieux ! que faire ? Infortuné ! et pourquoi me plaindre ? je suis trop heureux , au contraire , de ne pas être parti ; peut-être trouverai-je le moyen de déjouer les projets du comte , d'empêcher l'entrevue qu'il désire avec tant d'ardeur ; car s'il la voit , qui sait ? Ma cousine m'aime , mais elle est femme ; le rang du comte , l'offre de sa main , peuvent l'éblouir !... Non , veillons sur ma belle cousine , sur mon seigneur , et montrons-nous le digne page du comte Ory ! On vient. Prévenir ma cousine ne servirait à rien. Le comte n'est pas homme à s'éloigner si la ruse ne l'y force. Cachons-nous sur ce balcon , et tenons-nous prêt à tout événement.

(Il entre sur le balcon et referme la croisée.)

SCÈNE IX.

URSULE, sortant de l'appartement de la comtesse.

LA COMTESSE.

URSULE.

Oui , Madame , on va leur offrir le meilleur repas possible.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; DAME RAGONDE.

URSULE.

Eh bien ! dame Ragonde , que font nos pèlerines ?

RAGONDE.

Ah ! ma chère ! elles avaient grand besoin du bon feu que je leur ai fait allumer dans le parloir. Il fait un temps affreux.

LA COMTESSE, à part.

Pauvre Isolier !

RAGONDE.

Je crois que la frayeur les a rendues muettes , car elles ne disent pas un mot.

LA COMTESSE.

Quatorze femmes ! Et leurs figures ? car je n'ai pas eu le temps de les examiner.

RAGONDE.

Leurs figures ? figures extrêmement respectables , regards pleins d'expression.

URSULE.

Allons , ne perdons pas de temps ; je vais sur-le-champ leur faire servir à souper : après tant de fatigues , elles doivent en avoir bon besoin.

SCÈNE XI.

RAGONDE, seule.

Mais voyez pourtant quel malheur d'être femme , d'être belle , à quoi nous sommes exposées ! Ah ! perdue comte Ory !... si je te rencontrais... si nous nous voyions face à face , tu passerais un mauvais moment : comme je te traiterais !... (Faisant un geste pour imposer respect.) Monsieur !...

AIR : Vers le temple de Thymen.

Mainte beauté que je voi
Demande , au siècle où nous sommes ,
Comment éloigner les hommes...
Hé ! mon dieu ! regardez-moi :
Pour n'être point méconnue ,
Il me suffit à leur vue
D'une certaine tenue,
D'un certain je ne sais quoi.
Aussi je ne les crains guères :
Toujours les plus téméraires
Ont reculé devant moi.

SCÈNE XII.

RAGONDE, LE COMTE ORY ; il porte une robe de pèlerine et s'appuie sur un bouclon.

RAGONDE.

Ah ! voici une de nos pèlerines ; celle qui regarde avec tant d'expression.

LE COMTE.

Pardon , ma belle demoiselle , d'oser m'adresser à vous aussi librement

RAGONDE, à part.

Ma belle demoiselle ! Qu'elle est aimable !

LE COMTE.

N'êtes-vous point la maîtresse de ce château ?

RAGONDE.

Vous êtes trop bonne : dame d'honneur, tout au plus. Mon nom est Ragonde.

LE COMTE.

Hé bien ! vertueuse Ragonde, pourriez-vous me faire parler à votre maîtresse ?

RAGONDE.

Impossible, ma belle dame ; la comtesse ne peut voir personne.

LE COMTE, à part.

Ah diable !... (Haut.) Dites-lui que ce sont des pèlerines qui reviennent de la Terre-Sainte.

RAGONDE.

De la Terre-Sainte ! sauriez-vous, par hasard, des nouvelles de nos maris ?

LE COMTE.

De vos maris ?... justement ; ce sont de leurs nouvelles que j'apporte.

RAGONDE.

Ah ! je cours sur-le-champ ; je le dis à madame la comtesse, à tout le monde. De nos maris ! quel bonheur ! Madame, un peu de patience ; la joie, l'émotion... Je reviens à l'instant.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, seul.

Je vais donc la voir cette superbe dame ! cette belle cousine dont Isolier m'a tant de fois parlé ! Pauvre Isolier ! il était loin de se douter que son conseil extravagant me conduirait en ces lieux. C'est que toutes ces petites femmes sont charmantes. J'étais venu ici avec les intentions les plus raisonnables, et je ne sais déjà quelles idées... J'ai laissé mes compagnons, ou plutôt mes compagnes, dans le parloir ; et j'accours ici savoir quel destin me prépare l'Amour, prêt à profiter de toutes les chances qu'il me présentera pour toucher le cœur de cette fière comtesse, et pour l'obliger enfin à me pardonner la ruse qui m'a conduit à ses pieds. Encore cette folie ; dans peu de jours le retour de mon père peut me forcer à la sagesse.

Air de la cavatine de *don Juan* (MOZART).

Vive la folie
Par qui ma vie
Fut embellie,
Entends mes vœux.
Si mon délire
Ici m'attire,
C'est pour te dire
Derniers adieux.

J'en fais promesse,
Belle comtesse,
Sage maîtresse
De ce séjour ;
Quand ma tendresse
À toi s'adresse,
Vers la sagesse
C'est un retour.
Vive la folie
Par qui ma vie, etc.

Mais quel bruit ! Dieu me pardonne, ce sont ces dames qui parlent toutes ensemble.

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LA COMTESSE, RAGONDE ;

toutes les DAMES, excepté URSULE.

AIR : *Courons aux Près Saint-Gervais.*

CŒUR.

Quoi ! vous apportez ici,
Noble et gentille pèlerine,
Quoi ! vous apportez ici
Des nouvelles de mon mari.

PREMIÈRE DAME.

Revient-il près de sa belle !

RAGONDE.

Est-il frais et bien portant ?

DEUXIÈME DAME.

A-t-il battu l'infidèle ?

CLAIRE, à voix basse.

Est-il constant ?

TOUTES.

Vous que le ciel guide ici,
Parlez, gentille pèlerine,
Parlez, donnez-nous ici
Des nouvelles de mon mari.

LE COMTE, regardant la comtesse.

Isolier avait raison, elle est charmante.

LA COMTESSE.

Est-t-il vrai, Madame, que la guerre soit terminée, et que les seigneurs de cette province se disposent à revenir en France ?

LE COMTE.

La guerre est terminée, Mesdames, mais non les exploits de vos maris ; il leur reste encore trop à faire pour que vous puissiez compter sur leur prompt retour. Si cela continue, ils convertiront toute l'Asie.

RAGONDE.

Que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

AIR : *Les fillettes au village* (de M. HIP. DE LA MARRE).

Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.
Pour leur croyance divine
Les belles n'ont plus d'effroi.
Et sultane et pèlerine,
Ils soumettront tout, je croi... (bis.)
Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.

Du grand soudan de Syrie
Ils ont pris tout le serait...
Voulant par une œuvre pie
Le convertir en détail.
Ils y restent, j'imagine,
Par zèle pour notre loi... (bis.)
Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.

TOUTES.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Quoi! nos maris, est-il possible!
Voyez, les traîtres, les ingrats.

PREMIÈRE DAME.

Le mien pour une autre est sensible.

RAGONDE.

Eh quoi! le mien ne revient pas?

CLAIRE, à une autre dame.

Toi qui depuis longtemps soupîres...

RAGONDE.

Hélas! nos époux, je le voi,
Seront les soutiens de la foi,
Et nous en sommes les martyres.

LA COMTESSE.

Nous comptions sur leur retour pour nous
soustraire aux poursuites de ce terrible comte
Ory.

RAGONDE, au comte.

Terrible, c'est le mot, vous le savez par expé-
rience.

LE COMTE.

Oui, je sais plus que personne de quoi il est
capable. (A la comtesse.) Mais qu'avons-nous besoin
de protecteurs, Mesdames; notre sexe ne peut-il
se défendre par lui-même?

AIR: *Restez, restez, troupe jolie* (de DOCHÉ).

Formons une étroite alliance:
Liguons-nous toutes contre lui,
Et pour punir son arrogance,
Abaissons ce fier ennemi.
Oui, de vous seule il peut dépendre
Que tous ses torts soient expiés,
Et si nous pouvions nous entendre,
Il serait bien vite à vos pieds.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; URSULE, puis les autres DAMES.

LA COMTESSE, à Ursule.

Eh bien! mes ordres ont-ils été exécutés?

URSULE.

Oui, Madame: quand toutes nos pèlerines ont
été bien réchauffées, on les a fait passer dans le
réfectoire; nous les examinâmes à travers les vi-
traux. Grands dieux! quel appétit! les pauvres
femmes, elles dévorent!

LE COMTE, à part.

Les traîtres! ils vont me trahir.

URSULE.

Elles sont tellement reconnaissantes de notre

accueil, qu'au moment où je suis entrée, elles
voulèrent toutes m'embrasser.

LE COMTE, à part.

Je l'aurais parié, morbleu!

LA COMTESSE.

Mais vous, Madame, vous ne partagez point leur
repas?

LE COMTE.

La crainte et l'émotion m'ont ôté l'appétit.

LA COMTESSE.

Votre situation me fait faire une réflexion qui
m'embarrasse.

LE COMTE.

Laquelle?

LA COMTESSE.

Comptez-vous sur-le-champ vous remettre en
route?

LE COMTE.

Mais, Madame, à moins de risquer de retomber
entre les mains du méchant comte, nous ne pou-
vons...

LA COMTESSE.

Je le sens bien, mais comment faire pour loger
ainsi tant de monde?

URSULE.

Mais, Madame, nul inconvénient: nous veille-
rons avec ces dames; elles doivent savoir de belles
histoires, et cela est si divertissant!

LE COMTE, à part.

C'est charmant.

AIR: *Beaux Damoiseaux et Demoiselles* (du Prince
troubadour, de MÉNUL).

Oui, noble dame et bachelettes,
Vous dirai mieux qu'un ménestrel
Tençons et récits d'amourettes,
Car j'en sais beaucoup, grâce au ciel!
Vous conterai récits de guerre,
Vous conterai joyeux refrain...
Enfin, si Dieu m'aide, j'espère
Vous en conter jusqu'à demain.

TOUTES.

Nous en conter jusqu'à demain!...

LE COMTE.

Mais, dans ce moment, je ne vous cache pas
que je suis un peu fatigué, et qu'un instant de
repos...

RAGONDE.

Chacune de nous peut offrir l'hospitalité à ces
dames, moi d'abord, si Madame veut accepter.

LE COMTE, à part.

Je suis perdu!...

LA COMTESSE, à part.

Non, je veux être pour ma part dans cette bonne
action; et puisque madame a besoin de repos,
(Prenant une lampe des mains d'une dame, et la présentant
au comte.) suivez ce corridor, au bout duquel se
trouve un cabinet attenant à mon appartement,

Dame Ragonde, indiquez à cette aimable personne...

RAGONDE.

Volontiers ; venez, Madame.

LE COMTE.

AIR : *Un moment de gêne* (des RENDEZ-VOUS BOURGEOIS).

Bonsoir, noble dame ;
Croyez qu'en mon âme
N'oublierai jamais
D'aussi doux bienfaits,
Et bientôt peut-être
Avec loyaute
Saurai reconnaître
L'hospitalité.

CHOEUR.

Oui, le ciel peut-être,
Dans sa bonte,
Saura reconnaître
L'hospitalité.

(Le comte sort avec Ragonde par la porte à gauche.)

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, URSULE ; toutes les DAMES.

URSULE.

C'est bien la personne la plus douce, la plus aimable !...

LA COMTESSE.

Avec toute son amabilité, je lui trouve une figure singulière !

URSULE.

Il est vrai qu'elle n'est point de la première jeunesse.

LA COMTESSE.

Non, je veux dire dans ses manières.

URSULE.

Écoutez donc, ces pauvres femmes...

AIR du *Verre*.

A leur âge c'est naturel !
Si d'abord vous les aviez vues :
A peine d'un effroi mortel
Sont-elles encor revenues.
La poursuite de tels amants
Doit donner de l'inquiétude
Surtout lorsque depuis longtemps
On en a perdu l'habitude !

LA COMTESSE.

De là vient sans doute cet air contraint et ce maintien embarrassé que j'avais remarqués d'abord.

(Ragonde entre.)

URSULE.

Et si vous voyiez les autres, Madame, c'est bien pire encore. Ce comte Ory ne doute de rien.

RAGONDE.

Quel homme !

LA COMTESSE.

Heureusement, nous n'en avons rien à craindre.

URSULE.

D'ailleurs nous venons de faire un bonne action, et cela doit porter bonheur.

Reprise du CHOEUR précédent.

Prenez confiance,
Car, dans sa bonte,
Le ciel récompense
L'hospitalité.
Revenons en silence, etc.

(Elles sortent.)

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, URSULE.

URSULE, sur le point de partir.

Madame veut-elle accepter mes services ?

(Allant chercher une robe dans le fond.)

Comme madame est bien ainsi ! Ah ! pauvre Isolier ! où es-tu ?

ISOLIER, entr'ouvrant la fenêtre du balcon.

On s'occupe de moi !

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

URSULE.

Je dis qu'il donnerait bien des choses pour être à ma place.

LA COMTESSE.

Quelle folie !

URSULE.

Lui, Madame, il serait trop heureux ; et je suis sûre qu'au prix de tout son sang...

LA COMTESSE.

C'est bon ; retirez-vous.

URSULE.

Je me retire. (Revenant sur ses pas.) Madame, vous avez reçu des nouvelles de l'armée ? Est-ce qu'on ne sait pas quand reviennent nos maris ?

LA COMTESSE.

Mon Dieu non. Tous les soirs vous me faites la même demande.

URSULE, tristement.

Bonsoir, Madame.

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, ISOLIER, caché.

LA COMTESSE.

Enfin me voilà seule, et je puis donc m'occuper de lui. Ce pauvre Isolier ! dans quel état il doit être arrivé au château ! Qu'il m'en a coûté de le renvoyer par un temps aussi affreux !

ISOLIER.

Bonne cousine !

LA COMTESSE.

Aussi, que mon frère revienne, et j'espère bien

qu'il ne s'en ira plus. Comme il m'aime ! comme il braverait tout pour moi !... jusqu'à la colère de son maître !

ISOLIER.

C'est ce que je fais. (Sortant du balcon.)

LA COMTESSE.

Ce n'est pas lui qui serait jamais audacieux ni mauvais sujet. Jamais il ne voudrait compromettre... (L'apercevant et jetant un cri.) Ah ! qu'ai-je vu ?

ISOLIER, mystérieusement.

Chut ! c'est moi.

LA COMTESSE.

Malheureux ! vous ici ! Que venez-vous faire ? me perdre ?...

ISOLIER.

Vous sauver !

LA COMTESSE.

Ingrat ! dans quel embarras vous me mettez !...

ISOLIER.

Je viens vous en tirer.

LA COMTESSE.

Vous ! comment ?

ISOLIER.

Chut ! parlons bas. (Il va écouter à la porte du corridor.) Je n'entends rien.

LA COMTESSE.

Que signifie ?...

ISOLIER.

Savez-vous à qui vous avez donné l'hospitalité ?

LA COMTESSE.

A des pèlerines infortunées, poursuivies par le comte Ory.

ISOLIER.

Non, au comte Ory lui-même.

LA COMTESSE.

O ciel ! quel affreux danger !

ISOLIER.

Ne nous alarmons pas, et voyons avant tout...

LA COMTESSE.

Il faut fermer cette porte.

ISOLIER.

Faible obstacle pour lui.

LA COMTESSE.

Grands dieux ! j'entends marcher dans le corridor.

ISOLIER.

Si nous pouvions seulement gagner du temps, jusqu'à minuit... Nous sommes sauvés !

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

ISOLIER.

Je n'ai ni le temps ni le pouvoir de m'expliquer. On vient. (Il souille la lampe.)

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

ISOLIER.

Je vous sauve. (Il s'empare de la mantille que vient de quitter la comtesse.) Moi, sur ce fauteuil ; vous, derrière : chargez-vous seulement des réponses.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; LE COMTE, en habit de chevalier.

LE COMTE.

Me voici dans l'appartement de la comtesse. Quelle obscurité !

AIR : *Che soave zefiretto* (MOZART).

Approchons-nous en silence.

ISOLIER, à la comtesse.

Silence !...

LA COMTESSE.

Silence !

LE COMTE.

Mon projet réussira. (*bis.*)

ISOLIER.

Mon projet réussira...

LE COMTE.

De l'adresse et de la prudence.

ISOLIER, à la comtesse.

Prudence !...

LA COMTESSE.

Prudence !

ISOLIER.

L'Amour nous protégera.

LE COMTE.

L'Amour me protégera.

(Isolier fait signe à la comtesse de parler.)

LA COMTESSE.

Qui va là ?

LE COMTE.

Comme sa voix est émue ! C'est moi, cette pauvre pèlerine à qui vous avez donné l'hospitalité.

LA COMTESSE.

Vous m'avez fait une frayeur ! j'en tremble encore.

LE COMTE.

Pas plus que moi, je vous jure : c'est même cela qui m'amène. Je n'ai pu rester dans mon appartement. Il semble qu'à deux on ait moins peur.

ISOLIER, à part.

Oui, quand on est deux.

LE COMTE.

Et j'ai même besoin de savoir que vous êtes là, auprès de moi.

(Rencontrant Isolier.)

AIR : *Sans être belle on est aimable* (D'AMBROISE).

Est-ce bien vous ?

LA COMTESSE, répondant.

Oui, c'est moi-même.

LE COMTE.

Hélas ! ma frayeur est extrême...

(Prenant la main d'Isolier.)

Elle se dissipe soudain...

Depuis que je sens cette main.

LA COMTESSE, à part.

Eh ! mais, il eût tenu ma main.

LE COMTE.

Mon cœur à se calmer commence.

LA COMTESSE, à part.

La frayeur fait battre le mien.

LE COMTE, serrant sur son cœur la main d'Isolier.

Enfin, elle est en ma puissance

ISOLIER, à part.

Comme il me tient !

LE COMTE, à part.

Ah ! je la tien.

LA COMTESSE, à part.

Je puis la lui laisser, je pense ;

Son bonheur ne me coûte rien.

TOUS TROIS.

Ah ! je la } tien.
le } tien.

LA COMTESSE.

Maintenant, n'est-ce pas, vous pouvez rentrer dans votre appartement ?

LE COMTE.

Non, cela me serait impossible ; je ne sais quel charme me retient en ces lieux.

LA COMTESSE.

Que dites-vous ?

LE COMTE.

Oui, je vous abusais : vous voyez en moi le plus tendre et le plus fidèle des amants.

LA COMTESSE.

Grands dieux !

LE COMTE, retenant Isolier dans le fanueil.

Ne cherchez point à vous cloigner. Pouvez-vous douter de mon respect, de ma soumission ? Je vous ai vne ce matin, et votre aspect seul a décidé de mon retour à la vertu.

LA COMTESSE.

A la vertu !

LE COMTE.

Oui, tout m'est possible si vous me permettez de vous revoir.

LA COMTESSE.

Me revoir !

LE COMTE.

On le peut sans danger, sans indiscretion. J'ai déjà remarqué au bout de ce corridor une secrète issue.

ISOLIER, à part.

Il n'a pas perdu de temps.

LA COMTESSE.

Et qui vous a donné le droit de vous introduire avec cette audace ?

LE COMTE.

Mon amour, vos cruautés. Mais, je vous l'avoue, l'idée d'une pareille ruse ne me serait jamais venue ; c'est un de mes conseillers, un page, un mauvais sujet...

LA COMTESSE, à Isolier.

Comment, monsieur ?

ISOLIER.

Ce n'est pas vrai. (La comtesse lui ferme la bouche avec la main.)

LE COMTE.

Pourriez-vous m'en croire capable ? moi ! le comte Ory ?

AIR de la romance du comte Ory.

Ah ! de mon âme

A la fin connaissez

La vive flamme.

(Il baise la main d'Isolier, qui, dans le même moment, baise celle de la comtesse.)

LA COMTESSE.

Ah ! comme vous me pressez !

LE COMTE, avec expression.

Vrai Dieu ! Madame,
Peut-on vous aimer assez ?...

(On entend un grand bruit au dehors.)

Qu'entends-je ?

(Le Comte rentre dans le corridor et Isolier sur le balcon.)

SCÈNE XX.

LE COMTE, ISOLIER, cachés ; RAGONDE, UR-SULE, les autres DAMES, arrivant par le fond avec des flambeaux.

AIR : *Ah ! quel scandale !*

CHOEUR.

Ah ! quel scandale abominable !

Ah ! quelle horrible trahison !

Vit-on jamais rien de semblable ?

LA COMTESSE.

Répondez-moi, qu'avez-vous donc ?

RAGONDE.

Madame, ces pèlerines...

LA COMTESSE.

Eh bien ! où sont-elles ?

RAGONDE.

Elles sortent de table ; mais qui s'en serait jamais douté ?

AIR du *Calife de Bagdad*.

Ah ! qui jamais pourrait le croire ?

Quelle honte pour ce saint lieu !

En passant près du refectoire,

J'entends : *Horbleu, saubleu, parbleu !*

Lors je m'approche avec mystère :

Ces dames buvaient à plein verre,

En criant : Guerre à la beauté,

Vivent l'amour et la gaieté !

LA COMTESSE.

Guerre à la beauté !

RAGONDE.

J'ai compris quel danger me menaçait ; j'ai été

sur-le-champ prévenir ces dames, et nous accou-
rons toutes. Tenez, ne les entendez-vous pas ?

(On entend en dehors :)

Chantons le vin et la beauté ;
Vivent l'amour et la gaieté

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS ; CHEVALIERS de la suite du COMTE
ORY, paraissant à la porte du fond. Leur robe de pé-
lerine est entr'ouverte et laisse voir leurs habits de che-
valiers.

CHŒUR DE FEMMES, se pressant autour de la comtesse.
Grands dieux ! hélas ! protégez-nous.

CHŒUR DES HOMMES.

Belles, pourquoi nous fuyez-vous ?
Vous nous voyez à vos genoux.

(Ils font un pas vers elles. L'horloge du château annonce
minuit, et l'on entend sonner le beffroi. Ils s'arrêtent tous
étonnés.)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS ; LE COMTE, sortant du corridor.

LE COMTE.

D'où vient ce bruit ? Serions-nous menacés ?

ISOLIER, sortant du balcon en face.

C'est minuit, et nous sommes sauvés !

LE COMTE.

Que vois-je ? Isolier en ces lieux !

ISOLIER.

Vous y êtes bien, Monseigneur ; il faut venir
vous y chercher : c'est une lettre que, depuis
plusieurs heures, je suis chargé de vous remettre.

LE COMTE.

Mais, Dieu me pardonne, tu es arrivé par la
fenêtre !

ISOLIER.

On doit tout braver, Monseigneur, pour le ser-
vice de son prince !

LE COMTE.

Fripon ! Voyons de qui est cette lettre.

ISOLIER.

De monseigneur votre auguste père.

LE COMTE.

De mon père ! (Lisant.) « Mon cher comte, je
» serai au château cette nuit même. (A part.) Cette
» nuit ! Tous les gentilshommes de mon vasselage
» et le brave comte de Formoustiers arriveront à
» minuit dans leurs castels, dans le dessein de
» causer à leurs nobles dames une douce sur-
» prise. »

TOUTES LES DAMES.

A minuit ! Ce sont eux !

URSULE, sautant de joie.

C'est mon mari !

LE COMTE, poursuivant.

« Quant à moi, qui n'ai pas les mêmes motifs
» pour me cacher, je t'envoie par Isolier la nou-
» velle de mon arrivée. » Grands dieux ! que pen-
sera-t-il en ne me trouvant pas au château ?

ISOLIER.

Mon prince, voulez-vous que je vous donne un
conseil ?

LE COMTE.

C'est ton habitude.

ISOLIER.

Vous avez déjà eu l'adresse de remarquer au
fond de ce corridor une secrète issue...

LE COMTE.

Comment ?

ISOLIER.

Elle donne sur la campagne.

LE COMTE.

Ah ! traître, tu sais...

ISOLIER.

Entendez-vous le beffroi ? Laissez les maris faire
leur entrée triomphale, et donnez à votre compa-
gnie l'exemple d'une sage retraite.

LE COMTE.

Tu pourrais avoir raison, et tu vas nous guider.

ISOLIER.

Mon prince, j'aurai soin de fermer la porte sur
vous. Le comte Formoustiers est mon cousin, et
je dois rester pour le recevoir.

LE COMTE.

Je devine une partie de la vérité. Allons, Mes-
dames, au revoir ; adieu, charmante comtesse :
nous n'aimons pas plus à rencontrer des frères
que des maris. Mais je n'oublierai point certain
baiser...

ISOLIER.

Las ! Monseigneur, je n'étais pas digne de cette
précieuse faveur.

LE COMTE.

Comment ! c'était toi ? Ah ! pauvre comte ! à
qui l'es-tu joué ? (A voix basse.) Mesdames, je vous
demande le secret, et promets de le garder.

Air du vaudeville du *Mameluk*.

Où, sans bruit et sans escorte,
Pendant que chaque mari
Entrera par cette porte,
Nous, surtout par celle-ci...
Ne bougez, troupe craintive,
Nous sommes faits à cela.
Sitôt que l'Ilymen arrive,
Prudemment l'Amour s'en va.

Air de la *Sorbonne*.

Vous pourtant,
Croyez-m'en,

Ayez la prudence
De ne point en faire part;
Gardez le silence,
Car
Que chez lui
Un mari
Trouve un téméraire,
Cela peut arriver... mais
Cela doit se taire.
Paix!

URSULE.

Quel bonheur !
Ouvrons-leur :
Vite, ouvrons, Madame.
Pourtant quand on vient si tard
On prévient sa femme,
Car
On peut voir
Tout en noir...

RAGONDE.
En France, ma chère,
Un époux arrive... mais
Sait toujours se taire.
Paix!

LA COMTESSE.

Quand pour nous
Nos époux
Sont si debonnaire,
N'allez pas à notre égard
Être plus sévères,
Car :
Que l'auteur
Par malheur
N'ait pas su vous plaire,
Cela peut arriver... mais
Cela doit se taire.
Paix.





LE NOUVEAU POURCEAUGNAC,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 18 février 1817.

En Société avec M. POURCEAUGNAC.



Personnages.

M. DE VERSEUIL, colonel de hussards.
NINA, sa fille.
THÉODORE, lieutenant de hussards, amant de Nina.
JULES, } sous-lieutenants de hussards.
LÉON, }
ERNEST DE ROUFFIGNAC, jeune officier de cavalerie,
pretendu de Nina.

M. FUTET, percepteur des contributions.
M^{me} FUTET, sa femme.
TIENNETTE, filleule de Nina.
DROLICHON, commis de Futet.
OFFICIERS DE HUSSARDS ET JEUNES GENS DE PARIS.

La scène se passe dans une petite ville voisine de Paris, dans laquelle est caserné le régiment de M. de Verseuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LÉON, JULES, et plusieurs OFFICERS DE HUSSARDS, assis autour d'une table, et figurant un conseil de guerre.

TOUS, parlant à la fois.

Moi, Messieurs, je pense, et mon avis est que d'abord...

JULES.

Eh! Messieurs, un peu de silence: on ne peut juger sans entendre, et si vous parlez tous ensemble...

THÉODORE.

C'est à moi de vous expliquer...

JULES.

Non, les amoureux sont trop bavards. (Se levant.)
Voici le fait:

Air du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Theodore aime sa cousine,
Qui tout bas brûle aussi pour lui;
Mais pour un autre on la destine,
Et cet autre arrive aujourd'hui.
Sur son hymen il vient, en homme sage,
Pour implorer vos secours, vos avis,
Persuade qu'en fait de mariage
On doit toujours compter sur ses amis.

J'ai dit.

LÉON.

Air: *Adieu, je vous fais, bois charmant.*
Eh bien! Messieurs, qu'en pensez-vous?
Permettons-nous qu'à nos yeux même
Un autre soit l'heureux époux
De la jeune beauté qu'il aime?

JULES.

Nous seuls, puisqu'on veut la ravir,
Serons ses protecteurs suprêmes...
Et plutôt que de le souffrir,
Nous l'épouserions tous nous-mêmes!

THÉODORE.

Mes amis, mes généreux amis, c'en est trop.

JULES.

Non, voilà comme nous sommes. Mais nous aurions bien du malheur si, entre nous, nous ne trouvions pas quelque moyen de renvoyer le futur dans sa province.

THÉODORE.

Pensez-y donc, Messieurs; un prétendu de Limoges, et qui se nomme monsieur de Rouffignac.

TOUS.

De Rouffignac!

JULES.

De Rouffignac! Voilà qui rime terriblement bien à Pourceaugnac. Et quel homme est-ce?



THÉODORE.

C'est ce qu'on ne sait pas précisément. Mais songez, de grâce, qu'il arrive aujourd'hui, et qu'il n'y a pas de temps à perdre.

JULES.

Voyons donc quelque moyen bien extravagant. Si nous... non, cela ne vaut rien.

THÉODORE.

Nous pourrions... oh! ce serait trop fort.

LÉON.

Je le tiens... Nous n'avons qu'à... non, cela pourrait compromettre...

JULES.

Allons, voilà de beaux moyens! Eh! Messieurs, au lieu de nous creuser la tête à chercher des inventions nouvelles, des farces ingénieuses pour éconduire un prétendu, n'avons-nous pas sous la main ce qu'il nous faut? Nous avons tous assisté ce soir à la représentation de monsieur de Pourceaugnac; voilà nos moyens tout trouvés: les farces de Molière en valent bien d'autres.

THÉODORE.

Laissez donc, c'est trop usé.

JULES.

Bah! avec des changements et des additions, voilà comme on fait du neuf; c'est la mode d'ailleurs, et l'on a trouvé plus commode de refaire Molière que de l'imiter.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Des Cottins qu'il peignit si bien,
Nous voyons la race renaître;
Mais d'un crayon tel que le sien
Nul encor ne s'est rendu maître.
Des hypocrites et des sots
On craindrait moins le caractère,
Si tous nos Tartufes nouveaux
Faisaient naître un nouveau Molière.

THÉODORE.

Ma foi! faute de mieux, tenons-nous-en donc à Molière. Va pour monsieur de Pourceaugnac.

TOUS.

Va pour monsieur de Pourceaugnac.

JULES.

Adopté à la majorité. Aujourd'hui l'arrivée du futur, demain son départ, et nous marions Théodore le mardi gras.

THÉODORE.

Comme tu y vas!

AIR: *Il n'est pas temps de vous quitter.*

Se marier un mardi gras!
Vit-on jamais rien de semblable?

JULES.

Eh! mon cher ami, pourquoi pas!
L'a-propos me semble admirable.
Ce mardi gras qui voit la gaieté fuir
D'un jour d'hymen m'offre l'emblème.
C'est encore un jour de plaisir;
Mais c'est la veille du carême.

Il ne reste plus qu'à distribuer nos rôles. Si encore nous avions ici notre cher Futet et sa digne épouse! ce sont eux qui nous seconderaient merveilleusement. Mais ce cher percepteur des contributions est à Paris depuis ce matin. Quel dommage! lui qui passe sa vie à faire des tours, des malices: quelle fête pour lui! Il sait pourtant la situation où nous nous trouvons; il avait promis de nous seconder. Eh! qu'entends-je? le voici!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; FUTET.

FUTET.

AIR: *Lorsque le Champagne.*

Pour fuir l'humour noir,
Jouer chaque jour

Un tour;

Chanter, rire et boire,
C'est là le fait

De Futet.

Nul sot ne m'échappe;
Sur chacun je drapé;
Tous les jours j'attrape
Nouvel original.

Enfin sur la terre,
Par mon savoir-faire,
Mon année entière
Est un vrai carnaval.

TOUS.

Pour fuir l'humour noir, etc.

THÉODORE.

Nous vous accusions déjà, mon cher Futet.

FUTET.

Ingrat! je m'occupais de vous: je n'ai fait que rêver à votre aventure toute la nuit. Vous m'intéressez d'une manière toute particulière; ce n'est pas à cause des excellents dîners où vous m'invitez: je paye toujours mon écot... en gaieté. Mais vous aimez tant votre cousine; elle est si gentille, votre charmante Nina! c'est un petit démon, en vérité. Je me suis dit: Futet, tu te dois tout entier à ce couple intéressant. Ce matin, je me lève à six heures, je m'arrache des bras de madame Futet, je selle Coco, et me voilà à Paris au bureau des diligences; deux ou trois entraient dans la cour. Quel spectacle qu'une descente de diligence!

AIR: *Pégase est un cheval.*

Un monsieur, que je juge artiste,

Demandait le grand Opera;

Tandis qu'une jeune modeste

Demande le Panorama;

« Corcelet, » crie un gastronome;

Plus loin, d'un air sentimental,

Je remarque un petit jeune homme

Demandant le Palais-Royal.

Je me retourne, et j'aperçois la diligence de Limoges; je m'informe adroitement du conducteur si monsieur de Rouffignac est parmi les

voyageurs. Réponse affirmative. Je vois descendre de la diligence bon nombre d'originaux, des têtes toutes particulières, comme nous les aimons, nous autres farceurs. Nous voilà donc assurés que notre victime est arrivée, qu'elle est digne de nos coups!

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Quand j'ai remarqué leur figure,
Je tourne bride vivement;
Et de Coco pressant l'allure,
J'arrive ici dans un instant,
Pour concerter,
Pour arrêter
Tous les bons tours qu'il faut exécuter.
Le carnaval
Sera fatal,
Je le parie, à cet original.
Condamnons, par maintes esclandres,
Notre victime au célibat,
Et nous brûlerons le contrat
Le mercredi des cendres.

TOUS.

C'est convenu.

FUTET.

Madame Futet nous secondera. C'est une comère... Suffit, je n'en dis rien; c'est mon épouse, et vous la jugerez dans le danger.

JULES.

Nous allons t'expliquer...

FUTET

Songez, pour moi, que je veux, que j'ai droit à un bon rôle. Ah! je vous recommande mon commis à cheval, Drolichon, qui n'est pas une bête.

JULES.

Tu seras content... Il s'agit donc...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; TIENNETTE.

TIENNETTE.

Chut! Eh vite! retirez-vous.

JULES.

C'est Tiennette qui est notre sentinelle avancée.

FUTET.

Tant mieux. Joli talent. Elle peut nous seconder dans les ingénies, en l'instruisant un peu.

TIENNETTE.

Oh! j'ai de la bonne volonté. Mais il faut vous retirer. Monsieur le colonel est levé; il va sortir: il est d'une humeur!...

JULES.

Il n'est pas abordable depuis quelques jours.

THÉODORE.

Il attend à chaque instant le général, qui doit venir passer en revue notre régiment.

TIENNETTE.

Allons, voyons, allez-vous-en, car, d'un moment à l'autre, M. de Verseuil...

JULES.

Ah çà, Tiennette, avancez à l'ordre. Nous attendons plusieurs jeunes gens de l'endroit, et même de Paris, qui doivent servir nos projets.

TIENNETTE.

Oui, dans vos projets de comédie... Je sais...

LÉON.

Comment! tu sais?

TIENNETTE.

Oui, j'étais là, en sentinelle, et j'écoutais. Oh! soyez tranquille, j'ai tout entendu.

JULES.

Futet a raison; elle a des dispositions.

THÉODORE.

Si donc ces jeunes gens arrivent, tu sais ce dont nous sommes convenus.

TIENNETTE.

C'est tout simple. Oh! mon dieu, vous pouvez vous en rapporter à moi. Je les fais passer tous dans le jardin, jusqu'à ce que le colonel soit parti; et s'il les rencontre, ce sont des messieurs qui viennent pour notre bal masqué; c'est entendu.

FUTET.

Voyez-vous la petite gaillarde! Embrasse-moi, mon enfant. Tu aurais été digne d'être mademoiselle Futet. Allons, Messieurs, ne perdons point de temps.

AIR du *Pantalon.*

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment
De promener,
De berner,
Sans faire grâce,
Le prétendu
Éperdu,
Confondu,
Et de rendre ses calculs
Nuls!

JULES.

Si, venant de son pays

A Paris,
Ce beau-lils
Prend chez nos demoiselles
Les plus sages, les plus belles;
Par ce choix incivil
Que nous restera-t-il?

TOUS.

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

TIENNETTE, seule.

Me voilà de la confidence. C'est gentil d'être dans une confidence! et surtout pour servir mademoiselle Nina, ma marraine, qui est si bonne! Que mon papa dise maintenant que je suis une bête!

AIR : *C'est ma mie, j'la veux.*

Tout bas quand on cause,
J'entends toujours bien ;
Je sais mainte chose
Dont je ne dis rien ;
Et pourtant papa
Dit que je suis bête ;
Est-ce ma faute, da ?
S'il m'a faite
Commi' ça ?

J' sais que l' voisin Pierre
Gronde tant qu'il peut,
Et finit par faire
C' que sa femme veut.
Et pourtant papa, etc.

Je vois d'ordinaire
Maint et maint chalaud
Qui vient voir mon père
Pour saluer maman.
Et pourtant papa, etc.

Je voudrais bien le voir ce monsieur de Rouffignac... Rouffignac ! il me semble que quelqu'un qui a un nom comme celui-là doit avoir une figure bien drôle.

SCÈNE V.

TIENNETTE, ERNEST DE ROUFFIGNAC, en négligé d'officier de cavalerie *.

ERNEST.

Quel singulier pays ! Comment, personne pour me recevoir ? Ils ne sont pas curieux du tout. Si un prétendu arrivait à Limoges, toute la famille serait depuis le matin sur la grande route.

TIENNETTE.

Ah, mon Dieu ! voilà déjà quelqu'un !

ERNEST.

Ma belle enfant...

TIENNETTE.

Chut !

ERNEST.

Qu'est-ce que c'est donc ?

TIENNETTE.

Chut ! vous dis-je. Vous venez de Paris ?

ERNEST.

A l'instant même.

TIENNETTE.

Ces messieurs et mademoiselle Nina vous attendent ; mais il ne faut pas paraître tout de suite.

ERNEST.

Eh ! pourquoi donc ?

TIENNETTE.

Le colonel n'est pas encore sorti, et je guette son départ et l'arrivée du prétendu.

ERNEST.

Du prétendu !

* Frac et chapeau bourgeois, veste, pantalon et bottes d'uniforme.

TIENNETTE.

Oui. Vous entendez bien qu'il ne faut pas qu'il sache...

ERNEST.

Parbleu ! cela va sans dire.

TIENNETTE.

Parce que s'il se doutait seulement des tours qu'on veut lui jouer, ce ne serait plus cela.

ERNEST.

C'est juste. Mais, dites-moi, le prétendu, c'est...

TIENNETTE.

Cet imbécile qui arrive de Limoges.

ERNEST.

Ah ! oui, oui, M. de Rouffignac.

TIENNETTE.

Justement. Ah bien ! si vous savez déjà...

ERNEST.

Oui, je sais, confusément...

TIENNETTE.

Oh ! nous allons bien nous amuser ! Tous ces messieurs, ces messieurs les officiers sont avertis. C'est M. Futez, le percepteur des contributions, qui mène tout cela. Mademoiselle va se concerter avec eux : elle s'est déjà entendue avec M. Théodore.

ERNEST.

Eh ! quel est ce M. Théodore ?

TIENNETTE.

AIR : *Mon galoubet.*

C'est son cousin,
Qu'elle aime dès son premier âge ;
Et si quelqu'autre avait sa main
Mademoiselle est fidèle et sage,
Elle n'aimerait jamais, je gage,
Que son cousin.

ERNEST.

C'est charmant !

TIENNETTE.

C'est son cousin
Qui toujours a la préférence ;
Et si la noce s' faisait d' main,
Savez-vous qui lui fait d'avance
Danser la première contredanse ?
C'est son cousin.

ERNEST.

Cette petite fille-là a de l'esprit pour son âge.

TIENNETTE.

N'est-ce pas, Monsieur ? Il paraît qu'on vous attendait pour commencer. Mais, dites-moi, qu'est-ce que vous faites donc là-dedans ?

ERNEST.

Ma foi, je te l'avouerai ; je ne sais pas trop quel rôle je dois jouer. Tu dis donc que Nina aime Théodore ?

TIENNETTE.

Sans doute, ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient quelquefois de grandes disputes, parce que

M. Jules est aussi fort aimable. Au fait, mademoiselle Nina a raison; on a des prévenances, des égards, et ou l'accuse d'être coquette. Mais tous les hommes sont jaloux, jusqu'à M. Futet, qui, quoique marié depuis quatre ans, a fait, il y a six mois, une scène horrible à sa femme, parce qu'on prétendait l'avoir rencontrée en carriole dans les environs de Melun, tête à tête avec un jeune homme; et ça a fait des propos, des histoires... parce que dans une petite ville on est méchant, mauvaise langue et bavard, bavard, bavard, vous n'en avez pas d'idée.

ERNEST.

Si fait, si fait, je commence.

TIENNETTE.

Écoutez, c'est, je crois, le colonel; je vais le guetter. Courez vite rejoindre ces messieurs, et vous habiller pour la comédie; vous savez bien, cette comédie qu'ils jouent: monsieur de Pourceau... Pourceau...

ERNEST.

Pourceaugnac.

TIENNETTE.

Gnac, c'est ça.

ERNEST.

Ah! je vois alors le rôle qu'on me destine. Dites-moi, y a-t-il ici un costumier?

TIENNETTE.

Comment donc, Monsieur! et un qui vient de Paris, encore, un élève de Babin, dans la grand-rue à droite, un magasin de masques à côté de l'évêché, tout ce qu'il y a de plus nouveau: des Gilles, des Arlequins, Cendrillon, madame Angot et la Tête de mort. Votre servante, Monsieur,

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

ERNEST, seul.

Allons, le sort en est jeté, et je vois que c'est à moi de soutenir l'honneur des habitants de Limoges. Ne perdons point de temps, et de peur de l'oublier, prenons mes notes comme au bal de l'Opéra. (Écrivant au crayon sur un carnet qu'il tire de sa poche.) M. Théodore, M. Jules; tous deux font la cour, et pour un rien seraient rivaux. — Mademoiselle Nina, ma future, tant soit peu coquette. — M. Futet, jaloux. — Madame Futet, vue en carriole dans les environs de Melun, avec un jeune homme; c'est charmant. On vient!... Eh vite! au magasin de masques.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE COLONEL DE VERSEUIL, NINA.

LE COLONEL, achevant de donner des ordres.

Qu'on tienne tous les chevaux sellés, et qu'au premier signal le régiment soit prêt à se rendre sur la place d'armes. Nous attendons le général d'un moment à l'autre; et j'ai prévenu messieurs les officiers de ne point quitter la caserne. Une revue! quel bonheur!

Air: *Ça fait toujours plaisir.*

Que je trouve de charmes
A voir tous mes guerriers
Rangés et sous les armes,
Lancer leurs fiers coursiers!
Ainsi sous la mitraille
Je les voyais courir...
C'est presque une bataille;
Ça fait toujours plaisir.

Toi, ma fille, si monsieur de Rouffignac arrivait, tu lui diras qu'un déjeuner de cérémonie m'a forcé de m'absenter pour quelques heures; mais que tu t'es chargée de le recevoir.

NINA.

Mon père, je n'oserai jamais.

LE COLONEL.

Comment, tu n'oseras jamais? le fils d'un ancien ami! un jeune homme qui, j'en suis sûr, doit être fort bien!

NINA.

Mais je ne le connais pas.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que ça fait; vous ferez connaissance. Écoute-moi; j'ai là-dessus un système:

Air: *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Oui, sans amour je veux qu'on se marie;
Ainsi jadis ta mère m'épousa.
Quand l'amour vient à la cérémonie,
Le lendemain bien souvent il s'en va.
Mais quand ce dieu ne parut pas d'avance,
On n'a pas peur qu'il vienne à s'esquiver;
Même, au contraire, on garde l'espérance
De le voir arriver.

Aussi arriva-t-il; et tu l'éprouveras aussi.

NINA.

Je suis bien sûre que non.

LE COLONEL.

Allons, tu as des préventions contre lui. Parle franchement; il est impossible qu'il ait du mérite parce qu'il est de Limoges; voilà comme vous êtes, vous autres gens de Paris.

Air: *Le briquet frappe la pierre.*

Ton erreur est excusable;
A Paris tous les amants
Sont plus vifs et plus galants;
Leur ton est plus agréable.
Mais, je le dis entre nous,
En province les époux
Sont plus empressés, plus doux.

NINA.

Où, j'obéirai, mon père.
 Pourtant, malgré vos avis,
 Si j'en crois maints beaux esprits,
 Chacun prétend, au contraire,
 Que c'est toujours à Paris
 Qu'on trouve les bons maris.

LE COLONEL.

Chimères que tout cela. Tu sais d'ailleurs que
 ma parole est engagée, et quand j'ai une fois pro-
 mis... Allons, rentre.

NINA.

Non, mon père, je veux vous reconduire et
 vous voir monter à cheval.

LE COLONEL.

Air : *Ah ! quel plaisir !*
 Dépêchons-nous,
 J'entends l'heure qui m'appelle ;
 Dépêchons-nous,
 On m'attend au rendez-vous.
 Près de sa belle
 Le futur
 Peut attendre, le fait est sûr.

NINA.

Aver moi, mon père, je sens
 Qu'il pourrait attendre longtemps.

LE COLONEL.

Dépêchons-nous, etc.
 (Ils sortent ; Jules, Léon et Théodore entrent de l'autre côté
 avec précaution.)

SCÈNE VIII.

JULES, THÉODORE, LÉON.

THÉODORE.

Vivat ! le voilà enfin parti.

LÉON.

Et nous sommes maîtres du champ de bataille.

(On entend du bruit dans le foud.)

JULES.

Quel est ce bruit ? Eh ! vois donc quel origi-
 nal !

(On entend crier en dehors.)

SCÈNE IX. *

LES PRÉCÉDENTS ; ERNEST, habillé grotesquement
 et parlant à la cantonade.

ERNEST.

Eh bien ! quoi ? qu'est-ce ? On dirait qu'ils
 n'ont jamais rien vu. Je vous demande la maison
 de monsieur de Versueil, oui, du colonel de
 Versueil ; il n'y a pas de quoi me rire au nez.

THÉODORE.

M. de Versueil ! serait-ce notre homme ?

JULES.

Ma foi ! voilà bien l'idée que je m'en faisais.

* L'entrée d'Ernest doit être la même que celle de Pour-
 ceaugnac ; elle doit être accompagnée des mêmes lazzi.

(Se tournant et parlant vers le foud.) Oui, Messieurs,
 qu'est-ce que ça signifie d'accueillir ainsi les
 étrangers ?

ERNEST.

A la bonne heure, voilà un honnête homme !
 (Allant à la porte du foud, et s'adressant, comme Jules, à
 ceux du dehors.) Qu'est-ce que ça signifie d'accueillir
 ainsi les étrangers ?

JULES, même jeu.

Monsieur a-t-il en soi quelque chose de ridi-
 cule ?

ERNEST, même jeu.

C'est vrai. Est-ce que j'ai quelque chose en soi
 de ridicule ?

JULES, même jeu.

Le premier qui se moquera de lui aura affaire à
 moi.

ERNEST, même jeu.

Le premier qui se moquera de moi aura affaire
 à lui. (Il revient sur le devant du théâtre, et s'adressant
 aux officiers.) Avez-vous vu ? parce que je leur dis
 que je viens de Limoges, il semble que j'aie l'air
 d'arriver de Pontoise.

TOUS, l'entourant.

Comment ! vous venez de Limoges ?

ERNEST.

Air : *Ma bouteille est ma brune.*
 Oui, vraiment, j'en arrive.
 Youp, youp, j'arrive grand train.
 La flamme la plus vive
 Me guidait en chemin.
 J' dois être marié demain.

THÉODORE.

Quoi, vous seriez notre cousin ?

Ah ! pour nous quel heureux destin !

ERNEST.

Eh quoi, vous êtes mon cousin ?

Ah ! pour moi quel heureux destin !

TOUS.

Embrassons-nous, mon cher cousin !

Bravo ! c'est notre cousin !

ERNEST.

Embrassons-nous, mon cher cousin !

Youp, youp, quel heureux destin !

ERNEST.

Mais voyez donc comme ça se rencontre !

THÉODORE.

On n'attend que vous pour la noce.

ERNEST.

Ah ! ah !

JULES.

Il y aura longtemps qu'on n'aura rien vu d'aussi
 beau.

ERNEST.

Oh ! oh !

JULES.

Ah ! ah ! oh ! oh ! Le futur n'est pas fort sur les
 répliques.

ERNEST, riant comme d'inspiration.

Eh ! eh ! eh !

THÉODORE.

Qu'avez-vous donc à rire ?

ERNEST.

C'est une idée qui me vient. Est-ce que vous ne comptez pas me faire quelque drôlerie pour mon mariage ?

THÉODORE.

Nous y avons déjà bien pensé.

ERNEST.

Oh ! mais il faut des farces.

JULES.

Oh ! nous ne sommes pas trop farceurs ici.

ERNEST.

Oh ! Limoges n'est peuplé que de farceurs ; les enfants, même hauts comme ça, sont déjà de petits farceurs.

JULES.

Je suis sûr que monsieur est un des plus malins.

ERNEST.

Ah ! ah ! c'est vrai. Tel que vous me voyez, je ne suis pas bête.

THÉODORE.

Il y a comme ça des physionomies bien trompeuses.

ERNEST.

Mais il faut se faire des niches, des attrapes. Il n'y a pas de plaisir sans cela.

JULES, THÉODORE, LÉON.

Eh bien ! l'on vous en fera, l'on vous en fera.

ERNEST.

Mais, par exemple, il faut avoir l'esprit bien fait, et ne jamais se fâcher. Moi, d'abord, on m'aurait assommé que j'aurais toujours ri.

THÉODORE, à part.

Il y a vraiment conscience de duper ce pauvre diable-là.

ERNEST.

Et même, pour que cela finit plus gaiement, c'étaient ceux qui avaient été pris pour dupes qui payaient un grand souper aux autres.

JULES.

Très-bien vu.

THÉODORE.

On a de très-bonnes idées à Limoges.

ERNEST.

N'est-ce pas ?

JULES.

Va donc pour le grand repas. Mais tremblez, Messieurs : avec un adversaire tel que monsieur de Rougnac, vous n'avez bien l'air d'en être pour vos frais. Moi, d'abord, je parie pour lui.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, FUTET.

FUTET.

Eh bien ! qu'est-ce ? Déjeune-t-on aujourd'hui ?

JULES, bas à Futet.

C'est notre homme.

FUTET.

Oh ! alors nous allons nous amuser. Laissez-moi faire. (A part, en faisant un geste de surprise.) O ciel ! en croirai-je mes yeux ? Quelle heureuse rencontre ! N'est-ce point là M. de Rougnac ?

ERNEST.

Comment ! Monsieur ?

FUTET.

Se peut-il que vous ne reconnaissez pas le meilleur ami de toute la famille des Rougnac ?

ERNEST.

Mais, Monsieur, pas beaucoup.

THÉODORE.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

FUTET.

Je vous ai vu pas plus haut que cela, et je ne sais combien de fois nous avons joué ensemble. Comment appelez-vous ce café de Limoges qui est si fréquenté ?

ERNEST.

Aux Innocents.

FUTET.

Aux Innocents, c'est cela. Nous y jouions tous les jours au billard. Nous étions là une vingtaine de lurons.

ERNEST, cherchant à se rappeler.

Attendez donc... ah ! oui, oui.

FUTET.

Vous me connaissez, n'est-ce pas ? Embrassons-nous, je vous prie. (Ils s'embrassent.) (Bas.) Heim ! est-il d'une bonne pâte ! (A Ernest.) Et cet endroit où l'on dansait, comment l'appellez-vous ?

ERNEST.

Ah ! la Redoute. Heim ! le beau bal !

FUTET.

Je n'en manquais pas un. C'était une foule. Et vous souvient-il de cette querelle que vous eûtes ?

ERNEST.

Ah ! dame, on en avait souvent, ne fût-ce que pour retenir ses places.

FUTET.

Oui ; mais je vous parle de cette affaire où vous vous montrâtes si bien, et où vous reçûtes un soufflet.

ERNEST.

Comment ! un soufflet ? qui est-ce qui vous a donc dit ?...

FUTET.

Enfin vous reçûtes un soufflet, convenez-en. Vous voyez que je suis bien instruit. (Bas.) Est-il bête !

ERNEST.

C'est vrai.

THÉODORE.

Comment ! Monsieur, vous avez reçu un soufflet ?

ERNEST.

Sans doute. Ça peut arriver aux personnes les mieux constituées. (A Futet.) Mais d'où savez-vous ?...

FUTET.

Parbleu ! je dois bien le savoir, c'est moi...

ERNEST.

C'est vous ?

FUTET.

Qui vous l'ai donné.

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

ERNEST.

Comment ! c'était vous ? Est-ce heureux de se retrouver ainsi ! Eh bien ! imaginez-vous que je n'en savais rien, parole d'honneur !

FUTET.

Je crois bien.

ERNEST.

C'était dans la foule que je l'avais reçu ; et je vous remercie de m'avoir instruit.

FUTET.

Il n'y a pas de quoi.

ERNEST, mettant son chapeau, et d'un air patelin.

Si, parce que je suis alors obligé de vous en demander satisfaction ; et comme ces Messieurs ont justement là leurs épées...

FUTET.

Comment ? comment ?

ERNEST, à Théodore.

D'autant plus qu'à Limoges nous sommes extrêmement mauvaises têtes.

JULES.

Ah ! ah ! nous allons rire.

FUTET.

Où, nous allons bien nous amuser : c'est singulier comme je m'amuse !

THÉODORE.

Ah çà ! vous êtes donc un brave, Monsieur de Rouffignac ?

ERNEST.

Ah, mon Dieu ! non ; mais comme j'ai dix ans de salle, et que je suis le premier tireur de Limoges, je suis toujours sûr de tuer mon homme sans qu'il m'arrive rien.

FUTET.

Ah ! mon Dieu !

ERNEST.

AIR : *Ma comère, quand je danse.*
J'appris, dès mon plus jeune âge,
A manier le fleuret.

J'ai le jeu prudent et sage,
Et suis ferme du jarret.
C'est que mon maître en détachait.
Il m'a donné du courage
A trois livres le cachet.

Croyez-vous, sans cela, que j'irais m'exposer à recevoir quelque coup qui me ferait mal ? pas si bête !

FUTET, cherchant à se sauver.

Un moment, je suis bien votre serviteur.

LES JEUNES GENS, le retenant.

Restez donc.

ERNEST, aux officiers.

Ah, Messieurs ! examinez ce coup-là. Je parie, en entrant en tierce, lui percer l'oreille gauche, et me retrouver en quarte.

THÉODORE.

Je parie pour...

FUTET.

Je ne parie pas.

JULES.

Je parie contre. (Bas à Futet.) Allez, allez toujours. La plaisanterie est divine : c'est délicieux !

FUTET.

N'est-ce pas ? n'est-ce pas ? Diable, comme il y va ! Je voudrais bien vous y voir, vous autres. C'est qu'un butor comme cela est capable de faire quelque sottise.

ERNEST, à Futet.

Allons, en garde. Voulez-vous baisser un peu le collet de votre habit, s'il vous plaît, Monsieur ?

FUTET.

Pourquoi donc, Monsieur ?

ERNEST.

C'est pour l'oreille.

FUTET.

Comment ! pour l'oreille ! Non, Monsieur, je ne le baisserai point. (Ernest va à lui, et baise le collet de son habit.) Eh mais ! dites donc, Monsieur, voulez-vous me laisser ! Eh mais ! c'est qu'à la fin... voyez-vous... Eh mais !...

ERNEST.

Vous ne voulez pas le baisser ? eh bien ! je vais percer le collet et l'oreille.

FUTET.

Monsieur, Monsieur, réservez votre valeur pour une meilleure occasion.

ERNEST.

Comment ! une meilleure occasion ! Où voulez-vous que je trouve jamais des oreilles comme les vôtres ?

FUTET.

Écoutez : le soufflet était de mon invention, je vous l'avais donné, je vous l'ôte : votre honneur est intact. Ainsi, rengainez. Mais c'est qu'il le croyait bonnement, Ah ! ah ! est-il bête !

ERNEST.

Comment ! c'était donc pour rire ?

FUTET.

Eh ! sans doute.

ERNEST.

Pour vous moquer de moi ?

FUTET.

Oui, oui.

ERNEST, remettant son chapeau.

Alors je suis obligé de vous en demander satisfaction. Allons, l'épée à la main.

FUTET, aux officiers.

Ah çà, quel enragé ! Mais est-il bête ! est-il bête ! je vous le demande ? (A Ernest.) Je vous déclare, Monsieur, que, dans un jour consacré au plaisir, je me fais un devoir de ne point me battre, et je ne me battraï pas un mardi gras ; demain, si le cœur vous en dit. (Bas à Théodore.) C'est décidé, il faut le renvoyer aujourd'hui, et je m'en charge.

THÉODORE.

Comment ! vous voulez ?...

FUTET.

C'est une affaire qui devient la mienne. Justement voici ma femme.

ERNEST.

Sa femme !

FUTET.

Soyez à vos rôles. Ça va commencer.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME FUTET.

MADAME FUTET.

AIR : *Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Qui m'enseignera

L'infidèle

Qu'en vain j'appelle ?

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Ce perfide-là,

Qui donc ici me le rendra ?

Ah ! dans le siècle où nous sommes,

A quoi donc sert la vertu !

Oui, notre sexe est perdu,

Tant qu'existeront les hommes.

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Qui m'enseignera

L'infidèle

Qu'en vain j'appelle ?

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Ce perfide-là,

Qui donc ici me le rendra ?

FUTET.

Heim ! joue-t-elle son rôle !

MADAME FUTET.

Est-il vrai que madame de Verseuil donne sa fille à un monsieur de Bouffignac ?

THÉODORE, montrant Ernest.

Le voici lui-même.

MADAME FUTET.

Ah ! Dieu, c'est bien lui ! c'est trop lui ! Soutenez-moi, je vous prie.

ERNEST.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

MADAME FUTET, se relevant.

Ce que j'ai ? perlide ! Tu ne me connais pas ? après la promesse de mariage que tu m'as faite !

AIR : *Jeunes filles, jeunes garçons.*

C'est la coupable trahison

Qui seule égara ma faiblesse.

Pour toi j'ai perdu ma jeunesse,

Pour toi j'ai perdu ma raison ;

J'ai perdu, quelle école !

Le sort qui m'était dû :

J'ai perdu la vertu !

ERNEST.

Vous n'avez pas perdu

La parole.

THÉODORE.

Comment, Monsieur ! oser faire la cour à ma cousine lorsque vous avez déjà...

FUTET, bas à sa femme.

C'est bien, c'est bien. (Haut.) Le fait est que si vous avez déjà...

MADAME FUTET.

Parle, perfide ; oserais-tu le nier ? et mon souvenir est-il banni de ta mémoire, après toute les bontés que j'ai eues pour toi ?

ERNEST.

En effet. Serait-ce possible ? Eh oui ! je crois reconnaître...

FUTET, à part.

Il reconnaît ma femme ! c'est charmant ! est-il bête ! est-il bête !

ERNEST.

C'est vrai ; madame a raison. Moi, d'abord, je ne mens jamais. Mais je vous ai si peu vue ! Cette carriole était si obscure ; et puis ça ne s'est pas passé comme vous le dites.

TOUS.

Comment ! comment !

ERNEST.

J'aime mieux tout vous raconter ; (A Futet.) et c'est vous que je prends pour juge. Il y a environ six mois...

MADAME FUTET.

Monsieur...

ERNEST.

Oui, oui, Madame, il y a six mois ; j'allais à Melun.

FUTET.

A Melun !...

ERNEST.

Je me trouvais tête à tête, dans une petite carriole, avec une femme charmante, dont je ne pouvais pas distinguer les traits.

FUTET.
Une carriole !
ERNEST.
Je reconnais maintenant que c'est madame.
FUTET.
C'est madame !
ERNEST.
Je suis trop honnête homme pour ne pas le dire tout haut. Mais je vous demande si c'est ma faute. En carriole le sentiment va si vite.

FUTET, à sa femme.
Morableu ! Madame...
ERNEST.
Mais je n'ai rien promis ; dites-le vous-même.
FUTET.
Eh bien ! avais-je tort d'être jaloux ? (A Ernest.)
Monsieur, ça ne se terminera pas ainsi.

ERNEST.
Oh ! moi, je n'ai pas de rancune.
FUTET.
Je vous dis, Monsieur, que ça ne peut pas se terminer ainsi ; et nous verrons...
ERNEST.

Est-ce qu'il voudrait revenir à notre querelle de tout à l'heure ? Eh bien ! soit. En garde !

FUTET.
Il ne s'agit pas de cela. Apprenez que madame est mariée ; qu'elle a un mari respectable.

ERNEST.
C'est bien agréable pour lui !
MADAME FUTET, à Ernest.
Mais, Monsieur... (A son mari.) Mais, mon ami...

FUTET.
Fi, Madame !...
JULES, à Ernest.

Cela n'empêche pas, Monsieur, que votre conduite ne soit très-immorale, très-blâmable. Croyez, mon cher Futet, que nous prenons sincèrement part à votre malheur. Mais vous serez vengé ; il n'épousera pas mademoiselle Nina. Nous allons répandre partout son aventure.

THÉODORE.
Oui, je vais la raconter à tout le monde ; et voici ma cousine elle-même à qui nous allons tout apprendre.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, NINA.

THÉODORE.
Venez, ma chère cousine, venez connaître l'époux que votre père vous destinait, et que le hasard vient heureusement de démasquer.

NINA.
Je sais tout, j'avais vu madame avant vous.

FUTET.
Oui ; mais vous ne savez pas...
NINA, bas à Futet.
C'est très-bien ; tout va à merveille.
FUTET.
Mais non, au contraire. Maudit Linousin ! va...
NINA.
J'espère, Monsieur, qu'après l'éclat d'une pareille aventure, vous ne songez plus à ma main ?
FUTET.
C'est ça, renvoyez-moi le provincial.
ERNEST.
Ah ! ah, qu'est-ce que ça fait ? on a une inclination, et on se marie ; ça n'y fait rien. Vous le savez bien, puisque vous m'épousez.

NINA.
Comment ! Monsieur ?...
ERNEST.

Eh, mon Dieu ! je sait tout. Vous sentez bien qu'on n'est pas venu de Limoges sans prendre des informations. On assure que vous avez distingué un M. Théodore, un fort joli garçon, que je ne connais pas : fort aimable, mais d'un caractère facile, et qui ne s'aperçoit pas qu'on l'abuse.

THÉODORE.
Monsieur...
NINA.
Et qui a pu vous dire que je l'aimais ?
ERNEST.

On n'a point dit ça : c'est bien lui qui vous fait la cour ; mais c'est un de ses amis, M. Jules, que vous aimez en secret.

THÉODORE, furieux.
Eh bien ! je m'en suis toujours douté.
ERNEST.
Pardi ! c'est connu : tout le monde vous le dira.

NINA.
Quelle indignité !
JULES, bas à Théodore.
Je te jure, mon ami...

THÉODORE.
C'en est assez, Monsieur, et vous ne jouirez pas plus longtemps de votre triomphe.

JULES.
Écoute donc, comme il te plaira.
MADAME FUTET.
Mais, Messieurs, de grâce...
FUTET, vivement.
Taisez-vous, Madame.

AIR : *Cœur infidèle* (BLAISE ET BABET).

THÉODORE, à Nina.
Cœur trop léger !
FUTET, à madame Futet.
Femme volage,
Peux-tu me faire un tel outrage ?
THÉODORE, FUTET.
Cœur volage !
Ne me parlez pas davantage.

THÉODORE, à Jules.

A demain.

FUTET, à sa femme.

Il n'est point d'excuse.

JULES, à Théodore.

A demain, soit; je vous attends.

FUTET, à part.

Ce Limousin, dont je m'amuse,
S'amuserait à mes dépens:

ENSEMBLE.

FUTET, THÉODORE.

Cœur infidèle, etc.

Tous LES OFFICIERS.

Dans le fond du cœur je partage
Un tel affront, un tel outrage.

MADAME FUTET, NINA.

Je n'entends rien à leur langage.
Cessons un pareil badinage;
Monsieur, après un tel outrage,
Ne me parlez pas davantage.

SCÈNE XIII.

NINA, ERNEST.

NINA.

C'est pourtant ce maudit prétendu qui est cause de tout cela. Oh! je m'en vengerai; et je vais le traiter de manière qu'il ne lui restera pas d'envie de m'épouser.

ERNEST.

Ma future est vraiment fort jolie, et a l'air de m'aimer beaucoup.

NINA.

Eh bien, Monsieur, vous êtes content. Voilà tout le monde brouillé, et cela, grâce à vous.

ERNEST.

Ah! dam! ils ont l'air fâché; mais pourquoi cela? moi, je n'en sais rien.

NINA.

Comment! vous n'en savez rien! quand vous allez justement leur dire?... (A part.) Au fait, il a si peu d'intelligence, qu'il ne se doute pas même... (Haut.) Dites-moi, Monsieur de Rouffignac, croyez-vous qu'un sot puisse épouser une demoiselle malgré elle?

ERNEST.

Ah! ah! voyez-vous?

NINA.

Répondez-moi donc.

ERNEST.

Pardon, Mademoiselle, c'est que je ne sais pas ce que vous me demandez.

NINA.

Écoutez: (Le faisant reculer.) je suis homme, je suis naturellement douce; mais savez-vous que l'amour peut changer le caractère?

ERNEST.

Où, je le sais: c'est justement ce que je viens

d'éprouver en vous voyant. Vous pouvez deviner, sans que je vous le dise, que je n'ai pas grand esprit; tranchons le mot, je suis un franc imbécile, sans éducation, sans talents, sans usage: eh bien! du moment où je vous ai aperçue, je ne sais quelle révolution soudaine s'est opérée en moi: il m'a semblé qu'un jour nouveau m'éclairait; de nouvelles idées se présentaient à mon imagination: et sans peine, sans efforts, les mots s'offraient d'eux-mêmes pour les exprimer.

NINA.

Quel langage!

ERNEST.

Et qu'a-t-il donc de si étonnant? de tout temps l'amour n'a-t-il pas fait des prodiges? Douteriez-vous de ses miracles? et qui, plus que vous cependant, serait capable d'y faire croire?

Air du vaudeville du *Piège*.

Ah! d'un semblable changement
Il faut vous en prendre à vous-même;
On devient bien vite éloquent
Lorsqu'on est près de ce qu'on aime.
Plus d'un amant fut interdit
Près de charmes comme les vôtres;
Et si vous me donnez l'esprit,
Vous l'avez fait perdre à bien d'autres.

NINA.

Serait-ce une plaisanterie?

ERNEST.

Qui, moi, plaisanter sur un pareil sujet? j'en suis incapable, et vous aussi, je le parierais. Et si notre mariage vous avait déçu, si quelques raisons secrètes s'étaient opposées à cette union, je suis sûr que vous m'en auriez averti; que, loin de me tourner en ridicule, vous auriez eu pour moi les égards, les procédés qu'on doit à un ami de son père: que loin de confier votre secret à une jeunesse imprudente, légère, qui peut vous compromettre, vous m'auriez tout avoué franchement, et vous vous seriez confiée à ma délicatesse. N'est-il pas vrai?

NINA.

Monsieur...

ERNEST.

Jugez donc de ce qui aurait pu arriver, si en voyant un jeune homme simple, sans défiance, vous vous étiez fait un jeu de le tourmenter; si ce malheureux vous aimait réellement; si, à votre vue, il n'avait pu se défendre d'un sentiment fatal: si, trompé, désabusé, forcé de renoncer à vous, il emportait dans son cœur le trait qui l'a blessé, et qui doit peut-être le conduire au tombeau!

NINA.

Grand Dieu!

ERNEST.

Rassurez-vous; il faut espérer que cela n'ira pas jusque-là. Mais si ce n'est pas pour lui que je

parle, que ce soit au moins pour vous. A quoi ne vous exposez-vous pas en vous livrant ainsi ? car enfin vous ne savez pas qui il est ; vous ignorez son secret, et il possède le vôtre. Et, s'il profitait de ses avantages, quel parti n'en pourrait-il pas tirer dans une petite ville amie du bruit et du scandale ?

NINA.

Ah, Monsieur !...

ERNEST.

Mais, heureusement, tout dépend de vous. Ma discrétion se réglera sur la vôtre. Vous avez voulu m'intriguer un peu, je vous l'ai bien rendu : ma vengeance se bornera là. Surtout pas le mot à ces messieurs ; je n'exige pas non plus que vous agissiez contre eux : restez neutre, c'est tout ce que je vous demande. Je croirai avoir remporté une assez belle victoire en détachant de leur coalition l'alliée la plus redoutable.

NINA.

Je reste stupéfaite, et je ne sais plus où j'en suis.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, TIENNETTE.

TIENNETTE, les apercevant.

Ah, comment ! c'est vous, Monsieur ? A la bonne heure ; vous voilà bien déguisé. Vous avez bien trouvé le magasin. Mais ce n'est plus cela : il faudra encore changer. Si vous voyiez les autres, ils sont tout en noir.

NINA, à Tiennette.

Comment ! est-ce que tu connais monsieur ?

TIENNETTE.

Sans doute ; mais ne craignez rien : il est aussi du secret. Madame Futet a rassemblé les jeunes gens de la ville ; ils s'habillent de ce côté : allez, allez, ils sont bien drôles, et nous allons bien rire. Vous ne savez pas, il paraît que ça allait mal ; tous ces messieurs étaient brouillés, mais M. Futet les a raccommodés, et les a réunis tous contre l'ennemi commun. C'est comme ça qu'il parle. Mais il faut que M. Futet en veuille bien au prétendu, car il y met un zèle, une ardeur !...

ERNEST, se mettant à une table.

(A part.) Ah, diable ! (Haut.) Attends, je vais le secourir.

NINA.

Mais je ne reviens pas de tout ce que je vois ! et comment il se fait !...

ERNEST.

Oh ! vous en verrez bien d'autres.

TIENNETTE.

Oh ! oui, vous en verrez bien d'autres,

ERNEST, à Tiennette.

Tiens, cette note au pâtissier, cette autre au glacier, ce billet au colonel, et cette bourse pour toi.

NINA.

Mais, Monsieur ?

ERNEST.

Vous m'avez promis de rester neutre. (A Tiennette.) Le colonel est au château ; il faut trouver, à l'instant, quelqu'un pour lui porter ce billet.

TIENNETTE.

Nous avons Jacques, le postillon.

ERNEST.

C'est bon. Passe à la poste.

TIENNETTE.

Oh ! ce n'est pas là qu'on le trouvera : c'est au cabaret du coin, ou chez l'orangère en face. Oh ! ça ne sera pas long. A propos, le prétendu est-il venu ici ? l'avez-vous vu ? est-il bien drôle ?

ERNEST.

Oui, oui ; mais dépêche-toi.

TIENNETTE, courant.

Votre servante, Monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

NINA, ERNEST.

NINA.

Que dit-elle ? le prétendu est-il venu ? Est-ce que vous n'êtes pas monsieur de Ronfignac ? Au nom du ciel ! qui êtes-vous, décidément ?

ERNEST.

Le plus dévoué de vos serviteurs. Vous saurez tout dans un instant, pourvu que vous gardiez le silence avec ces messieurs.

NINA.

Ah ! je vous le promets.

ERNEST, lui présentant la main.

Me sera-t-il permis de vous reconduire jusqu'à votre appartement ?

NINA.

Vous vous méfiez de moi !

ERNEST.

Non ; mais je veux vous éloigner du théâtre de la guerre.

(Il la reconduit jusqu'à la porte, et la salue.)

SCÈNE XVI.

ERNEST, seul.

Bon ! voilà une partie de l'armée ennemie hors d'état de me nuire. Il paraît que, malgré la division que j'avais semée parmi les autres, ils se sont réunis pour frapper les grands coups ; heu-

reusement, mes renforts vont arriver. N'importe, tenons-nous sur nos gardes, et courons faire en sorte...

SCÈNE XVII.

ERNEST, FUTET, DROLICHON, en robe de médecin.

FUTET, arrêtant Ernest.

Non pas; halte là. (Bas.) Allons, Drolichon, à votre rôle, mon ami.

ERNEST, se dégageant et voulant s'échapper.
Qu'est-ce que cela veut dire ?

DROLICHON, l'arrêtant de l'autre côté.

Vous n'irez pas plus loin.

FUTET.

D'après les inquiétudes qu'on a conçues pour votre santé, votre beau-père et votre nouvelle famille nous envoient vers vous.

DROLICHON.

Vous nous êtes recommandé.

FUTET.

Et vous ne sortirez de nos mains que radicalement guéri.

DROLICHON.

Radicalement guéri.

ERNEST, à part.

Ah! j'y suis. Les médecins... C'est ça, la scène obligée. Sans doute les apothicaires ne sont pas loin. Allons, je n'éviterai pas la promenade.

FUTET.

Voilà un pouls qui n'est pas bon.

DROLICHON.

Voilà un pouls qui n'est pas bon.

ERNEST.

Je crois déjà les entendre, et je vois d'ici l'arme fatale! Morbleu!

DROLICHON.

Cet homme n'est pas bien.

ERNEST.

Non, c'est vrai. (A part.) Quelle idée! (Haut.) Ça commence même à m'inquiéter, et je ne serai pas fâché de vous consulter, car la fatigue du voyage... Il y a pourtant déjà huit jours. (Faisant la grimace.) Ah!... Mais ils disent comme ça que le neuvième... Ah!

FUTET.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc?

ERNEST, faisant la grimace.

Maudit animal!

DROLICHON.

Comment ?

ERNEST.

Non, ce n'est pas à vous que j'en veux : c'est à un petit chien, pas plus haut que cela, qui, il y

a quelques jours, s'attacha à mes jambes, et me mordit avec une affection toute particulière.

FUTET et DROLICHON.

Un chien!

ERNEST.

Je sais bien qu'ils voulaient tous me faire accroire qu'il était enragé. Ah bien! oui, pas si bête.

FUTET, reculant.

Enragé!

ERNEST, le retenant.

Vous sentez bien que ça n'est pas vrai; mais vous allez toujours me faire une petite ordonnance de précaution.

FUTET et DROLICHON.

Ah, mon Dieu!

ERNEST, les retenant.

Oh! vous ne me quitterez pas; et je veux que vous me voyiez, parce que depuis quelques temps j'éprouve de moments à autres certaines émotions: mes yeux s'enflamment, mes nerfs se contractent. Eh bien! qu'est-ce que je sens donc? (Il fait plusieurs contorsions.) Je crois que cela me prend.

FUTET.

Grand Dieu!

DROLICHON.

Nous sommes perdus!

(Ernest marche d'un air furieux.)

FUTET, appelant.

Au secours! à moi, Messieurs! il est enragé.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; THÉODORE, JULES, LÉON, en médecins, et tous les autres jeunes gens en apothicaires entrent aux cris de Futet et de Drolichon. On entend au même instant battre le tambour et sonner le boute-selle. Chacun reste étonné.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL.

LE COLONEL, entrant.

Eh bien! Messieurs, sommes-vous prêts? Le général va bientôt arriver, et je... (Apercevant les officiers déguisés.) Corbleu! que veut dire cette plaisanterie?

TOUS.

Air: *Courons aux Prés Saint-Gervais.*

Colonel, vous l'avez vu?
Au devoir nous allions nous rendre;
Mais chacun est retenu
Par un revers inattendu.

LE COLONEL.

Que veut dire ce mystère
Et ces armes-là? Corbleu!
Est-ce donc là la manière
D'aller au feu?

TOUS.

Colonel, vous l'avez vu? etc.

FUTET.

Oui, colonel, quand vous saurez que monsieur est enragé.

LE COLONEL.

A l'autre...

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, TIENNETTE.

TIENNETTE, accourant sans voir le colonel.

Monsieur, les voilà ! les voilà !

FUTET.

Qui donc ?

TIENNETTE.

Eh bien ! les pâtisseries, les traiteurs, les glacières, les limonadiers ! que sais-je. Tout ce que ce monsieur qui est si farce a commandé pour le repas que ces messieurs doivent lui payer ce soir.

TOUS.

Comment ! le repas ?

TIENNETTE, à Ernest.

Jacques a remis à monsieur le colonel la lettre que vous m'aviez donnée pour lui.

LE COLONEL, à part.

Ma lettre, serait-ce celle?...

TIENNETTE.

Ah, mon Dieu ! le voilà !

LE COLONEL.

Ah çà ! m'expliquera-t-on ce que signifie tout ceci ? Qui diable êtes-vous, monsieur l'enragé, qui faites venir des pâtisseries, des traiteurs ; qui m'annoncez des revues d'un général qui heureusement n'arrive pas, et qui enfin rendez muet et tranquille un régiment de démons, que j'ai l'honneur de commander ?

ERNEST.

Mon colonel, je suis un de ces pauvres provinciaux sur le compte desquels on cherche toujours à se divertir : dans ce moment-ci, ces messieurs s'amusaient à mes dépens.

LE COLONEL.

Eh bien ! je ne m'en serais pas douté.

ERNEST.

Demandez plutôt à Mademoiselle (Voyant Nina qui arrive.) qui, mieux que personne, vous dira qui je suis.

NINA.

Qui, moi ? je craindrais trop de me tromper. C'est Tiennette qui seule vous connaît.

TIENNETTE.

Point du tout. C'est un jeune homme de Paris : c'est un ami de ces messieurs.

FUTET.

A d'autres : c'est le diable !

ERNEST.

Pas tout à fait, et puisqu'il faut vous le dire...

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Mon père et vous, d'un heureux mariage,
Avez conçu l'espoir flatteur,
Mais j'aurai fait un long voyage

(Montrant Théodore et Nina.)

Pour assister à leur bonheur.

Oui, j'aime mieux en homme sage,
De ces messieurs pour éviter les traits,
Les divertir avant le mariage,
Que de les amuser après.

LE COLONEL, aux officiers.

Messieurs, une pareille plaisanterie...

ERNEST.

Est bien permise, colonel : je suis militaire comme ces messieurs. A ce titre, s'ils veulent bien me pardonner de ne point m'être laissé attraper, la belle Nina d'avoir voulu un instant troubler son bonheur, monsieur Futet d'avoir un peu alarmé sa jalousie, vous, colonel, d'avoir interrompu un déjeuner de corps, que le dîner de ces messieurs va remplacer, nous n'aurons rien à nous reprocher.

FUTET.

Comment ! la carriole de Melun ?

ERNEST.

Je ne vais jamais en carriole.

DROLICHON.

Et le petit chien, pas plus haut que cela ?

ERNEST.

Il court encore.

FUTET.

Eh quoi, ma femme !...

MADAME FUTET.

Pouvais-tu douter de moi ? (à part, regardant Ernest.) J'étais bien sûre que ce n'était pas lui.

ERNEST.

Ah ! nous avons aussi à Limoges quelques plaisanteries pour les jours gras, et si ces messieurs veulent bien m'accorder leur amitié...

TOUS.

Monsieur...

ERNEST.

S'ils me jugent digne de m'associer à eux, nous chercherons, ensemble, quelques bons tours pour passer gaiement le carnaval.

VAUDEVILLE.

AIR : *Que Pantin, etc.*

Célébrons le carnaval,

Le délire

Qu'il inspire :

Célébrons le carnaval :

Des plaisirs c'est le signal.

MADAME FUTET.

AIR : *Un soir que, sous son ombrage,*

Pauvres humains, dans la vie,

Qu'on vous joue, hélas de tours :

La fortune, la folie,
Et plus encor les amours.
En vain, d'avance on se vante
De ne plus être trompé;
Qu'un minois se présente,
Encore un d'attrape.
Célébrons, etc.

JULES.

L'amour nous ravit les belles;
Bientôt l'hymen nous les rend;
Car l'hymen est auprès d'elles
Notre allié le plus grand.
Chacun, dans l'espoir précocé,
D'un succès anticipe,
Peut dire à chaque noce,
Encore un d'attrape.
Célébrons, etc.

TIENNETTE.

Quand j'étais petite fille,
L's amants n' songeaient pas à moi;
J' devins un peu plus gentille:
L'un d'eux me lorgna, je crois.
Maintenant rien ne m'échappe.
D' moi plus d'un est occupé.
A chaque grâce que j'attrape,
Encore un d'attrape.
Célébrons, etc.

ERNEST.

De tout ce qui m'environne

A quoi bon m'inquiéter?
Les ans que le ciel me donne,
Je les prends sans compter.
Des jours qui forment ma vie,
Bien loin de m'être occupé,
Chaque soir je m'écrie:
Encore un d'attrape.
Célébrons, etc.

FUTET.

Dés qu'on parle ou qu'on dispute,
Pour échauffer je suis là.
Hier, dans une dispute,
Certain sot m'apostropha,
Mais voyez le bon apôtre,
Ce coup dont il m'a frappé,
Il était pour un autre.

(Se frottant les mains.)

Encore un d'attrape.
Célébrons, etc.

NINA, au public.

A la critique on échappe
Dans ces jours où tout est bien.
Si la pièce est une attrape,
Silence! n'en dites rien,
Pour que tout Paris s'avise,
Comme vous, d'être attrape
Et qu'à chacun l'on dise:
Encore un d'attrape.
Célébrons, etc.





240

ODIA UNI JAMBI A SOCI

LE SOLLICITEUR,

OU

L'ART D'OBTENIR DES PLACES,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 7 avril 1817.

En société avec MM. Lambert et Wainar.



Personnages.

M. LESPERANCE, solliciteur.
MADAME DE VERSAC, jeune solliciteuse.
ARMAND, surnuméraire.
GEORGES, garçon de bureau.



MADAME DURAND, vieille solliciteuse.
ZURICH, Suisse.
SORBET, limonadier.
CRIARDET, huissier.

La scène se passe dans le vestibule d'un ministère.

Le théâtre représente le vestibule d'un ministère. A gauche du spectateur une grande porte vitrée, qui est censée donner sur la cour, au-dessus de laquelle est écrit : *Fermez la porte S. F. P.* Une table à droite, un poêle à gauche, un plan au-dessus de la porte vitrée. A droite, l'entrée des bureaux. Au fond, et faisant face aux spectateurs, un vaste escalier, qui est celui du ministre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, avec une petite table, près le bureau n° 1 ;
CRIARDET, en noir, avec une médaille, se promenant au bas de l'escalier du fond ; ARMAND ; MADAME DE VERSAC, sortant du bureau à droite.

MADAME DE VERSAC.

Oui, mon cher Armand, vous avez beau dire, je parlerai pour vous, et je réussirai.

ARMAND.

Je n'en doute point, ma jolie cousine ; mais pourtant je vous prie de n'en rien faire.

MADAME DE VERSAC.

Eh ! pourquoi donc ? Quand on ne demande pas pour soi on est bien hardi. L'entrée de votre ministère m'avait d'abord effrayée ; ces grandes portes, ce concierge, ce factionnaire... *Où va Madame ? Que demande Madame ?* Votre suisse a un air rébarbatif ! mais vos chefs de bureau, c'est bien différent ! Quel air gracieux ! quel ton prévenant ! comme le son de leur voix s'adoucit quand ils vous offrent le fauteuil obligé ! c'est charmant de solliciter ! je ne m'ôte plus si tant de gens s'en mêlent.

ARMAND.

Et voilà justement ce qui me désespère.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Qu'un intrigant vante ses artifices,
Prône en tous lieux et son zèle et sa foi,
Loin de parler de mes services,
Eux seuls ici doivent parler pour moi.
Qui, l'honnête homme qu'on oublie,
Loin de se plaindre et de solliciter,
Met à servir son prince et sa patrie
Le temps qu'un autre emploie à s'en vanter.

MADAME DE VERSAC.

Entendons-nous cependant : c'est fort bien d'avoir du mérite, mais faut-il que le mérite parle.

AIR : *Le premier pas.*

Il faut parler :
Le talent et le zèle
A la faveur doivent se rappeler.
Des protecteurs la mémoire est rebelle,
Et, près des grands, comme auprès d'une belle,
Il faut parler.

Et si vous gardez le silence, le ministre ira-t-il deviner que vous êtes un officier distingué ? que vous avez payé de votre personne sur le champ de bataille ? que depuis un an vous travaillez gratis dans ses bureaux ?

ARMAND.

Quoi! vous voulez que j'aie demandé moi-même?

MADAME DE VERSAC.

Non, certes; mais si je prends ce soin, qu'avez-vous à répondre?

ARMAND.

Je répondrai que ce n'est pas le ministre qu'il m'importe le plus de fléchir.

MADAME DE VERSAC.

Que voulez-vous dire?

ARMAND.

Air d'*Ignis Sorel*.

Il est une personne encore
Qui peut bien plus pour mon bonheur;
Vous la connaissez, mais j'ignore
Si vous voudrez parler en ma faveur.
Loin de croire à la ressource,
Tout espoir est pour moi perdu.
Depuis un an, hélas! je sollicite,
Et n'ai rien encore obtenu.

MADAME DE VERSAC.

Comment! vous sollicitez quelque chose de moi? eh mais! il fallait donc parler. Je suis comme le ministre: je n'entends pas les gens qui se taisent, et ne peux accorder ce qu'on ne me demande pas.

ARMAND.

Pouvez-vous blâmer mon silence? Vous êtes riche, moi, sans état dans le monde, sans place...

MADAME DE VERSAC.

Raison de plus pour en avoir une. Votre chef m'a fait espérer aujourd'hui une audience du ministre; et j'étais si empressée à venir, que je n'ai oublié qu'une chose, assez essentielle: c'est votre pétition, que j'ai laissée sur ma toilette. Vous avez raison, pour une solliciteuse, je n'ai pas une trop bonne tête. Mais il est encore de bonne heure, et je vais...

ARMAND.

Vous avez le laissez-passer pour rentrer?

MADAME DE VERSAC.

Où! j'ai tout ce qu'il faut.

Air: *Bonsoir, noble dame.* (COMTE ORY.)

Prenez confiance
Moi j'ai l'assurance
Que ce projet-là
Nous réussira.

ARMAND.

Sans peine on delle
Le sort et ses coups,
Quand femme jolie
Veille ainsi sur nous.

ENSEMBLE.

MADAME DE VERSAC.

Oui, c'est mon génie
Qui veille sur vous.

ARMAND.

Quand femme jolie
Veille ainsi sur nous.

(Armand conduit madame de Versac.)

SCÈNE II.

ARMAND, GEORGES.

GEORGES.

Pardon, Monsieur, est-ce que cette jolie dame n'aurait pas pu entrer?

ARMAND.

Non, elle avait oublié quelques papiers importants.

GEORGES.

Ah bien! elle est bien bonne; ce n'était pas la peine. Tiens, des papiers avec ces yeux-là! ça vaut un laissez-passer.

ARMAND.

Ah! tu crois?

GEORGES.

Il y en a bien qui n'ont pas ses yeux et qui entrent tout de même; tenez, ce grand monsieur sec, qui sollicite toujours, et qu'on appelle M. Lespérance; malgré le suisse, le concierge et la consigne, il trouve toujours le moyen de passer: je ne sais pas comment il fait son compte, et je m'étonne de ne pas le voir encore.

ARMAND.

Il est de bonne heure; neuf heures, je crois.

GEORGES.

Et vous voilà déjà au bureau? c'est superbe! Été comme hiver, je vous vois toujours brûlant du même zèle, et le premier à l'ouvrage. Mais, dame! vous êtes surnuméraire; et comme le chef de division n'arrive qu'à midi, c'est trop juste...

ARMAND.

Allons, Georges, taisez-vous. D'ailleurs, qu'a donc de si triste l'état de surnuméraire?

Air du vaudeville de *la Partie carrée*.

Sous ce titre sans importance,
On est souvent très-important;
On y gagne de l'influence,
Si l'on n'y gagne pas d'argent.
Oui, ces messieurs ont, d'ordinaire,
Plus de crédit qu'un grand seigneur.

GEORGES.

Ça se peut; (A part.) mais ils n'en ont guère
Chez le restaurateur.

ARMAND.

D'ailleurs ça viendra; de la patience.

GEORGES.

De la patience; ça n'est pas cela qui vous manque. A propos, nous aurons tous ces messieurs aujourd'hui, car c'est le jour du paiement.

ARMAND.

Qu'est-ce que ça me fait?

GEORGES.

C'est vrai; je n'y pensais pas: le paiement, ça ne vous touche pas, ce sont ces messieurs qui touchent, et vous...

ARMAND.

Et moi, je vais me mettre à l'ouvrage. Si cette jeune dame revient, tu la feras entrer; il vaut mieux qu'elle attende dans le bureau qu'ici.

GEORGES.

Oui, Monsieur.

SCÈNE III.

GEORGES, seul.

Ces pauvres surnuméraires! Ça viendra, ça viendra. Croyez cela, et buvez de l'eau: c'est le plus clair de leur déjeuner. Ça me fait penser au sien que j'ai oublié de lui porter, le pain et la carafe d'eau. A cela près, c'est un bel état que celui de surnuméraire: je sais ça, moi, qui l'ai exercé pendant trois ans.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Hormis qu'on travaille pour deux,
Et qu'on se passe de salaire,
C'est au fait l'emploi l' plus heureux
Qu'on puisse avoir dans l' ministère.
En fait de placets, ici-bas,
J' vois chacun trembler pour la sienne;
Et, du moins, quand on n'en a pas,
On ne craint pas qu'on vous la prenne.

Mais qu'est-ce qui vient là? Déjà des solliciteurs! Ça commence bien; la journée sera bonne.

SCÈNE IV.

GEORGES, MADAME DURAND, entrant par la gauche.

MADAME DURAND, parlant au suisse.

Où, Monsieur, voilà mon laissez-passer. (A Georges.) Monsieur, la première division, bureau n° 1?

GEORGES.

Il n'y a encore personne.

MADAME DURAND.

Où, Monsieur; mais vous voyez que j'ai un laissez-passer, et ce n'est certainement pas sans peine.

GEORGES.

Je vous dis qu'il n'y a encore personne, excepté un surnuméraire.

MADAME DURAND.

Eh bien! dès qu'il y a quelqu'un.

GEORGES.

Qu'est-ce qui vous parle de quelqu'un? Je vous dis un surnuméraire. Vous arrivez de trop bonne heure.

MADAME DURAND.

Pardon, je croyais qu'on ne pouvait jamais arriver de trop bonne heure. Je vous demanderai

alors la permission d'attendre et de me chauffer au poêle?

(Elle prend la chaise du garçon.)

GEORGES.

Eh bien! c'est sans gêne.

MADAME DURAND.

Voyez-vous, c'est un entrepôt de tabac que je sollicite depuis longtemps, et que j'aurais déjà sans mon mari.

GEORGES.

Est-ce qu'il ne voudrait pas?

MADAME DURAND.

Eh, bon Dieu! il n'a jamais eu de volonté, et encore moins à présent, le pauvre cher homme; mais il n'a jamais su faire les choses à propos. Imaginez-vous qu'il vient de se laisser mourir.

GEORGES.

C'est bien malheureux!

MADAME DURAND.

Où, sans doute, car sans cela j'avais l'entrepôt de Saint-Malo: on prétend qu'il faut un homme pour remplir cette place. Dieu sait, pourtant, comme le défunt s'entendait à remplir une place! Mais comment trouver un mari? Dites-moi, vous qui voyez tant de monde ici, vous ne pourriez pas m'indiquer?...

GEORGES.

Eh, mon Dieu! attendez; je vois d'ici votre homme; c'est même un concurrent redoutable: M. L'Espérance, le plus rude solliciteur.

MADAME DURAND.

Et vous croyez qu'il voudrait?...

GEORGES.

Lui? pour obtenir une place, il est capable de tout. Vous ne le connaissez pas.

AIR: *Je ne suis marié.*

C'est le roi des furets;
Il guette, il rôde, il trotte:
Son unique marotte
Est de courir après
Ses éternels placets.
Du ministère au Louvre,
Dès que la porte s'ouvre,
Soudain on peut le voir
Avec son habit noir.

Chef de bureau, préfet,
Commis, il vous menace;
Craignez d'entrer en place,
Vous aurez son billet
Avec votre brevet:
Car c'est d'après la Gazette
Qu'il règle sa courbette,
Et son souris flatteur
D'après le Moniteur.

En mai comme en janvier,
Que le ministre change,
Lui, rien ne le dérange:
Il ost, sur l'escalier,
Ferme comme un pilier.

Et l'huissier du ministère,
S'il faisait l'inventaire
Ne pourrait l'oublier
Dans notre mobilier.

Dans les mêmes instants
On le voit aux finances ;
Il est aux audiences,
Et trouve encor du temps
Pour nos représentants.
En un mot, il se fatigue,
Marche, travaille, intrigue
Le tout, pour parvenir
A ne rien obtenir.

MADAME DURAND.

Il pourrait finir par arriver, et c'est un rival trop dangereux. Mais dès que vous me promettez de lui parler... Que d'obligations je vous en ai. (Fouillant dans son sac.) Mon Dieu ! je n'ai là que mon mouchoir et ma pétition. Mais je crois entendre sonner dix heures. Je puis entrer, je crois ?

GEORGES.

Oh ! sans difficulté ; mais une autre fois ayez plus de mémoire, et rappelez-vous qu'on n'entre qu'à dix heures. C'est qu'en venant si tôt, on se presse, et on oublie toujours quelque chose. (A part.) Attrape ça. (Madame Durand entre dans le bureau à droite.) Et moi, n'oublions pas le déjeuner de M. Armand. (Il entre également à droite, avec un petit pain et une carafe d'eau.)

SCÈNE V.

LESPÉANCE, en bas noirs ; habit noir serrant la taille, chapeau sur la tête ; il ouvre la porte vitrée à gauche, et regarde autour de lui.

Personne. Si je me suis bien orienté sur ma carte topographique du ministère, voici la grande entrée et l'escalier du ministre ; et c'est par là que moi, Félix Lespérance, je prétends enlever l'entrepôt de tabac de Saint-Malo, vacant par décès du titulaire. Ils sont là, par l'entrée ordinaire, trois ou quatre cents personnes à attendre leur tour, chacun son numéro. On appelle n° 1, n° 2, n° 3 ; moi qui ai justement le 399, et dès que je voulais me faufiler ou anticiper sur le voisin, ils étaient tous à crier : *à la queue ! à la queue !* et puis les bourrades *vlan, vlan* ; encore si ça avait dû me faire avancer, je ne dis pas ; parce que dès qu'on avance, le reste n'est rien. Mais quand j'ai vu que c'était en pure perte, je les laisse là ; je fais le tour, et j'entre par la grande porte avec Azor, qui ne me quitte pas, et qui connaît tous les ministres comme moi-même. « Monsieur ! monsieur, les chiens n'entrent pas. » Je ne prends pas ça pour moi ; je continue mon chemin. « Monsieur, votre chien ! » Je ne fais pas semblant de le connaître ; je vas toujours comme s'il n'était pas de ma compagnie ; et, pendant que le suisse, en baissant sa

hallebarde, poursuit ce pauvre Azor dans la cour, je me glisse imperceptiblement derrière lui, et me voilà ; et il y a des musards qui vous disent : « Mais comment donc faites-vous ? on vous trouve partout. » L'audace ; je ne connais que l'audace, moi. Audacieux et fluet, et l'on arrive à tout.

SCÈNE VI.

LESPÉANCE, ZURICH, en Suisse, avec le baudrier et la hallebarde.

ZURICH.

Où il être donc ste petite monsir ?

LESPÉANCE.

Ah, diable !

ZURICH.

Comment havre-fous fait pour entrir, toi ?

LESPÉANCE.

Pardj, par la porte.

ZURICH.

Tairteff ! toi n'entrir pas.

LESPÉANCE.

Vous voyez bien que si, puisque me voilà.

ZURICH.

Où être la petite feuilleton, le garte de babier pour la passage ?

LESPÉANCE.

Vous voulez dire ce papier par le moyen duquel on passe sans difficulté ? Vous voyez bien qu'il me serait inutile, ainsi n'en parlons plus.

ZURICH.

J'entendre boint, et être ingorruptible. (Tendant la main.)

LESPÉANCE.

Mais encore...

ZURICH, tendant toujours la main.

A moins de afoir des motifs brébondérants.

LESPÉANCE.

Mais quand je vous dis en bon français...

ZURICH.

Je entendre point le français.

LESPÉANCE, à part.

Et moi, au contraire, j'entends fort bien le suisse. J'entends bien ce qu'il veut dire avec ses motifs prépondérants ; je le comprends mieux que lui ; mais si une fois on les habituait à cela, on n'en finirait pas. J'aime mieux prendre le plus long, c'est plus court.

ENSEMBLE.

Air de Gilles en deuil.

Allons, puisqu'il faut que je sorte,
Solliciteur intelligent.
Gagnons tout doucement la porte,
Disparaissons pour un instant.

ZURICH.

Allons, lalloz que mousir sorte...
Je suis un sousse intelligent.

Allons, vite, gagnez la porte,
Et disparaissez à l'instant.

LESPÉRANCE.

Le hasard me sera propice,
Et je n'ai nul désir, vraiment,
D'aller me faire avec un Suisse
Une querelle d'Allemand.

ENSEMBLE.

Allons, puisqu'il, etc.

ZURICH.

Allons, falloir que, etc.

(Lespérance sort.)

SCÈNE VII.

ZURICH, seul.

Il être comme ste monsieur de fouloir attraper moi, qui haïre été autrefois le loustic de la réclamation, et qui être toujours cratement fine pour le malice. Ce être bien cratement ionmache que j'haïre la fue un heu passe, ce être gabable pour empêcher moi de faire mon jemin; n'importe. Qui fa là?

SCÈNE VIII.

ZURICH, LESPÉRANCE. Il ouvre vivement la porte et traverse le théâtre d'un air lesté et dégagé; il a sur les yeux des lunettes vertes; il est sans chapeau et l'habit ouvert; il a une plume dans la bouche, des papiers sous le bras, et un rouleau à la main. Il se dirige vers la porte du bureau.

ZURICH.

Qui fa là?

LESPÉRANCE, parlant avec la plume entre les dents.
Je suis de la maison, je suis de la maison.

ZURICH.

C'est chuste, ce être un employé. Je retourne à mon boste.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LESPÉRANCE, seul.

C'est encore moi. Je suis sûr qu'à ma place un solliciteur ordinaire, un pauvre diable, comme on en voit tant, se serait tenu pour battu. (Prenant son chapeau, qui est attaché sous la basque de son habit.) Mais aussi il faut savoir solliciter. (Articulant.) Il faut savoir solliciter; c'est un art comme un autre, et un art qui a ses principes; pour y exceller, il faut avoir de certaines qualités personnelles; ça ne se donne pas. Par exemple, une jambe taillée pour la course; voilà une jambe à succès. Mais me voilà enfin dans le camp des Grecs; il faut songer à l'attaque. J'ai là ma demi-douzaine de pétitions, jamais moins, quelquefois plus, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver. Si j'es-

sayais... Justement voici le garçon de bureau avec lequel j'ai fait connaissance en parlant de la pluie et de la politique.

SCÈNE X.

LESPÉRANCE, GEORGES, sortant du bureau.

LESPÉRANCE.

Si je pouvais me le gagner par quelques familiarités.

(Voyant que Georges prend du tabac, il s'avance derrière lui et prend une prise dans sa tabatière.)

GEORGES, se retournant.

Eh! c'est monsieur Lespérance!

LESPÉRANCE.

Moi-même, mon cher Georges. (Le regardant.) Heim! quelle santé ils ont dans ces bureaux; se porte-t-on comme ça?

GEORGES.

Parbleu! je parlais de vous tout à l'heure à une dame.

LESPÉRANCE.

Voyez ce brave Georges! Je te dirai quelque chose tout à l'heure; pour le moment j'ai une affaire indispensable, qui me force à entrer là dedans.

GEORGES.

Non, ça ne se peut pas.

LESPÉRANCE.

Comment! tu crois qu'il n'est pas possible?...

GEORGES.

Non, à moins qu'un de ces messieurs ne vous fasse entrer; moi, je ne puis prendre sur moi... (Lespérance regarde toujours la porte sans écouter Georges.) Pour en revenir à cette dame, elle voulait vous faire avoir l'entrepôt de Saint-Malo.

LESPÉRANCE, vivement.

Heim! qu'est-ce que c'est? de Saint-Malo, celui que je sollicite?

GEORGES.

Et même elle vous offre sa main.

LESPÉRANCE.

Par exemple, c'est dans ces moments-là qu'on apprécie vivement l'avantage d'être célibataire.

GEORGES.

Si vous consentez à l'épouser, vous n'avez qu'à parler.

LESPÉRANCE.

Il n'y a pas de doute, et dès qu'elle a l'entrepôt...

GEORGES.

Je ne dis pas cela; je dis qu'elle est sûre de l'avoir dès qu'elle veut aura.

LESPÉRANCE.

Non, non, nous ne nous entendons plus.

GEORGES.

Songez donc qu'il lui faudrait un mari pour avoir l'entrepôt.

LESPÉRANCE.

Au contraire, il faut qu'elle ait l'entrepôt pour avoir le mari. Diable ! ne confondons pas ; rien d'obtenu, rien de fait. Dis-lui qu'elle sollicite toujours ; si elle est nommée, on verra ; mais en attendant, je vais lâcher de... Eh mais ! voilà justement quelqu'un qui sort. C'est aujourd'hui jour de payement, et j'ai remarqué que ces jours-là on est mieux disposé. (Montrant Armand qui arrive.) Il fait sans doute partie des bureaux ?

GEORGES.

Partie, jusqu'à un certain point.

LESPÉRANCE.

Ah ! je devine... En effet, je ne lui trouvais pas cette gaieté... Au fait, il n'est pas payé pour ça ; c'est égal.

SCÈNE XI.

GEORGES, LESPÉRANCE, ARMAND, auquel
Lespérance fait plusieurs salutations.

ARMAND, sans remarquer Lespérance.

Georges, est-ce que madame de Versac n'a point encore reparu ?

GEORGES.

Non, Monsieur.

ARMAND.

Allons, je vais profiter de cela pour déjeuner ; car j'ai tant d'ouvrage qu'il m'a encore été impossible...

LESPÉRANCE, à part.

Qu'entends-je ? il n'a pas déjeuné ! C'est un homme à moi. Il n'y a que deux moyens : il faut prendre les gens par les sentiments ou par la faim ; il ne serait pas régulier de commencer par la faim, débutons par les sentiments. (Il toussé pour se faire remarquer, et recommence ses révérences.) Monsieur...

ARMAND, à part.

Quel est cet original ? que me veut-il avec ses saluts ?

LESPÉRANCE, saluant toujours.

Vous devinez sans doute ce qui m'amène ; s'il vous restait la plus légère incertitude... (Il salue de nouveau.)

ARMAND.

Vous saluez avec une grâce, une aisance...

LESPÉRANCE.

C'est la grande habitude : il y a dix ans que j'exerce.

ARMAND.

Je devine que vous sollicitez.

LESPÉRANCE.

Vous l'avez dit ; et je compte sur vous, aimable jeune homme : il faut que vous me donniez un coup de main ou un coup d'épaule. Préférez-vous me donner un coup d'épaule ? ça m'est parfaitement égal, pourvu que vous me poussiez.

ARMAND.

Songez donc que je ne suis rien dans l'administration.

LESPÉRANCE.

C'est ce qui vous trompe : vous ne recevez point de salaire, c'est fort bien ; vous ne retirez aucun fruit de votre labeur, c'est à merveille ; vous travaillez *gratis, pro Deo*, c'est encore mieux : mais on vous paye en égards, en bienveillance, et, sous ce rapport, vous jouissez d'un fort joli traitement. (A part.) Voilà pour les sentiments, nous verrons après. (Haut.) Parlez-moi des égards, de la bienveillance : cela tient lieu de tout.

ARMAND.

Les égards, la bienveillance, tout cela ne suffit pas.

LESPÉRANCE.

C'est ce que je dis... (A part.) Oh ! alors, il faut lâcher le déjeuner. (Haut.) Quand je dis que ça tient lieu de tout, c'est une façon de parler. Je conçois, par exemple, qu'on n'engraisse pas avec de l'estime : moi qui vous parle, je jouis d'une considération très-distinguée, et cependant... et cependant si je n'avais pas déjeuné... Avez-vous déjeuné ?

ARMAND, offensé.

Monsieur !...

LESPÉRANCE, affirmativement.

Vous n'avez pas déjeuné, vous cherchiez en vain à le dissimuler. Vous n'avez pas déjeuné.

ARMAND, souriant.

Monsieur, je ne prends jamais rien.

LESPÉRANCE.

Je sais cela à merveille. Vous autres, vous ne prenez jamais rien, mais vous acceptez quelque chose.

ARMAND.

Monsieur !...

LESPÉRANCE.

Une bavaoise au lait.

ARMAND.

Vous vous moquez.

LESPÉRANCE.

Je vois que vous êtes pour la côtelette ; eh bien ! va pour la côtelette et le carafon. (A part.) Ma foi ! lâchons la côtelette.

ARMAND, avec dignité.

C'est assez plaisanter.

AIR : *Fils imprudent, etc.*

En ces lieux je n'ai point d'empire ;
Si jamais je dois en avoir,

En vain on voudrait me séduire.
Je ferai toujours mon devoir.
Je suis Français, et je fus militaire.
L'honneur, Monsieur, jamais ne se paye :
Telle est ma loi.

(Il sort.)

LESPÉRANCE.

Ce garçon-là
Sera toujours surnuméraire.

Allons, c'est jouer de malheur. Tomber sur un surnuméraire qui ne déjeune pas ! Mais c'est égal, il faudra bien... Quelle est cette jeune dame ?

SCÈNE XII.

LESPÉRANCE, MADAME DE VERSAC.

LESPÉRANCE, à part

Je suis bien sûr qu'une figure comme celle-là ne sera pas refusée. Si je pouvais m'accrocher à elle. (Haut.) Oserais-je m'informer de ce que demande Madame ?

MADAME DE VERSAC.

Je cherche quelqu'un qui puisse m'annoncer.

LESPÉRANCE.

Je vois que Madame a un laissez-passer ?

MADAME DE VERSAC.

Oui, Monsieur.

LESPÉRANCE.

Si j'osais lui offrir mon bras : une femme seule se trouve souvent embarrassée. Comment se reconnaître dans ces corridors, dans ces escaliers ? tandis qu'avec un cavalier...

MADAME DE VERSAC.

Je vous remercie ; je ne veux point abuser...

LESPÉRANCE.

Ça ne me gêne pas du tout, au contraire. S'agit-il d'une place, une réclamation, une pétition ? Si je pouvais être utile à Madame... J'ose dire que je suis assez connu...

MADAME DE VERSAC, à part.

En vérité, voilà un monsieur bien obligeant. (Haut.) C'est une pétition que je dois donner à son excellence ; mais je dois lui être présentée par un chef de division, et je ne sais pas au juste où est son bureau.

LESPÉRANCE.

Voulez-vous me permettre de voir son nom ?

(Prenant la pétition.) Oui, M. de Saint-Ernest ; c'est bien là son bureau. (Gardant la pétition, et offrant son bras à madame de Versac.) Et quand vous voudrez, nous pourrons entrer.

MADAME DE VERSAC.

Mais si vous voulez seulement m'indiquer...

LESPÉRANCE.

Je tiens à vous conduire moi-même.

MADAME DE VERSAC.

Non, décemment, je ne souffrirai pas... Je vous rends mille grâces.

LESPÉRANCE.

Mille, c'est beaucoup ; mais quand on en possède autant que vous, on peut, sans se gêner, en accorder une quantité plus ou moins grande, ce qui fait que je vous en demanderai une. Vous refusez ma protection : eh bien ! moi, je ne suis pas fier, je vous demande la vôtre.

MADAME DE VERSAC, à part.

Voilà qui est singulier ! (Haut.) Certainement, Monsieur, je ne demanderais pas mieux ; mais ne vous connaissant pas, il est indispensable...

LESPÉRANCE.

C'est-à-dire indispensable, si l'on veut. Il y a beaucoup de gens qui sollicitent sans savoir précisément ce qu'ils demandent, et même sans savoir au juste pour qui.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ARMAND.

ARMAND.

Eh quoi, Madame, vous êtes là ! moi qui depuis une heure vous attendais pour conduire !

LESPÉRANCE, à part.

Maudit surnuméraire ! encore une tentative inutile ; je n'arriverai point au ministère. Eh si ! vraiment. Quelle idée !... Qu'est-ce que je risque ?... il aura toujours de ma prose, et présentée par une jolie main... Allons, en avant le bureau des pétitions...

(Il fouille rapidement dans sa poche de côté et tire une pétition qu'il présente à madame de Versac à la place de la sienne.)

Air : *Quand on sait aimer et plaire.*

Puisqu'un autre ici vous donne
Le bras que l'on vous offrait,
A lui je vous abandonne,
Et je vous rends ce placet.

MADAME DE VERSAC.

Croyez qu'au fond de mon âme...

LESPÉRANCE.

Ah ! je ne perds pas l'espoir :
Peut-être allez-vous, Madame,
Me servir sans le vouloir.

ENSEMBLE.

ARMAND.

Souffrez qu'ici je vous donne
Le bras que l'on vous offrait.
A l'espoir je m'abandonne :
J'attends tout de ce placet.

MADAME DE VERSAC.

J'accepte, puisqu'on l'ordonne,
L'offre qu'ici l'on me fait,
A l'espoir je m'abandonne :
J'attends tout de ce placet.

LESPÉRANCE.

Puisqu'un autre ici vous donne, etc.
(Madame de Versac et Armand sortent.)

SCÈNE XIV.

LESPÉRANCE, seul.

LESPÉRANCE.

Récapitulons un peu. Nous disons donc entre les mains de cette dame, deux ou trois que j'ai glissées dans la loge du portier, sous l'enveloppe du *Moniteur*, trois ou quatre qui me restent; il faut croire que sur la quantité il y en aura quelqu'une qui arrivera jusqu'au ministre. Où est le mal de faire ses demandes par duplicata? Quand on devrait avoir deux ou trois places au lieu d'une, voilà tout ce qu'on risque. Voyons donc la pétition de cette dame. (Il lit.) Diable! une place d'inspecteur! rien que cela. Le ministre ne peut qu'y gagner, je ne lui demande qu'un entrepôt. Pourtant, si je pouvais parvenir jusqu'à lui, et lui parler moi-même, ça vaudrait encore mieux. (Il plie la pétition, et la remet dans sa poche de côté.) Allons, Lespérance, un dernier effort. Il faut réussir ou perdre ton nom.

CRIARDET, sur l'escalier.

Le déjeuner de M. le secrétaire général!

GORGES, allant vers la porte vitrée.

Monsieur Sorbet! le déjeuner de M. le secrétaire général!

LE SUISSE, en dehors.

Le déjeuner de la secrétaire générale!

LESPÉRANCE.

Mon Dieu! quel bruit! voilà tout l'hôtel en ruine. Il paraît que c'est une affaire importante, et qu'elle est de celles qui demandent à être expédiées promptement.

SCÈNE XV.

LESPÉRANCE, M. SORBET, une serviette sous le bras et un grand plateau chargé d'un déjeuner.

SORBET, entrant.

Me voilà! me voilà! A peine aujourd'hui a-t-on le temps de se reconnaître. A cette heure-ci tout le bureau est au café.

LESPÉRANCE.

Diable! quelle gaucherie à moi de n'avoir pas déjeuné chez lui! Il peut m'être fort utile. C'est décidé, dorénavant j'y fais tous mes repas. Il ne résistera pas à une consommation un peu active. Dites-moi, Monsieur Sorbet, il paraît qu'il y a de l'appétit parmi les employés?

SORBET.

Dieu merci, ça n'est pas la faim qui leur manque; et si ce n'étaient les crédits, ça irait bien. On s'en retire toujours, parce que les jours de paiement, aujourd'hui, par exemple, on est là des premiers. (Regardant par la porte vitrée.) Ah, mon Dieu!

LESPÉRANCE.

Qu'est-ce que c'est donc?

SORBET.

Vous ne voyez pas dans la cour ce monsieur?

Aut de *Partie carrée*.

C'est l'employé que toute la semaine
Dans son logis j'ai cherché vainement.
Pour me solder une quinzaine,
Il m'a remis au jour de son paiement.

LESPÉRANCE.

Je parierais qu'il vous redoute.
A grands pas je le vois marcher.
Qu'il est léger!

SORBET.

Ah! plus de doute,
C'est qu'il vient de toucher.

Eh! s'il passe la porte, je suis perdu, parce que vous pensez bien que le marchand de vin et le propriétaire...

LESPÉRANCE.

Eh bien! courez-y donc, courez vite. (Lui prenant le plateau et la serviette.) Laissez-moi cela.

SORBET.

Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LESPÉRANCE, seul, tenant le plateau et regardant par la porte vitrée.

Oh! il l'attrapera! il l'attrapera! (Regardant le plateau.) Eh mais! ma foi, dans la situation où je suis, il n'y a qu'un parti déterminé qui puisse me sauver. (Regardant autour de lui.) Personne. Il faudra bien qu'on laisse passer le déjeuner de M. le secrétaire général. (Il s'attache autour du corps la serviette de Sorbet, et prend dans ses mains le plateau.) Je l'ai déjà dit: audacieux et fluet, et l'on arrive à tout.

(Il monte par l'escalier du fond: Criardet se range pour le laisser passer; il disparaît.)

SCÈNE XVII.

ARMAND, MADAME DE VERSAC, sortant du bureau à gauche.

MADAME DE VERSAC.

Concevez-vous mon malheur? le ministre qui ne peut pas nous recevoir aujourd'hui; il n'a accordé d'audiences particulières qu'à deux ou trois personnes dont je viens de voir les noms inscrits: un général, une duchesse, et un M. de la Ribardière que je ne connais point.

ARMAND.

Notre chef de division est désolé de ce contre-temps.

MADAME DE VERSAC.

Et moi j'en suis d'une humeur... Malheur aux personnes qui me feront la cour aujourd'hui!

ARMAND.

Je vois qu'il ne faudrait pas vous demander d'audience particulière.

MADAME DE VERSAC.

Non, certainement. Le ministre a des caprices, tout le monde s'en ressentira. Comment! pas d'audience avant huit jours!

ARMAND.

Il faut espérer qu'une autre fois...

MADAME DE VERSAC.

Et si un autre vous prévient, s'il obtient la place malgré vos droits... Vous voyez bien que si l'on accuse les grands d'injustice, on n'a pas toujours tort.

ARMAND.

On ne peut cependant pas répondre à tout le monde.

MADAME DE VERSAC.

Si, Monsieur; et si jamais je suis ministre, on verra.

ARMAND.

C'est différent. Je vous trouve déjà un air ministériel tout à fait imposant; et dans le cas de votre nomination, je vous prie de ne point oublier ma pétition.

MADAME DE VERSAC.

La voilà, cette maudite pétition que je n'ai pu présenter! Mais je pense maintenant à cet original qui voulait à toute force m'offrir son bras. Je commence à le plaindre, depuis que je sais combien il est désagréable de rester à la porte.

ARMAND.

Lui? il n'y restera pas; il finira par entrer. Il y réussira peut-être plus tôt que vous.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, L'ESPÉRANCE.

(Sur la ritournelle de l'air, on voit L'Espérance descendre rapidement l'escalier.)

L'ESPÉRANCE.

Ah! Je triomphe! ah! quel bonheur!

Ah! je triomphe! ah! quel bonheur!

Je suis nommé, j'ai l'entrepris.

Eh bien! vous ne vouliez pas croire à mon crédit.

ARMAND.

Comment! vous auriez vu le ministre?

MADAME DE VERSAC.

Malgré la consigne?

L'ESPÉRANCE.

Bah! la consigne, est-ce qu'il y en a pour moi? Je ne vous dirai pas comment j'ai franchi l'escalier; me voilà dans le corridor...

Air: *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Je conçois que de cette enceinte
On connaisse mal les détours:
Moi-même dans ce labyrinthe
J'ai fait, je crois, plus de cent tours.
Vainement on passe, on repasse,
L'on va, l'on vient, peu s'en fallait
Qu'en ces lieux je m'égarasse...
J'avais vraiment l'air d'un placet.

J'arrive, sur la pointe du pied, jusqu'à l'antichambre du ministre; je guette, j'observe; j'aperçois une vieille face de solliciteur, physionomie féodale, dont les bâillements annonçaient au moins deux heures d'attente. Je prête l'oreille; il grommelait entre ses dents: « Faire ainsi croquer le marmot à M. de la Ribardière! »

MADAME DE VERSAC, à Armand.

C'est celui dont je vous parlais.

L'ESPÉRANCE.

Il avait l'air de méditer sur l'éternité, à laquelle un solliciteur doit toujours croire. Son tour vient; les deux battants s'ouvrent, et l'huissier annonce, d'une voix de Stentor: « M. de la Ribardière! » Notre homme cherche à se soulever d'un fauteuil où il avait, pour ainsi dire, pris racine. Embarassé de sa toux, de son parapluie à canne et surtout de son épée, une faiblesse le fait retomber dans son fauteuil. Je ne perds pas un instant, et, tandis qu'il s'efforce de se redresser, je m'élanche comme une flèche: j'étais dans le cabinet du ministre et j'avais déjà fait deux ou trois révérences, qu'il n'était pas encore debout.

MADAME DE VERSAC.

J'avoue que je ne connaissais pas cette manière d'escamoter une audience.

L'ESPÉRANCE.

Son Excellence témoigne d'abord quelque surprise. Je tire au hasard de ma poche une de mes pétitions; Son Excellence daigne la lire en disant: « Ah! je sais ce que c'est. » Je le crois bien: c'était peut-être la quatrième qu'il recevait. « Je » connais les talents de ce jeune homme. » Ce jeune homme! Votre Excellence est bien bonne, ci-devant jeune homme. « D'ailleurs, continue-t-il, c'est une famille de braves. » Je ne sais pas ce qui a pu dire cela à Son Excellence; le fait est que j'ai eu un frère conscrit. Alors, après avoir écrit quelques mots de sa main, le ministre a remis la pétition au secrétaire, en disant: « Que le brevet » soit expédié sur-le-champ. »

MADAME DE VERSAC.

Comment! il est possible...

LESPÉRANCE.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Ma pétition est au secrétariat général; et comme c'est à votre bureau que ça vient, je vous prierai de me faire délivrer cela promptement.

MADAME DE VERSAC.

Eh bien! qu'en dites-vous?

ARMAND.

Ma foi, si c'est là ce qu'on appelle l'art d'obtenir des places, je risque bien de ne jamais en avoir.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DURAND.

MADAME DURAND.

Ah, mon cher Georges! félicitez-moi.

GEORGES, à Lespérance.

C'est la dame dont je vous ai parlé pour ce mariage.

MADAME DURAND.

Je suis certaine d'avoir l'entrepôt de Saint-Malo; j'ai la parole formelle du chef.

MADAME DE VERSAC.

Allons, tout le monde réussit, excepté nous.

LESPÉRANCE.

Vous avez la parole, c'est fort bien; mais moi j'ai la place, et vous sentez qu'alors...

MADAME DURAND.

Ah, mon Dieu! est-il possible?

LESPÉRANCE.

Et cet autre qui voulait m'engager à vous épouser; j'étais joli garçon.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Non c'en est fait, non, plus de mariage;

Je suis place, je suis heureux.

L'entrepôt me tombe en partage;

J'obtiens enfin l'objet de tous mes vœux.

Depuis dix ans que, malgré mon astuce,

Je cours toujours, je commence à m'user;

Où me devait une place, ne fut-ce

Que pour me reposer.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, SORBET.

SORBET.

Il m'a toujours donné un à-compte, mais ce n'est pas sans peine. Où est donc mon déjeuner?

LESPÉRANCE.

Mon ami, je sais ce que vous cherchez; c'est monsieur le secrétaire général qui s'en occupe dans ce moment.

SORBET.

Qui est-ce qui s'est donc donné la peine de le porter?

LESPÉRANCE.

Que ça ne vous embarrasse pas. (Faisant la serviette de sa poche.) Tenez, voilà toujours la serviette; c'est trop juste, elle vous appartient.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, CRIARDET.

CRIARDET à Armand.

C'est un ordre que le ministre a mis au bas de cette pétition.

ARMAND.

Et qu'il faut expédier; c'est bon.

LESPÉRANCE.

Oui, je ne serais pas fâché qu'on m'expédiât.

CRIARDET.

Ah! c'est monsieur? (Le saluant.) Je vous en fais mon compliment.

LESPÉRANCE.

Ce que c'est que le vent de la faveur! ça vous courbe les uns, ça vous redresse les autres. Je suis persuadé que dans ce moment-ci je gagne au moins deux bons ponces.

MADAME DURAND.

L'entrepôt de Saint-Malo donné à un autre, après ce qu'on m'a promis! Ça n'est pas possible!

LESPÉRANCE.

Signé du ministre, rien que ça. (A Armand.) Donnez-lui en lecture, je vous en prie.

ARMAND.

Volontiers. (Il jette les yeux sur la signature.)

LESPÉRANCE.

Non, lisez dès le commencement; je ne suis pas fâché qu'on voie comment je rédige une demande.

ARMAND, lisant.

« A son Excellence, etc.

» Monseigneur,

» Jules Armand, ancien lieutenant de chasseurs, a l'honneur de vous exposer... » Que vois-je?

LESPÉRANCE, l'interrompant.

Qu'est-ce qu'il lit donc là? Ne faites donc pas de mauvaises plaisanteries; lisez comme il y a, Benoît-Félix Lespérance.

ARMAND.

Mais non, c'est bien mon nom, Jules Armand; et plus bas, de la main du ministre: « Accordé. » Je me ferai toujours un devoir de rendre justice au mérite. »

LESPÉRANCE, l'interrompant.

De rendre justice au mérite! Effectivement, ce n'est pas ça.

ARMAND, continuant.

« Et je connais celui de monsieur Armand. »

MADAME DE VERSAC.

Eh ! mon Dieu ! c'est ma pétition ! qui donc s'est chargé de la présenter ?

LESPÉANCE, fouillant dans sa poche.

Là, vous verrez que c'est moi-même ; je me serai trompé d'exemplaire.

MADAME DE VERSAC, regardant dans son sac.

Pourtant elle n'est point sortie de mes mains ! Que vois-je ? Benoit-Félix Lespérance !

LESPÉANCE.

C'est une des miennes ; nous avions changé. (Il montre d'autres pétitions.) Tenez, voilà les pareilles. Eh bien ! voilà la première place que j'obtiens de ma vie, et c'est pour un autre ! (A madame Durand.) Il ne m'appartient pas, Madame, de vanter mon crédit ; mais vous voyez ce que je viens de faire pour monsieur, et vous sentez qu'il serait facile, en nous entendant bien...

MADAME DURAND.

Il n'est plus temps, Monsieur ; je suis sûre de l'entrepôt, et n'ai plus besoin de mari.

LESPÉANCE.

C'est différent. J'ai fait là une jolie journée. Jeune homme, vous pouvez vous vanter que votre place m'a donné du mal. C'est égal, il faudra bien que je finisse par en accrocher une.

MADAME DE VERSAC.

Maintenant que j'ai l'honneur de vous connaître, je peux vous y aider, et, si vous le voulez, vous en enseigner le moyen.

LESPÉANCE.

Comment ! si je le veux !

MADAME DE VERSAC.

Air de *Turenne*.

Du temps qui fuit se montrant moins prodigue,
Au travail seul consacrer ses instants ;
Ne rien espérer de l'intrigue,
Attendre tout de ses talents.
Loin de chercher à surprendre des grâces,
Les mériter par son zèle et sa foi ;
Voilà, Monsieur, voilà, sous un bon roi,
Le seul art d'obtenir des places..

LESPÉANCE.

J'en essaierai. (Tirant sa montre vivement.) Ah, mon Dieu ! trois heures et demie ! cela ne sera pas fermé à l'intérieur. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

ARMAND, tirant aussi sa montre.

Qu'est-ce que vous dites donc, trois heures et demie ? Deux heures et demie.

LESPÉANCE.

Dans ce cas je reste. Aussi bien, j'ai encore quelque chose à solliciter. (Tirant une pétition de sa poche, et s'adressant au public.) Messieurs, Benoit-Félix Lespérance a l'honneur de vous exposer que :

Air du *Pot de fleurs*.

Dans ce pays on rencontre à la ronde
Nombre de gens qui ne sont pas places,
Pour qu'ici nous ayons du monde,
Envoyez-nous ceux que vous connaissez.
Et s'ils craignent encor quelques disgrâces,
Messieurs, dites-leur de ma part :
Qu'on est chez nous, à six heures un quart,
Toujours sûr d'obtenir des places.





LES DEUX PRÉCEPTEURS,

ou

ASINUS ASINUM FRICAT,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÉLÉE DE COUPLÉTS,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 19 juin 1817.

En Société avec M. Moreau.



Personnages.

M. ROBERVILLE, riche propriétaire.	♂	JEANNETTE, jardinière du château, nièce de Cinglant.
CHARLES, son fils.		ÉLISE, cousine de Charles.
CINGLANT, maître d'école.		ANTOINE, domestique.
LEDRU.	♂	VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

La scène se passe dans un château de la Brie.

Le théâtre représente un jardin : à gauche un pavillon ; à droite, une charmille et un petit mur.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, seule, assise et travaillant : ÉLISE, s'avancant sur la pointe du pied, le long de la charmille.

ÉLISE.

Jeannette ! mon oncle est-il là ?

JEANNETTE.

Comment ? c'est déjà vous, Mademoiselle Élise, voilà à peine dix minutes que vous êtes enfermée dans votre chambre.

ÉLISE.

Dix minutes ! il y a au moins une heure que je touche du piano. Écoute donc, on a besoin de repos ; on ne peut pas toujours travailler.

JEANNETTE, quittant son ouvrage.

C'est drôle, malgré ça.

ÉLISE.

Comment ! c'est drôle ?

JEANNETTE.

Oui ; d'puis que monsieur Charles, votre cousin, est venu de Paris, où il avait été pour s'instruire dans son éducation qui est encore à faire, on ne se reconnaît plus au château ; votre oncle

lui-même, qui était toujours enfoncé dans ses comptes d'arithmétique, ne fait plus que guetter son fils pour l'empêcher de vous voir ; si bien qu'il est toute la journée à fermer sa porte, et lui à passer par la fenêtre.

Air du vaudeville de *Ninon*.

Mais je vois bien qu'il a beau faire,
Tous ses calculs sont en défaut ;
En bas s'il vous tient prisonnière,
Il a soin d' l'enfermer là-haut !
C'est en vain qu'il murait la fenêtre,
Que d' grill' il nous l'rait entourer :
On dit qu' l'Amour est un p'tit traître
Qui trou' partout moyen d'entrer.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; CHARLES, paraissant sur le haut du mur à droite.

CHARLES.

Élise ! Élise ! c'est moi !

JEANNETTE, l'apercevant.

Qu'est-ce que je disais ? Eh bien ! v'là des deux côtés des leçons bien apprises.



WILKINS

PIRE A CE QUE MCI... 1781

CHARLES.

Écoute donc, Jeannette, pourquoi mon père veut-il faire de moi un savant ?

ÉLISE.

Sans doute; Charles a étudié assez longtemps.

CHARLES.

J'ai dix-sept ans passés, que veut-on que j'apprenne encore ?

Air du *Vandeville de la Robe et les Bottes.*

Je sais qu'Élise est bien jolie,
Que son cœur se peint dans ses yeux;
Je sais que sa vive folie
Cache les dons les plus heureux;
Je sais qu'aussi bonne que belle,
Ma cousine m'aime... et je sais
Que je n'aimerai qu'elle.

ÉLISE.

Mon cousin en sait bien assez.

JEANNETTE.

C'est ce que j'entends dire à tout le monde, jusqu'à mon oncle le maître d'école, qui s'y connaît, j'espère, et qui disait l'autre jour à votre père, vous savez bien avec son geste : (Frappant le revers de sa main gauche avec la paume de la main droite.) « J'ai bien peur qu'il n'en sache trop long. »

CHARLES, à Élise.

Tu l'entends, j'en sais trop long; ainsi, bonsoir à tous les livres; il faut se divertir, il n'y a que cela d'amusant; d'ailleurs, on ne peut pas travailler quand on est amoureux.

ÉLISE.

Mais quand on est marié, quelle différence!

CHARLES.

On étudie ensemble.

ÉLISE.

On s'encourage mutuellement.

CHARLES.

Tu ne connais pas ça, toi, Jeannette: ah! si tu avais aimé!

JEANNETTE.

Allez! allez, j'ai passé par là.

CHARLES.

Comment?

JEANNETTE.

Pardi! est-ce que je travaille plus que vous, donc? V'là trois semaines que je suis après ce tablier-là, regardez où il en est; et tout ça, c'est depuis ce voyage que j'ai fait avec votre tante.

Air: *Celui qui sut toucher mon cœur.*

Où, les garçons de ce pays
N'osaient regarder une fillette:
A Paris, ils sont plus polis
Que les garçons de ce pays.
Voilà comment
J'ai su que j'étais gentillette:
Voilà comment
L'on apprend en voyageant.

Mais les garçons de ce pays,
S'ils aiment, aiment toujours leurs belles;

Hélas! ils n'ont pas à Paris
Même défaut qu'en ce pays!
Voilà comment
Je sais qu'il est des infidèles;
Voilà comment
L'on apprend en voyageant.

ÉLISE.

Comment! tu ne nous as pas conté cela! était-il jenne? était-il aimable?

JEANNETTE.

Ah! dam! ça n'était pas comme nos paysans, il avait un habit doré.

CHARLES.

Un habit doré?

JEANNETTE.

Et un chapeau tout de même.

CHARLES.

Ah! j'entends; c'était un valet de chambre, ou quelque chose d'approchant.

JEANNETTE.

Oui; mais il devait faire fortune. Il disait que son maître, qui avait un hôtel rue du Helder, avait commencé comme lui, et qu'il ne fallait jamais désespérer de rien.

CHARLES.

Eh bien!

JEANNETTE.

Eh bien!... C'est alors que mon oncle vint à Paris pour chercher son diplôme de chef d'école primaire: il me ramena ici avec lui, sans que j'aie pu dire adieu à personne (regardant son ouvrage), et v'là six mois que je ne fais plus que de gros soupirs.

CHARLES.

Cette pauvre petite Jeannette! Va, je te promets, moi, de prendre des informations, et dès que nous serons mariés, tu verras... Mais il faut que je vous fasse part d'une idée que j'ai. (A voix basse.) Il se trame ici quelque chose contre nous.

JEANNETTE.

Ah! mon Dieu!

CHARLES.

Mon père est depuis quelque temps en grande conférence avec le maître d'école.

ÉLISE.

Pourtant, ils ont l'air de moins surveiller nos démarches.

JEANNETTE.

C'est une frime.

ÉLISE.

On aura peut-être eu quelques soupçons sur le petit bal que nous devons donner ce soir.

JEANNETTE.

Non, non, monsieur va toujours dîner en ville; car il a demandé des chevaux pour quatre heures; il y a encore quelque autre manigance.

CHARLES.

Eh bien! formons une ligue offensive et défensive.

sive, et nous verrons si à nous trois nous n'avons pas autant d'esprit qu'eux.

Air du *brancé sans fin*.

A nous seuls ayons recours,
Ne nous laissons point abattre;
Le succès attend toujours
La jeunesse et les amours.

JEANNETTE.

J'vais tout guetter comme il faut :
Ruser, pour nous c'est combattre ;
Et que j'entende un seul mot,
J' promets d'en deviner quatre.

TOUS.

A nous seuls ayons recours, etc.

CHARLES.

Et surtout, quoi qu'il arrive, n'ayons pas peur, et tenons-nous ferme... Ah ! mon Dieu ! c'est mon père !

(Élise et Jeannette se sauvent.)

SCÈNE III.

CHARLES, M. DE ROBERVILLE, *retenant*
Charles par le bras.

ROBERVILLE.

Restez, restez, Monsieur ; voilà donc comme vous vous livrez à l'étude ! Croyez-vous que c'est ainsi que j'ai fait ma fortune, et que je suis devenu un des premiers propriétaires de la Brie ?

Air du vau-deville de *Gusman d'Alfarache*.

Demeurer au septième étage,
Ne sortir qu'une fois par mois,
Lire et prier... c'était l'usage
De la jeunesse d'autrefois !
Prenant ses goûts pour des oracles,
Traitant son maître de pédant,
Et faisant son droit aux spectacles,
Telle est la jeunesse à présent !

CHARLES.

Même air.

Ainsi que vous, je rends hommage
À la jeunesse d'autrefois :
Mais permettez que, de notre âge,
J'ose ici défendre les droits.
Nourrie au sein de la victoire,
Pour son pays prête à donner son sang,
Aimant les beaux-arts et la gloire,
Telle est la jeunesse à présent !

ROBERVILLE.

Je vous prévins, Monsieur, que je ne me laisserai pas séduire par vos belles paroles ; j'ai pris un parti, et vous apprendrez mes résolutions.

CHARLES.

Comment, mon père ! eh ! pourquoi pas tout de suite ?

ROBERVILLE.

Oh ! rassurez-vous, cela ne tardera pas ; et j'espère qu'aujourd'hui même... Jusque-là, vous avez congé.

CHARLES, à part.

Quand je disais qu'il se tramait quelque chose. Allons retrouver ma cousine, et détachons-leur Jeannette.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ROBERVILLE, CINGLANT¹.

CINGLANT, à la cantonade.

Voyez si je trouverai cette petite fille ! (A Roberville.) Pardon, je cherchais ma nièce Jeannette.

ROBERVILLE.

C'est vous, Monsieur Cinglant ; est-ce que votre école est déjà fermée ?

CINGLANT.

Où ; (Faisant le geste indiqué.) J'ai expédié tout cela bien promptement. Et notre affaire, où en est-elle ?

ROBERVILLE.

Ma foi, je me suis décidé à suivre vos conseils.

CINGLANT.

Il n'y a que ça ; la sévérité, la sévérité. Moi, d'abord, dans mon école primaire, je ne connais pas d'autre système d'éducation. Tel que vous me voyez, j'ai été, pendant quinze ans, correcteur à Mazarin, et j'ose dire qu'on pouvait reconnaître ceux qui avaient passé par mes mains.

Air : *Sans mentir*.

J'en eus le bras en écharpe,
Tant parfois je frappais fort ;
J'ai soigné monsieur Labarre,
J'ai formé monsieur Chamfort :
J'eus mainte fois l'avantage
De leur donner sur les doigts ;
Leurs talents sont mon ouvrage...
Mais maintenant, je le vois,
Ça n'a plus (bis) comme autrefois.

N'est-il pas bien ridicule
Qu'on oublie le décorum,
On échappe à la ferule,
On déchire nos pensum ?
Mais calmons notre colère,
Tout n'est pas perdu, je crois,
Et sur la gent écolière,
Reprenant nos anciens droits,
Ça r'viendra bis comme autrefois.

Par malheur, votre fils est maintenant trop grand pour qu'on puisse... l'enfermer.

ROBERVILLE.

C'est ce que je vois.

CINGLANT.

Il lui faut alors, comme je vous l'ai dit, un bon gouverneur bien rigide, qui le surveille sans cesse, qui même pour cela habite au château.

ROBERVILLE.

Sans doute.

¹ Dans tout le cours de ce rôle, l'acteur doit affecter le tic indiqué par Jeannette, dans la scène II, frapper continuellement d'une main sur le dos de l'autre.

CINGLANT.

Qui dîne tous les jours à votre table.

ROBERVILLE.

C'est ce que je me suis dit. Je donne en outre mille écus, et je ne peux pas faire moins pour un homme de mérite, un professeur de l'Athénée !

CINGLANT, stupéfait.

Comment donc ? ce n'est pas...

ROBERVILLE.

Il arrive aujourd'hui même de Paris ; vous voyez que je n'ai pas perdu de temps, depuis que vous m'avez donné cette idée, car c'est à vous que je la dois. Aussi, je ne l'oublierai pas ; et vous et votre nièce pourrez toujours compter sur moi. Adieu, mon cher Cinglant.

CINGLANT.

Monsieur... certainement... mon zèle...

SCÈNE V.

CINGLANT, JEANNETTE.

CINGLANT.

Ah, morbleu ! j'étouffe de colère !

JEANNETTE, accourant.

Mon oncle ! mon oncle ! qu'est-ce que vous a donc dit M. Roberville ?

CINGLANT.

Il m'a dit... il m'a dit... Que je suis furieux ! aussi à l'école chacun s'en ressentira... N'est-ce pas une horreur ! la table, le logement et mille écus ? Quand, bon an, mal an, mon école primaire ne me rapporte pas trois cents livres... Ah ! on verra...

JEANNETTE.

Mais, mon oncle...

CINGLANT.

Taisez-vous, Mademoiselle ; vous êtes bien heureuse qu'il n'y ait pas dans le village une école de petites filles.

JEANNETTE.

Mais je vous demande ce que vous avez.

CINGLANT.

AIR : du vaudeville de *Haine aux hommes*.

Il s'en r'pentira bientôt.
C'est une horreur ! une infamie !
On verra si je suis un sot.

JEANNETTE.

Qu'a-t-il donc fait je vous en prie ?

CINGLANT.

Corbleu ! ce qu'il a fait ! va
Faire exprès venir de la ville
Quelque pédant, quelque imbecille...
Comme si je n'étais pas là.

JEANNETTE.

C'est vrai, c'est une injustice.

CINGLANT.

Mais on le verra, ce gouverneur !... D'ailleurs, M. Charles ne pourra pas le souffrir, et m'aidera à le mettre à la porte. Nous serons tous contre lui, n'est-ce pas, Jeannette ?

JEANNETTE.

Allons, encore une conspiration.

CINGLANT.

Avertis-moi seulement dès qu'arrivera ce petit phénomène.

SCÈNE VI.

JEANNETTE, seule.

Soyez tranquille. Mais, voyez donc, qu'est-ce que se serait attendu à cela ! Un philomène ! Ah, mon Dieu ! M. Charles avait bien raison de craindre quelque malheur !... Mais qu'est-ce que j'entends donc là ?

SCÈNE VII.

JEANNETTE, LEDRU.

LEDRU, parlant à la cantonade.

Non, je vous remercie, je n'ai point de malle ni de valise ; je n'aime point à me charger en voyage... Est-ce qu'il n'y a personne pour m'annoncer ?

JEANNETTE.

Tiens ! quel est ce monsieur-là ?

LEDRU, d'un air préoccupé, sans regarder Jeannette.

Mademoiselle, voulez-vous avoir la bonté de prévenir votre maître qu'un savant distingué, qu'il attend aujourd'hui...

JEANNETTE, le regardant attentivement.

Ah, mon Dieu ! Eh mais ! c'est lui !

LEDRU.

C'est lui... il n'y a pas de doute, dès que je vous le dis. Annoncez le gouverneur de son fils !

JEANNETTE, troublée, et continuant à le regarder.

Le gouverneur !... Eh mais !... cependant... pardon, Monsieur... c'est que je croyais... je pensais... Je vais lui dire que vous êtes là, et que quelquefois... il y a des rencontres... et des ressemblances... Ah, mon Dieu ! que c'est étonnant !

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LEDRU, seul.

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette petite fille ? je ne l'ai pas trop regardée ; mais il semble étrange qu'elle ait l'air tout étonné de voir un homme comme moi. Allons, Ledru, de l'effronterie ! j'ai fait de tout dans ma vie, je ferai bien le savant... D'ailleurs, j'ai les premières notions ; je possède,

je puis le dire, une certaine littérature d'anti-chambre, quand ce ne serait que les romans que je lisais autour du poêle, lorsque j'étais laquais; et puis n'ai-je pas été pendant quelques mois au service d'un professeur de l'Athénée et d'un journaliste? ça vous rompt bien au métier. Ne perdons point de temps, et récapitulons :

(Tirant un porte-feuille et quelques papiers de la poche
de son habit.)

1^o Mon maître avait accepté de M. Roberville la place de gouverneur de ses enfants, quelques petits marmots qu'on mènera comme on voudra.

2^o La table, le logement, et mille écus d'appointements; n'oublions point cela.

Mon maître tombe malade, écrit une seconde lettre pour se dégager; c'est moi qui dois la mettre à la poste : au lieu de cela, je la mets dans ma poche; je demande mon compte, et j'arrive ici à sa place en qualité de gouverneur. Il me semble déjà que c'est assez hardi de conception; et pour le reste, je suis sûr que je ne m'en tirerai pas plus mal que beaucoup d'autres. D'abord j'ai une excellente poitrine, et en fait de dissertation, crier fort et longtemps, voilà tout ce qu'il faut. Mais on vient; c'est sans doute le père. Tenons-nous ferme, et jouons serré!

SCÈNE IX.

LEDRU, ROBERVILLE.

ROBERVILLE.

Où est-il donc ce cher M. Saint-Ange? quel bonheur pour moi de posséder un illustre tel que vous!

LEDRU.

Monsieur...

ROBERVILLE.

J'aime beaucoup les savants, quoique je ne le sois guère.

LEDRU.

Monsieur, ça vous plaît à dire.

ROBERVILLE.

Non, je me connais.

AH : Un homme pour faire un tableau.

J'ai fréquenté jusqu'à présent
La Bourse plus que le Parnasse;
Mais je sais payer le talent...

LEDRU.

Ah! que ne suis-je à votre place!
Le talent a de quoi flatter;
Mais j'aimerais mieux, à tout prendre,
Être en état d'en acheter
Que de me voir forcé d'en vendre.

ROBERVILLE.

Monsieur, je suis sûr que vous nous en donnerez pour notre argent, et que, grâce à vous, mon fils va devenir...

LEDRU.

Vous pouvez être sûr que je le servirai... qu'est-ce que je dis donc? que je l'instruirai... à ma manière. Enfin je lui apprendrai tout ce que je sais, et ça ne sera pas long; mais je suis impatient de voir le petit bon homme.

ROBERVILLE.

Mais il n'est pas si jeune! je ne vous ai pas dit qu'il avait dix-sept à dix-huit ans.

LEDRU.

Ah! diable, j'aurais mieux aimé le commencer. Il faudra presque qu'il oublie ce qu'il a appris, pour que nous soyons au pair, et que nous puissions nous entendre.

ROBERVILLE.

Je vous ai écrit que c'était un jeune nourrisson des muses.

LEDRU.

J'entends bien; mais je comptais sur un nourrisson de trois ou quatre ans.

ROBERVILLE.

Comment donc? il sait le latin.

LEDRU.

Ah! il sait le latin! Alors il n'est pas nécessaire que je lui en parle. C'est toujours ça de moins.

ROBERVILLE.

Les mathématiques.

LEDRU.

Les mathématiques? Alors il faudrait avoir la complaisance de m'apprendre ce que vous voulez que je lui montre.

ROBERVILLE.

Mais, j'entends par là perfectionner son éducation.

LEDRU.

Où! ce que nous appelons le dernier coup de serviette.

ROBERVILLE.

Non, ce n'est pas ça que je veux vous dire; j'entends son caractère.

LEDRU.

J'y suis; qu'il soit poli avec les domestiques; qu'il ne jure pas après eux.

ROBERVILLE.

Oui, c'est fort bien, sans doute; mais ce n'est pas là l'essentiel.

LEDRU.

Si fait, si fait; nous autres nous jugeons toujours un homme là dessus.

ROBERVILLE.

A la bonne heure; mais il est bon de vous apprendre que mon fils est amoureux, et de sa cousine encore. Ce n'est pas que dans quelque temps je ne veuille les unir; mais vous entendez bien que jusque-là...

LEDRU.

Comment, si j'entends; et les mœurs donc!

ROBERVILLE.

A merveille! Voilà le gouverneur qu'il me fallait. Nous avons ici le chef de l'école primaire. M. Cinglant, auquel je veux vous présenter. C'est celui-là qui sait le latin! et vous allez en découvrir; ce sera charmant!

LEDRU, à part.

Ah, diable! je me passerais bien de la présentation. (Haut.) C'est que... la fatigue du voyage... je ne serais pas fâché de me reposer.

ROBERVILLE.

Que ne parliez-vous? ou va vous indiquer...

(Il tire une sonnette qui tient au pavillou. Au bruit, Ledru se retourne vivement.)

LEDRU.

Où y va!

ROBERVILLE, étouffé.

Comment!

LEDRU.

Je voulais dire: Je crois qu'on y va, car voici justement quelqu'un.

ROBERVILLE, à Jeannette qui arrive.

Montrez à M. Saint-Ange l'appartement du second. Je vais prévenir mon fils de votre arrivée. (A part.) Je suis enchanté de notre précepteur!

SCÈNE X.

LEDRU, JEANNETTE.

JEANNETTE, tenant des clefs à la main, et regardant Ledru.

M. Saint-Ange... je n'en reviens pas!

LEDRU, à part.

Le maître d'école m'inquiète bien un peu; mais le papa n'est pas fort; et comme personne ici ne me connaît...

JEANNETTE.

Oh! je n'y tiens plus! et ma foi, à tout hasard...

(Elle s'éloigne un peu, et appelle à haute voix.) Jasmin!

LEDRU, se retournant vivement.

Qu'est-ce qu'appelle? (Se reprenant à part.) Allons, encore! où ai-je donc la tête aujourd'hui?

JEANNETTE.

C'est lui, j'en étions sûre!

LEDRU, la regardant.

Eh! mais, c'est cette petite qui il y a six mois... à Paris... Aie, quelle gaucherie à moi! (Reprenant de l'assurance.) Eh bien! qu'est-ce, mon enfant? voulez-vous m'indiquer cet appartement?

JEANNETTE.

Comment, Monsieur Jasmin, vous ne voulez pas me reconnaître?... Quand vous étiez laquais, rue du Helder...

LEDRU.

Ah! mon Dieu! elle va me compromettre!

JEANNETTE, pleurant.

Vous m'aviez bien dit que vous feriez une fortune; mais ça devait être pour la partager avec moi. Ah! ah! ah!

LEDRU.

Allons, si elle se met à pleurer comme ça, il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Jeannette, vous êtes dans l'erreur, je ne suis pas ce que vous croyez; vous me confondez avec quelque mauvais sujet.

JEANNETTE.

Ah! que c'est bien vous! je vous reconnaissons bien; allez, je ne sommes pas comme vous.

Air de *Lisbeth*.

Se peut-il que l'ambition,
Monsieur Jasmin, ainsi vous tienne?
D'un jeune homm' de condition,
Vous n'iez faire l'éducation,
Quand vous n' deviez fair' que la mienne.
L' peu qu' vous m'aviez appris déjà
N'est pas sorti de ma pensée:
La l'çon d'vait-elle en rester là?
Vous l'aviez si bien commencée.

Mais depuis que vous êtes gouverneur, vous m'avez oubliée; et vous ne voulez pas que je sois gouvernante!

LEDRU.

Qu'est-ce qui se serait attendu à ça? Ce sont toujours les femmes qui m'ont perdu; elles m'empêcheront de faire mon chemin. Dès que je veux me lancer au salon, je trouve toujours des connaissances d'antichambre!

JEANNETTE.

Mais, allez, c'est affreux! tout le monde saura votre perfidie!

LEDRU.

Ah, mon Dieu! si l'on venait... Jeannette, vous me faites expier bien chèrement les erreurs d'une jeunesse orageuse! Mais songez que votre intérêt... le mien... parce que vous sentez que le gouverneur n'étant pas Jasmin... et Jasmin... d'un autre côté... mais croyez que mon cœur... (Jeannette continue toujours à pleurer.) Eh bien! m'y voilà, m'y voilà; je suis à vos genoux!

JEANNETTE.

A la bonne heure, au moins là, je vous reconnais. Vous ne m'avez donc pas oubliée?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ROBERVILLE.

ROBERVILLE, apercevant Ledru aux pieds de Jeannette.

Qu'est-ce que je vois là?

(Jeannette pousse un cri et s'enfuit en faisant tomber ses clefs.)

LEDRU.

Grands dieux ! c'est le papa ! (Haut.) Je suis sûr que vous avez cru que j'étais à ses genoux ; non, vous l'avez cru.

ROBERVILLE.

Parbleu ! vous y êtes encore.

LEDRU, se relevant.

Le fait est que ça en a l'air ; mais c'est pure galanterie : ce sont ces clefs que je ramassais, assez gauchement il est vrai, mais qu'importe ?

ROBERVILLE.

Ah ! vous êtes galant, Monsieur le professeur.

LEDRU.

Comment, si je suis galant ?

ROBERVILLE.

Et cette sévérité de mœurs dont vous me parliez ?

LEDRU.

La galanterie n'exclut pas les mœurs. (A part.) Faisons-lui du romantique ou je ne m'en tirerai jamais.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver.

Des Grâces, le secours heureux
Ne saurait nuire à mon élève ;
Tel un arbuste vigoureux,
Quoiqu'émoussé, garde sa sève.
C'est la fleur, enfant des Plaisirs,
Qui s'embellit par la culture,
Et que balancent les Zéphirs
Sur les genoux de la Nature.

ROBERVILLE, avec conviction.

Au fait...

LEDRU.

Et beaucoup d'autres considérations que je vous ferais valoir, mais auxquelles peut-être personne ici ne comprendrait rien.

ROBERVILLE.

Dam', je ne suis pas de votre force !

LEDRU.

Ça doit être. Vous ne pouvez pas avoir autant d'esprit que moi, puisque c'est vous qui me payez ; c'est une règle générale.

ROBERVILLE.

C'est juste.

LEDRU.

Autrement, ce serait moi qui serais obligé de vous donner mille écus, ce qui, pour le moment, me gênerait un peu.

ROBERVILLE.

Je venais vous annoncer l'arrivée de M. Cinglant, le chef de l'école primaire dont je vous ai parlé ; mais le voici lui-même. Souffrez que j'aie l'honneur de vous le présenter.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, CINGLANT, CHARLES.

LEDRU, saluant.

Monsieur, enchanté de faire votre connaissance.

CINGLANT, saluant.

Monsieur... certainement... il n'y a pas de quoi... Maudit professeur !... si je pouvais te faire déguerpir !...

ROBERVILLE.

Je vous présente en même temps mon fils, votre nouvel élève.

LEDRU.

Ah ! c'est là lui ?

CHARLES, à part, regardant Ledru.

Allons, Jeannette a raison, il a une tournure originale.

LEDRU, à Charles.

Jeune homme ! vous allez avoir affaire à quelqu'un qui sait ce que c'est que les maîtres !

CINGLANT.

Je présume que Monsieur est un partisan des nouvelles méthodes.

LEDRU.

Mais oui... moi, je les aime assez ; et vous, Monsieur ?

CINGLANT.

Moi, Monsieur, en fait de méthode, la mienne est connue, (Faisant le geste indiqué.) et je n'en ai point d'autre. Mais je serais curieux d'avoir le sentiment de Monsieur sur la question qui, dans ce moment-ci, partage les savants. Monsieur est-il pour ou contre le système de Jean-Jacques ?

LEDRU, à part.

Ah, diable ! il paraît qu'il faut se prononcer. (Haut.) Monsieur, je suis pour ; et au fait, pour-quoi pas ?

CINGLANT.

J'aurais dû m'en douter. Il n'appartient qu'à un jeune professeur de défendre une doctrine aussi pernicieuse et aussi nuisible.

LEDRU.

Pernicieuse... moi je ne vois pas... Pernicieuse... Il faut distinguer...

CINGLANT.

Comment, Monsieur ?

CHARLES, à part.

Voilà une dissertation qui peut être curieuse !

LEDRU.

Que diable ! entendons-nous ; il ne s'agit pas ici de se disputer. Pernicieuse... Je le veux bien... je vous l'accorde... mais nuisible... non pas... Partageons ça par la moitié, c'est bien hométe... Lisez seulement le chapitre de... de son livre du... où il prouve que... et vous verrez après cela ce qui vous reste à dire !

CHARLES.

Au fait, il n'y a rien à répondre à cela.

CINGLANT.

Rien à répondre...

LEDRU.

Est-ce que vous ne vous rappelez pas le chapitre dont je vous parle? Allons, je vois que vous ne l'avez pas lu.

CINGLANT, fièrement.

Apprenez, Monsieur, que je n'ai lu aucun de ces messieurs, et que je m'en fais gloire!

CHARLES, à part.

Voilà deux savants de la même force!

LEDRU, avec feu.

Vous n'avez pas lu ce sublime chapitre... ce chapitre que j'ai là présent, comme si je l'avais sous les yeux. C'est celui où les autres croient le tenir, et lui disent: Ça, ça, ça, ça et ça... Alors il les reprend en sous-œuvre, et leur répond: Ah! vous prétendez que... Et alors il leur prouve ça, ça, ça, ça et ça. Hein, comme c'est écrit! Je change peut-être quelque chose au texte, mais c'est le fond des idées.

CINGLANT.

Eh bien! c'est justement là que je vous arrête; c'est sur le paragraphe que vous venez de citer.

LEDRU.

Ah! vous m'attaquez sur le paragraphe!

ROBERVILLE.

De grâce, modérez-vous!

LEDRU.

Non, laissez; je veux le pulvériser! et lui citer seulement cet autre... ce monsieur... la... son camarade... ce grand...

CHARLES.

C'est sans doute Voltaire.

LEDRU.

M. Voltaire, c'est cela. Si vous aviez passé comme moi sous le vestibule des Français, deux heures chaque soir, au pied de sa statue, vous pourriez vous vanter de connaître vos auteurs! et je soutiens qu'on doit le mettre entre les mains des enfants, même avant qu'ils sachent lire; ça ne peut pas faire de mal, après, je ne dis pas.

CINGLANT.

Je le nie; et je soutiens qu'il vaudrait mieux. (Faisant le geste indiqué.)

LEDRU.

Et les conséquences de votre système! vous ne les sentez pas, vous! Mais dans ce moment-ci, ne sortons pas de la question, savoir: que vous avez tort, et que j'ai raison; ce qu'il fallait démontrer, et ce que j'ai fait d'une manière vigoureuse!

ROBERVILLE.

Le fait est que voilà une discussion qui me paraît diablement savante! Qu'en dis-tu, mon fils?

CHARLES.

Je dis que vous avez raison; que c'est un grand

homme! un homme de mérite! et que je ne m'attendais pas à rencontrer un pareil précepteur.

LEDRU, à part.

J'étais sûr que je les mettrais tous dedans!

CINGLANT, à part.

C'est un ignorant.

CHARLES.

Un ignorant? comme vous y allez! Je suis sûr que la moitié des personnes qui disputent sur ce sujet n'en savent pas autant que lui. Monsieur, je prendrai ma première leçon quand vous voudrez, tout de suite même.

ROBERVILLE.

C'est bien; je vous laisse: je vais dîner en ville, au château voisin, et ne reviendrai que ce soir. Adieu, Monsieur Saint-Ange; je vous confie ma maison.

CINGLANT, à part.

Ma foi, tous ces savants-là, on devrait bien vous les... (Haut.) Je vous baise les mains!

LEDRU.

Je ne baise pas les vôtres.

(Cinglant et Roberville sortent par le fond.)

SCÈNE XIII.

LEDRU, CHARLES.

LEDRU.

Eh bien! ça a été mieux que je ne croyais; et mon élève surtout est un charmant jeune homme!

CHARLES, regardant dans le fond.

Bon! mon père s'éloigne; son cheval est prêt: et dans cinq minutes, nous serons les maîtres de la maison... (A Ledru.) Écoute ici.

LEDRU, regardant autour de lui.

Écoute ici! Ah ça, à qui donc parle-t-il?

CHARLES.

Parbleu! à toi, maraud!

LEDRU.

Ah ça, jeune homme, si vous vouliez modérer vos expressions; c'est un ton auquel je ne suis point habitué!

CHARLES.

Tu t'y remettras; Jeanette m'a tout dit.

LEDRU.

Comment, Monsieur! que signifie...

CHARLES.

Je sais tout, je le répète. J'avais d'abord dessein de t'assommer, mais j'ai changé d'idée. On me donnerait quelque faquin, autant te garder: ainsi, je consens à t'obéir, à condition que tu seras à mes ordres. Aussi bien, je crois me rappeler maintenant ta figure: je t'ai vu, à Paris, chez Sainval, rue de Cérutti.

LEDRU.

Ce n'est pas moi.

CHARLES.

Un effronté coquin...

LEDRU.

Ce n'est pas moi.

CHARLES.

Qui, toute la journée, nous jouait du violon...

LEDRU.

C'est faux.

CHARLES.

C'est ce que je voulais dire, et qui nous écorchait les oreilles.

LEDRU, à part.

C'est juste! (Haut.) Ce n'est pas moi: je suis, j'ose le dire, le Démosthène du violon! J'étais né pour exceller dans les sciences et dans les arts! Je sens ma vocation, on ne garrotte pas le génie!

CHARLES.

Je ne t'empêche pas d'être un homme de génie! et pourvu que tu te conduises en garçon d'esprit, c'est tout ce qu'il nous faut. Mon père doit être parti maintenant; et en son absence, nous voulons donner bal au château: c'est la fête du village.

LEDRU.

Mais, Monsieur...

CHARLES.

Écoute donc, tu es mon gouverneur; c'est à toi à t'arranger pour qu'il n'en sache rien. Mais j'oublie que j'ai des invitations à faire dans le village. Tiens, bats-moi un peu mon habit; je cours mettre ma cravate.

LEDRU.

Mais, Monsieur, est-il décent que votre gouverneur... un professeur distingué...

CHARLES, lui jetant son habit en entrant dans le pavillon.
Allons, fais ce que je te dis!

SCÈNE XIV.

LEDRU, seul, brossant l'habit.

Voilà ce qui s'appelle ne pas avoir la moindre idée des convenances! et il faudra que je lui donne des leçons là-dessus. Mais lui parler dans ce moment-ci...

(Mettant l'habit sur une chaise et le battant.)

AIR de la Sabotière.

Pan, pan, quelle poussière!

Pan, pan, comme on ritait;

Pan, pan, de me voir faire,

Pan, pan, maître et valet!

Bah! moquons-nous des médisants;

Je ne compte que le salaire,

Et vois dans leurs appointements

Le mérite de bien des gens.

Pan pan, c'est un pauvre diable
Fait pour cent francs au plus,
Pan, pan, est honorable,
Pan, pan, pour mille ecus.

SCÈNE XV.

LEDRU, ROBERVILLE.

ROBERVILLE.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce que je vois là? Notre gouverneur qui bat les habits de mon fils!

LEDRU.

Ce n'est rien, ce n'est rien, ne faites pas attention; c'est une suite de mon système d'éducation: comprenez-vous? Je tiens à ce que mon élève soit tenu proprement. Nous autres philosophes, nous regardons la propreté comme le miroir de l'âme.

ROBERVILLE.

D'accord; mais il ne fallait pas vous donner ce soin. Le premier domestique...

LEDRU.

Vous n'y êtes pas. Le domestique, c'est moi. Le premier précepte de la sagesse est de savoir se passer des autres, et de se servir soi-même.

(On entend Charles en dehors.)

CHARLES.

Eh bien! voyons donc cet habit? As-tu fini?

LEDRU.

Vous voyez bien, il faut que je le lui porte.

ROBERVILLE, le retenant.

Comment donc! Je ne souffrirai pas...

LEDRU.

Si fait; laissez donc. Vous voyez qu'il attend.

ROBERVILLE.

Eh bien! qu'il attende: vous resterez. Je veux qu'il apprenne le respect.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES, entrant vivement.

CHARLES.

Ah ça! répond-on, quand j'appelle? (Le menaçant.) Je ne sais qui me retient. (A part.) C'est mon père!

LEDRU.

Non, frappez donc, je vous prie. Je veux savoir qui vous en empêche. (A Roberville.) Faites-moi l'amitié de me prêter votre canne. (A Charles.) Tenez, ne vous gênez pas. Je vous dirai comme ce général ou ce caporal grec, à qui on voulait donner la schlague « Frappe, mais écoute! » (A Roberville.) Hein! comme il est confonlu! Eh bien! voilà comme on les matle, comme on les dompte, comme on leur brise le caractère. Je sais qu'il y a des dangers à courir; mais si on regardait à cela...

ROBEVILLE.

Ma foi ! je n'en reviens pas !

LEDRU.

Maintenant, jeune homme, que vous êtes en état de m'entendre, voici votre habit ; mais ne prenez plus un pareil ton. [L'aidant à mettre son habit.] Je vous le passe encore cette fois-ci ; une autre fois, ce serait une autre paire de manches ; je vous en avertis. (A M. Roberville.) Hein ! quelle leçon !

ROBEVILLE.

Ma foi, c'est un précepteur original ! [Bas à Ledru.] J'étais prêt à partir, quand je me suis rappelé une chose essentielle. C'est aujourd'hui la fête du village, et il faut bien empêcher... Mais vous me conduirez jusqu'à la voiture, et je vous donnerai toutes mes instructions. (A Charles.) Adieu, Monsieur, apprenez à respecter le digne professeur que je vous ai donné.

[Ledru et Roberville sortent.]

SCÈNE XVII.

CHARLES, ÉLISE.

CHARLES.

Ce pauvre Ledru ! Le ciel ne pouvait pas m'envoyer de gouverneur plus commode. Élise ! Élise ! nous sommes les maîtres de la maison, et la place est à nous. (A un paysan.) Antoine, va avertir le village que je donne à danser au château. Ah ! donne des ordres pour les rafraîchissements. Ah ! aie soin de nous avoir un violon, entends-tu ? je veux que la fête soit complète.

ÉLISE.

Et ce gouverneur si sévère dont on m'a parlé ?

CHARLES.

Oh ! que ça ne t'effraye pas.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Pour du coup, votre père est bien parti. J'Fous vu dans l'avenue. Mais vous ne savez pas : au moment de monter en voiture, v'là un petit bonhomme de l'école de mon oncle qui est venu lui apporter une lettre. Votre papa a fait comme ça [faisant un geste d'étonnement] et puis comme ça ; puis il a mis la lettre dans sa poche, et il est parti.

CHARLES.

Oh ! Jeannette n'oublie rien.

JEANNETTE.

Dam' ! quand on regarde, faut tout voir. Ça n'est pas tout, pendant que Monsieur lisait la lettre, Jasin s'est approché de moi.

III.

CHARLES.

Mon gouverneur, tu veux dire ?

JEANNETTE.

Où, votre gouverneur ; et il m'a fait ainsi mystérieusement : « Jeannette, il faut que je vous parle, » et en secret. Où est votre chambre ? » C'est singulier une demande comme ça ! Qu'est-ce qu'il veut donc ?

ÉLISE.

Et tu ne lui as pas répondu ?

JEANNETTE.

Pardine, non, Mamselle ; mais j'ai fait comme ça [étendant le bras] du côté de la grande serre, où je loge ordinairement.

(On entend une musette.)

CHOEUR.

AIR : *La séance est terminée* (FLORÉ CI ZEPHYRE).

C'est la fête du village !

Qu' chacun s'empresse d'accourir.

ÉLISE.

Quel est ce bruit ?

JEANNETTE.

C'est tout le village qui se rend à votre invitation.

(Jeannette sort ; le chœur continue en dehors.)

CHOEUR.

AIR : *La séance est terminée.*

C'est la fête du village !

Que l'on s'empresse d'accourir.

Daignez recevoir l'hommage

Qu'ici nous venons vous offrir.

CHARLES.

D'un rien la sagesse s'offense :

Pour nous en donner comme il faut,

Saisissons vite son absence,

Elle revient toujours trop tôt.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; ANTOINE, PAYSANS
et PAYSANES.

CHOEUR.

C'est la fête du village !

Que l'on s'empresse d'accourir.

TOUS.

Daignez recevoir l'hommage

Qu'ici nous venons vous offrir

CHARLES.

Allons, en place, mes amis, je danse avec Jeannette.

JEANNETTE.

Eh bien ! le violon ?

ANTOINE.

Le voilà.

CHARLES.

Qui est-ce qui en jouera ?

ANTOINE.

Je ne sais, vous n'avez demandé que ça.

CHARLES.

Les ménétriers ?

JEANNETTE.

Ils ont cru que la fête n'aurait pas lieu au château, et ils sont à une lieue d'ici, au bal de la commune.

TOUS.

Comment allons-nous faire ?

(Ou entend du bruit.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS ; LEDRU, entrant tout en désordre.

LEDRU.

Aïe ! Eh !

CHARLES.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est donc ?

LEDRU.

Rien, c'est une aventure assez plaisante qui vient de m'arriver. Aïe les reins !

CHARLES.

Mais encore...

LEDRU.

Non, non, je vous conterai cela. Aïe ! Heureusement, l'on ne m'a pas reconnu, et si le dos est compromis, l'honneur est intact... (Se retournant et apercevant les villageois.) Que vois-je ? voilà justement ce que vous a défendu votre père.

CHARLES.

Qu'est-ce que ça fait !

LEDRU.

Songez donc à ma responsabilité ; je ne peux pas voir ces choses-là.

CHARLES.

Eh bien ! ne regarde pas. Ah ! mes amis, quelle idée ! Nous sommes sauvés : voici mon gouverneur qui est d'une très jolie force sur le violon, et comme il n'est point ennemi des plaisirs, je suis sûr qu'il va nous faire danser, pour peu qu'on l'en prie.

TOUS.

Ah ! Monsieur !

LEDRU.

Non, Messieurs, ma dignité...

CHARLES, bas à Ledru.

Accepte, on je l'assomme.

LEDRU.

Ce sera donc avec plaisir.

JEANNETTE.

Tenez, voilà un tonneau pour placer l'orchestre.

LEDRU, bas à Jeannette.

Taisez-vous, perfide !

JEANNETTE.

Tiens ! qu'est-ce qu'il a donc ?

LEDRU, à Charles.

Que diable aussi, il est impossible de plus me rabaisser. Aidez-moi à monter. (Il se place sur le tonneau.) Allons, en place ! (Les contre-danses se forment, il prend son violon et joue.) Chaine anglaise !

CHOEUR.

Air du Bouquet du roi.

Amis, pour nous quel honneur !

La science

Nous met en danse.

Gloire au talent enchanteur

De monsieur le gouverneur !

CHARLES, à Ledru.

Quelle crainte était la tienne ?

A ce coup d'archet, d'honneur,

Je ne crains pas qu'on te prenne

Ici pour un professeur.

CHOEUR.

Amis, pour nous quel honneur !

La science

Nous met en danse.

Gloire au talent enchanteur

De monsieur le gouverneur !

(La danse est très animée, et Ledru se démène sur son tonneau pour marquer la mesure.)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS ; M. DE ROBERVILLE, dans le fond, une lettre à la main, et les regardant pendant quelque temps.

ROBERVILLE.

A votre aise ! ne vous gênez pas ! C'est donc avec raison que cette lettre m'annonçait qu'on n'attendait que mon départ. Et vous, Monsieur le gouverneur...

LEDRU.

Que voulez-vous que j'y fasse ? est-ce ma faute ? En vous quittant, je les ai trouvés tous installés. Mais le moyen d'empêcher des petites filles de sauter ?

ROBERVILLE.

A la bonne heure ; mais les faire danser vous-même !

LEDRU.

Ah ! ça, c'est différent ; c'est ce que j'ai fait de plus sage. Dès que j'ai vu que je ne pouvais m'opposer au désordre, je me suis dit : Au moins je serai là, et certainement j'y étais, et j'y suis encore.

ROBERVILLE.

Mais enfin, était-ce la position d'un philosophe ?

LEDRU.

Comment, à cause de ce tonneau ? Que diable ! Diogène en avait bien un ; la seule différence, c'est qu'il était dedans, et que j'étais dessus. Vous voyez même que ma position se trouve en quelque sorte plus élevée que la sienne !

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, CINGLANT.

CINGLANT.

Où est-il, où est-il, le coquin que j'ai surpris dans la chambre de Jeannette ?

LEDRU.

Allons, c'est notre maudit maître d'école ; me voilà dedans !

CINGLANT.

Il n'a échappé ; mais en se débattant, il a laissé son chapeau.

LEDRU.

Dieu ! c'est le mien !

CINGLANT.

Comment, c'est à vous, Monsieur le professeur ? Que je suis fâché de ces coups de manche à balai que je vous ai donnés !

LEDRU.

Ça n'est rien ; le fait est qu'on n'y voyait pas : c'est la faute de M. Roberville, qui devrait faire percer des croisées dans ses mansardes ; il n'y a que des jours de souffrance.

CINGLANT.

C'est qu'ils ont dû être bons : parce que la grande habitude... Mais à côté du chapeau était un portefeuille, et nous allons voir...

LEDRU.

Ne l'ouvrez pas : c'est à moi.

CINGLANT.

Du tout, ce n'est pas à vous : c'est à un nommé Ledru.

LEDRU, à part.

Gare les explications !

CINGLANT.

Il y a même une lettre pour monsieur.

ROBERVILLE, la prenant.

Une lettre à mon adresse ? Que vois-je ! M. Saint-Ange refuse la place de précepteur, et c'est vous qui m'apportez cette lettre ! Qui donc êtes-vous ?

CINGLANT, tenant un autre papier.

Eh, parbleu ! le voilà sur ce livret : Ledru, domestique de M. Saint-Ange ; et son signalement : nez long, bouche grande, oreille *idem* ; on peut collationner.

ROBERVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LEDRU.

Que puisque les qualités sont connues, je renonce au professorat ; et pour prix de mes services, je vous demande, ainsi qu'à mon ancien confrère, la main de Jeannette.

ROBERVILLE.

Ma petite jardinière ?

LEDRU.

Je ne suis pas fier, et nous ferons les deux noces ensemble ; car tantôt, dans vos confidences, vous m'avez avoué que votre intention était d'unir M. Charles à sa cousine.

CHARLES et ÉLISE.

Il serait vrai ?

ROBERVILLE, montrant Ledru.

C'est une trahison !

CHARLES.

Et pour l'en remercier, je me charge de doter Jeannette, et je prends mon gouverneur à mon service.

CINGLANT.

Ah ça, vous n'êtes donc pas un savant ?

LEDRU.

Eh, mon Dieu ! pas plus que vous ; raison de plus pour entrer dans votre famille. J'abandonne la carrière de l'instruction publique : je retourne à l'office, et si j'ai perdu ma rhétorique avec vous, j'espère qu'à la cuisine je ne perdrai pas mon latin.

VAUDEVILLE.

LEDRU.

AIR du vaudeville de la Vendange normande.

L'illustre cuisinière
Est mon *vade mecum* ;
Du latin, je n'ai guère
Retenu que *rinum* : (*bis*.)
Parmi les bons apôtres
Je fus toujours *primus*.
Et suis, comme tant d'autres,
Pour le reste *asinus*.

CINGLANT.

Ma cohorte enfantine,
Grâce aux *patochibus*,
Avec plaisir deeline
Déjà ses noms en *us*,
Asinus ou bien *Dominus*,
Mais toujours ils confondent.
Quand je dis *Dominus*,
Ces marmots me répondent :
Asinus ! asinus !

CHARLES.

A la voix haute et fière,
Voyez ce lourd Midas
Crier contre Voltaire,
Que certe il ne lit pas.
Son grand ton fait merveille,
On dit : c'est un *doctus* ;
Mais voyant ses oreilles,
On s'écrie : *Asinus !*

ROBERVILLE.

Pour la langue française
Et pour le *latinum*,
Je fus, ne vous déplaise,
Toujours *ignorantum* ;
Mais les gens d'esprit glissent
Au temple de Plutus ;
Ceux qui le mieux gravissent,
Ce sont les *asinus !*

JEANNETTE, au public.

L'auteur, loin d'être un maître,
Ne s'piqu' pas d' grand savoir ;
Mais il s'en croirait p'cêtre,
S'il vous amusait c'soir.
A vous plaire il aspire ;
Ah ! messieurs, en *chorus*
De lui n'allez pas dire :
Asinus ! asinus !



LE COMBAT DES MONTAGNES,

OU

LA FOLIE-BEAUJON,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 12 juillet 1817.

En Société avec M. Dupin.

— 000 —

PRÉFACE.

Les parodies et les pièces de circonstances sont essentiellement du domaine du vaudeville. Par malheur elles survivent rarement à l'à-propos qui les a fait naître, et de toutes les pièces, beaucoup trop nombreuses, que j'ai composées en ce genre, je n'admets dans ce recueil que *le Combat des Montagnes*, non parce qu'elle est bonne, mais parce que autrefois elle a fait beaucoup de bruit, et qu'après de bien des gens, le bruit tient lieu de mérite. Voici à quelle occasion cet ouvrage fut donné.

A la fin de 1816, on avait établi à la barrière des Thermes un amusement fort connu à Saint-Pétersbourg et tout nouveau pour les Parisiens. C'étaient des montagnes en bois que l'on descendait sur des chars à roulettes. Cette invention, qui eut beaucoup de succès, donna lieu à plusieurs pièces de circonstances, entre autres à une intitulée *Les Montagnes russes*, que nous fîmes jouer sur le théâtre du Vaudeville, au mois d'octobre 1816.

Plus tard, d'autres établissements de ce genre se formèrent dans tous les quartiers de la capitale. On vit s'élever au sein de Paris : des montagnes suisses, illyriennes, égyptiennes, etc., etc. Enfin vinrent de riches capitalistes qui, sur l'emplacement des anciens jardins Beaujon, bâtirent des *Montagnes françaises*. Plusieurs millions furent dépensés dans ces immenses constructions ; il était impossible de rien voir de plus élégant et de plus magnifique que cet édifice offert par la mode aux caprices parisiens. Ce fut à l'occasion

de cette lutte, de cette rivalité de *montagnes* que fut composée la pièce qu'on va lire, qui ne dut sa vogue qu'à des circonstances tout à fait indépendantes de son mérite.

Après vingt-cinq ans de combats et de victoires, tout ce qui rappelait nos anciens succès, tous ceux surtout qui y avaient contribué étaient l'objet de tous les hommages. De là cette considération, ce respect dont jouissaient nos soldats ; considération que beaucoup de gens espéraient usurper en se donnant des manières et une tournure militaires. Ainsi, des jeunes gens qui n'avaient jamais été à nos armées, des commis-marchands qui sortaient de leurs magasins, paraissaient dans toutes les promenades avec des moustaches et des épérons. Ce n'était là qu'un léger ridicule ; mais comme tout ridicule est justiciable de la comédie et du vaudeville, nous introduisîmes dans *le Combat des Montagnes*, une scène où M. Calicot, commis-marchand, est pris pour un militaire ; cette scène, fort médiocre et très-peu développée, mit tous les magasins de Paris en hostilités avec les Variétés. Plusieurs fois le théâtre fut assiégé dans les règles, et des combats sanglants furent livrés. Je dirai plus tard et dans la préface du *Café des Variétés* quelles furent les suites et la fin de cette guerre qui, pendant plusieurs jours, mit tout Paris en émoi, qui inonda la capitale d'un déluge de pamphlets et de caricatures, et qui est restée dans la mémoire des vieux habitués des Variétés, sous le nom de *Guerre des Calicots*.



THE PASTOR

Illustration of the Pastor and his family

From the New York Herald



Personnages.

LA FOLIE.
L'ERMITE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN.
HORTENSIA, actrice de l'Opéra.
CALICOT, marchand de nouveautés.
L'ANTIMÈCHE, lampiste.
M. TITAN, entrepreneur de montagnes.
JEAN LEBLANC, plâtrier de Montmartre.



JAVOTTE, sa fille.
UN BOSSU, serrurier.
UN EGYPTIEN, représentant les Montagnes égyptiennes.
UN SUISSE, représentant les Montagnes suisses.
UN ILLYRIEN, représentant les Montagnes illyriennes.

Le théâtre représente un jardin élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOLIE, seule. Elle est vêtue en pèlerine, et parle à la cantonade.

Eh! non, Messieurs, ce n'est pas moi! C'est bien la peine de se déguiser et de voyager incognito! Ces Parisiens ont un coup d'œil! A peine m'ont-ils aperçue, qu'un d'eux s'est écrié: *C'est la Folie! c'est la Folie!* et tous se sont mis à courir après moi; j'ai eu toutes les peines du monde à leur échapper.

Air: *Adieu, je vous fais, bois charmants.*

J'ai, pour éviter les amants,
Plus qu'une autre besoin d'adresse;
Je suis poursuivie en tout temps
Par la plus brillante jeunesse.
Oui, dans l'âge heureux des plaisirs,
Sur mes traces chacun s'empresse;
C'est quand on ne peut plus courir,
Que l'on court après la sagesse.

Mais, plus je regarde, plus j'ai peine à reconnaître ces bocages charmants. Ancien théâtre de mes triomphes*, quelle solitude! Eh mais! voici un pieux anachorète qui dirige ses pas de ce côté; quelle mise élégante! quel teint fleuri! Ma foi, c'est un ermite d'un nouveau genre**!

SCÈNE II.

LA FOLIE, L'ERMITE.

L'ERMITE.

Quelle est cette gentille pèlerine?

LA FOLIE.

Mon père, oserais-je vous demander où nous sommes?

* Les dépenses énormes que le financier Beaujon avait faites dans ses jardins leur avaient fait donner le nom de la *Folie-Beaujon*. Il semble que ce nom ait porté malheur au local, où depuis les folies de ce genre se sont toujours succédées.

** Nous avons personnifié ici l'*Ermite de la chaussée d'Antin*, l'ouvrage de mœurs le plus spirituel de notre époque; il est de M. de Jouy, dont le nom se retrouve toujours dans tous les genres de succès.

L'ERMITE.
A la Folie-Beaujon.

LA FOLIE.
Je ne me trompais pas; je suis chez moi.

Air *du premier pas.*
Dans ces bosquets,
Que de métamorphoses!
J'ai vu l'orgueil y rêver maints projets,
J'ai vu l'amour en effeuiller les roses.
Il m'en souvient, combien j'ai vu de choses.
Dans ces bosquets.

L'ERMITE.
Vous êtes donc déjà venue ici, ma fille?

LA FOLIE.
Oui, quelquefois. Mais vous, mon révérend, êtes-vous aussi de ces lieux?

L'ERMITE.
Non, ma fille. Je suis de bien loin d'ici. Je suis d'un pays que l'on nomme la Chaussée d'Antin.

LA FOLIE.
Et c'est là que vous étiez ermite?

L'ERMITE.
Air *du vau-deville de Fanchon.*
Dans ce pays, ma chère,
Tout est imaginaire.
Par le crédit,
On s'enrichit,
C'est la règle commune;
On donne concert et dîne,
Et l'on n'y fait fortune
Que quand on est roiné.

Les messieurs qui l'habitent
Bien rarement visitent
Les autres cantons de Paris;
Quand ils les aperçoivent,
C'est du haut de brillants wiskis,
Que bien souvent ils doivent
Au faubourg Saint-Denis.

LA FOLIE.
Qui vous a donc fait quitter un tel séjour?

L'ERMITE.
J'ai voulu renoncer au monde. J'hésitais entre le Marais et le quartier de l'Odéon, lorsque j'ai pensé à ces jardins délicieux qui, à ce que je vois, sont aussi connus de madame.

LA FOLIE.

Oui, c'est un sage aimable, un philosophe millionnaire qui jadis les fit élever à grands frais.

L'ERMITE.

Ces jardins ne sont pas ses seuls titres à notre reconnaissance !

Air : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Beaujon près de ces lieux nous laisse
Un monument qu'on ne peut oublier *,
Et l'on pardonne la richesse
A qui sait si bien l'employer.
Parfois frivole et plus souvent utile,
En même temps cet illustre enrichi
Au plaisir ouvrait un asile,
Au malheur offrait un abri.

LA FOLIE.

J'admire vos projets de retraite. Mais, par malheur, vous aviez compté sans moi. Vous fuyez le monde, et moi je vous l'amène.

L'ERMITE.

Que voulez-vous dire ?

LA FOLIE.

Comment, vous ne me reconnaissez pas ! vous, mon cher ermite, qui avez eu tant de fois l'occasion de me peindre ! Sans me vanter, vous me devez vos plus jolis tableaux.

L'ERMITE, la regardant.

Ils auront dû leurs succès à la ressemblance. Eh ! oui, en croirai-je mes yeux ! C'est la Folie ! la Folie en pèlerine.

LA FOLIE.

C'est mon habit de voyage. Vous ne savez donc pas que je viens de courir le monde ? Teille que vous me voyez, j'arrive d'Angleterre.

L'ERMITE.

Comment, ce peuple qu'on dit si sage ?

LA FOLIE.

C'est lui qui m'a le mieux accueillie. Chez lui, il est vrai, je suis obligée d'emprunter une physionomie si grave, si sérieuse, que bien des gens s'y laissent attraper, et me prennent pour la Raison ; mais le nom n'y fait rien, c'est toujours moi. J'ai assisté aux combats de coqs, aux courses de Newmarket, aux exercices des boxeurs, et je n'ai pas manqué une seule des réunions politiques qui se tiennent dans les tavernes de Londres ; j'ai même vu jouer la tragédie en français. Mais en fait de folies, les plus gaies sont les meilleures ; et je reviens à Paris revoir mes fidèles sujets ; je vais les retrouver bien changés !

L'ERMITE.

Vous allez en juger.

Air d'une nouvelle Anglaise.
Paris est comme autrefois,
Et chaque semaine
Amène
Nouveaux jeux, nouvelles lois,
Et voilà ce que j'y vois :

* | Hospice Beaujon dans le faubourg du Roule

Des chevaux dans les
Ballets,
Des serins tirant
Au blanc,
Le chien jouant au
Loto *,
Et le cerf dans son
Ballon ** ;
Malgré ses frais de verdure,
Plus d'un jardin est desert :
C'est en voyant sa clôture
Qu'on apprend qu'il fut ouvert.
Don Almuviva ***
S'en va ;
Déjà Montabor ****
Est mort,
Feydeau voit chez lui
L'ennui ;
L'Opera souvent
En vend ;
Le café Turc est joli,
Mais on n'y consume guères,
Et l'on va mettre aux enchères
Les nymphes de Tivoli *****.
Que de freluquets
Muets
Qui brillent par leurs
Tailleurs !
On fait les disceours
Très-courts ;
Et les pantalons
Très-longs ;
Nos badauds
Sont aussi sots,
Nos belles
Aussi cruelles.
Quant à messieurs nos maris,
Ils sont toujours... de Paris.
Maint et maint milord
Sans or,
Des Cadet Ronssel
Sans sel,
Du scandale et des
Procès,
Surtout jour et nuit
Du bruit ;
De cette ville voilà
D'après nature,
La peinture !
De cette ville voilà
Le vivant panorama !

LA FOLIE.

Savez-vous que ce tableau-là est fort alligeant. Comment, rien de neuf, rien de piquant ! Il est temps que j'arrive. J'aime ces lieux ! J'y ai déjà régné, et j'y veux, de nouveau, transporter le siège de mon empire. (Elle prend sa marotte vers le fond, et l'on entend une musique.)

L'ERMITE.

Air du *Ménage de Garçon.*

Que vois-je ? quel riche portique !

* Le fameux chien Munito qui jouait au loto et au domino.

** L'aéronaute Margat s'était enlevé en ballon, avec un cerf dressé par lui.

*** Almuviva et Rosine, ballet de la porte Saint-Martin.

**** Spectacle dans le genre de Servandoni, établi rue Montabor.

***** On venait de vendre les jardins de Tivoli, pour y bâtir des maisons.

LA FOLIE.

Entrez, le signal est donné.

L'ERMITE.

Oui, mais ce temple magnifique
Me semble à moitié terminé*.

LA FOLIE.

Ouvrons c'est autant de gagné ;
Mon secret, je vous le découvre ;
Vous qu'on voit toujours différer ;
Le temps arrive, et quand on ouvre,
Personne ne veut plus entrer.

L'ERMITE.

Et que prétendez-vous faire de ce séjour magni-
fique ?

LA FOLIE.

J'en veux faire un nouvel Olympe.

L'ERMITE.

L'Olympe à la barrière de l'Étoile ?

LA FOLIE.

Est-ce que ce n'est pas assez haut pour cela ?

L'ERMITE.

Si, vraiment. Il y a de quoi se rompre vingt
fois le col. Mais encore nous faut-il des divinités
pour l'habiter.

LA FOLIE.

Eh ! mon Dieu, nous n'en manquerons pas et
dans un instant l'Olympe sera au grand complet.
Songez donc qu'une place de dieu ou de déesse
n'est pas une chose à dédaigner.

L'ERMITE.

Dans ce moment-ci, surtout ! où il y a tant de
gens à terre qui ne demandent qu'à s'élever.

LA FOLIE.

Ah çà ! mon cher ermite, vous sentez qu'il me
faut un premier ministre, et je compte sur vous.
Vous êtes gai, spirituel, parfois malin et satirique.
Je vous offre la place de Momus. Momus et la
Folie sont inséparables.

L'ERMITE.

A ce titre, j'accepte.

LA FOLIE.

Nous aurons la plus brillante société de Paris,
toute la Chaussée d'Antin : vous serez en pays de
connaissance.*Ain du Partage de la richesse.*On vous reconnaîtra bien vite,
Si vous voulez, sous cet habit,
Garder du ci-devant ermite
La malice ainsi que l'esprit,
On pouvait, dans son oratoire,
Voir les grâces en capuchon,
Et quand il prêchait, l'auditoire
Ne dormait jamais au sermon.

Surtout, point trop de critiques sur les dames !

On avait ouvert au public les *Montagnes françaises*
avant même que toutes les constructions en fussent ter-
minées, tant était vive l'impatience des Parisiens qui se
rendirent en foule dans ces jardins. Trois mois après,
personne n'y allait plus.Songez que toutes celles qui viendront ici seront
par cela même mes protégées.

L'ERMITE.

Je vous promets que Momus fera les honneurs
de l'Olympe. Mais, je vois encore chez nous
bien des places vacantes ! Je ne vous parle pas de
Junon ; nous pouvons nous en passer. La Folie
sera la maîtresse de céans ; mais, au moins nous
faut-il une Vénus, ne fût-ce que pour figurer au
comptoir ; c'est indispensable. Voyez plutôt les
Mille Colonnes*.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, HORTENSIA, CALICOT,
avec des moustaches, une cravate noire, des bottes, des
épérons et un œillet rouge à la boutonnière de son habit.

HORTENSIA et CALICOT.

*Ain du menuet d'Armide.*C'est le temple de Gnide
Qui frappe dans ces lieux
Nos yeux,
Et les jardins d'Armide
Ne sont rien près
De ces bosquets.LA FOLIE, à l'Ermitte montrant Hortensia.
Voyez quelle noblesse !
Ne serait-ce pas là
Quelque grande princesse ?

L'ERMITE.

Oui, du grand Opera.

HORTENSIA et CALICOT.

C'est le temple de Gnide, etc.

HORTENSIA, à l'Ermitte.

Monsieur est sans doute le propriétaire ? J'ai
quitté la répétition de notre nouveau ballet pour
voir si ce séjour méritait le bien qu'on en dit.

LA FOLIE.

Qui vous en a donc déjà parlé ?

HORTENSIA.

Qui ? La Renommée.

LA FOLIE.

Elle n'a pas perdu de temps.

HORTENSIA.

Je crois qu'elle ne sort pas de nos coulisses. Il
est vrai qu'elle y a de l'occupation.

L'ERMITE, galamment.

Elle nous a souvent entretenus de vous.

HORTENSIA, avec volubilité.

Oui, c'est une bavarde ! il faut qu'elle jase,
qu'elle jase. Au fait, c'est son état. Mais nous
avons là de ces demoiselles qui n'y sont pas obli-
gées, et qui s'en acquittent encore mieux qu'elle.
(Regardant autour d'elle.) D'honneur, c'est charmant ;
je passe ici ma journée.* Magnifique café du Palais-Royal, célèbre alors par
ses salons dorés et par sa belle limonadière.

L'ERMITE.

Je croyais que c'était jour d'opéra.

HORTENSIA.

J'ai relâche, j'étais indisposée.

Ain nouveau de M. Darondeau.
 Hélas ! ce n'est pas sans peine !
 Que je plains les grands talents.
 Danser trois fois par semaine,
 Cela prend tout notre temps.
 On se doit, malgré soi-même,
 A ce public importun ;
 (Regardant Calicot.)
 Mais je suis à ce que j'aime
 De deux jours l'un.

Aussi aujourd'hui nous n'avons pas perdu de temps.

CALICOT.

Nous sommes même venus si vite (c'est moi qui conduisais) que j'ai accroché le phaéton de ce gros colonel; ça a manqué d'avoir des suites. J'ai vu le moment où ça allait compromettre... le vernis de ma voiture.

LA FOLIE.

Ah ! vous me rassurez ; car, entre militaires, cela pouvait avoir d'autres suites.

HORTENSIA.

Vous vous trompez, ma chère, monsieur n'est point militaire, et ne l'a jamais été. C'est monsieur Calicot.

CALICOT.

Marchand de nouveautés au mont Ida !

LA FOLIE.

C'est que cette cravate noire, ces éperons, et surtout ces moustaches... Excusez, Monsieur, je vous prenais pour un brave.

CALICOT.

Il n'y a pas de quoi, Madame.

Ain de Julie.

Où, de tous ceux que je gouverne,
 C'est l'uniforme, et l'on pourrait enfin
 Se croire dans une caserne
 En entrant dans mon magasin ;
 Mais ces liers enfants de Bellone,
 Dont les moustaches vous font peur,
 Ont un comptoir pour champ d'honneur,
 Et pour arme une demi-aune.

HORTENSIA.

Monsieur est un jeune négociant qui fera de très-bonnes affaires. D'abord il est déjà très-connu ; on le rencontre partout, au café Anglais, au boulevard de Gand, à toutes les promenades. Il parle de musique à la Bourse, et de commerce à l'Opéra. C'est un de nos habitués. Du reste, ne manquant jamais une nouveauté : voilà pourquoi nous sommes venus vous voir.

LA FOLIE.

Vous vous trompez, vous ne connaissiez déjà, regardez-moi bien.

HORTENSIA.

Que vois-je ? La Folie sous ce déguisement ?

LA FOLIE.

C'est moi, qui, dans mainte occasion, vous ai servi de guide.

HORTENSIA.

Je vous remercie, vous m'en avez fait faire de belles.

LA FOLIE.

Ingrate ! j'en avais une dernière à vous proposer, une charmante !

HORTENSIA.

Qu'est-ce que c'est ?

LA FOLIE.

Ain : *Un homme pour faire un tabteau.*

J'ignore ce qu'on en dira,
 Mais je voulais, ma toute belle,
 Vous enlever à l'Opéra.

HORTENSIA.

Où, certes, la chose est nouvelle !
 Un projet tel que celui-là
 Malgré nous jamais ne s'achève ;
 Vous savez bien à l'Opéra,
 Que jamais on ne nous enlève.

LA FOLIE.

Je voulais vous proposer une place dans l'Olympe ; mais, pour cela, vous tenez trop à la terre.

HORTENSIA.

Mais, non : nous autres danseurs, nous n'y tenons pas du tout.

CALICOT.

C'est juste, toujours en l'air.

HORTENSIA.

De tout temps l'Opéra a été une région intermédiaire entre la terre et le ciel. Vous voyez que nous sommes à moitié chemin.

CALICOT.

Madame était née pour être déesse ; c'est son vrai lot.

HORTENSIA.

Ain du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Mais quels seront mes attributs ?
 Dans le choix encor je balance.

L'ERMITE.

Je vous proposerais Vénus.

HORTENSIA.

Moi, Vénus ? quelle extravagance !
 Je crains de mal m'en acquitter,
 Et je crains qu'on ne me contrôle ;
 Mais je ne sais pas résister.

LA FOLIE.

Vous êtes dans l'esprit du rôle.

L'ERMITE.

Je ne vous ai pas offert Minerve.

HORTENSIA.

Non, non ; j'aime mieux l'autre ; j'ai déjà tenu l'emploi à l'Opéra.

LA FOLIE.

Vénus au comptoir doit nous attirer tout Paris.

CALICOT.

Ah ça ! et moi, belle dame ?

LA FOLIE.

En voyant vos moustaches, je voulais d'abord vous confier la garde de nos jardins, et vous offrir la place de Mars.

CALICOT.

Où, Mars, ça m'aurait assez convenu ; ça me rapprochait de Vénus.

LA FOLIE.

Mais depuis que vous vous êtes fait connaître, j'ai changé d'idée. N'avez-vous pas vu en entrant ces élégantes arcades, dont les riches magasins, quand ils seront faits, vont rivaliser avec ceux de la rue Vivienne ?

L'ERMITE.

J'entends ; on vous propose la place de Mercure.

CALICOT.

Ah ! Mercure ; n'est-ce pas le dieu du commerce, celui qui porte un caducée à la main et des ailes aux talons ? Je les mettrai à la place de mes éperons. Ma foi, va pour les dieux de nouvelle fabrique.

LA FOLIE.

De mon autorité privée, je vous donne l'apothéose !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LANTIMÈCHE.

LANTIMÈCHE, à la cantonade.

Je vous demande à entrer un moment. Je n'y resterai pas. (A la Folie.) Je sortais de Paris par la barrière de l'Étoile, lorsque ce nouvel édifice frappa mes yeux ; et comme il serait possible en province d'en établir de pareils...

LA FOLIE.

Monsieur serait-il quelque riche capitaliste ?

LANTIMÈCHE.

Capitaliste ? Au contraire, je suis artiste ! artiste-lampiste* ! auteur du quinquet mécanique et d'une lampe merveilleuse, que j'aurais aussi présentée au grand Opéra, s'il n'y en avait pas déjà une de requé**.

HORTENSIA.

Eh ! c'est monsieur Lantimèche, l'inventeur de ce nouvel éclairage !

LANTIMÈCHE.

Lui-même ! mais ne confondons pas. Je ne suis pas de ces éclairéurs obscurs, de ces génies pâles

* On ne parlait alors que de l'éclairage par le gaz hydrogène. Ce rôle de Lantimèche fut créé par Potier ; on se rappelle encore la gaieté, l'originalité qu'il y déployait, et surtout la beauté de ses poses et de ses formes, lorsqu'il paraissait au denouement, en dieu du jour, en Apollon.

** *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, de M. Étienne, jouée depuis au grand Opéra avec un immense succès.

et ternes qui ne sortent point du lampion, ou qui ne se sont jamais élevés plus haut que le réverbère. J'apporte avec moi un foyer de lumière, une invention nouvelle.

L'ERMITE.

Je me doute de ce que c'est.

LA FOLIE.

Laissez-le dire ; moi je suis la protectrice déclarée de presque toutes les inventions nouvelles.

LANTIMÈCHE.

J'ai proposé d'éclairer tout Paris avec un seul quinquet, un immense quinquet dont on aurait multiplié les branches à l'infini. Je dis les branches, vous le remarquerez, parce que le gaz hydrogène est l'ennemi juré des mèches ! C'est même ce qui assure notre supériorité ; quelque vent qu'il fasse, nous ne craignons jamais chez nous que la mèche soit éteinte.

L'ERMITE.

Il me semble, monsieur Lantimèche, qu'un pareil projet a dû les éblouir !

LANTIMÈCHE.

Pardieu ! les résultats en étaient si clairs ! mais vous savez ce que c'est que le souffle de l'envie, ça serait capable d'éteindre les idées les plus lumineuses. Ils ont prétendu que mon idée n'était pas nouvelle, que mon gaz était du gaz pillé. J'ai d'abord jeté contre eux feu et flamme ; mais bientôt j'ai vu que le jeu n'en valait pas la chandelle, ce qui fait que je leur ai brûlé la politesse ; et je vais dans les départements porter mon gaz hydrogène et mon ressentiment.

LA FOLIE.

Vous n'irez pas loin, je vous retiens en ces lieux.

LANTIMÈCHE.

Quoi ! vous croyez que mes faibles lumières pourront jeter un nouvel éclat sur votre établissement !

LA FOLIE.

Vous nous avez présenté cela sous un jour si séduisant !

LANTIMÈCHE.

Oh ! le jour, c'est mon plus fort ! Moi, l'on ne m'appelle que le dieu du jour.

LA FOLIE.

Eh bien ! c'est justement cette place-là que je vous offre. Il ne tient qu'à vous d'être Apollon et d'éclairer l'Olympe.

LANTIMÈCHE.

Comment ! moi, dans l'Olympe ! Je serai là comme un dieu ! Au moral, on ne pouvait me donner une place plus appropriée au caractère de l'individu, et même, physiquement parlant, j'ai assez les proportions que l'imagination prête à l'Apollon du Belvédère, et je ne suis pas là à ça :

l'on puisse comparer... Ah çà ! mais ici n'ai-je pas quelque char à conduire ?

LA FOLIE.

Non ; chez nous les chars vont seuls : ils se précipitent d'eux-mêmes.

L'ANTIMÈCHE.

Eh bien ! je l'aime autant !

L'ERMITE.

Monsieur aurait craint le sort de Phaéton ?

L'ANTIMÈCHE.

Non, mais le peu d'habitude.... Quand j'étais sur la terre, j'allais assez habituellement à pied ; je le préférerais même : j'allais plus vite. Et puis, je ne sais pas si pour rouler le plancher serait bien solide.

L'ERMITE.

Comment ! même dans les cieus vous craignez de tomber ?

L'ANTIMÈCHE.

Les cieus ! les cieus ! c'est fort bien ; mais si l'essieu casse, on se trouve à terre comme un simple mortel ! Mais ne perdons pas de vue notre affaire, et tâchons d'y voir clair ! D'abord, je place le centre de mes rayons au sommet de l'Olympe*, et puis je redescends par une pente douce, insensible, et distribue sur tout l'horizon une masse de lumières, telles que, même aux Antipodes (j'appelle les Antipodes les habitants des Champs-Élysées), on pourra lire la gazette comme en plein midi.

LA FOLIE.

Non, non ; prenez garde : il faut bien faire attention à la manière de répandre vos lumières.

Aut du vaudeville des Deux Edmond.

Lorsqu'en ces lieux, nos élégantes
Viendront en toilettes brillantes
Pour faire admirer leurs attraits,
Éclairez-les, éclairez-les.

L'ERMITE.

Mais sous l'ombrage tutélaire,
Il est maint sentier solitaire ;
Si l'on y fait quelque faux pas,
Ne les éclairez pas. (bis.)

DEUXIÈME COUPLET.

Voyez-vous près d'une coquette,
Ces imprudents que l'Amour guette
Et qu'il va prendre en ses filets
Éclairez-les, éclairez-les.

LA FOLIE.

Mais pour ces maris bonnes âmes,
Si tranquilles près de leurs femmes,
Ah ! pour leur bonheur ici-bas,
Ne les éclairez pas. (bis.)

L'ANTIMÈCHE.

Écoutez, je ne connais que mon état. J'éclairerai toujours. Après, ceuq qui ne voudront pas

* Il y avait au haut des montaigns Beaujon un immense réflecteur qu'on apercevait le soir de presque tous les points de Paris.

voir n'auront qu'à fermer les yeux. En prend qui veut... Le soleil luit pour tout le monde : c'est ma devise !

LA FOLIE.

Quel bruit se fait entendre ? Quand je vous disais que bientôt nous n'aurions plus de places ! C'est à qui demandera à être employé dans l'Olympe.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CHOEUR.

CHOEUR.

Air : *La Treille de Sincérité*, etc.

Employez-nous,
Jeme dresse !
Charm s'empresse
A vos genoux ;

Daignez nous plaeer près de vous.

PREMIER ASPIRANT.

Près de vous avoir uno place,
C'est se trouver au raog des dieux.

LA FOLIE.

Entrez, entrez, nous rendons grâce
Au sort qui vous guide en ces lieux ;
Mais ici, soit dit sans malice,
On n'est plus sur terre, et l'on tient
A re que chacun ne remplisse
Que le poste qui lui convient.

CHOEUR

Employez-nous, etc.

LA FOLIE, à un autre.

Toi, quel est ton nom ?

DEUXIÈME ASPIRANT.

Larissolle.

LA FOLIE.

Sur terre quel est ton métier ?

DEUXIÈME ASPIRANT.

Madame, je sors de l'école
Des Grignon et des Beauvillier*.

L'ERMITE.

Ami, ta science divine
Te place parmi les elus ;
Prends le sceptre de la cuisine,
Et sois chez nous le dieu Comus.

CHOEUR.

Employez-nous, etc.

LA FOLIE, à un autre.

Toi, dont l'air triste, mais intègre,
Est d'un rentier sans pension,
Quel es-tu ?

L'ERMITE.

Mon Dieu ! qu'il est maigre !

TROISIÈME ASPIRANT.

Je fus caissier de l'Odéon.

LA FOLIE.

Deviens le nôtre.

* Fameux restaurateurs dont tout Paris a pu apprécier les productions. Beauvilliers est connu aussi par un ouvrage sur la cuisine. Il a joint le précepte à l'exemple, comme Boileau dans l'art poétique.

TROISIÈME ASPIRANT.

O sort prospère!

LA FOLIE.

Sois désormais le dieu Plutus.

TROISIÈME ASPIRANT.

Quel bonheur! enfin, je vais faire
Connaissance avec les eeus.

CHOEUR.

Employez-nous, etc.

LA FOLIE.

Rassurez-vous; il nous faut dans l'Olympe des
divinités du second ordre, et nous emploierons
tout le monde.

Ronde de la Danse interrompue.

Venez tous, et qu'en ces lieux

La folie

Vous rallie;

Venez tous, et dans ces lieux

Je vous place au rang des dieux.

L'ERMITE.

Les mortels pour chaque vœu

Me trouveront favorable;

Oui, mes amis, quoique dieu,

Je serai toujours bon diable.

CHOEUR.

Venez tous, etc.

HORTENSIA.

Au poste dont j'ai fait choix,

Rester serait trop austère;

Mais on sait que quelquefois

Venus descendait sur la terre.

CHOEUR.

Venez tous, etc.

(Au moment où ils vont reprendre le chœur, on entend les
premières mesures de la marche des Scythes, (d'Iphigène
en Tauride.)

HORTENSIA.

Quel est ce bruit?

L'ERMITE.

C'est quelqu'un qui veut forcer la consigne...
on se dispute pour entrer.

LA FOLIE, regardant.

Eh! c'est M. Titan*, cet entrepreneur de mon-
tagnes que j'avais mis en vogue l'année dernière;
que nous veut-il? quel air furieux? On dirait qu'il
va bouleverser l'Olympe!

[Reprise de l'air des Scythes.]

TOUS, s'enfuyant.

Ah, mon Dieu!

SCÈNE VI.

LA FOLIE, TITAN.

[Titan porte dans ses bras un petit modèle de montagne.]

TITAN, à la cantonade.

Ah! l'on verra! l'on verra! J'ai de quoi vous

* M. Titan représentait ici les *Montagnes Russes* qui
avaient en beaucoup de vogue l'année précédente et qui
se voyaient renversées par les nouvelles montagnes.

confondre. (A la Folie.) Enfin, vous voilà, Ma-
dame; c'est donc ici qu'on vous trouve?

LA FOLIE.

Mais, oui; je suis fixée jusqu'à nouvel ordre.

TITAN.

Il est donc vrai que vous me quittez?

LA FOLIE.

Que n'avez-vous su me retenir!

TITAN.

Comment, au moment où je fais de nouveaux
embellissements*!

Air: *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Quoi, j'ai pris un orchestre unique,
Plante des saules, des tilleuls,
Et moi, mes arbres, ma musique,
Nous nous divertissons tout seuls!
Je vois que j'en suis pour mes saules.
Grâce à vous, je me trouve, hélas!
Mon orchestre sur mes épaules,
Et mes montagnes sur les bras.

Mais j'en appelle à un personnage plus puis-
sant que vous, au Public lui-même, et comme il
ne vient plus chez moi, c'est ici que je l'attends;
il sera juge de ce procès.

LA FOLIE.

Qu'est-ce que vous avez donc là?

TITAN.

Je porte avec moi les pièces à l'appui. C'est un
petit modèle en bas-relief, qui représente mes
montagnes: on pourra confronter; et j'attaque
les vôtres en contre-façons.

Air de *Dorilas.*

Où, l'on va, malgré vos astuces,
Voir mes montagnes au procès:
Elles sont faites par des Russes.

LA FOLIE.

Et les nôtres par des Français.
Ainsi que vous à leur tour ils espèrent
Sachez, Monsieur, qu'en fait de monuments,
Chez nous les arts, l'honneur, en élevèrent
Qui dureront encore longtemps.

TITAN.

D'ailleurs, chez nous l'on danse.

LA FOLIE.

Chez nous l'on dine**; voyez d'ici Comus, Bac-
chus et tout l'Olympe; j'ai pour moi le ciel!

TITAN.

Et moi les procureurs, et l'enfer avec eux! Je
vous forcerai bien à revenir chez moi, ou nous
plaiderons.

LA FOLIE.

Eh bien! nous verrons.

* Éblouis par le succès de la première année, les entre-
preneurs des Montagnes Russes avaient employé leurs
bénéfices en embellissements, afin de lixer chez eux la
vogue. La vogue n'y revint plus.

** Il y avait aux Montagnes Beaujain un superbe restau-
rant, un café, etc.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, L'ERMITE.

L'ERMITE.

Ah, mon Dieu ! en voici bien d'autres ! Il y a là je ne sais combien de montagnes qui viennent vous adresser leurs réclamations !

TITAN.

Encore des montagnes ! Ah çà ! il en pleut donc ?

LA FOLIE.

Qu'elles entrent, nous donnons audience à tout le monde. C'est charmant ! voilà un procès qui sera digne de moi.

Air : *Né croyez pas que j'en envie* (des DEUX MATINEES).

Dans mon fauteuil je m'installe,
Le procès va commencer ;
Vous chérissiez le scandale ;
Moi je ne puis m'en passer.
Des gens de robe, et pour cause,
J'estime fort les façons,
Et j'ai, dans plus d'une cause,
Donné des conclusions.
Dans mon fauteuil, etc.

TITAN.

Qui est-ce qui arrive déjà là ?

SCÈNE VIII.

LA FOLIE, L'ERMITE, TITAN, UN ILLYRIEN,

arrivant avec une montagne en bas-relief, sur laquelle est écrit : MONTAGNES ILLYRIENNES.

L'ILLYRIEN.

Air : *Il faut quitter Golconde.*

Des montagnes de l'Illyrie
J'apporte en ces lieux la copie ;
Chez moi la foule est établie ;
Déjà dimanche on s'assommait ;
Que ça dure, et tout me promet
Que ma fortune est au sommet.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN SUISSE.

LE SUISSE.

Même air.

Moi, des montagnes de la Suisse
J'apporte une légère esquisse ;
Du Luxembourg * c'est le caprice ;
On n'a jamais rien vu de tel,
Et ce passe-temps immortel
Est du temps de Guillaume-Tell.

* Les Montagnes Suisses étaient établies au jardin de la Chaumière, dans le quartier du Luxembourg.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, UN ÉGYPTIEN.

L'ÉGYPTIEN.

Même air.

Mes montagnes égyptiennes *
Sont à coup sur les plus anciennes,
Que chacun vante ici les siennes !
Ce jeu, dans Paris en renom,
Eut un brevet d'invention
Sous le règne de Pharaon.

TOUS.

Ah ! daignez ici m'écouter ;
C'est moi seul qui dois l'emporter.

LA FOLIE.

Un instant, Messieurs ; ne parlez pas tous ensemble.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JEAN LEBLANC, JAVOTTE.

(La musique continue.)

JEAN LEBLANC.

Arrêtez donc. Est-ce que je n'y pouvais pas aller sans musique ; ils me prennent pour un opéra ! Pardon, excuse, notre bourgeoise. Il paraît que c'est ici le rendez-vous des Montagnes.

TITAN.

Est-ce que vous en avez une aussi ?

JAVOTTE.

Eh ! oui... Colibri.

JEAN LEBLANC.

Et une qui jouerait les siennes par dessous jambes.

LA FOLIE.

Ne pouvons nous savoir qui vous êtes ?

JEAN LEBLANC.

Notre bourgeoise, j'is de Montmartre : je suis le plus ancien menuisier de l'endroit, et l'on ne m'appelle que le vienx de la Montagne !

Air du Ballet des *Pierrots*.

J'v'nons d'apprendr' dans nos campagnes
Qu'il s' tramait queq' chose entre vous ;
Puisqu' y a z'une assemble' d' montagnes,
Cà n' peut pas se passer sans nous.
D' peur qu' sans entendre' on nous condamne,
D' Montmartre on vient de m' députer,
Et j' somn', moi, ma fille et mon anc,
Charges de le représenter.

TITAN, regardant autour de lui.

Il me semble que je ne vois pas ici toute la députation ?

JEAN LEBLANC.

Eh ! non, d'usage et d'habitude, l'autre reste à la porte !

* Les Montagnes Égyptiennes étaient au jardin du Delta, faubourg Poissonnière.

JAVOTTE.

Il y en a assez qui entrent sans lui, mistigri!

TITAN.

Mistigri! mistigri!... Enfin, qu'est-ce que vous voulez?

LA FOLIE.

Où, encore faut-il savoir ce que vous voulez.

JEAN LEBLANC.

J'y'nous vous dire que de temps immoral, Montmartre est en possession d'être la première montagned'Paris; et qu'elle ne souffrira pas qu'on la dégotte.

LA FOLIE.

Vivat! encore un procès.

JEAN LEBLANC.

Et que si quelqu'un veut s'élever plus haut que nous, il faudra qu'il en rabatte!

TITAN.

Par exemple, si je m'attendais à celui-là! Ah ça! qu'est-ce que ça vous fait?

JEAN LEBLANC.

Je te dis que ça m'offusque, que j'sommes faits au grand air, et que ça gêne la circulation.

JAVOTTE.

Sans compter qu'ça fait z'un déficit parmi nos danseurs.

LA FOLIE.

Et comment donc?

JAVOTTE.

AIR : *Vouslez-vous savoir l'histoire.*

L' dimanche, sur nos plouzes vertes,
On v'nait s' tremousser ;
D'puis qu' vos montagn's sont ouvertes,
Ils y vont danser.
Chez nous, on est simpl', novice ;
L's amants iei-bas,
Aim'nt les endroits où l'on glisse ;
Chez nous on n' glisse pas.

LA FOLIE.

Plus de danseurs, voilà qui mérite considération.

TITAN.

Eh bien ! voyez donc le grand mal, quand mademoiselle ne danserait pas.

JEAN LEBLANC.

Comment, l'grand mal? Dis donc, malin, connais-tu la giographie?

TITAN.

Parbleu!...

JEAN LEBLANC.

Eh bien ! M'sieur Dumont, sais-tu à quel mont tu ressembles, avec ta face ! tu ressembles au mont Caucace.

L'ÉGYPTIEN.

Au mont Caucace!

JAVOTTE, le contrefaisant.

Voyez donc ce cocodrille égyptien, avec sa face d' momie...

JEAN LEBLANC.

Dis donc, échappé du passage du Caire, toi et tes pyramides, j't'allons faire donner une tête dans mes carrières.

TITAN.

Quelle patience ! Si on ne se retenait pas !

JEAN LEBLANC.

Eh bien ! voyons, lâche donc ton feu ; depuis une heure que tu es là à fumer, on dirait du mont Vitruve...

JAVOTTE

Oui, z'il m'fait l'effet d'une machine à vapeur.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, L'ERMITE.

L'ERMITE,

Madame, encore une montagne qui arrive du jardin Ruggieri *. Une montagne d'eau, le saut du Niagara, qui demande à entrer.

TITAN.

Fermez les grilles.

JEAN LEBLANC.

Eh bien ! je vais lui parler à ton saut, et gare au plongeon.

TITAN.

Non pas, c'est à moi à m'opposer au torrent.

TOUS.

Eh moi, donc ?

AIR : *Courons aux près Saint-Gervais.*

Oui, moi seul j'ai ce droit-là,
Et pour lui parler je m'apprête ;
Et le saut du Niagara,
Ainsi que vous la dansera.

JEAN LEBLANC.

Quand j' m'y mets moi ; rien n' m'arrête ;
J'leu frai tourner les talons.

TITAN.

J'ai mon projet dans la tête,
Dissimulons.

ENSEMBLE.

Oui, moi seul, etc.

(Ils sortent tous en se disputant et en se menaçant.)

LA FOLIE, seule.

Eh ! Messieurs, arrêtez. Les voilà qui se battent, et qui se jettent leurs montagnes à la tête.

SCÈNE XIII.

LA FOLIE, UN BOSSU.

LE BOSSU, à la cantonade.

Vous pourriez bien prendre garde à ce que vous faites. Ces insolents, avec leurs montagnes.

* Dans le jardin Ruggieri, rue Saint-Lazare, on avait établi une espèce de balançoire assez dangereuse qu'on avait décorée du nom de saut du Niagara.

LA FOLIE.
Est-ce que monsieur serait encore un concurrent ?

LE BOSSU.
Ca m'a presque coupé la respiration ; on crie : Gare la montagne !

LA FOLIE.
Aïe de la Pipe de tabac.
Autant que je puis m'y connaître,
En frappant *ab hoc et ab hac*,
Ils vous en ont lancé peut-être
Quelques-unes sur l'estomac.

LE BOSSU.
La montagne était de calibre ;
Devant moi la voyant venir,
Crae, j'en ai perdu l'équilibre.

LA FOLIE.
Elle aurait dû le rétablir.

LE BOSSU.
A quoi servent les montagnes, et où est la nécessité qu'il y en ait ici-bas ?

LA FOLIE.
Monsieur a ses raisons pour en vouloir aux montagnes.

LE BOSSU.
Oui, Madame, j'en ai plein le dos. Il me souvient des montagnes russes, j'en ai un jour régalez toute la maison : ma femme et mon premier garçon en ont eu une combature, et moi j'en ai eu une bosse au front en tombant sur le dos, le contre-coup apparemment.

LA FOLIE.
Ici, c'est bien différent ; si vous voulez seulement vous donner la peine d'entrer.

LE BOSSU.
J'en serais bien fâché ; donner trois livres pour ça ! Ce n'est pas que je regarde au prix, un artiste comme moi...

LA FOLIE.
Ah ! monsieur est artiste ?

LE BOSSU.
Ils disent bien dans le quartier que je suis serrurier ; le fait est que je suis artiste mécanicien, travaillant en fer ; mais pour payer trois livres, il faudrait que je fusse d'une bonne trempe, et je n'y mettraï jamais le pied.

LA FOLIE.
Moi qui avais l'intention de vous offrir vos entrées.

LE BOSSU.
Écoutez donc, belle Dame, c'est autre chose. Mais si j'accepte, c'est à cause de la belle saison, parce que les spectacles... Il n'y a plus moyen d'y tenir dans ce parterre : on va, on vient, on me marche sur les mains ; avec ça on dirait qu'ils sont tous debout : j'ai beau crier Assis, je n'y vois rien, et puis d'ailleurs la température... Hier j'ai

été voir *Méropé* : j'avais un billet d'auteur... c'était une chaleur ! et voyez comme le temps change ; trois jours auparavant j'avais été à l'Ambigu, aux *Captifs d'Alger* * ; c'était un froid à n'y pas tenir : c'est le baromètre qui est cause de cela.

LA FOLIE.
Eh ! mais, j'y pense, il faut que je vous consulte : nous avons pour remonter nos chars une mécanique fort ingénieuse.

LE BOSSU.
J'en ai fait. Nous appelons ça un mouvement perpétuel.

LA FOLIE.
C'est qu'il s'arrête souvent, et si vous vouliez être des nôtres...

LE BOSSU.
Écoutez donc, belle Dame, ce n'est pas de refus.

LA FOLIE.
Mais votre femme et votre premier garçon ?

LE BOSSU.
Ah ! je n'y tiens pas du tout.

LA FOLIE.
Si en votre absence on vous jouait quelques tours.

LE BOSSU.
De ce côté-là, comme ça m'est égal, ça m'est bien égal ! Je suis fait aux tours... et quelle place me donnez-vous ?

LA FOLIE.
Il y en a une dans l'Olympe, qui vous convient si bien ! celle de Vulcain.

LE BOSSU.
Vous avez donc des divinités ?

LA FOLIE.
En voilà un échantillon.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LANTIMÈCHE, en Apollon, précédé de deux nègres **, dont l'un porte un réverbère.

LANTIMÈCHE.
Huit heures et demie, c'est le moment de paraître et de commencer ma carrière. Éclairons.

L'astre du jour dans son paisible éclat,
Lançait des feux...

LE BOSSU.
Ma foi, mon cher confrère, voulez-vous me permettre...

* Melodrame que l'on venait de donner à l'Ambigu-Comique.

** Dans l'origine tous les employés de l'établissement de t'avaient être des nègres. Les entrepreneurs l'avaient aué noncé, mais cela n'eut pas lieu, probablement à caus' des nouvelles lois sur la traite des noirs.

LANTIMÈCHE.

Un confrère? Qu'est-ce que c'est ça? est-ce que c'est fait comme un dieu?

LE BOSSU.

Eh bien ! qu'est-ce que vous êtes donc ici vous?

LANTIMÈCHE.

Moi, c'est différent, je fais ici une place d'Apollon. L'Apollon du... (Montrant le réverbère.) Mais aussi je suis du bois dont on les fait. (A la Folie.) Ah ! vous voilà, Madame, justement je venais vous parler.

LE BOSSU, l'arrêtant.

Dites-moi donc, Monsieur, quels sont ces deux employés, pourquoi sont-ils noirs?

LA FOLIE.

C'est la couleur de nos gens.

LE BOSSU.

Pourquoi les avez-vous pris ainsi? Ah ! j'y suis, parce que c'est moins salissant; mais, dites-moi, Monsieur...

LANTIMÈCHE.

Je vous dis qu'il faut que j'éclaircisse.

LE BOSSU.

Demain il fera jour.

LANTIMÈCHE.

Demain, demain, je vous dis que c'est ce soir.

LE BOSSU.

Il me semble, Monsieur, que, sans vous déranger, vous pouvez bien un moment...

LANTIMÈCHE.

Allons, il n'empêche de passer! depuis feu Josué, qui s'est permis d'arrêter le soleil, je ne crois pas qu'il y ait exemple d'une pareille inconvenance... Ah ! çà ! si je m'échauffe une fois, il vous en cuira.

LE BOSSU.

Parbleu ! Monsieur, je trouve bien extraordinaire la manière dont vous me répondez.

LANTIMÈCHE.

C'est qu'il va finir par attraper quelque bon coup de soleil.

(Il lui brûle avec sa mèche le crêpe de son chapeau.)

LE BOSSU.

Corbleu ! Monsieur, prenez donc garde à ce que vous faites, vous me brûlez.

LANTIMÈCHE.

Je vous le disais aussi, que diable ! d'approcher comme ça du soleil... Je suis sûr qu'avec votre chevelure enflammée, là-bas à l'Observatoire, ils vont vous prendre pour une comète. Madame, je voulais vous dire que je viens de voir des gens de mauvaise mine.

LE BOSSU.

Corbleu ! Monsieur, vous me regardez?

LANTIMÈCHE.

Eh ! non, je ne vous regarde pas... Comme il fume !... Ce monsieur Titan les a réunis contre nous; et il pourrait bien...

(On entend un chœur en dehors.)

LE CHŒUR.

Air : *Fillette coquette* (de la princesse de Tarare).

Alerte; (ter)
Pour notre perte,
Ils sont unis.
Alerte, (bis)
Mes bons amis.

LA FOLIE.

Quoi! les Titans, dans leur audace,
Voudraient escalader la place!
Renversons-les d'un trait malin.

LE BOSSU.

Et s'il faut des armes, Vulcain
En forgera soudain.

CHŒUR.

Alerte, etc. (ter)

LE BOSSU.

Pour nous renverser si l'on grimpe,
C'est moi qui soutiendrai l'Olympe.

LANTIMÈCHE.

Au fait, Atlas dans ses travaux
Porta le ciel, et ce héros
N'avait pas si bon dos.

CHŒUR.

Alerte, etc.

(La Folie et le Bossu sortent.)

SCÈNE XV.

LANTIMÈCHE, seul.

Quoi! qu'il n'en ait pas l'air, il se pourrait bien que ce petit-là fût redoutable : d'abord il a la tête chaude... Mais,

Qu'on se batte! qu'on se déchire!

continons le cours de mes glorieuses fonctions. Dans mon état de soleil, il faut toujours aller; il n'y a ni relâche, ni indisposition; avec ça que je suis en retard, ils vont croire qu'il y a une éclipse... (Regardant dans la coulisse à gauche.) C'est qu'on est très-bien ici pour voir le combat. Un, deux, trois, quatre, tous ces Titans avec leurs montagnes... Voilà qu'ils les entassent les uns sur les autres; voilà l'Illyrie sur la Suisse, l'Égypte par-dessus, et la Russie qui s'en mêle... Allons, c'est ça, roule ta bosse... Aie ! voilà Montmartre qui dégringole; non, il remonte sur sa bête... Ah ça ! Dieu me pardonne, je crois qu'ils escaladent l'Olympe... Et j'éclairerais de parcelles forfaits !...

GRAND RÉCITATIF.

En reculant d'horreur, Phœbus épouvanté,
A ce spectacle affreux refusa sa clarté.

Éteignez, éteignez, qu'une nuit totale couvre l'horizon ! Eh mais... j'entends une musique guer-

rière. Je ne me trompe pas, c'est l'air : *Du haut en bas.*

(On entend une explosion de fusées et de pétards.)

SCÈNE XVI.

(La toile du fond se lève et représente un point de vue, des promenades aériennes. La Folie sur un char, entourée de tout l'Olympe, et la marotte à la main, vient de renverser les Titans qui sont à terre, sous leurs montagnes, et groupés d'une manière grotesque.)

LA FOLIE.

Air du vaudeville de *la Robe et les Bolles.*

Ainsi, vainqueur d'une ligue ennemie,
L'Olympe encor renverse les Titans;
Ceux que protège la Folie
Ont triomphé dans tous les temps.
Nous voulons que la paix s'échève;
Mais défendons que nul enfin
Au-dessus de nous ne s'élève,
Excepté monsieur Garnerin *.

Bien d'autres peut-être n'useraient pas aussi généreusement de la victoire; mais nous ne voulons la mort de personne. Partageons. Ici sera le bon ton, chez vous la gaieté; on viendra chez moi toute la semaine, chez vous le dimanche.

JEAN LEBLANC.

C'est ce que nous demandons; je suis du parti de madame.

TITAN.

En v'là déjà un qui retourne; c'est une girouette.

JEAN LEBLANC.

Dam, je suis de Montmartre, et de tout temps ce sont nos girouettes qui ont en le plus de réputation, après celles de Paris, s'entend!

* Célèbre aéronaute qui souvent alors faisait des ascensions en ballon.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de *Flore et Zéphyre.*

LA FOLIE.

Venez, disciples joyeux,
Suivez ma bannière;
L'Olympe n'est plus aux cieux,
L'Olympe est sur terre.

L'ÉRMITE.

Morphée au Cirque est déjà,
Bacchus aux tavernes,
Therpsycore à l'Opéra,
Mars dans nos casernes.

JEAN LEBLANC.

J'ons vu dans plus d'un jardin
L'Amour sous la treille;
Et chez plus d'un marchand d'vin,
Neptune en bouteille.

CALICOT.

Où, *Vénus* n'est plus aux cieux,
Sur terre elle loge;
J'y crois en jetant les yeux
(Montrait la salle.)
Là... sur chaque loge.

LE BOSSU.

Si *Vulcain* est le patron
Des époux honnêtes,
A Paris je serai donc
De toutes les fêtes.

TITAN.

Quand on est à terre, hélas!
Point de fausse honte;
De bonn' jamb', et chapeau bas,
V'là comme on remonte.

LANTIMÈCHE.

Désormais, l'autre *Apollon*
Va près du moderne,
Briller comme un champignon
Dans une lanterne.

LA FOLIE.

Le premier des dieux, celui
Qui tient le tonnerre,
Par malheur n'est pas ici,
Il est au parterre.

A nos frayeurs les braves
Pourraient mettre un terme.

LE BOSSU.

Ne craignez rien, j'ai bon dos,
Messieurs, frappez ferme.





LE CAFÉ DES VARIÉTÉS,

ÉPILOGUE EN VAUDEVILLES,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 5 août 1817.

En société avec M. Dupin.

PRÉFACE.

Ainsi que je l'ai dit, les jeunes commis-marchands de la capitale s'étaient crus offensés par la scène de M. Calicot, dans le *Combat des Montagnes*. Ils prétendaient que c'était outrager le commerce, ce qui n'avait jamais été dans nos intentions, et chaque soir ils se rendaient en masse au théâtre pour empêcher que la pièce ne fût donnée. D'un autre côté, l'autorité exigeait que les représentations fussent continuées; de là des combats, des arrestations; et la guerre qui avait commencé par des chansons allait finir par la police correctionnelle. Pour mettre un terme à un scandale dont

nous étions plus affligés que personne, pour calmer l'irritation des esprits, et pour amener la paix sans la demander, nous composâmes la pièce qu'on va lire, qui obtint beaucoup de succès, et qui produisit le résultat que nous désirions. La paix fut signée entre les puissances belligérantes, et, contre l'ordinaire des traités passés entre souverains, la bonne intelligence a toujours duré depuis ce temps entre le théâtre des Variétés et les commis-marchands, qui en sont demeurés les fidèles alliés et les plus fermes soutiens.

Personnages.

BERNARD LEROND, commerçant.
M. DUTOUPET, artiste coiffeur.
VERNISSAC, auteur gascon.
M. GOBIN, bossu.
MADAME GOBIN, sa femme.

LEGRAND, souffleur du théâtre.
MOKA, garçon de café.
UN JOKEY anglais.
LA LIMONADIÈRE.
PLUSIEURS PERSONNES qui sont à la queue ou dans l'intérieur du café.

La scène se passe au café des Variétés*.

Le théâtre représente l'intérieur du café; on voit dans le fond, à gauche, les dernières personnes de la queue qui se pressent sous le vestibule.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOKA, MADAME GOBIN, plusieurs chalandes.

CHŒUR.

Air : *Allons, dépêchons.*

Mon Dieu! quel fracas!
D'attendre je suis las,
Monsieur, ne poussez donc pas.

Mon Dieu! quel fracas!
D'attendre je suis las.
Pourquoi n'avancions-nous pas?

MOKA.

Depuis une heure, voilà
Qu'à la porte l'on s'installe,
Et c' est pauvre public bâillé,
Comm' s'il était dans la salle.

CHŒUR.

Mon Dieu, etc.

UN CHALAND.

Voilà qu'on ouvre, je croi.

MOKA.

Monsieur, votre demi-tasse

* On nomme ainsi le café qui est sur le boulevard Montmartre, à côté du théâtre des Variétés. Ce café communiquait avec le vestibule du théâtre. On l'appelle aussi café Dehoinecq, du nom du propriétaire.

LE MÈME.

Par où passe-t-on, dis-moi ?

MOKA.

C'est au comptoir que l'on passe.

CHOEUR.

Mon Dieu ! quel fracas !

Que font-ils donc là-bas ?

Ici l'on ne s'entend pas.

Mon Dieu ! quel fracas !

Que font-ils donc là-bas ?

Et pourquoi n'entre-t-on pas ?

PREMIER CHALAND.

Garçon, un bol au rhum ?

DEUXIÈME CHALAND.

Garçon, une bouteille de bière ?

MOKA.

Voilà, voilà, voilà.

MADAME GOBIN.

Monsieur le garçon, y a-t-il encore la queue ?

MOKA.

Madame, jusqu'à l'entrée du café. On ne peut pas pénétrer sous le vestibule.

MADAME GOBIN.

C'est insupportable ; vous verrez que mon mari n'aura pas de billets, depuis une heure qu'il est à la queue, et tout cela pour une méchante pièce.

MOKA.

Ca, c'est vrai, c'est ce que tout le monde dit ; mais il n'y a que celles-là qui prennent. Regardez-moi l'hoçion* ; le voilà bien avancé avec son mérite ; il fallait faire jouer ça par M. Potier**, vous auriez vu ! Parlez-moi des pièces où l'on s'étouffe, nous ne connaissons que cela au café.

AIR : *Un homme pour un faire un tableau.*

Les Boxeurs et les Innocents,
Les Farces, le Cid'vant Jeune Homme,
Font mousser les rafraîchissements,
Et nous en vendons, Dieu sait comme,
D'un' pièce nous jugeons l'effet
Par les viset's qu'on vient nous faire,
Et l'hoçion n'a pas encore fait
Vendre deux bouteilles de bière.

MADAME GOBIN.

Et mon mari qui me laisse là à l'attendre ; il n'en fait jamais d'autre.

MOKA.

Vous tenez donc bien à voir notre pièce ?

MADAME GOBIN.

Point du tout, moi je l'ai déjà vue.

MOKA.

Et vous y retournez ? Ah bien ! par exemple, vous êtes la première qu'on y rattrape.

* Tragedie de M. Royou, representee sur le Theatre François, dans l'annee 1747. Ouvrage fort estimable, mais d'un genre trop severe pour attirer la foule ou plaire à la multitude.

** Potier, comedien tres-distingue, acteur du premier ordre sur un theatre secondaire. C'est par lui que l'on rit depuis vingt ans. Il ne vogue ainsi soutenue serait fait extraordinaire, et ce qui l'est encore plus, c'est qu'elle est meritee.

MADAME GOBIN.

Est-ce que vous croyez que j'y viens pour votre pièce ? C'est bien la peine pour voir un grand sec qui dit toujours des bêtises, et puis une grande dame : je ne sais pas son nom.

MOKA.

Madame Vautrin, une petite maigre ?

MADAME GOBIN.

Non, non, une grande qui est jolie femme, mais qui fait les beaux bras.

AIR : *La maison de M. Vautour.*

Du reste, un style découu,
Et des malices sans finesse,
Un lampiste, un niais, un bossu,
Aussi mal tourne que la pièce.
Venez donc du fond du Marais,
Voir sur des montagnes mal faites,
Le soleil entre deux quinquets,
Et l'Olympe sur des roulettes.

MOKA.

Eh bien alors, pourquoi et allez-vous donc ?

MADAME GOBIN.

Pourquoi ? c'est qu'on dit qu'il y aura du bruit, et s'il n'y en avait pas, je compte bien en faire.

MOKA.

Est-ce que vous seriez attaquée ?

MADAME GOBIN.

Comment ! si je le suis ! Est-ce que mon mari n'est pas artiste mécanicien ? est-ce qu'il n'a pas un premier garçon ? enfin, est-ce qu'il n'est pas...

MOKA.

Comment ?

MADAME GOBIN.

C'est public, tout le quartier sait bien qu'il est... tout le monde l'a reconnu.

MOKA.

Mais encore, qu'est-ce qu'il est ?

MADAME GOBIN, montrant son épaule.

Eh ! vous n'entendez bien, je n'ai pas besoin de vous le dire.

MOKA.

Ah ! j'y suis ; votre mari, n'est-ce pas ce petit bossu qui était avec vous, et qui depuis un siècle est à la queue ? Tenez, on le voit d'ici ; il est encore à la même place !

MADAME GOBIN.

AIR : *Vivent les Gascons.*

Je crois que j'en perdrai l'esprit ;

Mon Dieu, quel homme,

Quel petit homme !

Je crois que j'en perdrai l'esprit,

Voyez donc comme

Il est petit !

Enfin l'y voilà maintenant :

Eh ! mon Dieu, qu'est-ce qui l'arrête ?

Voilà que tout le monde prend

Des billets par-dessus sa tête.

ENSEMBLE.

Je crois qu'elle en perdra l'esprit, etc.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LEGRAND.

LEGRAND.

Laissez-moi, laissez-moi passer, je suis de la maison.

MADAME GOBIN.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là ?

MOKA.

C'est le souilleur.

MADAME GOBIN.

Il a un air endormi.

MOKA.

Dam', il lit la pièce tous les soirs.

LEGRAND.

Garçon, une demi-tasse !

MOKA.

Versez au salon.

MADAME GOBIN.

C'est apparemment pour se réveiller.

MOKA, à M. Legrand, qui souffle son café.

Eh ! ne soufflez pas, ce n'est pas trop chaud : ce que c'est que l'habitude. — Eh bien ! Monsieur Legrand, nous avons encore du monde.

LEGRAND.

C'est une bénédiction.

Air de *Marianne*.

Chez nous, depuis qu'on se rassemble,
Tout va des mieux, et grâce au ciel,
A la Gaieté, *Lutèce* tremble,
Et nous faisons pâlir *Daniel**,

Qu'un gai délire

Chez nous attire,

Mais qu'en sortant on finisse par rire.

Tout notre espoir

Serait de voir

Qu'on assiégeât tous les soirs

Nos couloirs.

Loin que cette guerre nous lasse,

Accourez ! nous tiendrons longtemps,

Puisque ce sont les assiégeants

Qui nourrissent la place.

Ah çà, vous avez là le manuscrit que je vous ai laissé ?

MOKA.

Oui, le voilà. Si vous voulez qu'on le porte au théâtre ?

LEGRAND, le mettant dans sa poche.

Je le porterai moi-même. Songez donc que je tiens là tout le talent des acteurs et tout l'esprit de la pièce.

MOKA.

Enfin, si vous voulez...

LEGRAND.

Je vous remercie : ça n'est pas lourd.

MOKA.

Est-ce que vous allez déjà vous installer dans votre loge ?

* *Lutèce* et *Daniel*, méfodrames de la Gaieté et de la Porte Saint-Martin.

MADAME GOBIN.

Si ce monsieur pouvait me donner une petite place en se serrant un peu. Qu'est-ce que j'entends là ? Enfin, c'est mon mari ; ma foi, ce n'est pas sans peine.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. GOBIN.

GOBIN.

Air : *Bon voyage*.

Roul' ta bosse, mon cher Gobin,

Si dans la foule,

Va toujours qui roule,

Roul' ta bosse, mon cher Gobin,

Te voilà sûr de faire ton chemin.

MADAME GOBIN.

Vous avez donc enfin des billets ?

GOBIN.

Oui, ma petite femme.

Oui, chaque jour est pour moi jour de nocce ;

Plaisir d'aurai jamais ne m'attrista.

Je ne vais point demandant plaie et bosse,

J'en trouve ici bien assez comme ça.

Roul' ta bosse, etc., etc.

Plaisir, gaieté, voilà ma seule escorte ;

Et les voleurs me causent peu d'effroi.

Qui me prendrait, morbleu, ce que je porte,

Se trouverait plus attrapé que moi.

Roul' ta bosse, mon cher Gobin,

Si dans la foule,

Va toujours qui roule,

Roul' ta bosse, mon cher Gobin,

Te voilà sûr de faire ton chemin.

MADAME GOBIN.

Entrons donc vite, au lieu de nous amuser. Où sont ces billets ?

GOBIN.

J'ai bien les billets ; mais je n'ai pas de place, car il n'y en a plus.

MADAME GOBIN.

Comment ?

GOBIN.

Eh bien ! ma petite femme, nous irons ailleurs ; je me verrai jouer une autre fois.

LEGRAND.

Comment ! Monsieur, vous voir jouer ! Est-ce que vous vous croyez offensé ?

GOBIN.

Moi ? non ; je ne m'en doutais pas : c'est ma femme qui veut absolument que je le sois. C'était à qui me le persuaderait, jusqu'à mes confrères, mes confrères en bosse, qui voulaient me faire entrer dans une conspiration ; car nous en avions aussi une, afin que vous le sachiez.

Air : *Ma commère, quand je danse*.

Nous avions, pour l'abordage,

Choisi quinze des plus grands ;

Les petits, avec courage,

Devait monter sur les bancs.
Nous avions même un commandant ;
Et vous devinez, je gage,
Le signe de ralliement.

Ce qui a fait tout manquer, c'est que le chef s'est formalisé de ce qu'on ne l'appelait pas Votre Éminence, et l'on sait qu'un bossu tient éminemment aux formes.

MADAME GOBIN.

Il n'en est pas moins affreux qu'un théâtre se permette de faire rire ainsi.

GOBIN.

Eh parbleu ! c'est son état de faire rire.

Air : *Au clair de la lune.*

De toute la ville
S'il est fréquenté
C'est qu'il est l'asile
Cher à la gaieté.
Chez eux à toute heure,
Ce sont des éclats...
On croit qu'on y pleure
Quand on n'y rit pas.

MADAME GOBIN.

J'en conviens ; mais s'attaquer à un corps aussi respectable que celui des bossus... Rien que d'y penser, ça fait hausser les épaules à tout le monde.

GOBIN.

Ca n'est pas à moi, toujours ; il est vrai que ça ne me les a pas fait baisser d'un pouce.

Air : *Adieu, je vous fais, bois charmants.*

Dans l'état, nous ne formons pas
Une masse assez imposante,
Pour qu'à nos dépens ici-bas,
Il soit défendu qu'on platsante ;
Un trait malin me divertit,
Et me fâcher quand on me raille,
Serait prouver que j'ai l'esprit
Encor plus mal fait que la taille.

Par exemple, si j'en veux à quelqu'un, c'est à l'acteur qui me représente ; on dit qu'il me ressemble, on jurerait que c'est moi. Si jamais je me trouve face à face avec ce monsieur Vernet*...

LEGRAND.

Point du tout, ce n'est point la même personne. Vous êtes bien plus grand, bien plus bel homme ; et d'ailleurs il ne dit que ce que je lui souille.

GOBIN.

Comment ! c'est vous qui êtes ?...

LEGRAND.

Le souffleur du théâtre.

GOBIN.

Ah ! bien, c'est à vous que j'en veux.

LEGRAND.

Non pas, diable ! souiller n'est pas...

* Vernet, jeune acteur plein de gaieté et de naturel, qui dans le *Combat des Montagnes* jouait le rôle du Bossu. C'est aussi lui qui jouait M. Gobin, et il avait su avec un rare talent donner à ces deux rôles une couleur et une physionomie différentes.

GOBIN.

Au fait, il a raison. Vous voyez que je n'ai pas de rancune, et la première fois que j'irai, je vous promets de rire comme un... vous m'entendez.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VERNISSAC.

VERNISSAC.

Ah, la maudite salle ! on étouffe de chaud. Eh ! san-dieu, garçon !

MOKA.

Monsieur veut-il quelque chose ?

VERNISSAC.

Oui, sans doute, une glace. Est-ce que Sainville n'est pas venu ?

MOKA.

Non, Monsieur ; mais si vous voulez...

VERNISSAC.

Non ; je n'aurai soif que quand il sera arrivé.

MADAME GOBIN.

Quel est ce monsieur ?

MOKA.

Un auteur gascon, qui trouve toujours moyen de se faire payer ses repas par ses confrères, et même ses rafraîchissements.

VERNISSAC.

Air du *fleur de la vie.*

Grâce au droit qu'ici je m'arroge
Je suis riche sans rien avoir ;
J'ai ma voiture et j'ai ma loge,
Je prends ma glace chaque soir.
Tous les jours, sans que l'on me prie,
Je vais dîner chez mes amis ;
C'est ainsi qu'on descend gratis
Le fleur de la vie.

(Au souffleur.)

Eh ! san-dieu ! c'est vous, Mossou ; je n'ai point reçu votre réponse pour ce petit ouvrage, car c'est à vous qu'on les adresse.

LEGRAND.

Non, je ne me rappelle pas.

VERNISSAC.

Oh ! je vais vous mettre sur la voie : une petite pièce sur le saut du *Niagara*, une pièce épisodique. La première scène, nous mettons un avocat dans le genre de l'*Avocat Patelin*.

LEGRAND.

Ah ! tant pis, Monsieur, la pièce ne sera pas reçue ; nous n'oserions la jouer à cause de messieurs de la faculté de droit.

VERNISSAC.

Ah ! qu'importe ? je ne tiens pas à une scène ; nous commencerons par la seconde, c'est un médecin comme ceux de Molière.

LEGRAND.

Ca ne se peut pas, l'école de médecine qui se fâcherait...

VERNISSAC.

Allons, commençons donc par la troisième; c'est un grand politique qui parle de tout.

LEGRAND.

Nous aurions contre nous la moitié des salons de Paris.

VERNISSAC.

San-dieu! Monsieur, de qui alors voulez-vous que je me moque? sera-ce des gens d'esprit?

LEGRAND.

Non pas; chacun crierait qu'on l'attaque.

VERNISSAC.

Eh bien! alors j'attaque ceux qui n'en ont pas. Eh donc! je n'aurai rien à craindre?

LEGRAND.

Peut-être, Monsieur; il ne faut jamais avoir à lutter contre la majorité.

VERNISSAC.

San-dieu! comment voulez-vous donc que l'on écrive la comédie?

LEGRAND.

Oh! je vais vous le dire.

Air : *J'avais un billet d'amateur.*

Ne dites rien des procureurs,
Et silence sur les notaires.
Craignez nos modernes docteurs,
Respectez les apothicaires.
Ne parlez pas des grands seigneurs,
Des journaux, de vers ni de belles,
Mais du reste peignez nos mœurs,
Et surtout qu'elles soient fidèles.

Il me semble qu'il vous reste encore un champ assez vaste.

VERNISSAC.

Je ne vois pas cela.

LEGRAND.

C'est que vous ne voulez pas voir.

Air : *Ces postillons.*

Des gais enfants de la Garonne
Peignent l'esprit et les traits fanfarons.

VERNISSAC.

Non pas, san-dieu! je défends en personne
Qu'on ose attaquer les Gaseons.

LEGRAND.

Qu'importe! suivez mon précepte.
Nous voyons tant d'originaux fielles.

MOKA.

N'épargnez rien, pourvu que l'on excepte
Les garçons de cafés.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M. BERNARD.

BERNARD.

Ah! il n'y a plus de place; peu m'importe, j'ai une loge, et j'espère rouler vos montagues.

LEGRAND.

A qui ai-je l'honneur de parler?

BERNARD.

Monsieur, on me nomme Bernard Leroud, et je suis négociant, rue Saint-Denis, à la Bonne-Foi.

Air des poètes sans-soucis.

J'ai toujours accueilli chez moi,
Ce fut notre règle commune,
La justice et la bonne foi,
Et bientôt j'ai vu la fortune
Avec elles venir s'asseoir.
Dans mon comptoir. (4 fois.)

DEUXIÈME COUPLET.

Je n'ai pas d'aeajou brillant,
Et chez moi la dorure manque;
Mais des doublons, de l'argent franc,
Surtout de bons billets de banque;
Voilà, Monsieur, ce qu'on peut voir
Dans mon comptoir. (3 fois.)

LEGRAND.

Est-ce que Monsieur se croirait attaqué?

BERNARD.

Moi, Monsieur? point du tout; mais j'ai deux neveux, deux charmants garçons, qui sont à la tête de mon magasin, et que j'aime comme s'ils étaient mes fils. Eh bien! ce matin, en arrivant de Bordeaux où j'avais été faire un voyage pour mes affaires, imaginez-vous qu'au lieu de m'embrasser et de me demander de mes nouvelles, ils m'abordent en se plaignant d'une injure qu'on leur a faite! Ils prétendent qu'on a voulu les tourner en ridicule... Et je ne souffrirai pas qu'on attaque ma famille...

LEGRAND.

Comment! Monsieur, est-ce que messieurs vos neveux portent des moustaches?

BERNARD.

Non, Monsieur.

LEGRAND.

Est-ce qu'ils portent des épérons?

BERNARD.

Non, Monsieur. Qu'est-ce que c'est que des épérons, des moustaches? je voudrais bien voir qu'ils en eussent: est-ce qu'ils rongeraient de leur état? Apprenez, Monsieur, que l'état de commerçant est le plus beau et le plus utile de tous.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

C'est lui qui répand l'abondance
Par ses efforts industrieux;
C'est lui dont l'utile influence
Unit tous les peuples entre eux.
Aux nobles fruits de la victoire,
Si les états doivent l'honneur,
Si les beaux-arts en font la gloire,
Le commerce en fait le bonheur.

Et quand on a l'honneur d'être commerçant, on doit être fier d'en porter l'habit. Qu'est-ce que c'est que des moustaches?

LEGRAND.

Prenez garde ; n'en parlez pas si haut : si l'on vous entendait, il y aurait peut-être du danger.

BERNARD.

A Dieu ne plaise que j'en dise du mal ; je les respecte trop pour cela.

AIR : *A soixante ans.*

Rendons honneur aux guerriers intrepides
Qui pour la France ont bravé le trepas ;
S'il le fallait, en les prenant pour guides,
On nous verrait tous marcher sur leurs pas.
Mais jusqu'alors, au sein de nos murailles,
(Montrant la place des moustaches.)
Ce noble signe a seul droit de flatter
Ceux qui déjà, sur les champs de batailles,
Ont acheté le droit de le porter.

LEGRAND.

Quant à cela, tout le monde est de votre avis, et voilà justement ce que nous voulions faire entendre.

BERNARD.

Oh ! parbleu, c'est entendu.

AIR de la *Robe et les Bottes.*

Chez nous l'honneur devance l'âge ;
Et les Français pensent avec raison
Qu'on peut bien avoir du courage
Sans avoir de barbe au menton ;
Et fiers d'une aussi noble tâche,
Aux ennemis il ferait voir
Que pour leur couper la moustache,
On n'a pas besoin d'en avoir.

LEGRAND.

Alors je ne vois pas trop pourquoi messieurs vos neveux n'ont pas voulu permettre qu'on attaquât un léger ridicule qu'ils ne partagent pas.

BERNARD.

Où, je crois que nous nous sommes fâchés un peu vite, et qu'au fait tout cela ne tombait que sur les éperous.

LEGRAND.

Vous l'avez dit.

BERNARD.

Eh bien ! Monsieur, nous sommes aussi gens à entendre la plaisanterie ; et je suis sûr que s'il en est encore quelques-uns parmi nous qui tiennent à cette petite manie, ils seront les premiers à en rire... Tenez, moi, je me charge d'arranger l'affaire, et de leur dire :

AIR de la *Scintille.*

Où, croyez-moi, déposez sans regrets
Ces fers bruyants, cet appareil de guerre,
Et des Amours, sous vos pas indiscrets,
Veuillez plus la cohorte légère.
Si des beautés dont vous causez les pleurs,
Nulle à vos traits ne se dérohe,
Contentez-vous, heureux vainqueurs,
De déchirer leurs tendres cœurs,
Et ne déchirez plus leur robe.

LEGRAND.

Et je suis sûr qu'ils auront égard à la pétition.

BERNARD.

Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir éclairé... Je vais me placer dans ma loge, et vous m'entendrez. (S'adressant au parterre.) J'espère maintenant que personne n'a plus de réclamations à faire.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; M. DUTOUPET, paraissant aux premières loges.

DUTOUPET.

C'est ce qui vous trompe, ça ne finira pas ainsi.

LEGRAND.

Je ne vois pas que dans notre pièce Monsieur soit attaqué en rien.

DUTOUPET.

C'est justement pour ça que je réclame. Ces messieurs se plaignent d'être mis en scène, et moi, Monsieur, je me plains de ce que je n'y suis pas ; il me semble que je suis un personnage assez important pour qu'on fasse attention à moi.

LEGRAND.

En voici bien d'une autre ! Mais, Monsieur, on ne fait pas ainsi une scène publique.

DUTOUPET.

Au contraire, il ne peut y avoir trop de témoins ; c'est une affaire dont je veux faire juges ces messieurs, et vous verrez s'ils ne vous donnent pas tort. Messieurs, je suis artiste coiffeur ; j'ai un cabriolet et un jokey, suivant l'usage, puisqu'à présent il est impossible sans cela de faire son chemin ! J'éclabousse tout le monde ; je rase les boutiques ; je frise les passants ; et le soir, du haut de mon wiski, je fais encore la barbe à ceux que j'ai coiffés le matin. Tout à l'heure encore, en venant au théâtre, j'ai manqué de renverser une pratique ; il ne s'en est pas fallu de l'épaisseur d'un cheveu. Eh bien ! tout cela n'y fait rien ; et je ne puis venir à bout de faire du bruit dans le monde.

LEGRAND.

Vous en faites beaucoup trop ici, et l'on ne trouble pas ainsi un lieu public.

DUTOUPET.

Est-ce que vous croyez me faire peur ? Apprenez que je suis un homme de tête ; et que si une fois je mets les fers au feu, je vous prouverai que j'ai, comme un autre, la tête près du toupet.

LEGRAND.

Au fait, Monsieur, que voulez-vous ?

DUTOUPET.

Je demande qu'il soit question de moi dans vos montagnes. Je ne vous demande qu'une petite scène ; quand ce serait un peu tiré par les cheveux, qu'est-ce que ça fait ?

LEGRAND.

Monsieur, c'est assez difficile ; mais je connais l'auteur, et je vous promets que, dans sa première pièce, il sera question de vous.

DUTOUPET.

C'est ça ; une pièce, un prologue, je n'y tiens pas... Vous me le promettez ?

LEGRAND.

C'est comme si vous y étiez.

DUTOUPET.

Eh bien ! à la bonne heure. Moi, je m'emporte d'abord ; je suis vif comme la poudre ; mais ça ne tient pas.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; UN PETIT JOKEY, paraissant sur le théâtre.

LE JOKEY.

Le cabriolet de M. Dutoupet ! Monsieur, le cabriolet est là.

DUTOUPET.

Eh ! c'est vrai ; j'ai de l'ouvrage pour ce soir à l'Opéra, Vénus et Psyché qui hier se sont prises aux cheveux... Ça n'est pas aisé à démêler. Messieurs, les affaires avant tout. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

BERNARD.

Plaisant original, qui se fâche de ce qu'on ne le met pas en scène, tandis que tant d'autres... Vous voyez, Messieurs, qu'il est difficile de contenter tout le monde.

VAUDEVILLE.

Air du *Val de Vire*.

LEGRAND.

Depuis que ce bas monde est fait,
Partout on se querelle.
Ah ! réalisons, en effet,
La paix universelle.

Entre les plaideurs,
Et les procureurs,
L'amour et l'hygiène ;
Entre les mamans,
Entre les amants,
Que la paix soit signée.

VERNISSAC.

Entre l'artiste et les huissiers,
L'acteur et le parterre ;
Les propriétaires altiers
Et l'humble locataire ;
Entre le bon sens
Et des noirs pédants
La race renfrognée ;
Entre les auteurs,
Les restaurateurs,
Que la paix soit signée.

DUTOUPET.

Vous qui, sur un char élevé,
Causez mainte bagarre,
Brûlez un peu moins le pavé,
Et surtout criez : Gare !
Que la foule qui
Redoute un wiski
Par vous soit épargnée ;
Entre les piétons
Et les phaétons,
Que la paix soit signée.

GOBIN.

Les biens et les maux presque tous
Sont compensés sur terre ;
On prétend que chez les époux
On voit souvent la guerre.
Je m'en aperçois,
C'est un train chez moi
Le long de la journée !
Mais le jour finit,
Arrive la nuit,
Et la paix est signée.

BERNARD, au public.

On sait que c'est par des chansons
Que tout finit en France ;
En chantant nous vous proposons
Un traité d'alliance ;
Il ne suffit pas
Que la guerre, hélas !
Ici soit terminée ;
Par un bruit plus doux,
Messieurs, prouvez-nous
Que la paix est signée.





LE PETIT DRAGON,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÉLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 18 septembre 1817.

En société avec MM. Delestre-Poirson et Mélesville.

Personnages.

LE BARON.
LE GOUVERNEUR.
ALFRED, son neveu.
ELVINA, fille du baron, vêtue en amazone.



CONSTANCE, sœur d'Alfred.
FRANK, vieux soldat, père nourricier
d'Elvina.
MARCELLIN, jardinier.

La scène se passe dans un village voisin de Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une petite esplanade couverte d'arbres. A droite, une grille ouverte qui conduit au jardin du baron; à gauche, un bout de rempart avec une tourelle pour indiquer le commencement d'un château fort. Pres de la grille quelques pots de fleurs en désordre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELLIN, seul. Il tient deux arrosoirs.

Arrosons maintenant. Queu tranquillité ! on voit bien que mamzelle Elvina n'est pas encore descendue au jardin, ou p'l-être ben qu'elle est déjà sortie : car, dès que le jour paraît, hrrrr... ça court sans savoir où ; toujours dans les champs, dans les bois, à la chasse : queu lutin ! je n'peux pas me persuader qu' ça soit une femme, et j'gerais qu' son père, monsieur le baron, n'en est pas sûr lui-même ; aussi son mari (si jamais elle en trouve un) n'a qu'à bien se tenir.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Quand un débat s'élève
Entre eux, après le mariage,
Notre maîtresse se croira
À la guerre dans son ménage ;
Et comme une femme toujours
À son mari cherche querelle,
Il sera forcé tous les jours
De tirer l'épée avec elle.

[Il va pour arrosor ses pots de fleurs.]

Ah, mon dieu ! c'est y possible ! queu ravage ! mes pauvres giroflées, mes tulipes ! Tatigoi ! faut qu'elle ait déjà passé par là.

SCÈNE II.

FRANK, fumant; MARCELLIN.

(Frank entre par la grille.)

FRANK.

Eh bien ! eh bien ! à qui en as-tu donc, avec tes giroflées, imbécile ? Tu fais plus de bruit qu'une pièce de trente-six.

MARCELLIN.

A qui j'en ai ? Pardi ! à c' diable à quatre qu' j'avons ici pour nos péchés, votre aimable Elvina.

FRANK.

Mon élève, corbleu !

MARCELLIN.

Oui, une belle éducation que vous avez faite là !

FRANK, fumant toujours.

Certainement ; et lorsque mon colonel fut obligé de partir pour la guerre d'Amérique, dont il croyait revenir au bout d'un an au plus, et qu'il confia sa petite Elvina à ma femme, sa nourrice, il savait bien que j'en ferais un sujet distingué ; aussi, depuis la mort de la défunte, elle n'a pas en d'autre maître que moi.

MARCELLIN.

Il y paraît, et depuis quinze jours que monsieur le baron est revenu, il a dû s'en apercevoir. Pour ce qui est de moi, déjà je ne peux plus y tenir ; c' que j' fais d'un côté, elle me l'



JE L'YRIS.

MAISON FONDÉE EN 1810 PAR M. MONTGOMERY

défait de l'autre; all' prend mon chien pour chasser, et je ne désespérons pas de la voir un jour prendre mon pauvre âne pour l' dresser aux manœuvres de cavalerie.

AIR du vau-deville de *Partie carrée*.

De tous côtes chacun s'écric
D' la voir avec un si gentil minois,
Parcourir les champs, la prairie,
Et vivre toujours dans les bois.
Oui, ceux qui pass'nt dans not' village,
Avec raison sont tous surpris
De rencontrer une fille sauvage
Aussi près de Paris.

FRANCK, gravement.

Paix ! imbécile, paix ! c' n'est pas à un blanc-bec comme toi à juger une personne comme elle, qui a été éduquée par un brave comme moi.

AIR du *Major Palmer*.

Morbleu, c'est la plus belle âme,
Un esprit sensible et bon.

MARCELLIN.

Ca s' peut bien, mais pour une femme
Ell' n'en a rien que le nom.

FRANCK.

Quand je la vois sous les armes
Je crois voir un grenadier...

MARCELLIN.

C' n'est pas avec de tels charmes
Qu'all' pourra se marier.

FRANCK.

Mill' bomb'! des époux, je gage
Qu'elle n'en manquera pas.

MARCELLIN.

Moi, je crois qu' dans son menage
Ell' frait un joli fraças.

FRANCK, vivement.

J' suis certain, ne t'en déplaise,
Qu'on n' lui résist'ra jamais,
Ell' est bell' comm' une Française,
Et se bat comme un Français.

TOUS DEUX.

Et se bat comme un Français.

FRANCK, avec feu.

Oui, morbleu ! elle se ferait hacher pour son père, pour moi, pour vous tous qui la jugez si mal : n'a-t-elle pas encore sauvé, ces jours-ci, un jeune officier que les gardes-chasses du bois voulaient arrêter ? Hein ? quelle intrépidité ! quel sang-froid ! contenir à elle seule trois gardes-chasses ! Je n'aurais pas mieux fait.

MARCELLIN.

Eh bien ! j' vous conseille d' vous vanter d' celle-là ; monsieur le baron a-t-il assez grondé ? s'exposer à faire le coup de fusil avec la maréchaussée ! Enfin c'est un diable incarné, un vrai Lucifer.

FRANCK, en colère.

Comment tu oses... Attends, maraud, attends.
(Il va pour tirer son sabre.)

MARCELLIN, apercevant Elvina.

Ah ! ben, v'là le p'tit dragon par ici ; j' serons entre deux feux, sauvois-nous. (Il se sauve à gauche, du côté du château.)

SCÈNE III.

ELVINA, FRANCK.

(Elvina entre avec vivacité, le fusil sur l'épaule et la carna-sière sur le dos.)

ELVINA, embrassant Franck.

Bonjour, mon vieux camarade ; tiens, voilà ma chasse.

FRANCK.

Diab! nous n'avons tué qu'un lièvre ? tu l'es négligée aujourd'hui. Mais, dis-moi, tu es sortie de bien bonne heure ce matin ?

ELVINA.

Oh ! j'ai fait une promenade charmante.

AIR basque : tiré de l'ouverture de l'*AUBERGE DE BAGNÈRES*.

Oui, les champs, les forêts,
M'offrent seuls des attraits ;
Du bonheur, de la paix,

C'est l'image.

En fuyant le sommeil,
Sur l'horizon vermeil
J'ai guetté le réveil

Du soleil.

L'oiseau dit sa chanson,
Et l'écho lui répond ;
Mais voilà que du fond

Du bocage,

Un couple que je voi,
Sans me dire pourquoi
S'enfuit d'un air d'effroi

Devant moi.

Les troupeaux bondissants
S'en retournent aux champs,
Et nos gais paysans

À l'ouvrage,

Lorsqu'au détour d'un bois,
Un peu tremblants, je crois,
Le fer en main, je vois

Deux grivois.

Arrêtons-nous, dit l'un ;
Car j'aperçois quelqu'un ;
Mon aspect importun

Fait qu'aucun

N'est défunt ;

Car, d'un avis commun,
Pensant qu'ils sont à jeun,
Dans la forme ordinaire

Tous deux vont terminer la guerre.

Oui, les champs, les forêts,
M'offrent seuls des attraits ;
Du bonheur, de la paix,

C'est l'image.

Là, je vis sans façon,
Et fuis, avec raison,
Les grands airs et le ton

Du salon.

(Elvina regarde du côté du rempart.)

FRANCK.

Mais qu'est-ce que tu regardes donc de ce côté avec tant d'attention ?

ELVINA.

Tu ne sais pas ? Une aventure assez singulière , une rencontre...

FRANCK, vivement.

Une aventure ! conte-moi ça, mon enfant.

ELVINA.

Tout à l'heure, en revenant de la chasse, j'ai aperçu de ce château, à travers les barreaux d'une fenêtre, un prisonnier d'une physionomie si douce, si intéressante, que j'en ai été tout émue.

FRANCK.

Elle vous a un si bon cœur.

ELVINA.

Mais, ce qui va bien l'étonner, c'est que j'ai cru reconnaître le jeune homme que j'avais secouru dans le bois.

FRANCK.

Qui ? cet officier poursuivi par des gardes-chasses, et à qui, sans toi, on aurait fait un mauvais parti ?

ELVINA.

Lui-même. Il paraissait bien triste, bien malheureux. Ses regards, ses gestes, que je suivais de loin, imploraient ma pitié. Il allait peut-être s'expliquer ; mais il a disparu tout à coup, comme s'il craignait d'être surpris.

FRANCK.

Parbleu ! il m'intéresse aussi.

ELVINA.

N'est-ce pas ? Je suis sûre que c'est un garçon estimable.

FRANCK.

Très-estimable. Un jeune homme d'une physionomie douce, qui rosse des gardes-chasses et qui se fait mettre en prison..... Je n'en faisais pas d'autres, moi.

ELVINA.

Écoute ; il m'est venu une idée. Si je pouvais le délivrer, le rendre à ses parents, à ses amis,

FRANCK.

Il faut le délivrer.

ELVINA.

Mais quel moyen ?

FRANCK, cherchant.

Le premier venu, une entrée de vive force, un assaut général à nous deux.

ELVINA.

C'est décidé ; d'ailleurs, il s'agit d'une bonne action.

FRANCK.

Certainement.

ELVINA.

D'un brave militaire que l'on retient injustement,

FRANCK.

C'est-à-dire nous ne savons pas au juste ; mais c'est égal, c'est affreux. Allons, en avant, marche.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; MARCELLIN, accourant.

MARCELLIN.

Mamselle, mamselle, une lettre pour vous.

ELVINA.

Comment, une lettre pour moi !

MARCELLIN.

J' sais bien qu' vous n'en recevez pas beaucoup par la poste ; aussi celle-là n'en vient pas.

ELVINA.

Que veux-tu dire ?

MARCELLIN.

Je passais sous le petit donjon, lorsque j'entends st, st ; je lève la tête, et je manque de recevoir ce paquet sur le nez. C'était un beau jeune homme qui l'avait jeté.

ELVINA.

Un prisonnier !

MARCELLIN.

Apparemment qu'il vous connaît et moi aussi, car il m'a dit : imbécile, porte cela à ta jeune maîtresse.

FRANCK.

C'était donc attaché à une pierre ?

MARCELLIN.

Où ; mais la pierre était une pièce de six francs. J'ai mis la pierre dans ma poche, et je vous apporte la lettre, port payé.

ELVINA.

Donne.

MARCELLIN.

Ah ! j'oubliais de vous dire qu'en même temps il me montrait un grand ruban. J'ai présumé que c'était pour avoir votre réponse ; car je ne manque pas d'esprit, afin que vous le sachiez.

ELVINA.

C'est bien,

FRANCK.

Va-t'en.

MARCELLIN.

Ah ça, et la réponse ?

FRANCK.

Je m'en charge.

MARCELLIN.

Pour la porter ?

FRANCK.

Je m'en charge.

ELVINA.

Airs : *Bravo, Calpigi.*

Mais tais-toi, je te le conseille, Sinon je te coupe une oreille.

FRANCK, lui frappant sur l'épaule.
Je m'embarg' de l'autr', par contre-coup.

MARCELLIN.

Ce pèr' Franck se charge de tout. (bis.)
Pourtant une pareille affaire,
Dans mon etat n' peut pas déplaire,
Et j' voudrais qu'ainsi chaqu' matin...

(Eu regardant la pièce d'argent.)
On j'tat des piei' dans mon jadin.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ MARCELLIN.

FRANCK.

Allons, morbleu ! nous voilà déjà en correspondance réglée.

ELVINA.

J'étais sûre de l'avoir reconnu ; c'est bien lui. Mais comment se trouve-t-il en prison si près de nous ? Eh ! qui se serait douté qu'il y eût des prisonniers dans cette partie du château, où jusqu'à présent on n'en avait point vu ?

FRANCK.

Cette lettre nous donne des renseignements. Voyons un peu.

ELVINA.

Oni, voyons ; nous sommes bien avancés. Comment deviner ce qu'il veut, ce qu'il écrit ? (Tournant la lettre entre ses mains.) Morbleu ! faut-il que je ne sache pas lire !

FRANCK.

Ah, diable ! il faut faire comme au régiment. Le premier camarade...

ELVINA.

Et si c'est un secret ?

FRANCK.

C'est vrai. Voyons donc si j' pourrai déchiffrer ce chiffon.

ELVINA.

Toi, mais tu ne sais pas lire non plus !

FRANCK.

Bah ! c'est égal, avec de l'intelligence on vient à bout de tout ; et puis j'ai les premiers éléments ; j'ai manqué d'apprendre.

AIR : Naudeville de l'Écu de six francs.

Peu s'on est fallu, je te jure,
Que tu ne lusses couramment :
Je d'vais apprendre la lecture
D'un trompette du régiment.
Mais l' blanc-bec qui devait m'instruire,
Le jour d' la première leçon,
S' laisse enl'yer d'un boulet d' canon,
Et v'là pourquoi tu n' sais pas lire.

Mais, tiens, v'là justement monsieur le baron, on peut s' confier à lui.

ELVINA.

Comment, mon père !

FRANCK.

Sois donc tranquille, je ne dirai pas que la lettre est pour toi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON.

ELVINA, courant à lui.

Bonjour, mon père. (Voyant l'air froid de son père.)
Eh bien ! est-ce que tu es encore fâché contre moi ?

LE BARON.

Mais, franchement, Elvina, cette scène d'hier au soir.

ELVINA, vivement.

Que veux-tu ? je ne puis supporter le prétendu bon ton de toutes vos sociétés. Un monsieur de Forbel, petit fat parfumé, qui me dit, en arrangeant sa cravate devant une glace : *Quand Mademoiselle sera-t-elle colonel de hussards ?* Morbleu ! si je l'étais...

LE BARON.

Et tu me demandes encore ce qui cause mon chagrin !

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Lorsque jeune, aimable et belle,
Ma fille, par sa douceur,
Pouvait faire mon bonheur
Et le livrer auprès d'elle,
Elvina ne songe, hélas !
Qu'à l'exercice, aux combats,
Mais à moi ne songe pas.
Voyant enfin la paix faite,
Dans mes foyers j'espérais
Vivre en repos désormais...
Et loin d'avoir ma retraite,
Grâce à toi, dans ma maison,
Je me crois en garnison.

ELVINA, lui prenant les mains.

Eh bien, mon père, voilà qui est dit. Pour te plaire, pour toi seul, je me corrigerai, j'étudierai.

FRANCK, sa lettre à la main.

Où, mon colonel, nous étudierons ; et pour commencer, si vous voulez me lire ceci.

LE BARON.

Une lettre !

FRANCK.

Oni, c'est une lettre que l'on m'écrit à moi.

LE BARON.

Très-volontiers, mon camarade. Eh ! mais il n'y a pas d'adresse.

FRANCK.

Non, ça m'a été donné de la main à la main.

LE BARON, lisant.

« En vous voyant, mon cœur se plaît à vous » croire aussi bonne que belle. » De qui parle-t-il donc ?

FRANCK.

Mou colonel, c'est sans doute une faute d'orthographe.

LE BARON.

Continuons. (Il lit.) « J'ai trouvé le moyen de » parvenir jusqu'à la petite porte qui donne en face » du jardin. »

FRANCK.

Celle du parapet, bon !

LE BARON, continuant.

« Tous les jours, à deux heures, je puis écarter » mes surveillants; il dépend de vous de me rendre » au bonheur, et si vous partagez mes sentiments, » helle Elvina... »

FRANCK.

Aie ! aie !

LE BARON, lisant bas.

Comment ! une déclaration ! (A Elvina.) Écoute, ma fille, c'est à toi que cela s'adresse.

ELVINA.

Ah ! je l'ignorais, mon père; j'ai cru que ce pauvre jeune homme ne parlait d'autre chose que de sa captivité.

LE BARON.

Ah ! c'est un jeune homme ?

FRANCK.

Eh bien, oui, mon colonel, c'est un jeune homme, c'est un prisonnier. Nous avions déjà résolu de le secourir, et si vous voulez être de la partie ?

LE BARON.

Y penses-tu ?

ELVINA, vivement.

Oh ! oui, mon père, tu m'aideras à le délivrer, tu auras pitié d'un malheureux jeune homme qui réclame nos secours. Je te réponds qu'il n'est pas coupable; il ne peut pas l'être avec une figure aussi intéressante.

LE BARON, à part.

Le hasard m'offrirait-il enfin l'occasion de lui donner une bonne leçon ! Avant tout, allons prendre quelques informations sur cette aventure.

ELVINA.

Eh bien, mon père !

LE BARON.

Ma foi, ma chère Elvina, ton élan généreux m'entraîne, m'électrise, et je te promets de rêver aux moyens...

ELVINA.

De le délivrer.

FRANCK.

C'est ça, délivrons-le, mille bombes; mon colonel s'ra le général, Elvina l'aide de camp, et moi le corps d'armée, et je vais tout disposer.

AIR de Gilles en deuil.

Nous nous verrons sur la brèche,
J'espère qu'il y fera chand.

LE BARON, à part.

Méditons sur cette dépêche,
Et tâchons d'empêcher l'assaut.

FRANCK.

Comme d'abord, en temps de guerre,
Il faut voir clair à ce qu'on fait,
Je vais mener, avant l'affaire,
Le corps d'armée au cabaret.

TOUS.

Nous nous reverrons sur la brèche, etc.

LE BARON.

Nous nous reverrons sur la brèche,
J'espère qu'il y fera chand;
Méditons sur cette dépêche,
Et tâchons d'empêcher l'assaut.

(Le baron rentre chez lui; Frank sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

ELVINA, seule.

Bon, ils s'éloignent ! c'est surtout à ce gouverneur que j'en veux. C'est indigne à lui de remettre Alfred prisonnier, et si je le rencontre jamais...

SCÈNE VIII.

ELVINA, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Parbleu ! voilà sa maison. Ce cher baron, il sera ravi de me revoir.

ELVINA.

Quel est ce militaire ?

LE GOUVERNEUR.

Mon enfant, peut-on parler à monsieur le baron ?

ELVINA, à part.

Une visite, et dans ce moment-ci ! (Haut.) Monsieur, il est sorti.

LE GOUVERNEUR.

Sorti ! un de ses gens m'a pourtant assuré...

ELVINA, brusquement.

Il est très-occupé, et ne reçoit personne.

LE GOUVERNEUR.

Lorsqu'il saura que c'est le gouverneur du château voisin...

ELVINA, vivement.

Le gouverneur du château ! Comment, Monsieur, c'est vous ?

LE GOUVERNEUR.

Moi-même, ma chère enfant.

ELVINA, très-vivement.

Ah ! ah ! je suis enchantée de vous trouver et de vous faire mon compliment.

LE GOUVERNEUR, étonné.
Que veut dire?...

ELVINA, de même.

Cela veut dire que vous vous conduisez horriblement, que vous ne faites que des injustices, des actes de tyrannie, et que tout le monde se plaint de vous.

LE GOUVERNEUR, regardant son costume.
Tout le monde se plaint...

ELVINA.

Oui, Monsieur, et moi la première, je vous en avertis.

LE GOUVERNEUR.
En vérité, Mademoiselle.

ELVINA.

Ah ! vous emprisonnez les jeunes gens, les officiers, vous les confinez dans de vieux donjons, vous les faites périr d'ennui !

LE GOUVERNEUR, souriant.

Air : Vaudeville du *Piège*.

Oui, ces messieurs, je le conçois,
Malgré mon humeur peu sévère,
S'amuse rarement chez moi ;
Hélas ! je n'y saurais que faire.
Chacun, j'en conviens des premiers,
Comme vous n'a pas en partage
L'art de faire des prisonniers
Qui bénissent leur esclavage.

ELVINA, brusquement.

Monsieur, vos observations me déplaisent.

LE GOUVERNEUR, l'examinant.

Ah ! j'y suis. Ce costume, ce ton cavalier ; c'est sans doute le petit dragon dont on m'a tant parlé depuis mon arrivée.

ELVINA, avec feu.
Vous m'insultez, Monsieur ; cette épithète...

LE GOUVERNEUR, riant.

Eh mais, Mademoiselle, il me semble que c'est vous-même, dont les discours offensants...

ELVINA.

C'est possible, Monsieur ; dans tous les cas je suis prête à vous rendre raison.

LE GOUVERNEUR, élevant la voix.

Comment, Mademoiselle ?

ELVINA, à demi-voix.

Parlons bas, Monsieur, parlons bas, je vous prie.

LE GOUVERNEUR.

Mais c'est un diable que cette petite femme-là.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON.

ELVINA.

Mon père ! ah, quel dommage !

LE BARON.

Que vois-je ! Forlis, mon cher ami, mon fidèle compagnon d'armes.

ELVINA.

Ah, mon dieu ! il le connaît.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mon cher baron, c'est moi-même, j'ai voulu te surprendre. Embrassons-nous encore.

LE BARON.

Mais je suis désolé. Tu étais seul ici ?

LE GOUVERNEUR, regardant Elvina.

Non, non, mademoiselle me faisait les honneurs de chez toi.

LE BARON.

C'est ma fille que je te présente. (A Elvina.) Salue donc.

LE GOUVERNEUR, souriant.

Oh ! nous avons déjà fait connaissance.

LE BARON, serrant la main du gouverneur.

Ce bon Forlis. (A Elvina.) Dis donc, Elvina, si nous le mettions dans notre confiance, il peut nous servir ; c'est un brave.

LE GOUVERNEUR.

Dispose de moi, parbleu ! je suis à ton service.

ELVINA, bas au baron.

Y penses-tu ? c'est le commandant du château voisin.

LE BARON, bas.

Le commandant, c'est vrai. (Haut.) J'avais oublié ta nomination, mon ami, et, depuis mon retour, je ne suis pas sorti de chez moi.

ELVINA, bas au baron.

Tu sens bien alors qu'il est prudent...

LE BARON, de même.

Sans contredit, je me tais.

(Le Gouverneur examine le jardin avec une lorgnette.)

ELVINA, bas.

Je vais retrouver Franck, mon père ; je ne te demande qu'une grâce, c'est de le retenir ici vingt minutes. Adieu, mon père. (Au gouverneur, d'un ton sec.) Adieu, Monsieur.

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE X.

LE GOUVERNEUR, LE BARON.

LE GOUVERNEUR.

Quoi, mon ami ! c'est là ta fille ? c'est une petite personne charmante.

LE BARON.

Tu trouves, mon ami ? Eh bien, j'en suis enchanté.

LE GOUVERNEUR.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*
Je rends justice à son mérite,
Mais d'honneur je ne pensais pas

Que pour te rendre une visite,
Il fallût livrer des combats.

LE BARON, l'interrompant.
Comment! ma fille!

LE GOUVERNEUR, continuant l'air.
Moi qui chéris les périls et la gloire,
Selon mes goûts je viens d'être servi:
Ah! quel bonheur, chez toi l'on peut se croire
En pays ennemi.

LE BARON.
Eh bien, mon cher Fortis, tu vois la cause de
tous mes chagrins.

LE GOUVERNEUR.
Oui, je sais bien... On m'a conté que son
éducation... Mais, morbleu! une bonne résolution!
Tu vas me dire que la tendresse, le cœur
paternel... bah! s'il fallait écouter tout ça! moi,
qui te parle, j'ai un neveu que je regarde comme
un fils, charmant sujet, qui me fera damner, dont
je suis fou.

LE BARON.
Tu as un neveu?

LE GOUVERNEUR.
Des talents, de l'esprit, excellent militaire,
que je mets aux arrêts tout comme un autre, et
dans ce moment même, je le tiens sous clef pour
certaine escapade.

LE BARON.
Comment?

LE GOUVERNEUR.
Oh! ce n'est pas un prisonnier d'état, c'est le
mien, et c'est en sa faveur que j'ai fait une prison
de cette tourcelle que tu vois d'ici, et qui commu-
nique à mon appartement.

LE BARON.
Attends-donc. Est-ce que ton neveu serait
M. Alfred?

LE GOUVERNEUR.
Tu le connais?

LE BARON.
Oui, indirectement; je t'expliquerai cela. Mais
tu le crois donc bien en sûreté?

LE GOUVERNEUR.
Je l'ai dit que je le tenais.

LE BARON.
Eh bien, tu ne le tiendras pas longtemps; on
a le projet de le faire évader. Ma fille, mes gens,
moi-même, toute la maison est dans la conspi-
ration.

LE GOUVERNEUR.
Comment diable!

LE BARON.
Oui, nous avons besoin d'une leçon. Écoute,
tu es gouverneur du château voisin, tu es mon
ami, fais-moi le plaisir de me mettre en prison.

LE GOUVERNEUR.
Très-volontiers, enchanté de te posséder. Je

te l'ai dit, j'ai justement tout près de mon appar-
tement une prison particulière pour moi et ma
famille; mon neveu ne la quitte presque pas,
mais il y a toujours une place pour mes amis.

LE BARON.
Bien. Mais ça ne suffit pas; il me faudrait du
bruit, de l'éclat, une arrestation sérieuse.

LE GOUVERNEUR.
Diable! tu en demandes trop; je ne puis pas.
Mes devoirs, et puis songe donc... (Il s'arrête
étonné, en regardant du côté du château.) Eh! mais
qu'est-ce que je vois là-bas? quelqu'un qui se
glisse le long du mur.

LE BARON, regardant aussi.
Dieu me pardonne, c'est ma fille et Franck, le
vieil invadé qui l'a élevée.

LE GOUVERNEUR, de même.
Mais ils portent une échelle. Comment, mor-
bleu! mon neveu est de la partie. (Avec colère.) Ah!
ceci passe la plaisanterie. Heureusement pour
eux, il n'y a pas de sentinelle de ce côté; tenons-
nous à l'écart, et observons.

SCÈNE XI.

FRANCK entre le premier, avec une échelle qu'il cache le
long de la charmille; puis ALFRED et ELVINA.

FRANCK.
Je me suis avancé jusqu'ici en tirailleur. Per-
sonne! (Il fait signe à Alfred et à Elvina d'approcher.)
St, st, st.

ALFRED.
Mon brave camarade... Mademoiselle, com-
ment reconnaître jamais tout ce que vous venez
de faire pour moi?

ELVINA.
En vous éloignant sur-le-champ. Passez par ce
jardin, qui est celui de mon père.

FRANCK.
Vous franchissez la haie, vous vous trouvez sur
la grande route, et dans une demi-heure vous êtes
à Paris, où vous cherchera qui pourra.

ALFRED, à Elvina.
Qui? moi, vous quitter ainsi! ne plus vous re-
voir! puis-je oublier jamais tant de générosité,
tant de courage! non, belle Elvina, je jure de
vous consacrer mon existence.

ELVINA.
C'est trop, beaucoup trop pour un simple ser-
vice. Mais éloignez-vous, je vous en supplie. Tout
à l'heure, quand il fallait vous délivrer, rien n'au-
rait pu m'effrayer, et maintenant je ne sais pour-
quoi je tremble malgré moi. Partez, rejoignez
votre régiment; vous allez à la guerre, vous allez
vous battre, vous êtes bien heureux! servez bien

votre prince, votre patrie, et, au milieu de vos succès, pensez quelquefois à ceux à qui vous les devez, c'est tout ce que je vous demande.

(Le baron paraît dans le fond, les écoute et se rapproche de la grille de son jardin.)

ALFRED.

Ah! je suis trop coupable; et, puisqu'il faut vous l'avouer, apprenez que mon esclavage était loin d'être rigoureux, et que, si j'ai cherché à exciter votre pitié, c'était moins pour fuir ma prison que pour me rapprocher de vous.

ELVINA.

N'importe, partez. (Roulement de tambour dans le château.) Je vous l'ai dit, vous vous perdez.

FRANCK.

Mille bombes! on donne l'alarme. (Au moment où Alfred, Franck et Elvina veulent s'éloigner, des soldats paraissent dans le fond.)

ELVINA.

Morbleu! (Elle saute sur son fusil, qu'elle a laissé près de la grille, et menace les soldats.)

LE BARON, accourant.

Elvina... ma fille, y penses-tu?

ELVINA.

Ciel! mon père!

(Le baron tient dans ses bras Elvina, Franck a tiré son sabre et s'est jeté devant Elvina.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LE GOUVERNEUR, SOLDATS, MARCELLIN.

LE GOUVERNEUR.

Arrêtez!

Air: *On vit toujours d'écence austère.* (ADOLPHE ET CLARA.)

Dans ce séjour, quel dessein vous attire!
Redoutez tous un juste châtement!
Par escalade, s'introduire
Dans le château dont je suis commandant.

ELVINA.

Que vois-je! ô ciel, monsieur le commandant!
Lui qui brava mon transport imprudent.

ALFRED, à Elvina.

C'est que mon oncle est notre commandant;
Je ne le vis jamais aussi méchant.

LE GOUVERNEUR, à Alfred.

Vous, Monsieur, d'un oncle sévère.
Redoutez surtout la colère.

LE BARON, bas au gouverneur.
Fort bien, fort bien, de la colère.

LE GOUVERNEUR.

Je vais en écrire à la cour.

ALFRED, ELVINA, LE BARON et FRANCK.

Comment, en écrire à la cour!

LE BARON.

Ah! grand Dieu!

FRANCK.

Morbleu!

ELVINA.

Comment faire?

ALFRED, souriant.

Moi j'espère...

LE GOUVERNEUR, aux soldats.
Qu'on les enferme.

ALFRED.

Ensemble?

LE GOUVERNEUR.

Non chacun dans une tour.
On connaîtra quel dessein vous attire
Dans le château dont je suis commandant.

CHOEUR.

Par escalade s'introduire
Dans le château dont il est commandant.

LE GOUVERNEUR et LE BARON.

Fort bien, grâce à cette folie,
Elle sera bientôt guérie.

MARCELLIN.

Mais quelle est donc cette folie?
Ceci passe la raillerie.

FRANCK et LE BARON.

Rassure-toi, fille chérie,
Tu ne partiras pas sans moi.

ALFRED.

Comptez sur moi.

MARCELLIN.

Partez sans moi.

LE GOUVERNEUR.

Qu'on la sépare à l'instant de son père.

ELVINA.

Nous séparer! non ne l'espérez pas!

LE GOUVERNEUR, à part.

Ah! malgré moi je ris de sa colère.

(Haut.)

Qu'on obéisse, allons soldats.

LE BARON.

Crois-moi, ne lui résiste pas.

ELVINA, vivement.

Mon père n'est pas mon complice;
Non c'est une injustice.

LE GOUVERNEUR.

Vous voulez me tromper, Madame.
Qui! moi! je croirais qu'une femme
Ait osé tenter un assaut?

Votre père est ici seul auteur du complot.

ELVINA.

Non, Monsieur, c'est une injustice.
Lui, mon complice!

LE GOUVERNEUR.

Qu'on obéisse, allons, soldats.

LE BARON.

Crois-moi, ne lui résiste pas.

LE GOUVERNEUR, LE BARON.

Fort bien, grâce à cette folie, etc.

(On entraîne Elvina et le baron. La toile tombe sur ce tableau.)

ACTE II.

Le théâtre représente une salle commune à plusieurs chambres de prisonniers. Des portes de côté; au fond, une galerie qui traverse le théâtre dans toute sa longueur, et qui communique d'une tour à une autre; sur le devant de la scène, une chaise, une table avec des livres, et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, CONSTANCE, en négligé très-élegant.

LE GOUVERNEUR.

Comment! c'est toi, ma chère Constance? Tu as pu te décider à quitter les plaisirs de Paris pour venir visiter tes amis?

CONSTANCE.

Non, mon oncle, je vous jure que je ne viens que pour gronder mon frère.

LE GOUVERNEUR.

Alfred?

CONSTANCE.

Je suis outrée contre lui.

LE GOUVERNEUR.

Qu'a-t-il donc fait?

CONSTANCE.

Air : *Que d'établissements nouveaux.*

L'autre jour pour un bal divin,
J'étais déjà toute parée,
Hélas! je comptais sur sa main;
J'attendis toute la soirée.
Il me fuit, il me tient rigueur;
C'est en vain que je le réclame;
Enfin je ne suis que sa sœur,
Et l'on ne prendrait pour sa femme.

Aussi je viens le chercher pour le bal de ce soir : car il est capable de m'avoir encore oubliée.

LE GOUVERNEUR.

T'oublier? non : mais comme ton frère est aux arrêts depuis trois jours, tu peux chercher un autre cavalier.

CONSTANCE.

Vous n'en faites jamais d'autres!... En vérité, mon oncle, cela n'a pas de nom! me priver de mon frère! moi qui n'ai que lui pour me conduire dans le monde en l'absence de mon mari!... Certainement je ne m'oppose pas à ce que vous mettiez Alfred aux arrêts : il le mérite, rien que pour son manque de parole de l'autre jour... mais arrangez-vous au moins pour que ses jours de prison ne tombent pas sur mes jours de bal. Que voulez-vous que je devienne ce soir?

LE GOUVERNEUR.

Est-ce qu'on ne peut pas te dédommager de ce bal? Si, par exemple, je t'engageais à passer la soirée avec moi?

CONSTANCE.

Certainement, mon oncle, c'est fort agréable;

mais je suis priée pour dix walses, au moins. Je vous le demande, puis-je manquer à ma parole, à des engagements sacrés?

LE GOUVERNEUR.

C'est juste. Pourtant, si je t'offrais un rôle dans une petite comédie que nous allons jouer.

CONSTANCE, vivement.

Comment! mon oncle, ici, la comédie au milieu des guichets, des porte-clefs! ce sont vos prisonniers qui seront sans doute vos acteurs et vos spectateurs?

LE GOUVERNEUR.

Précisément.

CONSTANCE.

C'est délicieux.

LE GOUVERNEUR.

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Chez moi toujours la foule abonde.

CONSTANCE.

Mais c'est qu'en directeur zélé,
Afin d'avoir toujours du monde,
Vous tenez le public sous clef.

LE GOUVERNEUR.

Chacun, comme à la comédie,
Peut applaudir ou siffler.

CONSTANCE.

Mais par malheur, quand il s'ennuie,
Le public ne peut s'en aller.

LE GOUVERNEUR, souriant.

Oh! il se gardera bien de s'ennuyer tant que vous serez en scène.

CONSTANCE.

C'est décidé, je renonce à mon bal; mais au moins, mon cher oncle, mettez-moi au courant.

LE GOUVERNEUR.

C'est une leçon que nous voulons donner à une petite fille de dix-sept ans.

CONSTANCE, souriant.

De dix-sept ans?... Ah! j'y suis... mon frère joue aussi, n'est-ce pas?

LE GOUVERNEUR.

Mais cela se pourrait bien.

CONSTANCE.

Je vous devine : une petite personne bien languoureuse, bien sentimentale...

ELVINA, derrière le théâtre.

Oui, morbleu! je parlerai au commandant, et malgré vous.

CONSTANCE, étonnée.

Qu'est-ce que cela, mon oncle?

LE GOUVERNEUR.

C'est la jeune personne languoureuse et sentimentale... qui peut-être rosse le géolier.

CONSTANCE.

Ah!... mon Dieu!...

LE GOUVERNEUR.

Elle me cherche sans doute; il ne faut pas qu'elle

te voie : va m'attendre dans mon cabinet, je t'expliquerai tout.

AIR : Vaudeville des Gascons.
Tu serviras notre dessein,
Pour que la fête
Soit complète,
Et pour que l'ouvrage aille enfin
Sans accident jusqu'à la fin.

CONSTANCE.
Vous allez gronder, je parie :
Alfred va parler sentiment ;
Moi, parler raison, c'est charmant ;
Nous jouerons tous la comédie.

ENSEMBLE.
Tu serviras notre }
Je servirai votre } dessein, etc.
(Constance sort.)

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR, ELVINA.

LE GOUVERNEUR.
On la conduit ici... fort bien.

ELVINA, parlant à la cantonade.
Je vous dis que je veux être auprès de mon père. Est-ce que vous croyez me faire peur avec vos grosses voix ?

LE GOUVERNEUR.
Doucement, Mademoiselle, doucement... On n'obtient rien chez moi par la violence.

ELVINA.
Ah ! monsieur, c'est vous précisément que je cherchais. Il est affreux qu'on ose me séparer de mon père : je ne le souffrirai pas au moins.

LE GOUVERNEUR.
Votre père, mademoiselle ? j'attends à son égard la décision du ministre et bientôt...

ELVINA, effrayée.
Quoi ! Monsieur, sérieusement...

LE GOUVERNEUR.
Quoique son ami, je dois en convenir, son délit est inexcusable. Un ancien militaire, un officier supérieur !

ELVINA.
Mais, Monsieur, quand je vous répète que c'est moi seule, oui, moi seule...

LE GOUVERNEUR.
Impossible, il a tout avoué.

ELVINA.
AIR : Vaudeville de Turanne.
Monsieur, c'était à ma prière ;
Son cœur a craint de m'affliger,
LE GOUVERNEUR.
C'est un crime, et de votre père
Vous n'auriez pas dû l'exiger.
L'honneur toujours regna dans la famille,
Et j'étais bien loin de prévoir
Que s'il dut manquer au devoir,
Ce fut à la voix de sa fille.

III.

En attendant, cependant, je ferai tout pour adoucir son sort et le vôtre. Vous verrez d'abord votre père chez moi ; j'y réunis souvent, dans de petites fêtes, les prisonniers qui sont, par leur conduite, dignes de ces faveurs. Le matin je vous permettrai de passer quelques heures avec le Baron. (Avec intention.) Vous avez sans doute des talents agréables, vous pourrez calmer l'ennui de sa position, en faisant de la musique, des lectures... ma bibliothèque est très-variée. Je possède une harpe, un clavecin.

ELVINA, avec humeur.
C'est charmant, Monsieur, c'est charmant.

LE GOUVERNEUR, lui montrant une porte.
Vous voyez votre appartement ; je vous laisse.

ELVINA, à part.
C'est bien heureux.

LE GOUVERNEUR, revenant.
Ah ! j'oubliais... Vous aurez pour voisine une jeune dame dont les inclinations s'accorderont, je crois, très-bien avec les vôtres.

ELVINA.
Une femme du grand monde, sans doute ? il ne me manquerait plus que cela.

LE GOUVERNEUR.
AIR : Pégase est un cheval qui porte.
Elle est d'un esprit agréable,
D'un naturel plus vif que doux.

ELVINA, avec ironie.
Monsieur, vous êtes trop aimable.
D'honneur, on est trop bien chez vous ;
Mais malgré ce que vous en dites,
Seule ici j'aime mieux rester...

(En le regardant.)
Et c'est bien assez de visites
Que l'on ne peut pas éviter.

LE GOUVERNEUR, souriant.
Elle est charmante !... Mademoiselle, je vous salue.

ELVINA, à part.
Oh ! le vilain homme !

(Le Gouverneur sort.)

SCÈNE III.

ELVINA, seule.

Quelle différence de ce méchant gouverneur à son neveu ! ce bon M. Alfred ! que d'empressement ! avec quelle chaleur il nous a défendus !... J'ai vu le moment où il se mettait en fureur contre son oncle, et battait toute la garnison. Oh ! c'est un bien bon jeune homme, un bien bon cœur !... S'il savait comme on me traite !... (D'un ton plus vif.) Voilà donc notre habitation... c'est superbe en vérité... Voyons un peu ma chambre. (Elle pousse une porte.) Ah ! l'honneur ! des barreaux

à ma fenêtre!... Je ne pourrai jamais vivre ici, j'y périrai d'ennui. (Elle regarde la table.) Des livres, du papier! belle ressource, ma foi!... Encore si j'avais là mon cher Franck pour me faire ses récits de bataille... Mais non, personne ne s'intéresse à moi... Que veut ce soldat?

SCÈNE IV.

ELVINA, FRANCK, avec un autre uniforme.

ELVINA, le reconnaissant.

Que vois-je!... comment! c'est toi, mon cher Franck!

FRANCK.

Chut!... chut douc!... Sûrement c'est moi... Mille bombes, est-ce que je pouvais me passer de te voir?

ELVINA.

Quoi! le commandant t'a permis?...

FRANCK.

Ah ben! oui, l'commandant, n'm'en parle pas; il n'sait pas vivre, morbleu! et j' donnerais ma pipe pour me battre avec lui.

ELVINA.

Mais enfin, par quel moyen?

FRANCK.

Air : *Vers le temple de l'Hymen.*
 Pour te servir, mon enfant.
 Tu sais que rien ne m'étonne,
 Et j' viens moi-même en personne
 D' parler à ton commandant.
 Crois-tu bien qu'il raisonne;
 Il n' veut pas qu'on m'emprisonne;
 De ces lieux même il ordonne
 Que l'on me fasse sortir.
 D'y rester je suis bien l' maître.
 On n' peut pas m'empêcher d'être
 Prisonnier pour mon plaisir.

ELVINA.

Prisonnier, toi!

FRANCK.

Quand j'ai vu ça, j'ai pris l'uniforme...

ELVINA.

Quoi! Franck?

FRANCK.

Je me suis enrôlé dans la garnison.

ELVINA.

Comment, mon pauvre ami...

FRANCK.

Tu sens bien qu'ils ont tous été enchantés de m'avoir... j'en ai frotté plus d'un dans cette garnison... aussi j' puis compter sur eux... et puisque te v' là aux arrêts, il vaut encore mieux qu' ce soit moi qui te garde qu'un autre.

ELVINA.

Mon bon ami, mon cher Franck... si tu savais

combien ton dévouement me touche... mais as-tu vu mon père?

FRANCK.

Lui, il est tranquille, morbleu! comme la veille d'une bataille! il écrit, il dessine, il n'a pas plus l'air de songer qu'il est en prison...

ELVINA, soupirant.

Il dessine! il est bien heureux! moi je ne sais que faire... cet appartement est si petit...

FRANCK, regardant la chambre.

Ah! il est sûr qu'il serait difficile de chasser ici ou de monter à cheval... Mais on peut encore y manier un fusil, et je te promets de te donner deux leçons d'exercice par jour au lieu d'une... parce que, vois-tu, quoiqu'on soit en prison, il ne faut pas négliger son éducation, et puis tout ça aura une fin, que diable!...

ELVINA, soupirant.

Une fin! Dieu sait laquelle.

FRANCK.

Sois donc tranquille... j' vais courir m'informer... tâcher de voir M. Alfred... A présent qu' je suis en pied... (Il écoute.) Attends donc, je m'oublie avec toi... c'est la garde montante... j'y cours, morbleu!... il serait joli, pour la première fois, d' me faire mettre dans la chambre de discipline.

Air : *Vaudeville d'une Nuit de la Garde nationale.*

Il n' faut pas que l' chagrin l' gagne;
 Si le sort a trompé nos vœux,
 A notre second' campagne,
 Crois-moi, nous serons plus heureux.
 Song' donc que dès la première,
 On n' peut tout avoir, morbleu!...
 C' n'est qu'à la sixième affaire
 Que j' eus mon premier coup d' feu.

ENSEMBLE.

ELVINA.

Que la prudence accompagne
 Tes démarches en ces lieux,
 Et dans quelqu'autre campagne,
 Nous pourrons être plus heureux.

FRANCK.

Il n' faut pas que l' chagrin l' gagne, etc.
 (Franck sort.)

SCÈNE V.

ELVINA, seule.

Il ne reviendra qu'à trois heures... que faire d'ici-là.

Air : *Tyrolienne de madame Gail.*

Hélas! quand on est en prison,
 Quelle triste et froide existence!
 Pour s'amuser, comment fait-on,
 Hélas! quand on est en prison?

(Ou entend une harpe, et Constance qui fioit l'air.)

Tra-la, la, la, etc.

ELVINA, parlant.

Qu'est-ce que j'entends?... une harpe! serait-ce cette femme dont le gouverneur m'a parlé?

DEUXIÈME COUPLE? accompagné par la harpe.

Elle est comme nous en prison,
Et pourtant quelle différence!
Elle chante!... comment peut-on
Oublier qu'on est en prison?

CONSTANCE, reprend le refrain.
Tra, la, la, la, etc.

ELVINA, regardant.

Eh! mais la porte s'ouvre.

SCÈNE VI.

ELVINA, CONSTANCE.

(Constance entre avec vivacité, et affecte un air très-résolu.)

CONSTANCE.

C'est vous, Mademoiselle; on me permet de vous voir un instant, et je m'empresse d'en profiter. Une autre trouverait peut-être ma démarche extraordinaire; mais je sais que vous ne tenez pas aux formes de la politesse... c'est comme moi.

ELVINA, la regardant.

Comment!

CONSTANCE, du même ton.

Où, l'on m'a parlé de vous, de votre caractère... On dit qu'il est inflexible, impétueux... Je sais que vous êtes au-dessus des faiblesses de notre sexe; c'est très-bien, c'est ce qu'il me faut, c'est comme moi.

ELVINA, toujours plus étonnée.

Mais, Madame...

CONSTANCE.

Je suis prisonnière comme vous et votre voisine.

ELVINA.

Serait-ce vous que je viens d'entendre?

CONSTANCE.

Où, j'ai enlûvé jadis les arts, la musique, la danse... mais ne croyez pas que je mette la moindre importance... Je pense comme vous... A quoi cela mène-t-il? à plaire... Vous n'y tenez pas, ni moi non plus. (D'un ton marqué.) Nous sommes opprimées... le malheur doit nous unir... Il faut sortir d'ici... Nous ne le pouvons que par un coup d'éclat.

ELVINA.

Un coup d'éclat!

CONSTANCE.

Chut! si l'on nous entendait, ce serait fait de nous.

ELVINA.

C'est donc bien terrible?

CONSTANCE.

Écoutez, notre salut est dans nos mains: j'ai

gagné un porte-clefs, qui m'a fourni une lanterne sourde et des armes. Cette nuit trouvez-vous à deux heures dans cette salle... j'aurai soin que votre porte soit ouverte... Nous suivrons le corridor qui termine le grand escalier... Un des concierges veille de ce côté... nous le forçons, le pistolet sur la gorge, de nous livrer ses clefs.

ELVINA.

C'est fort bien... mais s'il résiste?

CONSTANCE.

Je lui brûle la cervelle!

ELVINA, étonnée.

Ah! vous lui brûlez la cervelle!

CONSTANCE.

Je sais que ça ne vous étonne pas.

ELVINA.

Moi, Madame!

CONSTANCE.

Où, oui, l'on m'a raconté votre aventure des gardes-chasse. Combien étaient-ils? deux, trois, quatre? c'est très-bien, c'est comme moi.

ELVINA.

Comment! on vous a raconté...

CONSTANCE.

Allons, point de modestie. Continuons; nous ouvrons la petite grille qui donne sur la cour... là nous trouvons un souterrain qui nous conduit près du rempart... nous le suivons doucement et nous arrivons à la poterne qui n'est gardée que par deux sentinelles.

ELVINA.

Deux sentinelles!...

CONSTANCE.

Oh! pour ceux-là, ils ne se rendront pas... ce sont de vieux soldats... mais nous avons deux pistolets... Vous m'entendez, et nous sommes sauvées.

ELVINA, à part.

Oh! quelle femme!

CONSTANCE.

Mais qui vient nous interrompre? silence, ma chère amie.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTES, UN VALET.

(Le valet porte un étui de guitare avec de la musique.)

LE VALET, à Elvina.

Mademoiselle, c'est de la part de M. le Gouverneur, une guitare et de la musique pour vous distraire.

ELVINA.

Une guitare!

CONSTANCE.

De la musique! de la musique à nous! (À Elvina.)
Renvoyez tout cela, renvoyez tout cela

ELVINA.

Oh ! certainement, je vais...

LE VALET, à voix basse.

Mademoiselle, on vous prie de faire attention aux romances ; elles sont très-nouvelles. (Bas.) C'est de la part de M. Alfred.

ELVINA.

Alfred !

CONSTANCE.

Qu'est-ce que c'est ?

ELVINA, regardant le valet.

Alors, pour ne pas désobliger... le Commandant... laissez cela... je verrai.

CONSTANCE.

Comment ! vous daignez... (Au valet d'un ton brusque.) Eh bien ! n'entendez-vous... laissez-nous. (Le valet sort.)

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, ELVINA.

CONSTANCE.

Reprenons notre plan.

ELVINA.

Mais, Madame, ces romances...

CONSTANCE.

Eh bien ! ces romances... quel rapport !... Est-ce que ces misères-là doivent nous occuper ?

ELVINA, embarrassée.

C'est que je soupçonne qu'elles renferment quelques nouvelles, quelque avis.

CONSTANCE, prenant la musique.

Ah ! voyons, voyons... que ne disiez-vous... ça peut servir à notre plan... c'est peut-être une conspiration en musique. (Elle regarde la musique, et fredonne.) Hum... Hum... Lorsque dans une tour obscure, le prisonnier... Ça ne peut pas être cela.

ELVINA, vivement.

Mais peut-être, Madame, le prisonnier...

CONSTANCE.

Ah, mon Dieu ! que c'est vieux... cela a cent ans... Ah ! voilà de la prose !... J'aperçois quelques lignes au crayon.

ELVINA.

Lisez donc, je vous prie.

CONSTANCE, lisant.

« J'ai mille choses à vous dire, que je ne puis vous voir. Il y a ce soir réunion chez le Gouverneur ; on y dansera ; je ne doute pas que vous n'y soyez invitée. Acceptez : j'y serai. »

ELVINA, à part.

C'est lui,

CONSTANCE.

Effectivement, ça a bien l'air d'une conspiration.

(L'observant.) La personne qui vous écrit s'intéresse vivement à vous, à ce qu'il paraît ?

ELVINA.

Mais... je le crois...

CONSTANCE.

Il faut suivre son conseil ; il faut aller au bal.

ELVINA.

Oui, mais au bal nous serons surveillées... Comment nous parler sans danger ?

CONSTANCE.

En dansant, il n'y a rien au monde de si commode.

ELVINA.

Mais il faut savoir danser, et j'avoue...

CONSTANCE.

Bon ! pour une simple contredanse ! qu'est-ce qui ne sait pas figurer dans une contredanse ?

ELVINA.

Moi, je vous jure...

CONSTANCE.

Qu'est-ce que ça fait ? je serai aussi à ce bal, moi, je puis danser... avec la personne, et en causant avec elle...

ELVINA, vivement.

Non, non vraiment... je n'y consentirai pas... vous détestez la danse. (A part.) Ah ! mon Dieu, que cette femme me déplaît !

CONSTANCE.

Comment faire pourtant ?

ELVINA, avec embarras.

Si j'osais... vous savez danser, vous, Madame ?

CONSTANCE.

Autrefois, dans mon enfance...

ELVINA.

Ne pourriez-vous m'indiquer seulement... c'est pour faciliter notre évasion, ce que j'en fais.

CONSTANCE.

Cela va sans dire. Mais il n'y a rien au monde de si facile. (Elle fait un pas avec nonchalance.)

ELVINA.

Oh ! c'est charmant ! (Elle se place près d'elle, et l'imite gauchement.) Ce n'est pas cela. (A part.) Oh ! puisque Alfred aime la danse, il faut que je l'apprenne bien vite, je souffrirais trop de le voir danser avec les autres.

CONSTANCE.

Donnez-moi votre main.

(Constance la place. Pendant la ritournelle, les deux pers paraissent sur la galerie du fond.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTES, LE BARON, LE GOUVERNEUR.

CONSTANCE, donnant sa leçon.

AU. Le Troubadour, fier de son doux service. (JUAN DEL PARRIS.)

Comme cela,
D'abord chacun se place ;

De ce bras-là
Montrez toute la grâce.

ELVINA.

Comment! voilà
Ce qu'on nomme la danse?
Ah! quand j'y pense,
Depuis seize ans,
J'ai, je le sens,
Perdu mon temps.

ENSEMBLE, pendant qu'Elvina danse.

Air : *Au bruit des castagnettes.*

CONSTANCE.

Fort bien, cela commence!
Que de grâce et d'aisance,
Oui, par mes soins heureux,
Vous allez attirer tous les yeux.
Tout succède à nos vœux,
Fort bien, de mieux en mieux,
De mieux en mieux.

LE BARON, LE GOUVERNEUR, à part.

Eh quoi! $\left. \begin{array}{l} \text{ma} \\ \text{sa} \end{array} \right\}$ fille danse,

Déjà que d'élégance!

Quel changement heureux!
Dois-je en croire en ce moment mes yeux?
Tout succède à nos vœux;
Fort bien, de mieux en mieux.
De mieux en mieux.

ELVINA danse.

Tout succède à mes vœux,
Fort bien! de mieux en mieux.
De mieux en mieux.

(Elles dansent, et figurent des danses pendant la ritournelle.)

CONSTANCE, figurant,

DEUXIÈME COUPLÉ.

Ainsi soudain,
Le cavalier repasse;
Puis votre main
À la sienne s'enlace.

ELVINA.

Comment, sa main?

(Souriant.)

Mais j'aime assez la danse.

Ah! quand j'y pense,
Depuis seize ans,
J'ai, je le sens,
Perdu mon temps

Air : *Au bruit des castagnettes.*

CONSTANCE.

Fort bien, cela commence, etc.

LE BARON, LE GOUVERNEUR.

Eh quoi! $\left\{ \begin{array}{l} \text{ma} \\ \text{sa} \end{array} \right\}$ fille danse, etc.

ELVINA, danse.

Tout succède, etc.

(Elles dansent.)

(À la fin de la ritournelle, le baron et le gouverneur se retirent en se faisant des signes d'intelligence.)

SCÈNE X.

ELVINA, CONSTANCE.

ELVINA, enchanté.

Ainsi, Madame, Alfred sera à côté de moi,

comme vous étiez tout à l'heure? nous nous donnerons la main?

CONSTANCE.

Alfred, dites-vous?

ELVINA, à part.

Ah! mon dieu, je ne voulais pas le nommer.

CONSTANCE.

Alfred!

ELVINA.

Madame le connaît?

CONSTANCE.

Certainement, un jeune officier.

ELVINA.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Aimable, spirituel, joli garçon! comment donc, mais je l'aime beaucoup, je serai enchantée de le revoir, ce cher Alfred.

ELVINA, à part.

Ce cher Alfred! cette femme-là a un bien mauvais ton!

CONSTANCE.

Il sera donc au bal du gouverneur?

ELVINA.

Mais... je présume...

CONSTANCE.

Oh! cela me décide: je ne voulais pas y paraître... mais j'irai, certainement j'irai.

ELVINA, à part avec dépit.

Là, j'en étais sûre.

CONSTANCE.

Je cours à ma toilette: ma bonne amie... Alfred est un garçon rempli de goût, d'élégance...

ELVINA, à part.

Elle va se faire superbe à présent.

CONSTANCE.

Nous nous reverrons au bal, ma chère; nous reparlerons de notre projet; nous pourrions mettre Alfred dans notre confidence... dans tous les cas, je compte sur votre discrétion. (Avec intention.) Sans adieu, ma toute belle... j'ai une robe délicieuse, une garniture divine... certainement je fais bien peu de cas de toutes ces bagatelles, mais en prison il faut bien s'amuser à quelque chose. (A part en sortant.) La pauvre petite, comme elle me déteste.

SCÈNE XI.

ELVINA seule.

Et moi... moi, qui n'ai jamais songé à ma parure! qui n'ai rien que cet habillement si modeste!... (Avec un soupir.) Elle va s'habiller maintenant... faire une toilette pour séduire Alfred... ho, ho! non, elle ne réussira pas.

Ain de la romance de *Téniers*.

Ce ton hardi ne peut que lui déplaire...
 Eh mais ! pourtant je suis ainsi !
 Surtout quel mauvais caractère...
 Cependant c'est le mien aussi.
 Quand mes yeux se fixaient sur elle,
 J'éprouvais là des sentiments nouveaux :
 Il me semblait qu'une glace fidèle
 Me retraçait tous mes défauts.

SCÈNE XII.

ELVINA, FRANCK.

FRANCK, accourant.

Bonne nouvelle, mon enfant, bonne nouvelle !... Monsieur Alfred est en liberté... et puis il y a un ordre du ministre... non, c'est une lettre... il t'expliquera cela lui-même.

ELVINA.

Et qui donc ?

FRANCK.

Monsieur Alfred.

ELVINA.

Tu lui as parlé ?

FRANCK.

Et de toi, morbleu ! je ne l'ai vu que deux minutes ; mais je lui en ai dit sur ton éducation, ton courage, tes talents... Ah ! j'étais en train !

ELVINA, avec dépit.

Comment il aurait... c'est insupportable ! peut-on faire une pareille gaucherie ?

FRANCK, stupéfait.

Comment une gaucherie !

ELVINA.

Non, mon ami, mais tu as eu tort.

FRANCK, suffoqué.

Tort ! quand je fais ton éloge ! après toutes les peines que je me suis données pour ton éducation.

ELVINA.

Tu as fait pour le mieux, certainement ; mais, vois-tu, je crois que tu t'es trompé... je veux dire que nous nous sommes trompés.

FRANCK, tirant son mouchoir.

Je m'suis trompé, moi ! par exemple, je n'me serais pas attendu...

ELVINA, vivement.

Ce n'est pas ta faute... mais enfin tu m'as toujours dit que j'étais parfaite, et moi je t'ai cru sur parole.

FRANCK, vivement.

Oui, morbleu ! tu es parfaite, si quelqu'un osait me dire le contraire !...

ELVINA, le calmant.

Eh bien ! oui, mon ami ; mais, vois-tu, toute parfaite que je suis, je sens que je ne sais rien du tout, pas même lire.

FRANCK.

Comment !... et toi aussi !

ELVINA.

Non, non, console-toi. (L'embrassant.) J'aimerais mieux ne savoir lire de ma vie que de te causer un moment de chagrin... Allons, tu oublies tout, n'est-ce pas ?

FRANCK, s'esseyant les yeux.

Est-ce que j'puis te garder rancune ?... Mais c'est égal, va ! tu as beau dire, ce jeune homme l'adorera, t'épousera, et... je m'en vais monter ma faction.

ELVINA.

Comment ! tu es déjà de garde ?

FRANCK.

Pour toute la nuit... Mais je n'serai pas loin de toi, et ça me console... J'suis d'garde à la poterne.

ELVINA, effrayée.

A la poterne !... toi !

FRANCK.

Eh bien ! qu'est-ce que t'as donc ?

ELVINA, troublée.

Et cette méchante femme !... Si elle exécutait son projet !

FRANCK, très-étonné.

Ah ! mon dieu, elle va... mais, ventrebleu ! est-ce que le chagrin t'a tourné la tête ?

ELVINA, le retenant.

Tu n'tras pas, Franck, je ne veux pas que tu y ailles...

(Elle aperçoit Alfred et court à lui.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED, DEUX SOLDATS.

ELVINA, à Alfred.

Monsieur Alfred... monsieur Alfred... venez vite, empêchez que Franck ne soit de garde à la poterne... sa vie est menacée.

FRANCK, étonné.

Moi !

ALFRED, à part.

Allons, du courage, je l'ai promis. (Haut.) Ne craignez rien, belle Elvina, je réponds de lui. Je viens ici m'acquitter d'une autre mission plus importante pour vous.

ELVINA.

Pour moi... monsieur Alfred ?

ALFRED.

Vous êtes libre... mais votre père...

ELVINA, vivement.

Oserait-on le retenir ?

ALFRED.

En renvoyant le courrier que mon oncle avait

expédié, on lui a délivré deux ordres : l'un vous accorde votre grâce, l'autre prescrit au gouverneur de considérer le baron comme son prisonnier, pour avoir manqué aux lois militaires.

ELVINA.

Ciel!

FRANCK.

Mille bombes!

ELVINA, avec résolution.

Monsieur Alfred, le ministre ne sait pas la vérité... Je vous demande une grâce, une seule grâce...

ALFRED.

Ordonnez.

ELVINA.

C'est de lui écrire en mon nom, tout de suite.

FRANCK.

Oui, ventrebien! nous allons lui écrire.

ALFRED.

Vous voulez que ce soit moi?

ELVINA.

Je vois votre étonnement... Mais j'en conviens maintenant sans rougir... vous m'avez crue digne de vous, par mon éducation, mon caractère, lorsque vous m'avez témoigné un intérêt si vif... mais il est bon que vous sachiez, monsieur Alfred, que je ne sais rien, rien absolument, que j'ai une mauvaise tête qui a fait le malheur de mon excellent père...

FRANCK, qui se contient à peine.

Mon capitaine, ne croyez pas au moins...

ALFRED.

Non, sans doute. (A part.) D'honneur, elle m'enchanté... Je suis presque fâché qu'on veuille la corriger.

ELVINA, vivement.

Écrivez, je vous prie... il n'y a pas un moment à perdre.

ALFRED, se plaçant.

M'y voici.

FRANCK, lui donnant une plume.

Oui, nous y sommes.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; LE BARON, LE GOUVERNEUR, CONSTANCE. Ils sont dans le fond, ALFRED est entre ELVINA et FRANCK, de manière que ceux-ci ne voient pas les autres acteurs.

ELVINA, dictant.

« Monsieur... »

ALFRED, répétant.

« Monsieur... »

ELVINA.

« Je ne puis être libre si mon père ne l'est pas. C'est moi seule qui suis coupable... »

FRANCK, avec un mouvement.

Et moi donc!

ELVINA.

Non, Franck, c'est mon étourderie qui l'a compromis, exposé... (A Alfred.) Oui, monsieur Alfred, mettez... « seule coupable. » (Elle dicte.) « Et puisque je ne puis prendre sa place, ordonnez au moins que je partage sa prison. »

LE GOUVERNEUR, au baron qui s'avance.

Chut! mon ami.

ALFRED.

Quoi! belle Elvina!

ELVINA, vivement.

Ah! ne me plaignez pas : je suis indigne de paraître dans le monde... Cette captivité sera un bonheur pour moi... j'en profiterai pour corriger mon caractère, pour former mon esprit... Oui, oui, je ne m'abuse plus; je me connais maintenant : j'ai dû faire le malheur de mon père, et je veux, à force de tendresse, de soumission, effacer les chagrins que je lui ai causés.

LE BARON, courant à elle.

Elvina, ma chère fille...

ELVINA, tombant dans ses bras.

Mon père, c'est toi!

CHOEUR.

AIR : *Honneur à la musique.*

ENSEMBLE.

LE GOUVERNEUR, CONSTANCE, ALFRED.

Qu'ici la gaieté brille;

Quel moment pour son cœur!

Il retrouve sa fille,

Il renait au bonheur.

LE BARON, à Elvina.

Oui, de notre famille

Tu dois être l'honneur;

J'ai retrouvé ma fille,

Je renais au bonheur.

FRANCK.

Oui, de votre famille

Elle sera l'honneur;

En retrouvant sa fille,

Il renait au bonheur.

ELVINA.

Quoi! mon père, tu n'es pas en prison?

LE GOUVERNEUR, gaiement.

Eh! non, morbleu! il n'y a jamais été, ni vous non plus, ma belle enfant.

ELVINA.

Est-il vrai? (Voyant Constance.) Que vois-je?

LE GOUVERNEUR.

Ma nièce.

CONSTANCE, souriant.

Une femme terrible, qui n'est pas si méchante pourtant qu'elle en a l'air, et qui brûle de vous appeler sa sœur. (Elle l'embrasse.)

ELVINA.

Ah! Madame...

FRANCK.

Comment ! mill' s' yeux ! nous aurions été dupes...

LE BARON.

D'un stratagème dont je m'applaudirai toute ma vie, puisqu'il t'a fait prendre une résolution si courageuse.

ELVINA.

Je t'exécuterai... oui, mon père, je te le promets.

LE BARON, avec douceur.

Ma chère Elyvina, je sais bien qu'une leçon de deux heures n'a pu te corriger entièrement. Tu retrouveras encore quelquefois ton ancien caractère ; mais tu en as vu les dangers, tu as rougi de ton ignorance, je suis sûr à présent de ta conversion ; et bientôt, tes grâces, tes talents...

FRANCK, en frappant du pied.

Des grâces, des talents !... Ah ! ventrebleu ! on va me la gâter !

VAUDEVILLE.

LE BARON.

Air du vaudeville *des Maris ont tort*.

Ici ton amitié fidèle
Repond du parti que tu prends,
Mais de ta conduite nouvelle
Je connais de meilleurs garants ;
Peut-être, en vain, malgré mon zèle,
A ton bonheur j'aurai songé ;
Mais sitôt que l'amour s'en mêle,
On est bien vite corrigé.

LE GOUVERNEUR.

J'ai vuai, je défendis les belles,
Et si je lis dans mon printemps
Le serment de vivre pour elles,
Je le répète à cinquante ans.

En vain la sagesse en murmure,
Sous leurs lois prompt à me ranger,
Si c'est un défaut, moi, je jure
De ne jamais m'en corriger.

CONSTANCE.

Cœur superbe, de votre audace,
Un doux regard devint l'oeuil ;
Fier courtisan, une disgrâce
Saura corriger votre orgueil.
Dans les nœuds d'un amour trop vive,
Redoutez-vous d'être engagé...
Rassurez-vous, l'hymen arrive :
On est bien vite corrigé.

ALFRED.

A chaque instant, changeant d'idole,
Le Français, dans son libre essor,
Se corrige d'un goût frivole
Par un goût plus frivole encor ;
Mais aux combats que Mars prélude,
En tout temps il vole au danger :
Car la gloire est une habitude
Dont il ne peut se corriger.

FRANCK.

L' vin est mon meilleur camarade,
Et pourtant que d' tours il m'a faits :
Il m'a fait manquer la parade,
Que d' fois il m' fit mettre aux arrêts !
De ces malic's, à ce qu'il m' semble,
L'eau seule pourrait me venger ;
Et pourtant toujours ma main tremble
Dès que je veux le corriger.

ELVINA, au public.

Quand sur mes défauts un bon père
A ferme les yeux aujourd'hui,
Messieurs, pourriez-vous, au parterre,
Être plus sévères que lui ?
Vous êtes notre premier maître,
Songez-y bien à votre tour.
Ça serait trop, s'il fallait être
Deux fois corrigé en jour.







UNE VISITE A BEDLAM,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÉTIÈRE DE VAUDEVILLES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 24 avril 1818.

En Société avec M. Poirson.

Personnages.

ALFRED DE ROSEVAL.

AMÉLIE, sa femme.

LE BARON DE SAINT-ELME, son oncle.



CRESCENDO, compositeur italien.

TOMY, jardinier du baron.

La scène se passe auprès de la nouvelle maison de fous de Bedlam, aux portes de Londres.

Le théâtre représente un parc à l'anglaise fort élégant, orné de statues et d'arbres exotiques; dans le fond, un jardin formé d'un grillage; avec une porte également en treillage; à gauche, sur le premier plan, un pavillon; au troisième plan, l'entrée du parc; sur le devant du théâtre, à droite, un saule pleureur, avec un banc de gazon au pied.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, AMÉLIE, CRESCENDO.

CRESCENDO.

Oui, signora, de l'âme, dou sentiment, de la méthode et de la voix, voilà tout ce qu'il faut pour la mousique italienne, et vous possédez tout cela dans la perfection.

AMÉLIE.

Je crains que votre écolière ne vous fasse pas honneur.

CRESCENDO.

Point du tout. Il n'y a pas à dix lieues à la ronde oune de nos ledys qui puisse soutenir la comparaison.

LE BARON.

Savez-vous, signor Crescendo, que je m'étonne toujours de voir un talent tel que le vôtre rester en Angleterre.

CRESCENDO.

Que voulez-vous ?

Am. : Un homme pour faire un tableau.

Sur les beaux-arts et les talents
Peu de gloire est ici semée ;
Paris seul dispense en tout temps
Les palmes de la renommée.
Des talents faits pour l'illustrer
Il est l'asile tutélaire...

En France on sait les admirer,
Mais on les paye en Angleterre.

D'ailleurs, le grand homme est de tous les pays... Je vous réserve aujourd'hui un petit air d'opéra que j'achève en ce moment.

Barbar amor! cruel tiran!

Car je compose, tel que vous me voyez; ce qui ne m'empêche point d'aller à droite et à gauche donner des leçons dans les châteaux voisins.

LE BARON.

J'entends : *I virtuosi ambulanti.*

CRESCENDO.

C'est cela même. Je déjeune le matin à Bedlam, je dîne à Southwarek, et je soupe à Tudor-Hall : le génie mange partout. Moi, je ne suis pas fier, et j'affectionne surtout votre château, monson le baron. Quoique Français, vous savez apprécier le macaroni; et l'on trouve ici les égards, les attentions, une voix délicieuse, une cuisinière française et une mousique italienne. C'est un séjour enchanté!

LE BARON.

Je suis charmé qu'il vous plaise. Mais est-ce que nous ne continuons pas la leçon ?

CRESCENDO.

La signora a l'air fatigué. Je vais avant le dîner revoir la romance que votre charnante nièce m'a permis de lui dédier. Un mot encore : comment

mettrai-je pour la gravure ? A madame, ou à madamigelle ?

LE BARON.

Qu'est-ce que cela fait ?

CRESCENDO.

Oh ! c'est très-essentiel. Voyez-vous en gros caractère : Dédié par son très-huabile serviteur Crescendo... à *et cætera, et cætera.*

Air du vaudeville du *Printemps*.
Que j'inscrive ici votre nom !
Du succès je reponds d'avance ;
Et vous regardez avec raison
Comme l'auteur de la romance.

AMÉLIE.

C'est l'être à bon compte, en effet.

CRESCENDO.

Eh ! mon Dieu ! que d'autres, je gage,
Qui sont auteurs, et qui n'ont fait
Que mettre leur nom à l'ouvrage !

Mais il y a une difficulté : c'est que depuis un mois que je donne des leçons à la signora, je n'ai pas encore pu savoir si elle était madame ou madamigelle.

LE BARON.

Était-ce bien nécessaire à connaître pour lui enseigner des roulades et des cadences ?

CRESCENDO.

Noulement, et je vous prie d'excuser mon indiscrétion.

LE BARON.

Ce n'en est pas une ; et vous pouvez mettre hardiment...

CRESCENDO.

A madamigelle.

LE BARON.

Au contraire : à madame, madame la comtesse Amélie.

CRESCENDO.

Ah ! madame ! c'est différent ; je m'en étais toujours douté. C'est qu'il est étonnant que nous n'ayons pas encore vu monsieur le comte. Il doit s'estimer bien heureux monsieur le comte ; et il faut que madame se soit mariée bien jeune... Mais, pardon ; c'est que, voyez-vous, l'amour et la jeunesse...

L'amour e la gioventù...

J'ai un roncean là-dessus. (*Se frappant le front.*)
Attendez : c'est la fin de mon grand air. Depuis deux jours je la guettais.

Cruel tirant !... ah ! ah ! ah ! ah !

J'y suis ; je cours profiter de l'inspiration.

AMÉLIE.

Prenez garde qu'elle ne vous mène trop loin.

CRESCENDO.

Soyez tranquille, je ne passerai pas l'heure du dîner.

(*Il sort en chantant et en gesticulant.*)

SCÈNE II.

LE BARON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Allons, et lui aussi va faire des commentaires sur la conduite de mon mari, et s'étonner de ce que monsieur le comte...

LE BARON.

C'est qu'en effet il y a de quoi s'étonner.

AMÉLIE.

Eh ! pourquoi donc, mon oncle ? je trouve tout naturel qu'un mari reste éloigné de sa femme.

LE BARON.

Oui ; mais qu'il y reste pendant huit ou dix mois ! On m'a assuré cependant qu'il t'aimait éperdument.

AMÉLIE.

Mon oncle, vous n'étiez pas à Paris lorsqu'on m'a écrit à M. Alfred de Rosval ; ainsi, vous ne pouvez savoir...

LE BARON.

Non ; mais sans le connaître, je sais que c'est le plus étourdi, le plus aimable et le plus brave de tous les officiers français.

AMÉLIE.

Un véritable enfant, qui se croyait le plus heureux des hommes quand il était paré de son grand uniforme, ou qu'il montait son cheval de bataille ; et qui aurait tout sacrifié au bonheur de passer son régiment en revue !

LE BARON.

Vrai ? Eh bien ! il me semble impossible qu'un homme comme celui-là ne soit pas charmant.

AMÉLIE.

En vérité, mon oncle, vous me donneriez de l'humeur !

LE BARON.

Non ; mais avec un tel caractère on doit être gai, franc, incapable de tromper ; on doit aimer sa femme, et quoi que tu en dises, il faut qu'il y ait un peu de ta faute, et tu ne m'as pas tout avoué.

AMÉLIE.

Moi, mon oncle ! Grand Dieu ! si on peut dire... Soyez notre juge : on nous maria ; il disait qu'il m'aimait, je vous bien le croire ; ils le disent tous, et l'on est convenu de ne pas disputer là-dessus. Pendant huit jours, je dois pourtant lui rendre cette justice, il parut beaucoup plus occupé de moi que de ses chevaux, et même de son uniforme ! Il fallut partir pour une mission importante ; il en fut désolé, rien n'égalait sa douleur ; moi-même, par compassion, je daignai en être touchée ! Au bout de huit jours il devait m'écrire, quinze se passent ! Enfin la lettre arrive ; elle a été retardée par une foule d'événements plus ou moins

extraordinaires; vous sentez qu'on n'est pas dupe de tout cela. Je réponds très-froidement. On me récrit, mais d'un ton, vous auriez en été indigné! je ne réponds pas, comme vous vous en doutez bien: j'attends qu'on me fasse des excuses, qu'on me demande pardon; eh bien! point! un mois, deux mois se passent, aucune nouvelle! Vous sentez que, ma vie en eût-elle dépendu, je ne serais point revenue la première. A cette époque vous passez en France; vous me proposez de quitter Paris, dont le séjour me paraissait insipide, de venir habiter avec vous un château que vous avez au bord de la Tamise, près du nouvel établissement de Bedlam; j'accepte avec joie, et c'est dans cet asile enchanteur, au sein des arts et de l'amitié, que vous croyez que je puis conserver quelques regrets ou former quelques désirs! non, mon oncle, rassurez-vous, je ne regrette rien; je n'aime rien que vous seul, et je jouis, grâce au ciel, d'une tranquillité et d'une indifférence que rien ne pourra troubler.

LE BARON.

Le ton dont tu me le dis me persuade, et je ne conserve plus aucun doute. Il y a bien dans ton récit quelques petits détails que tu ne m'avais pas racontés; mais c'est égal, tu as raison, complètement raison. Et que fait Alfred maintenant?

AMÉLIE.

J'ai appris indirectement que sa mission était terminée, et qu'il voyageait pour son plaisir.

AIR de la Robe et les bottes.

On prétend qu'il parcourt le monde;
Qu'éblouissant toutes les cours,
Il va, promenant à la ronde
Son or, son faste et ses amours.

LE BARON.

En tous lieux s'il est infidèle,
C'est qu'il veut connaître par là
La plus aimable et la plus belle...
Je suis sûr qu'il le reviendra.

AMÉLIE.

Lui! quelle idée! En tous cas ce serait inutile, car mon parti est pris; je vous le dis sans humeur, sans colère; je ne le reverrai jamais! jamais je ne rendrai ma tendresse ni mon estime à quelqu'un qui, volontairement, a pu vivre une année entière éloigné de moi.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, TOMY.

LE BARON.

Eh bien! que nous veut Tomy?

TOMY.

Ah! c'est vous, not' maître? tant pire.

LE BARON.

Pourquoi tant pire?

TOMY.

C'est que j'ai quelque chose à vous demander.

LE BARON.

Eh bien! imbécile?

TOMY.

Pas tant... Dans le fond, c'est bien à vous; mais je m'entends: c'est à madame que je voulais d'abord m'adresser, parce que quand c'est madame qui parle on est toujours sûr d'obtenir.

AMÉLIE.

Vraiment! je ne me croyais pas tant de crédit.

TOMY.

Oh! tout le monde ici le sait bien, allez.

AMÉLIE.

Eh bien! voyons donc, monsieur Tomy?

TOMY.

Madame, c'est que je viens de la taverne du Grand-Amiral.

LE BARON.

J'aurais dû m'en douter!

TOMY.

Imaginez-vous que je trouve là un beau jeune homme qui arrivait en poste; six chevaux, trois postillons; clic, clac: tout était sens dessus dessous pour le recevoir... « Holà! la fille, les garçons, toute la maison; qu'on me donne à déjeuner! » On voulait lui servir de ce bon porter que j'aime tant! car il y en a d'excellent à la taverne de l'Amiral. Ah bien! oui: du champagne, du bordeaux, du vin de France; vive la France! Aussi faut-il lui rendre justice, il les a traités en compatriotes. Vous voyez que je ne vous passe rien.

AMÉLIE.

Oh! Tomy conte bien.

TOMY.

Ah çà, pendant qu'il déjeunait et qu'il avait derrière lui deux grands laquais... « Madame l'hôtesse, est-il possible de visiter la nouvelle maison royale de Bedlam? je suis étranger, et je voudrais voir en détail ce bel établissement. » On lui dit alors que ça n'est pas public, et qu'à moins d'un mot de recommandation d'un des propriétaires des environs... « Eh! qui diable voulez-vous qui me recommande, je ne connais personne. » Alors, Monsieur, je me suis avancé: je lui ai dit que s'il voulait permettre j'allais m'adresser à mon maître.

LE BARON.

Ah! nous y voilà!

TOMY.

Qui était un riche et brave seigneur.

LE BARON.

Et tu lui as promis ta recommandation auprès de moi?

TOMY.

Dam, oui, Monsieur : le désir d'obliger, vu surtout qu'il m'a donné une pièce d'or, et que je suis sûr qu'il m'en donnera encore autant. Vous ne voudriez pas me faire perdre cela ?

AMÉLIE.

D'ailleurs il ne faut pas compromettre le crédit de M. Tomy !

LE BARON.

Je vois bien qu'il a eu raison de compter sur ta protection.

(Il ouvre la porte du pavillon, et écrit.)

TOMY.

D'autant plus que monsieur connaît le directeur de la maison des fous, et qu'ainsi il n'a besoin que d'griffonner un mot. (A Amélie, pendant que le baron écrit.) Pour en revenir à not' jeune seigneur, je l'ai laissé arrangeant sa cravate devant une glace, et cajolant miss Jenny, cette jolie petite fille...

AMÉLIE.

C'est bon, c'est bon.

TOMY.

AIR du ballet des *Pierrots*.

Il d'mand' son compte! on l' lui présente;
Il pay' sans en r'garder l' montant;
Et puis il parle, il rit, il chante,
Et tout ça dans le même instant.
Il faut voir comme il se démène;
Franchement, Bedlam lui convient;
Et loin d' croire qu'il y va, morguenne!
On eroirait plutôt qu'il en vient.

LE BARON, ayant achevé d'écrire.

Et sait-on quel est cet original ?

TOMY.

Ma fine, oui, car un de ses gens l'a nommé devant moi, et je crois qu'il a dit le comte de... de Roseval ?

LE BARON.

Roseval !

AMÉLIE.

Alfred ! grands dieux ! (Elle court vers le côté par où Tomy est entré.)

LE BARON.

Eh bien ! où vas-tu ?

AMÉLIE, revenant.

Mon oncle, je ne reste pas ici : je ne veux pas m'exposer à le rencontrer.

LE BARON.

Bon ! quel enfantillage ! je ne vois rien là dedans qui puisse t'effrayer : ce n'est pas ici qu'il vient.

AMÉLIE, cherchant à se remettre.

Vous avez raison, ce n'est qu'une aventure fort ordinaire.

LE BARON.

Oh ! fort ordinaire ! (A part.) Quel événement ! Alfred dans ce pays ! Alfred si près de nous ! ne

laissons point échapper cette occasion ! mais par quel moyen ? Eh ! sans doute ! (A Tomy.) Tiens, porte-lui cette lettre ; propose-lui de le conduire toi-même à Bedlam.

TOMY.

Pardin ! je sais bien où c'est ; la maison des fous, à deux pas d'ici.

LE BARON.

Oui, mais alors... (Il lui parle bas à l'oreille.)

TOMY.

Comment, Monsieur ? mais il n'y a pas de conscience.

LE BARON.

Fais ce que je te dis, et surtout...

TOMY.

Ah ! soyez tranquille... ma foi, ça sera drôle ; car je n'y comprends rien.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE BARON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Mais, mon oncle, quel est votre dessein ? et que prétendez-vous faire ?

LE BARON.

Ne t'inquiète pas.

AMÉLIE.

Je vous l'ai dit ; vous savez ce que je pense, ce que j'ai juré : je ne le verrai pas ; je ne le verrai jamais.

LE BARON.

A la bonne heure ; toi, tu ne peux pas seulement l'ovisager, c'est trop juste ; mais moi, je n'ai pas fait de serment ; et la tendresse qu'on doit à sa famille...

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Je dois accueillir sur sa route
Un neveu qui m'est inconnu,
Qui visite, sans qu'il s'en doute,
Un oncle qu'il n'a jamais vu.
Auprès d'un parent qu'il ignore,
Crains-tu qu'il ne reste toujours,
Lorsque avec les gens qu'il adore
A peine reste-t-il huit jours ?

AMÉLIE.

Ah ! quel plaisir j'aurais à le voir à mes pieds ! et à le désespérer !

LE BARON.

Eh bien ! tout cela est très-possible.

AMÉLIE.

Comment ?

LE BARON.

Entre au château : je vais aller te rejoindre et t'expliquer mon projet.

AMÉLIE.

Vous ne tarderez pas, n'est-ce pas, mon oncle ?

LE BARON.

Donne-moi au moins le temps de le recevoir.

AMÉLIE.

Si vous me le disiez tout de suite ?

LE BARON.

On vient...

AMÉLIE.

Non, mon oncle ; je vous assure que ce n'est personne.

LE BARON.

Et si vraiment, te dis-je !

AMÉLIE.

Mon Dieu ! que c'est impatientant ! me voilà maintenant d'une inquiétude ! on avait bien besoin de recevoir ici ce mauvais snjet !

(Elle sort en regardant plusieurs fois le côté par lequel Alfred doit venir.)

SCÈNE V.

LE BARON, ALFRED, conduit par TOMY.

TOMY.

Par ici, Monsieur, par ici.

ALFRED, dans le foud.

L'entrée est fort bien, c'est un séjour fort agréable que Bedlam ; on ne se douterait jamais qu'on est dans une maison de fous ! (Montrant le baron.) C'en est un que j'aperçois.

TOMY.

Non, Monsieur, c'est le maître de la maison.

ALFRED.

Ah ! oui, le directeur... C'est bon, laissez-moi. Tiens, voilà pour boire à ma santé ; je te remercie de m'avoir conduit à Bedlam.

TOMY.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

ALFRED.

Dis à ton maître que le comte de Roseval demande la permission de lui présenter ses respects avant de quitter ce pays.

TOMY.

Oui, Monsieur... (A part.) Voilà de l'argent bien gagné !...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE BARON, ALFRED.

LE BARON, à part.

Ses respects ! c'est un garçon fort honnête que mon neveu.

ALFRED.

C'est au docteur Willis que j'ai l'honneur de parler ?

LE BARON.

Monsieur...

ALFRED.

Voici une lettre qui vous est adressée ; daignez, je vous prie, en prendre connaissance.

LE BARON, à part.

Je pourrais m'en dispenser. (Haut.) Hum ! hum ! On m'engage à vous faire voir l'intérieur de la nouvelle maison de Bedlam. Monsieur, vous n'aviez pas besoin de recommandation ; un gentil-homme tel que vous est toujours sûr d'être bien reçu. Je suis fâché cependant que vous veniez aujourd'hui : nous avons plusieurs parties de l'établissement qui ne sont pas visibles ; et je ne puis même que dans un instant vous conduire dans l'intérieur de la maison.

ALFRED.

Comment donc, Monsieur ! je suis à vos ordres, et j'attendrai tant qu'il vous plaira. Vos jardins seuls méritent d'être vus ; il y règne un goût, une variété... en honneur, j'en connais peu d'aussi beaux.

LE BARON, à part.

S'entendre dire cela à soi-même ! un propriétaire ! c'est charmant !

ALFRED.

Air du Verre.

A vos fous il ne manque rien,
Ils sont les plus heureux du monde ;
En France on les traite moins bien ;
Chez nous pourtant l'espèce abonde ;
Que j'aime ces ombrages frais !
Si chez vous... (cela m'intéresse)
La Folie habite un palais,
Comment loge-t-on la Sagesse ?

On doit se trouver trop heureux de passer sa vie dans un séjour semblable. Parbleu ! vous devriez bien me permettre de m'y établir.

LE BARON.

Y pensez-vous ? nous n'avons ici que des gens dont la tête...

ALFRED.

Et bien ! justement : je vous jure que je n'y serais pas plus déplacé que beaucoup d'autres.

LE BARON.

Auriez-vous par hasard quelques chagrins ?

ALFRED.

C'est selon, voyez-vous, si j'y pensais, j'en aurais de très-grands... Tel que vous me voyez, je suis marié ; vous ne vous en doutiez pas, ni moi non plus. Une femme charmante qui m'aurait fait mourir de douleur, si je n'y avais pris garde.

LE BARON.

Vraiment ! et où est-elle en ce moment ?

ALFRED.

Vous allez rire ; vrai, je n'en sais rien. Je présume cependant qu'elle est à Paris, au milieu des plaisirs et des adorateurs ; nous sommes brouillés à mort. Une légèreté, un caprice, ce serait trop

long à vous raconter. D'ailleurs, tout est fini; je l'ai juré!

LE BARON.

Vous l'avez juré!

ALFRED.

Où, Monsieur. Cependant j'ai fait les avances; j'ai écrit, on ne m'a pas répondu, ma conscience est tranquille.

LE BARON.

Et vous ne fîtes pas de reproches?

ALFRED.

J'en eus d'abord envie; mais c'était déjà si singulier d'être mari! et puis un mari qui se plaint, comprenez-vous, on en voit partout: soit dépit, soit amour-propre, je préférerais une vengeance plus digne de moi. J'allai au bal, je me lançai dans toutes les sociétés; il faut bien se faire une raison! C'est ce que je me dis depuis un an! aussi les voyages, les bals, les concerts, les spectacles, je ne sors pas de là. Enfin, Monsieur, vous voyez l'homme le plus malheureux!

LE BARON.

Croyez, Monsieur, que je compatis bien sincèrement... (A part.) Allons, je n'en doutais, ce n'est qu'un étourdi.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; TOMY, paraissant et appelant par signes le baron.

TOMY.

St, st, st, monsieur le baron!

LE BARON, à part.

Diable! il faudrait prévenir ma nièce.

(Tomy sort.)

ALFRED.

Eh bien! qu'attendons-nous pour commencer notre visite?

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Allons, hâtons-nous, je vous prie,
Et daignez combler mon espoir.

LE BARON.

Vous serez surpris, je parie,
De tout ce que vous allez voir.

ALFRED.

Parmi tant de monde, je gage,
Qui bientôt doit m'environner,
Ce qui va le plus m'étonner,
C'est de me trouver le plus sage.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, CRESCENDO.

CRESCENDO, tout hors de lui.

Monsu le baron, monsü le baron, mon air est achevé...

Crodel tira... ah! ah!

LE BARON, à part.

Ah! diable! notre musicien! je n'y avais pas songé.

ALFRED.

Quel est cet homme?

LE BARON, bas à Alfred.

C'est un fou, mais de ceux qui ne sont pas dangereux, et à qui on laisse la liberté. Vous ne croiriez jamais? c'est un grand personnage, un chancelier de l'échiquier, qui a la manie de se croire un grand compositeur, et qui ne parle que musique. Tenez, regardez-le. Il voit partout des protecteurs, et moi-même il me prend pour un baron à qui il veut dédier un opéra.

ALFRED.

Ah! ah! ah! le pauvre homme!

LE BARON, bas à Crescendo.

C'est un prince russe, grand protecteur des beaux-arts, et qui raffole de la musique italienne.

CRESCENDO.

Che gusto!

LE BARON, à Alfred.

Je vous demande encore un instant. (A part.) Allons retrouver ma nièce. Je reviens au plus vite.

SCÈNE IX.

ALFRED, CRESCENDO.

CRESCENDO.

Me sera-t-il permis de vous présenter mes respects? Combien nous devons nous tenir honorés d'une semblable visite!

ALFRED, le regardant.

Voilà bien la figure la plus originale! Qui diable reconnaîtrait là un chancelier? (Haut.) C'est moi, Monsieur, qui suis trop heureux de faire connaissance avec un aussi grand talent. Vous dites que vous vous appelez?

CRESCENDO.

Il signor Crescendo.

ALFRED.

Ma foi, signor Crescendo, je trouve bien étonnant que l'amour de la composition vous ait fait tout à fait oublier vos anciennes fonctions.

CRESCENDO.

Non pas: je me rappelle, j'ai été chef d'orchestre à Turin et maître de chapelle à Florence; mais l'intrigue, la cabale, Bah! à quoi bon les places? Vive le vrai compositeur! l'artiste indépendant qui n'obéit qu'à son génie.

Air du vaudeville du *Jaloux malade*.

Quel art plus noble et plus sublime!
Qui sait chanter doit tout savoir:
La nature à sa voix s'anime,
Et tout reconnaît son pouvoir.

Les morts s'élançant de l'Érèbe ;
Et ce fut jadis un rondo
Qui fit bâtir les murs de Thèbe
Et tomber ceux de Jéricho.

ALFRED.

Ah ! ah ! il est très-amusant.

CRESCENDO.

A propos de cela, mon prince.

ALFRED.

Me voilà prince, à présent...

CRESCENDO.

J'oubliais de vous chanter mon grand air :

Crudel tiran... ah ! ah ! ah !

Mettez-vous dans la situation. C'est le jeune héros qui marche au supplice, et qui, avant de monter à l'échafaud, commence en mi bémol...

ALFRED.

Le morceau me paraît déjà bien placé.

CRESCENDO.

C'est que je vois que vous ne connaissez pas mon opéra. Que c'est heureux pour vous ! je m'en vais vous le chanter. Il est en répétition dans ce moment au grand théâtre de Londres. Ce n'est pas sans peine ! des passe-droits, des injustices, quinze mois à l'étoude, ça ne serait pas pire à l'Opéra de Paris. L'ouverture, maestoso !

Tra la, la, la, la, tra, la, la, la, la, la...

Et l'oboe qui se fait entendre :

Pon, pon, pon, pon, pon, pon...

Mais quand j'y pense... quelle idée ! ah ! mon prince ! si ce n'était pas abuser des bontés de Votre Altesse, je lui demanderais...

ALFRED.

Vous n'avez qu'à parler.

CRESCENDO.

D'accepter la dédicace de mon opéra.

ALFRED.

Avec plaisir. C'est servir la cause des beaux-arts que d'être utile à un compositeur aussi distingué.

CRESCENDO.

Ma fortune est faite !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON.

CRESCENDO, au baron qui arrive.

Ah ! monsieur le baron ! il est enchanté de mon opéra ; il ne l'a pas entendu ; mais il en a accepté la dédicace : me voilà connu à Saint-Petersbourg ! Je cours écrire mon grand air, et nous l'exécuterons après le dîner. Votre Altesse, monsieur le

baron, croyez que jamais je n'oublierai... Récitatif...

Che veggio... qual spettacolo !
Suona l'orribil tromba !
Crudel tiran... ah ! ah ! ah ! ah !

(Il sort en chantant et en gesticulant.)

SCÈNE XI.

ALFRED, LE BARON.

ALFRED.

Ah ! ah ! ah ! j'avoue d'abord que je le plains ; mais, ma foi, je n'ai pu y résister. Ce pauvre chancelier ! savez-vous que c'est un fou très-divertissant ?

LE BARON.

Vous allez en voir bien d'autres : venez.

(On entend un prélude.)

ALFRED.

Écoutez donc.

AMÉLIE, en dehors.

AIR : *Combien j'ai douce souvenance.*

Il est parti loin de sa mie,
Loin du beau ciel de sa patrie ;
Mais en vain l'ingrat tous les jours
M'oublie
Serai fidèle à mes amours
Toujours.

ALFRED, avec émotion

Quelle jolie voix !

LE BARON.

Chut ! c'est notre jeune comtesse. Venez de ce côté ; gardons-nous de la troubler.

ALFRED.

Un instant, je vous prie.

LE BARON.

Non pas, c'est l'heure de sa promenade. Elle aime à être seule, et nous respectons sa douleur.

ALFRED, regardant vers la droite.

Où, elle s'avance dans cette allée, elle s'arrête ; à sa démarche et à sa taille, je parierais qu'elle est charmante.

LE BARON.

C'est le mot. Une femme bien estimable et bien à plaindre, qui a eu le malheur d'épouser un mauvais sujet.

ALFRED.

Voyez-vous cela !

LE BARON.

Et à qui la mauvaise conduite de son mari a fait perdre la raison.

ALFRED.

Vous m'avouerez que c'est indigne.

LE BARON.

Où, Monsieur, elle est folle d'amour.

ALFRED.

Ah ! pas possible ! (Dans ce moment Amélie paraît)

dans le jardin du fond; elle ouvre la grille, et vient s'asseoir sous le saule.) Je vous en supplie, laissez-moi lui parler. Pauvre petite! folle d'amour! Et vous dites qu'elle est jolie! Je ne la dérangerai pas de sa promenade; mais permettez-moi de la voir.

LE BARON.

Songez donc que mon devoir me réclame.

ALFRED.

Eh bien! cher docteur, ne vous gênez pas; faites vos affaires, je vous rejoins dans l'instant!

(Il pousse le baron dehors par la gauche.)

SCÈNE XII.

ALFRED, AMÉLIE.

AMÉLIE, la tête couverte d'un grand chapeau à la Paméla.

DEUXIÈME COUPLET.

Il est parti l'amour que j'aime!
 Ai tout perdu, le bonheur même,
 N'en est pour moi qu'avec celui
 Que j'aime!
 Tout est chagrin, tout n'est qu'ennui
 Sans lui!

ALFRED.

Cette voix! quelle illusion! mais non, c'est impossible.

AMÉLIE.

Enfin, me voilà seule. (Otant son chapeau.) Oui, seule ici, seule dans le monde.

ALFRED, qui s'est approché.

Ciel! c'est elle... Quel changement dans ses traits! Mais c'est bien elle, c'est Amélie, plus jolie que jamais.

AMÉLIE.

Amélie!... qui m'a appelée? que veut cet étranger?

ALFRED.

Elle ne me reconnaît pas!... Amélie!

(Il lui prend la main.)

AMÉLIE.

Laissez-moi; votre vue me fait mal.

ALFRED.

Et c'est moi qui suis la cause...

AMÉLIE.

Non, ne t'éloigne pas; tu pleures, tu as du chagrin... Écoute: est-ce que tu as été trahi, abandonné?

ALFRED.

J'ai perdu tout ce que j'aimais.

AMÉLIE.

Reste alors, reste en ces lieux. Et moi aussi j'ai tout perdu... Tu ne sais donc pas... Il est parti, il s'est éloigné.

ALFRED.

Comment se fait-il que sa raison se soit ainsi... Amélie! reviens à toi, reconnais-moi, je suis Alfred.

AMÉLIE.

Alfred, dites-vous?... Oui, Alfred, c'était son nom... Où est-il?

ALFRED.

Après de toi.

AMÉLIE.

Air de *M. Frédéric Kroubé*.

Serait-ce l'amour que sans cesse

Je desirais?

Voilà sa voix enchanteresse,

Voilà ses traits.

Mais non, une flatteuse ivresse

M'abuse ici!

Et tes yeux ont trop de tendresse:

Ce n'est pas lui!

ALFRED.

Même air.

J'avais quitté mon Amélie.

AMÉLIE.

C'est comme lui.

ALFRED.

J'avais méconnu mon amie.

AMÉLIE.

C'est comme lui.

ALFRED.

Mon cœur n'a brûlé que pour elle:

J'en jure ici!

AMÉLIE.

Quoi! ton cœur fut toujours fidèle?

(Dououreusement.)

Ce n'est pas lui!

Je savais bien que vous me trompiez. Alfred ne doit pas revenir. Mais c'est lui que je plains; oui, Monsieur, je le plains.

Air: *A Paris et loin de sa mère*.

Ce n'est point par coquetterie,

Mais je crois entendre souvent

Dire que je suis embellie,

Et mon miroir m'en dit autant.

Que ce soit ou non un prestige,

Je ne suis pas si mal encor!...

Voyez pourtant ce qu'il néglige;

Dites, dites-moi, n'a-t-il pas grand tort?

ALFRED.

C'est qu'en effet elle est charmante!

AMÉLIE.

Et puis... (Mystérieusement.) c'est un secret au moins, il ne faut pas lui en parler!... à son retour, je voulais le surprendre par mes progrès. Avec quel plaisir j'étudiais!... c'était pour lui!... (Avec gaieté.) Vous ne savez pas?... j'ai fait son portrait... si j'étais sûre que vous ne lui dissiez point, je vous le montrerais... (Regardant autour d'elle.) Tenez, regardez vite; n'est-il pas ressemblant?...

ALFRED.

Ah! je n'y tiens plus; j'en mourrai de douleur!

AMÉLIE.

Je ne vous parle pas de ma harpe, de mon piano!... mais vous savez comme il aimait la walse?... eh bien! Monsieur, je walse à ravir.

ALFRED.

Elle valse à ravir! est-on plus malheureux!
Quelle femme j'avais là!

AIR de M. Doche.

(Amélie fait quelques pas de valse sur la ritournelle.)

Quel charme heureux, quelle grâce légère

Semble animer ses yeux déjà si doux?

(Amélie s'arrête et le regarde.)

Daigne un instant écouter ma prière:

C'est ton avant qui tombe à tes genoux.

AMÉLIE le regarde tendrement et recommence à valser.

Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la,

Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

ALFRED, tombant à ses genoux.

C'est Alfred... c'est ton époux, qui n'a jamais
cessé de t'aimer.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, CRESCENDO.

CRESCENDO, paraissant dans le fond, un papier de
musique à la main.

Che veggio! qual spettacolo.

AMÉLIE, qui était prête à se trahir, aperçoit Crescendo,
pousse un grand cri, et s'enfuit en fermant la grille sur elle.

Ah!

CRESCENDO.

Son Altesse aux pieds de mon écôlière!

ALFRED.

Elle a disparu! (Prenant Crescendo au collet.) Mal-
heureux! c'est ta présence qui l'a fait fuir!... où
est-elle, dis-moi. tu m'en répondras?

CRESCENDO.

Mou prince... (A part.) À qui en a-t-il?

ALFRED.

Eh bien! que fais-je?... Je suis aussi insensé que
lui; mais vit-on jamais un malheur égal au mien?
(Regardant le portrait.) Amélie! bonne Amélie!

CRESCENDO.

Mon prince... c'est ce fameux air en mi bémol.

ALFRED.

Eh! laisse-moi tranquille... Dis-moi plutôt...
connais-tu cette jeune dame qui, tout à l'heure?...

CRESCENDO.

Sans doute.

ALFRED, avec feu.

Tu la connais, tu la vois souvent? Ah! je t'en
prie, parle-moi d'elle.

CRESCENDO.

C'est la comtesse Amélie.

ALFRED.

Oui...

CRESCENDO.

C'est la nièce de M. le baron, du maître de ce
château, du possesseur de cette maison de plai-
sance... de celui que vous avez vu.

III.

ALFRED.

Allons, le château, le baron... Voilà sa tête qui
se perd... Aussi, où m'avais-je d'aller lui de-
mander des renseignements?...

CRESCENDO.

C'est mon écôlière: c'est moi qui lui montre la
musique... et une voix!... une méthode!...

ALFRED.

Eh! au nom du ciel, laissons là la musique!
Rappelez-vous que vous n'êtes pas plus musicien
que moi.

CRESCENDO.

Comment! pas musicien?

ALFRED.

Eh! non, monsieur le chancelier.

CRESCENDO.

Moi, chancelier!... rabaisser ainsi un compo-
siteur distingué!...

ALFRED.

Allons, je ne m'en tirerai pas!... Morbleu!
laissez-moi.

CRESCENDO.

Non... l'on a abusé Votre Altesse; mais elle
va connaître le signor Crescendo! Voici les lettres
les plus flatteuses qui m'ont été adressées par des
princes et des directeurs de spectacles; voici des
lettres de recommandation pour les plus grands
personnages qui doivent être en ce moment en
Angleterre; pour M. l'ambassadeur de France,
pour M. le marquis de Valmont, M. le comte de
Roseval...

ALFRED.

De Roseval, dis-tu?

CRESCENDO.

Oui, Monsieur, lui-même.

ALFRED, lui arrachant la lettre et la decachetant.

Qu'est-ce que ça signifie?

CRESCENDO.

Monseigneur est sans façons...

ALFRED.

Eh! oui... c'est pour moi; c'est le chevalier de
Forlis, mon ami intime... lisons.

« D'après ta dernière lettre, tu dois être à
» Londres dans ce moment. Je t'adresse et te re-
» commande le signor Crescendo, mon maître de
» musique... »

CRESCENDO.

C'est moi.

ALFRED, continuant.

» Lui original...

CRESCENDO.

C'est moi.

ALFRED, continuant.

» Qui ne manque pas de talent. » C'est daté
d'hier... Comment! il serait vrai?... vous seriez
réellement?... Et ce château... Amélie, le baron...

10

CRESCENDO.

Sont réellement ce que je vous ai dit.

ALFRED, vivement.

Quel bonheur ! Oh ! oui, c'est cela... c'est cela même, mon cœur a besoin de le croire... Je cours m'informer, achever de m'éclaircir... cette jolie Amélie !... son oncle !... Ah ! vous voulez me donner des leçons !... Morblen ! je leur rendrai !... Tant d'idées se croisent, se confondent dans ma tête... Mon cher Crescendo !

CRESCENDO.

Monseigneur, vous allez entendre mon grand air ?

ALFRED.

Va toujours, je t'écoute.

CRESCENDO.

Tra, la, la, la.

ALFRED, à part.

Mais j'aperçois Amélie et le baron... Ne perdons pas de temps.

(Il s'enfuit par la gauche.)

SCÈNE XIV.

CRESCENDO ; LE BARON, AMÉLIE, entrant
avec précaution par la droite.

CRESCENDO, continuant.

Tra, la, la, la... Mille pardons, il y a des notes de passées.

(Il corrige au crayon.)

AMÉLIE.

Mon oncle, il n'est plus là !

LE BARON.

Aussi, tu le quittes sans attendre mon arrivée ; ce n'est pas cela dont nous étions convenus.

AMÉLIE.

C'est ce Crescendo qui tout à coup m'a effrayée.

CRESCENDO.

Tra, la, la... Votre Altesse, mon prince ! Eh bien ! où est-il donc ?

AMÉLIE.

Quel dommage ! si vous aviez vu son trouble, son désespoir, le désordre de ses traits ; c'était charmant !...

LE BARON.

Je vois que tu es moins irritée contre lui.

AMÉLIE, sévèrement.

Plus que jamais, mon oncle ; comme s'il suffisait d'un instant de repentir pour effacer tous les torts du monde.

CRESCENDO.

Dites-moi, êtes-vous bien sûr que notre prince rousse soit dans son bon sens ?

LE BARON.

Comment ?

CRESCENDO.

Oui, que sa tête ne soit pas... là... un peu. Pendant un quart d'heure, il me parle d'un tas de balivernes où l'on ne conçoit rien ; et, lorsque je veux commencer mon grand air, il part comme un éclair, zest !...

LE BARON, bas à Amélie.

Ça n'est pas si dépourvu de bon sens.

(On entend du bruit.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS ; TOMY, arrivant en désordre.

TOMY.

Ah ! Madame !... ah ! Messieurs !... qui l'aurait cru... ce pauvre jeune homme !

AMÉLIE.

Eh bien ! qu'as-tu donc ? Lui serait-il arrivé quelque chose ?

TOMY.

La tête n'y est plus.

CRESCENDO.

Là, quand je vous le disais.

TOMY.

Il faut que quelque révolution subite ait troublé sa cervelle ; mais il est fou... fou à lier !

AMÉLIE.

Mon mari... où est-il ? conduis-moi de ce côté.

CRESCENDO.

Son mari ! allons, à l'autre à présent... ah çà ! tout le monde perd donc la tête aujourd'hui ?

TOMY.

Il est dans une fureur, qu'il a déjà ravagé deux plates-bandes et brisé nos cloches à melons... Il demande sa femme, il la voit partout, il lui demande pardon, il s'accuse, et il casse tout !

AMÉLIE.

Mon Dieu ! qu'avons-nous fait là... vous voyez, mon oncle, avec votre stratagème : ce pauvre Alfred ! j'étais bien sûre qu'il m'aimait ! mais en perdre la raison !... Mon oncle, je vous en supplie, envoyez chercher des secours.

LE BARON.

Parbleu ! je vais moi-même voir un peu ce dont il s'agit... Ce pauvre jeune homme !... aussi avec une tête comme la sienne...

AMÉLIE.

Eh ! allez donc.

LE BARON.

Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LE BARON.

TOMY.

Il s'avance de ce côté... retirez-vous, il est furieux !

CRESCENDO.

Ohime furioso ! Madame, rentrons, je vous le conseille.

AMÉLIE.

Non, quel que soit le danger, je reste ici, je ne le quitte plus.

CRESCENDO.

Moi, je me sauve. (Il rencontre Alfred, et s'enfuit de l'autre côté.)

ALFRED, dans la coulisse à gauche.

Laissez-moi ! laissez-moi !

(Il entre d'un air égaré ; ses vêtements sont en désordre ; Crescendo, Tomy pousse un grand cri et se sauvent.)

SCÈNE XVII.

ALFRED, AMÉLIE.

(Alfred parcourt le théâtre en furieux ; Amélie se retire derrière un arbre.)

ALFRED.

Où, cet Alfred est un monstre ! c'est à lui que j'en veux !

AMÉLIE, timidement.

Mon Dieu ! qu'il a l'air méchant ! Alfred, c'est moi, ne me faites pas de mal.

ALFRED.

Qui êtes-vous ?... approchez.

AMÉLIE.

Vous ne me ferez pas de mal ?

ALFRED.

Vous le savez bien ; c'est Alfred seul qui mérite ma colère.

AMÉLIE.

Il faut dire comme lui pour l'apaiser. Oui, sans doute, c'est un mauvais sujet, un méchant caractère, qui fait de la peine à tout le monde ; mais, si vous m'aimez, faites comme moi, ne lui en voulez plus ; il a pressé ma main sur son cœur !

ALFRED.

Connaissez-vous Amélie ?

AMÉLIE, timidement.

Oui, je la connais.

ALFRED, avec feu.

Vous la connaissez !

AMÉLIE, s'enfuyant.

Ah ! mon Dieu ! (Tremblante.) Non, Monsieur, non, je ne la connais pas. Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il va toujours être comme cela ?

ALFRED.

Non, vous ne la connaissez pas ?

AMÉLIE, disant comme lui.

Non, non, je ne la connais pas.

ALFRED.

Si vous la connaissiez, vous l'aimeriez comme moi. Si vous saviez quelle fut ma conduite, surtout depuis que je suis éloigné d'elle ; je veux tout vous raconter.

AMÉLIE.

Quelle situation ! une femme écouter les confidences de son mari ! Dieu sait combien je vais en apprendre.

ALFRED.

Quand j'arrivai à Vienne, vous savez bien, jamais la cour n'avait été si brillante. Une foule de femmes charmantes...

AMÉLIE.

Ah ! mon Dieu !

ALFRED.

Air de M. Mclesville.

Une surtout, fraîche et jolte,
Au fin sourire, au doux minois
Des Français vantaient la folle,
La grâce et les galants exploits.

AMÉLIE.

Et vous disiez à cette belle...

ALFRED.

Je disais, en amant fidèle...

Tra la, tra la,

Ne me parlez pas de cela.

AMÉLIE.

Comment ! Monsieur, vous disiez... Mais c'est très-bien.

ALFRED.

Oh ! ce n'est pas tout. Vous rappelez-vous, à Berlin, cette jeune et jolie comtesse ; bonne et estimable femme !

Même air.

Aux doux plaisirs ainsi qu'au monde
Elle voulait me rappeler.

AMÉLIE.

Et malgré sa douleur profonde,
Monsieur se laissa consoler...

ALFRED, d'un air égaré.

Devoirs, egards, dans mon délire,
Oubliant tout, j'osai lui dire...

(Gaiement.)

Tra la, tra la,

Ne me parlez pas de cela.

AMÉLIE.

Et moi qui l'accusais ! Mais c'est un modèle de fidélité conjugale.

ALFRED.

Et vous-même, vous êtes bien jolie ! je n'ai jamais rencontré rien de plus attrayant ! eh bien ! vous tenteriez en vain de me séduire.

AMÉLIE.

J'ai bien envie d'essayer. (Tendrement.) Alfred,

si j'avais été abusée; si, vous retrouvant fidèle, mon cœur vous pardonnait.

ALFRED, faisant un mouvement qu'il réprime.
Non! je ne puis vous écouter.

AMÉLIE.

Mon Dieu! il va m'être trop fidèle à présent.
Et si j'étais cette Amélie que vous regrettez?

ALFRED, avec feu.

Amélie, dites-vous? Êtes-vous bien sûre que ce soit elle?

AMÉLIE.

Je vous jure que c'est moi.

ALFRED.

Écoutez, n'espérez pas m'abuser: je le saurai bien. Amélie, d'abord, ne m'aurait pas dit: *vous*.

AMÉLIE.

Eh bien! Alfred, je te le jure.

ALFRED.

Amélie me donnait un nom plus doux.

AMÉLIE.

Eh bien! mon ami, mon Alfred! (A part.) Il faut bien faire tout ce qu'il veut.

AIR: *Quand toi sortir de la case.* PAUL ET VIRGINIE.

ALFRED.

Amélie, hélas! moins fière,
Regardait plus tendrement.

AMÉLIE.

Ai-je donc l'air si sévère?
(A part.)

Je crains qu'à chaque moment
Il ne se mette en colère.

ALFRED, la regardant.

Oui, c'est son regard charmant,
Je m'en souviens à présent.
Mais je me souviens qu'Amélie,
Loin, hélas! de me résister,
M'abandonnait sa main jolice...
(Il lui baise la main.)

AMÉLIE.

Il ne faut pas l'irriter. *bis.*

DU SECOND COUPLE.

ALFRED.

Oui, ce moment me rappelle
Des souvenirs bien plus doux.
(Il la serre dans ses bras.)

AMÉLIE, ennué.

Quelle contrainte cruelle!
Mais, Alfred, y pensez-vous?

ALFRED.

S'il est vrai que ce soit elle,
Ne suis-je plus son époux?

AMÉLIE.

Is, au fait, c'est mon époux.

ALFRED, vivement.

Où, non, jamais mon Amélie
Si longtemps n'eût pu résister
À son amant qui la supplie.
(Il l'embrasse.)

AMÉLIE.

Il ne faut pas l'irriter. *(bis.)*
(Alfred tombe à ses genoux.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; LE BARON, CRESCENDO
TOMY dans le fond.

AMÉLIE.

Mon oncle! n'approchez pas! il n'y a que moi...

ALFRED, se relevant.

Venez, venez, mon cher oncle.

AIR du *Pot de Fleurs*.

Non, vous n'avez plus rien à craindre.

(Montrant Amélie.)

Son cœur n'étant plus courroucé,
A mon tour je cesse de feindre,
Allez mon accès est passé.
Sur ma parole qu'on se fonde;
A ce baiser je dois ma guérison;
Et ce qui me rend la raison
La ferait perdre à tout le monde.

AMÉLIE.

Comment! Monsieur?

ALFRED.

C'était le seul moyen de te fléchir. M'en veux-tu d'avoir perdu la tête?

LE BARON.

Bah! est-ce qu'une femme ne pardonne pas toujours les folies qu'on fait pour elle! mais ce que je ne te pardonne pas, ce sont mes plates-bandes et mes cloches de melons.

CRESCENDO.

Ah çà! Messieurs, puisque vous avez tous recouverté la raison, si vous entendiez mon air?

LE BARON.

Après dîner.

CRESCENDO.

Au moins un petit allegro.

VAUDEVILLE.

AIR de M. Melesville.

Enfin donc un ciel plus doux
Pour vous succède aux orages;
Plus de courses, de voyages,
Ah! restez toujours chez vous.

CHOEUR.

Enfin donc, etc.

LE BARON.

De vos voisins, chaque jour,
Français, votre humeur légère
Vous fait prendre tour à tour
Le costume et la manière.
Chaque pays a ses goûts:
Pourquoi renoncer au nôtre?
La France en vaut bien un autre.
Ah! restez toujours chez vous.

CHOEUR.

Chaque pays a ses goûts, etc.

TOMY.

Ne courons point le pays:
Car souvent plus d'un orage
Nous menace hors du logis.
Et quand dans votre ménage

On vous dira, tendre époux,
Que l'air vous est nécessaire,
Croyez votre menagère,
Mais restez toujours chez vous.

CHOEUR.

Si l'on vous dit, tendre époux, etc.

ALFRED.

Etrangers, qu'un sort jaloux
Tient loin de votre retraite,
Bientôt enfin puissiez-vous
Ah! mon cœur vous le souhaite
Gouter le bonheur si doux
De retrouver votre amie:
Rentrez dans votre patrie,
Et restez toujours chez vous*.

CHOEUR.

Goûtez le bonheur si doux, etc.

CRESCENDO.

Dans un somptueux hôtel,

* Ce couplet fut chanté en 1818, lorsque la France était encore occupée par les armées étrangères.

Lorsque l'appetit me gagne,
A cinq heures j'entre; ô ciel!
Monsieur est à la campagne,
Vous dont les mets sont si doux,
Dont on vante la cuisine,
Vous enfin chez qui l'on dîne,
Ah! restez toujours chez vous.

CHOEUR.

Vous dont les mets sont si doux, etc.

AMÉLIE, au public.

Deux époux, que met d'accord
Une double extravagance,
Pour être heureux, ont encor
Besoin de votre indulgence.
Messieurs, tournant contre nous
Le refrain qu'on vous adresse,
Quand on donnera la pièce,
N'allez pas rester chez vous.

CHOEUR.

Messieurs, tournant contre nous, etc.



LA VOLIÈRE DE FRÈRE PHILIPPE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 15 juin 1818.

En société avec MM. Delestre-Poirson et Mélesville.

— 306 —

Personnages.

RAMIREZ, gouverneur de Fernand.
FERNAND, fils du duc d'Hermosa.
LA COMTESSE ISABELLE.
BLANCHE, rousine de Fernand.

o o
|
o o

ISAURE, amie de Blanche.
LÉONARDE, gouvernante de Blanche.
PHILIPPE, cuisinier.
QUATRE COMPAGNES DE BLANCHE.

La scène se passe dans les montagnes du duché d'Alentejo.

Le théâtre représente la fin d'un enclos fermé par une haie. Au fond, du côté gauche, une trouée dans la haie. A droite, sur le second plan, la sortie figurée dans la haie. Plus loin, un rocher élevé, qui domine tout le théâtre. A gauche, et toujours au fond, une grande et riche volière, garnie d'oiseaux de toute espèce.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAMIREZ, PHILIPPE.

RAMIREZ.

Philippe... Philippe... Voyez s'il me répondra.

PHILIPPE, paraissant avec une oie grasse à la main.

Écoutez donc, on ne peut pas tout faire... j'étais à soigner le rôti.

RAMIREZ.

Ma mule est-elle prête?

PHILIPPE.

Je lui ai mis son plus riche harnais, j'ai brossé votre beau manteau, j'ai arrosé les fleurs de notre jeune maître, et j'achève de plumer cette oie grasse que je destinais au dîner de votre seigneurie... Car, Dieu merci! je suis ici jardinier, çœuy, valet de chambre et cuisinier!...

RAMIREZ.

Eh bien! approche ici... j'ai une confidence à te faire.

PHILIPPE.

Là, me voilà confident à présent; encore une charge de plus!

RAMIREZ.

Je vais faire un voyage.

PHILIPPE.

Dieu soit loué! nous allons donc quitter ces éternelles montagnes où il n'y a je crois d'être vivant que nous et votre élève... Dans ce mandit pays des Algarves, un soleil, une chaleur, que le gibier y rôtitrait en plein air!

RAMIREZ.

Écoute, Philippe, j'ai un emploi bien important à te confier; pendant mon absence, c'est toi que je charge de veiller sur mon élève...

PHILIPPE.

Comment, vous me laissez tête à tête? Tenez, seigneur, je ne suis qu'un frère servant, un pauvre frère coupe-choux; mais on sent son talent et sa vocation... J'ai été élevé dans les cuisines du chapitre de Grenade, je m'y étais déjà fait une réputation par mes *olla podrida* et mes pommes à la portugaise... Je pouvais aspirer aux meilleures places, entrer chez quelque prince ou dans quelque confrérie, et au lieu de cela vous m'emmenez dans cette retraite, parce que vous ne détestez pas les bons morceaux... c'est trop juste... on peut être philosophe et gourmand;... mais au lieu de recevoir des convives éclairés, depuis que j'y suis, nous n'avons vu paraître âme qui vive... Arrangez-vous, je ne



FIGURE DE GRACE

veux pas rester plus longtemps dans cette solitude. Je suis décidé à jeter le froc aux orties... Moi, je perds en ces lieux mon beau talent.

Air de *Julie*.

Le souvenir de tant de renommée
Me poursuit jusqu'en mon repos :
Environné d'une noble fumée,
Je revois cette nuit mes fourneaux.
D'un air pensif, tenant un lardoire,
Et méditant quelque ragoût nouveau,
Ma main piquait un aloylan.
Et je rêvais encor la gloire.

RAMIREZ, gravement.

Philippe, nous ne pouvons quitter encore ces lieux.

PHILIPPE.

Et pour quelle raison ?

RAMIREZ.

Le prince le veut, et depuis que j'existe, il ne m'est jamais venu dans l'idée qu'il fût possible de résister à la force de ces quatre mots, le prince le veut.

PHILIPPE.

Eh bien ! le prince a là une singulière volouté.

RAMIREZ.

Tu ne sais donc pas qu'autrefois il a été trahi par celle qu'il aimait, la comtesse Isabelle, à laquelle il avait tout sacrifié. Alors, dans son désespoir, il m'a dit : *Ramirez, allez vivre au fond de mon duché, avec mon fils ; laissez-lui ignorer absolument l'existence des femmes...* Je suis parti avec mon élève, il y a eu quatorze ans, le jour de la Saint-Ambroise, et j'attends les ordres de S. A... Si elle me dit : *Ramirez, il y a assez longtemps que mon fils est exilé, il faut le ramener à ma cour, je le ramènerai.* Pourquoi ? parce qu'il le voudra... Le prince le veut ; voilà la base de toute ma conduite.

PHILIPPE.

Et tout ça pour une brouillerie d'amour ; c'était bien la peine...

Air : *Ces pastillons sont d'une maladresse.*
S'il faisait bien, il oublierait, je pense,
Cette inconstante et perfide beauté.

RAMIREZ.

Je blâme ici ta désobéissance,
Bien plus encor que l'inlidélité.
Oui, je permets parfois qu'une autre belle
Change d'amant ; mais dans un pareil nœud,
On doit toujours au prince être fidèle,
Car le prince le veut.

PHILIPPE.

C'est fort bien ; mais moi, je persiste à demander mon congé... je veux m'en aller... Philippe le veut.

RAMIREZ.

Tout à l'heure, Philippe, il ne tenait qu'à toi ; mais, maintenant, tu ne peux plus ; tu possèdes le secret de l'état.

PHILIPPE.

Et pourquoi me l'avez-vous dit ? est-ce que je vous le demandais ?

RAMIREZ.

Et tu sens bien alors que cette retraite vaut encore mieux que la tour de Lisbonne, on les prisons de l'inquisition.

PHILIPPE, effrayé.

Par saint Philippe, mon patron, où me suis-je fourré ?... Et quelle fantaisie vous prend de partir aujourd'hui et de me laisser une responsabilité... ?

RAMIREZ.

Un message secret m'ordonne de me rendre au prochain village... On doit, dit-on, m'y donner des instructions, j'ignore à quel propos ; mais me voilà prêt à partir, et tu seras prévenu de mon retour par la cloche du *Val*. Ne manque pas, quand tu l'entendras, de venir prendre ma mule au bas de la montagne.

PHILIPPE.

C'est convenu.

RAMIREZ.

Fais venir mon élève. Je sais que je confie à ta prudence des fonctions bien délicates... Mais obéis ponctuellement. Ne t'étonne de rien, et console-toi par ces mots : Le prince le veut !

PHILIPPE.

Tenez, le voici lui-même.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, FERNAND. FERNAND entre d'un air pensif. PHILIPPE est dans un coin occupé à plumer son oie.

RAMIREZ, à Fernand, qui ne le voit pas.

Eh bien ! Fernand, vous ne nous voyez pas ?

FERNAND.

Ah ! vous voilà.

RAMIREZ.

Qu'est-ce donc ? Vous avez l'air triste, révenez-venez... ?

FERNAND.

C'est vrai.

RAMIREZ.

Que vous est-il arrivé ?

FERNAND.

Je ne sais.

RAMIREZ.

Mais enfin...

FERNAND.

Je m'ennuie...

PHILIPPE, à part.

Allons, je ne suis pas le seul au moins...

RAMIREZ.

Cependant je ne vous quitte presque jamais...

FERNAND.

Hélas ! ouï...

RAMIREZ.

Votre jardin est rempli des plus belles fleurs de la contrée...

FERNAND.

Ouï... Vous... Mes fleurs... Mais il y a si longtemps que je vois toujours la même chose...

PHILIPPE.

Pardi, c'est comme à dîner... toujours des oies aux olives. On finit par s'en lasser...

RAMIREZ, sévèrement.

Philippe, vous vous oubliez...

PHILIPPE, à part.

Ah bien ! aussi, si on ne peut plus parler, c'est trop fort aussi... Il me prend des mouvements de rage... (Il plume vite et avec humeur.)

RAMIREZ, à Fernand.

Et votre volière...

FERNAND.

Ma volière... Eh bien ! c'est ce qui me chagrîne le plus...

PHILIPPE.

Est-ce qu'il vous manquerait quelque oiseau ?

FERNAND.

Au contraire... Il y en a toujours quelques-uns de plus. Ils sont petits, il est vrai ; mais enfin comment sont-ils là... car la volière est bien fermée.

PHILIPPE, tenant une plume en l'air.

Ah ! dame, s'il fait des remarques à présent !

RAMIREZ, embarrassé.

Fernand, vous vous occupez d'une foule de futilités.

FERNAND.

Eh bien ! nous, pourquoi ne sommes-nous jamais que trois ?... Nous avons donc toujours été ici ?...

RAMIREZ, embarrassé.

Non...

FERNAND.

Nous y sommes donc venus... et alors... tenez, ce n'est pas clair...

Ain de Doimich.

Pourquoi de cette solitude

L'aspect est-il moins enchanteur ?

Pourquoi n'aime-je plus l'étude ?

Pourquoi suis-je triste et rêveur ?

Pourquoi... pourquoi... moi, je vois bien

Que l'un se cache en ma présence,

Et malgré toute ma science,

Je le vois bien... je ne sais rien.

DEUXIÈME COUPLET.

Au milieu des roses nouvelles,

Dont le printemps pare ces lieux,

Ici je vis deux tourterelles

Qui chantaient d'un air si joyeux !

Pourquoi... pourquoi chanter si bien

De leurs accents l'écho résonne...

Ils ne chantaient pas en automne...

Je le vois bien, je ne sais rien.

PHILIPPE.

Mon dieu, seigneur, il me semble qu'il devient très-émieux.

RAMIREZ.

Fernand, pour répondre à toutes vos questions, je vous dirais bien : le prince le veut ; mais vous n'êtes pas encore assez sage pour comprendre la force de ce raisonnement... Mais laissez cela, je pars... venez avec moi jusqu'au bas de la côte, cela vous dissipera.

TOUS TROIS.

Ain : Fragment de Jocande. (*Amour, seconde mon courage*).

Adieu, je me mets en voyage.

Adieu, mettez-vous en voyage.

Adieu ; mais pourquoi ce voyage ?

RAMIREZ, bas à Philippe.

Soage à bien remplir ton emploi.

PHILIPPE, bas.

Je m'pass'rais bien d'un tel emploi.

ENSEMBLE.

RAMIREZ, bas.

Et pour achever mon ouvrage,

Montre-toi digne en tout de moi.

PHILIPPE, bas.

Car si ça tourne mal, l'orage

Ne retombera que sur moi.

FERNAND, à part.

Pourquoi donc se mettre en voyage

Et s'éloigner d'ici sans moi ?

RAMIREZ, à Fernand.

Jusqu'au Val, venez pour me plaire ;

Je veux dissiper votre ennui.

PHILIPPE ET FERNAND.

Allez, } cela } peut vous } distraire.

Allons, } doit me }

Oui, cela } peut vous } distraire.

ENSEMBLE.

RAMIREZ, bas à Philippe.

De la prudence... du mystère.

PHILIPPE, bas.

Je saurai bien (3 fois) veiller sur lui.

FERNAND.

Quoi ! seul ici... rester ainsi. (*bis*.)

PHILIPPE, bas.

Je veill' sur lui.

FERNAND, à part.

Ah ! quel ennui !...

RAMIREZ, bas.

Il faut veiller sur lui.

ENSEMBLE.

RAMIREZ.

Adieu, je me mets en voyage.

PHILIPPE.

Adieu, mettez-vous en voyage.

FERNAND.

Adieu ; mais pourquoi ce voyage ? etc.

(Ramirez sort en tenant Fernand par la main.)

SCÈNE III.

PHILIPPE, seul.

Bon voyage, et ne tardez pas à revenir ; ne voilà-t-il pas une belle commission dont il m'a chargé là ! Moi qui ne connais que ma cuisine, j'avais bien besoin de me lancer dans les affaires d'état... Sous-gouverneur et cuisinier diplomate... Comme ça me va !... Avec ça ce Fernand qui est déjà curieux en diable et qui vous fait des questions... Je commettrai quelques bévues, c'est sûr, et je vois d'ici la tour de Lisbonne... Oh ! Dieu !

Air : *Vers le temple de l'Hymen.*

Montrons-nous bien attentif,
Car s'il vient quelque anicroche,
L' gouverneur s'ra sans reproche,
Et moi, je s'rai brûlé vif ;
Fuyez loin de ces parages,
Fuyez, féminins visages,
Jadis objet d' mes hommages,
Maint'nant objet d' ma terreur ;
La crainte a glacé mon âme.
Et j' eroirai dans chaque femme
Voir le grand inquisiteur.

Heureusement nous sommes si loin de toute habitation, qu'il est impossible qu'il en vienne jamais ici... Et c'est bien ce qui me rassure !

SCÈNE IV.

PHILIPPE, ISAURE. ISAURE paraît par la trouée de la haie ; elle a l'air de faire signe à ses compagnes.

ISAURE.

Par ici... par ici... voilà un endroit habité.

PHILIPPE, se retournant et l'apercevant.

Grand saint François, qu'ai-je vu ?...

ISAURE, s'avancant.

Voilà, sans doute, le maître de cet ermitage.

Par Notre-Dame de Bon-Secours, n'est-ce pas ici l'ermitage de Saint-Ambroise ?

PHILIPPE.

Oui, mais allez-vous-en.

ISAURE.

Oh ! qu'il est méchant ! Comment, vous auriez le cœur de nous renvoyer, nous qui tombons de lassitude et de chaleur ?

PHILIPPE.

Si je vous écoutais, j'aurais encore plus chaud que vous. Je n'ose la regarder !

ISAURE.

Monsieur le solitaire, nous avons besoin de tout, et surtout de bons conseils.

PHILIPPE.

Ah ! mon Dieu ! quelle situation. (Il se bouche les oreilles et ferme les yeux.) Pour des conseils, je n'en ai qu'un à vous donner, c'est de vous en aller. Quant au reste, je voudrais bien pouvoir...

Mais vous me perdez, je grille, je suis sur les charbons.

ISAURE.

Allons, je vous en prie...

PHILIPPE.

Eh bien ! oui, oui, je vais vous donner tout ce qu'il vous faut ; mais allez-vous-en... (A part.) Je tremble qu'il ne revienne. (Haut.) Tenez, allez m'attendre sous les oliviers que vous voyez d'ici. Je vais vous porter des raisins, des figues, de quoi vous rafraîchir, ma belle demoiselle. C'est qu'elle est vraiment charmante. Mais aussi pour-quoi s'exposer toute seule dans ces montagnes ?

ISAURE.

Seule ? oh ! non, nous sommes six.

PHILIPPE, plus effrayé.

Six demoiselles ensemble, et près d'ici : sans nous en douter, nous étions à côté d'un volcan !

ISAURE.

Mon Dieu ! n'ayez pas peur ; nous ne vous ferons pas de mal, puisque nous venions, au contraire, vous demander des conseils. Allez, c'est une histoire bien triste et bien longue.

PHILIPPE.

Eh bien ! voilà qu'elle s'assoit à présent.

ISAURE.

Dame, je suis fatigué et je ne puis pas parler debout. Je vais vous conter cela en deux mots.

PHILIPPE.

Dépêchons, dépêchons, je vous prie.

ISAURE.

Eh bien ! patience. Quand on me presse, je ne sais plus ce que je dis. Figurez-vous que nous étions six demoiselles, filles de gentilshommes les plus nobles de la cour du duc d'Alentejo.

Air : *Adieu, je vous fais, bois charmant.*

Dés longtemps, par ordre formel,
La noble dame Leonarde,
Près d'ici, dans un vieux castel,
Nous élevait, et sous sa garde,
On n'apprenait rien, sur ma foi,
Et cependant, sans fin ni trêve
Elle parlait, parlait.

PHILIPPE, à part.

Je voi

Qu'elle a pourtant fait une étève.
(Haut.)

Mais achevez, je vous supplie.

ISAURE.

Nous vivions là heureuses et tranquilles : mais voilà le malheur, c'est qu'on a voulu marier l'une de nous, la princesse Blanche...

PHILIPPE.

Eh bien !

ISAURE.

Eh bien ! on a voulu lui faire épouser un cousin qu'elle ne connaissait pas. Elle a résisté, c'est bien naturel. Nous avons juré à Blanche de ne pas

l'abandonner. Nous nous sommes révoltés, et ce matin nous avons quitté le château de las Torrès.

PHILIPPE.

Pour aller où ?

ISAURE.

Pour aller jusqu'au bout du monde. Voilà déjà une grande demi-lieue que nous avons faite, et nous n'en pouvons plus !

PHILIPPE.

Là, voyager ainsi à marches forcées, ça a-t-il le sens commun !... Elle m'attendrit !... Quoi que homme d'état, on n'a pas un cœur de rocher. Mais songez que je risque tout... Ah ! grand Dieu ! c'est lui !...

ISAURE.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

PHILIPPE, troublé.

Partez, partez vite. Allez m'attendre sous les oliviers ; je suis à vous dans l'instant.

(Il la pousse et la force à disparaître.)

SCÈNE V.

PHILIPPE, FERNAND, accourant.

FERNAND.

Philippe, Philippe, ah ! qu'ai-je vu ?

PHILIPPE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc ?

FERNAND.

Où est-il ? l'as-tu vu passer ?

PHILIPPE.

Qui donc ?

AIR : *Non so più* Cavatine delle Nozze di Figaro.

Je ne sais... Ah ! quel trouble m'agite...
Quel est-il ? Ah ! que mon cœur palpite...
Je l'ai vu... mais une prompte fuite
A mes yeux l'a dérobé de suite.

Dis-moi vite

Pourquoi donc a-t-il disparu ?

Dis-moi vite

Quel est donc cet être inconnu ?

Sa tournure à la mienne est semblable.

Mais son air est bien plus agréable ;

Son sourire est plus vif et plus doux.

Sa prunelle

Égincelle :

C'est fait à peu près comme nous ;

Mais sa grâce

Nous efface ;

Ah ! c'est mieux, c'est bien mieux que nous !

Je ne sais... Ah ! quel trouble m'agite... etc.

PHILIPPE, à part.

Ah ! mon Dieu ! il en aura vu... (Haut.) Allons donc ; vous voulez rire, et vous n'avez rien vu. C'est quelque jeu de votre imagination.

FERNAND, apercevant Isaure qui paraît pour traverser le rocher du fond.

Tiens, tiens. Cette fois je ne me trompe pas. Vois sur ce rocher.

PHILIPPE, à part.

Ah ! mon bon ange, c'est fait de moi.

FERNAND.

Ca a disparu. Qu'est-ce donc ? Philippe, réponds-moi, je t'en conjure. Je veux savoir ce que c'est.

PHILIPPE.

C'est... (A part.) Ah ! mon Dieu ! que lui dire ?

FERNAND.

Eh bien ! parle donc.

PHILIPPE.

C'est... des oiseaux.

FERNAND.

Des oiseaux ? C'est singulier. Il n'y en a donc pas comme ça dans notre pays ? Voilà le premier que je vois. C'est donc un oiseau de passage ?

PHILIPPE.

Oui, oui, ça passe.

FERNAND.

Philippe, j'en veux un.

PHILIPPE, à part.

Nous y voilà !

FERNAND.

Ca ne doit pas être difficile à prendre.

PHILIPPE.

Au contraire... Diable, ne vous y jouez pas.

FERNAND.

Il me semble pourtant que ça ne vole point.

PHILIPPE.

Laissez donc ; c'est farouche, farouche. Moi qui vous parle, je n'ai jamais pu en apprivoiser.

FERNAND.

Bah ! c'est que tu t'y es mal pris ; tu es si maladroit. — Écoute, nous irons ensemble à la chasse ; c'est-à-dire non. Avec une figure comme celle-là, tu leur ferais peur ; j'aime mieux y aller tout seul.

PHILIPPE.

Ne vous en avisez pas ; c'est si traître ! c'est si méchant !... (A part.) Allons, faut lui porter les grands coups, il m'interrogerait jusqu'à demain.

AIR : *Lise épouse l' beau Gernance.*

Leur air callu vous abuse,
Mais c'est plein d' illness et d' ruse,
Et ça derout' quelquefois
Les chasseurs les plus adroits !
On croit les Unir, ils échappent ;
Ce sont d's oiseaux dangereux
Qui presque toujours attrapent
Ceux qui courent après eux.

FERNAND.

C'est égal ; moi, je veux me risquer, arrivera ce qui pourra. J'aurais tant de plaisir à en avoir un dans ma volière.

PHILIPPE.

Oui, votre volière ! vous vous en occupez joliment. Voilà vos oiseaux qui meurent de faim.

FERNAND.

C'est vrai ; je ne leur ai rien donné d'aujourd'hui.

PHILIPPE.

Et vous ne pensez pas non plus que voilà le moment le plus chaud de la journée, et que ces pauvres petites bêtes vont rôtir au soleil.

(Il baise un store qui couvre la volière du côté du public.)

FERNAND.

Eh ! mon Dieu, je ne sais plus ce que je fais, moi qui les aimais tant... c'est égal ; je vais leur donner à manger. (Regardant toujours du côté où il a vu Isaura.) Allons, on ne voit plus rien.

PHILIPPE.

AIR : *Que ne suis-je la fougère ?*
Quelle paresse est la vôtre ?

FERNAND.

Je vais suivre ton avis ;
Mais depuis que j'ai vu l'autre,
Ceux-là sont bien moins jolis ;
Ma folie est sans remède,
Car je donnerais, hélas !
Mille oiseaux que je possède,
Pour un seul que je n'ai pas.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VI.

PHILIPPE, seul.

Ouf ! Nous l'échappons belle ; et il faut avouer que le seigneur Ramirez est bien heureux d'avoir un suppléant aussi intelligent. Des oiseaux. Heim ? C'est diablement adroit ce que je lui ai trouvé là. (Se retournant brusquement.) Qu'est-ce ? N'est-ce pas là encore quelque femme que j'aperçois ? Mon imagination troublée me fait voir partout des jupes et des guimpes. Et ces petites filles à qui j'ai promis... Et mon dîner donc... J'oublie jusqu'aux choses essentielles. Je crois que j'en perdrai la tête.

SCÈNE VII.

PHILIPPE, BLANCHE, entrant d'un air effrayé et comme quelqu'un que l'on poursuit.

BLANCHE.

Ah ! grand Dieu, sauvez-moi.

PHILIPPE.

Encore une ! il est dit que nous ne verrons que des femmes aujourd'hui.

BLANCHE.

On me poursuit.

PHILIPPE.

Qui ?

BLANCHE.

Le voilà.

(Montrant Fernand qui accourt du même côté.)

PHILIPPE.

Cette fois, impossible de l'éviter. Rassurez-vous. Mais quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, soyez muette. Pas un mot, ou c'est fait de vous.

BLANCHE, tremblante.

Comment, c'est fait de moi ?

PHILIPPE.

Chut !

BLANCHE.

Oui, Monsieur.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FERNAND. Il entre en courant, et voyant Blanche arrêtée, il s'arrête aussi, comme craignant de l'effaroucher.

FERNAND, dans le fond, s'avancant avec précaution, et parlant à demi-voix.

Philippe, Philippe. Ne bouge pas, prends garde de l'effaroucher ; ne remue pas, te dis-je, ou il se sauve. Comme il est gentil ! Petit, petit.

BLANCHE.

Comment, il me prend pour un oiseau. Qu'est-ce que cela signifie ?

(Philippe lui fait signe de se taire.)

FERNAND.

Philippe, c'est celui que j'ai aperçu la première fois ; tu disais que c'était méchant, il a un air si doux. Sa vue me cause un plaisir que je ne puis te rendre. Petit, petit ; ça chante-t-il ?

PHILIPPE.

Oui, quand c'est en liberté ; et si vous voulez les laisser en aller...

FERNAND.

Non pas, je ne le quitte pas. J'en aurai tant de soins, que je finirai par m'en faire aimer.

PHILIPPE.

Eh bien ! j'ai fait là de joli ouvrage. (On entend sonner une cloche dans le lointain.) Ah ! mon Dieu ! c'est la cloche du Val. Notre gouverneur qui revient ; le voilà au bas de la montagne. Vite, seigneur Fernand, retirez-vous.

FERNAND.

Je ne veux pas, moi, je veux rester ici.

PHILIPPE.

Et que dira le seigneur Ramirez ?

FERNAND.

Il dira ce qu'il vaudra ; j'ai fait jusqu'à présent vos volontés ; mais l'on m'ôterait plutôt la vie que de me priver de ce joli oiseau que j'aime tant ; je ne peux plus m'en passer.

(On entend encore la cloche.)

PHILIPPE, désolé.

Je ne puis pourtant pas le laisser à la porte...
(Bas à Blanche.) Tâchez de trouver quelque moyen
de vous évader; mais surtout pas une parole, ou
je ne réponds pas de vous... (On sonne encore.) Ah!
mon Dieu! mon Dieu! comment tout cela finira-
t-il?

(Il sort.)

SCÈNE IX.

BLANCHE, FERNAND.

BLANCHE, à part.

Quelle situation! Me laisser seule avec lui! Si
je pouvais rejoindre mes compagnes!

FERNAND, courant vers la porte.

Est-ce qu'il voudrait s'échapper. Oh! tu ne t'en
iras pas. Le voilà tout effrayé à présent. Petit,
petit; n'aie pas peur, je ne veux pas te mettre en
cage, tu auras ta liberté, je ne veux jouir que du
plaisir de te voir. On dirait qu'il me comprend.
Reste avec nous, tu ne manqueras de rien; je par-
tagerai tout avec toi; tu seras mon favori; n'est-ce
pas? Tu le veux bien?

BLANCHE.

Ca me fait de la peine; se peut-il qu'on l'ait
abusé à ce point?

FERNAND.

Tu ne seras pas méchant; là, là. (Il approche.)
Oh! que je suis content, il n'a plus peur de moi.
Mais quel nom lui donner? Écoute, tu t'appelle-
ras Chéri; Chéri, entends-tu? (Blanche tourne la
tête vers lui en souriant.) Il connaît déjà son nom!
C'est étonnant comme il a de l'intelligence.

Aux des Artistes par occasion (de SATIE).

Non, non, jamais, dans ma volière,
Rien de tel ne trappa mes yeux!...
Combien sa démarche est légère,
Que ses contours sont gracieux!...
Viens, mon petit, mon petit, viens toi-même, (bis.)
Je ne puis trop te contempler,
Je veux toujours te contempler,
M'anneras-tu comme je t'aime!...

BLANCHE, à part.
On m'a défendu de parler.

DEUXIÈME COUPLET.

FERNAND, l'admirant.
Il paraît déjà moins farouche,
Et me permet de l'approcher;
Il semble ennu quand je le touche;
Par quel moyen me l'attacher?
Viens, mon petit, mon petit, quelle ivresse! (bis.)
{ Lui prenant le bras et le caressant, }
Surtout ne vas pas t'envoler. (bis.)

{ Il l'embrasse sur le cou, }

Es-tu lâche qu'on le caresse?

BLANCHE, à part.

Je crois qu'il est temps de parler

On vous a trompé; je ne suis pas...

FERNAND, très-effrayé.

Hélas! mon Dieu, le voilà qui parle! Prenez
pitié de moi; le ciel m'est témoin que je ne vou-
lais pas vous faire de mal.

BLANCHE.

Eh bien! voilà qu'il va avoir peur de moi à pré-
sent. Fernand, rassurez-vous.

FERNAND.

Il sait mon nom! (S'éloignant un peu.) Philippe
m'a dit ce matin que vous étiez un être méchant et
dangereux.

BLANCHE.

Au contraire, je suis une femme?

FERNAND.

Et qu'est-ce que c'est qu'une femme?

BLANCHE.

Air: *N'est-ce pas d'elle* (de madame GAIL).

Quoi! d'une femme
Vous ignorez même le nom?
Mais une femme
Est un être plein de raison.
Dans une femme,
Tout est parfait, et voyez-vous...
L'être le meilleur, le plus doux,
C'est une femme.

FERNAND.

L'être le meilleur, le plus doux, et vous êtes
seule de votre espèce?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; ISAÛRE, et les jeunes filles pa-
raissant sur la montagne.

FERNAND, les voyant.

Ah!

Air de la *Montagnarde* (contredanse).

CHŒUR.

{ Les jeunes filles descendent de la montagne, }
Le ciel est sans nuage,
Reprenons le voyage,
Nous pouvons sans orage,
Du chemin
Voir la fin.

FERNAND.

Que mon âme est emue...

BLANCHE, faisant signe à ses compagnes.
Venez, venez ici.

FERNAND.

Ah! quelle douce vue,
Comment c'en est aussi?

TOUTES.

Le ciel est sans nuage,
Reprenons, etc.

FERNAND.

Quelle bonne fortune
Dans ces lieux les amena?

{ Contraut de l'une à l'autre, }

Encore une... encore une...
Mon Dieu! comme en voilà!

TOUTES.

Le ciel est sans nuage,
Reprenons, etc.

FERNAND, sautant de joie.

Chéri, Chéri, vois-tu ? Oh ! la jolie petite nichée !

ISAURE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

BLANCHE.

Mes sœurs, c'est une victime comme nous. Un jeune homme bien à plaindre, que l'on a trompé indignement.

Air de Voltaire chez Ninon.

Apprenez que son gouverneur,
Par la malice la plus noire,
Des femmes lui fit toujours peur,
Et veut même lui faire accroire
Que nous n'avons rien d'attrayant,
Que notre âme est fausse et traîtresse.

ISAURE.

Et voilà pourtant à présent
Comme on élève la jeunesse.

TOUTES.

Fi ! l'horreur !

ISAURE.

Le vilain homme que ce gouverneur. Tenez, je vais vous donner un conseil, c'est de vous révolter comme nous et de faire le pèlerinage ensemble.

TOUTES.

Oh ! oui, venez avec nous.

FERNAND.

Ah ! quel bonheur.

BLANCHE.

Imaginez-vous qu'on voulait me forcer...

ISAURE.

Non, c'est à moi à raconter cela ; figurez-vous qu'on voulait forcer Blanche à se marier.

FERNAND.

Se marier ! qu'est-ce que cela ?

BLANCHE.

C'est prendre un mari ?

FERNAND.

Et qu'est-ce qu'un mari ?

ISAURE.

Dame ! un mari, c'est quelqu'un qu'on aime, c'est-à-dire, qui vous aime, et qui alors vous donne de belles robes ; et puis il y a un grand repas, une noce, on danse ; et après cela on vous appelle Madame, et voilà à peu près tout. Demandez à ces demoiselles.

FERNAND.

Je n'entends pas beaucoup, mais c'est égal.

ISAURE.

Et comme Blanche ne voulait pas du tout de cet amant-là...

FERNAND.

Qu'est-ce que c'est qu'un amant ?

ISAURE.

C'est... dame ! un amant, tout le monde sait ça.

Aussi on n'a jamais vu faire des demandes comme celles-là.

BLANCHE.

Par exemple, un amant, ça serait vous, si vous nous aimiez.

FERNAND.

Oh ! oui, je suis un amant ; j'entends mieux cela que le mari. Le mari n'est donc pas une bonne chose, puisque vous le fuyez.

ISAURE.

Mais si, c'est selon ; car il ne comprend pas ; l'amour vient d'abord, et puis le mariage après.

BLANCHE.

Et l'on épouse celle que l'on aime.

FERNAND.

Oh ! moi, qui vous aime bien, je vous épouserai donc ?

ISAURE.

Toutes ! ça ne se peut pas.

FERNAND.

Et pourquoi ?

ISAURE.

Pourquoi ? Il demande pourquoi ! mais c'est étonnant ; vous avez donc été élevé comme une demoiselle ? Enfin ne vous fâchez pas, nous vous expliquerons cela. Tant il y a que pour ne pas être tourmentées, nous sommes toutes parties ensemble pour aller en pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Conseil, et si vous voulez être du voyage, nous vous traiterons comme notre camarade ; car, au fait, je ne vois pas la différence.

FERNAND.

Oh ! à la bonne heure ; pourvu que je ne quitte pas Chéri.

BLANCHE.

Eh bien ! ne nous quittons plus et partons.

ISAURE.

Partons toutes ensemble.

CHOEUR.

Le ciel est sans nuage,
Reprenons le voyage,
Nous pourrions sans orage,
Du chétif
Voir la fin.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE. Il aperçoit Fernand au milieu de toutes les petites filles.

PHILIPPE.

Par saint Polycarpe ! qu'est-ce que je vois là ?

FERNAND.

N'aie pas peur, Philippe, n'aie pas peur, elles ne te feront pas de mal ; vois plutôt.

PHILIPPE.

Il s'agit bien de cela ; votre gouverneur qui me suit.

FERNAND.

Que m'importe?

PHILIPPE.

Il m'importe à moi, qui suis perdu si le seigneur Ramirez vient à découvrir...

BLANCHE.

Le seigneur Ramirez!

ISAURE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

PHILIPPE.

Un philosophe, un sauvage qui n'aime pas du tout les oiseaux, et c'est fait de moi s'il vous aperçoit.

ISAURE.

Bah! ne soyez donc pas inquiet, laissez venir votre monde; nous trouverons bien quelque petite cachette. Venez, Mesdemoiselles.

FERNAND.

Vois-tu comme elles sont bonnes! (Voulant les suivre.) Philippe, je vais me cacher aussi.

PHILIPPE, le retenant.

Non pas, non pas.

FERNAND.

Si; vois-tu, j'achèverai d'apprendre.

PHILIPPE.

Oh! le petit démon! quel goût pour l'étude!

FERNAND, revenant.

Je les reverrai, Philippe?

PHILIPPE.

Oui.

FERNAND.

Bientôt?

PHILIPPE.

Oui; sauvez-vous donc, vous autres.

FERNAND.

Prends bien garde qu'il ne s'en échappe quel-
qu'une.

PHILIPPE, impatienté.

Eh! soyez tranquille.

(Les jeunes filles disparaissent d'un autre côté.)

PHILIPPE, poussant Fernand vers la maison.

Et vous, rentrez... Ah! mon Dieu! lui qui ne voulait qu'aucune femme pénétrât dans ces lieux; rien qu'une demi-douzaine à la fois! Eh! rentrez donc.

(Ils sortent tous les deux.)

SCÈNE XII.

RAMIREZ, ISABELLE, LÉONARDE, suite de
la princesse.

CHOEUR.

Air de Monsieur Jean, que le repas s'apprête (de Jean
de Paris).

Baignez-entrez dans cet humble ermitage,
Que vos attraits viennent charmer ces lieux

Où, votre aspect, dans ce séjour sauvage,
Grande princesse, y comble tous nos vœux.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; PHILIPPE, apercevant la
princesse et sa suite.

PHILIPPE.

Encore des femmes! au moins celles-là ne se-
ront pas sur mon compte.

LÉONARDE.

Comme cette côte est escarpée! Je n'en puis
plus.

ISABELLE.

Voilà donc l'habitation du jeune Fernand?

RAMIREZ.

Où, Madame; j'ai reçu, au hameau voisin, un
message du prince qui me prévenait de votre vi-
site, et je me félicite d'être arrivé à temps pour
avoir en l'honneur de vous servir de guide.

ISABELLE.

Le prince a de grands projets sur votre élève.
La haine que le duc d'Ilermosa avait vouée à
toutes les femmes, et à moi particulièrement, vient
enfin de céder aux preuves de mon amour; il
m'offre sa fortune et sa main; et abjurant à ja-
mais ses erreurs, il rend à tout mon sexe la jus-
tice qui lui est due.

Air du vauville de la Robe et les Bottes.

Vous qui blâmant un sexe sans défense,
Sur lui lancez des traits mordants,
Rappelez-vous qu'au temps de votre enfance
Il guida vos pas chancelants;
Rappelez-vous que dans les jours d'orage,
Il fut sensible et courageux;
Et que ce sexe, enfin, quand on l'outrage,
Se venge en vous rendant heureux.

RAMIREZ, s'inclinant.

C'est toujours ce que j'ai pensé, et qui m'ienx
que la princesse Isabelle...

PHILIPPE, étonné.

Comment, cette méchante femme dont vous
parliez?

RAMIREZ.

Comment... je parlais... je parlais... vous devez
vous rappeler, au contraire, que j'ai toujours dé-
fendu Madame, que j'ai souvent gémi de l'erreur
du prince; mais mon devoir, l'obéissance...

ISABELLE.

N'en parlons plus; j'espère qu'un nouveau lien
va rapprocher les deux familles.

RAMIREZ.

Vous le voulez, le prince le veut; il n'y a rien
de plus aisé!

LÉONARDE.

Où, aisé! lorsque la future a disparu, et court
les champs à l'heure qu'il est!

RAMIREZ.

J'en suis fâché pour vous, dame Léonarde; mais c'est votre faute.

LÉONARDE.

Comment! ma faute?

RAMIREZ.

Sans doute: elle était confiée à votre surveillance; et si vous l'aviez élevée comme j'ai élevé Fernand dans une retraite profonde, dans une ignorance absolue...

ISABELLE.

Au surplus, cette fuite est un enfantillage, et je suis persuadée qu'elle s'est réfugiée dans mon château, où elle m'attend pour me conter ses petits chagrins. Mais avant d'aller la rejoindre, je serai ravie, seigneur Ramirez, de connaître votre élève; ce que m'a dit le prince semble tenir du miracle: un jeune homme qui ignore jusqu'à l'existence des femmes!

RAMIREZ.

Oui, Madame! et je vous prie de rendre compte au prince de la manière des ses ordres ont été exécutés; c'était contre mon gré; mais enfin le prince le voulait.

ISABELLE.

Et vous dites donc qu'il n'a jamais vu de femmes?

RAMIREZ.

Votre Altesse sera la première.

ISABELLE.

L'entrevue sera piquante, et je suis impatiente de juger de l'impression que ma vue lui causera.

LÉONARDE.

Moi de même.

RAMIREZ.

Philippe!

PHILIPPE.

Aye! aye!

ISABELLE.

Quel est cet homme?

RAMIREZ.

C'est notre pom-voyeur, frère Philippe, qui est à la fois à la tête de la cuisine, du jardin et de la volière; car, tel que vous le voyez, il se connaît beaucoup en oiseaux.

ISABELLE.

Ah! il se connaît...

PHILIPPE.

Oui, Madame.

RAMIREZ.

Faites venir don Fernand; mais le voici lui-même.

PHILIPPE.

Par Saint-Jacques de Compostelle, qu'est-ce que ça va devenir?

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; FERNAND, entre en rêvant.

CHOEUR.

AIR: *Le voilà le vrai modèle* (de l'AMI DE LA MAISON).

Le voilà

Le vrai modèle

D'une innocence si belle!

Et son maître, le voilà!

Oui, son maître, le voilà!

ISABELLE.

Quel air timide! Quel charmant embarras!

LÉONARDE.

Qu'il est gentil! regardez donc, Madame?

FERNAND, apercevant Isabelle.

Ah! en voilà.

(Il court à elle, lui prend la main qu'il presse sur son cœur et la regarde attentivement.)

ISABELLE.

Mais, seigneur Ramirez, il ne me semble pas si sauvage.

FERNAND, à Isabelle.

Oui! je vous reconnais. Même regard, même langage. Ah! mon cher gouverneur, que vous avez bien fait de l'amener; nous la garderons avec les autres.

LÉONARDE.

Les autres! Sainte Vierge! la belle éducation.

RAMIREZ.

L'ai-je bien entendu?

FERNAND, regardant Léonarde.

Quelle est celle-là? je vois bien qu'elle en est aussi; mais ça n'est pas de la bonne espèce.

LÉONARDE.

Hein!

ISABELLE.

Ah! ça, pour qui nous prenez-vous?

FERNAND.

Pour des femmes!

ISABELLE.

Comment, vous savez ce que c'est que des femmes?

FERNAND.

Certainement! c'est ce qu'il y a de meilleur et de plus doux au monde!

LÉONARDE.

Au moins, il a de bons principes.

ISABELLE.

Seigneur Ramirez, c'est très-bien à vous.

RAMIREZ.

Madame, je vous jure... Je tombe de moi haut. (A Fernand.) Comment, petit serpent, vous osez...

ISABELLE.

Laissez-le dire... Eh bien! Fernand, puisque vous savez si bien apprécier les femmes, je veux

vous en donner une. Serez-vous content d'être marié ?

FERNAND.

Oh ! ça ne se peut pas ainsi. Il faut d'abord que je sois amant ; parce que l'amant vient d'abord, et le mari après.

LÉONARDE.

Ouf ! quelle innocence ! Comment, seigneur Ramirez, il sait ce que c'est que le mariage, tandis que mes élèves à moi ne s'en doutent seulement pas ?

FERNAND.

Pardi, le mariage ! ça n'est pas difficile. On donne de beaux habits et de belles robes, et puis il y a un repas, et puis une noce, et puis on danse, et puis...

LÉONARDE, l'interrompant.

Chut ! Monsieur, quel scandale !

RAMIREZ.

Je demeure confondu !

CHOEUR.

Quoi ! c'est là
Ce beau modèle
D'une innocence nouvelle ;
Et son maître, le voilà :
Oui, son maître, le voilà.

ISABELLE.

Je vous promets, seigneur Ramirez, de rendre compte au prince de la manière dont ses ordres ont été exécutés.

RAMIREZ.

Madame, je puis vous attester qu'il n'a jamais vu d'autres personnes que frère Philippe et moi ; qu'il n'a eu d'autre passe-temps que ses fleurs, ses oiseaux...

PHILIPPE.

Une volière superbe, que j'ai pris plaisir à composer moi-même ; voyez plutôt.

[Il court à la volière, tire le store sans regarder l'intérieur : le rideau se lève ; on voit toutes les petites filles, qui s'étaient cachées dans la volière, groupées les unes auprès des autres.]

TOUS.

Ah ! ah !

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS, BLANCHE, ISABELLE et leurs compagnes.

BLANCHE et TOUTES LES JEUNES FILLES ; elles sont dans la volière.

AIR. *O Pescator dell' onda* (Caricature vénitienne.)

Las ! à notre prière
Rendez-vous,
Monsieur le solitaire,
Ouvrez-vous !
Calmez votre courroux,
Calmez votre colère,

Ne soyez pas sévère ;
De grâce, ouvrez-nous.

LÉONARDE.

Comment, ce sont là les oiseaux de frère Philippe ?

ISABELLE.

C'est Blanche, votre cousine.

Air : du vaudeville de *Turenne*.

Eh quoi ! Fernand, celle qu'on vous destine,
Chez vous-même vient se cacher.

RAMIREZ.

Ouvre donc vite à sa cousine.

PHILIPPE.

L'jolis oiseaux à dénicher !
J'les crois pourtant plus malins que les nôtres ;
Et si j'leur donne la clef des champs,
La liberté que je leur rends
Va compromettre cell' de bien d'autres.
(Il leur ouvre la porte de la volière.)

LÉONARDE.

Vous voilà donc enfin, Mesdemoiselles !

BLANCHE ET LES AUTRES, à Isabelle.

Air : *O Pescator dell' onda*.

Vous nous voyez confuses
Devant vous,
Et demandant excuses
À genoux.

(Montrant Léonarde.)

Ah ! calmez son courroux,
Calmez, calmez notre maîtresse.
Vous voyez notre détresse ;
Priez tous
Pour nous.

ISABELLE.

Relevez-vous, mes bonnes amies, je me charge d'obtenir votre pardon, et vous emmène toutes à la cour, pour assister au mariage de Blanche et de Fernand.

PHILIPPE.

Je demande à travailler au repas de noce, et l'on reconnaîtra, j'espère, les principes de la bonne école.

FERNAND.

Comment, il serait vrai ? Elle est pour moi ? Ah ! Madame, je vous en supplie, que tout le monde en ait aussi. (Montrant Léonarde.) Donnez celle-là à mon gouverneur.

LÉONARDE.

Eh ! de quoi se mêle-t-il ?

ISABELLE.

Quant à vous, seigneur Ramirez, quoiqu'on ne puisse trop payer une aussi belle éducation, Son Altesse m'a chargée cependant de vous offrir mille piastres fortes de pension.

PHILIPPE.

Mille piastres fortes pour un philosophe ! dites donc, est-ce que vous accepterez ?

RAMIREZ.

Philippe, Monseigneur le veut !

VAUDEVILLE.

AIR : *Del Signor Crescendo.*

ISABELLE.

Vous qui gardez de jeunes filles
 Pour les tenir sous le scellé,
 Employez les clés et les grilles
 Tant que leur cœur n'a pas parlé !
 Mais, dès que l'amour les engage,
 Adieu les grilles et les clés :
 C'est songer à fermer la cage
 Quand les oiseaux sont envolés !

LÉONARDE.

Jadis, aux jours de ma jeunesse,
 Moi, des oiseaux je raffolais ;
 Je puis dire qu'avec adresse
 J'en pris plus d'un dans mes filets !
 Maintenant, hélas ! je l'éprouve,
 Ces jours heureux sont écoulés ;

Et dès que j'arrive, je trouve
 Que les oiseaux sont envolés.

PHILIPPE.

Qui me rendra ces jours prospères,
 Ces gros prieurs que j'ai servis ?
 Comme on dinait chez ces bons pères !
 Quels festins et quels appétits !
 J' voyais sur leur table féconde
 Cailles, perdreaux amonecés ;
 Et crac... en moins d'une seconde,
 Les oiseaux étaient envolés.

FERNAND, aux loges et aux galeries.
 Vous, qu'en mon erreur passagère,
 Je pris pour des oiseaux charmants,
 Sexe aimable, dans ma volière,
 Puisse-je encor vous voir longtemps !
 Jugez ici, vous que j'admire,
 Combien nous serions desolés,
 Si, dès demain, l'on allait dire,
 Que les oiseaux sont envolés.





LE FOU DE PÉRONNE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 18 janvier 1819.

En société avec M. Dupin.



Personnages.

JACOTIN, négociant.
GERCOURT, receveur général.
ESTELLE, sa nièce.
ERNEST, capitaine de cavalerie.



DURAND, aubergiste.
MADAME DURAND, sa femme.
LADOUCEUR, brigadier.
COEUR DE PARENTS.

La scène se passe dans l'auberge de M. Durand, à Péronne.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DURAND, MADAME DURAND, écrivant à une table : JACOTIN, poudré et en robe de chambre, frappant à la porte à gauche.

JACOTIN.

Je suis à vous, madame Durand ; nous allons régler le menu. (Frappant.) Le cher oncle est-il levé ? Peut-on présenter ses respects au cher oncle ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; GERCOURT, en robe de chambre.

GERCOURT.

Tout à l'heure, mon cher Jacotin. Voilà bien l'impatience d'un nouveau marié. J'achève ma toilette et je suis à vous.

[Il réferme la porte.]

MADAME DURAND.

Ah ! Monsieur venait toucher la dol.

DURAND.

Cent mille francs, ça en vaut la peine.

JACOTIN.

Certainement je ne regarde pas à cela, et Barnabé-Guillaume Jacotin, qui a déjà fondé une partie de ses capitaux dans une foule de fournitures plus avantagenses les unes que les autres, est, Dieu merci, un assez bon parti pour n'avoir qu'à choisir et jeter le mouchoir ; mais, voyez-vous,

une jolie femme et une jolie dot ne font jamais de tort à une maison de commerce, quelque solidement établie qu'elle soit du reste... A propos, a-t-on envoyé mes billets de faire part ?

DURAND.

Ah : J'ai vu le Parnasse des dames.

Soyez tranquille, à leurs adresses

Ce matin on les a portés ;

Les oncles, les cousins, les nièces,

Monsieur, ils sont tous invités.

Plusieurs d'entre eux, avec tristesse,

Ont prévu qu'ils ne pourraient pas

Assister peut-être à la messe,

Mais ils viendront tous au repas.

JACOTIN.

Diable ! au repas ! Et ils viendront beaucoup ?

DURAND.

D'abord, trente cousins et cousines du côté de votre femme.

JACOTIN.

Ca n'en finit pas, les familles de province... Ah çà ! et les voitures ?

DURAND.

On en a commandé douze.

JACOTIN.

Six, c'est assez ; en se serrant un peu, huit dans chaque, cela pourra tenir.

DURAND.

Et ça fera au débarqué un coup d'œil superbe.

JACOTIN.

C'est cela : des houquets aux cochers, des gants blancs à tout le monde, la pièce d'or pour le cierge ;



du luxe, de l'éclat, de l'économie, il n'y a que cela pour réussir. Par exemple, au retour, je ne sais pas ce que nous ferons faire à tout ce monde-là.

MADAME DURAND.

Si Monsieur avait voulu donner un petit bal ?

JACOTIN.

Fi donc ! est-ce qu'on danse à présent ? passe pour jouer l'écarté, à la bonne heure.

Air : *A soixante ans.*

On vient danser, on vous offre une carte,
Et vous perdez au son du galoubet ;
Entin il faut bien que l'on parte !
On rentre au bal sans argent au gousset.
Oui, le bon ton qui maintenant existe
A ses plaisirs ainsi que ses dangers ;
Le bal peut-être en est un peu plus triste,
Mais les danseurs en sont bien plus légers.

[On entend un prélude de guitare.]

MADAME DURAND.

Silence ! écoutez donc.

DURAND.

C'est lui.

MADAME DURAND.

Ah ! mon Dieu ! voilà qu'il s'éloigne ; j'ai cru qu'il allait entrer.

JACOTIN.

Qui donc ?

MADAME DURAND.

Le fou de Péronne, un original qui s'arrête quelquefois dans cette auberge ; hier au soir encore, avant votre arrivée. C'est bien l'homme le plus amusant... Imaginez-vous qu'il a la manie des mariages ?

JACOTIN.

Est-ce qu'il tiendrait une agence ?

MADAME DURAND.

Non pas ; c'est bien autre chose.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Soudain v'là son bon sens parti :
Dès qu'une femme à lui se montre,
Il se croit toujours le mari
De la dernière qu'il rencontre.
Il est à la noce en tout temps,
Tous les jours s' marie à sa guise.

DURAND.

Et n'a pas, comme tant de gens,
De lendemain qui le dégrise.

MADAME DURAND.

Au point que dernièrement il s'était imaginé qu'il était M. Durand ; et qu'il voulait... non, vrai comme je vous le dis ; et monsieur qui avait la bonhomie de se fâcher ; car il est jaloux, oh ! jaloux comme un tigre.

DURAND.

Oh ! ce n'est rien encore.

MADAME DURAND.

L'autre jour il rencontre une noce qui revenait de l'église ; il se persuade tout à coup qu'il est

le marié ; il a fallu, bon gré, mal gré, qu'il ouvrit le bal avec la future.

DURAND.

Madame Durand ne vous dit pas tout. Le soir, après le bal, il ne voulait pas quitter sa femme.

JACOTIN.

Eh bien ! tenez, madame Durand, voilà justement ce qu'il nous aurait fallu aujourd'hui, nous aurions eu la comédie gratis.

MADAME DURAND.

Si je l'avais su, je l'aurais fait rester, puisqu'il était ici hier au soir. (On entend des tambours.) Mais voilà une visite qui ne vous fera pas moins de plaisir : ce sont les tambours de la ville qui viennent vous présenter leurs bouquets et vous féliciter sur votre mariage.

JACOTIN.

Ah ! mon Dieu ! mon cher Durand, venez m'aider à renvoyer tout ce monde-là.

Air du vaudeville *des Gascons.*

Oui, j'entends d'ici les tambours,
J'entends la trompette
Indiscrète
Qui dans la ville et les faubourgs
Proclame déjà mes amours.
Un jour d'hymen en vain on compte
Rester tranquille dans son lit,
Dès le matin déjà du bruit...

DURAND.

Monsieur, c'est peut-être un à-compte.

CHOEUR.

Oui, j'entends, etc.

SCÈNE III.

MADAME DURAND, ERNEST, sortant de sa chambre, en bonnet militaire, et dans le plus grand désordre.

ERNEST.

Eh ! madame Durand !

MADAME DURAND.

C'est notre jeune officier.

ERNEST.

Est-ce que le diable s'est emparé de votre maison ; hier au soir un fou qui faisait un vacarme, et dès le matin, des tambours : il y a donc une caserne ici ?

MADAME DURAND.

Non, mais il y a un mariage.

ERNEST.

Ah ! c'est vrai, j'oubliais. On voit bien que ces gens-là ne se sont pas couchés comme moi à cinq heures du matin.

MADAME DURAND.

N'avez-vous pas de honte ? un jeune homme bien né, riche comme vous êtes, jouer ainsi toute la nuit !

ERNEST.

C'est vrai, ils m'ont gagné tout mon argent ; mais, va, c'est bien la dernière fois. Je suis seulement fâché qu'ils soient partis ce matin ; je leur aurais demandé une revanche sur parole.

MADAME DURAND.

Comment, sur parole ? quand vous avez pour parent le premier banquier de Péronne.

ERNEST.

Bah ! toutes les fois que je vais puiser à la caisse, ce sont des reproches, des lamentations. J'aimerais mieux qu'il prit quarante pour cent, et qu'il me fit grâce des sermons. C'est ennuyeux avec ces négociants de province, on ne peut pas se ruiner à son aise. Parlez-moi des banquiers de Paris... A propos, la mariée est-elle descendue ?

MADAME DURAND.

Comment ?

ERNEST.

Oui, cette jolie personne que j'ai vue arriver hier soir dans l'auberge. Que de grâces ! que de modestie ! Parbleu, il y a des gens bien heureux dans le monde ! Et, si mon oncle m'avait proposé une femme comme celle-là, il y a longtemps que je serais marié.

MADAME DURAND.

Vous, marié ?

ERNEST.

Oui, tout le monde le voulait. J'étais plus raisonnable qu'eux tous. Je ne voulais pas. J'ai même eu le courage de ne pas voir la future de peur de me laisser tenter !... Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ?

MADAME DURAND.

Je vous regarde. Voyez donc ce bonnet de travers, cette cravate en désordre. N'avez-vous pas l'air du plus franc mauvais sujet ? Je m'en rapporte aux gens qui s'y connaissent.

ERNEST.

Je m'en rapporte à vous, madame Durand. Ah ! si tu voulais un peu devenir veuve ! Mais, tiens, il faut que je te fasse ma confiance. Dans le peu d'heures que j'ai somméillé, je n'ai fait que rêver à notre jeune mariée ; c'est toujours si joli une mariée.

Air du vau-deville des *Maris ont tort*.

Je ne sais quel charme invisible
Rend encor ses traits plus doux,
Et dans mon humeur irascible
Souvent j'en veux à son époux.
C'est un vol qu'il nous fait, je pense,
Et l'on se prendrait, pour un rien,
Si l'on n'avait pas l'espérance
De rentrer un jour dans son bien.

Mais, dis-moi, quel est son nom de famille ? son futur ? Que diable, causons donc un peu. Je

ne te reconnais pas là, toi qui, d'ordinaire, ne demandes pas mieux.

MADAME DURAND.

Vous ne m'en laissez pas le temps. Le futur est un M. Jacotin, qui depuis longtemps s'est lancé dans les fournitures. Il avait l'entreprise de tout un corps d'armée, et roulait voiture pendant que nos régiments de cavalerie allaient à pied. Du reste, ni beau, ni laid, ni sot, ni spirituel, ni honnête homme, ni fripon, quoiqu'on prétende qu'il ait plus de crédit que de fortune, et que cette dot-là viendra bien à point pour faire face à plusieurs mauvaises affaires.

ERNEST.

Et sa femme ?

MADAME DURAND.

Dix-huit ans, de jolis yeux, la douceur, l'ingénuité même ; voilà mademoiselle Estelle de Gercourt.

ERNEST.

Comment dis-tu ? Estelle de Gercourt, une jeune orpheline, qui dépend de son oncle, d'un tuteur ?

MADAME DURAND.

C'est cela même !

ERNEST.

Ma chère madame Durand, il faut qu'à l'instant même je lui parle, à elle ou à M. de Gercourt. Je ne les connais pas ; mais, n'importe, rends-moi ce service.

MADAME DURAND.

Ah çà ! perdez-vous la tête ?

ERNEST.

C'est celle que j'ai refusée. Tout était d'accord, ses parents et les miens. Moi seul...

MADAME DURAND.

C'est ça ; et parce qu'elle est à un autre, voilà que vous y pensez.

Air : *Tenez, moi je suis un bon homme*.

Ah ! mon Dieu, voilà bien les hommes !
Qu'un pauvre fille a de malheurs !
Elle trouve, au siècle où nous sommes,
Des amants et pas d'époux.
Souvent enfin, sur dix ou douze,
Pas un seul n'a dit : Me voici !
Mais sitôt que quelqu'un l'épouse,
Chacun veut être son mari.

ERNEST.

Eh ! il s'agit bien de cela. Ne vas-tu pas me faire aussi de la morale, toi ? Donne-moi plutôt les moyens de lui parler. (Se mettant à genoux.) Madame Durand, ma chère petite madame Durand, fais seulement que je puisse approcher d'elle, que j'aie à cette noce, que j'y sois invité.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JACOTIN.

JACOTIN.

Un jeune homme à vos genoux ! Ah ! ah !
M. Durand le saura.

MADAME DURAND , bas à Ernest qui est toujours à genoux.

Mais, levez-vous donc ; voilà quelqu'un ; c'est le futur.

ERNEST.

Fût-ce le diable , il faut que tu m'accordes ce que je te demande.

JACOTIN , en riant.

Eh ! parbleu ! accordez-lui , et que ça finisse.

MADAME DURAND , à part.

Ah ! quelle idée ! (Haut à Jacotin.) Eh bien ! arrivez donc ; c'est lui-même.

JACOTIN.

Qui , lui ?

MADAME DURAND.

Ce fou dont je vous parlais tout à l'heure , et que vous désiriez tant !

ERNEST , étonné.

Hein ?

MADAME DURAND , avec intention.

Ce fou qui se mêle de toutes les noces et qui prend tout le monde pour sa femme ! Il m'a aperçue , et , crac , sur-le-champ il est entré en scène.

ERNEST , se levant vivement , et mettant son bonnet de travers en faisant des grimaces.

C'est charmant !

JACOTIN , le regardant en riant.

Comment , il serait vrai ? Eh bien ! rien qu'à sa mine je l'aurais reconnu. Ah ! ah ! a-t-il l'air original !

ERNEST , allant à lui et le saluant.

Monsieur me paraît un luron ! Oserais-je le prier de me faire l'honneur d'assister à ma noce ?

JACOTIN.

Il paraît que Monsieur est marié !

ERNEST , prenant à Jacotin le bouquet qu'il a à sa boutonnière , et le mettant à la sienne.

Où , Monsieur ; par état , j'exerce l'état de mari ; je n'en ai pas d'autre.

JACOTIN.

C'est un bel état !

ERNEST.

C'est un de ceux qui rapportent le plus de considération , mais on finira par le faire tomber. Ce qui y fait du tort , c'est la contrebande. Il y a une foule de gens qu'on nomme célibataires qui exercent en fraude sans être patentés , et voilà...

AIR : *L'étude est inutile* (JEANNOT ET COLIN.)

On dit qu'en mariage
Il n'est point d'heureux jours ;
Chez moi jamais d'orage
N'en a troublé le cours.
Jamais d'humeur jalouse,
Pour mon cœur tout est neuf ;
Car aujourd'hui j'épouse,
Et demain je suis veuf.
Le flambeau des amours
Pour moi brûle toujours.

Ou bergère ou baronne,
Toute mine friponne
Est à moi : c'est mon bien ;
Mais sans gêner personne
Et sans demander rien.
De l'époux titulaire
Les droits sont avant tout ;
Enfin je suis par goût
Mari suraumeraire
Comme on en voit beaucoup.

Ce n'est pas tout :
De tant de femmes puisque
Je deviens le mari,
Plus qu'un autre je risque
D'être souvent trahi.
Je sais à mainte belle
Ce qu'on peut reprocher ;
Mais pour m'être infidèle
Il faut se dépêcher :
De femmes et d'amours
Je change tous les jours.

JACOTIN.

Il est gai. Ah ça ! mais , où en est votre femme d'aujourd'hui ?

ERNEST.

Je ne l'ai pas encore aperçue ; mais , la première fois que je la verrai , je profiterai de cette occasion pour vous la présenter.

JACOTIN , montrant madame Durand.

Il me semblait que c'était Madame , car je vous ai surpris dans un tête-à-tête conjugal.

ERNEST.

C'est vrai , c'est ma femme.

JACOTIN.

Et l'autre ?

ERNEST.

Et l'autre aussi ! ça n'empêche pas... Vous ne savez donc pas... Je suis le sultan Saladin ! Il ne savait pas cela. Est-il en retard ?

JACOTIN.

Ah ! ah ! Il est amusant.

AIR : *Quelle douce , aimable folie*. (UN JOYEUX A PARIS.)

Quelle douce , aimable folie !
Est-il un plus heureux destin ?
Avec vous Monsieur se marie,
Et c'est le sultan Saladin.

ERNEST.

Où , c'est Roxelane elle-même.

JACOTIN.

Combien j'aime à le voir !

ERNEST.

Où , de ce mois c'est la trentième
A qui j'ai donné le mouchoir

ENSEMBLE.

ERNEST.

Non, ce n'est point une folie,
Est-il un plus heureux destin?
Avec elle je me marie,
Je suis le sultan Saladin.

JACOTIN et MADAME DURAND.
Quelle douce, aimable folie!
Est-il un plus, etc.

JACOTIN.

Gardez-le-moi, madame Durand; je cours
m'habiller et je reviens vous parler; attendez-
moi.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ERNEST, MADAME DURAND.

ERNEST.

Bon! il s'éloigne, me voilà de la noce.

MADAME DURAND.

Comment! est-ce que vous irez? Ah! mon
Dieu! qu'est-ce que j'ai fait là? J'ai d'abord voulu
vous servir, et je n'ai pas réfléchi aux suites,

ERNEST.

Il n'y en aura pas.

MADAME DURAND.

Si, Monsieur; je ne les devine que trop. Je
vous en prie, revenez à la raison.

ERNEST.

La raison, non pas; j'aime mieux l'autre rôle;
il est bien plus dans mes moyens. Écoute. Per-
sonne ici ne me connaît, excepté toi qui ne me
trahiras pas...

MADAME DURAND.

Mais finissez donc, vous n'êtes plus le sultan
Saladin.

ERNEST.

Toujours, et ton mari à qui je donne vingt-cinq
louis s'il veut soutenir aussi que je suis fou.

MADAME DURAND.

Mais, Monsieur...

ERNEST, se fouillant.

Tiens... ah! j'oubliais que je n'ai pas le sou;
tu lui promettras... va vite.

MADAME DURAND.

Mais je ne puis; mademoiselle Estelle a des or-
dres ici à me donner.

ERNEST.

Elle va venir ici; eh! vite, cours faire la leçon
à ton mari.

AIR du vaudeville de *Bedlam*.

Devant toute la maison,
Quelque chose qu'il advienne,
Qu'il atteste, qu'il soutienne
Que j'ai perdu la raison.

MADAME DURAND.

Pourquoi vous inquiéter,
Monsieur, de ce soin frivole?

Qu'est-il besoin d'attester?
On vous croira sur parole.

ENSEMBLE.

Devant, etc.

SCÈNE VI.

ERNEST, seul.

Allons, Ernest, il n'y a pas de temps à perdre...
la voilà; je sens que tout mon courage m'abandonne.

SCÈNE VII.

ERNEST, ESTELLE.

ERNEST.

Mille pardons, Mademoiselle, d'oser ainsi me
présenter devant vous. Vous voyez un malheureux
qui va perdre tout ce qu'il aime.

ESTELLE.

Est-ce à moi, Monsieur, que ce discours s'a-
dresse?

ERNEST.

Je sais quelle opinion une pareille démarche va
vous donner de moi; mais les circonstances où je
me trouve sont si bizarres, si inconcevables,
qu'elles peuvent en quelque sorte excuser ma
conduite.

ESTELLE.

En vérité, Monsieur, je ne comprends rien à
ce que vous me dites.

ERNEST.

Oui, vous ne pouvez pas me connaître, et je
crains moi-même de prononcer un nom qui vous
serait odieux.

AIR: *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Déjà, par les droits les plus doux,
Vous deviez être à moi, Madame;
N'importe qui soit votre époux,
Vous seule ici serez ma femme.
J'ai payé trop cher mon erreur,
Et ne veux plus, vous que j'adore,
Quand je retrouve le bonheur,
Le laisser échapper encore.

(Il se jette à ses pieds.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; JACOTIN, habillé en grand
costume.

JACOTIN.

Encore une, c'est ça même, à merveille.

ESTELLE.

Ah! Monsieur, vous me voyez toute trem-
blante; j'ignore ce que me veut ce jeune homme.

JACOTIN.

Je le sais bien! Qu'est-ce qu'il vous disait?

ESTELLE.

Il disait qu'il m'aimait, que je devais être sa femme.

JACOTIN.

C'est cela, il n'en fait jamais d'autre : c'est sa folie.

ESTELLE, regardant Ernest.

Comment ! c'est un fou... eh bien ! c'est étonnant : ce qu'il disait n'avait pas de suite, et pourtant ça avait un air raisonnable. Comment cet accident-là lui est-il arrivé ?

JACOTIN.

Ma foi, demandez-lui.

ESTELLE.

Je n'oserais...

JACOTIN.

Bah ! avec un fou est-ce qu'il y a à se gêner ?

ESTELLE, à Ernest.

Est-il vrai, comme vous me le disiez tout à l'heure, que vous avez perdu tout ce que vous aimiez ?

ERNEST.

AIR du vaudeville de *Psyché*.

Au sort d'une femme charmante
On voulait unir mon destin :
Mais libre et d'humeur inconstante,
Hélas ! j'ai refusé sa main.
De mes dédains pour venger cette helle,
L'amour, justement irrité,
Me la lit voir, et j'ai perdu près d'elle
Ma raison et ma liberté.

JACOTIN.

Ta, ta, voilà-t-il pas une belle histoire ? où diable a-t-il été chercher tout cela ?

ESTELLE.

C'est égal, laissez-le dire. (A Ernest.) De sorte que vous n'avez plus l'espoir d'être à elle ?

ERNEST, gaiement.

Au contraire, je l'ai retrouvée.

ESTELLE.

Depuis quand ?

ERNEST.

Depuis que je vous ai vue, vous ne connaissez donc pas tout mon bonheur ? elle sera ma femme, je l'épouserai aujourd'hui.

JACOTIN.

A la bonne heure au moins, voilà qu'il s'y met.

ERNEST.

Quoi ! vous gardez le silence ! seriez-vous fâchée d'être ma femme ? Voyez cependant, étant du même âge, du même caractère, combien dans notre ménage il nous serait plus facile d'être heureux que dans ces unions formées par les convenances ou par l'intérêt ! tous les jours de ma vie seraient consacrés à embellir les vôtres : quel bonheur de trouver dans sa femme, sa maîtresse, son amie, et, quelque amour qu'on ait pour elle, de

n'avoir à se reprocher que des extravagances raisonnables ou des folies légitimes ! voilà quel sera notre hymen ; ce tableau-là peut-il vous déplaire ?

JACOTIN.

Eh bien ! répondez-lui donc.

ESTELLE.

Vous êtes bien sûr au moins qu'il est fou ?

JACOTIN.

Parbleu ! écoutez-le.

ERNEST.

AIR : *Fille jeune et jolie* (de SOBIESKI).

PREMIER COUPLET.

Gentille fiancée,
Toi seule auras toujours
Et ma seule pensée
Et mes seules amours.

(Lui donnant une bague.)

Que cet anneau, ma chère,
Brille à ce doigt joli.

ESTELLE.

Je puis le laisser faire :
C'est devant mon mari.

ENSEMBLE.

JACOTIN.

C'est charmant, et j'admire
Son amoureux délire ;
C'est charmant, je l'admire.

(A Estelle.)

Faites ce qu'il dira ;
Calmez-vous, je suis là.

ERNEST.

C'est charmant, et j'admire
Son complaisant délire.
C'est charmant, je l'admire.
C'est charmant, il est là.

ERNEST.

DEUXIÈME COUPLET.

Crois-moi, ma douce amie,
Je t'aimerai toujours,
Puisqu'on dit la folie
Compagne des amours.
De mon ardeur sincère
Reçois le gage ici.

(Il lui baise la main.)

ESTELLE, lui laissant sa main.

Je puis le laisser faire :
C'est devant mon mari.

JACOTIN, de même.

C'est charmant, etc.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GERCOURT.

GERCOURT.

Eh bien ! qu'est-ce que je vois là ? Comment, Jacotin ? votre femme, en votre présence...

JACOTIN.

Qu'est-ce que ça fait ?

GERCOURT.

Comment qu'est-ce que ça fait ?

JACOTIN.

Si vous étiez venu plus tôt, vous en auriez vu bien d'autres ; regardez plutôt.

ERNEST.

Adieu, ma chère Estelle ; n'oubliez pas que ce soir vous ne dansez qu'avec moi. Adieu, mon cher oncle : car je crois que c'est vous qui nous unissez, et je suis enchanté que mon mariage nous procure l'occasion de faire connaissance. [A Jacotin.] Vous, mon cher ami, que je ne connais pas, je compte toujours sur vous, et je vais donner mes ordres pour la noce. Adieu, Estelle...

[Il sort, et Estelle rentre dans son appartement.]

SCÈNE X.

GERCOURT, JACOTIN, DURAND.

GERCOURT.

M'expliquera-t-on tout ce que cela signifie ?

JACOTIN.

Ca signifie que c'est un fou ; ce n'est pas si difficile à deviner ; demandez plutôt.

DURAND, à part.

Je l'atteste... N'oublions pas la leçon qu'on m'a faite et les vingt-cinq louis qu'on m'a promis.

GERCOURT.

C'est différent, et vous faites bien de me le dire ; car à la manière dont il en contait à votre future...

DURAND.

Comment, il en contait à votre future, là, devant vous ?

JACOTIN.

Où, parbleu ! je l'ai surpris à ses pieds : c'est drôle, n'est-ce pas ?

DURAND, riant.

Est-il hon, le prétendu ! ça fera un excellent mari.

JACOTIN.

Bien mieux que cela encore, c'est qu'il prétendait être le sultan Saladin, et que tout à l'heure encore je l'ai trouvé ici avec madame Durand qu'il traitait en sultane favorite.

DURAND.

Hein ? comment ? qu'est-ce que vous dites donc là ? [A part.] Ma femme ne m'a pas parlé de ça.

JACOTIN.

Bah ! qu'est-ce que ça fait ? un fou...

DURAND.

Comment un fou ? mais, pas du tout, c'est qu'il n'est pas...

JACOTIN.

Comment, il n'est pas...

DURAND.

Si, si fait vraiment ! [A part.] Oh ! mes vingt-cinq louis. [Haut.] C'est que, voyez-vous, on n'est

pas bien aise ; parce qu'enfin il est des moments où un fou peut retrouver sa tête, et qu'alors il suffit d'un instant pour... enfin c'est clair...

JACOTIN.

L'imbécile !

DURAND.

Pas tant.

JACOTIN.

Dites-moi, mon cher oncle, n'avons-nous pas, avant la noce, certaine affaire à régler ensemble ?

GERCOURT.

J'entends, mon neveu, vous voulez parler de la dot ?

JACOTIN.

Je vous demande pardon.

GERCOURT.

C'est trop juste. J'ai sur moi, en billets de caisse, cent mille francs qui vous sont destinés ; les bons comptes font les bons amis ; et ce qui m'a surtout décidé en votre faveur, mon cher Jacotin, c'est l'ordre que j'ai cru voir régner dans vos affaires ; sans cela je ne vous aurais pas confié le bonheur et la fortune de ma nièce.

JACOTIN.

Confiance estimable que je justifierai.

DURAND.

A propos, M. Jacotin, j'oubliais de vous dire que j'ai vu rôder autour de la maison plusieurs militaires qui se sont informés si c'était ici que se faisait votre noce.

JACOTIN, à part.

Ah ! mon Dieu ! [Haut.] Ce sont des parents, sans doute. [A part.] Si c'était le quartier-maître, le porteur de mon effet. Comment diable a-t-il suivi mes traces ? [Haut.] Ce sont des parents éloignés que je ne vois plus, et j'aime autant que tu ne les reçoives pas.

DURAND.

C'est dit, on les mettra à la porte.

JACOTIN.

Honnêtement, cependant. [A part.] Les moments sont précieux. [Haut.] Eh ! vite Durand, vite, le déjeuner. Mon oncle, je suis à vous.

GERCOURT.

Je vous suis dans votre appartement.

[Il va pour entrer chez Jacotin, qui est passé le premier.]

SCÈNE XI.

GERCOURT, ERNEST.

ERNEST, accourant en désordre.

Quel événement ! Quelle heureuse découverte ! [Après avoir regardé Gercourt.] Ah ! Monsieur, je suis enchanté de vous rencontrer.

GERCOURT.

C'est ce fou de tout à l'heure.

ERNEST.

J'ai à vous parler d'une affaire importante.

GERCOURT.

Oni, de quelque mariage...

ERNEST.

Vous alliez perdre à jamais votre nièce, si le ciel ne m'avait envoyé à temps pour rompre cet hymen.

GERCOURT.

Nous y voilà, Monsieur, je suis bien votre serviteur.

ERNEST, le retenant.

Non; daignez m'écouter.

GERCOURT.

Air de *Partie carrée*.

Allons, il n'en veut pas démordre.

ERNEST.

Vous resterez, c'est pour votre intérêt;
Du prétendu les biens sont en désordre;
Sachez, Monsieur, qu'il vous trompait;
Tous ses trésors ne sont qu'imaginaires.

GERCOURT.

Il doit avoir besoin de grands secours,
S'il ne met pas plus d'ordre en ses affaires,
Que vous dans vos discours.

Monsieur, dans tout autre moment... Mais, je suis pressé, je porte la dot au marié.

ERNEST, vivement.

Je ne le souffrirai pas, et je m'y oppose de tout mon pouvoir. Apprenez qu'aujourd'hui même on le poursuit pour une dette de *dix mille francs*, des fournitures qu'il n'a pas livrées, dont il a reçu le paiement d'un quartier-maître; qu'alors il est impossible qu'il épouse votre nièce, et que c'est moi, moi seul, qui dois être son mari.

GERCOURT.

Ah! c'en est trop! Laissez-moi tranquille; si vous êtes fou, ça n'est pas ma faute.

ERNEST.

Je n'ai jamais parlé plus sérieusement; j'ai toute ma tête à moi.

GERCOURT.

Par exemple, si celui-là n'est pas un échappé des Petites-Maisons... Eh! parbleu! mon cher Jacotin, arrivez donc à mon secours.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, JACOTIN.

JACOTIN.

Qu'y a-t-il donc, mon cher oncle, je ne vous voyais pas arriver. (A part.) Eh! morbleu! le temps presse.

GERCOURT.

C'est votre fou qui fait des siennes.

JACOTIN.

Vraiment!

GERCOURT, riant.

Mais il n'est pas de vos amis, je vous en préviens. Il prétend... ah! ah! que le désordre est dans vos affaires.

JACOTIN, stupéfait.

Ah! il prétend cela!

GERCOURT.

Bah! ce n'est rien encore; et un quartier-maître; et *dix mille francs* de fournitures; et le meilleur, c'est qu'il prétend qu'il n'est pas fou!

JACOTIN, d'un air interdit.

Ah! Monsieur dit qu'il n'est pas...

ERNEST.

Allons, ils ne voudront pas croire, à présent.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DURAND.

DURAND.

Le déjeuner est servi.

ERNEST, le prenant au collet.

Viens ici, toi qui me connais, et dis à ces messieurs qui je suis.

DURAND.

Et parbleu, vous êtes un fou!

ERNEST.

Comment, je suis fou?

DURAND.

Et de la première qualité encore! J'en lèverai la main si vous voulez.

ERNEST.

Eh non! ce n'est pas cela dont il s'agit. Je demande que tu dises la vérité.

DURAND.

Eh! parbleu! j'entends bien, Messieurs; j'atteste et je certifie qu'il est timbré, et je ne sors pas de là.

ERNEST.

Comment, malheureux!

TOUS.

Air des *Gardes-Marines*.

C'est un fou! c'est un fou!
Voyez quel transport l'agit:
Du moindre mot il s'irrite;
Voyez quel transport l'agit:
Il vient de je ne sais où;
Vous le voyez, c'est un fou!

ERNEST.

Gorbleu! je le deviendrais, je crois. Eh bien, puisque je ne puis vous désabuser, je vous déclare donc que j'empêcherai bien que Monsieur ne mène sa femme à l'autel: que je m'établiss ici!...

que je n'en sortirai que l'époux de votre nièce, et que, malgré vous-même, j'empêcherai qu'on ne vous trompe.

GERCOURT.

Ah ça, Monsieur ! si je m'échauffe une fois.

JACOTIN.

Non, mon oncle, ne vous fâchez pas, nous serions plus extravagants que lui de prendre au sérieux... Laissez-nous ensemble un instant; je vais le gagner par la douceur, ou nous en débarasser par quelque ruse.

GERCOURT.

A la bonne heure; mais on ne devrait pas laisser en liberté des insensés comme celui-là; car enfin, voilà toute la noce troublée.

JACOTIN.

On ne s'apercevra de rien. Faites les honneurs du déjeuner, et hâtez-le surtout, pour qu'on se dépêche de partir.

DURAND.

J'espère que j'ai bien gagné mon argent.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

JACOTIN, ERNEST, dans un fauteuil, et vis-à-vis la chambre d'Estelle.

JACOTIN, à part.

Quel diable d'homme est-ce que celui-là? Est-il fou? Ne l'est-il pas? Je ne sais qu'en penser maintenant, et j'ose à peine l'interroger. (Haut, après avoir toussé.) Il paraît, Monsieur, que vous n'êtes plus le sultan Saladin?...

ERNEST.

Non, Monsieur.

JACOTIN, à part.

Ah! mon Dieu! c'est fini, il ne l'est plus; (haut) de sorte que vous ne prétendez plus épouser ma femme?

ERNEST, vivement.

Si, vraiment, et plus que jamais.

JACOTIN, à part.

Allons; cependant, il y a quelque chose...

ERNEST.

Apprenez que je destine à Estelle un galant homme, un homme riche.

JACOTIN.

Et c'est...

ERNEST.

C'est moi, Monsieur.

JACOTIN.

Ah! vous êtes riche.

ERNEST.

Beaucoup plus que vous! et je m'attends que votre départ pour passer chez mon banquier et me faire connaître, et je vais commencer par lui écrire.

JACOTIN, à part.

Allons, décidément, je puis me rassurer; le hasard seul lui aura fourni quelques renseignements qu'il a déjà oubliés. Mais il n'y a pas un instant à perdre, et si le porteur de ma lettre de change, si ce maudit quartier-maître se présentait avant que le mariage fût terminé et la dot touchée! Maudit fou! où diable ai-je été m'embarrasser! c'est qu'il est là établi, et nul moyen de le faire partir! (Négligeant vers le fond.) Grands dieux! on vient de ce côté. Morbleu! je suis pris.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LADOUCEUR, PLUSIEURS HUSSARDS.

LADOUCEUR.

Ain du Carillon de Dunkerque.

Gardons bien cette porte;

Que personne ne sorte.

Et saisissons soudain

Notre monsieur Jacotin.

CHOEUR.

Gardons, etc.

LADOUCEUR.

N'est-ce point là M. Jacotin?

JACOTIN, troublé.

C'est selon; nous sommes plusieurs Jacotin.

LADOUCEUR.

Celui qu'épouse...

JACOTIN.

Ah! celui qui se marie, je vais vous le montrer.

(Haut à Ernest, qui est dans un fauteuil et qui écrit, le dos tourné.) Monsieur le marié!

ERNEST, sans se retourner.

Qu'est-ce que c'est?

JACOTIN.

Vous le voyez, c'est lui. Nous, courons rejoindre mon oncle, toucher la dot, emmener ma femme, et fouette, rocher, à l'église. Ah! maudit fou, tu m'auras au moins servi à quelque chose.

SCÈNE XVI.

ERNEST, LADOUCEUR, PLUSIEURS HUSSARDS, qui entourent son fauteuil.

ERNEST, étouffé, regardant autour de lui.

Qu'y a-t-il donc, Messieurs? Eh! mon Dieu! c'est tout un escadron!

LADOUCEUR.

M. Jacotin?

ERNEST.

Eh! Messieurs, ce n'est pas moi; vous venez de le laisser sortir.

LADOUCEUR.

Laissez donc ; le quartier-maître a fait cerner toute la noce par un piquet de cavalerie.

ERNEST.

Voilà une nouvelle manière de faire arrêter ses débiteurs ; mais je vous répète que ce n'est pas moi, que je suis connu dans cette ville, et que l'on vous dira...

LADOUCEUR.

On verra bien votre feuille de route, marchons toujours.

ERNEST.

Comment ! marchons toujours ! si j'abandonne la place seulement dix minutes, je retrouverai Estelle mariée.

LADOUCEUR.

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Ladouceur est mon nom de guerre,
Et doucement j'ai l'honneur
D'exercer mon doux ministère.
Tout va se passer en douceur,
Et, grâce au plus doux des carrosses,
Qui doucement va s'avancer,
En prison vous allez passer
Doucement la nuit de vos nocés.

ERNEST.

Me voilà dans un bel embarras, et, pour un sot, mon rival ne s'en est pas mal tiré. Voyons donc ce billet. Dix mille francs ! Je ne les ai pas, il s'en faut ; et si je sors pour me les procurer, il emmène sa femme, et la noce est faite.

LADOUCEUR.

Allons, Monsieur, assez causé ; marche.

ERNEST.

Arrêtez. Le diable l'emporte avec ses manœuvres. Vous tenez donc à être payé ? Eh bien ! vous le serez. Écoutez : je devais me marier aujourd'hui...

LADOUCEUR.

C'est connu.

UN HUSSARD.

Nous le savons.

ERNEST.

C'est de ce nantissement précieux que dépend votre créance et ma fortune. Eh bien ! pour vous montrer que je ne veux pas vous tromper... (Il lui parle à l'oreille.) Là, dans ce corridor ; et, au lieu de me conduire en prison, vous allez m'accompagner chez mon banquier, où je promets de vous payer. Il me semble que voilà une proposition...

LADOUCEUR.

Très-juste. Je vais toujours laisser un poste de quatre hommes à la porte de la mariée.

ERNEST.

C'est ce que je demande.

LADOUCEUR.

Vous entendez, vous autres, dans ce corridor, et

gardez-vous de laisser entrer ni sortir personne. Marche.

ERNEST.

A merveille ! je n'aurais pas mieux manœuvré.

Air : *Nous verrons, à ce qu'il dit*.

Partons, mon cher créancier,
Votre complaisance me charme,
Et jamais, je crois, hussier,
N'a fait aussi bien son métier.
Viens mon rival,
De ce lieu fatal
Je m'éloigne sans alarme.
Tout sert mes projets,
Puisqu'ici je mets
La future aux arrêts.
Partons, mon cher créancier.

CHOEUR.

Tout va se concilier ;
Monsieur, votre discours me charme !
Pourquoi se faire prier,
Puisqu'à la fin il faut payer ?

(Il sort avec Ladouceur et les hussards. Quatre autres hussards entrent par la porte à gauche.)

SCÈNE XVII.

JACOTIN, GER COURT, toute LA NOCE.

JACOTIN, entrant avec précaution.

Bon ! voilà notre fou qu'ils emmènent. Je suis sauvé, et me voilà maître de la place.

Air de la *Danse interrompue*.

Venez donc, mes chers parents,
Enfin mon bonheur s'approche ;
Pour mon cœur quels doux instants !
Nous allons être parents.

(A part.)

Hâtons-nous, car jusque-là,
Moi je craignais quelque anicroche,
Et je voudrais bien déjà
Tenir la dot dans ma poche.

TOUS.

Ah ! pour nous quels doux instants !
Cet heureux hymen s'approche ;
Ah ! pour nous quels doux instants !
Nous allons être parents.

JACOTIN.

Allons, partons ; monsieur Durand, faites avancer les voitures, tout est prêt à l'église ; il ne nous manque plus que madame Gercourt et la mariée. Mon cher oncle, voulez-vous donner la main à ces dames ? ou plutôt j'y vais moi-même, j'ai plus tôt fait.

(Il entre par la porte à gauche.)

SCÈNE XVIII.

GER COURT, LA NOCE et MADAME DURAND.

GER COURT, tirant sa montre.

Il a raison, midi est sonné à la paroisse ; aussi c'est ce fou qui nous a retardés. Mais d'où vient ce bruit ? Serait-ce encore lui qui ferait des siennes ?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; JACOTIN, en désordre.

JACOTIN, à la cantonade.

Qu'est-ce que c'est que ça? Apprenez que vous êtes un brutal, et je vous ferai bien voir...

GERCOURT et TOUT LE MONDE.

Qu'y a-t-il donc?

JACOTIN, toujours à la cantonade.

Il n'est pas ici question de bourrades! Quand je vous répète que j'ai affaire dans la chambre de ces dames; que c'est ma femme que je vais chercher.

GERCOURT.

Qu'est-ce que cela signifie?

JACOTIN.

Ça signifie qu'il y a ici garnison, et qu'à la porte de l'appartement de la mariée ils sont une douzaine de factionnaires qui ne vous laissent seulement pas parler. Impossible de leur faire entendre raison.

Air : *Gai, Coro.*

Sans craindre l'embuscade,
J'allais en ambassade;
Voilà qu'une bourrade
M'arrête brusquement.
Ma place est usurpée;
Voyez quelle équipée!
Pour ma place usurpée
Dois-je tirer l'épée?
Puis-je enfin, moi présent,
Voir gaiement
Ma femme occupée
Militairement?

MADAME DURAND.

Allons donc, c'est une plaisanterie.

JACOTIN,

Une plaisanterie! une plaisanterie! On ne fait pas de ces farces-là. Je ne peux pas me marier sans ma femme, (montrant Gercourt) et voilà Monsieur qui a aussi besoin de la sienne.

GERCOURT.

Allons, c'est juste; il faut que ça finisse. Avancions.

(Ils vont pour entrer.)

LES FACTIONNAIRES.

On ne passe pas.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, ERNEST, en grand uniforme,
LADOUCEUR, dans le fond.

ERNEST.

Arrêtez, arrêtez, qu'on ne se batte pas sans moi. (A Jacotin.) Que diable faisiez-vous donc là? vous alliez vous faire charger par la cavalerie.

GERCOURT.

Encore ce maudit fou! Mais quel changement!

JACOTIN.

Que ce soit lui ou le diable, il me faut ma femme, et on me la rendra.

ERNEST.

Votre femme!

Air : *Je l'aimerais.*

Elle est à moi,
Je saurai la défendre;
Elle est à moi
Par la plus douce loi.
Oui, c'est l'époux, c'est l'amant le plus tendre,
Qui seul ici doit mériter sa foi :
Elle est à moi.

JACOTIN.

Elle est à moi, elle est à moi! Encore s'il disait : Elle est à nous.

ERNEST, à Ladouceur.

Monsieur le commandant de la place, voulez-vous délivrer ces dames? je sais qu'il n'y a pas de rançon qui puisse racheter de pareilles prisonnières; mais je puis consentir à un échange. (Montrant Jacotin.) Monsieur prendra leur place, vous pouvez l'emmener.

LADOUCEUR.

Oui, mon colonel. (A Jacotin.) En prison.

JACOTIN.

Comment, en prison?

ERNEST.

Monsieur, vous m'y aviez bien envoyé, chacun son tour.

GERCOURT, montrant Ernest.

Ah ça! la folie de Monsieur a-t-elle gagné tout le monde? et vous, Jacotin, m'expliquez-vous enfin ce que cela signifie?

ERNEST.

Cela signifie que j'ai payé les dettes de votre futur neveu. Rassurez-vous; c'est mon dernier acte de folie; et cette lettre de change, qui est maintenant en mon pouvoir, (il lui remet un papier) ne m'aura pas coûté trop cher si elle vous éclaire sur la véritable situation de Monsieur, et vous empêche de faire le malheur de votre nièce.

GERCOURT, lisant.

Que vois-je? « Passé à l'ordre de M. Ernest de Sainville. »

ERNEST.

Oui, Monsieur; le neveu de votre ancien ami, celui à qui votre nièce était destinée, et qui avait trop de torts envers vous pour oser se faire connaître.

GERCOURT.

Vos torts, je veux bien les oublier; mais ma nièce...

ESTELLE.

Ah! mon oncle, je suis comme vous, je n'ai pas de rancune.

JACOTIN.

Quoi? Monsieur, vous êtes le porteur de ma lettre de change?

ERNEST.

Oui, Monsieur, je suis votre créancier; et comme tel, je vous laisse le choix d'être mon prisonnier en épousant, ou libre en restant garçon.

JACOTIN.

Monsieur, touchez là: je reste libre et célibataire.

ESTELLE

Quoi! Monsieur, vous aviez votre raison.

DURAND.

Non pas, et j'atteste toujours...

ERNEST, lui jetant une bourse.

C'est inutile.

DURAND.

J'atteste que la raison lui est revenue.

ERNEST, à Jacotin.

Et pour vous le prouver, Monsieur, je n'abuserai point de votre position: vous prendrez, pour vous acquitter, tout le temps que vous jugerez convenable, et je ne veux d'autre sûreté que votre parole...

JACOTIN.

Jeune homme, qu'il que vous soyez, cette action-là vous assure mon estime; mais vous en serez récompensé! dès ce moment, je ne vous regarde plus comme mon créancier, ce serait vous confondre avec trop de gens, je vous regarde comme mon associé; je place dans mon entreprise de fournitures les dix mille francs que vous me confiez, et, dans un an, vos fonds seront doublés, si vous n'êtes pas ruiné: voilà le commerce en grand.

VAUDEVILLE.

Air de Doche, ou *Toto carabo*.

GERCOURT.

Quand du cœur d'une belle

Bien souvent un futur

Se croit sûr,

L'amour en sentinelle

Dejà dans ce cœur-là

Se posta,

Et lui dit tout bas;

Vous perdez vos pas:

La place est prise, hélas!

On n'entre pas,

On n'entre pas,

Mon cher, on n'entre pas.

DURAND.

Orgon est pauvre et blême;

Chez lui tous ses amis

Sont admis,

Mais, quittant son septième,

Il prend au Carrousel

Un hôtel.

Soudain sans pitié,

Même à l'amitié,

Le suisse dit en bas:

On n'entre pas,

On n'entre pas.

Monsieur, on n'entre pas.

MADAME DURAND.

Sitôt qu'un pauvre diable

A ma porte frappait,

Il entra,

Tant j'étais charitable;

Mais tous ces voyageurs

Sont trompeurs,

J'ai fermé mon cœur,

Et je dis, de peur

De loger des ingrats:

On n'entre pas,

On n'entre pas,

Chez moi l'on n'entre pas.

ERNEST.

Pendant qu'on se querelle,

Plus d'un voisin jaloux

Vient chez vous;

Mais l'union, le zèle

Forment de toutes parts

Nos remparts;

Plus de différends,

En serrant nos rangs,

Nous dirons, l'arme au bras:

On n'entre pas,

On n'entre pas,

Morbleu! l'on n'entre pas.

JACOTIN.

Dès qu'on entre en ménage,

Que de soins, d'embarras

N'a-t-on pas!

Des enfants... du tapage...

Tandis que sans façon

En garçon

Quand on a vécu,

J'en suis convaincu,

Dans le corps des papas

On n'entre pas,

On n'entre pas,

Au moins l'on n'entre pas.

ESTELLE.

Vous d'humeur pacifique,

Spectateurs, protecteurs

Des auteurs,

Messieurs, si la critique

Dans la salle ce soir

Veut s'asseoir,

Daignez à l'instant,

Et bien poliment,

Lui dire ici tout bas:

On n'entre pas,

On n'entre pas,

Ce soir on n'entre pas.





LES DEUX MARI,

COMÉDIE EN UN ACTE, SUIVIE DE COUPLETS,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 3 février 1819,
et reprise en 1829 au théâtre du Vaudeville, sous le titre de M. RIGAUD.

En société avec M. Varner.

— 1306 —

Personnages.

M. DE SÉNANGE.
ÉLISE, sa femme.
RIGAUD, receveur de l'enregistrement.



MADAME RIGAUD, sa femme.
GERTRUDE, gouvernante d'Élise.
LABRIE, domestique.

La scène se passe dans un château, au fond de la Touraine.

Le théâtre représente un salon élégant; une porte au fond, deux portes latérales avec deux marches: à gauche du spectateur, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, GERTRUDE.

ÉLISE.

Eh bien ! Gertrude ?

GERTRUDE.

Je vous disais bien, Mademoiselle, qu'on n'avait point frappé et qu'il n'y avait personne à la porte du château.

ÉLISE.

A la bonne heure, je me serai trompée; tant mieux, car le cœur me battait déjà. Voilà pourtant, je crois, cinq heures passées.

GERTRUDE.

Eh ! qui voulez-vous donc qui vienne ? Depuis un an que vous avez perdu madame votre tante, et que vous n'avez fait venir habiter avec vous cet immense château, au fond de la Touraine, nous n'avons pas reçu une seule visite. Dieu merci, nous n'attendons jamais personne, et je vous vois aujourd'hui d'une impatience, d'une inquiétude...

ÉLISE.

Il est vrai, il y a des jours où l'on ne peut rendre compte de ce qu'on éprouve.

GERTRUDE.

Nous y voilà. Je vous disais bien, moi, que cette solitude finirait par vous ennuyer, que le

* Ce rôle ne doit point être joué en caricature; il est de l'emploi des premiers rôles ou des jeunes soubrettes.

cœur viendrait à parler. Ah ! si vous saviez ce que c'est que de rester demoiselle ! Ce n'est pas parce que j'ai manqué trois mariages, mais certainement...

ÉLISE.

Gertrude...

GERTRUDE.

Où, Mademoiselle, le dernier était en quatre-vingt-dix-huit, je venais alors d'entrer dans votre famille en qualité de gouvernante; j'ai vu depuis tout le monde s'établir, et je suis restée mademoiselle Gertrude.

ÉLISE, soupirant.

Ah ! ma bonne !

GERTRUDE.

Eh bien ! voyons, de la confiance; allons, je le vois, vous aimez.

ÉLISE.

Oh ! mon Dieu, non.

GERTRUDE.

Vous êtes aimée.

ÉLISE.

Ce ne serait rien, je suis...

GERTRUDE.

Eh bien ! quoi ?

ÉLISE.

Je suis mariée !

GERTRUDE, stupéfaite.

Mariée ! encore une !... comment, Mademoiselle, avec cet air si doux, si tranquille ! qui s'en





serait douté ! moi qui vous prêchais... et quel est donc cet époux invisible ?

ÉLISE.

Je ne le connais pas.

GERTRUDE.

On n'a jamais rien vu de pareil ! Et voilà la première fois que vous m'en parlez ?

ÉLISE.

Que veux-tu ? C'était un secret, et depuis le temps, j'avais presque oublié moi-même que j'étais enchaînée. J'étais encore en pension lorsque des intérêts de famille et la volonté de ma tante me firent contracter cet hymen ; nous fûmes séparés en sortant de l'église ; je vins habiter cette solitude, et jamais l'idée d'une entrevue ou d'un rapprochement ne s'était présentée à mon esprit lorsque cette lettre est venue troubler mon repos et renverser toutes mes idées. Lis toi-même.

GERTRUDE.

J'en suis encore tout étonnée ! { Lisant. } « Paris, » ce six décembre. Ma chère amie, Adolphe de Sénange vient d'arriver ici... » Comment ! monsieur de Sénange que j'ai vu si jeune, que j'ai presque élevé ! c'était un charmant enfant. « Vous » vous imaginez bien que huit années de voyages l'ont un peu changé ; mais l'on s'accorde à lui » trouver de l'esprit, de la grâce et la réputation » d'un fort aimable cavalier. Je ne doute point » que cet hymen qu'on lui a fait contracter si » jeune ne l'occupe beaucoup... »

ÉLISE.

Et moi, donc.

Ain du vaudeville de *Haine aux Hommes*.

Last par un bizarre devoir,
Il faut que je m'efforce à plaire
Aux yeux d'un époux, sans savoir
Quel est son cœur, son caractère.

GERTRUDE.

C'est terrible qu'il faille exprès
L'aimer avant de le connaître.

ÉLISE.

Eh ! mon Dieu, ce sera, peut-être,
Encor plus difficile après.

Et quand je songe qu'aujourd'hui même il peut arriver.

GERTRUDE.

Mais je ne vois point cela.

ÉLISE, lui prenant la lettre.

C'est que tu ne lis pas. { Lisant. } « Il s'informe » de sa femme à tout le moude ; mais, vu l'ex- » trême solitude où vous vivez, peu de gens peu- » vent lui répondre, et je sais, par un de ses » amis intimes, qu'il part demain pour se rendre » auprès de vous. Il arrivera à votre château, à » pied, incognito, comme un voyageur égaré qui » demande l'hospitalité ; décidé, selon les événe- » ments, à se faire connaître, ou à demander la

» dissolution d'un hymen qui, peut-être, vous se- » rait à charge à tous les deux. » Eh bien ! qu'en dis-tu ?

GERTRUDE.

Je dis que ce mari-là vous conviendra, qu'il faut qu'il vous convienne.

Ain : *De sommeiller encor, ma chère*.

Malgré le temps, malgré l'absence,
Vous avez fait, assurément,
L'un en Afrique, l'autre en France,
Bon ménage jusqu'à présent.
Respectant le lien suprême
Par qui vous fûtes attachés,
Ne vous brouillez pas le jour même
Où vous vous serez rapprochés.

ÉLISE.

J'y suis décidée, je ne demanderai jamais la rupture de ce mariage ; mais s'il l'exige, je serai prête à y souscrire. Tu vois que je n'y mets point d'amour-propre et que ma vanité blessée n'entre pour rien dans la crainte de lui déplaire. Mais, dis-moi, comment n'exciterais-je pas ses dédains, moi qui n'ai jamais quitté cette solitude, qui n'ai ni les talents, ni les grâces des dames de la ville ? J'en suis certaine, il va me trouver gauche, insipide ; je m'en apercevrai, cela me troublera encore plus, et je ne pourrai pas lui dire un mot.

GERTRUDE.

Allons donc ! Mademoiselle.

ÉLISE.

Écoute, pour les premiers moments seulement, ne me nomme pas ; dis que madame de Sénange est absente, et désigne-moi comme une de ses amies.

GERTRUDE.

Tenez, Mademoiselle, tous ces détours, ces épreuves-là portent toujours malheur. On ne saurait agir trop franchement. C'est vous, c'est moi ! Ça vous convient-il ? nous voilà ! Moi qui vous parle, j'ai manqué mes trois mariages pour avoir voulu éprouver mes futurs ; et s'il s'en présente jamais un quatrième, je vous jure que je le prendrai sur parole.

ÉLISE.

N'importe ! entends-tu, j'exige... Ah ! mon Dieu ! que nous vent ce valet ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; LABRIE, en grande livrée.

LABRIE.

Madame, c'est un homme qui est à la porte du château ; il dit qu'il s'est égaré, qu'il ne reconnaît plus son chemin.

ÉLISE.

Eh bien ?

LABRIE.

Il demande à entrer un instant, et à se sécher au feu de la cuisine, car il fait une neige et un froid...

ÉLISE, très-émue.

Qu'on le fasse entrer ici, qu'on ait pour lui tous les soins, tous les égards...

LABRIE.

Oui, Madame.

GERTRUDE.

Les plus grands égards, entendez-vous?

LABRIE.

Oui, Mademoiselle.

ÉLISE.

Air: *Adieu je vous fais, bois charmant.*

Dites qu'en cet appartement
A nous attendre je l'invite,
Que nous revenons dans l'instant.

GERTRUDE.

Madame, dépêchons-nous vite.
Quand il vient réclamer ses droits,
Et surtout qu'il vient en décembre,
On ne peut déceimment, je crois,
Laisser l'hymen faire antichambre.

ÉLISE.

Viens, te dis-je; ma frayeur redouble, et j'ai besoin de me remettre quelques instants.

{Elles sortent.}

SCÈNE III.

LABRIE, puis RIGAUD, tenant sous le bras un petit sac de nuit en taffetas flambé.

LABRIE.

Par ici, Monsieur, par ici.

RIGAUD.

C'est mille fois trop de bontés. J'aurais aussi bien attendu en bas; je ne déteste pas le feu de la cuisine. Diable! un beau château et de beaux appartements!

LABRIE.

Madame a dit qu'elle allait venir, et que si Monsieur voulait se reposer et se rafraîchir,

RIGAUD.

Je n'en reviens pas! les maîtres de ce château sont d'une politesse.... Ma foi! j'en profiterai, car j'ai une soif et un appétit...

LABRIE, s'inclinant.

Rouge ou blanc?

RIGAUD.

Comment! rouge ou blanc? Ah! ça m'est égal; je prends le temps comme il vient, les geus comme ils sont, et le vin comme il se trouve.

LABRIE.

Je vais monter à Monsieur une bouteille de bordeaux et une tranche de pâté.

{Il salue et sort.}

SCÈNE IV.

RIGAUD, seul.

Une tranche de pâté et une bouteille de vin de Bordeaux! Quel accueil on me fait! On m'aura aperçu des fenêtres du salon; voilà ce que c'est que de voyager à pied; on ne va pas vite, il est vrai, mais qu'est-ce qui me presse? qu'est-ce que j'ai en perspective? Madame Rigaud et mon bureau d'enregistrement; j'arriverai toujours assez tôt, et je peux déposer un instant ce havresac conjugal que, nouvelle Pénélope, madame Rigaud a cousu elle-même de ses pudiques mains.

{Il met le sac sur la table.}

Air: *Gai, Coco.*

Bien loin d'être volage,
Toujours fidèle et sage,
J'offre dans mon ménage

La raison

D'un Caton.

Mais si, loin de ma femme,

Le hasard me réclame,

S'il faut quitter ma dame,

Alors, la mort dans l'âme

Et poussant un soupir,

Je dis, prêt à partir,

Bonsoir à ma femme,

Bonjour au plaisir.

C'est terrible les femmes! parce que j'ai eu quelques succès dans ma jeunesse; parce que j'ai eu le malheur (car c'en est un) d'être signalé comme un homme à bonnes fortunes, je ne peux pas m'absenter une quinzaine de jours sans que soudain ma femme ne me décoche une douzaine d'épîtres fulminantes de tendresse, et cela sous prétexte qu'elle est jalouse. Mais est-ce ma faute à moi si je suis doué de quelque sensibilité, d'une tournure entraînant, d'une amabilité contagieuse? Je ne peux pas me refaire et empêcher les aventures qui me tombent de tous côtés.

SCÈNE V.

RIGAUD, GERTRUDE, entrant l'un air mystérieux et à voix basse.

GERTRUDE.

Monsieur!

RIGAUD.

Qu'est-ce que c'est?

GERTRUDE, de même.

Monsieur est sans doute ce beau voyageur à qui nous avons donné l'hospitalité?

RIGAUD.

Moi-même.

GERTRUDE, à part.

C'est bien cela; il a une excellente figure, et j'étais bien sûre que je le reconnaîtrais rien qu'à l'air de famille. {Mystérieusement.} Madame est en-

core à sa toilette, et j'en ai profité pour venir vous prévenir. On m'a recommandé le secret, mais c'est pour votre bonheur à tous deux, chut!

RIGAUD, à part.

A qui en a-t-elle donc?

GERTRUDE.

On vous attendait avec impatience, on vous aime déjà.

RIGAUD, d'un air étonné.

Hein? On m'aime déjà?...

GERTRUDE.

Silence! On voulait se déguiser, vous éprouver; mais à quoi bon toutes ces précautions? On ne saurait trop se hâter d'être heureux; et vous-même, pourquoi feindre plus longtemps? Vous êtes dans votre maison, une femme charmante vous attend. Vous voyez que j'en sais autant que vous.

RIGAUD, à part.

Je dirai même plus. (Haut.) Ah çà! pour qui me prend-on?

GERTRUDE.

Pour le propriétaire de ce château, pour le mari de ma belle maîtresse.

RIGAUD, vivement.

Hein? comment dites-vous? Répétez-moi cela, je vous en prie. (A part.) Ma foi! voilà une bonne fortune que je ne cherchais pas... mais mon étoile l'emporte.

GERTRUDE.

Air: *Le briquet frappe la pierre.*

Reconnaissez-vous Gertrude
Qui vous fit marcher, courir?

RIGAUD.

J'en ai quelque souvenir.

GERTRUDE, à part.

Moi, j'en ai la certitude:
Quoique depuis ce temps-là
Il ait change... c'est bien çà.

RIGAUD, à part.

Adviendra ce qui pourra:
J'ai beau renoncer à plaire,
Du monde me retirer,
On s'obstine à m'adorer:
Il faut bien se laisser faire,
Puisque l'on ne peut enfin
Lutter contre son destin.

GERTRUDE.

Mais, silence avec madame; ne dites pas que je vous ai prévenu, et attendez le moment de vous déclarer, ça ne tardera pas.

RIGAUD.

Ma femme est donc gentille?

GERTRUDE.

Charmante, fraîche et jolie comme on l'est à vingt ans.

RIGAUD.

Et cette propriété?

GERTRUDE.

Superbe! des bois, des prés, des vignes.

RIGAUD.

Ah! des vignes! nous avons donc de bon vin?

GERTRUDE.

Vous en jugerez, une cave admirable!

RIGAUD, à part.

Parbleu! je ne serais pas fâché une fois en ma vie d'être propriétaire, ne fût-ce que pour un quart d'heure. Il me semble que c'est un de ces rôles qu'on peut jouer sans avoir appris... (Haut.) Ma foi! Madame...

GERTRUDE.

Dites donc Gertrude.

RIGAUD.

Eh bien! oui, ma chère Gertrude; oui, oui, c'est tout ce que j'ai à vous dire.

GERTRUDE.

Et c'est tout ce que je voulais.

RIGAUD.

Ça n'était pas difficile. Hein? qui vient là? Est-ce la tranche de pâté?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LABRIE.

LABRIE.

Madame n'est point là?

GERTRUDE.

Que lui veut-on?

LABRIE.

Je venais apprendre à madame un accident qui est arrivé dans le chemin creux, une espèce de diligence a versé non loin d'ici.

GERTRUDE, montrant Rigaud.

Parlez à monsieur.

LABRIE, étonné.

Comment?

GERTRUDE.

Prenez les ordres de monsieur.

RIGAUD, à part.

C'est bien le moins que je fasse pour eux ce qu'on vient de faire pour moi. (Haut.) Qu'on vole au secours de ces voyageurs et qu'on s'empresse de les recevoir.

Air de *Julie*, ou du *Pot de Fleurs*.

La maison, les vins et la table,
Il faut tout offrir, tout donner,
Dès qu'il s'agit d'obliger son semblable,
Moi, je ne sais rien épargner.
Dans le bonheur que le hasard m'apporte,
Je ne suis pas de ceux qui, par bon ton,
Ont oublié, dès qu'ils sont au salon,
Qu'ils étaient naguère à la porte.

GERTRUDE, à part.

Quelle bonté! je le reconnais bien là.

RIGAUD.

Je reviendrai savoir s'il ne leur manque rien. Le plus pressé, je crois, est de me rendre présentable; (à Gertrude) car je n'ai pas trop l'air d'un maître de maison.

LABRIE.

Je vais montrer à Monsieur la petite chambre d'en haut.

GERTRUDE.

Qu'est-ce que c'est? L'appartement du premier, entendez-vous? le grand appartement.

LABRIE.

Mais c'est celui qui est à côté de la chambre de madame.

GERTRUDE.

Qu'importe! exécutez ce qu'on vous dit: ces gens-là font des questions... Eh! allez donc, Labrie.

RIGAUD, à part.

Diab! ne nous négligeons pas. Allons, Rigaud.

[Pendant ce temps Rigaud a ouvert son porte-manteau et en retire une chemise, une cravate et des bas.]

GERTRUDE.

Ne vous donnez pas la peine, on va vous porter cela. Labrie!... Je vais voir moi-même s'ils vous ont allumé du feu, si tout est en ordre.

RIGAUD.

Voilà bien la meilleure femme que j'aie jamais vue; ma chère Gertrude, oii est mon appartement?

GERTRUDE, lui indiquant la porte à gauche.

Le voici.

[Rigaud sort.]

SCÈNE VII.

GERTRUDE, seule.

La meilleure femme! qu'il est aimable! Je vais donner un coup d'œil à son appartement... et cette diligence qui arrive, et Madame donc, je veux la prévenir que son mari est charmant, qu'il lui convient à merveille. Mais j'ai bien fait de m'en mêler; sans cela, ces pauvres enfants ne se seraient jamais entendus. Ah! mon Dieu! déjà un monsieur et sa femme qui viennent de ce côté! Dépêchons-nous.

[Elle sort du côté de l'appartement de Rigaud.]

SCÈNE VIII.

MADAME RIGAUD, en costume de voyage élégant;

SÉNANGE, lui donnant le bras et portant un sac.

SÉNANGE, à la cantonnade.

C'est inutile; nous n'avons besoin de rien; soignez ces dames et les autres voyageurs.

MADAME RIGAUD.

Ah! les maudites voitures! J'avais beau crier au postillon: Vous allez verser! vous allez verser! ça n'a pas manqué; juste au milieu d'une ornière, et sans l'hospitalité qu'on veut bien nous accorder en ce château...

SÉNANGE.

Je me félicite de m'être trouvé là au moment pour vous porter secours. (A part.) Ça ne pouvait pas mieux tomber; je me suis glissé à la faveur de la diligence.

MADAME RIGAUD.

Ah! Monsieur, que ne vous dois-je pas? On ne pouvait y mettre plus de délicatesse, de galanterie. Eh bien! je l'ai toujours dit, depuis que le maître de poste de l'île-Bonchard a organisé ses pataches en célerifères, on ne voit que des accidents.

AIR: *Lise épouse l'beau Gervance.*

Grâce à cette mode anglaise,
Au lieu de huit on tient seize,
Et sur ce haut phaeton,
On se croit presque en ballon.
Ces voitures qu'on redoute
Ont acquis le droit, dit-on,
De verser sur chaque route,
Par brevet d'invention.

SÉNANGE.

Vous ne vous êtes point blessée?

MADAME RIGAUD.

Non; mais cette aventure nous fait perdre deux heures! Imaginez-vous, Monsieur, que je poursuis mon mari, qui depuis huit jours devrait être de retour. Mais il n'en fait jamais d'autres: il part en diligence et revient toujours à pied. Voyant qu'il n'arrivait pas, je me suis mise en route pour aller à sa rencontre.

SÉNANGE.

Je vois que madame a les passions vives.

MADAME RIGAUD.

Non, Monsieur. Autrefois, je ne dis pas, j'étais l'exigence, la tendresse même; mais vous sentez qu'on se lasse de tout; et maintenant mon parti est pris; plus de reproches, de querelles; je ne veux plus me venger de mon mari qu'en le faisant enrager de tout mon cœur.

SÉNANGE.

Voilà certainement une intention louable, et pour peu que madame soit vindicative... (A part.) Je suis bien heureux que ce ne soit pas là ma femme.

MADAME RIGAUD.

A quoi sert la jalousie? à se tourmenter, à se créer des soupçons... (Apercevant la valise que Rigaud a déposée sur la table.) Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là?

SÉNANGE.

Qu'avez-vous donc?

MADAME RIGAUD.

Rien. (A part.) Mais cela ressemble étrangement au porte-manteau de M. Rigaud : je le connais trop bien pour me tromper !

RIGAUD, dans la coulisse, à haute voix.

C'est bon, ma chère Gertrude ; qu'on ait soin de me faire chauffer mes pantoufles.

MADAME RIGAUD.

Qu'entends-je ? C'est bien lui !

(Elle s'élançe vers la porte.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GERTRUDE, sortant de l'appartement à gauche, et l'arrêtant sur la première marche.

GERTRUDE.

Eh bien ! où allez-vous donc ?

MADAME RIGAUD, embarrassée.

Rien... Je connais la personne qui est dans cet appartement, et je voudrais...

GERTRUDE.

Comment ! vous connaissez... Eh bien ! donc, silence, ne dites rien.

MADAME RIGAUD.

Que je ne dise rien ! Savez-vous ce que c'est ?

GERTRUDE.

Eh bien ! oui, c'est le maître de la maison ; mais il est ici incognito, à cause de madame ; vous saurez tout cela plus tard ; la déclaration n'a pas encore eu lieu.

MADAME RIGAUD.

Ah ! la déclaration n'a pas encore eu lieu ! J'arrive au bon moment.

SÉNANGE, qui pendant ce temps a toujours regardé vers la porte à droite.

Je ne vois rien paraître. (A Gertrude.) Me serait-il permis de parler à madame de Sénange ?

GERTRUDE, à part.

Et lui aussi ? encore une visite ! ces pauvres époux n'auront pas un moment pour se voir ! (A Sénange.) Ça ne se peut pas, madame ne sera point au château d'aujourd'hui, elle fait des visites dans les environs ; (à madame Rigaud) et monsieur n'est pas visible.

MADAME RIGAUD, à part.

J'en suffoque ! mais il vaut mieux se contenir, se modérer, voir jusqu'où il poussera la perfidie, et le confondre par sa présence. (A Sénange.) Vous ne venez pas, Monsieur ?

SÉNANGE.

Vous m'excuserez ; je suis à vous dans l'instant.

(Madame Rigaud sort.)

SCÈNE X.

SÉNANGE, GERTRUDE.

SÉNANGE.

De sorte que madame de Sénange n'est point au château ?

GERTRUDE.

Non, Monsieur, je vous l'ai déjà dit.

SÉNANGE, regardant à droite.

Eh ! dites-moi, quelle est cette jolie personne que je viens d'entrevoir ?

GERTRUDE.

C'est... c'est une demoiselle.. une amie de madame. (A part.) Mon Dieu ! ce monsieur est bien curieux !

SCÈNE XI.

GERTRUDE, SÉNANGE, ÉLISE, en grande parure.

ÉLISE.

Et cette Gertrude qui ne revient pas... (Apercevant Sénange.) Ah ! mon Dieu ! c'est lui !

(Ils se saluent profondément.)

SÉNANGE.

On m'a assuré, Mademoiselle, que madame de Sénange n'était point au château ?

ÉLISE, à part.

C'est bien ; Gertrude a suivies ordres. (Haut.) Je suis fâchée que madame de Sénange ne soit point ici.

SÉNANGE.

Je ne m'aperçois plus de son absence.

Air : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

J'aurais pourtant, Mademoiselle,
Voulu la voir et lui parler ;
On m'a tant dit qu'elle était belle.

ÉLISE.

Hélas ! je commence à trembler.

SÉNANGE.

Quoique l'on vante votre amie,
Je ne saurais me figurer
Qu'elle puisse être aussi jolie.

ÉLISE.

Je commence à me rassurer.

SÉNANGE, à part.

Ah ! si c'eût été là ma femme, j'aurais été trop heureux !

ÉLISE.

Madame de Sénange ne reviendra que demain.

GERTRUDE, appuyant.

Oui, que demain.

ÉLISE.

Mais, comme son amie, elle m'a chargée de faire les honneurs de chez elle, et j'espère que monsieur me fera le plaisir de passer cette journée au château.

GERTRUDE.

Qu'est-ce qu'elle dit donc ?

SÉNANGE.

Madame... (A part.) J'ai peur que l'amie de ma femme ne soit beaucoup trop jolie.

ÉLISE.

Vous avez, dites-vous, à parler à madame de Sénange ?

SÉNANGE.

Oui, il est vrai, j'avais à lui parler; mais je crois que maintenant ce que j'aurais à lui dire serait inutile; je préfère lui écrire: croyez, Madame, qu'un devoir indispensable peut seul m'empêcher d'accepter votre invitation.

Air de *Montano et Stéphanie.*

Voilà (bis.)

Celle dont je rêvais l'image,

Voilà (bis.)

Celle que j'adorais déjà.

Hélas! quel dommage!

J'ai formé d'autres nœuds!

L'honneur m'engage

A luir loin de ces lieux.

ÉLISE, SÉNANGE.

Voilà (bis.)

Celui dont je rêvais l'image,

Celle dont je rêvais l'image,

Voilà (bis.)

Celui qui me charmaît déjà,

Celle que j'adorais déjà.

SCÈNE XII.

ÉLISE, GERTRUDE.

ÉLISE.

Oh! je le comprends, c'est bien lui; voilà l'idée que je m'en faisais; ah! Gertrude, j'en suis enchantée.

GERTRUDE.

Et de qui ?

ÉLISE.

De lui.

GERTRUDE.

De lui! de ce monsieur qui n'a rien dit ?

ÉLISE.

C'est égal! nous nous entendons si bien; quel air de bonté! mais aie soin au moins qu'il ne parte pas, car je me reproche déjà de l'avoir trompé et de ne lui avoir pas dit sur-le-champ que j'étais sa femme.

GERTRUDE.

Sa femme! mais ce n'est pas là votre mari.

ÉLISE.

Comment, ce n'est pas là...

GERTRUDE.

Il a, ma foi! une bien autre tournure. Je l'ai vu, je lui ai parlé; allez, Madame, vous en serez enchantée!... Eh bien! Madame, qu'avez-vous donc? vous vous trouvez mal ?

ÉLISE.

Non, non, ce n'est rien... Mais celui-là ?

GERTRUDE.

Celui-là est un habitant de ce département, qui pour son plaisir, ou ses affaires, voyage en diligence avec sa femme.

ÉLISE.

Sa femme !

GERTRUDE.

Oui, une petite femme à laquelle il donnait le bras en entrant.

ÉLISE, à part.

Ah! qu'ai-je fait ?

GERTRUDE.

Mais l'autre, quelle différence! si vous saviez comme il m'a reçue. Ma bonne Gertrude! il a le cœur sur la main; en un instant il m'a tout avoué, qu'il était votre mari, qu'il voulait vous éprouver; mais qu'il voulait encore garder le secret; ainsi, motus.

ÉLISE, douloureusement.

Plus de doute.

GERTRUDE.

Tenez, le voici. Regardez-moi un peu quelle tournure et quel aplomb! Il est encore mieux que tout à l'heure.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; RIGAUD, en grande parure.

RIGAUD.

Air: *Vive les amours qui toujours.*

Salut, ô vous à qui je dois

Le bon accueil qu'aujourd'hui je reçois!

Ces lieux sont enchantes, je crois;

On est chez vous, ma foi,

Comme chez soi.

Rien n'est si frais

Que vos bosquets:

Rien n'est si beau

Que cet ancien château.

C'est divin!

Je ne vois enfin

Que vous ici

Qui soyez mieux que lui.

Salut, etc.

(A Gertrude.)

C'est qu'elle est charmante, ma femme!

GERTRUDE.

N'est-il pas vrai? mais elle est si émue de l'idée de vous voir!

RIGAUD.

Je connais cela. (Haut à Elise.) C'est un événement bien extraordinaire que celui... qui fait que des gens... qui ne se sont jamais vus, se trouvent attirés l'un vers l'autre par une espèce de sympathie.

GERTRUDE, bas.

Prenez garde d'en trop dire.

RIGAUD, de même.

Sois tranquille, je vais compliquer mon style. (Haut.) En vérité, si je ne croyais pas aux attractions soudaines, je ne pourrais expliquer ce qu'on éprouve en entrant dans ce château; on y est comme sous l'influence d'un charme magique, qui semble vous interdire la possibilité de tout mouvement rétrograde. (A Gertrude.) Eh bien! toi qui craignais que je ne me fisse trop comprendre, qu'en dis-tu?

GERTRUDE, de même.

C'est bien. (Haut.) Hein! Madame, est-ce là parler?

ÉLISE, très-ému.

Je ne doute point, Monsieur, que votre arrivée en ces lieux... ne soit un grand bonheur pour nous, mais avant de nous expliquer davantage, permettez-moi de me recueillir, de rassembler mes idées; je ne vous le cache pas, je suis en ce moment dans un trouble...

RIGAUD.

Qui a bien son côté flatteur, et quand nous nous connaissons mieux...

ÉLISE.

Oui, je dois chercher à détruire les impressions défavorables que cette réception a pu vous faire naître; vous n'êtes pas bien pressé, je crois, de continuer votre voyage?

RIGAUD.

Mon Dieu! rien ne me gêne, et j'ai du temps devant moi.

AIR: *Tenez, pour vous rendre gaillard* (de LA LAITIÈRE SUISSE).

Faut-il venir ou s'en aller,
Je suis l'homme le plus comode.

(A part.)

Bravo! l'on vient de m'installer;
Moi, j'aime assez cette méthode.
Entre deux menages que j'ai,
Je prends, heureux propriétaire,
L'un pour domicile obligé
Et l'autre pour un pied à terre.

GERTRUDE, avec intention.

Vous vous plaigniez tout à l'heure, Madame, d'être obligée de souper seule; pourquoi monsieur ne vous ferait-il pas l'honneur... (Bas.) Aux termes où vous en êtes, vous ne pouvez vous dispenser de l'inviter.

ÉLISE.

Eh bien! dispose, ordonne, fais tout ce que tu voudras... ah! ma bonne, je n'y tiens plus et je me sens prête à pleurer.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, SÉNANGE.

SÉNANGE.

Non, je ne partirai pas; il faut absolument

que je lui parle. (Apercevant Rigaud.) Quel est cet homme?

RIGAUD.

Souper en tête-à-tête! en honneur, je suis trop heureux.

(Il baise la main d'Élise.)

SÉNANGE.

Mille pardons, Mademoiselle, ma présence est sans doute importune et je me retire.

ÉLISE.

Non, Monsieur.

SÉNANGE.

Je vois que cette retraite n'est pas aussi inaccessible que vous le disiez. Je ne parlais pas sans quelque crainte lorsque je songeais aux dangers que vous pouviez y courir; mais je vous quitte bien plus rassuré, en voyant en quelle compagnie je vous laisse.

RIGAUD, à part.

Quel est ce monsieur si pinéé?

ÉLISE.

J'ignore, Monsieur, de quoi vous pouvez vous plaindre.

SÉNANGE.

Moi, Madame, me plaindre; eh! qui m'en aurait donné le droit? Je me disais seulement qu'il était souvent moins cruel de perdre certaines personnes que de renoncer à l'estime qu'on avait d'elles; qu'il y avait des sentiments qu'on regrettaient d'avoir éprouvés; et des illusions dont on était bien cruellement détrompé.

ÉLISE.

Grand Dieu! quelle idée a-t-il donc de moi? Vous êtes bien prompt dans la manière dont vous accordez ou retirez votre estime, Monsieur; vous vous hâtez de juger avec bien de la sévérité une plaisanterie que j'avais crue innocente et dont je vois maintenant les conséquences. Je vous ai dit ce matin que madame de Sénange était absente, que j'étais une de ses amies; je vous ai trompé, et quelque opinion que puisse vous donner de moi ce mensonge, je sens qu'il faut vous avouer la vérité, je suis madame de Sénange elle-même.

SÉNANGE, avec transport.

Comment!... Il serait vrai! L'ai-je bien entendu! Vous seriez?...

RIGAUD, appuyant.

Oui, Monsieur.

ÉLISE.

C'est vous dire assez que je ne puis vous entendre, et que ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser. (A Rigaud.) Je suis bien fâchée, Monsieur, de trahir votre incognito, mais les circonstances où nous nous trouvons rendent cette explication indispensable. Quoique monsieur ne soit qu'un étranger, je tiens aussi à son estime, et je

vous prie de lui apprendre vous-même qui vous êtes, et les liens qui nous unissent. Viens, Gertrude.

(Elles sortent.)

SCÈNE XV.

SÉNANGE, RIGAUD.

SÉNANGE, à part.

Qui vous êtes, et les liens qui nous unissent ! qu'est-ce que cela signifie ? (Haut.) Et vous, Monsieur, qui semblez exercer ici une si grande influence, m'apprendrez-vous enfin quels rapports existent entre vous et madame de Sénange ?

RIGAUD.

Des rapports assez simples et assez naturels. Je suis son mari.

SÉNANGE.

Comment, vous êtes ?...

RIGAUD.

Son mari ; on m'attendait, je me suis fait reconnaître, vous devinez le reste.

SÉNANGE.

Et y a-t-il longtemps que monsieur est de retour ?

RIGAUD.

J'arrive à l'instant même.

SÉNANGE.

Allons, il n'y a que demi-mal.

RIGAUD.

Quoi qu'il en soit, je me ferai toujours un vrai plaisir de vous recevoir, et je vous prie de vous regarder comme l'amî de la maison.

SÉNANGE.

Il n'y a qu'une petite difficulté ; c'est que j'ai beaucoup connu le mari de madame de Sénange.

RIGAUD.

Ah ! diable !... C'était peut-être le premier.

SÉNANGE.

Comment ! le premier ? Est-ce qu'elle serait veuve ?

RIGAUD.

C'est-à-dire veuve, jusqu'à un certain point... parce que... voyez-vous... je ne vous dirai pas au juste...

SÉNANGE.

Comment, vous ignorez si votre femme est veuve ?

RIGAUD.

J'ignore... j'ignore... non, Monsieur ; mais enfin, si je veux ignorer ; si j'ai des raisons pour cela, ce sont des affaires de famille, et ce n'est pas à un étranger à vouloir pénétrer... C'est vrai ! il y a une foule de gens qui veulent ainsi se mêler des affaires des autres. Enfin, Monsieur, c'est ma femme ! Je ne sors pas de là ! ça répond à tout.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME RIGAUD.

MADAME RIGAUD, à Sénange.

Ah ! Monsieur, je vous trouve à propos, je venais vous raconter...

RIGAUD, l'apercevant et restant stupéfait.

Dieu ! c'est ma femme !

SÉNANGE, prenant madame Rigaud par la main.

Sa femme ! Ah çà ! Monsieur, vous êtes donc le mari de tout le monde ?

RIGAUD.

Il ne s'agit pas de cela. Je veux savoir comment madame, qui devrait être chez elle, se trouve aujourd'hui dans ce château ?

SÉNANGE.

Elle y est avec moi.

RIGAUD.

Avec vous, Monsieur ? vous m'apprenez, je l'espère, quelle espèce d'intimité existe entre vous et madame ?

SÉNANGE.

Parbleu ! Monsieur, c'est ma femme.

RIGAUD.

Comment ! votre femme ?

SÉNANGE, à part.

Puisqu'il prend la mienne, je puis bien à mon tour... (A madame Rigaud.) Ne me dédites pas.

MADAME RIGAUD.

Soyez tranquille, j'ai ma revanche à prendre.

RIGAUD.

Quoi ! vous oseriez me soutenir ici même ?...

MADAME RIGAUD, à Sénange, d'un air étonné et montrant Rigaud.

Mais, mon ami, quel est donc ce petit monsieur ?

RIGAUD.

Comment ! mon ami ! et devant moi, en ma présence ! Il y a au moins des personnes qui y mettent des procédés.

MADAME RIGAUD, toujours d'un air étonné.

En vérité, Monsieur, je ne vous connais pas, je ne sais d'où viennent le trouble et l'agitation où je vous vois.

SÉNANGE, bas à madame Rigaud.

C'est bien, c'est ça ; allons, du courage ; tutoyez-moi un peu, n'ayez pas peur.

MADAME RIGAUD, à Sénange, hésitant d'abord un peu.

Mais, mon ami, regarde donc comme sa figure est bouleversée ! tu devrais appeler du secours, car il va se trouver mal.

RIGAUD.

Tu devrais !... je ne sais plus où j'en suis, et je ne reconnais pas là ma femme. Ma chère amie, tâchez de vous rappeler, de me reconnaître ; c'est moi, Narcisse Rigaud, receveur de l'enregistrement à l'île-Bouchard ; je suis connu.

MADAME RIGAUD.

Rigaud!... mais attendez donc... nous avons une parente assez éloignée, qui me ressemble beaucoup par parenthèse, et qui a épousé quelqu'un de ce nom-là; Estelle Rigaud,

RIGAUD.

C'est cela.

MADAME RIGAUD.

Ah! c'est votre femme? Je vous en fais mon compliment. Comment se porte-t-elle?... (A Sénange.) Dis donc, mon ami, tu l'as vue à Paris; une petite femme d'un caractère charmant! certainement, ce serait affreux de ne pas la rendre heureuse, car elle le mérite sous tous les rapports.

RIGAUD, stupéfait.

En vérité, je ne sais si je veille ou si je dors.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Ce sang-froid qui me désespère
Me confond et trouble mes sens.
Comment cela s'est-il pu faire?...
Plus je cherche et moins je comprends.
D'accidents quel triste amalgame!
Comment retrouver sans enmoi,
Ma femme qui n'est pas ma femme,
Avec un moi qui n'est pas moi?

SÉNANGE, à madame Rigaud.

C'est un homme qui a perdu la tête; rassure-toi, ma bonne amie.

(Lui baisant la main.)

RIGAUD.

Ah! c'en est trop et je n'y tiens plus. (Se mettant à genoux.) Ma femme! madame Rigaud, je vous demande grâce.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Que vois-je! comment, ici même M. de Sénange aux pieds d'une autre que... Mais levez-vous donc, si madame venait.

RIGAUD.

Eh! qu'est-ce que ça me fait?

GERTRUDE.

Ce que ça lui fait!... moi qui en avais une si haute opinion!

RIGAUD.

Ma chère amie, je vous en supplie.

GERTRUDE.

Sa chère amie! quel comble de scandale! mais prenez garde, si ce n'est pour la morale. qu'au moins ce soit pour vous; vous ne voyez pas le mari de cette dame, qui est là, qui vous regarde?

RIGAUD, toujours à genoux, se tournant du côté de Gertrude.

Comment! son mari?

GERTRUDE.

Lui-même.

(Sénange fait passer madame Rigaud à sa droite, et se trouve près de Rigaud.)

RIGAUD.

Et elle aussi! ah çà! ne plaisantons pas; êtes-vous bien sûre qu'ils soient?...

GERTRUDE.

Tout ce qu'il y a de plus mari et femme; regardez plutôt.

RIGAUD, prenant la main de Sénange pour celle de sa femme.

Ah! c'en est trop! je ne souffrirai pas davantage...

SÉNANGE.

Ni moi non plus, Monsieur, et si vous parlez encore à ma femme... vous m'entendez?

RIGAUD.

Eh bien! oui, Monsieur, je suis prêt à vous suivre. (Regardant madame Rigaud.) Ça ne lui fait rien. Nous verrons, je ne vous dis que cela. (Même jeu.) Elle ne se déclare pas. Allons! sortons! (Fausse sortie.) Ah çà! mais elle ne m'arrête pas, je crois qu'elle me laisserait tuer.

MADAME RIGAUD.

Monsieur est le maître de disposer de lui.

RIGAUD.

Allons, tout sentiment de délicatesse est éteint en elle.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Tous vos forfaits seront transmis
Aux yeux de la race future,
Et de la femme à deux maris
Vous retracerez l'aventure.

(A part.)

Quel que soit le sort des combats,
Au sang-froid dont elle fait preuve,
On voit qu'elle est bien sûre, hélas!
De n'être pas tout à fait veuve.

MADAME RIGAUD.

Je vais tout disposer pour notre départ.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté MADAME RIGAUD.

RIGAUD.

Par exemple, si je la laisse partir...

GERTRUDE.

Mais madame de Sénange qui vous attend à souper, et qui sans doute va venir?

RIGAUD.

Qu'elle vienne, qu'elle s'en aille, ça m'est égal: j'ai bien d'autres choses en tête. Vous lui direz... non, vous ne lui direz rien. Ah! le mandit château! Allons encore supplier ma femme, et tâchons de nous faire reconnaître.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

SÉNANGE, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Voilà pourtant les hommes ! qui se serait attendu à cela de M. de Sénange ?

SÉNANGE, en souriant.

Allons, il y a là-dessous quelque quiproquo qu'il faut achever d'éclaircir.

GERTRUDE.

Ma maîtresse, qui est si honne, ne méritait certainement pas un tel mari.

SÉNANGE.

Ma honne Gertrude, il faut que je parle à ta maîtresse.

GERTRUDE.

Dans ce moment elle n'est disposée à voir personne, et vous moins que tout autre.

SÉNANGE.

Et pourquoi ?

GERTRUDE.

Pourquoi ? pourquoi ? vous le savez peut-être bien ; qui peut expliquer les femmes d'aujourd'hui ? un compliment, un coup d'œil, et crac, voilà un cœur de pris. Mais vous n'en serez pas plus avancé pour cela, vous n'avez rien à espérer, et je vous conseille de partir plutôt ; votre voiture doit être prête.

SÉNANGE.

Non, je ne partirai pas sans l'avoir vue ; tu ne sais donc pas que je l'aime, que je l'adore ?

GERTRUDE.

Et c'est à moi que vous l'avez !

SÉNANGE.

Oui ; tu me serviras, tu me feras obtenir un moment d'entretien.

GERTRUDE.

Ah çà ! mais où en sommes-nous ? dans quel siècle vivons-nous ?... Je vous déclare que madame vous a positivement défendu sa porte.

SÉNANGE.

Eh bien ! attends ; un seul mot, rien qu'un mot d'explication. (Il écrit.) Dès qu'elle l'aura lu... Je te jure que ça ne contient rien que d'honnête et de raisonnable. (Relevant toujours.) Un moment d'entretien.

GERTRUDE.

Dieu me pardonne, il demande un rendez-vous !

SÉNANGE, relevant toujours.

Si tu savais dans quel motif... Les intentions les plus louables... « de vous aimer toujours. » Oh ! je salue. Va, il n'y a rien à craindre ; tiens, porte-moi ce billet.

GERTRUDE.

Jésus Maria ! le ciel m'en préserve !

SÉNANGE, apercevant Labrie.

Tiens, porte ce billet à ta maîtresse.

GERTRUDE.

Labrie, je vous le défends.

SÉNANGE.

Et moi, je te l'ordonne. (Lui donnant de l'argent.) Prends, et va vite.

LABRIE.

Écoutez donc, Mademoiselle, dans ce cas-là, il n'y a que le poids qui décide.

SÉNANGE.

Et songe qu'il y aura une réponse.

(Labrie sort.)

SCÈNE XX.

GERTRUDE, SÉNANGE.

GERTRUDE.

Une réponse !... Vit-on jamais une pareille audace ?... Apprenez, Monsieur, qu'il n'y aura d'autre réponse que l'ordre de vous faire mettre à la porte du château.

SÉNANGE.

J'ose espérer le contraire.

GERTRUDE.

En vérité, il ne doute de rien. Apprenez que ma maîtresse est trop raisonnable, qu'elle a été élevée par moi, Monsieur, et que je connais ses principes comme les miens.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLISE, entrant précipitamment la lettre de Sénange à la main.

SÉNANGE.

C'est elle !

ÉLISE, avec joie à Sénange.

Comment, il serait possible ! Ah ! Monsieur, que je vous demande d'excuses !

GERTRUDE, étonnée.

Elle vient elle-même !

ÉLISE.

Gertrude, laissez-nous, et que personne ne puisse entrer ici.

GERTRUDE, à part.

J'en reste muette. (Haut.) Comment ! Madame...

SÉNANGE.

Vous l'avez entendu, Gertrude ? laissez-nous.

GERTRUDE, à part.

Allons, on a jeté un sort sur la maison, et maintenant je n'oserais pas même répondre de moi.

(Elle sort.)

SCÈNE XXII.

ÉLISE, SÉNANGE.

ÉLISE.

Comment ai-je pu un seul instant être dupe d'une pareille erreur ?

Air de *Céline*.

De votre présence soudaine
Mon cœur aurait dû m'avertir.

SÉNANGE.

Oublions un instant de peine
Qu'efface un instant de plaisir.

ÉLISE.

Du bonheur me créant l'image,
Sans te connaître je t'aimais...
Je vais t'aimer bien davantage
À présent que je te connais.

ENSEMBLE.

Je vais t'aimer, etc.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS; RIGAUD, dans le fond.

RIGAUD.

Allons, elle n'en démordra pas... impossible de lui faire avouer qu'elle est madame Rigaud. (Apercevant Sénange aux pieds d'Élise.) Que vois-je !... c'est encore ce monsieur, qui est aux pieds de mon autre... Qu'est-ce que vous faites donc là, s'il vous plaît ?

SÉNANGE.

Vous le voyez bien, je suis son mari.

RIGAUD.

Ah ça ! entendons-nous ; vous êtes donc aussi le mari de tout le monde ? Et vous, Madame, je trouve bien inconvenant qu'étant tacitement mon épouse...

ÉLISE.

Moi, Monsieur ! vous vous trompez sans doute... Dieu merci, je ne le suis point et ne l'ai jamais été.

RIGAUD.

La, c'est comme tout à l'heure, le même refrain : de deux femmes, voilà que je n'en ai plus... Après tout, il n'y a pas de quoi se désoler, je me retrouve garçon ; qui perd gagne... je redeviens un célibataire aimable, et je reprends la route de Paris, où m'attendent de nouveaux triomphes !

(Il va pour sortir.)

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME RIGAUD, qui a entendu les derniers mots et qui le ramène en le prenant rudement par le bras.

MADAME RIGAUD.

Non pas, Monsieur, et avant que vous retourniez à Paris, je vous ferai voir du chemin.

RIGAUD, se frottant le bras.

Aie ! je te retrouve donc enfin, et mon cœur te reconnaît à la vivacité de tes transports.

MADAME RIGAUD.

Oui-da ! c'est donc ainsi que vous preniez votre parti ? vous étiez déjà d'un calme, d'une tranquillité.

RIGAUD.

Que veux-tu, ma chère amie, je me croyais veuf ! Maintenant que me reste-t-il à désirer ? je retrouve madame Rigaud, mon bureau d'enregistrement et le bonheur !

SCÈNE XXV.

LES PRÉCÉDENTS, GERTRUDE.

GERTRUDE, entrant avec un petit paquet.

C'en est fait, Madame, je viens vous faire mes adieux : mes principes ne me permettent pas de rester plus longtemps dans ce château.

ÉLISE.

J'espère cependant bien que mon mari, (montrant Sénange.) monsieur de Sénange, te forcera d'y rester.

GERTRUDE.

Comment ! monsieur de Sénange ?

SÉNANGE.

Lui-même.

GERTRUDE.

Ah ! Monsieur, combien je suis confuse !

RIGAUD.

Et moi donc ? je ne sais comment m'excuser à vos yeux... avoir osé prendre votre femme pour un instant.

SÉNANGE.

Nous sommes quittes.

MADAME RIGAUD.

Et à bon marché ; mais une autre fois ne t'y fie pas.

GERTRUDE.

Ouf ! nous l'échappons belle... Mais, Dieu soit loué, les mœurs ont été respectées.

CHOEUR FINAL.

Air du *Maçon*.

Allons, plus de voyage ;
Il faut, c'est bien constant,
Pour faire un bon ménage,
Qu'un mari soit présent,
Présent, toujours présent.

RIGAUD, à sa femme.

Air du *Pot de fleurs*.

J'ai senti renaître ma flamme ;
Abjurant la légèreté,
Je veux, tout entier à ma femme,
Être sans cesse à ton côté ;
Là tous mes jours seront des jours de fête.

(Au public.)

Malgré cela, venez le soir chez nous,
Pour éviter à deux tendres époux
L'ennui d'un trop long tête-à-tête.

LE MYSTIFICATEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 22 février 1819.

En société avec MM. Delestre-Poirson et Alphonse Cerfbear.



Personnages.

M. ROBERT, prenant le nom de Bernard.
ADÈLE, sa nièce.
GUSTAVE, son neveu.
ADOLPHE,
SAINT-FIRMIN, } amis.
RONDON.



LAURENT, valet de Robert.
MADAME SAINT-FIRMIN.
FANFARE, trompette.
MASQUES ET DOMINOS.
DOMESTIQUES.
MUSICIENS.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de M. Robert.

Le théâtre représente un salon avec trois portes de front ouvrant sur des appartements élégants, et deux portes de côté. Au milieu, un lustre recouvert de sa gaze. Sur les côtés, des vases supportant des candélabres garnis de bougies.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT, dans son fauteuil; LAURENT, debout près du fauteuil; GUSTAVE, ADÈLE, et trois DOMESTIQUES tenant des bougeoirs à la main.

ROBERT, achevant un récit.
Devinez alors quel parti je pris?

LAURENT.
Mon capitaine, il est dix heures et demie.

ROBERT.
C'est vrai, c'est vrai; j'allais aborder le capitaine anglais, et je vois que je n'aurai pas le temps aujourd'hui.

ADÈLE.
En effet, mon oncle, il me semble que vous vous retirez plus tard que de coutume.

ROBERT.
Que veux-tu? le Mardi gras n'arrive pas tous les jours, et c'est pour vous faire passer votre soirée un peu plus gaiement que je vous ai raconté aujourd'hui deux combats navals de plus qu'à l'ordinaire.

GUSTAVE.
Ah! mon oncle, voilà une attention; je vous reconnais bien là.

ADÈLE.
Heureusement pour nous, le carnaval finit ce

soir... Car nous n'aurions pu supporter plus longtemps des plaisirs aussi vifs.

ROBERT.
Allons, allons, ma petite nièce, vous savez bien que je ne suis pas de ces oncles à la mode, qui vont tous les soirs dans le monde.

ADÈLE.
Mais au moins, vous pourriez recevoir... jouer de votre fortune... Il me semble que mon frère et moi ferions convenablement les honneurs de la maison.

ROBERT.
Oui-da!... Avoir tous les jours des amis que je ne connaîtrais pas... Recevoir des bouffons et des parasites qui mangeraient mon bien et se moqueraient de moi... des étourdis qui n'écouteraient pas mes histoires, et qui en conteraient à ma nièce... donner des fêtes ruineuses, qui ne causent que de l'ennui aux maîtres de la maison.

LAURENT.
Et de l'embaras aux domestiques; vous avez raison, mon capitaine.

ROBERT.
Et ma goutte donc, croyez-vous qu'elle s'arrangerait d'un pareil système?

An de l'écu de six francs.
Je laisse à la toute enree
Le bal ou le concert brillant;





Moi, j'aime à passer ma soirée
 Aupres d'un brasier pétillant :
 C'est la félicité parfaite,
 Les jours de fêtes, selon moi,
 Sont ceux où l'on reste chez soi.

GUSTAVE.

Et chez nous c'est tous les jours fête.

ROBERT.

Aussi, j'entends que ce soit ici comme à mon bord... A dix heures et demie, tout le monde couché... Eh ! mon Dieu ! en voilà onze tout à l'heure. Voyez comme on s'oublie ! Laurent, viens m'éclairer. Bonsoir, mes enfants. Ce qui m'enchant, c'est que ma maison sera peut-être la seule de Paris qui sera tranquille cette nuit.

ADÈLE.

Oui, nous allons dormir au son du violon de nos voisins. Comme c'est gai !

ROBERT.

Air : *Écoutez la prière.*

Quand près d'ici l'on danse,
 Nous goûterons chez nous,
 Au bruit de leur cadence,
 Le repos le plus doux ;
 A danser la nuit pleine,
 On croit se divertir...
 Puis, toute une semaine,
 L'ennui va les saisir...
 Il faut, dans cette vie,
 Lorsque l'on veut jouir
 Avec économie
 Menager le plaisir,
 Bonsoir, bonsoir, allons dormir.

TOUS.

Bonsoir, bonsoir, allons dormir.

(Robert et Laurent sortent par la porte latérale à droite.)

SCÈNE II.

ADÈLE, GUSTAVE.

GUSTAVE, les regardant sortir.

Bonsoir ! bonsoir ! (Après un moment de silence, ils partent d'un éclat de rire.) Ah ! ah ! Eh ! vite, Louis, Pierre, le lustre, les bougies, allumez partout, fermez bien les volets, les contre-vents, que la plus petite lueur, le moindre bruit ne puissent parvenir jusqu'au pavillon où couche mon oncle.

(Les domestiques entrent et se disposent à lui obéir.)

ADÈLE.

En vérité, Gustave, je me fais un scrupule de le tromper ainsi.

GUSTAVE.

Est-ce qu'il s'en doutera ! nous voilà bien sûrs de lui et de Laurent. Dans un instant ils seront couchés, et tout est déjà prêt, le repas, le dessert, le champagne, celui du petit caveau.

ADÈLE.

Comment, celui que mon oncle aime tant ?

GUSTAVE.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Je sais bien que ce vin lui coûte
 Bien plus encore qu'il ne croit.
 S'il se plaint parfois de la goutte,
 C'est à sa cave qu'il le doit :
 Oui, pour lui rien n'est plus nuisible
 Que le champagne, le bordeaux,
 Et je dois, en neveu sensible,
 Tarir la source de ses maux.

ADÈLE.

Mais tout le monde sera-t-il de parole ? tout le monde a-t-il répondu ?

GUSTAVE.

Je le présume. J'ai pris chez le concierge un paquet de lettres que je n'ai pas encore pu ouvrir de la soirée. (Il lui donne quelques lettres. On entend tousser Laurent.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'entends ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LAURENT.

LAURENT.

Ah ! ah ! vous n'êtes pas encore retirés ?

ADÈLE.

Non, mais toi-même, qui te ramène ?

LAURENT.

J'ai laissé M. le capitaine lisant des lettres qu'il vient de recevoir ; je vais régler les comptes du mois, car dans cette maison-ci l'on n'a jamais un moment à soi.

(S'asseyant à table.)

ADÈLE.

Eh bien ! il reste ici ?

GUSTAVE.

Mais, Laurent, tu n'y penses pas, toi qui n'as pas l'habitude de veiller.

LAURENT.

C'est l'affaire d'une petite heure.

GUSTAVE.

Ah ! mon Dieu ! tu feras bien mieux d'aller te coucher.

ADÈLE.

Oui, Laurent, oui, va te coucher, demain tu auras tout le temps.

LAURENT.

Pas du tout. Dans la journée on est toujours interrompu, tandis qu'à cette heure-ci, tout le monde repose, on est seul dans la maison.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, FANFARE, puis les MUSICIENS.

FANFARE, passant la tête à travers la porte.

St, st, mon lieutenant, peut-on entrer ?

GUSTAVE.

Bien doucement.

FANFARE.

Vous nous avez fait monter une fameuse garde toujours ! vous savez qu'il faut que je m'en aille de grand matin, à six heures le boute-selle, et depuis une heure nous sommes là à faire notre Mardi gras dans la rue des Martyrs.

Air : *Au son du fifre et du tambour.*
Depuis un'heur' la faction est bonne.

GUSTAVE.

As-tu tes gens ?

FANFARE.

Mon orchestre est ici.

GUSTAVE.

Entré sans bruit, chacun est endormi,
Et gardez-vous de réveiller personne.

FANFARE.

Soyez tranquille, l'on jouera
Comme à l'orchestre d'Opéra.

LES MUSICIENS.

Oui, nous jouerons, on le verra,
Comme à l'orchestre d'Opéra.

LAURENT.

Ah ça ! mais dites donc, qu'est-ce que c'est que tout ce monde-là ?

GUSTAVE, à Laurent.

Ce n'est rien, ce n'est rien. Ne fais pas attention.

LAURENT.

Comment, ce n'est rien ?

GUSTAVE.

C'est-à-dire, si : c'est quelque chose ; mais nous allons te l'expliquer.

ADÈLE.

Je m'en vais te dire... Mon oncle ne reçoit jamais ; cela produit un mauvais effet dans le monde, et nous l'aimons trop pour lui laisser même l'apparence d'un tort.

GUSTAVE.

J'ai envoyé en son nom une vingtaine d'invitations à des amis intimes qui ne le connaissent pas, mais que je connais ; ça revient toujours au même. J'ai commandé de sa part un ambigue superbe, et nous ne manquerons pas de vins, puisque tu as les clefs de la cave.

LAURENT.

Comment, Monsieur ?

GUSTAVE.

Mon oncle habite l'autre pavillon et n'entendra rien.

ADÈLE.

Nous te promettons le plus grand mystère, le plus profond silence. C'est Fanfare, le trompette du régiment de mon frère, qui conduira l'orchestre, et nous sommes sûrs de lui.

LAURENT.

Quoi ! Monsieur, vous croyez que je pourrai me prêter!...

GUSTAVE.

Si je le crois ? J'en suis persuadé ; toi qui nous aimes, qui nous as élevés, tu ne voudras pas nous refuser ; et quand tu verras, au milieu de l'ivresse générale, les danseurs sauter, les bou-chons voler, les flacons brisés, tu te diras, bon Laurent, tu te diras : Voilà mon ouvrage.

ADÈLE.

Mon petit Laurent, tu ne voudrais pas nous faire manquer cette partie de plaisir ?

LAURENT.

C'est que ça a tous les caractères d'une conspiration.

GUSTAVE.

Air : *À soixante ans.*

Oui, tu l'as dit, à tort ce mot te blesse,
Nous conspirons, mais contre le chagrin :
Notre serment est de rire sans cesse,
Notre mot d'ordre est un joyeux refrain.
Avec ardeur partageant mes alarmes,
Dans le comptot vingt braves sont entrés ;
Pour cette nuit les coups sont préparés !
Mais les flacons seront les seules armes
Qui brilleront aux mains des conjurés.

LAURENT.

Je suis sûr que ça finira mal ; si monsieur venait à savoir... moi qui depuis trente ans ne lui ai jamais désobéi.

GUSTAVE.

Mon oncle ne se doutera de rien ; d'ailleurs il est si bon.

LAURENT.

C'est ce qui vous trompe, monsieur est un rusé compère. Il a fait dans son temps des malices.

GUSTAVE.

Oui, des malices d'autrefois.

LAURENT.

Qui valaient bien les vôtres.

GUSTAVE.

Tant mieux ; il ne peut pas nous en vouloir de marcher sur ses traces.

LAURENT.

Au moins, vous me répondez que la société...

GUSTAVE.

C'est tout ce qu'il y a de mieux ; des jeunes gens du meilleur ton, des femmes charmantes ; tout le monde est enchanté de faire connaissance avec M. Robert ; c'est la première fois qu'il reçoit.

ADÈLE, ouvrant une lettre.

Voici d'abord M. et madame de Senneville qui viendront.

GUSTAVE, de même.

Saint-Firmin, sa femme et sa sœur, la petite comtesse de Mercouri.

ADELE.

Est-ce que ton ami, M. Adolphe, n'a rien fait dire ?

GUSTAVE.

Il paraît que celui-là t'intéresse; voici sa lettre. (Lisant.) « Je n'ai garde de manquer à ton aimable invitation. (Lisant plus bas.) J'ai demain » matin une affaire d'honneur, je compte sur toi; » heureusement ce n'est qu'à six heures, et nous » irons en sortant du bal. Ma foi, nous autres, » nous ne perdons pas un moment, tous les plaisirs se succèdent avec une rapidité... »

ADELE.

Qu'est-ce donc ?

GUSTAVE.

Rien, rien.

ADELE.

Je devine; quelque surprise qu'il nous prépare.

GUSTAVE, prenant une autre lettre.

« Je vous prévins, Monsieur, que vos lettres » de change sont protestées. » Ah! ah! celle-là c'est de M. Vincent, un honnête usurier. Je ne crois pas qu'il vienne au bal. « Il me faut mes » vingt mille francs, ou je découvre tout à votre » oncle. » Parbleu, voilà un original; je suis désolé de ne l'avoir pas invité. (Se retournant, et aux domestiques auxquels Laurent donne des ordres.) Eh bien! les bougies, le lustre, les quinquets. (Les domestiques finissent d'allumer.) Vous voyez bien que je suis dans ma correspondance. (Ouvrant une autre lettre.) Ah! celle-ci est essentielle, c'est de Saint-Firmin. Nous allons bien nous divertir, il m'a promis de nous amener un homme impayable, un bouffon de société; enfin un mystificateur qui n'a pas son pareil.

ADELE.

Oh! quel bonheur! comme il va nous faire rire!

GUSTAVE.

C'est son état... Mais voici déjà du monde qui nous arrive.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON, SAINT-FIRMIN, ADOLPHE, LES CHOEURS.

SAINT-FIRMIN, RONDON et LES CHOEURS.

Air : *Faut l'embrasser* (de l'ÉCOLE DE VILLAGE).

Il faut courir,

Se divertir,

En carnaval c'est fort sage ;

Il est d'usage,

En carnaval,

De voler de bal en bal.

SAINT-FIRMIN.

Aujourd'hui à l'Opéra j'ai déjà

Prunée mon grotesque équipage,

Et toute la nuit en l'air,
Je fus encore hier
Au Tivoli d'hiver.

TOUS.

Il faut courir,
Se divertir,
En carnaval, c'est fort sage, etc., etc.

GUSTAVE.

Mes amis, c'est charmant d'être venu de bonne heure. Bonjour, mon cher Adolphe; il y avait ici quelques personnes (regardant Adele) qui craignaient que tu ne viusses pas... Ma sœur, je te présente M. Rondon, un homme d'un mérite solide, dont j'ai fait connaissance au café Tortoni.

SAINT-FIRMIN.

C'est un habitué du comptoir.

RONDON.

Le fait est que j'y passe tous mes moments perdus.

ADOLPHE.

Eh! mais, vous y êtes toute la journée.

RONDON.

C'est cela même; moi, je ne suis occupé que la nuit; d'abord je soupe tous les jours en ville, ce qui me prend une grande partie de mon temps.

Air du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Qu'un ami par hasard m'invite

Chez nos modernes Lucullus,

J'y vais toujours, quel que soit leur mérite,

Qu'ils soient en place ou bien qu'ils n'y soient plus.

Loin de m'informer à la ronde

Quels sont leurs rangs ou leurs partis,

Moi je soupe chez tout le monde,

J'ai toujours faim, et n'ai jamais d'avis.

ADOLPHE.

Je croyais que vous aviez un état.

RONDON.

Sans doute, je suis homme d'affaires; c'est l'état le plus commode et le plus répandu; parce que, voyez-vous, homme d'affaires, ça n'oblige à rien, pas même à faire les siennes; aussi, je suis de toutes les fêtes, de toutes les réunions; je ne suis jamais que spectateur, mais spectateur utile; je ris aux charades en action, et je fais le compère dans les proverbes; en un mot, je suis lié avec presque tous les bouffons et farceurs de la capitale; ce qui donne toujours une certaine considération dans le monde.

GUSTAVE.

A propos de cela, Saint-Firmin, je ne vois pas avec vous ce mystificateur que vous m'aviez promis ?

SAINT-FIRMIN.

Ah! M. Bernard!

RONDON.

Comment, M. Bernard! vous avez ici M. Bernard! moi qui désirais tant de faire sa connaissance. Il y a un siècle que je le promets dans

une maison ; mais impossible de le joindre , on se l'arrache.

SAINT-FIRMIN.

Oh ! celui-là , je vous le livre bien pour le premier dans son genre.

RONDON.

Et vous nous l'amenez ? quel honneur !

SAINT-FIRMIN.

Au contraire , il ne vient pas ; il m'a fait dire qu'il lui était impossible.

TOUT LE MONDE.

Oh ! quel contre-temps !

SAINT-FIRMIN.

Laissez donc , est-ce que vous donnez là dedans ? Je le connais , il n'en fait jamais d'autres ; c'est pour surprendre son monde ; je suis sûr que vous allez le voir paraître dans le costume le plus original.

RONDON.

A propos de cela , où est donc le maître de la maison ?

SAINT-FIRMIN.

C'est vrai , nous serions enchantés de faire sa connaissance.

GUSTAVE.

Mon oncle est désolé de ne pouvoir vous recevoir lui-même ; mais une indisposition très-légère... Il nous a chargés de faire les honneurs.

RONDON.

Et monsieur votre oncle ne soupera même pas ?

GUSTAVE.

Il dort ; on ne peut pas tout faire à la fois. Vite , n'oublions pas que c'est un bal masqué ; passons au vestiaire , vous trouverez les costumes les plus piquants , les plus variés ; allons , monsieur Rondon , mettez donc aussi un habit de caractère , nous en avons là de délicieux ; allons , vite , par ici ; toilette pour ces dames , toilette pour ces messieurs.

CHOEUR.

Air : *Allons , mettons-nous en voyage* (fragment de JOUONDE).

Allons , mettons-nous sous les armes ,
 Bal enchanteur , joyeux festin :
 Que cette nuit aura de charmes
 Nous danserons jusqu'à demain.

GUSTAVE.

Mais préparons-nous pour le bal.

CHOEUR.

Oui , préparons-nous pour le bal.
 Guette à la mélancolie ;
 Le plaisir nous convie ,
 Momus nous donne le signal.
 Allons , que chacun se talle
 Sous les drapeaux de la folie.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VI.

ROBERT , seul , un bougeoir à la main , en robe de chambre et en bonnet à ramages.

Vingt mille francs de lettres de change. Oh ! je ne me coucherai pas sans les avoir sermonnés d'importance. Morbleu ! ce M. Vincent vient de m'en apprendre de belles ! Ah ! monsieur mon neveu fait des lettres de change ! et cet étourdi d'Adolphe , qui demain se bat avec mon intime ami , et qui ose écrire à ma nièce. (Montrant une lettre.) C'est un brave garçon , il est vrai ; mais je ne veux pas que l'on me compte pour rien. Je veux jouer mon rôle d'oncle ; car à moins d'être un sot , un maître de maison doit être instruit de tout ce qui se passe chez lui. (Regardant autour de lui.) Hein ! qu'est-ce que je vois là ? Des lustres , des quinquets. Je vous demande un peu où ce Laurent a la tête , et si l'on a besoin d'une illumination quand on dort. (Ouvrant la porte à gauche.) Eh ! mais , c'est éclairé partout , jusque dans ma salle à manger , où je vois la table dressée. Des mets de toutes sortes , et du vin de Champagne. Oh ! est-ce que mon maître d'hôtel et mon cuisinier seraient sonnambules ? Je ne m'étonne plus que tout aille si vite , jusqu'à mon vin de Champagne qui se relève la nuit.

SCÈNE VII.

ROBERT , RONDON , sortant du cabinet à droite , habillé en polichinelle.

RONDON.

Quoni !... ri !... qui , qui.

ROBERT , l'apercevant.

Hein ? Qui va là ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

RONDON , le regardant.

Tiens , c'en est un qui est déguisé en malade. (Allant à lui.) Beau masque , voulez-vous que le docteur Polichinelle vous tâte le pouls et vous donne une petite consultation.

ROBERT.

Un polichinelle , ici , et à cette heure ! n'est-ce pas un rêve que j'achève , et suis-je bien éveillé ? Pourriez-vous me dire , seigneur polichinelle , qui vous a permis de vous introduire ici ?

RONDON.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

ROBERT.

Et savez-vous que si j'appelle du monde je vous fais sauter par la fenêtre.

RONDON.

Ah ça ! est-ce sérieusement ?

ROBERT.

Me connaissez-vous , Monsieur ?

RONDON.

Comme je ne vous ai pas encore vu...

ROBERT.

C'est égal, Monsieur, regardez-moi là, bien en face, et tâchez de me reconnaître.

RONDON.

Vous reconnaître?... serait-il possible! comment! est-ce que vous seriez?...

ROBERT.

Justement, Monsieur.

RONDON.

Je l'aurais parié; mais j'aurais dû le deviner plus tôt à votre figure. Ce cher M. Bernard, c'est vous qui allez mystifier toute la société, et vous commencez par moi, c'est charmant; allez, M. Gustave vous attend avec bien de l'impatience!

ROBERT.

Comment, Gustave?

RONDON.

Oui, celui qui donne le bal et le souper; enfin le maître de la maison, c'est-à-dire le maître de la maison, c'est l'oncle, un bon homme; mais il est malade, il est couché; je vous expliquerai cela.

ROBERT.

Ah! parbleu! vous me rendez grand service.

RONDON.

Comment donc, c'est trop d'honneur que vous me faites de vouloir bien me prendre pour compère. Vous a-t-on vu là-dedans?

ROBERT.

Non, pas encore.

RONDON.

Tant mieux, ça fera plus d'effet. Mais est-ce que vous comptez garder ce costume-là?

ROBERT.

Pourquoi pas?

RONDON.

Oui, il est original; nous pourrions faire la scène du malade et de l'apothicaire, ou celle de l'homme qui se trouve mal, et toutes les dames qui accourent avec leurs flacons; mais c'est connu, et puis c'est trop charge. La société a l'air bon genre. Il faudrait plutôt commencer par quelques scènes de dominos.

ROBERT.

Vous croyez?

RONDON.

Soyez tranquille, je vous ferai connaître toute la famille; mais il vous faudrait un masque.

ROBERT.

C'est votre avis?

RONDON.

Parbleu! sans cela ça n'aurait pas de piquant, et l'on saurait à qui l'on a affaire.

ROBERT.

J'entends, et nous garderons les scènes à visage découvert pour le dénouement.

RONDON.

C'est cela même; je crois que nous nous amuserons; la maison est bonne, le neveu m'a l'air d'un écervelé, et l'oncle n'est pas fort; mais il donne à souper, il a de bon vin, ça pourra nous faire une maison de plus, et une table d'ami... Ah çà! mon cher, il faut que nous fassions plus ample connaissance; il y a longtemps que j'en ai envie; venez la semaine prochaine sans façon dîner avec moi ici.

ROBERT.

Comment ici?

RONDON.

Oui, j'arrangerai cela. Mais voulez-vous prendre quelque chose? ne vous gênez pas.

ROBERT.

Je vous remercie.

RONDON, allant prendre un domino.

Allons, allons.

Air du vaudeville *des Amazones*.

Dépêchons-nous, endossez un costume,
Le domino ne vous ira pas mal.

ROBERT, à part.

A son projet mon esprit s'accoutume;
Au fait, pourquoi n'irais-je pas au bal?
De m'amuser j'ai droit plus que personne,
Car je prévois, tout bien considéré,
Que c'est ce soir mon neveu qui le donne,
Et que demain c'est moi qui le paierai, } (bis.)
Que c'est moi qui demain le paierai.

RONDON.

Ah çà! n'oubliez pas que nous vous avons annoncé comme le premier mystificateur de Paris, et songez à soutenir votre réputation.

ROBERT, se mettant un faux nez.

Parbleu! s'ils comptent sur un homme d'esprit, voilà déjà une première mystification que je leur prépare.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE, ADOLPHE, ADÈLE, SAINT-FIRMIN, tous en costumes de caractère, plusieurs dominos noirs.

RONDON, bas à Robert.

Le beau Léandre, c'est le neveu, et le Troubadour, c'est l'amant, le petit Adolphe.

CHOEUR.

Air d'une anglaise.
Sous ces costumes piquants,
Le doux plaisir nous invite;
Sous ses lois rangeons-nous vite,
Et profitons des instants.

RONDON.

Messieurs, voilà un danseur que je vous pré-

seule : c'est un domino noir qui m'a déjà beaucoup intrigué et que je ne puis reconnaître. (Bas à Saint-Firmin.) C'est lui, n'en dites rien.

SAINT-FIRMIN, bas à Gustave,

C'est lui !

GUSTAVE, bas à Adèle.

C'est lui !

ADELÈ, bas.

C'est lui, chut !

SAINT-FIRMIN, à Rondou.

Eh bien ! moi qui le vois souvent, je ne l'aurais pas reconnu. Imaginez-vous qu'il a deux pouces de plus que l'autre jour.

RONDON.

Oh ! ils savent si bien se déguiser, se contrefaire.

SAINT-FIRMIN, bas à Robert.

Bonjour, mon cher.

ROBERT.

Comment, en voilà déjà un qui me connaît ?

GUSTAVE.

Beau masque, je te remercie d'avoir bien voulu être des nôtres.

ROBERT, avec une voix de bal.

Vous ne m'aviez pas invité, mais c'est égal, je suis sans façon et je viens ici comme chez moi.

RONDON, riant d'un gros rire.

Ah ! il est amusant !

ROBERT, de même.

Mais soyez tranquille, je payerai mon écot.

RONDON, de même.

Ah ! il payera son écot. Je vous le disais, vous allez en voir bien d'autres.

ROBERT, à part.

Il paraît qu'avec ces gens-là, on a de l'esprit à bon compte, et mon rôle n'est pas si difficile que je le croyais ; on n'a qu'à ouvrir la bouche pour faire rire.

SAINT-FIRMIN.

C'est bien, c'est bien. Mais il faudrait maintenant commencer quelques farces.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LAURENT.

LAURENT, à Gustave.

Monsieur, vos ordres sont exécutés et tout est prêt. (Bas.) Mais croyez-moi, dépêchez-vous de vous amuser et de renvoyer tout ce monde-là.

ROBERT, à part.

Comment, jusqu'à mon vieux Laurent qui me trahit aussi !

RONDON, bas à Robert.

C'est Laurent, le factotum de l'oncle, le domestique de confiance.

ROBERT, à part.

Elle est bien placée. (Haut.) Je connais ce domestique-là ; il a été autrefois mon valet de chambre.

LAURENT.

Je crois que monsieur se trompe ! je n'ai jamais eu qu'un maître. Mais je n'ai rien à démêler avec les masques, et je vous prie de m'excuser.

ROBERT.

Restez. J'ai à vous parler, fidèle Laurent.

ADELÈ.

Tiens ! il sait son nom.

RONDON.

C'est quelque farce qu'il va faire à Laurent, nous allons bien rire.

ROBERT, à Laurent.

Approchez, approchez.

(Il lui parle bas à l'oreille.)

LAURENT, avec tous les signes du plus grand effroi.

Ah ! mon Dieu ! Comment, il serait possible ! je suis perdu.

RONDON.

Ah ! ah ! c'est délicieux ; votre domestique donne-t-il dedans ?

(Robert continue à parler à l'oreille de Laurent, qui se contente de répondre en tremblant.)

Où, Monsieur, où, Monsieur, où, Monsieur.

ROBERT.

Et surtout...

LAURENT.

Vous pouvez y compter... Ah ! mon Dieu ! je disais bien que c'était fait de moi.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, hors LAURENT.

GUSTAVE.

Par exemple, j'avoue que celle-là est impayable ; ce pauvre Laurent n'y est plus.

ADELÈ.

Ah ! mon Dieu ! beau masque, racontez-nous donc ce que vous lui avez dit ?

ROBERT.

Je me suis nommé.

GUSTAVE.

J'avoue que je serais bien curieux d'entendre un nom aussi terrible ; mais je te préviens que je ne suis pas facile à effrayer.

ROBERT, bas à Gustave.

Je ne suis pas ce que vous croyez. Je ne suis pas M. Bernard, et j'ai pris ce déguisement pour vous donner un avis salutaire.

GUSTAVE.

Vraiment ?

ROBERT.

M. Vincent a obtenu contre vous une prise de corps.

GUSTAVE.

Hein?

ROBERT.

Je sais bien qu'on n'arrête point après le soleil couché; mais il y a ici des huissiers en dominos noirs, qui n'attendent que le point du jour pour vous conduire en prison.

GUSTAVE.

Ah, ah! la plaisanterie est charmante. (A part.) Ah çà! se moque-t-il de moi? c'est que ce Vincent en est bien capable, et voilà une esclandre...

RONDON.

Ah, ah! monsieur Gustave, vous voilà mystifié.

ADOLPHE.

Vrai! Malgré toute ton audace, tu as un peu de la figure de Laurent.

ADÈLE.

Beau masque, moi j'aime beaucoup aussi que l'on me fasse peur. Veux-tu danser avec moi?

ROBERT.

Je ne danse pas très-bien; mais je vous serai peut-être plus utile qu'un beau danseur. J'ai accepté votre main (à voix basse) pour vous remettre cette lettre d'Adolphe, qu'on allait intercepter, et qui aurait tout découvert.

ADÈLE, s'éloignant avec effroi.

Ah! mon Dieu!

TOUT LE MONDE, s'empressant auprès d'Adolphe.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc?

ADÈLE.

Je suis près de me trouver mal.

RONDON.

Aussi vous demandez qu'on vous fasse peur.

ADOLPHE, à Robert.

Monsieur, je veux savoir ce que vous avez pu dire à mademoiselle.

ROBERT.

Non, Monsieur, parce que ça nous ferait peut-être une affaire, et vous savez bien que ce matin, à six heures, vous en avez déjà une plus pressée que la mienne; votre rendez-vous est à Vincennes.

ADOLPHE.

Voulez-vous bien vous taire.

ADÈLE, effrayée.

Ah! grand Dieu! à Vincennes! serait-il vrai? monsieur Adolphe? je vous défends de vous battre.

RONDON, à Adolphe.

Sont-ils drôles!

114.

Air : *C'est une trahison.* (Fragment de L'ÉPREUVE VILLAGEOISE.)

ADOLPHE, GUSTAVE, ADÈLE.

C'est une trahison, (ter.)
Et j'en aurai raison.

GUSTAVE.

M'outrager de la sorte,
C'est une trahison.

RONDON, bas à Gustave.

Mon cher, quand on s'emporte,
C'est qu'on n'a pas raison.

TOUT LE MONDE.

Il est vraiment fort drôle!
De grâce, attrapez-moi;
Il est bien dans son rôle.

TOUS, à Robert.

De grâce, attrapez-moi.

GUSTAVE, ADOLPHE.

Oui, vraiment, c'est fort drôle;
Mais bientôt, sur ma foi,
Il quittera son rôle.

TOUS, à Robert.

De grâce, attrapez-moi.

SAINT-FIRMIN.

Puisqu'ils le veulent, attrapez-les aussi.

ROBERT.

Tout à l'heure, chacun son tour.

RONDON.

Oui, oui, voilà assez de scènes de domino,
passons à d'autres; et pour commencer, si nous
nous mettons à table?

TOUS.

Il a raison : à table!

GUSTAVE.

Messieurs, la main aux dames.

AIR : *Folie.*

A table! (ter.)

Quel instant aimable

Et charmant!

A table! (ter.)

On nous attend.

(Tous les cavaliers donnent la main aux dames; arrivés à la
porte latérale, à gauche, ils s'arrêtent.)

SAINT-FIRMIN, à Gustave.

Ah çà! dites donc, comment entre-t-on dans la
salle à manger?

GUSTAVE.

Par la porte.

SAINT-FIRMIN.

Eh bien! viens donc l'ouvrir au moins; la porte
est fermée, et la clef n'y est pas.

GUSTAVE.

Comment, la clef n'y est pas?

AIR de *Marianne.*

J'en fais mon affaire.

ADÈLE.

A merveille,
Pour éveiller notre oncle au bruit.

13

GUSTAVE.

Un serrurier!

ADÈLE.

Mais tout sommeille,
Et l'on n'en trouve pas la nuit.

GUSTAVE.

Quel embarras!

SAINT-FIRMIN.

Point de repas!

Je vois, hélas!

Qu'on ne soupera pas.

(Tous se parlant à l'oreille.)

On ne soupera pas! on ne soupera pas!

RONDON.

Messieurs, n'imparte,

Cherchons main-forte

Pour assiéger

Cette salle à manger;

A ce blocus, moi, je m'obstine.

ROBERT.

Il ne saurait durer longtemps,

Puisque ce sont les assiégeants

Qui sont pris par la famine.

GUSTAVE.

Pardonnez-moi, Messieurs, l'on soupera, et je vais aviser... Comment les occuper pendant ce temps? (A Adolphe et Adèle.) Faites-les danser, je vous prie; qui danse soupe; allons, une petite anglaise.

RONDON.

C'est ça, pour nous mettre en appétit.

ROBERT, à Rondon.

Par exemple, cette farce-là est de vous?

RONDON.

Pas du tout; je vous jure que non.

ROBERT.

Laissez donc, je la trouve excellente.

SAINT-FIRMIN.

En place, en place.

(Au moment où l'on commence la première figure d'une anglaise, on entend sonner vivement une cloche; la contredanse s'arrête sur-le-champ.)

TOUS.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LAURENT.

LAURENT, accourant.

Ah! Monsieur, Monsieur, votre oncle...

ADÈLE.

Qu'y a-t-il donc?

LAURENT.

Il n'y est plus.

ADÈLE.

Grand Dieu!

LAURENT.

Il vient de lui prendre un accès; je crains que sa goutte ne remonte; il m'a recommandé d'aller vous éveiller; venez vite le voir.

GUSTAVE, ADÈLE, défaisant leurs costumes.

J'y cours.

ADOLPHE.

Oh! je ne vous quitte pas.

GUSTAVE.

Mes amis, mes chers amis, que je vous dois d'excuses!

ADÈLE.

Adieu, Mesdames, nous nous reverrons; nous causerons des événements de cette nuit. Je suis désolée; mais notre oncle avant tout. (Ils sortent.) Ah! grand Dieu! comment faire? Mon costume de bergère. Eh! vite! un peignoir. Ah! mon Dieu! mon Dieu! quelle soirée!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, HORS GUSTAVE, ADÈLE ET ADOLPHE.

SAINT-FIRMIN.

Il faut convenir que Gustave nous fait passer là une belle nuit; pas de danse...

RONDON.

Pas de souper.

SAINT-FIRMIN.

Un oncle malade; c'est fort gai.

ROBERT.

Messieurs et Dames, faites-moi donc un grand plaisir, s'il vous plaît.

TOUS.

Quoi donc?

ROBERT.

Ayez la bonté de me dire... Est-ce que nous nous sommes amusés?

SAINT-FIRMIN.

Ah diable la raillerie. Allons, Mesdemoiselles, les châles, les chapeaux, les vitelouras.

UN DOMINO, à Robert.

J'espère au moins qu'avant de nous séparer, Monsieur nous permettra de voir ses traits et de savoir à qui nous avons affaire?

SAINT-FIRMIN, à Robert.

Oh! tu ne peux leur refuser ce plaisir-là; c'est le seul qui leur reste.

RONDON.

D'autant plus qu'à présent l'incognito est inutile; il n'y a plus personne à mystifier.

ROBERT.

Vous croyez? Alors, regardez bien, et reconnaissez à qui vous avez eu affaire. (Il ôte son domino.) Eh bien?

SAINT-FIRMIN, regardant.

Eh! mais ce n'est pas lui, et je ne le connais pas.

TOUT LE MONDE.

Ni moi, ni moi, ni moi.

RONDON.

Comment, personne ne le connaît?

ROBERT.

Je vais vous dire pourquoi; c'est que c'est la première fois que vous me voyez. Vous vous attendiez peut-être à trouver quelqu'un de votre connaissance. Eh bien! c'est bon! ça fait toujours une petite attrape de plus. Mais en ma qualité de mystificateur, je ne pouvais pas, je ne devais pas vous être connu; c'en est été maladroit de ma part. Allons, allons, il est temps de se quitter; Mesdames, veuillez agréer... (En s'en allant.) Voilà donc cette salle à manger, objet de tant de vœux, sujet de tant de regrets! salut, trois fois salut... Eh mais! que vois-je? cette porte inaccessible s'ouvre d'elle-même.

DEUX DOMESTIQUES, en grande livrée, portant des flambeaux.

Ces dames sont servies!

SAINT-FIRMIN.

Allons, j'en étais sûr; encore un nouveau tour; ce souper qu'on croit perdu...

RONDON.

Et qu'on retrouve; c'est là le meilleur; je vous dis qu'on n'a pas le temps de respirer avec lui.

SAINT-FIRMIN.

Est-ce que nous nous mettrons à table sans Gustave et sa sœur; et cet oncle qui est malade?

ROBERT.

Bah! nous boirons à sa santé.

CHOEUR.

Ain : *Folie.*

A table! (*ter.*)
 Quel instant aimable
 Et charmant!
 A table! (*ter.*)
 On nous attend.

(Ils entrent tous dans la salle à manger.)

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, ADÈLE, ADOLPHIE.

GUSTAVE.

Cet imbécile de Laurent! faire un pareil tapage pour rien; nous n'avons seulement pas pu le voir; il était déjà rendormi.

ADÈLE.

Je ne suis pas fâchée que nous n'ayons pas été introduits. S'il avait distingué mon costume de bergère! Mais il paraît que tout le monde est parti. Eh bien! mon pauvre frère, quelle soirée! Nous devons tant nous divertir!

GUSTAVE.

Ne m'en parle pas. Je retrouverai ce domino noir, je verrai ce M. Bernard, avec ses avis et ses buisseries.

ADOLPHIE.

Et moi, je saurai qui l'a instruit de mes affaires et comment la lettre que je vous avais écrite se trouve entre ses mains.

ADÈLE.

Le fait est que c'est indigne.

GUSTAVE.

Ce qui me console, c'est qu'il est parti sans souper.

CHOEUR, dans la salle à manger.

AIR : *Folie, folie, folie.*

A boire! à boire!
 La gloire
 Est d'aimer le bon vin.
 A boire (*ter.*)
 Jusqu'à demain!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; RONDON, sortant de la salle à manger, un verre de champagne à la main.

GUSTAVE, ADÈLE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

RONDON.

Parfait, mon cher; le vin, les truffes; tout est exquis. Nous n'avons pas perdu pour attendre.

GUSTAVE.

Au moins, expliquez-vous.

RONDON.

C'est tout simple. La clef s'est retrouvée, la porte s'est ouverte, la table s'est garnie, les bouquets ont volé; vous devinez le reste.

ADÈLE.

Encore un tour de Bernard.

RONDON.

Juste. Il est d'une gaieté... C'est lui qui fait les honneurs de la table. Imaginez-vous qu'un autre masque a voulu joûter avec lui et commencer même quelques charges; mais on ne l'a seulement pas écouté. Quelle différence avec l'autre!

GUSTAVE.

De sorte que vous vous êtes bien divertis?

RONDON.

Parbleu! je le crois... Ils sont tous furieux là-dedans; ce diable d'homme n'a épargné personne, et ils ont la bonté de se fâcher; ils ne veulent pas comprendre que c'est un mystificateur. Tout à l'heure, sans avoir l'air de le connaître, il a raconté à Duval l'aventure de sa femme... ah, ah! et à moi-même, il a été jusqu'à me dire que j'é-

tais un pique-assiette. Qu'est-ce que ça me fait, puisque c'est un mystificateur ?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-FIRMIN, plusieurs convives.

SAINT-FIRMIN.

Ah ! l'on n'y peut pas tenir ; et ce monsieur avec son ton gouenard...

ADÈLE.

Comment ! monsieur Saint-Firmin, est-ce qu'il n'épargne pas même ses connaissances ?

SAINT-FIRMIN.

Moi, je ne le connais pas, et je vous avouerais que je ne sais ni qui l'a amené, ni comment il s'est introduit ici.

GUSTAVE.

Comment ! ce n'est pas toi ?

SAINT-FIRMIN.

Du tout ; et le plus singulier, c'est que tout à l'heure personne ne l'a reconnu.

GUSTAVE.

Comment ! il a ôté son masque ?

RONDON.

Eh parbleu ! pour souper... Mais le voici.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ROBERT.

ROBERT.

Eh bien ! tout le monde s'en va, et l'on me laisse seul à table.

ADÈLE.

Ah ! il a remis son masque.

ROBERT.

C'est que je vais m'en aller ; je suis pressé, voilà cinq heures passées, et à cette heure-là, la meilleure farce qu'on puisse faire, c'est d'aller se coucher.

ADOLPHE.

Un instant, Monsieur, vous ne nous quitterez pas ainsi, et vous me direz comment certaine lettre s'est trouvée entre vos mains.

ROBERT.

Non, Monsieur ; après souper, je ne dis plus rien.

GUSTAVE.

Il ne s'agit pas de plaisanter, Monsieur ; je veux savoir...

RONDON.

Vous voulez savoir... Sont-ils bons ! puisqu'on vous répète que c'est un mystificateur.

GUSTAVE.

Il n'importe, Monsieur, vous vous ferez connaître, ou vous nous direz de qui vous tenez tous ces renseignements.

PLUSIEURS DOMINOS.

Oui, nous l'exigeons tous.

ROBERT.

Eh ! Messieurs, ne vous fâchez pas ; il paraît que les petites particularités dont je vous ai entretenus, sont toutes vraies ou à peu près ; mais ce n'est pas à moi qu'il faut s'en plaindre, puisque c'est une personne de la société qui me les a toutes révélées.

SAINT-FIRMIN.

Un de nous ? cela n'est pas possible ; j'insiste pour qu'il nomme la personne.

TOUS.

Oui, oui, il faut qu'il la nomme.

ROBERT.

Eh bien ! puisqu'il faut vous le dire, je tiens tous ces détails de M. Rondon.

RONDON.

Moi, par exemple !

SAINT-FIRMIN, et tous les autres masques.

Comment, monsieur Rondon ! c'est vous qui nous arrangez ainsi ? c'est une horreur !

RONDON.

Ah çà ! ne plaisantons pas, et Monsieur va vous avouer....

ROBERT.

Oh ! j'avoue que vous êtes un excellent compère.

(On entend sonner une demie.)

ADOLPHE, regardant à sa montre.

Ah ! mon Dieu ! six heures dans l'instant. (A Gustave.) Et notre rendez-vous ! et reconduire ces dames !

FANFARE.

Mon lieutenant, voilà six heures, et vous savez que le devoir m'appelle.

GUSTAVE.

Messieurs, Mesdemoiselles, je vous souhaite bien le bonsoir.

(Ils vont pour sortir.)

(La porte à deux battants du fond et les portes latérales se ferment, et l'on entend en dehors le bruit des verrous.)

RONDON.

Eh bien ! il y a donc un sort jeté sur toutes les portes ?

GUSTAVE.

Par exemple, c'est trop fort ; deux fois la même plaisanterie.

FANFARE.

Qui sonnera le boute-selle pour moi ?

ADOLPHE.

Quand il s'agit d'une affaire d'honneur.

FANFARE.

Air : *Ces postillons.*

A l'instant il faut que je sorte.

ADOLPHE.

Et moi de même, on m'attend ce matin.

ROBERT, s'asseyant dans un fauteuil.

Nul ne m'attend, et pour moi, peu m'importe;
Je resterais ici jusqu'à demain.

Souper divin, femme aimable et sensible,
Bal enchanteur, soins empressés et doux.

(A Gustave.)

Ab! Monsieur, il est impossible
De sortir de chez vous.

GUSTAVE, vivement et très-haut.

Finissons, Monsieur; nous ne sommes point vos dupes; vous seul êtes l'auteur d'une plaisanterie aussi déplacée, et je vous conseille à l'instant...

ROBERT.

Moi, Monsieur, je vous conseille de ne pas parler trop haut. Si votre oncle qui est malade allait vous entendre...

GUSTAVE.

Monsieur, il ne s'agit point ici de mon oncle.

ROBERT, reprenant sa voix naturelle.

Au contraire, Monsieur, et c'est ce qui vous trompe; vous ne savez peut-être pas qu'il est des oncles qui ne sont pas aussi simples qu'ils veulent bien le paraître; moi qui vous parle, j'en ai connu un entre autres qui était bien l'homme le plus singulier; il était assez ridicule pour trouver mauvais qu'on vint chez lui s'emparer de sa maison à son insu, et qu'on bût son vin sans sa permission.

ADOLPHE.

O ciel! ce serait...

ADÈLE.

Quelle voix!

ROBERT, gaiement.

Ce n'est pas que je n'aie connu aussi des oncles, et j'étais assez de leur avis, qui, après avoir prouvé par une petite vengeance qu'on avait tort de les prendre pour des sots et de dissimuler avec eux, devenaient les meilleures gens du monde et remerciaient leurs neveux d'avoir bien voulu leur permettre de s'amuser à leurs dépens. Si ces oncles lisaient des lettres écrites à leur nièce, c'est que ces lettres étaient du futur que depuis longtemps ils lui destinaient en secret, et dont ils avaient soin d'arranger l'affaire toutes les fois qu'elle pouvait l'être avec bonheur.

ADOLPHE.

Monsieur!

GUSTAVE.

Vous seriez?...

ROBERT, ôtant son masque.

Je suis M. Bernard; comment! vous me reconnaissez? vous êtes le seul de la société.

ADÈLE.

Mon cher oncle, nous qui croyions nous divertir sans que vous le sussiez, c'est vous qui avez eu tous les plaisirs du bal.

ADOLPHE.

Vous avez ri à nos dépens.

ROBERT.

Écoutez donc; l'état de mystificateur a ses désagrémements, mais il a aussi son bon côté; et quand, à la prière de M. Rondon, j'ai consenti à le devenir, je ne lui ai pas promis que je jouerais le rôle de mystifié; on vient au bal, c'est pour s'amuser; n'est-ce pas, monsieur Rondon?

SAINT-FIRMIN.

Et quel est donc ce monsieur que nous avons reçu si mal et qui nous a paru si emuyeux?

RONDON.

Là, vous allez voir que c'est le vrai M. Bernard, le mystificateur à la mode.

ROBERT.

Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens du monde.

RONDON.

Moi qui l'avais promis pour un déjeuner de garçons; il a dû s'en aller furieux.

GUSTAVE.

Oui, mais au moins il a soupé.

ROBERT.

Coquin! je t'entends; tu veux aller te mettre à table; c'est terrible d'avoir faim après un souper comme celui que tu nous as donné. Mais ces dames doivent être fatiguées, elles ont tant dansé! et comme cette soirée pourrait leur faire perdre le goût du bal, je veux leur en donner un, moi, le jour de la mi-carême; et quoiqu'à leur âge le fruit défendu ait bien des attrait, je suis sûr qu'elles préféreront le bal de l'oncle à celui du neveu.

VAUDEVILLE.

AIR de Darondeau.

ROBERT.

Si de mon humeur indiscrette
J'exerçai la malignité,
Si j'ai dérangé votre fête,
Si j'ai troublé votre gaieté,
Point de rancune, je vous prie;
Pardonnez-moi, mes bons amis,
Ma petite supercherie;
Sous le masque tout est permis.

GUSTAVE.

Du temps l'irréparable outrage
 Chez nous se repare aisément :
 On déguise un ancien visage
 Avec du rouge, avec du blanc ;
 Et par cette ruse innocente,
 Malgré soixante ans accomplis,
 On ne m'en donne plus que trente :
 Sous le masque tout est permis.

SAINT-FIRMIN.

Au bal, sous l'habit de Pyrame,
 D'une Thisbé je suis les pas :
 Cette Thisbé c'était ma femme,
 Qui ne me reconnaissait pas.
 Par une double inadvertance,
 Nous nous jurons d'un ton épris,
 Amour, fidélité, constance :
 Sous le masque tout est permis.

RONDON.

Dans nos modes tout se déguise ;
 Tout se déguise en nos festins :
 Où trouver, hélas ! la franchise ?
 On n'en voit plus même en nos vins :
 Grâce au flacon qui l'accompagne,
 Et grâce au cachet qu'il a pris,
 Le surène devient champagne :
 Sous le masque tout est permis.

ADÈLE, au public.

On le sait bien, tout ce qu'on donne
 Pendant l'année est excellent,
 On sait que chaque pièce est bonne :
 En carnaval, c'est différent.
 Le goût accorde des dispenses,
 Et si nos auteurs en ont pris,
 Pardonnez-leur quelques licences :
 Sous le masque tout est permis.







CAROLINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 15 mars 1819,
et reprise le 30 décembre 1820, sur le théâtre du Gymnase dramatique.

En Société avec M. Ménessier.



Personnages.

M. DE SAINT-GÉRAN.
CAROLINE.
MARIANNE.
LÉON, neveu de Saint-Géran.



DERVILLE, ami de Léon.
SAINT-ERNEST.
VALENTIN, valet de Saint-Géran.

Le théâtre représente un salon élégant, dont les croisées donnent sur un parc. Une porte au fond, deux latérales; une table, plusieurs corbeilles de fleurs; une redingote est étendue sur un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Dans l'appartement à gauche, dont la porte est ouverte, on entend chanter.)

CHOEUR d'Un jour à Paris.
Mes amis, peut-on vivre un jour,
Sans boire et sans faire l'amour,
Sans boire
Et sans faire l'amour!

VALENTIN, sortant d'une serviette sous le bras.

C'est ça, voilà qu'ils chantent, et de fameuses chansons; si on les entendait; heureusement ils m'ont renvoyé, je ne suis pas fâché de prendre l'air; tout ce vin de Champagne qu'ils ont bu me porte à la tête.

AIR du vaudeville des Maris ont tort.
Ces messieurs en prennent à l'aise;
Mais moi, j'aime peu les repas
Où l'on est derrière une chaise,
Et la serviette sous le bras.
Il faut n'avoir d'yeux ni d'oreilles;
Et le plus dur, si l'on m'en croit,
C'est de déboucher les bouteilles,
Quand c'est un autre qui les boit.

(On entend de nouveau.)
Mes amis, peut-on vivre un jour, etc.

SCÈNE II.

VALENTIN, CAROLINE, sortant de la porte à droite.

CAROLINE.

Ah! mon Dieu, quel tapage!

VALENTIN.

Dam! un déjeuner de garçons, ça n'est pas comme un goûter de demoiselles; et je suis bien sûr que, dans votre couvent, vous ne faisiez pas tant de bruit; vous surtout, Mademoiselle, qui êtes la tranquillité même; car depuis huit jours que vous êtes ici, à peine si l'on vous a entendue parler.

CAROLINE, à part.

Et Valentin, qui fait aussi des observations.

VALENTIN.

Mais voyez-vous, tout est relatif, et pour une douzaine d'officiers qu'ils sont là-dedans, il n'y a certainement, en fait de tapage, que ce qui est indispensable.

CAROLINE.

Je craignais que cela n'incommodât mademoiselle de Saint-Géran qui a sa migraine.

VALENTIN.

(Il va prendre la redingote.)

C'est vrai, c'est aujourd'hui; car elle est de migraine de deux jours l'un, et de mauvaise humeur tous les jours.

CAROLINE, à Valentin qui fouille dans la poche de la redingote.

Eh bien! que faites-vous donc là?

VALENTIN.

C'est une liste de commissions que M. Léon, mon maître, m'a données, et qu'il m'a dit que je trouverais dans la poche de sa redingote. Ce doit

être ce papier; il n'y en a pas d'autres; mais il n'y a qu'une difficulté, c'est que ce matin, je suis sûr que je ne savais pas lire, et je ne crois pas que depuis... si Mademoiselle voulait me rendre le service...

CAROLINE.

Volontiers. (Elle lit.) « Serait-il vrai, mon cher » Léon... » Mais c'est une lettre!

VALENTIN.

N'importe, les commissions y sont sans doute écrites.

CAROLINE, lisant.

« Serait-il vrai, mon cher Léon, que tu con- » sentisses à épouser la ridicule et sottie petite per- » sonne qu'on te destine ?... » C'est de moi qu'il s'agit.

(On entend en dehors.)

Holà! Valentin, le café.

VALENTIN.

Ah! mon Dieu! C'est le café et la liqueur; j'y cours. Lisez toujours, Mademoiselle, vous me direz...

(Il entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE III.

CAROLINE, seule, continuant à lire.

« Elle n'est pas trop mal si l'on veut; mais » quelle tournure, et quel esprit! je l'aurais crue » muette, sans les *oui, Monsieur, et non, Mon-* » *sièur*, qui ont fait l'aliment de la conversation; » rappelle-toi le bal d'avant-hier, je l'ai invitée » par égard pour toi, et elle m'a demandé si l'an- » glaise n'était pas une valse; que dis-tu de son » éducation? » Ah! mon Dieu, c'est vrai; je m'en souviens: je suis perdue de réputation.

(Lisant.)

« Nos pères pouvaient se contenter de bonnes » ménagères; dans ce siècle-ci, il nous faut, à » nous autres, des femmes d'esprit. Je viens de » recevoir de la petite baronne une lettre admi- » rable; c'est pétillant de style; il y a même du » trait: cette femme-là aurait tourné le couplet si » elle avait voulu.

» Ton ami,

» DERVILLE. »

Derville! c'est ce monsieur qui était si singulièrement habillé, et que j'ai pris pour un Anglais! Il me parlait toujours de Paris et de Tortoni. Qu'y pouvais-je comprendre? Je suis bien malheureuse; élevée par les soins de M. de Saint-Géran, mon généreux protecteur, mais seule, sans guide, dans ce monde où j'entre pour la première fois, je ne puis, malgré mes efforts, vaincre ma timidité, et cependant si j'osais parler! Ah!

d'après tout ce que je vois, que les réputations coûtent peu, et qu'on est homme d'esprit à bon marché!

Air: *Est-ce ma faute à moi* (de LA REINE DE HOLLANDE).

Léon semble éviter mes pas,
Et craindre ma présence;
Il prend toujours mon embarras
Pour de l'indifférence.
Mon trouble même aurait, je croi,
Dû me faire comprendre.
Hélas! est-ce ma faute, à moi,
S'il ne sait pas m'entendre?

SCÈNE IV.

CAROLINE, MARIANNE.

CAROLINE.

Ah! c'est vous, Marianne?

MARIANNE.

Oui, Mademoiselle, j'ai congé aujourd'hui; comme je suis la dame de compagnie de mademoiselle de Saint-Géran, ses jours de migraine sont mes bons jours, et je viens vous annoncer une nouvelle, c'est que, pour célébrer l'arrivée de M. de Saint-Géran, son frère et votre tuteur, il y aura ce soir une grande fête et un bal.

CAROLINE.

Ah! mon Dieu! encore un bal, je suis perdue.

MARIANNE.

Eh bien! vous n'êtes pas contente? par exemple, vous êtes la première délaissée à qui un bal fasse de la peine.

Air: *Tenez, moi je suis un bon homme.*

C'est dans un bal que l'on peut plaire:
Dans un bal on trouve un mari;
Puis on parle au père, à la mère,
On s'arrange, tout est fini.
A l'église on roule en carrosse:
Et par un honneur sans égal,
Le bal a fait venir la noce,
La noce fait venir le bal.

Et ainsi de suite, il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

CAROLINE.

Est-ce que tous ces messieurs y seront?

MARIANNE.

Cela va sans dire, M. Léon les a tous invités, et des belles dames, des demoiselles! Mais je conçois que vous ne serez pas à votre aise au milieu de tout ce monde-là. Parce que quand on a un air un peu gauche... mais ça n'est pas de votre faute; on a de l'esprit ou on n'en a pas, on vient au monde avec ça, et l'on ne peut pas se refaire; c'est ce qu'ils ne veulent pas comprendre; aussi moi, je vous ai prise en amitié.

CAROLINE.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, mademoiselle Marianne.

MARIANNE.

Voyez-vous, quand mademoiselle de Saint-Géran, ma marraine, m'a prise auprès d'elle, j'étais presque une paysanne; il est vrai que moi, je ne manquais pas d'intelligence; et puis j'avais tant d'envie de devenir une grande dame; car, c'est à cela qu'il faut penser, et une demoiselle ne doit songer qu'à son établissement, parce qu'une fois qu'elle est mariée, c'est tout.

CAROLINE.

Eh! qui vous a si bien instruite?

MARIANNE.

Oh! j'ai bien vu par moi-même: quand on a l'envie d'apprendre, on observe, on examine; dès que deux personnes parlent ensemble, je suis de là (avançant la tête) et puis j'ai lu de bons livres; tenez, j'en ai lu un qui porte mon nom: *Marianne*; c'est une petite fille qui finit par épouser un grand seigneur; pourquoy ne m'en arriverait-il pas autant? en voilà trois ou quatre que je lis, et ça se termine toujours par là; ainsi...

CAROLINE.

Et c'est là-dessus que vous comptez?

MARIANNE.

Sans doute, et ça a déjà commencé. Une aventure, juste comme dans le livre; vous savez bien l'allée du canal où nous allons souvent nous promener, et le gros chêne au pied duquel nous nous asseyons? J'y ai trouvé un billet adressé à la belle solitaire; à moi: *si l'amour fait tout excuser...*

CAROLINE.

Et de qui était-il?

MARIANNE.

Pardi! d'un inconnu, c'est toujours d'un inconnu, ça ne peut pas même être d'une autre personne.

AIR: *Mon Galoubet.*

Sans se nommer,

Sans s'exprimer;

A la fin pourtant tout s'exprime;

Et ces messieurs de grand renom,

Ces princesses que l'on opprime,

Les meurtriers et la victime,

Ça n'a pas d'nom. (4 fois.)

Ça n'a pas d'nom, (bis.)

La façon dont on les promène;

Et l'oncle cruel qui dit: Non!

Et jusqu'aux enfants qu'on amène,

Qui n'ont ni parrain, ni marraine,

Ça n'a pas d'nom. (4 fois.)

Aussi j'ai répondu en conséquence.

CAROLINE.

Vous avez répondu?

MARIANNE.

Il le faut bien; c'est toujours ainsi que ça commence, et vous allez voir maintenant les déclarations et les aventures; ça ne peut pas man-

quer d'arriver, ainsi qu'un bon mariage, et je vous tiendrai au courant parce que ça pourra vous servir dans l'occasion quand vous voudrez vous établir.

CAROLINE.

Je vous en dispense, et si vous pouviez seulement trouver un moyen pour m'empêcher de paraître à ce bal; si j'osais m'adresser à M. Léon.

MARIANNE.

Voulez-vous que je m'en charge?

CAROLINE.

Non, mon Dieu, non. (A part.) Cette petite fille se mêle de tout... Le voici. (A Marianne.) Il me semble que si vous me laissiez, j'aurais plus de courage.

MARIANNE.

Non; au contraire, je viendrai à votre secours.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTES, LÉON, sortant de l'appartement à gauche.

LÉON.

En vérité, il n'y a pas de raison pour qu'on sorte de table. Ce Derville les retient avec ses fades plaisanteries... Ah! voici cette pauvre Caroline! qu'elle est jolie! et pourquoi faut-il?... Eh bien! ils ont beau dire, il y a des moments où ces yeux-là semblent annoncer de l'esprit. Ah! quel dommage! Allons, sortons.

(Il salue Caroline, et s'éloigne.)

CAROLINE.

Eh bien! il s'éloigne, et sans m'adresser la parole. C'est la première fois.

MARIANNE.

Comment! vous ne lui parlez pas!

CAROLINE.

Puisqu'il s'en va.

MARIANNE.

Eh bien! il faut l'arrêter. (Appelant.) Monsieur Léon! Monsieur!

CAROLINE, voulant l'en empêcher.

Mais non... mais je vous en prie... c'est insupportable!

MARIANNE.

C'est mademoiselle qui voudrait vous parler.

LÉON, revenant.

Serait-il vrai? et serais-je assez heureux...

CAROLINE.

Non, Monsieur, non certainement; je suis désolée qu'on vous ait retenu; c'est mademoiselle.

MARIANNE.

C'est mademoiselle. Eh bien! une autre fois, faites vos commissions vous-même; dame! c'était pour vous faire plaisir.

LÉON.

Il est donc vrai que c'est par vos ordres ?

CAROLINE.

Moi, Monsieur ; non, assurément ; je ne me serais pas permis...

LÉON, à part.

Allons, il est impossible de rien comprendre à sa conduite ainsi qu'à ses discours.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; DERVILLE, SAINT-ERNEST, PLUSIEURS OFFICIERS, dont quelques-uns tiennent encore leur serviette, d'autres des verres de liqueur.

DERVILLE.

Mon ami, le champagne de ton oncle est délicieux. (À Caroline, qui veut s'en aller.) Eh ! quoi, Mademoiselle, nous vous faisons fuir ? ah ! restez, je vous en supplie.

CAROLINE, à part.

J'aurais pourtant bien voulu m'en aller. (À Marianne.) Mais c'est peut-être malhonnête.

MARIANNE.

Oh ! sans doute, ce serait malhonnête.

DERVILLE, bas, aux autres officiers.

C'est le génie en question ; vous allez entendre une conversation dont je vais vous indiquer d'avance les répliques : *Oui, Monsieur ; non, Monsieur ;* nous ne sortirons pas de là. (Allant à Caroline.) Oserais-je demander à mademoiselle si elle ne s'est point ressentie des fatigues du dernier bal ?

CAROLINE.

Non, Monsieur.

DERVILLE.

Et aurons-nous le plaisir de vous voir ce soir ?

CAROLINE.

Oui, Monsieur.

DERVILLE, regardant les autres officiers, d'un air d'intelligence.

C'est que ces messieurs avaient l'air d'en douter. Vous voyez que je ne vous ai pas trompés, et mademoiselle ne nous privera pas, je l'espère, de l'avantage de danser l'anglaise avec elle ?

CAROLINE.

Non, Monsieur.

LÉON, bas à Derville.

Derville, de grâce.

DERVILLE.

Ah çà ! nous comptons sur un bon orchestre, car à Paris, maintenant, l'on vous exécute une boulangère comme un concerto. Je ne conçois pas comment, au dernier bal, vous n'aviez pas de galoubet. Quand on aurait dû faire venir Colmet en poste. Un orchestre sans galoubet ! je vous de-

mande, Mademoiselle, si jamais vous avez rien vu de plus impertinent.

CAROLINE, Je regardant de la tête aux pieds.

Oui, Monsieur.

(Elle fait la révérence et sort avec Marianne.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, hors CAROLINE et MARIANNE.

DERVILLE, un peu déconcerté.

Allons, celui-là a de l'intention ; je ne sais pas si c'est de sa faute.

LÉON.

Derville, encore une fois, finis, ou nous nous fâcherons.

DERVILLE.

Ah çà ! peut-on voir un plus mauvais caractère ? Je fais les honneurs de chez lui ; je sue sang et eau pour être aimable et soutenir la conversation. Il est vrai que j'étais secondé, sans cela !... Eh bien ! mes amis, je m'en rapporte à vous, et je vous demande si nous pouvons lui laisser contracter un pareil mariage. Moi, d'abord, je forme opposition. Que diable ! mon ami, tu ne te maries pas pour toi seul ; il faut un pen songer à nous.

AIR du vaudeville de *Partie carrée*.

Oui, nous vivrons toujours amis, j'espère,

Ainsi qu'au temps où nous étions garçons ;

Et ce sera pour nous un jour prospère,

Quand chez toi nous te trouverons ;

Mais pour aller, ou d'autres cas semblables,

S'il te faut absenter, hélas !

Qu'au moins chez toi nous trouvions femme aimable,

Quand tu n'y seras pas. (Ter.)

LÉON.

Je vois que cette pauvre Caroline est condamnée, et que j'espérais en vain la défendre ? Mais tu aurais dû songer au moins que sa timidité...

DERVILLE.

Sa timidité ! moi, je la soutiens très-vive et très-romanesque, et j'en ai des preuves. Où en serais-tu si tu n'avais pas en moi un ami véritable ? Mais ce n'est pas après un déjeuner comme celui que tu viens de nous donner, que je voudrais te cacher quelque chose. Eh bien ! depuis quelque temps, je désirais savoir, dans ton intérêt, si le style de ta prétendue répondait à son dialogue ; j'avais remarqué, au bout de l'allée du canal, un gros chêne, où elle allait souvent s'asseoir ; j'y ai déposé un petit billet insignifiant, de ces déclarations de portefeuille.

SAINT-ERNEST.

Est-ce celle qui commence par *si l'amour fait tout excuser* ?

DERVILLE.

C'est cela, moi, je n'en ai qu'une, c'est toujours la même, et j'en ai reçu la réponse suivante.

LÉON.

Elle a répondu ?

DERVILLE.

Deux lignes qui peuvent servir de modèle dans le genre épistolaire. (Lisant.) « Que l'inconnu se fasse connaître, et il trouvera un cœur sensible. »

SAINT-ERNEST.

Que l'inconnu se fasse connaître !

DERVILLE.

Il me semble utile d'aller aux voix, le mariage est cassé à l'unanimité. Mais voyons d'abord, pourquoi te maries-tu, car, s'il n'y a pas de nécessité...

LÉON.

Je vous répète que je dépends de mon oncle, que je n'ai d'autre patrimoine que des dettes, et chaque jour, vous le savez, j'augmente mon patrimoine d'une manière effrayante. Vous ne raisonnez pas assez solidement vous autres; vous ne pensez pas que ces excellents déjeuners, c'est mon oncle qui les donne; que ces parties de plaisir, c'est lui qui les paye; que nos folies, c'est lui qui les répare; et dans ce siècle-ci, Messieurs, l'on ne peut trop estimer les oncles payants.

DERVILLE.

L'observation est juste; continue.

LÉON.

Quoique mon oncle soit resté garçon, il veut absolument qu'on se marie; il ne parle que de mariage, il ne vante que le mariage, et c'est pour cela qu'il veut me faire épouser Caroline.

DERVILLE.

Eh bien ! déclare-lui que tu ne peux pas.

LÉON.

Oui; mais quelle excuse lui donner ?

DERVILLE.

Parbleu ! il n'en manque pas; dis-lui que tu en aimes une autre, nous allons t'en trouver une.

LÉON.

Vous ne le connaissez pas; il irait sur-le-champ la demander pour moi à ses parents, et demain il faudrait signer le contrat. Oh ! vous n'avez pas idée de son activité en fait de mariage, et vous serez bien heureux, vous qui parlez, si vous sortez d'ici avec votre liberté.

DERVILLE.

Comment, on n'est pas ici en sûreté ? Eh bien ! écoutez. Une inclination malheureuse, un choix disproportionné. J'ai ce qu'il te faut sous la main ! la camériste de ta tante, mademoiselle Marianne; il ne te forcera pas, j'espère, à l'épouser.

LÉON.

Eh bien ! après ?

DERVILLE.

Après, après. Tu ne peux pas te marier tant

que tu en aimes une autre. Cette autre, il est vrai, n'est pas digne de toi; tu en conviens le premier, et tu ne demandes qu'à te guérir d'une passion fatale; mais il te faut du temps.

LÉON.

J'y suis; un an, deux ans; je peux même être incurable, et me voilà, comme mon oncle, garçon toute ma vie.

DERVILLE.

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Ta flamme ne sera guérie,
Hélas ! qu'avec ton dernier jour;
Et pour peu qu'on te contrarie,
Tu peux même mourir d'amour.

LÉON.

L'en menacer serait folie;
Jamais on n'en meurt ici-bas,
Car c'est la seule maladie
Que les docteurs ne traitent pas.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

VALENTIN.

Alerte ! alerte ! c'est monsieur votre oncle, sa voiture entre dans la cour, et la journée sera bonne, car je l'ai entendu qui groudait entre ses dents.

DERVILLE.

Sauve qui peut !

LÉON.

Ah çà ! je compte sur vous pour dîner et pour la fête de ce soir; mon oncle est bonhomme au fond, et n'a contre lui que son système conjugal. D'ailleurs, si vous avez peur, dites que vous êtes mariés.

DERVILLE ET LES AUTRES.

Air : *On m'avait vanté la quinguette.*

De la prudence et du courage,
Et, crois-moi, nous réussirons;
Hardiment soutiens l'abordage,
Tiens-toi ferme, nous nous sauvons.

(Seul.)

Pour marier chacun, je pense
Que ton oncle, dans ce pays,
Devrait établir une agence
Dont nous serions tous les commis.

TOUS.

De la prudence et du courage, etc.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE IX.

LÉON, SAINT-GÉRAN.

SAINT-GÉRAN entre d'un air de mauvaise humeur, et se promène quelque temps sans rien dire.

La belle chose qu'un garçon en voyage ! Des domestiques négligents, aucun soin; tous mes paquets en désordre. Si l'on avait là une femme; et

ici, personne pour me recevoir... Ah! c'est vous, monsieur mon neveu?

LÉON.

Oui, mon oncle, enchanté de vous revoir.

SAINT-GÉRAN, brusquement.

Et moi aussi. (Continuant.) J'aurais trouvé là bon feu, visage agréable, une bonne bergère, une robe de chambre et des pantoufles fourrées, toutes prêtes au coin du feu.

LÉON.

Mais, mon oncle, voulez-vous qu'à l'instant même?...

SAINT-GÉRAN.

Eh! non, Monsieur, c'est inutile; je n'ai pas besoin de feu au mois d'août; mais je dis que les soins, les égards et les pantoufles fourrées sont des douceurs auxquelles il faut qu'un garçon renonce pour toute sa vie; prenez leçon sur moi, et profitez. Comment se porte votre future? Comment la trouvez-vous?

LÉON.

Fort jolie, assurément.

SAINT-GÉRAN.

Je l'aurais parié; depuis six ans que je l'ai mise au couvent, et que je ne l'ai vue, elle doit être bien changée et bien embellie. Ce doit être un ange, si elle ressemble à son père. L'pauvre colonel! c'était un brave, celui-là, nous le savions tous, et l'ennemi aussi.

Air de *Lantara*.

Oui, pour tout bien, à sa famille,
Il n'a laissé que son nom, ses exploits;
Un brave méritait sa fille,
Et c'est de toi que j'ai fait choix. (bis.)
Mais je connais déjà, malgré ton âge,
Ton cœur, ton courage... en un mot,
La gloire est son seul héritage, j bis.
Et tu sauras ajouter à sa dot.

Oui, Monsieur; vous serez heureux, et moi, je ne serai plus seul; car vos enfants seront les miens, et ils auront tout mon bien.

LÉON.

Mon cher oncle, combien je suis touché de tant de bontés! mais, dites-moi pourquoi, vous, qui détestez autant le célibat, ne songez-vous pas vous-même?...

SAINT-GÉRAN.

Pourquoi, Monsieur? Parce que celui qui se marie pas à votre âge est un fou, et celui qui se marie au mien est un sot. Vous entendez bien que je ne connais; la femme que je prendrais aurait toujours trop d'esprit, et avec une femme qui réfléchit et qui raisonne je serais perdu; car, à coup sûr, ses réflexions ne seraient pas à mon avantage.

LÉON.

Je comprends, mon oncle,

SAINT-GÉRAN.

C'est fort heureux! Je ne dis pas si j'avais rencontré l'ignorance et la simplicité que je cherchais; mais où les trouver maintenant? avec l'éducation qu'on donne aux demoiselles. Vous, c'est différent, vous n'êtes pas dans le même cas, et rien ne s'oppose à votre bonheur.

LÉON.

Eh bien! mon oncle, c'est ce qui vous trompe, il y a un obstacle insurmontable; vous êtes trop généreux pour contrarier mon inclination, et je ne puis épouser Caroline, puisque j'en aime une autre!

SAINT-GÉRAN.

Comment! morbleu! j'en apprendis là de belles. Et moi, j'entends que vous n'en aimez pas d'autre, et que vous aimez Caroline. Eh! pourquoi, s'il vous plaît, ne l'aimeriez-vous pas?

LÉON.

Mais mon oncle, on n'est pas maître...

SAINT-GÉRAN.

Si, Monsieur.

Air: *Quand une Agnès devient victime*.

A sa présence, à sa personne,
Bientôt vous vous habituez;
Elle vous plaira, je l'ordonne,
Et dans huit jours, vous l'aimerez!

LÉON.

Vous prétendez qu'un homme sage
Devienne amoureux tout exprès.

SAINT-GÉRAN.

Oui certes, Monsieur, à votre âge,
Moi je l'eiais quand je voulais.

LÉON.

Et moi, je vous déclare que cela m'est impossible; je ne pourrai jamais m'habituer à un tel caractère, et encore moins à un tel esprit. Interrogez-la vous-même, et vous verrez si c'est la femme qui me convient.

SAINT-GÉRAN.

Qu'est-ce à dire?

LÉON.

Nul maintien, nulle tenue. L'ignorance, la simplicité même.

SAINT-GÉRAN.

Comment! comment! Serait-il vrai? Répétez-moi donc un peu cela.

LÉON.

Oui, mon oncle, je vous répète que c'est la gaucherie personifiée.

SAINT-GÉRAN.

Vraiment!

LÉON.

Ne sachant ni parler ni répondre.

SAINT-GÉRAN.

Serait-il bien possible?

LÉON.

N'ayant pas le moindre usage, pas la moindre habitude du monde.

SAINT-GÉRAN.

C'est à merveille.

LÉON.

Enfin, d'une nullité d'esprit...

SAINT-GÉRAN.

Allons, tranchons le mot, tu crains de dire qu'elle est...

LÉON.

Je n'aurais pas osé.

SAINT-GÉRAN.

Il n'y a pas de mal, il n'y a pas de mal. Je vois cela d'ici. Comment ! diable ! mais c'est un trésor que cette femme-là ; et moi, qui, sans en connaître le prix, allais la sacrifier. Allons, puisque tu ne l'aimes pas, je te pardonne. Nous arrangerons cette affaire-là. (Appelant.) Holà ! quelqu'un ! Cherchez mademoiselle Caroline, et dites-lui que je serais enchanté de la voir. Quant à toi, voyons un peu quelle est ton inclination, car je veux que tout le monde soit heureux, et dès demain je te marie.

LÉON, à part.

Nous y voilà. (Haut.) Mon cher oncle, je suis indigne de vos bontés ; je ne puis pas espérer que celle que j'aime puisse jamais vous plaire. Je combattrai, je surmonterai ma passion. Je ne vous demande que du temps, beaucoup de temps pour me guérir.

SAINT-GÉRAN.

C'est égal ; je veux savoir...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MARIANNE.

MARIANNE, dans le fond.

Comment ! il est vrai que Monsieur est arrivé ?

LÉON.

Eh bien ! mon oncle, dussé-je rougir à vos yeux, il faut donc vous l'avouer ! C'est cette petite fille que ma tante a élevée ; c'est Marianne que j'adore.

MARIANNE, à part.

Ah ! mon Dieu ! c'est lui qui a écrit le billet ; M. Léon est l'inconnu.

SAINT-GÉRAN.

Comment ! il serait possible ? une petite paysanne sans éducation.

MARIANNE.

Tiens, par exemple, est-il malhonnête !

SAINT-GÉRAN.

Et comment cet amour-là l'est-il venu ?

LÉON.

Je ne vous dirai pas. C'est l'amour le plus prompt, le plus inconcevable.

SAINT-GÉRAN.

Et mon imbécile de sœur, qui là, devant ses yeux !...

LÉON.

Elle n'a rien vu ; et même, je vous jure qu'il était impossible qu'elle pût rien voir.

MARIANNE.

Pardi ! puisque moi-même...

SAINT-GÉRAN.

Tu avais donc perdu la tête ?

LÉON.

J'en conviens.

MARIANNE.

C'est là de l'amour !

LÉON.

Air : *Sans mentir.*

Respectez l'amour funeste,
Dont le souvenir m'est cher.

MARIANNE.

Il va faire, je l'atteste,
Quelque coup à la Werther.

SAINT-GÉRAN.

Mais je crains, Dieu me pardonne,
Qu'il ne parle franchement ;
Il faut donc qu'il deraisonne.

MARIANNE, à part, dans le fond.

Où, car il a l'air, vraiment,
D'un roman (*bis*) imite de l'allemand.

Que je le plains !

SAINT-GÉRAN.

Allons, il n'y a pas à hésiter ; il faut mettre fin à une pareille folie, et pour commencer, je vais renvoyer cette petite fille à ses parents, et écrire qu'ou vienne la reprendre.

(Il entre dans le cabinet.)

MARIANNE, approchant doucement de Léon.

Ah ! Monsieur, que c'est bien à vous ! j'ai tout entendu, et je ne me serais jamais doutée d'un amour aussi désordonné que celui-là.

LÉON.

Comment ! vous étiez là !

MARIANNE.

Où. Nous aurons bien des obstacles, c'est toujours comme ça. Mais il ne faut pas que cela vous effraye. Nous avons le chapitre des oncles barbares et des parents inflexibles ; mais ça finit toujours par s'arranger. Quant à moi, vous pouvez compter sur la fidélité ordinaire, et sur la constance de rigueur.

(Elle sort.)

LÉON.

Parbleu ! la rencontre est excellente.

SAINT-GÉRAN.

Tiens, fais partir cette lettre.

LÉON.

Où, oui, mon oncle ; je me retire. (A part.)

Allons, tout a réussi au gré de mes vœux, et cependant je suis moins content que je ne l'aurais cru.

(En s'éloignant il salue Caroline qui entre.)

SCÈNE XI.

SAIN-GÉLAN, CAROLINE.

CAROLINE.

Il s'en va; tant mieux ! il ne verra pas que j'ai pleuré.

SAINT-GÉLAN.

Elle est en effet fort bien. Approchez, Caroline, je voulais vous nuir à mon neveu; mais il refuse votre main.

CAROLINE, à part, douloureusement.

Il est donc vrai !

SAINT-GÉLAN.

Je ne puis lui en vouloir, il m'a avoué qu'il en aimait une autre, et les inclinations sont libres; qu'en dites-vous ?

CAROLINE.

Ce que vous voudrez.

SAINT-GÉLAN.

Comment ? ce que je voudrai ; (à part, d'un air approbatif.) c'est bien. (Haut.) Je vous demandais si cette résolution vous affligeait ?

CAROLINE.

M'affliger ! non, rien maintenant ne peut m'affliger.

SAINT-GÉLAN, à part.

Voilà parbleu un heureux caractère ! (Haut.) Vous êtes donc contente ?

CAROLINE.

Oui.

SAINT-GÉLAN.

Et pourquoi ?

CAROLINE.

Je ne sais !

SAINT-GÉLAN, à part.

C'est bien. (Haut.) Et s'il se présentait un époux qui ne fût plus de la première jeunesse, et qui vous offrit de vous rendre immensément riche ?

CAROLINE.

A quoi bon ?

SAINT-GÉLAN.

Par exemple, voilà une question. C'est admirable !

AIR de Doche.

Quoi ! les diamants, la parure ?

CAROLINE.

Je n'y tiens pas.

SAINT-GÉLAN.

Mais cependant,

Songez-y bien; chacun assure

Que par leur éclat séduisant

La beauté même est embellie;

S'il se peut, leur secours divin
Vous rendrait encor plus jolie.

CAROLINE, douloureusement.
Que n'en avais-je ce matin ! (bis.)

SAINT-GÉLAN.

Ce matin ou ce soir, la différence n'est pas grande, et vous serez satisfaite. Mais que diriez-vous si cet époux était moi-même; si je voulais rendre la fille de mon ancien ami, libre, heureuse et indépendante, et si, en retour, je ne lui demandais qu'un peu d'amitié ?

CAROLINE, avec expression.

Quoi ! vous daignez attacher quelque prix... Vous, Monsieur, vous voulez donc bien que Caroline vous aime ?

SAINT-GÉLAN.

Si je le veux ! Parlez, commandez, disposez de ma fortune et de moi; je suis un peu brusque, mais bon diable au fond, et pour devenir le meilleur homme du monde, je n'avais besoin que de trouver quelqu'un qui voudût bien m'aimer; vous avez cette honté-là, et c'est d'autant plus beau à vous, que vous êtes la première. Mais, ventrèble ! je ne serai point ingrat, et vous serez heureuse, ou le diable m'emporte; que ça ne vous fasse pas peur.

CAROLINE.

Oh ! non, au contraire. Depuis que j'habite ce château, vous êtes la première personne avec qui il me semble que je sois à mon aise.

SAINT-GÉLAN.

Et vous avez raison, voyez-vous; pas de façons, point de cérémonies. Ils prétendent que vous n'êtes point une femme savante. Tant mieux ! moi, je ne suis pas non plus un académicien; nous ne débiterons pas de phrases ni de grands mots; on peut faire bon ménage sans cela.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Si par hasard parler vous gêne,
Je m'efforcerais de mon mieux,
Pour vous en épargner la peine,
D'aller au-devant de vos vœux;
Et s'il est tant époux peu tendre,
Toujours prêts à se quereller,
Qui parlent sans jamais s'entendre,
Nous nous entendrons sans parler.

Je vais envoyer chez le notaire... Je comptais assurer la fortune de mon neveu, s'il vous avait épousée... mais désormais, cet article-là est rayé, et vous aurez tout mon bien.

CAROLINE.

Et moi, je n'en veux pas... vous êtes bon, généreux, et pour une personne que vous connaissez depuis quelques instants, vous ne dépouillerez point votre neveu.

SAINT-GÉLAN, stupéfait.

Comment !... parbleu, je suis trop heureux ! pas d'esprit, et un bon cœur ! voilà la femme

qu'il me fallait... Caroline, c'est bien, c'est très-bien... ordonnez, je ferai ce que vous voudrez.

CAROLINE.

Eh bien ! donc, donnez-lui cette dot, et qu'il épouse celle qu'il aime.

SAINT-GÉRAN.

Celle qu'il aime !... mais, savez-vous que ce n'est pas proposable... Si vous la connaissez ! c'est la filleule de ma sœur, cette petite Marianne.

CAROLINE.

Marianne ! Marianne !

SAINT-GÉRAN.

Elle a pour parents d'honnêtes fermiers, il est vrai ; mais une fille qui n'a rien, qui ne possède rien.

CAROLINE.

Elle n'a rien !... et elle est aimée.

SAINT-GÉRAN.

D'accord, mais cela ne constitue pas une dot.

CAROLINE.

Sa famille est honnête, votre neveu en est épris ; que vous faut-il de plus ? Je n'ai pas le droit de dicter votre conduite, mais je sais ce que mon cœur me commande, et je ne consentirai jamais à jurer d'un bonheur dont vous priveriez votre neveu... notre mariage suivra le sien.

SAINT-GÉRAN.

Comment ! l'ai-je bien entendu ?

CAROLINE, avec fermeté.

Je vous le répète, ma main est à ce prix.

SAINT-GÉRAN, étonné.

Parbleu, Mademoiselle... allons, allons, je suis marié, je n'ai plus de volonté. Au fait, elle a raison... qu'est-ce qu'elle me demande ? de sacrifier un peu d'orgueil, de faire la félicité de mon neveu, et par conséquent la mienne.

Air du *Petit Corsaire*.

Je sais bien que plus d'un époux
A ma place craindrait le blâme,
Car ces messieurs rougissent tous
D'être ainsi menés par leur femme.
Je n'ai pas un tel point d'honneur ;
Quand une femme qu'on admire
Veut nous mener vers le bonheur,
Ma foi, je me laisse conduire.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LÉON.

SAINT-GÉRAN.

Venez ici, Monsieur, et tombez aux pieds de votre tante.

LÉON.

Comment ! mon oncle, il serait possible ?

SAINT-GÉRAN.

Oui, Monsieur, et si vous saviez ce qu'elle a

fait pour vous... cent mille francs que je vous donne... remerciez-la, vous dis-je ; car je jure bien que jamais sans elle... (Le prenant à part.) Tu avais raison, ce n'est pas un génie, mais elle a du caractère et un bon cœur, et cela vaut bien de l'esprit.

Air de Doche.

Mon cœur à l'espoir s'abandonne ;
Je suis plus jeune de vingt ans ;
Près d'elle je vois mon automne
S'embellir des fleurs du printemps.
Marianne l'est destinée ;
Je vais l'avenir de mon choix ;
Pour moi quelle heureuse journée !
Deux mariages à la fois.

LÉON.

Comment, mon oncle ?...

SAINT-GÉRAN.

Ce n'est pas moi, Monsieur, c'est elle qu'il faut remercier.

(Reprise de l'air.)

Mon cœur à l'espoir s'abandonne.

SCÈNE XIII.

LÉON, CAROLINE.

LÉON.

Marianne et cent mille francs ! Par exemple, je ne croyais pas que sa rage de marier allât jusque-là. Mais, comment diable me tirer de là ? (Avec dépit, à Caroline.) Et c'est vous, Mademoiselle, que je dois remercier de ce service ?

CAROLINE, avec dépit.

Me remercier ! non, Monsieur, je n'ai fait que mon devoir ; vous en aimez une autre... vous ne n' aimez pas. Votre conduite est toute naturelle... qui pourrait s'en étonner ? ce n'est certainement pas moi... et je me rends trop de justice pour ne pas être la première à plaider votre cause.

LÉON, la regardant avec étonnement.

Qu'entends-je ? Et qui vous a dit que cet hymen comblait mes vœux ?

CAROLINE.

Qui me l'a dit ? votre oncle, vous-même, les transports de joie que vous avez fait éclater... Mais je le vois, vous craignez même de m'avoir une obligation... et le bonheur que vous désirez cesse d'en être un quand il vient de moi.

LÉON.

Non, rien n'égale ma surprise, et c'est vous qui croyez que Marianne a pu me plaire ?

CAROLINE.

Air de Romagnesi.

De cet amour vif et soudain
Pourquoi plus longtemps vous défendre ?
J'en aurais gémé ce matin,
A présent on peut me l'apprendre.

Qui pourrait vous en empêcher ?
 Quand on est d'humeur inconstante,
 A sa femme on doit le cacher ;
 Mais on peut le dire à sa tante.

LÉON.

Comment, ma tante !

CAROLINE.

Oui, ce nom-là me semble doux ;
 Desormais il doit me suffire ;
 Il faut, pour fixer un époux,
 Des charmes qui puissent séduire.
 Un neveu... du moins, je le croi,
 Sans qu'aucun prestige le tente,
 Peut vous aimer... voilà pourquoi
 J'ai pris le nom de votre tante.
 Je l'avouerai, voilà pourquoi
 J'ai pris le nom de VOTRE tante.

LÉON.

Ah ! Caroline... daignez m'entendre. Allons,
 voilà qu'on vient de ce côté, quand je donnerais
 tout au monde pour un moment d'entretien. C'est
 mon oncle et ces messieurs.

CAROLINE, à part.

Ces messieurs... Ah ! si je pouvais me venger
 à ses yeux !

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-GÉLAN, DER
 VILLE, SAINT-ERNEST, PLUSIEURS AUTRES
 JEUNES GENS.

SAINT-GÉLAN.

Oui, Messieurs, soyez tous les bienvenus, les
 amis de mon neveu sont les miens, et surtout
 dans un jour comme celui-ci ! Permettez que je
 vous présente à la maîtresse de la maison ; celle
 qui, demain, sera ma femme, madame de Saint-
 Gélan.

DERVILLE.

Général, je vous en fais mon compliment. (Avec
 intention.) Et, surtout, à votre neveu.

SAINT-GÉLAN.

Et pourquoi ?

DERVILLE.

Parce qu'il aura une jolie tante, et vous une
 excellente femme. (S'inclinant, à Caroline.) Ah çà !
 est-ce par raison, ou par sympathie ? Je serais
 curieux de savoir comment ce mariage-là a pu se
 faire.

CAROLINE.

Je peux vous l'apprendre, Monsieur. (En sou-
 riant, et avec intention.) Autrefois nos pères se con-
 tentaient de bonnes ménagères.

DERVILLE.

C'est vrai ! Je l'écrivais encore l'autre jour à
 Léon.

CAROLINE.

A présent les jeunes gens prétendent que, dans
 ce siècle-ci, il leur faut des femmes qui leur ap-
 portent en mariage beaucoup d'esprit ; il y a tant
 de gens qui ont besoin de dot ; mais M. de Saint-
 Gélan n'était pas dans ce cas, et la solidité de son
 jugement, l'étendue de ses connaissances lui per-
 mettaient d'épouser une femme sans instruction
 et sans talents ; voilà, Monsieur, ce qui peut vous
 expliquer le choix qu'il a fait de moi.

SAINT-GÉLAN.

C'est très-bien répondu.

DERVILLE, à part, étonné.

Qu'est-ce que cela signifie ? Il me semble qu'elle
 s'exprime... (Haut.) Nous devons en vouloir à Ma-
 demoiselle de nous avoir privé si longtemps du
 plaisir de l'entendre.

CAROLINE.

C'est que je pensais qu'il y avait souvent du
 danger à parler, et rarement à se taire.

SAINT-GÉLAN.

C'est bien dit.

CAROLINE.

Et qu'une personne dont l'entretien se borne-
 rait à *oui*, *Monsieur*, *non*, *Monsieur*, courrait
 souvent moins de risques que celle qui fait les
 honneurs de la conversation.

SAINT-GÉLAN.

Elle a raison.

DERVILLE.

Ah çà ! mais décidément elle parle.

CAROLINE.

Oui, Monsieur ; mais vous n'avouerez qu'a-
 vant de parler, il fallait connaître la langue du
 pays. Et comment me faire entendre ? comment
 prendre ce ton léger, cette ironie aimable que
 vous savez manier avec tant de grâce ? Il est des
 modèles, Monsieur, dont la perfection déçoit.

SAINT-GÉLAN, à part, étonné et fâché.

Hum ! Hum !

DERVILLE.

Mademoiselle... Certainement... Mais c'est une
 mystification !

SAINT-GÉLAN, qui pendant les deux précédentes tirades
 a montré de l'étonnement et un air fâché.

Eh bien, Messieurs, vous n'avez plus rien à
 dire. Allons donc, en restez-vous là ? (A part.)
 Morbleu !

LÉON, qui de même a montré de l'étonnement, mais d'un
 autre genre.

Je suis anéanti !

DERVILLE.

Et moi, d'honneur, je suis pétrifié.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

VALENTIN.

Monsieur, voilà une partie de la compagnie qui arrive, et je viens prendre vos ordres.

SAINT-GÉRAN, galamment.

Prenez ceux de madame; moi, cela ne me regarde plus.

CAROLINE.

Comment ?

SAINT-GÉRAN.

Je l'exige, ou, du moins, je vous en prie.

CAROLINE, avec aisance et dignité.

Faites entrer dans le premier salon, où nous allons les recevoir; préparez la galerie pour le bal, et disposez les tables de jeu. Vous passerez avant à la salle à manger, et qu'on soit prêt à servir (montrant Saint-Géran) quand monsieur l'ordonnera; allez.

(Valentin sort.)

DERVILLE, présentant la main à Caroline.

Vous voulez bien permettre. (A Léon, sans quitter la main de Caroline.) Mon ami, elle est charmante. C'est l'esprit le plus piquant et le plus original que je connaisse. Je suis sûr que nous trouverons dans le salon une foule d'originiaux de province, et nous allons nous amuser ensemble à les mystifier. Ce sera divin ! (A Caroline.) Mille pardons, je suis à vous.

(Ils sortent tous, et Saint-Géran se retire le dernier en marchant lentement, et l'air préoccupé. Léon le retient.)

SCÈNE XVI.

LÉON, SAINT-GÉRAN.

LÉON.

Mon oncle, il faut que je vous parle. Vous connaissez mon attachement pour vous; il m'empêche de garder plus longtemps le silence; on vous a trompé.

SAINT-GÉRAN.

Tu crois ?

LÉON.

Où, mon oncle, il est de mon devoir de vous avertir. Vous alliez vous marier avec confiance, parce que vous croyiez épouser une femme simple. Je dois vous prévenir qu'elle ne l'est pas.

SAINT-GÉRAN.

Eh bien ! mon ami, je m'en doutais.

LÉON.

Et moi, j'en suis sûr.

SAINT-GÉRAN.

C'est cependant toi qui m'as dit...

III.

LÉON.

C'est moi qui suis un sot. Vous alliez être dupé, si je ne vous avais pas averti du danger.

SAINT-GÉRAN.

Je te remercie. Mais je ne le crois pas si grand que tu le dis.

LÉON.

Si, mon oncle; bien plus encore. Vous ne pouvez vous imaginer quelle femme charmante ! quelle réunion de grâces et de dignité ! quel feu ! quelle finesse ! quelle imagination ! Vous ne pouvez pas plus mal tomber, et le danger est réel.

SAINT-GÉRAN.

Eh bien ! mon ami, ça m'est égal ; je me risque.

LÉON.

Comment !

SAINT-GÉRAN.

Ma foi, oui.

AIR : *Qu'il est mince, notre journal.*

Nous comptons rencontrer ceans
Une fille gauche et muette ;
Nous trouvons grâce, esprit, talents ;
Enfin une femme parfaite.
Ma foi, qu'y faire ? que veux-tu ?
Il faut se résigner, je pense ;
Et je prends, j'y suis résolu,
Mon bonheur en patience.

LÉON.

Mais, mon oncle, ce que vous me disiez tantôt...

SAINT-GÉRAN.

Je crois que je raisonnais mal. Car enfin, une femme sotte peut faire des sottises comme une femme d'esprit, tandis que la femme d'esprit peut quelquefois avoir celui de se plaire avec son mari. As-tu vu déjà quelles attentions la mienne a pour moi, comme dans tout ce qu'elle dit elle cherche à m'attirer les égards et la considération ? Mon ami, c'est fini ; je me range du parti de la majorité. Je suis pour les femmes aimables.

LÉON.

Eh bien ! mon oncle, puisqu'il faut vous le dire, puisque vous ne voulez pas m'entendre, je vous déclare qu'il m'est impossible de donner mon consentement à ce mariage-là.

SAINT-GÉRAN.

Qu'est-ce à dire ?

LÉON.

Où, mon oncle ; je l'aime, je l'adore, et je ne puis vivre sans elle.

SAINT-GÉRAN.

Expliquons-nous, s'il vous plaît ; je te la donne pour femme, et tu n'en veux pas ; tu en aimes une autre ; je te la donne encore ! et voilà que maintenant... ah çà ! je vais croire que c'est à moi que tu en veux.

LÉON.

Non, mon oncle ; mais rien n'égale mon désespoir ; et, si vous l'épousez, je ne réponds pas de ce qui peut arriver.

SAINT-GÉRAN.

Il n'arrivera rien, Monsieur ; je connais Caroline, et elle me préfère à vous. C'est moi qui ai reconnu son mérite, qui ai su l'apprécier. Que diable ! épousez votre Marianne, ou, si vous ne voulez pas vous marier, n'empêchez pas les autres ; ainsi, prenez votre parti. Caroline sera ma femme, et tâchez d'avoir un peu plus d'amitié pour moi et pas tant pour votre tante ; sinon, je vous déshérite.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

LÉON, seul.

Ma tante ! ma tante ! je ne pourrai jamais m'habituer à ce nom-là. Est-il une situation pareille à la mienne ? et fut-on jamais plus malheureux ? Pourquoi ai-je écouté les conseils de mes amis, et n'ai-je pas osé braver leurs railleries ? car, malgré eux, malgré moi, j'ai toujours aimé Caroline ; je l'ai aimée du premier moment que je l'ai vue ; et depuis que mon oncle veut l'épouser, il me semble, s'il est possible, que je l'aime deux fois plus encore ; je n'y tiens plus ; je cours lui dire, lui expliquer...

SCÈNE XVIII.

LÉON, MARIANNE.

MARIANNE, Paroissant.

Ah ! Monsieur, vous savez sans doute... votre oncle consent à tout ; je vous disais bien que ça devait finir comme ça ; mais je ne croyais pas que ça frait si vite : on compte sur des obstacles ; on s'arrange pour ça, et puis, trac, voilà un mariage et pas d'obstacles.

LÉON.

Rassurez-vous, il en surviendra,

MARIANNE.

Dame ! pas trop forts, cependant... Moi... ce que j'en dis...

Aie. *De solliciter encor, ma chère.*

Je sais très-bien que quand on s'aime,

Il faut plus d'un événement ;

Mais nous serons toujours à même :

Marions-nous, c'est plus prudent,

Si par malheur, suivant l'usage,

Nous n'avons pas eu tout expès

D'accidents avant l'mariage,

Nous en aurons peut être après.

Et pour commencer, vous n'avez pas vu ; je vous avais mis ton second billet dans le creux du gros chêne.

LÉON.

Comment ! le gros chêne ?

MARIANNE.

Eh ! oui, la boîte aux lettres ; là, où vous avez trouvé ma réponse : *Que l'inconnu se fasse connaître.*

LÉON.

Comment ! cette lettre... c'était vous...

MARIANNE.

Je crois bien, et il me semble que ça n'était pas mal. *Que l'inconnu se fasse connaître, et il trouvera un cœur sensible.* Dame ! c'est que je n'ai pas menti.

LÉON.

Ah ! mon Dieu ! Marianne, vous êtes bien aimable, et je vous aime beaucoup ; mais ce n'est pas moi qui vous ai écrit, et ce n'est pas moi qui ai reçu votre lettre : c'est Derville.

MARIANNE.

Comment ! M. Derville m'aime donc aussi ?

LÉON.

Sans doute.

MARIANNE.

Eh bien ! et vous ? comment ça va-t-il s'arranger ?

LÉON.

Oh ! je lui cède tous mes droits. Après l'amour qu'il a pour vous, je ne puis persister.

MARIANNE.

Ah ! vous ne persistez pas ? Cependant, si ça vous contrariait... Ah ! ce sera donc lui qui...

LÉON.

Sans contredit, et il n'y a pas de temps à perdre.

MARIANNE.

Alors je cours lui parler. Par exemple, voilà un événement ; je n'en ai jamais lu de pareil ; là, au moment... un qui m'aime, et un autre qui m'épouse.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE XIX.

LÉON, seul.

Notre prévention a été assez grande, pour que nous ayons été dupes d'une erreur aussi grossière ! Moi, supposer que Caroline... Ah ! je suis indigne d'elle, et j'ai perdu par ma faute le bonheur qui m'était réservé.

SCÈNE XX.

LÉON, CAROLINE, DEUX DOMESTIQUES.

(Caroline sort de l'appartement à droite, et parle aux deux domestiques.)

CAROLINE.

Où, c'est bien ; je vais faire placer le lustre et les guirlandes de fleurs.

LÉON.

C'est elle, et j'ose à peine maintenant lui adresser la parole. (Haut.) Mille pardons, Mademoiselle, je vois que vous avez de si nombreuses occupations...

CAROLINE.

Oui, votre oncle a voulu...

LÉON.

Je n'ose alors vous arrêter; mais je cherchais... je voulais...

CAROLINE, vivement.

Mon Dieu, l'on peut attendre; (aux domestiques) allez, vous autres, je vous rejoins. (Ils sortent.) Serais-je assez heureuse, monsieur Léon, pour que vous eussiez besoin de moi?

LÉON.

Oui, j'ai besoin de vous dire combien je fus coupable envers vous, moi qui ai pu vous méconnaître, vous outrager. J'en suis assez puni, puisque je vous perds, et qu'en vous perdant, je n'ai pas même le droit de me plaindre; mais si vous saviez quels sont mes tourments et mes remords, vous ne me refuseriez pas la grâce que je vous demande.

CAROLINE.

A moi! une grâce?

LÉON.

Oui, je serais moins malheureux si j'avais la certitude que vous ne me laissez pas, que vous oubliiez mes torts, et que vous daigniez me pardonner.

CAROLINE.

Vous pardonner? et quels torts avez-vous envers moi? Est-ce votre faute si vous ne m'aimez pas?

LÉON.

Que dites-vous? Ah! vous ne connaîtrez jamais combien je vous aimais, et à quel point ma faiblesse et une fausse honte ont pu m'égarer. Mais vous ne me croiriez pas, et je dois renoncer à tout, même à l'espoir de vous convaincre de ma sincérité! Il est donc vrai que tout est fini pour moi! Caroline, vous allez en épouser un autre.

CAROLINE.

Oui; mon consentement est donné, ma main n'est plus à moi.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-GÉRAN.

(Il est dans le foud.)

SAINT-GÉRAN.

Diable! un tête-à-tête! approchons.

LÉON.

Et j'aurais pu posséder tant de charmes, et c'est

moi-même qui m'en suis privé! Non, mon oncle ne peut exiger un pareil sacrifice; et s'il me réduit au désespoir, je suis capable de tout oublier.

CAROLINE.

Non, vous n'oublierez point la reconnaissance que vous lui devez; vous vous rappellerez qu'il prit soin de votre enfance, qu'il vous combla de ses bienfaits; que tout à l'heure encore, il vient d'assurer votre fortune; et quand il fait tout pour votre bonheur, de quel droit viendriez-vous troubler le sien? Vous prétendez que ce sacrifice vous est impossible; je le crois, je veux bien le croire; mais vous n'avez pas pensé, sans doute, que l'honneur le commandait: ce mot doit vous suffire; je n'ai pas besoin, auprès de vous, d'autres considérations.

LÉON.

Caroline!

CAROLINE.

Oui, vous vous éloignerez, vous quitterez ces lieux... Vous hésitez; et qui vous a dit, Monsieur, que vous souffriez seul au monde, qu'il n'y a pas d'autres personnes plus à plaindre, et qui ont autant que vous besoin de courage. J'aurais peut-être dû vous le laisser ignorer; mais je ne m'en fais pas de reproches; je crois que vous n'en abuserez pas, que vous n'y verrez qu'un nouveau motif de faire votre devoir, et que vous rougiriez qu'une femme eût plus de fermeté que vous.

LÉON.

Je ne balance plus, je m'éloigne: chaque vertu que je découvre en elle est un nouveau regret pour moi; adieu, Caroline.

(Il fait quelques pas pour sortir.)

SAINT-GÉRAN.

Allons! il s'en va; c'est très-bien.

LÉON, revenant.

Et vous, n'avez-vous point d'adieux à me faire? N'avez-vous plus rien à me dire?

CAROLINE.

Non, depuis longtemps mon parti est pris; j'ai juré de faire mon devoir, d'épouser votre oncle, de ne plus vous voir, et de vous aimer toujours.

LÉON, se jetant à ses pieds.

Grand Dieu!

SAINT-GÉRAN.

Comment, de vous aimer toujours?

LÉON.

Eh quoi! vous étiez là?

SAINT-GÉRAN.

Oui, Monsieur, et elle vous a traité comme vous le méritez; c'est bien, Caroline, c'est très-bien, je suis content; il n'y a que quelques mots seulement que j'ai peine à comprendre, *j'épouse-*

rai votre oncle, et je vous aimerai toujours.
Voilà une distinction diablement subtile; et je crois qu'en effet il y a trop d'esprit pour moi là dedans... hein? Qu'en dites-vous? De crainte de ne pas nous entendre, je crois qu'il faut retourner la phrase : « Vous épouserez mon neveu, et vous m'aimerez toujours, » car je serai toujours votre père, votre ami; oui, mes enfants, je reviens à mes premiers projets, et nous ne changerons rien au contrat.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, DERVILLE.

DERVILLE.

Ah bien ! qu'est-ce que je vois donc ? cela fait tableau !

LÉON.

Ah ! mon ami, je suis le plus heureux des hommes ; elle est à moi.

DERVILLE.

Ma foi, tant mieux ; je suis maintenant dans les principes du général, il faut qu'on se marie.

MARIANNE, accourant tout essoufflée, à Derville.

Ah ! c'est vous, Monsieur ; voilà assez longtemps que je vous cherche.

DERVILLE.

Elle est tout à fait gentille... Qu'est-ce que tu me veux, mon enfant ?

MARIANNE.

Eh bien ! vous savez... C'est donc vous... qui...

DERVILLE.

Quoi ?

MARIANNE.

Eh bien ! c'est clair... vous savez bien, pour le mariage ?...

DERVILLE.

Excepté cela, ma belle enfant, demande-moi tout ce que tu voudras.

MARIANNE.

Ah ! vous ne persistez pas non plus ; personne ne persiste, il paraît qu'il n'y aura pas de dernier chapitre.

VAUDEVILLE.

DERVILLE.

Att. : *Moi, j'aime la danse.*

Quand l'amour nous guide,
Tout va bien ; soas un tel précepteur,
La plus timide
Bientôt n'a plus peur.

SAINT-GÉRAN.

Sexe dangereux
Que je redoute,
A mon âge on craint, sans doute,
Deux beaux yeux
Plus que les yeux
D'une redoute.
Mais qu'amour nous guide,
Que sa flamme echauffe notre cœur,
Le plus timide
Bientôt n'a plus peur.

LÉON.

Ce soldat récent
Que chacun raille,
Dès qu'il se trouve en bataille,
S'é lance en chantant
Gaiement
Sous la mitraille :
Quand l'honneur nous guide
Prés des vieux enfants de la valeur,
Le plus timide
Bientôt n'a plus peur.

DERVILLE.

L'opéra, vraiment,
Fait ma conquête ;
Chaque soir, nymphe discrète
Y soigne le sentiment
Et la pirouette :
L'Amour y préside ;
Mais de ce dieu terrible et vainqueur,
La plus timide
N'a jamais eu peur.

CAROLINE, au public.

L'auteur inquiet
Est dans l'attente ;
Moi qui d'un rien m'épouvante,
Je n'eus jamais plus sujet
D'être tremblante.
Soyez notre égide :
Des qu'il entend un bravo battre,
Le plus timide
Bientôt n'a plus peur.





LA SOMNAMBULE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 6 décembre 1819.

En Société avec M. G. Delavigne.



Personnages.

M. DORMEUIL.
CÉCILE, sa fille.
FRÉDÉRIC DE LUZY.
GUSTAVE DE MAULÉON.



BAPTISTE, valet de Gustave.
MARIE, femme de chambre de Cécile.
UN NOTAIRE.
PARENTS ET AMIS DE DORMEUIL.

La scène se passe dans le château de Dormeuil.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant, des croisées au fond donnant sur un jardin; une table à droite des spectateurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORMEUIL, CÉCILE, MARIE.

DORMEUIL, tenant à la main plusieurs billets d'invitation.
Enfin, voilà donc nos billets de faire part. Comme c'est écrit! comme c'est moulé! et cet hymen qui tient un flambeau! Vraiment, ce cher Griffard, l'imprimeur du département, entend très-bien le billet de mariage. Ah ça! où est mon gendre, le capitaine?

MARIE.

Votre gendre? est-ce qu'il peut rester en place? A chaque instant il regardait sur la route de Paris pour voir si son coureur et sa corbeille de noces n'arrivaient pas. Dans son impatience, il riait, il chantait, il m'embrassait, en me parlant de mademoiselle.

DORMEUIL.

Je le reconnais bien là. (A Cécile.) Il pense toujours à toi.

MARIE.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, il m'a dit qu'il allait voir au haut de la montagne si on ne découvrait rien; il a pris son fusil, et il est parti en chassant à travers la forêt.

DORMEUIL.

Comment! à la chasse aujourd'hui?

MARIE.

Sans doute: c'est un monsieur si singulier que monsieur votre gendre.

DORMEUIL.

Singulier... En quoi?

MARIE.

AIR: *Ces postillons.*

Il n'a point d'ordre et donne à tout le monde.

DORMEUIL.

Bon, c'est qu'il est trop généreux.

MARIE.

Rien ne l'affecte, il rit quand on le gronde.

DORMEUIL.

C'est qu'il possède un caractère heureux.

MARIE.

Des jours entiers il se tue à la chasse.

DORMEUIL.

C'est par ardeur et par activité.

MARIE.

Mais sans tuer ni lièvre, ni bécasse.

DORMEUIL.

C'est par humanité. (*bis.*)

MARIE.

Eh, en outre, un garçon d'une raison...

DORMEUIL.

Sa raison, sa raison; je n'ai jamais parlé de sa raison: mais à cela près, c'est un cavalier parfait. Ce cher Frédéric! jeune, aimable, spirituel; à vingt-cinq ans, capitaine de cavalerie! (A Cécile.) Voilà l'époux qu'il te faut, le gendre qui me convient. Il est pour toi d'une attention, et pour moi d'une complaisance... toujours de mon avis: il

est vrai qu'il n'en fait qu'à sa tête; mais c'est toujours une marque de déférence dont on doit lui savoir gré. Tiens, je t'avoue que toute ma crainte était que ce mariage ne vint à manquer; mais enfin, nous y voilà. Notre cousin, le notaire, vient d'arriver, et ma foi, dans une heure...

CÉCILE, timidement.

Mon père!

DORMEUIL.

Eh bien! hâtons-nous: toute la société attend au salon.

MARIE, bas à Cécile.

Allons, Mademoiselle, du courage: c'est le moment, ou jamais.

CÉCILE.

Mon père, je voudrais vous parler.

DORMEUIL.

Me parler! Ah! j'entends: dans un pareil moment on a toujours quelques petits secrets à confier. Marie, laisse-nous.

(Marie sort.)

SCÈNE II.

DORMEUIL, CÉCILE.

DORMEUIL.

Eh bien! voyons, mon enfant, que veux-tu me dire?

CÉCILE.

Ah! mon papa, j'ai bien envie de pleurer.

DORMEUIL.

Un jour comme celui-ci! le jour de ton mariage!

CÉCILE.

Eh bien! mon papa, je crois que c'est à cause de cela.

DORMEUIL.

Comment, morbleu! ce n'est pas là mon intention.

Air: *Voilà bien ces lâches mortels.*

Te complaire est ma seule loi,
Tu fais mon bonheur, ma richesse;
Je voudrais toujours voir pour toi
Chacun partager ma tendresse.
Te chérir seul n'est rien; je veux
Ou'au plus vite l'hymen s'engage.
Pour qu'à l'amour nous soyons deux,
Et peut-être un jour davantage.

CÉCILE.

Oh! je sais combien vous êtes bon... Mais si cela vous est égal, tenez, je crois que j'aimerais mieux ne pas me marier.

DORMEUIL.

Comment, si cela n'est égal? Lorsque les hans sont publiés, lorsque tout le monde est invité!... Voyons, Cécile, parlons un peu raison. J'ai cinquante mille livres de rente, et n'ai que toi d'enfant; je ne t'ai jamais rien refusé, je ne t'ai con-

trariée en rien: mais aussi tu m'avoueras que cette fois... à moins que tu n'aies quelque inclination, quelque amour...

CÉCILE.

Moi, de l'amour! moi... Mon Dieu, dans tout ce que j'ai à vous dire, il n'y a pas un mot d'amour: mais en revanche, il y a de la haine tant que vous en voudrez.

DORMEUIL.

Comment, tu haïrais ce pauvre Frédéric?

CÉCILE.

Eh! non, ce n'est pas lui; je rends justice à ses bonnes qualités, à son mérite: mais il est quelqu'un dans le monde que je ne puis souffrir, que je déteste; et je crois que c'est cette haine-là qui m'empêche d'avoir de l'amour pour un autre. Vous savez bien que d'abord vous vouliez m'unir à M. Gustave de Mauléon.

DORMEUIL.

Où, j'avoue que, sous quelques rapports, je l'aurais préféré à Frédéric: avec autant d'amabilité, il avait plus de jugement, plus de raison. Ayant autrefois fait la guerre avec honneur, il occupait alors dans la diplomatie une place importante... Il y a deux ans, il avait l'air de te faire une cour assidue; mais lorsque je t'en ai parlé, à peine si tu as daigné m'écouter, et tu as rejeté ma proposition avec un dédain...

CÉCILE.

Sans doute: parce que c'était le lendemain du bal... de ce bal où il avait dansé toute la soirée avec mademoiselle de Fierville, sans daigner seulement m'adresser la parole. Il est vrai que de mon côté je ne l'ai pas regardé, et que j'ai toujours dansé avec Frédéric; que je lui ai donné mes gants, mon éventail; que je l'accablais de marques d'amitié: car j'étais d'une humeur... C'est depuis ce jour-là qu'il m'a adorée. Je vous demande s'il y a de ma faute? Le lendemain, M. Gustave a été encore plus assidu auprès de sa nouvelle conquête: il ne l'a pas quittée d'un seul instant, et j'ai en vain vu, j'ai vu, j'en suis certaine, qu'il lui serrait la main; dans ce moment Frédéric me faisait une déclaration. J'avoue que je ne sais pas ce que je lui ai répondu: il m'a assuré depuis que je lui avais dit que je l'aimais. Cela se peut bien: j'étais si en colère! et depuis ce moment je n'ai plus revu M. Gustave.

Air: *Qu'il est flatteur d'ouïr celle.*

Alors par un destin prospère,
Comme époux un autre s'offrit;
De vous je l'acceptai, mon père,
Afin que Gustave l'apprit.
Ma destinée était allégresse,
Je pleurais, mais j'étais enfin
Contente d'être malheureuse,
Pouvu qu'il en eût du chagrin.

DORMEUIL.

Que ne le disais-tu donc plus tôt ? Maintenant, réfléchis au scandale d'une pareille rupture ; un mariage publié , et qui doit se célébrer demain : nous nous ferions des ennemis irréconciliables de toute cette famille de Frédéric, qui est puissante dans la province. Et d'ailleurs, puisque tu n'aimes pas Gustave...

CÉCILE.

Moi, non certainement, je ne l'aime pas.

DORMEUIL.

Et puis le temps, l'absence... Gustave habite Paris, nous, cette terre au fond de l'Auvergne ; il n'y a pas apparence que jamais vous puissiez vous rencontrer.

CÉCILE.

Oh ! je l'espère bien ; car sa seule présence me causerait une indignation dont je ne serais pas maîtresse.

DORMEUIL.

Rassure-toi : tu n'as rien à craindre.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Tu triompheras d'un penchant
Dont ton cœur eût été victime ;
Va, crois-moi, le plus tendre amant
Ne vaut pas l'époux qu'on estime.
Chez l'un l'amour fut sans retour,
Quand, chez l'autre, il se fortifie ;
L'amour est le plaisir d'un jour,
L'hymen le bonheur de la vie.

En attendant, promets-moi de prendre un peu plus sur toi-même. Depuis quelque temps, je te trouve changée... Un jour de noce on a besoin d'être jolie... et tu n'as pas dormi cette nuit. Mon appartement était près du tien, et je t'ai entendue parler tout haut ; je t'ai entendue marcher : cela ne t'est jamais arrivé ; et ce n'est que depuis quelque temps. Allons, Cécile, un peu de courage, un peu de fermeté.

CÉCILE.

Ah ! pourvu que je ne le voie pas, je vous promets tout.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE.

MARIE, accourant.

Voici M. Frédéric, et sans doute son coureur avec la corbeille, car j'ai cru apercevoir près de lui une espèce de postillon. Ils sont au bout de l'avenue... Mais l'on vous attend dans le salon.

DORMEUIL.

Nous y allons. (Donnant la main à sa fille.) Tu diras à Frédéric de nous rejoindre.

(Il sort par la droite.)

MARIE, bas à Cécile.

Eh bien ! Mademoiselle !

CÉCILE.

Rien n'est changé ; mais n'importe... J'ai parlé à mon père, et je suis plus tranquille ; suis-moi.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, paraissant aux croisées du fond ;
GUSTAVE, BAPTISTE.

FRÉDÉRIC tient à la main un fusil et une carnaissière qu'il jette à terre en entrant.

Holà ! hé ! quelqu'un ! Moi, je n'aime pas à faire mon entrée incognito. (A Gustave et à Baptiste qui entrent.) Eh ! arrivez donc, mes amis, et n'ayez pas peur : vous êtes chez moi.

GUSTAVE.

Mon cher Frédéric, que ne te dois-je pas !

FRÉDÉRIC.

Allons donc, ne parlons pas de cela. Ce pauvre Baptiste n'est pas encore revenu de sa frayeur.

BAPTISTE.

Non, il n'y a pas de quoi : quand on vient de se trouver entre le feu et l'eau !

FRÉDÉRIC.

Ma foi, je me suis rencontré là bien à point. J'arrivais au haut de la montagne, lorsque j'aperçois me chaise de poste emportée par deux chevaux fougueux qui avaient quitté la grande route, et se dirigeaient vers un précipice.

BAPTISTE.

Je le vois encore d'ici : deux cents toises de profondeur !

FRÉDÉRIC.

Non : mais cinquante, et c'est bien assez. Le postillon, qui était cet imbécile, avait déjà abandonné les guides et perdu l'étrier ; j'étais à soixante pas de vous ; impossible de vous arrêter à temps : je glisse une balle dans mon fusil ; j'ajuste le cheval du postillon ; je le renverse, l'autre s'abat, et vous vous trouvez tous à terre, mais de plain pied, et sur le plus beau gazon du monde ! un endroit fait exprès pour verser.

BAPTISTE.

Oui ; un cheval de cinquante louis qui est resté sur la place.

FRÉDÉRIC.

C'est égal, le coup était bon : à soixante pas, juste à l'épaule ; c'était bien là que je visais, je t'en donne ma parole d'honneur.

BAPTISTE.

Et moi qui étais dessus ; je vous demande.

FRÉDÉRIC.

J'étais sûr de mon coup. Enfin, si tu veux, je le reconmence ; remets Baptiste.

BAPTISTE.

Non pas, non pas.

AIR du *Ménage de Garçon.*

Je crains quelque balle indiscrette.

FRÉDÉRIC.

Au but je suis sûr de frapper.
D'ailleurs, en ami je vous traite.

BAPTISTE.

N'importe, on pourrait se tromper.
On voit tant de gens à la ronde
Fort bien avec tous les partis,
Mais qui tirent sur tout le monde,
Et qui font feu sur leurs amis.

FRÉDÉRIC, à Gustave.

Ah çà ! tu ne me quittes pas : songe qu'aujourd'hui tu m'appartiens tout entier. Je suis ici chez moi, et je me fais un plaisir de te recevoir... Si tu savais... je te conteraï cela tout à l'heure... C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie ! il ne me manquait que la présence de mon meilleur ami. Baptiste, votre maître couche ici ; laissez-nous et allez à l'office.

BAPTISTE.

J'y allais, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est bien, et tu diras qu'on prépare la chambre... [A Gustave.] Je te demande pardon, mon ami ; vois-tu, un maître de maison... Écoute, Baptiste... la chambre... Quelle chambre vais-je donc lui donner?... c'est que tout est pris ! Ah ! notre pavillon ! parbleu ! le pavillon du jardin : un endroit charmant ! qui est un peu en défaveur depuis que le jardinier prétend y avoir vu la nuit de grandes figures blanches... mais je sais que cela ne te fait rien.

GUSTAVE.

Oh ! absolument.

FRÉDÉRIC.

AIR d'*Arlequin musard.*

Un mien grand-oncle a rendu l'âme.

GUSTAVE.

J'entends, voilà le revenant.

FRÉDÉRIC.

Non, le fantôme est une femme,
Et c'est la sienne apparemment.
Grâce à la concorde profonde
Qu'entre eux l'on voyait exister,
Depuis qu'il est dans l'autre monde,
Sa femme n'y veut plus rester.

GUSTAVE.

Ma foi, mon ami, j'en suis enchanté !

FRÉDÉRIC.

Va pour le pavillon. (A Baptiste.) Tu y porteras la valise de ton maître.

BAPTISTE, à Gustave.

Et moi, Monsieur, je pense maintenant que vous feriez peut-être mieux de continuer votre route. Monsieur votre père sera inquiet.

FRÉDÉRIC.

Est-ce que le commandant en chef de ta cavalerie démontée serait poltron, par hasard ?

BAPTISTE.

Moi, Monsieur, ce que j'en dis n'est que par intérêt pour mon maître ; car, Dieu merci, j'ai fait mes preuves : quand quelqu'un a eu comme moi un cheval tué sous lui !

GUSTAVE.

C'est bon, laissez-nous.

SCÈNE V.

GUSTAVE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ce cher Gustave ! quel bonheur de le trouver ! Je n'ai point oublié qu'au régiment tu étais mon guide, mon mentor : car j'étais un peu mauvais sujet, et je n'ai jamais fait grand'chose. Toi, c'est différent : tu as toujours valu mieux que moi, j'en conviens. C'est toi qui payais mes dettes, et qui m'as sauvé je ne sais combien de coups d'épée, sans compter ceux que tu as recus pour moi ; et ceux-là, vois-tu bien (mettant la main sur son cœur), ils sont là : ça ne s'oublie pas. Mais, dis-moi un peu, depuis que nous ne nous sommes vus, il me semble que ta sagesse a pris une teinte bien rembrunie.

GUSTAVE.

Ma foi, mon cher, je crois que je deviens philosophe ; je m'ennuie : et si ce n'était pas payer tes services d'ingratitude, je te dirais que tout à l'heure j'ai été presque fâché lorsque tu as arrêté mes chevaux... Oui, mon ami, j'étais amoureux, j'ai été trahi ; ça va te faire rire : moi, ça me désole. J'ignore ce que la perfide est devenue : je ne m'en suis point informé. J'avais réalisé quelques fonds, envoyé ma démission de secrétaire d'ambassade, et je quittais la France lorsque je t'ai recontré.

FRÉDÉRIC.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Par dépit nous fuir sans retour,
Ah ! certes, la folie est grande ;
Conçoit-on, je te le demande,
Un Français qui se meurt d'amour ;
Un guerrier constant qui se flatte
De fixer de jeunes beautés ;
Enfin, un amant diplomate
Qui croit à la fui des traités.

GUSTAVE, souriant.

Tu as raison ; je suis un extravagant ; mais il ne s'agit pas ici de mes chagrins, parlons plutôt de ton bonheur : c'est le moyen de me les faire oublier ; il paraît que tu es dans une situation...

FRÉDÉRIC.

Superbe, mon ami, et surtout bien extraordinaire. Je me marie, et ce n'est pas sans peine. Tu sais combien j'ai manqué de mariages ; je n'ai jamais pu en conclure un seul.

GUSTAVE.

Oui; tu jouais de malheur : des duels, des ri-
vaux...

FRÉDÉRIC.

Et le chapitre des informations ; il y a des pa-
rents curieux qui veulent tout savoir : c'était cela
qui me faisait toujours du tort ; mais enfin je
suis tombé sur un beau-père raisonnable ; il
pense qu'il faut que la jeunesse fasse des folies,
ce qui est aussi mon système ; et c'est ce soir que
nous signons le contrat... Une fille unique, cin-
quante mille livres de rente, et je l'aime!...
comme je les aimais toutes... car, franchement,
je n'ai jamais eu de préférence marquée pour
personne : c'est encore une des considérations
qui ont déterminé le beau-père.

Ain des Maris ont tort.

Oui, depuis qu'existe le monde,
Chacun dispute à tout propos
Et sur la brune et sur la blonde,
Sur le champagne et le bordeaux.
A quoi bon toutes ces querelles ?
Je n'ai jamais d'avis certains,
Et j'adore toutes les belles,
Comme je bois de tous les vins.

GUSTAVE.

Ma foi, mon cher, tu es heureux, et je te féli-
cite de ton mariage.

FRÉDÉRIC.

Oh ! il n'est pas encore fait, et il y a bien des
choses à dire. Tu sais que quelquefois je jure ?

GUSTAVE.

Quelquefois ! c'est-à-dire toujours.

FRÉDÉRIC.

Oui, par habitude, car je n'aime pas le jeu.
L'hiver dernier, j'ai eu un bonheur admirable...
près de soixante mille francs que j'ai gagnés. C'est
dans ce moment-là que je me suis présenté au
beau-père, qui m'a accepté ; mais j'étais si con-
tent de me marier, que j'ai joué encore par passe-
temps ; car c'est toujours ma ressource quand
j'ai de la joie ou du chagrin.

GUSTAVE.

Eh bien !

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! tu ne devines pas ? (En riant.) J'ai tout
perdu, et il ne me reste rien : ça n'est pas pour
moi, ça m'est égal ; je connais ces positions-là ;
mais c'est le beau-père, un brave homme qui
m'avait accepté plus pour moi-même que pour
ma fortune ; une jeune personne charmante, qui
m'adore, oui, qui m'adore, c'est le mot ; tu sais
que là-dessus je ne m'en fais pas accroire... et
des présents de noce... une corbeille superbe qui
arrive aujourd'hui, et que je ne sais trop com-
ment payer. Voilà, je te l'avoue, ce qui me fait
trembler pour mon cinquième mariage.

GUSTAVE.

Comment, morbleu ! ne suis-je pas là ? Et si
une vingtaine de mille francs peuvent d'abord te
sullire...

FRÉDÉRIC, le serrant dans ses bras.

Ain de Prévillo et Taconnet.

Mon ami, mon dieu tutélaire.

GUSTAVE.

Ton bien jadis n'était-il pas le mien,
Lorsque avec moi tu partageais en frère ?

FRÉDÉRIC.

Oui, de ce temps je me souvien,
De ce temps-là je me souvien.
Nous apportions, toi, ce me semble,
Crédit, fortune, esprit sage et rangé ;
Moi, les défauts et les dettes que j'ai ;
Puis, sans façon, nous mettions tout ensemble :
Voilà comment j'ai toujours partagé.

GUSTAVE.

Et quelle est ta future ?

FRÉDÉRIC.

Mais j'ai idée que tu l'as connue à Paris, quand
elle y habitait. C'est la fille d'un riche négociant,
monsieur Dormeuil.

GUSTAVE.

Comment, Cécile Dormeuil ?

FRÉDÉRIC.

Oui, Cécile ; c'est elle-même.

GUSTAVE.

En effet, je me rappelle l'avoir vue quelque-
fois. (Tirant son portefeuille.) Tiens, voilà toute ta
somme.

FRÉDÉRIC.

J'espère que cela ne te gêne pas ? Eh bien !
qu'as-tu donc ?

GUSTAVE.

Rien, mon ami ; rien du tout, je te jure. Mais
je fais réflexion que la famille de ton père est
très-nombreuse ; que tu as sans doute beaucoup
de parents à loger.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! qu'importe ? n'es-tu pas mon ami ?
ça vaut bien un cousin : d'ailleurs, il me faut un
témoin, et je compte sur toi. Et puis, tu ne t'i-
magines pas comme ma femme, comme mon
beau-père, comme tout ce monde-là m'aime. Pré-
senté par moi, tu vas voir quel accueil on va te
faire. Ils seront enchantés de te voir. Il n'y a pas
jusqu'aux domestiques... Marie... holà ! quel-
qu'un : c'est que je suis le maître ici ; il faut bien
qu'on m'obéisse... Marie !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE.

FRÉDÉRIC.

Avertis M. Dormeuil que mon ami intime... que
M. Gustave de Mauléon...

MARIE.

Ah ! mon Dieu ! Comment , c'est monsieur qui... que... certainement... Monsieur... Je ne croyais pas...

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! qu'est-ce qu'elle a donc ? C'est la femme de chambre et la confidente de ma femme ; ma fille d'esprit quand elle n'a pas de distractions. Voici M. Dormeuil et sa fille.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DORMEUIL, CÉCILE.

FRÉDÉRIC.

Beau-père, voilà un de mes bons amis que je vous présente.

DORMEUIL, saluant sans le regarder.

Certainement, Monsieur... (Levant les yeux.) Grand Dieu !

CÉCILE, qui a fait une révérence, le regarde à son tour, et fait un geste de surprise.

C'est lui !

FRÉDÉRIC, à Gustave.

Ah çà ! décidément tu as la physionomie malheureuse ; on ne peut pas t'envisager !

DORMEUIL, balbutiant.

A coup sûr... L'honneur que nous recevons... Nous ne croyions pas... Et j'étais loin de m'attendre...

FRÉDÉRIC.

Allons, voilà le beau-père qui est comme Marie, et qui fait des phrases. Eh ! sans doute, vous ne l'attendiez pas, puisqu'il ne voulait pas venir... il ne voulait pas rester.

DORMEUIL.

Qui nous procure donc l'avantage ?...

FRÉDÉRIC.

Eh ! parbleu ! c'est moi qui l'amène. Sans moi, il passait son chemin ; j'ai le coup d'œil si juste... A soixante pas... beau-père... je vous contrai cela. Ah çà ! j'espère que tu vas embrasser la mariée ?

DORMEUIL, l'arrêtant.

Non pas, non pas ; ce soir, après le contrat, nous nous embrasserons tous.

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure ! parce que, vois-tu, les grands parents... Pétiquette... ; c'est le beau-père qui est le maître des cérémonies : moi, ça ne me regarde pas ; j'épouse, et voilà tout. Ma chère Cécile, je vous le recommande ; il ne connaît ici personne que vous ; et puisqu'il veut bien nous sacrifier sa journée... Allons, mon cher Dormeuil, faites-lui donc un peu d'amitié, je ne vous recon-

nais pas ; maintenant, d'ailleurs, sa présence est indispensable ; c'est mon témoin.

DORMEUIL.

Comment ? votre témoin !

FRÉDÉRIC.

Oui, morbleu ! ce n'est pas la première fois qu'il m'en a servi.

Air de *Lantara*.

Oui, vingt fois sa valeur prudente
A modère mes sens trop étourdis ;
Avec succès je le présente
A mes amis, comme à mes ennemis,
Heureux témoin ! sa présence chérie
Me fut toujours d'un augure flatteur ;
Autrefois je lui dus la vie,
Je vais lui devoir le bonheur.

DORMEUIL.

Mais l'usage veut qu'ordinairement ce soit un parent.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! n'est-il pas le mien ? Sur le champ de bataille, n'étions-nous pas frères d'armes ? Cette parenté-là en vaut bien une autre. Vous mettez sur le contrat : Parent du côté du marié. A propos, j'étais sorti pour aller au-devant de mon cœur.

MARIE.

Eh ! Monsieur, il vient d'arriver avec votre corbeille de noce.

FRÉDÉRIC.

Ma corbeille est arrivée ! Allons la déballer. C'est M. Dormeuil et moi qui l'avons commandée ; et tu verras quelle élégance, quel goût.

AIR : *A soixante ans*.

Des fleurs, des dentelles, des chaînes,
Des bijoux du plus bel effet ;
Deux cacheures indigènes,
Plus chers que quatre dn Thibet.

DORMEUIL.

C'est trop... Combien cela vous coûte !

FRÉDÉRIC.

Eh ! mais beau-père, il le fallait ;
J'ai fait ce que je dois sans doute.

(Bas à Gustave.)

Mais je dois tout ce que j'ai fait.

Pourvu qu'ils n'aient rien oublié, et que tout cela ne se soit pas froissé en route. Ah ! ma chère Cécile, je vous en prie, ne venez pas avec nous ; tout à l'heure, vous jouirez du coup d'œil ; laissez-nous vous surprendre. Allons, beau-père, dépêchons.

DORMEUIL.

Et monsieur que nous laissons ?

FRÉDÉRIC.

Cécile voudra bien lui tenir compagnie.

CÉCILE.

Mais que voulez-vous que je dise, que je fasse ?

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! vous ferez connaissance. Mon ami, je te laisse avec ma femme. (Entrainant Dormeuil.)
Eh ! venez donc, je meurs d'impatience.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, CÉCILE.

GUSTAVE, après un moment de silence.

Me sera-t-il permis, Mademoiselle, de vous offrir mes félicitations ?

CÉCILE.

Oui, Monsieur, je les reçois.

GUSTAVE.

Je me réjouis que le hasard m'ait procuré l'avantage... car croyez que le hasard seul...

CÉCILE.

J'en suis persuadée, Monsieur ; je sais que rien ne pouvait vous attirer en ces lieux. Depuis longtemps, votre silence nous l'avait appris ; et si quelque chose m'étonne, c'est de vous voir consentir à nous accorder quelques jours. Soyez sûr que mon père sentira tout le prix d'un pareil sacrifice.

GUSTAVE.

Je n'ai pu résister au désir d'être témoin du bonheur de mon ami, du vôtre, Mademoiselle. Puissiez-vous former une union fortunée ! Puisse Frédéric ne jamais éprouver les tourments de la jalousie, ni la douleur de perdre votre tendresse.

CÉCILE.

Et qui vous fait présumer que cela puisse arriver ? Frédéric m'aime beaucoup, Monsieur, il m'aime réellement.

GUSTAVE.

Eh ! Mademoiselle, est-ce donc une raison ?

CÉCILE.

Oui, sans doute, puisqu'il m'aime, il ne sera ni faux ni trompeur, il ne se fera point un jeu de trahir ses serments.

GUSTAVE.

Vous supposez alors qu'on ne sera avec lui ni perfide ni coquette. Je le désire, Mademoiselle, et lui souhaite de trouver une fidélité que pour moi je n'ai jamais su rencontrer.

CÉCILE.

Que vous n'avez pas su rencontrer ?

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Mais Frédéric, vous l'ignorez peut-être,
De vous différe trait pour trait,
Pour mieux vous le faire connaître,
Je puis vous tracer son portrait :
Il n'aime qu'une seule belle,
Il n'est ni dédant, ni jaloux,
Il est enfin tendre et fidèle,
Vous voyez qu'il n'a rien de vous.

GUSTAVE.

Même air.

Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle,
Former un lien plus heureux,
Et désormais, aux pieds d'une autre belle,
Porter mon hommage et mes vœux.

[Avec un dépit très-marqué.]

Pour qu'à mon cœur rien ne vous retrace,
Exprès je veux même, entre nous,
Qu'elle soit sans attraits, sans grâce,
Enfin, qu'elle n'ait rien de vous.

CÉCILE.

Et il ne vous en coûtera pas beaucoup, Monsieur, pour l'aimer.

GUSTAVE.

Pas plus qu'à vous, Mademoiselle, pour aimer Frédéric ; car ce n'est point à l'ordre d'un père qu'il doit votre main ; c'est à vous, à vous seule. Vous l'aimez, il me l'a dit lui-même.

CÉCILE.

Comment ! il vous l'a dit ?

GUSTAVE.

Oui, Mademoiselle, il en est convenu. Vous l'aimez, vous l'adorez, du moins, maintenant : j'ignore combien de temps il pourra jouir de cet avantage.

CÉCILE, avec dépit.

Monsieur... (Se reprenant.) Eh bien ! oui, Monsieur ; il vous a dit la vérité : je chéris l'époux que mon père m'a donné, que mon cœur a choisi ; et je ferai mon bonheur de lui appartenir. (A part.) On vient, ah ! tant mieux : car mes larmes trahiraient le trouble de mon cœur.

SCÈNE IX.

GUSTAVE, DORMEUIL, FRÉDÉRIC, CÉCILE, LE NOTAIRE ; PARENTS ET AMIS*.

(Ils saluent M. Dormeuil et lui font des compliments : une partie des dames s'asseyent à gauche, et les hommes restent debout derrière elles.)

FRÉDÉRIC.

Mon ami, tu vois le plus heureux des hommes !... mes cachemires ont produit un effet... Et toi, tu as été content de ma femme, n'est-il pas vrai ?... Un peu timide, un peu troublée ?... Mais un jour comme celui-ci... moi-même je ne sais pas trop où j'en suis... Je te présente une partie de notre famille. (Tout le monde salue.) (A part, à Gustave.) Hein, qu'en dis-tu ?

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Voici ma tante la Jonchère,
Mon cousin le docteur en droit,

* Les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant : Gustave est le premier à gauche du spectateur, puis Frédéric, Cécile, Dormeuil, le Notaire devant la table, Marie de l'autre côté de la table, les parents derrière le Notaire.

Mon autre cousin le notaire,
La forte tête de l'endroit.

(A part.)

Que l'en semble? quelles tournures!
Ils sont bien généreux, vraiment,
De montrer gratis des ligures
Qu'on irait voir pour de l'argent.

DORMEUIL, faisant avancer la table.

Allons, mon cher cousin, mettez-vous là, et occupons-nous du contrat.

FRÉDÉRIC.

Sans doute; signons, signons, c'est le point essentiel: parce que tant qu'on n'a pas signé, on ne sait pas ce qui peut arriver. (A Gustave.) Tu sais, moi surtout qui suis difficile à marier.

LE NOTAIRE, à la table.

Quels sont les témoins?

FRÉDÉRIC.

Du côté de Cécile, ceux que vous avez inscrits, et du mien, M. Gustave de Mauléon, mon ami.

LE NOTAIRE, le regardant attentivement.

Ah! c'est monsieur?

FRÉDÉRIC.

Oui. Est-ce que sa physionomie ne produit pas sur vous un certain effet?

LE NOTAIRE.

Mais non.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! vous êtes le premier: car mon beau-père, ma femme, toute la maison... Mais vous autres fonctionnaires publics, rien ne peut vous émouvoir: vous êtes impassibles comme la loi.

LE NOTAIRE, avec emphase.

C'est notre devoir.

FRÉDÉRIC, traversant le théâtre et allant vers la table.

Quand je te disais... le beau-père le premier, c'est trop juste... à moi, maintenant... Permettez donc... laissez-moi faire mon paraphe: le défaut de paraphe entraîne nullité, n'est-il pas vrai, cousin? et je veux que rien n'y manque. (A Cécile, en lui présentant la plume.) Ma chère Cécile, c'est à vous; mon bonheur maintenant dépend d'un seul mot*.

Fragment du finale de *L'Auberge de Bagnères*, arrangé par M. Doche.

DORMEUIL.

Allons, Cécile, allons, ma fille, c'est à toi.

ENSEMBLE.

CÉCILE, traversant à son tour, et allant à la table.

Ah! que mon âme est émue!

Oui, ma main tremble malgré moi.

GUSTAVE.

Mon cœur palpite à sa vue.

DORMEUIL.

Allons, rassure-toi.

(Cécile prend la plume, s'arrête un instant, regarde Gustave, et signe vivement.)

* Il revient à sa première place.

FRÉDÉRIC.

Elle est à moi.

GUSTAVE.

Elle a signé.

FRÉDÉRIC, à Gustave.

C'est à ton tour, je croi.

GUSTAVE, allant à son tour à la table, et affectant une grande joie.

Je signe, et jamais, sur mon âme,
Je n'ai signé de plus grand cœur;
Car c'est l'acte de ton bonheur;

(A Cécile.)

Recevez donc mon compliment, Madame,

Oui, Madame!

Le premier ici je veux

Vous donner ce titre heureux.

(Il reprend sa place.)

FRÉDÉRIC.

Je suis, ainsi que ma femme,

Sensible à tant d'amitié.

Enfin... enfin... je suis donc marié.

DORMEUIL, FRÉDÉRIC, LE CHOEUR.

ENSEMBLE.

Ah! que { mon } âme est émue!

Non, rien n'égale { mon } bonheur.

CÉCILE.

Ah! que mon âme est émue!

Non rien n'égale mon malheur.

GUSTAVE.

Oui, pour jamais je l'ai perdue:

Non, rien n'égale ma douleur.

(Pendant ce premier ensemble, tous les parents ont signé, et Baptiste ainsi que plusieurs domestiques arrivent tenant des flambeaux.)

FRÉDÉRIC, à Dormeuil et à Gustave.

Mais vous ferez tantôt connaissance, j'espère,

Car mon ami reste avec nous, beau-père,

Il couche ici, je viens de l'engager.

DORMEUIL.

Mais où veux-tu donc le loger?

FRÉDÉRIC.

Pour qu'il soit bien, moi j'ai pris mes mesures;

Il aime à voir les revenants de près,

C'est pour cela que je lui donne exprès

Le pavillon aux grandes aventures,

Celui du jardin.

BAPTISTE, effrayé, bas à son maître.

Grands dieux!

Nous sommes perdus tous les deux.

CHOEUR.

Bonsoir, Monsieur, à demain.

DORMEUIL.

Demain, de grand matin,

La noce se fait à la ville;

En attendant, chacun, je croi,

Peut se retirer chez soi.

FRÉDÉRIC.

Il le faut bien; charmé chez soi.

Mais demain, demain... Adieu, Cécile.

(A Gustave.)

Tout est signé, tout est écrit,

L'amour a couronné ma flamme.

Me voilà donc enfin mari sans contredit,

A moins que cette nuit

Le diable n'emporte ma femme.

CHOEUR.

Partons, bonne nuit, bonne nuit,

ENSEMBLE.

Ah! que mon âme est émue! etc.

(Les domestiques, le flambeau à la main, conduisent les parents par les portes de droite et de gauche. Cécile, Dormeuil et Marie sortent par le fond, ainsi que Frédéric et Gustave.)

ACTE II.

Le théâtre représente un pavillon demi-circulaire à colonnes, très-riche, fermé de tous les côtés. Au fond, une porte et deux croisées latérales, servant aussi de portes, toutes trois garnies de persiennes. A gauche du spectateur, une porte qui est censée donner dans un autre appartement du pavillon; à droite et à gauche, des panneaux, sur lesquels sont peints différents sujets. Dans le fond, à droite, est un paravent; entre le paravent et un des panneaux de la droite est un fauteuil. Il fait nuit. Au lever du rideau, Gustave écrit devant une table. Baptiste examine toutes les portes pour voir si elles sont bien fermées.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, BAPTISTE.

BAPTISTE, appelant Gustave.

Monsieur, Monsieur, trois heures du matin!

GUSTAVE.

Parbleu! je le sais bien, puisque tu as eu soin de m'avertir à tous les quarts d'heure.

BAPTISTE.

Est-ce que monsieur ne se couche pas?

GUSTAVE.

Non; mais nos lits sont dans la chambre à côté. Va dormir si cela te convient, et laisse-moi.

BAPTISTE.

C'est que je n'aime pas à dormir seul, je m'ennuie, et puis, s'il arrivait quelque chose à monsieur, peut-être n'entendrais-je pas.

AIR: De sommeiller enyor, ma chère.

Ils m'ont fait hier à l'office

Maint et maint conte sépucral.

GUSTAVE.

Poltron!

BAPTISTE.

Soit, je me rends justice;

On ne s'en porte pas plus mal.

Où, la bravoure a mon estime;

Car je suis brave par penchant;

Mais je suis poltron par régime,

Afin de vivre longuement.

Et dans ce pavillon isolé, au milieu d'un jardin immense...

GUSTAVE, sans l'écouter.

Éloigne cette table.

BAPTISTE, lui parlant, et s'appuyant sur la table.

Encore, si l'on pouvait attendre des secours du

château. Autrefois, il existait une communication qui au moyen d'un ressort... Je ne sais plus comment ils m'ont expliqué cela; mais on n'eut a plus connaissance, et le hasard seul pourrait le faire retrouver. Alors, vous sentez bien qu'après tout ce qu'on raconte...

GUSTAVE.

Baptiste, je vais me fâcher.

BAPTISTE.

Oh! Monsieur, cela me paraît prouvé; car on l'a mis dans le journal du département, et avant huit jours ceux de Paris le répéteront: j'espère qu'alors vous ne pourrez plus en douter.

GUSTAVE.

Eh bien! voyons, où en veux-tu venir?

BAPTISTE.

Eh bien! Monsieur, ils disent donc que chaque nuit le fantôme vient se reposer dans ce pavillon jusqu'au point du jour; mais qu'aux premiers rayons du soleil, crac, il a l'air de s'abîmer dans la muraille: et hier, Thomas, le jardinier, l'a vu comme je vous vois, sinon qu'il a fermé les yeux, ce qui l'a empêché de distinguer.

GUSTAVE.

Ah çà! j'espère que tu as fini... Arrange-toi comme tu voudras, dors ou ne dors pas; mais tâche de te taire, ou demain je te chasse.

BAPTISTE.

Ou demain je te chasse... (Emportant la table, et la plaçant à la gauche du spectateur.) Dieu! que c'est insupportable qu'il y ait des gens qui soient les maîtres!... car sans les maîtres, il serait bien plus agréable d'être domestique.

AIR de Julie.

Mais j'ai fermé porte et fenêtre;

Partout j'ai fermé les verrous.

(S'arrangeant dans un fauteuil qui est à l'extrême gauche et près de la table.)

Puisqu'il me faut obéir à mon maître,

Pour lui complaire, endormons-nous.

Si je pouvais, douce métamorphose,

Imiter tant de gens de bien,

Qui, comme moi, s'endorment n'étant rien,

Et qui s'éveillent quelque chose!...

... Quelque chose...

(Il s'endort.)

SCÈNE II.

GUSTAVE, seul.

Encore quelques heures, et elle sera perdue pour moi!... Et je resterais demain au château!... Non; le dessin en est pris, j'enverrai cette lettre à mon ancien colonel, à mon ami, et demain je partirai sans voir Cécile.

AIR: Tendres échos errants dans ces vallons.

Elle a trahi ses serments et sa foi,

Et pour jamais il faut que je l'oublie.

J'avais juré de vivre sous sa loi ;
Eh bien ! j'irai mourir pour ma patrie.
Patrie, honneur ! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls au moins ne me trahirez pas.

Nouveaux serments vont bientôt m'engager,
Et si je fus quitte par une belle,
Sous les drapeaux, où je cours me ranger,
La gloire au moins me restera fidèle.
Patrie, honneur ! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls, hélas ! ne me trahirez pas.

(Il se jette sur une chaise, à droite du spectateur.)

(On entend une ritournelle.)

Ciel !... qu'entends-je !... Quel est ce bruit ?

SCÈNE III.

GUSTAVE, CÉCILE.

(Gustave se penche sur son fauteuil pour découvrir d'où vient le bruit. Derrière lui, à droite, un des panneaux du pavillon près du fauteuil s'ouvre tout à coup, et l'on voit paraître Cécile en robe blanche très-simple ; elle a les bras nus, et sur le cou un respectif fichu élégamment brodé ; elle tient un flambeau à la main et s'avance lentement. Le panneau se referme de lui-même. Arrivée à la table près de laquelle dort Baptiste, elle y pose son flambeau.)

GUSTAVE.

Qu'ai-je vu ?... Cécile !...

CÉCILE.

J'ai cru qu'ils me poursuivaient ; qu'ils voulaient encore me faire signer... Non, je ne veux plus, surtout s'il est là.

GUSTAVE.

Qui peut causer, pendant son sommeil, l'agitation effrayante où je la vois ?

CÉCILE, d'un air suppliant.

Mon père !... oui, vous avez raison... Cécile est bien malheureuse !... C'est fini... je suis mariée !... (Portant la main à sa tête comme pour sentir sa parole.) Oui, c'est moi qui suis la mariée, car les voilà tous qui viennent me complimenter. (D'un air aimable et gracieux, et comme leur répondant.) Merci, merci, mes amis ; oui, des vœux pour mon bonheur !... Ils ne me regardent plus... Si j'osais pleurer !

GUSTAVE.

Grands dieux !

CÉCILE, regardant autour d'elle.

Pourquoi m'a-t-on mené à ce bal ?... Un bal... Vous savez que je n'aime plus le bal ; que je ne veux plus y aller... (Traversant le théâtre, et allant à droite.) Oui, nous y voilà... (Elle salue, et s'assoit sur la chaise qu'occupait Gustave.) Il y a tant de monde dans ce salon, et il n'y est pas !... (Faisant un geste de surprise.) C'est lui ! je l'ai aperçu ! mais il se gardera bien de me parler, de danser avec moi ; ce n'est qu'avec mademoiselle de Fierville.

GUSTAVE, vivement.

Mademoiselle de Fierville !...

CÉCILE.

Ah, mon Dieu ! comme mon cœur bat !... Il s'approche de nous... (Froidement et comme pour répondre à une invitation.) Avec plaisir, Monsieur... (Vivement.) Il m'a invitée !... Que va-t-il me dire, et que lui répondre ?... Je suis fâchée maintenant d'avoir accepté... Je voudrais que la contredanse ne commençât jamais... Ah, mon Dieu ! je crois entendre... Oui, voilà le prélude !... (L'orchestre joue le commencement de la contredanse que Cécile croit entendre. Elle se lève de dessus le fauteuil, et se met en place pour danser. Elle porte la main à ses bras comme pour arranger ses gants, et présente la main comme si un cavalier la lui tenait *.)

GUSTAVE.

Ah ! profitons de son erreur ! (Il lui prend la main.)

CÉCILE.

Sa main a pressé la mienne !... N'importe, soyons aussi sévère... (D'un air très-froid, et ayant l'air d'écouter.) Comment, Monsieur ?... (Ayant toujours l'air d'écouter.) Cependant, ce qu'il dit là est assez raisonnable... S'il savait quel bien il me fait !... Quoi ! Monsieur, vous ne l'aimez pas ?... Ah ! j'ai bien envie de le croire... Que je vous réponde ?... Tout à l'heure... Vous voyez que c'est à moi de danser. (Elle dresse toute une figure ; elle va en avant, traverse, et va à droite et à gauche, en tournant le dos au spectateur ; sur la dernière reprise elle s'arrête brusquement. La musique cesse ; la contredanse est censée finie. Elle retourne à sa place, et fait la révérence pour remercier son cavalier. Elle s'assoit toujours sur la même chaise, arrange sa robe comme pour faire une place à côté d'elle à Gustave ; puis à l'air de lui adresser la parole, et de continuer une conversation déjà commencée.) Vous êtes heureux... et moi donc !... Combien je suis contente que nous soyons raccommoqués !... Vous ne savez donc pas qu'on voulait me marier ? et bien malgré moi, encore... Mais, tenez, le voilà cet amorceau que vous m'avez donné, et ce qui me faisait le plus de peine, c'est qu'il aurait fallu le quitter.

GUSTAVE, douloureusement.

Pauvre Cécile !

CÉCILE.

Où, il l'aurait bien fallu... Je vous aurais dit : Reprenez-le ; car, pour moi, je n'aurais jamais eu la force de vous le rendre.

GUSTAVE.

Ah ! malheureux que je suis !

Air : *Dormez donc, mes chères amours.*

Hélas ! à son dernier désir

Je saurai du moins ubier.

(Il retire l'anneau du doigt de Cécile et le met au sien.)

CÉCILE.

Rien ne peut plus nous désunir.

* Pendant tout le temps qu'est censée durer la contredanse, l'orchestre joue *pianissimo*, et avec des sourdines, l'air de la contredanse de *Nina*.

GUSTAVE.

Ah ! que son erreur se prolonge,
Puisque mon bonheur n'est qu'un songe.

ENSEMBLE.

Dormez donc, mes seules amours,
Pour mon bonheur, dormez toujours.
Dormez donc, mes seules amours,

Dormez, dormez,
Pour mon bonheur, dormez toujours.

CÉCILE.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours ;
Oui, mon cœur gardera toujours
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

CÉCILE.

Mon Dieu, la soirée est déjà finie... il faut déjà se séparer... Il me semble que je n'ai jamais tant aimé le bal. Voilà qu'on m'apporte mon châte.... Sans doute la voiture est arrivée, et mon père m'attend. (Baisant ses épaules comme pour mettre un châte.) Adieu, Gustave ; vous viendrez nous voir demain. (Croisant ses mains sur sa poitrine comme pour tenir son châte, et faisant en même temps le geste de teindre sa pelisse.) Adieu. (Elle fait quelques pas dans le fond, rencontre le fauteuil qui est entre le paravent et le panneau par lequel elle est entrée ; elle s'assied sur le fauteuil, et s'endort paisiblement. Musique. Baptiste, qui vers la fin de la scène précédente a déjà étendu les bras, et s'est frotté les yeux, les ouvre dans le moment, et se trouve en face de Cécile qu'il prend pour le fantôme. Tremblant de crainte, il tombe sur ses genoux, sans oser regarder.)

BAPTISTE.

Mons...ieur...eur...

GUSTAVE.

Tais-toi.

SCÈNE IV.

BAPTISTE, étendu par terre ; CÉCILE, endormie sur le fauteuil ; GUSTAVE, entre eux ; FRÉDÉRIC, en dehors, frappant à la porte.

FRÉDÉRIC.

Gustave ! Gustave ! ouvre-moi.

GUSTAVE.

Grands dieux ! c'est la voix de Frédéric. (A Baptiste.) Sur ta tête, ne profère pas une seule parole, ou tu es mort.

FRÉDÉRIC, toujours en dehors.

Eh bien ! m'ouvriras-tu ?

GUSTAVE.

Oui ; mais, au nom du ciel, ne fais pas de bruit. (A part.) Quel parti prendre ? que devenir ?... Elle est perdue !... Ah ! ce paravent... (Il entoure avec le paravent le fauteuil de Cécile, jusqu'à la muraille, de sorte que le panneau secret se trouve enfermé dans le paravent. A Baptiste, qui est toujours couché.) Et toi, relève-toi donc, et songe à ma recommandation.

(Il va ouvrir à Frédéric.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; FRÉDÉRIC, en grande parure de marié.

(La porte du jardin reste ouverte, et l'on aperçoit un jardin éclairé par les premiers rayons du soleil.)

FRÉDÉRIC.

Eh, mon Dieu ! faut-il tant de cérémonies ? Mon ami, je ne peux pas dormir... je ne peux pas, et me voilà.

GUSTAVE.

Je t'en prie, ne parle pas si haut.

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi donc ?

GUSTAVE.

C'est que cet imbécile de Baptiste est gravement indisposé.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce qu'il a donc ? Eh ! mais, en effet, je lui trouve un air pâle, une physionomie renversée.

BAPTISTE.

On l'aurait à moins.

FRÉDÉRIC.

On va lui envoyer le petit docteur. Mais je venais te faire part d'une idée charmante ; moi, je n'en ai jamais d'autres : c'est de déjeuner tous dans ce pavillon... Eh bien ! qu'as-tu donc ? tu ne m'écoutes pas.

GUSTAVE.

Si, vraiment... au contraire, je trouve ton projet... Tu disais...

FRÉDÉRIC.

Que j'ai donné ordre de servir ici une tasse de thé avant le départ, et tu nous raconteras tes histoires de cette nuit, on tu nous inventeras pour faire peur à ces dames. Gustave ! eh bien ! où es-tu donc ?

GUSTAVE.

Oui, mon ami, oui... je l'ai toujours pensé... Mais si nous faisons un tour de jardin. (Il veut l'emmenner.)

BAPTISTE, se levant vivement et retenant Frédéric par son habit.

Messieurs, je ne vous quitte pas ; je ne resterais pas seul ici pour un empire.

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire ? (Regardant Gustave, qui fait à Baptiste des signes de se taire.) Eh ! mais, qu'as-tu donc aussi ?... Je n'avais pas remarqué d'abord ; mais je te trouve aussi changé que Baptiste. (En riant.) Est-ce que vous auriez vu le fantôme, par hasard ?

GUSTAVE, troublé.

Allons donc, tu veux plaisanter.

(Baptiste tire Frédéric par son habit, et de la tête lui fait signe que oui, sans que son maître l'aperçoive.)

FRÉDÉRIC.

Parbleu ! tu es bien heureux ! et tu devrais me dire, par grâce (regardant Baptiste), comment il était, et de quel côté il a disparu.

(Baptiste, qui tient son mouchoir à la main, lui fait signe, en le montrant, que le fantôme était blanc ; puis, élevant sa main au-dessus de sa tête, il indique qu'il était d'une grandeur démesurée, et montrant du doigt le paravent, il lui fait entendre que c'est de ce côté qu'il a disparu.)

Allons, je vois que tu es jaloux de ton fantôme, et que tu ne veux pas que tes amis en profitent. Voilà qui est mal... Mais il est impossible qu'on ne découvre pas ses traces en cherchant bien.

(Il se dirige vers le paravent.)

GUSTAVE, l'arrêtant par le bras.

Frédéric !... au nom du ciel, daigne m'écouter !... et ne me condamne pas !... Je te jure que le hasard seul... le hasard le plus extraordinaire... le plus inconcevable... et que mon honneur... mon amitié...

BAPTISTE.

Où, Monsieur, ne vous y risquez pas... D'ailleurs, c'est inutile : voilà les premiers rayons du soleil, il aura disparu.

FRÉDÉRIC.

Eh ! qu'importe ? fût-ce le diable...

GUSTAVE, voulant le retenir.

Non ; je ne le souffrirai pas !

FRÉDÉRIC, se dégageant et se précipitant vers le paravent.
Il le faudra bien.

AIR FINAL de l'Amant jaloux.

GUSTAVE.

Grands dieux !

FRÉDÉRIC, ouvrant le paravent et regardant.

Eh bien !

Je ne vois rien.

BAPTISTE.

Parbleu ! il sera parti par où il était venu.

(Le fauteuil est vide, et sur un des bras on aperçoit seulement le petit fichu que portait Cécile.)

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Quel est donc ce mystère ?

D'un venail la frayeur ?

GUSTAVE.

Ah ! tâchons de lui faire

Le trouble de mon cœur.

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère ?

Je tremble encor de peur.

GUSTAVE, à Baptiste.

Tais-toi, tais-toi.

ENSEMBLE.

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère ?

Je tremble encor de peur.

GUSTAVE.

Ah ! tâchons de lui faire
Le trouble de mon cœur.

FRÉDÉRIC.

La plaisante aventure !
Dis-moi, je t'en conjure,
Qu'aviez-vous donc lous deux ?

ENSEMBLE.

GUSTAVE.

Grands dieux ! quelle aventure !
Ami, je te le jure,
Nous ignorons tous deux
Ce qui se passe dans ces lieux.

BAPTISTE.

Grands dieux ! quelle aventure !
D'échapper, je vous jure,
Nous sommes trop heureux !

FRÉDÉRIC.

Allons, allons, tu as beau dire, il y a quelque chose, et ta tête... Écoute donc, jusqu'à ce jour tu avais été trop sage, trop raisonnable : on finit par payer ça... Il ne faut d'excès en rien... Regarde-moi... Ah çà ! j'espère que tu vas t'habiller ; tu vois que je suis déjà en costume de rigueur... Je ne te donne que cinq minutes.

GUSTAVE, trèsému.

Sois sûr qu'on ne m'attendra pas... Baptiste, suis-moi... (A part.) Allons, il faut partir !

(Ils sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, seul, le regardant partir d'un air surpris.

Ma foi... Eh bien ! en voilà un qui fera bien de ne pas se marier... Décidément il est timbré, et son effroi quand j'ai voulu approcher de ce paravent où il n'y a rien, absolument rien. (Approchant du fauteuil, et apercevant le petit fichu que portait Cécile, et quelle y a laissé.) Eh ! mais, si fait... cependant... je n'avais pas vu... (Prenant le fichu et étouffant un éclat de rire.) C'est charmant ! (Déployant le fichu.) Je devine maintenant à quelle espèce de fantôme ce meuble peut appartenir.

AIR de la Sentinelle.

Tissu charmant ! voile mystérieux,
Dant contre nous la beauté s'environne !
Gage d'amour ! se peut-il, en ces lieux,
Que sans regards ainsi l'on l'abandonne ?
D'un hasard tel que celui-là
Sans peine on pénètre les causes !
Ici, celle qui l'oublia,
Je le devine, avait déjà
Oublié bien d'autres choses.

Mais à qui diable ça peut-il être ? La petite baronne, ou la femme du notaire ! (Se reprenant.) Oh ! la femme d'un notaire !... cependant ça s'est vu... Allons, je m'en vais prendre des informations... ce sera délicieuse. Mais je ne sais pas ce

qu'ils ont tous.. Personne ne se lève donc aujourd'hui ? Eh ! voilà le beau-père.

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC. DORMEUIL, tenant par la main CÉCILE, qui est en grande parure de mariée.

FRÉDÉRIC.

Allons donc, papa, allons donc.

DORMEUIL.

Ce n'est pas ma faute. Il y a une demi-heure que j'entre chez Cécile; il faut lui rendre justice, elle était déjà levée : mais elle s'était endormie sur une chaise, et il a fallu nous dépêcher... Trois femmes de chambre... mais aussi j'espère... Hein ! comment la trouvez-vous ?

FRÉDÉRIC.

Ah ! que vous êtes heureux d'avoir des enfants comme ceux-là ! Je ne parle pas de votre gendre ; mais c'est un beau rôle que celui de père : les gants blancs, l'air respectable. J'aurais aimé à être père, moi, pour marier mes enfants, pour leur dire : Soyez heureux ! je vous unis. Enfin, vrai, si je n'étais pas moi, je voudrais être vous ; mais on ne peut pas cumuler. Ah ça ! les voitures sont-elles prêtes ?

DORMEUIL.

Pas encore.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ? ça vous regarde. Vous, ma chère Cécile, voulez-vous donner vos ordres pour faire servir ici le déjeuner ? (Vers le milieu de cette scène, entrent quelques domestiques qui rangent le paravent et ouvrent toutes les fenêtres. On aperçoit le jardin ; il fait grand jour.) Moi, je cours réveiller tout le monde. J'ai tant d'affaires que je ne sais en vérité... (A Cécile.) Ah ! dites-moi donc, une aventure charmante que je vais vous conter... Non, que je vous conterai demain. Vous qui connaissez les toilettes de toutes ces dames, savez-vous à qui appartient cet élégant fichu ?

CÉCILE, le regardant.

C'est à moi.

FRÉDÉRIC.

Comment ! c'est à vous ?

CÉCILE.

Où, j'en étais même en peine. Où donc l'avez-vous trouvé ?

FRÉDÉRIC, troublé et balbutiant.

Où je l'ai trouvé ? Mais là-bas dans le salon ; parce que peut-être ne savez-vous pas... (A part.) Parbleu ! je riais bien. Le fait est qu'il n'est pas impossible, moi surtout qui ai toujours eu du malheur.

III.

DORMEUIL.

Eh bien ! venez-vous ?

FRÉDÉRIC.

Eh ! sans doute.

AIR : *Mon cœur à l'Espoir s'abandonne.*

Allons reveiller tout le monde,
Parcourons tout du haut en bas ;
A ma voix il faut qu'on réponde :
Un jour de noce on ne dort pas.

(A part.)

Examinons avec prudence.
Tout voir et se taire est ma loi.
Je suis époux ; il faut, je pense,
Remplir les devoirs de l'emploi.

DORMEUIL, FRÉDÉRIC.

Allons reveiller tout le monde,
Parcourons, etc.

SCÈNE VIII.

CÉCILE, seule.

Je suis encore si émue, si troublée ! je l'avais revu... nous étions raccommodés.

AIR : *Jeannot me délaisse* (de JEANNOT ET COLIN).

Où, je croyais l'entendre,
Ainsi qu'en nos beaux jours,
Lorsque sa voix si tendre
Jurait d'aimer toujours.
Tout n'était que mensonge :
Amour, constante ardeur,
Vous n'existez qu'en songe,
He las ! et dans mon cœur.

Même air.

Et pourtant tout s'apprête
Pour un lien si doux ;
Quel bonheur ! quelle fête !
C'est ce qu'ils disent tous.
Chacun vante les charmes
De cet hymen flatteur.
Allons, sechons nos larmes
Le jour de mon bonheur.

SCÈNE IX.

CÉCILE ; GUSTAVE, sortant de l'appartement à gauche.

GUSTAVE.

C'est elle. (Cécile le salue froidement.) Ah ! quelle différence ! Mais non, c'est un secret que j'ai surpris et qui ne m'appartient pas. (Haut.) Hier, madame, je croyais avoir l'honneur d'assister... ; mais des événements inattendus...

CÉCILE.

Vous serait-il arrivé quelque chose ? Quel changement dans vos traits !

GUSTAVE.

Non, non, je vous remercie ; ce n'est rien, j'ai peu dormi.

CÉCILE, à part.

Et moi !

15

GUSTAVE:

En vain je voulais vous éloigner, vous bannir de ma pensée. Partout je vous retrouvais, partout vous étiez avec moi... cette nuit même.

CÉCILE, troublée.

Cette nuit !

GUSTAVE.

Air : *Il reviendra* (de Romagnesi).
J'ai cru vous voir... oui, c'était celle
A qui je devais être uni :
Au bal j'étais placé près d'elle.

CÉCILE, cherchant à rappeler ses idées.
Mon rêve commença ainsi.

GUSTAVE.

Ce que j'éprouvais, je l'ignore ;
Pourtant je eroi,
Que, malgré moi, j'aimais encore.

CÉCILE, à part.

C'est comme moi.

GUSTAVE.

Il semblait que vous m'aviez pardonné ; car vous saviez la vérité : vous saviez que jamais mademoiselle de Fierville...

CÉCILE.

Comme dans mon rêve !

GUSTAVE.

Et que c'est vous, Cécile, vous seule que j'ai toujours aimée (presque hors de lui), et que j'aime encore !

CÉCILE.

Comme dans mon rêve!... (Tendrement.) Gustave!...

GUSTAVE.

Adieu ! adieu ! je sens, après un tel aveu, que je dois vous fuir pour jamais ; mais je conserverai toujours votre image et cet anneau que vous m'avez rendu.

CÉCILE, cherchant à son doigt.

Que voulez-vous dire ?

GUSTAVE.

Ah ! ne cherchez point à savoir comment il est revenu entre mes mains ; vous ne pouviez plus le garder, et moi il ne me quittera de la vie !

Air. *Dormez donc, mes chères amours,*

Pour jamais, il ne faut vous fuir.

CÉCILE.

Doux ! qu'entends-je ! et quel souvenir !

GUSTAVE.

En silence, il faut vous chérir.

CÉCILE.

A ma mémoire fidèle

Quels instants cette voix rappelle !

GUSTAVE.

Adieu donc, adieu pour toujours !

Adieu donc, mes seuls amours

DORMEIL.

Où, mon cœur gardera toujours

Le souvenir de nos amours !

Jamais, toujours,

Le souvenir de nos amours.

SCÈNE X.

CÉCILE, seule.

Il s'éloigne ! il me quitte ! Gustave!... Je ne le reverrai plus ! (Elle tombe sur le fauteuil qui est placé à gauche du spectateur et sur le devant de la scène.)

SCÈNE XI.

CÉCILE, FRÉDÉRIC, GUSTAVE, BAPTISTE portant une valise ; DORMEIL, qui entre un instant après. Ils sont tous dans le fond.

FRÉDÉRIC, tenant Gustave par le bras.

Comment, morbleu ! qu'est-ce que ça signifie ? tu t'en allais ?

GUSTAVE.

Non, mon ami... non... certainement.

FRÉDÉRIC.

Et ces chevaux de poste que j'ai vus attelés ? Je t'en prévien, je ne te perds pas de vue.

CÉCILE, à demi-voix.

Gustave ! Gustave !...

FRÉDÉRIC.

Qu'entends-je ?

DORMEIL, voulant aller vers elle.

Ma fille !

FRÉDÉRIC, frémissant.

Mais laissez donc, beau-père, ça devient au contraire fort intéressant.

GUSTAVE, s'avouçant.

Mais, mon ami...

FRÉDÉRIC, le prenant par la main, qu'il garde dans la sienne.

Silence ! te dis-je, et écoutez tous !

(Ils s'arrêtent tous dans le fond, en demi-cercle, autour du fauteuil de Cécile ; et dans ce moment, Marie et plusieurs parents se montrent au fond, mais sans oser entrer.)

CÉCILE.

Il est parti!... Oh ! ce n'est plus là mon rêve!... Il me semblait entendre Frédéric ; il me pardonnait ; il sentait comme moi que je ne pouvais pas donner deux fois mon cœur... Et mon père, il nous menait à l'autel... Gustave était là, et il me semblait entendre une voix qui nous disait...

FRÉDÉRIC, qui n'a pas quitté la main de Gustave, saisit celle de Cécile, et les joint ensemble, en s'écriant :

Mes enfants, je vousunis !

CÉCILE, regardant autour d'elle.

Mon père!... Frédéric!... Gustave près de moi ! (Ferme les yeux, et éloignant tout le monde de la main.) Ah ! ne m'éveillez pas !

FRÉDÉRIC.

Non, ma chère Cécile, non, ce n'est point un rêve. J'avais juré à votre père de faire votre bonheur ; n'avez pas tenu mon serment ? (A Dormeil.)

Vous ne m'en voulez pas, beau-père, d'avoir usurpé vos fonctions? Vous savez que j'ai toujours eu une vocation...

GUSTAVE.

Ah! mon ami! comment reconnaître jamais ce généreux sacrifice?

FRÉDÉRIC.

Laisse donc; comme si je ne savais pas ce que c'est qu'un mariage manqué. Et de cinq...

VAUDEVILLE.

DORMEUIL.

Air du vaudeville de *Gusman d'Alfarache*.

Malgré nous, un destin tutélaire,
Tu le vois, nous protège en secret.
Par dépit, tu t'éloignais, ma chère,
D'un amant que ton cœur adorait!
Notre folie à tous est pareille;
Ce bonheur, que l'on desire tant,
Pour l'avoir, on se fatigue, on veille,
Et souvent le bien vient en dormant!

GUSTAVE.

Maint seigneur que le sort favorise,
Et qui brille à nos yeux éblouis,
Chaque jour voit croître avec surprise,
Ses grandeurs, ainsi que ses ennuis.
Las des soins dont son rang l'embarrasse,
Un beau soir, malheureux et puissant,

Il s'endort et s'éveille sans place...
Quelquefois le bien vient en dormant!

BAPTISTE.

Abonnés de l'Opéra-Comique,
Abonnés du sublime Opéra,
Abonnés du Club Académique,
Abonnés de l'Opéra-Comique,
Abonnés des Petites-Affiches,
Abonnés aux romans d'à présent,
Ah! combien vous devez être riches,
Si vraiment le bien vient en dormant!

FRÉDÉRIC.

Dans ses goûts, madame est un peu vive,
Et monsieur est un grave érudit.
Pour un bal, erce! madame s'esquive,
Et monsieur va dormir dans son lit.
Madame revient fraîche et gentille,
Et monsieur voit en se reveillant,
Augmenter ses amis, sa famille,
Ah! vraiment, le bien vient en dormant!

CÉCILE, au public.

Mon sommeil a fait mon mariage;
J'ai déjà le droit de le tenir;
Qu'il m'obtienne encor votre suffrage,
Et qu'ici je sois seule à dormir!
Sans crainte de blesser mon oreille,
Ah! messieurs, applaudissez souvent;
Et si quelque *bravo* me reveille,
Je dirai: Le bien vient en dormant!





L'ENNUI,

OU

LE COMTE DERFORT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 2 février 1820.

En société avec MM. Dupin et Mélesville.



Personnages.

ARTHUR, COMTE DERFORT.
SIR BIRTON, baronnet.
ARUNDEL.
MACARTY, négociant.



MARIE.
ROBIN, jardinier du comte.
VASSAUX DU COMTE.

La scène se passe en Écosse, dans le château du comte Derfort.

COUPLÉ D'ANNONCE.

Ain de Julie, ou le Pot de fleurs.

Sur notre affiche, en faisant apparaître
Ce mot redoutable : *l'Ennui!!!...*
L'auteur au moins ne vous prend pas en traître,
Et vous savez sur quoi compter ici.
Quand chaque jour par le titre un vous triche,
Vous ne pourrez, messieurs, nous en vouloir
Si par hasard la pièce allait ce soir
Tenir ce que promet l'affiche.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle élégante du château, deux portes latérales. Au fond, trois grandes portes vitrées, au travers desquelles on aperçoit un site pittoresque.

SCÈNE PREMIÈRE.

BIRTON, étiendu sur une chaise, et lisant un journal;
MACARTY, ROBIN.

MACARTY, s'asseyant dans une bergère.

Ça m'est égal, j'attendrai; voilà trois fois que je viens pour parler à lord Arthur, et je lui parlerai.

ROBIN, entrant.

C'est une horreur! une infamie!

BIRTON.

Qu'est-ce que c'est donc qu'un tapage comme

celui-là? Robin, vous voulez donc réveiller tout le monde au château?

ROBIN.

Comment! monseigneur dort encore à une heure de l'après-midi? Dieu de Dieu! qu'on est heureux d'être grand seigneur et de n'avoir pas le temps de se lever plus tôt... moi qui veux lui parler.

MACARTY, brusquement.

Et moi aussi, et vous voyez que j'attends.

ROBIN.

Vous qui êtes un étranger, c'est bon; mais moi, son frère de lait et son jardinier, j'devrais passer avant tout.

BIRTON.

Que veux-tu?



M. L. P. N. C.

PARIS: CHEZ M. DE LAUNAY, RUE DE LA HARPE, N. 10.

Handwritten signature or note

ROBIN.

J viens lui demander justice; tenez, monsieur Birton, vous, qui êtes son ami, imaginez-vous que le collecteur, le perceuteur, je ne sais pas lequel, ont dressé procès-verbal pour un lapin que j'avais tiré dans l'pare, et ils m'ont pris mon fusil sous prétexte que c'était la troisième fois qu'on me pardonnait; j'vous demande si ce n'est pas un abus.

BIRTON.

C'est bien fait, pourquoi vas-tu tirer sur les lapins de ton maître?

ROBIN.

Mais dame, puisqu'il n'en tue pas.

BIRTON.

Qu'est-ce que cela fait?

ROBIN.

Alors, qui est-ce qui les tuera?

AIR: *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

V'là justement pourquoi j'enrage:
Qu'il nous laisse au moins ce soin-là;
Vous savez bien que c'est l'usage,
Et qu'ici-bas le ciel plaça
L'collecteur pour être intraitable,
Les vassaux pour être grugés,
Les grands seigneurs pour être à table,
Et les lapins pour être mangés.

C'est leur état... mais voyez-vous M. le comte se promenant dans son parc? Tenez, v'là comme il va à la chasse... (il met ses ongles dans ses poches), et puis quand il a fait un tour d'allée, il rentre au château, s'étend dans une bergère, et s'occupe à se démonter la mâchoire. Corbleu! que v'là un seigneur qui a une vie agriable!... Quand je vois ça, ça me met dans des fureurs de n'être que jardinier.

BIRTON.

Eh bien! ne faudrait-il pas aussi que tu fusses seigneur?

ROBIN.

Dame! tout comme un autre.

BIRTON.

Allons, allons, va travailler.

ROBIN.

Travailler, travailler, ils n'ont que ça à vous dire, rien que ce mot-là... ça me fait mal... Dites donc, monsieur Birton, vous vous chargerez de mon affaire?

BIRTON.

C'est bon, c'est bon, on va s'en occuper sur-le-champ.

MACARTY, à Robin qui s'en va.

Ah çà! mon cher, je vous en prie, tâchez de savoir si votre maître se réveillera aujourd'hui.

ROBIN, imitant Birton.

C'est bon, c'est bon, on va s'en occuper sur-le-champ.

(Il sort.)

SCÈNE II.

BIRTON, MACARTY.

BIRTON.

Voilà ce que c'est que de se lever matin, on est accablé de demandes.

MACARTY.

Vous vous levez donc matin, vous, Monsieur?

BIRTON.

Oui, Monsieur, je suis sur pied depuis midi; j'ai toujours eu les goûts roturiers.

MACARTY.

Je vous en fais compliment, car un gentleman qui dort ne vaut pas un roturier qui fait ses affaires, et John Williams Macarty, votre serviteur, ne serait pas devenu un des premiers manufacturiers de l'Écosse, s'il eût attendu la fortune dans son lit, (regardant Birton) ou sur une chaise.

BIRTON, se levant.

Ah! vous êtes M. Macarty... Je vous en fais compliment à mon tour... ce gros négociant estimable qui a toujours de l'argent... Est-ce que vous viendriez en apporter?

MACARTY.

Non, Monsieur, au contraire, il faut enfin que le comte Derfort connaisse l'état de ses affaires; je sais bien que son indolence, ses intendants et ses amis l'empêchent d'y voir clair; mais ça va mal, entendez-vous, ça va fort mal.

BIRTON.

Eh! parbleu! qu'est-ce qui vous dit que cela aille bien? qu'est-ce que ça me fait qu'il se ruine? Je ne suis pas son intendant; je suis son ami. Je lui dirai cependant que vous êtes venu.

MACARTY, tirant sa montre.

Ce n'est pas la peine, je le lui dirai bien moi-même... Une heure dans l'instant, ah! mon Dieu, et mes affaires!...

AIR du vaudeville des Gascons.

Je pars, et je reviens cécans;
Dans cette salle
Je m'installe;

Je pars; nous autres commerçants,
Nous connaissons le prix du temps.

BIRTON.

Mais attendez eneor.

MACARTY.

Bon soir.

Je dois être toujours en course;
Je ne m'assieds qu'à mon comptoir,
Et je ne cause qu'à la Bourse.

Je pars, et je reviens cécans, etc.

(Il sort.)

SCÈNE III.

BIRTON, seul.

Parblen! voilà une visite qui fera grand plaisir

au comté Derfort; quant à moi, j'en ferai mon profit, et je ne crois pas que je reste longtemps au château... ça devient un séjour fort ennuyeux... Arthur ne dit mot, ou bâille toute la journée; j'ai beau faire tout au monde pour le distraire... encore hier, mille guinées que je lui ai gagnées, et cinq cents sur parole, il ne s'en est seulement pas aperçu; ma foi, j'y renonce.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

En d'autres lieux le doux plaisir m'entraîne,
J'ai vingt amis qui m'offrent leurs maisons,
Dans leur bourse je vois la mienne,
Et par égards j'en use sans façons.
Partager tout est d'un ami fidèle :
Tout, entre amis, doit être de moitié ;
Et chaque jour je remplis avec zèle
Tous les devoirs de l'amitié.

Mais l'amitié a des bornes quand la fortune en a, et je serais déjà parti depuis longtemps sans cette petite Marie qui est charmante; et il faut qu'Arthur soit aussi insouciant qu'il l'est pour ne pas l'avoir remarqué. Eh ! mais, c'est elle qui vient de ce côté.

SCÈNE IV.

BIRTON; MARIE, marchant sur la pointe du pied, et s'avancant vers la porte à gauche.

BIRTON.

Hé bien ! que faites-vous donc là ?

MARIE, l'apercevant.

Oh ! mon Dieu, je marchais tout doucement de crainte de réveiller monseigneur.

BIRTON.

Ah ! ne craignez rien, quand il dort, il dort bien, il n'a que cela à faire. Eh bien ! Marie, vous ne me regardez pas ?... allons, je vois que vous êtes encore fâchée du baiser d'hier; écoutez donc; si vous me l'avez donné, je ne l'aurais pas pris.

AIR nouveau de M. Panseron.

De toutes mes folies
Accuse ta rigueur.
Toujours tu te défiles
De ma sincère ardeur.
Mais réponds-moi, traltresse,
Par quels moyens, hélas !
Te prouver ma tendresse ?

MARIE.

En ne m'en parlant pas.

BIRTON.

DEUXIÈME COUPLET.

J'ai fait pour toi, chérie,
Des serments et des vœux,
Et j'ai fait sentinelle
Souvent une heure ou deux.
Alors, dis-moi, ma chère,
Pour plaire à tes beaux yeux,
De plus que puis-je faire ?

MARIE.

Me faire vos adieux.

Quel bonheur ! voilà monseigneur qui descend !

BIRTON.

Eh ! non, ce n'est pas lui. Ah çà ! quelle impatience avez-vous donc de le voir ?

MARIE.

C'est que j'ai de bonnes nouvelles à lui annoncer; une nouvelle qui lui fera bien plaisir... un ami qui lui arrive.

BIRTON.

Parbleu ! des amis, quand on est riche, il vous en arrive tous les jours.

MARIE.

Oh ! non, celui-là, ce n'est pas un ami à sa fortune, c'est un ami à lui.

BIRTON.

Hein ?

MARIE.

Oui, c'est sir Arundel, celui qui l'a élevé; un homme franc et loyal qui ne flatte personne, et dit toujours la vérité.

BIRTON.

Et ce monsieur-là a fait fortune ?

MARIE.

Eh ! mais... c'est lui, je crois, qui vient, entouré de tout ce monde.

BIRTON.

Adieu, Marie; je cède la place à notre nouvel ami.

[Il sort.]

SCÈNE V.

MARIE, ARUNDEL, ROBIN, ET PLUSIEURS PAYSANS qui entourent Arundel.

ARUNDEL.

AIR: *Ah ! quel plaisir !* (de JEANNOT ET COLIN).

Ah ! quel plaisir de vous revoir,
Lieux chers de mon enfance !
Ah ! quel plaisir de vous revoir
Après une aussi longue absence ?
Séjour de ma jeunesse,
De mes premiers plaisirs ;
Ici je vis sans cesse
De mes vieux souvenirs.
Mes amis, quelle ivresse,
Pour mon cœur quel plaisir !

ENSEMBLE,

Séjour de ma jeunesse, etc.

CHOEUR.

Séjour de sa jeunesse,
De ses premiers plaisirs ;
Il retrouve sans cesse
Tous ses vieux souvenirs.

ARUNDEL.

Mes bons amis ! mes chers amis ! combien je suis aise de vous revoir... Eh ! c'est Robin, le fils du jardinier... Je ne l'aurais pas reconnu.

ROBIN.

C'est vrai, que je suis joliment grandi.

ARUNDEL.

Ce pauvre Robin ! (A part.) Il a toujours l'air bête.

ROBIN.

Ça n'a fait que croître et embellir.

ARUNDEL, montrant Marie.

Eh ! quelle est cette jolie personne ?

ROBIN.

C'est Marie, cette orpheline que M. le comte avait recommandée en mourant à lord Arthur, son fils.

ARUNDEL.

Je sais, je sais ; cette petite fille... Diable ! c'est que depuis cinq ans ce n'est plus cela. Tenez, mes amis, voilà toujours de quoi boire à ma santé. (Les paysans sortent.) (Regardant autour de lui.) Quel plaisir j'éprouve à revoir ces lieux ! C'est ici que j'ai passé ma jeunesse avec ce pauvre comte Derfort, mon brave, mon respectable ami, l'honneur de son pays, la gloire de sa famille. Mais j'espère que son fils, que lord Arthur sera digne de lui... Je lui ai entendu prononcer son premier discours au parlement, et j'étais à côté de lui quand il fut blessé en Portugal, à la tête de son régiment.

Air : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Grâce à nos soins, à nos avis,
Grâce à l'exemple de son père,
Il servait déjà son pays
Comme un citoyen doit le faire ;
Soldat, orateur à la fois,
Il consacrait, dès l'âge le plus tendre,
Sa voix à proclamer nos droits,
Et son épée à les défendre.

(Regardant autour de lui.)

Mais pourquoi n'est-il pas là pour me recevoir?... Non pas que je tiennne à l'étiquette, mais je tenais à l'embrasser le plus tôt possible.

ROBIN.

Dame ! c'est qu'il n'est pas encore levé.

ARUNDEL.

Comment ! pas encore levé !... Serait-il malade, par hasard ?

MARIE.

Oui, Monsieur, oui, je le crois bien malade.

ARUNDEL.

Parbleu ! j'arrive bien heureusement. Dieu merci, je m'entends à tout, et surtout en médecine... Conduisez-moi vers ce pauvre Arthur... mais dites-moi avant tout quelle est l'espèce de sa maladie, et depuis combien de temps... Hein?... Eh bien ! vous gardez le silence ?

ROBIN.

C'est qu'elle n'ose pas vous dire que la maladie de monseigneur, c'est...

[Il se met à bâiller.]

ARUNDEL.

Que veut dire cet original avec ses bâillements ?

ROBIN.

Dame ! Monsieur, vous devez bien voir, d'après ces symptômes, qu'il est malade de ne rien faire... et je troquerais bien sa maladie contre ma santé.

MARIE.

Hélas ! oui. Depuis que notre pauvre maître a eu le malheur de se voir à la tête de 300 mille livres de rente, il n'est plus reconnaissable ; la première année, qui était celle de votre départ, ça allait encore bien.

Air des *Visitandines.*

D'être heureux, joyeux et content,
Il avait d'abord la recette ;
Tout allait bien, grâce à l'argent,
Et dans ce pays où tout s'achète,
Il achetait de la santé,
Il ach'tait d'amour vif et tendre,
Il ach'tait plaisir et gaieté ;
Mais dam', quand il eut tout ach'té,
On n'eut plus rien à lui vendre.

ROBIN.

Et alors il resta de là, ne sachant plus que faire.

MARIE.

Vous oubliez tout le bien qu'il a fait ici à ses vassaux.

ROBIN.

Oui, ses vassaux ! il s'en occupe joliment : on ne peut seulement pas tuer un lapin sur ses terres.

MARIE, avec vivacité.

Robin ! vous êtes un mauvais cœur, et ce n'est pas à vous à parler ; vous, pour qui il a mille fois trop de bontés ; lord Arthur est sensible, généreux plus qu'on ne croit ; et il est étonnant que les personnes qui devraient le défendre soient les premières à l'attaquer, à lui faire perdre tous ses amis...

ARUNDEL.

Non, non, il en a encore, je le vois ; mais Robin a raison, et j'ai bien fait d'arriver pour traiter le malade ; moi, mes ordonnances ont toujours réussi, et à moins qu'il ne soit dans un état désespéré... Mais, je vais d'abord commencer par moi, car j'ai une faim d'enfer... Conduisez-moi à la salle à manger, et surtout ne lui dites pas que je suis arrivé.

MARIE.

On vous attendait plus tôt.

ARUNDEL.

Oui, je suis en retard : à quelques milles d'ici je me suis arrêté chez Tom, l'ancien garde-chasse ; il y avait de la broquille dans le ménage, je les ai raccomodés en passant ; moi, ça me fait du bien, ça me tient en haleine ; mais ça n'empêche pas d'avoir faim.

AIR : *Mon cœur à l'Espoir s'abandonne.*

Puisque votre maître sommeille,
Mes amis, loin de le gêner,
En attendant qu'il se réveille,
Je vais trouver le déjeuner.
Quand, le matin, on rend service,
On mange mieux, à ce qu'on dit,
Et grâce au ciel qui m'est propice,
J'ai toujours eu bon appétit.

Puisque, etc.

(Il sort avec Robin.)

SCÈNE VI.

MARIE, puis ARTHUR.

MARIE.

Et nous, préparons ce qu'il faut à monseigneur ; ah ! mon Dieu, le voici ! (Arthur paraît en négligé et comme un homme qui vient de se lever ; il marche nonchalamment, arrive jusqu'au bord du théâtre, étend les bras.) Voilà pourtant comme il commence toujours la journée, et souvent comme il la finit.

ARTHUR, sans regarder Marie.

Holà ! quelqu'un ! quelle heure est-il ?

MARIE, timidement.

Deux heures.

ARTHUR.

Deux heures !... Comment ! il n'est que cela ? les journées n'en finissent pas... Eh bien, mon déjeuner !

MARIE.

Voilà, Monseigneur.

(Elle approche la table sur laquelle est le thé.)

ARTHUR.

Ah ! c'est toi, ma petite Marie... (A part.) C'est une excellente fille que Marie ; elle me gronde quelquefois ; mais quand j'ai causé le matin avec elle, il me semble que je suis plus content le reste de la journée.

MARIE.

Mon dieu, Monseigneur, vous vous êtes levé bien tard aujourd'hui.

ARTHUR.

AIR d'*Aristippe.*

Le jour trop long me fatigue et m'ennuie,
Et je l'abrege de mon mieux ;
Sur les chagrins de cette vie,
Je l'avouerais, j'aime à fermer les yeux.
De cette erreur où le sommeil me plonge,
Pourquoi voudrais-tu me priver ?
Le bonheur n'existe qu'en songe,
Et je m'endors pour le trouver.

MARIE.

Vous avez beau dire, il y a des gens tout éveillés qui le rencontrent.

ARTHUR.

Eh ! parbleu ! je ne demandais pas mieux ; mais ce bonheur dont chacun parle, où est-il ? où le trouver ? je l'en fais juge : je l'ai cherché à

la cour, on n'en avait pas de nouvelles ; dans les emplois, dans les places, il partait le jour même qu'on y entrait ; dans les plaisirs, dans la dissipation, on croyait le saisir, on ne rencontrait que l'ennui, et même près des femmes... Les femmes de la ville, tu ne peux pas t'imaginer, toi, Marie, combien elles sont coquettes.

MARIE.

Eh bien ! pourquoi vous adresser à celles-là ? Il en est tant d'autres que leur naissance, leur fortune, rendaient dignes de vous.

ARTHUR.

Tu crois, Marie ? Il est de fait que ce mariage qu'on me proposait...

MARIE.

Un mariage ?...

ARTHUR.

Oui, c'était fort convenable.

MARIE, vivement.

Il faut accepter, Monseigneur.

ARTHUR.

Oui, mais je n'ai pas d'amour pour la personne.

MARIE, avec joie.

Ah ! vous n'avez pas... Alors, voilà qui est bien différent ; et je ne peux pas vous conseiller... Cependant...

AIR : de *Toberne.*

Je partirais d'avance
Qu'elle vous cherira ;
Et, par reconnaissance,
Votre cœur l'aimera.
De ce mal qui vous gêne
On est bientôt guéri
Quand l'amour vous enchaîne ;
Car on dit qu'avec lui
On peut avoir d' la peine,
Mais jamais de l'ennui,
Non, non, jamais d'ennui.

ARTHUR.

Marie, tu es fort aimable, et surtout de bon conseil ; et peut-être aurais-je suivi celui que tu me donnes, s'il ne m'était pas venu une autre idée, un autre projet qui, je crois, assurera encore plus ma tranquillité ; et je suis étonné de n'y avoir pas pensé plus tôt.

MARIE.

Monseigneur, ce projet-là doit-il vous éloigner de nous ?

ARTHUR.

Oui ; mais je ne partirai pas sans avoir assuré votre bonheur à tous, et à toi surtout, ma bonne petite Marie ; mais nous nous reverrons aujourd'hui.

MARIE.

Aujourd'hui, non ; je vais à Falkirk pour parler à mon oncle la petite pension que vous lui faites ; Robin voulait m'accompagner, mais je n'ai pas voulu, et j'irai seule.

ARTHUR.

Ainsi, je ne te verrai plus d'aujourd'hui.

MARIE.

Non, Monseigneur ; mais demain.

ARTHUR.

Oui, demain... Adieu, Marie ; je te remercie de ton amitié, de l'attachement que tu me portes ; mais, après mon départ, tu penseras encore quelquefois à moi, n'est-ce pas ?

MARIE.

Oh ! toujours.

ARTHUR.

Adieu, Marie.

[Il l'embrasse.]

MARIE.

Adieu, Monseigneur.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ARUNDEL.

ARUNDEL, apercevant Arthur qui embrasse Marie.

Eh bien, courage ! il me semble, mademoiselle Marie, qu'il n'est pas si mal portant que vous le disiez.

ARTHUR, courant à lui.

C'est toi, mon cher Arundel ?

ARUNDEL.

Moi-même, qui, depuis une heure, attends en déjeunant le moment de t'embrasser.

ARTHUR.

Comment ! on t'a fait attendre ?

ARUNDEL.

Oh ! je ne me suis pas impatienté, vu que je faisais antichambre dans ta salle à manger. J'étais là d'ailleurs avec un original, M. Birton, que l'on prendrait pour le maître de la maison. Il s'est fait apporter du meilleur vin... Ce n'est pas cela que je blâme ; mais il dispose de tout avec un sang-froid !... Je te préviens qu'il a commandé ta calèche pour aller tantôt à Falkirk ; ainsi arrange-toi pour t'en passer.

MARIE, à part.

Comment ! il vient aussi à Falkirk ? Pourvu que je ne le rencontre pas. Hâtons-nous de partir. (A Arundel.) Adieu, Monsieur.

ARUNDEL.

Au revoir, ma belle enfant.

(Marie sort, emportant le plateau sur lequel est le déjeuner.)

SCÈNE VIII.

ARTHUR, ARUNDEL.

ARUNDEL.

Voilà une charmante fille pour laquelle j'ai une affection toute particulière.

ARTHUR.

Comment ! tu la connais ?

ARUNDEL.

Parbleu ! depuis une heure que je suis arrivé, est-ce que je n'ai pas eu le temps de faire connaissance, de revoir tous tes anciens vassaux, et de recevoir sept ou huit pétitions ?... Les voilà... Je t'en parlerai tout à l'heure, et il faudra bien que tu accordes, car je suis toujours sollicité, et surtout tenace en diable ; mais voyons d'abord dans quel état sont tes affaires.

ARTHUR, d'un air insouciant.

Mais... je crois que cela va bien.

ARUNDEL.

Il paraît que tu n'en es pas sûr ?

ARTHUR.

Ma foi, non ; mais toi qui parles...

ARUNDEL.

Moi, c'est différent, je n'ai jamais eu beaucoup d'ordre, et je ne sais pas trop où j'en suis ; je crois même que j'ai par le monde quelques lettres de change ; mais enfin elles arriveront, et on verra bien.

Air de *Lantara*.

Qu'un autre aux calculs s'abandonne,
Moi, mon budget est facile et léger ;
Je reçois moins que je ne donne,
Et j'emprunte pour obliger. (bis.)
Je puis compter quelques dépenses faites ;
Je puis compter des services rendus ;
Bref, j'ai doublé mes amis et mes dettes ;
Voilà l'état de tous mes revenus.

Mais, que veux-tu ? je suis garçon, je n'ai pas d'enfants ; je me fais une famille ; j'ai le défaut de me mêler un peu de tout. Il est vrai, mais comme c'est pour rendre service, on veut bien me le passer.

ARTHUR.

Et qu'est-ce que cela te rapporte ?

ARUNDEL.

Le plaisir d'obliger, c'est une spéculation comme une autre : dès que j'arrive quelque part, je vois un air amical, des figures ouvertes, le sourire sur les lèvres. On me paye en bon accueil. Si tu savais comme ils m'ont reçu dans le pays... Vrai, je leur redois quelque chose.

ARTHUR.

Je vois que tu es toujours le même ; aussi tu étais digne d'être heureux.

ARUNDEL.

Et pourquoi ne le serais-tu pas autant que moi ? Je sais que tu as des chances contre toi ; tu es riche, tu es grand seigneur ; mais qu'importe, morbleu ! le bonheur est partout.

ARTHUR.

Non pas pour moi, et si tu veux que je t'ouvre mon cœur, je suis le plus malheureux des hommes.

ARUNDEL.

J'y suis!... quelque passion?

ARTHUR.

Non.

ARUNDEL.

C'est donc quelque chagrin bien profond? quel-
que accident imprévu?

ARTHUR.

Plût au ciel! Mais tout semble au contraire
sourire à mes vœux.

ARUNDEL.

J'entends enfin, tu es malade de ton propre
bonheur.

ARTHUR.

Oui, je t'avoue que l'ennui est le plus insup-
portable des fardeaux, que l'existence m'est à
charge, et que je t'attendais pour te faire part de
mes résolutions : tu étais l'ami de mon père, tu
es le mien... C'est entre tes mains que je veux
mettre ma fortune; tu en feras un bon usage, j'en
suis certain; et quant à moi, ce soir... je n'aurai
plus besoin de rien et ne m'ennuierai plus : voilà
mon projet.

ARUNDEL, froidement.

Cela me paraît raisonnable, et, dans la situa-
tion où tu es, tu n'as rien de mieux à faire : si tu
étais utile à l'État, à ton pays, à tes compatriotes,
je te presserais de vivre : mais ton immense for-
tune, tes brillantes qualités, tes talents, n'ont
contribué ni à ton bonheur, ni à celui des au-
tres; tu peux partir, tu ne laisseras, après toi,
ni reproches, ni regrets, ton absence même ne
sera pas remarquée.

ARTHUR.

C'est ce qui te trompe; je veux, après moi,
leur être plus utile que je n'ai pu l'être jusqu'ici :
je te confie ces papiers, ce sont mes dernières vo-
lontés; tu verras que je n'ai oublié personne; que
je donne à toi, à tous mes vassaux.

ARUNDEL, froidement.

C'est là ta dernière volonté?

ARTHUR.

Qui, fixe et invariable.

ARUNDEL.

Eh bien! tu pouvais t'épargner cette peine, tu
n'as rien à donner.

ARTHUR.

Comment! je ne peux pas disposer de mes
biens?

ARUNDEL.

Tes biens! apprends donc que tu n'en as pas,
que tu n'as rien. Si j'ai consenti à me taire par
tendresse pour toi, rien ne m'oblige maintenant
à cacher la vérité, et ta résolution aura au moins
cet avantage, qu'elle rendra au vrai comte Der-
fort et son nom et ses biens.

ARTHUR.

Que veux-tu dire?

ARUNDEL.

AIR : *A soixante ans* (du Dîner de Madelon).De ce séjour le maître véritable
Vit inconnu dans son propre château ;
Pour l'enrichir, une adresse coupable
Vous échangea tous les deux au berceau.
A tous les yeux s'il faut que je l'affiche,
J'y suis tout prêt, et sans rien épargner,
Son nom, ses biens, je vais tout lui donner.
Il est heureux, je vais le rendre riche ;
Fasse le ciel qu'il y puisse gagner!

ARTHUR.

Et pourquoi m'as-tu aussi longtemps caché ce
secret?

ARUNDEL.

Je n'avais d'autre garant, d'autre preuve, que
ta parole : et ne t'en aurais jamais parlé, sans la
résolution dont tu viens de me faire part.

ARTHUR.

Oui, tu as raison, ces biens ne m'appartien-
nent pas, il faut les rendre.

ARUNDEL.

Je vais chercher le véritable propriétaire : il
n'est pas loin d'ici; je le rétablis dans tous ses
droits... je viens après te rejoindre, et nous ne
nous séparerons plus.

ARTHUR.

Que dis-tu?

ARUNDEL.

J'ai promis à ton père de ne jamais te quitter,
tu vois bien qu'il faut que nous partions ensemble.

ARTHUR.

Est-ce toi que j'entends?

ARUNDEL.

Oh! moi, c'est différent.

AIR des Amazones.

Sur mon destin je suis tranquille,
Pour mon pays j'ai combattu,
A mes amis j'ai tâché d'être utile,
J'ai toujours fait tout le bien que j'ai pu.
Celui qui voit sa tâche terminée,
Au doux repos peut se livrer gaiement;
Bon ouvrier, j'ai fini ma journée,
Voici le soir, et je pars en chantant.Sois tranquille, je vais tout disposer, et dans
une heure je viens te chercher.

(Il prend la main d'Arthur, et sort.)

SCÈNE IX.

ARTHUR seul.

Il a beau dire... non, je ne lui laisserai pas exé-
cuter ce dessein. Mais Marie, cette bonne Marie
dont j'avais promis d'assurer le bonheur, je ne
puis plus rien pour elle, il ne me reste rien.

SCÈNE X.

ARTHUR, BIRTON.

BIRTON.

Ah ! c'est toi, mon cher ; je suis enchanté de te rencontrer, je pars à l'instant même.

ARTHUR, distrait.

Ah ! tu nous quittes ?

BIRTON.

Oui, une affaire indispensable m'oblige à retourner à Édimbourg... Et comme j'aurai besoin de mes fonds... si tu pouvais me payer en ce moment ta dette d'hier au soir ?

ARTHUR.

Comment !

BIRTON.

Oui, ces cinq cents guinées que je t'ai gagnées sur parole ; les aurais-tu oubliées, par hasard ?

ARTHUR.

Non, certainement ; mais je ne m'attendais pas...

BIRTON.

Dans toute autre occasion je te ferais crédit ; mais, dans ce moment... [A l'oreille.] on peut te confier cela, parce qu'autrefois tu étais un amateur. Je ne sais pas si tu as remarqué ici une charmante petite fille que l'on nomme Marie.

ARTHUR.

Oui, oui ; eh bien ?

BIRTON.

Je l'emmène avec moi à Édimbourg ; elle consent à me suivre, et je pars avec elle dans ta calèche : tu veux bien me la prêter... C'est bien ; j'en étais sûr, et j'en avais disposé d'avance.

ARTHUR, étonné.

Marie consent à te suivre ?...

BIRTON.

C'est-à-dire, j'aide un peu à la lettre ; mais tu sais, ces vertus de village ne demandent pas mieux que d'être un peu contraintes ; pourquoi leur refuser ce plaisir-là ? J'ai appris qu'elle allait aujourd'hui à Falkirk ; et John et Williams, mes deux piqueurs, les plus hardis coquins, des sujets impayables enfin, doivent la joindre sur la route, la faire monter dans ta calèche, et tu devines le reste.

ARTHUR, ému.

Birton, votre conduite est indigne d'un galant homme.

BIRTON.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc ? est-ce que tu en es aussi amoureux ?... Il fallait le dire ; je suis le premier en date ; ce n'est pas ma faute.

ARTHUR.

Vous me rendez raison de l'insulte que vous lui avez faite.

BIRTON.

Ce que tu dis là est très-beau, et dans toute autre occasion j'accepterais ta proposition ; mais dans ce moment ma vie ne m'appartient pas, mes créanciers n'ont pas d'autre hypothèque, et je ne peux pas tromper leur confiance.

ARTHUR.

Monsieur !...

BIRTON.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Plus que toi cela me desole ;
Mais, je te le dis sans détours,
Mes créanciers ont ma parole,
Et bien loin d'exposer mes jours,
J'en prends un soin inconcevable ;
Je dors bien, je bois encor mieux,
Je passe enfin ma vie à table ;
Tu vois ce que je fais pour eux.

ARTHUR.

Je te le répète, si tu n'es pas le dernier des hommes...

BIRTON.

Je ne suis pas le dernier des hommes, et je ne me battrai pas, ici du moins. Je galope sur la route de Falkirk, permis à toi de m'y rejoindre ; au moins ce ne sera pas un duel, ce sera une rencontre imprévue, mes créanciers n'auront rien à dire, et la belle Hélène que nous nous disputons sera le prix du combat. Adieu, mon très-cher ami.

[Il sort.]

SCÈNE XI.

ARTHUR, seul.

Hola ! quelqu'un ; qu'on me selle un cheval ! oui, je le rejoins, je m'attache à ses pas.

SCÈNE XII.

ARTHUR, MACARTY.

MACARTY.

Enfin, je vous trouve donc.

ARTHUR.

C'est vous, mon cher Macarty... Dans tout autre moment j'aurais grand plaisir à vous voir...

MACARTY, le retenant.

Non, Milord ; vous ne me quitterez pas...

ARTHUR.

Une affaire indispensable...

MACARTY.

Je n'en connais pas de plus indispensable que celle de réparer ses torts, et d'empêcher la ruine d'un honnête homme.

ARTHUR.

Que voulez-vous dire ?

MACARTY.

Depuis longtemps votre insouciance avait causé le plus grand désordre dans nos affaires, vous n'avez pas même répondu aux deux dernières lettres où je vous demandais des fonds pour le paiement des ouvriers, et voilà qu'en rentrant à mon auberge, je reçois la nouvelle qu'ils viennent de se révolter et qu'ils veulent tous s'éloigner.

ARTHUR.

Serait-il possible!

MACARTY.

Milord, je dois tout à votre père, c'est lui qui a créé cette manufacture... qui depuis a daigné m'y associer.

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Grâce à lui, d'un nom respectable

Je me suis montré le soutien ;

Mais votre indolence coupable

A renversé son ouvrage et le mien. *(bis.)*

Milord, vous m'ôtez plus, je pense,

Que ne m'avait donné mon bienfaiteur ;

Je ne lui dois que l'opulence,

Et vous me ravissez l'honneur.

ARTHUR.

Non, mon ami, non, tout peut encore se réparer... parle, dispose de moi, que veux-tu que je fasse ?

MACARTY.

Que vous daigniez seulement parler aux ouvriers ; ils vous connaissent, ils vous aiment ; un mot de vous les calmera, leur fera reprendre leurs travaux... pendant ce temps, je m'occupe à rassembler les fonds nécessaires pour les payer... demain, je serai, je l'espère, en mesure ; mais ne perdez pas un moment, ou ma ruine est déclarée.

ARTHUR.

Oui, je te le promets, je te le jure ; fais tout préparer pour mon départ... quatre lieues, c'est l'affaire d'un instant.

(Macarty sort.)

SCÈNE XIII.

ARTHUR, puis ARUNDEL.

ARTHUR.

Et ce duel... malheureux que je suis... si j'allais succomber ! Deux heures... je ne demande que deux heures... que le ciel me les accorde, et je serai trop heureux.

ARUNDEL, froidement.

Je viens te chercher ; quand tu voudras, nous partirons.

ARTHUR, vivement.

Non, mon ami, non, c'est impossible pour le moment, quelques instants de plus ou de moins

ne changeront rien à ma résolution, et dans une heure ou deux je suis à toi.

ARUNDEL.

Diable !... Mais comme tu dis, ça peut se remettre... Voici, d'ailleurs, tous tes anciens vassaux ; tu vas leur faire tes adieux.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS ; ROBIN, PAYSANS, PAYSANNES.

Fragment de *Jean de Paris*.

CHOEUR.

Grands dieux ! quel événement !

Quoi ! Monseigneur, on pretend

Que vous devez tout à l'heure

Partir de cette demeure,

Et quitter notre pays ?

ARTHUR.

Il est trop vrai, mes amis.

CHOEUR.

Ah ! pour nous tous quel malheur !

Vous nous quittez, Monseigneur ?

ARTHUR, bas à ArunDEL.

Oui, je pars... et toi, demeure ;

Je suis à toi dans une heure.

ARUNDEL, à part.

C'est fort bien, une heure ou deux,

Oui, déjà cela va mieux.

ARTHUR.

Mais je ne dois plus entendre

Aux honneurs qu'on vient me rendre ;

Je ne suis plus maître ici,

Je ne suis que votre ami.

CHOEUR.

Que dit-il ? Parlez, de grâce.

ARUNDEL.

D'un autre il avait la place,

Et bientôt, dans ce hameau

On va vous faire connaître

Celui qui de ce château

Est le véritable maître.

CHOEUR.

Du village et du château

Quel est donc le nouveau maître ?

ROBIN.

Encore un qui va-t-êtr' maître !

Quand donc ce s'ra-t-y mon tour ?

ARTHUR.

Oui, je veux perdre en ce jour

Et mon nom et ma richesse ;

Mais pour vous j'aurai sans cesse

Toujours la même tendresse.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS ; MACARTY d'un côté, DEUX VALETS de l'autre.

MACARTY.

Allons, qu'on se dépêche ;

Partons, il faut en finir.

ARTHUR, *troublé, aux paysans.*
Mes amis... oui, je vous quitte.
(Aux valets.)
Je vous suis.

(A Macarty.)

Nous, partons vite.

(A Arundel.)

Je reviens de suite,
J'en perdrai l'esprit, vraiment.

CHOEUR.

Oui, Monseigneur, partez vite,
Ne perdez pas un moment.

MACARTY.

Allons, la voiture est prête.

ARUNDEL.

C'est fort bien; une heure ou deux;
Oui, déjà cela va mieux.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Vraiment, j'en perdrai la tête:
A revenir je m'apprete.
Grands dieux! donnez-moi le temps
De remplir tous mes serments.

ARUNDEL.

Tout va bien! ma ruse est prête,
J'ai mon projet dans ma tête,
Encore quelques instants,
Et je tiendrai mes serments.

ROBIN.

Un nouveau seigneur, quell' fête!
A bien danser je m'apprete,
Je prendrai donc du bon temps,
Et nous serons tous contents.

MACARTY.

Partons, la voiture est prête,
Mais ne perdez pas la tête;
Nous avons encor le temps
De remplir tous nos serments.

CHOEUR.

A nous quitter il s'apprete,
Pour le village plus d' fête;
Malgré nos nouveaux serments,
Nous vous aim'rons en tout temps.

(Ils sortent tous en suivant Arthur qui serre la main
d'Arundel, et s'éloigne très-agité.)

ACTE II.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARUNDEL, ROBIN, avec un habit très-riche, mais
ayant conservé le reste de son premier costume.

ROBIN.

Comment, monsieur Arundel, c'est moi qui est
le seigneur ?

ARUNDEL.

Oui, mon garçon, et tu l'as toujours été.

ROBIN.

Comment, je le suis, et de naissance?... Voilà le

plus drôle... Je vous demande comment mon
père, qui était paysan, a-t-il eu l'esprit de faire
un seigneur ?

ARUNDEL.

Rien de plus aisé à t'expliquer; mais si tu en
doutes..

ROBIN.

Du tout, du tout, mon Dieu, je vous crois sur
parole; vous l'avez dit, ça suffit, ce n'est pas moi
qui voudrais y regarder après vous; mais voyez
queu revirement... Il n'y a pas trois heures que
j'étais à arroser les laitues de monseigneur, et
maintenant je vas les manger pour mon propre
compte.

ARUNDEL.

Ça te fait donc plaisir ?

ROBIN.

Parbleu!... il n'y a qu'une chose qui me fait
de la peine, c'est de ne pas l'avoir su ce matin
avant mon déjeuner, ça aurait fait une fameuse
différence.

ARUNDEL.

Tu n'as donc pas mangé ?

ROBIN.

Au contraire, c'est que je m'en suis donné...
et qu'il faut que j'attende à ce soir pour avoir de
l'appétit... Qu'est-ce que je m'en vais faire jus-
qu'là ?

ARUNDEL.

Eh bien! promène-toi.

ROBIN.

Le beau plaisir! me promener dans mes jar-
dins, je les connais comme mes poches, je les ai
assez ratissés.

ARUNDEL.

Va dans la bibliothèque, prends un livre.

ROBIN.

Faut d'abord que j'apprenne, et je n'ai jamais
eu de goût.

ARUNDEL.

Tant pis.

ROBIN.

Tant mieux, parce que si j'aimais à lire, je
donnerais dans la lecture, et je ne peux la
souffrir.

ARUNDEL.

Monte à cheval.

ROBIN.

Ei si je tombais, moi, qui ne vais qu'à âne; la
santé d'un seigneur est autrement précieuse que
celle d'un jardinier, je ne peux pas comme ça
l'exposer.

ARUNDEL.

Eh bien! va voir tes vassaux... Ne disais-tu
pas ce matin que si tu étais puissant tu serais
juste, affable, généreux ?

ROBIN.

Oh! ça, c'est vrai.

Air du Jourcau Seigneur.

De mes droits, en maître equitable,
 Déjà je me suis informé;
 J'ai seul ici l' droit d'être aimable,
 J'ai l' droit d'être toujours aimé;
 J'ons aussi le droit de tout prendre,
 Enfin, jusques au collecteur
 Que j'ai le droit de faire pendre :
 Ah! le joli droit du seigneur!

Et je vais commencer par en user; son affaire est bonne.

ARUNDEL.

J'en suis fâché, mais c'est impossible; ici, on est obligé de juger les gens avant de les condamner.

ROBIN.

Au moins, si j'avais là quelqu'un de mes gens, nous jouerions une partie.

ARUNDEL.

Fi donc! ça ne se peut pas... et la dignité de seigneur? et le décorum?

ROBIN.

Ça ne se peut pas, ça ne se peut pas... alors, qu'est-ce que je peux donc? apprenez-le-moi.

ARUNDEL.

Très-volontiers.

Air : On dit qu'en mariage.

Boire la nuit entière,
 S'éveiller à midi,
 Bâiller dans sa bergère
 Auprès de milady,
 Brigueur dans les communes
 L'honneur d'être nommé,
 Se montrer aux tribunes,
 En descendre assoupi;
 Voilà quels sont d'abord
 Les devoirs d'un milord.
Par le Morning-Chronicle
 Ranimer sa gaieté,
 Arroser chaque article
 D'une tasse de thé;
 Pour que l'on vous renomme,
 Acheter du crédit,
 Ainsi que de l'esprit,
 Et se croire un grand homme
 Quand le journal l'a dit.

Enfin, mon cher...

Devant ses Bulfinches
 Boxer, fier comme un roc,
 Plaquer mille guinées
 Sur la tête d'un coq;
 Toute la matinée
 Courir à New-Market,
 Et finir la journée
 D'un coup de pistolet;
 Voilà quels sont encor
 Les plaisirs d'un milord.

ROBIN.

Ah! que c'est ennuyeux de s'amuser comme ça!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; MARIE, tout essouffée.

ROBIN.

C'est mam'zelle Marie.

MARIE.

Ah! Robin...

ARUNDEL.

Vous voilà, ma chère enfant?... Eh bien! Arthur...

MARIE.

Ah, mon Dieu! si vous saviez ce qu'il a fait pour moi.

Air : Vers le temple de l'Hymen.

Un indigne ravisseur
 M'entraînait malgré mes larmes;
 Quand j'entends le bruit des armes
 Et la voix de monseigneur...
 Birton l'outrage et s'avance;
 Mais soudain milord s'élança,
 Et malgré sa résistance
 Le désarma...

ROBIN.

Oh! sur ma foi,
 De ce récit j'ai l'âme émue,
 Et je veux qu'il continue
 A se battre toujours pour moi.

ARUNDEL, vivement.

Il s'est battu! ça va bien... et il n'est pas blessé?

MARIE.

Non, Dieu merci.

ARUNDEL.

Tant mieux, tant mieux... Cependant un petit coup d'épée, ça n'aurait pas mal fait; mais il faut se contenter de ce qu'on a.

ROBIN.

Il s'est battu! comment diable a-t-il fait son compte, lui qui dormait toujours?

ARUNDEL.

Et qu'est devenu notre fou de baronnet?

MARIE.

M. Birton?... il s'est en allé d'un côté; monseigneur a repris au galop la route de Falkirk, et moi je suis revenue avec M. Macarty dans la calèche de milord.

ROBIN.

Dans ma calèche? c'est très-bien.

ARUNDEL, réfléchissant.

M. Macarty, ce riche manufacturier que j'ai vu ici tantôt... si j'allais... je ne le connais pas, mais c'est égal.

Air : Epoux imprudent! fils rebelle!

Il est, dit-on, plein d'honneur, de franchise,
 Jamais n'obligeant à demi;
 Que même ardeur nous électrise,
 Et conjurons pour sauver un ami.
 Puisque l'on voit, dès qu'il faut nous surprendre,
 De l'accord parmi les méchants,
 Dans leurs complots d'honnêtes gens
 Au premier mot doivent s'entendre.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MARIE, ROBIN.

ROBIN.

Allons, allons, v'là un combat qui me fait honneur; il n'y a qu'une chose qui cloche. Mam'zelle, vous dites toujours monseigneur, milord Arthur; et à moi, Robin tout court; j'vous l'passe, parce que nous sommes seuls, mais en compagnie faudra vous observer.

MARIE.

Comment, Robin, il serait possible!... ce qu'on vient de me dire serait vrai? c'est toi qui es le seigneur?

ROBIN.

Dame! quelle question!... est-ce que vous ne voyez pas l'habit brodé?

MARIE.

Et lord Arthur?

ROBIN.

N'est plus rien dans le château, mam'zelle; tout est à moi, sa fortune, ses honneurs, ses décorations...

MARIE.

Ses décorations!... comment, tu oserais porter?...

ROBIN.

Eh bien! ses blessures donc, ses blessures qu'il a reçues en Portugal, si ça ne me comptait pas, ça serait joli.

AIR : *Va, d'une science inutile.*

Tout e' qu'il a fait d'puis qu'il est l' maître
Doit me profiter, c'est mon bien.

MARIE.

Pour l' remplacer, il faudrait être
Doué d'un mérite égal au sien.

ROBIN.

Qu' vous avez donc la tête rêtive!
Esprit, mérite, et cætera...
C'est moi qu'en ai, puisque j'arrive,
M'n'en a plus, puisqu'il s'en va.

MARIE.

Ah, mon Dieu, mon Dieu! je ne pourrai jamais m'habituer à ne pas l'appeler monseigneur.

ROBIN.

Comment, mam'zelle...

MARIE.

J'en suis fâchée, Robin, mais je ne peux pas changer mes affections du jour au lendemain, et oublier ainsi celui qui fut notre bienfaiteur.

ROBIN, en colère.

Eh bien, v'là c'que j'n'entends pas, mam'zelle; il n'y a qu'moi d'maître ici; il n'y a qu'moi d'aimable, de respectable, et si l'on m'a fait mettre en colère, je saurai bien vous prouver aussi que je suis votre bienfaiteur... c'est que je chasserai tout le monde, moi.

MARIE.

Ah! voilà milord; oui, c'est lui... Robin, Robin, mais lève-toi donc, c'est milord.

ROBIN, se levant.

La, je vous y prends encore... certainement j'vas me lever, mais vous ne pouviez pas me dire: Monseigneur, lève-toi donc.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; ARTHUR, couvert de poussière,

MARIE, courant à lui.

Milord, vous voilà enfin de retour?

ARTHUR, d'un air plus gai.

Où, ma chère enfant, oui, Marie, et grâce au ciel, j'ai réussi dans tout ce que j'avais entrepris.

MARIE, avec intérêt.

Vous avez l'air bien fatigué?

ARTHUR, gaiement.

C'est que je me suis donné une peine depuis trois heures... pas une minute de repos, toujours à cheval, six lieues au grand galop, un temps superbe, des chemins magnifiques; c'était une promenade délicieuse; j'ai vu tout le monde. (Riant.) Aussi, je n'en puis plus; je suis harassé.

MARIE, approchant un fauteuil.

Asseyez-vous donc... vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

ARTHUR.

Ma foi, oui, le grand air et la course m'ont donné une faim de tous les diables.

MARIE.

La... et il n'y a peut-être rien de prêt?

ARTHUR.

Bah! un morceau de pain, une bouteille de porter; la première chose venue.

MARIE.

Je cours chercher ce qu'il vous faut.

(Elle sort.)

ARTHUR.

Bonne petite Marie! que je me félicite... (Il aperçoit Robin.) Ah! ah! te voilà, Robin... Eh bien! mon garçon, comment te trouves-tu de ta seigneurie?... commences-tu à t'y faire?

ROBIN, le chapeau à la main et d'un air embarrassé.

Oh! Monseigneur! vous êtes bien bon, ça me donne bien un peu de tracas, mais je ne m'en plains pas.

ARTHUR, s'assoyant.

Je viens de travailler pour toi.

ROBIN, toujours debout.

Où, Monseigneur, j'sais que vous avez eu la complaisance de vous battre.

(Marie rentre et pose sur la table un plateau avec du pain, du vin, etc.)

ARTHUR.

J'ai fait mieux que cela, j'ai vu les ouvriers de la manufacture du bon Macarty ; ils sont rentrés dans le devoir, et les travaux vont reprendre avec une nouvelle activité... En passant à Falkirk, j'ai vu aussi le receveur des taxes, et j'ai obtenu pour les vassaux du comté une diminution que j'avais négligé de réclamer ; enfin, j'ai fait en ton nom ce que j'aurais dû faire plus tôt pour moi-même et pour le bonheur de ces bons villageois ; mais, vaut mieux tard que jamais.

AIR de l'Avare.

Mon cher, grâce à cette journée,
On respecte déjà ton nom ;
Mes soins dans une matinée
Ont tout changé dans le canton.
On te benit dans ce domaine.

ROBIN.

Soit, je me laisserai benir,
Et ça n'a fait d'autant plus plaisir
Qu'ça n'a pas coûté grand'peine.

(Bas à Marie.)

La, voyez-vous encore ce que je viens de faire, les taxes diminuées ?

MARIE.

Monseigneur, vous êtes servi.

ROBIN.

Attendez donc que j'approche cette table.

ARTHUR, mangeant avec avidité.

Bien, bien.

MARIE, le servant.

Je suis désolée de n'avoir trouvé que ça à l'office.

ARTHUR, mordant dans son pain.

Excellent ! un verre !

ROBIN, prenant une serviette et l'essuyant.

Voilà... et c'est la bouteille qui n'est seulement pas débouchée.

(Il la débouche et verse à boire.)

ARTHUR.

Délicieux, je n'ai jamais rien bu de meilleur.

(Il mange.)

ROBIN, le regardant avec envie.

Comme il mange !... est-il heureux d'avoir faim comme ça ! et moi, faut que j'attende encore deux heures pour mon appétit du dîner.

MARIE, regardant vers le côté gauche en allant à Arthur.

Ah ! Monseigneur !

ROBIN, lui faisant des signes de s'adresser à lui.

Eh bien, eh bien ! encore. (A Arthur.) Dites-y donc, je vous prie, qu'elle s'adresse à moi, je suis le seigneur.

ARTHUR.

C'est trop juste, parlez à monsieur.

MARIE.

Eh ! mon Dieu ! voyez plutôt d'ici, c'est un constable et des gens de justice... Si c'était pour ce duel, si on venait arrêter monseigneur.

ROBIN, se levant effrayé.

Eh ! arrêter monseigneur !... c'est que ça n'est plus ça du tout... Qu'est-ce que ça veut dire ?... un constable dans mon château !... (Fiermeot.) Je m'en vas... (A part.) Je m'en vas me cacher.

(Il s'enfuit.)

MARIE, courant à Arthur.

Et moi, je ne vous quitte pas.

ARTHUR, regardant par le fond.

Je ne me trompe point, Macarty est au milieu d'eux, et il a l'air de leur donner des ordres.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MACARTY.

MACARTY, à la coulisse.

Qu'on s'empare de toutes les issues ; je vous répète qu'il est ici. (Se frottant les mains.) Ah ! Milord, je vous trouve à propos.

ARTHUR.

Marie, laisse-nous.

MARIE.

Mais, Monseigneur...

ARTHUR.

Laisse-nous, te dis-je.

MACARTY, à part.

Ferme... Portons-lui les derniers coups.

(Marie sort par la porte à droite, en témoignant son inquiétude ; elle se montre de temps en temps pendant la scène suivante.)

SCÈNE VI.

ARTHUR, MACARTY.

ARTHUR.

Eh bien ! mon cher Macarty, qu'y a-t-il donc ?

MACARTY.

Pardou, Milord, si je vous ai laissé brusquement... nos affaires sont en bon train.

ARTHUR.

Vous croyez ?... Mais on vient de me parler de constable...

MACARTY.

Que cela ne vous inquiète pas ; c'est moi qui l'ai fait venir.

ARTHUR.

Vous ?...

MACARTY.

Pour cette lettre de change de trois cents guinées.

ARTHUR.

Ah !... votre débiteur est donc ?...

MACARTY.

Ici, je le suivais à la piste.

ARTHUR.

Il est au château ?

MACARTY.

Précisément.

ARTHUR.

Et vous allez le faire arrêter ?

MACARTY.

Sans difficulté... Je ne demande pas de grâce pour mes engagements ; mais, ventrebleu ! je veux qu'on soit de même, et sir Arundel va aller passer quelques mois à la Tour.

ARTHUR, troublé.

Arundel !... mon meilleur ami !... Quoi ! c'est lui !... En effet, il me parlait ce matin de quelques lettres de change... Mais je ne souffrirai pas... monsieur Macarty, je me rends sa caution.

MACARTY.

Vous, milord ; j'accepte.

ARTHUR.

Étourdi !... J'oublie que je n'ai plus rien, que je ne suis plus rien, que je ne puis disposer d'un schelling... Je n'ai plus de fortune, il est vrai, mais suis-je donc incapable d'en acquérir, de travailler ?... monsieur Macarty, je ne vous demande que du temps, ou plutôt... Oh ! quelle idée !... Vous êtes à la tête de plusieurs manufactures ?

MACARTY.

Oui.

ARTHUR.

Que donnez-vous à vos ouvriers ?

MACARTY.

C'est suivant : je paye bien les bons travailleurs, peu les médiocres, et je renvoie les paresseux.

ARTHUR.

Donnez-moi une place d'inspecteur, de chef d'atelier, de teneur de livres, ça m'est égal.

MACARTY.

Sérieusement ?

ARTHUR.

Pourquoi non ?

Aie de Julie.

Cher Arundel, en ce péril extrême,
De te servir mon cœur me fait la loi ;
Pour ne devoir ton salut qu'à moi-même,
Je serai fier du plus modeste emploi ;
Oui, sans rougir au travail je me livre,
Je n'existais pas jusqu'ici ;
Mais je vais sauver un ami,
D'aujourd'hui je commence à vivre.

MACARTY.

Parbleu ! vous m'enchantez... J'ai justement une place de premier commis ; cent guinées par an, et le logement, ça vous convient-il ?

ARTHUR.

A merveille !

MACARTY.

Je ne vous en payerai que la moitié pendant six

III.

ans ; et votre ami sera quitte à la sixième année. Ah çà ! voyons ; un petit bout d'écrit, je ne connais que cela, moi.

ARTHUR.

Tout ce que vous voudrez. (Pendant que Macarty écrit à la hâte, Arthur se promène vivement en se frottant les mains.) Ce bon Arundel !... Jamais ce jour ne s'effacera de ma mémoire !... J'éprouve une joie, un bonheur que je ne me croyais plus capable de ressentir.

MACARTY, lui présentant deux papiers.
Tenez, je crois que cela suffit.

ARTHUR, prenant la plume.

Très-bien, très-bien !

MACARTY.

Ah çà ! vous n'avez aucun regret ?

ARTHUR.

Des regrets, quand vous me sauvez plus que la vie !... Je signe aveuglément. (Ils prennent chacun un des doubles de l'écrit.)

MACARTY, lui prenant la main.

Bien, monsieur Arthur, je vous estime, je vous honore : voyez-vous, je respecte beaucoup les titres, les distinctions, mais cela avant tout, ça ne vous abandonne jamais, et ça vaut mieux que le reste... Sans adieu ; dans une heure je me mets en route, nous partons ensemble, je vous installe à la fabrique, et corbleu ! vous verrez qu'on peut vivre heureux dans tous les états, quand on est honnête et qu'on fait son devoir. Serviteur.

(Il sort, et Marie reparait et s'approche lentement d'Arthur.)

SCÈNE VII.

ARTHUR.

Il a ma foi raison, et je vais travailler maintenant avec une ardeur, un plaisir !... Cent guinées par an, cinquante pour Arundel, cinquante pour moi, c'est trop juste... Hé bien, je ne serai pas à plaindre... cinquante guinées ! je n'aurai pas de quoi faire le seigneur, mais enfin on peut être heureux. Macarty l'est bien, tout respire chez lui un air de bonheur... il est vrai qu'il a une femme, des enfants qui l'aiment, qui le chérissent, tandis que moi... Hé bien, je n'avais pas encore pensé à cela... autour de moi, personne !... (Il se retourne et voit Marie près de lui.) C'est toi, Marie ?

SCÈNE VIII.

ARTHUR, MARIE.

MARIE.

Il est donc vrai, vous nous quittez ?

16

ARTHUR.

Où, Marie, et c'est moi qui serai le plus à plaindre; car toi, tu resteras ici, tu t'établiras dans ce village.

MARIE, vivement.

Moi, jamais, milord; ne vous l'ai-je pas dit ce matin?

ARTHUR, la regardant avec intérêt.

En effet. { Après un silence. } Marie, je suis ton ami, ton meilleur ami... parle-moi franchement, n'aurais-tu pas de l'amour pour quelqu'un?...

MARIE, hésitant.

Je crois que oui.

ARTHUR, ému, et douloureusement.

Comment! j'aurais deviné juste?

AIR : *Je t'aimerai* (de Blangini).

Quoi! vous aimez sans espérance?

MARIE.

Aucune.

ARTHUR.

Son rang peut-être empêche un nœud si doux?

MARIE.

Non, grâce au ciel, sa naissance est commune.

ARTHUR.

Et croyez-vous qu'il ait de la fortune?

MARIE.

Pas plus que vous. *(bis.)*

DEUXIÈME COUPLET.

ARTHUR.

Vous aime-t-il?

MARIE.

Hélas! il me délaisse :
Jamais pourtant je n'aurai d'autre époux.

ARTHUR.

Quoi! lui garder une telle tendresse!...
Et croyez-vous au moins qu'il la connaisse?

MARIE, avec expression.

Pas plus que vous. *(bis.)*

ARTHUR, à part.

Quelle idée! {Changeant d'intention.} Hé bien!
Marie, j'ai aussi un conseil à te demander; je
t'avais parlé ce matin d'un mariage.

MARIE, vivement.

Où, mais vous n'aviez dit aussi, je crois, que
vous n'aimiez pas la personne.

ARTHUR, l'observant.

C'est vrai, Marie; d'ailleurs un mariage de
convenance, c'était bon lorsque j'avais de la fortune.

MARIE.

Sans doute, vous aviez l'habitude de vous
passer de bonheur; maintenant que vous n'avez
plus rien, il faut songer à être heureux.

ARTHUR.

Où; mais ce bonheur, je ne pourrais le

trouver qu'après d'une personne qui m'aimerait?
et aujourd'hui que je suis privé de mes richesses...

MARIE.

J'entends bien, vous seriez obligé d'épouser
quelqu'un qui vous aimât pour vous-même...
Dame en cherchant bien... ça peut se trouver.

ARTHUR, lui prenant la main.

A la bonne heure; mais, supposé que cette
personne-là existât, ne serais-je pas moi-même
bien peu généreux de lui avouer mon amour
quand je n'ai plus rien à lui offrir?

MARIE, avec tendresse.

Qu'importe? offrez toujours.

ARTHUR, avec feu.

Marie, je te dois les plus doux instants que
j'aie encore goûtés; oui, je t'aime, je t'aimerai
toujours, nous ne nous quitterons plus, tu seras
ma femme, mon amie!... Marie, le veux-tu?

MARIE, avec joie.

Si je le veux! Ah! que c'est heureux pourtant
que vous ayez tout perdu!

DUO.

FRAGMENT DE JEANNOT ET COLIN.

AIR : *Au son des musettes.*

Croyez qu'au village

On peut être heureux :

On rit davantage,

On chante bien mieux,

La, la, la, la, la, la, la, la, la,

Gaiement à l'ouvrage

On part tous les deux ;

Mais le soir rassemble

Chacun au hameau,

Et l'on peut ensemble

Danser sous l'ormeau :

La, la, la, la, la, la, la, la, la.

ARTHUR, suivant ses mouvements.

Oui, ce que j'éprouve

Fait battre mon cœur,

Près de toi je trouve

Enfin le bonheur.

O moment prospère!

D'un époux reçu

Cet anneau, ma chère,

Gage de ma foi.

(Il lui donne une baguette.)

TOUS DEUX.

Oui, jurons ensemble

De vivre au hameau,

Nous irons ensemble

Danser sous l'ormeau.

Oui, oui, danser sous l'ormeau.

Tra, la, la, la, la, la, la.

(Ils dansent.)

La, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Desormais Marie

Sera tout pour moi.

MARIE.

A jamais Marie
Te donne sa foi.

ENSEMBLE.

Veux toute ma vie
Danser avec toi.

(Ils dansent.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; ARUNDEL , ROBIN ,
LES VILLAGEOIS.

(A la fin du duo, Arundel paraît à la porte à gauche, Robin à celle de droite, tous les villageois dans le foud.)

ARUNDEL, prenant la main à Arthur.

Allons, mon ami; allons, il est sept heures passés... Je viens te chercher.

ARTHUR.

Sept heures!... Déjà. (Apercevant les villageois.)
Eh! mon Dieu, que veut tout ce monde en habit de fête?

MARIE.

Je m'en doute bien; ils viennent remercier monseigneur de la diminution des taxes.

ROBIN.

Vite, mon fauteuil.

(Il s'assied.)

(Les villageois vont droit à Arthur qu'ils environnent, sans faire attention à Robin qui reste seul sur son fauteuil à l'autre bout du théâtre.)

CHOEUR.

Aïr de *Jocande*.

C'est à vous (*bis*) que le village
Doit la paix (*bis*) et le bonheur.
Nous vous offrons notre hommage
Comme à notre bienfaiteur.

Vive, amis, vive notre bon seigneur!

ROBIN.

Eh bien! eh bien! mais ils se trompent; dites donc, dites donc, me v'là: ils ne voient donc pas la broderie?... hum. Oh! les paysans!... (Arthur, attendri, serre la main de ceux qui l'entourent.)

ARUNDEL, bas et tirant Arthur par son habit.

Allons, allons; si tu t'amuses à écouter les bénédictions de tout ce monde-là, nous n'en finirons pas, et il faut partir.

ARTHUR.

Partir, dis-tu? non, mon ami, je ne pars plus.

Aïr: *Connaissez-vous le grand Eugène?*

L'honneur défend que je dispose
D'un bien qui ne m'appartient plus.
Mon cœur doit sa métamorphose
À ses bienfaits (montrant Marie), à ses vertus. (*bis*)
Oui, désormais l'existence m'est chère,
Et je promets, jusqu'au dernier soupir,
De la consacrer tout entière
À ceux qui me l'ont fait chérir.

ARUNDEL.

Ah! tu as changé d'avis...

ARTHUR, lui montrant l'écrit qu'il a signé.

Juge toi-même, mon ami, si je puis manquer à de pareils engagements.

ARUNDEL, lisant.

Comment! c'est pour moi. (Loi serrant la main.)
C'est bien, c'est très-bien, je reconnais le fils de mon ancien ami, le noble héritier du comte Derfort... Tu es digne de son nom et de sa fortune, et maintenant tu peux les reprendre; je te les avais ôtés ce matin, je te les rends.

ARTHUR.

Que dis-tu?

MARIE, ROBIN.

Comment, milord Arthur...

ARUNDEL.

N'a jamais cessé d'être votre seigneur... Mais, pour le guérir, il fallait bien enlever la première cause du mal.

(Marie ôte l'anneau de son doigt, et le présente à Arthur en détournant la tête.)

ARTHUR.

Ah! Marie, peux-tu penser que je le reprendrai?

MARIE.

Vous êtes riche, maintenant...

ARTHUR.

Oui, Marie, je suis riche, mais j'abandonnerais ma fortune plutôt que de renoncer à la seule femme que je puisse aimer; viens partager le sort de ton époux, et m'aider à faire le bonheur de tout ce qui m'entoure.

MACARTY, en riant.

Avec tout cela, j'y peris un excellent commis.

ROBIN, en soupirant.

Et moi?

ARUNDEL.

Toi! de mon autorité privée je t'avais fait seigneur; et maintenant je te fais garde-chasse.

ROBIN.

C'est bon, je pourrai tuer des lapins.

ARUNDEL, à Marie et à Robin.

Eh bien, quand je vous disais que je le guérirais! Il est vrai, charmante Marie, que sans vous en douter vous m'avez bien secondé. (A Arthur.)
Mon cher Arthur, je ne crains plus que pareille fantaisie te reprenne: mais si tu rencontrais jamais de ces pauvres cerveaux, administre-leur mon remède, montre-leur que jusqu'au dernier moment on peut être utile à ses semblables, à ses amis, et ils renonceront bien vite à leur projet insensé.

VAUDEVILLE.

Air des *Rendez-vous bourgeois*.

Gaieté, douce folie,

Amour,

Femme jolie,

C'est par vous que la vie
S'embellit tour à tour.

CHOEUR.

Gaieté, douce folie, etc.

MARIE, au public.

Air: *Enfin, qu'elle n'ait rien de vous* (LA SOMNAMBULE).

Atteint d'une sombre manie,

Il voulait finir ses destins :
Mais l'amour, mais l'amitié chérie
Pour le sauver furent ses médecins.
Arthur, guéri de sa faiblesse,
En ce moment ne connaît plus l'ennui.
Ah ! puissiez-vous, en sortant de la pièce,
Vous porter (*bis*) aussi bien que lui. (*ter.*)

CHOEUR.

Gaieté, douce folie,

Amour,

Femme jolie,

C'est par vous que la vie
S'embellit tour à tour. (*bis.*)





A. G. G. G. G.

L'OURS ET LE PACHA,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 10 février 1820.

En société avec M. Saintine.



Personnages.

SCHAHABAHAM, pacha, *souverain absolu et crédule.*

MARÉCOT, son conseiller, *premier ministre et imbécile.*

ROXELANE, sultane favorite.

ZÉTULBÉ, sa suivante.

TRISTAPATTE, époux de Roxelane, *honnête homme et bête.*



LAGINGEOLE, son associé, *commerçant étranger... aux principes.*

ALI, premier eunuque.

LE GRAND ESTAFIER.

PLUSIEURS SULTANES, ESCLAVES, DERVICHES
ET MUSIENS.

La scène se passe dans la demeure du pacha.

Le théâtre représente une espèce de cour du sérail; une grille au fond. A droite, au-dessus d'une porte, est écrit: *Appartement des femmes*; à gauche une rolière dont le treillage est doré, et sur laquelle est écrit: *Petite menagerie*. A la suite de la ménagerie un mur qui ferme le théâtre, et près duquel est un arbre. A droite, sur le premier plan, le trône du pacha.

Au lever du rideau, Roxelane, Zétulbe et plusieurs autres sultanes sont dans l'attitude de la douleur.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉTULBÉ, ROXELANE.

ZÉTULBÉ, à Roxelane.

Comment! on n'a point de ses nouvelles?

ROXELANE.

Le dernier bulletin annonçait du mieux; mais le médecin du sérail vient d'arriver, et nous sommes toutes dans une anxiété...

ZÉTULBÉ.

Ce n'est pas rassurant.

ROXELANE.

Savez-vous que cette perte-là serait affreuse?

ZÉTULBÉ.

Où, pour le pacha, qui ne peut se passer de son favori.

ROXELANE.

Et pour nous surtout, car enfin cet ours était assez bonne personne; il ne méritait peut-être pas la place importante qu'il occupait, mais on ne peut pas dire qu'il ait abusé de sa faveur, et on ne peut pas lui reprocher une seule injustice, ni un acte arbitraire.

ZÉTULBÉ.

C'est bien vrai.

ROXELANE.

Et puisqu'il faut absolument que le sultan ait un favori, sait-on qui lui succédera?

ZÉTULBÉ.

Mais cette perte devrait vous effrayer moins que toute autre, madame; on sait quel rang vous tenez dans le cœur du pacha, et il se pourrait...

ROXELANE.

Qu'oses-tu dire? Ne sais-tu pas que je ne suis plus à moi, et que le souvenir de mon époux... ce pauvre Tristapatte!

ZÉTULBÉ, apercevant Marécot.

Ah! mon Dieu! que nous veut Marécot, et d'où lui vient cet air consterné?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MARÉCOT.

MARÉCOT, arrivant tout effrayé.

Mesdames, c'en est fait!...

ROXELANE.

Comment! il n'est plus?

MARÉCOT.

Vous l'avez dit; l'ours a vécu... Il n'a pas même voulu attendre la visite du médecin.

ROVELANE.

On a beau dire, cet ours-là n'était pas sans intelligence.

MARÉCOT, d'un air détaché.

Oui, c'est une grande perte pour la ménagerie; car, à la cour, on peut s'en passer.

ROVELANE, surprise.

Comment, Marécot, vous qui l'aimiez tant!

MARÉCOT.

Je l'aimais, je l'aimais comme tout le monde, quand le pacha était là. Je ne l'aurais pas dit de son vivant; mais c'était bien le plus vilain animal! et des caprices, beaucoup de caprices. Moi qui étais attaché à sa personne, j'ai été à même de l'apprécier, et, Dieu merci, j'en dirais long, si ce n'était le respect qu'on doit aux gens qui ne sont plus en place.

Air: *Un homme pour faire un tableau.*

Il joignait l'air d'un intrigant
A l'astuce d'un diplomate,
Et, quoiqu'il fit le chien couchant,
Donnait souvent des coups de patte.
Taciturne, il grognait toujours,
Et dans sa fierté monotone,
Sous prétexte qu'il était ours,
Monsieur ne parlait à personne. (bis.)

ROVELANE.

Ce qui n'empêche pas que voilà tout le sérail en deuil.

MARÉCOT.

Le moyen de faire autrement? pour peu que le seigneur Schahabaham se désole, il faudra bien faire comme lui, et ce n'est pas gai; mais dans notre état, le maître avant tout.

Air: *A soixante ans on ne doit pas remettre.*

Dès qu'il va mal, ma santé se dérange;
Dès qu'il est gai, moi je ris aux éclats;
S'il n'a pas faim, je ne bois ni ne mange;
S'il a sommeil, je roule avec fracas. (bis.)
Mais l'ours est mort, jugez donc quelles scènes
Dans ce serait nous allons essayer;
Je sens déjà mes deux yeux se mouiller,
Car vous savez que dans toutes ses peines
C'est toujours moi qui pleure le premier.

Le plus terrible, c'est que le seigneur Schahabaham ignore la mort de son favori, et je me confie, mesdames, à votre discrétion.

ROVELANE.

Il faudra pourtant bien la lui annoncer.

MARÉCOT.

Oui, mais s'il est une fois de mauvaise humeur, c'est fait de nous tous: le danger commun doit nous réveiller.

ROVELANE.

Comment le distraire et l'empêcher d'y penser?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ALI.

Seigneur Marécot, deux marchands européens viennent de se présenter à la porte du sérail; ils prétendent que vous leur avez accordé audience pour ce matin.

MARÉCOT.

Eh! justement, ils ne pouvaient arriver plus à propos; ce sont des commerçants ambulants, qui vendent, brochant et achètent des raretés et des curiosités. J'ai à leur vendre une fourrure superbe. (A Ali.) Faites entrer ces négociants estimables, et priez-les d'attendre.

(Ali sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté ALI.

MARÉCOT.

Air: *Sortez, croyez-moi, sortez* (du CRATEAU DE MON ONCLE).

Oui, mesdames, cherchons bien,
Nous trouverons un moyen
Qui plaira,
Convindra
A notre excellent pacha.
Il s'agit de le duper,
Il s'agit de l'attraper;
Vous voyez, entre nous,
Que je compte un peu sur vous.

(A Roxelane.)

Mais soyez discrète,
Je vous le repete;
Faisons-nous aujourd'hui
Sur la mort du favori;
Si sa déconvenue
Des grands était sue,
Que de gens qui déjà
D'andraient sa place au pacha!

CHOEUR.

Oui, mesdames, cherchons bien, etc.
(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LAGINGEOLE, TRISTAPATTE.

LAGINGEOLE.

Eh bien! entre donc, Tristapatte; il n'y a rien à craindre. Nous sommes près de l'appartement des femmes; as-tu peur qu'elles te mangent?

TRISTAPATTE.

Non; mais je ne puis entrer dans un endroit où il y a des femmes sans penser à la mienne. Je l'aimais tant...

LAGINGEOLE.

Il est vrai que nous l'aimions bien.

TRISTAPATTE.

Aussi, c'est ta faute.

LAGINGEOLE.

Comment, ma faute ?

TRISTAPATTE.

Sans doute. Sans toi je n'aurais pas été jaloux ; si je n'avais pas été jaloux, je ne l'aurais pas fait partir en avant ; si je ne l'avais pas fait partir en avant..... Les maudits corsaires !... Enfin nous serions encore ensemble.

LAGINGEOLE.

C'est vrai ; mais aussi, où diable vas-tu t'aviser d'être jaloux de ton meilleur ami?... Il n'y a pas que moi de bel homme dans le monde... La perte de ta femme me fait pour le moins autant de peine qu'à toi.

TRISTAPATTE.

Oh ! non.

LAGINGEOLE.

Oh ! si.

TRISTAPATTE.

Je sais bien comme j'aimais ma femme.

LAGINGEOLE.

Je sais bien comme je l'aimais aussi. Mais ne songeons maintenant qu'à notre fortune.

TRISTAPATTE.

Oui, elle est en bon train notre fortune.

Air : *Vive une femme de tête !*

D'un coup d'commerce' tu me tentes,
Tous deux nous entreprenons
D' réunir des bêt's savantes,
Et nous nous associons.
De peur de la concurrence,
Nous abandonnons Paris,
Et pour doubler not' finance
Nous am'ions dans ce pays
L'ours savant et plein d'adresse,
L' chat savant qui miaule en ut,
Bref, des savants d' toute espèce,
C'était pis qu'un institut ;
Mais des gens de c'v' importance
Mangeaient tous soir et matin ;
Ne pouvant viv' de science,
En route ils sont morts de faim.
Lors avec eux, j' m'en accuse,
J'ai calmé mon appetit,
Et j'ai la science infuse
Sans en avoir plus d'esprit.
Pour dernier coup, à notre âne
Nous v'ions de fermer les yeux,
Et de tout' la caravane
Il ne reste que nous deux.

LAGINGEOLE.

Et ne nous reste-t-il pas nos talents, notre industrie ? Avec de l'esprit, et j'en ai, de l'effronterie, et tu en as, où se tire de tout.

TRISTAPATTE.

Voilà que je suis un effronté maintenant.

LAGINGEOLE.

Enfin, n'est-ce pas toujours toi qui te mets en avant ?

TRISTAPATTE.

C'est-à-dire que tu me mets toujours en avant, et je commence à en avoir assez. S'il y a quelque

danger à courir, quelques coups de bâton à recevoir, c'est toujours pour moi. Voilà mes profits : nous devrions au moins partager.

LAGINGEOLE.

Tout peut se réparer. Si nous pouvions faire ici quelque bonne opération de commerce.

TRISTAPATTE.

Mais je te répète que nous n'avons plus rien.

LAGINGEOLE.

Justement, c'est comme cela qu'on commence. Si nous avions seulement avec nous cette petite baleine qu'on a pêchée dernièrement, dans le *Journal de Paris*, sur les côtes du Holstein... C'était là un joli cadeau à faire au pacha, si nous l'avions !

TRISTAPATTE.

Oui, mais ne l'avant pas...

LAGINGEOLE, cherchant à deviner ce qu'a dit Tristapate, Comment dis-tu ?

TRISTAPATTE.

Je dis : Ne l'avant pas...

LAGINGEOLE.

Si tu vas parler comme ça devant le pacha, on aura une belle opinion de nous ! Mais silence ! on vient. Dis toujours comme moi, et tenons-nous prêts à profiter des bonnes occasions.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MARÉCOT.

MARÉCOT, à part, sans voir les deux amis.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour assoupir la fatale nouvelle, et, grâce au prophète, le pacha ne se doute encore de rien. Je l'ai laissé occupé à regarder des petits poissons rouges qui se remuent dans un bocal, et en voilà au moins pour une honne heure. (Apercevant les deux marchands.) Ah ! ce sont ces marchands européens...

TRISTAPATTE, à part, à Lagingeole.

Oui, marchands... sans marchandises.

LAGINGEOLE, à part, à Tristapate.

Veux-tu te taire ? (Haut.) Il est vrai de dire que nous possédons un assortiment complet d'animaux curieux, de bêtes savantes, d'animaux les plus rares.

MARÉCOT.

Cela se rencontre à merveille... nous qui voulons donner au pacha une petite fête, un divertissement.

LAGINGEOLE.

Une fête ! j'ai ce qu'il vous faut. (Montrant Tristapate.) J'ai l'honneur de vous présenter mon camarade qui danse fort bien sur la corde.

TRISTAPATTE, bas à Lagingeole,

Mais tais-toi donc, ce n'est pas vrai.

LAGINGEOLE, de même.

Eh! mon ami, avec un balancier tu t'en tireras tout comme un autre.

MARÉCOT.

Ce n'est pas cela que j'entends; je veux dire quelque rareté en fait d'animaux. (Lagingeoile frappe sur l'épaule de Tristapatte et a l'air de le présenter à Marécot.) Eh bien! c'est bon. Il faut vous dire que le pacha aime beaucoup les bêtes savantes, et nous avions ici un ours blanc qui faisait ses délices.

TRISTAPATTE, à part.

Un ours! nous qui en possédions un si beau!

LAGINGEOLE, vivement, après avoir rêvé.

Un ours, dites-vous? J'ai justement ce qu'il vous faut.

TRISTAPATTE, bas à Lagingeoile.

Mais tu sais bien qu'il est mort.

MARÉCOT.

Comment! il serait possible! vous auriez notre pareil?

LAGINGEOLE.

Oh! exactement semblable, excepté, par exemple, qu'il est noir; mais en fait de talents, la couleur n'y fait rien, et je vous livre celui-là pour le premier ours du monde. Il a fait l'admiration de toutes les cours et ménageries de l'Europe. En ce moment il arrive directement de Paris, où il avait été appelé par souscription pour remplacer l'ours Martin qui était indisposé; mais l'indisposition n'a pas eu de suites. Cet ours, dans le séjour qu'il a fait à Paris, a pris les belles manières et les gentilles des habitants de cette grande ville. Il boit, il mange, pense et raisonne comme vous et moi pourrions faire.

MARÉCOT.

C'est admirable!

LAGINGEOLE.

Il joue, il danse comme une personne naturelle de l'Opéra. Je n'ai pas encore pu lui apprendre à chanter; cela viendra; mais en revanche il pince de la harpe divinement, et il a manqué de figurer dans une représentation à bénéfice pour le doyen des ours.

MARÉCOT, enthousiasmé.

Ah! mon ami, mon cher ami, nous sommes sauvés! Je prédis à vous et à votre ours le sort le plus brillant. Par exemple, si celui-là ne devient pas le favori du pacha!... Mais ce n'est pas tout; le pacha aime aussi les poissons; il nous faudrait donc un poisson extraordinaire.

TRISTAPATTE.

Je vous comprends bien; vous ne voulez pas un roquet de poisson, un goujon, par exemple.

LAGINGEOLE.

J'y suis, monsieur voudrait un beau poisson, un poisson comme on n'en voit pas beaucoup,

MARÉCOT.

Un poisson comme on n'en voit guère.

LAGINGEOLE, froidement.

J'ai votre affaire: prenez mon ours.

MARÉCOT.

Je pourrais fort bien m'arranger de votre ours; mais...

TRISTAPATTE, à Lagingeoile.

Tu n'entends donc pas ce que te dit monsieur?

LAGINGEOLE.

Comment?

TRISTAPATTE.

Tu dis à monsieur: Prenez mon ours.

LAGINGEOLE.

Eh bien?

MARÉCOT.

Eh bien?

TRISTAPATTE.

Eh bien? qu'est-ce que monsieur t'a demandé?

MARÉCOT.

Qu'est-ce que j'ai dit à monsieur?

LAGINGEOLE.

Qu'est-ce que j'ai répondu? Prenez mon ours.

TRISTAPATTE.

Prenez mon ours... Il ne sortira pas de là.

MARÉCOT.

Votre ours fera donc le poisson?

LAGINGEOLE.

C'est son état; c'est un ours marin.

MARÉCOT, stupéfait.

Un ours marin! Ah! le pacha en perdra la tête. Mon ami, notre fortune est faite, la vôtre et la mienne.

LAGINGEOLE, bas à Tristapatte.

Entends-tu, notre fortune? (Haut.) Et dites-moi, seigneur Marécot, votre pacha est-il bon homme?

MARÉCOT.

Il est d'une douceur et d'un laisser-aller qui vous étonneront.

AIR: *Un jour il est agriculteur.*

Il a bon ton, il a bon air,
Pourtant, malgré sa bonhomie,
De son cousin le dey d'Alger
Il a quelquefois la manie:
Tout à coup lui prend un accès,
Pour un rien il s'emporte, il gronde,
Il vous tue!... et l'instant d'après
C'est le meilleur homme du monde.

LAGINGEOLE.

Je reçois ça, c'est la maladie du pays.

MARÉCOT.

Mais surtout, il n'aime pas à attendre... Ainsi, hâtez-vous d'amener votre ours. Schahabahan donne aujourd'hui même une fête à la sultane favorite, qui justement est Française; et puisque vous et votre ours fêtes aussi, ça lui fera plaisir.

On aime à voir ses compatriotes... J'ai encore un autre marché à vous proposer, mais nous en parlerons dans un autre moment. Le pacha ne peut tarder à paraître; hâtez-vous de quitter ces lieux.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

TRISTAPATTE, LAGINGEOLE.

TRISTAPATTE.

Ah çà ! mon ami Lagingeo, dis-moi si par hasard tu n'as pas perdu la tête d'aller promettre au pacha un ours qui joue et qui danse; et où veux-tu que nous trouvions une bête comme celle-là?

LAGINGEOLE.

Comment, tu ne devines pas qui est-ce qui est la bête?

TRISTAPATTE.

Ma foi, non.

LAGINGEOLE.

Eh bien ! mon ami, c'est toi.

TRISTAPATTE.

Comment, je suis la bête ?

LAGINGEOLE.

Eh ! oui, c'est toi qui es la bête; car il ne comprend rien. Ne te rappelles-tu pas que nous avions un ours ?

TRISTAPATTE.

Oui, mais il est mort, et il ne nous en reste plus que la peau.

LAGINGEOLE.

Eh bien ! je te mets dedans.

TRISTAPATTE.

Tu me mets dedans, je comprends bien ça; voilà positivement ce que je ne veux pas. Tu n'en fais jamais d'autres !

LAGINGEOLE.

Songe donc que tu es justement de sa taille, que tu danses, que tu pinces de la harpe. Que diable ! je t'avais en vue, et le rôle est dessiné pour toi.

TRISTAPATTE.

C'est possible; mais un autre le jouera.

LAGINGEOLE.

Songe d'ailleurs...

TRISTAPATTE.

Tu as beau dire, je ne serai pas ours; je ne veux pas être ours. Diable ! ça sent trop le bâton.

LAGINGEOLE.

Pense donc à notre fortune !

TRISTAPATTE, se fâchant.

Je me moque bien de la fortune, moi; je méprise la fortune. Je suis philosophe, et je ne veux pas être ours.

LAGINGEOLE.

Eh ! mon ami, l'un n'empêche pas l'autre.

(On entend précéder sur un instrument.)

Silence ! on chante. (Tous deux écoutent.)

ROSELANE, en dehors.

Air de *Montano*.

Amour !

Amour !

Que ton doux pouvoir nous enflamme !

Amour ! (*bis*.)

Pour nous descends dans ce séjour.

TRISTAPATTE, ému.

Quel trouble dans mon âme !

Je connais ces accents :

Oui... c'est ma femme !

C'est elle que j'entends.

LAGINGEOLE, entendant le chœur.

Accompagnée de plusieurs autres.

CHOEUR.

Amour ! etc.

TRISTAPATTE, transporté de joie.

Ah ! mon ami, c'est bien elle, c'est ma femme !

LAGINGEOLE.

Quel bonheur ! embrassons-nous !

TRISTAPATTE.

Mais il me semble qu'elle parlait d'amour.

LAGINGEOLE.

C'est qu'elle pensait à nous.

TRISTAPATTE.

A nous ? à moi.

LAGINGEOLE.

A nous.

TRISTAPATTE.

A moi. Je ne sais pas, quand il s'agit de ma femme, pourquoi tu te mets toujours de moitié.

LAGINGEOLE.

Je parle comme ton associé, ton ami; et je me félicite de ce qu'elle nous est rendue.

TRISTAPATTE, ayant l'air de se parler à lui-même.

Pas encore. Comment pourrions-nous pénétrer auprès d'elle ?

LAGINGEOLE, ayant réfléchi, frappe sur l'épauule de

Tristapate qui lui tourne le dos.

Ah ! mon ami !

TRISTAPATTE, effrayé, jette un cri.

Ah ! qu'est-ce que c'est donc ?

LAGINGEOLE.

Une idée sublime, admirable !

TRISTAPATTE, se remettant.

Cet être-là me fait des peurs à mourir. Eh bien ! quelle idée ?

LAGINGEOLE.

Mets-toi en ours.

TRISTAPATTE.

Encore ? tu vas recommencer ta scène ?

LAGINGEOLE.

C'est le seul moyen de te rapprocher de ta femme sans danger, et de l'en faire reconnaître.

TRISTAPATTE.

Comment ! tu veux qu'elle me reconnaisse quand je serai en ours ?

LAGINGEOLE.

Sois donc tranquille : je me charge de causer avec elle et de la prévenir en particulier.

TRISTAPATTE.

Tu lui diras donc : Il y a quelque chose là-dessous.

LAGINGEOLE.

Sans doute. Tu ne peux pas tout faire ; je suis trop juste pour l'exiger. (On entend une brillante musique un peu dans le lointain.) Mais j'entends le bruit des fanfares ; partons, et revenons au plus vite.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

SCHAHABAHAM, MARÉCOT, ROXELANE, ZÉTULBÉ ; SUITE D'ESCLAVES, DE MUSICIENS ET DE FEMMES.

CHŒUR.

AIR de *Jocunde*.

Quelle fête
ici s'apprête !
Mes amis, crions tous, crions : Alla !
Chantons notre auguste maître ;
Dans ces lieux il va paraître...
Gloire, honneur, honneur à notre pacha !
A ce pacha si juste et si bon.

SCHAHABAHAM.

C'est bon. (6 fois.)

CHŒUR.

Quelle fête, etc.

SCHAHABAHAM.

(Il va s'asseoir sur le trône. Roxelane se place près de lui ; un esclave lui apporte une pipe à la turque.)

Ainsi donc, il est censé que nous sommes ici pour nous amuser ; en conséquence, je déclare que le premier qui ne s'amusera pas sera empalé de suite.

(Danse et ballet des esclaves.)

MARÉCOT, s'inclinant à l'orientale.

Premier rayon de la lumière éternelle, je viens t'offrir mon hommage et me précipiter à tes sacrés genoux pour baiser la poussière de tes souliers, c'est-à-dire de tes bottes.

SCHAHABAHAM, lui présentant un pied,

Baise, mon ami, baise...

MARÉCOT,

L'autre, s'il vous plaît.

SCHAHABAHAM, lui donnant son autre pied à baiser.

Mais sois gai, c'est l'ordre du jour. Ne m'as-tu pas promis que nous aurions une hèle curieuse ?

MARÉCOT.

Oui, seigneur, un ours marin. (Allant au-devant

de Lagingeole.) Voici son conducteur que j'ai l'honneur de présenter à Votre Grandeur. Il parle...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LAGINGEOLE.

SCHAHABAHAM.

J'aime beaucoup les ours, moi ; ainsi, soyez le bienvenu, mon garçon.

ROXELANE, à part.

Dieux ! me trompé-je ? c'est Lagingeole, une connaissance de mon époux, l'intime de la maison.

MARÉCOT, à Lagingeole.

Vous pouvez commencer, brave homme.

LAGINGEOLE.

L'ours incomparable amené des forêts du nord dans Paris, et de Paris dans ces augustes lieux, pour les plaisirs du grand, du puissant, du vertueux, du... (Il cherche à se rappeler le nom.)

MARÉCOT.

Allons, allons ; peut-on oublier un si beau nom ? Schahahaham...

LAGINGEOLE.

Du généreux Schahahaham...

SCHAHABAHAM, à part.

Il est très-homme.

LAGINGEOLE.

Va paraître à ses yeux.

ROXELANE, à part.

Qu'est devenu Tristapatte ?

LAGINGEOLE.

Il ne s'agit point ici, Messieurs et Mesdames, comme tant d'autres pourraient vous le faire voir, d'une chèvre qui danse sur la corde, ou d'un chien savant qui joue aux dominos, ou fait des comptes d'arithmétique...

SCHAHABAHAM.

Comment ! des chiens mathématiciens ! Est-ce qu'il y en a ?

LAGINGEOLE.

J'en attends, et j'aurai l'honneur de vous les offrir. Je vais commencer par vous distribuer le programme des exercices.

SCHAHABAHAM.

A la bonne heure ; car je n'entends jamais rien à un concert quand je n'ai pas le programme.

LAGINGEOLE, après en avoir distillé, en donne un à Roxelane, et lui dit tout bas :

Lisez.

ROXELANE.

Que vois-je ? (Lisant.) « L'ours est votre époux, » (A part.) Dissimulons.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; TRISTAPATTE, en ours, conduit par un esclave.

CHOEUR.

Air : *Dis-moi, cher Jeannot.*

J'admire, vraiment,
Ce spectacle étrange;
J'admire, vraiment,
Cet ours étonnant.

ROXELANE, à part.

Grands dieux! quoi! c'est lui!
Comme ça le change;
Qui croirait qu'ici
Je vois mon mari?

CHOEUR.

J'admire, vraiment, etc.

(Pendant ce temps, l'ours danse avec un bâton.)

LAGINGEOLE.

Si Sa Grandeur daigne lui commander, il obéira.

SCHAHABAHAM.

Animal surprenant, dites-moi... (A part.) Ma foi, je ne sais quoi lui dire moi-même. (Haut.) Dites-moi, animal surprenant, surprenant animal... (A l'ours qui s'approche trop près de lui.) Éloignez-vous donc, vous pourriez me dévorer, mon cher. (A Lagingeoole.) Je suis curieux de l'entendre griffer sur la harpe un morceau de sa composition, comme on me l'a promis.

LAGINGEOLE.

Seigneur, vous allez être satisfait.

SCHAHABAHAM.

La musique est-elle vraiment de sa composition?

LAGINGEOLE.

Oui, seigneur, lisez le programme.

SCHAHABAHAM.

On l'aura sans doute un peu retouchée. Enfin nous allons en juger.

LAGINGEOLE.

Mesdames et Messieurs, la plus grande attention; l'ours va commencer.

(Un esclave apporte une harpe; l'ours griffe l'air.)

J'ai du bon tabac dans ma tabatière, etc.

LAGINGEOLE.

Admirez cet air prisé par tous les amateurs.

SCHAHABAHAM.

On a beau dire, il n'y a que les Européens pour ces choses-là; un ours turc n'en ferait jamais autant. Dites-moi, l'homme, comment vous y êtes-vous pris pour instruire cet animal d'une manière aussi surprenante? Si vous me répondez juste, je vous nomme gouverneur de mes enfants.

LAGINGEOLE.

Seigneur, vous prenez un ours; il faut pour cela qu'il soit jeune; cependant il serait vieux, que ce serait absolument la même chose. Vous

l'élevez comme il faut, je le dis comme il faut, car là-dessus chacun a sa manière, et je n'en puis fixer aucune particulièrement. Vous lui donnez de l'éducation, et il se trouve instruit s'il profite de vos leçons.

SCHAHABAHAM.

Parbleu! vous n'étonnez autant que votre ours. Mais comment diable avez-vous pu le rendre musicien?

LAGINGEOLE.

Seigneur, je lui ai appris la musique.

SCHAHABAHAM.

Cet homme-là s'exprime avec une clarté, une facilité, qui me surprennent! Votre ours danse-t-il, mon ami?

LAGINGEOLE.

Oui, seigneur. Allons, Rustaut, allez inviter deux de ces dames.

(L'ours va vers Roxelane.)

SCHAHABAHAM.

Il invite Roxelane, c'est admirable!

LAGINGEOLE.

Ne craignez rien, Mesdames, c'est un mouton.

(L'ours danse une allemande avec Roxelane et Zéteubé; au moment du baiser, il se détourne et presse Roxelane dans ses bras.)

ROXELANE, bas.

Quelle imprudence!

SCHAHABAHAM, descendant du trône.

Assez! assez! Que tout le monde se retire; tout le monde, excepté vous, l'homme aux bêtes. Qu'on promène cet ours dans les jardins du palais; allez.

ROXELANE.

Ciel! protégé mon époux et mon innocence!

REPRISE DU CHOEUR.

Air de *Joconde.*

Quelle fête
Ici s'apprête; etc.

(Tout le monde sort; l'ours s'échappe des mains de l'esclave qui le conduit, et court après Marécot qui se sauve à toutes jambes.)

SCÈNE XI.

SCHAHABAHAM, LAGINGEOLE.

LAGINGEOLE, à part, et regardant Schahabaham.

Que signifie cela? se douterait-il...

SCHAHABAHAM, mystérieusement.

Ils n'y sont plus. Je voulais vous prévenir d'une chose; c'est qu'il n'est venu une idée.

LAGINGEOLE.

Vrai?

SCHAHABAHAM.

J'ai d'autres ours dans ma ménagerie, car je ne vous cache pas que je les affectionne singu-

lièrement ; j'en ai un surtout, mon ours de la mer Glaciale, que j'ai fait élever d'une façon toute particulière. D'abord il y a en lui d'excellents principes, il aime beaucoup les jésuites.

LAGINGEOLE.

Vraiment ?

SCHAHABAHAM.

Il a mangé les deux derniers que je lui avais donnés pour gouverneurs.

LAGINGEOLE.

Pauvre bête !

SCHAHABAHAM.

J'ai même peur que ça ne lui fasse mal, parce qu'il paraît que c'est difficile à passer.

LAGINGEOLE.

C'est ce que tout le monde dit.

SCHAHABAHAM.

Alors, pour aider à la chose, je voudrais aujourd'hui faire danser mon ours avec le vôtre. Voilà mon idée ; je me disais tout à l'heure que deux ours qui danseraient l'allemande, ce serait bien plus gracieux et bien plus singulier, parce que des femmes ça dépare. Est-ce que vous ne pourriez pas donner à mes ours quelques leçons de danse ?

LAGINGEOLE, à part.

Ah, diable !

SCHAHABAHAM.

Mais moi je suis pressé de m'amuser, et si vous voulez commencer sur-le-champ, on va vous enfermer avec eux, rien qu'une petite demi-heure, cela suffira toujours pour les premières positions.

LAGINGEOLE.

Ah, mon Dieu !

SCHAHABAHAM.

Mais il faut vous dépêcher, parce que, voyez-vous, je suis naturellement la douceur même, mais quand mes gens me fâchent ou m'impatientent...

LAGINGEOLE.

Eh bien ! quel parti prenez-vous ?

SCHAHABAHAM.

Dame je leur fais tout bonnement couper la tête.

LAGINGEOLE.

C'est un moyen ; mais...

SCHAHABAHAM.

Moi je trouve que cela tranche les difficultés.

LAGINGEOLE.

D'accord ; mais s'il m'était permis là-dessus de vous présenter mon système d'économie politique...

SCHAHABAHAM.

Comment donc ! présentez-le, je vous en prie.

LAGINGEOLE.

Vous savez sans doute ce que c'est que l'économie politique ?

SCHAHABAHAM.

Allez toujours, allez toujours.

LAGINGEOLE.

Tenez, c'est moi qui serai l'exemple d'économie politique ; croyez-vous que mes animaux ne soient pas aussi difficiles à conduire ? mais si je leur faisais couper la tête, où diable serait l'économie, je vous le demande ?

SCHAHABAHAM.

C'est vrai. Cet homme-là est étonnant.

LAGINGEOLE.

Je me contente de leur faire administrer la bastonnade, une forte bastonnade, encore pas à tous, car il faut aller porportionnellement, et vous sentez que si je la faisais donner à mes serins savants... mais je respecte en eux leur âge et leur faiblesse, et je ne leur donnerais pas même une croquignole.

SCHAHABAHAM.

Comment une croquignole ?

LAGINGEOLE.

Oui, une croquignole. (Il fait un geste du doigt.)

SCHAHABAHAM.

Ah ! vous voulez dire une pichenette ?

LAGINGEOLE.

Non, croquignole est le mot.

SCHAHABAHAM.

Pichenette est plus usité.

LAGINGEOLE.

Tenez, voilà ce qui a tout brouillé en politique ; on a cessé de s'entendre sur les mots, et alors...

SCHAHABAHAM.

On dit pichenette.

LAGINGEOLE.

On doit dire croquignole.

SCHAHABAHAM, apercevant Marécot.

Voici justement mon conseiller intime qui s'avance vers nous ; nous allons le prendre pour juge.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MARÉCOT.

MARÉCOT, d'un air effaré.

Seigneur...

SCHAHABAHAM.

Il ne s'agit pas de cela.

MARÉCOT.

Mais, seigneur...

SCHAHABAHAM.

Tais-toi, tais-toi, te dis-je, et réponds. (Il lui donne une pichenette sur le nez.) Comment appelle-t-on ça ?

MARÉCOT.

Ca ?

LAGINGEOLE.

Ne l'influencez pas. (Il lui donne une croquignole de l'autre côté.) Oui, ça ?

MARÉCOT, à Schahababam.

Aie! Eh bien! il ne se gêne pas.

SCHAHABAHAM.

Je lui en ai donné la permission.

MARÉCOT.

Eh bien! cela s'appelle une chiquenaude.

LAGINGEOLE.

Oh! alors, croquignole, pichenette, cliquenaude; il y a un langage différent pour toutes les classes de la société.

MARÉCOT.

Seigneur...

SCHAHABAHAM.

Tu peux parler maintenant.

MARÉCOT.

D'après vos ordres, on avait laissé l'ours de monsieur se promener en liberté, et on vient de le surprendre...

SCHAHABAHAM.

Où ça ?

MARÉCOT.

Vous ne le devineriez jamais... aux pieds de la belle Roxelane.

SCHAHABAHAM.

C'est admirable! Un ours aux pieds de Roxelane! Et avait-il bon air ?

MARÉCOT.

Mais l'air de quelqu'un qui fait une déclaration. Il paraît que c'est un animal bien caressant.

SCHAHABAHAM.

Ah! il se lance dans la déclaration! C'est miraculeux. Je n'en ai jamais fait autant.

AIR du vaudeville de *Catinat*.

Ainsi donc aujourd'hui, je voi
Qu'à cette beauté si sévère,
Cet animal, bien mieux que moi,
A trouvé le moyen de plaire.
A Roxelane, tous les jours,
En vain je peignais ma tendresse,
Il ne fallait pas moins qu'un ours
Pour adoucir une tigresse.

MARÉCOT.

Du reste, je l'ai fait conduire dans la petite ménagerie, ici près.

LAGINGEOLE, à part.

Grand Dieu! dans la ménagerie! pauvre Tristapatte!

MARÉCOT.

Oh! je présume que l'on peut compter sur sa sagesse; car il n'y a dans cette ménagerie que des oiseaux, des singes, des bipèdes enfin.

LAGINGEOLE.

Je respire. (Apercevant dans la ménagerie, à droite, Tristapatte qui lui fait des signes.) C'est lui!

SCHAHABAHAM.

Je n'y tiens plus; il faut absolument que je le voie aux prises avec mon ours de la mer Glaciale.

(Tristapatte et Lagingeole se font des signes d'intelligence.) Je donne douze mille sequins s'ils dansent ensemble la gavotte.

LAGINGEOLE, regardant Tristapatte.

Douze mille sequins! (Tristapatte lui fait signe de refuser.) Seigneur...

SCHAHABAHAM.

Ah! il le faut, ou je me fâche. Eh bien! Marécot, que vous ai-je dit? Allez me chercher la grande ourse de la mer Glaciale, et l'amenez ici pendant que je vais avertir ces dames du spectacle qui va avoir lieu. (Revenant à Lagingeole.) Croyez-vous réellement qu'ils pourront danser la gavotte?

LAGINGEOLE.

Mais, seigneur...

SCHAHABAHAM.

Je l'ordonne d'abord. Ainsi, arrangez-vous; si je n'ai pas de gavotte, je fais trancher la tête aux deux danseurs, ainsi qu'à vous, Messieurs (s'adressant à l'orchestre du théâtre) et à tous les musiciens. Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

MARÉCOT, LAGINGEOLE.

MARÉCOT.

C'est qu'il est homme à le faire. Et quel parti prendre ?

LAGINGEOLE, à part.

Par exemple, si je sais comment me tirer de là, moi et le pauvre Tristapatte.

MARÉCOT.

Ah! seigneur Lagingeole, vous me voyez dans un embarras...

LAGINGEOLE, à part.

Parbleu! il n'y est pas plus que moi. (Haut.) Votre ours de la mer Glaciale est donc bien méchant ?

MARÉCOT.

Le pauvre animal ne fera jamais de mal à personne; il est mort ce matin.

LAGINGEOLE.

Mort, dites-vous ?

MARÉCOT.

Eh! oui, et c'est sa peau que je voulais vous vendre. Le pacha qui compte sur lui pour danser la gavotte! Ah! je suis un homme perdu.

LAGINGEOLE.

Ah! mon ami, que c'est heureux! Attendez... une idée lumineuse. Dansez-vous un peu la gavotte ?

MARÉCOT.

Ce que vous me demandez là est très-déplacé. Vous me voyez au désespoir, et vous venez me dire... comme si je pouvais avoir le cœur à ta danse.

LAGINGEOLE.

Il ne s'agit pas de cela. Vous dansez la gavotte?

MARÉCOT.

Dame! la gavotte, le rigodon... autrefois je ne m'en tirais pas mal.

LAGINGEOLE.

Eh bien! nous voilà tirés d'affaire. Le pacha est bon enfant dans sa féroacité, et avec lui le premier moment une fois passé... Venez, je vais vous expliquer... présidez à votre toilette, et je cours après avertir le pacha que ses ordres sont exécutés, et que le bal va commencer.

MARÉCOT.

Comment? qu'est-ce que vous dites donc là?

LAGINGEOLE.

Oh! ne craignez rien de mon ours; j'en réponds, et je ne le quitterai pas.

ENSEMBLE.

Air : Final du 2^e acte d'*Honorine*.

Dépêchons-nous
Notre } maître
Votre }
Va paraître;
Dépêchons-nous,
C'est ici le rendez-vous,
(On entend du bruit dans la ménagerie.)

LAGINGEOLE.

Mais quel est ce bruit, s'il vous plaît!

MARÉCOT.

Sans doute quelque perroquet,
Quelques-uns de nos animaux
Qui se disent quelques gros mots.

ENSEMBLE.

Dépêchons-nous, etc.

TRISTAPATTE, dans la ménagerie à droite, et se disputant avec les animaux.

Finissez-vous!

Ils viennent me prendre en traître;

Finissez vous!

Je vais vous étrangler tous.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

TRISTAPATTE, seul.

(Il sort par-dessus le mur de la petite ménagerie; il est en désordre, a la tête de l'ours sous le bras, et descend le long d'un arbre.)

Petit! petit! Ah! le maudit animal! Il croit peut-être qu'il me fera peur, et que je me laisserai faire. Il m'a joliment mordu malgré ça; mais c'est en traître. Ah! mon Dieu! quel état que celui d'ours, puisqu'on ne peut même pas se faire

respecter d'un singe. J'étais là dans un coin, et je ne lui disais rien, quand il est venu m'attaquer. D'abord, le ciel est témoin que ce n'est pas moi qui ai commencé; je suis connu, quand même; mais malgré ma candeur naturelle, je me suis dit : Je suis ours, enfin, et il faut que chacun tienneson rang. Je lui ai allongé un coup de griffe, et il m'a mordu. Aïe! c'est qu'il a emporté la peau. (Il montre un morceau qui pend de la peau d'ours.) Faites donc l'ours, après cela, pour vous faire mordre, vous faire bâtonner! Je vous demande s'il n'y a pas de quoi perdre la tête, et dans le désespoir où je suis, je ne sais pas trop qu'est-ce qui pourrait me la remettre. (Regardant à gauche.) Mais on vient. Dieu! que vois-je? c'est la grande ourse de la mer Glaciale. Remettons ma tête; il ne me fera peut-être pas de mal, me prenant pour son égal. (Il remet sa tête d'ours.)

SCÈNE XV.

TRISTAPATTE, en ours noir, MARÉCOT, en ours blanc.

MARÉCOT, à part.

Le projet est boullon; mais s'il pouvait réussir... (Apercevant Tristapatte.) Eh bien! que vois-je donc là? c'est l'ours du seigneur Lagingeole. Il m'avait promis de ne pas le quitter. Si je pouvais l'attraper par sa chaîne.

TRISTAPATTE, à part.

Aïe! il s'avance vers moi. Oh! oh! oh! (Il tâche d'imiter l'ours.)

MARÉCOT, à part.

Miséricorde! il se fâche.

TRISTAPATTE, à part.

Où fuir? il va me dévorer.

MARÉCOT, reculant.

Mais il est sauvage. Oh! oh! oh! (Il imite l'ours.) (Tous deux cherchent à s'éviter; ils parcourent le théâtre dans le même sens, se heurtent en voulant se fuir, et leurs têtes d'ours tombent du côté opposé à leur personne.)

TOUS DEUX, stupéfaits.

Ah! bah!

TRISTAPATTE.

Comment! c'est vous! Je vous reconnais. Vous êtes donc aussi dans les ours?

MARÉCOT, le regardant.

Je ne me trompe pas; c'est l'associé de Lagingeole. Ah! c'est donc vous, marchand européen? venez donc un peu ici que nous causions. (Les deux ours vont s'asseoir sur le divan qui sert de trône à Schahabsham.) Comment se fait-il? (On entend des fanfares.) Ah! mon Dieu! voici le pacha! vite à notre poste, ou nous sommes perdus.

(Ils ramassent précipitamment leurs têtes et les touquent sans s'en apercevoir.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, SCHAHABAHAM, LAGINGEOLE, ROXELANE, ZÉTULBÉ, SUITE DU PACHA.

LAGINGEOLE, au pacha.

Oui, seigneur, vous allez être satisfait, et...

SCHAHABAHAM, apercevant les ours qui ont changé de tête.

Mais que vois-je ?

LAGINGEOLE, à part.

Oh ! les maladroits ! qu'ont-ils fait !

CHOEUR.

Air du *Bachelier de Salamanque*.

Grands dieux ! la singulière chose !

Et par quel inconnu pouvoir

Cet ours, dans sa métamorphose,

Est-il moitié blanc, moitié noir ?

LAGINGEOLE, aux femmes.

Je vais être leur interprète,

Oui, vos beaux yeux, sur mon honneur,

Peuvent faire tourner la tête.

SCHAHABAHAM.

Mais non la changer de couleur.

CHOEUR.

Grands dieux ! etc.

SCHAHABAHAM.

Au fait, comment se fait-il que mon ours blanc ait la tête noire, et mon ours noir la tête blanche ?

LAGINGEOLE.

C'est la chose la plus aisée à comprendre. (A part.) Que le diable l'emporte !

SCHAHABAHAM.

Aisée à comprendre ; c'est aisé à dire. Expliquez-vous donc.

ROXELANE, à part.

O ciel ! comment reconnaître mon époux dans ce chaos d'ours ?

LAGINGEOLE.

Messieurs et Mesdames, vous n'êtes pas sans avoir lu M. de Buffon, et le traité d'Aristote sur les quadrupèdes ?

SCHAHABAHAM.

Certainement nous les avons lus ; néanmoins, comment se fait-il qu'un ours qui avait la tête noire l'ait blanche maintenant ?

LAGINGEOLE.

Vous allez me comprendre de suite, parce que, Dieu merci, je ne parle pas à une buse, mais au grand Schahabaham, le prince le plus éclairé de l'Orient.

SCHAHABAHAM.

Vous êtes bien bon. Voyons.

LAGINGEOLE.

Cet animal fidèle sait qu'il a changé de maître, et vous êtes beaucoup trop instruit pour ne pas connaître l'effet de la douleur sur les âmes sensibles. On a vu des personnes naturelles qui, dans

l'espace d'une nuit, voyaient blanchir leurs cheveux à vue d'œil.

SCHAHABAHAM.

Ça c'est vrai, je comprends ; mais cet autre qui est blanc et qui a la tête noire ?

LAGINGEOLE.

Ah ! pour celui-là, je vous avoue que je suis fort embarrassé, et je ne crois pas... à moins cependant qu'il n'ait pris perruque, ce que je n'ose affirmer.

SCHAHABAHAM.

C'est impossible ! Je sais qui est-ce qui peut me rendre compte... (Appelant.) Marécot !

MARÉCOT, se retournant vivement.

Plait-il ?

SCHAHABAHAM, étonné.

Il me semble qu'un des deux ours a parlé.

LAGINGEOLE.

C'est impossible.

SCHAHABAHAM.

Je l'ai bien entendu peut-être. Je veux savoir lequel m'a répondu.

LAGINGEOLE.

Vous voyez qu'ils ne vous répondent pas.

SCHAHABAHAM.

C'est qu'ils y mettent de l'obstination ; mais je vais leur apprendre à parler, moi ; qu'on leur coupe la tête.

ROXELANE, effrayée.

Ah ! seigneur, qu'allez-vous faire ? au nom de Mahomet...

SCHAHABAHAM.

Que ces femmes sont coquettes ! parce qu'on a surpris un de ces ours à ses pieds. Mais je ne sais rien vous refuser, je vous permets d'en sauver un : point de pitié pour l'autre.

ROXELANE, bas.

Que faire, comment le reconnaître ? Seigneur Lagingeole, lequel est mon mari ?

LAGINGEOLE.

Ma foi, je n'y suis plus.

« Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses. »

ROXELANE.

Je n'ose.

SCHAHABAHAM.

Mon grand estafier, tranchez le différend ; apportez-moi leurs têtes.

MARÉCOT et TRISTAPATTE, déposant leurs têtes d'ours aux pieds du pacha.

Voilà les têtes demandées.

SCHAHABAHAM, surpris.

Qu'est-ce que c'est que ça ? mon conseiller en ours ! Et quelle est donc cette autre bête ?

ROXELANE.

Seigneur, c'est mon époux.

SCHAHABAHAM, d'un air furieux.

Qu'entends-je? Ainsi donc tout le monde me trompait? Ces ours n'étaient pas des ours; et madame, qu'on m'avait donnée pour demoiselle... Vengeance!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air: *Grâce, grâce pour elle.*

Grâce, grâce, grâce, de grâce. (*bis.*)

SCHAHABAHAM, en riant.

Mais laissez-moi donc avec vos grâces! c'est bien mon intention, mais vous m'en ôtez le mérite. Il faut que je m'amuse aussi en leur faisant peur.

TOUT LE MONDE.

Que de bontés!

LAGINGEOLE.

Seigneur, quand me payera-t-on mes émoluments comme gouverneur de vos enfants?

TRISTAPATTE.

Et moi comme ours?

SCHAHABAHAM.

Il est encore bon celui-là, il m'en fait gober de toutes les couleurs,

« Et sa tête à la main demande son salaire. »

Partagez les douze mille sequins.

VAUDEVILLE.

SCHAHABAHAM.

Air du vaudeville de *Farinelli*.

Tu m'as rendu ma belle humeur
Lorsque je t'ai vu ventre à terre,

Ce trait l'assure ma faveur :
Je le nomme grand secrétaire.

MARÉCOT.

Cela m'était bien dû; d'ailleurs,
Si j'en crois nos grands diplomates, (*bis.*)
Il faut, pour grimper aux honneurs, }
Savoir aller à quatre pattes. } *bis.*

LAGINGEOLE.

J'ai vu des chats musiciens,
J'ai vu des chevaux héroïques,
Des dogues mathématiciens,
Et des ânes grands politiques.
Depuis nos écrivains payés,
Jusques aux chèvres acrobates,
Grand Dieu! que de sots à deux pieds
Et de savants à quatre pattes.

TRISTAPATTE, à Marécot, l'invitant à passer devant lui
pour parler au public.

Monsieur, c'est à vous de passer,

MARÉCOT.

Monsieur, c'est à vous, ce me semble.

TRISTAPATTE.

Monsieur, vous devez commencer.

MARÉCOT.

Eh bien! donc, commençons ensemble.


TOUS DEUX, au public.

Je erais que plus d'un trait malin
Sur mon collègue et moi n'éclate; (*bis.*)
Mais vous pouvez, d'un coup de main, }
Nous sauver plus d'un coup de patte. } *bis.*

(Ballet; les ours, les sultanes et le pacha dansent ensemble.)







LE TÉMOIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 21 septembre 1820.

En Société avec MM. Mélesville et Xavier.



Personnages.

M. DE VERMEUIL, général de division.
ADÈLE, sa nièce.
VICTOR DE SERIGNY, son neveu.
SAINT-FIRMIN, jeune militaire.



ERNEST.
M. COURTOIS.
PICARD, valet de Vermeuil.
TOM, jockey de Victor.

La scène se passe à la porte Maillot.

Le théâtre représente une auberge à gauche et une auberge à droite. Au fond, une grille, et dans le lointain le chemin de Neuilly.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE VERMEUIL, ADÈLE, PICARD.

M. DE VERMEUIL, parlant à la cantonade.

Là, doucement ; tiens-le en main , et prends garde qu'il ne se câbre ; ce garçon-là est bien le plus mauvais écuyer... (A Picard.) Ah ! te voilà , Picard ? y a-t-il longtemps que tu es arrivé ?

PICARD.

Voilà un quart d'heure, mon général, que moi et la calèche sommes à la porte Maillot, au rendez-vous que vous m'avez indiqué ; je vais faire avancer.

M. DE VERMEUIL.

Non, ce n'est pas la peine. Va nous attendre au bout de la grande avenue, nous irons encore jusque-là à cheval ; le temps est superbe, et d'ailleurs nous ne serons pas fâchés de nous arrêter ici pour déjeuner, n'est-ce pas, ma chère Adèle ?

(Picard sort.)

ADÈLE.

Comme vous voudrez, mon oncle.

M. DE VERMEUIL.

Il faut prendre des forces, surtout quand on a dix lieues à faire avant le dîner ; car je te mène à Vermeuil, chez ma sœur ; te voilà bien contente, n'est-ce pas ?

ADÈLE.

Comment ! mon oncle, nous ne retournerons pas dîner à Paris ? et Victor, mon cousin, qui doit venir à cinq heures.

VERMEUIL.

Ma foi, je n'en savais rien.

ADÈLE.

Mais moi je le savais. (Embarrassée.) Il m'avait donné à entendre que, comme il y avait longtemps qu'il ne vous avait vu...

VERMEUIL.

Oui, hier au soir.

ADÈLE.

N'importe, il ne saura que penser.

VERMEUIL.

Oh ! quand il ne te verra pas revenir ici d'aujourd'hui ni demain, ni de toute la semaine, il se doutera bien que tu es absente.

Ain de la Robe et les Bottes.

ADÈLE.

De moi que voulez-vous qu'il pense ?

VERMEUIL.

Il pensera ce qu'il voudra.

ADÈLE.

Que fera-t-il en mon absence ?

VERMEUIL.

Avec le temps tout s'oubliera.

ADÈLE.

Ainsi pour notre mariage
Tous nos projets seront déçus.

VERMEUIL.

Tu le verras quand il deviendra sage.

ADÈLE.

Ah! c'est affreux, je ne le verrai plus.

Mais comment pouvez-vous le réduire ainsi au désespoir, vous qui connaissez sa tête, sa vivacité ?

VERMEUIL.

Et voilà justement pourquoi je veux qu'il s'éloigne; tu connais mes projets: je suis riche, je suis garçon, tout mon espoir est de vous unir un jour; mais puis-je, dis-moi, confier le soin de ton bonheur à un fou, à un écervelé, qui sort du collège et qui mène déjà un train... il crève tous mes chevaux, et c'est un luxe, une dépense... jetant son argent par les fenêtres.

ADÈLE.

Il est si généreux!

VERMEUIL.

Où, à mes dépens, car c'est toujours moi qui paye; mais qu'il signe encore une seule lettre de change...

ADÈLE.

Cela ne lui arrivera plus, il est si bon, si doux!

VERMEUIL.

Où, il ne passe pas une semaine sans se battre! un jeune homme charmant, l'orgueil de sa famille, l'espoir de son pays, qui court exposer sa vie; qui, au moindre mot, est toujours l'épée à la main.

ADÈLE.

Le pauvre garçon en est assez souvent puni! toujours blessé.

VERMEUIL.

C'est très-heureux pour lui; car, avec sa fureur des duels, s'il était adroit, je ne le reverrais de ma vie. Au surplus, voici les conditions que je lui ai notifiées ce matin par écrit: dans quinze jours nous partons pour l'armée; si d'ici là il y a un seul coup d'épée donné ou une amorce de brûlée, plus de mariage.

ADÈLE.

Comment! mon oncle. (*A part.*) Ah! mon Dieu! s'il connaissait la dispute d'hier au soir sous mon balcon. (*Haut.*) Mais enfin, vous qui parlez, ne dirait-on pas que vous n'avez jamais eu d'affaire d'honneur; si j'ai bonne mémoire cependant...

VERMEUIL.

Il ne s'agit pas de cela, Mademoiselle; si j'ai fait des sottises dans ma jeunesse, ce n'est pas une raison pour autoriser celles de Victor; d'ailleurs, depuis quinze ans que je suis honoré du

grade de général, mes principes sont invariables, je me dispute avec tout le monde, et je ne me bats qu'avec l'ennemi.

Air du vaudeville du Piège.

Je soutiens qu'il n'est pas permis
De venger ses propres injures;
Moi j'ai vengé celles de mon pays,
Et je puis montrer mes blessures:
Au champ d'honneur j'ai su les acquiescer,
Et celles-là, tu peux m'en croire,
On les reçoit avec plaisir,
Et l'on s'en souvient avec gloire.

ADÈLE.

Mais enfin, mon oncle...

VERMEUIL.

Ah! corbleu! finissons.

Air: Dans l'Olympe je m'installe.

Qu'à l'instant on m'accompagne.
Moi, je pense qu'aujourd'hui
Le meilleur plan de campagne
Est d'éviter l'ennemi.

ADÈLE.

Mais un seul moment.

VERMEUIL.

J'enrage!

Eh! bon Dieu, que de façons!
On ferait plutôt, je gage,
Manœuvrer dix escadrons.

ENSEMBLE.

Qu'à l'instant, etc.

ADÈLE, *à part.*

Il vent que je l'accompagne;
Peut-on se conduire ainsi?
M'emmener à la campagne
Quand mon rousin reste ici.

(Ils entrent dans l'auberge à droite.)

SCÈNE II.

COURTOIS, sortant de l'auberge à gauche.

Adieu, Messieurs, adieu, mes braves; là, c'est ça. Embrassez-vous encore! les voilà les meilleurs amis du monde; il faut avouer que j'ai mené cela chaudiement, le café, le dessert, la liqueur; plus je réfléchis, et plus je m'applaudis de l'état philanthropique que j'ai embrassé! J'étais confondu dans la classe nombreuse des oisifs de la capitale: badand ordinaire; le matin, aux Tuileries; le soir au Palais-Royal; j'ai passé quinze ans de ma vie à aller méthodiquement du café de la Rotonde à la terrasse du bord de l'eau. Que diable! j'ai senti à la fin que cela ne pouvait me mener à rien, et j'ai donné à mes promenades quotidiennes et stériles un but d'utilité publique; je me suis établi en permanence à la porte Maillot près le bois de Boulogne, et je puis dire que depuis que j'exerce, il ne s'est pas donné un seul rendez-vous où je n'aie été pour quelque chose. Faut-il un témoin? voilà, voilà:

M. Courtois, rue de la Paix. Il est tant de gens qui brouillent les affaires; moi, je les arrange, je ne me bats avec personne, mais je déjeune avec tout le monde.

Air : *J'ai eu partout dans mes voyages.*

Par moi de jeunes téméraires
Rentrent au sentier du devoir;
Et je conserve ainsi des pères
Aux enfants qu'ils doivent avoir.
A cette mutuelle assurance,
Certes, nous devons tous gagner,
Moi j'assure leur existence...
Pour qu'ils m'assurent à diner.

Qu'est-ce que je demande, des duels, des duels, et encore des duels ! il faut que tout le monde vive ! D'ailleurs, il est possible que d'un moment à l'autre je me retire des affaires ! que ma lettre de change soit seulement payée; dix mille francs ! excellente opération que j'ai faite là en déjeunant ! je l'ai eue pour moitié; ils ont beau dire, c'est une bonne signature. (Il lit.) Victor de Sérigny, un jeune homme, un mineur, il est vrai, mais le neveu du général Vermeuil; je connais cette famille-là de réputation; en attendant il faudrait songer à mon dîner et à mon souper, et je ne vois pas qu'il en soit question, car tout ici est d'une tranquillité... (On entend du bruit.) Hein ! qu'est-ce que c'est ? n'est-ce pas un embarras de voitures ?

SCÈNE III.

COURTOIS, VICTOR.

VICTOR, à la cantonade.

C'est bon, c'est bon; fais seulement ranger le cabriolet ! cet imbécile de Tom va le mettre en travers. Personne encore.

COURTOIS, à part.

Ça ne m'a pas l'air d'un client.

VICTOR, regardant autour de lui.

Allons, je serai le premier au rendez-vous. (Vivement.) Est-on plus malheureux ? en rentrant chez moi, pour prendre mes armes, je trouve cette lettre de mon oncle. Au premier duel, plus de mariage; et d'un autre côté, ce fat que j'ai provoqué hier au soir; aussi pourquoi s'avise-t-il d'aller chanter sous les fenêtres de ma cousine ? Il m'a donné son nom, je lui ai donné le mien, et c'est ici qu'est le rendez-vous ! M. de Saint-Firmin, capitaine... Saint-Firmin, je ne le connais pas, et l'obscurité m'a empêché de le distinguer ! si c'était ce monsieur que j'aperçois là !

COURTOIS, à part.

Comme il me regarde ! aurait-il besoin de ma médiation ? je crois que je puis toujours sauter sans me compromettre.

(Ils se rendent mutuellement le salut.)

VICTOR, regardant Courtois.

Non, ce n'est pas cela, il est impossible que cette figure-là soit une mauvaise tête, tournure pacifique. (Tira sa montre.) Et je serai venu trop tôt ! Pourvu que mon oncle n'en sache rien ! Si j'étais vainqueur, encore passe; mais, selon ma louable habitude, si je suis blessé, comment lui cacher... et je perdrai la main de ma cousine pour une étourderie, pour une inconscience; oh ! maudite tête, je jure bien que dorénavant...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, TOM.

TOM, à la cantonade.

Oui, vous êtes un brutal. et mon maître ne laissera pas insulter ses gens.

VICTOR.

Qu'y a-t-il donc ?

TOM.

Air : *Tout le long de la rivière.*

C'est un monsieur fort impoli,
Qui menant mal son tilbury,
Vient d'acroccher votre voiture :
J' dis gare, il m' répond une injure,
Puis veut fouetter votre cheval;
Mais par bonheur pour le pauvre animal,
C'est un maladiot qui frapp' votre monture
Tout le long, le long, le long de ma figure. (bis.)

Il l'a attrapée depuis là jusque là. Voyez comme il l'aurait abîmé.

COURTOIS, passant au milieu et s'interposant.

Un instant, un instant, Monsieur, n'y aurait-il pas moyen d'arranger cette affaire-là ?

VICTOR.

Que voulez-vous dire ?

COURTOIS.

Eh ! sans doute, on se fâche pour des riens; je me charge de terminer cela à l'amiable.

VICTOR, vivement.

Comment, est-ce que vous croyez que je suis insulté ?

COURTOIS, d'un air de doute.

Eh ! eh !

VICTOR, s'échauffant.

Vous avez beau le cacher, je vois que c'est votre opinion.

COURTOIS.

Hum !

VICTOR, s'échauffant toujours.

Au fait, vous avez raison; injurier mes gens, oser les frapper, c'est s'attaquer à moi; et je le souffrirais ! non, morbleu ! et nous allons voir...

COURTOIS.

Mais un instant, jeune homme, un instant; que diable ! vous prenez feu...

VICTOR.

Oh ! non, Monsieur, c'est inutile, je n'entends pas raison sur cet article-là ; on n'a qu'à laisser passer une offense comme celle-là, le dernier freluquet se croirait en droit... Au fait, ce coup de fouet, c'est moi qui l'ai reçu.

TOM.

Ca, c'est bien sûr, car moi je n'y suis pour rien.

VICTOR.

Dis-moi, le reconnaîtrais-tu ?

TOM.

Parblen ! ses traits sont gravés là ; il vient d'entrer aux Jeux Chevaleresques.

VICTOR.

Eh bien ! dis-lui... (Se fouillant.) Non, j'ai là une carte ; tiens ! donne-lui mon nom, et dis-lui que je l'attends ici même le plus tôt possible, et que je lui apprendrai à maltraiter mes gens.

TOM.

Oui, Monsieur, j'y vais. (A part.) V'là un maître, au moins.

VICTOR.

Ah ! mon Dieu, et à cinq heures ma cousine qui m'attend... Écoute : sur-le-champ tu retourneras à Paris, à l'hôtel de mon oncle ; tâche de parler à ma cousine, et dis-lui qu'une affaire indispensable m'empêche aujourd'hui de dîner avec elle ; car j'allais oublier ce dîner-là...

AIR : *Vivent les Gascons.*

Dans ce lieu, moi je vais rester ;
Corbleu ! l'aventure est unique.
Le pauvre Tom, le maltraiter,
N'est-ce pas aussi m'insulter ?

TOM.

J'aim' les gens d'humeur pacifique ;
Si c' maladroït, si ce brutal,
Frapp' toujours ainsi sur son ch'val ;
J' plains joliment son domestique.

ENSEMBLE.

Dans ce lieu, etc.

SCÈNE V.

COURTOIS, VICTOR.

VICTOR, avec une colère concentrée.

Ah ! ils s'entendent tous pour m'attaquer, m'insulter ; morbleu ! je suis d'une humeur... et le monsieur au tilbury s'en ressentira.

COURTOIS.

Comment, Monsieur ! vous persistez dans votre dessein ? et vous croyez que je souffrirai...

VICTOR.

Il le faudra bien.

COURTOIS.

Non, jeune homme ! non ! il est de mon devoir et de mon état de m'y opposer ! Risquer ainsi ses

jours sans aucune précaution ; vous n'avez pas seulement de témoin.

VICTOR.

Il est vrai, mais qu'importe.

COURTOIS.

Je vous en servirai plutôt.

VICTOR.

Monsieur !

COURTOIS.

Oh ! il faut que tout se passe dans les règles, et ce serait le premier duel !...

VICTOR.

Un duel, dites-vous ? (A part.) Et l'autre, et la lettre de mon oncle !

AIR du vaudeville de *Jadis et Aujourd'hui.*

Cette aventure me désole,
Moi qui de tout temps fus jaloux
D'être fidèle à ma parole,
Et surtout à mes rendez-vous.
Ah ! de ce jour je crains l'issue ;
De moi, grand Dieu ! que dira-t-on ?
Je vais, si le premier me tue,
Manquer de parole au second.

Et Adèle, et ma jolie cousine, que va-t-elle penser ? (A Courtouis.) Monsieur, vous m'avez l'air d'un galant homme, vous m'avez offert vos services : daignez m'en rendre un bien grand.

COURTOIS.

Mais je vous l'ai déjà dit, je me charge de votre affaire.

VICTOR.

Eh ! non, Monsieur, ce n'est pas cela : voyez-vous, la journée s'annonce mal, je ne suis pas en veine aujourd'hui ; et l'on ne sait pas ce qui peut arriver ; en cas d'accident, oserais-je vous prier de remettre à son adresse la lettre que je vais écrire ?

COURTOIS.

Eh ! mon Dieu, Monsieur, avec plaisir. Adieu, mon jeune ami ; allez écrire votre lettre.

(Victor entre dans l'auberge à gauche.)

SCÈNE VI.

COURTOIS, seul.

Est-il étonnant ! il croit que cela ira là ; on voit bien qu'il ne connaît pas mes talents conciliateurs. Bonne occasion que j'ai trouvée là ; ça m'a l'air d'un jeune homme comme il faut, et il fera bien les choses. Parblen ! si j'ai de bons yeux, je crois que voilà notre adverse partie. Diable ! bonne tournure, tenue d'officier.

SCÈNE VII.

COURTOIS, SAINT-FIRMIN.

SAINT-FIRMIN.

C'est bien ici notre rendez-vous, et il me tarde

de faire connaissance avec ce M. Victor, et de savoir s'il sera ce matin aussi impertinent qu'hier au soir. Empêcher les gens de chanter en plein air, par exemple!

COURTOIS, saluant.

Monsieur, d'après le motif qui vous amène, et que j'ai pénétré, ma démarche ne doit point vous étonner.

SAINT-FIRMIN.

Comment, Monsieur, vous sauriez...

COURTOIS.

Oui, jeune homme, je sais tout; il n'y a ici que nous deux, et nous pouvons parler à cœur ouvert. Que diable! entre braves gens, on peut s'entendre; voyons, n'y aurait-il pas moyen d'arranger cette affaire-là?

SAINT-FIRMIN.

J'entends: Monsieur est le parent, peut-être même le père?

COURTOIS.

Du tout, je suis là dedans tout à fait désintéressé, je suis pour vous autant que pour lui; mais moi, qui ai connaissance de l'affaire, je ne dois pas souffrir que pour une bagatelle...

SAINT-FIRMIN.

Une bagatelle! savez-vous que j'ai été insulté?

COURTOIS.

Insulté! jusqu'à un certain point, car il me semble que c'est vous qui au contraire...

SAINT-FIRMIN.

Du tout, Monsieur, c'est lui; je le soutiens...

COURTOIS.

Ah! c'est lui. Eh bien! d'accord; c'est pour cela même qu'il serait plus généreux à vous de faire les premiers pas.

SAINT-FIRMIN.

Jamais!

COURTOIS.

Jamais... eh bien! soit; mais si chacun faisait la moitié du chemin?

SAINT-FIRMIN.

Non...

COURTOIS.

Non... eh bien! à la bonne heure; mais enfin, si l'un vous faisait faire des excuses?

SAINT-FIRMIN.

Des excuses!...

COURTOIS.

Oui, par son domestique.

SAINT-FIRMIN.

Par son domestique! et pourquoi pas lui-même?

COURTOIS.

Que diable aussi, il faut être raisonnable; il a peut-être eu tort de vous provoquer; mais il ne peut pas vous demander pardon de ce que vous avez donné un coup de fouet à son jockey.

SAINT-FIRMIN.

Qu'est-ce que vous me parlez de coup de fouet? il n'y a pas un mot de tout cela: je passe hier soir dans une rue de Paris; je venais de souper en ville; j'entends le son d'une harpe, et l'on exécute d'une manière délicieuse une romance dont je connais les paroles. Ma foi, je ne résiste pas à la tentation de chanter avec accompagnement; j'entonne le premier couplet, lorsqu'un monsieur paraît à la fenêtre, m'ordonne de cesser; je chante plus fort, il m'insulte; je lui répond, rendez-vous pour aujourd'hui, et me voilà...

COURTOIS.

Ah çà, mais c'est une autre affaire.

SAINT-FIRMIN.

Eh! sans doute.

COURTOIS.

Ca n'empêche pas, j'en suis toujours pour ce que j'ai dit; n'y aurait-il pas moyen? car enfin, en fait de musique, il ne s'agit que de s'entendre; moi, là dedans, mon opinion n'est pas suspecte; je n'ai jamais aimé la musique, et je ne sais pas une note; ainsi ce n'est que le désir de vous être utile, et de servir la cause de l'humanité, dont je me déclare le champion.

SAINT-FIRMIN.

Parbleu! voilà un original.

COURTOIS.

Où est votre témoin?

SAINT-FIRMIN.

J'ai fait prévenir un de mes amis, qui sans doute n'était pas chez lui, car je ne le vois pas; mais ça n'est égal; moi, je suis toujours sûr de mon coup, ainsi...

COURTOIS.

Non pas, non pas, mon cher, cela ne peut pas se passer ainsi; je ne suis pas homme à vous laisser dans l'embarras, et je vous offre mes services.

SAINT-FIRMIN.

Je ne sais comment vous remercier; mais j'espère...

AIR du vaudeville de *Comment faire*.

Nous aurons bientôt triomphé;
Mais avant cette heureuse chance,
Entrons, nous pourrons au café
Faire plus ample connaissance.
Au billard peut-on vous mener?

COURTOIS.

J'ai le jeu sûr, et la main prompte.

SAINT-FIRMIN.

Le petit verre...

COURTOIS.

Avant dîner,
Allons, c'est toujours un à-compte.

ENSEMBLE.

Nous aurons bientôt triomphé, etc.

[Il entre avec Saint-Firmin dans l'anberge à droite; au même moment Ernest arrive par le fond.]

SCÈNE VIII.

ERNEST, tenant à la main une carte.

Il faut convenir que l'aventure est impayable. (Lisant.) « *Victor de Sérigny*. » Ce monsieur m'envoie sa carte ; mais c'est très-malhonôte ça ; en pareil cas on fait ses visites soi-même, et je me propose de lui donner une leçon de politesse. Malgré ça (s'avançant avec confiance), il n'y a ici personne ; je peux convenir que j'ai tort, mais je n'ai pas pu m'empêcher de couper la figure à son domestique ; c'est une idée que j'ai eue.

COURTOIS, paraissant au balcon extérieur et s'asseyant à une table ronde sur laquelle on met deux petits verres.)

(Au garçon.)

Remplissez les deux ; mon jeune ami est dans la salle du billard, où il s'est mis de la poule ; mais c'est lui qui paye. (Bavant.) Pas mauvais ; j'ai choisi l'absinthe, parce que c'est digestif. (Apercevant Ernest.) Serait-ce un troisième ?

ERNEST, regardant autour de lui.

Je ne vois pas mon partner, et en conscience il devrait être ici pour me recevoir. Moi, j'étais là aux Jeux Chevaleresques, avec deux femmes charmantes que je mène dîner à ma petite maison de l'allée des Veuves.

Air du vaudeville de *Partie carrée*.

Où, j'en conviens, ce cartel téméraire
M'eût enchanté dans tout autre moment,
Car on m'oublie, et j'ai beau faire,
C'est tout au plus si l'on me croit vivant.
J'aime l'éclat, partout je fais des dettes,
Eh bien ! l'on n'en est pas instruit ;
Mais parlez-moi des affaires secrètes,
Au moins ça fait du bruit.

Mais encore faut-il qu'il y ait du monde ; et personne ici, pas seulement de témoin...

COURTOIS, qui a entendu les derniers mots, avale son deuxième verre et crie du haut du balcon :

Voilà, voilà, Monsieur, je suis à vous ; c'est qu'il y a une dispute à la poule ; c'est l'affaire de deux minutes.

SCÈNE IX.

ERNEST, M. DE VERMEUIL,

ERNEST.

Héin ! qui est-ce qui a parlé ? Ma foi, je ne vois personne ; et c'est jouer de malheur, à la porte Maillot.

VERMEUIL, sortant de l'auberge à droite, et parlant à son domestique.

C'est bon ; le reste pour le garçon ; dis à ma nièce qu'elle m'attende un instant.

ERNEST, le regardant.

Un militaire décoré, voilà l'homme qu'il me faut. (A Vermeuil qu'il salue.) Pardon, Monsieur, si je vous dérange de vos affaires pour vous présenter une pétition qui va peut-être vous paraître inconvenante.

VERMEUIL.

Comment donc, Monsieur, si je puis vous être utile...

ERNEST.

Oh ! c'est un rien, une misère, une affaire d'honneur qui vient de m'arriver par occasion ; j'ai besoin d'un second ; je suis officier, au surplus, pas en activité, il est vrai ; mais j'aides droits, et si monsieur voulait me servir de témoin, à charge de revanche.

VERMEUIL, à part et en colère.

Morbleu ! (Haut.) C'est à moi que vous vous adressez. Apprenez que je me croirais aussi coupable que vous, si j'assistais à un pareil combat ; oui, corbleu, si j'étais votre parent ou votre ami, vous ne vous battriez pas : on ce serait avec moi ; je n'aime pas les duels, moi, Monsieur.

ERNEST.

Parbleu ! ni moi non plus, et en fait de duel...

Air : *Cet arbre apporté de Provence*.

Je ne veux que le strict nécessaire ;
J'aime mieux consacrer mes instants
À réduire une beauté sévère.
Mais on fat m'insulte, et je l'attends ;
Oui, souvent ces réduits solitaires
Ont pu me voir m'égayer un peu loin ;
Mais c'était pour certaines affaires
Où l'on n'a pas besoin de témoin.

Cependant il est de ces invitations qu'on ne peut pas refuser ; un monsieur fort aimable que je ne connais pas, et qui m'envoie son nom.

VERMEUIL.

Comment ! qui vous envoie...

ERNEST.

Ah ! mon Dieu, oui ! tout se perfectionne : autrefois on faisait ses délis soi-même ; à présent on envoie sa carte ; voyez plutôt. (Lui donnant la carte.) « *Victor de Sérigny, rue des Saints-Pères*. »

VERMEUIL.

Victor ; c'est bien lui ! Voilà donc le cas qu'il fait de mes avis. (A Ernest.) Vous avez raison, Monsieur, c'est un jeune homme à qui il faut donner une leçon ; vous dites que c'est ici le rendez-vous !

ERNEST.

Eh ! mon Dieu, oui ! d'ici à une demi-heure.

VERMEUIL, à haute voix.

Vous pouvez compter sur moi, Monsieur, je serai votre témoin.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; COURTOIS, qui a entendu les derniers mots.

COURTOIS.

Son témoin ; là, ce que c'est que d'arriver trop tard ; une affaire que l'on m'a soullée...

VERMEUIL, à Ernest.

Mais encore, comment cela est-il arrivé ?

ERNEST.

Que sais-je, moi ; embarras de voitures ; je suis extrêmement vif, mon cheval l'est aussi, et tout à l'heure, à la porte Maillot, un cabriolet...

COURTOIS.

Eh ! mon Dieu ! c'est notre homme au tilbury. (S'avancant et se mêlant à la conversation.) Messieurs, je connais l'affaire ; j'y suis même pour quelque chose...

VERMEUIL, le regardant attentivement.

Que voulez-vous dire ?

COURTOIS.

C'est moi qui suis le témoin du cabriolet.

VERMEUIL, à part.

Comment ! c'est là un des camarades de mon neveu ; il choisit drôlement ses seconds.

COURTOIS, saluant M. de Vermeuil.

Je vois que monsieur est celui du tilbury, et entre confrères.

ERNEST, vivement.

Je vais à deux pas ; ma petite maison de l'allée des Veuves, où je prendrai mes armes ; je vous retrouverai ici...

COURTOIS.

C'est bon ! c'est bon ! faites comme vous voudrez, vous pouvez être tranquille ; monsieur est votre témoin, je suis celui de l'adversaire, cela nous regarde maintenant ; ce n'est plus votre affaire, c'est la nôtre.

ERNEST.

Oh ! ne craignez rien pour moi, je suis sûr de mon coup.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

COURTOIS, VERMEUIL.

COURTOIS.

Sûr de mon coup ! c'est comme celui de tout à l'heure ; c'est drôle, ils sont tous sûrs de leurs coups, tous ! heureusement que nous sommes là, ce qui est encore plus sûr ! (A Vermeuil.) Dites-moi, maintenant que nous sommes seuls, n'y aurait-il pas moyen d'arranger...

VERMEUIL.

Que voulez-vous dire ?

COURTOIS, avec sentiment.

Eh ! sans doute ; est-ce que vous auriez le cœur de laisser ces deux jeunes gens... songez donc à notre... à nos devoirs : enfin, je suis témoin ; vous fêtes aussi...

VERMEUIL.

Eh bien !

COURTOIS.

Eh bien ! je vous déclare que nous sommes indignes d'en exercer les honorables fonctions, si, dans une demi-heure, nous n'avons pas forcé ces jeunes gens à s'embrasser et à déjeuner ensemble.

VERMEUIL.

Monsieur !

COURTOIS, à part.

Il y mord.

VERMEUIL, à part.

Je m'étais trompé, c'est un brave homme. (Haut.) Je m'associe à votre projet, pourvu toutefois que tout se passe dans les règles.

COURTOIS.

Parbleu ! c'est bien mon intention ; voyons un peu qu'est-ce que nous pourrions exiger d'eux.

VERMEUIL.

Mais qu'ils se conduisent en gens d'honneur.

COURTOIS.

Sans doute ; qu'ils fassent bien les choses ; dîner à dix francs par tête, le café, la liqueur...

VERMEUIL.

Plait-il ! vous parlez...

COURTOIS.

Du dîner. Il paraît que monsieur ignore les usages ; je vais vous dire comment cela se passe.

Air de la *Galopale*.

Par état et par goût,

Je sais tout,

J'entends tout ;

Sentinelle

Toujours fidèle,

Si je vois

Deux grivois

S'enfoncer dans le bois,

Je les suis soudain en tapinois.

Mais souvent par hasard,

J'arrive, hélas ! trop tard,

Et de loin je les voi

Aller dîner sans moi.

Chut ! j'entends près de là :

Une, deux, ah ! ah ! ah !

J'y cours vite,

L'âme interdite ;

Deux amants furieux

S'égorgent pour les yeux

D'une Agnès qui les trompe tous deux.

Souvent c'est un époux,

Qui, dans un rendez-vous,

A vu certain malheur

Obscurcir son honneur.

Allons dis-je au mari,

Soyez donc plus poli ;

Cette affaire

Est une misère :

Pour si peu,
Prendre feu,
Et se mettre au cercueil:
Ah! grands dieux! que de femmes en deuil!

(MINEUR.)

Si l'un d'eux se mutine,
Je lui parle à l'instant
De sa sœur, sa cousine,
Sa mère, son enfant;
Je l'attendris sur l'heure,
Par mes talents heureux;
Car je pleure
Quand je veux.

Enfin,

Si le destin
Fait qu'il soit orphelin,
Et qu'il n'ait ni père
Ni mère,

A mes fiers combattants
Par des signes frappants,
Je prouve qu'ils sont tous deux parents.
Avec un peu d'aplomb,
Je ferais le Lapon
Et le Chinois... cousins,
Même issus de germains:
Je tonne, je séduis,
J'entraîne, j'éblouis,
O puissance
De l'éloquence!
Un traîtreur,
Par bonheur,
Est tout près,
Et la paix

Chez lui va se signer à leurs frais.

Garçon, cinq convertis.

Vous êtes tous les deux...

Des huîtres.

Des rivaux généreux...

Deux lapins.

Et ces exploits nouveaux...

Du champagne,

Font de vous deux héros...

A la glace. Du rhum, du rhum pour le coup
du milieu.

Tôt, tôt, tôt,
Servez chaud,
Tin, un, un,
Verre en main
Tout s'oublie,
Et se pacifie,
Par un poulet truffé,
L'accord est rehauffé,
Et l'on s'embrasse enfin au café.

VERMEUIL.

De sorte que vous n'avez pas d'autre état?

COURTOIS.

Non, Monsieur, je m'y suis voué tout entier,
quels qu'en soient les inconvénients, les dangers.

VERMEUIL.

Ah! il y a des dangers.

COURTOIS.

Parbleu! et le chapitre des indigestions; au-
jourd'hui, par exemple, je m'y attends bien.

VERMEUIL.

Comment! ce n'est pas seulement avec Victor
que vous êtes engagé?

COURTOIS.

Victor, dites-vous? je ne le connais pas.

VERMEUIL.

Comment! vous ne le connaissez pas? et c'est
celui dont vous êtes le témoin; Victor de Sérigny.

COURTOIS, avec terreur.

Victor de Sérigny... attendez donc... Sérigny,
justement... c'est l'homme de ma lettre de change.
(Vivement à Vermeuil.) Un jeune homme... un mi-
neur, qui a des dettes, et un oncle estimable.

VERMEUIL.

Oui, des dettes; il fera bien de vivre pour les
acquitter, car son oncle ne payera jamais rien.

COURTOIS, à part.

Ah! mon Dieu! et mon placement. (Haut.)
Monsieur, il ne faut pas que ce jeune homme-là
se batte, nous ne devons pas le souffrir, c'est
servir la cause de l'humanité, c'est défendre les
principes, c'est... ah! mon Dieu! je l'entends...
Je vous en prie, aidez-moi à le persuader, à le
désarmer; vous m'avez promis votre appui.

VERMEUIL, froidement.

Non, non, ce n'est pas dans ce moment qu'il
faut qu'il me voie; plus tard je serai à lui, et à
vous, Monsieur.

(Il salue, et rentre dans l'aulerge.)

SCÈNE XII.

COURTOIS, puis VICTOR.

COURTOIS.

Quel cœur sec et barbare, et qu'il était peu
digne des fonctions honorables et conservatrices
auxquelles il est appelé! O mon éloquence! ne
m'abandonne pas, le voilà; heureusement il a
déjà l'air plus calme.

VICTOR, tranquillement.

Je viens, Monsieur, vous rappeler votre pro-
messe.

COURTOIS, tremblant.

Comment, jeune homme, vous persistez tou-
jours?

VICTOR.

Oh! non, Monsieur, je viens de faire des ré-
flexions bien salutaires; j'ai juré que ce serait
aujourd'hui la dernière fois de ma vie que je me
battrais, ainsi il faut en finir.

COURTOIS.

Et si cela finit mal pour nous, Monsieur? (A
part.) S'il savait que son adversaire est sûr de son
coup.

VICTOR.

Alors vous porterez cette lettre à ma cousine.

COURTOIS.

Ah ! vous avez une cousine ?

VICTOR.

Vous verrez comme elle est jolie.

COURTOIS.

Elle est jolie ! et vous vous battez, jeune insensé !

VICTOR.

Vous lui remettrez cette lettre ; vous lui direz que jusqu'au dernier soupir, Victor de Sérigny...

COURTOIS.

C'est bien lui, plus de doute, il y a identité !

(Le regardant douloureusement.) Victor de Sérigny !

VICTOR.

Eh bien ! oui ; qu'y a-t-il d'étonnant ?

COURTOIS.

Ce qu'il y a d'étonnant ! Apprenez, Monsieur, que quand on s'appelle ainsi, on ne se bat pas...

VICTOR.

Comment ?

COURTOIS.

L'espoir sans doute d'une noble maison, songez donc à la douleur de vos amis.

VICTOR.

Ils se consolent.

COURTOIS.

De votre famille !

VICTOR.

Que vous importe ?

COURTOIS.

Et s'il faut encore des considérations plus majeures ; il est impossible que vous n'ayez pas quelques créanciers, vous devez en avoir.

VICTOR, avec dépit.

Certainement j'en ai, et vous m'y faites penser ; parbleu ! je serais enchanté de leur jouer ce tour-là.

COURTOIS, à part.

Déclarons-nous, peut-être que l'humanité, la sensibilité !...

VICTOR.

Je ne dois qu'à des juifs, des usuriers, des fripons ; j'en voudrais voir un seul devant moi, pour me donner le plaisir de l'étrangler moi-même, avant de mourir.

COURTOIS, à part.

Dissimulons. *(Haut.)* Je vous demanderai seulement si vous... si vous êtes aussi sûr de votre coup ?

VICTOR.

Moi, je suis la maladresse même, et je ne sais seulement pas quelles armes choisiront mes adversaires : celui d'hier au soir, je crois que c'est à l'épée, mais l'autre, j'ignore...

COURTOIS.

Celui d'hier au soir, est-ce que vous en auriez deux par hasard ?

VICTOR.

Et voilà une heure que je vous le dis ; un impertinent qui s'est avisé de chanter sous les fenêtres de ma cousine.

COURTOIS, à part.

Ah ! mon Dieu ! c'est mon homme aux petits verres ; encore un qui est sûr de son coup. *(A Victor.)* C'est fait de nous, Monsieur, nous sommes morts.

VICTOR.

Comment, nous sommes morts ?

COURTOIS, à part.

Et moi qui suis aussi son témoin, je vous le demande, comment vais-je me tirer de là...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, TOM.

TOM, arrivant tout essoufflé.

Ah ! Monsieur, si je n'ai pas crevé un cheval, peu s'en faut ; vingt-cinq minutes pour aller d'ici à l'hôtel et pour en revenir.

VICTOR.

Eh bien ! as-tu vu ma cousine ? lui as-tu parlé ? est-elle inquiète de mon absence ?... mais réponds donc, bourreau !

TOM, soupirant.

Votre cousine, Monsieur ; armez-vous de courage !

VICTOR.

Comment ?

COURTOIS.

Encore un événement.

TOM.

Tout l'hôtel est sens dessus dessous ; on ne sait ce que mademoiselle est devenue !

VICTOR, troublé.

Elle n'était pas chez mon oncle ?

TOM.

Non, Monsieur... disparue depuis sept heures du matin, et il faut que ce soit quelque chose de bien terrible ; car j'ai interrogé toute la maison : impossible d'en tirer un seul mot.

VICTOR.

Et la femme de chambre n'a pu t'instruire ?...

TOM.

Si fait, Monsieur... des demi-mots... Enfin...

VICTOR.

Enfin...

TOM.

Enfin, Monsieur, je croirais que mademoiselle est enlevée.

VICTOR.

Enlevée! ma cousine! et mon oncle?...

TOM.

Parti aussi depuis quelques heures, pour l'avenue de Neuilly.

VICTOR.

Il sera à sa poursuite. Je le trouverai, je le trouverai.

COURTOIS.

Et qui?

VICTOR.

Le ravisseur, quel qu'il soit...

COURTOIS.

Et de trois... Ah çà! tâchez donc de connaître une seule des personnes avec qui vous vous battez.

VICTOR.

L'avenue de Neuilly! Eh mais! c'est de ce côté. [A Courtois.] Et vous qui ne quittez pas cette place, vous n'avez rien vu?

COURTOIS.

[A part.]

Ah! quelle idée! [Haut.] Si fait, pardonnez-moi, je crois me rappeler... [A part.] Et nos deux adversaires qui vont arriver; il n'y a que ce moyen.

VICTOR, avec impatience.

Et vous ne me le dites pas... mais parlez donc, je vous en conjure.

COURTOIS, cherchant.

Attendez, attendez que je me remette sur la voie; nous disons que c'est votre cousine, la nièce de monsieur votre oncle, une jeune personne fort agréable.

VICTOR.

Charmante!

COURTOIS.

C'est cela; une mise élégante; elle avait l'air bien alligé...

VICTOR.

Mais vous l'avez donc vue, encore une fois?

COURTOIS.

Certainement, avec un jeune officier, dans une calèche. [A part.] Il n'y a que ce moyen-là de le faire partir.

VICTOR.

Avec un officier! vite, Tom, à cheval.

TOM.

Voilà, Monsieur.

VICTOR, agité.

AIR: *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Courons sur les pas du perfide
 Qui veut détruire mon bonheur,
 Bientôt dans ma course rapide,
 J'aurai puni le ravisseur. (bis.)
 Si je perds celle qui m'est chère,
 Si mon espoir doit me tromper,
 Je sais ce qui me reste à faire.

(Portant la main sur les pistolets que Tom tient.)

COURTOIS.

Allons, je ne puis l'échapper.

ENSEMBLE.

Courons }
 Courez } sur les pas du perfide, etc.

[Il sort avec Tom.]

SCÈNE XIV.

COURTOIS, seul.

Qu'est-ce qu'il dit donc? je sais ce qui me reste à faire; c'est qu'il en est capable. (Il regarde du côté par où il est sorti.) Ah! mon Dieu! il franchit les fossés; il va se casser le coup à présent: ce garçon-là me fait des révolutions! là... (Revenant.) Ah! que d'événements! moi, je désirais des affaires, en voilà-t-il assez, qui se compliquent, qui se croisent. Dans un autre moment j'y aurais vu une perspective superbe, des suites succulentes; mais dans l'agitation où je suis, je vous demande si ça peut me profiter. Me voilà toujours maître du champ de bataille; mais s'il revient, ils renouent l'affaire: s'il y avait moyen de l'arranger une fois pour toutes...

SCÈNE XV.

COURTOIS, SAINT-FIRMIN, d'un côté, son épée sous le bras; ERNEST, de l'autre côté, tenant aussi son épée.

SAINT-FIRMIN.

Eh bien! mon cher témoin, ce M. Victor se fait bien attendre. (Apercevant Ernest.) Eh, mais! c'est peut-être lui.

COURTOIS, cherchant.

C'est possible, attendez je vais le savoir.

[Il s'approche d'Ernest qu'il salue.]

ERNEST.

Ah çà! mon cher, c'est une horreur, votre M. Victor se moque donc de moi.

COURTOIS, bas.

Monsieur, vous l'accusez à tort...

ERNEST, à lui-même, regardant Saint-Firmin.

Ah! c'est donc lui?

COURTOIS, hésitant.

Mais...

SAINT-FIRMIN.

Eh bien?

COURTOIS.

C'est lui. (A part.) Oh! ma lettre de change!

[Ernest et Saint-Firmin se saluent.]

COURTOIS, se plaçant entre eux.

A moi maintenant... Ah çà! mes bons amis, nous voilà en présence, expliquons-nous: est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là?

ERNEST.

Qu'est-ce que c'est ? arranger...

SAINT-FIRMIN, tirant l'épée.

Voilà, je pense, la meilleure manière...

COURTOIS, à part.

Ah ! mon Dieu ! quelles têtes. (Saint-Firmin et Ernest s'approchent, Courtois se précipite entre eux.) Arrêtez, arrêtez, au nom de l'humanité, écoutez-moi.

(Courtois les prend sous le bras avec vivacité ; Victor paraît dans le fond couvert de poussière et suivi de Picard.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR, PICARD.

VICTOR, à Picard.

Ma foi, mon cher Picard, je t'ai rencontré bien à propos ; tu es sûr que ma cousine est là ? conduis-moi vite...

SAINT-FIRMIN ET ERNEST, repoussant Courtois.

Tous vos discours sont inutiles.

COURTOIS.

Mais, imprudents que vous êtes, vous n'avez seulement pas de second témoin.

VICTOR, prêt à entrer dans l'auberge.

Heim ! que vois-je ? deux jemies gens l'épée à la main, et mon homme... Ah çà ! il est donc fourré dans toutes les querelles. (S'avançant.) Pardon, Messieurs.

(Picard entre dans l'auberge.)

COURTOIS, voyant Victor.

Ouf ! à l'autre maintenant ; c'est le diable qui le ramène.

VICTOR, à Saint-Firmin et à Ernest.

Il vous manque un témoin, Messieurs, et je n'ai jamais laissé deux braves dans l'embarras.

COURTOIS.

Ah ! l'enragé ! quand je sue sang et eau pour le tirer d'affaire.

SAINT-FIRMIN, à Victor.

Mille grâces, Monsieur ; mais je m'en rapporte à la bonne foi de M. Victor.

(Montrant Ernest.)

ERNEST, à Saint-Firmin.

M. Victor ! mais c'est vous.

SAINT-FIRMIN.

Non, parbleu ! c'est vous-même.

VICTOR.

Victor ! un moment, Messieurs ; c'est moi !

SAINT-FIRMIN.

Vous ?

COURTOIS.

Aye, aye, gare les explications !

VICTOR.

Qui donc a pu causer cette étrange méprise ?

SAINT-FIRMIN, montrant Courtois.

C'est Monsieur.

ERNEST.

C'est lui.

VICTOR, furieux, à Courtois.

Il m'en rendra raison.

TOUS TROIS.

En garde, (bis.)

Craignez notre juste courroux,

En garde, (bis.)

Défendez-vous.

COURTOIS.

Qui, moi, me battre ! je n'ai garde ;

Pour qu'avec vous je me hasarde,

Il me faut un témoin aussi.

(A part.)

Et je suis bien loin, Dieu merci !

De m'en servir ici.

TOUS TROIS.

En garde, etc.

(Les trois épées sont dirigées contre Courtois, qui se retire très-effrayé.)

COURTOIS, troublé.

Messieurs, n'y aurait-il pas moyen d'arranger...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, VERMEUIL, ADELE, PICARD.

VERMEUIL paraît au bruit que fait Courtois ; il donne la main à Adèle ; ils s'arrêtent en voyant Victor, qui ne les aperçoit pas.

VICTOR.

Non, non. (Laisant tomber son épée.) Ciel ! mon oncle !

SAINT-FIRMIN.

Mon ancien général !

VERMEUIL.

Fort bien, Monsieur, trois duels à la fois.

ADELE.

Ah ! Victor, est-ce là ce que vous m'aviez promis ?

VICTOR.

Et ma cousine aussi ; je suis perdu !

COURTOIS.

C'est mon bon ange qui les envoie.

VICTOR, embarrassé.

Mon cher oncle, je vous jure que c'est bien malgré moi... une fatalité...

ERNEST, à Vermeuil.

J'ignorais, Monsieur, que vous fussiez l'oncle ; je n'aurais pas pris la liberté de m'adresser à vous pour me servir de second.

VERMEUIL.

Pourquoi donc, Monsieur, je vous en servirai.

ERNEST.

Contre votre neveu ?

VERMEUIL.

Sans doute. (A Saint-Firmin.) Et à Saint-Firmin aussi.

SAINT-FIRMIN.

Mon général...

VICTOR.

Que veut-il dire ?

ADÈLE.

Eh bien ! mon oncle qui s'en mêle aussi !

COURTOIS, à part.

C'est un gâte-métier que cet homme-là.

VERMEUIL.

Seulement, Messieurs, je me flatte que mon expérience et mon grade me mériteront assez votre confiance, pour que vous ne laissiez maître du lieu et du choix des armes.

(Saint-Firmin et Ernest s'inclinent.)

VICTOR.

Mon oncle !...

VERMEUIL.

Oh ! ne craignez rien, je ne vous empêcherai pas de vous battre ; au contraire...

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu !

VERMEUIL.

La campagne va s'ouvrir ; dans quinze jours nous partons pour l'armée. (A Saint-Firmin et à Ernest.) Messieurs, vous serez tous trois à côté de moi, et nous verrons celui qui se montrera le mieux ; depuis vingt ans, voilà comme je termine mes affaires d'honneur.

SAINT-FIRMIN ET ERNEST, vivement.

Général, nous acceptons.

ADÈLE.

Ah ! je respire.

COURTOIS.

Et moi je suis sauvé... (à part.) parce qu'avec de tels sentiments et un tel oncle, il est impossible que ma lettre de change... Je la présenterai demain.

VERMEUIL.

Pour toi, Victor...

AIR : *A soixante ans.*

Pour mériter de nouveau mon estime,
Pour obtenir ce cœur qui l'est promis,
Dans un combat plus légitime,
Va vers ton prince et ton pays.
De tes torts envers la patrie
Ton bras peut l'absoudre aujourd'hui,
Oui, ta valeur peut l'absoudre aujourd'hui ;
Et s'il est vrai que le feu purifie,
Ah ! c'est surtout le feu de l'ennemi.

TOUS.

Oui, s'il est vrai que le feu, etc.

COURTOIS, à Vermeuil.

Ah çà ! permettez ; vous nous enlevez ces jeunes gens ; vous allez faire la guerre ; est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là ?

VERMEUIL.

Avec l'ennemi ! non, Monsieur ; ce sont les seules que nous n'arrangeons jamais.

VAUDEVILLE.

CHOEUR.

Le sort { nous } réconcilie,
 { vous }
Ne songeons plus en ce jour
Qu'à partager { notre } vie
 { votre }
Entre la gloire et l'amour.

COURTOIS, au public.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Par les traits lancés du parterre,
Quelques auteurs à mort furent blessés,
Ils ont payé tous les frais de la guerre,
Dieu fasse paix aux pauvres trépassés !
Mais aujourd'hui plus de lutte ennemie,
Si quelque bruit...

(S'avancant.)

Voilà, voilà.

(Parlant au parterre.)

Voyons, Messieurs ; un moment.

N'aurions-nous pas un moyen, je vous prie,
D'arranger cette affaire-là ?

CHOEUR.

Le sort nous réconcilie, etc.





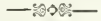


LE SECRÉTAIRE ET LE CUISINIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 10 janvier 1821.

En société avec M. Mélesville.



Personnages.

M. DE SAINT-PHAR.
ÉLISE, sa fille.

LE VICOMTE DE SAUVECOURT.
ALPHONSE, son fils.



ANTOINE, intendant de M. de Saint-Phar.
SOUFFLE, cuisinier.
MARMITONS, AIDES DE CUISINE, VALLTS.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente une salle de l'appartement de M. de Saint-Phar. Portes de fond, porte de côté à droite, et sur le premier plan à gauche, une grande cheminée avec un bon feu. À droite du spectateur, sur le premier plan, une table avec un carton et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, tenant un paquet de lettres, et à la cantonade.

Je vous le répète, dites que je n'y suis pas. Que diable aussi, le comte de Saint-Phar, mon maître, avait bien besoin de se faire donner l'ambassade de Copenhague! Depuis que nous sommes nommés, je crois que la tête tourne à toute la maison : chacun veut monter.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*
Chacun s' donne un air de grandeur,
Jusqu'à la bonne et la nourrice
Qui veut l'être dames d'honneur,
Et nos marmitons, chefs d'office;
Le jockey veut être courrier;
Enfin changeant son frontispice,
Sur sa loge, notre portier,
Vient de mettre : PARLEZ AU SUISSE.

Sans compter les nouvelles places, moi qui en ma qualité de factotum... qu'est-ce que je dis donc, d'intendant, suis chargé des nominations, ai-je reçu des sottises et des lettres de recommandation! soixante-douze seulement pour la place de valet de chambre! ce n'est pas étonnant, valet d'un grand seigneur, ce sont de ces places que tant de gens peuvent remplir! enfin, je n'en ai plus que deux, celle de secrétaire et celle de cui-

sinier : ah! par exemple pour ces deux-là... prenons garde.

AIR *du Ménage de garçon.*

Pour ces deux places je me flatte
De bien choisir mes postulants;
C'est, dit-on, pour un diplomate
Deux hommes vraiment importants!
Plus d'un grand talent qu'on rêve
A dû son esprit tout entier,
Le matin, à son secrétaire,
Et le soir, à son cuisinier.

Qu'est-ce qui vient déjà me déranger?

SCÈNE II.

LE PRÉCÉDENT, LE VICOMTE DE SAUVECOURT.

LE VICOMTE, entrant et repoussant un valet qui veut l'empêcher d'entrer.

Ventrebleu! je me moque de la consigne, j'en ai forcé bien d'autres. (A Antoine.) M. le comte de Saint-Phar?

ANTOINE.

Monsieur, il travaille dans ce moment.

LE VICOMTE.

Ah! il travaille, c'est différent; un grand seigneur qui travaille, il ne faut pas le déranger; vous lui direz que c'est le vicomte de Sauvecourt.

ANTOINE.

Comment, celui à qui jadis il dut sa fortune ?

LE VICOMTE.

Où, son ancien ami, qui ne l'a pas vu depuis dix ans, et qui désire lui parler pour une affaire très-importante ! Quand part-il pour son ambassade ?

ANTOINE.

Demain matin ; ses malles et celles de mademoiselle Élise sont déjà faites.

LE VICOMTE, à part.

Ah ! sa fille l'accompagne ; voilà qui me confirme encore ; il n'y a pas de temps à perdre. (Haut.) Quel est son homme d'affaires ou son intendant ?

ANTOINE.

Vous les voyez tous les deux ; je suis l'un et l'autre.

LE VICOMTE.

C'est-à-dire que vous cumulez ; c'est bien, ça fait moins de monde dans une maison ; mais si jamais, c'est une supposition que je fais, l'intendant vient à être pendu, je vous demande ce que deviendra l'homme d'affaires.

ANTOINE.

Monsieur...

LE VICOMTE.

Ce sont les vôtres, j'entends bien ; ça ne me regarde pas ; je voulais seulement vous prévenir qu'il se présentera ici dans la matinée un jeune homme de bonne tournure, de bonne façon, qui viendra vous demander une place de secrétaire, afin de partir demain avec monsieur l'ambassadeur.

ANTOINE.

Allons, encore une recommandation !

LE VICOMTE.

Je vous prie de l'arrêter.

ANTOINE.

C'est-à-dire que monsieur s'intéresse au jeune homme, et voudrait qu'il eût la place.

LE VICOMTE, en colère.

Qu'est-ce que c'est ? Je voudrais bien voir... (A part.) Par exemple, mon fils secrétaire et jockey diplomatique ; il ne manquerait plus que cela. (Haut.) Non, Monsieur, non, je ne veux pas qu'il ait la place ; mais je veux que vous le reteniez ici jusqu'à ce que je sois revenu et que j'aie parlé à M. de Saint-Phar ! Quand croyez-vous qu'il soit visible ? Attendez... à quelle heure déjeune-t-il ?

ANTOINE.

A onze heures.

LE VICOMTE, tirant sa montre.

Dans une heure, c'est bien. Vous ferez mettre mon couvert.

AIR de *Lantara*.

Pour les affaires c'est à talie
Que je les traite, et je soutien
Que c'est là l'instant favorable ;
Nos gens d'état le savent bien !
Tous ceux, morbleu ! qu'un bon repas rassemble,
Quels qu'ils soient deviennent amis ;
Et quand on boit le même vin ensemble,
On est bientôt du même avis.

Ah çà ! vous tâchez que le déjeuner soit un peu corsé ; ce sont de ces particularités auxquelles je tiens beaucoup. A propos ; a-t-il un bon cuisinier ?

ANTOINE.

Mais...

LE VICOMTE.

Diable, il faut qu'un ambassadeur en ait un. Attendez donc ! attendez donc ! ce coquin que dans un moment de dépit j'ai renvoyé dernièrement... Je m'en charge, j'ai son affaire. Ainsi, c'est convenu, serviteur.

(il sort.)

SCÈNE III.

ANTOINE, seul.

Là, je vous le demande, quelle rage de protection ! moi qui voulais choisir moi-même... c'est égal, je vais me rejeter sur le secrétaire ; pour celui-là, par exemple, je veux au moins que ça soit quelqu'un que je connaisse. Chut ! c'est mademoiselle Élise, notre jeune maîtresse.

SCÈNE IV.

ANTOINE, ÉLISE.

ÉLISE.

Ah ! vous voilà, Antoine, j'ai quelque chose à vous demander.

ANTOINE.

Comment donc, Mademoiselle, je suis trop heureux...

ÉLISE.

Ne s'est-il pas présenté ce matin quelqu'un pour la place de secrétaire ?

ANTOINE, à part.

Nous y voilà, je ne pourrai pas en donner une. (Haut.) Non, Mademoiselle, personne encore, quoique j'aie déjà plusieurs demandes.

ÉLISE.

C'est qu'on m'a fortement recommandé un jeune homme, qui doit se présenter aujourd'hui...

ANTOINE.

Un jeune homme ? attendez donc, n'est-il pas de la connaissance de M. le vicomte de Sauve-cout ?

ÉLISE.

Grands dieux ! qui a pu vous dire ?... Oui, oui, je crois qu'il le connaît. Est-ce qu'on vous en aurait rendu un compte défavorable ?

ANTOINE.

Mais, oui ; on me priaît même de le refuser tout net.

ÉLISE.

Gardez-vous en bien ; on se sera trompé assurément ; le caractère le plus doux, le plus aimable... très-instruit, quoiqu'il n'ait que vingt-deux ans.

ANTOINE.

Vingt-deux ans ! c'est bien jeune !

ÉLISE, vivement.

Il en a trente, monsieur Antoine, il en a trente.

ANTOINE.

Mademoiselle le connaît ?

ÉLISE, se reprenant.

C'est-à-dire, non, on m'en a beaucoup parlé.

Air : *Volant par ses œuvres complètes.*

Oh ! c'est un très-bon secrétaire ;
Que d'esprit, quel doux entretien !
A tout le monde il saura plaire ;
Il peint, chante l'italien.
Que sa voix est douce et légère !
Surtout, Monsieur, si vous saviez
Comme il danse bien !... Vous voyez
Qu'il doit convenir à mon père.

Et vous me désobligeriez beaucoup...

ANTOINE.

Du moment que mademoiselle le recommande...

(A part.) Allons, il n'y aura pas moyen ; et monsieur le vicomte aura tort. (Haut.) C'est que monsieur l'ambassadeur est très-pressé ; et s'il ne se présentait pas aujourd'hui...

ÉLISE.

Il se présentera, monsieur Antoine, il se présentera. (A part.) Il devrait être ici,

ANTOINE.

Et quel est le nom du jeune homme ?

ÉLISE.

Son nom ? (A part.) Ah ! mon Dieu ! Alphonse ne m'a pas dit le nom qu'il prendrait. (Haut.) Son nom, je l'ai oublié ; mais d'après tout ce que je vous ai dit, vous le reconnaîtrez aisément ; (Fausse sortie.) et, en attendant, des égards, des ménagements...

Air de Paris et le village.

Recevez-le de votre mieux ;
Je dois moi-même la première
Lui faire oublier, si je peux,
Qu'il n'est encor que secrétaire ;
Il n'est pas né pour cet emploi ;
Aussi dites-lui bien, de grâce,
Qu'il ne dépendra pas de moi
Qu'il n'ait une meilleure place.

Adieu, monsieur Antoine.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ANTOINE, seul ; puis un VALET.

ANTOINE, s'inclinant.

Certainement, Mademoiselle... Allons, puisque notre jeune maîtresse le veut... Mais quel peut être ce secrétaire, pour lequel il y a tant de recommandations pour et contre ?

LE VALET.

Monsieur Antoine ! monsieur Antoine !

ANTOINE.

Un moment ! me voilà !

LE VALET.

M. l'ambassadeur vous demande.

ANTOINE.

J'y vais. Allons, vous autres, rangez un peu cette salle. Ah ! diable ! et notre secrétaire ? (Au valet.) S'il vient un jeune homme me demander, tu le prieras de m'attendre un moment ; et tu viendras m'avertir sur-le-champ.

DES VOIX, en dehors.

Monsieur Antoine ! monsieur Antoine !

ANTOINE, sortant.

On y va, on y va. On ne peut pas être partout à la fois.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

SOUFFLÉ, d'un autre côté, dans la coulisse.

Je vous dis que c'est pour affaire. (Entrant.) Ah ! bien oui, parlez au suisse, parlez au suisse ; c'est le moyen de ne parler à personne. (Regardant le salon et les valets.) Oh ! oh ! il paraît que ceri est du grand numéro. Une livrée magnifique ! style d'hôtel ! Heureusement que j'ai endossé le véritable elbeuf.

LE VALET.

C'est monsieur, sans doute, qui veut parler à notre intendant ?

SOUFFLÉ, à part.

Monsieur... (Tétant son habit.) Voyez-vous déjà l'effet de l'elbeuf. (Haut.) Oui, je voudrais parler à l'intendant.

(Les valets sortent.)

SCÈNE VII.

SOUFFLÉ, seul.

Eh bien ! sont-ils honnêtes pour des habits galonnés. Allons, Soufflé, mon ami, te voilà lancé, le premier pas est fait. Je sais bien qu'il y a de la hardiesse à venir, sans protection et sans recommandation, enlever d'assaut la place de premier cuisinier d'une excellence, mais c'est une espèce

d'audace qui ne messied pas au talent ; et puis, rien ne donne du cœur comme d'être sur le pavé, et j'y suis. Certainement j'avais une bonne place chez le vicomte de Sauvecourt ! Un homme marié qui vivait en garçon ; car je n'ai jamais vu ni sa femme ni son fils. C'était un amateur, un connaisseur, et j'avais de l'agrément avec lui. Mais, l'autre semaine, il se fâche, sous le prétexte qu'il avait faim et que je le faisais attendre. Je l'ai fait attendre, c'est vrai ; que diable, le talent n'est pas à l'heure. Moi, je raisonne mes plats, et c'est parce que je raisonnais trop qu'il m'a mis à la porte. O perversité du siècle !

AIR : *J'ai longtemps parcouru le monde* (de JOCONDE).

Partout on connaît le mérite
De mes souffles, de mes salmis ;
Et cuisinier cosmopolite
Travaillant pour tous les pays,
Léger en cuisine française,
Profond dans la cuisine anglaise,
Partout j'ai changé mes ragouts
Selon l'appétit et les goûts.

Mais quelle injustice profonde !
Le génie, hélas ! reste à jenn :
J'ai, dans mon talent peu commun,
Fait des diners pour tout le monde,
Et je n'en puis pas trouver un !
Quoi ! votre fierté me rejette !
Quoi ! votre mémoire est muette,
Vous, que moi-même a lancés,
Vous tons qu'aux honneurs j'ai poussés !
Vous surtout qu'avec la fourchette
Sur le Parnasse j'ai placés !

C'est une honte pour notre art
De vouloir me mettre à l'écart ;
Car

Partout on connaît le mérite
De mes souffles, de mes salmis,
Et cuisinier cosmopolite, etc., etc.

CANTABLE.

Heureux cent fois le cuisinier vulgaire
Qui, loin des cours que je veux oublier,
Poursuit en paix sa modeste carrière,
Et fait sauter, chez quelque bon rentier,
Le humble omelette et l'anse du panier ?

Que dis-je ! et quelle erreur nouvelle !
Moi qu'en tous les lieux on appelle
Le César de la béchamelle
Et l'Alexandre du rosbif !
Invoquons mon génie actif ;
Reprenons cet air insolent,
Noble apanage du talent ;

Car
Partout on connaît le mérite
De mes souffles, de mes salmis, etc., etc.

Tout ce qu'il me faut, c'est que monsieur l'ambassadeur soit un homme de goût et d'appétit, qui veuille bien m'attacher à l'ambassade. Et dans ce cas-là, qu'est-ce que je lui demande ? huit cents francs par an, et de la considération, et certainement il y gagne plus que moi. Mais on vient, tenons-nous ferme ; il ne s'agit pas ici de s'endormir sur le roi.

SCÈNE VIII.

SOUFFLÉ, ANTOINE, LE VALET.

LE VALET, à Antoine, montrant Soufflé.
Oui, Monsieur, le voilà.

ANTOINE.

C'est bon. (Le valet sort.) Oserai-je vous demander, Monsieur, quel est votre nom ?

SOUFFLÉ.

Monsieur, l'on m'appelle Soufflé.

ANTOINE.

Où étiez-vous avant de venir ici ?

SOUFFLÉ.

Je ne sais pas trop si je dois m'en vanter. Je sors de chez M. le vicomte de Sauvecourt.

ANTOINE.

C'est cela même. Je l'ai vu ce matin ; il m'a parlé de vous.

SOUFFLÉ.

Il m'en veut joliment, n'est-ce pas ?

ANTOINE.

Mais il n'est pas de vos amis.

SOUFFLÉ.

Je m'en doutais bien.

ANTOINE.

Il paraît qu'il savait que vous deviez venir, car il m'a défendu de vous placer ; et comme c'est l'intime ami de notre maître...

SOUFFLÉ.

Allons, encore un de ces estomacs ingrats dont je parlais tout à l'heure. Je vois bien qu'il faut...

(Reprenant son chapeau.)

ANTOINE.

Heureusement pour vous, mademoiselle Élise, la fille de monseigneur, vous porte beaucoup d'intérêt.

SOUFFLÉ.

Mademoiselle Élise ! c'est singulier. Ah ! j'y suis maintenant ; elle m'aura vu en venant dîner chez M. de Sauvecourt.

ANTOINE.

Apparemment ; elle vous a recommandé elle-même, et vous sentez bien que je n'ai pu refuser. Ainsi, dès ce moment vous pouvez vous regarder comme attaché à la maison.

SOUFFLÉ, repassant son chapeau.

Enfin !...

ANTOINE.

C'est ici que vous travaillerez.

SOUFFLÉ.

Ici ? je ne vois pas trop comment. (A part.) Il n'y a pas seulement un fourneau.

ANTOINE.

Quant à vos honoraires...

SOUFFLÉ, à part.

Mes honoraires ! style d'hôtel ; moi, j'aurais dit mes gages. (Haut.) Vous dites donc que mes honoraires...

ANTOINE.

Se monteront à cinq mille francs.

SOUFFLÉ, stupéfait.

Cinq mille francs !!! Quelle maison !

ANTOINE.

De plus, vous mangerez à la table de son excellence.

SOUFFLÉ.

Par exemple ! voilà qui est trop fort, ça ne se doit pas. Passe pour les cinq mille francs ; je les prendrai ; mais dîner avec son excellence !

AIR du vaudeville des *Landes*.

Il m' louerait toujours à table,
Ça frait rougir ma pudeur.

ANTOINE.

Un éloge est agréable
Dans la bouche d'un seigneur.

SOUFFLÉ.

Ça n'est pas ça qui me touche :
J' suis bien sûr dans mon emploi
De lui faire ouvrir la bouche,
Et dans la place où je m' voi
Je prévoi (bis.)
Qu'il n' pourra vivre sans moi.

ANTOINE.

Enfin, vous êtes entretenu, habillé aux frais de son excellence.

SOUFFLÉ.

Ça, ce n'est pas le plus cher, car, dans notre état, on n' use pas ; et si ce n'était les taches...

ANTOINE.

Où, quand on écrit sous la dictée ! Ah ça ! vous trouverez là tout ce qu'il vous faut, des plumes, de l'encre, du papier.

SOUFFLÉ, à part.

Eh bien ! par exemple, voilà une batterie de cuisine d'une nouvelle espèce ! (Haut.) Dites-moi un peu quelle est au juste la place que mademoiselle Élise a demandée pour moi ?

ANTOINE.

Eh bien ! celle de secrétaire.

SOUFFLÉ.

De secrétaire ! Comment ! je suis secrétaire ?

ANTOINE.

Est-ce que vous n'êtes pas content ?

SOUFFLÉ.

Si fait, si fait. J'avais bien autre chose en vue, mais dès que mademoiselle Élise a demandé pour moi la place de secrétaire et cinq mille francs de traitement... (A part.) On m'avait bien dit qu'avec des protections on arrivait à tout.

ANTOINE.

On va vous conduire à votre appartement, Je

vous engage à faire un peu de toilette. Vous trouverez tout ce qu'il vous faut, habit, veste, culotte.

SOUFFLÉ, sortant.

Oh ! pour des vestes, j'en ai.

ANTOINE, le reconduisant.

Je vous salue. (Lui parlant pendant qu'il est dehors.) Eh bien ! où allez-vous donc ? vous descendez. Ce n'est pas cela, c'est au premier ; bien, vous y voilà. Si je l'avais laissé faire, il allait tout droit à la cuisine. Je suis fort content de notre secrétaire ; mon coup d'œil ne me trompe jamais ; c'est un homme du premier mérite. Allons, allons, grâce à moi, voilà la maison de l'ambassadeur qui se monte joliment ; il ne nous manque plus que notre cuisinier ; et quand monsieur le vicomte voudra nous présenter son protégé...

SCÈNE IX.

ANTOINE, ALPHONSE.

ALPHONSE, à part.

Voilà sans doute l'intendant dont Élise m'a parlé.

ANTOINE.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

ALPHONSE.

Monsieur, on me nomme Duval ; je viens pour la place...

ANTOINE.

Quelle place ?

ALPHONSE.

La place vacante.

ANTOINE.

Ah ! ah ! vous arrivez un peu tard ; nous avons déjà un candidat fortement recommandé.

ALPHONSE, vivement.

Monsieur, j'ai aussi des protecteurs ; le marquis de Limoges, le duc de Valmont.

AIR du *Piège*.

Vous connaissez, j'en suis certain,
La main du marquis de Limoges ?
Lisez, et vous verrez soudain
Combien il me donne d'éloges.
Sans doute ils doivent être grands,

(A part.)

Car, avec une audace extrême,
J'ai fait ce que font tant de gens,
Je les ai dictés moi-même.

ANTOINE, qui a décacheté une des lettres.

Comment donc ! monsieur le marquis, un de nos plus joyeux gastronomes, je l'ai vu souvent chez monseigneur.

« Je vous recommande le porteur de cette lettre, comme un homme du plus grand mérite et »
» pour lequel j'ai une estime particulière. »

Diable ! voilà qui est embarrassant. M. le vicomte de Sauvecourt qui a aussi son protégé.

ALPHONSE, à part.

Mon père ! qu'est-ce que cela veut dire ? (Haut.) Monsieur, je vous en conjure, ayez égard à la recommandation de monsieur le marquis. Dans le doute, vous devez au moins admettre la concurrence ; et si des considérations personnelles pouvaient vous déterminer...

(Lui glissant une bourse dans la main.)

ANTOINE.

Comment donc ! voilà un homme qui a servi dans les grandes maisons. (Haut.) Monsieur, je vois que vous avez du mérite ; monsieur le vicomte dira ce qu'il voudra, des fonctions aussi délicates ne s'accordent qu'au talent, et non pas à la faveur. Nous allons vous prendre à l'essai ; et si vous continuez à vous bien conduire, on vous gardera.

ALPHONSE.

Quel bonheur !

ANTOINE.

Je vais commencer par vous conduire à l'office.

ALPHONSE.

C'est inutile, je n'ai pas faim.

ANTOINE.

Permettez : il ne s'agit pas ici de votre faim, mais de celle de monseigneur. C'est un déjeuner ordinaire, ainsi arrangez-vous là-dessus. Il n'y a, je crois, que trois couverts, monseigneur, le vicomte, et M. Soufflé, son nouveau secrétaire.

ALPHONSE.

Qu'est-ce que vous dites donc ! son nouveau secrétaire ?

ANTOINE.

Où, un jeune homme qui vient d'entrer en fonctions, et qui part avec nous pour le Danemark.

ALPHONSE, à part.

Ah ! mon Dieu, je suis venu trop tard. (Haut.) Et pour qui me prenez-vous donc ?

ANTOINE.

Eh ! parbleu, pour le chef d'office qui nous manque. N'êtes-vous pas venu vous-même me demander la place vacante ?

ALPHONSE.

Où, sans doute, la place vacante, parce que je croyais... (A part.) Et l'on part demain ! et aucun moyen de prévenir Élise de l'accident qui nous arrive !

(On entend sonner.)

EN VALET, en dehors.

Le chocolat de mademoiselle ! Mademoiselle demande son chocolat.

ANTOINE.

On y va dans l'instant. (A Alphonse.) Allons, mon ami, vite, à la besogne, le déjeuner de monseigneur est encore éloigné ; mais le chocolatte ma-

demoiselle, vous allez le faire tout de suite, et le lui porter.

ALPHONSE.

Lui porter ! Comment donc ! avec plaisir.

(A part.)

AIR : *Quand une Agnès.*

C'est une assez folle entreprise,
Mais après tout il le faut bien :
Pour m'approcher de mou Elise
Je ne vois pas d'autre moyen.
Suis-je malheureux ! me contraindre
À faire ce déjeuner-là !
Je ne connais de plus à plaindre
Que celle qui le mangera.

ANTOINE, au valet.

Montez ici la chocolatière, et dépêchez !

LE VALET.

Où, Monsieur ; j'oubliais de vous remettre ce papier que m'a donné monseigneur.

ANTOINE, fourrant.

C'est un rapport à faire, nous avons le temps.

SCÈNE X.

ALPHONSE, ANTOINE ; SOUFFLÉ, habillé à la française, l'épée au côté, perruque bien poudrée.

ANTOINE.

Ah ! voilà notre nouveau secrétaire.

ALPHONSE, à part.

Comment ! cet original-là ? quelle singulière tournure !

SOUFFLÉ, à Antoine.

Quel est ce monsieur ?

ANTOINE.

C'est un cuisinier que je viens d'arrêter.

SOUFFLÉ.

Ah ! c'est un cuisinier ! c'est drôle que je ne le connaisse pas ; et où le nomme ?

ANTOINE.

Duval.

SOUFFLÉ.

Duval, mais c'est un nom inconnu ; et on ne peut pas confier une place comme celle-là à un homme sans réputation.

ANTOINE.

Il dit qu'il a du talent.

SOUFFLÉ.

Je le crois bien, ils le disent tous ; mais il faut voir cela à la poêle ; soyez tranquille ; je vais l'interroger, et je vous dirai ce qui en est. (Traversant le théâtre, et s'adressant à Alphonse.) Il n'y a pas longtemps, je crois, que monsieur exerce ?

ALPHONSE.

Non, Monsieur.

SOUFFLÉ.

Et puis-je demander où monsieur a commencé ?

ALPHONSE, à part.

Il paraît que je vais soutenir un interrogatoire dans les formes. (Haut.) Monsieur, j'ai étudié chez Véry.

SOUFFLÉ, bas à Antoine.

Je m'en doutais : ils ont tout dit quand ils ont prononcé ce nom-là ; mais, voyez-vous, il n'y a pas pour les jeunes gens de plus mauvaise école que la cuisine publique ; on s'y gâte la main, et voilà tout. (Haut.) Et monsieur n'a pas encore travaillé chez le particulier ?

ALPHONSE.

Si, Monsieur, dans deux grandes maisons et dans un ministère.

SOUFFLÉ, bas à Antoine.

Ca, c'est différent, il a pu se former ; mais je vais bien voir. (Haut.) Vous ne devez pas craindre alors un examen détaillé, et je vous demanderai la permission de vous adresser quelques questions.

ALPHONSE.

Comment donc, Monsieur... (A part.) Par exemple, me voilà bien !

ANTOINE, à part.

Diable ! notre secrétaire est un homme de mérite ; il a sur tous les sujets des connaissances fort étendues.

SOUFFLÉ, d'un air d'importance, et après s'être essuyé les lèvres.

Monsieur, je ne vous interrogerai pas sur les friassées, les blancs-mangers, les suprêmes, et autres plats vulgaires qui sont l'ABC du métier ; je ne vous attaquerai pas non plus sur les cardons à la moelle, les caisses de foies gras, les soupes de perdreaux et les pâtés de macaroni, parce que là-dessus il y a des règles établies, et que la routine peut tenir lieu de talent.

ALPHONSE, à part.

En vérité, ce monsieur a une érudition gastronomique qui est effrayante.

SOUFFLÉ.

Mais je vous demanderai, pour vous faire une question digne de vous, comment vous entendez les ortolans à la provençale.

ALPHONSE.

Les ortolans à la provençale ?

SOUFFLÉ.

Oui, quel est là-dessus votre système ? Le champ est ouvert aux innovations ; le génie peut se donner carrière.

ALPHONSE.

Ma foi, Monsieur... (A part.) Que le diable l'emporte.

SOUFFLÉ, bas à Antoine.

Vous voyez qu'il se trouble ; il croyait qu'il se jouerait de moi ; mais il se trompe. (Haut.) Je

vous demanderai, Monsieur, si vous faites cuire l'ortolan dans sa barde, ou dans la truffe elle-même ?

ALPHONSE, embarrassé.

Dans sa barde ; mais je crois...

SOUFFLÉ, à Antoine.

Il ne s'en doute pas. (A Alphonse.) Écoutez-moi ; nous prenons, c'est-à-dire, vous prenez une truffe d'une dimension... à peu près... la plus grosse qu'on pourra trouver ; vous l'évidez comme il faut, et y placez l'ortolan enveloppé d'une double barde de jambon cru, légèrement humectée d'un coulis d'archois. Il y en a qui mettent des sardines, mais c'est une erreur, une erreur des plus grossières qu'on puisse faire en cuisine. Vous garnissez vos truffes d'une farce composée de foies gras et de moelle de bœuf pour entretenir un onctueux et prévenir le dessèchement ; feu modéré dessus et dessous ; vous faites usage du four de campagne pour donner la couleur, et vous servez chaud. Voilà, Monsieur, comme on traite l'ortolan à la provençale.

ALPHONSE.

Monsieur, tout cela n'est rien en théorie ; c'est par la pratique qu'il faut juger les gens, surtout quand il s'agit de chimie culinaire et expérimentale. (A part.) Allons donc, je m'en vais aussi lui lâcher les grands mots, moi.

SOUFFLÉ.

Permettez ; j'ai parlé de cuisine et non pas de chimie.

AIR : *Adieu, je vous fais, bois charmants.*

(S'aimant.)

C'est au feu qu'il faudra vous voir.

ALPHONSE.

Vous m'y verrez bientôt, j'espère.

SOUFFLÉ, à Antoine.

On aurait dû le recevoir

Tout au plus comm' surnuméraire !

(A part.)

Ca n'a pas l'ombre de talent,

Et ça veut marcher sur nos traces !

C'est une horreur ! Voilà pourtant

Comme on donne à présent les places.

ANTOINE.

C'est bon, c'est bon, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir ; mais finissons, car il faut qu'il prépare le déjeuner de mademoiselle ; et vous, voilà un rapport que monseigneur m'a envoyé, et qui maintenant vous regarde.

SOUFFLÉ, embarrassé.

Ah ! un rapport ?

ANTOINE.

Oui, expédiez cela avant déjeuner, ça ne fera pas mal, parce que ça donnera à monseigneur un échantillon de vos talents ; mettez-vous là ! Ah !

voici la chocolatière. Messieurs, je vous laisse, chacun votre affaire.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

SOUFFLÉ, assis devant la table, et ALPHONSE, auprès de la cheminée.

SOUFFLÉ,

Ah ! il faut que je fasse un rapport ! (Cherchant à épeler.) Oui, je vois bien... ra...pport. Pour la lecture, ça va encore ; c'est la partie de l'écriture qui est autrement difficileuse.

ALPHONSE, tenant la chocolatière d'une main et le chocolat de l'autre.

Je ne sais pas trop comment n'y prendre ; j'ai bu mille fois ma tasse de chocolat sans songer comment cela se faisait ; je crois qu'on le râpe ; essayons toujours.

SOUFFLÉ,

C'est dommage que dans l'état de secrétaire on soit obligé d'écrire, car sans ça... (Regardant du côté d'Alphonse.) Eh bien ! qu'est-ce qu'il fait donc ! Je crois qu'il râpe son chocolat. (Haut.) Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, c'est l'ancienne manière ; le chocolat à l'italienne, en morceaux.

ALPHONSE,

Je vous remercie.

SOUFFLÉ, à table.

Ma foi, je sais signer mon nom, et j'assemble mes lettres ; ainsi avec de l'audace... (Regardant Alphonse.) En trois ou quatre morceaux, ça suffit ; bien comme cela. (Prenant une plume.) Diable de plume, c'est fin comme des pattes de mouche ! moi qui n'écris qu'en gros. (Regardant Alphonse.) Est-il maladroit ! (Criant.) Est-il maladroit ! pas comme ça, pas comme ça. (Se levant.) Car ça veut se mêler, et ça ne se doute seulement pas... (Lui prenant la chocolatière, et roulant entre ses mains.) Tenez, tenez, voyez vous, jusqu'à ce que la mousse s'élevé ; alors vous versez dans la tasse, voilà ce qu'on appelle à l'italienne.

ALPHONSE,

Je comprends bien ; mais ça demande une perfection.

SOUFFLÉ,

Vous verrez que je serai obligé de faire son chocolat pour lui. Tenez, mettez-vous là-bas à cette table, et achetez ce que j'ai commencé.

ALPHONSE,

Mais il n'y a rien encore.

SOUFFLÉ,

Il n'y a rien ? Eh bien ! alors, commencez, ce ne sera que plus facile ; je voudrais bien qu'ici ce fut comme cela, car je suis obligé de réparer...

ALPHONSE, montrant le papier.

C'est ce rapport...

SOUFFLÉ,

Où, ce rapport. (A part.) A-t-il la tête dure ! il est bien heureux que je fasse son ouvrage, car sans cela...

(Tournant toujours, mettant de l'eau chaude, ou versant dans la tasse, etc.)

AIR du Renégat.

ALPHONSE, écrivant.

Travaillons donc, puisque j'y suis.

SOUFFLÉ, faisant le chocolat.

Ça lui fra d'honneur ; quelle mine !
V'là l'monde : *sic vos non vobis* ;
Comm' dit le latin de cuisine.

SCÈNE XII.

SOUFFLÉ, se baissant pour mettre le chocolat au feu ; ALPHONSE, à la table, écrivant avec attention ; LE VICOMTE, dans le fond, se montre à la main.

LE VICOMTE.

Du déjeuner voici l'instant, je crois.

(Apercevant son fils.)

Eh ! mais, grand Dieu ! c'est mon fils que je vois !

(A part.)

Où, c'est bien lui, la chose est claire,

Il est même en train d'exorcer.

Morbleu ! monsieur le secrétaire,

Moi je m'en vais vous dénoncer !

ENSEMBLE.

LE VICOMTE, sans être vu et toujours dans le fond.

Avec Saint-Phar courons m'entendre

Pour confondre ce coquin-là.

Et vous qui pensiez m'étonner,

Bientôt on vous destituera.

SOUFFLÉ, faisant le chocolat.

Quel service je vais lui rendre,

Quoiqu'ça soit au d'ssous d'mon état !

Mais le vrai talent peut s'entendre

Même dans un' tasse d'chocolat !

ALPHONSE, écrivant.

Ah ! quel service il va me rendre

En se chargeant de mon état !

Tâchons au moins de le surprendre

Et de payer son chocolat.

(Le vicomte entre dans l'appartement en face.)

SCÈNE XIII.

SOUFFLÉ, ALPHONSE.

SOUFFLÉ,

Je crois que je me suis surpassé (Haut.) C'est fini ; et vous ?

ALPHONSE,

Je n'ai plus que deux mois et je termine ; ce travail était une plaisanterie ; rien n'était plus facile à faire.

SOUFFLÉ.

Je ne vous en dirai pas autant, car j'en sue à grosses gouttes; voilà votre chocolat.

ALPHONSE.

Voici votre rapport.

SOUFFLÉ.

Attendez donc, attendez donc; ça ne se présente pas ainsi; le petit pain, le verre d'eau, le plateau d'une main; tenez...

[Il arrange la tasse, le verre d'eau, le petit pain, sur le plateau, et montre comment il faut le porter.]

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Il faut le porter avec grâce,
La serviette sous le bras droit.

ALPHONSE, impatienté.
Je sais ee qu'il faut que je fasse.

SOUFFLÉ.

C'est plus difficile qu'on ne croit.
Cet art de porter avec grâce,
La serviette ou le tablier,
Il faut bien du temps pour l'apprendre,
Il n' faut qu'un jour pour l'oublier.

[Il arrange la serviette sur le bras d'Alphonse et lui donne le plateau pendant la fin du couplet.]

ALPHONSE, à part.

Je vais donc voir Élise! pourvu qu'elle n'éclate pas de rire en m'apercevant, voilà tout ce que je crains.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE.

Allons donc, allons donc! Ce chocolat est-il prêt? Mademoiselle s'impatiente.

ALPHONSE.

J'y vais. (Il sort précipitamment.)

SOUFFLÉ, le suivant des yeux.

Ia, la, il va comme un fou, il va tout renverser; donnez-vous donc du mal après ça; il y a des gens avec qui l'on perdrait son latin.

SCÈNE XV.

SOUFFLÉ, ANTOINE.

ANTOINE.

Et vous, avez-vous fini?

SOUFFLÉ, lui donnant le rapport.

Je crois bien; ce travail était une plaisanterie, rien n'était plus facile à faire.

ANTOINE.

Je vais le mettre sous les yeux de monseigneur. Le voici qui se dirige de ce côté, avec le vicomte de Sauvecourt. Je vais vous présenter.

SOUFFLÉ.

Non, non; j'aime mieux dans un autre moment,

parce que, voyez-vous, M. le vicomte de Sauvecourt est un peu vif, et alors nous nous sommes séparés vivement, ce qui fait que je craindrais encore quelques vivacités. J'aime mieux attendre qu'il soit parti.

ANTOINE.

Comme vous voudrez; je ne vous présenterai qu'après son départ.

[Soufflé entre dans le cabinet.]

SCÈNE XVI.

M. DE SAINT-PHAR, LE VICOMTE; ANTOINE,
qui se tient à l'écart.

LE VICOMTE.

Où, mon cher, c'est lui-même, je l'ai parfaitement reconnu.

M. DE SAINT-PHAR.

Quelle peut être la cause de ce déguisement?

LE VICOMTE.

Oh! je m'en doute bien. Il était depuis un an à Strasbourg, où il avait une place superbe.

M. DE SAINT-PHAR.

C'est là où il aura vu ma fille; elle y a passé un mois chez une de ses tantes.

LE VICOMTE.

Je comprends; et le coquin sera devenu amoureux sans notre permission. Mais ce qui est bien pis encore, c'est que j'avais arrangé pour lui un mariage superbe, la plus riche héritière du département. Tout était convenu avec les parents.

AIR de M. Guillaume.

Quand j'apprends par une estafette
Que le futur a disparu,
Et qu'à Paris il s'est rendu!...
Mais dans Paris, comment donc, sans encombre,
Chercher un fou qui vient de s'échapper?
La ville est grande, et sur le nombre
On pourrait se tromper.

Aussi, je crois qu'il serait parti avec toi, si le marquis de Limoges n'était pas venu me confier qu'il lui avait donné une lettre de recommandation pour se présenter chez toi en qualité de secrétaire.

M. DE SAINT-PHAR.

Serait-il possible?

LE VICOMTE.

Rien n'est plus vrai, et dans ce moment il est installé dans l'hôtel.

M. DE SAINT-PHAR.

En effet, voilà une escapade qui passe la plaisanterie. Antoine?

ANTOINE, s'avançant.

Monseigneur?

M. DE SAINT-PHAR.

Vous avez vu le nouveau secrétaire?

ANTOINE.

Oui, Monseigneur, et voici déjà le rapport que vous l'aviez chargé de faire.

M. DE SAINT-PHAR.

C'est bon. (Le donnant au vicomte.) Connais-tu cette écriture ?

LE VICOMTE, le lui rendant.

Oh ! c'est bien la sienne.

M. DE SAINT-PHAR, à Antoine.

Et qui vous a engagé à le recevoir ?

ANTOINE.

Est-ce que j'ai mal fait, Monseigneur ? ce n'est pas ma faute, c'est mademoiselle elle-même qui me l'a recommandé, et très-vivement.

M. DE SAINT-PHAR.

Ah ! c'est ma fille ! (Froidement.) Vous avez bien fait, Antoine. (Bas au vicomte.) Dis donc, mon ami, c'est ma fille...

LE VICOMTE.

J'entends bien. Qu'est-ce que nous ferons ?

Aïr du vaudeville de *Partie carrée*.

M. DE SAINT-PHAR.

J'avais aussi des projets sur ma fille,
Et cet amour va les déranger tous ;
Commençons donc, en peres de famille,
Par nous fâcher.

LE VICOMTE.

Oui, morbleu ! fâchons-nous.

M. DE SAINT-PHAR.

Puis pour punir une telle escapade,
Pour nous venger, unissons-les,
Et commençons mon ambassade
Par un traite de paix.

LE VICOMTE.

Tu crois ? à la bonne heure !

M. DE SAINT-PHAR.

Pourvu que ton fils me convienne, cependant. Mais où diable est donc mon secrétaire ? (A Antoine.) Comment ne l'ai-je pas encore vu ?

ANTOINE, s'approchant.

Il attend pour se présenter que M. le vicomte soit parti, parce qu'il craint, m'a-t-il dit, de se trouver avec lui.

LE VICOMTE.

Je le crois bien ; je vous le chapitrerais d'importance.

M. DE SAINT-PHAR.

Je m'en charge ; et pour cela, fais-moi le plaisir d'aller te promener dans le jardin.

LE VICOMTE.

Comment diable ! c'est que j'ai une faim d'enfer, et le grand air va encore l'augmenter.

M. DE SAINT-PHAR.

Nous déjeunerons en famille, cela vaut bien mieux. Antoine, vous songerez le déjeuner en conséquence.

LE VICOMTE.

Oui, oui ; mais puisque nous commençons tard...

Aïr du vaudeville du *Bouquet du Roi*.

(A Antoine.)

Mon cher, que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Et fais que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner !

(A M. de Saint-Phar.)

Dieu ! quelle bonne fortune !
Béniir ainsi chacun
Nos deux familles en une,
Et les deux repas en un.

ENSEMBLE.

Mon cher, que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Et fais que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner !

M. DE SAINT-PHAR ET ANTOINE.

Il faut que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Il faut que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner.

(Le vicomte sort.)

SCÈNE XVII.

M. DE SAINT-PHAR, ANTOINE.

M. DE SAINT-PHAR.

Antoine, va me chercher le jeune homme, et amène-le-moi.

(Pendant qu'Antoine entre dans le cabinet, il parcourt le rapport qu'il a à la main.)

Comment donc ! c'est fort bien ; de la clarté, de la chaleur, un choix d'expressions ; c'est parbleu bien raisonné ; et moi-même je n'avais pas envisagé la question sous ce point de vue. Allons, allons, mon gendre est un homme de mérite.

SCÈNE XVIII.

M. DE SAINT-PHAR, SOUFFLÉ ; ANTOINE, amenant Soufflé.

ANTOINE.

Voilà, Monseigneur.

(Antoine sort.)

SOUFFLÉ s'incline.

M. DE SAINT-PHAR.

Je vous salue, Monsieur. (Le regardant.) Ma foi, il a raison d'avoir du talent, car il n'est pas beau ; et je ne sais comment ma fille s'est laissé séduire.

SOUFFLÉ, à part.

Il paraît que ma figure lui revient assez.

M. DE SAINT-PHAR.

J'ai lu votre rapport, et je l'ai trouvé bien.

SOUFFLÉ.

Cependant, Monseigneur, pour ce qu'il m'a coûté... je peux bien dire que je l'ai fait sans m'en apercevoir!

M. DE SAINT-PHAR.

Tant mieux, cela prouve de la facilité; il y a là même quelques idées hardies, qui sont en contradiction avec les miennes.

SOUFFLÉ.

Certainement, Monseigneur, c'est sans le vouloir. (A part.) C'est cet autre qui aura fait quelques bêtises.

M. DE SAINT-PHAR.

Ne vous en défendez pas, j'aime beaucoup que l'on ne soit pas de mon avis. Mais voyons un peu comment vous soutiendrez votre opinion,

SOUFFLÉ.

Mon opinion!

Air : *Ces postillons.*

Ah! Monseigneur, vous n' me connaissez guère,
Je n'y fais pas tant de façons;
Être entêté n'est pas mon caractère;
Et voyez-vous, en fait d'opinions,
Tant d' gens en ont trois ou quatre de suite,
Qu' c'est gênant pour les arranger;
Moi j' n'en ai pas, et ça m'évite
La peine d'en changer.

M. DE SAINT-PHAR.

Je vous comprends, et je vous sais bon gré de votre générosité; vous craignez d'engager une discussion où vous sentez bien que j'aurais le désavantage.

SOUFFLÉ.

Mais...

M. DE SAINT-PHAR, souriant.

Avouez-le, vous n'approuvez pas la distinction que j'ai faite sur le droit des gens?

SOUFFLÉ.

Hum!..

M. DE SAINT-PHAR.

Vous pensez peut-être que l'espèce dont il s'agit est tout à fait du ressort du droit civil?

SOUFFLÉ, d'un air approbatif.

Hum! hum!

M. DE SAINT-PHAR.

Allons, dites-le franchement.

SOUFFLÉ, souriant.

Mais, puisque vous m'y forcez, c'est du droit civil.

M. DE SAINT-PHAR.

A la bonne heure. Vous voyez que je sais entendre la vérité. Touchez là. Je vous estime, et je vois que nous finirons par nous comprendre.

SOUFFLÉ, à part.

Ça ne fera pas mal, car jusqu'à présent...

Mais c'est égal, me voilà en faveur; et autant qu'on peut juger quelqu'un sans l'entendre, ça m'a l'air d'un brave homme. [Voyant Antoine qui est entré et qui lui fait des signes.]

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

SOUFFLÉ, à part.

Qu'est-ce que me veut l'intendant avec sa pantomime?

[Antoine lui montre une lettre en lui faisant signe de se taire.]

Hein! un billet. Hé bien! apportez-le; je ne peux pas le lire d'ici.

ANTOINE, à part.

Le maladroit!

M. DE SAINT-PHAR.

Quoi! qu'est-ce que c'est? Antoine, quelle est cette lettre? d'où vient-elle? répondez à l'instant.

ANTOINE.

Je prie monseigneur de ne pas m'en vouloir; c'est mademoiselle Elise qui m'a donné ce billet pour le remettre en secret à monsieur le secrétaire.

M. DE SAINT-PHAR, prenant la lettre.

Un billet de ma fille! Quoi! Monsieur, vous osez...

SOUFFLÉ.

Ce n'est pas pour moi, Monseigneur; il se trompe. Diable de facteur!

M. DE SAINT-PHAR.

Si, Monsieur, c'est pour vous. C'est ma fille qui vous a recommandé à mon intendant.

SOUFFLÉ.

Ça, c'est la vérité; mais pour le reste...

M. DE SAINT-PHAR.

Ne prétendez pas me tromper: je sais tout. Vous n'êtes secrétaire que par hasard; ce n'est pas là votre état.

SOUFFLÉ.

Eh bien! oui, Monseigneur, c'est la vérité.

M. DE SAINT-PHAR.

Ce n'est rien encore. Vous vous êtes fait aimer de ma fille?

SOUFFLÉ.

Pour ça, je peux vous assurer...

M. DE SAINT-PHAR, lisant.

Où, Monsieur, elle vous aime; elle l'avoue elle-même.

SOUFFLÉ, à part.

La, qu'est-ce que j'ai fait à mademoiselle Élise? Au moment où ça allait si bien: j'étais lancé...

M. DE SAINT-PHAR, froidement.

Je veux savoir, Monsieur, si vous êtes encore

digne de mon estime ? Êtes-vous capable de sacrifier votre amour et de renoncer à ma fille ?

SOUFFLÉ, avec feu.

Dieu ! tout ce qui peut vous faire plaisir, tout ce qui peut vous être agréable. [Se mettant à genoux.] Pourvu que je conserve vos bonnes grâces, qui me sont bien autrement précieuses.

M. DE SAINT-PHAR.

Relevez-vous, ma fille est à vous.

SOUFFLÉ, se relevant et hors de lui.

Par exemple, celui-là est trop fort ; et il a juré que je n'en reviendrais pas ! Comment ! Monsieur, vous daigneriez ?

M. DE SAINT-PHAR, avec intention.

J'y mets cependant une condition. Vous êtes encore mon secrétaire, et j'ai une lettre à vous faire écrire. C'est la lettre d'un fils soumis et respectueux qui veut fléchir le courroux de son père. Vous devez m'entendre ?

SOUFFLÉ.

Non, le diable m'emporte !

M. DE SAINT-PHAR.

Si fait, je veux que vous m'entendiez.

SOUFFLÉ.

Alors, si ça peut vous faire plaisir... Mais c'est que vraiment, aux termes où nous en sommes, je peux vous avouer ça ; et je ne sais pas trop comment je pourrai...

M. DE SAINT-PHAR.

Soyez tranquille, je vous la dicterai moi-même ; mais je veux que vous l'écriviez, et vous l'écrirez.

SOUFFLÉ, à part.

Je l'écrirai, je l'écrirai, ça lui est bien aisé à dire. Mais c'est égal ; dans les hommes dispositions où est le beau-père, ça n'est pas une lettre de plus ou de moins qui peut faire manquer le contrat.

[A M. de Saint-Phar.]

Je vous suis, Monseigneur.

[Ils sortent à gauche.]

SCÈNE XX.

ANTOINE, puis ALPHONSE.

ANTOINE.

Par exemple, si je me serais jamais douté que c'était moi qui ferais le mariage de notre jeune maîtresse ! [Apréciant Alphonse.] Ah ! vous voilà, monsieur le chef. Qu'êtes-vous donc devenu depuis une demi-heure ?

ALPHONSE.

Morbleu ! je suis d'une colère... Je porte le chocolat jusqu'à l'appartement de mademoiselle ; la, une espèce de gouvernante me le prend des

mais et ne veut pas me laisser entrer. J'ai eu beau faire, il n'y a pas eu moyen.

ANTOINE.

Eh ! sans doute : qu'aviez-vous besoin de le donner vous-même ? Mais il ne s'agit pas de cela ; vous allez avoir de l'ouvrage, et voilà une belle occasion de fonder votre réputation ; d'abord le déjeuner de ce matin, je présume que vous vous en êtes occupé ; et puis demain, peut-être, un repas de nocé. Hein ! la maison est bonne ?

ALPHONSE.

Qu'est-ce que vous dites ? un repas de nocé ?

ANTOINE.

Oui, mademoiselle Elise se marie ; elle épouse le jeune secrétaire que vous avez vu tout à l'heure, et qui n'est pas...

ALPHONSE.

Comment ! qui n'est pas...

ANTOINE, riant.

Qui n'est pas plus secrétaire que vous et moi. C'est un amant déguisé.

ALPHONSE, furieux.

Un amant déguisé ! l'on m'aurait joué à ce point !

Air : *On m'avait vanté la guinguette.*

ANTOINE.

Allons, v'là l'autre qui s'en mêle.

ALPHONSE, hors de lui.

Mais qu'il redoute mon courroux,
Je cours lui brûler la cervelle
S'il prétend être son époux.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE.

[Le vicomte et Alphonse se trouvent nez à nez.]

ALPHONSE, parlant.

Mon père !

LE VICOMTE, de même.

Mon fils !

[L'air continue.]

LE VICOMTE.

Mon fils en ces lieux ! quelle honte !
Tu vas entendre mon sermon.

ANTOINE, confondu.

Le cuisinier, fils d'un vicomte !
Dieux ! quel honneur pour la maison !

ENSEMBLE.

ALPHONSE.

Baignez calmer votre colère,
N'avez plus votre dépit ;
Pour sauver celle qui n'est chère
Aidez-moi de votre crédit.

ANTOINE.

Quoi ! vraiment vous êtes son père ?
Est-il bien sur de ce qu'il dit ?
Quelle rencontre singulière !
En honneur, j'en perdrai l'esprit.

LE VICOMTE.

Oni, ventrebleu ! je suis son père ;
Du mams on me l'a toujours dit ;
Je sens redoubler ma colère
Presque autant que mon appétit.

LE VICOMTE, retenant Alphonse qui veut se sauver.

Non, morbleu ! tu ne m'échapperas pas ; et si
M. de Saint-Phar est assez bon pour oublier sa
colère, moi je me souviens de la mienne, et je ne
peux pas l'oublier, pas plus que le déjeuner que
j'attends depuis deux heures.

ALPHONSE.

Que dites-vous ! M. de Saint-Phar consentirait
à me pardonner ?

LE VICOMTE.

Oni, Monsieur ; il pardonne, et il consent.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-PHAR, ÉLISE.

M. DE SAINT-PHAR, qui a entendu les derniers mots.
Au contraire, mon cher vicomte, c'est que je
ne consens point.

LE VICOMTE.

En voici bien d'une autre ! N'est-ce pas vous
qui tout à l'heure...

M. DE SAINT-PHAR.

Oui ; mais j'y avais mis pour condition que votre
fils me conviendrait ; et d'après la conversa-
tion que nous venons d'avoir...

ALPHONSE étonné.

Que nous venons d'avoir !

M. DE SAINT-PHAR.

Il est bien heureux d'être votre fils ; sans cela je
l'aurais fait sauter par les fenêtres ; et en atten-
dant je l'ai mis à la porte.

LE VICOMTE.

Comment, mon fils... (Montrant Alphonse.) Eh
mais ! le voilà.

M. DE SAINT-PHAR.

Lui ?

ÉLISE

Eh ! sans doute, c'est Alphonse.

M. DE SAINT-PHAR.

Mais alors, quel est donc celui à qui je parlais
tout à l'heure ? un sot, un impertinent, qui ne
sait seulement pas signer son nom, et qui m'a tenu
les discours les plus extravagants.

ALPHONSE.

C'est le monsieur de ce matin, un amant dé-
guisé.

M. DE SAINT-PHAR.

Impossible.

LE VICOMTE.

Alors, c'est un aventurier.

ANTOINE.

Un intrigant qui cherchait à surprendre des se-
crets d'État ; il faut le retrouver vite.

ALPHONSE.

Oui, courons.

LE VICOMTE.

Un instant ; je demande que les perquisitions
ne commencent qu'après le déjeuner. Antoine,
fais servir. Eh bien ! d'où vient cet air d'effroi ?

ANTOINE, montrant Alphonse.

Ma foi, adressez-vous à monsieur, que j'ai pris
pour le maître-d'hôtel ; c'est lui qui en était
chargé.

LE VICOMTE, à son fils.

Comment, malheureux, tu as osé...? je suis
perdu !

AIR du vaudeville du *Petit Courrier*.

Dieux ! à quel saint avoir recours !

Passe pour être secrétaire !

Mais le déjeuner de ton père...

Je crois qu'il en veut à mes tours !

Il a manqué par son absence

Me faire mourir de chagrin,

Et le coquin, par sa présence,

Va me faire mourir de faim !

(Ritournelle du chœur suivant.)

LE VICOMTE.

Qu'entends-je !

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS ; PLUSIEURS DOMESTIQUES,
apportant une table richement servie.

SOUFFLÉ, en bonnet de coton, tablier de cuisine, couteau
au côté, arrivant le dernier avec un plat qu'il porte gra-
vement.

CHŒUR.

AIR de M. Jean (JEAN DE PARIS).

De monseigneur que le dîner s'apprête,

Des vins choisis et des mets délicats ;

Que la gaieté soit aussi de la fête ;

Sans la gaieté jamais de bons repas !

M. DE SAINT-PHAR, reconnaissant Soufflé.

Eh mais ! c'est mon coquin de tout à l'heure...

ANTOINE.

Notre nouveau secrétaire !

LE VICOMTE.

Mon ancien cuisinier !

SOUFFLÉ.

Lui-même. C'est vous qui l'avez nommé.

LE VICOMTE, levant sa canne.

Comment ! c'est toi qui causes ici tout ce ta-
pago ? Je vais, morbleu...

SOUFFLÉ, froidement.

Frappez, (montrant le plat qu'il tient) mais goûtez.

LE VICOMTE.

Hein ! qu'est-ce qu'il tient là ? Dieu me par-

donne , ce sont des ortolans à la provençale , mon mets favori.

SOUFFLÉ.

Juste. (A M. de Saint-Phar.) J'ai bien senti, Monseigneur, que cette maudite lettre que je n'ai pas pu écrire m'avait fait du tort à vos yeux, car, vous en conviendrez vous-même, vous m'estimiez avant la lettre. J'ai voulu alors vous prouver, avant de vous quitter, que je n'étais pas tout à fait indigne de vos bonnes grâces, et que si dans votre cabinet j'étais un sot, je pouvais être un homme de mérite en descendant d'un étage. Je suis rentré dans mes fourneaux, dont je n'aurais jamais dû sortir, vu que la nature m'avait fait homme de bouche, et non pas homme de lettres; et je viens soumettre à votre appétit dégustateur cet échantillon de mes talents, d'après lequel je consens à être jugé, parce que, comme a dit le Sage : *On connaît l'homme à ses actions, et le cuisinier à ses rayoûts.*

LE VICOMTE.

Et il les fait bons, je l'atteste ! C'est mon ancien cuisinier, que j'avais renvoyé dans un moment d'humeur, et que je voulais placer chez toi.

SOUFFLÉ.

C'est pour cela aussi que je suis venu.

M. DE SAINT-PHAR, riant.

Comment ! c'est là l'emploi que tu sollicitais ?

LE VICOMTE, qui s'est mis à table, et qui a goûté le déjeuner.

Tu peux le lui accorder, je te le jure, il vient de faire ses preuves. Soufflé, nous te chargeons du repas de nocé; et en attendant, ce déjeuner-

là sera celui des fiançailles. Allons, allons, que chacun s'assieye. Monsieur le secrétaire, ici à table, à côté de moi.

SOUFFLÉ.

Et moi derrière : voilà chacun à sa place; ce n'est pas sans peine.

(Ils se mettent tous à table.)

CHOEUR.

Air : *Honneur à la musique.*
D'un repas délectable
Savourons la douceur ;
Amis, ce n'est qu'à table
Qu'on trouve le bonheur.

SOUFFLÉ, la serviette sous le bras, et s'adressant au public.

Air de *Marianne.*

Daignez excuser mon audace
(Car les artistes en ont tous),
J'ose ici vous prier en grâce
De venir parfois dîner chez nous !
On vous l'cevra,
On vous fêtera.

(Au vicomte qui lui demande une assiette.)

Pardou, Monsieur, j' suis à vous, me voilà !
(Il lui donne une assiette, et revient au public.)

Quelque convive

Qui nous arrive,

Jamais le nombre ne nous effraiera ;

Mais ce dîner où j' vous invite

Depend de vous seuls en ce jour,

Car il suffit d'un souffle pour

Renverser la marmite.

CHOEUR.

D'un repas délectable
Savourons la douceur ;
Amis, ce n'est qu'à table
Qu'on trouve le bonheur.





A. J. G. LERON. SCULPTOR.



FRONTIN MARI-GARÇON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 18 janvier 1821.

En société avec M. Mélesville.



Personnages.

LE COMTE ÉDOUARD.
LA COMTESSE, sa femme.
FRONTIN, domestique du comte.
DENISE, sa femme.



LABRANCHE, domestique du comte.
UN MAÎTRE-D'HÔTEL.
UN COCHER.

La scène se passe en province, au château du comte Édouard.

Le théâtre représente un parc élégant. A droite, un mur et une petite porte; un berceau sur le devant de la scène. A gauche, un pavillon orné de deux colonnes et de deux vases de fleurs, indiquant l'entrée d'un appartement au rez-de-chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, parlant dans le foud à la cantonade.

Oui, madame la comtesse. (S'inclinant respectueusement.) Je souhaite un bon voyage à madame la comtesse. Eh bien ! eh bien ! L'aleur, prenez donc garde à vos chevaux ! C'est ça... Fouette cocher... Les voilà en route !

SCÈNE II.

FRONTIN, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Frontin, ma femme est-elle partie ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur. Elle sera bientôt arrivée, car il n'y a qu'une lieue d'ici au château de madame votre tante.

ÉDOUARD.

Oui, elle a voulu aller voir cette bonne tante; il y avait longtemps... Et puis, dès que cela lui était agréable... Certainement, moi j'ai été le premier... Elle ne revient que dans trois jours, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur; elle l'a dit en partant.

ÉDOUARD.

Elle est charmante ma femme ! bonne, aimable, spirituelle et jolie ! Sais-tu, Frontin, que j'en suis toujours amoureux ?

FRONTIN.

Vous, Monsieur !

ÉDOUARD, froidement.

Comme un fou ! Et depuis six mois que nous sommes enfermés tête à tête dans cette campagne...

FRONTIN.

Trois mois, Monsieur.

ÉDOUARD.

Tu crois ? Qu'importe ? le temps n'y fait rien. Depuis trois mois, jamais, je crois, je ne l'ai trouvée plus aimable ! Tout à l'heure, quand elle est venue me dire adieu !... Si tu savais quelle inquiétude elle avait pour ma santé ! Pauvre petite femme !

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Ma femme a vraiment du mérite.

FRONTIN.

C'est ce qu'on répète en tous lieux.

ÉDOUARD.

Tous les jours je me félicite
D'avoir formé de pareils nœuds.

FRONTIN.

Ah ! vous ne pouviez faire mieux.

Chacun bénit ce mariage
Qui doit, dit-on, liver enfin
Le bonheur dans votre ménage
Et le repos chez le voisin.

ÉDOUARD.

Ah ! pour ça , je puis bien jurer qu'à présent... Dis-moi , Frontin , qu'est-ce que nous allons faire pendant son absence ? Moi , je ne sais que devenir.

FRONTIN.

Il me semble que monsieur est habillé , et prêt à sortir.

ÉDOUARD.

Oui ; mais faut-il que je sorte ?

FRONTIN.

Comment donc , Monsieur , ça vous distraira.

ÉDOUARD.

Eh bien ! à la bonne heure ; je vais me promener quelques instants.

FRONTIN.

Ah !

ÉDOUARD.

Frontin , je rentrerai peut-être un peu tard ; il serait même possible que... Dans tous les cas , qu'on ne m'attende pas.

FRONTIN.

Ah ! ah ! (En confidence.) Suivrai-je Monsieur.

ÉDOUARD.

Non [gaiement] ; non , non : j'aime autant que tu restes. Tu profiteras de ces deux jours pour faire décorer le salon de ma femme : tu sais comme elle le désirait : des vases de fleurs , des candélabres. Ah ! tu auras soin aussi de lui avoir une femme de chambre , dont elle a besoin , afin qu'à son retour elle ait le plaisir de la surprise , et voie que nous n'avons pas cessé de penser à elle.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur , vous êtes le chef-d'œuvre des maris !

ÉDOUARD.

Adieu , Frontin. J'aurai peut-être besoin de tes services. Tu es garçon , toi ; tu es célibataire : on peut se fier à toi. Allons , allons , nous verrons.

Air du vaudeville des *Deux Matinées*.

Ici , de ma confiance
Beçois un gage nouveau ;
Je permets qu'en mon absence
Tu commandes au château.

FRONTIN.

Je suis donc propriétaire...

ÉDOUARD.

Te voilà maître aujourd'hui
De la maison tout entière.

FRONTIN.

La cave en est-elle aussi ?

ÉDOUARD , souriant.

Ah ! oui , la cave en est aussi.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD.

Je pars , etc.

FRONTIN.

Ici de sa confiance
J'obtiens un gage nouveau :
Il permet qu'en son absence
Je sois maître du château.

(Édouard sort.)

SCÈNE III.

FRONTIN , seul.

Maître du château ! ma foi , une belle propriété ! Madame est absente ; monsieur est parti (se frottant les mains) ; je me doute , à peu près , pour quel motif ; en conscience , il était temps. Ma place de valet de chambre ne me rapportait presque plus rien , et j'avais déjà demandé celle d'intendant ; mais , heureusement , cela s'annonce bien. Et cette petite Denise qui n'arrive pas ! A ce battement de cœur précipité , on ne se douterait guère que c'est ma femme que j'attends. (Regardant autour de lui.) Ma femme ! Ah ! mon Dieu , si mon maître savait que je suis marié malgré ses ordres , ce serait fait de ma fortune ! Est-ce étonnant , moi qui , dans ma vie , n'avais jamais eu de goût pour le mariage ? Depuis le jour où mon maître me l'a défendu , impossible de résister.

Air de *Julie*.

Malgré son ordre et mes justes alarmes,
Je n'ai pu vaincre un fatal ascendant ;
Ce qu'on défend a toujours tant de charmes !
Nous sommes tous enfants d'Adam !
Moi je le suis , et Dieu sait comme ,
Au point que si l'on m'ordonnait
D'être trépan... cela seul suffirait
Pour que je devinsse honnête homme.

Par bonheur , je suis seul aujourd'hui ; j'ai mon château et mes gens. Je peux recevoir Denise chez moi , et lui donner une certaine idée de la considération dont jouit son mari. Cette petite fille , qui n'est jamais sortie de son village , ne se doute pas de ce que c'est qu'un valet de chambre ! (On frappe au dehors.) Voilà le signal ! C'est Denise ! (Il va ouvrir la porte.)

SCÈNE IV.

FRONTIN , DENISE.

DENISE.

Ah ! c'est bien heureux !

AIR : *Del señor Bayaro*.

Depuis une heure entière
Je suis au rendez-vous.
J'y viens toujours la première
D'puis qu'il est mon poux.
Avant le conjugo ,
Oh !

Vous n'étiez pas comm' ça.

Ah!

Mais changez au plus tôt,

Oh!

Ou sans ça l'on verra,

Ah!

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est donc, on verra ?

DENISE.

Dam! si vous croyez que c'est agréable d'arriver comme ça en catimini, quand on est mariée pour de vrai...

FRONTIN.

Allons, embrasse-moi, et faisons la paix.

DENISE.

Non, Monsieur.

FRONTIN.

Tu ne veux pas m'embrasser ?

DENISE.

Du tout; je suis fâchée contre vous. Tenez, je viens de chez le petit notaire bossu, qui est au bout du village; il m'a délivré ce papier, qui prouve comme quoi je suis votre femme.

FRONTIN.

Ah! notre contrat. (Le mettant dans sa poche.)

DENISE.

Ah çà! n'allez pas le perdre, au moins: ce serait à recommencer.

FRONTIN.

C'est bon.

DENISE.

Il dit aussi que l'usage est de le faire signer à tous nos parents et connaissances.

FRONTIN.

Oui, excellent moyen quand on veut qu'un mariage soit secret.

DENISE.

Mais ce secret-là, ça ne peut pas tenir. Ma tante et moi nous avons d'abord promis de nous taire, parce que nous ne savions pas à quoi nous nous engageons; mais v'là tout à l'heure huit jours que ça dure: j'en tomberai malade. La langue me démange, et j'allons mettre tout le village dans la confidence.

FRONTIN.

Je te le demande, de quoi te plains-tu? Je t'aime à la fureur!

DENISE.

Bel amour, ma foi! qui me force à m'ennuyer d'un côté, tandis que monsieur s'amuse de l'autre. Enfin, depuis not' mariage, j' sommes, tout juste, comme la lune et le soleil: je n'pouvons plus marcher de compagnie. Arrangez-vous; je n'ai pas épousé un homme en place pour rien. J' veux loger au château, moi, et jouer, comme vous disiez, des prérogatives de mon rang!

FRONTIN.

Voyez-vous l'ambition ?

DENISE.

Air du *Lendemain*.

Je n' veux plus d' ce mystère
Qui m' tient toujours loin d'ici.
J' vous épousai pas, j'espère,
Pour me trouver sans mari!
Puis, ça fait rougir un' belle,
Lorsqu'elle a quelques vertus,
De s'entendre app'ler *manzelle*,
Quand all' n' l'est plus.

FRONTIN.

Ah! voilà le grand mot lâché! Songe donc qu'il y va de notre fortune. Monsieur le comte Edouard, mon maître, qui, pour reconnaître certains services que je lui avais rendus quand il était garçon, m'a fait douze cents livres de rente, à la seule condition de rester à son service et de ne jamais me marier.

DENISE.

C'est drôle! il déteste donc les femmes ?

FRONTIN.

Lui? pas du tout; il les adore! c'est le mariage qu'il ne peut souffrir.

DENISE.

Comment se fait-il donc que lui-même soit marié ?

FRONTIN.

Il l'a bien fallu: une femme charmante! soixante mille livres de rente: il y a bien des honnêtes gens qui oublient leurs principes à meilleur marché. Mais il prétend qu'un valet marié n'est plus bon à rien; qu'il devient négligent, paresseux.

DENISE.

Ah çà! monsieur Frontin, il n'a pas tort: il est sûr que depuis notre mariage vous êtes bien plus...

FRONTIN.

Enfin, vois ce qu'une seule indiscretion peut nous enlever: j'ai la promesse d'être son intendant, et tu sens bien qu'alors...

DENISE.

Oui, oui. Mais combien qu'il vous faudra de temps pour faire fortune ?

FRONTIN.

Comme j'ai de la probité, il me faudra bien dix-huit ou vingt mois.

DENISE.

Tant que ça ?

FRONTIN.

Je sais bien qu'il y a des intendants qui font fortune en moins d'un an, mais ce sont des fripons que l'on méprise; il vaut mieux y mettre le temps.

DENISE.

Et aurons-nous un coffre ?

Sans doute.
FRONTIN.
DENISE.
Moi, d'abord, je veux aller en carrosse avant d' mourir.

FRONTIN.
Eh bien ! tu iras dès aujourd'hui.

Vrai ?

FRONTIN.
Nous dînerons ici, au château, en tête-à-tête, et je te mène ensuite à la fête du hameau voisin, dans la calèche de mon maître, que je vais commander sur-le-champ.

DENISE, sautant de joie.
Dans la calèche ! c'est possible ! Quel plaisir !

FRONTIN.
Mais j'espère que tu feras un peu de toilette pour donner le bras à un intendant !

DENISE.
J'crois bien. J' vas me requinquer.

FRONTIN.
Tiens, pour que tu ne sois plus obligée d'attendre, prends la clef de cette porte, et surtout dépêche-toi.

(Il lui donne une clef.)

DENISE.
AIR : *Courons aux Près Saint-Gervais.*

J' vas mettr' mes plus beaux habits ;
J' veux eclipser tout le village.
Dans peu vous verrez qu' j'ai pris
Les airs de vos dam's de Paris.
Les jeun's fill's du voisinage
Autour d' moi vont s'empresser...
Ah ! j' voudrais dans c't équipage
Me voir passer !

ENSEMBLE.

FRONTIN.
Oui, mets les plus beaux habits :
Mais ne va pas, suivant l'usage,
Prendre les airs qu'a Paris
On prend avec certains maris.

DENISE.
J' vas mettr' mes plus beaux habits, etc.
{ Denise sort par la petite porte. }

SCÈNE V.

FRONTIN, LABRANCHE, LE MAÎTRE-D'HÔTEL,
LE COCHER.

FRONTIN, appelant.
Hôlà ! quelqu'un ! Viendra-t-on, quand j'appelle ? Qu'ils se permettent de faire attendre mon maître, à la bonne heure ; mais moi... Ah ! voilà, c'est bien heureux ! Approchez, j'ai des ordres à vous donner.

LABRANCHE.
Mais, monsieur Frontin, puisque M. le comte est parti...

FRONTIN.
Eh bien ! ne suis-je pas là, chargé de ses pleins pouvoirs ? Ainsi, point de murmure, point de révolte d'antichambre, ou morbleu !...

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*
Moi je suis au fait du service ;
Je sais ce que c'est qu'ordonner.
J'entends ici qu'on m'obéisse ;
Qu'on commence par mon dîner.

LABRANCHE.
Puisqu'à vos ordres on doit être,
Nous ferons, Nous rien oublier,
C' que vous faites pour notre maître.

FRONTIN.
Je serai servi le dernier.

Du tout, Messieurs ; j'entends qu'on me serve bien. Oh ! c'est que je suis ferme sur la discipline domestique. Vous, monsieur le chef... Eh mais ! c'est le nouveau cuisinier ?

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.
Oui, Monsieur, je suis entré d'hier.

FRONTIN.
C'est bon. Eh bien ! mon cher, il me faut pour aujourd'hui un petit dîner délicat ; deux couverts, vous entendez ? Il est essentiel que je m'assure de votre capacité : je vous ferai subir un examen très-détaillé. (Au cocher.) Pour vous, maître La-pierre...

LE COCHER.
Je suis en train de nettoyer la grande berline.

FRONTIN.
La berline ? Non, je ne m'en servirai pas aujourd'hui : je vais faire un tour à la fête de l'endroit ; ainsi...

AIR du vau-deville de *L'Écu de six francs.*
Allons vite, qu'on se dépêche...
Au fait... tout bien considéré,
Je préfère ici la calèche ;
Pour aujourd'hui j'y monterai.

LABRANCHE.
Quoi, dedans ?

FRONTIN.
Oui, monsieur Labranche...
Lorsque l'on est contre son goût,
Toute la semaine debout,
On peut bien s'asseoir le dimanche.

TOUS.
Mais, monsieur Frontin...

FRONTIN.
Pas de rélexions ! Le dîner dans deux heures ; la calèche au bas du perron : ce sont les ordres de monseigneur, et si l'on réplique je le lui dirai.

EDOUARD, en dehors.
C'est hon, attache mon cheval.

LABRANCHE.
Justement, je l'entends. A notre poste.

[Hésite.]
FRONTIN, déconcerté et regardant à droite.
Eh bien ! qu'est-ce que ça veut dire ? Oui, ma

foi; c'est bien lui! Il faut que je fasse donner contre-ordre à Denise. Qui diable peut le ramener sur ses pas? Allons, de l'aplomb, et faisons bonne contenance.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, FRONTIN.

FRONTIN.

Comment! Monsieur, déjà de retour?

ÉDOUARD, d'un air agité.

Oui, je l'avoue, jamais on ne piqua plus vivement ma curiosité; et tu ne te douterais pas...

FRONTIN.

Si fait, Monsieur; je connais déjà votre secret: quelque nouvelle passion qui vous met en campagne.

ÉDOUARD.

Une passion? non; mais c'est très-singulier: un minois charmant, que j'ai entrevu il y a quelques jours, et que depuis je n'ai pu découvrir.

FRONTIN, à part.

Une intrigue à conduire, bonne affaire pour moi! (Haut.) Voyons, Monsieur, que voulez-vous?

ÉDOUARD.

Air: *Depuis longtemps j'ai aimé Adèle.*

Je veux m'informer, en bon maître,
Si tous ses vœux sont satisfaits;
Par moi-même je veux connaître
Si ses vertus méritent mes bienfaits;
Je veux savoir si son cœur est fidèle;
Je veux surtout... mais je saurai bien mieux,
Quand je me trouverai près d'elle,
Expliquer tout ce que je veux.

Mais, avant tout, il faudrait la joindre, et comment? Je viens d'entrer, je crois, dans toutes les maisons du village; je n'étais pas fâché de visiter mes vassaux, de connaître par moi-même leur situation: eh bien! mon cher, je n'ai trouvé personne! et j'avais presque envie d'envoyer Labranche dans tous les environs.

FRONTIN.

Comment! Monsieur, employer Labranche dans une affaire aussi délicate? Je n'ai rien fait, pourtant, pour démériter de monsieur...

ÉDOUARD.

Sois tranquille: tu vois que j'ai recours à toi. Te doutes-tu de ce que ce peut être? Une brune, jolie taille, un air de candeur...

FRONTIN.

J'y suis. (A part.) C'est la femme du receveur: depuis trois jours elle est chez sa belle-sœur, et revient aujourd'hui même. (Haut.) Eh bien! Monsieur, je vous en réponds!

ÉDOUARD.

Comment! mon cher Frontin, tu pourrais...

FRONTIN.

Mon plan est là. (A part.) Ce brave receveur, je ne serais pas fâché... (Haut.) Vous me croirez si vous voulez, j'y avais déjà pensé, sans vous en rien dire.

(La petite porte s'ouvre, Denise entre, la referme et paraît interdite en voyant le comte.)

ÉDOUARD.

Tu sais, Frontin, comment je reconnais un service: vingt-cinq louis si tu me l'amènes ici!

FRONTIN.

C'est comme si je les avais.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DENISE.

ÉDOUARD, voyant Denise.

Qu'ai-je vu? Frontin! mon cher Frontin! (Tirant une bourse et la lui donnant.) Tiens, ils sont à toi.

FRONTIN.

Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que vous avez donc?

ÉDOUARD.

Ne le vois-tu pas? C'est elle, mon ami, c'est elle!

FRONTIN, voyant Denise.

Dieu! qu'est-ce que j'ai fait là?

DENISE, interdite.

Air du *Renégat.*

M'sieur Frontin, j'y v'ions vous avertir,
(A Édouard.)
Excusez la liberté grande.

ÉDOUARD.

Oui, Frontin vous a fait venir,
Mais c'est moi seul qui vous demande.

(A part.)

Quel doux minois! quel air simple et discret!

FRONTIN, bas à Denise.

C'est monseigneur, songe à notre secret.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD, à part.

Je sens déjà que je l'adore,
Et je pourrai bientôt, je croi,
De l'amour que son cœur ignore
Lui révéler la douce loi. (bis.)

FRONTIN, à part.

On dirait déjà qu'il l'adore,
Pour un époux le bel emploi!
Ça commence mal, et j'ignore
Comment ça finira pour moi...
Pour un époux le bel emploi!

DENISE, à part.

Helas! j'en suis tremblante encore,
Je n'reviens pas de mon effroi;
Comme il me regarde... J'ignore
Comment ça finira pour moi...
Je n'reviens pas de mon effroi.

ÉDOUARD.

Comment vous appelle-t-on?

DENISE.

Denise, Monseigneur, nièce de ma tante, la veuve Gervais, qui demeure au bout du village, pour vous servir, en face du marchand de vin.

ÉDOUARD.

Ah ! la veuve Gervais ? je la connais beaucoup : une pauvre femme ?

DENISE.

Non, Monseigneur : elle est riche.

ÉDOUARD.

C'est qu'il me semblait que dans le temps elle avait demandé une place au château.

DENISE.

C'est égal, Monseigneur : on est riche, et on demande.

ÉDOUARD.

C'est trop juste. Eh bien ! mon enfant, cette place, il faut la lui donner. Je ne veux cependant pas la séparer de sa nièce, et nous vous garderons au château. Voyons, Frontin, où la placerons-nous ? Ah ! pour inspecter la lingerie : cette place vous conviendra parfaitement.

(Frontin lui fait signe de dire non.)

DENISE, imitant le signe de Frontin.

Non, non, Monseigneur ; j'y entends rien.

ÉDOUARD.

Ah ! et l'office ?

(Même signe.)

DENISE, de même.

Ah ! encore moins.

ÉDOUARD.

C'est malheureux. Et que savez-vous donc faire, charmante Denise ?

DENISE, suivant toujours les signes de Frontin.

Rien, Monseigneur, absolument rien.

ÉDOUARD.

A quoi passez-vous donc votre temps ?

DENISE.

Dam !, Monseigneur, je bats le beurre, et je fais des petits fromages à la crème.

ÉDOUARD, vivement.

Justement, c'est pour cela que je vous ai fait appeler. (A Frontin.) Comme c'est heureux qu'elle sache faire des petits fromages ! Tu les aimes, Frontin ; n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Du tout, Monsieur ; je ne peux pas les souffrir.

ÉDOUARD.

Moi, j'en suis fou. C'est décidé, je vous mets à la tête de la laiterie.

DENISE.

Mais, Monseigneur...

ÉDOUARD.

Nous allons arranger tout cela. N'est-ce pas, belle Denise, vous consentez à rester avec nous ?

DENISE, toujours embarrassée.

Dam !, Monseigneur, faut que je consulte ma tante : voilà justement l'heure de son dîner (voulant sortir.) et j'vous demanderai la permission...

ÉDOUARD, la retenant.

Eh ! mon Dieu, quel dommage ! si j'avais eu à dîner au château, je vous aurais retenue.

FRONTIN.

Y pensez-vous, Monseigneur ? une paysanne à votre table !

ÉDOUARD.

Où, c'est d'un bon exemple : cela encourage la vertu, la sagesse ; mais on ne m'attendait pas, et rien n'est disposé.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LABRANCHE.

LABRANCHE.

Monsieur Frontin, le dîner est prêt.

ÉDOUARD.

Comment, le dîner ?

FRONTIN, à part.

Ah ! le butor.

LABRANCHE.

Où : un dîner que monsieur Frontin a commandé par ordre de monseigneur ; tout ce qu'il y a de plus délicat et deux couverts.

ÉDOUARD, à Frontin.

Deux couverts ! Toi qui tout à l'heure blâmais... Par exemple, mon ami, voilà une surprise, une attention !... (A part.) Il n'y a que ce coquin-là pour penser à tout. (Haut.) C'est bien, nous dînerons sous ce feuillage. Denise, vous ne me refuserez pas ?

DENISE.

Mais, Monseigneur, et ma tante ?

ÉDOUARD.

Je vous reconduirai chez elle. (A Labranche.) Que l'on tienne la calèche prête, aussitôt après le dîner.

LABRANCHE.

Elle l'est, Monseigneur.

ÉDOUARD.

Comment ?

LABRANCHE.

Monsieur Frontin avait fait atteler par ordre de monseigneur.

ÉDOUARD, stupéfait d'admiration.

Ah ça ! Frontin, c'est trop fort ; je ne pourrai jamais payer un domestique comme celui-là. (Lui donnant une autre bourse.) Tiens, mon garçon.

FRONTIN, à part.

Dien ! quelle situation ! (Il met la bourse dans sa poche, d'un air de désespoir.) Mais, Monsieur ! que

va penser la tante de cette petite fille ? Elle la croira perdue, enlevée ou quelque chose comme cela. Moi, je me figure son inquiétude.

ÉDOUARD.

Tu as parleu raison, mon ami ; tu vas sur-le-champ aller la prévenir qu'elle peut être tranquille ; que sa nièce...

FRONTIN, troublé.

Moi, Monsieur ? pourquoi pas plutôt... (Regardant un autre domestique.)

ÉDOUARD.

Oh ! tu t'expliqueras mieux ; toi, tu sais donner une couleur, une tournure aux choses.

FRONTIN.

Comment ! Monsieur...

ÉDOUARD.

AIR du vaudeville de *la Belle Fermière*.

Oui, pour sortir d'embarras,
Je sais que ton adresse est grande.
Eh bien !... ne m'entends-tu pas !...
Obeis, quand je le commande.

FRONTIN, à part.

Par quelque nouvel assaut,
Mettons mon maître en défaut...
Le peril presse... Allons, il faut
Detourner la tempête
Qui déjà gronde sur ma tête.

(Il sort en faisant des signes à Denise.)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, DENISE.

ÉDOUARD.

C'est un usage que je veux adopter : tous les ans je recevrai à ma table les jeunes villageoises de ce canton. (Loi prenant la main.) Je domte, par exemple, que j'en trouve jamais d'aussi aimables et d'aussi gentilles.

DENISE, à part.

Est-ce que par hasard monseigneur voudrait m'en conter ? ça s'rait bien fait : ça apprendrait à c' glorieux d' Frontin, qui ne veut pas m'avouer pour sa femme...

ÉDOUARD.

Dites-moi, Denise, est-ce que votre tante veut continuellement vous laisser dans ce village ?

DENISE.

Dam', faudra bien.

ÉDOUARD.

Je prétends, moi, qu'à la fin de la saison, ma femme vous emmène avec elle.

DENISE.

Comment ! Monseigneur, vous croyez que je pourrai aller à Paris ?

ÉDOUARD.

Une jolie femme ne peut pas vivre ailleurs.

Air de *Saphira*.

Séjour
D'amour
Et de folie,
Ce charmant pays
Aux yeux éblouis,
Offre un nouveau paradis.
Des jours
Trop courts
L'éclat varie ;
Car pour embellir
Le temps qui va fuir,
Chaque instant est un plaisir.
Chez vous l'aurore,
Qui vient d'éclorer,
Déjà colore
Vos légers rideaux ;
Une soubrette,
Jeune et discrète,
Soudain apprête
Négliges nouveaux.
Il fait beau,
Et dans son landau,
Pour déjeuner on vole à Bagatelle.
Vos forêts
Ne sont rien auprès :
C'est à Paris que la campagne est belle.
Au retour,
Voyez tour à tour
Ce séjour
Où votre œil admire...
De Golconde ou de Cachemire
Les tributs,
Ou les fins tissus.
Partout
Le goût
Vous accompagne...
Mais j'entends sonner
L'heure du diner,
Que vos attraits vont orner.
Festin
Divin
Dont le champagne
Double les douceurs,
Quand l'amour, d'ailleurs,
Avec vous fait les honneurs.
Dans nos spectacles,
Que de miracles !
Là... sans obstacles,
Vous entrez !... déjà...
Chacun s'écrie :
Qu'elle est jolie !...
Et l'on oublie
Martin ou Talma.
Le jour fait,
L'amour vous conduit,
C'est à minuit
Que le plaisir commence.
Oui, du bal
J'entends le signal,
Le galoubet nous invite à la danse.
Dans ces lieux,
De ce couple heureux,
Que vos yeux
Admirent la grâce...
En valsant,
Il passe et repasse,
Oubliant
Le jour renaissant.
À ces
Portraits
Rendez les armes...
Déjà vous vertiez

Chacun à vos pieds ;
Et si vous y paraissiez...
Paris
Surpris,
Malgré les charmes
Qui s'y trouvent tous,
N'aurait, entre nous,
Rien d'aussi joli que vous.

DENISE.

Ah ! Monseigneur, je ne croirai jamais à tant de belles choses.

ÉDOUARD.

Si je mens, je veux que ce baiser soit le dernier que je prenne de ma vie. (Il lui baise la main.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; FRONTIN, entrant, le voit et laisse tomber une pile d'assiettes qu'il tenait.

FRONTIN, une serviette sous le bras, aux domestiques.
Aïe ! prenez donc garde. Les maladroits !
(On place la table sous le berceau.)

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est ?

FRONTIN, tout troublé.

Le... le dîner que je vous annonce.

ÉDOUARD.

Comment ! te voilà déjà de retour ?

FRONTIN.

J'ai réfléchi que vous auriez besoin de moi pour servir à table : dans ce cas-là, il faut un homme de confiance.

ÉDOUARD.

Oui, il vaut mieux que tu sois là qu'un autre.

FRONTIN.

C'est ce que je me suis dit, et j'ai envoyé quelqu'un avec des instructions détaillées. (A part.) Le cheval de monseigneur était encore sellé, et fouetté postillon ; mon messenger doit être déjà arrivé.

(Pendant cet aparté, Denise et le comte se sont mis à table, Frontin s'approche la serviette sous le bras.)

DENISE.

Ah ! mon Dieu ! à table avec monseigneur ! Si ça se savait dans le village, ça ferait de lières jalousies !

ÉDOUARD, découplant et servant Denise.

Eh bien ! Denise, vous ne mangez pas ?

DENISE.

Oh ! Monseigneur ! j'ose pas : la joie me coupe l'appétit.

FRONTIN, à part.

Quelle humiliation ! Me voir là, la serviette sous le bras, quand je devrais l'avoir à la boutonnière.

ÉDOUARD.

Frontin, à boire.

FRONTIN.

Voilà, Monsieur. (A part.) O soif insatiable des richesses ! (Il verse.)

DENISE.

A votre santé, monsieur Frontin, sans vous oublier, Monseigneur.

ÉDOUARD, à Frontin.

Eh bien ! Frontin, comment la trouves-tu ?

FRONTIN, à demi-voix.

Hum ! au premier coup d'œil, elle a assez d'éclat, mais après...

ÉDOUARD, bas.

Qu'est-ce que tu dis donc ? Le minois le plus piquant, un sourire...

FRONTIN.

Un peu niais.

ÉDOUARD.

Des yeux...

FRONTIN.

Qui ne disent rien.

ÉDOUARD.

Pour toi, c'est possible, mais pour nous autres...

LABRANCHE, à Frontin.

Monseigneur a raison ; elle est charmante !

FRONTIN, à part.

Détestable flatter ! (Haut.) Monsieur Labranche, ce n'est pas ici votre place ; sortez, et songez au service.

(Labranche sort.)

ÉDOUARD.

Belle Denise, je bois à votre fortune future.

DENISE.

Monseigneur veut se gausser de moi ; mais, tout d' même, j'ous des bouffées d'ambition. On sait ce qu'on veut, et quelquefois... (Regardant Frontin en-dessous) Je pense que je méritais peut-être mieux que ce que j'ai.

FRONTIN, à part.

Merci.

ÉDOUARD.

Voyons, parlez franchement : combien avez-vous d'amoureux ?

DENISE.

Vous me croirez si vous voulez : je n'en ai qu'un.

ÉDOUARD.

Aimable ?

DENISE, imitant le ton de Frontin.

Au premier coup d'œil, mais après...

ÉDOUARD.

Allons, c'est quelque sot...

FRONTIN, à part.

J'en ai peur.

ÉDOUARD.

Jaloux peut-être ?

DENISE.

Comme un Turc ! Je suis sûre qu'il m'espionne, et je n'ai qu'à bien me tenir. Quand nous serons seuls, il me fera une scène...

FRONTIN, à part.

Ah ! sans les douze cents livres de rentes, morbleu ! (Frappant du pied.)

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est ?

FRONTIN.

Une crampe... qui m'a pris.

DENISE.

Monsieur Frontin, je vous demanderai une assiette.

ÉDOUARD.

Air de *Marianne*.

Vraiment on n'est pas plus jolie,
J'en perdrai la tête...

FRONTIN, à part.

Grand Dieu !

ÉDOUARD, à Frontin.

Mon cher, je l'aime à la folie...

FRONTIN, à part.

Pour un pauvre époux, quel aveu !

Ah ! je me meurs...

[Au comte.]

Songez d'ailleurs

Au décorum ainsi qu'aux bonnes mœurs,
A la vertu...

ÉDOUARD.

Hein... que dis-tu ?

FRONTIN.

Oui, la vertu,

Car j'en ai toujours eu...

A cette innocence première,

Qui d'un rien se ternit souvent,

Vous n'y songez pas...

ÉDOUARD.

Si vraiment,

Nous la ferons rosière.

FRONTIN, à part.

Rosière ! je suis perdu ! (Hors de lui.) Eh bien !
Monseigneur, puisqu'il faut tout vous dire...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LABRANCHE, DEUX VALETS.

LABRANCHE.

Monseigneur, la voiture de madame vient d'entrer dans la cour.

ÉDOUARD, troublé.

Comment ! ma femme ? qui peut la ramener ?

FRONTIN, s'essuyant le front.

Je suis sauvé ! il était temps.

LABRANCHE.

Madame la comtesse monte l'escalier de la terrasse.

ÉDOUARD.

Il serait vrai ! Déjà de retour ! j'en suis en-

chanté ! Eh bien ! Labranche, vous restez là ? Allez donc au-devant de votre maîtresse. (Aux deux valets.) Vous, cachez vite cette table. (Labranche sort ; les deux valets cachent la table dans le bosquet et sortent.) (A Denise.) Quant à vous, ma belle enfant, je ne pourrai pas vous reconduire chez votre tante ; mais l'on va vous accompagner. (S'approchant de la petite porte, à Frontin.) Eh bien ! comment s'ouvre cette porte ?

DENISE.

Ah ! mon Dieu ! la clef sera restée en dehors.

ÉDOUARD, à Frontin.

Et la tiemme, bourreau ?

FRONTIN, troublé.

Moi, la mienne ? je ne l'ai pas.

ÉDOUARD, vivement.

Et comment veux-tu que je fasse ? Quoique certainement je n'aie que les intentions les plus innocentes, comment justifier aux yeux de la comtesse la présence de cette petite fille ? On vient de ce côté. Il n'y a pas d'autre moyen : entrez dans cet appartement.

(Denise entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, avec empressement.

Ah ! mon ami, que je suis contente de vous voir ! J'avais beau presser les postillons, je craignais toujours d'arriver trop tard. (Avec intérêt.) Eh bien ! comment vous trouvez-vous ?

ÉDOUARD, étonné.

Comment je me trouve ?

LA COMTESSE.

Où. Il paraît que cela va mieux, et que c'est passé.

ÉDOUARD.

En vérité, je ne vous comprends pas !

LA COMTESSE.

Pourquoi me regardez-vous d'un air étonné ? Vous voyez bien que je suis instruite ; on m'a tout dit : on a eu la bonté de me prévenir.

ÉDOUARD.

Par exemple !

LA COMTESSE.

Voyez plutôt ce billet, écrit à la hâte et au crayon. Vous m'avez fait une peur...

ÉDOUARD, lisant.

« Ne perdez pas de temps, Madame : votre » mari est en ce moment dans le plus grand » danger. »

(Pendant ce temps Frontin donne des signes d'intelligence ou étouffe des éclats de rire.)

Qui diable s'intéresse donc aussi vivement à ma santé ? et d'où vous vient cet avis éclaritable ?

LA COMTESSE.

Il a été apporté par un jeune villageois, monté sur un cheval de votre écurie; et il est reparti au galop, sans qu'on ait pu lui demander aucun détail.

ÉDOUARD, déconcerté.

Frontin, y comprends-tu quelque chose ?

FRONTIN, bas.

Moi, Monsieur ? je m'y perds.

LA COMTESSE, avec intérêt.

J'en étais sûre.

AIR de *Caroline*.

Lorsque je vous quitte un seul jour,
Pour vous, hélas ! je crains sans cesse
Quelque malheur que votre amour
Voudrait cacher à ma tendresse.
A mon repos daignez songer,
Car vous seul pourriez le détruire...
Si vous étiez dans le même danger,
Promettez-moi de me le dire.

FRONTIN.

Ah ! pour cela, madame la comtesse, je m'en charge.

LA COMTESSE.

Heureusement ce n'était qu'un léger accès.

ÉDOUARD.

De migraine, ah ! mon Dieu ! pas autre chose ; et cela ne valait pas la peine qu'on vous avertisse.

FRONTIN.

Si fait, si fait : ça serait devenu peut-être plus sérieux que vous ne croyez. Vous rappelez-vous, Monsieur, il y a eu un moment où vous n'étiez pas à votre aise, ni moi non plus. J'ai eu peur.

ÉDOUARD, impatienté.

Allons, brisons là. (A la comtesse.) Voulez-vous faire un tour de promenade ?

LA COMTESSE.

Non ; je ne suis pas encore remise de l'émotion que j'ai éprouvée, et j'aime mieux rentrer dans mon appartement.

ÉDOUARD, à part.

Ah ! mon Dieu ! (Haut.) Ma bonne amie, je voudrais vous dire...

LA COMTESSE.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

ÉDOUARD, bas à Frontin.

Frontin, tire-moi de là.

FRONTIN, se mettant devant la porte.

Je suis sûre que madame la comtesse ne s'attend pas à ce qu'elle va trouver dans son appartement ? La plus jolie petite femme...

LA COMTESSE, à Édouard.

Une femme chez moi, en mon absence !

FRONTIN.

C'est moi qui ai pris la liberté de l'amener au château.

ÉDOUARD, bas à Frontin.

C'est bien. (Haut.) Comment ! vous vous êtes permis... Qu'est-ce que cela signifie ? Quelle est cette femme ?

FRONTIN.

La mienne, Monsieur.

ÉDOUARD, à part.

Que veut-il dire ?

FRONTIN.

Où, Monsieur, ma propre femme, que j'ai épousée, il est vrai, sans vous en prévenir. Je savais que, quoique payé pour aimer le mariage, monsieur le comte ne voulait à son service que des célibataires.

ÉDOUARD.

Eh bien ?

FRONTIN.

J'avais rencontré une petite fille charmante, aimable, ingénue et fort riche ; un bon parti : la nièce de madame Gervais, une fermière de ce village. Je l'avais amenée ici en l'absence de madame ; je comptais la lui présenter à son retour, en qualité de femme de chambre, puisque madame en a besoin d'une ; et que monsieur, qui prévient tous les désirs de madame, m'avait chargé d'y pourvoir. Voilà l'exacte vérité, et j'ose espérer que ce que je viens de faire m'obtiendra l'agrément de madame, et surtout l'approbation de monsieur.

ÉDOUARD, à part.

Ce drôle-là ment avec une facilité vraiment effrayante.

LA COMTESSE.

Quoi ! mon ami, vous vous étiez occupé de me procurer une femme de chambre ? Vous pensez à tout.

AIR du vaudeville d'une *Visite à Bedlam*.

Mon ami... quel soin touchant ;
Quelle tendresse constante ;
Que Frontin me la présente,
Je veux la voir à l'instant.

FRONTIN, à part.

Malgré tous mes droits acquis,
Et ma légitime flamme
C'est en fraude que je puis
Être l'époux de ma femme.

LA COMTESSE.

Mon ami, quel soin, etc.

(La comtesse entre dans son appartement ; Frontin la suit en faisant des signes d'intelligence à son maître.)

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, seul.

En vérité, je ne reviens pas de l'audace de ce maraud-là ! on est heureux d'avoir à son service des coquins aussi intrépides. Il nous a improvisé

là une histoire fort à propos ; car je ne sais pas sans elle comment je m'en serais tiré. Voyez cependant à quoi tient une réputation de bon mari ! Il y a comme cela une foule d'occasions dans la vie, où, sans avoir rien à se reprocher, on se trouverait compromis par la maladresse des circonstances. Réellement, nous en sommes toujours les victimes.

AIR du vaudeville *des Maris ont tort.*

Par des serments que l'on s'engage,
La circonstance les rompra ;
On veut rester fidèle et sage,
La circonstance est encor là...
Pauvres époux, combien de chances
Contre nous conspirent, hélas !
Sans compter d'autres circonstances
Dont nos femmes ne parlent pas.

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah ! mon ami, je suis enchantée ! vous m'avez fait là un véritable cadeau.

ÉDOUARD.

Vraiment ? vous croyez qu'elle pourra vous convenir ?

LA COMTESSE.

Sans doute. Un air de douceur, de naïveté...

ÉDOUARD.

Oui, je crois l'avoir vue, il n'y a pas longtemps : elle m'a paru fort bien.

LA COMTESSE.

Charmante ! Et puis ce ménage a l'air si uni...

ÉDOUARD.

Hein ?

LA COMTESSE.

J'aime à voir des ménages heureux, cela me rappelle le nôtre.

ÉDOUARD.

Comment ! Madame ?

LA COMTESSE.

AIR du vaudeville *du Petit Courrier.*

Oh ! Frontin est vraiment galant,
Il vous charmerait, sur mon âme.
Comme il a l'air d'aimer sa femme !
Comme il est tendre et complaisant !
A ses regards pour mieux paraître,
Il veut vous imiter en tout...
Mon ami, tel valet, tel maître,
Le bon exemple fait beaucoup.

ÉDOUARD, à part.

Le compliment vient à propos.

LA COMTESSE, mystérieusement.

Enfin, dans un moment où ils étaient derrière moi, j'ai vu très-distinctement dans la glace...

ÉDOUARD, surpris.

Quoi ! Madame, vous avez vu...

LA COMTESSE.

Qu'il l'embrassait. Où est le mal ?

ÉDOUARD.

Et vous avez souffert...

LA COMTESSE.

Voulez-vous que j'interposasse mon autorité ? J'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir.

ÉDOUARD.

Voilà ce que je ne permettrai pas.

LA COMTESSE.

Comment, à son mari !

ÉDOUARD.

Son mari, son mari... tant que vous voudrez ; ce n'est pas une raison. Je trouve bien extraordinaire... (Il appelle.) Frontin !

LA COMTESSE.

Je ne vous ai jamais vu si scrupuleux.

ÉDOUARD.

Mais c'est que vous ne savez pas que ce maraud serait capable de profiter... et avec moi, d'abord, les mœurs avant tout. Frontin!... Laissez-moi, ma chère amie ; j'ai à le gronder.

LA COMTESSE.

Pour cela ?

ÉDOUARD.

Non : pour des occasions où il s'est oublié d'une manière...

LA COMTESSE.

Eh bien ! à la bonne heure ! mais de l'indulgence. Je vais donner des ordres pour qu'on place Denise à côté de mon appartement.

ÉDOUARD.

A côté de votre appartement, vous avez raison.

(La comtesse sort.)

SCÈNE XV.

FRONTIN ; ÉDOUARD, se retournant et apercevant Frontin.

ÉDOUARD.

Ah ! vous voilà, Monsieur. Y a-t-il assez longtemps que je vous appelle ?

FRONTIN, à haute voix.

Pardon, Monsieur, j'étais avec ma femme, (avec sa voix ordinaire) avec Denise.

ÉDOUARD, se contenant.

Ah ! vous étiez avec Denise ? et vous lui disiez...

FRONTIN.

Je lui disais ce qu'elle avait à faire auprès de madame. Il fallait bien que quelqu'un l'instruisît de ses devoirs, et certainement ce n'aurait pas été monsieur qui aurait pu...

ÉDOUARD, avec une colère concentrée.

Frontin, j'ai idée que je te ferai mourir sous le bâton.

FRONTIN.

Comment, Monsieur ! Qu'est-ce que c'est que ces idées-là ?

ÉDOUARD.

J'ai deviné vos desseins. Vous voulez séduire cette petite fille, abuser de son inexpérience, de sa timidité. Moi, dont les intentions sont pures et désintéressées, je ne permettrai pas que chez moi...

FRONTIN.

Monseigneur, je peux vous jurer...

ÉDOUARD.

Et ce baiser de tout à l'heure ?

FRONTIN.

Comment ? ce baiser ! (A part.) Qui diable a pu lui dire ?

ÉDOUARD.

Oh ! tu vas encore mentir : j'ai déjà vu que ça ne te coûtait rien, mais je sais que dans l'instant même...

FRONTIN.

Eh bien ! oui, Monsieur, c'est la vérité ; je l'ai embrassée, mais dans votre intérêt : j'ai vu que madame la comtesse avait des doutes sur la réalité de l'histoire que j'ai été obligé de composer pour vous rendre service. Il fallait confirmer son erreur, dissiper tous les soupçons ; j'ai pris alors un parti désespéré : je l'ai embrassée en dissimulant ; c'était la meilleure manière de cacher notre jeu ; et ce baiser que j'ai donné à Denise est peut-être ce que j'ai fait aujourd'hui de plus utile pour vous. Mais on aurait beau s'exposer, se dévouer pour les maîtres, ils trouveraient encore qu'on n'a pas assez fait pour eux.

ÉDOUARD.

Si fait, si fait ; je trouve au contraire que ton zèle l'emporte trop loin, et j'ai quelque arrière-pensée que tu dissimulais pour ton compte.

FRONTIN.

Moi, Monsieur ?

ÉDOUARD.

Je vais, du reste, m'en assurer. Denise vient de ce côté ; je serai là (montrant le bosquet) à portée de te voir et de l'entendre, et je saurai au juste, fidèle serviteur, où vous en êtes avec elle.

FRONTIN.

Quoi ! Monsieur, vous vous défiez... Je suis bien sûr de mon innocence ; mais enfin, si le hasard voulait qu'elle me fit des avances... Moi, je ne suis pas responsable...

ÉDOUARD.

Sois tranquille ; ce n'est pas cela que je redoute. Mais prends garde à toi, s'il t'arrive encore de dissimuler avec elle, je t'assomme et je te chasse.

(Il entre dans le bosquet et paraît de temps en temps.)

SCÈNE XVI.

FRONTIN, DENISE.

FRONTIN.

Dieux ! quelle pénible alternative : d'un côté, ma place ; de l'autre, ma femme ! Ma femme et ma place !

DENISE.

Ah ! vous voilà. Que madame la comtesse est donc bonne et avenante, et que je suis contente d'être à son service ! Et puis, ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est que v'là tout qui est déclaré, et que par ainsi il n'y a plus besoin de frime.

ÉDOUARD, à part.

Hein ! qu'est-ce qu'elle dit donc là ?

(Pendant tout ce temps, Frontin cherche à lui faire des signes.)

DENISE.

Hé bien ! monsieur Frontin, qu'est-ce que vous avez donc ? vous ne répondez pas ? Vous êtes fâché de ce qu'on vous a forcé d'être mon mari ?

FRONTIN.

Votre mari, votre mari... Vous savez bien, mademoiselle Denise, que ce n'est que jusqu'à un certain point.

DENISE.

Comment ! jusqu'à un certain point ? Puisque c'est devant monsieur le comte et madame la comtesse, et qu'ils y consentent tous deux.

FRONTIN.

C'est égal, Denise, si l'on vous entendait, on s'êtomerait de votre naïveté. Ce n'est là qu'un hymen provisoire, enfin, ce qu'on appelle un mariage pour rire.

DENISE.

Eh bien ! par exemple, qu'est-ce qui y manque donc ?

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

De nous qu' dira-t-on à la ronde ?
V'là e' que c'est que de se cacher ;
Quand on n' fait pas comme tout l' monde,
Ça finit toujours par clocher !
Ce que j' croyais avoir m' échappe...
J' m' embrouille avec tout' ces frim's-là...
Et j' veux mourir si l'on m' rattrape,
A me marier encor comm' ça.

FRONTIN.

Mais, Denise...

DENISE, pleurant.

Qu'est-ce que va dire ma tante ? C'est pour elle, car pour moi ne croyez pas que je vous regrette. Ah bien ! oui, un mari pour rire, on n'est pas en peine d'en trouver.

(Elle fait un pas pour sortir.)

FRONTIN.

Eh bien ! il ne manquait plus que cela. Denise, écoutez-moi ! (Haut, de façon que son maître l'entende.)

Il faut dire comme elle, car elle serait capable de tout découvrir. (Haut, à Denise.) Certainement, Denise, je ne refuse pas d'être votre mari, et l'honneur que vous me faites, d'autant plus que monseigneur, qui doit me connaître... et s'il ne tenait qu'à moi... Mais mon devoir, la probité, qui fait que... Enfin, vous devez me comprendre.

DENISE.

Pas tout à fait, mais je crois que ça veut dire que vous êtes fâché de m'avoir fait du chagrin ; aussi j'oublie tout, car je suis trop bonne. Allons, Monsieur, embrassez-moi, et que ça finisse.

FRONTIN, à part.

Dieu ! Dieu ! quel parti prendre ?

ÉDOUARD, à part.

Ah ça ! je ne la reconnais plus.

DENISE.

Comment ! Monsieur, vous refusez de vous raccommo-der, quand c'est moi qui ai fait les premiers pas ! (Pleurant.) Allez, c'est affreux, et je vais aller me plaindre à monseigneur.

ÉDOUARD.

Par exemple, c'est trop fort !

DENISE.

Et il me fera rendre justice, car il me le disait encore tout à l'heure, en me baisant la main.

FRONTIN, à part.

Hein ? comment ?

DENISE.

Mais c'est que lui, il est galant, il est aimable.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bien ! mes enfants, qu'est-ce que c'est donc qu'on se querelle ici ?

DENISE.

Oui, Madame, c'est lui qui a tort.

FRONTIN.

Mais non, Madame, c'est ce que je veux...

DENISE.

Au contraire, c'est qu'il ne veut pas.

LA COMTESSE.

Comment ?

DENISE.

Oui, Madame, il ne veut pas m'embrasser. Je vous demande si ce n'est pas une abomination ?

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que cela, Frontin ? faire pleurer votre femme ? c'est très-mal. Je ne veux pas qu'on se querelle, et j'entends qu'on fasse toujours bon ménage, ou sinon... Allons, embrassez-la.

FRONTIN.

Certainement, vous voyez... (Du côté du bosquet.) Eh bien ! Denise, je te demande pardon (à l'em-brasse), et je te prie à deux genoux de tout oublier.

DENISE, sautant de joie.

Ah ! Madame, que je suis contente !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, sévèrement.

Vous voilà encore ici, monsieur Frontin ! vous savez cependant ce que je vous ai dit tout à l'heure. Vous n'êtes plus à mon service.

FRONTIN, à part.

C'est fait de moi !

DENISE.

Comment ! Monseigneur, vous renvoyez mon mari ?

ÉDOUARD, à part.

Son mari... Elle y tient.

LA COMTESSE.

Et pour quelle raison, mon ami, renvoyez-vous ce pauvre garçon ?

ÉDOUARD.

Pour des raisons... des raisons très-graves, que je ne puis pas vous dire ; mais Frontin me comprend très-bien.

FRONTIN.

Moi, Monsieur, je puis vous assurer que j'ignore... Et je vous atteste, madame la comtesse...

LA COMTESSE, bas à Frontin et à Denise.

C'est bon. Vous savez que jamais il ne se met en colère, et demain sans doute il sera calmé. Retirez-vous tous deux. (Au comte.) Vous leur permettez bien au moins de passer cette nuit au château ?

ÉDOUARD.

Quoi ! vous voulez...

LA COMTESSE.

Vous ne me refuserez pas cela. Allons, mes enfants, à demain. Vous savez quelle est la chambre qu'on vous destine ?

DENISE, pleurant.

Oui, Madame ; nous y allons. Viens, Frontin.

ÉDOUARD.

Comment, Madame, vous souffrirez... Vous les laissez partir ?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui en êtes cause.

DENISE.

Oui, c'est vous qui serez la cause de tout ce qui va arriver.

ÉDOUARD.

Ah! c'en est trop. Eh bien! puis-
qu'il faut vous le dire, apprenez donc qu'ils ne sont pas mariés.

LA COMTESSE.

Ils ne sont pas mariés?

ÉDOUARD.

Non, Madame. Laissez-les s'en aller maintenant.

DENISE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il dit donc? il ne sait donc pas...

[Frontin lui fait signe de se taire.]

LA COMTESSE.

Comment! cette petite fille qui avait un air si doux, si ingénu... Que m'apprenez-vous là?

ÉDOUARD.

L'exacte vérité. Je venais de découvrir que ce maraud-là nous avait trompés; voilà les griefs que j'avais contre lui, et dont je ne voulais pas vous parler; sans cela, vous sentez bien que je ne l'aurais jamais renvoyé. Cette petite fille était charmante et vous convenait beaucoup; moi je tenais à Frontin; mais d'après ce qui s'est passé, nous ne pouvons tolérer...

FRONTIN.

Comment! Monsieur, il n'y a pas d'autres raisons? Eh bien! rassurez-vous, la morale est satisfaisante, car je puis heureusement vous prouver que Denise est ma femme.

ÉDOUARD.

Où, encore une histoire.

FRONTIN.

Oh! Monsieur, celle-là est authentique, (tirant le contrat de sa poche) car elle est par-devant notaires; (le lui donnant) lisez plutôt.

ÉDOUARD.

Que vois-je? « Par-devant Martin et son confrère sont comparus Marie-Fidèle-Amand-Constant Frontin. »

FRONTIN.

Mes noms et qualités!

ÉDOUARD, lisant toujours.

« Intendant de M. le comte de Granville. »
(Le regardant.) Intendant! « Et Angélique-Denise » Gervais. »

(Regardant à la fin de l'acte.)

Suivent les signatures et celles des témoins. Ah çà! est-ce que par hasard tu aurais dit une fois la vérité?

FRONTIN.

Il y a commencement à tout, Monseigneur. (na.) Vous voyez donc bien que je n'allais pas sur vos brisées, et que c'est vous au contraire qui alliez sur les miennes.

ÉDOUARD, bas.

Au fait, ce pauvre Frontin devait faire une triste figure tantôt, la serviette sous le bras. Ah! ah!

FRONTIN, haut.

Où, Monseigneur, je n'attendais qu'un moment favorable, je n'avais pris sur moi cet acte que pour prier monsieur le comte et madame la comtesse de me faire l'honneur de signer au contrat.

ÉDOUARD.

J'entends, afin de ratifier ta nomination à la place d'intendant que tu t'es donnée.

LA COMTESSE.

Vous la lui aviez promise.

ÉDOUARD.

En effet, c'est une place qui convient à un homme marié. (Regardant Denise.) Et puisque sa femme et lui vont habiter le château... Qu'est-ce que je demandais, moi? que les convenances fussent respectées. Allons, que Frontin reste près de moi, Denise auprès de... vous, et qu'il y ait dans le monde un bon ménage de plus.

DENISE.

Ah çà! cette fois-ci, est-ce pour tout de bon?

FRONTIN.

Où, madame Frontin.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de *Turenne*.

De père en fils tous mes ancêtres
Forent heureux, quoique laquais:
Quelquefois le destin des maîtres
Ne vaut pas celui des valets.

Où, de ce corps j'ai l'honneur d'être membre,
Et bien souvent, n'en déplaise au bon ton,
J'ai vu l'ennui qui siegeait au salon,
Et le plaisir à l'antichambre.

DENISE.

Plus d'un Frontin, à sa femme fidèle,
Dans son ménage vivrait en bon accord,
S'il n'avait pris son maître pour modèle...
Car c'est là toujours ce qui nous fait du tort.
Sans y penser, si le valet de chambre
En conte à maint et maint tendron...
C' n'est pas sa faute!

(Regardant Édouard.)

mais celle du salon,

Qui s' trouve trop près de l'antichambre.

ÉDOUARD.

De l'Amour redoutons les armes,
Au hasard il lance ses traits...
Telle duchesse est brillante de charmes,
Mais sa soubrette a bien quelques attraits;
Maint grand seigneur parfume d'ambre,
En conte souvent à Marton...
Avant d'arriver au salon
Il faut passer par l'antichambre.

LA COMTESSE, au public.

Des grands tableaux esquissant la copie,
Le vaudeville, en ses légers essais,
Est l'antichambre de Thalie,
Dont le salon est aux Français:
Depuis janvier jusqu'en décembre,
Vous, Messieurs, qui donnez le ton,
Baignez parfois, en allant au salon,
Vous arrêter dans l'antichambre.





LE COLONEL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 29 janvier 1821.

En Société avec M. G. Delavigne.



Personnages.

M. DE GONDREVILLE.
MADAME DE GONDREVILLE, sa femme.
ÉLISE DE LUSSAN, cousine de madame
de Gondreville.



ADOLPHE, capitaine au 12^e régiment de hussards.
LE QUARTIER-MAÎTRE.
PLUSIEURS OFFICIERS du même régiment.
CADET, garçon de l'auberge.

La scène se passe à Joigny, dans une auberge.

Le théâtre représente une salle commune aux voyageurs; porte au fond, deux latérales : sur l'une est écrit n° 3, sur l'autre n° 4.

SCÈNE PREMIÈRE.

GONDREVILLE, debout, en habit de voyage, lit une lettre; ADOLPHE, assis près d'une table, arrange une boîte de pistolets.

GONDREVILLE, lisant.

« Rendez-vous sur-le-champ à Paris, et dans le plus grand secret; quelque chose s'y prépare; votre présence y est nécessaire. » Ma foi, j'en crois monsieur le maréchal, et j'obéis à cet avis.

ADOLPHE.

Holà ! quelqu'un ! Ils ont établi ici à la fois l'auberge et la poste, et, à cela près qu'il n'y a jamais de chevaux à l'écurie, ni de domestiques à la cuisine, c'est la maison la mieux servie de toute la ville de Joigny. On a beau sonner !

GONDREVILLE, froidement.

Il faut croire, Monsieur, qu'on ne vous a point entendu.

ADOLPHE.

Voilà plus de deux minutes que j'appelle. André !

GONDREVILLE.

Moi, Monsieur, voilà plus d'une demi-heure; j'ai pris le parti d'attendre, et je vous conseille d'en faire autant.

ADOLPHE.

Parblen ! Monsieur, vous êtes du plus beau sang-

froid : à votre place, j'aurais déjà tout brisé. André ! les filles ! les garçons !

(Il sonne de nouveau.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; CADET, portant une valise avec une adresse.

CADET.

Eh bien ! nous voilà; qu'est-ce que vous voulez ?

ADOLPHE.

Ce que je veux ?

CADET.

Pardi ! sûrement, il faut bien que je sache ce que vous voulez pour que je vous le donne.

ADOLPHE.

Ah ! ce que je veux ? ma foi, je n'en sais plus rien. Tu m'as si longtemps fait sonner que j'ai oublié... Mais parle à monsieur, qui est plus pressé.

CADET, à Gondreville.

Voici d'abord votre valise; je crois que c'est bien la vôtre. (Lisant.) *A M. Lebrun, à Paris.*

ADOLPHE, à part.

Monsieur Lebrun ? je ne le connais pas.

GONDREVILLE.

C'est bien ! y a-t-il ici des lettres adressées à monsieur Leblanc, poste restante ?

CADET.

Non, Monsieur, aucune..

GONDREVILLE, froidement.

Ah ! en ce cas reportez cette valise dans ma voiture, et donnez-moi des chevaux.

CADET.

Comment ! Monsieur, à peine arrivé, vous reportez ? il paraît que monsieur est pressé.

GONDREVILLE.

Probablement.

CADET.

C'est que, voyez-vous, la poste de Joigny est sans contredit la mieux montée en chevaux de toute la route ; mais...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

En ce moment ils font, par malheur,
Le service sur la rivière ;
N's avons des bateaux à vapeur
Qui restent souvent en arrière.
L' coch' d'Auxerr' les passe toujours,
Et pour être plus solid's au poste,
Ils se sont vus, depuis quelque jours,
Obligés de prendre la poste.

ADOLPHE.

La ! qu'est-ce que je disais ?

CADET.

Et vous serez peut-être obligé d'attendre une petite heure.

GONDREVILLE.

Une heure ! C'est bon, qu'on me donne une chambre. J'attendrai.

CADET, montrant l'appartement à gauche.

Oui, Monsieur, nous avons là le n° 4.

ADOLPHE.

Ah ! le pauvre homme ! (Allant à lui.) Monsieur Lebrun ou monsieur Leblanc, je ne sais pas lequel des deux noms, je m'intéresse à vous, et si vous êtes pressé, si vous avez des affaires, ne vous y liez pas. Quand il vous dit une heure, c'est quatre heures. Je connais la maison... depuis un mois que je suis ici en garnison, et que je loge dans cette maudite auberge, où je suis forcé de rester pour des raisons particulières. Vous saurez que c'est la seule auberge de Joigny où l'on fasse crédit aux officiers.

GONDREVILLE.

En effet, le douzième de bussards doit être caserné dans cette ville. Un beau régiment !

ADOLPHE.

Il paraît que monsieur a servi ? entre militaires, entre camarades, on agit sans façon. Quelques affaires sans doute vous attireraient dans cette ville. J'y suis déjà un peu connu, reçu dans les meilleures maisons ; je monte à cheval avec le sous-préfet. Je suis assez lié avec le receveur, à qui je gagne son argent.

AIR : *De sommeiller eneor, ma chère.*

Je suis au mieux, et je m'en vante,
Avec le procureur du roi,

Et tous les soirs la présidente
Fait de la musique avec moi.
Je fais faire mainte culbute
Sur mes genoux à son petit garçon,
Et son mari me persécute
Pour être parrain du second.

Et vous sentez qu'avec de pareilles protections... Si je pouvais vous être utile, je vous prie de disposer de moi. Adolphe de Luceval, capitaine de hussards, qui sera enchanté de faire votre connaissance.

GONDREVILLE.

On ne peut être plus obligé ; mais pour la première fois que nous nous voyons...

ADOLPHE.

Qu'importe ? moi, je n'ai rien de caché pour mes amis. Au bout de cinq minutes on sait de suite ce que je suis, ce que je fais, ce que je veux faire...

AIR : *A soixante ans.*

Moi je suis franc, j'ai la tête légère ;
Mais j'ai bon cœur : tout Joigny le dira.
Quelqu'un me plaît, je lui dis sans mystère :
Soyons amis, voulez-vous ? touchez là.
D'autres peut-être auront plus de prudence ;
Mais ces gens-là me font pitié :
Les jours qu'on passe à tier connaissance
Sont des instants perdus pour l'amitié.

Je vois ce qui vous amène : vous avez quelques réclamations, quelque solde arriérée ; vous êtes peut-être à la demi-solde... c'est possible, il y a tant de braves gens qui en sont là, et vous voulez de l'emploi ! Vous ne pouviez pas mieux tomber. Nous attendons incessamment un nouveau colonel, un tout jeune homme, à ce qu'on dit, qui donne les plus belles espérances ; et comme on prétend que dans ce moment il est très en faveur...

GONDREVILLE, souriant amèrement.

Très en faveur ! Je n'ai rien à démêler avec votre colonel.

ADOLPHE.

J'y suis ; ce nom sur votre valise, cet autre nom poste restante ; c'est quelque intrigue amoureuse avec quelque dame de l'endroit ; il y en a de fort jolies. Ah çà ! convenons de nos faits, si nous allions nous rencontrer... mais vous pouvez être sûr que je respecterai... c'est comme si elle avait un sauf-conduit.

GONDREVILLE.

Non, Monsieur, je ne suis point amoureux.

ADOLPHE.

Tant pis ! Moi, Monsieur, je le suis comme un fou ; il faut que je vous conte cela. Une jeune personne charmante que j'ai vue deux ou trois fois à Paris ; tous les talents, toutes les grâces réunies ; mais sa tante (car il y a une tante dans mon histoire), cette tante m'a desservi auprès d'elle ; et j'allais me justifier, lorsqu'un ordre du

ministre a fait partir mon régiment pour cette garnison ! Voilà mon mariage manqué, ma justification impossible. Je resterai toujours garçon, peut-être même mauvais sujet ; je vous demande s'il y a de ma faute, et si, en pareil cas, on ne doit pas rendre les ministres responsables.

GONDREVILLE, souriant.

En effet, Monsieur, vous avez, je l'avoue, grand sujet de vous plaindre ; mais tout en vous remerciant de vos offres obligeantes, permettez-moi de n'en pas profiter, et de me contenter seulement du plaisir que m'a procuré cette aimable rencontre.

(Ils se saluent, et Gondreville entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

ADOLPHE, seul.

Eh bien ! voyez-vous, c'est un sournois : impossible de lui arracher une parole ; je n'aime pas ces gens-là. Moi je parle de mon Élise à tout le monde, c'est si naturel.

Air de Téniers.

Ainsi qu'aux jours de la chevalerie,
En tous lieux j'aime à publier
Que mon Élise est aimable et jolie,
Et que je suis son chevalier !
Amant tout seul, je puis bien sans alarmes
À chacun dire mon secret.
Ah ! que ne suis-je à l'instant plein de charmes
Où je serai forcé d'être discret !

Ah ! si je pouvais retourner à Paris, obtenir seulement une permission de trois ou quatre jours, j'en resterais huit ; on me mettrait un mois aux arrêts ; mais c'est égal, je l'aurais vue. Et pour quoi pas ? Ce nouveau colonel, qui doit nous arriver d'un jour à l'autre, ce monsieur de Gondreville, on dit que c'est un jeune homme aimable et galant ; un luron d'ailleurs, qui, dans nos dernières guerres, enleva une redoute presque à lui tout seul, et qui se bat comme un diable. Il est impossible que ce ne soit pas un bon enfant ; il m'accordera sans peine... Je vais y penser en déjeunant. Eh ! parbleu ! je savais bien que je voulais quelque chose. Holà ! les garçons ! l'anberge ! eh bien ! corbleu ! mon déjeuner ; voilà une heure que je l'ai demandé !

SCÈNE IV.

ADOLPHE, CADET.

CADET.

Ah ça, Monsieur, je puis vous assurer que c'est la première fois.

ADOLPHE.

La première fois ! ne te l'ai-je pas encore demandé hier ? Allons, et qu'on me serve promptement ; sinon, gare à tes oreilles !

(Il sort.)

SCÈNE V.

CADET, seul.

C'est ça ! gare à tes oreilles ! gare à tes oreilles ! ils n'ont pas d'autre refrain ; ça finit par me les échauffer, à moi. Avec ces maudits officiers, il n'y a pas de plaisir ; ce n'est pas comme avec les autres voyageurs ; ça me divertit de les faire attendre ! C'est si amusant quand on se fâche, quand on s'impatiente ! et je peux bien dire que je m'amuse joliment ici. Allons, allons, encore me chaise de poste qui entre dans la cour ! il n'y avait pas déjà assez de monde comme ça. Par exemple, ceux-là ne risquent rien d'attendre ; je vais commencer par servir mes officiers... C'est que je tiens beaucoup à mes oreilles.

SCÈNE VI.

MADAME DE GONDREVILLE, ÉLISE.

MADAME DE GONDREVILLE, à la cantonade.

Eh bien ! Monsieur, le n° 3, comme vous voudrez. Nous avons assez de peine pour avoir une mauvaise chambre.

ÉLISE.

Oui, je m'aperçois que deux femmes seules en voyage ne se font pas obéir facilement.

MADAME DE GONDREVILLE.

Je t'en avais prévenue, ma chère Élise ; maistu as voulu te dévouer.

ÉLISE.

Pouvais-je te laisser partir seule, toi, ma compagne d'enfance, ma cousine et ma meilleure amie, lorsque tu vas, loin du monde et de Paris, rejoindre un époux malheureux, exilé ? D'ailleurs depuis ton mariage je n'ai pas encore vu monsieur de Gondreville ; il faut que tu me présentes à lui. Il s'ennuie dans sa solitude ; sois tranquille, nous voilà ; nous lui ferons de la musique, des romans, de la tapisserie et de la politique ; il se croira dans un salon de Paris. Mais, dis-moi, arrivons-nous bientôt ? où sommes-nous ?

MADAME DE GONDREVILLE.

Presqu'à moitié chemin, à Joigny. Tu sais que M. de Gondreville, forcé de quitter Paris pour cette maudite affaire d'honneur, a été exilé à soixante lieues ; et comme nous avons en Bourgogne une terre à peu près à cette distance...

ÉLISE.

Soixante lieues!

MADAME DE GONDREVILLE.

Ah! je conçois; te voilà bien loin de Paris, de tes adorateurs, de M. Adolphe; car, tu as beau dire, il t'occupait un peu.

ÉLISE.

Monsieur Adolphe!... Non, je conviens que d'abord il m'amusa, et c'est beaucoup; surtout chez ma tante, madame de Lussan, la maison de tout le Marais où peut-être on s'amuse le moins: mais ma tante, mes amis m'ont dit tant de mal de M. Adolphe que je ne m'occupe plus de lui; je crois même que je l'ai oublié; moi d'abord, si jamais je me marie, je ne veux choisir qu'un homme raisonnable, si c'est possible.

MADAME DE GONDREVILLE.

A la bonne heure, nous ne risquons rien de chercher; nous sommes en route. Mais je ne m'aperçois pas qu'on nous serve.

ÉLISE.

Attends; je vais sonner. (Elle va à la table et sonne plusieurs fois.)

MADAME DE GONDREVILLE.

C'est étonnant comme on arrive!

ÉLISE.

Et le plus agréable, c'est qu'il en est ainsi dans toutes les auberges; et partout cependant nous payons double.

MADAME DE GONDREVILLE.

Oui; c'est toi qui tiens la bourse, et il me semble que tu y vas un peu lestement.

ÉLISE.

Nous n'en allons pas plus vite: jusqu'aux postillons qui s'endorment sur leurs chevaux! ils ont tous l'air de dire: Ce sont des femmes, il n'y a pas besoin de se presser. Et moi j'ai beau leur répéter, avec cette voix que M. Adolphe trouvait si douce: « Postillon, mon cher ami, je vous prie de me faire l'amitié d'aller un peu plus vite, » ils n'en donnent pas un coup de fouet de plus.

MADAME DE GONDREVILLE.

Ah! si mon mari était avec nous!

ÉLISE.

Sans doute! il faudrait se fâcher, se mettre en colère. Les hommes s'en acquittent si bien et si aisément! Mais nous, nous n'arriverons jamais!

MADAME DE GONDREVILLE.

Je m'en doutais bien, et à notre départ j'ai été presque tentée de te faire une proposition; c'était de t'habiller en homme, et de me servir de chevalier.

ÉLISE.

Moi, ton chevalier? c'eût été délicieux! Eh! mais il en est encore temps. Nous sommes à peine à moitié route. Cela ira à merveille, et nous allons

faire le voyage le plus gai et le plus amusant... Rien que l'habit militaire suffit pour imposer. Son influence fait accourir les garçons, avancer les postillons, et diminuer le mémoire de l'aubergiste.

MADAME DE GONDREVILLE.

Cela ne fera pas mal; car nous n'avons, je crois, qu'une quinzaine de louis.

ÉLISE, tirant une bourse de son sac.

Douze! mais c'est assez pour faire trente lieues, surtout grâce au privilège économique de l'uniforme. Tu verras...

AIR: *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

N'avons-nous pas cet habit militaire
Que nous portions à ton jeune cousin?
Il a seize ans; j'ai sa taille, et j'espère
Le remplacer...

MADAME DE GONDREVILLE.

Quoi! c'est là ton dessein?

Vaillant héros! je crains au fond de l'âme
De te voir bientôt m'oublier:
Chaque guerrier va te choisir pour dame;
Chaque dame pour chevalier.

ÉLISE.

Cela ira à merveille!

MADAME DE GONDREVILLE.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Dépêchons-nous! ah! quel plaisir!

ÉLISE.

Dans un instant je serai prête.

MADAME DE GONDREVILLE.

Surtout ne va pas te trahir.

ÉLISE.

Sois tranquille, j'ai de la tête.

MADAME DE GONDREVILLE.

Prendras-tu bien le ton du jour?

ÉLISE.

J'ai de l'esprit, tu peux m'en croire.

MADAME DE GONDREVILLE.

Sais-tu comment on fait la cour?

ÉLISE.

Ne crains rien, j'ai de la mémoire.

Valse du *Sultan du Havre.*

Allons, allons, pour t'obliger

Je deviens militaire,

Et si tu cours quelque danger,

Je veux te protéger.

En me voyant chacun dira, j'espère,

Que les combats pour moi ne sont qu'un jeu!

Je vais parler de sièges et de guerre;

Même je crois que je dirai... *morbleu!*

MADAME DE GONDREVILLE, parlant.

Tu crois que tu diras: *Morbleu!*

ÉLISE, parlant.

Je le dirai très-bien... Et même. (Faisant signe de mettre des moustaehs.) Tu verras.

ENSEMBLE.

Allons, allons, pour t'obliger, etc., etc.

(Elle sort, et entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE VII.

MADAME DE GONDREVILLE, puis ADOLPHE.

MADAME DE GONDREVILLE.

Cette chère Èlise ! combien elle mérite toute mon amitié ! combien je désire la voir heureuse ! et quel dommage si elle se fût attachée à ce mauvais sujet !

ADOLPHE, sortant de la chambre en fredonnant.

Oui, c'en est fait, je me marie ;
Je veux vivre comme un Caton...

Diable ! une jolie femme que je n'avais pas encore aperçue ! (Ils se saluent.) Madame attend peut-être ses gens ou quelqu'un de l'auberge ?

MADAME DE GONDREVILLE.

Oui, Monsieur, nous avions demandé...

ADOLPHE.

Ils ne vous le donneront pas, Madame, vous pouvez en être sûre ; et si j'osais vous offrir mes services...

MADAME DE GONDREVILLE.

Vous êtes mille fois trop bon. Il ne nous faut que des chevaux, et nous repartons à l'instant.

ADOLPHE.

Il vous faut des chevaux ! Ah ! que c'est heureux ! (pour moi du moins...) Il n'y en a pas, Madame. Un voyageur, un militaire vient d'en demander, et il est obligé d'attendre. Je sais que cette auberge n'est pas fort agréable ; mais une heure est bientôt passée ; d'ailleurs Joigny n'est pas une ville à dédaigner.

Air de *Catèl*.

La ville est bien, l'air est très-pur ;
Chaque aubergiste est très-honnête,
Pourvu que chez lui l'on s'arrête :
Le vin peut-être est un peu sur,
Mais jamais ne porte à la tête.

(Lui montrant la croisée.)

Vous voyez l'Yonne d'ici ;
Car, par un soin bien salulaire,
À côté du vin de Joigny
Le ciel a placé la rivière.

DEUXIÈME COUPLET.

Nous avons un pont élégant ;
Nous avons une cathédrale,
Une garde nationale,
Un athénée, un président ;
On se croit dans la capitale.

MADAME DE GONDREVILLE, souriant.

Oui, tout ce qu'on voit à Joigny
Est digne enfin de notre hommage.

ADOLPHE, la regardant.

Mais ce qu'on y voit aujourd'hui
Mériterait seul le voyage.

Les rues, il est vrai, sont étroites, tortueuses, difficiles à gravir ; mais avec un bras... et je serai si heureux de pouvoir offrir le mien à madame !

MADAME DE GONDREVILLE.

En vérité, Monsieur, vous avez un fonds d'obligeance...

ADOLPHE.

Bien naturel sans doute. Je suis militaire en garnison dans cette ville, et comme tel je suis obligé d'en faire les honneurs. Je suis bien indiscret peut-être ; n'ayant pas le bonheur de vous connaître ; mais c'est là un de mes grands défauts. Je n'ai jamais pu me décider à regarder une jolie femme comme une étrangère.

MADAME DE GONDREVILLE.

En conscience, il n'y a pas moyen de se fâcher.

ADOLPHE.

Et puis, il est si rare de rencontrer dans cette ville une tournure distinguée, une physionomie parisienne ! car madame arrive de Paris, j'en suis sûr ; et moi j'adore tout ce qui vient de Paris.

MADAME DE GONDREVILLE, souriant.

Eh ! mon Dieu ! prenez garde ; il ne tiendrait qu'à moi de prendre cela pour une déclaration.

ADOLPHE.

Eh bien ! quand il serait vrai, vous êtes trop juste pour m'en faire un crime. Il est de ces rencontres, de ces fatalités, où il n'y a de la faute de personne.

MADAME DE GONDREVILLE.

Allons, nous voilà en conversation réglée.

ADOLPHE.

Et vous n'êtes pas plus coupable de me paraître charmante que je ne le suis, moi, de vous le dire.

MADAME DE GONDREVILLE.

Air du *Pot de fleurs*.

C'est effrayant, quelle flamme subite !

ADOLPHE.

Chez moi l'amour vient à grands pas.

MADAME DE GONDREVILLE.

Il doit alors partir encor plus vite.

ADOLPHE.

Non, vous ne me connaissez pas.
En trahisons le siècle abonde ;
Je l'avouerai, j'en suis honteux pour lui :
On n'est fidèle à personne aujourd'hui,
Moi je le suis à tout le monde.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; ÉLISE, en uniforme très-élégant.
(Adolphe est très-près de madame de Gondreville.)

ÉLISE, dans le fond.

Il me semble que je fais bien d'arriver.

MADAME DE GONDREVILLE, l'apercevant.

Eh ! venez donc, mon ami. (Le présentant à Adolphe.) C'est mon mari, Monsieur, que je vous

présente, et devant qui vous pouvez continuer la conversation.

ADOLPHE, à part, en détournant la tête.

Ah! il y a un mari; diable! (S'avançant pour saluer Élise.) Monsieur... (La regardant.) En croirai-je mes yeux?

ÉLISE, de même, bas à madame de Gondreville.
C'est lui, c'est Adolphe!

ADOLPHE, avec émotion.

J'avoue, Monsieur, que votre vue me cause une surprise... (Mettant la main sur son cœur.) Il y a peu de ressemblances aussi frappantes... une demoiselle charmante que j'ai eu le bonheur de rencontrer (deux fois seulement, il est vrai) chez madame de Lussan...

MADAME DE GONDREVILLE.

C'est sans doute mademoiselle Élise que vous voulez dire?

ADOLPHE.

Élise! vous la connaissez?

MADAME DE GONDREVILLE, faisant signe à Élise.
C'est la sœur de mon mari.

ÉLISE, hésitant.

Oui, Monsieur, c'est ma sœur.

ADOLPHE.

Votre sœur! il serait vrai! Ah! Madame, ah! Monsieur, combien j'ai d'excuses à vous faire! Vous êtes parents de madame de Lussan, femme respectable, qui daignait m'honorer d'une estime toute particulière; la société la plus aimable, la plus amusante; j'y allais presque tous les jours; et je serais trop heureux de pouvoir m'acquitter envers vous de tout ce que je lui dois. Quand vous êtes arrivé, je faisais à madame des offres de services... Mais ne puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler, et quel est le nom de votre mari?

MADAME DE GONDREVILLE.

M. de Gondreville.

ADOLPHE.

Comment! il serait possible! M. de Gondreville qui a servi en Allemagne?

MADAME DE GONDREVILLE.

Oui, Monsieur.

ADOLPHE.

Qui a eu dernièrement une affaire d'honneur, et qui a été exilé dans ses terres?

MADAME DE GONDREVILLE.

Oui, Monsieur.

ADOLPHE.

Enfin qui vient d'être rappelé à la cour, et nommé colonel.

MADAME DE GONDREVILLE.

Que dites-vous? mon mari rappelé à la cour, et nommé colonel?

ADOLPHE.

Comment! vous ne le saviez pas encore? (Donnant à Élise une poignée de main.) Colonel, que je sois le premier à vous faire mon compliment. Le courrier qui nous l'a annoncé hier nous avait bien dit que vous étiez loin de vous en douter. Aussi nous ne vous attendions que dans deux ou trois jours. Mais vous voilà, nous sommes trop heureux! Je cours répandre cette bonne nouvelle.

ÉLISE.

Comment! Monsieur, que signifie...

ADOLPHE.

Que votre régiment est ici, le 12^e de hussards en garnison à Joigny; un régiment superbe, toutes vieilles moustaches; car tout le monde n'a pas le même bonheur que vous, colonel; à peine entré dans la carrière, vous êtes déjà vieux par vos exploits.

ÉLISE.

Monsieur...

ADOLPHE.

On nous disait bien que notre colonel était un jeune homme.

Air de la Robe et les Bottes.

A dix-huit ans forteresse et redoute,
Tout lui eût dit, tout recevait ses loix;
Même on disait... madame nous écoute,
Et je tairai d'autres exploits.
Tant de jeunesse et tant de renommée
Ont droit pourtant de m'étonner ici.

MADAME DE GONDREVILLE.

Oui, j'en conviens, toute l'armée
Ne compte pas deux guerriers tels que lui.

ADOLPHE.

D'honneur, vous serez content: la ville est excellente, et le régiment y est très-bien vu. Tous les soirs notre musique fait danser les dames... je suis sûr que cela ne vous déplaira pas, parce qu'en garnison il faut bien... vous comprenez. Tous les matins de grandes manœuvres de cavalerie, qui font l'admiration de tous les bourgeois de Pont-sur-Yonne et de Villeneuve-la-Guyard; car on vient nous voir de dix lieues à la ronde... mais aujourd'hui nous allons nous distinguer, et je cours faire sonner le houte-selle.

ÉLISE.

Mais, Monsieur...

ADOLPHE.

Je comprends, vous n'avez pas vos chevaux; je serai trop heureux de vous offrir un des miens; j'ai un alean superbe, un peu vif, qui l'autre jour m'a jeté à terre; mais c'était une distraction, et en vous tenant en selle vous ne risquez rien.

ÉLISE.

Monsieur, je vous remercie infiniment; mais j'aurais un mot à dire à ma femme.

ADOLPHE, se retirant.

Comment donc, colonel!

ÉLISE, bas à madame de Gondreville.

Je te prévins que je ne veux pas rester plus longtemps colonel, et surtout d'un régiment comme celui-là; je n'ai pas envie de commander des manœuvres de cavalerie, et je ne puis cependant pas lui déclarer maintenant qu'il se suis.

MADAME DE GONDREVILLE.

Je t'en supplie, conserve encore le commandement; ce ne sera pas long, un quart d'heure tout au plus; je vais m'informer, et, à quelque prix que ce soit, retenez des chevaux... Je suis d'une joie, d'un ravissement! Mon mari colonel! il me tarde d'être partie pour aller lui annoncer les bonnes nouvelles que je viens d'apprendre.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ÉLISE, ADOLPHE.

ÉLISE, à part.

Eh bien! elle me laisse là en tête-à-tête.

ADOLPHE, à part.

Comment! c'est là le frère d'Élise! je ne trouverai jamais une plus belle occasion de me mettre bien avec la famille. On dit que le colonel est un peu mauvais sujet; il est impossible que nous ne finissions pas par nous entendre. (Haut.) Je vous fais compliment, commandant, vous avez là une femme charmante, et vous avez l'air de l'aimer passionnément.

ÉLISE.

Passionnément; non, vous ne me connaissez pas.

ADOLPHE, souriant.

Si vraiment... je comprends bien... (A part.) On avait raison; c'est un luron.

Air du *Ménage de garçon*.

Dans notre état jamais de gêne;
Tous les maris, partout ailleurs,
De l'hymen connaissent les chaînes;
Nous n'en avons que les douceurs.
En prenant femme, un militaire
A le double agrément, dit-on,
De n'être plus célibataire,
Et de vivre comme un garçon.

ÉLISE, étonnée.

Comment, Monsieur!

ADOLPHE.

Oui, cela n'empêche pas de rendre justice au mérite quand il se rencontre: chaque genre de beauté a le sien; moi je ne suis pas exclusif.

ÉLISE.

Oui, je vois que vous n'y mettez pas d'esprit de parti, que tout le monde a droit à vos hommages, et que monsieur devient aisément amoureux.

ADOLPHE.

Mais comme vous, colonel, peu et souvent: je crois que c'est le meilleur régime.

Air de la *Tancrède*.

(A part.)

Bien, bien! il est ravi!

J'espère

Lui plaire;

Oui, j'espère aujourd'hui

M'en faire un ami.

ÉLISE.

Quoi! chaque belle...

ADOLPHE.

A des droits à mes vœux;

Je suis près d'elle

Brûle des plus beaux feux.

ÉLISE.

A qui vous écoute

Vous le dites.

ADOLPHE.

Sans doute.

Vous le savez bien:

On le dit...

ÉLISE.

He bien?

ADOLPHE.

Et l'on n'en pense rien.

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Bon, bon! il est ravi:

J'espère

Lui plaire;

Oui, j'espère aujourd'hui

M'en faire un ami.

ÉLISE.

Oui, c'est indigne à lui:

Dieux! quel caractère!

Pour jamais aujourd'hui

Je renonce à lui.

ADOLPHE.

Lorsque je gagne,

Le jeu me plaît beaucoup,

Et le champagne

Est assez de mon goût.

Mais à bien boire

Je ne mets point ma gloire;

Si je bois

Parfois,

C'est à mes amours...

Et j'aime tous les jours.

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Bon, bon! il est ravi, etc.

ÉLISE.

Oui, c'est indigne à lui, etc.

Mais, dites-moi, Monsieur, si votre exemple devenait contagieux, si les femmes voulaient imiter cette légèreté dont vous faites gloire, et changer à leur tour?

ADOLPHE.

Ah! colonel, des femmes, c'est bien différent.

ÉLISE.

Ainsi, Monsieur, vous faites des lois pour vous seul.

ADOLPHE.

Je les fais pour vous comme pour moi ; qu'est-ce qu'il a donc le colonel ? Je vois que vous êtes fâché, parce que vous croyez que j'ai fait la cour à votre femme... Eh bien ! vous avez tort, et si j'osais, je vous ferais un aveu ; c'est que ça va me nuire dans votre esprit, et peut-être me faire perdre l'estime que vous avez déjà pour moi.

ÉLISE.

Rassurez-vous, Monsieur : mon opinion sur vous est fixée, et rien désormais ne pourrait m'en faire changer.

ADOLPHE.

Ma foi, alors je ne risque rien. Eh bien ! colonel, je vous avoue que je suis amoureux, amoureux à en perdre la tête ! Je sais ce que vous allez me dire, que cela ne convient pas à un militaire, que cela peut nuire à ses devoirs, à son avancement : ce n'est rien encore, et quand vous saurez quelle est la personne, vous vous fâcherez peut-être ; mais, voyez-vous, moi, il m'est impossible de rien cacher ; et puisqu'il faut vous le dire, celle que j'adore, c'est votre sœur.

ÉLISE.

Comment, Monsieur !

ADOLPHE.

Oh ! j'étais bien sûr que cela vous fâcherait.

ÉLISE.

Non, Monsieur, non, je ne me fâche pas ; je ne peux pas vous empêcher d'aimer ma sœur.

ADOLPHE.

Ah ! c'est tout ce que je vous demande.

ÉLISE.

Comment ! est-ce que vous croyez que de son côté...

ADOLPHE.

Élise ? du tout, au contraire, je suis sûr que je lui ai déplu ; je l'ai lu dans ses yeux, et j'en ai été enchanté. J'avais trop bonne opinion de son jugement et de sa raison pour croire qu'un étourdi pût lui plaire ; mais enfin un étourdi peut devenir un homme de mérite, et c'est en vous, colonel, que je mets tout mon espoir ; dites seulement à votre sœur de prendre patience, et d'attendre la première bataille : je ne lui en demande pas davantage.

Air de Prévaille et Tacconet.

En prononçant le nom d'Élise
Tous deux gaiement nous chargeons l'ennemi.
Il est battu, la ville est prise,
Et je suis blessé, Dieu merci !
Qu'une blessure rend aimable !
Quel intérêt je lui vais inspirer !
En bras de moins, je peux tout espérer !
Eh ! qui sait même un boulet favorable
Peut m'emporter, et me faire adorer.

ÉLISE, à part.

Allons, il a du bon, et l'on aurait eu tort de le

condamner sur les apparences. (Haut.) Monsieur Adolphe, je vous avais mal jugé, et pour m'en punir, je crois que je parlerai pour vous.

ADOLPHE, la serrant dans ses bras.

Ah ! mon colouel !

ÉLISE, s'éloignant.

Un instant, il n'est pas nécessaire...

ADOLPHE.

Vous n'aurez pas dans tout le régiment d'officier plus dévoué ; vous me verrez toujours à vos côtés, je ne vous quitte plus ni le jour ni... A propos, il faut que je vous mette au fait : on craignait au régiment que vous ne fussiez un peu sévère, un peu rigide, et pour votre arrivée (ça, colonel, c'est un conseil que je me permets de vous donner, et vous en ferez ce que vous voudrez), il me semble que si vous donniez un petit déjeuner à l'état-major, cela produirait le meilleur effet.

ÉLISE.

Mais je vous avoue...

ADOLPHE.

Vous êtes de mon avis ; j'en étais sûr. (Appelant.) Holà ! quelqu'un ! le garçon ! Soyez tranquille, je me mêlerai d'arranger tout cela.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, CADET.

ADOLPHE.

Un déjeuner pour vingt personnes ; tout ce qu'il y aura de plus délicat dans toute la ville de Joigny ; enfin qu'on n'épargne rien. (A Élise.) Vous sentez comme moi que quand on fait les choses... Vingt personnes, entends-tu, et le plus bel appartement.

CADET.

Soyez tranquille ; nous avons le salon de cent couverts ; en vous serrant un peu, il est impossible que vous n'y teniez pas à l'aise.

ÉLISE, tirant sa bourse.

Oui ; mais du train dont vous y allez, je ne sais pas même si j'ai là...

ADOLPHE, prenant la bourse et la jetant à Cadet.

C'est égal ; c'est un à-compte ; et si ce n'est pas assez, la parole du colonel suffit. (A Élise.) Ce que j'ai fait est dans vos intérêts. Je cours prévenir tout l'état-major, faire moi-même vos invitations, et dans un moment nous viendrons en corps vous présenter nos hommages.

Air du vaudeville des Gascons.

Ah ! quel plaisir ! dans un moment,

A table,

Quel désordre aimable !

Ah ! quel plaisir ! rien n'est charmant

Comme un repas de régiment.

Vous allez voir chacun des nôtres
Boire gaiement à ses exploits,
Et vous devez, d'après nos lois,
Boire trois fois plus que les autres.

ENSEMBLE.

ÉLISE.

Le beau plaisir! dans un moment,
A table,
Quel désordre aimable!
Pour une femme, il est charmant
De traiter tout un régiment.

ADOLPHE.

Ah! quel plaisir! dans un moment,
A table,
Quel désordre aimable!
Ah! quel plaisir! rien n'est charmant
Comme un repas de régiment!

(Il sort avec Cadet.)

SCÈNE XI.

ÉLISE, puis MADAME DE GONDREVILLE.

ÉLISE.

En vérité, je ne sais plus où j'en suis : c'est un feu, une vivacité ; à peine si l'on a le temps de se reconnaître.

MADAME DE GONDREVILLE.

Ah ! te voilà. Il vient d'arriver des chevaux ; ils étaient retenus pour un voyageur qui attend depuis une heure ; mais j'ai promis un louis au postillon, et il va atteler. Payons vite, et partons.

ÉLISE.

Payer, payer ; je n'ai plus d'argent.

MADAME DE GONDREVILLE.

Comment ! tu n'as plus d'argent ?

ÉLISE.

Eh ! mon Dieu, non ! puisque je donne à déjeuner à l'état-major de mon régiment, c'est-à-dire ton régiment, car je n'y tiens pas du tout.

MADAME DE GONDREVILLE.

Comment ! tu vas donner à déjeuner quand nous n'avons que ce qu'il nous faut pour faire notre route.

ÉLISE.

Mais ce n'est pas ma faute ; c'est M. Adolphe qui a commandé, qui a payé, avec notre bourse. Je ne sais comment cela s'est fait, mais il n'y a qu'un moyen, c'est de tout déclarer à l'aubergiste, de lui emprunter de l'argent, et de partir.

MADAME DE GONDREVILLE.

Y penses-tu ? cet homme qui ne nous connaît pas voudra-t-il nous croire sur parole ? d'ailleurs ce mystère, ce déguisement ! pour qui nous prendra-t-il ? Il vaut encore mieux se confier à M. Adolphe.

ÉLISE.

C'est impossible, après ce qui vient d'arriver.

Je ne te cache pas qu'il ne m'a parlé que de son amour, qu'il m'a fait une déclaration.

MADAME DE GONDREVILLE.

Eh bien ! il m'en a fait une aussi.

ÉLISE.

Oui ; mais moi, c'est bien différent, je ne me suis pas fâchée, j'ai même promis de le servir. Il le fallait bien sous ce maudit habit ? Juge donc un peu quelle situation était la mienne.

AIR de Turenne.

Il me vantait mes charmes à moi-même,
Et je ne pouvais pas rougir ;
Il me disait : C'est Elise que j'aime,
Et j'écoutais pour ne pas nous trahir.
Il m'engageait enfin à lui promettre
D'aimer aussi, j'ai dû m'y résigner.

MADAME DE GONDREVILLE.

Voyez pourtant où peut mener
La crainte de se compromettre !

Eh ! mon Dieu ! quel est ce bruit ?

ÉLISE.

Ce sont mes invitations qui arrivent. Aide-moi au moins à faire les honneurs. Une femme de colonel ! Tu es bien heureuse toi, tu es dans ton rôle.

MADAME DE GONDREVILLE.

Mais, regarde donc toi-même comme je suis!... en habit de voyage.

ÉLISE.

Bah ! ce ne sera rien, en arrangeant un peu tes cheveux.

MADAME DE GONDREVILLE.

Et toi, ton épaulette qui n'est seulement point passée.

ÉLISE.

Ah ! c'est que je n'ai jamais pu en venir à bout. Dépêche-toi donc. {Élise arrange les cheveux de madame de Gondreville pendant que celle-ci rattache son épaulette.}

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; ADOLPHE, ET TROIS OFFICIERS
dans le fond et s'arrêtant.

ÉLISE, les apercevant.

Ah ! mon Dieu !

ADOLPHE ET LES TROIS OFFICIERS, dans le fond.

AIR : *Bravos les chaleurs de l'été.*

Honneur (bis) au jeune colonel
Qui doit un jour nous mener à la gloire !
Tous d'un accord sincère et fraternel,
Nous lui jurons dévouement éternel.

ÉLISE, à madame de Gondreville.

Que leur dire ?

MADAME DE GONDREVILLE.

Tout ce qui te viendra à la tête.

ÉLISE continue l'air.

Je suis sensible, enfants de la victoire,
A ces transports, à ces vœux éclatants;
Ils resteront gravés dans ma mémoire :
De pareils jours on se souvient longtemps.

CHOEUR.

Honneur, honneur, etc.

ADOLPHE.

Mon colonel, nos camarades vous attendent dans la salle à côté ; mais ces messieurs avaient à vous parler d'affaires importantes qu'on allait expédier, et puisque vous voilà arrivé...

(Le quartier-maître s'avance et salue le colonel en portant la main à son shako; Élise va pour lui rendre son salut, madame Gondreville l'arrête.)

ÉLISE, bas à madame de Gondreville.

Quel est ce monsieur-là ?

MADAME DE GONDREVILLE.

C'est le quartier-maître !

ÉLISE.

Ah ! c'est... (Au quartier-maître qui lui présente un papier.) Qu'est-ce que c'est que cela ?

LE QUARTIER-MAÎTRE.

Mon colonel, ce sont les comptes du régiment.

ÉLISE, bas à madame de Gondreville.

Qu'est-ce qu'il faut dire ?

MADAME DE GONDREVILLE, de même.

Dis que c'est bien !

ÉLISE.

C'est bon ! je verrai, nous examinerons ensemble. (Donnant le papier à madame de Gondreville.) Tiens, mets cela dans ton sac.

LE QUARTIER-MAÎTRE.

Nous venons de voir deux soldats du régiment qui se battaient !

ÉLISE, vivement.

Ah ! mon Dieu ! quelqu'un serait-il blessé ?

LE QUARTIER-MAÎTRE, froidement.

Je ne le crois pas ; mais je les ai toujours fait arrêter.

ÉLISE.

Vous avez très-bien fait. Je ne veux pas qu'on se batte du tout, entendez-vous ; qu'est-ce que c'est donc que cela ?

ADOLPHE.

C'est à juste titre qu'on nous avait vanté la sagesse du colonel. A son arrivée au régiment, son premier soin est de proscrire cette coutume insensée...

ÉLISE.

Oui, c'est très-vilain : et puis on peut se faire mal.

LE QUARTIER-MAÎTRE.

Vous ordonnez donc alors qu'ils soient sévèrement punis ?

ÉLISE.

Du tout. Je veux qu'on ne punisse personne,

qu'on leur pardonne, et que cela ne leur arrive plus.

MADAME DE GONDREVILLE, bas à Élise.

Mais, prends donc garde, tu es trop bonne.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, CADET.

CADET.

Ces messieurs sont servis !

ADOLPHE.

Voilà la meilleure nouvelle ! (A madame de Gondreville.) Nous n'osons espérer que madame veuille bien être des nôtres ?

ÉLISE.

Pourquoi donc ? je ne veux pas qu'Hortense me quitte. (Bas.) Ne va pas m'abandonner, au moins !

ADOLPHE, à part.

Allons, décidément il est jaloux. (Haut.) C'est que quelquefois les déjeuners d'officiers sont un peu gais. (Bas à Élise.) Vous savez... de ces choses qu'une femme ne peut guère entendre.

ÉLISE, à part.

Ah ! mon Dieu !

ADOLPHE.

Mais c'est égal. N'oubliez pas, mon commandant, que c'est à vous de porter tous les toasts, et de nous faire raison. (Aux autres officiers.) Parbleu, je veux griser le colonel !

AIR de *Jocande* (arrangé en contredanse).

Allons, Messieurs, mettons-nous à table ;

Le déjeuner nous attend ;

Allons à ce banquet amable,

Fêter notre commandant.

Oui, morbleu ! du nom militaire

Nous soutiendrons le dorum,

Et gaiement nous allons, j'espère,

Sabler le champagne et le ruin.

MADAME DE GONDREVILLE, à part.

Ah ! c'est fait de nous, je le jure.

ÉLISE, de même.

Moi qui ne bois que de l'eau pure !

ADOLPHE.

Je le plare entre deux flacons ;

Et du colonel je réponds.

CHOEUR.

Allons, Messieurs, mettons-nous, etc.

(Adolphe offre la main à madame de Gondreville. Élise tend la main comme pour accepter celle d'un cavalier. Ils entrent tous dans l'appartement à droite.)

SCÈNE XIV.

CADET, seul.

Vont-ils s'en donner, vont-ils s'en donner !... C'est singulier ! ce colonel me fait l'effet d'un lu-

ron manqué; ça m'a l'air d'un militaire comme moi; encore je suis bien sûr que si j'étais à la tête de son régiment, j'aurais une autre tournure. Je me vois, moi, sur un cheval de bataille; st', st', st', car j'ai toujours aimé la cavalerie. (Ayant l'air de faire caracoler un cheval.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; GONDREVILLE, tenant une lettre à la main.

CADET, s'arrêtant.

Ah! mon Dieu! voilà de l'infanterie. C'est ce monsieur qui depuis une heure avait demandé des chevaux. Monsieur, on vous a remis ce paquet que vous aviez demandé, adressé à M. Leblanc, poste restante. Il était arrivé d'hier au soir. C'est moi qui avais fait une bêtise.

GONDREVILLE, lisant toujours.

C'est bien, il n'y a pas grand mal.

CADET.

Quant aux chevaux, vous n'en aurez pas encore.

GONDREVILLE, froidement.

C'est bon.

CADET.

Mais en revanche, vous ne risquez rien d'attendre, parce qu'on vient de prendre ceux qui vous étaient destinés.

GONDREVILLE.

Ça m'est égal.

CADET.

Eh bien! avec celui-là il n'y a pas d'agrément; il est toujours content. Vous ne vous mettez donc pas en colère, Monsieur, vous, cependant, qui étiez si pressé?

GONDREVILLE.

Je ne le suis plus. Je reste. (A part, et montrant la lettre qu'il tient.) Je ne m'attendais pas à un pareil bonheur. Moi, rappelé! nommé colonel au 12^e de hussards! ma foi, voilà mon voyage fini; et maintenant je n'irai plus à Paris que pour remercier. (A Cadet.) Fais-moi donner à déjeuner; je me sens en état d'y faire honneur.

CADET.

Dame! Monsieur, pour le moment, c'est difficile.

GONDREVILLE.

Ah ça! je vois que mon jeune capitaine avait raison: il n'y a donc rien ici?

CADET.

Au contraire, Monsieur; c'est parce qu'il y a trop. Tout l'état-major du 12^e de hussards est là à déjeuner dans la salle à côté; ils célèbrent l'arrivée de leur nouveau colonel.

GONDREVILLE, à part.

Comment donc! c'est très-aimable à eux, et je vois que mes jeunes officiers sont charmants: mais c'est à moi de les traiter, et je ne souffrirai pas... (A Cadet.) Dis-moi, qui est-ce qui paye le déjeuner?

CADET.

Eh bien! c'est le nouveau colonel, M. de Gondreville; et un fameux déjeuner!

GONDREVILLE.

Comment dis-tu? M. de Gondreville!

CADET.

Oui, il est là avec les officiers de son régiment et puis sa femme; une petite femme charmante, des yeux bleus; et ils ont l'air de s'aimer?... Il ne l'appelait que sa chère Hortense!

GONDREVILLE.

Hortense!

CADET.

Et ils arrivent ensemble de Paris, tête à tête dans une chaise de poste. C'est-à-dire gentil?

GONDREVILLE.

Morbleu! [se reprenant.] Allons, contraignons-nous! Il faut éclaircir ce mystère! (A Cadet.) Va-t'en, et laisse-moi.

CADET.

Qu'est-ce qu'il lui prend donc? Tenez, voilà le colonel lui-même qui sort de la salle à manger. (Il sort.)

SCÈNE XVI.

GONDREVILLE, se tenant un peu à l'écart et examinant ÉLISE, ÉLISE, l'air un peu étourdi et portant la main à son front.

ÉLISE.

Ah! je suis tout étourdie. Ils diront ce qu'ils voudront, je suis sortie de table; un bruit, un tapage! Ah! que c'est mauvais du rum: ils m'en ont pourtant fait prendre presque un demi-verre; et monsieur Adolphe, qui voulait toujours boire avec moi à la santé de ma sœur, tandis que les autres buvaient à la santé de ma femme! Et le régiment qui est rangé en bataille et qu'il va falloir passer en revue après le déjeuner. Mon Dieu! comment sortir de là? les officiers, le régiment, si je pouvais mettre tout ce monde-là aux arrêts et m'en aller!

GONDREVILLE, la salueant.

Monsieur, n'êtes-vous pas le colonel du douzième régiment de hussards?

ÉLISE.

Oui, Monsieur; on le dit.

GONDREVILLE.

M. de Gondreville?

ÉLISE.

Oui, Monsieur.

GONDREVILLE.

Et vous êtes ici avec madame de Gondreville, avant son mariage mademoiselle Hortense de Lussan ?

ÉLISE.

Sans doute, ma meilleure amie... et ma femme. Est-ce que vous la connaissez ?

GONDREVILLE, froidement.

Oui, beaucoup.

ÉLISE.

Oh ! que c'est heureux ! voilà au moins quelqu'un de raisonnable, et avec qui l'on peut s'entendre.

GONDREVILLE.

Le rôle que vous jouez ici doit vous faire comprendre ce que je viens vous demander. Monsieur peut choisir de l'épée ou du pistolet.

ÉLISE.

Comment ! le pistolet ?

GONDREVILLE.

Je vois que monsieur préfère le sabre. Eh bien ! va pour le sabre. Au fait, c'est notre arme.

ÉLISE.

Ah çà ! Monsieur, que signifie ?...

GONDREVILLE.

Oh ! point de bruit, point d'explication, je n'aime pas le scandale : dans dix minutes je suis à vous. Je ne connais ici personne, et vous ferez bien de prendre un second.

AIR : *Époux imprudent ! fils rebelle !*

Sans adieu ! l'honneur vous appelle ;

Un colonel doit en suivre la loi.

Au rendez-vous soyez fidèle :

Vous m'y verrez, et mon sabre avec moi.

ÉLISE.

Ah ! rien n'égale mon effroi !

GONDREVILLE.

Oui, ses atteintes sont certaines :

Ce fer a su venger jadis

Les injures de mon pays ;

Il saura bien venger les miennes !

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

ÉLISE, seul.

Ah çà ! qu'est-ce qu'ils ont donc tous ? c'est un sort attaché à cet uniforme ! Un duel à présent. Avec ça, ce grand monsieur n'est pas de mon régiment. Je ne peux pas le faire mettre aux arrêts. Ah ! c'est fini ! je suis tout à fait dégoûté de son service.

SCÈNE XVIII.

ÉLISE ; ADOLPHE, la serviette à la main.

ADOLPHE.

Dites-moi donc, colonel, pourquoi nous avez-vous si brusquement quittés ?

ÉLISE.

Ah ! c'est vous, monsieur Adolphe ; imaginez-vous qu'un monsieur que je ne connais pas vient de me chercher querelle...

ADOLPHE, se frottant les mains.

A merveille ! j'avais idée que la journée serait bonne. Et que vous a-t-il dit ?

ÉLISE.

Je ne sais ; il m'a parlé d'Hortense, de duel, de second...

ADOLPHE, vivement.

De second ! Je suis le plus heureux des hommes !

ÉLISE.

Eh bien ! qu'a-t-il donc ? Le voilà enchanté à présent.

ADOLPHE, avec joie.

Il vous faut un second : c'est moi, moi qui vous en servirai. Concevez-vous toute ma joie ? me battre pour le frère de celle que j'aime ! Songez-y donc, colonel, j'acquies des droits à son estime, à sa reconnaissance, peut-être même à son amour !

AIR de M. Blanchard.

Ah ! cette idée et m'anime et m'enchanté ;

De cet instant je bénis la douceur

Et le moyen que le sort me présente

Pour mériter la main de votre sœur.

Fier desormais d'une cause si belle,

Je peux braver tous les coups du destin :

Ou l'épouser, ou bien mourir pour elle ;

Des deux côtés mon bonheur est certain.

ÉLISE, à part.

Ah ! mon Dieu ! le pauvre jeune homme ! (Haut.) Et moi, Monsieur, je ne veux pas que vous vous battiez ; je ne veux pas que vous soyez tué. Adolphe, je vous en prie, ne me faites pas ce chagrin-là ; et s'il est vrai, Monsieur, que vous m'aimez, vous ne vous hâterez pas, n'est-il pas vrai ? Mais voyez un peu quelle idée ! exposer sa vie sans raison.

ADOLPHE.

Sans raison ! et où trouverai-je jamais une plus belle occasion ? Allons, partons. Quelle est l'heure et le lieu du combat ? quelles sont vos armes ?

ÉLISE.

Que sais-je ! je crois qu'il a parlé de sabre.

ADOLPHE, courant à la boîte qui est restée sur la table.

Prenez plutôt le pistolet, j'en ai d'excellents, double détente ; tenez, colonel, si vous voulez essayer. (Les lui présentant par le canon.)

ÉLISE, effrayé.

Ah ! mon Dieu ! non, non ; éloignez-vous ; je n'aime pas cela.

ADOLPHE.

Qu'est-ce qu'il a donc, le colonel ? il est d'une prudence. Parbleu ! ne craignez rien, ils ne sont

pas chargés. (Il en tire un, le coup part.) Ils l'étaient, mais c'est égal.

ÉLISE, tombant dans un fauteuil.

Ah!

ADOLPHE.

Eh bien ! le colonel qui se trouve mal... Au secours ! au secours ! (Tirant l'autre pistolet en l'air, comme pour appeler.) Arrivez donc !

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE GONDREVILLE,
TOUS LES OFFICIERS, CADET.

MADAME DE GONDREVILLE.

Qu'y a-t-il donc ?

ADOLPHE.

J'en suis encore tout étonné ; c'est le colonel qui vient de s'évanouir.

MADAME DE GONDREVILLE.

Grands dieux ! si j'avais seulement mon flacon, ou le sien. (A Cadet.) Un grand carton sur mon secrétaire... Ce ne sera rien, en lui faisant respirer des sels.

ADOLPHE, faisant le geste d'ouvrir le dolman du colonel.

Ou plutôt en donnant un peu d'air ! (Cadet entre dans l'appartement à droite, et rapporte un carton ; madame de Gondreville jette de côté des dentelles et des fichus pour prendre le flacon.)

MADAME DE GONDREVILLE.

La connaissance lui revient. Eh bien ! comment te trouves-tu ? (Dans ce moment M. de Gondreville sort de son appartement, son sabre sous le bras ; il s'arrête en voyant tout le monde groupé autour d'Élise.)

ÉLISE.

Beaucoup mieux ! je l'assure que ce ne sera rien ; c'est monsieur Adolphe qui m'a fait une frayeur... (Apercevant les ajustements qui sont par terre.) Ah ! mon Dieu ! mes blondes, mon petit cachemire !

GONDREVILLE.

Le cachemire du colonel !

MADAME DE GONDREVILLE, l'apercevant.

Ciel ! mon mari !

TOUTS.

Son mari !

MADAME DE GONDREVILLE.

Élise, ma chère Élise, nous sommes sauvées, c'est mon mari !

GONDREVILLE.

Comment ! ce serait Élise de Lussan, dont tu me parlais dans toutes tes lettres ?

ADOLPHE.

Mademoiselle de Lussan ! Ah ! malheureux, n'ai-je fait ? moi qui voulais conquérir son estime, je commence par griser celle que j'aime,

par la faire battre. Ah ! Mademoiselle, je suis indigne de pardon ; mais si vous saviez dans quelle intention !

(Pendant la tirade précédente madame de Gondreville a eu l'air d'expliquer à voix basse à son mari ce qui vient d'arriver.)

GONDREVILLE, à Élise.

AIR de la *Sentinelle*.

Je l'avouerai, d'un guerrier tel que vous
C'est à regret que je prive l'armée :
Pour d'autres soins, pour des succès plus doux,
Songez-y bien, l'amour vous a formée.
Ce fer qui pèse à votre bras,
Pour vaincre est moins sûr que vos charmes,
Quittez l'appareil des combats ;
Qu'avez-vous besoin de soldats ?
Tout le monde vous rend les armes.

CADET.

A propos de cela, j'oubliais la carte. Il se trouve que mademoiselle redoit...

ADOLPHE.

Allons : encore ! Tais-toi donc.

CADET.

Je vous dis qu'elle redoit huit louis !

GONDREVILLE.

Je me charge de la dette de ces dames, et prie ces messieurs de vouloir bien accepter, pour ce soir, le dîner que leur offre leur véritable colonel.

ADOLPHE.

Ah ! mon colonel. (A madame de Gondreville.) Ah ! Madame, si vous ne parlez pas en ma faveur, je suis un homme perdu. (A Élise.) Serai-je aujourd'hui le seul malheureux ?

ÉLISE.

Quoi ! Monsieur, vous osez encore, après la conversation que nous avons eue...

ADOLPHE.

Je m'étais fait mauvais sujet pour vous plaire. (Montrant M. de Gondreville.) Je croyais parler à monsieur. (Se reprenant.) Mais la vérité pure...

ÉLISE.

Est que vous êtes querelleur, mauvaise tête, que vous aimez le vin, les dames.

ADOLPHE.

Ça, ce n'est pas ma faute, c'est celle de l'habit ; et vous l'avez bien vu par vous-même : il n'y a pas une demi-heure que vous le portez, et vous avez déjà sur la conscience du champagne, un duel, et des dettes ?

ÉLISE.

Le fait est que j'aurais mauvaise grâce à me montrer trop sévère. (A Gondreville.) Colonel, j'abdique, (A Adolphe.) et si malgré la perte de mon rang...

ADOLPHE.

Vous conserverez toujours sur moi le même empire. Soumis à la discipline conjugale, on ne

ne verra jamais passer sous d'autres drapeaux,
et vous serez toujours ma femme, mon guide et
mon colonel.

VAUDEVILLE.

Air nouveau.

GONDREVILLE, à ses officiers

Ne craignez point l'austerité sauvage
D'un commandant qui fuit les doux loisirs ;
Mêmes dangers seront notre partage,
Partageons les mêmes plaisirs.
Contre l'état si l'ennemi conspire,
Les fatigues auront leur tour ;
En attendant, aimer, chanter et rire,
Voilà, Messieurs, l'ordre du jour.

MADAME DE GONDREVILLE.

Lorsqu'un amant qui porte l'épaulette
A la beauté se voit uni,
Telle est la consigne secrète,
De madame et de son mari.

Lui, dans les camps, où l'honneur le réclame,
Doit commander; mais en retour,
Dans son ménage, c'est madame
Qui doit donner l'ordre du jour.

ADOLPHE.

Dans les périls déployer sa vaillance,
Dans le succès sa générosité ;
Dans le malheur conserver sa constance,
Et dans tous les temps sa gaieté :
Fuir l'amour pour aller combattre,
Des combats voler à l'amour,
C'était l'usage au temps de Henri-Quatre,
Et c'est encor l'ordre du jour.

ÉLISE, au public.

Pour solliciter l'indulgence,
De nos auteurs je suis le député ;
Ils comptent sur mon éloquence,
Je compte sur votre bonté :
Mais si notre attente est frivole,
Si la critique, orateur à son tour,
Veut contre nous demander la parole,
Nous demandons l'ordre du jour.







L'INTÉRIEUR DE L'ÉTUDE,

OU

LE PROCUREUR ET L'AVOUÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,
le 1^{er} février 1821.

En Société avec M. Dupin.



Personnages.

JOLIVET, ancien procureur.
DERVILLE, jeune avoué.
FRANVAL, garçon, riche négociant.
DUBELAIR, maître clerc de Derville.



AUGUSTE, deuxième clerc.
VICTOR, troisième clerc.
PIEDLEGER, dernier clerc de l'étude.
ROSE, domestique de Derville.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente une étude d'avoué : plusieurs tables dans le fond ; à gauche, sur le devant, le bureau du maître clerc, en acajou ; à droite, un poêle d'une forme élégante. Au fond, deux corps de bibliothèque en acajou, contenant des dossiers. A gauche, sur le second plan, une porte qui conduit au cabinet de Derville ; à droite, en face, une porte donnant sur l'antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, un balai et un plumeau à la main.

La... je n'ai plus que l'étude à nettoyer ; mais il n'est encore que huit heures, et d'ici à ce que ces messieurs arrivent, j'ai encore du temps devant moi. (S'appuyant sur son balai.) Faut avouer qu'à présent c'est agréable d'être domestique : d'abord on est son maître, tandis que dans les anciennes études, à ce que me disait ma tante Madeline, ça allait bien mal.

AIR : *A soi-xante ans.*

Mais à présent, ça va bien mieux, j'espère ;
C'est tous les jours bal ou festin.
Monsieur s'amuse la nuit entière,
Et rentre souvent à cinq heures du matin ;
Les valets ont, dans c'te demeure,
Ben plus d'profits qu'i n'en avaient
D'puis qu'les avoués se couch'nt à l'heure
Où les procureurs se levaient.

Et M. Derville, v'là un maître agréable... Hier, par exemple, il est rentré en milieu de la nuit ; et je suis bien sûre qu'à présent... (L'apercevant.) Ah bien ! le voilà déjà sur pied !

SCÈNE II.

ROSE ; DERVILLE, en robe de chambre et des papiers à la main.

DERVILLE.

Bonjour, Rose, tu es matinale, à ce que je vois.

ROSE.

C'est plutôt vous, Monsieur.

DERVILLE.

Où ; voilà une heure que je travaille.

ROSE.

Et pourtant vous êtes rentré si tard !

DERVILLE.

Raison de plus ; la nuit est à moi, et je peux l'employer comme je veux ; mais le jour est à mes clients.

ROSE.

Avec ce train de vie-là, vous vous tuerez.

DERVILLE.

Laisse donc ; deux heures de sommeil, c'est tout ce qu'il me faut.

Air de *Marianne*.

Quand les affaires me demandent,
Des le matin j'ai l'œil ouvert :
Le soir, tous les plaisirs m'attendent :
Le festin, le bal, le concert,
Un jeu d'enfer,
Où chacun perd,
L'humble employé comme le duc et pair.
Dans le salon,
C'est le bon tour,
L'on voit de tout.

ROSE.

Même plus d'un fripon !

DERVILLE.

Quelques plaideurs, d'humeur moins franche,
Qu'on a rançonnés tout le jour,
Et qui s'efforcent à leur tour
De prendre leur revanche.

Mais ça n'est égal, moi, je gagne toujours.

ROSE.

Il est de fait que vous êtes heureux.

DERVILLE.

Encore avant-hier, j'ai passé treize fois de suite
à l'écarté ; c'est cinq cents francs, je crois, que
j'ai mis dans ma poche.

ROSE.

Cinq cents francs ! savez-vous, Monsieur, que
ça augmente joliment les profits de l'étude ?

DERVILLE.

Je crois bien... A propos de cela, quand tu
auras fini ton ouvrage, tu porteras ces vingt-cinq
louis à Belval, mon confrère. (Il lui donne un rouleau.)
Tu lui diras que c'est d'hier au soir ; il saura ce
que c'est.

ROSE.

Comment, Monsieur, vous auriez...

DERVILLE.

Oui, une mauvaise veine... On peut bien une
fois par hasard... Et puis, quoique avoué, on ne
peut pas toujours prendre.

ROSE.

J'entends : il faut rendre.

DERVILLE.

Ah ! mon Dieu, oui ; le chapitre des restitutions
est le plus difficile. Ah ! attends, encore autre
chose. Nous avons ce soir un petit bal ; mon maître
clerc a envoyé les invitations ; mais tu porteras
toi-même celle-ci. Quoiqu'elle soit adressée à
madame de Vermeuil, tu tâcheras de la remettre
à mademoiselle Elise, sa jolie nièce.

Air : *Ma belle est la belle des belles*.

C'est pour elle, il faut qu'on lui donne ;
Surtout ne va pas l'oublier.

ROSE.

J'entends... Parlant à sa personne,
Comme dit quelquefois votre laussier.
Souvent, quand il porte un' requête,
Vous savez comme il s'en vient le soir ;
Il faut que monsieur me présente
Que j'aurai rien à recevoir.

DERVILLE.

Et si par hasard elle voulait faire une réponse
par écrit, vois-tu, Rose, tu attendrais.

ROSE.

Oui, Monsieur, je comprends. Et il se pourrait
bien que le bal fût donné à cause de cette seule
invitation-là. Mais est-ce que vous ne comptez pas
en parler à M. Jolivet, votre ancien...

DERVILLE.

Oui, tu as raison. Il est arrivé depuis quelques
jours de la campagne : je lui ai donné un logement
dans la maison, et il serait malhonnête de l'ou-
blier. D'ailleurs, j'ai des ménagements à garder
avec lui. *Primo* : je lui dois ma charge, qui n'est
pas encore payée, il s'en faut ; ensuite, c'est le
subrogé tuteur d'Elise, et il a une influence... Je
vais monter l'inviter.

ROSE.

Ce n'est pas la peine. J'entends gronder dans
l'antichambre : ce doit être lui.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, JOLIVET.

JOLIVET.

La belle maison, et le bel exemple ! Personne
dans l'étude ! Morbleu ! si j'étais là, je commen-
cerais par renvoyer tous mes clercs.

DERVILLE.

Ce ne serait pas le moyen de les faire venir.
Allons, Rose dépêche-toi d'achever ton ouvrage,
et fais toutes mes commissions. Eh bien ! tu t'en
vas, et tu n'as seulement pas nui de bois dans le
poêle. Tu veux donc que ces jeunes gens se mor-
fondent ?

ROSE.

Monsieur, il y a trois hûches.

DERVILLE.

Eh bien ! mets-en six, et qu'ils aient chaud.

JOLIVET, indigné.

Six hûches au mois de novembre !

DERVILLE.

Et puis je voulais te recommander aussi...
Tâche donc que le dîner soit un peu mieux... là...
un plat de plus, quelque friandise, quelque chose
qui relève l'appétit.

(Rose sort.)

JOLIVET, se levant.

Ventrebleu ! je vous admire ; mettez tout au
pillage ; redoublez vos folles profusions !

DERVILLE.

C'est-à-dire qu'il faut que mes clercs ne man-
gent pas.

JOLIVET.

Oui, Monsieur, ça n'en serait que mieux. Mais

enfin, puisqu'on ne peut pas les en empêcher, où est la nécessité de leur donner de l'appétit ? Des clercs de procureur en ont toujours assez, Monsieur ; ce sont les vampires d'une étude !

AIR de l'Écu de six francs.

A chaque instant ils imaginent
Quelques moyens pour nous gruger ;
Ce n'est pas pour manger qu'ils dinent,
Mais c'est pour nous faire enrager.
Or, dans cette guerre intestine,
De se défendre il est permis,
Et nos clercs sont des ennemis
Qu'on ne réduit que par famine.

Aussi je ne sustentais les miens qu'à mon corps défendant : le bouilli et la soupe, la soupe et le bouilli ; et les jours de fête, du persil autour : je ne sortais pas de là. Six bûches dans un poêle ! Apprenez, Monsieur, que dans mon étude il n'y avait pas de poêle, il n'y avait pas de bûches : on soufflait dans ses doigts, ou l'on était obligé d'écrire pour s'échauffer ; c'était tout profit pour la maison.

DERVILLE.

Et que gagniez-vous à ces belles économies ? D'être bafoués, montrés au doigt ; car de votre temps, c'était à qui s'égayerait sur le compte des procureurs.

JOLIVET.

Vous allez voir, Monsieur, qu'on respecte les avoués.

DERVILLE.

Mais oui ; un peu plus.

JOLIVET.

Et pourquoi donc ? Est-ce parce qu'ils ont des fraes à l'anglaise et des holivars, et qu'on ne sait jamais à leur costume s'ils vont au bal ou au Palais ? Et surtout nous ne courions pas les affaires en cabriolet.

DERVILLE.

Où est le mal ? cela va plus vite ; et pourvu que les clients n'en souffrent pas, pourvu qu'ils ne soient pas rançonnés comme de votre temps...

JOLIVET.

Je les rançonnais, c'est vrai ; mais je ne les élaboussais pas. Et à tout prendre, il vaut encore mieux écorcher les clients que de les écraser.

DERVILLE.

Ma foi, je n'en sais rien ; au moins nous criions *gare*.

JOLIVET.

Est-ce ainsi que vous acquitterez vos dettes ? car enfin votre charge n'est pas encore payée : vous me devez cent mille francs.

DERVILLE.

Ne m'avez-vous pas donné trois ans pour cela ?

JOLIVET.

C'est le tort que j'ai en. On a beau vendre les

charges horriblement cher, c'est égal ; si se trouve toujours des jeunes gens qui vous les achètent sans avoir un sou vaillant.

DERVILLE.

Qu'importe, Monsieur ? je puis m'établir : je suis garçon...

JOLIVET.

Est-ce que sans cela je vous aurais vendu ? Mais alors dépêchez-vous de vous marier, de faire un bon mariage.

DERVILLE.

Eh bien ! Monsieur, il ne tient qu'à vous. J'aime une jeune personne charmante : vous pouvez me la faire épouser.

JOLIVET.

Comment donc, mon garçon ? avec plaisir

DERVILLE.

C'est Élise de Franval, qui est presque votre pupille.

JOLIVET.

Du tout, du tout ; cela ne vous convient pas.

DERVILLE.

Eh quoi ! n'a-t-elle pas tout réuni ? les grâces, la bonté, la douceur...

JOLIVET.

Oui ; mais elle n'a que soixante mille francs ; et dans votre position, mon cher, il vous faut une femme de cinquante mille écus : je ne vous laisserai pas marier à moins.

AIR. *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Soyez cpris, je le permets,
De quelque riche mariée.

DERVILLE.

Si la future a peu d'attraits...

JOLIVET.

Elle en aura, je m'y connais,
Si votre charge est bien payée.

DERVILLE.

Si son caractère est méchant...

JOLIVET.

Ah ! e est le mari qui s'en charge ;
Épousez, nous aurons l'argent.

DERVILLE, parlant.

Eh bien ! et moi...

JOLIVET.

Vous aurez (*bis*) la femme et la charge.

DERVILLE.

Cependant, quand vous prétendez qu'Élise n'a que soixante mille francs...

JOLIVET.

Oui, Monsieur : je puis vous donner les renseignements les plus exacts. Son père, qui était un de mes clients, est décédé le 6 mai 1814 : le dit jour, apposition de scellés ; le 14 du même mois, ouverture du testament, par lequel il nomme tuteur de la jeune personne, mineure, M. Isidore Franval, son oncle paternel.

DERVILLE.

Et quel est ce Franval ?

JOLIVET.

Ledit Franval, négociant à Hambourg, déclara, par une lettre du 2 juin, qu'il acceptait avec plaisir la tutelle de sa nièce; mais son commerce ne lui permettant pas de quitter sa résidence, c'est moi, le subrogé tuteur, qui, depuis six ans, ai liquidé et administré tous les biens de sa succession. Ainsi, je crois que je m'entends un peu en affaires; et quand je dis qu'elle a soixante mille francs, c'est tout au plus si ça va là.

DERVILLE.

Eh bien! qu'importe? soixante mille francs, c'est assez pour payer une partie de ma charge; avec le temps nous acquitterons le reste. Vous pouvez attendre, vous qui êtes riche.

JOLIVET.

Je suis riche! jusqu'à un certain point: je n'ai pour tout bien que ma charge, que vous me devez.

DERVILLE.

Et ce petit domaine que vous avez acheté dernièrement: le domaine de Villiers, une affaire superbe! disiez-vous.

JOLIVET.

Mon ami, c'est une horreur! j'ai été trompé.

DERVILLE.

Bah! un vieux procureur comme vous!

JOLIVET.

Les plus fins y sont pris. L'affaire était si avantageuse que je ne l'ai pas examinée. Celui qui m'a vendu était bien le possesseur, mais possesseur temporaire: vu que le comte Durfort, qui en était le propriétaire, est disparu depuis vingt-neuf ans, et qu'on ignore ce qu'il est devenu. Je sais bien qu'il ne faut plus qu'un an pour qu'il y ait prescription, et alors je ne risquerai plus rien; mais si d'ici là le véritable comte Durfort ou ses héritiers s'avaient de revenir, ça ferait un fameux procès.

DERVILLE.

Ah, que c'est heureux! vous me le donneriez.

JOLIVET.

Du tout: je l'exploiterais moi-même.

DERVILLE.

Vous auriez tort; vous savez bien que les procureurs prennent encore plus cher que les avoués, si c'est possible. Adieu, je vous quitte: j'ai quelques affaires très-pressées, et il faut que j'aille au Palais. J'espère que vous ne me tiendrez pas rancune, et qu'aujourd'hui vous me ferez le plaisir de venir passer la soirée chez moi.

SCÈNE IV.

JOLIVET, seul.

C'est ça! me soirée! une fête! et sa charge n'est pas payée! O dissipation! dissipation! et quel faste! quel scandale! Je vous demande si on ne se croirait pas ici dans un boudoir, plutôt que dans une étude? Jusqu'au bureau du maître clerc qui est en acajou! et un feu d'enfer: le poêle en est rouge! (Se chauffant.) Par exemple, je ne suis pas fâché de cela: parce qu'il fume chez moi, ce qui est cause que je ne fais jamais de feu. (Regardant sur le poêle.) Qu'est-ce que je vois là? il donne aussi dans le luxe des journaux! passe pour les *Petites Affiches*, c'est utile; mais fournir ainsi à ses clercs des sujets d'amusement... (Regardant le titre du journal.) Allons, allons, c'est la *Quotidienne*; le mal n'est pas si grand. Voyons un peu l'article *Nouvelles*; (S'asseyant auprès du poêle.) J'ai toujours peur d'y rencontrer le nom du comte Durfort: ce diable d'homme me poursuit partout! C'est qu'il est capable de revenir exprès pour me ruiner. Ah! mon dieu, quel tapage!

SCÈNE V.

JOLIVET, au poêle; AUGUSTE, VICTOR, PIED-LÉGER ET DEUX AUTRES CLERCS.

CHOEUR.

Air du *Pas des Trois Cousines*.

A l'étude il faut tous nous rendre;
Travaillons du matin au soir:
Jamais je ne me fais attendre
Lorsque m'appelle le devoir.

VICTOR, à Auguste.

Te voilà?

PIED-LÉGER.

Quelle exactitude!

AUGUSTE.

Je ne me fais jamais prier,
Et je viens toujours à l'étude
Quand je passe dans le quartier.

TOUS.

A l'étude il faut tous nous rendre,
Etc., etc.

TOUS.

Bonjour, monsieur Jolivet; bonjour, monsieur Jolivet, comment vous portez-vous?

JOLIVET.

Enfin voilà l'étude qui arrive!... c'est bien heureux! il ne manque plus que le maître clerc.

DUBELAIR, entrant avec des papillotes.

Eh bien! qu'est-ce, Messieurs? nous arrivons bien tard aujourd'hui.

VICTOR.

Tiens! lui qui parle, le voilà qui descend.

DUBELAIR.

Du tout; je suis venu de très-bonne heure à l'étude, et j'étais remonté pour affaire indispensable : M. Letellier m'attendait.

JOLIVET.

Qu'est-ce que c'est que ce client-là ?

DUBELAIR, tenant un dossier.

C'est mon coiffeur; je vous conseille de le prendre, vous en serez content. Où est ce jugement à signifier ? Surtout pour les faux tonpets.

JOLIVET.

O temps ! ô mœurs ! un maître clerc en papilottes !

AIR de la *Catacoua*.

Chez nous, c'était une autre antienne
Et l'on venait coiffer, je crois,
Le procureur chaque semaine
Et les clercs une fois par mois.
Oui, pour décorer notre nuque,
La cadonnette suffisait,
Ça se tenait
Sans le bonnet.

PIEDLÉGER.

Eh ! mais, chez vous, en effet,
L'on voyait
Bien plus de têtes à perruque,
Et chez nous bien plus de toupet.

DUBELAIR.

Messieurs, il faut travailler aujourd'hui; nous sommes accablés d'ouvrage. Voilà un jugement dont il faut quinze copies.

AUGUSTE.

Je m'en charge.

VICTOR.

Laisse donc; j'en prendrai la moitié, ce sera plus tôt fait; je n'y mets sur-le-champ. Rose, à déjeuner.

TOUS LES AUTRES.

C'est juste, c'est juste; à déjeuner.

AUGUSTE.

Moi, j'aime assez de déjeuner, parce que ça repose et ça coupe la matinée.

JOLIVET.

Oui, avec cela que vous avez bien gagné votre matinée...

[Pendant ce temps Rose apporte d'une main un paquet de lettres et de journaux qu'elle jette sur le poêle, et de l'autre des couteaux, du pain et du vin. Tout le monde est au milieu de l'étude, excepté le maître clerc qui est à son bureau, et Piedléger à la table en face, qui travaille sans relâche.]

AUGUSTE.

AIR de *Partie carrée*.

Allons, allons, il faut nous mettre à table;
Mais vraiment nous sommes transis.
Mets une bûche. Il fait un froid du diable...

JOLIVET.

Une de plus ! On vient d'en mettre six.

AUGUSTE, à Victor, qui prend les journaux pour allumer le feu.

Eh mais ! Victor, que viens-tu donc de faire ?
Comment, tu prends nos journaux ?

VICTOR.

Oui, morbleu !

Ils font ici comme à leur ordinaire,
Ils allument le feu.

Tiens, vois plutôt comme ça prend déjà !

AUGUSTE, caressant Rose.

Ah ! ma petite Rose, tu es bien gentille; qu'est-ce que tu nous donnes là ?

ROSE.

Un pâté de Lesage.

JOLIVET, se levant en colère.

Un pâté de Lesage !

VICTOR.

Il n'y a que cela ? Tu ne nous as pas fait quelque chose de chaud ?

ROSE.

Non, ma foi, je n'ai pas le temps; je suis obligée de sortir pour des commissions.

AUGUSTE.

Allons !... allons à table. (Coupant le pâté.) M. Dubelair, vous n'en êtes pas ?

DUBELAIR, d'un air d'importance.

Non, Messieurs, je ne prends jamais rien à jeun.

VICTOR.

Eh bien ! il est bon celui-là.

DUBELAIR, tirant sa montre, à part.

Sans compter... que j'ai à onze heures un déjeuner de garçons chez le maître clerc de Bernard.

AUGUSTE.

Et vous, monsieur Piedléger ?

JOLIVET.

Quel est celui-là ?

AUGUSTE.

C'est le coureur de l'étude.

JOLIVET.

Oh ! le petit saute-ruisseau.

AUGUSTE.

Piedléger, veux-tu déjeuner ?

PIEDLÉGER.

Sans doute; mais apportez-moi ma part, j'ai là de l'ouvrage qui doit être fini ce matin.

JOLIVET, pendant que tous les autres mangent, regardant Piedléger.

En voilà donc un de la vieille roche ! c'est dans ce coin-là que se sont réfugiés les principes. (Ils sont groupés différemment, les uns à la table, les autres debout, mangeant sur le poêle.) C'est qu'ils ne mangent pas, ils dévorent... et du vin ! du vin dans une étude !... et autant que j'en puis juger, ça m'a l'air d'un excellent ordinaire.

VICTOR, la bouche pleine.

Dites donc, monsieur Jolivet, si vous n'aviez pas déjeuné...

AUGUSTE.

Si vous vouliez être des nôtres, sans façon.

JOLIVET.

Parhien ! je veux voir par moi-même jusqu'à quel point... (Haut.) J'ai bien là-haut mon café ; mais, pour avoir le plaisir de déjeuner avec de la jeunesse...

(Victor et Jolivet aident à débarrasser la table ; en ôtant les papiers et les plumes, et ne sachant où en poser une, Jolivet la place par habitude sur son oreille.)

VICTOR.

A merveille ; place à notre doyen. Tenez, monsieur Jolivet, à votre santé.

AUGUSTE.

Quel spectacle ! la nouvelle et l'ancienne basoche qui trinquent ensemble.

Air de la *Sentinelle*.

Salut, messieurs, salut à notre ancien,
Qu'on vit jadis l'honneur de la basoche !
De son étude intrepide soutien,
Il fut sans peur et presque sans reproche ;
Avec ses clercs, que sa voix ralliait,
Du Béarnais imitant la coutume,
Lui-même au combat les guidait,
Et chaque plaideur pâlisait
Aussitôt qu'il voyait sa plume.

JOLIVET s'incline et boit à leur santé ; puis, après avoir bu, fait une grimace d'indignation.

Quel scandale ! c'est du bourgogne, du bourgogne le plus pur. (Le goûtant encore.) Quel dommage ! un vin qui aurait supporté l'eau. (Regardant le verre.) J'aurais mis là dedans les deux tiers... et ça aurait encore eu du corps et de la couleur... *O abondance de l'âge d'or, où es-tu ?*

VICTOR, rangeant la table.

C'est que j'aurais encore bu une fois... et qu'il n'y a plus de vin. Rose ! Rose !

AUGUSTE.

Ce n'est pas la peine, elle a laissé la clef à l'armoire.

VICTOR, ouvrant l'armoire.

Oh ! Messieurs, Messieurs, une découverte.

TOUS, se levant.

Qu'est-ce que c'est ?

VICTOR.

Un panier de vin de Frontignan.

JOLIVET, se cachant la tête dans les mains.

Pauvre Frontignan ! c'est fait de lui.

AUGUSTE.

Je sais ce que ce c'est. On l'a monté parce que notre patron donne aujourd'hui à dîner.

VICTOR.

Oh bien ! alors, pas de bêtises ; je remets le panier.

JOLIVET, stupéfait.

Comment ! il en réchappe ?

AUGUSTE.

Sans doute ; il n'y a pas de farces, puisque l'avoué est bon enfant.

JOLIVET.

Ah bien ! de mon temps il y aurait joliment passé.

VICTOR, se mettant à écrire.

Allons, allons, maintenant ça va aller vite. (Ils sont tous à leurs bureaux et travaillent avec ardeur.)

JOLIVET.

Les voilà tous à l'ouvrage ! ce n'est pas sans peine.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; DERVILLE, habillé et sortant de son cabinet.

DERVILLE.

Monsieur Dubelair, voilà un acte qu'il faut porter à l'enregistrement.

DUBELAIR.

Où, Monsieur. (Il le donne à un des clercs, et dit à un autre :) Et vous, allez à la justice de paix. (Les deux clercs sortent.)

DERVILLE.

Y a-t-il des lettres ?

VICTOR, les prenant sur le poêle et les lui donnant.

Voilà, Monsieur.

DERVILLE, en ouvrant une.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

C'est pour dîner chez un de mes confrères.

(Ouvrant une autre.)

Ça, c'est un bal chez l'avocat du roi !
Que de plaisirs nous donnent les affaires !
On n'a vraiment pas un instant à soi.
C'est chaque jour un dîner qui s'apprête.
Hommes d'affaire ! hommes d'état !
Ont à présent moins besoin de leur tète
Que de leur estomac.

Et celle-ci... Ah ! mon Dieu, c'est de ce pauvre Dermont ! Un peintre dont on va saisir les meubles ; j'y cours sur-le-champ. (Allant pour jeter la dernière lettre qui lui reste dans la main.) Que vois-je ? c'est d'Élise ! (S'avançant sur le devant du théâtre, et regardant si Jolivet ne l'examine pas.) (Lisant.)

« Mon ami,

» M. Franval, mon oncle et mon tuteur, ce
» brave et riche négociant dont vous avez peut-
» être entendu parler, vient d'arriver aujourd'hui
» même à Paris. Enhardi par ses bontés, je lui
» ai tout confié : notre amour et nos espérances.
» J'ai vu que, quelle que fût la fortune, il aurait
» facilement consenti à mon mariage avec toute
» autre personne qu'avec un avoué ; mais il a une
» si grande prévention contre les gens d'affaires,
» qu'il ne veut seulement pas en entendre parler.
» Cependant ému par mes prières, il m'a promis
» qu'il chercherait à s'assurer par quelque épreuve,
» et que... » Quel est ce domestique ?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; UN DOMESTIQUE, en livrée.

LE DOMESTIQUE.

N'est-ce pas ici que demeure M. Derville, un homme de loi?

JOLIVET.

Le voici.

LE DOMESTIQUE, s'adressant à Derville.

Monsieur, c'est de la part de mon maître.

DERVILLE.

Et quel est votre maître?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est un banquier étranger, qui a de l'argent et un procès, et qui voudrait vous parler pour... enfin... il vous expliquera cela lui-même; et il m'a dit de vous demander un rendez-vous pour aujourd'hui onze heures.

DERVILLE, toujours préoccupé.

C'est bon... qu'il vienne.

LE DOMESTIQUE.

Alors, je vais tâcher de me souvenir de votre réponse. Messieurs, et toute la compagnie, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

AUGUSTE.

Le jockey du banquier étranger m'a l'air d'un malin.

AIR : *Ah ! qu'il est doux de vendanger.*

Oui, l'on dirait, je m'y connais,

D'un jockey hollandais :

Sur sa figure, on peut le voir,

Il a (rien ne lui manque)

Les grâces du comptoir

Et l'esprit de la banque.

VICTOR.

Oui, il a plus d'esprit qu'il n'en montre.

DERVILLE.

Ah ! mon Dieu, je lui ai donné rendez-vous à onze heures !... Et la saisie de ce pauvre Dermont !

JOLIVET.

Eh bien ! il faut la laisser là : un client qui ne paye pas ne vaut pas un riche banquier à qui le ciel envoie un bon procès.

DERVILLE.

AIR du vaudeville *des Maris ont tort.*

Songez donc que Dermont m'appelle.

JOLIVET.

Ce riche plaideur qu'on attend !

Tous deux ont droit à votre zèle :

Chacun d'eux est votre client.

DERVILLE.

A moi pour que je les assiste,

Tous les deux se sont adressés :

L'un est banquier, l'autre est artiste ;

Commençons par les plus pressés.

(A Dubelair.) Monsieur Dubelair, vous le rece-

rez, et nous en causerons plus tard, je vous prie en même temps de surveiller l'étude. Adieu, mon cher Jolivet, à ce soir : adieu, Messieurs.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté DERVILLE.

JOLIVET,

Négliger ses plus belles affaires ! Il ne sait donc pas que tout dépend du commencement, et qu'un procès bien entamé peut en rapporter deux ou trois autres.

DUBELAIR.

Diab ! ce monsieur qui va venir à onze heures ! et mon déjeuner de garçons qui est justement à cette heure-là.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

J'ai promis d'être leur convive,

Et m'y trouver est un devoir ;

Ma foi, si le banquier arrive,

Auguste peut le recevoir.

Il reviendra, cela n'importe guères.

Il est d'ailleurs, si je sais raisonner,

Mille instants pour parler d'affaires ;

Il n'en est qu'un pour déjeuner.

(A Auguste lui parlant bas à l'oreille.)

Vous comprenez ? vous garderez l'étude.

AUGUSTE.

Oui, Monsieur.

(Dubelair prend son chapeau et s'en va.)

SCÈNE IX.

JOLIVET, AUGUSTE, VICTOR, PIEDLÉGER, toujours travaillant.

AUGUSTE, à part.

Ah ! il sera sorti toute la matinée ; ma foi, cela se trouve bien : ma cousine qui m'a recommandé de lui donner une loge dans la pièce nouvelle ; j'ai envie de profiter de l'occasion. (A Victor.) Dis donc, Victor, je reviens dans l'instant ; tu garderas l'étude. (Il prend son chapeau et sort.)

SCÈNE X.

JOLIVET, VICTOR, PIEDLÉGER.

VICTOR.

Sois tranquille, je suis au poste. Ah ! mon Dieu, maintenant j'y pense, c'est aujourd'hui mercredi, et j'ai donné rendez-vous à deux autres de mes amis pour aller au *Panorama de Jérusalem* ; ça ne se voit que le matin.

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Oui, tous les gens comme il faut

Doivent aujourd'hui s'y rendre ;

Je ne puis les faire attendre,
Je travaillerai tantôt.
Toi, qui de l'exactitude
A toujours eu l'habitude,
Piedlèger, garde l'étude,
Un quart d'heure seulement;
Vers le Jourdain je chemine,
Je parcours la Palestine
Et je reviens dans l'instant.

PIEDLÈGER, occupé et travaillant.

Où... où... c'est bon.

(Victor sort.)

SCÈNE XI.

JOLIVET, PIEDLÈGER.

JOLIVET.

A merveille ! Ainsi donc tout le fardeau des affaires retombe sur ce petit malheureux, qui est le seul exact, le seul studieux ! Voilà le modèle de la cléricature, l'espoir de la basoche ! *Spes attera Troja!* Est-il laborieux ! depuis qu'il est là, il n'a pas cessé un instant... Quelle tête d'étude !

PIEDLÈGER, fredonnant entre ses dents.

Le ciel vous donna ses attraits,
Et j'en rends grâce à la nature...

JOLIVET.

Il travaille en chantant : ça le distrair.

PIEDLÈGER, se croyant seul, et frappant vivement sur son papier.

Où, Suzon, vous m'ainerez,
Où bien, morbleu ! vous direz,
Vous direz,
Vous direz,
Tra, la, la, la, la, la.

C'est cela.

(Prenant une voix de femme.)

Non, non, je ne puis vous entendre,
N'achevez pas ?

JOLIVET.

Qu'est-ce donc que cette manière de grossoyer ?

PIEDLÈGER.

J'aurais dû donner cela au théâtre du Gymnase.

Air : *On dit que je suis sans malice.*
Quel succès aurait eu ma pièce !
Que l'ingenu a de finesse !
Oui, c'était un effet certain,
Surtout pour madame Perrin*.

JOLIVET, s'approchant.

Mais quel est donc ce nouveau style ?
Dieux, il griffonne un vaudeville !
Je crois même, *o dies ira!*
Qu'il l'écrir sur papier timbré.

* Charmante actrice qui a fait les beaux jours du Vaudeville et du théâtre du Gymnase. Je lui ai dû le succès de la *Visite à Bedlam*, de la *Somnambule*, du *Colonel*, etc. Une figure ravissante et expressive, un jeu plein de grâce et de finesse; et souvent ce charme inexprimable dont mademoiselle Mars seule offre le constant modèle : telles étaient les qualités qui distinguaient madame Perrin; elle est morte à vingt et un ans!!!

PIEDLÈGER.

Mais j'ai lecture au Vaudeville ; par exemple, il est impossible qu'on ne reçoive pas celle-ci : ils en reçoivent tant d'autres !... Eh ! mon Dieu, l'on m'attend à onze heures au comité de lecture. Dites douc, monsieur Jolivet, si vous voulez garder l'étude ?

JOLIVET.

Eh bien ! par exemple...

PIEDLÈGER.

Voyez-vous, c'est pour une affaire qui ne peut pas se remettre ; je lirai très-vite. (Cherchant son chapeau.) Oh ! ils me recevront, j'en suis sûr, moi qui vais tous les jours causer au foyer, qui ce soir encore vais voir *Monsieur sans gêne* : ils doivent faire quelque chose pour moi. Eh bien ! et mon manuscrit. (L'attachant avec une ficelle.) D'ailleurs, je n'en serais pas embarrassé : je le donnerais aux Variétés pour mademoiselle Pauline. Adieu, monsieur Jolivet, je m'en rapporte à vous.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

JOLIVET, seul.

Je ne sais plus où j'en suis !... lui que j'estime, c'est le pire de tous ! Quel avenir nous prépare la génération actuelle !... Enfin si ce petit-là devient un jour maître clerc, je frémis d'y penser ! en attendant, il paraît que dans ce moment c'est moi qui représente l'avoué et toute l'étude. J'aime à voir une étude ; j'aime l'odeur des vieux dossiers. (S'asseyant à la place du maître clerc, et portant ses mains sur tous les papiers qui l'environnent.) Quel bonheur ! des requêtes ! des assignations ! cela me rappelle mon bon temps et mes anciens exploits. (Prenant une plume.) En attendant, si j'essayais de grossoyer. Tiens ! qui vient là ?

SCÈNE XIII.

JOLIVET, FRANVAL.

FRANVAL.

Comment, morbleu ! personne ici pour m'annoncer ?

JOLIVET.

Je crois bien.

FRANVAL.

Où est M. le maître clerc ?

JOLIVET.

Voilà.

FRANVAL, à part.

Ah, ah ! il n'est pas de la première jeunesse ; et si son avoué lui ressemble, ma nièce a là une singulière inclination. Monsieur, je voudrais parler à l'avoué.

JOLIVET.

Voilà, c'est-à-dire voilà, par *interim*, vu qu'il est absent.

FRANVAL.

Absent ! et il y a une demi-heure qu'il m'a donné rendez-vous.

JOLIVET, sortant de son bureau.

J'y suis. Monsieur est le banquier étranger qui l'a fait prévenir ?

FRANVAL.

Justement.

JOLIVET, à part.

Voyez-vous comme il manque ses plus belles affaires ? Un banquier étranger !... Ah ! si sa charge était payée, comme je l'arrangerais !

FRANVAL.

Et M. Derville, votre avoué, a-t-il toujours la même exactitude ?

JOLIVET.

Du tout, Monsieur, du tout... Diable ! celui-là entend son affaire ! et s'il n'est pas chez lui dans ce moment, c'est qu'il a deux ou trois procès à la fois, et qu'il mourrait à la peine, plutôt que d'en laisser échapper un seul.

FRANVAL, à part.

Cela m'annonce qu'il est intéressé,

JOLIVET.

Un jeune homme rangé, économe, et instruit... il vous poursuivra une affaire jusque dans les dernières ramifications.

FRANVAL, à part.

J'entends ; un chicaneur.

JOLIVET.

Air de *Calpigi*.

Il trouve toujours dans le Code
Quelque article qui l'accommode ;
Pour mettre les gens en défaut,
Je crois qu'il en ferait plutôt.
C'est un gaillard dont rien n'approche,
Un homme de la vieille roche ;
Enfin, pour mieux vous dire encor,
Un procureur de l'âge d'or.

FRANVAL, à part.

Il ne manquait plus que cela ; je sais maintenant à quoi m'en tenir sur son compte.

JOLIVET.

Si monsieur veut me mettre au fait de l'état de ses affaires.

FRANVAL.

Ça ne sera pas long.

Air : *De la folie après Regnard*.

Toujours modeste en mes souhaits,
Je prends ce que le ciel me donne ;
Chez moi, je vis toujours en paix
Et ne trouble jamais personne.
Pour des amis, j'en ai ce qu'il me faut ;
Pour des dettes, je n'en ai guères ;
Pour de l'or, hélas ! j'en ai trop.
Voilà l'état de mes affaires.

JOLIVET.

Alors, pourquoi venir chez un procureur, et lui demander un rendez-vous ?

FRANVAL.

Pourquoi ? pourquoi ? (A part.) C'est que je voulais prendre des informations qui me paraissent déjà assez concluantes.

JOLIVET.

Mais il n'est pas que vous n'ayez un procès ?

FRANVAL.

Un procès !

JOLIVET.

Cherchez bien ; vous en avez un.

FRANVAL, à part.

Mais où diable trouver un procès, moi qui n'en ai jamais eu ? Eh parbleu ! j'ai cette ancienne créance que j'ai toujours regardée comme perdue ; cette cession qu'on m'a faite. Parbleu, s'ils en tirent quelque chose, ils seront bien habiles. (haut.) Monsieur, voici de quoi il s'agit...

JOLIVET.

Je vous écoute.

FRANVAL.

Je suis Français et négociant ; mais ma principale maison de commerce n'est pas en France. Il y a quinze ou dix-huit ans que je prêtais une trentaine de mille francs à un de mes compatriotes qui est mort sans me les rendre.

JOLIVET.

Il vous les doit !

FRANVAL.

Sans contredit. Et comme c'était un honnête homme, il me laisse par son testament, afin, disait-il, de s'acquitter envers moi, un petit domaine qu'il avait en France, et qui, ayant été abandonné pendant vingt-cinq ans et plus, appartient peut-être en ce moment à une douzaine de personnes.

JOLIVET.

Eh bien ! c'est une douzaine de procès en expropriation forcée.

FRANVAL.

Et si cela doit ruiner d'honnêtes familles...

JOLIVET.

L'équité avant tout. Votre titre est réel ; il faut le faire valoir, si non vous courez risque de voir contre vous une prescription acquise, si même elle ne l'est pas déjà.

FRANVAL.

D'accord ! mais je vous avoue cependant que si cela pouvait s'arranger...

JOLIVET.

Du tout, Monsieur, du tout ; ces affaires-là ne s'arrangent pas. Douze procès en expropriation forcée !... Vous dites que votre notaire se nomme...

FRANVAL.

M. de Versac.

JOLIVET, lui donnant une plume et de l'encre

Vous allez lui écrire un mot. Il faut envoyer chez lui chercher le titre et les pièces authentiques, et dès aujourd'hui nous commencerons. Mais tenez, voici M. Derville lui-même.

FRANVAL, écrivant.

C'est ça, un renfort. Les triples corsaires ! on dirait qu'ils ont peur que leur proie ne leur échappe. Allons, morbleu ! je ne m'étais pas trompé ; ils se ressemblent tous.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, DERVILLE.

JOLIVET, qui, pendant l'a parte de Franval, a parlé bas à Derville.

C'est comme je vous le dis là, une affaire magnifique que j'ai déjà entamée chandement : voilà comme on les menait de mon temps. (Voyant que Franval a écrit.) Il n'y a pas là de clercs... Je vais moi-même chez le notaire, et je reviens avec les pièces ; c'est au bout de la rue. (Excitant Derville.) Allons donc, allons donc, et songez à soutenir la bonne opinion que je lui ai donnée de vous. Il est disposé à merveille.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

DERVILLE, FRANVAL.

DERVILLE.

Je suis charmé, Monsieur, de vous retrouver encore chez moi : j'avais été forcé de m'absenter.

FRANVAL.

Où, Monsieur, je sais pour quelle raison, mais vous étiez ici dignement remplacé. J'ai beaucoup appris dans la conversation de votre maître clerc, et j'en ai fait mon profit.

DERVILLE.

Où ; vous l'avez peut-être trouvé un peu trop craintif, un peu timide.

FRANVAL.

Morbleu ! quelle timidité !

DERVILLE.

Après cela, c'est un garçon en qui j'ai beaucoup de confiance.

FRANVAL.

Je le crois bien ! tel clerc, tel avoué. Je vous disais donc, Monsieur...

DERVILLE, lui faisant signe de s'asseoir.

Je sais de quoi il s'agit ; on vient de me l'expliquer. Puis-je vous demander d'abord qui vous a adressé à moi ?

FRANVAL, à part.

Qui ? morbleu ! (Haut.) Votre nom... votre réputation.

DERVILLE.

Monsieur, je vous remercie de cette marque d'estime. (A part, le regardant.) Allons, quoique brusque, il m'a l'air d'un brave homme, il faut le traiter en conscience. (Haut.) Je crois qu'en effet le bon droit est pour vous ; mais faut-il vous parler avec franchise ?

FRANVAL, brusquement.

Si ça se peut, pourquoi pas ?

DERVILLE.

Il paraît que vous êtes dans le commerce, que vous êtes immensément riche ?

FRANVAL.

Cela ne fait rien à mon affaire.

DERVILLE.

Si vraiment.

Ain du vaudeville des Amazones.

Quoiqu'avoué, vous me croirez, je pense ;

Mais je vous suppose discret,

Et je veux bien en conscience

Vous dire ici notre secret.

Être vainqueur est sans doute une gloire.

Mais en combats comme en procès,

Ah ! croyez-moi, la plus belle victoire

Ne vaut jamais un bon traité de paix.

FRANVAL.

Comment ! Monsieur, c'est vous qui me conseillez un arrangement !

DERVILLE.

Oh ! vous allez jeter les hauts cris, je le sais ; mais calculons un peu. Que d'ennemis cette affaire va vous susciter ! que de regrets vous vous préparez ! Celui qui plaide, Monsieur, n'est plus le même homme : son humeur, son caractère, tout change chaque jour, à chaque incident de son procès ; et pour une soixantaine de mille francs, dont vous n'avez pas besoin, vous allez sacrifier pendant deux ou trois ans, votre bonheur, votre joie, votre tranquillité !... Non, Monsieur,

Ain du vaudeville de Turenne.

Vous m'en croirez ; à moitié, je l'espère,

Nous obtiendrons un bon arrangement.

FRANVAL.

Quoi ! vous parlez d'arranger une affaire !

Que de notre âge on médise à présent !

O siècle heureux ! siècle étonnant !

Où le savoir avec l'esprit s'accorde,

Où nous voyons enfin à l'unisson

Les jeunes gens et la raison,

Les procureurs et la concorde.

A moitié prix, c'est très-bien ; mais vous m'avouerez que sacrifier ainsi trente mille francs...

DERVILLE.

C'est moi qui les perds ; c'est-à-dire moi et mes confrères : car notre part allait là.

FRANVAL.

Mais, vous qui parlez, Monsieur, à ce train de vie-là, vous devez vous ruiner; car enfin, vous venez de faire là une mauvaise affaire.

DERVILLE.

C'est ce qui vous trompe; car je viens d'acquiescer votre estime, votre amitié et votre clientèle.

FRANVAL.

Ma clientèle!

DERVILLE.

Oui, Monsieur. Vous êtes négociant, vous avez des procès ou vous en aurez, de ces procès qu'on ne peut pas éviter; vous viendrez à moi, j'en suis sûr; et vous me donnerez votre confiance, ou plutôt, tenez, je lis dans vos yeux; je l'ai déjà!

FRANVAL, lui donnant une poignée de main.

Oui, Monsieur, vous l'avez; et j'aime mieux vous en croire vous-même que tous les rapports qu'on a pu me faire.

DERVILLE.

Vous avez raison: nous valons mieux que notre réputation; vous le verrez. Vous allez me donner le nom de quelques-uns de vos adversaires; j'ai ce soir une espèce de petit bal; je vais les inviter. J'espère que vous me ferez aussi le plaisir d'accepter un verre de punch, et nous commencerons à entamer notre affaire.

FRANVAL.

Comment! au milieu d'un bal?

DERVILLE.

Je n'en fais jamais d'autre. Ce n'est pas dans le cabinet, c'est dans le salon qu'on traite les affaires. Vous croyez peut-être que c'est pour mon plaisir que je vais dans le monde; du tout, c'est encore une spéculation. Le matin, où voulez-vous que je rencontre mes confrères? pas un n'est chez lui! tandis que le soir, allez à un écarté, ils y sont tous.

FRANVAL.

Je conçois. Mais vos conférences doivent vous revenir un peu cher, et j'ai entendu dire que votre goût pour la dépense, pour la société...

DERVILLE.

Ne blâmez pas cet usage-là. L'homme d'affaires dans son cabinet est dur, intraitable, intéressé; c'est l'habitude du monde, c'est la société des femmes qui le rend plus doux, plus aimable, plus généreux. Les femmes, Monsieur, ont sur nous une influence... tenez, les jours où je dois voir celle que j'aime, il me semble que je suis meilleur, que je suis plus conciliant; j'arrangerais les affaires de tous mes clients.

FRANVAL.

J'entends: elle vient ce soir.

DERVILLE.

Vous l'avez dit, Monsieur; et vous la verrez:

vous verrez comme mon Élise est jolie! je suis sûr qu'elle vous plaira.

FRANVAL.

Ah çà! qu'elle n'aille pas vous faire oublier mon affaire.

DERVILLE.

Soyez tranquille: le devoir d'abord, et le plaisir après.

FRANVAL.

Touchez là, monsieur l'avoué; vous êtes un aimable jeune homme! et comme vous disiez tout à l'heure, je commence à croire que vous avez fait une bonne spéculation.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, JOLIVET.

JOLIVET, avec une liasse de papiers.

Enfin, voilà! ce n'est pas sans peine; on m'a donné toutes les pièces.

DERVILLE.

Je vous remercie; mettez-les là, mon maître clerc le parcourra.

FRANVAL.

Comment! votre maître clerc? est-ce que ce n'est pas monsieur?

DERVILLE.

Non: c'est l'ancien procureur à qui appartenait cette étude, celui qui me l'a vendue, et à qui je la dois.

FRANVAL.

Ah! vous la lui devez? je comprends maintenant les éloges. (A part.) Un procureur de l'âge d'or.

JOLIVET, à Derville.

Et pourquoi ne pas examiner tout de suite?

DERVILLE.

Ce serait inutile: j'espère entrer en arrangement.

JOLIVET.

En arrangement!... une cause superbe, dont le succès est immanquable!

DERVILLE.

Oui; mais j'ai expliqué à monsieur...

JOLIVET.

Il n'y a pas d'explications; et vous devez même, dans l'intérêt de votre client, le forcer à plaider. Oui, Monsieur, vous plaidez ou vous êtes déshonoré!

FRANVAL.

Eh mais! Monsieur, je ne me suis pas encore prononcé; je ne dis pas que je ne plaiderai pas. (A Derville.) Ne fût-ce que pour avoir le plaisir d'entretenir votre connaissance, et d'aller souvent au bal.

DERVILLE.

Allons donc, vous plaidez...

FRANVAL.

Non, Monsieur; mais je veux au moins que vous examiniez mon affaire, et alors, si elle vous semble douteuse...

JOLIVET.

Douteuse... douteuse... Monsieur, dès qu'il y a doute, on plaide; et même quand il n'y en a pas, il faut encore voir.

DERVILLE.

Puisque vous le voulez absolument, je ne puis vous refuser cette satisfaction. Voyons les pièces, d'abord le testament. (Ils s'asseyent tous les trois.)

DERVILLE, lisant.

« Aux États-Unis, etc. Par-devant, etc., est » comparu Louis-Charles de Menneville, comte » de Durfort... »

JOLIVET.

Qu'est-ce que vous dites donc là ?

DERVILLE.

« Qui donne et cède par ces présentes, à son » neveu Emmanuel de Durfort. »

JOLIVET.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !

DERVILLE, regardant Jolivet.

« Le domaine de Villiers... » Mais je connais cela !

JOLIVET, se levant furieux.

L'acte est faux !

DERVILLE.

Comment ! ce serait...

JOLIVET.

Oui, oui; mais vous ne plaidez pas: il y a prescription; et d'ailleurs, je l'ai bien et légitimement payé de mes propres deniers.

FRANVAL.

Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que ça veut dire ?

DERVILLE.

Que monsieur est l'acquéreur du domaine... et, comme tel, votre adverse partie.

FRANVAL.

Comment ! cet ancien procureur à qui vous devez votre charge ?

JOLIVET.

Oui, Monsieur, Mais c'est une horreur ! une infamie, d'oser élever de pareilles réclamations !

FRANVAL.

Une cause superbe ! disiez-vous.

JOLIVET.

Elle est pitoyable !... on ne peut pas dénoncer un acquéreur qui est de bonne foi; et je l'étais: car j'ignorais complètement... Je le disais encore ce matin à monsieur... Et s'il entend vos intérêts, il doit vous empêcher de plaider.

FRANVAL.

Je serais déshonoré !

DERVILLE.

Mais, Messieurs...

JOLIVET.

Oui... daignez lui expliquer...

FRANVAL.

Il n'y a pas d'explications; (à Derville) et dans l'intérêt de votre client (à ce que monsieur disait tout à l'heure), vous devez l'obliger à plaider.

DERVILLE.

C'est en évitant une procédure ruineuse que je croyais prendre vos intérêts; mais ce que vous venez de me dire suffit; et puisque vous le voulez, je me chargerai de l'affaire.

JOLIVET.

Il ne s'en avisera pas, ou, morbleu ! dès demain j'exige le paiement de ma charge et je le ruine.

DERVILLE.

Monsieur, de semblables menaces ne m'arrêteront pas.

JOLIVET.

Non... Eh bien ! morbleu ! nous verrons... Et songe que si tu fais une seule signification dans cette affaire-là, tu peux renoncer à la main d'Élise de Franval.

FRANVAL.

Que voulez-vous dire ?

DERVILLE, froidement.

Rien, rien, Monsieur; ce sont des considérations particulières qui ne m'empêcheront pas de plaider. Vous avez ma parole.

JOLIVET.

Eh bien ! comme subrogé tuteur d'Élise, demain je la marie à un autre.

FRANVAL.

Et moi, comme son tuteur, je la lui donne aujourd'hui même.

JOLIVET.

Grands dieux ! son tuteur ! quoi ! vous seriez...

FRANVAL.

Franval, banquier de Hambourg.

DERVILLE, stupéfait.

Monsieur Franval !

FRANVAL, à Derville.

Lui-même, qui voulait te connaître, et qui est content de son épreuve. Oni, monsieur Jolivet, je lui donne en mariage ma nièce et cent mille écus; ça vous convient-il, et croyez-vous que cela puisse payer votre charge ?

JOLIVET.

Certainement, Monsieur.

FRANVAL.

Et quant au procès que nous avons ensemble, et auquel sans vous je n'aurais jamais pensé, nous l'arrangerons comme vous voudrez; ça vous convient-il ?

JOLIVET.

Monsieur... il faut que ce soit vous, car c'est le premier de ma vie que j'ai arrangé.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBELAIR, LES CLERCS,
ROSE.

CHOEUR.

DUBELAIR ET LES CLERCS.

Air : *Sortez à l'instant, sortez.*

Je viens de tout terminer :

Rien ne vaut un déjeuner.

Le greffier

Et l'huissier

S'y trouvaient tous

Avec nous ;

Quand le dessert a paru ,

Tout était déjà conclu ;

C'est charmant ,

A présent ,

On travaille en déjeunant.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, PIEDLÉGER.

(Suite de l'air.)

Quel plaisir ! quelle ivresse !

On vient d'accepter ma pièce.

Une estime ,

L'unanime

A dicté leur choix.

De ce comite de sages ,

J'ai les deux tiers des suffrages ,

Et pourtant je crois

Qu'ils étaient au moins trois.

TOUS.

Oui ; mais c'est bien entendu ,

Par un travail assidu ,

Mes amis (*bis*) , rattrapons le temps perdu.

Oui , c'est un point arrêté ,

Ici plus d'oisiveté ,

Redoublons (*bis*) de zèle et d'activité.

DERVILLE.

Non, Messieurs ; je donne congé, vu que je me marie.

FRANVAL.

Oui, Messieurs, et la semaine prochaine j'invite toute l'étude à la noce ; je ne serai pas fâché de les faire danser ; ils sont si gentils !

TOUS.

Comment ! notre avoué se marie ? Nous serons garçons de la noce.

PIEDLÉGER.

Et moi, je me charge de la chanson, et ce ne sera pas long : j'ai déjà dans mon vaudeville deux couplets qui pourront servir.

VAUDEVILLE.

AIR de M. Blanchard.

AUGESTE.

Nous voilà tous d'accord, je pense.

Vous voyez bien qu'on peut unir

La jeunesse et l'expérience,

Les affaires et le plaisir.

(Jolivet et Derville se donnent la main.)

Dieu ! quel rapprochement sublime :

Sur mon honneur il fait tableau.

On croirait voir l'ancien régime

Qui donne la main au nouveau !

FRANVAL.

Voyez cette femme charmante

A côté de son vieil époux ;

Comme elle a l'air vive et brillante !

Comme il a l'air sombre et jaloux !

D'un ornement illegitime ,

S'il redoute, hélas ! le fardeau ,

C'est qu'il est de l'ancien régime

Et que sa femme est du nouveau !

ROSE.

Au temps présent, loin d'faire grâce,

Que d'mond' contre lui courroucé,

Jusqu'au marchand de vin en face,

Qui n'vante que le temps passé.

Comme cabar'tier, il n'estime

Que Bancelin, que Ramponneau :

Tout est chez lui d' l'ancien régime

Hormis son vin, qu'est du nouveau !

DERVILLE.

Quoi qu'en dise maint Héraclite,

Tout n'est pas si mal, Dieu merci !

Nos pères avaient leur mérite,

Nous avons bien le nôtre aussi.

Avec leur gloire, que j'estime,

La nôtre est au moins de niveau ;

Oui, respectons l'ancien régime,

Mais n'outrageons pas le nouveau !

PIEDLÉGER, au public.

Nous voudrions, je vous le jure,

Pouvoir vous donner sans façon

Quelques couplets de la facture

De Piron, Panard ou Laujon.

Où trouver leur verve sublime ?

Ces vieux chansonniers du Caveau

Étaient tous de l'ancien régime,

Nous ne sommes que du nouveau.





LE GASTRONOME SANS ARGENT,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 mars 1821.

En société avec M. Brulay.



Personnages.

FRINGALE.
BONNEAU, propriétaire.
CHEVRON, son gendre.
ROBERT, traiteur.
DORVAL, riche manufacturier.



LEBLANC, ami de Dorval.
GERMAIN, valet de Dorval.
UN GENDARME.
LA NOCE.
TROUPE DE PAYSANS.

Le théâtre représente une campagne agréable. à gauche, une jolie maison bourgeoise nouvellement bâtie. à droite, la maison de Robert, avec l'inscription : *Robert, traiteur-restaurateur, fait noces et festins.* Devant la porte sont empilés des pains et autres comestibles.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, ROBERT et les garçons traiteurs vont et viennent, mettent des convets et s'occupent des détails de la cuisine; BONNEAU, CHEVRON et les garçons de noce lisent le programme de la fête.

Chœur de *Jocunde*.

Que ce jour nous prépare de douceurs;
Mettons-nous vite à l'ouvrage :
Quel beau jour qu'un mariage,
Et surtout pour les restaurateurs!

BONNEAU.

Depêchons, l'heure s'approche;
Vite, allumez les quinquets.

ROBERT, à un garçon traiteur.
Mets la poularde à la broche,
Va donc chercher les bouquets.

BONNEAU.

D'une noce aussi brillante
L'éclat sera remarqué.

ROBERT, tenant un lapereau.

On ne dira pas, j' m'en vante,
Que c'est lui-là n'est pas pique.

Que ce jour, etc.

BONNEAU, à Robert.

Mon voisin, avez-vous eu la bonté de préparer ces quarante bouteilles?

ROBERT.

Où, monsieur Bonneau; bien d'autres, à ma place, se seraient formalisés de ce que la noce ne se fait pas dans mes salons; mais quand on a, comme vous, une maison toute neuve, la plus

jolie maison de Bercy, on n'est pas fâché de la faire voir à ses amis. D'ailleurs vous avez pris chez moi tout ce qui vous manquait. (A un garçon qui porte un panier de bouteilles. C'est bon. (A M. Bonneau.) C'est ce qui m'a désarmé et m'a fait mettre de l'eau dans mon vin.

BONNEAU, examinant le panier.

Vous me répondez que c'est de première qualité.

ROBERT.

C'est ce que nous avons de mieux; j'y ai mis la main.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Ne craignez rien, ma cave est sûre :
Mon bourgogne est un vin fini,
Et mon bordeaux a, je vous jure,
Des bouchons d' cinq poudres et d'ni.
Quoique j' soyons hors la barrière
On trou' chez moi des vins de prix;
Vous verrez surtout mon madère,
On n' ferait pas mieux à Paris.

CHEVRON, voulant emmener Bonneau dans la maison.

Allons donc, beau-père, allons donc.

BONNEAU.

Tout à l'heure. C'est que mon gendre est d'une impatience.. un joli garçon, et bon architecte, n'est-ce pas? et de la conduite, du talent.. Ce pauvre Chevron! c'est lui qui m'a bâti ma maison; par exemple, j'ai cru qu'il n'acheverait jamais; mais il prétend qu'avec ses confrères c'est toujours comme cela.



FIRMIN DIDOT

ROUEN, CHEMISE DE LA TRINITE, N° 1



Air du *Ménage de garçon.*

Ils demandent pour l'ordinaire,
Forcé délais, forcés devoirs;
Leurs travaux ne finissent guère,
Leurs devoirs ne finissent pas.
Tel est sur ce point leur usage,
Qu'on est souvent forcé, dit-on,
De vendre le premier étage
Pour faire bâtir le second. (*bis.*)

CHEVRON.

Mais, beau-père, on nous attend dans le salon.

BONNEAU.

Ah! oui, le salon; j'oubliais de vous en parler; vous le verrez: quatre croisées de face, et une cheminée avec des colonnes de marbre de Ca.... de marbre de... (*A Chevrón.*) Comment appelles-tu cela?

CHEVRON.

De Carrare. Mais venez donc; le reste de la noce arrivera, et rien ne sera prêt.

BONNEAU.

Eh! mon Dieu, j'y vais. A propos, savez-vous la grande nouvelle? on assure que M. Dorval vient d'acheter le château du Petit-Bercy.

ROBERT.

Comment! M. Dorval? ce riche manufacturier qui entretient toujours douze ou quinze cents ouvriers?

CHEVRON.

Ce millionnaire qui fait toujours bâtir... Si je pouvais avoir sa clientèle...

ROBERT.

Et moi sa pratique.

BONNEAU.

On dit que c'est un brave et digne homme.

CHEVRON.

Un peu bizarre, un peu original.

ROBERT.

Ne l'est pas qui veut, et surtout à sa manière.

Air de *Préville et Taronnet.*

Par ses travaux, honneur de la patrie,
Et protecteur des arts et du talent,
Sur les trésors, prix de notre industrie,
Il fait d'abord la part de l'indigent.
Oui, s'écartant de la route commune,
Il employa, dans ses soins généreux,
Et pour autrui toujours laborieux,
Sa vie entière à faire sa fortune,
Et sa fortune à faire des heureux.

CHEVRON.

Il est sûr que sa présence fera beaucoup de bien au village.

BONNEAU, regardant sa maison.

Sans doute, ça peut même faire augmenter les loyers. Dès qu'il arrivera, j'irai lui faire ma visite, parce qu'entre propriétaires on se doit des égards; et certainement...

CHEVRON.

Quand je vous avais dit, beau-père, qu'ils arriveraient, et que rien ne serait prêt.

BONNEAU.

He bien! he bien! le grand mal, quand ils attendraient un demi-quart d'heure! Fais les honneurs, fais-leur voir ma maison. (*A Robert.*) Voisin, entrons chez vous, je vais donner un coup d'œil au repas.

ROBERT.

A vos ordres, monsieur Bonneau.

(Ils entrent chez Robert.)

SCÈNE II.

CHEVRON, LA NOCE.

CHOEUR.

Air: *Lorsque le Champagne.*

Le plaisir assemble

En ce gai séjour

Sa cour;

Chantons tous ensemble

L'hymen et l'amour.

CHEVRON.

O scène touchante!

Ma chère parente!

Ma chère grand'tante!

(*A part.*)

Grand Dieu! quel embarras,

(*Haut.*)

Quelle joie extrême

De fêter soi-même

Des parents qu'on aime

(*A part.*)

Et qu'on ne connaît pas!

CHOEUR.

Le plaisir assemble

En ce gai séjour, etc

(Ils entrent chez M. Bonneau.)

SCÈNE III.

FRINGALE, seul, arrivant par le fond.

Des flons flons, des violons, des chansons... Les ouvriers qui travaillent à la grande route ne m'avaient pas trompé; c'est une noce, et je n'en suis pas! Si j'en crois un certain tact (flairant) que m'a donné la grande habitude, c'est là que s'allument les flambeaux de l'hymen; et là... (*Apercevant la broche.*) Ah diable! j'en suis entre deux feux. Raisonnons un peu, mon cher Fringale. (*Tâtant son gousset.*) Bien là. (*Son estomac.*) Bien là. A Paris, on trouve de tout, excepté un bon dîner sans argent.

Air du *Major Palmer.*

Dans ce siècle économique,

Comment engraisser, hélas!

On y vit de politique,

Et moi, je n'en use pas.

Diner, voilà mon histoire,

La table est mon seul amour,

Manger, chanter, rire et boire,

Voilà mon ordre du jour.

J'ai, dans mainte circonstance,
Toujours ennemi de l'eau,
Vote contre l'abstinence,
Et contre le vin nouveau;
Mais, lorsque dans mes fiances,
L'ordre est un peu rétabli,
Je vais tenir mes séances
Chez Bateine ou chez Vercy;
Je me place, dès que j'entre,
N'importe dans quel endroit,
A la gauche, comme au centre,
Aussi bien qu'au côté droit.
C'est sur le prix de la carte,
Que je règle mes budgets,
Et je n'ai point d'autre charte
Que le Cuisinier français.

Jusqu'à présent la journée s'annonce mal! c'est ma faute, j'avais chez moi un joli petit ordinaire, la soupe et le bouilli qui m'attendent encore, ainsi que Catherine, ma gouvernante... Mais moi je suis gastronome, j'aime les bons morceaux, et comme je ne les trouve pas chez moi, je tâche, autant que possible, de dîner tous les jours en ville, c'est mon état! état honorable qui fait vivre bien du monde! Mais aujourd'hui, à Paris, je n'ai pas rencontré une seule invitation, et las d'admirer le muséum des rues ou de contempler à jeun les boutiques de restaurateurs, j'ai passé les barrières, et je viens chercher fortune *extra muros*... Impossible que je ne trouve pas quelque bonne occasion, dans le moment surtout des collèges électoraux... Je sais bien qu'au physique il me serait difficile de passer pour un ventru; mais si on pouvait seulement me prendre pour un électeur de la banlieue... huitième arrondissement... Qu'est-ce qui vient là? un bouquet!... quelqu'un de la noce. La bonne figure à exploiter!

SCÈNE IV.

FRINGALE; BONNEAU, sortant de chez Robert.

BONNEAU.

Je vous demande si ce Robert en finit! Je suis sûr que les convives s'impatientent, et on n'a pas encore dressé... C'est la matelote qui le retarde.

FRINGALE.

Une matelote! ça commence à devenir intéressant.

BONNEAU, s'arrêtant devant sa maison.

C'est étonnant l'effet que ma maison produit d'ici! La porte cochère, les deux bornes: on dirait un petit hôtel! Les deux remises, le fiacre, tout cela tient dans la cour.

FRINGALE.

J'y suis; ah! parbleu! monsieur le propriétaire.

BONNEAU.

Pourvu qu'ils n'aient pas accroché en entrant.

Je ne me laisserais pas de la regarder. Hem! que fait donc ce monsieur?

FRINGALE.

Nous disons vingt-trois pieds. (Il s'arrête et écrit avec un crayon sur son calepin.) Vingt-trois pieds, cela nous amène là. (Se portant au milieu de la maison.) Nous reculons cela de quelques toises, et nous voilà en ligne.

BONNEAU, le chapeau à la main.

Permettez donc, Monsieur...

(Fringale lui fait signe de la main et continue à écrire sur son calepin.)

BONNEAU.

Monsieur, Monsieur, oserais-je prendre la liberté de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?

FRINGALE, ôtant son chapeau.

Mille pardons, Monsieur, je n'avais pas l'honneur de vous voir; je suis l'ingénieur en chef du département, chargé de continuer les travaux de la nouvelle route.

BONNEAU.

Et quel rapport cela peut-il avoir avec cette maison?

FRINGALE.

Ah! je vois, vous ne connaissez pas le nouveau plan. Nous suivons la Seine depuis la barrière de la Râpée; et à la hauteur de Bercy nous coupons horizontalement... (Se mettant vis-à-vis la maison.) Vous voyez, dans cette direction.

BONNEAU.

Comment! mais cela va tout droit...

FRINGALE.

Il n'y a pas de doute, et pas plus tard que demain...

BONNEAU.

Et vous croyez que je vous laisserai ainsi renverser ma maison?

FRINGALE.

Quoi! Monsieur, cette maison vous appartient? Croyez que je suis désespéré. D'ailleurs, il n'entre jamais dans nos intentions de léser les particuliers: nous n'avons besoin que de vingt-trois pieds qu'on vous payera; ainsi tout ce côté-là vous reste, et la moitié de votre maison se trouve sur la grande route.

BONNEAU.

Air de l'Écu de six francs.

La chose vous est bien aisée;
Mais, d'après ce plan, ma maison
N'a plus ni porte ni croisée.

FRINGALE.

J'en conviens, vous avez raison.

BONNEAU.

Me ruiner ainsi! les traitres!

FRINGALE.

Du tout, c'est doubler votre bien:

Vous esquivez, par ce moyen,
L'impôt des portes et fenêtres.

BONNEAU.

La belle avance! et l'uniformité, et l'architecture! Ah! mon Dieu, quel événement! un jour de noce, le jour où je marie ma fille!

FRINGALE.

Comment! monsieur est père de famille? (A part.) Le père de la mariée, heureuse rencontre! (Haut.) Je suis vraiment désolé que mon devoir, un jour de fête surtout... Peut-être au moment de vous mettre à table?

BONNEAU.

Ah! mon Dieu, oui. Mais dites-moi donc, Monsieur l'inspecteur, n'y aurait-il pas quelque moyen...

FRINGALE.

Hem! c'est très-délicat. Je ne dis pas cependant, avec des protections... et certainement l'intérêt que vous m'inspirez.

(On entend appeler dans la coulisse.)

Monsieur Bonneau! monsieur Bonneau!

BONNEAU.

Allons, on m'appelle, on m'attend, il faut... Je voudrais pourtant...

FRINGALE, à part.

Il y vient.

BONNEAU.

Tenez, Monsieur, vous n'avez l'air d'un galant homme; si j'osais vous prier de nous faire l'amitié, la, sans façon...

FRINGALE.

L'y voilà. Vous êtes mille fois trop bon; mais je vous avouerai que n'ayant pas l'honneur d'être de votre connaissance...

BONNEAU.

Elle sera bientôt faite; entre honnêtes gens... D'ailleurs à table, vous savez, tout s'arrange.

FRINGALE.

Où, le verre à la main; cela m'est arrivé quelquefois.

Air: *Ma belle est la belle des belles.*

Au bourgogne, avec déliance,

On examine son voisin:

Au bordeaux on fait connaissance,

On rit, mais d'un air incertain:

En essayant le vin d'Espagne,

Déjà l'on se livre à demi:

Et l'on est surpris, au champagne,

De presser la main d'un ami.

BONNEAU.

Voilà qui est dit. Vous serez à côté de moi à table, et nous avons même certain vin... puis une dinde aux truffes; le dîner sera gai; d'ailleurs mon gendre, qui est architecte... Eh parbleu! je n'y pensais pas, il va être enchanté!

FRINGALE.

Comment donc?

BONNEAU.

Vous allez être bien surpris: mon gendre, c'est Chevron, l'architecte, que vous connaissez.

FRINGALE.

Vous croyez?

BONNEAU.

Votre nouveau plan n'avait si bien fait perdre latête, Chevron! Chevron! C'est à vous qu'il doit cette gratification: ne faites point l'ignorant. Ne lui aviez-vous pas promis des couplets pour sa noce?

FRINGALE.

Ah! oui, oui, le petit Chevron. (A part.) Que diable ceci va-t-il devenir?

BONNEAU.

Et tenez, le voici lui-même.

SCÈNE V.

FRINGALE, BONNEAU, CHEVRON.

BONNEAU.

Arrive donc, mon ami; tu vas te trouver ici en pays de connaissance: l'ingénieur en chef du département qui nous fait l'honneur d'assister à ta noce.

CHEVRON.

Comment! monsieur de Bermont?... Eh non, ce n'est pas lui; vous vous trompez, beau-père.

FRINGALE.

Aïe! la reconnaissance. Quoi! Monsieur ne me remet pas?

CHEVRON.

Non.

BONNEAU, bas à Chevron.

C'est l'inspecteur de la nouvelle route.

CHEVRON.

Je l'ai encore vu ce matin.

FRINGALE, à part.

Diable d'homme, qui connaît tout le monde.

BONNEAU.

Où, mais il ne t'a pas fait part du nouveau plan: ce plan, par lequel la route traverse horizontalement ma maison.

CHEVRON.

La nouvelle route! elle passe à un quart de lieue d'ici.

BONNEAU.

Ah çà! alors, qu'est-ce que vous me disiez donc?

FRINGALE.

Écoutez donc.

Air de *Voltaire chez Ninon.*

Permis de se tromper un peu:

On respecte votre demeure,

L'en suis enchanté.

BONNEAU.

Mais, morbleu!
Que disiez-vous donc tout à l'heure?
Vouloir abattre nos naïsons!
(A Chevron.)

Cet homme est, vous pouvez m'en croire,
De quelque bande de fripons.

CHEVRON.

Ou plutôt de la bande noire.

FRINGALE.

C'est ce qui vous trompe; je suis de la bande
joyeuse, et voilà tout. Comment, monsieur Che-
vron, vous n'avez de moi aucune espèce de sou-
venir?

CHEVRON.

Non, Monsieur.

FRINGALE.

Eh bien! cela m'étonne d'autant moins que
nous ne nous sommes jamais vus. Mais j'avais à
vous parler d'une affaire très-importante; je dé-
siraïis trouver une manière neuve et piquante de
vous être présenté, et je crois celle-ci assez origi-
nale.

CHEVRON.

Eh! mon Dieu, Monsieur, il ne fallait pas vous
donner tant de peine. A qui ai-je l'honneur de
parler?

FRINGALE.

Je voudrais être seul avec vous. C'est l'affaire
d'un moment.

CHEVRON.

Beau-père, laissez-nous.

RONNEAE.

Oui, oui. Parbleu! ce monsieur, avec ses
vingt-trois pieds, m'a fait une peur. Je vais pres-
ser le service.

SCÈNE VI.

FRINGALE, CHEVRON.

FRINGALE.

Diab! presser le service. Il n'y a pas de temps
à perdre. Monsieur, vous êtes M. Chevron, ar-
chitecte distingué, à qui M. de Bermont, mon
ami, a fait obtenir dernièrement une gratification,
bien méritée du reste...

CHEVRON.

Comment! vous savez...

FRINGALE.

Sans doute, vous ne me connaissez pas, mais
moi je vous connais; voilà la différence. Vous êtes
général, vous êtes marié. Vous épousez une
femme charmante.

CHEVRON.

Charmante! d'une beauté fort ordinaire, pour
ne pas dire plus.

FRINGALE.

D'accord, mais moi, j'entends de caractère.

CHEVRON.

Hein? le caractère...

FRINGALE.

Allons, allons, vous êtes trop modeste; car
enfin elle est riche.

CHEVRON.

En effet.

FRINGALE.

C'est ce que je voulais dire; elle est charmante.
Vous avez donc tout préparé, les invitations, les
bouquets, le repas de noce, les violons; vous
croyez avoir songé à tout; eh bien! c'est ce qui
vous trompe, il vous manque quelque chose.

CHEVRON.

Comment, Monsieur?

FRINGALE.

Hé bien! hé bien! il vous manque quelque
chose: avez-vous des couplets, une chanson?

CHEVRON.

Ma foi non, quoique ce matin j'aie cherché
deux heures dans mon chaussonier. (Le tirant de
sa poche.)

FRINGALE.

Une noce sans chanson! cela ne se serait jamais
vu.

Air de *Partie carrée*.

Il faut toujours qu'à chanter l'on s'apprête;
Chaque âge a ses couplets, je crois!
Pour les enfants c'est le couplet de fête,
Aux jeunes gens c'est le couplet grivois;
Le tendre amant qui soupire sa flamme,
C'est le couplet sentimental!
Mais le mari qui célèbre sa femme,
C'est le couplet moral.

Et songez donc quel coup d'œil, quel tableau,
lorsque après un dîner, un bon dîner, comme qui
dirait au dessert, vous vous levez. *Le marié va
chanter! le marié va chanter!* c'est ce que tout
le monde répète; succède un long silence, et
vous, tirant modestement de la poche gauche de
votre gilet des couplets pleins de grâce, d'énergie,
de sensibilité...

CHEVRON.

Et où voulez-vous que je les trouve?

FRINGALE.

C'est là que je vous attendais. J'ai bien pensé à
votre embarras; et sans vous en prévenir, je vous
ai fait une chanson: c'est elle que je vous apporte.

CHEVRON.

Comment! Monsieur, vous auriez eu la bonté,
et sans me connaître...

FRINGALE.

Oh! je suis plus votre ami que vous ne croyez;
mais je comptais, moi, arriver là sans façon, et
me déclarer au moment du dîner: c'est dans ces

moments-là qu'on connaît ses amis, ses vrais amis.

CHEVRON.

Je vous avoue que je ne reviens pas encore d'une telle attention.

FRINGALE.

Laissez donc : moi, j'aime les noces de passion, et il s'agit de l'aspect d'une noce pour me mettre en verve,

RONDEAU.

Air : *Aimons les Amours.*

Oui, je l'avouerai sans détour,
J'aime ce jour
De plaisir et d'amour :
Loin d'être ennuyeux,
A mes yeux
Ce vieux tableau
Paraît toujours nouveau.
Dès le matin,
Chacun s'apprête ;
Et bientôt je vois en habit de fête,
Accourir l'ami, le voisin,
Et le grand oncle, et le petit cousin ;
L'heure sonne, on part
Sans retard :
L'autel reçoit les serments
Des amants ;
Deux fois
L'anneau change de doigts :
Ils sont unis,
Attendris
Et bénis.
La table est prête, on se rassemble,
Buvant, criant,
Et riant
Tous ensemble.
On applaudit
Le bel esprit
Qui s'est chargé
Du couplet oblige.
J'entends le son
Du violon,
Chacun se place, et déjà
Le papa,
Par le menuet
D'Exaudet,
Ouvre le bal
D'un air patriarcal.
Mais du repos l'instant arrive ;
A minuit,
Sans bruit,
Le mari s'esquive :
Sa jeune épouse, qui le suit,
Tremble, rougit ;
Pourtant elle sourit.

(Parlant, et contrefaisant la voix d'une demoiselle.)

Mais, maman ! — Oui ma fille, croyez-en votre mère, c'est pour votre bonheur... Allons donc, ne faites pas l'enfant.

(Reprenant le chant.)

Oui, je l'avouerai sans détour,
J'aime ce jour
De plaisir et d'amour ;
Loin d'être ennuyeux,
A mes yeux
Ce vieux tableau
Paraît toujours nouveau.

Vous conviendrez que je possède assez bien mon sujet, et ce sont quelques-unes de ces idées-là que j'ai essayé de rendre dans la chanson que je vous ai faite. (Lui présentant un papier.) Non, ce n'est pas cela. C'est un baptême; vous n'en êtes pas encore là. (Lui en donnant un autre.) La voici; il y a un refrain; mais que ça ne vous embarrasse pas, parce que moi je sais tous les airs, et je serai là, au bout de la table, pour soutenir et donner le ton.

CHEVRON.

Et vous l'avez faite exprès pour moi ? Parbleu, c'est la première, et je suis enchanté qu'on ait fait une chanson tout exprès pour un architecte.

FRINGALE.

Écoutez, c'est vous qui parlez.

Air de la *Danse interrompue.*

« Sans l'hymen et les amours,
» Franchement la vie
» Ennuie ;
» Sans l'hymen et les amours,
» Comment trouver d'heureux jours ?

CHEVRON.

Comment ! Monsieur, ces couplets sont de vous ? c'est bien singulier !

(Feuilletant son chansonnier.)

FRINGALE.

Écoutez, écoutez la suite.

« Autrefois j'ai volé,
» J'ai brûlé de mainte flamme.

CHEVRON, lui montrant le chansonnier qu'il tient.

« Aujourd'hui je suis change,
» Car je brûle pour ma femme.

FRINGALE, stupéfait.

Hein ? qu'est-ce que c'est que cela ?

CHEVRON, continuant toujours à lui montrer sur le livre.

« Sans le bonheur d'être aimé...
» Franchement la vie
» Ennuie.
» Sans le bonheur d'être aimé...
Tout le long c'est imprimé !
Je conçois qu'une chanson
Doit être ainsi bientôt faite ;
Separons-nous sans façon.

(A part.)

C'était quelque pique-assiette.

ENSEMBLE.

(Haut.)

Votre hymen et votre amour
Peuvent bien battre en retraite ;
Votre hymen et votre amour
Serviront quelque autre jour !

FRINGALE.

Ma foi, l'hymen et l'amour
Me condamnent à la diète ;
Ma foi, l'hymen et l'amour
M'ont joué d'un mauvais tour.

(Chevron rentre dans la maison.)

SCÈNE VII.

FRINGALE, seul.

Je vous demande si ce n'est pas jouer de malheur ! des couplets tout nouveaux ! Il faut qu'il ait justement dans sa poche le chansonnier où je les ai pris ce matin. Cinq heures dans l'instant. Ils vont se mettre à table ; à table, et je ne ferais pas comme eux ! et j'abandonnerais la place ! et je serais obligé de revenir à mon bouilli qui m'attend et à ma gouvernante Catherine... du réchauffé ! O mon génie, ou mon appétit ! inspirez-moi tous deux. Qui vient là ? (Il entre dans le berceau de verdure.)

SCÈNE VIII.

LE PRÉCÉBENT, GERMAIN, ROBERT.

GERMAIN, regardant.

M. Robert ! M. Robert, traiteur ! Ce doit être ici.

ROBERT.

Voici, Monsieur ; qu'y a-t-il pour votre service ?

GERMAIN.

Je viens commander à dîner pour mon maître et deux de ses amis.

FRINGALE, à part.

Encore des gens qui dînent !

GERMAIN.

De votre meilleur vin, potage, bifteck, une poularde, une salade, quelques entremets ; et tout cela pour trois.

ROBERT.

C'est bon. (Criant.) Poularde à la broche ! Mais vous me répondez que votre maître viendra.

GERMAIN.

Je suis chargé de vous payer d'avance ; que vous faut-il ?

ROBERT.

Voyons : trois potages, trois biftecks, une bonne qualité de volaille ; il me semble que quarante francs...

GERMAIN.

Les voilà. Et comme entre les domestiques et les aubergistes il y a moyen de s'entendre, tâchez que mon maître soit content ; je ne vous dis que cela, et nous nous reverrons quelquefois.

ROBERT.

Que voulez-vous dire ?

GERMAIN.

C'est moi qui lui ai conseillé de venir chez vous ; nous allons habiter ce pays, et nous payons bien, car c'est notre habitude.

ROBERT.

Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

GERMAIN.

Chut ! nous sommes ici incognito. Je suis M. Germain, valet de chambre de M. Dorval le manufacturier.

ROBERT.

M. Dorval ! M. Dorval vient dîner chez moi ?

Ain : *Il me faudra quitter l'empire.*

C'est un honneur que j'saurai reconnaître, Disposez d'tout, d'la cave et du logis, Et l'on mettra sur la cart' de votr' maître, Tout l'vin, Monsieur, que vous boirez gratis.

GERMAIN.

Quels procédés ! j'en suis vraiment surpris.

ROBERT.

Oui, c'est un usage notoire Qu'en notre état on ne peut oublier ; Ici-bas, chacun son métier : Les maîtres sont faits pour payer sans boire, Et les valets pour boire sans payer.

Holà ! Julien, dépêchons. J'espère que toutes les fois que M. Germain nous fera l'honneur de passer par ici, il regardera ma cave comme la sienne. Et quand vient M. Dorval ?

GERMAIN.

Mais d'ici à une heure, peut-être plus tôt, peut-être plus tard.

ROBERT.

On prendra les mesures pour être prêt à tout événement ; voilà qui est dit : M. Dorval, deux de ses amis, trois couverts. Je me flatte qu'on sera content. Enchanté, monsieur Germain, d'avoir fait connaissance....

GERMAIN.

C'est bon ! c'est bon, mon cher ; mais traitez-nous bien.

ROBERT le salue et rentre en criant.

Allons, allons ! à l'ouvrage ! dépêchons !

SCÈNE IX.

FRINGALE, seul.

Ah ça ! mais tout le monde dîne donc aujourd'hui, excepté moi ? Non pas ! l'occasion n'est propice, la fortune m'invite, et ce serait la première invitation que j'aurais refusée. Génie des gens qui n'ont pas diné ! j'implore ton secours ; arme mon front d'intrépidité, et fais passer dans tout mon être l'activité de mon estomac ! Audace, promptitude, voilà les moyens ; dîner, voilà le but. Il n'est rien qu'un tel but n'excuse et n'autorise. Je dînerai. Je vois d'ici le véritable Amphitryon arrivant pour se mettre à table ; il pâlit à l'aspect des bouteilles vides. Mais il reconnaît à ce trait une intelligence supérieure, et malgré lui

rend hommage au Jupiter de bon appétit qui lui vole à la fois son nom, sa poularde et ses biftecks ! Allons, point de retard ; le propriétaire du dîner peut ne venir que dans une heure ; mais, si j'ai bien entendu, il serait possible qu'il arrivât plus tôt. D'un côté la prudence, (se frottant l'estomac) de l'autre des considérations non moins puissantes, tout m'oblige de hâter l'exécution. Holà ! hé ! quelqu'un. (Comptant sur ses doigts) M. Dorval, un manufacturier, un domestique, payé d'avance, poularde, etc. Diex ! quelle mémoire on a lorsqu'on est à jeun !

SCÈNE X.

FRINGAL, ROBERT.

ROBERT.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

FRINGALE.

Comment, mon cher, vous ne devinez pas ? Cependant, quand on s'est donné la peine de commander d'avance... Je vois que ce maraud de Germain aura fait tout de travers.

ROBERT.

Quoi ! vous seriez M. Dorval ? Ah ! Monsieur, mille pardons, vous n'attendrez qu'un instant ; votre domestique avait dit que vous ne viendriez pas avant une heure.

FRINGALE.

C'est un faquin. Moi, d'abord, je suis toujours pressé. Ah ça ! il vous a payé ?

ROBERT.

Oui, Monsieur.

FRINGALE.

Et il n'a pas oublié de vous dire que je voulais pour mon dîner...

ROBERT.

Des meilleurs vins, potage, biftecks, poularde.

FRINGALE.

Deux entremets et une salade, n'oublions rien. (A part) Le moindre oubli pourrait nous trahir. (Haut.) Eh bien ! voyons, mon brave homme.

Air : *J'ons un curé patriote.*

Allons, dépêchons, de grâce ;
Le repas se refroidit,
Ma patience se lasse
Ainsi que mon appétit :
On ne peut dîner trop tôt,
Moi, je ne connais qu'un mot :
Servez chaud, (bis.)
Servez vite et servez chaud !
Oui, morbleu ! servez toujours chaud.

DEUXIÈME COUPLET.

C'est le seul refrain que j'aime,
Et je pourrais dire aussi
A maint auteur de poème,
A maint amoureux transi,

A maint ami comme il faut,
Dont le zèle est en défaut :
Servez chaud, (bis.)
Servez vite et servez chaud !
Oui, morbleu ! servez donc plus chaud.

ROBERT.

Monsieur, je suis prêt ; sans les deux personnes que monsieur attend, on servirait de suite.

FRINGALE, A part.

Vive Dieu ! je ne pensais plus à mes amis. (Haut.) Ils ne peuvent tarder. (A part.) Au fait, un repas commandé pour trois... J'allais faire une école.

ROBERT.

En attendant, on va toujours mettre le couvert dans le petit salon ; c'est la plus jolie pièce de la maison.

FRINGALE.

Un salon ! pourquoi cela ? Moi, je suis las des salons. Tenez, nous serons à merveille sous ce berceau, en plein air ; on a plus d'appétit, (à part.) et on peut décamper plus vite.

ROBERT.

Monsieur va être obéi.

SCÈNE XI.

FRINGALE, seul.

Et moi qui ne songeais plus à ces malencontreux amis ! on oublie toujours quelque chose. Il m'en faut deux ! où les prendre ? Eh parbleu ! les premiers venus ; des amis pour dîner, on en trouve toujours. Diex, si j'étais là !

Air : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Destins, qui m'a pu mériter
Des caprices tels que les vôtres ?
Je venais me faire inviter,
Et je vais inviter les autres.
Je m'en passerais, dieu merci ;
Mais puisque le sort le commande,
Offrons à dîner aujourd'hui,
Et que demain Dieu me le rende.

Voyons d'ici sur la grande route... un individu... non... il est en veste, cela ne me convient pas ; ce n'est pas que je sois fier, mais le décorum. Allons, allons, un tour de promenade accéléérée, et les deux premiers habits que je rencontre, je leur mets la main sur le collet ; et il faudra bien qu'ils dînent ou qu'ils disent pourquoi. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE XII.

DORVAL, LEBLANC, entrant par la droite

DORVAL.

Air : *Ah ! quel plaisir de vendanger.*
Sans crainte comme sans chagrin,
Surtout sans médecine,

J'embellis par un doux refrain,
La route de la vie ;
Et pour guide, en chemin,
J'ai choisi la folie.

LEBLANC.

Laissons aux fats la vanité,
Aux sots la gravité ;
Pour nous, bonnes gens sans fierté,
Et sans mélancolie,
Gardons notre gaieté,
Et vive la folie !

En vérité, mon cher Dorval, j'admire ton heureux naturel, tu es content de tout.

DORVAL.

C'est la vraie philosophie.

LEBLANC.

Et il y a pourtant des gens qui te font un crime de ta joyeuse humeur, et qui prétendent qu'elle peut nuire à tes affaires.

DORVAL.

Eh morbleu ! de quoi se mêlent-ils ?

Air de *Lantara*.

Ma gaieté, qu'ils trouvent frivole,
Dans le travail sait nous charmer ;
Est-on pauvre, elle nous console,
Et riche, elle nous fait aimer.
Pour être heureux dans l'état que j'exerce,
Gaieté, travail, sont mes deux grands secrets ;
C'est là, mon cher, tout l'esprit du commerce,
Oui, c'est l'esprit du commerce français.

Mais conçois-tu l'idée de ma femme et de mon gendre ? Monsieur le colonel de gendarmerie qui se range aussi de son parti ! Ne pas vouloir me laisser rester chez moi... Il m'a fallu sortir, aller me promener.

LEBLANC.

Tu gèrais peut-être quelque conspiration.

DORVAL.

Mais non ; si c'était le jour de ma fête, je ne dis pas ; c'est convenu, je m'en vais toujours dès sept heures du matin ; mais aujourd'hui... ma foi, dans mon désespoir, j'ai annoncé que j'allais visiter les environs que je connais à peine, et que j'irais dîner avec toi et Derville chez le premier restaurateur. Sais-tu ce qu'ils m'ont répondu ?

LEBLANC.

Ma foi non !

DORVAL.

Ils m'ont répondu que je ne dînerais pas ailleurs que chez moi, qu'ils en étaient sûrs, qu'ils m'en défiaient. Nous avons parlé vingt-cinq louis ; et ma foi, en dépit de ma femme, du colonel et de tout son régiment, j'ai idée que je gagnerai la gaigeure, ou le diable m'emporte.

LEBLANC.

Tu peux compter que je t'y aiderai. Tu sais que l'ami Derville ne peut pas venir.

DORVAL.

Oui, mais j'ai un appétit qui en vaut deux :

ainsi nous voilà au pair. Pour plus de sûreté, j'ai dépêché Germain en avant, pour reconnaître le terrain et préparer les vivres. Nous pouvons entrer.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRINGALE.

FRINGALE.

Personne de présentable, c'est désespérant. Eh mais ! qu'ai-je vu ? voilà mon affaire ; qu'ils aient diné ou non, ils ne m'échapperont pas.

LEBLANC.

Que nous veut ce monsieur ?

DORVAL.

Comment ! tu ne devines pas ? un habit râpé, et un homme qui salue à la porte d'un traiteur : c'est un dîner qu'on nous demande.

LEBLANC.

Tu crois ?

DORVAL.

Que veux-tu ? nous ne sommes que deux, le dîner est pour trois, on peut dans l'occasion accueillir le pauvre diable qui n'a pas diné.

FRINGALE.

Messieurs, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, ma proposition va peut-être vous paraître indiscrette ; car il est vrai de dire que je me trouve dans une position fort extraordinaire pour vous et surtout pour moi.

DORVAL.

Qu'est-ce que je te disais ?

FRINGALE.

Il est des gens que l'on juge du premier coup d'œil ; et dès que je vous ai vus, j'ai senti pour vous une affection...

DORVAL.

J'entends, vous venez nous demander...

FRINGALE.

De me faire l'honneur de dîner avec moi.

LEBLANC et DORVAL, étonnés.

Comment !

DORVAL.

Pour le coup, je ne m'y attendais guère.

FRINGALE.

Je savais bien que je vous paraîtrais original ; mais moi, j'aime la compagnie, la bonne compagnie, au point qu'aujourd'hui, s'il me fallait dîner seul, je crois que je ne dînerais pas du tout.

DORVAL.

Monsieur, c'est mille fois trop d'honneur que vous nous faites ; mais, en conscience, il nous est impossible...

LEBLANC.

Nous avons notre dîner...

FRINGALE.

Eh morbleu ! sont-ils tenaces ! Dieux ! si j'étais à leur place...

ROBERT, sortant de chez lui, et s'adressant à Fringale.

Monsieur Dorval, tout est prêt, et quand vous voudrez...

FRINGALE, avec importance.

C'est bien, mon cher, attendez.

DORVAL, étonné.

Comment, vous êtes monsieur Dorval ?

FRINGALE.

Oui, Monsieur.

DORVAL.

Monsieur Dorval le manufacturier ?

FRINGALE.

C'est moi-même.

LEBLANC, à Dorval.

Ah ! parbleu ! celui-là est trop fort ; et je vais...

DORVAL.

Tais-toi donc, c'est un original ; il faut nous en amuser.

FRINGALE.

Puis-je espérer, Messieurs, qu'un petit dîner sans façon, une poularde, des biftecks, une salade d'amis...

LEBLANC.

Eh ! mais, c'est notre diner qu'il nous offre !

FRINGALE.

Air. *Vivent les Gascons, mes amis.*

Point de refus, point de façons ;

A table on fera connaissance ;

Bannissons toute défiance,

Eh bien ! Messieurs ?

DORVAL et LEBLANC.

Nous acceptons.

DORVAL.

De nous plaindre nous aurions tort :

Ce monsieur connaît bien l'usage,

Il prend notre diner, d'accord ;

Mais avec nous il le partage.

ENSEMBLE.

Point } de refus ; { point } de façons,

Plus } { plus } de façons,

A table on fera connaissance,

Daignez, messieurs sans } défiance,

Nous bannissons la } défiance,

Me dire enfin } nous acceptons.

Vous le voulez } nous acceptons.

FRINGALE.

Holà ! monsieur l'aubergiste ! (A part.) Bon ! le couvert est déjà mis. (Haut.) Mes deux amis sont arrivés, et l'on peut servir.

ROBERT.

Oui, Monsieur ; dame ! c'est que je vous avais préparé une petite surprise... qui n'arrive pas.

FRINGALE.

Mon ami, il n'y a rien qui me surprenne plus agréablement que l'aspect du service : faites-moi

ainsi marcher longtemps de surprise en surprise, je ne demande pas mieux.

ROBERT.

En ce cas, monsieur Dorval, vous allez être obéi.

(Pendant que l'on sert.)

DORVAL, s'approchant de Fringale.

Monsieur Dorval, j'ai accepté votre invitation, mais c'est à condition que demain mardi, vous ne ferez l'honneur de dîner chez moi, ici près, au Petit-Bercy.

FRINGALE.

Comment donc ! Monsieur, c'est trop juste.

DORVAL, à Leblanc.

Allons donc, fais aussi tes politesses.

LEBLANC.

J'espère, Monsieur, qu'après-demain mercredi ce sera mon tour.

FRINGALE.

Je n'ai garde de refuser.

(Les deux autres se mettent à table.)

(A part.) Eh bien ! ça ne commence pas mal, et voilà ce qui s'appelle faire d'une pierre trois coups.

SCÈNE XIV.

DORVAL ET LEBLANC sont assis sous le berceau, et vont se servir le potage.

(Fringale traverse le théâtre pour aller les rejoindre, lorsque les garçons du village arrivent avec des bouquets et l'entourent.)

AIR du Bouquet du Roi.

Pour nous quel jour de bonheur !

Les habitants d' ce village

Viennent tous pour rendre hommage

A leur futur protecteur.

FRINGALE, à Robert.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ROBERT.

Ce sont nos jeunes gens, nos ouvriers, dont votre arrivée a fait la fortune ; répondez-leur.

FRINGALE.

C'est bon, c'est bien, mais de grâce...

DORVAL.

Il recevra, Dieu merci,

Les compliments à ma place.

FRINGALE.

Ciel ! le potage est servi !

(Il veut se mettre à table, le Chœur l'entoure.)

Pour nous quel jour de bonheur, etc.

FRINGALE, se débattant.

Assez ! assez !

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS ; BONNEAU, sortant de chez lui.

BONNEAU.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit-là ?

ROBERT.

Vous ne devinez pas ; c'est M. Dorval... M. Dorval qui vient dîner chez moi.

BONNEAU.

Où est-il donc ?

ROBERT.

Eh parbleu ! le voilà...

BONNEAU.

Il serait possible ! lui qu'on disait si original ! Quelle bévue j'ai faite !

FRINGALE, que pendant tout ce temps on a entouré et à qui l'on a donné des bouquets.

C'est bon, c'est bon ; on ne dîne pas avec des bouquets. (Regardant toujours la table.) Ils attaquent le bifteck ! (Aux paysans.) Trêve de révérences, après dîner, nous verrons, je vous donnerai pour boire... (voyant les autres qui boivent) (à part) s'il en reste. (Haut.) Mais en attendant, vous sentez bien qu'il faut que moi-même...

ROBERT.

Comment donc ! c'est trop juste, monsieur Dorval.

(Les paysans se retirent.)

(Fringale, débarrassé de leurs mains, va droit à la table, lorsque M. Bonneau l'arrête et le fait reculer.)

BONNEAU.

Monsieur... monsieur Dorval...

FRINGALE.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est encore ?

BONNEAU.

Un seul mot.

FRINGALE.

Je n'ai pas le temps.

BONNEAU.

N'importe, Monsieur, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez permis de réparer mon impolitesse.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; CHEVRON, la serviette à la main.

CHEVRON.

Mais venez donc, beau-père, vous nous laissez là...

BONNEAU, à Chevron lui faisant signe de se taire.

Tout à l'heure. (A Fringale qui il tient toujours.) Oh ! non, vous ne m'échapperez pas ; et il faut absolument que vous veniez dîner avec nous en famille.

FRINGALE.

Dîner ! la, qu'est-ce que je disais ? une fois qu'on en a un, ils viennent tous à la fois... comme s'ils ne pouvaient pas s'entendre. Monsieur (regardant toujours la table), dans ce moment, j'ai invité moi-même deux amis avec qui je serai enchanté de faire connaissance ; deux amis qui

sont même très-pressés. Dieux ! le bifteck a disparu.

BONNEAU, le retenant toujours.

Mais demain, Monsieur...

FRINGALE, cherchant à se débarrasser.

Demain, je suis pris.

BONNEAU.

Après-demain, Monsieur...

FRINGALE.

Je suis pris.

BONNEAU.

Mais jeudi, Monsieur, puis-je espérer...

FRINGALE.

Jeudi, soit ; je m'y rendrai avec appétit. Mais dans ce moment, des considérations majeures...

BONNEAU.

C'est trop juste. (Bonneau rentre dans sa maison.)

CHEVRON, qui pendant ce temps a eu l'air de causer avec

Robert, courant à lui et le prenant par son habit.

Ah ! Monsieur, me pardonnerez-vous de vous avoir méconnu ?

FRINGALE.

Que diable ! Monsieur, voulez-vous me laisser ?

CHEVRON.

Non pas, s'il vous plaît, mon beau-père m'a prévenu, mais j'espère que vendredi...

FRINGALE.

Vendredi ? vendredi soit, Monsieur, et que ça finisse ! Dieux ! le poulet...

(Il arrache sa boutonnière, lui laisse la serviette entre les mains et court se mettre à table.)

Dans un autre moment les affaires sérieuses.

(A MM. Dorval et Leblanc.) Eh bien ! qu'est-ce ? il me semble que nous n'avons point perdu de temps.

Heureusement que je suis habitué à manger très-vite, et que je vous aurai bientôt rattrapés. (Chevron rentre.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, UN GENDARME.

LE GENDARME.

Messieurs, M. Dorval n'est-il pas parmi vous ?

ROBERT, montrant Fringale.

Le voici.

FRINGALE.

Garçon, eh bien ! garçon, rapporte donc ! Où est donc le garçon ?

LE GENDARME.

Monsieur, j'ai à vous parler en particulier sur une affaire très-importante.

FRINGALE.

Ma foi, Monsieur ! (A Leblanc qui découpe.) Servez toujours, ne faites pas attention ; dans ce moment il m'est impossible, vous voyez que le dîner...

LE GENDARME.

C'est justement à ce sujet que sont relatifs les ordres dont je suis porteur.

FRINGALE.

Qu'est-ce que ça signifie?... Servez toujours.

LE GENDARME.

Vous êtes M. Dorval le manufacturier, qui aujourd'hui avez commandé un dîner chez M. Robert (Robert salut), pour deux amis, je vois que mes notes sont exactes; ayez, Monsieur, la bonté de me suivre à l'instant même et sans passer outre...

FRINGALE.

Et pour quelle raison former ainsi opposition à mon dîner?

LE GENDARME.

Vous le saurez plus tard.

DORVAL, à Leblanc.

C'est charmant! et je me doute à présent... Crois-moi, redoublons d'activité, à ta santé.

FRINGALE, aux deux autres qui s'emplissent la bouche.

Mais un instant, un instant, Messieurs; attendez donc que cela s'éclaircisse.

LE GENDARME.

Il n'y a point d'autre réclamation, j'ai ordre de vous emmener. Je serais désolé d'employer la rigueur; mais cependant, s'il le faut, j'ai là du monde.

Air du *Renégat*.

Pour vous arrêter en ces lieux
J'ai les ordres les plus sévères.

FRINGALE.

Ce monsieur Dorval, c'est affreux,
A donc de mauvaises affaires?

Dieux! ce que c'est de vouloir prendre, hélas!
Le nom des gens que l'on ne connaît pas.

LE GENDARME.

Allons, Monsieur, je vous conjure,
Daignez me suivre sans façon.

TOUS.

Quoi, voudrait-on, par aventure,
L'envoyer coucher en prison?

FRINGALE.

Coucher! coucher! un instant; passe encore pour y dîner, je ne dis pas; parce qu'enfin, dès qu'on dîne, n'importe la salle à manger; mais permettez, monsieur le gendarme, j'ai deux mots à vous dire. (A part.) Je crois qu'il est prudent d'abdiquer.

(Il lui parle bas à l'oreille.)

LE GENDARME.

Comment! Monsieur, vous n'êtes pas M. Dorval?

FRINGALE.

Je suis M. Fringale, ex-employé aux subsistances; je vous en donne ma parole d'honneur; et vous auriez dû voir à la tournure...

LE GENDARME.

Que j'ai d'excuses à vous demander! J'avais ordre, il est vrai, d'emmener M. Dorval, mais c'était de l'emmener dîner chez lui, où sa femme, ses amis, son gendre, mon colonel, et un dîner superbe, l'attendent pour célébrer son installation à Bercy.

FRINGALE.

Comment! c'était pour cela? Dieux! si je pouvais me reconstituer prisonnier!

LE GENDARME.

Il faut vous dire qu'on avait résolu de ne pas laisser dîner M. Dorval, parce que sa femme et mon colonel avaient parié...

DORVAL, se levant et jetant sa serviette.

Il ont perdu, car mon dîner est fini.

LE GENDARME.

Comment?

DORVAL.

Où, mon cher, vous arrivez un peu tard, je ne me doutais pas de la fête qu'on me préparait; mais j'y cours prendre part comme spectateur. (Riant avec Leblanc.) Et nous régalerons nos convives de notre aventure d'aujourd'hui. (Aux paysans.) Mes amis, voici le pour-boire que monsieur vous a promis en mon nom. (Il jette une bourse aux paysans et donne une pièce de monnaie à un petit garçon qui lui offre des cure-dents.) Quant à vous, mon cher Amphitryon, nous vous remercions de votre aimable invitation, et vous n'oublierez pas la mienne.

CHOEUR.

Air d'*Anglaise*.

DORVAL.

De vous traiter, mon cher hôte,
A mon tour je suis jaloux;
Songez que demain sans faute,
Demain, je compte sur vous.

LEBLANC.

Moi, Monsieur, c'est mercredi.

BONNEAU.

Vous savez que c'est jeudi.

CHEVRON.

N'oubliez pas vendredi.

FRINGALE.

Rien eneor pour aujourd'hui.
Ma gratitude est immense;
Mon appetit sera fort,
Car ce dîner-là, je pense,
Ne peut y faire de tort.

(Reprise de l'air.)

TOUS, s'en allant.

Sans adieu, notre cher hôte,
Songez bien au rendez-vous;
Et tous ces jours-ci sans faute
Nous vous recevrons chez nous.

SCÈNE XVIII.

FRINGALE.

(Le petit garçon lui offrant un cure-dent.)

Monsieur, en voulez-vous ?

FRINGALE.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? des cure-dents ? par exemple, voilà le comble de la dérision. La noce, l'aubergiste, M. Dorval, ils vont tous dîner, et mon rôle finit au moment où j'aurais aimé à le voir commencer. Je sais bien que, par l'événement, voilà une bonne semaine ; mardi, mercredi, jeudi, vendredi. Dieux ! quel appétit j'aurai demain ! Mais je ne vois encore rien de bien décisif pour aujourd'hui, avec cela qu'ils ont déjà desservi. (Tâtant sa poche.) Et aucun moyen de donner une seconde représentation. Me voilà donc obligé d'en revenir à ma gouvernante et à mon modeste ordinaire ! un diner réchauffé ! moi qui ne peux pas les souffrir ! A moins qu'il n'y ait parmi ces messieurs quelqu'un qui dinât tard, extrêmement tard, et qui eût l'intention de m'engager. Je le prie de ne pas se gêner ; moi, d'abord je n'ai pas d'heure fixe.

AIR de la Clochette.

Me voilà, me voilà
Je suis bien votre affaire ;

Me voilà, me voilà.

Ah ! messieurs, pour vous plaire,

S'il faut (bis) un convive fidele,

Me voilà, me voilà.

S'il faut surtout du zèle

Me voilà, me voilà.

(Regardant à gauche.)

Mais, que vois-je ! deux épées... un duel et pas de témoins ? Messieurs, je suis à vous, je vais commander les côtelettes. (Regardant à droite.) Et qui vient de ce côté ? n'est-ce pas le landau de la vieille comtesse ? (Reprenant l'air.)

Noble maison, l'on y

Dîne à midi ;

Et par un préjugé que j'honore,

L'on y soupe encore.

(Criant dans le fond.)

Me voilà, me voilà.

(Au public.)

Messieurs, daignez permettre ;

(A la cantonade.)

Me voilà, me voilà,

En course il faut se mettre !

(Au public.)

Pourtant si quelqu'un me désire,

Parlez : à tous je puis suffire.

(S'adressant tour à tour au public et à la cantonade.)

Me voilà, me voilà !

Me voilà, me voilà !

(Il sort par le fond eu courant.)







LE MÉNAGE DE GARÇON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 27 avril 1821.

En société avec M. Dupin.



Personnages.

M. DUBOCAGE, président.
MADAME DUBOCAGE, sa femme. (15 ans.)
ERNESTINE, nièce de madame Dubocage.
PROSPER, étudiant en droit.



HUBERT, propriétaire.
GUILLEMAIN, usurier.
UN COMMISSIONNAIRE.
TROIS CRÉANCIERS.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Hubert.

Le théâtre représente une chambre fermée : à droite, une porte qui communique dans une autre pièce, à gauche, une porte d'entrée ; dans le fond, une petite porte vitrée, qui est censée être celle de l'alcôve ; au-dessus, une petite lucarne avec un rideau vert, un secrétaire, une petite table, cheminée avec une tasse, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUBERT, seul.

Ma foi, arrivera ce qu'il pourra, cette dame m'a toujours donné le denier à Dieu et la voilà installée. C'est agréable d'être à la fois propriétaire et portier de sa maison : on touche les loyers et l'on reçoit les pourboires ; il n'y a rien de perdu, quand on sait faire son état ; car ce n'est pas aisé.

Air du vaudeville de *l'Avare*.

On croit que notre seul office
Consiste à tirer le cordon :
Il faut qu'un portier réunisse
L'esprit à la discrétion,
Vient un juif, un mauvais apôtre,
Ou jeune fille faite au tour ;
Avec l'un, il faut être sourd,
Il faut être aveugle avec l'autre.

Mais si M. Prosper revenait, son terme n'expire qu'après-demain ; et lui, qui est vif en diable ; aussi pour quoi ne prévient-il pas ; on dit : M. Hubert je ne dois pas rentrer ; on glisse le pourboire au portier, et le propriétaire n'en sait rien. Mais point du tout ; monsieur emporte la clef dans sa poche, et voilà huit jours de suite qu'il ne rentre pas : quel scandale ! et tous les matins... derlin, derlin ; les créanciers, qui font aller la

sonnette ; passe encore si c'était un artiste, on y est fait ; dans les maisons on sait bien que ça ne peut pas être autrement ; mais un étudiant en droit !... (On sonne.) Allons, qu'est-ce qui vient là ; je suis sûr que c'est pour louer.

SCÈNE II.

HUBERT, M. DUBOCAGE.

M. DUBOCAGE.

N'est-ce pas ici madame Florbel ?

HUBERT.

Madame Florbel ! ah ! oui, c'est le nom de cette dame qui vient de me donner le denier à Dieu : elle est là dans l'autre pièce avec sa nièce ou sa fille, une jeune personne...

M. DUBOCAGE.

C'est bon, mon ami, voulez-vous m'indiquer le portier.

HUBERT.

Voilà, Monsieur.

M. DUBOCAGE.

Ah ! c'est toi ; eh bien ! mène-moi chez le propriétaire.

HUBERT.

Voilà, Monsieur.

M. DUBOCAGE.

Ah ! c'est vous !

HUBERT.

Oui, Monsieur ; une jolie propriété que j'ai là, le fruit de mes économies ; le pavillon que vous voyez, et une boutique qui en dépend, au coin du boulevard, rue du Pas-de-la-Mule, le cœur du Marais ; vous ne croiriez pas, Monsieur, que cela rapporte huit cents francs de loyers et deux cent soixante francs d'impositions.

M. DUBOCAGE.

Deux cent soixante !

HUBERT.

Oui, Monsieur ; je m'en vante ; quarante francs de plus, j'étais électeur ; mais j'espère bien me faire augmenter.

M. DUBOCAGE.

Et le loyer de cet appartement ; car je viens vous payer le premier terme.

HUBERT.

Ah ! je comprends, monsieur loge aussi chez moi ?

M. DUBOCAGE.

Non, mon cher, je n'y logerai pas ; mais n'importe, c'est moi qui suis chargé...

HUBERT.

Je comprends ; monsieur est...

M. DUBOCAGE.

L'homme d'affaires de ces dames.

HUBERT.

Je comprends, vous dis-je ; je vous en fais mon compliment. (A part.) Je peux hausser le loyer. (Haut.) Monsieur,

Air du vaudeville de *Calinal*.

C'est six cents francs pour le loyer,
Les impôts de toutes espèces,
Le sou pour livre du portier.

M. DUBOCAGE.

Comment, six cents francs, ces deux pièces.
Moi, qui n'y porterai mes pas
Que de temps en temps.

HUBERT.

C'est l'usage,
Monsieur, quand on n'y loge pas,
Ça coûte toujours davantage.

D'ailleurs, Monsieur, toutes les convenances possibles ; deux entrées : l'une par le boulevard, et l'autre par une rue déserte ; une maison tranquille, des portiers fort honnêtes.

M. DUBOCAGE.

Oui, je m'en aperçois. Allons, je paie d'avance le premier terme, cent soixante-deux francs cinquante centimes ; ces meubles-là en dépendent ?

HUBERT.

Oui, Monsieur, et vous pouvez être sûr que les soins, les attentions, la discrétion.

M. DUBOCAGE.

C'est bon, je m'installe ici ; vous pouvez me laisser.

SCÈNE III.

M. DUBOCAGE, seul.

Diable ! je n'aurais jamais cru qu'au Marais les loyers fussent si chers ! aussi je ne conçois pas ma femme, madame Dubocage, avec ses idées de mystère, d'incognito ; à Paris, on vous fait payer tout cela.

SCÈNE IV.

M. ET MADAME DUBOCAGE.

M. DUBOCAGE.

Ah ! vous voilà donc enfin, Madame.

MADAME DUBOCAGE.

Oui, mais parlez plus bas. Il y a une heure que nous sommes arrivées de Versailles, par les Parisiennes.

M. DUBOCAGE.

Et vous n'avez pas versé ?

MADAME DUBOCAGE.

Mais non.

M. DUBOCAGE.

Par exemple, c'est jouer de bonheur ! aussi je suis enchanté, ma chère amie.

(Il veut lui baiser la main.)

MADAME DUBOCAGE.

Monsieur Dubocage, monsieur Dubocage, ma nièce est là. Et les convenances...

M. DUBOCAGE.

Les convenances n'ont pas le sens commun ; vous êtes veuve, c'est fort bien ; vous jurez tout haut de ne jamais vous remarier ; aussi qu'arrive-t-il cinq mois après ?

MADAME DUBOCAGE.

Cinq mois et demi, Monsieur.

M. DUBOCAGE.

Cinq mois et demi ! je le veux bien ; certaines raisons d'affaires d'intérêt, et, si j'ose le dire, un peu d'inclination réciproque vous forcent à recevoir ma main. Eh bien ! morbleu ! depuis que vous êtes ma femme...

MADAME DUBOCAGE.

Je vous ai dit, monsieur Dubocage, de ne jamais prononcer ce nom-là ; que voulez-vous que pense ma nièce, que pense le monde, qui depuis longtemps connaît la rigidité de mes principes, et qui, vous le savez, n'est que trop disposé à se moquer des veuves, trop pressées de se remarier ? attendez au moins l'année de rigneur, et alors...

M. DUBOCAGE.

Et jusque-là, moi, faut-il que je sèche de jalou-

sie? car apprenez, Madame, que lorsque vous étiez à Versailles, je n'y tenais pas, je ne dormais plus, pas même à l'audience.

MADAME DUBOCAGE.

Je vous demande cependant quel sujet vous avez d'être jaloux; pour me rapprocher de vous, j'abandonne Versailles et ma cour, et me voilà installée au fond du Marais, sous un nom supposé avec ma nièce.

M. DUBOCAGE.

A la bonne heure; mais cette petite Ernestine, qui ne vous quitte pas, c'est très-incommode; et il vaudrait mieux trouver quelques moyens pour qu'elle ne s'étonnât pas de mes visites.

MADAME DUBOCAGE.

Soyez tranquille, je m'en charge; mais c'était ma nièce, ma pupille, je ne pouvais pas m'en séparer! et encore moins à son âge, lui confier un secret de cette importance. D'ailleurs je n'étais pas fâchée de l'éloigner de Versailles; il y avait là quelque galant que je n'ai pu découvrir.

M. DUBOCAGE.

Savez-vous ce qu'il faut faire? il faut la marier.

MADAME DUBOCAGE.

C'est bien mon intention; on m'a même parlé du fils d'un négociant de Marseille, le jeune Saint-Elme, avocat très-distingué; le connaissez-vous?

M. DUBOCAGE.

Le jeune Saint-Elme, avocat à Paris? non, je ne le connais pas; mais je vous promets de prendre des informations. Adieu, adieu. Je tâcherai, si mes affaires me le permettent, de revenir vous voir aujourd'hui: c'est qu'il y a si loin du Marais au faubourg Saint-Germain! je me perds toujours dans ce maudit quartier dont je ne connais pas une rue... Ah! mon Dieu, j'oubliais; (ouvrant le secrétaire) vous aurez sans doute besoin d'argent, et je vous apportais là quelques rouleaux... (il va pour les poser sur des papiers.) Qu'est-ce que c'est que cela? (Lisant.) État de mes dettes: petits diners particuliers au *Cadran bleu*; livres de droit, vingt-deux francs; cachemires, six cents francs. Et ce gros cahier? *Cicéron*, tragédie en cinq actes et en vers, par un étudiant en droit.

MADAME DUBOCAGE.

Comment! des vers; qu'est-ce que ça signifie?

M. DUBOCAGE.

N'allez-vous pas vous fâcher? ces papiers appartenaient sans doute à la personne qui habitait avant nous ce garni; et si j'osais risquer une comparaison...

Air: *L'Amour a perdu sa cause.*

Daignez me la permettre ici;
Je la crois peut-être assez neutre;
Voyez-vous, un hôtel garni
Est semblable au cœur d'une veuve

MADAME DUBOCAGE.

Monsieur Dubocage!...

M. DUBOCAGE.

(Suite de l'air.)

Ce cœur où l'on veut s'établir,
Et qui, malgré qu'on puisse faire,
Garde encor quelque souvenir
Du précédent locataire.

(Tirant sa montre.)

Déjà!

Air: *Allons, donnez-moi.*

Adieu, je reviens bientôt
Auprès d'une épouse chérie;
Car mon cœur me dit qu'il faut
Que je revienne bientôt.

MADAME DUBOCAGE.

Adieu, revenez bientôt;
Oui, si vous voulez me plaire,
Mon ami, songez qu'il faut
Revenir ici tantôt.

M. DUBOCAGE.

De l'hôtel des Américains,
Je vais vous envoyer des vins,
De ces mets délicats et fins
Que, je vous l'avouerai, ma chère,
Au Marais on ne trouve guère.

MADAME DUBOCAGE, tendrement.

Quelle attention délicate!

ENSEMBLE.

Adieu, je reviens bientôt, etc.

(M. Dubocage sort.)

SCÈNE V.

MADAME DUBOCAGE, ERNESTINE.

ERNESTINE, entrant.

Eh mais! ma tante, vous me laissez bien seule, et je trouve ce quartier, cet appartement d'une tristesse... j'aimais encore mieux Versailles.

MADAME DUBOCAGE.

Je m'en doute bien; vous croyez peut-être que je n'ai pas remarqué votre air rêveur, vos distractions? ce n'est pas moi que l'on trompe, Mademoiselle; je sais tout, et quoique je ne connaisse, ni la personne, ni son nom, ni son état...

ERNESTINE.

Eh! mon Dieu, ma tante, ni moi non plus; il m'a dit seulement qu'il était de Paris, qu'il venait pour moi à Versailles.

MADAME DUBOCAGE.

Qu'est-ce que c'est que cela? une pareille inclination ne saurait être convenable. D'ailleurs j'ai d'autres projets sur vous: on nous a parlé du fils d'un ancien ami, M. de Saint-Elme, un avocat dont on dit beaucoup de bien, et qui... mais nous causerons de cela; rentrons.

ERNESTINE.

Comment! ma tante, nous resterons donc ici toutes seules?

MADAME DUBOCAGE.

Oui, Mademoiselle; est-ce que cela vous contrarie?

ERNESTINE.

Non, ma tante; mais je pensais que vous alliez bien vous ennuyer, et nous ne recevrons pas de visite?

MADAME DUBOCAGE.

Personne, excepté cependant un monsieur qui, je crois, viendra assez souvent.

ERNESTINE, vivement.

Un monsieur, jeune?

MADAME DUBOCAGE.

Mais oui, jeune encore; c'est lui qui est chargé de suivre mon procès, et il faudra que chaque jour il me rende compte.

ERNESTINE.

J'y suis, un avoué! comme c'est gai, la société de ma tante, un avoué tous les jours et un avocat en perspective.

MADAME DUBOCAGE.

Quoi qu'il en soit, je vous engage à le recevoir de votre mieux.

ERNESTINE.

Oui, ma tante.

AIR : *On m'avait vanté.*

A vos ordres, je vais souscrire,
Entre nous, c'est bien convenu,
Je vais travailler, c'est-à-dire
Je vais penser à l'inconnu.

MADAME DUBOCAGE.

Allons, rentrez, ne vous déplaîse,
Je vous suivrai.

ERNESTINE.

Comment! déjà?
Je n'y peux penser à mon aise,
Quand ma tante se trouve là.

ENSEMBLE.

MADAME DUBOCAGE.

A mes ordres, il faut souscrire :
Entre nous, c'est bien convenu,
Je veux qu'en ces lieux tout respire
Les hommes mœurs et la vertu.

ERNESTINE.

A vos ordres, je vais souscrire, etc.

(Elles rentrent toutes les deux dans la pièce à gauche.)

SCÈNE VI.

On entend le bruit d'une clef dans la serrure.

PROSPER, seul, les bottes couvertes de poussière et une badine à la main.

Cet imbécile d'Hubert n'est jamais dans sa loge! je n'aurais pas été fâché de prendre en montant mes lettres, mes journaux et mes assignations; car je suis sûr qu'il y en a. (S'esseyant.) Ouf, je n'en puis plus; mais c'est égal, après huit jours d'ab-

sence, on n'est pas fâché de se retrouver chez soi; j'aime mon appartement.

Air du vaudeville du *Petit Courrier*.

Oui, je préfère cet endroit
A plus d'un hôtel à la mode;
Pour un garçon il est commode,
Quoique d'abord il semble étroit.
Son étendue est sans égale,
J'ai mon salon chez Henneveu,
J'ai mon jardin Place-Royale,
Et ma cuisine au Cadran-Bleu.

(Il ôte son chapeau et défait sa cravate.)

C'est charmant d'être garçon : on n'a de compte à rendre à personne; il vous prend une idée de campagne, on met sa clef dans son gousset, une chemise dans sa poche, et l'on rentre dans son appartement sans que personne se soit aperçu de votre absence. Ma foi, je me suis amusé; mon ami Derval est un homme de mérite, riche à millions, et toujours en dispute avec ses voisins. Si jamais je deviens avocat, c'est une connaissance à cultiver; en outre un château superbe à quatre lieues de Paris, bals, spectacle, concert et un parc qui donne sur les bois de Satory, et dans ces bois de Satory on fait souvent des recontres. Je vous demande si ça n'est pas jouer de malheur : je vais passer huit jours à la campagne pour m'amuser, et je deviens amoureux d'une manière inquiétante; car enfin, dans ma position, on ne peut pas trop demander une demoiselle en mariage : voilà trois ans que je suis à Paris pour faire mon droit et je n'ai encore pris que mes inscriptions; mon père, d'après mes lettres, me croit déjà un avocat très-occupé; c'est une imprudence que j'ai faite là, car depuis ce moment-là il ne m'envoie plus d'argent. Ça coûte cher une réputation, surtout une réputation usurpée; et quand il saura qu'au lieu de faire mon droit, j'ai fait des dettes : des dettes! les grands parents n'ont que cela à vous dire. Eh bien! qu'est-ce que ça prouve? que j'ai du crédit; ce qui doit nécessairement arriver, quand on a, comme moi, deux cordes à son arc; d'un côté mon état d'étudiant en droit, de l'autre ma tragédie de Cicéron! je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de jeunes gens dans une plus belle passe.

Air du *Pot de fleurs*.

Soyant les élans du génie
Ou bien des calculs moins hardis,
L'un se livre à la poésie,
L'autre se consacre à Thémis,
Mais, en les cultivant chacune,
Je suis à l'abri des revers :
Le poète fera des vers,
Et l'avocat fera fortune.

Mais où diable vais-je dîner aujourd'hui? car la route m'a donné un appétit; je suis venu à pied; moi, je ne suis pas fier; d'ailleurs quand on n'a pas de paquet (montrant son gousset), rien sur soi;

je ne vois pas la nécessité de prendre une voiture... hein? qu'est-ce qui vient là... Ah! mon Dieu! j'ai laissé la clef à la porte, et ce sera sans doute quelques-uns de ces messieurs, qui, informés de mon arrivée... aussi je m'étonnais bien de ne pas les voir encore.

SCÈNE VII.

PROSPER, UN COMMISSIONNAIRE avec une plaque.

PROSPER.

Eh! Dieu me pardonne, je crois que ce sont des vivres?

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur, voici un pâté de foies gras, et six bouteilles de vin de Pomard.

PROSPER.

Que tu apportes ici?

LE COMMISSIONNAIRE.

Où, Monsieur.

PROSPER.

Ah ça! tu ne te trompes pas?

LE COMMISSIONNAIRE.

Non, Monsieur, rue du Pas-de-la-Mule, au second.

PROSPER.

D'où ça vient-il?

LE COMMISSIONNAIRE.

Ca vient de l'hôtel des Américains.

PROSPER.

Et de quelle part?

LE COMMISSIONNAIRE.

De la part de la personne que vous savez bien; voilà tout ce qu'on m'a chargé de dire.

PROSPER.

Diable m'emporte si...

LE COMMISSIONNAIRE.

V'là ma commission faite, et on m'a même recommandé de ne rien accepter.

PROSPER.

Oh! sois tranquille...

LE COMMISSIONNAIRE.

Mais c'est égal, si malgré cela...

PROSPER.

Non pas, non pas; il faut remplir ses commissions à la lettre.

Air: *Voulant par ses œuvres complètes.*

Il faut suivre en tout la formule;

J'en suis desolé, mais vois-tu?

Je me ferais un vrai scrupule

De te donner un seul ecu.

C'est ta consigne, et la droiture

M'ordonne de n'y rien changer.

(Lui donnant une bouteille.)

Mais tiens, pour te dédommager,

Voilà ton pouboire en nature.

LE COMMISSIONNAIRE.

Alors, Monsieur, je vous salue bien.

SCÈNE VIII.

PROSPER, seul.

Cela ne pouvait arriver plus à propos... Eh! j'y suis, c'est la femme de ce banquier pour qui j'ai fait des couplets de fête; il faut être juste, ils ne valaient pas cela; allons, je comptais dîner en ville; mais, ma foi, quand on a son repas chez soi, cela dérange moins; je travaillerai à mon autre tragédie de Démosthènes. Allons, allons, mettons le couvert.

(Il met le pâté et une bouteille de vin sur sa table, apporte du sel dans du papier et prend une tasse sur la cheminée à défaut de verre.)

Air de *Turenne.*

Mets succulents, divine ambroisie,

(Flairant le pâté.)

Il est aux truffes, je le sens.

Fille des cieux, céleste poésie,

Où, c'est à vous que je dois ces présents;

Comus est rarement des vôtres;

C'est bien le moins que les Muses, hélas!

Me fassent faire un bon repas;

Elles en font jeûner tant d'autres.

Hein! (Ouvrant la porte.) Est-ce encore du Pomard?

SCÈNE IX.

PROSPER, GUILLEMAIN, TROIS CRÉANCIERS.

CHOEUR.

Où, sans façons,

Nous venons

Furibonds;

Il faut vite

Qu'on s'acquitte,

Où nous allons,

Avec juste raison,

Tout saisir dans la maison.

PROSPER, à table.

Sans façon, un verre ou deux;

Car, Messieurs, je le suppose,

Si vous venez dans ces lieux,

C'est pour prendre quelque chose.

CHOEUR.

Où, sans façons, etc.

GUILLEMAIN.

Monsieur, il ne s'agit pas de cela, il faut nous payer.

PROSPER.

Oh! je n'aime pas les crialleries, père Guillemain, arrangez cela avec ces messieurs, vous qui êtes le plus fort; j'aime autant ne devoir qu'à un.

GUILLEMAIN.

Monsieur, Monsieur! point de mauvaises plaisanteries, mes moments sont comptés.

PROSPER.

Eh bien! votre argent ne l'est pas.

GUILLEMAIN.

Alors, Monsieur, nous saisisrons le mobilier.

PROSPER.

Saisissez, qu'est-ce que ça me fait ? je loge en garni, et l'on est obligé de me fournir ; mais, tenez, quand on a des affaires un peu embrouillées, il faut se décider à des sacrifices, et je vous abandonne ma tragédie de Cicéron.

GUILLEMAIN, aux autres.

Bah ! bah ! inventorions toujours, d'abord, ouvrons le secrétaire.

PROSPER, toujours mangeant.

C'est là que vous le trouverez, un ouvrage sublime ! c'est de l'or en barre.

GUILLEMAIN, prenant le rouleau et avec surprise.

C'est de l'or !

TOUS, regardant.

De l'or !

PROSPER, continuant de manger et sans se détourner.

Eh ! oui, je vous le disais bien, et pourtant je vous le cède, je vous l'abandonne ; je suis sûr que pour vous cela vaut mille écus, pour le moins.

GUILLEMAIN.

Pas tout à fait ; mais enfin, tel que cela est, nous nous en contenterons. (Bas aux autres créanciers.) Dites donc, vous autres, trois rouleaux, quinze cents francs, nous pouvons, sans y perdre, n'en prendre que moitié.

PREMIER CRÉANCIER.

Mais oui.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

C'est aussi mon avis.

GUILLEMAIN.

C'est bon, c'est bon. Je suis chargé par M. Prosper de régler les comptes.

LES CRÉANCIERS, ensemble.

Monsieur, voici nos quittances.

GUILLEMAIN.

Voici la mienne aussi.

PROSPER, les regardant.

Comment ! il serait possible ? eh bien ! je ne l'aurais pas cru, et voilà un trait qui fait honneur au corps des usuriers. (Prenant les quittances.) Ah ça ! monsieur Guillemain, vous aimez donc la littérature ?

GUILLEMAIN.

Mais dame ! Monsieur, qu'est-ce que vous appelez la littérature ?

PROSPER.

J'entends que vous êtes capable d'apprécier un pareil trésor.

GUILLEMAIN.

Parbleu ! je ne connais pas de meilleure valeur, quand les pièces sont bonnes.

PROSPER.

Excellente, celle-là, excellente, je vous en ré-

ponds ; c'était ma fortune ! mais, heureusement, je ne suis pas encore épuisé ! et j'aurai longtemps des ressources de ce genre-là.

GUILLEMAIN, vivement.

J'espère conserver la pratique de monsieur, et mes magasins...

PREMIER CRÉANCIER.

Mon restaurant...

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Ma bourse...

TOUS.

Sont au service de monsieur.

PROSPER.

O Cicéron ! voilà de tes prodiges. Vois ces modernes Catilina confondus à ton aspect.

GUILLEMAIN.

Catilina ; vous êtes bien bon ; la vérité est que monsieur est toujours sûr de nous trouver.

AIR : *Le Magistrat.*

Je crois connaître un peu les hommes ;

Et de parler, s'il m'est permis,

Des créanciers tels que nous sommes

Sont bien plus sûrs que des amis ;

L'amour que ceux-ci vous témoignent

Disparaît avec les beaux jours ;

Le malheur vient, tous les amis s'éloignent ;

Les créanciers restent toujours.

PROSPER.

Mes amis, j'accepte. (A Guillemain.) Il me faudra un habillement complet, plus une redingote très-élégante, pour la ville, et une robe de chambre pour rester chez moi. (Au premier usurier.) Il me faudra aussi des meubles ; car je suis las de loger en garni. (Au deuxième.) Et vous : (comme une idée qui lui vient) parbleu ! il me faut ce soir, le plus joli petit souper, des vins fins, une chair exquise, et qu'à neuf heures tout soit ici. Je veux inviter deux ou trois amis pour rire avec eux de l'aventure. (A Guillemain.) Tu passeras chez Saint-Charles, Ernest et les deux Semmeville, leur dire que je les attends.

CHOEUR, entourant Prosper.

AIR connu.

Nous vous nourrirons,

Vous habillerons,

Et sur votre table,

Un vin delectable,

Va couler soudain.

PROSPER.

Ah ! père Guillemain.

(Les créanciers sortent.)

SCÈNE X.

PROSPER, seul.

Comment ! ce n'est point un rêve ! voilà toutes mes dettes acquittées ?

Air du vaudeville de *Turenne*.

O Cicéron ! rien ne manque à ta gloire :
Toi, qui rendais les Romains attentifs,
Qui jamais aurait pu te croire,
Le même pouvoir sur des juifs ?
Puisqu'un orateur mis en scène,
Aux créanciers fait donner des reçus ;
Demain j'emprunte mille écus
Et j'achève mon Demosthène.

SCÈNE XI.

PROSPER, HUBERT.

HUBERT.

Qu'est-ce que je vois là ?

PROSPER.

C'est toi, maître Hubert ?

HUBERT.

Oui, Monsieur, mais par où êtes-vous donc
rentré ? je ne vous ai pas aperçu.

PROSPER.

Voilà ce que c'est que de ne pas être dans sa
loge ; je parie que tu étais chez le portier du
n° 12, à faire de la politique.

HUBERT, troublé.

Oui, Monsieur, c'était son jour de recevoir.
(A part.) Eh bien ! par exemple, me voilà dans de
beaux draps. (Haut.) Vous savez que c'est après-
demain le terme.

PROSPER, élevant la voix.

Eh bien ! ne t'ai-je pas payé d'avance ? le jour
où j'ai gagné ces cinquante écus à l'écarté.

HUBERT.

Mon dieu ! je sais bien, il n'est pas nécessaire
de parler si haut ; je voulais vous dire qu'ignorant
si vous vouliez renouveler...

PROSPER.

Ah ! bien oui, un juif, un arabe tel que toi ;
je suis seulement fâché de ne pas pouvoir te jouer
quelque tour avant de nous séparer.

HUBERT.

Vous ne m'en avez pas assez joué, peut-être ?

Air de *Partie carrée*.

Avec vous jamais je ne gagne,
De me ruiner vous avez fait le plan,
Et vous allez toujours à la campagne,
Aux approches du jour de l'an.
Enfin vous êtes, la saison dernière,
Reste sans bois l'hiver entier,
Afin d'ôter, à moi propriétaire,
La bûche du portier.

PROSPER.

Dès demain je te quitte : je ne veux plus d'hôtel
garni, je me mets dans mes meubles.

HUBERT, à part.

Demain ! si cette idée-là avait pu lui prendre
aujourd'hui. (Haut.) Vous ne savez donc pas,
Monsieur, qu'il y a ce soir une première repré-

sentation à l'Ambigu-Comique ? j'en ai entendu
parler. Un ouvrage qui a été refusé au Théâtre-
Français.

PROSPER.

Diable ! mais cela pourrait être bon ; n'importe,
je ne puis : je donne ce soir à souper à une demi-
douzaine de mes amis.

HUBERT.

Comment, Monsieur ? Jésus-Maria ! c'est fait
de nous.

PROSPER.

Ah ça ! qu'est-ce que tu as donc, depuis une
heure ! je te trouve un air tout extraordinaire,
une physionomie renversée.

HUBERT.

Ce n'est pas sans raison ; imaginez-vous, Mon-
sieur, que pendant votre absence, il est venu ici
très-souvent cette plaideuse que vous ne vouliez
pas voir.

PROSPER.

Serait-ce cette dame de province, que mon
père m'a recommandée dans ses dernières lettres ?
depuis qu'il me croit avocat, il m'envoie des af-
faires tous les mois. J'espère bien que tu as tou-
jours dit que j'étais à la campagne ?

HUBERT.

Oui, Monsieur ; mais je ne sais pas qui lui a
dit que vous deviez revenir aujourd'hui ; elle fait
antichambre ici à côté avec sa nièce, bien dé-
cidée à attendre votre retour.

PROSPER.

Il paraît que mon père a soigné ma réputation.
Parbleu ! elle m'attendra longtemps, car je me
suis sauvé ; donne-moi mon chapeau.

HUBERT.

Bravo ! le voilà dehors.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ERNESTINE.

ERNESTINE, à la cantonade.

Oui, ma tante, je reviens.

PROSPER.

Grands dieux !... Hubert, mon cher Hubert,
regarde donc.

HUBERT.

Qu'est-ce qui lui prend donc ?

PROSPER, le chapeau à la main.

Comment, Mademoiselle, c'est vous qui êtes
ici avec madame votre tante ?

ERNESTINE.

Oui, Monsieur. (A part.) Ah ! mon Dieu, je ne
me serais jamais douté... (Haut.) Comment ! vous
êtes celui que ma tante attendait avec tant d'impa-
tience, je cours la prévenir.

PROSPER.
Non, il n'est pas nécessaire... un instant, je vous en supplie.

HUBERT.
Ah çà ! qu'est-ce qu'ils ont donc ? est-ce que j'aurais rencontré juste sans m'en douter ?

PROSPER.
Hubert, laissez-nous.

HUBERT.
Comment, Monsieur !

PROSPER.
Sortez, vous dis-je.

HUBERT, en s'en allant.
Ma foi, je n'y conçois rien ; mais je n'y saurais que faire... que cela s'arrange maintenant comme ça pourra.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

PROSPER ET ERNESTINE.

PROSPER.
Que j'étais loin de m'attendre à un pareil bonheur !

ERNESTINE.
Certainement, Monsieur, je n'aurais jamais pensé que vous fussiez l'homme d'affaires de ma tante.

PROSPER, posant son chapeau et ses gants sur un meuble.
Je tâcherai de mériter sa confiance.

ERNESTINE.
Ça n'est pas nécessaire, vous l'avez déjà ; si vous saviez combien elle a pour vous d'affection, d'estime, elle parle avec tant d'éloges de votre personne et de vos talents.

PROSPER, à part.
Par exemple, je ne me serais jamais cru une pareille réputation. (Haut.) Et puis-je espérer que vous partagez un peu la bonne opinion qu'elle a de moi ?

ERNESTINE.
Il le faut bien.

PROSPER.
Comment ?

ERNESTINE.
Puisque ma tante m'a recommandé de vous traiter comme l'ami de la maison... Voilà ses propres paroles.

PROSPER.
Vraiment ?... Voilà qui est charmant !

AIR de M. Ayman.

PREMIER COUPLET.

De cet accueil plein d'amitié
Avec raison mon cœur s'éloigne ;
Mais le vôtre est-il de moitié
Dans les ordres que l'on vous donne.

ERNESTINE.
Sur un tel chapitre, je crois, Monsieur, je suis fort ignorante ; Je sais seulement que je dois Obeir toujours à ma tante.

DEUXIÈME COUPLET.
Elle m'a commandé tantôt
D'être aimable, d'être polie ;
Surtout, m'a-t-elle dit, il faut
Qu'en rien je ne vous contrarie.

PROSPER.
Puis-je à cette sévère loi
Croire que votre cœur consente ?
(Il lui baise la main.)

ERNESTINE.
Il le faut bien, Monsieur, je dois
Obeir toujours à ma tante.

PROSPER.
Ainsi vous me permettez de vous aimer, de vous le dire...

ERNESTINE.
Oui, si ma tante l'ordonne... mais vous oubliez qu'elle vous attend ?

PROSPER.
Ah ! laissez-moi prolonger des instants aussi doux... songez donc que, dès que nous serons dans les procès et les affaires... Et dites-moi, savez-vous où votre tante compte aller ce soir ?

ERNESTINE.
Mais pas autre part qu'ici, du moins je le pense... à Versailles, ce n'est pas comme à Paris, on a l'habitude de souper...

PROSPER, vivement.
Et elle comptait peut-être souper ici.

ERNESTINE, froidement.
Mais probablement.

PROSPER.
Ah ! que c'est heureux ! (à Ernestine) combien je suis flatté ! (à part) par exemple ! elle joue de bonheur, tomber sur un jour où le traiteur me fait crédit : justement, un repas superbe. (Se frappant la tête.) Ah ! mon Dieu, et les deux ou trois mauvais sujets que j'ai fait inviter... Il est temps encore... Je cours donner contre-ordre. (A Ernestine.) Mademoiselle, croyez certainement... la joie... l'ivresse... je suis le plus heureux des hommes. Mais, daignez prier madame votre tante d'excuser mon impolitesse... dans un instant je suis à vous... je suis à elle... c'est l'affaire d'une minute...

(Il prend son chapeau, et sort précipitamment.)

SCÈNE XIV.

ERNESTINE, ensuite MADAME DUBOCAGE.

ERNESTINE.
Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?... et d'où vient ce

départ subit? (Appelant à la porte de la chambre.) Ma tante... ma tante! arrivez donc, vous ne savez pas... ce monsieur dont vous m'avez parlé...

MADAME DUBOCAGE.

Eh bien!

ERNESTINE.

Il sort d'ici.

MADAME DUBOCAGE.

Sans demander à me voir?

ERNESTINE.

Si vraiment... mais je crois qu'il a la tête, là... un peu... comment vous dirai-je?

MADAME DUBOCAGE, sévèrement.

Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle? Que prétendez-vous dire de sa tête?

ERNESTINE.

Dame! il venait de causer avec moi d'une manière certainement très-raisonnable... et quand je lui ai dit que probablement vous sonperiez ici... il a pris son chapeau et est sorti comme un fou, en criant qu'il allait revenir...

MADAME DUBOCAGE.

Il avait sans doute oublié quelque chose... mais à cela près, comment le trouvez-vous?...

ERNESTINE.

Oh! ma tante... je n'ose pas vous dire... je l'ai trouvé plus galant et plus aimable que jamais.

MADAME DUBOCAGE.

Comment plus aimable que jamais?... vous avez donc eu déjà des preuves de son amabilité?

ERNESTINE.

Mais oui... ma tante... c'est que si je vous dis ce qu'il en est, vous allez vous fâcher.

MADAME DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu! il me prend une palpitation... parlez, Mademoiselle, parlez: vous voyez bien que je vous écoute...

ERNESTINE.

Mais vous auriez bien tort de croire que c'est une inclination suspecte; car il m'a dit qu'il me trouvait charmante et qu'il m'aimait.

MADAME DUBOCAGE.

Qu'il vous aimait? (A part.) Ah! monsieur Dubocage! Mais comment est-il possible... que vous qu'il connaît à peine?...

ERNESTINE.

Mais du tout... puisque c'est lui...

MADAME DUBOCAGE.

Comment lui!...

ERNESTINE.

Eh bien! oui... lui, dont je vous parlais tantôt... c'est à Versailles que cela a commencé.

MADAME DUBOCAGE, à part.

Voilà donc pourquoi il y venait si souvent et incognito! (haut.) Et c'est là qu'il vous faisait les yeux doux?

ERNESTINE.

Oui, quand vous ne regardiez pas...

MADAME DUBOCAGE.

Laissez-moi, Mademoiselle.

ERNESTINE.

Eh! mon Dieu, qu'avez-vous?

MADAME DUBOCAGE, avec dignité.

Laissez-moi, Mademoiselle, laissez-moi, et rentrez dans votre chambre.

ERNESTINE.

Oh! je m'en vais... mais il reviendra, n'est-ce pas?... vous me le promettez... Par exemple, je ne sais pas ce qu'a ma tante?

(Elle rentre.)

SCÈNE XV.

MADAME DUBOCAGE, seule.

Je vous le demande: à qui se fier?... qui aurait jamais cru que M. Dubocage, un homme respectable... un président... lui, dont j'aurais répondu comme de moi... je ne puis croire encore... hein! qui sonne-là?...

SCÈNE XVI.

MADAME DUBOCAGE, GUILLEMAIN, PLUSIEURS GARÇONS TRAITEURS.

GUILLEMAIN.

Mille pardons, Madame... (A part.) Il paraît que c'est une nouvelle... (haut.) Je vois... je vois qu'en l'absence de monsieur, c'est vous qui êtes la maîtresse de céans. (A part.) Par exemple, il a là un drôle de goût.

MADAME DUBOCAGE.

Oui, Monsieur... finissons: qu'y a-t-il pour votre service?

GUILLEMAIN.

Diable! celle-là n'est pas de bonne humeur... dépêchez-vous, vous autres, et disposez là le souper que monsieur a commandé.

MADAME DUBOCAGE.

Comment! il a commandé...

GUILLEMAIN.

Oui, un petit repas... pour lui et deux ou trois de ses amis... et je devine sans peine qu'est-ce qui doit en faire les honneurs.

MADAME DUBOCAGE.

Deux ou trois de ses amis à une pareille heure?... mais c'est d'une indiscrétion... mais êtes-vous bien sûr?...

GUILLEMAIN.

C'est M. Prosper qui m'a dit lui-même...

MADAME DUBOCAGE.

M. Prosper... vous voulez dire M. Dubocage.

GUILLEMAIN.

Est-ce Dubocage ? je le veux bien... le mois dernier il s'appelait Belval : Prosper ou Dubocage, le nom ne fait rien à la chose.

MADAME DUBOCAGE.

Qu'est-ce que j'apprends là ?... comment ! dès le mois dernier il occupait cet appartement sous un nom supposé ?

GUILLEMAIN.

Le mois dernier... parbleu ! en voilà plus de six que monsieur l'a loué.

MADAME DUBOCAGE.

Comment !... (A part.) Mais au fait il vaut mieux se taire et confondre le perfide... (Haut.) Et sans doute il recevait des visites ?

GUILLEMAIN.

Beaucoup, c'est un homme très-répandu.

MADAME DUBOCAGE.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Il recevait donc,

GUILLEMAIN.

Oui des diables ;

Tous jeunes gens et tous charmants sujets.

MADAME DUBOCAGE.

Et des dames ?

GUILLEMAIN.

De fort aimables

Dont je retrouve en vous les traits ;

De bons amis, du punch, du tapage,

Vingt créanciers, autant d'amours, enfin,

On n'en aurait pas davantage

Dans le quartier d'Antin.

Au surplus cela ne nous regarde pas... pourvu que nos fournitures soient payées.

MADAME DUBOCAGE.

Monsieur est...

GUILLEMAIN.

Dans le commerce, Madame ; je lui prête de l'argent.

MADAME DUBOCAGE.

Est-ce qu'il en a besoin ?

GUILLEMAIN.

Souvent. Mais il paraît qu'il veut se ranger ; et cela ne m'étonne pas, depuis que j'ai vu madame... il n'a jamais fait un choix plus sage, plus raisonnable ; et cela annonce une maturité de raisonnement dont je ne l'aurais jamais cru capable.

MADAME DUBOCAGE.

C'est bon... sortez.

(Guillemain et les garçons traitens sortent.)

SCÈNE XVII.

MADAME DUBOCAGE, seule.

Allons, il n'y a plus de doute,

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Rarement on trouve au jeune âge,

Amour constant, fidèle et pur ;

De crainte d'un mari volage,

Je l'avais pris d'un âge mûr.

Pour éviter mainte équipée,

Cinquante lièvres me semblaient rassurants ;

Mais, hélas ! pour être trompée,

Autant vaudrait qu'il eût vingt ans.

Allons tout confier à ma nièce... lui dire que le perfide qui voulait la séduire est mon mari, et nous préparer toutes les deux à le traiter comme il le mérite.

(Elle emporte un des flambeaux qui sont sur la table et sort par l'appartement à droite : il fait nuit.)

SCÈNE XVIII.

PROSPER, tenant M. DUBOCAGE par la main ;

M. Dubocage est sans chapeau et un peu en désordre.

PROSPER.

Ne craignez rien, Monsieur, et suivez-moi. On n'y voit goutte, mais je connais si bien l'escalier.

M. DUBOCAGE.

Ma foi, Monsieur, je vous remercie ; je m'étais égaré dans ces rues que je ne connais pas ; et sans vous, ces deux roquins m'auraient fait un mauvais parti ; j'avais beau crier.

PROSPER.

Oui, c'est un avantage du quartier : à neuf heures, tout le monde est endormi ; seulement nous avons quelques personnes qui se couchent un peu plus tard, et qui s'amusent à vous demander la bourse ; par exemple, ils ne se sont jamais adressés à moi ; il faut qu'ils me connaissent.

M. DUBOCAGE.

Puis-je vous demander où je suis ?

PROSPER.

Chez moi, Monsieur. Je vous disais bien que par ma petite porte, et en traversant le jardin, nous serions arrivés de suite.

M. DUBOCAGE.

Et à qui dois-je cet important service ?

PROSPER.

A M. Prosper, étudiant en droit.

M. DUBOCAGE.

Diable ! vous êtes un peu loin de l'école.

PROSPER.

Ca m'est égal, je n'y vais jamais ; mais je vous demande mille pardons de vous laisser dans l'obscurité, je cherche mon briquet phosphorique.

M. DUBOCAGE.

Ne vous inquiétez pas, je vais trouver un siège (En se reculant il rencontre la table.) Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que je sens là ? c'est un couvert qui est tout dressé.

PROSPER.

Ah ! ah ! ils ont servi ; parbleu ! Monsieur, j'espère que vous me ferez l'honneur de partager... Ah ! voilà mon briquet.

M. DUBOCAGE.

Ma foi, avec plaisir ; à cette heure-ci, on ne m'attendra pas.

PROSPER, brisant plusieurs allumettes.

C'est-à-dire, je vous invite, là, comme un étourdi, j'oubliais de vous dire que j'ai des dames ; elles sont là à côté ; parce que vous entendez bien qu'un garçon...

M. DUBOCAGE.

C'est trop juste. (A part.) Allons, me voilà en partie fine.

PROSPER.

Mais il faut que je leur demande la permission de leur présenter un étranger.

M. DUBOCAGE.

Comment donc ! je serais désolé de vous gêner ; je passerai dans un autre appartement, et traitez-moi en garçon.

PROSPER, allumant les bougies.

Du tout, je suis sûr que ces dames seront enchantées d'avoir un pareil convive.

M. DUBOCAGE, qui a regardé autour de lui.

Ah ! mon dieu !

PROSPER.

Eh bien ! qu'est-ce que vous avez donc ?

M. DUBOCAGE.

Rien ; c'est l'éclat subit de la lumière. (A part.) Je ne me trompe pas...

PROSPER.

Eh bien ! vous ne vous asseyez pas, vous avez tort ; mettez-vous à votre aise.

(Il ôte son chapeau, son habit et met une redingote.)

M. DUBOCAGE.

Il est tout à fait chez lui. Morbleu ! qu'est-ce que cela signifie ? Comment ! Monsieur, c'est ici votre appartement ?

PROSPER.

Comme vous voyez.

M. DUBOCAGE.

Et c'est ici que vous allez passer la nuit ?

PROSPER.

Apparemment, je n'ai pas envie d'aller coucher à la belle étoile, en héros espagnol... Eh bien ! qu'avez-vous donc ? vous changez de couleur !

M. DUBOCAGE.

Je vous avoue que l'émotion, la surprise...

PROSPER.

Bah ! vous allez vous remettre en soupant.

M. DUBOCAGE.

Ah ! sans doute ; mais ces dames dont vous arliez tout à l'heure ?

PROSPER.

Elles arrivent de province, de Versailles, c'est tout comme ; vous en serez content.

M. DUBOCAGE.

Non ; j'avais tort d'être jaloux ; mais morbleu !... (Se reprenant.) Et, sans doute, ces dames vous voient d'assez bon œil ?

PROSPER.

Vous sentez bien que là-dessus, je ne peux pas vous dire... mais, modestie à part, je ne me crois pas mal avec elles. Tenez, je les entends, et si vous voulez avoir la bonté d'attendre un instant, je vais demander la permission de vous présenter. (Regardant autour de lui.) C'est que je n'ai ni salon, ni antichambre.

M. DUBOCAGE.

Eh ! parbleu ! ce cabinet.

(Montrant la porte qui fait face au public et qui a une lucarne avec un rideau de taffetas.)

PROSPER.

Je vous demande mille pardons.

(M. Dubocage entre dans le cabinet.)

SCÈNE XIX.

PROSPER, ERNESTINE.

PROSPER.

Eh bien ! madame votre tante a-t-elle en la bonté de m'excuser ?

ERNESTINE, très-froidement et très-sévèrement.

Oui, Monsieur, elle vous attend pour vous parler.

PROSPER.

Ah ! mon Dieu, quel air froid et solennel !

ERNESTINE.

C'est le seul qui me convienne, Monsieur ; ma tante m'a chargée, en outre, de vous dire qu'elle était indisposée, et qu'elle vous priaît qu'on voulût bien souper dans l'autre pièce, au coin du feu.

M. DUBOCAGE, toussant.

Hum ! hum !

PROSPER.

Je suis à vos ordres ; mais daignez m'expliquer d'où vient le changement que je remarque dans vos manières, moi qui comptais que nous allions faire un repas charmant, et qui voulais vous demander la permission d'amener un ami.

ERNESTINE.

Justement ma tante ne veut recevoir personne que vous, Monsieur.

M. DUBOCAGE, toussant.

Hum ! hum !

PROSPER.

Ah ! diable ! je suis désolé.

ERNESTINE.

Elle vous prie de congédier les deux ou trois amis que vous avez en la délicatesse d'inviter.

PROSPER.

Ah ! mon Dieu ! n'est-ce que cela qui vous fâche ?

ERNESTINE.

Je sais tout, ma tante m'a tout confié, jusqu'aux liens qui vous unissent.

M. DUBOCAGE.

Morbleu !

PROSPER.

Les liens qui m'unissent à elle ! il y a ici quelque méprise que je veux éclaircir, et je vole auprès d'elle.

M. DUBOCAGE.

Ah ! c'en est trop, Monsieur, vous m'avez enfermé.

PROSPER.

C'est sans le vouloir ; attendez un instant, je suis à vous.

(Allant au fond et criant.)

M. DUBOCAGE, frappant la porte.

AIR du Château de mon oncle.

Depuis trop longtemps, je voi

Qu'on veut se jouer de moi,

Ouvrez-moi,

Seul je doi

Dans ces lieux faire la loi.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DUBOCAGE, entrant d'un côté, HUBERT, GUILLEMAIN, et les CRÉANCIERS, entrant de l'autre.

(Suite de l'air.)

MADAME DUBOCAGE, HUBERT, GUILLEMAIN.

De grâce, pourquoi fait-on

Un tel bruit dans la maison ?

Ah ! grands dieux !

Dans ces lieux,

Pourquoi ce vacarme affreux ?

M. DUBOCAGE, par la lucarne.

Qu'on m'ouvre la porte !

Il faut que je sorte ;

Craignez tous

Mon courroux.

MADAME DUBOCAGE.

Ciel ! que vois-je ? mon époux !...

M. DUBOCAGE.

Oui, femme imprudente !

ERNESTINE.

Quoi ! c'est là ma tante !

Votre époux,

Entre nous, (bis.)

Combien donc en avez-vous ?

ENSEMBLE.

M. DUBOCAGE.

Depuis trop longtemps je voi,

Qu'on veut se jouer de moi,

Etc. etc.

GUILLEMAIN, PROSPER, MADAME DUBOCAGE, HUBERT, ERNESTINE.

De grâce, pourquoi fait-on

Un tel bruit dans la maison ?

Etc., etc.

(Pendant le refrain, on a été ouvrir à M. Dubocage.)

(Deuxième reprise de l'air.)

M. DUBOCAGE.

Oui, je suis chez moi, peut-être.

PROSPER.

Non, c'est moi qui suis le maître.

M. DUBOCAGE, PROSPER, prenant tous deux Hubert au collet.

Réponds, traître !

Réponds, traître !

HUBERT.

Calmez ce courroux !

D'où vient le bruit que vous faites ?

Tous trois nous sommes honnêtes,

Et vous êtes

Tous les deux chez vous.

TOUS.

Quoi ! vous leur } faites payer

Quoi ! vous nous }

A tous les deux un foyer ;

Ah ! c'est bien

Le moyen

De faire valoir son bien !

(Prosper et M. Dubocage se faisant des politesses.)

On avait su m'abuser,

Monsieur, daignez m'excuser ;

Plus d'accès

Aux procès ;

Desormais,

Vivons en paix.

PROSPER.

Vous voyez tous l'injustice de vos soupçons, et pour vous prouver que je n'eus jamais de coupables projets sur madame, si elle me permet d'aspérer à la main de son aimable nièce, vous pouvez vous informer de M. Prosper Saint-Elme, jeune avocat, on peu s'en faut, une famille distinguée, des espérances superbes, une conduite irréprochable.

MADAME DUBOCAGE.

Saint-Elme, comment ! vous seriez M. Saint-Elme, de Marseille, le fils du négociant.

ERNESTINE.

Ah ! ma tante, celui dont vous me parliez ce matin.

M. DUBOCAGE.

C'est monsieur sur qui vous m'avez chargé de prendre des informations ?

PROSPER.

J'ose espérer qu'elles seront à mon avantage, et que ma sagesse, ma raison...

MADAME DUBOCAGE.

Un instant ; Prosper, c'est lui dont monsieur (montrant Guillemain) me parlait tout à l'heure, des créanciers, des dettes !

PROSPER.

Moi ! des créanciers, des dettes ! c'est ainsi que la vertu est toujours calomniée ; voyez plutôt.

(Lui donnant des quittances.)

MADAME DUBOCAGE.

Comment ! il serait possible. (Regardant les quittances.) (A Guillemain.) Est-ce bien là, Monsieur, votre signature ?

GUILLEMAIN.

Où, Madame, nous avons trouvé ce matin, dans le secrétaire de Monsieur, de quoi solder nos créances.

M. DUBOCAGE.

Comment ! dans ce secrétaire, parbleu ! je le crois bien, c'est moi qui avais mis...

MADAME DUBOCAGE.

Mes quinze cents francs !

PROSPER, avec transport.

C'était une méprise, mais... Je suis enchanté de vous avoir pour créancier.

MADAME DUBOCAGE.

Dutout, Monsieur, les quinze cents francs n'appartenaient.

PROSPER.

Comment ! c'est à vous, Madame ? quelle bonté, quelle générosité ! marier votre nièce, et lui donner un présent de noces. (Froidement aux créanciers.) N'importe, Messieurs, je ne m'en dédis pas ; j'emploie les cadeaux qu'on me fait à payer mes dettes. (A M. et madame Dubocage.) J'espère qu'un pareil exemple de sagesse doit vous rassurer pour l'avenir.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

D'ailleurs, Thémis à Melpomène unie
Vous répondra de mon futur destin :
Oui, président, votre âme est attendrie ;
Vous voudriez me résister en vain ;
Car j'ai pour moi, voyez si j'en impose,
J'ai Cicéron, Démosthène et l'Amour ;
Trois avocats, demandez à la cour,
Qui toujours ont gagné leur cause.

ERNESTINE, au public.

De vos arrêts, redoutant la justice,
Et facile à s'intimider,
Un avocat encor novice,
Devant vous se hasarde à plaider ;
Le tribunal, par bonheur se compose
De jurés intègres, délicats,
Mais indulgents... et qui ne voudront pas
Qu'il perde sa première cause.





LA PETITE SOEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 6 juin 1821.

En Société avec M. Melesville.

—DO6—

PRÉFACE.

Cette pièce et deux autres de ce volume, le *Mariage enfantin* et le *Vieux garçon*, furent composées pour Léontine Fay dont tout Paris admirait l'intelligence et les talents précoces. Grâce, esprit, finesse et sensibilité, elle avait tout en partage. Thalie semblait avoir révélé tous ses secrets à une enfant de dix ans, et cette perfection en miniature avait inspiré à un homme de beaucoup d'esprit le joli quatrain suivant :

Vous qui rêvez une actrice parfaite,
Accourez voir Léontine... et soudain

Vous reverrez Contat et Saint-Aubin
En retournant votre toigrette.

Des débuts aussi étonnants devaient rendre plus tard l'admiration exigeante; il fallait d'abord s'y attendre; mais le succès que récemment encore vient d'obtenir cette jolie actrice*, prouve maintenant que sa jeunesse tiendra les brillantes promesses de son enfance.

* *Yvela ou l'Orpheline russe*, pièce où mademoiselle Léontine a déployé une vérité, une expression et un talent de pantomime au-dessus de tout éloge.

Personnages.

LE BARON DE VILLIERS, capitaine de haut-bord.
ADOLPHE DE VILLIERS, son neveu, officier de marine.
M. DE ROSTANGES, riche propriétaire.
PAULINE, sa fille aînée.
JENNY, sa sœur, âgée de dix ans.
LÉON, neveu de M. de Rostanges, élève d'un lycée.

M. DE KERKAVEL, commandant militaire du département.
GUICHARD, notaire bégue.
LAGUERITE, caporal.
DEUX FEMMES DE CHAMBRE.
VALETS.

La scène est au château de Rostanges, à une lieue d'une ville de province.

Le théâtre représente un salon. Un cabinet à droite et à gauche. Une fenêtre au troisième plan qui donne sur le parc. Au fond un vestibule.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROSTANGES, PAULINE, JENNY,
DEUX FEMMES DE CHAMBRE.

[Au lever du rideau Pauline est debout, en grande toilette de mariée, devant une glace; la corbeille de mariage est sur une table près d'elle; les femmes de chambre achevent de la coiffer; M. de Rostanges, assis de l'autre côté, tient un écriin qu'il admire; la petite Jenny arrange la ceinture de sa sœur, de plume le cache-nez, etc.]

M. DE ROSTANGES, Ferrin à la main.

Eh bien! vous ne mettez pas le collier de diamants?

JENNY.

Mais du tout, mon papa, les diamants, c'est pour le jour de la noce; pour la signature du contrat, il ne faut qu'une demi-toilette.

M. DE ROSTANGES.

Ah! mon Dieu! que de choses l'on a à faire le jour de la signature d'un contrat.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Il faut penser à la corbeille,

Il faut penser à son érin,

À la toilette de la veille,

Puis à celle du lendemain!

Penser au bal de la journée :

À peine euh, moi, j'en suis sur,



JIMINY

REFONDEZ MOI L'HOMME DISAIT CE MATIN MA SŒUR À CE BEAU JEUNE HOMME

Trouve-t-on dans la matinée
Le temps de penser au futur.

UNE FEMME DE CHAMBRE, qui rentre.

Le notaire de la ville voisine, que vous avez
fait demander, vient d'arriver au château.

PAULINE, troublée.

Ah! mon Dieu! le notaire, déjà!

M. DE ROSTANGES.

Il attendra. Le futur, M. Legrand, n'est pas en-
core descendu.

JENNY, tenant un bouquet.

Et le bouquet de la mariée n'est pas attaché.

M. DE ROSTANGES.

Qu'il attende.

JENNY, regardant le bouquet et l'attachant à sa sœur.

Où, qu'il attende! Ah! les belles fleurs! que
c'est joli de se marier, et que je voudrais être
l'ainée. Je ne sais pas pourquoi ma sœur est si
triste et si chagrine; il est vrai que toutes les
mariées sont d'abord comme cela! peut-être que
les mamans le recommandent; car je ne sais pas
ce que la mienne a dit ce matin à ma sœur.

M. DE ROSTANGES, à Jenny.

Ah çà! Jenny, finiras-tu tes bavardages. Eh!
j'entends notre ami, et Pauline n'est pas prête.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LE BARON DE VILLIERS
entr'ouvrant la porte du foud.

LE BARON.

Peut-on se présenter?

JENNY, se mettant devant lui et cachant sa sœur.

On n'entre pas, Monsieur, on n'entre pas.

LE BARON, avançant.

Vraiment, petite sœur, moi je force la consigne.

M. DE ROSTANGES.

Et tu fais bien; car je crois que cette toilette ne
finira pas d'aujourd'hui.

UN VALET, qui suit le Baron.

Monsieur, on vous a dit que le notaire était là.

LE BARON.

A la bonne heure; mais il est furieusement
pressé; moi, j'ai à parler à ma future, à mon
beau-père; est-ce qu'il ne peut pas attendre?

LE VALET.

Si fait, Monsieur; mais il dit comme ça que si
vous en avez encore pour longtemps, on le de-
mande ici près pour un testament; c'est pour
quelqu'un qui est pressé.

LE BARON.

Bien, bien, qu'il aille faire son testament, et
qu'il nous revienne le plus tôt possible. Nous ne
serons pas fâchés d'avoir le temps de nous recon-
naître.

[Le valet sort.]

Air du vaudeville de *Partie carrée*.

Sur ma foi, l'état de notaire

Plus qu'on ne croit demande du talent;

Au même instant, il leur faut faire

l'un mariage, un testament.

Forcé soudain de changer de visage,

Plus d'un notaire se trompant,

Doit quelquefois pleurer au mariage,

Et rire au testament.

Ah çà! boujour, tout le monde; bonjour,
mon cher Rostanges; bonjour, ma belle future;
bonjour, ma petite espiègle. (A Jenny.) Tu es
bien gentille, mais tu vas nous laisser un instant
causer d'affaires.

JENNY.

Comment! vous me renvoyez?

LE BARON.

Non, ma chère enfant; mais je te prie de t'en
aller.

JENNY.

La, c'est bien agréable! ne dirait-on pas que
je suis une étrangère.

M. DE ROSTANGES.

Allons, allons, Jenny, tu as entendu; fais-
nous grâce de tes commentaires.

JENNY.

C'est çà; ils ont toujours des secrets; pour-
quoi ne voulez-vous pas que j'écoute? il faudra
bien que je me marie à mon tour, et ce sera tou-
jours çà de moins à apprendre.

M. DE ROSTANGES.

Te marier! A-t-on jamais vu une petite fille de
dix ans?...

JENNY.

Dix ans et demi, Monsieur, dix ans et demi!
(A sa sœur.) Est-il drôle, mon papa! toutes les
fois que je parle de mon établissement, il se
fâche.

Air du vaudeville de *l'Homme vert*.

Lorsque l'on est petite fille

Personne, hélas! ne pense à vous;

Dès qu'on devient grande et gentille,

Les amoureux arrivent tous;

En attendant ce jour prospère,

Je puis bien en parler, je crois...

Je n'y penserai plus, mon père,

Quand on y pensera pour moi.

(Bencontrant un regard sévère de son père.)

Je m'en vais, je m'en vais. (Bas à sa sœur, en s'en
allant.) Pauline, tu me le diras, n'est-ce pas?

(Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DE ROSTANGES, LE BARON, PAULINE.

LE BARON.

Quel petit démon! Ma foi, mon cher ami, je
suis fort heureux que Pauline soit l'ainée; avec
Jenny, je n'aurais pas été si tranquille.

M. DE ROSTANGES.

Oui, c'est un cœur excellent; mais une pétulance, une vivacité d'esprit, et des idées!... Il y a des moments où on lui donnerait seize ou dix-sept ans. (Prenant Pauline par la main.) Pour ma Pauline, mon ami, c'est un ange de douceur; je ne lui ai pas demandé seulement si tu lui convenais, si elle désirait se marier; du moment que ça me faisait plaisir, j'étais sûr de son consentement; n'est-il pas vrai, Pauline?

PAULINE, timidement.

Mou père...

M. DE ROSTANGES.

Tu l'entends, mon ami.

LE BARON.

C'est charmant, mais je dois reconnaître tant de bontés par une confiance absolue. (A Pauline.) Ma chère demoiselle, voilà deux mois et demi que votre père m'a accueilli, qu'il m'a même permis d'aspirer à votre main, et lui seul dans le château sait qui je suis; mais c'est bien le moins que le jour de ses noces on connaisse le nom de son mari; je ne suis pas M. Legrand; je suis le baron de Villiers, capitaine de haut-bord, et le plus vieil ami de votre père.

PAULINE, étonnée.

Le baron de Villiers!

LE BARON.

Vous n'en êtes guère plus avancée, n'est-ce pas? et le capitaine de Villiers vous est tout aussi inconnu que M. Legrand? ça n'est pas étonnant.

AIR : *A soixante ans.*

Sur l'Océan voguant dès mon enfance,
Depuis trente ans je ne l'ai point quitté;
Ne desirant emploi, ni récompense,
Je n'ai jamais sollicité :
Loin d'imiter certain confrère
Qui conservant ses jours pour son pays,
Fait ses campagnes à Paris,
Dans les bureaux on ne me connaît guère,
On me connaît chez tous nos ennemis.

PAULINE, timidement.

De Villiers! mais si je ne me trompe, Monsieur, il me semble que j'ai connu, c'est-à-dire, que j'ai vu à Paris, chez ma tante il y a quelques mois, quelqu'un qui portait ce nom.

LE BARON.

Ah! c'est possible; un jeune homme?

PAULINE.

Oui, Monsieur.

LE BARON, à Rostanges.

Un mauvais sujet... mon neveu.

M. DE ROSTANGES.

Ton neveu?

LE BARON.

Oui, un coquin qui depuis deux ans est à peine sorti de son lycée et que j'avais déjà poussé dans

la marine lorsqu'il s'est avisé... mais ce n'est pas de lui qu'il est question; revenons à mon histoire; vous saurez que ma vivacité, ma franchise, ma brusquerie si vous voulez, ont toujours retardé mon avancement. Je ne sais pas flatter mes supérieurs, moi, et quand ils font une sottise, il faut absolument que je me donne le plaisir de le leur dire. Dernièrement dans notre expédition sur les côtes barbaresques, nous étions cernés de tous côtés, et il n'y avait qu'un moyen de nous sauver; c'était d'attaquer sur-le-champ l'ennemi malgré l'inégalité des forces et de le contraindre à nous livrer passage: le vice-amiral était d'un avis contraire; son plan n'avait pas le sens commun: je le lui dis, il se fâcha et voulut me mettre aux arrêts sur mon bord; je l'envoyai promener sur le sien, et j'attaquai malgré ses ordres. Bref, je regagnai les côtes de France sans avoir perdu un seul bâtiment.

M. DE ROSTANGES.

Oui, et après avoir soutenu un combat qui l'a couvert de gloire, après avoir sauvé la flotte et coulé bas trois corsaires.

LE BARON.

Aussi vous sentez bien que mon vice-amiral ne me pardonna pas de lui avoir prouvé qu'il n'était qu'un sot: il écrivit à Paris; mon affaire fait un train du diable; j'apprends que le ministre est furieux contre moi, qu'il crie à l'indiscipline, à l'insubordination; qu'il n'est question de rien moins que de m'envoyer finir mes jours dans une citadelle; moi qui ai besoin du grand air pour ma santé, je ne juge pas à propos de me laisser mettre en quarantaine; je quitte aussitôt l'uniforme, je prends le nom modeste de Legrand, et je traverse la moitié de la France pour venir demander un asile à mon cher de Rostanges.

(Lui serrant la main.)

AIR du *Pot de fleurs.*

Là, de l'amour éprouvant la puissance,
De vos attraits je suis charmé,
Je me marie; eh! que pourrait, je pense,
Faire de mieux un guerrier réformé!
A mon pays, grâce au mond qui me lie,
Je veux donner des défenseurs nouveaux;
Pour employer mes instants de repos
A servir encor ma patrie.

M. DE ROSTANGES.

Mais es-tu bien sûr qu'on ait réellement donné l'ordre de l'arrêter?

LE BARON.

Comment, mon ami, bien mieux que cela, j'ai vu sur les journaux que je l'étais.

M. DE ROSTANGES et PAULINE.

Arrêté?

LE BARON.

Oui vraiment; j'ai lu il y a près de deux mois, dans le *Moniteur*, que M. de Villiers, officier de

marine, venait d'être arrêté et transporté au château de Saint-Vincent. Le plus bizarre, c'est que cette forteresse n'est qu'à une demi-lieue d'ici; mais la vérité est que je n'y suis pas, que me voilà, et que jusqu'à présent personne n'a songé à m'inquiéter! c'est là, ma chère demoiselle, ce que j'avais à vous confier, et vous savez le reste: voici maintenant mes intentions; j'ai cinquante mille francs de rente, je vous les donne.

M. DE ROSTANGES.

Un moment, et ton neveu?

LE BARON.

Il n'aura rien; un drôle, qui est mon seul parent, l'héritier de mon nom, et qui s'avise de devenir amoureux.

PAULINE.

Amoureux?

LE BARON.

Une passion dont on ne connaît pas l'objet, mais qui lui fait négliger ses devoirs, son avancement.

Air de *Marianne*.

Morbleu! ce n'est pas à son âge
Qu'il est permis d'être amoureux,
Lui qui peut à peine, je gage,
Compter une campagne au deux!
Faisait le tour de l'univers,
Quand il aura battu toutes les mers
Dans vingt combats
Vu le trépas,
Heureux et fier enfin quand il aura
Trente cicatrices nouvelles,
Un bras de moins, et cætera.
C'est alors, morbleu! qu'il pourra
Songer à plaire aux belles.

Enfin, depuis deux mois et demi, impossible de savoir ce qu'il est devenu!

PAULINE, vivement.

Comment, Monsieur, vous croyez qu'il lui est arrivé quelque malheur?

LE BARON.

Ma foi, je n'en sais rien, et je ne m'en embarrasse guère; l'essentiel maintenant est de songer au contrat; vous sentez que je ne veux pas y figurer sous le nom de M. Legrand.

M. DE ROSTANGES.

Sois tranquille, je dirai deux mots au notaire, M. Guichard.

JENNY, en dehors.

Mon papa! mon papa!

M. DE ROSTANGES.

Chut, voici Jenny.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JENNY.

M. DE ROSTANGES.

Comment, c'est encore toi! tu ne veux pas nous laisser un instant de tranquillité?

JENNY.

Mon Dieu! mon papa, moi je ne peux pas faire les honneurs du château toute seule...

M. DE ROSTANGES.

Est-ce qu'il arrive déjà du monde?

JENNY.

Le vieux major!

M. DE ROSTANGES.

M. de Kerkavel?

JENNY.

Précisément...

M. DE ROSTANGES, au Baron.

C'est le commandant du département.

Air de *Préville et Taconnet*.

Il doit servir de témoin à ma fille
Qu'il a vu naître,

(Montrant Jenny.)

Ainsi que cette enfant.

C'est un ami de la famille

Dont, je erois, vous serez content;
Car plus que lui personne n'est loimete.

JENNY, avec malice.

Et c'est pour de bonnes raisons:
Il n'a jamais son chapeau sur la tête
Pour menager ses ailes de pigeons.

M. DE ROSTANGES, se fâchant.

Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle? je vous mettrai en pénitence, si vous répétez de pareilles choses. Mais ce pauvre major, je l'attendais plus tôt.

JENNY, en confidence.

Ah bien oui! il a bien eu d'autres affaires, vous ne savez pas? il paraît qu'il y a un jeune prisonnier qui s'est échappé avant-hier du château de Saint-Vincent. Toutes les autorités militaires sont sur pied, et le major a été obligé de donner des ordres: voilà ce qui l'a retardé.

M. DE ROSTANGES.

Il faut aller le recevoir, car il est un peu susceptible le cher major. Quant à toi, mon ami, dès que M. Guichard sera revenu, tu lui expliqueras... (Il lui parle bas.)

ENSEMBLE.

Canon de Frédéric Kreubé.

PAULINE, à part.

Hélas! quel parti prendre,
Pour conserver ma foi?
Qui pourra me défendre,
Quand il est loin de moi!
La crainte, les alarmes
S'emparent de mon cœur:
Je sens couler mes larmes:
Je vois fuir mon bonheur.

JENNY.

On ne peut nous entendre,
Pauline, calme-toi.
Que vient-on de l'apprendre?
En secret! dis-le moi!
Pourquoi donc ces alarmes?
Réponds, ma bonne sœur...
Peut-on verser des larmes
Le jour de son bonheur?

LE BARON et ROSTANGES.

On pourrait nous entendre,
Viens, mon ami, suis-moi,
Allons, sans plus attendre
Engager { notre } foi.
 { votre }
Bannissons les alarmes,
 (Montrant Pauline.)
Et sa main et son cœur,
Dans ce jour plein de charmes
Fixeront { mon } bonheur.
 { ton }

(Le Baron et Rostanges emmènent Pauline.)

JENNY, la voyant sortir.

C'est ennuyeux ! on ne peut rien savoir !

SCÈNE V.

JENNY, seule.

Certainement il y a quelque chose d'extraordinaire... ma sœur qui est triste et chagrine... et quand je songe aux six mois qu'elle a passés à Paris chez ma tante, et puis comme papa l'a fait revenir et vite, et vite, parce qu'on disait qu'elle avait un amoureux ; ça doit être gentil un amoureux ; oh ! j'en aurai un, moi ! il faudra bien que ça finisse par là.

Air du rondeau d'*Adolphe et Clara*.

Jeunes filles qu'on marie,
Que n'ai-je, hélas ! vos quinze ans !
Ah ! cet âge que j'envie
Se fait attendre longtemps.
A quinze ans les demoiselles
Ont des bijoux, des dentelles !
On leur présente un époux
Qui toujours auprès de vous
Soupire et fait les yeux doux...
Car voilà comme ils font tous !
Toujours des robes nouvelles
Et des bijoux... c'est charmant,
Et je dis en y pensant :
Jeunes filles qu'on marie, etc.

Moi je veux, je le répète,
Avoir un mari charmant,
Vif, aimable, bien galant ;
Et qu'il ait une épaulette !
Ah ! si j'avais quatorze ans,
On m'offrirait son honnage ;
Mais dix ans ! ah ! quel dommage !
Oui, je dois, je le sens,
Dire encore longtemps :
Jeunes filles qu'on marie, etc.

Où, où, c'est décidé ; je veux mon mari comme ce beau monsieur que j'ai vu hier au bal champêtre de la forêt ; au moins il s'est occupé de moi, celui-là... ce n'est pas comme les autres qui ont toujours l'air de dire : c'est une petite fille ; de sorte qu'il n'y a que les petits garçons qui vous font danser ; et moi je ne peux pas les souffrir.

LÉON, en dehors.

Ma cousine, ma cousine...

JENNY.

En voilà encore un petit garçon et de plus un amoureux ; mais il est trop jeune, et puis c'est mon cousin, ça n'est plus la même chose.

SCÈNE VI.

JENNY, LÉON, en uniforme de lycée.

LÉON, accourant.

Atr d'une sauteuse.

Me voilà, quel plaisir
De jouer, de courir,
Adieu thèmes
Et théorèmes,
Laisser la Cicéron,
C'est si bon,
Que n'a-t-on
Des vacances deux fois
Par mois !
Nous irons à cheval
Et puis comme amiral,
Je veux sur le canal
Faire un combat naval.
Me voilà, etc.

JENNY.

Où, où, venez pour la noce ! c'est cela qui vous a séduit ! je crois bien, à votre âge, à quatorze ans, un bal, des gâteaux, cela suffit pour faire tourner la tête.

LÉON.

Oh ! ce n'est pas cela ; mais le plaisir de danser ensemble. Vous ne savez pas, depuis les vacances de l'année dernière, je n'ai fait que songer à vous, que parler de vous.

JENNY.

Parler de moi ! comment, Monsieur, vous avez été assez léger...

LÉON.

Seulement à quelques camarades, ceux de ma classe ; mais ils m'ont bien promis d'être discrets ; et puis au collège nous en avions tous.

JENNY.

Comment, vous en aviez ?

LÉON.

Où, nous avions tous des passions.

Au : *On dit que je suis sans malice.*
Parfois on en négligeait même,
Sa version ou bien son thème.

JENNY.

Ou vous envoyait aux arrêts.

LÉON.

Eh bien ! gaiement je m'y rendais :
A la salle de discipline,
Je m'occupais de ma cousine,
Et je n'ai pas été, je croi,
Un seul jour sans penser à toi.

JENNY.

Ce qui prouve que cette année vous avez fait de jolies études.

LÉON.

Tiens, est-ce cela empêché ? Et la preuve, c'est que j'ai là des vers latins que je t'ai faits.

JENNY.

Qu'est-ce que c'est ? je t'ai fait : je n'aime pas qu'on me tutoie, Monsieur, c'était bon quand j'étais petite ; mais il me semble que maintenant...

LÉON.

Eh bien ! que je vous ai faits ! parce que quand on est au moment d'entrer en seconde, et qu'on aime quelqu'un !... Il faut que je vous les montre ; ils ont fait l'admiration de tout le lycée.

JENNY.

Voyons donc, Monsieur, comment on fait des vers au collège ?

LÉON, cherchant dans sa poche.

Attendez ; ce n'est pas cela, c'est une épigramme contre notre professeur de grec ; je les aurai mis de ce côté. (Il fouille dans l'autre poche et tire une balle.)

JENNY.

Une balle ! ah ça ! vous serez donc toujours un enfant ?

LÉON.

Dame ! au collège, il faut bien s'occuper. (Montrant une poupée dans un coin du salon.) Vous avez bien une poupée.

JENNY, vivement.

Du tout, Monsieur ; c'est à la petite du jardinier.

LÉON.

Ah ! Mamzelle ; l'année dernière encore, vous vouliez me faire jouer avec vous, et même...

JENNY.

Voyons vos vers, Monsieur.

LÉON, frappant du pied.

La ! je les aurai laissés dans mon pupitre.

JENNY.

Vous avez une si bonne tête.

LÉON.

Aussi, ma cousine, c'est votre faute, vous m'intimidez.

Air : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Faut-il qu'un enfant me deconcerte,
Et me fasse ainsi perdre l'esprit !

JENNY.

Mais voyez donc quelle grande perte !

LÉON.

Me voilà vraiment tout interdit !
Si n'étant qu'amant surnuméraire,
Telle est déjà ma timidité,
Grands dieux ! que devenir et que faire,
Si j'obtenais de l'activité ?

Aussi, je suis bien bon ; avec une petite fille !...

JENNY.

Une petite fille !

LÉON.

Oui, une petite fille, qui est bien heureuse de m'avoir ; car, sans moi, vous n'auriez pas d'amoureux.

JENNY, piquée.

Ah ! je n'en aurais pas ; eh bien ! c'est ce qui vous trompe, Monsieur ; j'en ai un tout nouveau, d'hier, au bal champêtre ; et un bel officier...

LÉON, ému.

Comment ! Mademoiselle ?

JENNY.

Écoutez, Léon ; vous ne m'en voudrez pas ; moi, ce n'est pas ma faute. Il était auprès de la femme du notaire, madame Guichard, qui est si coquette ; mais, dès qu'il m'a entendu nommer, comment ! s'est-il écrié, mademoiselle de Tostanges !... Il s'est approché, et puis il m'a parlé de mon père, de ma sœur ; combien il désirait être présenté chez nous... Vous comprenez ce que cela veut dire,

Air : *Vos maris en Palestine.*

Depuis hier de ma mémoire
Rien ne peut le détacher,
Mais au moins n'allez pas croire
Que ce soit pour vous fâcher !
Oui, si sa grâce est extrême,
Vous êtes fort bien aussi,
Et j'en conviens, aujourd'hui,
(Avec tendresse.)

Vous seriez celui que j'aime...

LÉON, parlant et vivement.

Serait-il vrai !

JENNY, finissant l'air.

Si vous étiez comme lui.

LÉON.

C'est-à-dire que c'est lui que vous aimez ? Eh bien ! Mademoiselle, c'est affreux ! et je le dirai à votre papa ; après ce que nous nous étions promis... d'ailleurs, il viendra peut-être au château, ce beau monsieur ; si je le rencontre...

JENNY.

Léon, je vous prie de ne pas faire d'extravagance.

LÉON.

Oh ! nous verrons ! je porte aussi l'uniforme, et, entre militaires... hein ! qu'est-ce qui vient là ? quel est ce monsieur en noir ?

JENNY, à part.

Je ne me trompe pas, c'est lui-même ! j'étais bien sûre qu'il chercherait à me revoir. (Cachant sa tête dans ses mains.) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! ils vont se battre !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Mes amis, pourriez-vous m'indiquer...

LÉON, s'avançant.

Que vois-je ?

ADOLPHE.

Léon !

LÉON, se jetant dans ses bras.

C'est vous, mon cher...

ADOLPHE, bas.

Chut ! ne me nomme pas, je t'en conjure.

JENNY, très-étonnée.

Comment ! ils s'embrassent à présent ! qu'est-ce que cela veut dire ?

ADOLPHE, à Jenny.

Pardou, Mademoiselle, de m'être présenté aussi brusquement ; mais mon empressement... (Bas à Léon.) Tâche donc d'éloigner cette petite ; il faut absolument que je te parle.

JENNY.

Monsieur, certainement, nous sommes très-flattés... (Bas à Léon.) Comment ! vous ne vous disputez pas?... mais c'est lui... c'est lui, vous dis-je.

LÉON.

C'est bon, Mademoiselle, je ne me bats pas pour ces misères-là ; et vous oubliez d'ailleurs que votre papa vous attend.

JENNY.

On y va, Monsieur, on y va. (A part.) Comme il me regarde ; c'est sûr, c'est pour moi qu'il est venu ! (A Léon.) et peut-on savoir quel est monsieur ?

LÉON.

Oh ! c'est !...

ADOLPHE.

Le notaire... que vous attendez.

LÉON, étonné et contenu par un geste d'Adolphe.

Le notaire !

JENNY.

Comment ! le notaire... le vieux M. Guichard...

ADOLPHE.

C'est-à-dire, l'un des notaires, le collègue de M. Guichard, qui m'a même conté des papiers, et si vous aviez la bonté de prévenir...

JENNY, le regardant.

Tout de suite, Monsieur, tout de suite ; c'est drôle, moi j'avais idée que monsieur était militaire ; il me semble même que ça allait mieux à sa figure. (A part.) C'est qu'il est très-bien ce jeune homme ! (Haut.) C'est égal, Monsieur ; notaire, c'est un fort bel état ; et puis on peut acheter une étude à Paris !...

LÉON, qui cause bas avec Adolphe.

Mais allez donc, ma cousine, vous voyez que monsieur est pressé.

JENNY, les regardant.

J'y vais, mon cousin, j'y vais. (A part.) Je vois ce que c'est : Léon a eu peur de lui, et puis il y a

encore quelque mystère là-dessous ; mais celui-ci je le saurai. (Faisant la révérence.) Je vais vous annoncer, Monsieur... (Au milieu de sa révérence, Léon la pousse.) Mais finissez donc, Monsieur, vous me l'avez fait manquer. (Elle la reconomme et sort.)

SCÈNE VIII.

ADOLPHE, LÉON.

ADOLPHE, riant.

Guf ! la voilà partie ! j'ai cru que je ne pourrais jamais ne tirer de mes petits mensonges !

LÉON.

C'est bien vous, mon cher Adolphe ; vous qui étiez mon protecteur, et qui me défendiez toujours au lycée ; dame, voilà au moins deux ans que vous avez quitté la pension, et j'étais bien jenne ; mais voyez-vous, les amitiés du collège... c'est sacré.

Air du vaudeville de la *Chambre à coucher*.

Quels que soient les rangs et les grades,
 Nous obliger est la commune loi ;
 Je compte sur mes camarades,
 Comme ils peuvent compter sur moi.
 De nos serments conservant la mémoire,
 Guidant celui qui chancelle en chemin,
 Toujours unis, marchons tous à la gloire,
 En nous donnant la main. (bis.)

ADOLPHE.

Aussi, suis-je bien heureux de te rencontrer, moi qui ne connais ici personne.

LÉON.

En effet, ce trouble, cet air d'embarras, pour-quoi cacher votre nom et vous faire notaire ?

ADOLPHE.

Tu le sauras, mon cher Léon, tu es bien jenne sans doute pour recevoir une pareille confiance, mais tu as une raison, une prudence au-dessus de ton âge ; j'ai besoin de ton secours, et je suis persuadé que tu ne me le refuseras pas.

LÉON.

A un ami, à un ancien camarade ! dieux ! que je suis content de pouvoir être bon à quelque chose !

ADOLPHE.

Tu ne peux pas trouver une plus belle occasion, car, Dieu merci ! je ne sais plus où donner de la tête ! Poursuivi de tous côtés, séparé de celle que j'aime.

LÉON.

Comment, vous êtes aussi amoureux ?

ADOLPHE.

Chut, mon cher Léon, de la discrétion ; oui, je voulais me marier malgré les ordres de mon oncle, digne et excellent marin qui ne veut penser à m'établir que lorsque je serai contre-amiral ;

ma foi ! je n'ai pas voulu attendre le brevet qui pouvait rester longtemps en route, et j'étais parti de Paris pour venir demander le consentement des parents de celle que j'aime ; juge de mon malheur : je m'arrête à trois lieues d'ici pour faire raccommoder ma voiture ; je soupe avec un brigadier de gendarmerie fort honnête, et comme je cause assez facilement, il sait bien vite mon nom et mon état !... *De Villiers*, dit-il. — Oui, Monsieur. — Officier de marine ? — Sans doute. — C'est bien cela, je vous arrête !

LÉON.

Comment !

ADOLPHE.

Oh ! mon Dieu, en deux minutes une chaise de poste se trouve prête, on m'y fait monter, et j'arrive au château de Saint-Vincent, où j'ai passé deux mois et demi sans pouvoir obtenir la moindre explication de mes gardiens, ni une seule visite du commandant du département, à qui j'ai écrit plus de vingt lettres, et qui m'a toujours répondu fort sèchement !

LÉON.

Et vous ne soupçonnez pas le motif de cette singulière arrestation ?

ADOLPHE.

Ah ! si fait, il n'y a que mon oncle capable d'une pareille attention, il aura été instruit de mon amour, de mes projets de mariage ; et pour s'y opposer il aura obtenu un ordre. Mais ma foi, je n'y tenais plus... deux mois et demi séparé de celle que j'aime, sans savoir ce qu'elle était devenue...

AIR du vaudeville de *l'oltaire chez Ninon*.

Pour mieux dérouter mon gardien,
Employant un adroit manège,
J'ai fait le malade...

LÉON.

Fort bien,
Comme nous faisons au collège.

ADOLPHE.

Puis, me glissant après cela,
Le long du mur de la tourelle.

LÉON.

Ah ! grands dieux ! que n'étais-je là
Pour vous faire la courte échelle.

Et vous vous êtes sauvé ?

ADOLPHE.

Oui, mais fort embarrassé de ma personne ; craignant à chaque pas de rencontrer mon honnête brigadier ; j'allais m'éloigner, lorsqu'un soir le hasard me conduisit à une danse de village ; j'entends nommer mademoiselle de Rostanges, je m'approche, je fais jaser la petite Jenny, et j'apprends que Pauline est dans ce château.

LÉON.

Quoi ! ce serait ma cousine ?

ADOLPHE.

Elle-même ; je n'ai pu résister au désir de la voir, de la rassurer sur mon sort, et comme en rôdant dans le parc, j'ai entendu les domestiques parler d'un contrat de mariage, d'un notaire qu'on attendait, cela m'a suffi, et je me présente à tout hasard. Ah ! ça ! qui est-ce qui se marie donc ici ?

LÉON.

Ah ! mon Dieu ! mais c'est votre prétendue.

ADOLPHE.

Pauline !

LÉON.

Je ne m'étonne plus si elle était si triste.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse*.

Elle n'aura pu s'en défendre,
Craignant sans doute et le bruit et l'éclat ;
Mais vous allez tout voir et tout entendre,
Car vous signerez au contrat.
Que de maris ont, dit-on, en ménage
Des accidents aussi fâcheux au moins,
Et qui n'ont pas comme vous l'avantage
D'en être les témoins.

Mais j'entends du bruit.

ADOLPHE.

Et quel est le futur ?

LÉON.

Un M. Legrand, un ami de mon oncle, que je ne connais pas.

ADOLPHE.

Eh bien ! il ne risque rien.

LÉON.

On vient, vite à votre rôle. Avez-vous seulement des papiers ?

ADOLPHE, fouillant dans sa poche.

Oui, oui, des ordres du ministre de la marine, les réponses du commandant de la citadelle ; voilà mon dossier, mes minutes.

LÉON.

Chut ! voici mon oncle et Pauline.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE ROSTANGES,
PAULINE, JENNY.

JENNY.

Oui, c'est le collègue de M. Guichard, un jeune homme très-aimable ; mais ne croyez pas, mon papa, que ce ne soit qu'un notaire de campagne.

M. DE ROSTANGES.

En effet, il a fort bon air. Bonjour, mon cher Léon ; mille pardons, Monsieur, de vous avoir laissé presque seul ; c'est le futur et M. le major, un de mes témoins, qui, en attendant la signature du contrat, ont commencé par faire un demi-piquet, et ont fini par se disputer : je vous

présente toujours ma fille aînée, celle que vous allez marier.

PAULINE.

Ah! mon Dieu! quoi c'est là...

M. DE ROSTANGES.

Qu'as-tu donc?

PAULINE.

Rien, rien, mon père.

LÉON.

Peut-être une faiblesse.

ADOLPHE.

Oui, un étourdissement. Moi qui vous parle, j'y suis très-sujet.

(LE BARON et M. KERKAVEL, se disputant dans la coulisse.)

LE BARON.

Je vous répète que j'ai trois marqués et le postillon.

ADOLPHE.

O ciel! c'est la voix de mon oncle : comment diable se trouve-t-il ici?

(Pendant que M. de Rostanges, Jeny et Pauline remontent le théâtre pour aller au-devant du Baron, Adolphe dit bas à Léon :)

C'est mon oncle, je suis perdu. (Voyant le cabinet qui est pres de la table où il écrit.) Ah! cet appartement... Tâche surtout de l'empêcher d'entrer.

(Il se précipite dans le cabinet; Léon en retire la clef, la met dans sa poche, et va aussi au-devant du Baron.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; LE BARON, M. DE KERKAVEL, entrent en se disputant; LAGUÉRITE est derrière eux.

LE BARON.

Puisque j'avais écarté la dame de trèfles.

KERKAVEL.

Permettez, permettez : vous ne pouvez l'avoir écartée, puisque j'avais une quinte majeure en trèfles.

LAGUÉRITE.

Mais, mon commandant.

LE BARON, à Laguërite.

Va-t'en au diable! comment voulez-vous que l'on puisse compter son jeu, quand au milieu d'une partie il vous arrive des estafettes et des ordonnances.

KERKAVEL.

Au fait, monsieur a raison; voyons, Laguërite, dépêche-toi... tu viens là me relancer.

LAGUÉRITE.

C'est au sujet du prisonnier dont le commandant de la citadelle vous a envoyé le signalement; on assure l'avoir vu rôder dans les environs.

PAULINE, bas à Léon.

Ah! mon Dieu!

LE BARON.

Eh bien tant mieux! qu'il aille se promener. En ce moment M. le major n'est pas commandant de place; il est ici pour signer le contrat et achever une partie de piquet; car nous l'achèverons... diable! j'ai trois marqués. Ainsi, Laguërite, en arrière, et tiens-toi en réserve.

KERKAVEL.

Oui, mon vieux, je te parlerai tout à l'heure; reste dans la chambre à côté en armée d'observation. Ah ça! voyons où est notre notaire.

M. DE ROSTANGES.

Eh mais! où est-il donc? Il était là tout à l'heure; et je ne le vois plus.

LÉON.

Il sera probablement sorti.

LE BARON.

Impossible, nous l'aurions rencontré.

KERKAVEL.

Sans doute, un notaire ça se voit.

JENNY.

Il ne peut être alors que dans ce cabinet.

LÉON, bas à Jenny.

Taisez-vous donc.

JENNY.

Mais sans doute, Monsieur, puisqu'il n'y a point d'autre issue. (Allant à la porte.) Monsieur le notaire! monsieur le notaire!

TOUS, criant.

Monsieur le notaire!

KERKAVEL.

Allons, il n'y sera pas.

LÉON.

C'est ce que je disais, il est bien sûr qu'il n'y est pas!

JENNY.

Si vraiment, je le vois très-bien à travers la serrure; il tourne le dos à la porte, et est assis dans un fauteuil.

LE BARON.

Eh bien donc! pourquoi diable ne répond-il pas? à moins qu'il ne se trouve mal.

JENNY.

C'est drôle! cela lui a pris en même temps qu'à ma sœur.

LÉON.

Vous taisez-vous?

JENNY.

Comment! me taire quand ce pauvre jeune homme est aussi mal; quand il y va peut-être de sa vie... fi! que c'est laid, vous qui êtes son ami.

M. DE ROSTANGES.

Eh mais! où est donc la clef?

JENNY, cherchant.

Comment, elle n'est pas là? moi qui l'ai vue tout à l'heure. Mais cette porte n'est pas bien solide.

LE BARON.

Sans doute, je vais chercher ce qu'il faut pour faire sauter la serrure.

M. DE ROSTANGES.

Je vais avec vous.

(Le Baron et M. de Rostanges sortent, Kerkavel est sur le point de les suivre.)

SCÈNE XI.

LÉON, PAULINE, JENNY, KERKAVEL.

LÉON, à part.

Ah! la maudite petite fille!... (Haut, à Kerkavel qui revient sur ses pas.) Eh bien! vous ne les suivez pas?

KERKAVEL.

Ils sont plus de monde qu'il ne faut, et ils n'ont pas besoin de moi.

LÉON, bas à Pauline.

Allons, il ne s'en ira pas; et ce pauvre Adolphe que nous ne pouvons délivrer!

KERKAVEL.

Mais a-t-on idée! ce notaire qui déserte au moment de l'action. En tout cas, ce n'est pas avec armes et bagages; car il a laissé là ses plumes, son écritoire et ses papiers. (En prenant un.) Hum! hum! qu'est-ce que cela? un ordre du ministre de la marine... une lettre de moi. (A Léon.) C'est fort étonnant! c'est celle que j'écrivais dernièrement à M. de Villiers, le prisonnier qui m'avait adressé des réclamations. (Haut.) Vous êtes bien sûr que ces papiers appartiennent...

JENNY.

Au notaire? Oui, Monsieur, c'est lui qui les a apportés.

KERKAVEL.

Et ce commencement d'écriture?

JENNY.

Oh! cette écriture, c'est la sienne... Hein! comme c'est moulé!

KERKAVEL, se grattant l'oreille.

Diable! diable! et cette fuite soudaine.. (A Jenny.) Dites-moi, ma petite fille, êtes-vous bien sûr que ce soit un notaire? et n'avait-il pas quelques façons militaires?

JENNY.

Comment, Monsieur, vous croyez? Eh bien! maintenant que j'y pense; oh! que je suis contente..., parce qu'il n'y a pas de comparaison, j'aime bien mieux que ce soit un militaire; d'ailleurs, je me rappelle très-bien l'avoir vu avant-hier au hal de la forêt; et il avait un frac bleu, sans épauettes; et ici, sur les basques, des an cres brodées en or.

KERKAVEL.

Un officier de marine... C'est lui, il n'y a plus de doute; et je devine aisément pour quelles raisons il se déguise. (Haut.) Parbleu! vous me voyez enchanté; c'est justement le prisonnier que l'on m'a recommandé de poursuivre.

PAULINE.

Quoi! Monsieur, vous pourriez... ici, chez mon père...

KERKAVEL.

Eh parbleu! il le faut bien; j'en suis désolé, mais mon devoir, ma responsabilité, m'obligent de l'arrêter.

JENNY.

L'arrêter! ah! malheureuse, qu'ai-je fait?

KERKAVEL.

Holà! Laguérite?

LAGUÉRITE, en dedans.

Présent.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LAGUÉRITE.

KERKAVEL.

Approche à l'ordre. Tu vas te tenir ici en faction; notre prisonnier est là, dans ce cabinet; un homme en habit noir... un notaire... tu comprends.

LAGUÉRITE.

Oui, mon général.

KERKAVEL.

Ainsi, sois à ton poste; et le premier notaire que tu verras...

LAGUÉRITE.

Je mets la main dessus.

KERKAVEL.

C'est bien; je vais chercher du renfort pour le faire escorter et conduire en lieu sûr.

ENSEMBLE.

KERKAVEL.

Air: *Qu'une douce, aimable folie.*

[Regardant Jenny.]

Que d'esprit, que d'intelligence!

Oui, d'honneur, j'en suis enchanté:

Sans vous le prisonnier, je pense,

Déjà serait en liberté.

LÉON, ironiquement à Jenny.

Que d'esprit et que d'obligeance!

Oui, vraiment, j'en suis enchanté;

Sans vous le prisonnier, je pense,

Déjà serait en liberté.

JENNY, à part.

Qu'ai-je fait? et quelle imprudence!

J'en perds la tête, en vérité...

Sans moi, sans mon inéauséquence,

Il retrouvait sa liberté.

PAULINE, à part.
C'en est fait, je perds l'espérance
Dont mon amour s'était flatter.

(A Jenny.)

Sans vous, oui, sans votre imprudence,
Il retrouvait sa liberté.

(Kerkavel sort.)

SCÈNE XIII.

LÉON, PAULINE, JENNY, LAGUÉRITE, qui se promène devant la porte du cabinet.

PAULINE.

Quel parti prendre ?

LÉON, à Jenny.

Qu'allons-nous devenir ? Savez-vous ce que vous avez fait, par votre indiscretion, par votre curiosité ? C'est mon meilleur ami.

PAULINE.

C'est celui que j'aime que vous allez faire arrêter.

JENNY.

Celui que vous aimez ! Voilà donc ce secret... Et c'est moi qui serai cause de votre malheur et du sien... ma sœur, me pardonnerez-vous jamais ?

PAULINE.

Calme-toi, je ne t'en veux pas ; tu ne pouvais prévoir...

JENNY.

Non, je suis bien coupable ; mais je réparerai ma faute ; j'irai, je parlerai à mon père, à M. le major ; et s'ils résistent à mes prières (Fondant en larmes), je ne sais pas ce que je ferai.

LÉON.

Allons, Jenny, il ne s'agit pas de pleurer, et vous êtes une enfant.

JENNY.

Ah ! je suis une enfant : ah ! je suis une enfant... Eh bien ! on verra, Monsieur. (Essuyant ses yeux.) Ce n'est pas qu'il n'ait raison, parce qu'au fait, quand je pleurerai pendant une heure, ça ne m'avancera à rien ; et ce n'est pas cela qui nous débarrassera de l'invalid. (Frappant du pied et marchant avec impatience.) Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vais faire ? Je ne trouve aucun moyen. (Regardant par la fenêtre qui est à la première coulisse.) Ah ! mon Dieu ! que vois-je au bout de l'allée ? c'est M. Guichard, le notaire, qui arrive toujours en courant ; c'est le ciel qui nous l'envoie. (Criant et faisant comme si elle avait peur.) Mon Dieu ! (Dé tournant la tête.) il va se blesser. (Regardant.) Non, le voilà par terre. Laguérite ! Laguérite ! le prisonnier qui vient de sauter par la fenêtre.

PAULINE ET LÉON.

Grands dieux ! serait-il vrai ?

(Jenny, en souriant, leur fait signe de la tête que non.)

LAGUÉRITE, après s'être approché de la fenêtre.
Comment ! mille bombes !

JENNY.

Oui, vois-tu, là, en bas, ce monsieur en habit noir, et en perruque poudrée... ce notaire qui court dans le jardin ?

LAGUÉRITE.

Oui, morbleu ! mais c'est drôle ; il se sauve par ici.

JENNY.

C'est qu'il a perdu la tête.

LAGUÉRITE.

Heureusement j'ai encore la mienne.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIV.

JENNY, PAULINE, LÉON.

JENNY, sautant en l'air et frappant des mains.

Ah ! comme il court ! comme il court ! Combien je suis contente...

LÉON, mettant la clef dans la serrure.

Adolphe ! Adolphe ! vous pouvez sortir.

ADOLPHE.

Mon ami, ma chère Pauline...

JENNY, à part.

Ah ! que ma sœur est heureuse ! Mais voyez seulement s'ils s'occupent de moi !

ADOLPHE.

Mon cher Léon, que je te dois de remerciements, et à vous surtout. Mademoiselle.

JENNY, d'un ton piqué.

Du tout, Monsieur, vous ne m'en devez pas, adressez-les à ma sœur ; c'est pour elle seule ce que j'en ai fait... Je ne rends service qu'aux gens qui ont confiance en moi, et qui ne me traitent point comme un enfant.

PAULINE, d'un ton de reproche.

Jenny, y penses-tu ?

JENNY.

Ah ! pardon ; si tu savais quelles idées j'ai eues un instant, des idées que je ne puis m'expliquer, mais qui faisaient que j'étais presque fâchée de ce que tu étais contente. Mais vous avez raison, je ne suis qu'un enfant, à qui il faut pardonner bien des choses : (A Adolphe.) n'est-ce pas, mon beau-frère ?

ADOLPHE.

Oui, oui, ma jolie petite sœur, je pardonne, et de grand cœur.

PAULINE.

Et vite... On vient de ce côté.

JENNY.

Sortez par l'appartement de ma sœur, qui

donne sur le jardin; vous, Léon, aidez-le à se sauver.

LÉON.

Et toi ?

JENNY.

Et moi, et moi, je reste; il faut bien empêcher ce contrat; il faut bien apprendre à mon père que vous voulez en épouser un autre.

PAULINE.

Oh! d'abord, je n'oserai jamais le lui dire et braver sa colère.

JENNY.

Eh bien! c'est moi qui m'en chargerai; qu'est-ce que je risque? d'être mise en pénitence... et je veux bien encore me dévouer pour vous. Allez. (Pauline, Léon et Adolphe sortent par la porte à droite.) Ah! mon Dieu! c'est ce pauvre notaire que j'ai fait arrêter.

SCÈNE XV.

JENNY, M. DE KERKAVEL, LE BARON, LAGUÉRITE, tenant M. GUICHARD au collet.

LAGUÉRITE, bégayant.

Air : *Verse encor, encor, encor.*

Le voilà, voilà, voilà, voilà,

ici je le ramène,

Et ce n'est pas sans peine;

Le voilà, voilà, voilà, voilà,

Et je réponds, morbleu! de ce prisonnier-là.

GUICHARD, bégayant.

A ce transport brutal,

Quoi, nul ne me derobe!

Accueillir aussi mal

Un notaire royal!

Traiter de malfaiteur

Nous... un homme de robe!

Ils m'ont, sur mon honneur,

Pris pour un procureur!

CHOEUR.

Le voilà, voilà, voilà, voilà, etc.

KERKAVEL.

Laissez, Laguérite. D'où venez-vous, Monsieur?

GUICHARD, bégayant.

De faire un... un testament.

LAGUÉRITE.

Et où alliez-vous ?

GUICHARD.

Faire un contrat de ma... ma... mariage.

LAGUÉRITE.

C'est faux, mon commandant, il vient de sauter par la fenêtre, et il allait prendre la clef des champs : demandez plutôt à mademoiselle Jenny.

GUICHARD.

Justement, je m'en rapporte à cette en... enfant.

JENNY, à part, d'un air mécontent.

Tiens, cette enfant!

GUICHARD.

N'est-ce pas, ma petite amie, vous me reconnaissez ? M. Gu... Guichard, notaire de la famille.

JENNY.

Sans doute, je vous reconnais. Ah! mon Dieu! vous êtes-vous fait mal tout à l'heure en sautant par la fenêtre ?

GUICHARD.

Moi, j'ai sau... sauté!

(Laguérite prend Guichard par la main et veut l'emmener.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE ROSTANGES, LE BARON.

M. DE ROSTANGES.

Eh! mon Dieu! quel est ce bruit? M. Guichard, mon notaire, qui livre une bataille.

KERKAVEL.

Quoi, c'est là votre notaire ?

M. DE ROSTANGES,

Et celui de toute la ville,

GUICHARD.

Voilà une heure que je le ré... répète à ces messieurs, et vous conviendrez que c'est très-désagréable, moi dont les mo... moments sont précieux, et mon épouse, madame Guichard, qui m'a... m'attend.

M. DE ROSTANGES, souriant.

En effet, j'oubliais que vous étiez jaloux; mais puisque vous aviez envoyé un confrère, ce jeune homme qu'ici j'ai vu tantôt à votre place.

GUICHARD.

A ma place!

M. DE ROSTANGES, montrant le cabinet.

Oui, et qui même était indisposé, était malade...

LAGUÉRITE.

Comment, ils étaient deux? Dites donc, mon commandant, je crois que c'est le malade qui aura sauté le pas! (Il montre la fenêtre.)

KERKAVEL.

Je le crois aussi. Mais que nous disait donc cette petite fille ?

JENNY.

Écoutez donc, est-ce qu'on peut s'y reconnaître? tous ces messieurs se ressemblent, c'est le même mimeforme.

LAGUÉRITE, sortant.

Il sera peut-être encore temps et je vous en rendrai bon compte. (Il sort.)

GUICHARD.

Vous avez raison; c'est lui qui... qu'il faut arrêter; certainement, un notaire qui s'introduit dans les maisons pour vous enlever une clientèle, ce sont de ces abus que l'autorité doit réprimer.

KERKAVEL.

Eh ! il ne s'agit pas de cela !

GUICHARD.

C'est qu'il y a un sort attaché à ce maudit contrat, et je crois vraiment qu'il ne se fera pas d'aujourd'hui ! Je viens n... une première fois, on me fait attendre; une seconde, on... on me renvoie; une troisième, on m'a... m'arrête.

LE BARON.

De sorte que si vous reveniez une quatrième, je ne sais pas ce qui vous arriverait. Eh bien ! raison de plus pour ne pas désespérer et pour rédiger sur-le-champ les articles.

KERKAVEL.

Au fait, nous voulions un notaire quel qu'il fût, le voilà, terminons.

M. DE ROSTANGES.

Oui, oui, terminons; mettez-vous là, et écrivons.

(M. Guichard est à la table, M. de Kerkavel s'assoit à sa droite; le Baron et M. de Rostanges à sa gauche, en demi-cercle, de sorte que M. de Rostanges est le plus près de Jenny.)

JENNY, à part.

Ah ! mon Dieu, les voilà tous d'accord. (Haut.) Mais, mon papa, ma sœur qui n'est pas là ?

M. DE ROSTANGES.

On la fera appeler pour signer.

GUICHARD, taillant sa plume.

C'est une chose bien importante, Messieurs, que la ré... rédaction d'un contrat de mariage; j'ai apporté mon Co... Code civil. Voyons pour les époux l'article des do... do... donations.

JENNY.

Ah ! mon Dieu, monsieur Guichard, votre femme a-t-elle envoyé à ma sœur ce modèle de robe qu'elle lui avait demandé ?

GUICHARD, s'arrêtant tout court.

Qu'est-ce que c'est ?

M. DE ROSTANGES.

Vous voyez bien, Jenny, que nous sommes en affaires; et s'il vous arrive de nous interrompre, je vais vous renvoyer.

JENNY.

Mais, mon papa, c'est essentiel, puisque c'est pour le bal de ce soir.

M. DE ROSTANGES.

C'est bon, c'est bon, tenez-vous tranquille, et jouez là dans votre coin avec votre poupée, ou sinon...

JENNY va s'asseoir à l'autre coin du théâtre en prenant sa poupée d'un air boudeur.

C'est désagréable; on ne peut rien dire.

M. DE ROSTANGES, sévèrement.

Qu'est-ce que c'est ?

JENNY.

Je ne dis rien, mon papa, je joue avec mademoiselle. (Parlant à la poupée.) Voyons, Mademoiselle, tenez-vous droite et obéissez-moi, pour qu'au moins il y ait quelqu'un à qui ça arrive dans la maison. D'abord, que je vous fasse belle pour votre noce; parce que je vais vous marier à M. Polichinelle; hein, ça vous convient-il? Non? eh bien! c'est égal; parce que dès que ça plaît au papa et à la maman, ça suffit. Qu'est-ce que c'est? je crois que vous faites la grimace? Vous trouvez peut-être que M. Polichinelle est trop vieux, et qu'il ne pourra pas vous conduire au bal? eh bien! vous ferez comme madame Guichard, qui y était l'autre jour avec ce petit blond, M. Théodore, le maître clerc.

GUICHARD, qui écrit s'arsête et reste la plume en l'air.

Hein ! qu'est-ce ? qu'est-ce que c'est ?

M. DE ROSTANGES.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ! continuez.

GUICHARD.

Rien. C'est que quelquefois ces petites filles font des remarques.

JENNY, continuant à parler à sa poupée.

Dieux ! que vous allez être une belle madame, avec ce chapeau-là ! voyez-vous, vous seriez ma bonne amie; et je viendrais vous faire la cour. Voyons un peu, Mademoiselle, qu'est-ce que vous me diriez ? allons donc, répondez-moi, comme disait ce matin ma sœur à ce beau jeune homme.

LE BARON, prêtant l'oreille.

Hein !

M. DE ROSTANGES, l'arrêtant.

Chut ! taisez-vous donc. (Ils écoutent.)

JENNY.

« Oui, c'est vous que j'aime et que j'aimerai » toujours; en vain on veut me marier à un autre, » cela est impossible à mon cœur. »

M. DE ROSTANGES, voulant se lever.

Marbleu !

LE BARON, le retenant à son tour.

Mais, mon ami, tenez-vous donc !

GUICHARD.

Nous disons, après cela, pour les acquêts de la communauté ?

LE BARON, écoutant toujours.

Oui, oui, faites comme vous l'entendrez. (Regardant Jenny.) Allons, elle ne veut plus parler à présent.

JENNY fait un geste pour montrer qu'elle s'aperçoit qu'on l'écoute, et elle continue.

Voyons maintenant votre leçon de lecture, car vous êtes bien peu avancée pour votre âge; ma chère amie, vous êtes si paresseuse... Allons, lisez avec moi. (Prenant un papier sur la table et faisant lire sa ponctée.) M, a, ma, chère... Pauline.

M. DE BOSTANGES, à part.

Une lettre adressée à ma fille!

LE BARON.

A ma prétendue!

JENNY, épelant.

N, o, t, not... notre; a, m, am... o, u, r, our... notre amour... mais allez donc, Mademoiselle, tout le monde connaît ce mot-là.

M. DE BOSTANGES.

Si je pouvais prendre cette lettre!

(Pendant qu'il s'approche doucement pour la saisir, Jenny, qui l'observe du coin de l'œil, déchire le papier en sept ou huit morceaux.)

LE BARON, à part.

Oh! la petite masqué!

JENNY.

C'est bien; voilà maintenant de quoi vous faire des papillottes.

M. DE BOSTANGES.

Que venez-vous de déchirer là, Mademoiselle?

JENNY, froidement.

Rien, mon papa; c'est une lettre à ma sœur, un papier qu'elle a laissé traîner.

M. DE BOSTANGES.

Et de qui est ce papier? car je présume que vous l'avez lu?

JENNY.

Oh! oui, mon papa, et tout couramment; si vous m'aviez entendu, vous auriez été bien content, mais je ne sais pas ce que ça veut dire; c'est d'un jeune homme qui parle de flamme, d'amour; et qui dit qu'il est le mari de ma sœur, vu que ma sœur lui a promis de l'épouser.

LE BARON.

De l'épouser!

M. DE BOSTANGES, au Baron.

Laissez donc, laissez donc. (A Jenny.) Et quel est son nom?

JENNY.

Oh! son nom, je l'ai retenu parfaitement; c'est M. de Villiers, officier de marine.

KERKAVEL, M. DE BOSTANGES ET LE BARON, chacun avec une intention différente.

Villiers!

(Le Baron et M. de Bostanges se mettent à rire.)

M. DE BOSTANGES ET LE BARON.

Ah! ah! ah!... elle m'a fait une peur!

JENNY.

Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont donc?

LE BARON, riant et regardant Rostanges avec intelligence.

C'est ça; la petite sœur a écouté aux portes, impossible de lui rien cacher; je vois qu'elle sait mon nom.

KERKAVEL.

Comment, votre nom?

LE BARON.

Eh! oui, c'est le mien.

KERKAVEL.

Monsieur de Villiers! celui qui a eu cette querelle avec le vice-amiral?

LE BARON.

Moi-même, et vous allez le voir tout à l'heure, quand je signerai au contrat.

KERKAVEL.

Comment, c'est vous! ah! mon ami! mon cher ami! pourquoi diable êtes-vous venu me dire cela! j'en suis désolé!

LE BARON.

Et pourquoi donc?

KERKAVEL.

Désespéré, vous dis-je; mais je suis obligé de vous arrêter.

LE BARON.

M'arrêter!

JENNY.

Allons, voilà que j'ai fait arrêter l'autre; ils ne s'y reconnaissent plus.

KERKAVEL.

Si, vraiment; j'y vois clair, vous êtes condamné à trois mois d'arrêts; et comme vous n'en avez encore subi que deux et demi...

LE BARON.

Qu'est-ce que vous dites donc là?

KERKAVEL.

Ne voilà-t-il pas deux mois et demi que vous êtes au château Saint-Vincent, que vous vous en êtes échappé avant-hier, qu'on a donné ordre de vous poursuivre!

LE BARON.

Ah ça! il perd la tête, le commandant.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LAGUÉRITE.

LAGUÉRITE.

Monsieur le major! monsieur le major! bonne nouvelle; notre fugitif est rattrapé.

Air: *Du partage de la richesse.*

Grâce à ma diligence extrême,
Nous venons d'arrêter ses pas.

KERKAVEL.

Je le sais bien, car il est ici même.

LAGUÉRITE.

Non, morbleu! puisqu'il est là-bas.

KERKAVEL, montrant le Baron.
Quand je te dis que le voilà, regarde.

LAGUÉRITE.
C'est un de plus. Tenez bien celui-là,
Mon commandant, il faudra qu'on le garde
Pour le premier qui nous échappera.

L'autre a été pris par nos gens au moment où il
voulait sortir des jardins : il est convenu lui-même
qu'il était monsieur de Villiers notre prisonnier,
et je vous le ramène.

LE BARON.

Air du vaudeville du Colonel.
Où, je ne sais encor si l'on m'abuse,
Mais je ne puis deviner, sur ma foi,
Le galant homme qui s'amuse
A se faire arrêter pour moi.
Dans mon malheur ne dérober ma place,
De ma prison ne voler les ennuis,
Heureux celui qui trouve en sa disgrâce,
De tels fripons dans ses amis.
(Voyant Adolphe.)

Eh ! c'est mon neveu !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE, PAULINE,
LÉON.

ADOLPHE.

Lui-même, qui n'a pu échapper à son sort ;
mais qui, avant de retourner en prison, vient for-
mer opposition au mariage.

KERKAVEL.

Je comprends enfin. (Montrant Adolphe.) C'est
monsieur qui est à la fois le prisonnier et l'amant
préféré.

M. DE ROSTANGES et LE BARON.
Comment l'amant préféré ?

KERKAVEL.

Eh ! parbleu, il n'y a pas de quoi se fâcher, et
je vous en félicite au contraire. Savez-vous, mon
ami, que ce jeune homme a fait un chemin su-
perbe, qu'il n'a plus que quinze jours à passer en
prison, et qu'après cela il sera fait contre-amiral ?

TOUS.

Contre-amiral ?

KERKAVEL.

Eh oui ! sans doute ; c'est ainsi que l'a décidé le
ministre ; trois mois d'arrêts pour punir son insu-
bordination, et le grade de contre-amiral pour
récompenser son mérite.

JENNY.

Mou beau-frère, contre-amiral !

LÉON, à Adolphe.

Dites donc, vous me lerez enseigne, n'est-ce
pas ? vous savez que je manoeuvre joliment.

LE BARON.

Comment ! mille bombes ! il serait vrai ?

KERKAVEL.

Où, mon cher : comprenez-vous enfin ?

LE BARON.

A merveille, excepté que c'est moi qui ai le
grade, et que c'est mon neveu qui a eu les ar-
rêts.

KERKAVEL.

Comment ! il serait possible !...

ADOLPHE.

Quoi, mon oncle, c'est pour vous que j'ai été
arrêté ?

LE BARON.

Où, mon Adolphe, où, mon pauvre garçon,
tu as pris ma place en prison. (Regardant Pauline.)
Il est vrai que tu l'avais déjà prise autre part, ce
qui établit une sorte de compensation, mais ce
qui n'empêche pas que je ne sois ton débiteur.

GUICHARD, se levant, le papier à la main.

Messieurs, tout est fini, et je dis : ce n'est pas
sans peine.

JENNY.

Vous aviez raison, monsieur Guichard ; voilà
un contrat qui ne se fera pas d'aujourd'hui, car il
faut le recommencer.

GUICHARD.

Comment ! le recommencer ?

JENNY.

Eh oui ; demandez plutôt. N'est-ce pas, mon
papa, que vous voulez bien que M. Guichard en
fasse un autre ?

LE BARON, prenant la main de Rostanges.

Eh ! sans doute, il le faut bien, à condition
qu'il y joindra une belle et bonne donation de
cinquante mille écus à mon neveu et à ma nièce.

JENNY, à Pauline et à Adolphe.

Qu'est-ce que je vous avais promis ?

ADOLPHE.

Ah ! mon oncle !

LE BARON.

Je te dois ça, mon ami, c'est le prix de ma
rançon ; mais mon trimestre n'est pas acquitté ;
j'ai encore quinze jours de prison.

LAGUÉRITE, au Baron.

Si monsieur voulait, je les lui ferais au même
prix.

LE BARON.

Non, non, il est des circonstances où il faut
enfin payer de sa personne ; je vous suis, mon
cher major ; mais j'espère que vous viendrez me
voir en prison ; que nous ferons des piquets.

KERKAVEL.

Je vous le promets, monsieur l'amiral.

LE BARON.

Quant à toi, Jenny, qui nous as fait enrager
aujourd'hui, prends garde, il se pourra bien que
dans cinq ou six ans je me venge sur toi.

ADOLPHE.

Je ne vous conseille pas, mon oncle; voilà
Léon qui pourrait encore prendre votre place.

VAUDEVILLE.

AIR : *La ville est bien, l'air est très-pur* (du COLONEL).

JENNY, à M. de Rostanges.

Enfin, tout le monde est content.
Je vois heureux tout ce que j'aime,
Pourtant, je ne suis qu'un enfant;
Tantôt vous le disiez vous-même.
Ah! combien je suis fière aussi,
Grâce à ma petite équipée,
De vous avoir fait aujourd'hui
Jouer encore à la poupee.

M. DE ROSTANGES.

Tous ces biens, objets de nos vœux,
Et qui font le mépris du sage,
Sont plus futiles à ses yeux
Que les hochets du premier âge.
Que nous portions, fiers et contents,
Le sceptre, la lyre ou l'épée,
Nous sommes toujours des enfants,
Nous ne changeons que de poupee.

LE BARON.

Quoique le fait soit étonnant,

Je conçois bien, sur ma parole,
Qu'en ces lieux un jouet d'enfant
Comme un autre ait rempli son rôle.
Le hasard règle nos destins,
Et dans des places usurpées
J'ai déjà vu tant de pantins,
Qu'on peut bien y voir des poupées.

LÉON.

On est libre, heureux et garçon,
On a vingt mille ecus de rente;
Et dans quelque bonne maison
On prend une femme charmante,
Jenne, brillante, et cætera,
Et de sa toilette occupée:
On veut une épouse, et voilà
Que l'on achète une poupee.

JENNY, au public.

Devant vous, en tremblant, je vien
{ Montrant sa poupee. }

Vous présenter *mademoiselle*,
Voyez qu'elle est jolie, eh bien!
Elle est encor plus casuelle.
Je tiens beaucoup à mes joujoux;
Et de terreur je suis frappée,
En pensant que votre courroux
Peut faire tomber ma poupee.





LE MARIAGE ENFANTIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 16 août 1821.

En société avec M. Delavigne.



Personnages.

URSULE DE MIREVAL, riche héritière.
CELINE DE MIREVAL, sa cousine, âgée de dix
à onze ans.
M. le comte DE LUZY, mousquetaire, mari
d'Ursule.



OCTAVE DE BALAINVILLE, amant de Céline.
M. POT-DE-VIN, intendant.
GROSJEAN, paysan.
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

La scène se passe en 1730, à vingt lieues de Paris, dans un château gothique.

Le théâtre représente un salon gothique, deux portes latérales, une cheminée, sur laquelle sont plusieurs vases; au fond, deux grands fauteuils; une table, des sièges; une fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, POT-DE-VIN.

(Ursule est assise à une table et écrit.)

POT-DE-VIN.

Il est vrai de dire qu'on trouverait difficilement une jeune personne plus studieuse, et plus appliquée que notre jeune maîtresse. Elle ne m'a pas seulement vu entrer.

URSULE, apercevant Pot-de-Vin, et serrant précipitamment sa lettre.

Qui vient là? Comment! c'est vous, monsieur Pot-de-Vin?

POT-DE-VIN.

Où, Mademoiselle, en qualité d'intendant du château, je suis partout, je vois tout. Il est vrai de dire que j'ai la vue bonne. (Indiquant le papier qu'elle tient à la main.) C'est, je le présume, une lettre qu'il faut porter quelque part?

URSULE, serrant le papier et le mettant dans son sein.

Non, non. C'est une liste de livres.

POT-DE-VIN.

De livres de méditation, j'en suis sûr; car vous en lisez beaucoup, et je ne m'étonne plus de vos projets: maîtresse de vous-même, et d'une fortune immense, vous retirez du monde, entrer dans un chapitre de chanoinesses; voilà qui doit

servir de modèle à toutes les jeunes personnes de la province.

URSULE.

Mais si elles faisaient toutes comme moi, je ne sais pas si la province y gagnerait; d'abord on se marierait peu.

POT-DE-VIN.

Et tout n'en irait que mieux. Je ne conçois pas cette manie qu'ont maintenant les jeunes personnes de qualité; elles veulent toutes se marier.

Air de *Marianne*.

Selon moi, c'est une folie:
Il vaut bien mieux, en vérité,
Garder pour soi toute sa vie
Sa fortune et sa liberté.

Pour un grand bien,
Je sais fort bien

Qu'il faut un maître, et surtout un gardien:
C'est mon devoir;

Et j'ai pu voir

Que quand on veut gérer,
Administrer,

Plus d'un souci vous accompagne;

Il faut de l'aide... eh bien! l'on prend,

Au lieu d'époux, un intendant;

Et tout le monde y gagne.

C'est ce que fait mademoiselle de Mireval, votre tante.

URSULE.

Permettez, monsieur Pot-de-Vin: malgré ses



LE LUNDI

A PLAISIR, MONSIEUR

Le Haricot d'argent. No. XII

soixante ans, ma tante n'est point une ennemie du mariage.

POT-DE-VIN.

Il est vrai qu'elle l'encourage beaucoup dans ses domaines; mais pourquoi l'aime-t-elle? parce qu'elle a toujours été demoiselle; et moi je le déteste, parce que...

URSULE.

J'entends, vous avez été marié?

POT-DE-VIN.

Mieux que cela, je le suis encore; j'ai de la famille! heureusement mademoiselle Céline, votre cousine, par suite du parti que vous prenez, va réunir sur sa tête l'héritage que vous partagiez ensemble; n'ayant que dix ans, et orpheline comme vous, il se peut que d'ici à quelque temps elle ait besoin d'un intendant.

URSULE, souriant.

Je crois que celle-là préférera un mari.

POT-DE-VIN.

Elle peut prendre les deux, et n'en sera que mieux, tant elle est étourdie; car il est vrai de dire....

URSULE.

Je remarque, monsieur Pot-de-Vin, que voilà une locution que vous affectionnez beaucoup: *Il est vrai de dire!*...

POT-DE-VIN.

C'est une habitude que j'ai prise, en réglant mes comptes, et que j'ai conservée, parce que, dans la bouche d'un intendant, cette phrase-là ne peut pas nuire; seulement ça étonne d'abord, et puis l'on s'y fait.

AIR de l'Écu de six francs.

En ma personne on voit, du reste,
Un intendant de qualité,
Et j'ai su, par un zain modeste,
M'arrondir avec probité. *bis.*
Où ma fortune, je m'en vante,
Se trouve faite, ou peu s'en faut.

URSULE.

Ah! tant mieux: vous allez bientôt
Songer à celle de ma tante.

(On sonne.)

POT-DE-VIN.

Tenez, la voilà elle-même qui sonne; ce sera quelque nouveau tour que lui aura joué mademoiselle Céline. Depuis que M. le baron de Balaïnville s'est avisé d'envoyer ici son fils Octave, ces deux enfants-là nous font tourner la tête. Ils sont curieux! curieux!... A propos, savez-vous pourquoi depuis hier soir on a décoré la chapelle du château? J'ai vu apporter de Paris quelque chose qui ressemble à une corbeille de mariage. (On sonne encore.) On y va, on y va! à peine si l'on peut causer une minute!

[Il sort.]

SCÈNE II.

URSULE, seule.

Le voilà parti; plaçons vite ma lettre sous ce vase, dans l'endroit accoutumé. Fut-on jamais plus malheureuse! être mariée depuis huit jours, et n'oser pas même écrire à son mari! Ce bruit de ma vocation religieuse est tellement établi, je l'ai moi-même annoncé si formellement à ma tante, et à tous mes parents, et même à la cour, que je tremble à l'idée seule de l'éclat que cela va produire! Comment leur avouer que je n'ai jamais cessé d'aimer M. de Luzy, que la nouvelle de sa mort, répandue par un courrier de l'armée, m'avait seule décidée à renoncer au monde, et que maintenant... eh bien! maintenant je suis sa femme; et il faut toujours qu'on le sache.

AIR de *Téniers*.

Je lui jurai constance pour la vie
Quand il partit pour les combats;
Au ciel je jurai d'être unie,
Alors que j'appris son trépas.
Des deux serments que mon cœur se rappelle,
Lequel tenir... dans mon trouble secret,
Je me suis dit: Je dois être fidèle
Au premier serment que j'ai fait.

Il n'y a donc plus à présent que ce mariage à déclarer, et si je pouvais m'entendre avec M. de Luzy... mais quand il vient quelquefois chez ma tante, j'ose à peine le regarder, il me semble que tous les yeux sont fixés sur moi (montrant le vase); et si l'on surprenait ma correspondance avec un mousquetaire, quel scandale!

SCÈNE III.

URSULE, CÉLINE.

URSULE.

Eh mais! Céline où vas-tu donc ainsi? comme te voilà grave et sérieuse? et ce mouchoir à la main, en héroïne de roman? (A part.) Elle veut déjà faire la grande dame.

CÉLINE.

Je ne sais, ma cousine, mais je suis toute triste.

URSULE.

Eh bien! il faut te dissiper, il faut jouer.

CÉLINE.

Je ne peux plus, mes joujoux m'ennuient.

URSULE.

Voilà qui est terrible; alors cherche Octave, ton petit camarade.

CÉLINE.

Octave! il n'est pas en train de jouer non plus, il est comme moi.

AIR: *Aussitôt que je l'aperçois* (d'AZEMIA).

Nous ne savons d'où vient cela;
C'est ce qui me tourmente;

Je suis triste s'il n'est pas là,
Lui, si je suis absente.
Avec tous les petits garçons,
Sous le tilleul quand nous dansons,
Je n'aime (bis) que ses chansons.
S'il prend quelque autre pour sa dame
J'en suis chagrine au fond de l'âme :
Dis-moi d'où ça vient ?
A quoi tout ça tient ?
Je n'en sais rien, voilà le mal,
Si je l'savais, ça m'serait égal.

DEUXIÈME COUPLET.

Pourquoi, dès qu'on veut le punir,
Suis-je toute tremblante ?
Pourquoi suis-je prête à rougir
Quand son maître le vante ?
Les bonbons préférés par lui
Sont ceux que je préfère aussi ;
Pourquoi (bis) donc en est-il ainsi ?
Quand nous sommes loin de ma tante,
Pourquoi donc suis-je si contente ?
Dis-moi d'où ça vient ?
A quoi tout ça tient ?
Je n'en sais rien, voilà le mal :
Si je l'savais, ça m'serait égal.

URSULE, à part.

Eh mais ! a-t-on idée... à cet âge-là ! (Haut.) Je vous assure, Céline, que je n'entends rien à tout ce que vous venez de me dire.

CÉLINE.

Oh ! que si fait ! et si vous vouliez me dire ce qu'il faut faire pour que cela se passe...

URSULE.

Qu'est-ce que c'est que cela, mademoiselle ? est-ce que je le sais ?

CÉLINE.

Sans doute ; vous croyez peut-être que je n'ai pas remarqué que vous avez été tout comme moi ! vous vous promenez toute seule dans le jardin, et puis vous pleuriez, ou bien vous vous arrêtiez en faisant comme cela. (Faisant le geste de soupirer.) Et quand vous étiez dans le salon, vos yeux étaient toujours tournés vers la porte : le moindre bruit vous faisait tressaillir ; et quand on annonçait un certain monsieur en épaulettes et en habit rouge, vos joues devenaient sur-le-champ de la couleur de son uniforme.

URSULE.

Comment ! Mademoiselle, fi ! c'est fort mal d'être curieuse.

CÉLINE.

Sans compter que tout vous emmayait, et qu'il y avait souvent à table de si bonnes choses dont vous ne mangiez pas ; cela me faisait une peine ! je me disais : « Ma cousine est bien malade, elle va en mourir. » Ah ! bien oui, voilà que tout à coup, depuis... (comptant sur ses doigts) oui, depuis sept jours, cela a tout à fait changé ; d'abord vous aviez un petit air confus et étourdi, qui était si drôle... et puis de temps en temps, quoique vous fussiez seule, et qu'il n'y eût pas là d'infirmière,

vous vous mettiez à rougir à part vous, et comme d'une idée qui vous venait... et tenez, voilà que ça vous reprend dans ce moment.

URSULE, déconcertée.

Du tout, Mademoiselle ; et c'est très-mal ce que vous dites-là. (A part.) Mais voyez donc, moi qui me me croyais en sûreté, j'avais là un espion.

CÉLINE.

De ce moment-là vous êtes devenue gaie, tranquille ; et j'ai bien vu que ça irait tous les jours de mieux en mieux ! ça n'a pas manqué ; je n'osais pas vous demander votre secret, mais je me suis dit : « Patience, en faisant exactement tout ce qu'à » fait ma cousine, ça me réussira peut-être comme » à elle. » Voilà pourquoi je me promène tous les matins dans le jardin, que j'en ai mal aux jambes ; et puis, je fais comme vous : l'air rêveur, les soupirs, et puis le mouchoir... et allez, faut avoir de la patience, car c'est joliment ennuyeux ; et puis tantôt à dîner, cette belle crème au chocolat dont j'ai refusé de manger, c'était pour faire comme vous ; eh bien ! tout cela n'y fait rien, cela va toujours aussi mal ; et il y a sans doute quelque autre chose qu'il faut que vous me disiez.

URSULE, à part.

Mais a-t-on jamais vu ? (Haut.) C'est très-vilain, Mademoiselle, d'avoir ces idées-là à votre âge ; et si vous en parlez encore, je le dirai à ma tante, qui vous grondera d'importance.

CÉLINE.

Ah ! vous le direz à ma tante ! Eh bien ! Mademoiselle, si vous êtes rapporteuse, je le serai aussi ; et je raconterai ce que j'ai vu hier, quand toute la société se promenait dans l'allée des marronniers.

URSULE.

Qu'est-ce que vous avez vu, s'il vous plaît ?

CÉLINE.

J'ai très-bien vu que M. de Luzy a saisi le moment où il vous donnait la main, pour vous glisser un papier.

URSULE, lui faisant signe de se taire.

Céline, au nom du ciel !

CÉLINE, plus haut.

C'est bon ! c'est bon ! je le dirai à ma tante, je le dirai à tout le monde !

URSULE.

C'est fait de moi !

CÉLINE.

C'est selon.

AIR : *Je Caimurai.*

Votre secret

Sans doute est infallible,

Puisqu'il a su produire un tel effet.

A mes chagrins daignez être sensible.

Je me taira : dites-moi, s'il vous plaît,

Votre secret.

D'un tel secret

La puissance est divine :

Ce beau monsieur, dont le nom vous troublait,
Jadis si triste, a maintenant, cousine,
L'air si content ! j'en suis sûre, il connaît
Votre secret.

URSULE, à part.

Quel embarras ! et comment faire ? me voilà
pourtant à la discrétion de cette petite fille. (Haut.)
Eh bien ! Céline, écoutez ; si vous voulez être bien
sage, je vous promets de vous le dire dans huit
jours. (A part.) Je vais parler à ma tante ; il faut
dès demain l'envoyer en pension.

CÉLINE.

Dans huit jours ? vous me le promettez ? c'est
bon ! mais dites-moi, ma cousine, il doit y avoir
encore quelque autre chose, que...

URSULE.

Non, non, voilà tout ; et si tu ne dis rien d'ici
là, si je suis contente de toi, je te promets un
beau cadeau.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CÉLINE, seule.

Un cadeau ! un cadeau ! je n'y tiens pas, j'aime
mieux les secrets que les cadeaux, parce que c'est
si joli un secret qu'on ne sait pas ! mais il me
semble que ma cousine la charoïnesse aime beau-
coup ce salon de compagnie, qui sépare nos deux
appartements : d'abord elle y est toujours ; hier
elle s'est approchée deux ou trois fois de ce vase
de fleurs, et un instant après, M. de Luzy... (Elle
a l'air de réfléchir un instant, elle court au vase qu'elle sou-
leve.) J'en étais sûre, un papier... Ah ! que je suis
contente ! un papier plié en cœur ; juste comme
celui que M. de Luzy a remis à ma cousine d'un air
si mystérieux. Eh mais ! maintenant que j'y pense,
c'est peut-être ce qu'on appelle un billet doux ;
c'est cela même, car elle l'avait serré bien so-
igneusement là, avec sa croix d'or. C'est bon !
c'est bon ! voilà aussi où je le mettrai. Ah ! c'est
Octave !

SCÈNE V.

CÉLINE, OCTAVE, en habit à la française, en bas de
soie blancs, mais sans épée.

CÉLINE.

Eh bien ! comment cela va-t-il ?

OCTAVE, tristement.

Cela ne va pas bien ; et toi ?

CÉLINE.

De même. Tu n'as donc rien trouvé ?

OCTAVE.

Oh ! si vraiment ; je causais tout à l'heure avec
la petite Jeannette, la fille du jardinier...

CÉLINE, fièrement.

Et pourquoi causez-vous avec ces personnes-
là, Monsieur ? cela ne sied point aux gens de
qualité.

OCTAVE, de même.

Je le sais, Mademoiselle ; mais quand les gens
de qualité ont besoin des personnes... et puis
d'ailleurs il y a manière de se faire respecter. Je
vous disais donc que pendant que je lui parlais
elle s'est mise à rire, et m'a dit (cela va bien vous
étonner), elle m'a dit... que j'avais l'air d'un
amant.

CÉLINE.

Un amant ! comment, Monsieur, vous êtes
un amant ? eh bien ! par exemple, si je l'a-
vais su...

OCTAVE.

Qu'est-ce que tu aurais fait ?

CÉLINE.

J'aurais fait, j'aurais fait... qu'il y a longtemps
que je connais ça ! Un amant ! c'est un amoureux.
Tu ne te rappelles pas madame la baronne qui en
a un, la comtesse qui en a un aussi, et puis la
marquise qui en a deux ?

OCTAVE.

Où, où. J'y suis maintenant, et il faut conve-
nir que nous étions bien simples ; mais dis-moi,
amoureux, comment guérir-on de ça ?

CÉLINE.

Dame ! je n'en sais rien ; et il faudra que tu le
demandes encore.

OCTAVE.

Écoute donc ! Tu m'envoies toujours deman-
der, c'est ennuyeux ! ce n'est pas que Jeannette
me le dirait bien. J'en suis sûr ; mais elle com-
mence toujours par me rire au nez, et c'est désa-
gréable, parce qu'on a l'air d'une bête.

CÉLINE.

C'est juste ; si nous pouvions le deviner à nous
deux, cela vaudrait bien mieux. Écoute. Je crois
que j'ai un moyen qui a déjà réussi à ma cousine
Ursule et à M. de Luzy ; fais comme si tu me don-
nais le bras, et prométons-nous.

OCTAVE, lui donnant le bras.

Bien volontiers. (Ils se promènent sur le théâtre.)

CÉLINE.

On ne nous regarde pas ?

OCTAVE.

Pardi ! il n'y a personne.

CÉLINE, lui glissant mystérieusement le billet dans la main.

Eh bien ! tiens.

OCTAVE, le prenant entre les deux doigts, et l'élevant
en l'air.

Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cela ?

CÉLINE.

Est-il ignorant ! C'est un billet doux ! mais ne

le montre donc pas comme cela, fais du mystère.
(Faisant le geste de cacher le billet.)

OCTAVE.

A la bonne heure ! et puis après ?

CÉLINE.

Et puis après, lis-le vite, et n'oublie pas que c'est moi qui te l'adresse.

OCTAVE.

C'est-à drôle tout cela !

ENSEMBLE.

AIR : *Le voilà, ce billet joli, etc.* (AZÉMA).

Le voilà, ce billet joli,
Écrit par ma cousine ;
Si déjà, j'imagine,
A quelque autre il a réussi,
Nous pouvons l'employer aussi.

OCTAVE, lisant.

« Toi qui reçus ma foi, toi pour qui je soupire,
» O charme de ma vie ! ô mon souverain bien !
» Mon cœur, qui loin de toi ne sait ce qu'il désire,
» Sitôt que tu parais ne désire plus rien. »

CÉLINE.

Entends-tu bien cela ?

OCTAVE.

Toi pour qui je soupire.

CÉLINE.

O charme de ma vie !

OCTAVE.

O mon souverain bien !

CÉLINE, parlant.

Eh bien ! qu'est-ce que ça te fait ?

OCTAVE, de même.

Il me semble que ça me fait plaisir, et que ces mots-la sont jolis à répéter.

CÉLINE.

Oh ! ma cousine avait raison.

(Ils chantent ensemble.)

Refaisons ce billet joli,
Écrit par ma cousine ;
Si déjà, j'imagine,
A quelque autre il a réussi,
Nous pourrons l'employer aussi.

(On entend dans l'intérieur plusieurs voix qui appellent :
Octave ! Céline !)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, URSULE.

URSULE.

Eh bien ! que faites-vous là ? Octave ! Céline ! n'entendez-vous pas qu'on vous appelle de tous les côtés ? ma tante vous demande tous les deux.

OCTAVE.

Est-ce pour nous gronder, ma cousine ?

URSULE.

Je n'en sais rien. Il est arrivé il y a une heure un courrier de Paris, et sur-le-champ ma tante a fait expédier je ne sais combien de lettres pour

tous les environs du château ; c'est peut-être du monde qui nous arrive. Je m'en vais bien vite, pour ne pas être obligée de le recevoir ; ne dites pas que vous m'avez rencontré.

CÉLINE.

Où, ma cousine.

URSULE.

Et n'oublie pas ce que je t'ai recommandé.

CÉLINE.

Oh ! soyez tranquille, cela va déjà mieux. (Fausse sortie. Elle revient sur ses pas, glisse la lettre sous le vase, et au moment où Ursule tourne la tête, elle dit tout haut à Octave :) Mais venez donc, Monsieur ; je suis sûre qu'il craint d'être grondé... fi ! un homme ; moi qui ne suis qu'une petite fille, je n'ai pas peur. Adieu, ma cousine.

(Ils sortent tous les deux en courant.)

SCÈNE VII.

URSULE, puis M. DE LUZY.

URSULE, les regardant courir.

Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire dans le château, car il y règne une activité... je vois d'ici tous les domestiques qui vont et viennent d'un air empressé ; peu m'importe en tout cas, pourvu qu'on ne vienne point me troubler. (Se retournant et apercevant M. de Luzy.) Comment ! c'est vous, mon ami ? par quel hasard vous présentez-vous aujourd'hui de si bonne heure chez ma tante ?

LUZY.

Je viens d'être invité par elle-même, ainsi que presque toute la noblesse des environs. Un billet que m'a remis son cœur m'engage à me trouver le plus tôt possible au château, pour assister à une cérémonie sur laquelle elle ne s'explique point, afin de me laisser, dit-elle, le plaisir de la surprise.

URSULE.

J'y suis ; ce sera le couronnement de quelque rosière ! ma tante est folle des rosières.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Tous les ans une jeune fille
Reçoit la couronne en ces lieux ;
Ma tante veut que sa famille
Dispute ces prix glorieux.
Sa main les offre à l'innocence
Bien plus encor qu'à la beauté ;
Et m'en destinant un, je pense,
Que sans vous j'aurais mérité.

LUZY.

Vous devinez avec quel empressement j'ai accepté l'invitation de votre tante, et combien maintenant j'ai peu d'envie de m'y rendre ; j'avais un pressentiment que vous ne seriez pas à cette fête, et que je pourrais ici vous trouver seule quelques instants.

URSULE, avec tendresse.

Seule... non ! j'y serais déjà avec vous ! je vous avais écrit à notre adresse ordinaire.

LUZY, allant prendre la lettre.

Je vous entends ; mais puisque vous voilà, dites-moi ce qu'elle contient.

URSULE.

Non, Monsieur ; il est des choses qu'on est bien aise d'écrire, et qu'on ne veut pas dire tout haut.

LUZY.

Air : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

Me disiez-vous au moins que de l'absence,

Ainsi que moi, vous sentiez le tourment !

Me disiez-vous qu'avec impatience

Vous attendiez ce doux moment ?

A l'époux qui pour vous soupire

Promettiez-vous le bonheur qu'il poursuit ?

URSULE.

Je ne sais pas si je dois vous le dire ;

Mais peut-être l'avais-je écrit :

Oui je crois (bis) que je l'avais écrit.

LUZY.

Eh bien ! pourquoi ne pas prendre un parti ? pourquoi tarder plus longtemps à déclarer notre mariage ? qui vous arrête ? est-ce l'embaras de faire un tel aveu à votre tante ? mais il n'y a pas de nécessité de le lui faire de vive voix ; nous pouvons partir et lui envoyer une lettre bien respectueuse, qui la prévient de tout.

URSULE.

A la bonne heure ; mais après la résolution que j'avais prise, je songe toujours à l'éclat que ce mariage-là va faire dans la province.

LUZY.

Raison de plus pour s'éloigner et pour se dérober aux méchants propos ; d'ailleurs ce qui fait événement en province n'est pas même remarqué à Paris, et personne n'y pensera à nous. J'ai déjà donné mes ordres, fait préparer mon hôtel pour vous recevoir ; et, si vous y consentez, ce soir, à minuit, je serai sous les murs du parc avec une chaise de poste et Dubois, mon domestique.

URSULE.

Comment ! ce soir ?

LUZY.

Eh bien ! vous voilà déjà tout effrayée !... Allons, Ursule, une bonne résolution, et surtout n'allez pas vous dédire au moment du danger. On vient... c'est convenu.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, POT-DE-VIN.

POT-DE-VIN.

Ah ! mon Dieu, quelle nouvelle ! et qui s'en était jamais douté ?

URSULE.

Eh bien ! Pot-de-Vin, qu'avez-vous donc ?

POT-DE-VIN.

Mademoiselle, je ne veux pas le croire, moi qui l'ai vu... Il est vrai de dire que la chose est surprenante, foudroyante et anéantissante.

LUZY.

Eh ! mon Dieu, qu'est-il donc arrivé ?

POT-DE-VIN.

Une lettre...

URSULE.

Comment ! c'est cela ?

POT-DE-VIN.

Laissez-moi me reprendre... Une lettre de Paris, de M. le baron de Balainville, le père du petit Octave.

LUZY.

Eh bien ! que dit cette lettre ? serait-il survenu quelque événement à la cour ?

POT-DE-VIN.

Il n'est rien survenu du tout, sinon que l'abbaye que M. de Balainville sollicitait pour mademoiselle Ursule vient de lui être accordée... Mais ce n'est pas cela.

URSULE, à Luzy.

Ah ! mon Dieu ! et moi qui lui écrivais hier de suspendre ses démarches.

LUZY, de même.

Votre lettre ne lui sera pas encore parvenue. (A Pot-de-Vin.) Eh bien ! après ?

POT-DE-VIN.

Après ?... Nous y voici. Ense faisant religieuse, en devenant abbesse, mademoiselle Ursule a déclaré qu'elle laisserait tous ses biens à sa jeune cousine ; et mademoiselle Céline, qui a onze ans, sera dans quatre ans le plus riche parti de la province. Or, M. de Balainville, qui est homme de cour et qui voit de loin, se doutant qu'il se présenterait alors un bon nombre d'amateurs, car il est vrai de dire que les riches héritières n'en manquent point, s'est hâté de prendre l'initiative : il a obtenu de S. M. Louis XV des dispenses d'âge, et la permission d'unir M. Octave de Balainville à mademoiselle Céline de Mireval, à la condition, je le suppose, de renvoyer après la noce le marié au collège.

Air des *Visitandines.*

Jusqu'en seconde notre époux

Vivra de l'amour platonique ;

Il risquera le billet doux

Quand il fera sa rhétorique.

Nous permettrons des confidences ;

Et nous romprons le célibat,

Quand nous le verrons en état

De prendre ses licences.

URSULE.

Comment ! il serait possible ?

POT-DE-VIN.

Cette lettre est arrivée à votre tante qui en a été dans l'enthousiasme, et qui s'est hâtée d'en presser l'exécution... car ils ont tous une rage de mariage... Ils sont dans ce moment-ci à la chapelle du château, et je n'ai pas voulu être plus longtemps témoin d'un pareil sacrifice... Il est vrai de dire que les petites bonnes gens en ont l'air enchanté, et qu'ils ont déjà pris un ton d'importance et de gravité qui est déplorable. Car enfin, moi je raisonne : si on prend l'habitude de marier nos jeunes seigneurs à dix ou douze ans, comme le mariage entraîne l'émancipation, et comme l'émancipation permet de manger sa fortune, s'ils commencent de si bonne heure, adieu le système des intendants.

LUZY, riant.

Ain : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

C'est charmant, et de cette note,
Pour ma part, je suis enchanté.

POT-DE-VIN.

Et pour moi, cet hymen précoce
Me paraît une absurdité.

URSULE.

Quelles craintes sont donc les vôtres ?
S'ils sont une fois par hasard
Heureux trop tôt... c'est pour tant d'autres...
(Regardant Luzy.)

Qui bien souvent le sont trop tard.
(Elle rentre dans l'appartement.)

POT-DE-VIN.

Mais, tenez, voici tout le monde.

SCÈNE IX.

LUZY, POT-DE-VIN, OCTAVE, CÉLINE, tous
les deux en grand costume de mariés, PAYSANS.

CHOEUR.

Ain de la *Petite Gouvernante*.
Célébrons le mariage
Dont ils ont formé les nœuds
Tous les deux :
A dix ans dans leur ménage,
Ils ont le temps d'être heureux.

CÉLINE.

Où ! la chose est bien certaine ;
Mon madame et vous monsieur !
Quel bonheur
Où, je le croyais à peine,
Si ce n'était
Mon bonheur.

CHOEUR.

Célébrons le mariage, etc.

OCTAVE.

Et moi donc, je n'en reviens pas encore...
(S'écrit de joie.) Et si tu savais comme je suis content !

CÉLINE, le retenant.

Monsieur de Balainville, nos vassaux nous regardent.

LUZY, s'avancant.

Madame de Balainville me permettra-t-elle de lui présenter mes compliments de félicitation ?

CÉLINE, courant.

Ah ! c'est monsieur de Luzy ; mon Dieu ! comme vous venez tard aujourd'hui ; n'avez-vous apporté les bonbons que vous m'aviez promis ?

LUZY, lui présentant un cornet.

Je n'ai eu garde d'y manquer.

OCTAVE, la tirant par sa robe.

Madame de Balainville, y songez-vous ?

CÉLINE.

Tiens, pourquoi donc ? est-ce que, quand on est marié, on ne peut plus manger de bonbons ?
(En mangeant un.) Ce sont des pistaches.

OCTAVE, qui veut en prendre dans le cornet.

Du tout, ce sont des dragées... (Céline ferme le cornet.)

CÉLINE.

Ain du *Lendemain*.

Laissez-les donc, je vous prie,
Puisque vous prenez ce ton.

LUZY.

D'une telle économie
Je devine la raison :
Cela se voit de soi-même,
Madame dans ce papier
Les garde pour le baptême
De son premier.

CÉLINE.

N'est-ce pas, Monsieur ?... (Après avoir vu une grande corbeille que l'on vient de placer sur la table.) Ah ! regarde donc, une corbeille ! que c'est joli de se marier ! C'est très-bien à mon beau-père d'avoir pensé à cela... (S'approchant de la table, et s'élevant sur la pointe des pieds.) Mais comment voulez-vous que je la voie ? c'est trop haut ; ôtez-la donc de dessus cette table.

POT-DE-VIN, aux paysans.

C'est trop juste, posez-la à terre... (Pendant que Céline regarde.) Je profiterai de cette occasion pour présenter une pétition à monsieur le baron et à madame la baronne... J'ai mon fils, un excellent sujet... il est vrai de dire que c'est moi qui l'ai élevé... il a tantôt onze ans, et commence l'arithmétique ; je désirerais le placer auprès de monseigneur comme intendant.

LUZY.

C'est trop juste : voilà un petit intendant très-bien proportionné ; et je ne doute point qu'avec les soins de M. Pot-de-Vin, la maison de monsieur le baron ne soit bientôt montée sur un pied très-respectable.

POT-DE-VIN.

Sans doute; j'ai mon petit dernier, que je compte vous offrir en qualité de coureur, dès qu'il commencera à marcher.

CÉLINE, qui pendant ce temps a regardé la coiffeille.

C'est bon, nous le prendrons... Les belles dentelles! (D'un air de dédain.) Par exemple, une poupée... (A Octave.) Il me semble, mon ami, que monsieur votre père pouvait très-bien se dispenser de me faire ce cadeau-là.

LUZY.

On dit pourtant que vous y jouez à ravir.*

CÉLINE, faisant la révérence.

Monsieur, je vous rends grâce, mais je voulais vous dire... (Bas à Octave.) Renvoie donc tout ce moude-là, afin que nous puissions parler au moins de nos affaires.

OCTAVE, aux paysans.

Oui, mes amis, retirez-vous, laissez-moi avec ma femme.

CÉLINE, aux paysans.

Attendez, attendez. (Bas à Octave.) Donne-leur donc de l'argent.

OCTAVE, titant son gousset.

C'est que je n'en ai pas.

CÉLINE.

Comme si les gens de qualité en avaient jamais, puisqu'on a un intendant.

OCTAVE.

C'est juste. Monsieur Pot-de-Vin, vous vous chargez, vous ou votre fils, de distribuer de l'argent de ma part à ces bonnes gens. (Aux paysans.) Allez.

(Octave et Céline se placent à côté l'un de l'autre; tous les paysans passent devant eux en chantant le chœur.)

Célébrons le mariage, etc.

SCÈNE X.

LUZY, CÉLINE, OCTAVE.

LUZY.

Suis-je de trop?

CÉLINE.

Non, au contraire; car j'ai bien des choses à vous demander.

LUZY.

Vous ne rentrez donc pas au salon?

OCTAVE.

Ne m'en parlez pas, ce n'est pas cela qui est le plus agréable dans le mariage; on nous avait placés sur deux grands fauteuils, et tout le monde regardé en cercle nous regardait, tandis que nous

* Allusion à la pièce précédente, à *la Petite Sœur*, où mademoiselle Leontine jouait la scène de la poupée avec une finesse et un talent très-remarquables.

étions là gravement à côté l'un de l'autre sans oser nous parler.

CÉLINE.

Et ma tante qui disait toujours: Céline, tenez-vous droite; il n'y a rien de fatigant comme cela! heureusement qu'elle nous a donné une heure de récréation pour aller jouer dans le jardin, à condition que nous serions bien sages, et que nous ne gâterions pas nos beaux habits! Et je suis tout de suite venue de ce côté, pour trouver ma cousine Ursule! Où donc est-elle?

LUZY.

Je crois qu'elle était indisposée, et qu'elle est rentrée de bonne heure dans son appartement.

OCTAVE.

Indisposée?

CÉLINE.

Ah! mon Dieu! est-ce que cela lui aurait repris? voyez comme c'est fâcheux; moi qui venais pour lui demander...

LUZY.

Et quoi?

CÉLINE.

Dame! beaucoup de choses, n'est-ce pas, Octave?

OCTAVE.

Oui; d'abord, je voudrais savoir si maintenant que me voilà marié, j'aurai toujours mon précepteur.

LUZY.

Mais, peut-être qu'en adressant encore un placet au roi pour une dispense...

CÉLINE.

Et puis, est-ce que nous n'irons pas à la cour?

OCTAVE.

Moi, d'abord, je ne serais pas fâché de figurer parmi les grands; et puis enfin quand on n'a plus de précepteur, qu'on va à la cour et qu'on est monsieur et madame, qu'est-ce que l'on a à faire?

CÉLINE.

Oui, il faut que vous nous disiez cela.

LUZY.

Sans doute, mes petits amis, ce serait avec plaisir. (Regardant la pendule.) Mais voyez-vous, dans ce moment-ci...

Duo d'*Azémi*.

Il est bien tard, et l'on m'attend;
Demain je promets de le dire.

OCTAVE et CÉLINE.

Il n'est pas tard, un seul moment,
A notre vœu daignez souscrire.

OCTAVE.

Voyons ce qu'en ménage on fait.

LUZY.

D'abord l'époux est maître de lui-même.

OCTAVE.

Bon: je ne ferai plus ni version ni thème.

LUZY.

Il commande comme il lui plaît.

OCTAVE.

Ce n'est pas ça qui m'embarrasse !
Mais, voyons, que fait-il encore ?
Parlez, dites-le-moi, de grâce.

LUZY.

Dès le matin, au son du cor,
Il se lève et part pour la chasse.

OCTAVE et CÉLINE.

Et puis...

LUZY.

Et puis au dîner qu'on lui sert
Monsieur preside à côté de madame.

OCTAVE et CÉLINE.

Et puis...

LUZY.

Et puis monsieur mène sa femme
Au spectacle ou bien au concert.

OCTAVE et CÉLINE.

Et puis...

LUZY.

Et puis... il est bien tard, et l'on m'attend ;
Demain je promets de le dire.

OCTAVE et CÉLINE.

Il n'est pas tard, un seul instant
A notre vœu daignez souscrire.

CÉLINE.

N'est-ce que ça ? mais entre époux,
On devrait être, j'imagine...

LUZY.

Et comment donc ?

CÉLINE.

Mais comme vous,
Quand vous parliez à ma cousine.

LUZY, déconcerté.

Comment... je parlais, dites-vous ?

CÉLINE.

Oui, sans doute, la chose est claire.

LUZY.

Quoi ! vraiment vous avez cru voir...
Répondez-moi, soyez sincère.

CÉLINE.

D'abord, j'ai bien vu l'autre soir
Entre vous un air de mystère.

LUZY, d'un air inquiet.

Et puis...

CÉLINE.

Et puis j'ai bien vu qu'elle était
Toute tremblante, et pourtant satisfaite.

LUZY, de même.

Et puis...

CÉLINE.

Et puis j'ai bien vu qu'en cachette
Votre main glissait un billet.

LUZY.

Et puis...

CÉLINE, lui montrant la pendule.

Il est bien tard, on vous attend,
Demain je promets de le dire
A notre vœu daignez souscrire ;
Nous nous fatiguons en attendant.

LUZY.

Il n'est pas tard, un seul instant,
A mes desirs daignez souscrire ;
Mais qui pourrait, j'ose le dire,
S'attendre à cela d'un enfant ?

[Pendant la ritournelle qui doit être jouée *pianissimo*,
Luzy parle et dit :]

Eh ! mon Dieu, ils ont raison, dix heures pas
sées ; moi qui m'amuse là à causer avec ces en-
fants. Adieu, mes petits amis, nous nous re-
verrons.

[Il sort en courant.]

SCÈNE XI.

OCTAVE, CÉLINE.

OCTAVE.

C'est égal, quoiqu'il n'ait pas voulu tout nous
dire, la chasse, le concert, et puis la cour,
et plus de versions ; c'est une bonne chose que le
mariage.

CÉLINE.

Oui, nous allons être si heureux, nous allons
faire si bon ménage.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; POT-DE-VIN, et DEUX
DOMESTIQUES.

POT-DE-VIN.

Je viens, Monsieur le baron, vous annoncer
une mauvaise nouvelle.

OCTAVE.

Ou nous demande au salon ?

POT-DE-VIN.

Non ; mais M. de Balainville, votre père, ar-
rive à l'instant de Paris en chaise de poste ; et il
est vrai de dire qu'il a été bon train, vingt lieues
en cinq heures.

CÉLINE.

Il vient pour la noce ?

POT-DE-VIN.

Au contraire, il venait pour l'empêcher ; et il
est également vrai de dire qu'il n'a pas été médio-
crement mortifié, en apprenant que votre tante
avait aussi promptement exécuté ses ordres.

CÉLINE, fièrement.

Et pourquoi mon beau-père est-il fâché de
l'être ?

POT-DE-VIN.

Pourquoi ? parce qu'on a reçu ce matin, à Pa-
ris, une lettre de votre cousine Ursule, qui dé-
clare qu'elle ne veut plus être religieuse, et
qu'elle garde sa fortune ; qu' alors mademoiselle
Céline n'étant plus qu'un parti ordinaire, M. de

Balainville a découvert dans ce mariage une foule d'inconvénients qu'il n'avait pas vus d'abord, et il parle de le rompre.

CÉLINE et OCTAVE.

Le rompre ? jamais.

POT-DE-VIN, à Céline.

C'est ce qu'a dit aussi madame votre tante ; tout le monde a pris parti pour ou contre ; on se dispute au salon, et j'ai reçu l'ordre d'emmener provisoirement le mari... (à Octave.) Je vous en demande bien pardon ; de l'enfermer à double tour dans sa chambre ; et demain de grand matin, M. de Balainville doit le ramener avec lui à Paris.

CÉLINE.

L'emmener à Paris !

OCTAVE.

Nous séparer ! c'est ce que nous allons voir ; je cours parler à mon père ; il ne sait pas de quoi je suis capable. (Mettant son chapeau sur sa tête.) Non, il ne le sait pas.

CÉLINE, l'arrêtant.

Je vous prie de vous modérer Octave ! Octave ! (D'un ton plus imposant.) Monsieur de Balainville !

OCTAVE.

Eh bien ! Madame, qu'exigez-vous ?

CÉLINE.

Octave, qu'allez-vous faire ? n'oubliez pas qu'il est votre père et le mien.

OCTAVE.

On y pensera, Madame ; mais vous ne prévoyez pas non plus que je me laisse enfermer à double tour, et mettre en pénitence le jour de mes noces ; c'était bon quand j'étais garçon. (Montrant Pot-de-Vin.) Et lui d'abord, s'il exécute cet ordre, son fils perd la place d'intendant que je lui ai donnée.

POT-DE-VIN.

D'accord ; mais si je ne l'exécute pas, je perdrai la mienne : et il est vrai de dire que l'une est plus sûre que l'autre. (Montrant la porte à gauche.) Je prierai madame la baronne de rentrer dans sa chambre à coucher, et monsieur le baron de se laisser emmener sans résistance dans l'autre corps de logis.

OCTAVE, voulant tirer son épée, qui ne peut sortir du fourreau.

Sans résistance ! c'est ce qu'il faudra voir ; il y en aura de la résistance ; il y en a déjà.

CÉLINE.

Ah ! mon Dieu, ils vont lui faire du mal.

OCTAVE.

N'aie pas peur, Céline, et ne pleure pas ; je te dis de ne pas pleurer, je n'irai pas. (Tirant son mouchoir en sanglotant.) C'est affreux ! ils font pleurer ma femme.

AIR : *Il faut partir* (du TABLEAU PARLANT).

POT-DE-VIN.

Il faut me suivre.

OCTAVE et CÉLINE.

O peine extrême !

Quitter ainsi tout ce que j'aime !

He las ! he las ! nous séparer !

C'est vous qui la faites pleurer.

POT-DE-VIN.

Allons, il faut vous séparer.

(On emmène Octave, qui résiste encore, et que Pot-de-Vin emporte dans ses bras.)

SCÈNE XIII.

CÉLINE, seule.

Octave ! Octave, mon ami ! mon mari ! Ah ! mon Dieu, ils l'emmènent ! nous séparer ainsi, et le premier jour de mes noces ! (Appelant de toutes ses forces.) Octave ! C'est que me voilà toute seule dans ce grand appartement, ça me fait peur !... encore si ma gouvernante était là, comme à l'ordinaire ; mais non : un jour comme celui-ci, pas un domestique, pas une femme de chambre, personne pour me mettre mes papillotes ; c'est une indignité, et je conçois bien maintenant que les femmes mariées se trouvent à plaindre. Être victime de la tyrannie des parents, être mise en pénitence, ne plus voir Octave. Ah ! j'étais bien plus heureuse quand j'étais demoiselle. Octave ! Octave ! où es-tu ? on l'aura mis en prison, mon mari ! il se sera peut-être couché sans souper. (Elle entend du bruit à la fenêtre.) Ah ! mon Dieu ! qui frappe à cette heure-ci.

SCÈNE XIV.

CÉLINE, OCTAVE.

OCTAVE, en dehors.

Céline ! Céline ! ouvre-moi, n'aie pas peur, c'est moi.

CÉLINE.

C'est mon mari, qui vient par la fenêtre. (Elle ouvre la fenêtre.) Prends garde au moins de te laisser tomber. (Octave entre dans sa chambre.) Quoi ! te voilà déjà ? comment as-tu fait ?

OCTAVE.

Je te disais bien, moi, que je ne me laisserais pas enfermer ; il est vrai que d'abord je l'étais à double tour dans la chambre de mon père, et deux grands laquais faisaient sentinelle ; mais à peine avaient-ils fermé la porte, que j'ai ouvert la fenêtre qui donne sur le jardin.

CÉLINE.

Quoi ! cette fenêtre qui est si haute ?

OCTAVE.

AIR de Toberne.

Combien j'avais envie
De m'élaner en bas!

CÉLINE.

O ciel! à votre amie
Vous ne pensiez donc pas?

OCTAVE.

Fallait-il en silence
Souffrir dans ma prison?
Oui, disait la prudence;
Mais l'amour disait non:
J'ai franchi la distance
En prononçant ton nom.

ENSEMBLE.

CÉLINE.

Quoi! c'est en prononçant mon nom
Qu'il est sorti de sa prison?

OCTAVE.

Céline, en prononçant ton nom,
Je suis sorti de ma prison.

OCTAVE.

Je suis ensuite monté, à l'aide du treillage,
jusqu'à la fenêtre, et me voilà; je viens t'enlever.

CÉLINE.

M'enlever? mais voyez donc comme il est
hardi!

OCTAVE.

Dame! veux-tu être enlevée? dis oui ou non.

CÉLINE.

Certainement, Monsieur, je ne demanderai
pas mieux; mais je n'ai pas été élevée comme les
petits garçons, je ne peux pas monter le long des
treillages.

OCTAVE.

C'est vrai! il ne s'agit pas ici de se casser le
cou; alors, n'y pensons plus.

CÉLINE.

Non pas, Monsieur, vous m'enlèverez plus
tard.

OCTAVE, allant fermer la fenêtre.

A la bonne heure, restons dans cet apparte-
ment; aussi bien cela me semble gentil, de me
trouver là, tout seul avec toi, à une heure comme
celle-ci.

CÉLINE.

Quand on est marié.

OCTAVE.

Au fait, c'est vrai; le marié et la mariée res-
tent toujours ensemble.

CÉLINE.

Eh bien! Monsieur, venez dans ce fauteuil-là,
à côté de moi, et causons. (Ils s'assoient dans le même
fauteuil.)

OCTAVE.

Oui, causons. Mais tu prends toute la place.
Sais-tu que c'est bien singulier que ta cousine Ursule
ne veuille plus aller au couvent?

CÉLINE.

Eh bien! qu'est-ce que cela te fait?

OCTAVE.

Ca nous fait du tort.

CÉLINE.

Fi! Monsieur, vous n'êtes peut-être pas assez
riche?

OCTAVE.

Je ne dis pas cela pour nous, mais enfin pour
nos enfants.

CÉLINE.

Eh mais! c'est vrai; je n'avais pas encore songé
à nos enfants.

OCTAVE.

Oui, voilà comme vous êtes, vous ne songez à
rien. Il faudra cependant les établir; l'aîné, cela
va sans dire, il sera baron comme moi; mais le
cadet, le voilà chevalier de Malte.

CÉLINE.

Non, Monsieur, il ne sera pas chevalier de
Malte.

OCTAVE.

Il le faudra pourtant bien.

CÉLINE.

C'est ce que nous verrons; car enfin, mon fils
est à moi.

OCTAVE.

Tiens, il ne m'appartient peut-être pas?

CÉLINE.

Et vous croyez que je vous le laisserai sacrifier.

OCTAVE.

Oui, Madame.

CÉLINE.

Non, Monsieur.

OCTAVE.

Ah! qu'elle est méchante!

CÉLINE.

Qu'il est entêté! allez, je ne vous aime plus.

OCTAVE.

Ni moi non plus. (Ils s'éloignent et, après un moment
de silence, Octave reprend.) La jolie chose que le
mariage!

CÉLINE, le rappelant doucement.

Octave! Octave! c'est moi qui ai tort; eh bien!
mon ami, il sera chevalier de Malte.

OCTAVE.

Non, non...

AIR: *Paris et le village.*

Fais de lui tout ce que tu veux,
Pour toi mon respect est extrême.

CÉLINE.

Eh bien! mon ami, faisons mieux,
Et qu'il en décide lui-même.

OCTAVE.

Sans son avis si l'on choisit,
Vraiment, c'est lui faire une insulte.
Puisque c'est de lui qu'il s'agit,
C'est bien le moins qu'on le consulte.

(Céline répète les deux derniers vers avec Octave.)

OCTAVE.

Oui, nous lui demanderons...

CÉLINE.

C'est-à-dire, nous lui demanderons... écoute donc... comme tu bâilles !

OCTAVE.

Moi, je n'ai pas l'habitude de veiller aussi tard.

CÉLINE.

Et moi, on me couche toujours à neuf heures ; mais c'est égal : dis-moi, est-ce là tout le mariage ?

OCTAVE.

En effet, il semble qu'il manque quelque chose à la journée.

CÉLINE.

Eh bien ! cherchons.

OCTAVE.

Oui, cherchons... et rappelons-nous d'abord tout ce que nous avons vu dans les noces où nous avons été.

CÉLINE, comptant sur ses doigts.

D'abord le marié et la mariée...

OCTAVE.

Voilà.

CÉLINE, de même.

Les parents, l'église, les beaux habits et les bouquets.

OCTAVE.

Tout cela y est.

CÉLINE, de même.

Les chansons, le bal, la musique...

OCTAVE.

Attends, attends ; j'y suis... j'ai ce qui nous manque, il n'y a pas eu de bal.

CÉLINE.

C'est pourtant vrai ; eh bien ! voyez donc, à quoi pense ma tante ?

OCTAVE.

Heureusement qu'il est encore temps... si nous dansions.

CÉLINE.

Oh ! la jolie idée ! tu vas m'inviter, n'est-ce pas ? d'autant plus que je me rappelle très-bien que c'est toujours la mariée et le marié qui ouvrent le bal.

OCTAVE.

Et qu'au bout de quelques menuets, le marié est toujours à regarder sa montre. Je n'en ai pas, mais c'est égal.

CÉLINE.

Attends, attends que je m'asseye. (Octave la salue et lui présente la main.) Avec plaisir, Monsieur.

(Ils dansent les premières mesures du menuet d'Exaudet.)

CÉLINE.

Eh bien ! cela t'a-t-il amusé ? qu'est-ce que tu ne dis ?

OCTAVE.

Ça ne me fait rien ; et toi ?

CÉLINE.

Oh ! moi, ça me fatigue de faire des révérences.

OCTAVE.

Eh bien ! autre chose ; cherchons encore.

Air de l'Allemande de *Frontin*.

ENSEMBLE.

Allons,
 Cherchons
 Avec courage,
 Pour notre secret,
 Si le menuet
 Ne produit que peu d'effet.
 Allons,
 Cherchons.
 Bientôt, je gage,
 L'Allemande aura,
 Oui, je le sens là,
 Plus de pouvoir que cela.

(Ils dansent l'Allemande, et à la fin Octave embrasse Céline.)

CÉLINE.

Écoute, j'ai cru entendre du bruit.

OCTAVE.

Tu m'as fait peur.

CÉLINE.

C'est dans l'appartement de ma cousine Ursule.

(Regardant par le trou de la serrure et faisant signe à Octave de la main.) Viens donc, et marche bien doucement... Il y a un domestique en livrée, qui est là à attendre, et puis M. de Luzy parle à ma cousine.

OCTAVE.

Est-ce que tu peux entendre ?

CÉLINE.

Eh ! sans doute ; mais tais-toi donc. (Écoutant.) Il a dit : Ma bien-aimée !

OCTAVE, à Céline.

Ma bien-aimée !

CÉLINE.

Oh ! que ce nom-là est joli ; vous m'appellerez toujours comme cela, n'est-ce pas, Monsieur ?

OCTAVE.

Oh ! toujours.

CÉLINE.

A merveille ! (Regardant.) Mon ami, mon ami, il lui baise la main.

OCTAVE.

Attends, attends. (Il lui baise la main.)

CÉLINE.

Et puis voilà une valise que prend le valet, ils ont l'air de s'en aller.

OCTAVE.

Bah !

CÉLINE.

Oui ; M. de Luzy a pris ses gants et son chapeau, et ils s'éloignent.

OCTAVE, prenant son chapeau et mettant ses gants.

C'est bon, c'est bon ; ce ne sera pas long.

CÉLINE.

Eh bien ! que fais-tu donc ?

OCTAVE.

Je fais comme eux : allons, partons !

CÉLINE.

Mais y penses-tu ? tu ne crains pas que...

OCTAVE.

Apprenez, Madame, que je ne crains rien, et que je vous ordonne de me suivre. (On entend du bruit en dehors.)

CÉLINE.

Ah ! mon Dieu, on vient de ce côté ; j'entends la voix de M. Pot-de-Vin et de plusieurs personnes.

OCTAVE.

Ah ! mon Dieu, où nous cacher ? (Ils font le tour du théâtre.) Ah ! cette table... je serai là à merveille ; eh bien ! es-tu cachée ? moi, je le suis. (Il se cache sous la table.)

CÉLINE, cherchant partout.

Et où veux-tu que je trouve une cachette ? il n'y en a pas dans ce maudit appartement... Ah ! ma corbeille de mariage.

OCTAVE, toujours sous la table.

Pourras-tu ?

CÉLINE.

J'y serai très-bien. (Elle se cache dans la corbeille.)

OCTAVE.

Est-ce fait ?

CÉLINE.

Oui, mais tais-toi : on vient.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS : POT-DE-VIN, DOMESTIQUES, PAYSANS ET PAYSANNES, GROS-JEAN.

POT-DE-VIN.

C'est bien. Fermez la barrière de la grande avenue, arrêtez la chaise de poste qui vient de partir, et menez les petits fugitifs devant madame de Mireval et monsieur le baron.

GROS-JEAN.

Ca doit être déjà fait, Monsieur l'intendant, car j'ons vu, du bout de l'avenue, Jean-Louis et un de nos camarades qui tenaient la bride des chevaux.

POT-DE-VIN.

C'est bon.

GROS-JEAN.

Et ils ont forcé de descendre ceux-là qui étions dans la voiture ; mais c'est drôle, faut que le mariage ait bien changé nos jeunes maîtres ; ils m'ont paru ni plus ni moins que des personnes naturelles : il est vrai que j'étions de si loin que c'est peut-être cela qui me les a fait paraître si grands,

POT-DE-VIN.

Imbécile, au contraire.

GROS-JEAN.

Comme vous voudrez ; mais, sous vot' respect, je gagerions avec vous que le monsieur n'était pas M. Octave.

POT-DE-VIN.

Il est vrai de dire que ces gens-là reculent souvent les limites de l'absurde ; qui veux-tu que ce soit, si ce n'est pas M. Octave ? ne s'est-il pas échappé de la chambre où nous l'avions enfermé ? n'a-t-il pas sauté par la fenêtre ? et mademoiselle Céline... regarde si elle est ici ? tu vois donc bien qu'il faut nécessairement qu'ils se soient sauvés ensemble, ou je ne suis qu'un sot.

GROS-JEAN.

Dame ! Monsieur l'intendant, moi je ne dis pas non. (Regardant la porte à droite.) Mais tenez, cette fois, je ne me trompons pas ; les voilà eux-mêmes en personne, tels que je les avons vus.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; M. DE LUZY, URULE.

entraant par la porte à droite.

POT-DE-VIN.

O ciel ! M. de Luzy et mademoiselle Ursule !

LUZY.

Dites madame de Luzy, mon cher Pot-de-Vin ; car notre mariage n'est plus un mystère, et nous venons de le déclarer à monsieur le baron et à madame de Mireval, devant qui vos gens nous avaient conduits.

POT-DE-VIN.

Comment ! il serait possible ? Et mademoiselle Céline ?

LUZY.

Mademoiselle Céline se trouve un peu moins riche, mais n'en est pas moins un très-beau parti ; et puisqu'on a sollicité et obtenu pour ce mariage l'agrément de Sa Majesté, une rupture dont on devinerait aisément le motif rendrait M. de Balinville la fable de la cour. C'est ce que nous lui avons fait comprendre sans peine.

URULE.

Et nous venons chercher Céline pour lui annoncer cette bonne nouvelle et la mener à son beau-père.

POT-DE-VIN.

Autre catastrophe ; les jeunes mariés ont disparu, et tout nous porte à croire que M. Octave a enlevé sa femme.

URULE.

C'était donc la soirée aux enlèvements !

LUZY.

Eh bien ! partons ; il faut les rattraper.

POT-DE-VIN.

Oui, les rattraper, lorsqu'ils ont deux ou trois heures d'avance... où les trouver maintenant ? où sont-ils ?

OCTAVE, levant le tapis : CÉLINE, entr'ouvrant la corbeille.

Nous voilà.

POT-DE-VIN.

En croirai-je mes yeux ? la mariée dans sa corbeille !

OCTAVE.

Tiens ! elle est chez elle.

AIR : *Bouton de rose.*

Dans la corbeille,
où l'a fait cacher sa frayeur,
Ma femme me semble à merveille,
Car c'est la plus gentille fleur
De la corbeille.

CÉLINE.

C'est donc bien vrai, M. de Luzy, qu'on ne casera pas notre mariage, et que je serai toujours madame ?

LUZY.

Oui, ma petite cousine, nous l'avons obtenu ; mais à une condition, c'est que demain Octave partira pour le collège, et qu'il y restera trois ans.

CÉLINE.

Trois ans ! trois ans au collège !

OCTAVE, bas à Céline.

Laisse-les faire : je me dépêcherai d'apprendre, et je serai savant tout de suite.

CÉLINE.

A la bonne heure ; mais trois ans ! ah ! mon Dieu, que c'est long !

OCTAVE, de même.

Sois tranquille, je viendrai aux vacances.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau.

CÉLINE.

Chaque âge, on vient de me l'apprendre,
A ses peines comme ses jeux ;

Mais le mien, si j'ai su comprendre,
Doit être encor le plus heureux.
Nouveau joujou, nouvelle idole,
Et jamais de chagrins constants ;
L'un rien allige, un rien console ;
On a dix ans. *(bis.)*

OCTAVE.

Déjà d'un trouble qu'on ignore
On a senti battre son cœur ;
Sans savoir ce qu'on veut encore,
On cherche... on rêve le bonheur.
Bientôt les pédants vous poursuivent,
Viennent le grec, les rudiments ;
Et déjà les chagrins arrivent ;
On a quinze ans. *(bis.)*

URSULE.

Sans s'occuper de la fortune,
Et sans penser à l'avent,
Sans embarras, sans crainte aucune,
Sans projets... mais non sans désir,
Au plaisir seul on aime à croire,
Et l'on poursuit en même temps
L'amour, les beaux-arts et la gloire ;
On a vingt ans. *(bis.)*

LUZY.

Déjà, plus sage dans sa course,
On interroge tour à tour
Et les mouvements de la bourse,
Et plus souvent ceux de la cour !
Sur un bruit heureux ou sinistre,
On arrange ses sentiments ;
Et l'on s'inscrit chez le ministre ;
On a trente ans. *(bis.)*

POT-DE-VIN.

Enfin l'ameur bat en retraite,
Le plaisir manque au rendez-vous ;
Alors on lit une gazette
Au lieu de lire un billet doux.
On caresse sa tabatière,
On sermonne les jeunes gens,
Et l'on dit que tout dégénère !
Hélas ! on a ses soixante ans. *(bis.)*

CÉLINE, au public.

Témoins de l'hymen qui m'enchaîne,
Messieurs, j'ose compter sur vous ;
Pour célébrer ma cinquantaine,
Ne manquez pas au rendez-vous.
Vous qui protégez mon aurète,
Mes vœux, mes desirs les plus grands
Seraient de vous revoir encore
Dans cinquante ans. *(bis.)*





L'ARTISTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 23 novembre 1821.

En Société avec M. Perlet.



Personnages.

ÉDOUARD, jeune amateur des arts.
RAYMOND, père d'Émilie.
ROUSSEL, maître de déclamation.



BEMOLINI, } créanciers.
VERBOIS, }
AUTRES CRÉANCIERS.

La scène se passe dans la mansarde de Raymond

Le théâtre représente une mansarde; à la droite de l'acteur, un piano chargé de papiers de musique; à gauche, un chevalier portant un petit tableau ébauché; sur une table à côté, la palette, les pinceaux, des bustes, des casques. La porte d'entrée est au dernier plan à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, ÉDOUARD.

ÉMILIE, à Édouard qui entre.

Comment! c'est vous, monsieur Édouard? vous d'aussi bonne heure?

ÉDOUARD, d'un air préoccupé.

Oui, je voulais parler à votre père...

ÉMILIE.

Il vient de sortir.

ÉDOUARD, de même.

En effet, je l'ai aperçu dans la rue.

ÉMILIE.

Eh bien! alors, pourquoi vous donner la peine de monter?... Il y a si loin du premier que vous habitez à notre sixième étage!

ÉDOUARD.

C'est justement là ce que je voulais dire... Tenez, Émilie, je n'y puis plus tenir; je suis le père malheureux des hommes, et voilà une heure que je résiste à l'envie de me brûler la cervelle; mais j'ai mieux aimé venir causer un instant avec vous.

ÉMILIE.

Et vous avez très-bien fait... A-t-on jamais vu de pareilles idées, à votre âge, avec votre nom, votre fortune?

ÉDOUARD.

Belle consolation!... un nom qui ne me sert à rien, une fortune qui m'empêche d'être à vous!...

Encore, si l'on pouvait faire entendre raison à votre père... l'homme le plus bizarre, le plus infatué de ses préjugés!... Vous destiner au théâtre, et ne vouloir pas de moi parce que je suis trop riche.

ÉMILIE.

Que voulez-vous! il est artiste... son cœur paternel sourit d'avance à l'idée que mes talents me tiendront lieu du patrimoine qu'il ne peut me donner, et que sa fille ne devra qu'à elle seule son bonheur et sa fortune.

ÉDOUARD

Mais, cette fortune, si je vous l'offre dès à présent... Ne suis-je pas maître de ma main et de ma fortune aussi?

ÉMILIE.

D'accord, Monsieur; vous êtes riche, on sait cela... mais vous n'êtes pas artiste, et mon père ne veut prendre pour gendre qu'un individu déclamant, chantant, ou exécutant.

ÉDOUARD.

Si pour lui plaire il ne faut qu'aimer les arts, ou les cultiver, qu'a-t-il à me reprocher? M'a-t-on jamais vu manquer un seul concert ou une représentation extraordinaire?... N'ai-je pas eu des maîtres de chant, de danse, de peinture?... Je ne fréquente que des artistes; je vais souvent dans l'atelier d'Horace Vernet; je peux même dire que je lui ai vu composer ses meilleurs tableaux, ce



1750 D.R. de 10 2

1750 D.R. de 10 2

1750 D.R. de 10 2

qui est toujours quelque chose... Et moi-même, n'ai-je pas plusieurs fois obtenu en société des succès dont je ne me serais jamais vanté ? Mais enfin, puisque l'on veut que je sois artiste, il faut bien que je commence par avoir de l'amour-propre.

ÉMILIE.

Oui, Monsieur, vous êtes ce qu'on appelle un amateur... mais vous n'êtes point un *artiste*.

ÉDOUARD, avec impatience.

En honneur vous me feriez damner... Que faut-il donc pour être *artiste*? courir le cachet, crier sans cesse à la cabale, déchirer ses rivaux, et ne pas payer le mémoire du tailleur? Parlez, s'il ne faut que cela, des demain je prends un brevet, et je cours m'installer dans quelque appartement aérien, puisqu'il paraît qu'on n'a du génie que sous la mansarde.

ÉMILIE.

Eh! mais, c'est l'opinion de mon père.

AIR : *De l'aimable Thémire* ROMAGNESI.

Plus qu'un millionnaire
Maint artiste est heureux ;
D'abord, pour l'ordinaire,
Ils sont voisins des cieux,
Sur les bois, la verdure,
Ils ont les yeux fixés :
Pour peindre la nature,
Ils sont les mieux places.

ÉDOUARD.

Même air.

Mais dites-moi, ma chère,
Par quel hasard fatal
Le sort, souvent contraire,
Les traite-t-il si mal ?
Le ciel devrait se rendre
À leurs vœux épressés ;
Car pour s'en faire entendre,
Ils sont les mieux places.

Votre père surtout, lui qui loge au sixième. Mais à propos, j'oublie toujours que je suis votre propriétaire, et que l'on me doit deux ou trois termes; vous verrez, Émilie, que je finirai par vous faire saisir.

ÉMILIE.

Ne vous y trompez pas... vous feriez grand plaisir à mon père!... il n'aime rien tant que les huissiers et les significations; il prétend que c'est le cortège oblige de l'artiste; et tenez, (lui montrant Bemolini et Verbois qui entrent au même instant) avais-je tort? regardez ces deux figures-là.

ÉDOUARD.

Oui, comme vous le disiez, je crois qu'ils sont du cortège.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BEMOLINI, VERBOIS.

BEMOLINI.

Perlonate, Mademoiselle, n'est-ce pas ici que demeure monsieur Raymond, le célèbre musicien ?

VERBOIS.

Oui, et M. Raymond le fameux peintre ?

ÉDOUARD.

Ils sont sortis tous les deux.

VERBOIS.

Oh! nous savons bien que c'est le même.

ÉDOUARD.

Eh bien! que lui voulez-vous ?

VERBOIS.

Je m'en vais vous le dire.

AIR de la *Robe et des Bottes*.

De la maison il occupe le faite,
Et dans l'espoir de se faire payer,
Ses créanciers, dont je suis l'interprète,
Passent leurs jours sur l'escalier.
Oui, ces messieurs sont hors d'haleine,
Et tous les jours se lassent doublement
De monter avec tant de peine,
(Montrant son gousset.)
Et de descendre aussi légèrement.

ÉDOUARD.

J'entends, leur intention est de poursuivre...

BEMOLINI.

Au contraire, ils sont hors de combat; et ils nous ont cédé leurs créances pour un gain modique.

VERBOIS.

Et nous venons annoncer à M. Raymond que c'est nous qui désormais suivrons l'affaire avec persévérance!... Moi d'abord, je ne me lasse jamais, parce qu'avec de la patience et des jambes, on finit toujours par arriver.

ÉDOUARD, à part.

Je ne sais qui me retient... (Haut.) Voyons vos mémoires.

ÉMILIE.

Que voulez-vous faire ?

ÉDOUARD.

Les payer, et vous en débarrasser.

ÉMILIE.

Gardez-vous-en bien, mon père ne vous le pardonnerait jamais.

ÉDOUARD.

Comment! être toute la journée harcelé par ces misérables... quel plaisir peut-il trouver à une pareille situation ?

ÉMILIE.

Que voulez-vous! c'est son bonheur... Il a été gêné toute sa vie, et il tient à ses habitudes. (On entend la ritournelle de l'air que chante Raymond.) Tenez, le voici; vous voyez qu'il n'engendre point de mélancolie.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND.

Air : *Vivent les amours!*

Libre, dispos et bien portant,
Mais ne portant

Jamais d'argent comptant,
L'artiste rit à chaque instant,
Et du présent il est toujours content.
Sans crainte, comme sans regrets,
Pour aujourd'hui seul je lais
Des projets.
Que m'importe le jour d'après?
Le lendemain n'arrivera jamais.
Libre, dispos et bien portant,
Mais ne parlant
Jamais d'argent comptant,
L'artiste rit à chaque instant,
Et du présent il est toujours content.

Bonjour, ma fille; bonjour, monsieur Édouard.
{ Apercevant Verbois et Bemolini. } Quels sont ces messieurs? { Voyant qu'ils tirent leurs mémoires. } Je devine... mais ce sont de nouveaux visages, car je ne les connais pas. C'est charmant; je suis toujours sûr, en rentrant chez moi, de trouver de la société.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*
Dans ce réduit qui fait seul ma demeure,
Chaque jour je suis visite;
Ici, morbleu! l'on fait cercle à toute heure,
En nimstre je suis traité.
Mais de janvier jusqu'en decembre,
Honnêtement toujours je les reçois;
Jamais chez moi on ne fait antichambre,
Et je sais bien pourquoi.

ÉDOUARD, lui donnant les papiers que Verbois et Bemolini lui ont remis.

Ces papiers vous expliqueront le motif de leur visite... { Bas aux créanciers, tandis que Raymond est occupé à lire. } Descendez à l'instant chez moi... le propriétaire de la maison, au premier, et nous nous entendrons.

BEMOLINI.

Ma, Signor...

VERBOIS.

Mais, Monsieur.

ÉDOUARD, de même.

Taisez-vous, et partez... Je suis désolé qu'il vous ait vus... mais c'est égal.

RAYMOND, après avoir lu.

C'est bon. M. Bemolini, musicien. { Bemolini salue. } M. Verbois, marchand brocanteur et choriste de l'Opéra. { Verbois salue. } Quoi! tous les deux ont acheté toutes les créances!... Diable! mauvaise affaire pour eux.

BEMOLINI.

Comment! pour nous?

ÉDOUARD, bas.

Je vous réponds qu'elle est excellente, si vous partez à l'instant.

RAYMOND.

Je suis désolé, Messieurs, de ne pouvoir m'entendre sur-le-champ avec vous... mais j'attends ce matin la visite d'un milord, grand amateur de tableaux, et celle de M. Roussel, professeur de déclamation, qui viendra déjeuner, { à l'instant. }

pour te donner ta première leçon; il faudra même tâcher que le déjeuner soit soigné, parce que, vois-tu, ces grands talents, ça mange...

Air du vaudeville d'une Visite à Bedlam.

{ A Verbois. }

Quant à vous, mon cher ami,
Si vous voulez audience,
Vous aurez la complaisance
De revenir à midi.

ÉDOUARD, bas aux créanciers.
Je promets de tout payer,
Même sans en rien rabattre,
{ Leur montrant la porte. }
Si vous prenez l'escalier.

VERBOIS et BEMOLINI.
Je les descends quatre à quatre.

ENSEMBLE.

RAYMOND et ÉMILIE.
Oui, pour vous, mon cher ami,
Si vous voulez audience,
Vous aurez la complaisance
De revenir à midi.

ÉDOUARD.
Si vous voulez qu'aujourd'hui
L'on solde votre créance,
Descendez en diligence,
Messieurs, je descends aussi.

VERBOIS et BEMOLINI.
Messieurs, pouvu qu'aujourd'hui
L'on solde notre créance,
Nous aurons la patience
D'attendre jusqu'à midi.

SCÈNE IV.

ÉMILIE, RAYMOND, ÉDOUARD.

RAYMOND, à Édouard qui a poussé dehors les créanciers et qui est prêt à les suivre.

Eh bien! monsieur Édouard, où allez-vous donc? est-ce que vous ne déjeunez pas avec nous?

ÉMILIE, tirant son père par la basque de son habit.
Mais, mon père, il n'y a rien.

RAYMOND.

Comment! il n'y a rien... il y a M. Roussel.

ÉMILIE.

Cela n'ajoutera rien au déjeuner... au contraire.

ÉDOUARD.

J'accepterais avec plaisir; mais ne connaissez pas M. Roussel...

RAYMOND.

Est-ce que je le connaissais?... Mais qu'est-ce que cela fait? il est artiste, je suis artiste... il vient déjeuner chez moi... { A Emilie. } Demain je te mènerai dîner chez lui... Voilà comment cela se pratique. { A Édouard. } Ainsi vous nous restez.

ÉDOUARD.

Désolé, vous dis-je; des affaires indispensables... de l'argent à toucher, des locataires à recevoir.

RAYMOND.

Des loyers?... hé mais ! en effet, nous voilà au quinze, et c'est notre terme... (A Édouard qui veut sortir.) Permettez donc... de l'ordre avant tout... moi je ne connais que cela. Nous sommes entrés chez vous au mois de janvier, et nous sommes... nous sommes...

En octobre.

ÉMILIE.

RAYMOND.

Comment ? en octobre ? (Comptant sur ses doigts.) Janvier, février, mars ; mais à ce compte, il y aurait donc trois termes de passés... (A Édouard.) Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur?... et comment n'ai-je pas encore reçu une seule signification ?

ÉDOUARD.

Ah ! Monsieur... il n'était pas nécessaire.

RAYMOND.

Et comment, sans cela, voulez-vous que je sache quand mon terme arrive, moi surtout qui suis fait aux huissiers... j'attendais toujours.

AIR du vaudeville de l'Écu de six francs.

Sachez que je ne pense guères
A mes paiements, à mes loyers ;
Et pour mieux gérer mes affaires,
J'en laisse le soin aux huissiers.
En mes intendants ils se changent,
Par eux seuls tout se fait chez moi ;
Et quand je n'en vois pas, je croi
Que mes affaires se dérangent.

ÉDOUARD.

Eh bien ! Monsieur, que cela ne vous inquiète pas, nous en reparlerons.

RAYMOND.

Qu'est-ce à dire, nous en reparlerons ? croyez-vous que je consente à loger chez vous *gratis* ? moi, Raymond, moi, artiste ! parce que monsieur habite le premier, il se croit peut-être au-dessus de moi ! qu'est-ce que c'est que cela ?

ÉDOUARD, avec un sang-froid comique.

Je ne vois pas, Monsieur, parce que j'ai le malheur d'être riche, que cela vous donne le droit de me mépriser.

RAYMOND.

C'est juste, c'est juste, mon ami, et je vous prie d'excuser un mouvement d'orgueil bien pardonnable dans ma position ; pourquoi diable, aussi, voulez-vous avoir l'air de me faire grâce ?

ÉDOUARD.

Ce n'a jamais été mon intention ; et la preuve, c'est que je vous demande voire loyer, et très-positivement. Allons, Monsieur, il me faut de l'argent.

RAYMOND.

A la bonne heure, au moins, vous voilà dans votre rôle de propriétaire... Vous me demandez

de l'argent, eh bien ! moi, je vous répondrai, en artiste, que je ne vous en donnerai pas, parce que je n'en ai pas ; mais le premier sera pour vous.

AIR du vaudeville de la Somnambule.

De vous payer bientôt j'ai l'espérance,
Mais sur le prix de mes loyers,
Vous devriez demander, quand j'y pense,
Quelque chose à mes créanciers.

ÉDOUARD.

Pour quel motif ?

RAYMOND.

Avec eux tenez ferme.
Dans ce logis ils doivent, sur ma foi,
Payer au moins la moitié de mon terme,
Car ils y sont aussi souvent que moi.

ÉDOUARD.

Je leur en parlerai... Adieu, mademoiselle Émilie ; adieu, mon cher locataire.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ÉMILIE, RAYMOND.

RAYMOND.

Ah ça ! ma fille, donne-moi mon costume d'artiste.

ÉMILIE.

Votre costume d'artiste ?

RAYMOND, ôtant son habit.

Oui, mon pet-en-l'air...

(Émilie va le prendre et le lui donne, ainsi que son bonnet.)

Un charmant jeune homme, ce M. Édouard, mais il luiira mal.

ÉMILIE.

Et pourquoi ?

RAYMOND.

Parce qu'il n'a pas d'ordre... trois termes sans se faire payer !

ÉMILIE.

Oh ! vous lui en voudriez bien davantage, si vous aviez entendu sa conversation de tout à l'heure... car il n'a pas abandonné ses projets de mariage.

RAYMOND.

J'espère que tu lui as répondu.

ÉMILIE.

Sans doute, je lui ai dit que vous étiez décidéement brouillé avec la fortune.

RAYMOND.

Du tout ; car j'ai passé ma vie à lui faire des avances auxquelles elle n'a jamais répondu ; mais si jamais je deviens riche, je ne veux le devoir qu'à moi-même ; je n'entends pas que mon gendre rougis de son beau-père, ou qu'il te reproche un jour de t'avoir épousée sans dot, toi qui en as une certaine, une réelle.

ÉMILIE.

Moi, mon père!

RAYMOND.

Sans doute... avant un an sociétaire... part entière... trente mille livres de rente, hypothéquées sur son talent... Voilà les fortunes que j'aime, les fortunes solides... Et si M. Édouard en avait autant à l'offrir, je n'hésiterais pas un instant, parce que c'est un brave garçon, franc, loyal, sincère, et qui par son caractère était digne d'être artiste; mais pas d'élan, pas de feu créateur; il n'a pas surtout cet amour des arts et de la science, qui rend capable de tout... Ton M. Édouard... ton M. Édouard ne sera jamais qu'un millionnaire.

ÉMILIE.

Quoi! mon père, vous croyez...

RAYMOND.

C'est impossible autrement; le talent, vois-tu bien, veut être excité par l'aiguillon du besoin; et le génie qui dîne, le génie qui est sûr de payer son terme, ne fera jamais rien qui vaille! Enfin, tu le vois par toi-même: est-ce que je peux travailler quand nous avons seulement cinquante écus devant nous?

ÉMILIE.

Cela n'arrive pas souvent.

RAYMOND.

Heureusement... Que serait-ce donc si j'avais la fortune de M. Édouard...? Je serais ruiné.

ÉMILIE.

Oh! ruiné!

RAYMOND.

Oui, Mademoiselle. (On sonne.) Ah! mon Dieu, qui est-ce qui sonne là? c'est peut-être M. Ronsset, et rien n'est préparé... tu n'es pas seulement habillée.

ÉMILIE.

Qu'est-ce que cela fait?

RAYMOND.

Comment! ce que cela fait? tu ne prendras pas ta leçon de déclamation dans ce costume-là... (On sonne.—Criant à la porte.) Oh y va! oh y va! (Il appelle Émilie.) Dis donc, ma fille, mets une robe à l'pligénie, cela lui fera plaisir.

ÉMILIE.

Oui, plus tard, je n'ai pas besoin d'être à ce déjeuner.

RAYMOND.

Au contraire. (Il déclame.) Vous y serez, ma fille. (La sonnette recommence.) Laissez donc la sonnette.

Au du *Ménage de garçon*.

Ils vont me la casser, je pense...
Et mes chers créanciers, hélas!
Qui n'ont pas d'autre jouissance,
Demain que ne diraient-ils pas?

Du plaisir que cela leur cause,
Je ne puis les priver, je croi,
Car c'est presque la seule chose
(Faisant le geste de compter de l'argent.)
Qu'ils entendent sonner chez moi.

(Ou sonne encore; il va ouvrir.)

SCÈNE VI.

RAYMOND, ÉDOUARD, sous le costume de Bemolini.

RAYMOND, qui a été lui ouvrir.

Mille pardons de vous avoir fait attendre!... Comment! c'est vous, monsieur Bemolini; je vous avais dit de ne revenir que sur le midi.

ÉDOUARD.

Senza dubbio... Ma quand zé vas chez un débiteur, zé avé toujours l'habitude d'arriver une heure d'avance, perché le temps de sonner et d'attendre à la porte, on se trouve zouste à l'heure... Je connais ça... d'ailleurs, j'ai prévenu la signora qu'on me verrait souvent ici.

Au de *Voltaire chez Ninon*.

Oui, je vais chez mes débiteurs
Vingt fois par jour, c'est mon système.

RAYMOND.

Mais je vous plains, si ces messieurs,
Comme moi logent au sixième.

ÉDOUARD.

Le sixième, il me fait pas peur,
Ce trajet ne m'est pas pénible;
Et, voyez-vous, comme chanteur,
Je monte aussi haut que possible.

RAYMOND.

Je m'en aperçois: eh bien! voyons, puisque la visite que j'attendais n'arrive pas, dépêchons.

ÉDOUARD.

Vi avez *molto ragione*, dépêchons. (Tirant de sa poche un papier qu'il lit.) Vi devez au marzand de musique, dont j'ai acheté la créance, deux cents francs; vi devez au tailleur, dont j'ai acheté la créance, deux cents francs; vi devez...

RAYMOND.

Eh! morbleu! finissons; il s'amuse là à me faire des parties d'orchestre. Voyons le morceau d'ensemble.

ÉDOUARD.

Vi voulez dire le *finale*; j'espère que vous ne le trouverez point trop surchargé d'accompagnements: six cent cinquante francs, cela sonne à l'oreille, et c'est, j'ose le dire, harmonieux et facile.

RAYMOND.

Facile, facile, facile, cela ne l'est pas à payer; mais enfin vous voilà réglé, et à la première occasion...

ÉDOUARD.

Plus, d'un autre côté...

RAYMOND.

Comment ! d'un autre côté ?

ÉDOUARD.

Dou silence, et partons en mesure ; nous avons d'autre part ce *concerto* que vi avez composé dans un moment d'inspiration.

RAYMOND.

Un morceau sublime, qui depuis trois ans reste dans la boutique de l'éditeur.

ÉDOUARD.

Pazienza ; le génie en boutique, il est comme le bon vin en bouteille ; avec le temps, c'est du nectar.

AIR : *Il est temps.*

Avec le temps, (*bis.*)
Les difficultés s'aplanissent ;
Pour les beaux-arts et les talents
Qu'importe la marche des ans.
Bien loin que les grâces vieillissent,
Que de beautés qui rajeunissent
Avec le temps !

RAYMOND.

Que voulez-vous dire ?

ÉDOUARD.

Que votre *concerto* il fait fureur ; il est parti, il est lancé, on le demande de tous côtés, pour l'Italie et pour l'Allemagne, et dernièrement la diligence de Strasbourg, celle qui a versé l'autre semaine, en portait à elle seule deux ballots ; plus, cent exemplaires que M. Spontini a fait demander pour le roi de Prusse ; plus, cent exemplaires... c'est étonnant, la quantité.

RAYMOND.

Permettez donc, je n'en ai déposé en tout que vingt-cinq chez l'éditeur.

ÉDOUARD, à part.

Ah, diable ! (Haut.) C'est juste ; mais n'y en eût-il qu'un seul, n'avons-nous pas la lithographie qui multiplie les chefs-d'œuvre ?

RAYMOND.

Ah ! j'ai été lithographié !

ÉDOUARD.

Plus, cette petite cavatine que vi avez faite en vous jouant.

RAYMOND.

Celle-là, je sais qu'elle ne se vend pas.

ÉDOUARD.

La vôtre ! oui ; mais nous avons adroitement répandu dans le monde musical que c'était une cavatine inédite de M. Rossini.

RAYMOND.

Eh bien ?

ÉDOUARD.

Eh bien, le lendemain il a fallu mettre deux gendarmes à la porte de la boutique, et un troisième à cheval au coin de la rue. A l'heure que ze dis, on s'arrache la délicieuse cavatine ; on en a

vendu douze douzaines d'exemplaires à des auteurs de vaudivilles, qui l'ont mise en pont-neuf ; quinze aux orgues de Barbarie, qui l'ont mise en harmonie ; trente à M. Colinet et compagnie, qui l'ont mise en contredanse pour Tivoli et le Ranelagh, avec accompagnement de flageolet.

RAYMOND.

Toujours par la lithographie ?

ÉDOUARD.

Toujours par la lithographie.

RAYMOND.

Dieux ! quel honneur ! être joué, chanté, dansé, lithographié !

ÉDOUARD.

Et payé ; car le total, pour le *concerto* et la *cavatine*, se monte à mille deux cent cinquante francs ; et si nous en déduisons les six cent cinquante francs du petit *finale* (montrant son mémoire), il nous restera juste vingt-cinq louis en or, que je vous apporte dans cette bourse.

(Lui présentant une bourse.)

RAYMOND, prenant la bourse.

Comment ! il serait possible ? quel art que la musique ! Je vais vous donner un reçu.

ÉDOUARD.

Fi donc ! entre artistes. La seule favor que ze vi demande, c'est de nous faire beaucoup de Rossini.

RAYMOND.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

ÉDOUARD.

Et même, ce ne serait que du Mozart, que nous le prendrions tout de même, voyez-vous.

RAYMOND.

A la bonne heure, j'espère que nous nous reverrons.

ÉDOUARD.

D'autant plus facilement que ze donne des leçons tous les jours ici dans la maison, à un jeune homme qui demeure au premier.

RAYMOND.

Comment, M. Édouard cultive les arts ? un jeune homme si riche !

ÉDOUARD.

Riche ! il ne l'est pas tant que vous croyez ; ze vi le dis en confidence, sa fortune elle est bien délabrée, et il en emploie les débris à acquérir des talents, afin d'exercer un jour lui-même.

RAYMOND.

Pauvre jeune homme ! alors je le plains.

ÉDOUARD.

Comment ! vi le plaignez ? vi devez plutôt le féliciter d'être tombé sur un professeur tel que moi, un virtuose, qui depuis un demi-siècle fait l'admiration de l'Europe.

RAYMOND.

Comment ! un demi-siècle ! Il y a donc bien

longtemps que vous vous occupez de votre art ?

ÉDOUARD.

Ma, j'ai quarante ans, et en voilà trente-six que j'exerce.

RAYMOND,

Qu'est-ce que vous me dites là ?

ÉDOUARD.

L'exacte vérité : *Ascollate*. Mon père, chanteur sublime, il était à l'apogée de sa gloire, et tous les musiciens, tous les connaisseurs, ils disaient qu'il était impossible d'aller plus loin. Eh bien ! moi, Monsieur, à l'âge de quatre ans, pas plus haut que cela, j'écrasais mon père, j'étais un colosse de talent.

RAYMOND,

Je n'en reviens pas.

ÉDOUARD.

Ni lui non plus ; il ne concevait pas qu'il eût fait un enfant si miraculeux ; il en était stupéfait, et ma mère elle riait dans un coin. Ma, ce n'était rien encore ! ze composais, et ze peux vi chanter une scène musicale délicieuse que z'ai composée à l'âge de quatre ans.

RAYMOND.

Certainement, j'aurai grand plaisir à vous entendre, mais je vous avoue que je préférerais quelque chose de plus nouveau et de plus récent.

ÉDOUARD.

Ah ! ze m'en vais vous dire, c'est que ze n'ai rien fait depuis. Depuis l'âge de quatre ans, ze n'ai pas écrit une note de musique. Écoutez, ze suppose que l'orchestre il est là : n'avez-vous pas quelque chose per figurer le maître de musique ; un buste, une tête à perruque, n'importe ? (Il prend un buste qu'il place sur le trou du souffleur.) C'est un maître de chapelle qu'il fait exécuter une scène de sa composition, c'est tout ce qu'il y a de plus dramatique et de plus neuf ; voici le sujet de la scène : un vieux tyran il adore une jeune personne, belle comme les amours, et veut en faire sa femme ; la jeune personne elle ne peut pas souffrir le vieux tyran, vu que de son côté elle aime un chevalier, qui est parti pour la Palestine.

RAYMOND.

Pour la Palestine !

ÉDOUARD.

Vi savez que les beaux chevaliers ils sont toujours partis pour la Palestine, c'est de rigueur. Le vieux tyran il fait faire une petite proposition à la jeune personne ; c'est de l'épouser ou de la faire périr sur un bûcher. La jeune personne, qui compte sur son beau chevalier pour venir la délivrer juste au bon moment, se résigne à la mort ; elle marche au supplice à pas comptés, comme au grand Opéra ; son moussoir à la main,

comme au grand Opéra ; elle pleure, la pauvre petite demiselle, perché ça lui fait pas plaisir. Alors, au moment où l'allumette fatale elle va mettre le feu au bûcher, elle chante un petit duo avec le vieux tyran.

SCÈNE BOUFFE.

(Édouard prend alternativement la voix de femme et celle de basse.)

{ En voix de femme. }

Amor,

Amor

Faccia, faccia, faccia presto

Che *vinga* il mio Alfredo.

{ Voix de basse. }

Amor,

Amor

Che questo fuoco

Infiama enore si fredde.

{ S'adressant à l'interlocuteur. }

Capite voi, in buon francese,

Que ça veut dire :

Qu'elle n'est pas fort à son aise.

{ Voix de femme. }

Même sur ce bûcher lui conservant ma foi,
Je brûlerai pour lui.

{ Voix de basse. }

Tu brûleras pour moi ?

{ Voix de femme. }

Je brûlerai.

{ Voix de basse. }

Tu brûleras ?

{ Voix de femme. }

Je brûlerai.

{ Voix de basse. }

Tu brûleras ?

{ Voix de femme. }

Pour lui.

{ Voix de basse. }

Pour moi ?

Bella emule !

{ Voix de femme. }

Tiran barbar !

{ L'orchestre joue faux. }

Ah ! ah !... (S'adressant au chef d'orchestre.) Comment ! mon ami, tu laisses faire de telles broches à ton orchestre ! Voyons, donne-moi le ton, recommençons cela.

Cara, cara, tra, la, la, la.

La liute... molto suave.

Caressez ce passage-là ;

{ La clarinette. }

Comme un ange, nous y voilà.

Le basson, noble, grave,

Violini... détachez,

Sacrez... più moderato.

Piano... pianissimo,

En mourant... smurzando...

Évanouissez-vous sur vos instruments.

A present, crescendo,

Presto, prestissimo,

Fortissimo, rinforzando.

Ah ! bravo, bravissimo !

Vous avez compris mon génie,

Quelle force ! quelle harmonie !

Oui, Rossini, je le parie,
Voudrait avoir fait ce morceau.
Bemolini, bravo! bravo!
On ne peut voir rien de plus beau.

(A Raymond.) Désespéré de ne pouvoir rester
plus longtemps avec vous; au revoir, mon cher
ami; restez donc.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

RAYMOND, puis ÉMILIE.

RAYMOND.
Dieux! quelle voix! et quels procédés! ma
fille! ma fille!

ÉMILIE.

Eh bien, que voulez-vous?

RAYMOND.

Donne-moi la clef de mon piano; bon, la voilà.
(Ouvre et le piano.)

ÉMILIE.

Que voulez-vous faire?

RAYMOND.

Ce que je veux faire! du Rossini, première
qualité.

Air de la *Légitime*, ou *Qu'un poète*.

En musique,
Je m'en pique,
Je ne suis point fanatique.
Rossini, c'est l'homme unique,
Le dieu d'aujourd'hui,
C'est lui.

Paesiello, dans son art,
Certes, vaut bien qu'on le cite.
Haydn a du mérite,
Et j'estime assez Mozart;
Mais qu'on était dans l'enfance,
Et quelle pitié, bon Dieu!
Lorsqu'on admirait en France
Grétry, Berton, Boyeldieu!

En musique,
Je m'en pique,
Je ne suis point fanatique.
Rossini, c'est l'homme unique,
Le dieu d'aujourd'hui,
C'est lui.

ÉMILIE.

Eh, mon Dieu! que vous a-t-il donc fait?

RAYMOND.

Ce qu'il m'a fait! attends donc, je crois que
c'est dans son genre.

(Il chante en s'accompagnant.)

Troppo languir
Per una bella,
Mi fa morir.
Tra, la, la, la.

ÉMILIE, à part.

En vérité, je crois que mon père est devenu
fou.

RAYMOND.

Troppo languir
Per una bella....

(Il se met à écrire, et parle en même temps.)

A propos, tu ne sais pas, ton monsieur
Édouard, ce jeune homme si riche... (se mettant à
chanter.)

Troppo languir.

ÉMILIE, vivement.

Eh bien, mon père, M. Édouard?

RAYMOND.

Aussi tu m'interromps; tu me fais perdre mon
motif... un thème magnifique.

ÉMILIE.

Que disiez-vous tout à l'heure de M. Édouard?

RAYMOND.

Je dis qu'il y en a tant qui s'enrichissent, qu'il
n'est pas étonnant que d'autres se ruinent.

ÉMILIE.

M. Édouard ruiné! cela n'est pas possible.

RAYMOND.

Non, un banquier, cela ne s'est jamais vu; il
n'oserait pas: le voilà réduit à donner des leçons
pour vivre.

Air: *Un motif plus puissant, je pense.*

Ce revenu pourra bien lui suffire,
S'il est vrai qu'il ait du talent.

ÉMILIE.

Oui, j'en conviens, il en a, c'est-à-dire
Il en avait tant qu'il fut opulent.
Mais c'est ainsi dans cette grande ville,
Pour du talent... cent fois j'en fus témoin,
On en a trop quand il est inutile,
On n'en a plus dès qu'on en a besoin.

(Raymond chante la ritournelle de l'air, à demi-voix, puis
tres-fort, et dit à sa fille:)

RAYMOND.

Tiens, ma fille, je t'en prie, fais un instant le
second dessus... tra... la, la, la; et moi, la
hasse, vois-tu, pon, pon, pon. (On sonne.) Là, on
vient encore m'interrompre au plus beau mo-
ment. (On sonne toujours.) Assez, assez. (Se bouchant
les oreilles.) Assez, mon morceau qui est en *si*. et
cette maudite sonnette qui me fait un *ut* conti-
nuel; si, ut, si, ut; drelin, drelin, drelin: c'est
fini, il faut que je change ou ma sonnette ou mon
morceau.

(Émilie pendant ce temps a été ouvrir.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; ÉDOUARD, sous les habits et la
figure de Verbois.

ÉMILIE.

Mon père, c'est monsieur Verbois, ce mar-
chand brocanteur de ce matin.

RAYMOND.

C'est-à-dire que je ne peux pas travailler un
instant. Laisse-nous, que je me dépêche de m'en
débarrasser. (Émilie sort, Raymond fait signe à Édouard
d'approcher.) Voyons, monsieur, de quoi s'agit-il?

(Il fredonne.)

Tropo languir
Per una bella.

[Édouard se met à fondre en larmes; Raymond étonné s'arrête.]

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

ÉDOUARD.

Ah, Monsieur ! c'est que votre voix m'a rappelé celle de madame Verbois, ma pauvre femme. Ah ! je ne peux pas entendre chanter un seul air de basse-taille sans que...

[Il se remet à pleurer.]

RAYMOND.

Ah, Monsieur ! je suis désolé.

ÉDOUARD.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur. Je vous demanderai la permission de poser mon chapeau et mon parapluie. (Il passe à droite, dépose son chapeau et son parapluie sur une chaise, puis s'avancant vers Raymond.) Je vous demanderai la permission de prendre mes lunettes. (Il lui présente un papier.) Voilà, Monsieur, de quoi il s'agit.

RAYMOND.

Où, je vois bien; c'est à vous qu'on a cédé mes créances; monsieur Verbois, marchand brocanteur.

ÉDOUARD.

C'est-à-dire brocanteur, entendons-nous; brocanteur le matin, et choriste de l'Opéra le soir.

RAYMOND.

Ah ! vous dansez ?

ÉDOUARD.

Depuis quarante-cinq ans, et il est impossible d'avoir une existence plus agitée. (Pleurant.) Ah ! ma pauvre femme !

RAYMOND.

Si vous voulez, nous parlerons d'affaires un autre jour.

ÉDOUARD.

Non, Monsieur, cela me distrait. (Lui montrant les papiers.) Vous voyez au bas de la page les quatorze cents francs que vous me devez.

RAYMOND.

Où, mais je ne vois pas les tableaux qu'on a saisis chez moi l'autre semaine et qu'on a dû vendre.

ÉDOUARD.

J'en ai la note sur moi, je vous demanderai la permission de reprendre mes lunettes. (Il met ses lunettes; pleurant.) Ma pauvre femme ! ah ! ces souvenirs sont bien déchirants ! il vaut mieux cependant que ce soit elle... 1° Le tableau d'histoire.

RAYMOND.

Où, une bataille magnifique.

ÉDOUARD.

Vous savez que dans ce moment les tableaux de bataille...

RAYMOND, à part.

Ils l'auront laissé aller pour rien, c'est une bataille perdue.

ÉDOUARD.

Le tableau d'histoire, neuf cents francs.

RAYMOND, étonné.

Neuf cents francs, je n'en ai jamais vendu ce prix-là.

ÉDOUARD, à part.

Je le crois. (Haut.) Voulez-vous écouter la suite ? 2° Pour le tableau de genre, vous savez que tout le monde en fait; sans cela, on l'aurait mieux vendu. Le tableau de genre, quatre mille francs.

RAYMOND.

Qu'est-ce que vous me dites là ? Je n'en reviens pas ! quel art que la peinture ! quatre mille francs des tableaux de genre !

ÉDOUARD.

3° Un portrait de femme, une figurante à l'Opéra...

[Il se met à pleurer.]

RAYMOND.

Eh bien, qu'avez-vous donc ?

ÉDOUARD.

C'était celui de madame Verbois, ma pauvre défunte.

RAYMOND.

Comment ! cette petite femme que j'ai peinte il y a quinze jours ?

ÉDOUARD, pleurant.

C'était la mienne, et le portrait était d'une ressemblance... ; vous sentez bien que je n'ai pas regardé au prix.

RAYMOND.

Quoi ! c'est vous qui l'avez acheté ?

ÉDOUARD.

Un portrait de femme, quinze francs.

RAYMOND.

Je ne le souffrirai pas ; et au lieu de spéculer sur votre douleur, c'est à moi de réprimer les excès où elle pourrait vous conduire ; je vous cède le portrait pour rien.

ÉDOUARD, pleurant.

Ah ! Monsieur.

RAYMOND.

Comment ! madame Verbois était figurante à l'Opéra ?

ÉDOUARD.

Au côté gauche, et moi au côté droit. Nous avons été séparés pendant vingt-cinq ans, et nous ne nous réunissons que dans les morceaux d'ensemble, et aux tableaux finals. Ah ! Monsieur, quelle femme !

Aix : *l'ent brulant d'Arabie.*

Amalée autant que belle,
En moderne Ninon,

On ne voyait chez elle
Que des gens du bon ton ;
Maint et maint diplomate
Russe, prussien, anglais ;
Son boudoir, je n'en batte,
Était presqu'un congrès.

Et quel talent ! comme elle dansait ! c'était une grâce, une vivacité ; l'orchestre ne pouvait pas la suivre ! Ah, ma pauvre femme ! jamais je ne pourrai l'oublier.

RAYMOND.

Je n'ai pas besoin de vous demander si vous faisiez bon ménage ?

ÉDOUARD.

Ah ! certainement ; aussi bon qu'on peut le faire à l'Opéra. Je me rappelle un tour que me fit une fois ma pauvre femme ; c'était un soir dans l'opéra d'*Armide* ; car il faut vous dire que j'adorais madame Verbois ; mais j'étais d'une jalousie, un petit tigre ; je m'aperçus qu'elle causait avec M. Beljambé, quatrième danseur, et j'allais éclater, lorsque l'impérieuse ritournelle me força à partir du pied gauche ; je n'eus que le temps de lui dire en traversant (il traverse le théâtre en dansant) : « Je te défends de lui parler. » Et elle, entraînée par la mesure, me répondit à l'instant (il traverse encore) : « Ah ! tu me le défends ; eh bien ! je ne causerai qu'avec lui. » Moi, saisissant un autre chassé-croisé (il le fait) : « Je vous prie au moins de ne pas le recevoir quand je n'y serai pas. » Et elle : « Que vous y soyez ou non, ce sera la même chose. — C'est ce que nous verrons. — C'est ce que vous verrez... » Enfin, Monsieur, une scène très-pénible, d'autant que dans ce moment nous représentions des bergers amoureux ; et vous sentez combien c'était gênant pour l'expression de la physionomie, nous étions obligés de rire. Nous avions des guirlandes (Prenant un air tendre.) « Ah, perfide ! — Ah, scélérate ! » (Se mettant à pleurer.) Ah, ma pauvre femme !... Enfin, Monsieur, je ne me reconnais plus, sa perte a développé en moi une sensibilité dont je ne me croyais pas capable. J'avais ce matin une lettre de change de cinq mille francs, d'un jeune homme qui demeure au premier, dans cette maison. C'est en pleurant que je l'ai fait protester, et quand je pense que maintenant ce malheureux jeune homme...

RAYMOND.

Comment ! M. Édouard serait en prison.

Ah : *On dit que je suis sans malice.*

Grands dieux ! ma surprise est extrême.

ÉDOUARD.

J'en suis plus triste que vous-même.

RAYMOND.

Et d'où provient votre regret ?

ÉDOUARD, pleurant.

Ah ! ma femme le connaissait,
Rempli d'égards, de politesse,

Chez nous on le voyait sans cesse ;
Si ma pauvre femme vivait,
Grands dieux ! quel chagrin elle aurait !

RAYMOND.

Comment ! il serait possible... Bemolini avait donc raison !... Monsieur, Monsieur, un instant... vous dites une lettre de change de cinq mille francs ; je la paye, ou du moins je vous donne en à-compte les quatre mille francs de mon tableau de genre, et j'espère que vous me donnerez du temps pour le reste.

ÉDOUARD, étonné, à part.

En voici bien d'une autre !... (Haut.) Non pas, Monsieur, s'il vous plaît ; il me faut tout ou rien... et il s'en faut encore de mille francs.

RAYMOND.

Ah ! mes vingt-cinq louis de ma cavatine... (Prenant la bourse, et la donnant.) Tenez, tenez, voilà encore six cents francs, et pour le reste saisissez mon mobilier.

ÉDOUARD.

Du tout, Monsieur, je ne souffrirai point... ce n'est pas votre dette... (Refusant la bourse.) Et je ne prendrai pas...

RAYMOND.

Morbleu ! vous la prendrez, ou je vous fais sauter par la fenêtre.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce à dire, Monsieur ? apprenez que je n'entends point de cette oreille-là, surtout avec des gens de votre étage.

RAYMOND.

De mon étage ?

ÉDOUARD.

Où, Monsieur, ce n'est point quand on loge au sixième qu'on peut hasarder des plaisanteries, qui seraient tout au plus permises à l'entresol.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; ÉMILIE, accourant.

ÉMILIE.

Ah, mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

RAYMOND.

Rien. C'est Monsieur que je veux jeter par la fenêtre.

ÉMILIE.

Il vous demande de l'argent ?

RAYMOND.

Au contraire, il ne veut pas en prendre ; mais il y viendra, ou morbleu !...

ÉDOUARD, à part.

Voilà un homme que je ne pourrai jamais enrichir.

RAYMOND.

Allons, Monsieur, la bourse... ou la vie,

ÉDOUARD.

Puisqu'il le faut, je cède; mais c'est indigne d'abuser ainsi de ma situation, et de ne pas respecter ma douleur. Je vous demanderai la permission de prendre mon chapeau et mon parapluie. Vous savez que c'est cinq cents francs...

RAYMOND.

Quatre cents francs.

ÉDOUARD.

Monsieur, c'est cinq cents francs.

RAYMOND.

Quatre mille francs de mon tableau de genre, et les six cents francs de ma cavatine, cela fait bien quatre mille six cents francs.

ÉDOUARD.

Ah! c'est vrai. (A Émilie.) Mademoiselle, je vous demanderai la permission de vous présenter mes respects. (A Raymond.) Monsieur, je vous demanderai la permission de...

RAYMOND, le poussant vers la porte.

Et moi je vous demanderai la permission de vous mettre à la porte.

SCÈNE X.

ÉMILIE, RAYMOND.

RAYMOND.

Enfin, nous en voilà débarrassés.. Quand j'y pense, qui se serait jamais douté que ce pauvre Édouard avait du goût pour la musique, et des dispositions pour les dettes... J'ai peut-être eu tort de le refuser; c'était un jeune homme à ménager. (A Émilie.) J'en suis sûr, le pauvre garçon ne sait où donner de la tête.

Air de la *Partie carrée*.

De son destin c'est à tort qu'il s'irrite,
Dans son malheur il lui reste un ami:
Ah! quelle idée! emporte-moi bien vite
Ce que j'ai fait ici de Rossini.
Il est sauvé, je l'en reponds, ma chère...
Mes pinceaux, vite, avec mon chevalet.

ÉMILIE.

Et pourquoi donc?

RAYMOND.

Eh parbleu! pour lui faire
De l'HORACE VERNET.

(Il prend sa palette et ses pinceaux, et se met à son chevalet.)

Tiens, en deux temps, une petite esquisse, et voilà les dettes payées. Dieu! quels progrès a faits la peinture!... quatre mille francs des tableaux de genre! pauvre Émilie! deux ou trois petits tableaux par an, et ce sera la dot. Je ne sais pas ce que j'ai... ce monsieur Verhois, avec ses doléances, a glaré mon génie. Dis donc, ma fille, écoute-moi quelque chose pour me remettre en verve.

ÉMILIE.

Moi, mon père, je ne suis pas en voix.

RAYMOND.

Qu'est-ce que cela fait? est-ce que tu crois que je t'écoute? je suis là à travailler. D'ailleurs cela te fera passer le temps d'ici à l'arrivée de M. Roussel, et te disposera merveilleusement à prendre ta leçon de déclamation. Va, va toujours.

ÉMILIE.

A quoi bon? il n'y a pas besoin de savoir chanter pour jouer la tragédie.

RAYMOND.

Au contraire, mademoiselle, c'est ce qui vous trompe... c'est que c'est fort utile... (On frappe.) Hein, qui est-ce qui vient là?

SCÈNE XI.

LES MÊMES; ROUSSEL.

RAYMOND.

C'est vous, mon cher Roussel; vous vous faites bien attendre. Ma fille se meurt d'impatience de prendre sa première leçon.

ROUSSEL.

Pardon, mon cher Raymond; j'ai été retenu par un tyran que je lance ce soir à la Gaîté... un jeune homme rempli de dispositions, d'intelligence... Il n'a reçu de moi que quelques leçons, et il donne déjà fort proprement le coup de poignard.

RAYMOND.

Vous apprenez aussi à jouer le mélodrame?

ROUSSEL.

Sans doute. Vous n'avez donc pas la ma carte: « Roussel, professeur de déclamation en tous genres, enseigne la tragédie, la comédie, le drame, le mélodrame... on trouve chez lui le débit animé, accentué, le hoquet dramatique, la diction vaporeuse et lacrymatoire, propre au théâtre, à la chaire, au barreau et à la tribune... Il donne des leçons chez lui, et »
» va en ville. »

(On sonne.)

RAYMOND.

Eh bien! qui sonne encore?

(Il va regarder par le trou de la serrure.)

Ah, mon Dieu! c'est ce milord dont j'attends la visite... Pardon, mon cher Roussel, je suis à vous dans l'instant.

(Il ouvre.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES; ÉDOUARD, en costume anglais.

RAYMOND.

Ah, milord! combien nous sommes flattés... honorés de vous recevoir!

ÉDOUARD.

Je venais pour voir des tableaux. Je veux acheter des tableaux.

RAYMOND.

Dans l'instant, milord, je soumettrai à votre jugement tous ceux qui sont dans mon atelier; mais prenez la peine de vous asseoir, nos six étages doivent vous avoir fatigué.

ÉDOUARD.

Je venais pour voir des tableaux. Je veux acheter des tableaux.

RAYMOND.

Nous sommes à vos ordres; mais permettez, milord, que je vous présente ma fille... Je la destine au théâtre: elle annonce les plus grandes dispositions; et quant à son physique, je me flatte qu'on n'aura pas encore vu une aussi jolie Iphigénie. Comment la trouvez-vous?

ÉDOUARD.

Je venais pour voir des tableaux. Je veux acheter des tableaux.

RAYMOND.

Quel genre de tableaux milord désire-t-il?

ÉDOUARD.

Quel genre?... Je venais pour voir des tableaux.

RAYMOND.

J'entends bien, milord; mais je voudrais que vous me fîssiez connaître le genre de tableaux que vous désirez.

ÉDOUARD.

Je voudrais des tableaux d'un peintre... *What is the name of the painter I will speak of?*

RAYMOND.

Pardon, milord, je ne comprends pas... Je ne sais pas parler l'anglais.

ÉDOUARD.

Vous n'entendez pas l'anglais? Comment appelez-vous ce que je veux vous demander?

RAYMOND.

Milord... (A part.) Quel original! (haut.) Si vous pouviez seulement me le dire?

ÉDOUARD.

Comment appelez-vous le peintre que je veux dire... un peintre qui fait des tableaux... bouffons... extravagants... des tableaux pour faire rire... oh! oh! je me rappelle... oh! je me rappelle... pouvez-vous me donner un Calote?

RAYMOND.

Une calotte?

ÉDOUARD.

Oui... un Calote, pour me désennuyer... pour me faire rire... En Angleterre, nous faisons le plus grand cas des Calotes... Nous avons aussi notre fameux Hogarth, qui valait bien un Calote.

RAYMOND.

Ah!... vous voulez dire *Calot*... les caricatures de *Calot*!... je n'ai rien d'après ce peintre, et même rien qui soit dans son genre.

ÉDOUARD.

Oh bien! je ne puis rien vous acheter... il me faut des Calotes... je veux des tableaux pour me faire rire. Les médecins de Londres ils m'ont envoyé à Paris pour rire... ils m'ont dit qu'en France je rirais toujours... et je suis bien désappointé, je vous assure... je suis arrivé depuis huit jours dans Paris, et je n'ai pas encore ri une seule fois... j'ai cru que les Français ils riaient toujours... Vous ne riez donc pas toujours? Pourquoi à présent vous ne riez pas?

RAYMOND.

Mais, milord, je n'ai aucun sujet.

ÉDOUARD.

Vous êtes un Français, vous devez toujours rire.

RAYMOND.

Mais vous, milord, vous ne vous amusez donc nulle part?

ÉDOUARD.

Moi, Monsieur, je m'ennuie dans l'Italie, dans tous les pays... je m'ennuie dans tous les endroits... je m'ennuie comme un fou, je m'ennuie toujours... dans ce moment je m'ennuie encore.

ÉMILIE.

Mon père, et ma leçon... M. Roussel ne peut pas attendre plus longtemps.

RAYMOND.

C'est juste... Milord permettra-t-il que ma fille prenne sa leçon de déclamation devant lui?

ÉDOUARD.

Oh! je veux bien... je suis passionné pour le théâtre. (A Roussel.) Monsieur, quelle tragédie allez-vous dire?

ROUSSEL.

Nous prendrons du Racine ou du Corneille.

ÉDOUARD.

Pourquoi ne prenez-vous pas Shakespeare? c'est le meilleur... Quand je lis Corneille ou Racine, je ne comprends que quelques petits mots: mais dans Shakespeare je comprends tout... Shakespeare il est un meilleur auteur que votre Corneille... il est plus naturel...

ROUSSEL.

Oh! plus naturel... c'est ce qu'il vous serait difficile de prouver.

ÉDOUARD.

Je dis, Monsieur... il est plus naturel.

ROUSSEL.

Laissez donc, milord; votre Shakespeare est un barbare.

RAYMOND.

Oh, oh ! Roussel.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce donc que vous venez de dire, Monsieur ? Prenez garde, je vous prie ; faites tant que vous veut l'éloge de vos auteurs ; mais quand... Qu'est-ce donc que vous venez de dire, Monsieur ?

RAYMOND.

Milord, ne vous fâchez pas, je vous prie.

ÉDOUARD.

Je dis, c'est un auteur plus naturel.

RAYMOND.

Oui, vous avez raison.

ÉDOUARD, à Roussel.

Écoutez, Monsieur, ce commencement de la tragédie d'*Henri VIII*, de Shakespeare : *Oh ! good morning, sir... I am very glad to see you... how do you do ?* Avez-vous dans votre Corneille quelque chose d'aussi naturel ?

ROUSSEL.

Peut-être, milord, si vous pouviez nous traduire ce que vous venez de nous dire.

ÉDOUARD.

C'est Buckingham qu'il s'adresse à Norfolk, et qu'il dit : *Oh ! Good morning, sir... I am very glad to see you... how do you do ?* Cela veut dire : « Oh ! bonjour ; je suis très-content de vous » voir, comment vous portez-vous ? » Est-il quelque chose de plus naturel ?

ROUSSEL.

En effet, rien n'est plus naturel. Mais nous direz-vous encore, milord, que Shakespeare est aussi tendre, aussi passionné que Racine ?

ÉDOUARD.

Il est plus tendre que Racine, je crois qu'il est encore plus tendre ; écoutez ce passage de *Richard III*, de Shakespeare :

Would I were dead, if Heaven's good will were so ;
For what is there in life but grief and care ?

Avez-vous quelque chose d'aussi tendre dans votre Racine ?

RAYMOND.

Ripostez donc, mon cher Roussel, ou vous vous avouez vaincu.

ROUSSEL.

Je conteste la supériorité.

ÉDOUARD.

Supériorité, Monsieur ; nous sont supériorité dans tout ; entendez-vous, Monsieur ? L'Anglais il est supériorité dans tout... dans le tragédie, dans le boxe, dans le danse, dans le chevaux, dans la musique.

RAYMOND.

Oh ! la musique ; il me semble, milord, que les Italiens...

ÉDOUARD.

Nous chantons mieux que les Italiens ; écoutez ce petit air.

(Il chante un air anglais.)

Les Italiens ont-ils quelque chose d'aussi harmonieux ?

ROUSSEL.

Milord, je ne dirai rien de votre chant ; mais ce dont je ne conviendrais jamais, c'est que Shakespeare l'emporte sur Corneille et Racine : écoutez seulement l'entrée de Britannicus. (Il remonte le théâtre, et s'apprête à faire une entrée majestueuse.) Vous sentez bien que ce qui ôte de l'illusion et nuit à l'effet, c'est que je n'ai pas une douzaine de Romains pour précéder mon entrée.

(Marche sur laquelle entrent Bemolini, Verbois et les autres créanciers.)

ÉDOUARD.

Eh bien ! de quoi donc vous plaignez-vous ? en voilà des Romains. (Il rentre dans la coulisse où il quitte la perruque d'Anglais.) Non, ce sont des juifs.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, BEMOLINI, VERBOIS, ET HUIT OU DIX CRÉANCIERS.

BEMOLINI.

Depuis une heure, nous attendons chez monsieur Édouard, qui ne vient pas.

VERBOIS.

Et cependant son portier dit qu'il n'est pas sorti.

RAYMOND.

Eh bien ! est-ce que vous voulez encore le saisir ?

BEMOLINI.

Non pas, ma nous sommes honnêtes, et comme il a acquitté toutes nos créances, il faut bien que quelqu'un ait nos reçus.

(Il donne les reçus à Raymond.)

RAYMOND, parcourant les papiers.

Qu'est-ce que cela signifie ? Comment ! M. Édouard aurait payé toutes mes dettes ? M. Édouard se serait permis de payer mes dettes ?

ÉDOUARD, rentrant sous son premier costume.

Pourquoi pas ? vous avez bien voulu payer les siennes.

RAYMOND.

Que vois-je ?

ÉDOUARD, prenant la voix de Verbois.

Un homme qui est désolé d'avoir perdu sa femme. (Prenant l'accent de Bemolini.) Ma, un artiste enzauté d'avoir fait votre connaissance. (Batacouinant l'anglais.) Et un milord qui demande un Calote. (À Roussel.) Et un professeur qui vous de-

mande pardon d'avoir osé entrer en concurrence avec vous.

RAYMOND.

Il se pourrait?... Ces trois rôles... Ah! mon ami, faites-vous comédien, et ma fille est à vous.

ÉDOUARD.

Comédien!... eh! mais je ne demande pas mieux... jusqu'à un certain point! vous savez que j'ai cinquante mille livres de rentes et une maison de campagne charmante. Nous y établirons un théâtre d'amateurs, qui fera pâlir l'astre de la rue Chantereine. (Montrant Émilie.) Mademoiselle nous aidera de ses talents; (Montrant Roussel.) Monsieur, de ses conseils, et vous jouerez tous les rôles d'artistes... le FOUGÈRE de *l'Intrigue épistolaire*.

RAYMOND.

Comment! vous croyez que je pourrais... mais, ma fille, un talent comme celui-là... (A Émilie.) tu me reprocheras un jour de t'avoir sacrifiée.

ÉMILIE.

Non, mon père, je ne vous reprocherai rien.

ÉDOUARD.

Bien plus, vous conduirez l'orchestre, et ce sera vous qui peindrez toutes nos décorations.

RAYMOND.

Vrai!

ÉDOUARD.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

RAYMOND.

Allons donc, puisqu'il le faut; mais qui m'aurait jamais dit que ma fille, qui donnait de si belles espérances, finirait par épouser cinquante mille livres de rente... ce que c'est que de nous!

VAUDEVILLE.

Ain du vaudeville de la *Petite Sœur*.

ROUSSEL.

Braver la fortune et ses coups,
Aux froids calculs fermer son âme; (*bis.*)
Ne se montrer jamais jaloux
De ses rivaux ni de sa femme; (*bis.*)
D'un front tranquille et paternel,
Des bons maris grossir la liste,
Et rendre toujours grâce au ciel,
Voilà le véritable artiste.

RAYMOND.

De nos grands hommes en tous lieux
Produire l'image chérie;
Retracer les faits glorieux
Dont s'honore notre patrie;
Réparant les torts du destin,
A celui qu'un revers attristé
Tendre une secourable main,
Voilà le véritable artiste.

ÉDOUARD.

O vous, qui du théâtre épris,
Briguez l'honneur d'être à la scène,
Interprètes de Melpomène,
Ne pensez pas qu'avec des cris
L'on captive ou bien l'on entraîne;
Soyez, autant qu'il se pourra,
De la nature heureux copiste;
Pour modèle prenez Talma:
Voilà le véritable artiste.

ÉMILIE, au public.

Dans son travail, dans ses talents
Chercher toujours son seul refuge
Se rappeler en tous les temps
Que le public seul est son juge;
Et lorsqu'un désastre nouveau
Vient l'accabler à l'improviste,
Se consoler par un *bravo*,
Voilà le véritable artiste.





MICHEL ET CHRISTINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 3 décembre 1821.

En Société avec M. Dupin.



Personnages.

STANISLAS, soldat.

CHRISTINE, jeune aubergiste.



MICHEL, son cousin.

GULLAUME, garçon d'auberge.

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente un jardin, qui au troisième plan est clos par une haie ; au milieu de la haie, une porte d'entrée ; au-dessus de la porte d'entrée, une enseigne ; à gauche du spectateur, dans l'intérieur du jardin, et sur le deuxième plan, la porte de l'auberge, du même côté, une table en bois et deux chaises ; à droite une table de pierre, un bosquet et un banc de gazon ; dans le fond du théâtre et derrière la haie, une montagne qui domine le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

STANISLAS, GULLAUME.

(Au lever du rideau on entend une marche de régiment. Guillaume sort de l'auberge pour l'écouter, et l'on voit Stanislas descendre de la montagne le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule.)

STANISLAS, parlant à la cantonade.

Rendez-vous à la caserne si vous le voulez ; moi j'ai des connaissances en ville ; je loge chez le bourgeois. (Au garçon d'auberge.) Eh bien ! où sont tes maîtres ? où est l'aubergiste ? est-ce que c'est un blanc-bec comme toi qui est commandant de la place ?

GULLAUME.

Non, Monsieur ; madame est là...

STANISLAS.

C'est bon ! Avance à l'ordre. Un bon déjeuner, deux bouteilles de vin, et dis à ta maîtresse de venir me tenir compagnie ; j'ai à lui parler.

GULLAUME.

Peut-être que madame ne voudra pas recevoir ainsi, sans savoir le nom de monsieur.

STANISLAS.

Stanislas, soldat.

GULLAUME.

Pas davantage...

STANISLAS.

Oui, soldat et Polonais, cela s'illit ; avec ce

nom-là on se présente partout et on entre idem. Marche, conscrit.

SCÈNE II.

STANISLAS, seul.

Je ne vois personne ici ; pas de servante, pas de fille d'auberge. Cette pauvre petite Christine n'y sera plus, je m'en doute bien ; mais la maîtresse de l'auberge pourra me donner quelques renseignements. Ouf, la marche est bonne ; dix lieues dans notre matinée, à travers les montagnes ; mais il ne faut pas nous plaindre. Ceux que nous poursuivions ont été plus vite que nous ; car, excepté quelques petits coups de fusil à l'aventure, il a été impossible de leur dire deux mots ; c'est fini, ils n'aiment plus les conversations ! Assez causé, qu'ils disent. (Défaisait son sac et le mettant sur la table.) Il me semble aussi, pour la première fois de ma vie, que mon bagage me pèse ; il faut que ce soient ces mandits billets de banque, il n'en était jamais entré dans mon havresac.

Au d'Aristippe.

Pour un soldat qui n'en a pas l'usage,
Ça gêne un peu ; mais, cependant,
Malgré ce surcroît de bagage,
Je chemine toujours gaiement.
Desormais sans risquer d'attendre,
Les malheureux à moi pourront s'offrir,



MISSISSIPPI.

PRINTED BY J. W. BARNES, 107 N. 3rd St. N. O.

NO. 107 N. 3rd St. N. O.

Car j'ai du fer pour les défendre
Et de l'or pour les secourir.

Mon pauvre colonel ! je le vois encore, sur le champ de bataille. Tiens, me dit-il, je n'ai pas de parents, pas de famille, je ne veux pas que l'ennemi soit mon héritier ; prends ce portefeuille et pense quelquefois à ton colonel. Morbleu ! ce n'étaient pas de ces chiffons de papier qu'il me fallait ; c'étaient des cartouches ; et depuis ce temps je n'en envoie pas une à l'ennemi que ce ne soit à son intention.

SCÈNE III.

STANISLAS, CHRISTINE.

CHRISTINE, au garçon d'auberge.

Stanislas, dites-vous ? un soldat ? Ah, mon Dieu ! où est-il ?

STANISLAS.

Eh bien ! est-ce enfin la bourgeoise ?

CHRISTINE, l'apercevant et courant à lui.

Le voilà... Ah ! Monsieur, que je suis contente de vous revoir.

STANISLAS.

Et moi, donc ! je n'en puis pas parler ; milzeux, ça vous coupe la respiration.

CHRISTINE.

Quand j'ai appris que votre corps d'armée traversait ce pays, je me suis dit : Nous le reverrons, ou il nous donnera de ses nouvelles... Vous restez quelque temps avec nous ?

STANISLAS.

Deux heures au plus, le temps de se reposer ; et en avant, le sac sur le dos.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Quelque regret qu'on ait, ma belle,
Dès que le tambour nous appelle,
Faut sur-le-champ être sur pied ;
Adieu l'amour et l'amitié.
A chaque instant ébaignant de gîte,
Nous sommes forcés d'aimer plus vite,
Et de régler le sentiment
Sur la marche du régiment.

CHRISTINE.

Votre blessure... vous en êtes-vous ressenti ?

STANISLAS.

Non pas, petite mère, elle a été trop bien soignée, mais je crois que sans vous je quittions le poste ; et quand je pense que pendant un mois entier...

CHRISTINE.

Allons, allons, ne parlons plus de cela ; votre présence en ces lieux nous a sauvés de bien d'autres choses... sans vous cette maison peut-être serait brûlée ; et moi qui en étais la servante, je n'en serais pas aujourd'hui la maîtresse.

STANISLAS.

Comment ! mademoiselle Christine, vous êtes la bourgeoise ?

CHRISTINE.

C'est une histoire que je vous raconterai ; l'auberge, le jardin, et ses dépendances, tout cela est à moi ; et jugez de mon bonheur, c'est chez moi que je vous reçois. Voulez-vous goûter de mon vin... ? (Elle fait signe à Guillaume d'apporter une bouteille.)

STANISLAS.

Où, parbleu ! à condition que pendant ce temps-là vous me raconterez votre histoire. On n'éroute jamais mieux que quand on boit.

CHRISTINE.

Vous savez combien j'étais malheureuse, orpheline, sans fortune, obligée de servir madame Ruders, l'ancienne bourgeoise, qui était si méchante...

STANISLAS.

Et qui vendait de mauvais vin. Je me suis toujours défié de cette femme-là.

CHRISTINE.

Lorsque, environ quatre mois après votre départ, un soldat qui retournait au pays me demanda et me dit : Mademoiselle, j'ai deux mille écus à vous remettre de la part d'un ami qui ne vous demande rien que d'être heureuse... adieu. Il était déjà parti et sans même accepter un verre de vin, et depuis je ne l'avons plus jamais revu...

STANISLAS, vivement.

C'est très-bien ; j'étais sûr que ce hussard-là était un brave homme...

CHRISTINE.

Comment ! n'a hussard ! et d'où savez-vous que c'était là son uniforme ?

STANISLAS.

Eh ! mais, mais morbleu ! c'est vous qui me l'avez dit.

CHRISTINE.

Du tout, et vous en savez plus que moi.

Air : *Ainsi que vous, mademoiselle.*

A qui dois-je un bienfait semblable ?
Vous hésitez... je le sais à présent ;
Oui, vous seul en êtes capable.

STANISLAS.

Qui ? moi ! j'y pense bien vraiment !

CHRISTINE.

Avouez-moi vos nobles artifices,
Ou d' vos bienfaits je ne veux plus.
J' n'ai pas rougi d'accepter vos services ;
Vous rougissez de m' les avoir rendus.

STANISLAS.

Eh bien ! oui, c'est à moi ou plutôt à mon colonel que vous le devez. Son portefeuille qu'il m'a donné en mourant contenait douze mille francs, que j'avais ainsi partagés, six pour vous et six pour mon père ; la moitié à celui qui m'avait donné

la vie, et l'autre à celle qui me l'avait conservée, c'est trop juste, J'avais chargé un de mes camarades de venir vous trouver; et le reste, j'avais été dernièrement le porter moi-même... mais mon père, ancien soldat, vieil invalide...

CHRISTINE.

Eh bien !

STANISLAS.

Il n'en avait plus besoin, il n'est plus au service; c'est là haut qu'il reçoit sa paye... (S'essuyant les yeux.) Mais, tenez; ne parlons plus de cela, car je veux que vous acheviez votre histoire, et moi ma bouteille... Je devine que vous avez acheté cette maison.

CHRISTINE.

Qui était mal tenue, mal gouvernée, et qui, grâce à mes soins et à mon zèle, est devenue la meilleure auberge du canton.

STANISLAS.

Tant mieux, vous méritez d'être heureuse.

CHRISTINE.

Heureuse !

STANISLAS, hésitant.

Oui, morbleu ! et certainement celui que vous daigneriez... Allons, morbleu ! quand je resterai là une heure en position, c'est un retranchement qu'il faut enlever à la baïonnette. Tenez, mademoiselle Christine, depuis un an vous avez été mon chef de file, et vous étiez toujours à côté de moi au feu comme au bivouac. J'ai de l'argent dont je ne sais que faire, un cœur qui ne s'est pas encore donné, un bras qui ne s'est jamais vendu, tout cela est à votre service, et je vous l'offre : voulez-vous de moi ?

CHRISTINE.

Comment ! Monsieur Stanislas, il serait possible ?

STANISLAS.

Voulez-vous m'épouser ? parlez, je n'ai que deux heures à rester ici, et je n'ai pas de temps à perdre.

CHRISTINE.

Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance ; mais ce que vous me proposez est impossible : il faut encore le temps de s'aimer.

STANISLAS.

Eh bien ! est-ce que vous ne m'aimez pas ?

CHRISTINE.

Mais...

STANISLAS.

M'aimez-vous ? oui ou non.

CHRISTINE.

Daignez, de grâce...

STANISLAS.

Je n'aime pas les phrases ; répondez-moi par un seul mot, oui, ou non...

CHRISTINE, timidement.

Eh bien !... non.

STANISLAS.

Comment ! vous ne m'aimez pas, moi votre frère, votre ami, qui irais me jeter pour vous à la bouche d'un canon, et qui vous chéris encore plus que mon pauvre colonel ! et pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? Je vous aime bien, vous qui me traitez plus durement qu'un caporal allemand ne traite une recrue.

CHRISTINE.

Je sais ce que vous avez fait pour moi, je ne l'oublierai jamais ; mais je n'en suis pas digne, et je vais tout vous rendre...

STANISLAS.

Me le rendre ! il ne manquerait plus que cela. Cette fille-là a juré de me faire mourir de chagrin.

CHRISTINE.

Mais au moins écoutez-moi.

STANISLAS.

Je n'écoute rien.

CHRISTINE.

Stanislas...

STANISLAS.

Non.

CHRISTINE.

Mon ami...

STANISLAS, s'arrêtant.

A la bonne heure cela ! parlez.

CHRISTINE.

Si ce que vous me demandez ne dépendait pas de moi ? si, avant de vous connaître, j'en aimais un autre.

STANISLAS.

Un autre ! je n'avais jamais pensé à cela... vous en aimiez un autre ?

CHRISTINE.

Eh bien ! s'il était vrai, qu'est-ce que vous diriez ?

STANISLAS.

Je dirais... je dirais, que celui-là n'a qu'à bien se tenir, parce que si je le rencontre jamais...

CHRISTINE.

Qu'est-ce que vous lui ferez ?

STANISLAS.

Je le tueraï.

CHRISTINE.

Et pourquoi le tueriez-vous ?

STANISLAS.

Parce que ce blanc-bec-là a l'audace de vous aimer.

CHRISTINE.

Et s'il ne m'aimait pas ?

STANISLAS, étonné.

Ah ! c'est différent ; mais je voudrais bien voir qu'il ne vous aimât pas, avec cette taille-là, ces

yeux, cette mine; s'il y avait quelqu'un qui osât ne pas être amoureux de vous...

CHRISTINE.

Vous lui cherchiez querelle, n'est-ce pas?

STANISLAS.

C'est-à-dire non. Mais comment se fait-il?

CHRISTINE.

Rien n'est plus simple.

Air : *De cet amour vif et soudain* (de CAROLINE).

Voilà trois ans qu'un beau matin
J'quittai le lieu de ma naissance;
Là, j'avais un jeune cousin
Qui fut l'ami de mon enfance.
A ses serments mon cœur croyait;
On croit toujours ce qu'on desire.
Sans m'aimer il me le disait,
Et je l'aimais sans le lui dire.

STANISLAS.

Ah! vous ne lui avez pas dit?

CHRISTINE.

Jamais; j'étais trop pauvre et lui aussi pour songer à nous marier; mais dès que, grâce à vous, j'ai eu une petite fortune, je lui ai écrit de venir la partager, et d'arriver tout de suite, tout de suite pour m'épouser.

STANISLAS.

Eh bien!...

CHRISTINE.

Il n'est pas encore venu, et cependant il a reçu ma lettre, j'en suis bien sûre. C'est alors que j'ai acheté cette auberge.

Air du vau-deville de *la Somnambule*.

En ces lieux je m'suis établie;
En n' comptant plus sur mon cousin,
Loin de lui je passe ma vie
Dans la solitude et l'chagrin.

STANISLAS.

Puisque sa tendresse est trompeuse,
Puisque vos vœux sont superflus,
Qu'attendez-vous pour être heureuse?

CHRISTINE.

J'attends que je ne l'aime plus;
J'attends, hélas! que je ne l'aime plus.

STANISLAS.

Christine, vous êtes une brave fille; vous n'avez pas voulu me tromper. Ça vous tient donc encore là? (Montrant le cœur.) Ça ne s'en va pas?

CHRISTINE.

Non.

STANISLAS.

Eh bien, c'est bon; je repasserai plus tard. Promettez-moi seulement que, si vous pouvez l'oublier, ce sera moi...

CHRISTINE, vivement.

Oh! je vous le jure.

STANISLAS.

C'est bon, vous serez madame Stanislas.

(On entend en dehors des cris de buveurs.)

Hola! hé! quelqu'un.

CHRISTINE.

Air : *Partons, suivons les pas du héros qui nous guide*
(de FERNAND GÓRTEZ).

ENSEMBLE.

Quel tapage effrayant!
On demande l'hôtesse.
Je vous quitte un instant,
Car là-bas on m'attend.

STANISLAS.

Oui, partez promptement.
On demande l'hôtesse;
Mais songez seulement
Qu'un ami vous attend.

CHRISTINE.

Vous êtes ici chez vous;
Pardonnez si je vous laisse.

STANISLAS.

Mon vœu le plus doux
Serait d'être chez nous.

ENSEMBLE.

Quel tapage, etc.

(Christine sort.)

SCÈNE IV.

STANISLAS, MICHEL; il porte un paquet au bout d'un bâton.

MICHEL.

Je vous demande pardon d'entrer ainsi sans façon. Pourriez-vous, Monsieur le soldat, m'enseigner le chemin pour aller à la ville voisine?

STANISLAS.

Tiens, ce jeune cadet qui ne sait pas où est la grande route! Eh! mais nous sommes en pays de connaissance; c'est monsieur Michel que nous avons vu, il y a un mois, à la ferme des Bois, à trente lieues d'ici. Vous ne me remettez pas? (Lui tendant la main.)

MICHEL, lui serrant la main de mauvaise grâce.

Si fait, si fait; j'y suis maintenant. Vous étiez du régiment qui a repoussé l'ennemi le jour où on s'est battu près de notre ferme; c'est que nous y étions tous.

Air de *Marianne*.

L'affaire était joliment rude.

STANISLAS.

J'crois même qu'aviez un peu peur.

MICHEL.

Dam', quand on n'a pas l'habitude,
Et qu'on se bat en amateur!

Quoiqu' paysan

On est vaillant,

Surtout quand on n' peut pas faire autrement.

La fourche en main,

Bravant l' destin,

Nous étions là vingt héros

En sabots.

Pour ma part d'estoc et de taille,

J' frappais si bien qu'après l' combat,

L' général me nomma soldat

Sur le champ de bataille.

Mais ma nomination n'a pas eu de suite.

STANISLAS.

Cependant vous n'êtes plus garçon de ferme ?

MICHEL.

Non, Monsieur le soldat, je ne suis plus paysan, je suis bourgeois ; j'ai obtenu par des protections... c'est Pierre Durand, un fiscal de chez nous, qui m'a fait avoir un emploi civil : je suis dans l'octroi. Quand je dis civil, c'est presque militaire, parce que je serai commis à cheval dès que j'en aurai un : on se fournit de tout.

STANISLAS.

Et vous n'en avez pas encore ?

MICHEL.

Moins que jamais.

STANISLAS.

Comment ! moins que jamais.

MICHEL.

Je vais vous conter ça. C'est que cette nuit je suis tombé dans un parti de hussards qui m'ont tout pris, et depuis ce moment-là je cours encore.

STANISLAS.

De sorte que vous n'avez pas encore eu le temps de penser à déjeuner.

MICHEL.

Si fait, j'y ai pensé ; mais, vu les obstacles, (montrant son gousset.) je n'osais pas entrer dans cette belle auberge.

STANISLAS.

Comment ! c'est pour cette raison. Touchez là, et ne craignez rien ; c'est moi qui paye : nous déjeunerons ensemble. Holà ! quelqu'un.

MICHEL.

Quoi ! Monsieur le soldat, vous êtes assez bon... c'est vous qui payez ?

STANISLAS.

Cela vous étonne ?

MICHEL.

Non du tout ; ça m'étonnerait bien plus si c'était moi ; mais je ne voudrais cependant pas vous coûter de l'argent.

STANISLAS.

Je vous dis de ne rien craindre ; je suis chez moi. Holà ! les garçons ! mais ils sont occupés, et j'aurai plus tôt fait d'aller moi-même... Reposez-vous là ; vous en avez besoin : je reviens dans un instant. Adieu, mon brave.

MICHEL.

Adieu, Monsieur le soldat.

SCÈNE V.

MICHEL, seul sur le banc de gazou.

Je n'étais pas d'abord enchanté de la rencontre, parce que je me rappelais très-bien ce Polonais-là ; il est brutal comme un sapeur, et il

vous donne un coup de sabre comme je donnerais un coup d'épéon à mon cheval... si je l'avais... Mais il est bon enfant ; il paye à déjeuner, et cela arrive bien, car je tombe de besoin et de fatigue. Aussi je lui rendrai cela, quand j'aurai fait fortune ; car je le sens là, je ferai mon chemin, je parviendrai. Pierre Durand avait raison : c'est une duperie de se marier, parce qu'alors c'est fini, il n'y a plus moyen d'arriver : on végète, c'est le mot. (Comme çaot à s'endormir.)

Ain : Dans un délire extrême.

Pour moi que rien n'enchaîne,
Ma fortune est certaine ;
D'où vient qu'à mes projets
Se mêlent des regrets ?
Je ne sais quel trouble extrême
M'agite malgré moi-même,
Hélas ! malgré moi-même...

(Il s'endort tout à fait.)

(L'orchestre achève l'air, on revient toujours à ses premiers amours. et continue en sourdine pendant toute la scène suivante.)

SCÈNE VI.

MICHEL endormi, CHRISTINE avec des assiettes, une nappe, etc., ce qu'il faut pour mettre le couvert, GUILLAUME.

CHRISTINE.

Oui, nous allons vous mettre là le couvert. (Aux domestiques.) Et toi, Guillaume, dépêche-toi ; soigne le déjeuner, et veille à ce que M. Stanislas et son ami soient bien servis.

MICHEL, révant.

Christine ! Christine !

CHRISTINE, se retournant.

Qui m'a nommé ? Grand Dieu ! qu'ai-je vu ? c'est lui ! (Faisant un pas vers lui.) Michel !...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; STANISLAS avec un panier de vin.

STANISLAS.

Me voilà ; j'arrive de la cave. Tableau ! quel front de bataille ! un coup d'œil menaçant ; mais ce n'est pas encore cela qui me ferait reculer ; et j'ai déjà commencé à éclaircir les rangs. (Posant à terre le panier.) Que je vous aide à mettre le couvert. Eh bien ! qu'avez-vous donc, petite mère ? Votre main tremble en prenant cette assiette.

CHRISTINE.

Moi ! du tout.

STANISLAS.

Si fait morbleu ! quoique je ne m'y connaisse pas, je vois bien que vous êtes émue, agitée ; c'est ce que je vous ai dit tout à l'heure, n'est-ce pas ? Eh bien ! tant mieux, c'est bon signe. Ah

ça ! vous allez vous mettre là , et nous tenir compagnie.

CHRISTINE.

Non, non, l'on a besoin de moi là-dedans ; mais Guillaume restera là , et moi aussi de temps en temps je viendrai pour vous servir et voir si vous ne manquez de rien.

STANISLAS.

A la bonne heure. (Frappant sur l'épaule de Michel qui est endormi.) En route , camarade.

(Christine se retire dans le fond ; elle disparaît de temps en temps, mais écoute toujours pendant tout le temps de la scène suivante.)

MICHEL, s'éveillant en sursaut.

Hein ! qu'est-ce que c'est ? encore des husards !

STANISLAS.

Eh non, c'est le déjeuner.

MICHEL.

Ah ! quel dommage !

STANISLAS.

Comment ! quel dommage ?

MICHEL.

Au moment où vous m'avez réveillé, j'étais premier commis dans les droits réunis : de la fenêtre de mon hôtel je me voyais passer en carrosse , et j'allais dîner en ville.

STANISLAS, se mettant à table.

Des hôtels, des dîners en ville ! je vous donne dans la fumée.

MICHEL.

Et vous ?...

STANISLAS.

Je ne connais que celle du canon ; je tiens au solide. Asseyons-nous. (Stanislas est à gauche des spectateurs ; Michel est en face de lui, et tourne le dos à Christine.) Je gage qu'avec vos idées et votre tournure, un joli garçon comme vous doit trouver à la ville quelque bon parti !

MICHEL.

Oh ! je crois bien qu'on n'en manquerait pas ; mais, dans ma situation, je ne peux pas trop me marier, voyez-vous.

CHRISTINE, à part.

Que veut-il dire ?

MICHEL.

Parce que je ne suis pas mon maître tout à fait. Il y avait quelqu'un au pays que j'avais promis d'épouser.

STANISLAS.

Eh bien ! qui vous empêche ?

(Christine se rapproche et écoute avec attention.)

MICHEL, mangeant.

Oh ! ce sont des raisons de famille.

STANISLAS.

C'est différent ; ça ne me regarde pas. (Buvant.) A votre santé.

MICHEL.

Je ne demanderais pas mieux, parce que, quoiqu'il y ait longtemps que je ne l'aie vue... elle était si douce, si gentille ! je l'aimais tant ! Mais au moment où je vais me décider, je pense au chemin que je peux faire, moi, un monsieur, un homme en place : ces idées-là, cela chasse les autres, et ça empêche...

STANISLAS.

J'entends, ça empêche d'être honnête homme.

MICHEL.

Qu'est-ce que vous dites donc là, Monsieur le soldat ?

STANISLAS.

La vérité, morbleu ! Quand on a promis à une femme ou à son colonel, c'est tout comme...

AIR : *Le choix que fait tout le village* (des DEUX EDMOND).

Je vois bien que cet hyménée
N'a plus l'air de vous convenir,
Mais d'la parol' qu'on a donnée
Rien ne saurait nous affranchir.
Que la fortune ou non nous soit rebelle,
Tout peut changer, hormis nos sentiments ;
Et l'on n'a pas le choix d'être infidèle.
Lorsque l'honneur a reçu nos serments.

CHRISTINE, à part.

Brave garçon !

MICHEL.

Mais cependant, Monsieur le soldat, si, en l'épousant, je ne devais pas la rendre heureuse ?

STANISLAS.

C'est autre chose ; alors on ne la trompe pas plus longtemps, et on lui écrit la vérité : « Mam-zelle, je mets la main à la plume pour vous » avouer que je ne vous aime plus ; par ainsi, » vous n'avez que faire de m'attendre ; et vous » pouvez de votre côté en épouser un autre, si » cela vous convient. *Signé Michel.* » Voilà comme on agit, quand on a de l'usage et des sentiments.

MICHEL.

Oui, sans doute, excepté que je n'écrirai jamais cela.

STANISLAS.

Comment ! milzeux !

MICHEL.

Je l'écrirai, Monsieur le soldat ; mais je dis seulement que je le tournerai autrement.

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

J' lui dirai bien je n' vous aim' pas,
Puisque cet avis est le vôtre ;
Mais je n' pourrai jamais, hélas !
Lui dire d'en aimer un autre.
Oui, plus j'y pense, je le voi,
C'est un trésor que j'abandonne.
J' veux bien qu'il ne soit plus à moi,
Mais j' voudrais qu'il n' fut à personne.

STANISLAS.

Parce que ?...

MICHEL.

Parce que ça me ferait un chagrin...

STANISLAS.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MICHEL.

Eh bien ! non, Monsieur le soldat, non, cela ne m'en fera pas. Dès que vous me le demandez, vous sentez bien qu'après le déjeuner que vous venez de me donner, tout ce qui peut vous être agréable... (A part.) Quel diable d'homme !

STANISLAS.

Holà ! quelqu'un ! (Christine se retire à l'écart et fait signe à Guillaume d'avancer.) De l'encre et du papier.

GUILLAUME.

Il y a tout ce qu'il faut dans la chambre à côté ; c'est là que madame écrit ses mémoires.

STANISLAS.

Eh bien ! mon jeune camarade, vite à la besogne, et nous prendrons par là-dessus une goutte d'eau-de-vie : il n'y a rien qui fasse bien à l'estomac comme d'avoir sur la conscience une bonne action et un petit verre.

MICHEL, un peu ému.

Oui, la bonne action, le petit verre... vous verrez que je suis digne de trinquer avec vous.

STANISLAS.

A la bonne heure !

[Michel entre dans le cabinet à droite, et Christine, qui s'est tenue à l'écart, redescend le théâtre et se trouve en scène.]

SCÈNE VIII.

STANISLAS, CHRISTINE, se cachant les yeux avec son mouchoir.

STANISLAS, toujours à table.

C'te jeunesse, on a de la peine à la mettre au pas. (Se retournant et apercevant Christine qui pleure.) Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

CHRISTINE.

Non, non, ce n'est rien. (A part.) Malgré soi... on n'est pas maîtresse de ça ; mais j'aurai de la fermeté, du courage. (Haut en essuyant ses yeux.) Stanislas, m'aimez-vous ?

STANISLAS.

Si je vous aime, morbleu ! plus que jamais.

CHRISTINE.

Eh bien ! moi, je ne sais pas ce que j'éprouve ; mais la colère, le dépit... je serais si heureuse de l'humilier, de me venger ! Je crois presque que je vous aime.

STANISLAS.

Comment ! il serait possible !

Air : *Du partage de la richesse.*

Mon bonheur a d'quoi me confondre ;
J'vous disais bien que ça viendrait.

CHRISTINE.

Pour tant j'n'en voudrais pas répondre.

STANISLAS.

C'est égal, le plus fort est fait.
Il serait vrai... j'ai su vous plaire.

CHRISTINE, à part.

P'l-être en mourrai-je de douleur ;
Mais je me sens trop en colère
Pour ne pas faire son bonheur.

[Haut.] Enfin, tantôt vous m'avez offert votre main.

STANISLAS, vivement.

Vous l'acceptez ?

CHRISTINE.

Pas maintenant, puisque vous repartez ; mais je ne serai jamais à d'autre qu'à vous sans votre consentement, sans votre permission, je vous le promets, et dans un mois, ou à votre retour, je vous m'épouserai.

STANISLAS.

Vous le jurez ?

CHRISTINE.

Oui, je le jure, à une seule condition.

STANISLAS.

Allons, toujours des conditions ! Enfin, voyons, celle-là quelle est-elle ?

CHRISTINE.

C'est que dès à présent vous prendrez le titre de mon mari.

STANISLAS, étouffé.

Comment !

CHRISTINE.

Oui, vous ne m'appellerez pas autrement que votre femme.

STANISLAS.

Et pourquoi ?

CHRISTINE.

Je ne sais ; mais enfin vous êtes le maître de refuser. Cette condition-là vous paraît-elle trop rigoureuse ?

STANISLAS.

Air de *la Sentinelle.*

Vous l'exigez, je serai votre époux ;
Mais d'vo' demande aujourd'hui je m'étonne :
Quand je voudrais donner mes jours pour vous,
C'est mon nom seul qu'il faut que je vous donne.
Il est à vous ; et s'il ne brûle pas,
Il est du moins sans tache et sans outrage :
C'est un avantage ici-bas
Que bien des gens ne pourraient pas
Vous apporter en mariage.

CHRISTINE.

Ah ! le voilà.

SCÈNE IX.

CHRISTINE, STANISLAS, MICHEL.

MICHEL, sortant de la porte à droite. Il tient une lettre à la main, et la présente à Stanislas.

TIBO.

AIR : *Fragment du quatuor du Calife de Bagdad.*
Tenez, mon brave homme ; je l'espère,
De moi vous serez satisfait ;

Car vous ne vous attendez guère
Au contenu de ce billet.

[Apercevant Christine.]

Ah! grands dieux! ô surprise extrême!

CHRISTINE, feignant l'étonnement.
C'est lui...

MICHEL.

C'est Christine elle-même!

STANISLAS, à Christine.

Qu'est-ce donc?

CHRISTINE.

Un de mes parents

Que j' n'ai pas vu depuis longtemps.

ENSEMBLE.

MICHEL, mettant la lettre dans sa poche et regardant

Christine.

Plus que jamais elle est jolie :
Combien je la trouve embellie!
Oui, de surprise et de bonheur
Ah! je sens là battre mon cœur.

STANISLAS.

Est-il un sort plus digne d'envie?
Epoux d'une femme jolie,
Oui, d'espérance et de bonheur
Je sens déjà battre mon cœur.

CHRISTINE.

Oui, c'en est fait, puisqu'il m'oublie,
Je veux punir sa perfidie :
Mais de dépit et de douleur,
Ah! je sens là battre mon cœur.

CHRISTINE, à Michel.

Ah! combien de te voir ici
Nous sommes charmés au fond de l'âme!

[À Stanislas avec intention.]

N'est-il pas vrai, mon bon ami?

MICHEL, étonné.

Son ami!

STANISLAS.

Je pense comme toi... ma femme,

MICHEL, interdit.

Sa femme... comment?

STANISLAS, la montrant.

Eh! oui,

C'est ma femme!

CHRISTINE, de même.

C'est mon mari.

ENSEMBLE.

MICHEL.

Quel trouble affreux règne en mon âme!
Comment! Christin' serait sa femme!
Ah! de surprise et de douleur
Je sens, hélas! battre mon cœur.

CHRISTINE.

Oui, d'un autre il me croit la femme.
Je vois le trouble de son âme!
Et sa surprise et sa douleur
Font malgré moi battre mon cœur.

STANISLAS.

Quel trouble heureux règne en mon âme!
Bientôt elle sera ma femme.
Oui d'espérance et de bonheur
Je sens déjà battre mon cœur.

CHRISTINE.

Eh bien! Michel, qu'as-tu donc? Tu ne nous

fais pas compliment? et après trois ans d'absence,
est-ce que tu n'as rien à nous dire? Donne-moi
des nouvelles du pays; parle-moi de toi, de tes
affaires, de tes amours; comment cela va-t-il?

MICHEL.

Cela va bien, Mademoiselle.

STANISLAS.

Qu'est-ce qu'il dit donc, Mademoiselle?

MICHEL.

C'est-à-dire Madame. Dieu! ce mot-là fait mal.

CHRISTINE, à Michel qui s'appuie contre la table.

Eh bien! Michel, qu'as-tu donc?

MICHEL.

Rien; mais je ne me sens pas à mon aise.

CHRISTINE.

Il a peut-être besoin de prendre quelque chose?

STANISLAS.

Non pas; il vient de déjeuner, et solidement :
aussi il va faire ses adieux à sa cousine, et se re-
mettre gaiement en route comme un joli garçon.

CHRISTINE.

Est-ce qu'il ne reste pas quelque temps avec
nous?

STANISLAS.

Il a des affaires à la ville voisine, un emploi
qui l'attend.

MICHEL.

Aussi je crois que je ferai bien de m'en aller ;
j'aurais voulu seulement vous parler de quelques
affaires de famille.

STANISLAS, s'asseyant.

Eh bien! mon garçon, ne vous gênez pas :
nous écoutons.

MICHEL, embarrassé.

Oui, mais c'est que...

CHRISTINE, de même.

Peut-être ne voudrait-il confier cela qu'à moi
seule?

STANISLAS, bas.

C'est que j'aimerais mieux rester avec vous.

CHRISTINE, de même.

Oui, mais je veux que mon mari soit complai-
sant.

STANISLAS.

C'est différent; il faut donc qu'un mari?...
Oui.

CHRISTINE.

Oui.

STANISLAS.

Allons, puisque je suis dans ce régiment-là, et
qu'il paraît que c'est la consigne, je m'en vas.
(Revenant.) Je m'en vais sans crainte, parce que
vous m'avez donné voire parole : vous serez à
moi, ou vous ne serez à aucun autre sans ma per-
mission; ainsi je suis tranquille, parce que quand
je la donnerai il fera chaud. Adieu, ma femme,
je vais revenir tout de suite.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CHRISTINE, MICHEL.

CHRISTINE, après un moment de silence.

Nous voilà seuls. Eh bien ! Michel, qu'avais-tu à me dire ? qu'avais-tu à me demander ? Pouvons-nous t'être utiles à quelque chose, mon mari et moi ?

MICHEL.

Je ne veux rien de vous, ni de votre mari.

CHRISTINE.

Et ces affaires de famille dont tu voulais me parler ?

MICHEL.

Je n'en ai pas ; je voulais seulement vous faire compliment sur votre constance, et je n'osais pas quand il était là.

CHRISTINE.

Comment ! ma constance ! Fallait-il rester fille toute ma vie, parce qu'il plaisait à monsieur de ne pas me répondre ?

MICHEL.

Est-ce que je pouvais supposer que vous étiez si pressée ? et il fallait en effet l'être joliment pour prendre un mari comme celui-là.

CHRISTINE, vivement.

Et qu'est-ce qu'il a donc de si mal ?

MICHEL.

Il n'y a pas besoin de parler si haut ; mais on sait ce que c'est qu'un soldat : celui-là surtout qui est brutal, qui est jaloux, et qui n'a pas le moindre usage.

CHRISTINE.

Quand il serait vrai, je suis sûre au moins qu'il m'aime, lui ; et il a raison, car je le lui rends bien.

MICHEL.

Ah ! vous le lui rendez !

CHRISTINE.

Oui, Monsieur, je l'aime, je l'adore, je ne suis contente que quand je le vois.

MICHEL.

Ah ! mon Dieu, je ne vous retiens pas ; je ne vous empêche pas d'être avec lui ; si vous croyez que je sois jaloux ! Je l'aurais peut-être été d'un amant aimable et galant ; mais d'un mari comme celui-là, c'est ce que je pouvais trouver de mieux. Un homme qui boit, qui fume, qui à chaque instant se met en colère, qui, j'en suis sûr, vous rendra malheureuse ; oh bien ! c'est tout ce que je désire, c'est tout ce que je demande, au moins je serai vengé.

CHRISTINE.

Comment ! monsieur Michel, vous serez vengé, et de qui ? Quel mal vous ai-je fait ? Est-ce ma faute si vous m'avez refusée ? a qui ai-je pensé des mon

enfance ? à vous. Dès que j'ai eu un peu de fortune, à qui ai-je offert mon cœur et ma main ? à vous. Je me disais : Nous ne serons pas encore bien riches ; mais avec de l'ordre, du travail, nous pourrons le devenir. Et Michel qui a toujours été un peu ambitieux sera flatté de se trouver à la tête de la première auberge du canton, et sentira, quelque place qu'on lui offre, qu'il vaut mieux commander chez soi que d'obéir chez les autres. Et si par notre activité, si par nos économies notre maison finit par prospérer, quel bonheur de ne devoir sa fortune qu'à soi-même, et quel bon ménage nous ferons ! La journée sera consacrée au travail ; mais le soir nous verrons entourés de notre famille, de nos amis qui viendront s'asseoir à notre table. Le dimanche, toute la jeunesse du pays viendra danser dans notre jardin. Aimés de nos voisins, estimés des voyageurs, chéris de nos enfants, tel est le sort qui nous attend. Voilà ce que je me disais, Monsieur ; voilà les plans de bonheur que je formais pour vous, et dont vous voulez aujourd'hui vous venger.

MICHEL.

Dieux ! que je suis malheureux ! et quel ménage j'aurais eu ! vous ne pouviez peut-être pas attendre ? C'est affreux, et je vous en veux plus que jamais de m'avoir privé d'un trésor comme celui-là.

CHRISTINE.

N'y avez-vous pas vous-même renoncé ? et tout à l'heure encore ne m'avez-vous pas écrit de vous oublier ? Et cette lettre...

MICHEL.

Cette lettre ! qu'est-ce que ça prouve ? Allez, si vous saviez, si vous pouviez deviner mon secret !...

CHRISTINE.

Que dites-vous, un secret ? vous en auriez un ?

MICHEL.

Oui, mais je ne peux plus vous le dire, vous voilà mariée.

CHRISTINE.

N'importe, je veux le savoir.

MICHEL.

Ca ne se peut plus, vous dis-je. Vous aimez votre mari, vous l'adorez, rien ne manque à votre félicité.

CHRISTINE.

Rien n'y manque ! vous ai-je dit cela ?

MICHEL.

Comment ! il serait possible ! vous ne seriez pas heureuse, vous, Christine ? Il ne manquait plus que ce chagrin-là. (A VOIX BASSE.) Je suis sûr qu'il est colère, qu'il est brutal : il vous hat peut-être. Dieux ! si j'osais lui chercher querelle !... Vous

ne pouviez peut-être pas attendre, moi qui me serais laissé mener par vous !

CHRISTINE.

Air de *Céline*.

Eh bien ! si votre ancienne amie
Conserve encor quelque pouvoir,
Confiez-lui, je vous en prie,
Ce secret que je veux savoir.

MICHEL.

Puisque votre cœur le desire,
(Lui donnant la lettre.)

Mes secrets... les voilà, mais je vois
Qu'à présent il faut vous les dire.
(La regardant avec expression.)

Vous les devinez autrefois.

CHRISTINE.

Que dites-vous ?

MICHEL.

Oni, dès que vous l'aurez lue... Je vous quitte,
je pars, et j'irai au bout du monde, s'il le faut...

CHRISTINE, lisant.

« Mademoiselle, je suis ambitieux, mais hon-
nête ; un brave homme avec qui je viens d'avoir
une conversation m'a prouvé que si je ne vous
aimais plus, il fallait vous le déclarer ; je prends
donc la plume pour vous dire que... » (S'arrêtant.)
Eh bien ! c'est effacé.

MICHEL.

Allez toujours.

CHRISTINE.

« Pour vous dire... que... je t'aime toujours ;
car je n'ai jamais pu écrire l'autre mot, et je
sens maintenant qu'il m'est aussi impossible de
le penser que de l'écrire. » (S'arrêtant.) Com-
ment ! il serait vrai ?

MICHEL, pleurant.

Allez toujours.

CHRISTINE.

« Oni, ma petite Christine, c'est Pierre Durand
et ses mauvais conseils qui m'ont égaré ; mais je
n'ai jamais cessé de t'aimer, et je t'aime plus
que jamais, et je t'épouserai aussi vite que tu le
voudras. Ton cousin et futur mari, Michel. »

MICHEL, prenant son chapeau.

Adieu ! adieu ! je m'en vas.

CHRISTINE.

Michel, encore un instant.

MICHEL.

Quoi ! vous me retenez après ce que vous venez de lire ! Vous voyez bien, madame Stanislas, que je vous aime toujours.

CHRISTINE.

Eh bien ! qu'est-ce que ça fait ?

MICHEL.

Et votre mari qui est jaloux ! S'il savait seulement...

CHRISTINE.

Qu'importe ?

MICHEL.

Comment ! qu'importe ! eh bien ! par exemple, c'est pour le coup qu'il vous battra. Vous battre, vous, Christine ! (La regardant avec douleur.) Vous ne pouviez peut-être pas attendre ? (Vivement, prenant son chapeau et son bâton.) Adieu ! Christine... adieu ! ma cousine.

(Il sort par la gauche et rentre dans l'intérieur de l'auberge.)

SCÈNE XI.

CHRISTINE, seule.

Eh bien ! il part, il s'en va... Si je lui disais... Et Stanislas à qui j'ai promis. Ah, mon Dieu ! le voilà.

(Elle entre dans le bosquet à droite.)

SCÈNE XII.

STANISLAS, MICHEL.

STANISLAS.

Eh ! où diable allez-vous par là, mon camarade ?

MICHEL.

Vous le voyez bien, je m'en vas.

STANISLAS.

Où avez-vous donc les yeux ? vous ne connaissez donc plus votre chemin ? (Lui montrant la porte du fond.) C'est par là que vous êtes entré.

MICHEL.

C'est que j'avais la vue un peu troublée. (Regardant autour de lui.) Elle n'est plus là ; je ne la verrai plus.

STANISLAS.

Ah çà ! mon garçon, vous avez dit adieu à votre cousine, vous l'avez embrassée ?

MICHEL, vivement.

Non, non ; ça, je l'ai oublié...

STANISLAS.

Eh bien ! c'est égal, je l'embrasserai pour vous. Voilà votre chemin, la route est belle ; bon voyage, et adieu, mon cousin.

MICHEL.

Oui, adieu, mon cousin. (A part.) Dieux ! que c'est dur à prononcer ; et dire que je les laisse là ensemble !

STANISLAS, se retournant.

Eh bien ! vous n'êtes pas encore parti ?

MICHEL.

Si fait, si fait ; c'est que je me rappelle ce petit verre... que vous m'avez promis.

STANISLAS.

Diable ! quelle mémoire vous avez ! Eh bien ! VOYONS : (Prenant la bouteille qui est restée sur la table et versant deux petits verres.) Dépêchons et trinquons.

(Voyant Michel qui veut prendre une chaise.) Oh ! ce n'est pas la peine de vous asseoir ; cela se prend debout : cela descend plus vite. (Il avale son verre d'un trait, et regarde Michel qui est très-longtemps à prendre le sien.) Eh bien ! ça passe-t-il ?

MICHEL.

Dieux ! que c'est fort !

STANISLAS, buvant encore.

Ab çà ! est-il en retard ! Je vois que ça n'entend rien à la charge en douze temps. Maintenant que vous avez bu le coup de l'étrier, en route, camarade.

MICHEL.

Oui, certainement, je ne demande pas mieux ; mais c'est qu'avant de partir j'avais quelque chose à vous demander.

STANISLAS, à part en secouant la tête.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Voilà un gaillard qui a bien de la peine à s'en aller. (Haut.) Eh bien ! voyons, je t'écoute.

MICHEL.

C'est que, voyez-vous, j'avais pensé...

STANISLAS.

Est-ce que tu vas être aussi longtemps à parler qu'à prendre des petits verres ? Je t'ai dit, pas accéléré... marche.

MICHEL, parlant très-vite.

Eh bien ! je dis que si vous voulez me donner chez vous une place de garçon d'auberge, vous serez content de mon zèle ; je ne demande rien que la nourriture, le logement, et pas de gages.

STANISLAS.

Ah ! tu veux entrer chez nous comme garçon d'auberge... Eh bien ! nous verrons, nous te prendrons à l'essai ; et quoique tu ne demande pas de gages, je t'en donnerai ; c'est moi qui t'en promets.

MICHEL, un peu effrayé.

Je vous remercie, monsieur Stanislas, c'est que vous me dites cela d'une manière... Il ne faut pas que cela vous gêne d'abord ; si cela ne vous plaît pas...

STANISLAS.

Si fait, si fait ; mais il faut que je sache d'abord si cela conviendra à ma femme.

MICHEL, vivement.

Oh ! oui, si ce n'est que cela, vous pouvez être sûr qu'elle ne s'y opposera pas.

STANISLAS.

Et comment le sais-tu ?

MICHEL.

C'est que c'est elle... qui tout à l'heure m'engageait à rester.

STANISLAS.

Ah ! elle t'a engagé... (A part.) Christine voudrait se jouer de moi, me tromper ! Milieux ! je

ne peux pas le croire, et quant à lui... (Haut.) Écoute ici, je vais chercher ma femme et m'entendre avec elle ; je crois que c'est nécessaire. En attendant, tu resteras chez nous à une condition : c'est que tu n'adresseras jamais la parole à Christine, entends-tu ?

MICHEL.

Oui, j'entends.

STANISLAS.

Ei si tu voyais quelques blanc-becs tourner autour d'elle, et vouloir lui en conter, tu m'en avertirais, et leur affaire ne serait pas longue : ils auraient bientôt fait connaissance avec la lame de mon sabre. Je ne te dis que cela : adieu.

SCÈNE XIII.

MICHEL, seul, puis CHRISTINE.

MICHEL.

Il ne me dit que ça ; c'est bien assez.

CHRISTINE, sortant du bosquet.

Il n'y est plus...

MICHEL, l'apercevant.

C'est Christine, et ne pas oser lui parler !

(Prenant un tablier qu'il met autour de lui.)

CHRISTINE.

Comment ! il est vrai, te voilà de la maison ? (Michel fait signe que oui.) Tu as donc renoncé à ta place, à tes idées d'ambition ? (Michel fait signe que oui.) Et tu resteras ici... toujours ?

MICHEL.

Il n'est pas là... il n'écoute pas...

AIR : *Qui n'aime pas Jeannette* (de JEANNE D'ARC.)

Oui, je l'atteste,
Je renonce aux grandeurs ;
Ici je reste :
Pourrais-je vivre ailleurs ?

CHRISTINE.

Quel destin est le nôtre !
Et quel tourment pour toi
De me voir près d'un autre !

MICHEL.

Du moins je te voi.

DEUXIÈME COUPLETT.

J' s'rai par mon zèle
L' premier de tes valets ;
De plus fidele
Tu n'en auras jamais.

(Montrant le fond.)

Et quand sa main terrible
Se lèvera sur toi,
J' t'attrai s'il est possible,
Qu' ça tombe sur moi.

CHRISTINE.

Pauvre Michel !

MICHEL.

En revanche, je ne te demande qu'une chose, une seule chose.

CHRISTINE.

Quelle est-elle ?

MICHEL.

C'est que tu me permettras de t'aimer.

CHRISTINE.

Te l'ai-je défendu ?

MICHEL.

Non, c'est vrai, et tu as bien fait; parce que quand ce grand diable lui-même voudrait m'en empêcher, il n'y aurait pas moyen. Et toi m'aimeras-tu aussi ?

CHRISTINE.

Non pas, Michel; cela est impossible, je ne suis plus à moi, je me suis engagée.

MICHEL, timidement.

Ah! ça ne se peut donc pas; eh bien! Christine, je ne t'en parlerai plus. Donne-moi seulement un seul baiser, et que ce soit le dernier.

CHRISTINE.

Un baiser! que dirait Stanislas ?

MICHEL.

Parbleu! qu'il dise ce qu'il voudra; qu'est-ce que ça me fait? Dieu! le vilain homme! que j'aurais du plaisir à le faire enrager à mon tour! Comment! Christine, il n'y a pas moyen que tu m'aimes jamais ?

CHRISTINE.

Si vraiment, un seul.

MICHEL.

Et quel est-il ?

CHRISTINE.

C'est que tu lui en demandes la permission.

MICHEL, s'éloignant avec effroi.

Qu'est-ce que vous me dites donc là ?

CHRISTINE.

Oui, cela maintenant dépend de lui; et s'il te permet... s'il te l'accorde, alors...

MICHEL.

Comment! il serait possible.

CHRISTINE.

Mais il faut lui demander.

MICHEL, à part.

C'est sûr, il me tuera sur la place.

CHRISTINE.

Vois si tu m'aimes assez pour cela.

MICHEL.

Si je vous aime! Au fait, mourir de ça ou de chagrin, cela revient au même. Dieux! c'est lui; je sens tout mon courage qui s'en va.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, STANISLAS.

STANISLAS.

Christine, Christine... ah! vous voilà! Je vous

cherche partout! et je ne m'attendais pas à vous trouver là en tête-à-tête. (Avec douleur.) Est-ce que vous me fuyez, Christine? est-ce que vous vous défiez de moi? milzieux, s'il était vrai, je ne resterais pas ici une minute de plus.

CHRISTINE.

Quoi! vous pouvez penser, vous, mon ami... je vous désirais au contraire, car jamais je n'ai eu plus besoin de votre amitié.

STANISLAS.

De mon amitié! avec ce mot-là elle me ferait faire tout ce qu'elle voudrait. Allons, j'ai eu tort de vous parler si durement. (A part.) Au fait, j'oublie toujours que je ne suis qu'un mari à l'essai. (Haut.) Tiens, Christine, pardonne-moi; et pour faire la paix, viens m'embrasser.

CHRISTINE, étouffée.

Comment!...

MICHEL, bas à Christine et la pousant.

Allez-y donc, il va se fâcher.

STANISLAS, lui prenant la main.

Vois-tu, ma petite Christine, il faut être juste, je ne peux pas non plus exercer toujours pour le roi de Prusse... (l'embrassant) ce sont les profits du mariage, etc... (apercevant la lettre de Michel qu'elle a mise dans son sein.) Quel est ce billet ?

CHRISTINE.

Ce billet? c'est une lettre d'amour.

STANISLAS.

Une lettre d'amour!

CHRISTINE.

Oui, on vient de me la remettre; et comme je n'ai pas de secret pour vous, (la lui donnant) lisez-la.

MICHEL, la tirant par son japon.

Mais qu'est-ce que vous faites donc? ne la lui laissez pas voir.

STANISLAS, ouvrant la lettre.

Une lettre d'amour! diable! moi qui parlais tout à l'heure des profits du mariage; en voilà déjà les inconvénients. (Il lit tout bas, et regarde de temps en temps Michel.)

MICHEL, tremblant.

Il va deviner que c'est moi, et je suis perdu.

CHRISTINE, le faisant passer.

Va maintenant, va lui faire ta demande; c'est le bon moment.

MICHEL, tremblant.

Oui, joliment!

STANISLAS, lisant toujours tout bas et s'arrêtant.

Il serait possible! quoi! ce blanc-bec, c'était lui qu'elle regrettait! oui, c'est vraiment de l'amour, ce malheureux-là l'aime autant que moi. (Se retournant et s'adressant brusquement à Michel qui est près de lui, les yeux baissés et tout tremblant.) Eh bien! que me veux-tu?

MICHEL.

Monsieur le militaire, je ne sais comment m'y prendre, pour vous dire, ou plutôt pour demander...

STANISLAS, brusquement.

Allons, parle.

MICHEL.

Eh bien ! monsieur Stanislas, ce n'est pas de ma faute, on n'est pas maître de ça, et il ne faut pas que cela vous mette en colère ; mais je crois que j'aime votre femme.

STANISLAS, fait un geste de colère, se retient et lui montre la lettre.

Je le sais ; après.

MICHEL, à part, toujours tremblant.

Allons, il ne l'a pas pris aussi mal que je le croyais, et voilà toujours cela de passé ; mais le reste, comment lui tourner ?

STANISLAS, avec impatience.

Eh bien ! parleras-tu ?

MICHEL.

M'y voilà. Monsieur le soldat, je voulais vous demander si cela vous serait égal, non, ce n'est pas cela que je veux dire, ça ne peut pas vous être égal, mais si vous voulez bien permettre qu'à son tour votre femme...

STANISLAS.

Eh bien !

MICHEL.

M'aimât un peu, (vivement.) rien qu'un peu, pas davantage. (S'éloignant avec effroi.) Dieux ! c'est fait de moi. (Il se retourne en tremblant, et aperçoit Stanislas immobile et plongé dans ses réflexions.) Eh bien ! il ne dit rien ! comment il ne se fâche pas ?

STANISLAS, froidement.

Ah ! et c'est à moi que tu le demandes.

MICHEL, tremblant encore, mais moins fort.

Dame ! c'est tout naturel comme étant là dedans le plus intéressé.

STANISLAS.

Et qui t'a engagé à l'adresser à moi !

MICHEL, regardant Christine.

Faut-il le dire ? (Christine fait signe que oui.) C'est Christine elle-même, qui a dit que cela dépendait de vous, et que sans cela il n'y aurait pas moyen.

STANISLAS, à part avec expression.

Allons, c'est bien, c'est très-bien. (Haut, et allant à Christine.) Comment ! Christine, c'est vous...

CHRISTINE.

Oui ! Monsieur ; mais n'oubliez pas que vous êtes le maître de refuser, que vous avez mes serments, et que quels que soient vos ordres, je suis prête à y souscrire sans murmurer.

STANISLAS.

Air : *Je l'aimerai.*

Sans murmurer,
Votre douleur amère

Frapp'rait mes yeux... plutôt tout endurer...
Moi, j'y suis fait ; c'est mou sort ordinaire :
Un vieux soldat sait souffrir et se taire
Sans murmurer.

Michel, arrive ici ; tu me demandes donc la permission d'aimer Christine ?

MICHEL.

Oui, Monsieur ; si cela ne vous fâche pas.

STANISLAS.

Et tu me promets de la rendre heureuse ?

MICHEL, à part.

Quelle singulière question ! (Haut.) Dame ! je tâcherai.

STANISLAS.

Et cependant tu n'as rien ; tu ne possèdes rien ; tandis que Christine est riche.

MICHEL.

Riche, c'est vrai ; je n'y avais jamais pensé.

STANISLAS.

Eh bien ! prends ce portefeuille, et va l'offrir à Christine ; elle est à toi maintenant, et tu peux l'épouser.

MICHEL.

Épouser votre femme !

STANISLAS.

Ma femme, elle ne l'a jamais été ; c'est un bien qui ne m'appartenait pas. (Montrant le portefeuille.) Celui-ci du moins, celui-ci, je peux en disposer.

AIR des Amazones.

C'était l'argent d'un brave militaire.
Qui pour la gloire et son pays
Au champ d'honneur terminait sa carrière,
Comme un dépôt en mes mains l'a remis,
Du haut des cieux, ta demeure dernière,
Mon colonel, tu dois être content :
Je viens de fair' des heureux ; je l'espère ;
Selon tes vœux j'ai placé ton argent.

CHRISTINE, refusant le portefeuille.

Et vous croyez que nous pourrions accepter le reste de votre fortune ! jamais, n'est-ce pas, Michel ?

MICHEL, pleurant.

Sans doute, ne m'avez-vous pas déjà donné plus que je n'osais l'espérer ?

STANISLAS.

Eh bien ! mes enfants, eh bien ! soit, gardez-le-moi ; l'argent convient mal à un soldat ; si je reviens vous me donnerez une petite place au coin de votre fen ; peut-être alors, Christine, aurai-je eu le courage de vous oublier. Eh bien ! je vivrai avec vous, j'éleverai vos enfants, et je leur raconterai mes campagnes. Mais si, comme je le prévois, je dois bientôt rejoindre mon colonel, vous serez mes héritiers, et vous disposerez de cet argent-là comme vous le voudrez. Seulement, quand il se présentera à votre porte un soldat blessé, malheureux, sans asile, accueillez-

le pour l'amour de moi, et en mémoire de votre ancien ami. Adieu, adieu, je m'en vais.

MICHEL et CHRISTINE.

Quoi ! vous nous quittez déjà ?

(On entend la marche militaire qu'on a exécutée à la première scène.)

STANISLAS.

Oui ; entendez-vous ? le devoir m'appelle ; mon régiment se remet en marche. (Reprenant son sac et son fusil.)

Air de marche (de M. AYMON).

Il faut quitter tout ce que j'aime :
La gloire ailleurs guide mes pas.

CHRISTINE.

Vous éloigner à l'instant même !
Eh quoi ! vous ne m'embrassez pas ?

STANISLAS.

De l'amitié que vous daignez m' promettre,
J'accepte ici ce gage désiré...

(Il va pour l'embrasser, s'arrête, et se retourne d'un air timide du côté de Michel.)

Mais à mon tour c'est moi qui vous dirai :
Si vous voulez bien le permettre ?

Adieu, adieu, encore !... (Il sort.)

MICHEL, le regardant partir.

Ah ! puisse au gré de mon envie
Tous ses jours être fortunés,
Car je n'oublierai de ma vie
Tous les trésors qu'il m'a donnés !
Mais je suivrai son exemple à la lettre
En mon ménage, en mes amours.
Madam' Michel, je vous dirai toujours :
Si vous voulez bien le permettre...

CHRISTINE, au public.

Michel, malgré l' bonheur suprême
Que le ciel vient d' nous accorder,
Nous avons encore ici même
Un' permission à demander.
A votre arrêt nous venons nous soumettre
Car notre sort à tous les deux
Dépend de vous, et nous serons heureux,
Si vous voulez bien le permettre.

MICHEL et CHRISTINE.

Ce soir nous allons être heureux,
Si vous voulez bien le permettre.





PHILIBERT MARIÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 26 décembre 1821.

En société avec M. Moreau.



Personnages.

M. PHILIBERT, rentier, demeurant au Marais,
Âgé de quarante à quarante-cinq ans.

MADAME PHILIBERT, sa femme.

AMÉLIE, sa fille.



VICTOR, son neveu, âgé de dix-sept à dix-huit ans.
M. CHOPARD, ancien gouverneur de Philibert,
et gouverneur de son neveu.

MARGUERITE, nourrice de Victor.

MARTIN, garçon restaurateur.



La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon, deux portes au fond, une porte à droite et une grande croisée à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. PHILIBERT, en robe de chambre, assis près du feu, et tenant un journal; MADAME PHILIBERT, AMÉLIE, autour d'une table, et déjeunant; MARGUERITE.

PHILIBERT, lisant un journal.

« Il vient de s'établir au Palais-Royal un nouveau restaurant qui surpasse tous les établissements de ce genre. Salons magnifiques, cabinets particuliers. »

MADAME PHILIBERT.

Eh bien ! mon ami, vous ne venez pas déjeuner avec nous ?

PHILIBERT.

Vous savez bien, madame Philibert, que je suis au régime. Le docteur m'a mis ce matin à la diète et à la camomille pour me refaire l'estomac; aussi je me reconforte en lisant les journaux ! mon appétit vit de souvenirs. (Lisant.) *Cabinets particuliers*. Parbleu, madame Philibert, il faudra que nous allions voir cela un de ces jours.

MADAME PHILIBERT.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon ami ?

PHILIBERT.

Vous et ma fille Amélie, mon neveu Victor, M. Chopard, mon ancien maître de pension et son gouverneur actuel; nous serons en famille.

Ce sont, il me semble, de ces petites débauches légitimes que peut se permettre l'homme marié.

AMÉLIE.

Non, mon papa; vous resterez chez vous, le docteur l'a bien recommandé.

PHILIBERT.

Tiens, ma fille, quand tu prends ton air sérieux, c'est étonnant comme tu ressembles à ton oncle Philibert qu'ils appelaient tous l'homme de mérite. Il a eu toute sa vie la permission de me gronder, et je crois que tu as hérité de ses droits et privilèges. Mon pauvre frère, c'était bien le meilleur de la famille !... Et quand je pense au mal que je lui ai donné : d'abord il a été obligé de faire deux fois sa fortune, une pour moi... Ensuite c'est lui qui m'a forcé à me marier.

MADAME PHILIBERT.

Forcé, Monsieur !

PHILIBERT.

Aux : *Tu homme pour faire un tableau.*

J'avais pour vous beaucoup d'amour;
Vous étiez riche, belle et sage,
Et pour me payer de retour,
Vous exigiez le mariage.
Moi, de Thymen j'eus toujours peur;
Et fuyant les fers qu'il nous forge,
On ne m'a conduit au bonheur
Que le pistolet sur la gorge.

Et j'espère maintenant que votre reconnaissance doit au moins égaler la mienne.



LES DEUX AMIS

LE PREMIER DIT: QUE VOUS FAITES DONC?

Le second dit: Je suis brosseur.



MADAME PHILIBERT.

Aussi, avec quel plaisir avons-nous élevé son fils Victor !

PHILIBERT.

Un plaisir ! c'était bien mon devoir ; il est ici chez lui, et nous ferons encore plus. (bas.) N'est-ce pas, madame Philibert ?

MADAME PHILIBERT.

Mon Dieu, Monsieur, il n'est pas nécessaire de parler de cela devant Amélie ; si Victor se conduit bien, s'il est bon sujet...

MARGUERITE.

Il le sera, Madame, il le sera.

Air du vaudeville du *Petit Courrier*.

Pour sa raison il est cité ;

MADAME PHILIBERT.

Mais, sans parler de sa jeunesse,
Son père a perdu sa richesse...

PHILIBERT, vivement.

Par un excès de probité.
Mais mon frère, en cessant de vivre,
A son fils, tu dois le penser,
A laisse son exemple à suivre
Et ma fortune à dépenser.

MARGUERITE.

C'est bien vrai, car non-seulement vous avez fait honneur à tous les engagements du père, mais vous avez encore pris chez vous le fils et la vieille gouvernante.

PHILIBERT.

Il est vrai que j'ai retranché pendant quelque temps mon tilbury et ma petite jument gris-pommelé. Je vins m'établir au Marais, où je pris des goûts sédentaires et le parapluie à canne : premier retour vers la sagesse, c'est encore à mon frère que je vous dois ! Le joug conjugal a fait le reste. (A Marguerite, pendant que madame Philibert et Amélie rangent la table où est le déjeuner.) Me vois-tu rentrant tous les soirs à dix heures, ne sortant plus qu'avec ma femme, et baissant les yeux quand je passais rue Vivienne ou au passage des Panoramas. Les premiers jours c'était terrible, parce qu'on me suivait aux Truiteries et que j'entendais dire autour de moi à de jolies petites femmes : « Eh ! mon Dieu ! c'est M. Philibert ! » Avec qui donc est-il là ? est-ce une nouvelle passion ? Eh non, il est avec sa femme, vous voyez bien qu'il ne nous salue plus. » Et quand madame Philibert m'eut donné une héritière, quand j'ai eu ma fille Amélie, c'était bien pis ; il fallait à chaque instant lui donner des leçons et surtout des exemples de sagesse ; cette enfant ne saura jamais tout ce qu'elle m'a coûté. Mais enfin on est père et on se sacrifie ! C'est comme mon neveu Victor que nous avons élevé, M. Chopard et moi, je peux bien dire qu'il n'y a pas de jeunes

gens de son âge plus sages et plus raisonnables ! n'est-ce pas ma femme ?

MADAME PHILIBERT.

Ah ! sans doute. Mais où est-il donc ce matin, ce bon sujet ?

MARGUERITE, vivement.

Ah ! Madame, il est à l'école de droit ; il est si assidu au travail, il aime tant l'étude !

PHILIBERT.

Mais voici justement notre gouverneur, ce bon M. Chopard.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CHOPARD.

PHILIBERT.

Eh bien ! comment cela va-t-il ce matin ?

CHOPARD.

Ah ! pas si bien qu'autrefois, parce que dans ce temps-là... *in illo tempore*, comme dit le poète :

AIR : *Le luth galant qui chanta les Amours.*

Tout, grâce au ciel, suivait un autre cours ;
Nous valions mieux ; mais hélas ! de nos jours,
Mon ami, tout va mal.

PHILIBERT.

Aucun de nous n'ignore
Qu'on le disait jadis, comme on le dit encore.

CHOPARD.

On le dira toujours.

Cela va sans dire, et c'est même pour cela, Philibert, que je voudrais te parler en particulier.

MADAME PHILIBERT.

Savez-vous où est Victor, monsieur Chopard ?

CHOPARD.

Mais, Madame... (Prenant une prise de tabac.) Hum !

AMÉLIE.

Est-ce que vous ne seriez pas content de mon cousin ?

CHOPARD.

Il me serait impossible, Mademoiselle, de dire le moindre mot sur son compte.

MARGUERITE, vivement.

Vous l'entendez, Madame.

MADAME PHILIBERT.

En ce cas, Monsieur, nous vous laissons. Ma fille va prendre sa leçon de piano, et moi m'occuper des soins de la maison.

(Elle sort.)

AMÉLIE, à Chopard.

Adieu, monsieur Chopard, que vous êtes bon ! que vous êtes aimable ! Quand vous voudrez je vous jouerai cette sonate de Clémenti que vous aimez tant.

CHOPARD.

Ah ! c'est qu'on n'en fait plus comme cela.

Air : *Quand on sait aimer et plaire.*

O musique enchanteresse !
Que ton charme est entraînant !
On chantait dans ma jeunesse,
(A Philibert.)

Nous déchantons maintenant.

La politique ennemie
N'amenait point de discours :
C'est pour la bonne harmonie
Que nous nous battions alors.
J'ai reçu, j'en fais trophée,
Dans un lyrique abandon,
Deux coups de poing pour Orphée
Et deux soufflets pour Didon.
C'était le temps des merveilles :
A l'Opera, bieu souvent,
On se coupait les oreilles,
On les ecorche à présent.

O musique enchanteresse,
Que ton charme est entraînant !
On chantait dans ma jeunesse,
Nous déchantons maintenant.

(Amélie sort.)

SCÈNE III.

PHILIBERT, CHOPARD, MARGUERITE, qui a l'air d'épouser des meubles, et qui écoute toujours.

PHILIBERT.

Eh bien ! mon cher maître, nous voilà seuls, que voulez-vous me dire ? Est-il question de mon neveu ?

CHOPARD.

Le ciel m'en préserve ! parce que dans le cours de ma carrière scolastique ou professorale j'ai toujours observé qu'en faisant des rapports, on se mettait mal avec les élèves et les parents, et qu'on perdait souvent de bonnes places. Tu te rappelles, Philibert, que *in illo tempore* je ne disais jamais rien à ton père.

PHILIBERT.

Oui ; moi j'ai été assez mal élevé ; mais Victor...

CHOPARD.

Je te répète que je n'ai absolument rien à en dire, par la raison que je ne le vois jamais, ce qui s'accorde parfaitement avec ma manière de voir. Ce matin, par exemple...

MARGUERITE, s'avançant.

Monsieur sait bien qu'il est à l'école de droit.

CHOPARD.

Il fallait donc qu'il eût envie d'y arriver de bien bonne heure, car il est parti dès hier au soir.

PHILIBERT.

Hier au soir !

CHOPARD.

Et je me rappelle très-bien que *in illo tempore* les cours de droit ne commençaient qu'à dix heures du matin ; il est vrai qu'à présent que tout est bouleversé...

Air : *Dans la paix et l'innocence.*

On a d'autres habitudes,
Car nous faisons, de mon temps,
Jusqu'à vingt ans nos études,
Et l'amour à vingt-cinq ans.
Nos fils ont, sans qu'ils grandissent,
Tant de dispositions,
Que bien souvent ils finissent
À l'âge où nous commençons.

PHILIBERT.

Victor ne serait pas rentré ! Se déranger à ce point, à dix-huit ans !...

MARGUERITE.

Qu'est-ce que cela prouve, Monsieur ! il y en a qui s'y sont pris de meilleure heure.

PHILIBERT.

Oui, oui, je sais ce que tu veux dire ; mais moi c'est différent, j'avais des dispositions, tandis que Victor...

MARGUERITE.

Air du *Ménage de garçon.*

N'écoutez pour lui qu'votr' tendresse :
Pouvez vous croire que cet enfant
Oublie à ce point la sagesse,
Lorsque son père en avait tant ?

PHILIBERT.

C'est ce que l'on dit trop souvent.
Aux aieux que toujours il cite
Chacun ici veut tout devoir !
Et quand son père a du mérite,
Se croit dispense d'en avoir.

MARGUERITE.

Comment, Monsieur, vous voilà fâché, vous voilà en colère contre Victor ?

PHILIBERT.

Moi ! moi en colère ! tu ne me connais pas ; quand j'apprends quelque espièglerie de jeunesse, quelques tours de mauvais sujet, je ne me fâche jamais que par réflexion, parce que mon premier mouvement est toujours d'approuver, c'est plus fort que moi. (A Chopard.) Vous vous rappelez l'histoire de cet honnête artisan qui rencontrant un homme ivre, disait, en le regardant d'un œil indulgent : Voilà pourtant comme je serai dimanche. Eh bien ! le raisonnement que cet homme-là faisait pour l'avenir, je le fais pour le passé. Quand un jeune homme a perdu au jeu, quand il s'est battu pour sa maîtresse, quand il est poursuivi par ses créanciers, chacun l'accable d'épigrammes, de reproches, de sermons ; moi je le soutiens, je le console et je lui tends la main. Voilà comme j'étais dimanche ; aussi tu entends bien que ce n'est pas pour moi que je suis effrayé, c'est pour ma femme, qui ne voit qu'avec peine mes idées de mariage, et qui serait trop forte si elle avait de pareilles armes contre Victor. Tout serait fini ; et s'il n'épousait pas ma fille, je crois que j'en mourrais de chagrin. Mon cher Chopard, voilà, je crois, ce qu'il y a de

mieux à faire ; je vais m'habiller et nous irons ensemble à sa recherche, sans en parler à personne.

MARGUERITE.

Ah ! mon bon maître !

PHILIBERT.

Oui ; mais où le trouver ? Dans ma jeunesse nous avions Bagatelle et l'Allée des Veuves.

CHOPARD.

Ce ne doit plus être cela... Dis donc, Philibert, si nous allions au *Moulin de Javelle*, ou au *Port-à-l'Anglais*. C'était fort à la mode de mon temps, je veux dire *in illo tempore*.

PHILIBERT.

Il n'y a qu'un moyen, nous irons partout.

CHOPARD.

Vite les chevaux.

PHILIBERT.

Non, ma femme saurait que je suis sorti. Marguerite, un cabriolet de place.

MARGUERITE.

Oui, Monsieur. (Elle sort.)

PHILIBERT.

Je passe un habit et nous partons. Je me fais presque une fête de notre expédition.

AIR : *Adieu, je vous fais, bois charmant.*

Ces lieux que j'ai jamais tant jadis,
Je puis les revoir sans scandale ;
Et nous ferons, vieux étourdis,
Une promenade morale.
Partout il faut que nous allions ;
Et je trouve assez gai moi-même
De voir deux générations
Courir après une troisième.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CHOPARD, VICTOR.

VICTOR entre sur la ritournelle de l'air précédent ; il est tout en désordre, et tient à la main une queue de billard, qu'il pose contre un meuble en entrant.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'est là ma dernière ressource. (Il va prendre une petite bourse dans le tiroir du meuble qui est auprès de la porte à droite des spectateurs.)

CHOPARD.

Comment ! vous voilà, mon élève ? Nous allons partir pour vous chercher.

VICTOR.

Ce n'était pas la peine, je n'étais pas bien loin.

CHOPARD.

Qu'importe, Monsieur ? on dit toujours où l'on va, (à part) quitte à ne pas y aller. (Haut.) Mais au moins les principes sont à couvert, et les professeurs responsables sont à l'abri.

VICTOR.

Et mon oncle ? et ma cousine ?

CHOPARD.

Votre oncle s'est déjà mis en colère, et moi je commençais ; pour votre cousine, elle ne se doute pas encore...

VICTOR.

Ah ! que je suis heureux ! personne ne m'a vu. Ne dis pas que je suis rentré.

CHOPARD.

Il faut au moins que je prévienne votre oncle...

VICTOR.

Je te répète que ce n'est pas la peine : tu lui diras que j'ai été hier soir à ma conférence de droit, qui s'est prolongée très-tard ; j'étais en veine, c'est-à-dire, j'étais en train de travailler, et alors... enfin tu arrangeras cela comme l'autre fois. La seule chose qu'il faut que tu lui demandes, c'est de l'argent.

CHOPARD.

Voilà qui est unique. Je ne suis ici que pour demander de l'argent ; j'ai l'air d'un budget. Eh bien ! vous en avez là.

VICTOR.

Oui, c'est le reste de mon mois, mais il m'en faut davantage ; vois-tu, c'est pour une souscription en faveur d'un camarade qui a tout perdu.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

A mon oncle ne dis rien.

(A part.)

Je cours prendre ma revanche ;
Je fais ta rouge et la blanche.

(A Chopard.)

Près de lui sois mon soutien.
Dieu ! ces bons parents que j'aime...

(A part.)

Si je peux les faire au même !...

CHOPARD.

D'où vient donc ce trouble extrême ?

VICTOR, à part.

Dix-huit points et deux doublés !

(A Chopard.)

Parle de mon mariage.

(A part.)

Rien qu'un seul carambolage.
Et tous mes vœux sont comblés.

(Il sort en courant.)

SCÈNE V.

CHOPARD, seul.

Eh bien ! il s'en va. Une souscription ! Il n'y a plus d'enfants.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Tristes effets de la philosophie !
Quand nous n'étions que de francs étourdis,
Ils font déjà de la philanthropie ;
Rien n'est enfin chez nous comme jadis.
Nous savions mieux calculer nos dépenses ;
Mais dès qu'ils ont quitté leurs pensions,
Nos jeunes gens font cent extravagances,
Et presque autant de bonnes actions.

SCÈNE VI.

CHOPARD, PHILIBERT, habillé, MARGUERITE.

PHILIBERT.

Eh bien ! me voilà prêt ; partons-nous ?

MARGUERITE.

La voiture est là.

CHOPARD,

C'est inutile ; tu peux te tranquilliser.

PHILIBERT et MARGUERITE.

Vous avez de ses nouvelles ?

CHOPARD.

N'étais-je pas là, avec l'œil de la vigilance ?

PHILIBERT.

Je le sais bien ; mais c'est que je crois que vous n'y voyez plus de cet œil-là.

CHOPARD.

Ah ! tu crois ! je viens cependant d'apercevoir le fugitif, de lui parler.

PHILIBERT.

Comment ! il serait de retour !

CHOPARD.

Et la preuve, c'est qu'il est reparti.

PHILIBERT.

Et où est-il allé ?

CHOPARD.

Où est-il allé ? où est-il allé ? je ne lui ai pas demandé ; mais le motif est excellent.

MARGUERITE.

Quand je le disais !

CHOPARD.

Il a passé la nuit à sa conférence de droit.

PHILIBERT.

Vraiment ! ce pauvre garçon ! nous, qui le soupçonnions...

CHOPARD.

Ah ! c'est que les parents sont quelquefois injustes.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME PHILIBERT.

MADAME PHILIBERT.

Mon ami, il y a en bas quelqu'un qui demande M. Philibert.

PHILIBERT.

Eh ! arrivez donc, Madame, venez entendre l'éloge de votre neveu, et acquérir la preuve de sa bonne conduite.

MADAME PHILIBERT.

C'est tout ce que je demande.

PHILIBERT.

Où croyez-vous qu'il soit maintenant ?

MADAME PHILIBERT.

Vous ne le savez peut-être pas plus que moi. Mais on fait un bruit sur le boulevard...

CHOPARD.

Il y aura quelque querelle au café voisin ?

PHILIBERT, gaiement.

Une querelle ! (Il ouvre la croisée.) Ah ! mon dieu ! oui, sur le balcon du billard en face deux ou trois jeunes gens qui se disputent entre eux.

MADAME PHILIBERT.

De petits mauvais sujets.

PHILIBERT, à part.

Qu'ai-je vu ? Victor !

(Il referme la fenêtre.)

MADAME PHILIBERT, s'approchant de son mari.

Eh bien ! que faites-vous donc ?

PHILIBERT.

Rien, cette fenêtre me fait mal. Vous savez que je ne suis pas bien portant, et le grand air... (À part.) Comment faire à présent ? si elle se doute de la moindre chose, voilà le mariage à jamais rompu. Je cours lui parler d'importance.

MADAME PHILIBERT.

Eh bien ! où allez-vous donc ? avez-vous déjà oublié que vous ne devez plus sortir ?

PHILIBERT.

Non, sans doute ; mais c'est quelqu'un à qui je veux parler, quelqu'un qui doit attendre.

MADAME PHILIBERT.

Précisément, le voici ; c'est ce que je vous disais.

PHILIBERT.

Quelle est cette figure ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MARTIN.

MARTIN.

Est-ce à monsieur Philibert que j'ai l'avantage de parler ?

PHILIBERT.

Oui, Monsieur.

MARTIN.

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; mais cette carte vous expliquera le motif de ma visite.

PHILIBERT, prenant la carte et lisant.

M. Philibert, boulevard de l'Arseuil. C'est mon nom et mon adresse.

MARTIN.

C'est celle que vous avez laissée avant-hier, la barrière de l'Étoile, chez M. Raoul, traicteur.

PHILIBERT.

Comment ?

MARTIN.

Ce jour où vous n'aviez pas d'argent.

MADAME PHILIBERT.

Qu'est-ce que cela signifie ?

MARTIN.

A ce que m'a dit M. Raoul, car je ne suis entré que d'hier chez lui ; c'est en qualité de nouveau venu que l'on me fait faire les courses, et j'ose dire que celle-ci est bonne.

PHILIBERT, à part.

Ah, mon Dieu ! je crois que je devine, est-ce que Victor... (Haut.) Oui, Raoul, traîtreur à la barrière de l'Étoile. (À sa femme.) Imagine-toi qu'avant-hier j'avais été jusque-là en me promenant, et que j'étais parti sans prendre ma bourse.

MADAME PHILIBERT.

Mais avant-hier vous êtes sorti pour dîner en ville.

PHILIBERT.

Oui, je te l'avais dit ; mais la vérité est que je n'étais pas fâché d'aller faire un petit dîner hors barrière pour gagner de l'appétit.

CHOPARD.

Tu ne m'avais pas dit cela !

PHILIBERT.

D'ailleurs, à cet endroit-là c'est bien meilleur marché que dans Paris. (À Martin.) Vous avez là votre carte ?

MARTIN.

Oui, Monsieur, 225 francs, sans compter le garçon.

MADAME PHILIBERT.

225 francs !

PHILIBERT.

Il se trompe, il veut dire 25 francs ; n'est-ce pas, mon cher ?

MARTIN, comprenant.

Oui, oui, Monsieur. (À part.) Ah, mon Dieu ! c'est la bourgeoise !

PHILIBERT.

Et encore 25 francs !... tu sens bien qu'il y a à rabattre.

MADAME PHILIBERT.

Aussi je m'en charge, donnez-moi ce mémoire ?

PHILIBERT, l'en empêchant.

Cela me regarde.

MADAME PHILIBERT.

Comment, Monsieur, vous ne voulez pas ?

PHILIBERT.

Non, madame ; il n'y a donc pas moyen de vous faire des surprises ! Enfin si j'ai trouvé là des huîtres excellentes, et si j'ai voulu aujourd'hui à dîner vous faire cadeau d'une cloyère...

MADAME PHILIBERT.

Comment, c'est pour cela ?

CHOPARD.

Au fait, vous ne pouvez vous y opposer.

PHILIBERT.

Sans doute. L'amour conjugal ne vit que de ces petites attentions-là ; ainsi, mon cher Chopard, emmenez ma femme. (À Marguerite.) Marguerite, laissez-nous.

MARGUERITE, à part.

Il y a quelque chose là-dessous.

CHOPARD.

Oui, cher ami, et j'irai après faire un tour de boulevard pour gagner aussi de l'appétit.

PHILIBERT.

A merveille, et vous me direz si les huîtres d'autrefois valaient celles d'aujourd'hui.

CHOPARD.

En fait d'huîtres, le passé ne vaut jamais le présent ; c'est la seule chose qui n'ait pas dégréncré.

(Il présente la main à madame Philibert, et ils sortent ensemble ; Marguerite les suit.)

SCÈNE IX.

PHILIBERT, MARTIN.

PHILIBERT.

Ah çà ! maintenant à nous deux, Monsieur. Nous disions 225 francs, cela fait à peu près par tête...

MARTIN.

50 à 55 francs.

PHILIBERT.

C'est bien. (À part.) Ils étaient quatre. (Haut.) Et vous n'avez rien oublié ?

MARTIN.

Non, Monsieur. Le premier article est pour la porcelaine et la petite glace. C'est à cause de la dispute ; parce que sans cela, du moins à ce qu'on m'a dit, car je n'y étais pas... Et puis cette jeune dame avait un air si effrayé...

Aix de *Marianne*.

Le prix est juste, sur mon âme ;
Même on n'a pas mis dans l'total
La fleur d'orange pour la dame
Qui prétendait se trouver mal.

PHILIBERT.

Vous avez vu...

MARTIN.

Non, mais j'ai su
C' qu'il en était
Par l'garçon qui servait.
Ne craignez rien,
Vous pensez bien
Qu' nous d'vous savoir,
Ne rien dire et tout voir.
Nous comprenons au moindre signe,
Not' devoir est d'être discret ;
Et monsieur vient d' voir que je savais
Observer la consigne.

PHILIBERT.

J'entends, et nous pouvons maintenant régler

le mémoire. Nous disons 225 francs. D'abord les 25 francs, c'est le dix pour cent du garçon.

MARTIN.

Comment ! monsieur connaît ?...

PHILIBERT.

Où, je connais l'usage... Plus 50 francs de scandale causé par la petite dispute, 50 francs de silence et de discrétion, dont vous parliez tout à l'heure : total 125 francs à rabattre.

MARTIN.

Comment, Monsieur, que signifie ?...

PHILIBERT.

Que je suis l'oncle de M. Philibert ; que je veux bien payer les mémoires de mon neveu, mais ne payer que les objets qui ont été fournis, attendu que je n'ai pas peur du scandale, et que je n'ai pas plus besoin de votre silence que de vos services.

MARTIN.

Quoi ! Monsieur, il serait possible ! j'ai pu me tromper à ce point-là ; m'adresser à l'oncle de M. Philibert !

PHILIBERT.

Allez, allez, mon garçon ; rassurez-vous, ce n'est pas la première méprise à laquelle ce nom-là ait donné lieu. Nous disons 100 francs pour le petit mémoire. (Ouvrant sa bourse.) Mon pauvre frère ! en a-t-il payé comme cela pour moi... excepté que lui, il aurait donné tout de suite les 225 francs... Ce que c'est que de s'y connaître ! on gagne cent pour cent à avoir été mauvais sujet. Tenez, tenez, retournez chez vous, mon garçon.

AIR : *Wantant par ses œuvres complètes.*

Si vous entendez les affaires,
Ne faites plus, traiteurs prudents,
Credir aux enfants dont les pères
Se sont instruits à leurs dépens.
Que ces principes soient les vôtres,
C'est un bon conseil.

MARTIN.

Il suffit.

J' tâch'rai d'en faire mon profit ;
(Tendant la main.)

J' vois bien que j' n'en aurai pas d'autres.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort. Philibert le reconduit et rentre un instant après.)

SCÈNE X.

PHILIBERT, VICTOR *entre d'un air rêveur, et va se jeter dans un fauteuil.*

VICTOR.

Est-ce jouer de malheur ! il ne me reste rien ; et mon oncle, et Amélie, que diront-ils de moi ?

PHILIBERT, l'observant.

C'est bien cela ; les vêtements en désordre,

l'air agité ; voilà comme j'étais quand j'avais tout perdu. Mais comme il est triste, abattu ! Allons, il y a de la ressource ; moi, j'étais aussi gai après qu'avant.

AIR du *Pot de fleurs.*

Point de pitié, soyons sévère,
A mes sermons pour donner plus de poids,
Rappelons-nous ce que mon frère
En pareil cas me disait autrefois.
Ah ! pour moi quel destin prospère !
Enfin, le ciel que je bénis
Me permet donc de rendre au fils
Tout ce que j'ai reçu du père.

VICTOR.

Et cette maudite affaire !... Si je ne devais plus revoir ma cousine ; je veux aller la trouver, tout lui dire, tout lui avouer. (Il se dispose à sortir.) Ciel ! mon oncle !

PHILIBERT.

Eh bien ! Monsieur, il y a assez longtemps qu'on ne vous a vu ?

VICTOR.

Mon oncle ! mon professeur a dû vous dire...

PHILIBERT.

Où, Monsieur ; vous pouvez raconter à M. Chopard ce qu'il vous plaira, mais à moi, c'est différent. Vous voudriez en vain me tromper, vous avez affaire à un oncle qui sait ce qui en est ; qu'est-ce que c'est qu'un dîner à la barrière de l'Étoile ?

VICTOR.

Comment ! vous savez...

PHILIBERT.

Où, Monsieur, je sais qu'il est fort cher ; car j'ai payé le mémoire.

VICTOR.

Ah, mon Dieu ! vous avez payé le mémoire de Raoul ?

PHILIBERT, oubliant sa sévérité.

Comment, Raoul ? dis-moi donc, est-ce que c'est celui qui était autrefois dans l'allée des Veuves, qui avait un si joli jardin ?

VICTOR.

Non, mon oncle, c'est son fils.

PHILIBERT.

Où, un petit ; je le vois encore. Diable, c'est qu'on y dînait très-bien. Mais qui vous a permis, Monsieur, d'aller dans cette maison-là ? et avec qui étiez-vous à dîner ?

VICTOR.

Avec deux jeunes gens.

PHILIBERT.

Et la personne qui s'est trouvée mal !

VICTOR.

Vous savez donc aussi que mademoiselle Girard ?...

PHILIBERT.

Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Girard ?

VICTOR.

Vous savez bien ce beau magasin de modes, rue Vivienne...

PHILIBERT.

Comment ! ce serait une parente de mademoiselle Girard, cette fameuse modiste ?

VICTOR.

Oui, mon oncle ; c'est sa nièce.

PHILIBERT.

Mais, c'est que j'ai beaucoup connu la tante ; une femme charmante, des manières distinguées, un ton excellent. Mais c'est égal, Monsieur, il ne faut pas voir cette société-là, et je vous défends d'aimer mademoiselle Girard.

VICTOR.

Mais je ne l'aime pas, au contraire.

PHILIBERT.

Comment, au contraire !

VICTOR.

Oui, mon oncle, je suis le plus malheureux des hommes... j'aime ma cousine Amélie, je ne pense qu'à elle, je ne suis content que près d'elle ; et cependant... vous ne pourrez jamais comprendre cela.

PHILIBERT.

Si fait, si fait ; je comprends très-bien.

VICTOR.

Air du vaudeville de *Partie Carrée*.

Ce n'est pas l'amour qui m'enchaîne,
Mais cette belle, hélas ! qui le croirait ?
Si je lui faisais de la peine,
A juré qu'elle se tuerait.

PHILIBERT.

Elle a juré, sois sans inquiétude.

(A part.)

Dans la famille, heureusement,
Je m'en souviens ; on n'a pas l'habitude
De tenir un serment.

Vois-tu, mon neveu, il n'y a pas une seule femme de ma connaissance particulière qui n'ait dû se tuer ; et grâce au ciel, je n'ai pas encore reçu un seul billet de faire part... c'est trop juste il faut que tout le monde vive. Mais pourriez-vous me dire, Monsieur, ce que vous faisiez tout à l'heure dans ce billard ?

VICTOR.

Dans ce billard ?

PHILIBERT.

Je vous ai vu, avec qui étiez-vous là à jouer ?

VICTOR.

Mon oncle, c'était avec M. Dubloqué.

PHILIBERT.

Comment ! Dubloqué ? un grand avec de gros favoris... un élève de Spolar ?

VICTOR.

Oui, mon oncle.

PHILIBERT.

De mon temps, cela commençait ; je lui ren-

daais des points. (A part.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je dis donc là ? (Haut.) Je trouve fort mauvais, Monsieur, que vous fréquentiez de pareilles gens.

VICTOR.

Mon oncle, c'est qu'il m'a proposé de me céder des points afin de m'apprendre.

PHILIBERT.

Vous apprendre ! lui qui est tout au plus de la troisième force.

VICTOR.

Il faut alors que je sois de la quatrième, car il m'a gagné tout mon argent.

PHILIBERT.

Il l'a gagné ! un homme qui ne sait seulement pas faire un carambolage de longueur.

VICTOR.

Si vous croyez que c'est facile !

PHILIBERT, s'échauffant.

La chose la plus simple, le coup le plus certain ; tu prends la bille de trois quarts, et en serrant le coup... (S'interrompant.) D'ailleurs, Monsieur, il ne s'agit pas de cela, vous ne devez pas jouer au billard, je vous défends d'y mettre les pieds. Allez trouver votre tante et votre cousine ; et laissez-moi.

VICTOR fait un mouvement pour sortir, hésite un instant, et revient vivement près de Philibert.

Ah ! mon oncle, tout cela n'est rien encore.

PHILIBERT.

Comment ! morbleu ! (A part.) Ah çà !... mais c'est un gaillard mon neveu ; il paraît qu'il a une vocation décidée.

VICTOR.

Je voulais vous le cacher ; mais c'est plus fort que moi, et j'aime mieux tout vous dire. Tantôt au billard on m'a nommé, et alors un grand monsieur que je connais à peine s'est mis à faire des plaisanteries sur vous.

PHILIBERT.

Sur moi ?

VICTOR.

Il a osé dire qu'autrefois on vous appelait toujours *Philibert le mau...*

PHILIBERT, vivement.

Oui, pour me distinguer de ton père.

VICTOR.

Je l'ai prié de se taire ; il a continué en me persiflant ; alors cela a été plus fort que moi, je n'ai pas pu contenir mon indignation...

PHILIBERT.

Eh bien !

VICTOR.

Aujourd'hui à trois heures nous devons nous battre.

PHILIBERT.

Plait-il ? il sied bien à un blanc-bec de dix-sept ans...

VICTOR.

Ain du vaudeville de la *Petite Gouvernante*.

Il ne s'agit pas de mon âge,
Et c'est à tort que vous vous étonnez :
Car les exemples de courage
Sont les premiers que vous m'avez donnés.
L'honneur chez nous n'a point d'enfance,
Et le Français que l'on ose outrager,
Dès qu'il peut comprendre l'offense,
Est assez grand pour s'en venger.

PHILIBERT, à part, le regardant avec tendresse.

Dieu ! si mon frère était là. (Se reprenant brusquement.) C'est bon, nous verrons cela. (Prenant son chapeau.) J'ai quelques courses à faire ; à mon retour nous parlerons de ce que vous venez de me confier ; dites-moi seulement le nom de votre adversaire.

VICTOR.

Non, mon oncle, vous n'arrangerez pas cette affaire-là ; les autres, à la bonne heure, mais celle-ci, il n'y a pas moyen.

PHILIBERT.

Qu'est-ce que c'est que ces manières-là ? vous ne vous battez pas.

VICTOR.

Je me battraï.

PHILIBERT.

Vous ne vous battez pas.

VICTOR.

Je me battraï, ou si vous m'en empêchez, si vous me déshonorez à jamais, je suis capable de tout ; je me tuerai plutôt.

PHILIBERT, le regardant avec une colère mêlée de plaisir.

(A part.) C'est bien cela, me voilà ! (Haut.) Voyez-vous quelle tête ! (Avec douceur.) Eh bien ! tu te battras ; mais, avant tout, je veux que tu m'obéisses, et jusqu'à ce que j'aie vous retrouver, je vous ordonne de rentrer dans votre chambre.

VICTOR.

J'y vais, mon oncle ; mais vous me promettez...

PHILIBERT.

Va-t'en, va-t'en ; obéis-moi.

(Victor entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XI.

PHILIBERT.

(Il donne un tour de clef à la porte, et retire la clef qu'il pose sur la table.)

Je n'ai pas envie de l'embrasser, et cela aurait fini par là !... avec ce gaillard-là, il n'y a pas moyen de raisonner. Heureusement le voilà sous la clef, et on peut maintenant prendre un parti.

Dieu ! que les parents sont malheureux d'avoir des enfans mauvais sujets, surtout quand ils ont du cœur ! Ce pauvre Victor ! aller se compromettre pour moi, se fâcher, parce qu'on me traite de !... enfin une chose qui est généralement reconnue, et sur laquelle on ne s'est jamais avisé de disputer. Je crois que le meilleur parti à prendre est d'attendre son adversaire ; voyant qu'on ne va pas le trouver, il viendra, et on saura à quoi s'en tenir. Mais ce que je ne pardonne pas, c'est de se permettre de jouer quand on n'y entend rien, car enfin... (Apercevant la queue de billard que Victor a laissée dans un coin.) Hein ! qu'est-ce que je vois là ! c'est à lui, il l'a oubliée. (Il prend la queue et l'examine avec attention.) Parbleu ! je crois bien qu'il doit perdre ; elle n'est seulement pas droite, et c'est avec cela qu'il se hasarde ; ô jeunesse imprudente ! (Regardant le bout.) Et comme c'est taillé ! pas même les premières notions ! je crois que j'ai encore là une lime...

(Il prend dans le tiroir de la petite table une lime, et se met à façonner la queue.)

SCÈNE XII.

PHILIBERT, MARGUERITE.

MARGUERITE, accourant.

Not' maître ! not' maître ! (S'arrêtant.) Ah, mon Dieu ! qu'est-ce que vous faites donc là ?

PHILIBERT, continuant.

Tu le vois. Eh bien ! qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

MARGUERITE.

Une lettre.

PHILIBERT.

C'est bon. (Lisant tout bas l'adresse.) A M. Victor Philibert. (Il décrochète la lettre et la lit.) C'est égal, en vertu de mon autorité d'oncle et de tuteur... « Monsieur, nous ne nous sommes point entendus sur le lieu du rendez-vous. » C'est le cartel. « Je vous attends ici près... (Il achève le reste tout bas.) Signé, SAINT-CHARLES. » Comment, Saint-Charles ! celui qui a eu trois duels la semaine dernière. Victor avait raison ; avec un pareil homme, il n'y a pas moyen d'arranger une affaire. (Continuant de tailler sa queue.) Allons, allons, il n'y a pas grand mal. (A Marguerite.) Eh bien ! qu'est-ce encore ?

MARGUERITE, d'un air triste.

Je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais il y a eu bas deux personnes qui demandent M. Philibert.

PHILIBERT.

C'est moi.

MARGUERITE.

Un M. Dubloqué, et mademoiselle Girard.

PHILIBERT.

Précisément: c'est pour moi.

MARGUERITE.

Mais cela n'est pas possible, car l'un dit que c'est pour une revanche au billard, et l'autre demande à vous parler en particulier.

PHILIBERT.

A merveille! je te répète que c'est pour moi.

MARGUERITE.

Comment, est-ce que cela va vous reprendre?

PHILIBERT.

N'aie pas peur, ma bonne Marguerite.

AIR des Amazones.

Sous les drapeaux d'un dieu volage,
De la folie ancien enfant gâté,
Tu dois bien penser qu'à mon âge
On n'est plus en activite.
Mais, quoiqu'on ait gagné les invaidés,
On peut encor cueillir quelques lauriers :
Les vétérans deviennent intrépides
Quand il s'agit du salut des foyers.

MARGUERITE.

Mais songez donc, Monsieur... Si madame le savait...

PHILIBERT.

Du silence, de la discrétion; ne dis pas même à ma femme et à ma fille que je suis sorti.

MARGUERITE.

Je me tairai, Monsieur, je me tairai.

PHILIBERT.

Parce que, dans une affaire aussi importante... Ah, mon Dieu! j'allais oublier; commande pour dîner une cloyère d'huitres.

MARGUERITE.

Comment, Monsieur?

PHILIBERT.

Une cloyère d'huitres et du vin blanc; sans cela, tout est perdu; ou plutôt, je vais le dire moi-même, parce que, vois-tu, Marguerite, quand on est époux, et chef de famille, on a des obligations... (En ce moment, ses yeux se portent sur la pendule.) Une heure dans l'instant... cette affaire... cette revanche; et mademoiselle Girard... Je cours où le devoir m'appelle.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, seule.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! not' maître... la, quelle tête! Le voilà juste comme dans son bon temps, ou plutôt dans son mauvais; c'est toujours ce que j'ai craint avec lui, des retours de jeunesse.

VICTOR, frappant à la porte en dehors.

Ouvrez, ouvrez-moi, ouvrez-moi!

III.

MARGUERITE, allant ouvrir.

On y va, on y va; qui donc vous a enfermé? mon pauvre Victor! parlez-moi de celui-là, au moins, c'est le plus sage de la maison.

VICTOR.

Dis-moi, ma bonne, où est mon oncle?

MARGUERITE.

Où il est? Dieu le sait, mais à coup sûr je ne vous le dirai pas.

VICTOR.

A moi?

MARGUERITE.

Non, Monsieur.

VICTOR.

Je t'en conjure!

MARGUERITE.

Impossible.

VICTOR.

Comment! tu refuses de parler?

MARGUERITE.

Jamais, Monsieur... et je vous répéterai toujours que cela doit vous servir de leçon, que vous devez profiter des bons principes que je vous ai donnés, continuer, comme vous avez fait jusqu'à présent, à être sage, rangé, raisonnable.

VICTOR.

Eh! au diable les sermons! parle-moi de mon oncle, dis-moi seulement s'il est ici. Tu ne sais donc pas, ma bonne Marguerite... je peux te confier cela... c'en est fait de moi si je ne puis sortir, car j'ai ce matin même une partie d'honneur et un rendez-vous.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu! et lui aussi.

VICTOR.

AIR: *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Oui, tour à tour braves et galants,
Suivant de beaux modèles,
Nous savons punir les insolents,
Et courtiser les belles.
Que l'on nous donne un rendez-vous
Pour céder ou pour se défendre,
Ce n'est pas à mon âge, entre nous,
Que l'on se fait attendre.

MARGUERITE.

Ce que c'est que le mauvais exemple! Et monsieur qui n'est pas là pour sermonner d'importance ce petit réprouvé!

VICTOR.

Comment! mon oncle est absent? c'est tout ce que je te demandais, et je vais...

(Il va pour sortir.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS ; CHOPARD , paraissant dans le foud.

CHOPARD.

Et où allez-vous, s'il vous plaît ? j'ai ordre de votre oncle de vous retenir ici.

MARGUERITE.

Vous avez donc de ses nouvelles ?

CHOPARD.

Parbleu si j'en ai... et de belles.

AIR de la walse des Comédiens.

Vit-on jamais pareille extravagance ?
Le voilà donc comme je l'ai connu !
Temps orageux de son adolescence,
Dans son automne êtes-vous revenu ?

Au boulevard, car j'aime la campagne,
J'errais en sage, et la canne à la main,
Quand Philibert, qu'un monsieur accompagne,
Entre au billard dans le café voisin.
Je suis leurs pas... une foule immobile
En cercle étroit se pressait autour d'eux ;
Grecs et Troyens... Hector avec Achille
Ont partagé les paris et les dieux.
L'un a pour lui la finesse et la grâce,
Mais Philibert est sûr de tous ses coups ;
De sa vigueur, de son henreuse audace
Spolar lui-même aurait été jaloux.
Joueur prudent, jamais il ne se livre,
Son adversaire est partout debusqué ;
C'est le héros de la partie à suivre,
Ou mieux encor le César du bloqué.
Du dernier point un doublé le rend maître,
Cris et bravos précèdent son départ ;
J'ai vu l'instant où, pour le voir paraître,
On le faisait monter sur le billard.

Mais ce n'est rien... ô nouvelle surprise !
Un spectateur par ton oncle est heurté
Cinq à six fois : c'est ce que n'autorise
Ni le billard, ni la civilité.
Je vois bientôt s'échauffer la querelle,
J'essaye enfin de calmer les esprits,
De mots en mots l'affaire devient telle
Qu'il faut se battre... et les voilà partis.
Vit-on jamais pareille extravagance ?
Par ma présence il n'est pas retenu ;
Temps orageux de son adolescence,
Ah ! pour le coup vous voilà revenu.

VICTOR.

J'y cours.

MARGUERITE.

Nous y courons tous... c'est lui, le voici.

(Au moment où ils vont pour sortir, on aperçoit Philibert donnant la main à sa femme et à sa fille. Victor, Chopard et Marguerite restent stupéfaits.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS ; M. ET MADAME PHILIBERT,
AMÉLIE.

PHILIBERT.

Oui, ma femme, oui, ma chère Amélie,

malgré l'ordonnance du médecin, je viens de faire une promenade qui m'a fait du bien.

VICTOR, courant à lui.

Ah ! mon oncle !

MARGUERITE.

Ah ! mon bon maître !

PHILIBERT.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? (Les regardant.) Pour une promenade que j'ai faite, n'y a-t-il pas de quoi s'effrayer ?

MADAME PHILIBERT.

Pourquoi ne pas nous prévenir ?

AMÉLIE.

Oui, mon père, je vous aurais donné le bras.

MARGUERITE.

Et dans cette promenade, il n'y a eu rien de...

PHILIBERT.

Un peu de fatigue, et voilà tout.

MARGUERITE et AMÉLIE, approchant un siège.

Mais asseyez-vous donc.

(Philibert s'assied. A côté de lui, à gauche, Victor se tient debout, les yeux baissés ; à droite, madame Philibert, Amélie, et les autres personnages.)

PHILIBERT.

Comme je vous le disais, cette sortie-là m'a été très-utile, et en même temps très-agréable, car j'ai rencontré près du Jardin Turc, où j'étais assis, un de nos voisins qui m'a raconté une histoire fort extraordinaire, arrivée dans le quartier.

MADAME PHILIBERT.

Une histoire ! racontez-nous cela, mon ami.

PHILIBERT.

Volontiers. Un jeune étonné ne comptant pas assez sur la tendresse de son père... (bas et serrant la main de Victor) oui, de son père, (haut) avait en l'imprudence de se risquer au jeu.

AMÉLIE.

Au jeu !

PHILIBERT, vivement.

Un moment d'erreur, d'entraînement... ce n'était pas encore une habitude, mais cela pouvait le devenir. Entouré de fripons, d'intrigans, de femmes trop aimables, il y avait tout à craindre de sa jeunesse, de son inexpérience. Que fait le père pour l'arracher à des dangers qu'il connaissait mieux que personne ? il va trouver ces gens-là, ne craint pas de se compromettre avec eux.

MADAME PHILIBERT.

Cela a bien dû lui coûter ?

PHILIBERT.

Pas tant que vous le croyez. (Se reprenant.) Parce qu'il aimait son fils, (tenant la main de Victor) et surtout parce que celui-ci l'aimait trop, pour ne pas rougir de la position où il avait mis son père.

[A Victor, qui fait un geste.] Oh! ce n'est rien encore, voici le plus intéressant; le jeune homme avait un duel.

AMÉLIE et MADAME PHILIBERT, avec effroi.
Il serait possible!

PHILIBERT.

Pour un rien, une niaiserie; mais il avait affaire à un de ces spadassins, qui font métier de chercher querelle à tout le monde, et qui ont la lâcheté de se croire braves parce qu'ils sont adroits.

MARGUERITE, joignant les mains.
Voyez-vous ça!

PHILIBERT.

Impossible d'arranger une pareille affaire; c'eût été faire du tort au fils, peut-être même lui en susciter vingt autres pareilles; et c'était ce jour même à trois heures qu'on devait se battre.

MADAME PHILIBERT et AMÉLIE, avec effroi.
Se battre!

PHILIBERT.

Que fait le père?

VICTOR, à part.

Grand Dieu!

PHILIBERT.

Il va avant l'heure du rendez-vous trouver son homme, dans un lieu public, où il était certain de le rencontrer. Sur le plus léger prétexte, il lui cherche querelle, et prend la place de son fils.

MADAME PHILIBERT, AMÉLIE et MARGUERITE.
O ciel!

PHILIBERT.

Rassurez-vous, il est un Dieu pour les pères, comme pour les oncles; celui-ci a le bonheur de blesser son adversaire au bras droit, et de manière à ce que de sa vie il ne pourra se servir de son épée.

AMÉLIE.

Et ce bon père, que lui est-il arrivé?

PHILIBERT, relevant le parement de sa manche qui est du côté de Victor.

Rien... une simple égratignure.

[Victor se précipite sur la main de son oncle, et la baise.]

PHILIBERT, faisant signe à Victor de se contenir, et se tournant vers sa femme pour lui cacher son neveu.

Un instant, ce n'est pas fini.

Air du vaudeville de *Fadé*.

L'esprit joyeux, le cœur content,
Il retourne dans son ménage;
Il revoit son fils repentant
Qui lui promet d'être plus sage.
Jugez quel bonheur est le sien.
Mais le plus difficile à croire
Sa fille, son épouse...

MADAME PHILIBERT et AMÉLIE.

Eh bien!

PHILIBERT.

Ne se doutent vraiment de rien...
Et voilà toute mon histoire.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, le dîner est servi, et les huîtres sont sur la table.

PHILIBERT, à Amélie et à madame Philibert.

Excellente nouvelle; vous savez, madame Philibert, que c'est pour vous; en récompense, vous nous permettrez à table de nous occuper de nos projets de mariage; bientôt vous n'aurez plus, je l'espère, de prévention contre Victor, qui, de son côté, j'en suis sûr, se soumettra à toutes les épreuves que nous voudrions exiger.

VICTOR.

Oui, je ferai tout au monde pour me rendre digne de ma cousine (donnant la main à Philibert) et de mon père.

PHILIBERT.

De ton père, tu as raison; allons, allons, à table.

[Madame Philibert et Amélie remontent le théâtre pour sortir; pendant ce temps, Chopard, Victor et Marguerite redescendent et entourent Philibert.]

VICTOR.

Ah, mon oncle!

MARGUERITE.

Mon bon maître!

CHOPARD.

Mon élève!

MADAME PHILIBERT, dans le fond.

Eh bien! qu'avez-vous donc, et pourquoi ne venez-vous pas?

PHILIBERT.

Rien, c'est qu'ils sont enchantés du petit dîner de famille que nous allons faire, et surtout de ce que personne (serrant la main de Victor) ne manque au rendez-vous.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de *l'Intérieur de l'Etude*.

PHILIBERT.

Si nous voulons de la jennesse
Forner l'esprit, gagner le cœur,
Ne donnons point à la sagesse
L'air farouche, le ton grondeur.
Loin de s'armer d'un ton sévère,
Moi je pense qu'il faut souvent,
Lorsque l'on veut être bon père,
Se rappeler qu'on fut enfant.

VICTOR.

Regardant toujours en arrière,
Maints barbons de mauvaise humeur
Voudraient nous fermer la carrière
Et de la gloire et de l'honneur.
Sous des lauriers héréditaires
Nous marcherons dans tous les temps;
Si la gloire élevait nos pères,
Elle berce encor leurs enfants.

MARGUERITE.

Que j'aime cette noble dame
 Qui, toujours la plume à la main,
 Ou dans un conte, ou dans un drame,
 Nous rappelle monsieur Berquin!
 Ses œuvres ne sont pas légères;
 Par ses actions et ses romans
 Elle avait amusé les pères,
 Elle amuse encor les enfants.

CHOPARD.

Tous les hommes ont leurs manies :
 Dans tous les temps, nous le savons,
 La jeunesse fit des folies,
 Et la vieillesse des sermons :
 Entre ces deux partis contraires
 J'en prends un plus sage à mon sens :
 Moi, je laisse dire les pères,
 Et je laisse agir les enfants.

PHILIBERT, au public.

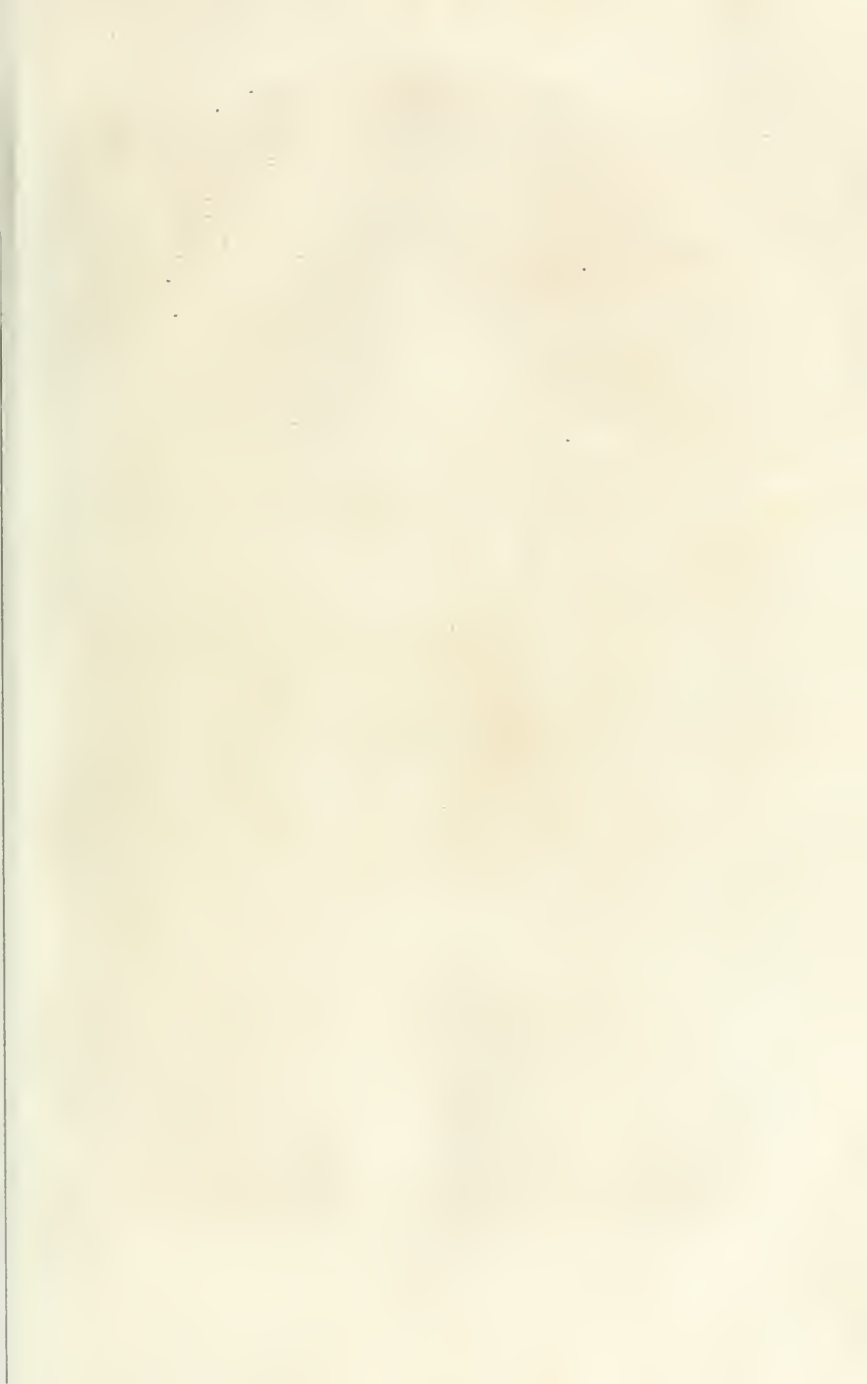
De vos bontés dont on s'honore
 Le souvenir est toujours cher,
 Et je crois vous entendre encore
 Applaudir les deux *Philibert*.*

VICTOR et AMÉLIE.

Nous ne sommes pas légataires
 De leur esprit, de leurs talents;
 Mais, Messieurs, en faveur des pères,
 Ne maltraitez pas les enfants.

* Charmante pièce de M. Picard, donnée, avec un très-grand succès, au théâtre de l'Odéon. Le rôle de Philibert le mauvais sujet était joué avec un talent très-remarquable par M. Clozel. Cet acteur s'étant engagé depuis au théâtre du Gymnase dramatique, l'ouvrage qu'on vient de lire fut composé pour ses débuts, et dut sa réussite à la continuation assez exacte du caractère principal, qui appartient tout entier à M. Picard.







THE CASTLE

THE CASTLE, THE BARRACKS, AND THE CHURCH, 1840.



MÉMOIRES D'UN COLONEL DE HUSSARDS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 21 février 1822.

En société avec M. Méleville.



Personnages.

GUSTAVE DE MONTEMART.
MATHILDE, sa femme.



LÉON, sous-lieutenant.

Le théâtre représente l'intérieur d'une prison, en forme de tour ronde. Sur le premier plan, à la droite du spectateur, une fenêtre grillée; sur le second plan, la porte d'entrée; au fond, une grande fenêtre d'où l'on peut voir la terrasse où se promènent les prisonniers; à gauche, sur le premier plan, une porte secrète. Sur le second plan, une lucarne élevée et grillée, et auprès de la fenêtre du fond, une porte qui conduit à la chambre à coucher de Gustave.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, en négligé de prison, assis devant une table et regardant sa montre.

La journée ne finira pas! Cinq heures viennent à peine de sonner à la grande tour, et moi, qui vais bien, j'ai cinq heures trente-cinq; ces horloges de prisons, ça retarde toujours! (Il se lève.) Ma foi, c'est une chose assez ennuyeuse que d'être en prison; cela m'a amusé le premier jour, parce qu'un colonel en prison, c'est assez original, mais on se fait à tout... Heureusement me voilà au huitième et dernier jour, ce sera demain que je retournerai à Paris; que je reverrai ma femme! Ma jolie petite Mathilde, il y a si longtemps que je ne l'ai embrassée. Allons! allons! encore un peu de patience. (Se promenant.) Mais qu'est-ce que je vais faire d'ici là? Je me suis donné tous les divertissements que comportait ma situation; je me suis méthodiquement promené en long et en large; j'ai dessiné le plan de la dernière bataille; j'ai chanté tous mes airs d'opéra-co-nique; j'ai pensé à ma femme... il fallait bien s'en occuper! Mais à présent à qui vais-je penser? (S'approchant de la lucarne à gauche.) Qu'est-ce que je vois là de mon hélvétique? c'est un uniforme qui est à la croisée en face. Comment diable établir une ligne télégraphique? (Agitant son mouchoir par la croisée.) Il m'a vu, car il répond à mes signes. (Criant.)

Bonjour, camarade! ça vous va-t-il bien? (Écoutant comme si on lui répondait.) Ah! vous vous ennuyez! moi, c'est différent, je m'amuse beaucoup. (Écoutant.) Qui je suis? Gustave de Montemart, colonel au sixième de hussards. Et vous? Hein!... à peine si on entend. Léon, sous-lieutenant. Mais il s'en va... (Quitte la croisée.) Tiens, Léon; eh! nous nous sommes déjà vus... oui, lors de la dernière affaire: un officier de dix-sept ans, qu'on prendrait pour une demoiselle, qui ne boit pas, ne jure jamais, et qui rongit en saluant une dame. Ah! c'est lui qui est en prison; à la bonne heure, il commence à se lancer. Ah! le voilà qui revient. (Retournant à la fenêtre et écoutant.) Hein!... vous voudriez me parler? et moi aussi. Attendez, j'aperçois M. Doucet, le geôlier, qui se promène dans la cour, la pipe à la bouche. (Criant.) Bonjour, monsieur Doucet! (Écoutant.) Si j'ai été content? oui, le dîner était bon, mais un peu cher. J'ai autre chose à vous demander: voulez-vous que le prisonnier en face vienne me rendre visite? (Écoutant.) Comment, si on m'entendait! (Criant de toutes ses forces.) Eh! qui voulez-vous qui m'entende? votre conscience? (A part.) Oh bien alors j'y suis. (Tirant sa bourse.)

Am du Bouffe et le Tailleur.

Allons, la place va se rendre,
Je sais comment il faut s'y prendre
Pour la faire capituler...
Assitôt qu'on entend parler

Un tendron de son innocence,
Un geôlier de sa conscience,
C'est qu'ils veulent nous indiquer
Les endroits qu'il faut attaquer.

(Lui jetant la bourse.) A vous!... c'est ça; la conscience ne dit plus rien: je savais bien que je la ferais taire. (A Léon.) Camarade, on va vous ouvrir. (Revenant sur le devant du théâtre.) Ma foi, je suis charmé de la rencontre; je ne passerai pas ma soirée tout seul. Et quant à notre jeune sous-lieutenant, je devine pourquoi il veut me parler; sans doute pour me remercier du service que je lui ai rendu dans la dernière affaire... Je ris encore en y pensant; je le vois, pendant que les balles sifflaient autour de nous, arrangeant sa cravate et les boucles de ses cheveux! Un instant après, il était au milieu des ennemis, et au moment du plus grand danger, lorsqu'une vingtaine de sabres le menaçaient... ne voilà-t-il pas qu'il se baisse pour ramasser un flacon d'eau de Cologne qu'il avait laissé tomber... Eh! le voici.

(On entend tirer les verrous de la porte à droite.)

SCÈNE II.

GUSTAVE, LÉON.

LÉON.

Ah! colonel, que je suis aise de vous voir, après tout ce que je vous dois... On me permet d'habiter jusqu'à demain la même prison que vous!

GUSTAVE.

Je n'ai qu'un regret: c'est que vous ne soyez pas venu huit jours plus tôt.

LÉON.

Je vous remercie de votre obligeance. Comment! voilà huit jours que vous êtes ici?

GUSTAVE.

Ah! mon Dieu, oui; je ne suis jamais resté aussi longtemps dans le même endroit.

LÉON.

Vous mettre en prison après la conduite que vous avez tenue! lorsque de toute l'armée votre régiment s'est le plus distingué!

GUSTAVE.

N'est-ce pas? mes hussards allaient joliment. Il est vrai que nous avions reçu l'ordre de rester en réserve, et que nous nous sommes trouvés sur la cavalerie ennemie je ne sais pas trop comment. Ils disent tous que j'ai crié: « *En avant!* » Le diable m'emporte si je m'en souviens, je crois plutôt que ce sont eux. Mais comme on ne pouvait pas mettre ici tout le régiment, c'est sur moi que cela est tombé: cela m'a valu la croix d'officier, et huit jours de prison.

LÉON.

Quand serai-je aussi heureux!

GUSTAVE.

Eh mais! cela commence, vous avez déjà la moitié de mon bonheur, et le reste ne peut manquer de vous arriver, si jamais vous défendez votre drapeau comme vos flacons d'eau de Cologne... Eh bien! je vous fais rougir, et vous voilà tout déconcerté.

LÉON.

Oui, colonel; c'est que... je vous prie de ne me plus parler de cette affaire-là; c'est déjà elle qui est cause que je suis ici. Depuis ce jour-là on s'égayé à mes dépens; j'ai entendu hier deux officiers de la compagnie qui faisaient sur moi des plaisanteries et même des calembours.

GUSTAVE.

Des calembours, ah! c'est trop fort!

LÉON.

L'un disait que j'étais un militaire à *l'eau rose*, et l'autre prétendait que cette action-là me mettrait en *bonne odeur* dans le régiment. Vous concevez comme c'est désagréable.

Air: *J'en guette un petit de mon âge.*

Jugez un peu quelle équipée!

A l'un d'entre eux il a fallu d'abord
Donner, Monsieur, un coup d'épée,
Qui, j'en suis sûr, l'aura blessé bien fort.
Et puis, de peur de disputes nouvelles,
Moi je voulais ensuite, voyez-vous,
Pour en finir, me battre avec eux tous,
Car je n'aime pas les querelles.

GUSTAVE.

Mais c'est un diable que ce petit garçon-là. Allons, allons, il ira bien. Ma foi, mon jeune camarade, je vous avoue que je n'y tiens plus; et au risque de recevoir aussi un coup d'épée qui me blesserait bien fort, il faut que je vous demande d'où vient votre prédilection pour les flacons d'eau de Cologne!

LÉON.

Oh! à vous, colonel, c'est différent, je puis vous confier cela... c'est qu'il venait d'une certaine personne...

GUSTAVE.

Qui vous l'avait donné.

LÉON.

A peu près. C'est la seule faveur que j'aie reçue d'elle, et je voulais la conserver pour lui prouver ma constance.

GUSTAVE.

De la constance! qu'est-ce que c'est que cela? Oh! je me suis trompé, il n'ira pas.

LÉON.

J'ai donc eu tort?

GUSTAVE.

Parbleu, voilà une question!... Écoutez, voulez-vous me croire?

LÉON.

Oh ! oui, colonel, je vous croirai, je ferai tout ce que vous me direz.

GUSTAVE.

A la bonne heure ! (A part.) Au fait, il peut aller ; et ce serait dommage de lui laisser prendre une mauvaise route. (Haut.) Voyez-vous, mon garçon, tout dépend du commencement ; votre coup d'épée d'hier, c'est bien, cela promet, mais il faut vous défaire de vos mauvaises habitudes ; moi je vous parle comme à mon fils.

LÉON.

Je comprends bien ; ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, c'est que je n'ose pas.

GUSTAVE, d'un air de confiance.

Elle est donc bien jolie ?

LÉON.

Si vous l'aviez vue, comme moi ! un son de voix (mettant la main sur son cœur) qui va là... J'ai passé trois soirées avec elle... il y a deux mois, lorsque je me rendais au régiment.

GUSTAVE, souriant.

Voilà donc à quoi se bornent toutes vos campagnes ? trois soirées, ce n'est pas trop.

LÉON.

Oui, mais l'une était au bal.

GUSTAVE.

C'est juste, cela doit compter double ; et vous avez bien avancé vos affaires ?

LÉON.

Oh ! oui ; ce jour-là j'ai été bien hardi ; je m'étais emparé de son flacon, de ses gants, de son mouchoir, et je les ai embrassés sans qu'elle le vît.

GUSTAVE.

Diable ! et vous n'avez pas eu peur de la compromettre ?

LÉON.

Bien plus, je ne lui ai rendu que les gants et le mouchoir.

GUSTAVE.

Je comprends. Voilà l'origine de ce trésor si précieux ; et pendant que vous étiez dans votre jour de hardiesse, vous ne lui avez pas dit que vous l'aimiez ?

LÉON.

J'ai été bien près, mais je n'ai jamais pu ; elle était si jolie, sa toilette était si brillante... tout cela intimidait, et je ne conçois pas comment on peut venir à bout de faire une déclaration en face à une femme ; est-ce que vous avez jamais osé, vous, colonel ?

GUSTAVE.

Allons, allons, c'est une éducation qui est entièrement à faire. Voyez, pourtant, si j'avais terminé mes Mémoires !

LÉON.

Comment ! vos Mémoires ?

GUSTAVE.

Oui, un ouvrage qui manque à la jeunesse actuelle, un ouvrage de mœurs, où je peins les miennes, c'est-à-dire où je mets toujours l'exemple à côté du précepte. Il y a un siècle que j'ai le plan dans ma tête, mais il faut commencer.

LÉON.

Eh bien ! pendant que vous étiez en prison ?

GUSTAVE.

Oh ! j'y ai bien pensé, j'avais même déjà écrit le titre. (Montrant la table.) Vous pouvez voir : *Le Mentor de la jeunesse, ou Mémoires d'un Colonel de hussards*. Mais à chaque instant on est distrait... Eh ! parbleu, une superbe occasion qui se présente. Pour combien de temps êtes-vous en prison ?

LÉON.

Jusqu'à demain au point du jour.

GUSTAVE.

A merveille ! vous resterez la nuit ici ; après le souper, je fais monter du punch, et nous travaillerons à mes Mémoires ; je dicterai, et vous écrirez, c'est le moyen de vous instruire.

LÉON.

Mais, colonel...

GUSTAVE.

Le punch vous fait peur ; mais c'est égal, pour écrire un ouvrage de mœurs, il n'y a rien de tel que le punch... *Castigat bibendo mores...* et vous en boirez.

LÉON, se mettant à table.

Eh bien ! soit ; je me risque, commençons... moi, j'ai le désir de m'instruire.

GUSTAVE.

Il faut, avant tout, que je vous explique la division générale de l'ouvrage, et la distribution des chapitres. PREMIÈRE PARTIE : *Aventures du colonel lorsqu'il est garçon*. DEUXIÈME PARTIE : *Son mariage*. TROISIÈME PARTIE : *Après son mariage*.

LÉON.

Permettez donc, colonel ; est-ce que vous êtes marié ?

GUSTAVE.

Eh ! sans doute, à cause de mon ouvrage ! il fallait bien un dénoûment, et vous verrez celui que j'ai choisi. La plus jolie petite femme, qui m'aimait éperdument, que j'ai presque enlevée... Mais nous verrons plus tard, dans la seconde partie : il ne s'agit pas ici de ma femme. CHAPITRE PREMIER : *Des fredaines du colonel, et de ses premières inclinations*.

LÉON.

Vous voulez dire, *su première inclination* ?

car je suppose que vous avez commencé par une.

GUSTAVE.

Du tout, trois à la fois.

LÉON.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce que vous me dites là?

GUSTAVE.

CHAPITRE II: *Comment le colonel se débarasse de ses rivaux.*

LÉON.

Ah! nous y voilà! des duels!

GUSTAVE.

Laissez donc, je n'avais pas envie d'être toujours l'épée à la main; d'ailleurs dans le nombre il y avait des rivaux légitimes... des maris, par exemple.

LÉON.

Comment! Monsieur, il y avait des maris?

GUSTAVE.

Il y en a partout. CHAPITRE III: *Des billets doux et des déclarations.* CHAPITRE IV ET DERNIER: *De la manière de brusquer les dévouements.*

LÉON.

CHAPITRE IV!!

Air du vaudeville de *Jadis et aujourd'hui.*

Oh! celui-ci... rien que le titre
Doit effrayer les écobiers:
Avant d'entamer ce chapitre
Il faut bien savoir les premiers.

GUSTAVE, souriant.

Autrefois, oui, c'était possible;
Mais aujourd'hui ce n'est plus ça:
Il est plus d'un amant sensible
Qui débute par celui-là.

(On entend sonner une cloche.)

GUSTAVE.

C'est le souper.

LÉON.

C'est égal, continuons toujours; rien que le chapitre IV. Je n'ai pas faim.

GUSTAVE.

Oui, mais moi! L'ordre et l'exactitude, je ne connais que cela! et je me ferais un scrupule de travailler quand le souper a sonné. (On entend ouvrir la porte.) Permis à vous de nous tenir compagnie, à moins que vous ne préférerez, par ce beau clair de lune, vous promener dans mon parc et mes jardins.

LÉON.

Comment! vous avez un jardin?

GUSTAVE.

Oui, une terrasse où il m'est permis de prendre l'air... l'espace de dix pieds carrés.

LÉON, allant à gauche.

De ce côté?

GUSTAVE.

Non, ce sont d'autres prisons qui communi-

quent au logement du concierge. Tenez, par ici, après ma chambre à coucher, vous prenez un escalier tournant, qui conduit à la plate-forme que vous voyez d'ici.

LÉON.

C'est bon, je vais y réfléchir; mais vous ne serez pas longtemps, pour que nous puissions reprendre...

GUSTAVE.

Soyez tranquille; en même temps je commanderai le punch. (Lui ouvrant la porte du fond.) Tenez, voilà le chemin du parc. Bien... vous descendez, c'est cela; prenez garde de vous casser le cou.

SCÈNE III.

GUSTAVE, seul.

Je suis très-content de mon élève; un joli sujet qui me fera de l'honneur, et qui en attendant m'aura fait passer gaiement ma dernière soirée.

LÉON, que l'on voit à travers la croisée passer sur la terrasse.

Oh! le beau clair de lune! (A Gustave.) Vous ne serez pas longtemps?

GUSTAVE.

Je vais boire à votre santé et à vos succès futurs.

AIR: *Dans ce castel dame de haut lignage.*

Que la folie à table m'accompagne,
Je vais enfin quitter ce vieux donjon,
Pour mes adieux, allons, force champagne,
Car je l'adore... et surtout en prison.
Vin bienfaisant, par la mousse légère,
Au prisonnier tu donnes la galette:
Tu viens encor lui fermer la paupière,
Et tu lui fais rêver la liberté.

(Il sort en riant par la porte qui se ferme sur lui.)

SCÈNE IV.

(La porte à gauche s'ouvre, et Mathilde paraît.)

MATHILDE, à sa femme de chambre, qui ne paraît pas.

N'avance pas, Anna, je t'en prie; mon mari n'aurait qu'à nous reconnaître, il n'y aurait plus de surprise; rentre et prépare cette chambre. (La porte reste ouverte.) Pose là mes cartons, ma guitare. (A elle-même.) Ce cher Gustave!... Oh! c'est que j'ai une tête aussi, moi! et je veux lui prouver que j'étais digne d'être la femme d'un colonel de hussards! Si je l'avais su plus tôt, je serais venue partager sa captivité; mais ne pas m'écrire, pas une seule lettre depuis huit jours... il devait bien se douter que je n'y tiendrais pas, que je prendrais la poste, que je viendrais moi-même savoir de ses nouvelles, et j'en ai appris de jolies... en prison depuis huit jours!... Voilà

donc son appartement? Ce n'est pas joli une prison, cela ne vaut pas notre petit salon de la rue du Helder! c'est une horreur, une injustice d'y envoyer le plus aimable, le plus joli garçon de l'armée; et puis enfin, un homme marié... Si j'étais à la place de Gustave, je sais bien ce que je ferais, je demanderais ma retraite, je quitterais le service, et je ne quitterais plus ma femme. (Écoutant.) Hein! ah! mon Dieu, j'ai cru que c'était lui: non, personne. Anna, Anna, tenez, vous donnerez cette bourse à madame Doucet, la femme du concierge! Cette bonne Marguerite, mon excellente nourrice! j'étais bien sûre qu'elle me donnerait les moyens de surprendre mon mari. Cette porte dont j'ai seule la clef... c'est charmant, il me croit à quatre-vingts lieues de lui. Aussitôt que tout le monde sera endormi, au milieu de l'obscurité, j'ouvre la porte secrète, et comme une fée bienfaisante qui prend pitié de sa solitude, je viens le consoler de l'injustice du sort; et d'abord pour commencer, une musique mystérieuse.

AIR : *Celle que j'aime tant.*

Qu'une douce harmonie en cette erreur le plonge!
Peut-être de mon nom ces murs ont retenti :
Il rêvait à Mathilde, et je veux aujourd'hui
Qu'il retrouve au réveil ce qu'il voyait en songe.

Ah, ah! j'oubliais cette fenêtre, si elle pouvait me servir! (elle s'approche) elle donne sur une terrasse... ah! comme c'est triste... Il y a quelqu'un, un officier; si c'était lui! (Elle s'avance davantage.) Non; oh! Gustave est bien mieux, plus grand... Eh mais! comme il me regarde!

AIR du vaudeville de *Turenne.*

Voyez donc quelle impertinence!
Il se place encore plus près.
Quoi! des signes d'intelligence!
Eh mais! quels sont donc ses projets?
Il en contera, j'imagine,
A la femme d'un colonel.
Un lieutenant!... mais, juste ciel!
Que devient donc la discipline?
(Elle sort par la porte secrète.)

SCÈNE V.

LÉON, accourant.

(Il arrive essouffé, s'arrête et regarde de tous les côtés.)

Elle était là! je l'ai vue... oh! oui, c'était bien elle, je l'ai parfaitement reconnue. Par où s'est-elle échappée? qui peut l'avoir introduite dans la tour? qui l'amène ici? Si c'était... oh! non: par exemple, il y aurait de quoi en perdre la tête de bonheur.

(On entend sur la guitare, accompagnée par l'orchestre, la ritournelle de l'air suivant.)

Qu'entends-je? elle est là.

(Montrant la prison à gauche. Il va écouter à la porte, et témoigne la plus vive émotion.)

SCÈNE VI.

LÉON, GUSTAVE, un flambeau à la main.

GUSTAVE, ayant l'air de saluer d'autres prisonniers.
Bonsoir, Messieurs, bonsoir! il n'y a qu'en prison que l'on boit du bon vin de Champagne.

LÉON.

Ah! c'est vous, colonel!

GUSTAVE.

Oui; c'est pour vous que j'en suis resté à ma seconde bouteille.

LÉON, lui faisant signe de la main.

Silence! ne faites pas de bruit.

GUSTAVE.

Qu'est-ce que c'est donc?

LÉON.

Imaginez-vous, colonel, imaginez-vous... une femme...

GUSTAVE.

Une femme! eh bien! ne tremblez donc pas comme cela.

LÉON.

C'est que je l'ai vue.

GUSTAVE.

Où donc?

LÉON.

Ici, dans cette chambre; celle que j'aime...

GUSTAVE.

C'est impossible... Il croit voir des femmes partout.

(On entend un nouveau prélude.)

LÉON.

Écoutez.

(Même motif que le prélude de guitare.)

AIR : *Las! j'étais en si doux servage.*

ENSEMBLE.

Quelle aventure singulière!

Ce signal fait battre mon cœur.

Est-ce à moi que l'on cherche à plaire,

Et que l'on promet le bonheur?

(Ils se regardent l'un et l'autre.)

Mais il se trompe, je le voi,

Et l'inconnue est là pour moi, *bis.*

Pour moi,

Pour moi.

LÉON.

Comment! colonel, vous pensez que ce n'est pas pour moi qu'elle est ici?

GUSTAVE.

(Il prend une chaise, et s'assoit au milieu du théâtre.)

Il y a de fortes raisons contre; mais enfin, dans

le doute, attaquons toujours, et nous verrons bien... Au plus adroit.

LÉON, debout à la gauche de Gustave.

Au plus adroit, cela n'est pas généreux; comment voulez-vous que moi qui commence...

GUSTAVE.

Raison de plus, cette campagne-là vous formera bien mieux que tous les traités élémentaires; la théorie est très-bonne, mais il n'y a rien comme la pratique: vous allez voir.

LÉON.

A la bonne heure, mais vous devriez me laisser essayer seul, parce que vous qui avez une femme...

GUSTAVE.

Mon ami, ce sont des considérations en théorie, mais en pratique ça ne dit rien; ainsi, attention! chacun pour soi, la campagne est ouverte.

LÉON.

Ah! mon Dieu, mon Dieu, colonel! encore un mot. Qu'est-ce que vous me conseillez de faire?

GUSTAVE.

Parbleu! si je vous le dis, le beau mérite!

LÉON.

Non, c'est seulement pour commencer, après j'irai tout seul.

GUSTAVE.

Je crois que, dans les principes, il faut d'abord sommer la place de se rendre; vous verrez cela au CHAPITRE TROISIÈME.

LÉON.

Où, au CHAPITRE TROISIÈME, des billets doux et des déclarations.

GUSTAVE.

Je suis déjà en train de composer mon manifeste.

LÉON, se mettant à la table.

Eh! vite, mettons-nous à l'ouvrage.

DUD.

Air: *Tigre femelle* (d'EX JOUR A PARIS.)

LÉON.

Belle inconnue,
Ta douce vue
Est tout pour moi:
Mon âme émue
Tremble, je croi,
D'amour, d'effroi.

GUSTAVE.

Beauté tigrasse,
Que ma tendresse
Ne peut toucher
Beauté tigrasse,
Cœur de rocher.

LÉON.

Sans espérance,
J'aurai toujours

Mêmes amours
Même constance.

GUSTAVE.

Vois un cœur tendre
Qui brûle, hélas!
Mais qui n'a pas
Le temps d'attendre.

LÉON.

Qu'entre nous deux
Ton cœur prononce!
Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

GUSTAVE.

Va, ne crains rien,
Vite prononce:
Mets ta réponse

Dans mon colback. Oui, c'est fort bien!

ENSEMBLE.

LÉON.

Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

Belle inconnue,
Ta douce vue
Est tout pour moi:
Mon âme émue
Tremble d'effroi.
Sans espérance,
J'aurai toujours
Mêmes amours,
Même constance,
Qu'entre nous deux
Ton cœur prononce;
Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

Fort bien, c'est admirable!

Quand elle me lira,
Son cœur s'attendrira,
Palpitera.

Avec ce billet doux,
J'aurai mon rendez-vous.
Ah! oui, vraiment,
Oui, c'est charmant.

GUSTAVE.

Dans mon colback,
Dans mon colback.

Beauté tigrasse,
Que ma tendresse
Ne peut toucher:
Beauté tigrasse,
Cœur de rocher,
Daigne m'entendre.
Vois un cœur tendre
Qui brûle, hélas!
Pour tes appas,
Mais qui n'a pas
Le temps d'attendre.
Oui, sans mic-mac,
Vite prononce,
Mets ta réponse
Dans mon colback.

Fort bien, c'est impayable!

Quand elle me lira,
Sa porte s'ouvrira.

Ah! c'est charmant!
Oui, c'est charmant!

LÉON, qui a plié sa lettre.

Maintenant, comment faire parvenir?... Si je

pouvais gagner le géôlier, et l'engager à remettre ce billet?

GUSTAVE, ployant sa lettre, et regardant en dessous.
Il faut cependant tâcher de m'en débarrasser.

LÉON, à part.

Le plus terrible, c'est qu'il est toujours là; s'il s'en allait!

GUSTAVE, se levant.

Ah çà! mon jeune ami, est-ce que nous ne nous couchons pas de bonne heure au régiment?

LÉON, de même.

Si vraiment: et vous, colonel?

GUSTAVE.

Oh! moi, non: je ne rentrerais pas encore.

(Il s'assied sur son fauteuil, auprès de la table.)

LÉON.

Ni moi non plus.

(Il s'assied aussi sur une chaise de l'autre côté.)

GUSTAVE.

Il ne faut pas que ce soit par politesse, ne vous gênez pas, mon lit de camp est là-dedans.

LÉON.

Non, non, je vous attendrai.

GUSTAVE.

Je vois que vous êtes pour la guerre d'observation. (A part.) Il ne me quittera pas! Si je pouvais l'endormir avec mes campagnes d'Allemagne.

LÉON, à part.

Oh! la bonne idée: une fois sur le lit de camp, le vin de Champagne qu'il a bu... ce ne sera pas long, et pendant son sommeil... (Haut, il se lève.) Ma foi, mon général, j'ai beau regarder, l'ennemi ne se montre pas; je crois qu'il n'y aura rien à faire ce soir.

GUSTAVE.

Je le crois aussi. Nous ferons bien de battre en retraite, et de remettre l'attaque à demain matin.

LÉON.

Ainsi donc, suspension d'armes.

GUSTAVE.

Suspension d'armes, et allons nous coucher.

DUO.

AIR NOUVEAU DE M. GRANIER.

ENSEMBLE.

Allons sans défiance
Nous livrer au sommeil;
Car la guerre commence
Au lever du soleil.

GUSTAVE, à part, apercevant de la lumière à la lucarne à gauche.

Ciel! de la lumière;

(Feignant d'écouter du côté de la fenêtre à droite.)

Écoutez.

LÉON.

Quoi donc?

GUSTAVE.

Taisons-nous

Quelle voix douce et légère!
Une guitare, entendez-vous?

LÉON.

Une guitare...

(Léon se précipite vers la fenêtre à droite, et pendant ce temps Gustave jette son billet par la lucarne à gauche.)

Eh! non, quelle chimère!
Je n'ai rien entendu.

GUSTAVE.

Quoi! vous n'avez rien entendu?

LÉON, revenant de la croisée.

Eh! non, quelle chimère! etc.

ENSEMBLE.

Je n'ai rien vu.

Il n'a

Allons sans défiance

Nous livrer au sommeil,

Car la guerre commence

Au lever du soleil.

(Ils sortent par la porte du fond, à gauche.)

SCÈNE VII.

MATHILDE, seule.

(Elle ouvre la porte précipitamment: elle tient la lettre que Gustave a jetée par la lucarne.)

Il n'y est plus, c'est bien heureux, car j'allais me trahir, lui faire une scène affreuse... Oui, oui, c'est bien son écriture. Quelle lettre! lui que je croyais la fidélité même, il ne sait pas plus tôt qu'il y a une femme près de lui, qu'il lui écrit; et sans la connaître, sans l'avoir jamais vue, il ose lui demander... Oh! par exemple, cela me passe: un mari qui demande un rendez-vous à une autre qu'à sa femme! c'est une horreur, c'est une indignité. Eh bien! ce rendez-vous, il l'obtiendra, j'y viendrai, et nous verrons... (Rêvélissant.) Mais s'il n'avait voulu que s'amuser; s'il ne venait pas! Eh bien! maintenant j'en serais fâchée; oui, j'en serais fâchée, parce que cela me laisserait des doutes... Oui, décidément j'irai, et puis sa femme, il n'y a pas de danger. Voilà ma réponse... (relisant la lettre de Gustave) « sous mon colback à » main droite. » Ah! le voici, oui, c'est bien son colback; c'est moi qui l'ai brodé; je n'aurais jamais pensé qu'il dût servir... Je l'entends. (Elle place la lettre sous le colback qui se trouve sur une chaise à côté de la porte à gauche.) SAUVOUS-NOUS.

(Elle sort par la porte secrète à gauche.)

(Ritournelle de l'air suivant.)

SCÈNE VIII.

LÉON, seul, sortant de la chambre, à gauche.

AIR DE TOBERNE.

(A voix basse.)

Il dort, de la prudence;
J'ai cru qu'il m'entendrait,

Avançons en silence
Vers cet aimable objet.
(Se tournant du côté de Gustave.)

Quand il dira qu'il l'aime,
Elle n'en croira rien ;
Qu'elle juge elle-même
Mon amour et le sien !
Se peut-il que l'on aime
Lorsque l'on dort si bien ?
Comme il dort bien !
Ne craignons rien.

Il faisait d'abord semblant, mais à la fin le voilà parti. (Regardant la lucarne.) Si j'appelaïs, au moindre bruit, le colonel serait sur pied... Ah ! en montant sur cette chaise, je puis atteindre à cette lucarne, la voir, lui parler ; ce sera toujours cela. Le colonel a raison, je crois que je me forme.

(En étant le colback qui est sur la chaise, il voit la lettre de Mathilde.)

Qu'est-ce que je vois là ? une lettre sous le colback du colonel ! elle n'est pas cachetée, lisons : « *Impossible, colonel, de résister à votre style séduisant ; ce soir, à minuit, attendez-moi dans cette salle.* » Je sens une sueur froide qui me prend : c'est lui qu'on aime, et c'est moi qui suis dédaigné. Elle a raison, je l'aimais réellement, je l'idolâtrais, tandis que lui... Oh ! voilà me bonne leçon : il a réussi, parce qu'il était mauvais sujet ; mais patience, je n'ai encore que dix-huit ans, je parviendrai, et je jure à mon tour de n'épargner personne. Un rendez-vous ! on lui accorde un rendez-vous ! est-il heureux ! Mais comment a-t-il pu faire ? Et quel est donc son ascendant ? il ne l'a pas vu, je n'ai pas quitté cette place, et en moins d'un quart d'heure il lui écrit, il reçoit une réponse, il obtient un rendez-vous... Oh ! j'en conviens, c'est mon maître, et je ne pourrai jamais lutter avec lui... Et pourquoi donc ? il parlait de ruses de guerre : oui... celle-ci peut réussir.

(Il déchire le billet, va à la table, en écrit un autre et le remet sous le colback.)

Ce rendez-vous qu'on lui accorde, je l'aurai, et par une perfidie ; c'est cela, c'est bien commencé.

GUSTAVE, de sa chambre à coucher

En ! camarade...

LÉON.

C'est lui, je l'entends.

SCÈNE IX.

GUSTAVE, LÉON.

GUSTAVE, se frottant les yeux.

Bien me pardonne, en voulant l'endormir, je crois que j'ai fait un somme, et voilà que l'en-

nemi est déjà sur pied. Dites donc, mon jeune ami, est-ce que vous êtes somnambule ?

LÉON.

Mon Dieu non, c'est qu'il m'est impossible de rester en place.

GUSTAVE.

Je conçois ! un début...

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Si le sommeil fuit sa paupière,
C'est qu'une femme est ici près ;
Voilà l'effet d'une première affaire,
Ces cœurs se dorment jamais :
Ils veillent par inquiétude.
Mais un veteran, un mari,
Depuis longtemps a l'habitude
De dormir près de l'ennemi.

LÉON.

L'ennemi, je n'y songe plus ; oh ! mon Dieu, ce n'est pas à un écolier à se mesurer avec son maître. Mais puisque vous dormiez si bien, pourquoi donc êtes-vous venu ici ?

GUSTAVE.

Ah ! c'est que... c'est que j'avais oublié mon colback, je ne puis pas dormir sans lui.

LÉON, à part.

C'est bien cela... morbleu !

GUSTAVE.

Hein ? il me semble que vous jurez.

LÉON.

Moi ! colonel ?

GUSTAVE.

A la bonne heure, au moins... vous vous formez ; j'étais sûr qu'on ferait quelque chose de vous. (Prenant le colback, à part.) Je tiens la réponse. (Haut.) Encore une leçon comme celle-ci, et votre éducation sera bien avancée.

LÉON, avec malice.

Oui ; je crois que je commence.

(Pendant ce temps, Gustave tourne le dos à Léon, et déroule le billet.)

GUSTAVE, lisant.

« *A minuit, sur la terrasse.* » (A part.) A merveille ! mais comment pourra-t-elle me rejoindre ? Il y a sans doute quelque escalier secret ; d'ailleurs, l'amour y pourvoira. (Haut.) Ah çà ! camarade, (mettant son colback sur sa tête) maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je retourne achever mon somme ; quant à vous, je crois que vous serez bien ici.

LÉON.

Oui, moi qui ai un sommeil agité, je vous empêcherais de dormir.

GUSTAVE.

Eh moi donc, je ronfle quelquefois !

LÉON, s'asseyant sur le fauteuil près de la table.

Je conçois, nous nous ferions du tort ; ainsi, chacun pour soi.

Air : *Mais en amour, comme à la guerre.* (Fragment DES RENDEZ-VOUS DOUGEZOIS.)

Il est dupe de ce mystère,
Ne disons rien, laissons-le faire ;
Car en amour, comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.

(Léon s'étend dans un fauteuil.)

GUSTAVE.
Dormirez-vous bien là ?

LÉON.
Mon Dieu, je dors déjà.

GUSTAVE.
Surtout, mon cher élève,
Si quelque mauvais rêve
Vient encor vous troubler,
N'allez pas m'appeler.

LÉON, souriant.
Merci de ce zèle ;
Mais je ne crois pas que j'appelle.

ENSEMBLE.

LÉON.
Il est dupe de ce mystère,
Ne disons rien, laissons-le faire ;
Car en amour, comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.

Au revoir,
Bonsoir.

GUSTAVE.
Quoique je ne le craigne guère,
Pour qu'il ne puisse me distraire,
Enfermons-le; car à la guerre
Un peu de ruse est nécessaire.

Au revoir,
Bonsoir.

(Gustave sort en emportant la bougie, et on entend fermer la porte à double tour.)

SCÈNE X.

LÉON, seul.

Eh bien ! il me laisse sans lumière, il m'enferme ; c'est égal, le champ de bataille me reste. Je suis encore tout étonné d'avoir pu le mettre en défaut, j'ose à peine croire à mon triomphe ; oui, il est là-bas à se morfondre, et c'est ici qu'elle va venir ! elle va venir... Oh ! j'ai une peur, et jamais mon cœur n'a battu ainsi. Que vais-je dire ? comment justifier une pareille hardiesse ? Si elle se fâche... Ah ! mon Dieu, pourquoi ai-je surpris ce rendez-vous ? J'ai envie d'appeler le colonel, de lui tout avouer ; mais c'est pour le coup qu'il m'appellerait un écolier, qu'il rirait de ma faiblesse. (Cherchant à s'enhardir.) Allons, du courage ; oui, tant pis, j'en aurai ; voilà que j'en ai ! Je crois entendre du bruit ; non, non, ce n'est pas encore elle. C'est que c'est terrible ! se trouver ainsi en tête-à-tête, et pour la première fois de ma vie ! Oh ! si elle pouvait ne pas venir... La porte s'ouvre, c'est fini, je suis perdu.

SCÈNE XI.

MATHILDE, entrant par la porte à gauche ; LÉON.

DUO.

Air de JOCONDE : *Ah ! monseigneur, je suis tremblante.*

MATHILDE.
Dieu, quel moment ! mon cœur palpite :
Comment cacher mon embarras ?

LÉON.
Dieu, quel moment ! mon cœur s'agite,
Je n'ose, hélas ! faire un seul pas.

ENSEMBLE.

Dieu, quel moment ! mon cœur s'agite,
Comment cacher mon embarras ?

MATHILDE.

Allons, courage,
Point de frayeur,
Vengeons l'outrage
Fait à mon cœur.

LÉON.

Allons, courage,
Point de frayeur,
Tout me présage
Le vrai bonheur.

MATHILDE.

L'obscurité me favorise, et si je puis contrefaire ma voix, il ne me reconnaîtra pas. Êtes-vous là ?

LÉON.

Où, je vous attendais.

MATHILDE, à part.

Comme il est ému ! tant mieux, c'est qu'il pense à moi, et qu'il a des remords. (Haut.) Je fais mal en venant ainsi, car je suis sûre que vous me trompez.

LÉON, à part, et intimidé.

Ah ! mon Dieu, elle se doute de quelque chose. (Haut.) Non, Madame, je ne vous trompe pas.

MATHILDE, à part.

Il veut aussi déguiser sa voix, mais mon cœur l'a reconnu. (Haut.) Eh bien ! me voilà ; que voulez-vous me dire ?

LÉON.

Ne le devinez-vous pas ?

MATHILDE.

Non, je veux que vous m'appreniez vous-même... vous hésitez. (Lui prenant la main.) Vous avez raison.

LÉON.

Vous croyez que j'ai raison ? La jolie main ! il me semble que ma main frayer se dissipe ; oh ! que c'est joli, une femme !

MATHILDE, à part.

Il n'ose parler, sa main tremble dans la mienne ; j'étais bien sûre qu'il ne pourrait se résoudre à me trahir ; voyons encore. (Haut.) Eh bien, mon ami...

LÉON.

Mon ami ! Que ce nom-là est doux ! jamais on ne m'appela ainsi. (s'encourageant.) Oui, c'est le moment : souvenons-nous des leçons du colonel. (haut.) Eh bien ! oui, Madame ; oui , je crois que je vous aime.

MATHILDE.

Vous m'aimez ?

LÉON.

Ah ! ne vous fâchez pas.

MATHILDE, retirant sa main.

Le perfide !

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Après cette trahison-là,
Non, je ne veux plus lui répondre ;
Et je veux voir, pour le confondre,
Jusqu'à quel point il m'oubliera.

LÉON, lui reprenant la main.
Rendez-moi cette main si chère...
Mais à peine elle se défend. *bis.*
Du courage ! de moi, j'espère,
Le colonel sera content.

DEUXIÈME COUPLET.

Où , mon cœur bat en ce moment
De crainte ainsi que d'espérance ;
(Apercevant l'anneau qui est au doigt de Mathilde.)
Gage d'amour et de constance,
Laissez-moi cet anneau charmant.

(A part.)

A mes vœux loin d'être contraire,
Elle se tait... elle y consent.
(Mettant l'anneau à son doigt.)
Eh mais ! vraiment, elle y consent.
Du courage ! de moi, j'espère,
Le colonel sera content.

(Il baise la main de Mathilde, et dit à part :)

Allons, montrons-nous digne de notre maître...

CHAPITRE IV.

(On entend à la porte à gauche le bruit des verrous que l'on tire.)

MATHILDE, s'enfuyant et rentrant par la porte secrète.
Qui peut venir ? fuyons.

SCÈNE XII.

GUSTAVE, LÉON.

GUSTAVE, soufflant dans ses doigts et frappant du pied. En entrant, il pose la bougie sur la table.

Ouf ! je suis gelé ; une heure de faction par un vent diabolique ! et personne !

LÉON.

Ah çà ! colonel, est-ce que vous êtes somnambule ?

GUSTAVE.

Pourquoi donc ?

LÉON.

Vous n'avez pas quitté la terrasse de la nuit, cela m'a inquiété pour vous ; heureusement que vous avez pris votre colback,

GUSTAVE, étonné et le regardant.

Qu'est-ce qu'il a donc, le petit sous-lieutenant ? ses yeux éveillés...

LÉON.

Colonel, si vous vouliez mon fauteuil ? (Appuyant.) Maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je vais achever mon somme.

GUSTAVE, l'arrêtant.

Un moment, un moment, camarade ; je vois que vous avez deviné ma mésaventure ; eh bien ! je ne suis pas fier, moi, j'en conviens. (D'un air de confiance.) Voilà une heure que j'attends, on m'a manqué de parole.

COUPLETS.

Air : *A Paris, et loin de sa mère (ou TRAITÉ NUL).*

J'ignore d'où vient ce mystère.

LÉON, avec malice.

Quoi ! vraiment vous n'avez rien vu ?
Moi, je crois que la nuit entière
Vous auriez de même attendu.

(Avec un air de triomphe.)

Quand vous étiez sous la fenêtre,
Elle était là.

GUSTAVE.

Quoi ! tout de bon ?

LÉON, souriant.

Dites-moi, dites, mon cher maître,
Ai-je profité de votre leçon ? *(bis.)*

GUSTAVE, d'un air de satisfaction.

Voyez-vous, mes élèves ! c'est bien, c'est très-bien ; oh çà ! vous n'avez pas fait de gaucheries ?

LÉON.

DEUXIÈME COUPLET.

A votre estime j'ai des titres ;
Car j'ai suivi, dans mes essais,
Mot pour mot vos premiers chapitres.

GUSTAVE.

Et le dernier ?

LÉON, souriant.

Je commençais.

(Montrant l'anneau de Mathilde, et le lui passant.)

Autant que je puis m'y connaître...

GUSTAVE.

Ou vous a fait un pareil don !

LÉON.

Voyez vous-même, mon cher maître,
Ai-je profité de votre leçon ? *(bis.)*

GUSTAVE, regardant l'anneau.

Une alliance ! eh, mais ! mon ami, c'est une femme mariée.

LÉON, fâché.

Laissez donc !

GUSTAVE.

C'est bien plus drôle. (A part.) Parbleu ! je vais voir le nom du mari. (Il l'ouvre, et reste stupéfait.) Ah, mon Dieu !

LÉON.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

GUSTAVE, troublé.

Rien, rien; c'est que je ne suis pas à mon aise.

LÉON, tirant son flacon.

Voulez-vous mon flacon, colonel?

GUSTAVE, le repoussant.

Eh! non, non; il ne me manquera plus que cela.

LÉON, regardant par la fenêtre.

Ah! mon Dieu, voilà déjà le jour!

GUSTAVE.

Eh bien! faites-moi le plaisir de descendre chez le concierge, pour faire préparer nos *laissez-passer*.

LÉON.

Oui, colonel. Ah ça! et mon anneau?

GUSTAVE.

Je vous le rendrai tout à l'heure; c'est que j'en ai un presque pareil, et je ne suis pas fâché de comparer.

(Léon sort.)

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, seul.

Ah! par exemple, celui-ci est un peu fort! voyons donc encore une fois. (Il regarde l'anneau.)

MATHILDE, GUSTAVE. C'est bien notre anneau de mariage, et il n'y a que ma femme qui puisse le porter; si je n'étais pas certain qu'elle ne peut avoir quitté Paris, il y aurait de quoi donner des idées. (Il entend ouvrir la porte secrète.) Quel bruit? eh mais! cette porte s'ouvre. (Mathilde paraît.) Ah, mon Dieu! ma femme! il n'y a plus de doute.

SCÈNE XIV.

MATHILDE, GUSTAVE.

MATHILDE.

Comment! Monsieur, voilà l'accueil que vous me faites, moi qui arrive de Paris pour vous délivrer?

GUSTAVE, interdit.

Non, non, ma bonne amie. Vous arrivez à l'instant même, n'est-ce pas?

MATHILDE, lui prenant la main.

Pourquoi cette question?

GUSTAVE, regardant sa main.

Mais pour... Mathilde, où est votre anneau?

MATHILDE.

Mon ami, est-ce à vous de me le demander?

GUSTAVE.

Comment! Madame, il me semble que c'est assez naturel.

MATHILDE, tendrement.

Ingrat! puisque je ne le porte pas, vous savez bien qu'il n'y a qu'une personne qui puisse l'avoir. (Le voyant à sa main.) Eh! tenez, le voici.

GUSTAVE.

Comment! Madame, il est donc vrai, c'est vous qui cette nuit...

MATHILDE.

Vous en doutez encore? oui, Monsieur, j'étais venue hier au soir, je croyais que vous n'étiez occupé que de votre Mathilde.

GUSTAVE.

Ah! je devine tout. (A part.) C'est ce petit coquin-là, qui, sans s'en douter... ah, il a une étoile malheureuse!

MATHILDE, avec bonté.

Ne vous désolerez pas, mon ami, je ne vous ferai pas de reproches, je sens trop que votre situation mérite des ménagements.

GUSTAVE.

Vous êtes trop bonne; mais moi, je ne me le pardonnerai jamais. Écoutez, Mathilde, je ne vous demande qu'une chose pour ma punition, c'est de me répéter bien exactement tout ce que je vous ai dit cette nuit.

MATHILDE, baissant les yeux.

Vous le dire, quand je voudrais l'oublier?

GUSTAVE, à part.

Ah, mon Dieu! (Haut.) Je crois me souvenir d'abord que vous m'avez repoussé.

MATHILDE.

Oh! non, quoique je fusse bien en colère.

AIR: *Il n'est pas temps de nous quitter.*Pour moi jugez quelle douleur,
Vous voir aimer une autre belle!
Heureusement qu'en votre ardeur
Vous m'êtes demeuré fidèle.

GUSTAVE, à part, avec joie.

J'ai été fidèle!

MATHILDE.

Jamais je ne vous aurais vu,
Si vous aviez plus loin porté l'audace.

GUSTAVE, transporté.

Ah! quel bonheur! (A part.) J'étais perdu,
Si j'avais occupé sa place.

(Il se jette aux genoux de Mathilde, et lui baise la main.)

Ma chère Mathilde! vous me pardonnez?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LÉON.

LÉON.

Colonel, quand vous voudrez partir? Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? voilà où j'en étais resté.

MATHILDE.

Un officier!

GUSTAVE, sans se déranger.

Mon cher Léon, c'est ma femme que je vous présente.

LÉON, confondu.

Sa femme! (Bas.) Ah! colonel, si je l'avais su...

GUSTAVE, se levant et lui serrant la main.

C'est bon, c'est bon. (Haut.) Ma chère amie, c'est mon compagnon d'infortune, un jeune sous-lieutenant que vous avez vu deux ou trois fois avant notre mariage.

MATHILDE, saluant.

Oui, dans un bal, je crois.

GUSTAVE, à part.

Elle s'en souvient. (Haut.) C'est un jeune homme qui promet, mon élève.

LÉON, timidement.

Qui tâchera du moins, colonel, de vous faire honneur.

GUSTAVE, à part.

Me faire honneur! joliment, ça commence bien.

MATHILDE, à Léon.

J'espère que monsieur n'oubliera pas le colonel, et s'il vient jamais à Paris...

GUSTAVE, l'interrompant.

Oui, oui, nous songerons à son avancement, je lui ferai avoir une lieutenance, dans quelque garnison... à Perpignan.

LÉON, soupirant.

A Perpignan! c'est un peu loin; mais c'est égal. (A demi-voix, à Gustave.) Colonel, je vous remercie de la leçon.

GUSTAVE.

Je crois bien; c'est moi qui l'ai payée.

VAUDEVILLE.

GUSTAVE, prenant son manuscrit et le déchirant.

Air du vaudeville du *Piège*.

Oui, je renonce à mes anciens projets;

Et vous, si vous voulez m'en croire,

Sages époux, jadis mauvais sujets,

N'écrivez jamais votre histoire.

A votre honneur ces feuillets imprudents

Pourraient bien être attentatoires,

Si votre femme allait à vos dépens

S'instruire en lisant vos mémoires.

LÉON.

Plus d'une femme, au printemps de ses jours,

Conçut le dessein téméraire

De retraire ainsi de ses amours

L'histoire complète et sincère;

Mais ces projets trop inconsidérés

Devenaient bientôt illusoirs :

Presque toujours on trouvait déchirés

Les derniers feuillets des mémoires.

GUSTAVE.

Quoique gravés sur l'airain le plus dur,

Que de noms le temps sut détruire!

Mais nos exploits ont un registre sûr

Qui des ans peut braver l'empire.

Tous ces pays, ces cites et ces champs,

Illustres par tant de victoires,

Voilà le livre où, sans craindre le temps,

L'honneur écrit nos mémoires.

MATHILDE, au public.

Vous devinez, Messieurs, en ce moment

Quelle crainte nous inquiète :

Ce droit fatal qu'on achète en entrant

Nous impose à tous une dette.

Sur ce chapitre on pourrait, je le sens,

Signaler des erreurs notoires;

Mais sans compter, éreçanciers indulgents,

Daignez acquitter nos mémoires.







THE BARRONETS

THE BARRONETS. A. BARRON, DEL. J. H. BARRON, SCULPTOR. THE BARRONETS. A. BARRON, DEL. J. H. BARRON, SCULPTOR. THE BARRONETS. A. BARRON, DEL. J. H. BARRON, SCULPTOR.



LA DEMOISELLE ET LA DAME,

OU

AVANT ET APRÈS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 11 mars 1822.

En Société avec MM. Dupin et de Courcy.



Personnages.

SÉBASTIEN, marchand mercier.	✂	ADÉLAÏDE, sa future.
DROGUIGNARD, son ami, ex-employé à la mairie.		MADAME GIRAUD, mère d'Adélaïde.
	✂	BELENFANT, jeune cuirassier, cousin d'Adélaïde.

La scène se passe à la barrière du Maine.

Le théâtre représente les environs de la barrière du Maine. Sur le deuxième plan, à gauche du spectateur, la maison du restaurateur Bernard, portant pour enseigne : *Les quatre fils Aïmon*. Au fond le mur de séparation entre la ville et la campagne. On voit en dedans de la barrière plusieurs enseignes de traiteurs et marchands de vin.

SCÈNE PREMIÈRE.

DROGUIGNARD, donnant son sac de nuit à un commissionnaire, qui se tient à l'entrée de la barrière.

Porte cela rue d'Enfer, n° 24, chez M. Droguignard; tu demanderas Marguerite. Heureusement tous mes voyages sont terminés, et j'en ai pour longtemps. Après un mois d'absence, me voilà donc de retour dans mon quartier et dans ma patrie. Je dis ma patrie, car tout ce qui passe la barrière est pour moi pays étranger; toute la France est dans Paris, et tout Paris dans le douzième arrondissement, où j'ai eu l'honneur d'être fonctionnaire... M. Droguignard, ex-employé à la mairie : tout le monde connaît ça. Voilà bien Paris comme je l'ai laissé : le restaurant de M. Bernard, *aux quatre Fils Aïmon*, qui me paraît aujourd'hui en pleine activité; les boulevards neufs, le Luxembourg à droite.

Air de *Partie carrée*.

Dans ce jardin chaque jour me ramène,
Et j'y puis bien prendre intérêt, je croi;
J'y suis vraiment comme dans mon domaine,
Le Luxembourg, en un mot, est à moi.

Des promeneurs je suis le plus tenace,
Matin et soir j'y suis posté,
Jusqu'au moment où le tambour me classe
De ma propriété.

Je vais d'abord passer chez ce pauvre Sébastien, mon pupille, mon élève; il doit être bien triste depuis mon départ. Hein! quel est ce bruit?
(On entend un grand bruit dans l'intérieur du restaurant.)

SCÈNE II.

DROGUIGNARD; SÉBASTIEN, en grand costume.

SÉBASTIEN, à la cautionnade.

Mettez le poulet à la tartare, et n'oubliez pas les crêpes, parce qu'elle les aime beaucoup.

DROGUIGNARD.

En croirai-je mes yeux? Sébastien lui-même!

SÉBASTIEN, l'apercevant.

Ah! mon Dieu, c'est mon ami Droguignard.
Comment diable est-il à Paris?

DROGUIGNARD.

Tu ne m'attendais pas, j'en suis sûr.

SÉBASTIEN.

Non, certainement.

OEUVRES COMPLÈTES DE SCRIBE.

DROGUIGNARD.

Je n'avais pas voulu te prévenir pour te surprendre.

SÉBASTIEN.

En effet, tu m'as surpris d'une manière bien... bien agréable.

DROGUIGNARD.

Ah çà ! dis-moi, qu'est-ce que tu as fait depuis mon départ pour Orléans ? Car tu sais que moi, je te demande compte de tout.

SÉBASTIEN.

Où, c'est une habitude que tu as prise.

DROGUIGNARD.

C'est plus fort que moi. A la mort de ton père, mon vieil ami, n'étais-tu pas exposé à tous les dangers et à toutes les séductions ? Une fortune superbe, trois mille livres de rente et un fonds de mercier bien achalandé... où tout cela en serait-il sans moi, sans la tutelle de l'amitié ?

SÉBASTIEN.

Je ne dis pas le contraire, et mon père avait raison d'avoir confiance en toi.

DROGUIGNARD.

Je le crois bien : ce cher ami ! Sais-tu que pendant trente-cinq ans de sa vie nous avons dîné ensemble, tantôt chez lui, tantôt chez moi, plus souvent chez lui. Voilà des amitiés solides. Heureusement que la nôtre commence de même, et nous ne nous quitterons jamais, n'est-il pas vrai ? Toujours amis, toujours garçons ; car, vois-tu bien, il n'y a que cela de bon dans le monde. De sa nature, l'amitié est célibataire ; car dès qu'une femme entre dans un ménage, c'est fini : les amis du mari ont toujours tort, et ceux de la femme ont toujours raison ; mais nous causerons de cela à loisir. Quel est ce repas où tu es invité, et qui a lieu chez Bernard ? Est-ce une fête, un repas de corps ?

SÉBASTIEN, hésitant.

Non, non ; c'est une noce : toute la famille va se rassembler chez le traiteur, pendant que la mariée et les témoins vont aller à la municipalité du douzième.

DROGUIGNARD.

Ah ! c'est quelqu'un du quartier qui se marie. Allons, un imbécile de plus. Et quel est son nom ?

SÉBASTIEN.

Si je te le dis, tu vas te fâcher ; c'est...

DROGUIGNARD.

Là bien ! c'est ?

SÉBASTIEN.

C'est moi.

DROGUIGNARD.

Comment ! c'est toi ?

Am de *Lantara*.

Sans moi prendre un parti semblable, Dieux ! voilà donc le prix de tous mes soins. C'est affreux, c'est abominable !

SÉBASTIEN.

De lui je n'attendais pas moins, il va crier pendant une heure au moins.

DROGUIGNARD.

Ne sais-tu pas l'amitié qui m'enflamme ?

SÉBASTIEN.

Tu m'aimes trop, et ton zèle est trop grand ; Aussi, mon cher, j'ai voulu prendre femme ; Pour être aimé modérément.

Aussi, pourquoi es-tu revenu ? Nous qui avions pressé tout cela, pour que ce fût fini avant ton retour.

DROGUIGNARD.

Et cet empressément-là même ne devait-il pas te donner des doutes ? On craignait mes conseils et mon expérience.

SÉBASTIEN.

Tu me dis cela pour m'effrayer, parce que tu ne veux pas que je me marie. Voilà cinq ou six ans que tu m'en empêches, et cependant il est temps d'y songer.

DROGUIGNARD.

Moi ! m'y suis-je jamais opposé ? Je t'ai dit seulement : Trouve une femme jolie, spirituelle, modeste, riche, sage, économe et fidèle, et je serai le premier à t'engager à te marier ; sans cela, serviteur.

SÉBASTIEN.

Eh bien ! mon ami, si ce n'est que cela, rassure-toi. J'ai trouvé justement ce qu'il te faut : mademoiselle Adélaïde Giraud.

DROGUIGNARD.

Comment ! la fille de cet ancien bonnetier ?

SÉBASTIEN.

Elle-même ; un âge raisonnable ; une jolie fortune.

DROGUIGNARD.

Je ne dis pas non ; mais je les connais à merveille et depuis longtemps : la mère est méchante, bayarde, la plus mauvaise langue du quartier.

SÉBASTIEN.

Où, mais je n'épouse pas la mère.

DROGUIGNARD.

J'entends bien. A telles enseignes que le mari est mort de chagrin.

SÉBASTIEN.

A la bonne heure, mais je n'épouse pas...

DROGUIGNARD.

J'entends bien ; mais la fille, s'il m'en souvient, avait autrefois le caractère le plus violent, le plus emporté...

SÉBASTIEN.

Autrefois, c'est vrai ; mais à présent, c'est la

bonté, la douceur même, et une candeur, une ingénuité... c'est étonnant comme elle a changé depuis quelques années. Demande à tous ses parents, ils te le diront comme moi.

DROGUIGNARD.

C'est cela, nous y voilà ! Dieu ! ai-je bien fait d'arriver ! Écoute-moi, Sébastien, n'as-tu jamais remarqué la manière dont les mamans parlent de leurs petites filles, quand elles ont dix à douze ans ? Elles ne les ménagent en rien, ne dissimulent aucun défaut : « Ah ! que cette enfant-là est » insupportable ! qu'elle nous cause de chagrin à » son père et à moi ! Comme elle est méchante ! » comme elle est colère ! » Peu à peu on commence à garder le silence ; bientôt on dit tout haut en société que cette enfant-là n'est plus reconnaissable, qu'elle est bonne, qu'elle est douce ; plus tard c'est une merveille, une perfection. Qu'est-ce que cela prouve ? qu'elle est changée ? Non. Cela veut dire que la fille a dix-huit ans, qu'il est temps de l'établir, et que la mère demande un mari.

SÉBASTIEN.

Voilà que tu commences à me faire peur, parce que je l'aime, vois-tu bien ; elle m'aime aussi, j'en suis sûr. Et si ce mariage-là allait manquer... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! tu avais bien besoin de me dire tout cela, et voilà que je ne sais plus que faire.

DROGUIGNARD.

Il en est temps encore ; réfléchis, je t'en conjure ; tu sens bien que c'est dans ton intérêt.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Où, pour toi seul ma tendresse est craintive ;
Je serai, mon pauvre garçon,
N'importe, hélas ! ce qu'il arrive,
Toujours l'ami de la maison.
C'est pour ton bien que je te blâme ;
Et s'il le faut, quand tout sera fini,
Autant que toi, moi, j'aimerai la femme ;

SÉBASTIEN.

Ah ! je retrouve mon ami.

Où, mon ami, oui, je t'en prie, ne me quitte pas ; quand tu n'es pas là, je ne fais que des sottises. Hier, j'étais seul, j'ai été au spectacle, et un militaire m'a cherché querelle.

DROGUIGNARD.

Tu lui as répondu ?

SÉBASTIEN.

Il le fallait bien, on me regardait. Je lui ai indiqué ce matin pour rendez-vous la barrière de Vincennes.

DROGUIGNARD.

Impudent ami !

SÉBASTIEN.

Écoute donc, mon ami ; comme mon intention est de rester toute la journée dans les environs de la barrière d'Enfer...

DROGUIGNARD.

A la bonne heure.

SÉBASTIEN.

Tu sens bien que je n'en ai pas parlé à ma future, ni à sa mère. Mais les voici. Plus je la regarde, et moins je peux croire...

DROGUIGNARD.

Songe à ce que je t'ai dit, Sébastien.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GIRAUD,
ADÉLAÏDE.

MADAME GIRAUD.

Concevez-vous rien de pareil à ce qui nous arrive ? (Apercevant Droguignard.) Eh mais ! c'est M. Droguignard ; je n'avais pas eu le plaisir de l'apercevoir. Vous voilà de retour dans ce pays ? (A Adélaïde.) Saluez donc, ma fille. (Adélaïde salue très-bas et les yeux baissés.)

SÉBASTIEN, bas à Droguignard.

Hein ? quel air modeste !

MADAME GIRAUD.

Je le disais hier à Adélaïde : Mon Dieu ! quel dommage que M. Droguignard ne soit pas à Paris ? M. Sébastien va se marier, et il ne sera pas témoin du bonheur de son jeune ami : c'était là notre seul regret, n'est-ce pas Adélaïde ?

ADÉLAÏDE.

Ah ! oui.

SÉBASTIEN.

Tu vois comme elles sont bonnes.

MADAME GIRAUD.

Je me rappelle qu'autrefois M. Droguignard venait souvent chez nous : c'était un habitué de notre petite maison de la place Saint-Michel ; mais voilà comme on se perd de vue ; il y a au moins dix-huit mois que vous n'avez diné chez nous, n'est-ce pas ?

DROGUIGNARD.

Il y a six ans et demi, Madame. J'ai là-dessus une mémoire excessivement locale. La dernière fois que nous nous vîmes, c'était le jour de cette grande querelle que vous eûtes avec votre mari.

MADAME GIRAUD.

Vous croyez ?

DROGUIGNARD.

Une dispute affreuse ; je me le rappelle parfaitement.

MADAME GIRAUD.

Je le crois bien, c'était un événement assez extraordinaire et assez rare pour laisser des souvenirs ; mais ne parlons pas de cela, je vous prie ; ce n'est pas pour moi, mais à cause de ma fille. Tout ce qui a rapport à son père...

ADÉLAÏDE, avec tristesse.

Ah ! oui.

SÉBASTIEN, bas.

Tu le vois, de la modestie, de la sensibilité. (Haut.) De quelle contrariété parliez-vous donc en entrant ?

MADAME GIRAUD.

Air du *Ménage de garçon*.

Jugez quel embarras j'éprouve ;
A la mairie on veut d'abord
Un acte de décès qui prouve
Comme quoi mon époux est mort.

SÉBASTIEN.

Quoi ! vous ne l'aviez pas, Madame ?

MADAME GIRAUD.

Desormais, je veux m'en pourvoir ;
Ce sont des papiers qu'une femme
Est toujours bien aise d'avoir.

SÉBASTIEN.

Eh bien ! ma belle-mère, rassurez-vous ; voilà mon ami Droguignard qui a été autrefois employé à la mairie, qui y a conservé des relations, et qui peut nous faire délivrer promptement l'expédition dont nous avons besoin.

DROGUIGNARD.

Comment ! tu veux que ce soit moi ?

SÉBASTIEN.

Oui, je t'en prie ; tu feras plaisir à ces dames ; vas-y avant nous. D'abord nous n'y entendons rien ; tandis que toi, les mariages, c'est ton état, c'est ta partie.

DROGUIGNARD.

Tu l'exiges, Sébastien ? une fois, deux fois...

SÉBASTIEN.

Dis tout de suite trois, et vas-y.

DROGUIGNARD.

J'y vais. (A part.) Allons, Droguignard, souviens-toi que tu es l'ami de la famille : c'est un malheureux qu'il faut arracher malgré lui au précoce conjugal.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté DROGUIGNARD.

SÉBASTIEN.

Tu reviendras tout de suite, n'est-ce pas mon ami ? (A part.) C'est drôle, il s'en va avec un air mystérieux ; c'est égal, il a raison ; je veux agir avec prudence, et savoir par moi-même à quoi m'en tenir. (Haut.) Dites-moi, ma belle-mère, est-ce que je ne pourrais pas être seul un instant avec ma future ?

MADAME GIRAUD.

Mon Dieu ! je ne demanderais pas mieux ; mais c'est que cette idée-là va effrayer ma fille : si vous saviez comme elle a été élevée !

SÉBASTIEN.

N'importe ; moi, je suis le marié, et je désirerais...

MADAME GIRAUD.

Je vous obéis. mon gendre, je vous obéis.

ADÉLAÏDE.

Comment ! vous vous en allez ?

MADAME GIRAUD.

Oui, ma fille, je vous laisse avec votre mari ; il le veut, c'est vous dire assez que ce doit être votre volonté et la mienne, et je n'ai pas besoin de vous rappeler en cette circonstance les principes (appuyant sur le mot) et les recommandations que je n'ai jamais cessé de vous donner.

(Elle sort en faisant à Sébastien une grande révérence.)

SCÈNE V.

SÉBASTIEN, ADÉLAÏDE.

SÉBASTIEN, à part.

(Après un moment de silence.) C'est singulier ! voilà que je ne sais pas trop que lui dire. (Haut.) Adélaïde, est-ce que cela vous contrarie de rester seule avec moi ?

ADÉLAÏDE, après avoir hésité.

Où ! non ; mais je vous prie, Monsieur, de ne pas m'appeler ainsi Adélaïde, tout court ; cela me semble trop libre.

SÉBASTIEN.

Il me semble cependant, Mademoiselle, que quand on aime les gens... Mais c'est que peut-être vous ne m'aimez pas ? O dieux ! elle hésite.

ADÉLAÏDE.

Je ne peux pas vous répondre là-dessus, Monsieur, puisque maman n'est pas là ; mais je sais bien la peur que j'ai eue quand on a dit que vous alliez épouser mademoiselle Gervais, la fille du marchand de draps.

SÉBASTIEN.

Comment ! même à cette époque-là, vous aviez déjà daigné vous occuper de moi ?

ADÉLAÏDE.

Sans doute ; depuis la veille de Noël, le jour où vous êtes venu dans la boutique.

SÉBASTIEN.

C'est vrai ; c'est la première fois que je suis allé chez vous ; j'y entrerais pour acheter...

ADÉLAÏDE.

Une paire de bas de Rouen, première qualité, coton en quatre fils et cinq au talon : c'est moi qui vous l'ai vendue. Allez, quoique maman dise que je suis une sotte, et que je n'ai pas de mémoire, il est des choses qu'on n'oublie pas.

SÉBASTIEN.

Comment ! il serait possible !... De sorte que quand on vous a proposé ce mariage...

ADÉLAÏDE.

J'ai accepté tout de suite, tout de suite; mais j'ai peut-être eu tort de vous dire cela.

SÉBASTIEN.

Au contraire, parce que cela me prouve que nous ferons bon ménage.

ADÉLAÏDE.

Je tâcherai, du moins; car, voyez-vous, Monsieur, sans qu'il y paraisse, moi, je raisonne quelquefois, et je sais bien ce que je me promettais lorsque je pensais à mon mariage.

SÉBASTIEN.

Ah! vous y pensiez?

ADÉLAÏDE.

Tous les jours.

AIR: *Ah! si Madame me voyait* (de ROMAGNÉSI).

C'est à vous seul à commander:
Mon seul but sera de vous plaire.
Quand la modiste ou la lingère
Viendra pour se faire solder,
S'il s'agit d'un' robe nouvelle,
Ou de quelque bonnet garni,
Je lui dirai: Mademoiselle,
Ah! demandez à mon mari.

DEUXIÈME COUPLET.

Vos désirs seront tous mes vœux.
Car je serai docile et sage;
Et si, dans notre voisinage,
Il survenait quelque amoureux;
S'il disait que son cœur soupire,
Et qu'il veut être mon ami,
Moi, je saurais toujours lui dire:
Ah! demandez à mon mari.

SÉBASTIEN.

Quelle candeur! mais dites-moi, Adélaïde, vous me parlez là d'amoureux, est-ce que par hasard il y aurait déjà en des personnes qui vous auraient dit qu'elles vous aimaient?

ADÉLAÏDE.

Oh! oui.

SÉBASTIEN.

Ei qui donc, s'il vous plaît?

ADÉLAÏDE.

Mais mon petit cousin, M. Belenfant.

SÉBASTIEN.

Ah! M. Belenfant s'est permis...

ADÉLAÏDE.

Sans doute: il voulait aussi m'épouser; mais moi je ne voulais pas, parce qu'il avait des manières et un très-mauvais ton, mon petit cousin: il voulait toujours me prendre la main pour l'embrasser, et cela ne me convenait pas.

SÉBASTIEN.

De sorte que vous l'avez refusé.

ADÉLAÏDE.

Certainement. Vous ne vous en douteriez pas; mais moi j'ai du caractère.

SÉBASTIEN.

Vraiment!

ADÉLAÏDE.

Tellement que quand j'étais petite, j'étais très-colère, et même quelquefois encore.

SÉBASTIEN.

Allons donc, ce n'est pas possible.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous le verrez; il ne faut pas croire, Monsieur, que je sois parfaite.

SÉBASTIEN, à part.

Ei Droguignard qui leur supposait des intentions... Quelle naïveté! quelle franchise!

ADÉLAÏDE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

(Finale du premier acte de *la Somnambule*.)

Tenez-vous, je vous en supplie,
Voilà quelqu'un, c'est imprudent.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DROGUIGNARD.

DROGUIGNARD.

(Suite de l'air.)

Eh bien! qu'en dis-tu maintenant?

SÉBASTIEN.

Plus que jamais je suis content.

DROGUIGNARD.

Tu le veux donc?

SÉBASTIEN.

Oui, je l'en prie.

Vois sa grâce, sa modestie;

Du ciel je suis favorisé.

Tout est-il prêt à la mairie?

DROGUIGNARD.

Suis-moi, j'ai tout disposé.

SÉBASTIEN et ADÉLAÏDE ensemble.

Ah! combien mon âme est ravie!

Pour moi quelle félicité!

Que de grâces, que de beauté!

C'est le plus beau jour de ma vie,

Puisque je perds ma liberté.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GIRAUD, PARENTS.

(Suite de la finale.)

MADAME GIRAUD.

Allons donc, ma fille et mon gendre,

On va sans doute nous attendre.

Partons.

DROGUIGNARD.

Grâce à mes soins,

Tout est prêt, jusqu'aux temoins.

MADAME GIRAUD.

Toute ma crainte est oubliée;

Enfin, enfin, elle est donc mariée.

TOUS.

Ah! combien mon âme est ravie!

Ah! que mon cœur est enchanté!

C'est le plus beau jour de leur } vie,
 } ma }

Puisque je perds ma liberté,

Puisqu'ils perdent la liberté.

{Ils sortent.}

SCÈNE VIII.

BELENFANT, entrant par le côté gauche ; il a son sabre sous le bras, il est en uniforme de cuirassier.

BELENFANT, lisant l'inscription qui est sur le poteau da fond.

Barrière, barrière du Maine. Allons, Belenfant, mon ami, il me semble que ce doit être ici le lieu du rendez-vous. La vérité est que je ne sais pas au juste. Je me suis bien rappelé ce matin que je devais me battre, parce que ces choses-là, ça ne s'oublie pas ; mais le reste, milzeux ! Ce blanc-bec avec qui j'ai eu une dispute hier au spectacle m'a crié, au moment où on nous séparait : Monsieur, à demain, à la barrière de... et cetera ; ça finit en aïe ; voilà tout ce que je me rappelle... barrière de Touraine, barrière de Vincennes, barrière du Maine ; ce doit être celle-là, d'autant que c'est la seule où on vende de bon vin. (Regardant son sabre.) Allons, notre frère, au repos, en attendant le moment de l'exercice. (Il regarde autour de lui.) Je ne vois personne. Il est vrai que quand il serait là, je ne reconnaîtrais guère le camarade. C'est drôle l'effet que produit sur moi le vin de la comète, ça me brouille toutes les physiognomies.

Aïe : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Dès que j'ai bu quelque rasade
De ce diable de petit vin,
J'crois que j' prendrais à la parade
Mon chef de fil pour un pekín.
Je confonds la blonde et la brune,
La têt' me tourne, enfin je suis
Comm' tous les gens qui font fortune,
Je ne r'connais plus mes amis.

Je sens bien que cela me fait du tort dans la société, et que ça m'empêche d'y être aussi bien reçu que mes avantages personnels et physiques pourraient le permettre, mais j'ai promis à madame Giraud, ma tante, de vivre désormais comme un Céladon. C'est le seul moyen de plaire à ma cousine Adélaïde qui fait la mijaurée, et je ne sais pas pourquoi, parce qu'enfin, un militaire, ça vous a toujours quelque chose de flatteur pour une jeunesse.

SCÈNE IX.

BELENFANT, MADAME GIRAUD.

MADAME GIRAUD.

Grâce au ciel, tout est fini, et voilà ma fille mariée, sans que désormais aucun obstacle...

BELENFANT, l'apercevant.

Le diable m'emporte, c'est ma respectable tante.

MADAME GIRAUD.

Ah ! mon Dieu, c'est mon mauvais sujet de neveu !

BELENFANT.

Entendez-vous la nature qui parle ?

MADAME GIRAUD.

Comment ! ton régiment n'est plus à Versailles ?

BELENFANT.

Arrivé d'hier à Paris, et j'aurais été vous voir, sans quelques préliminaires indispensables. Un repas de corps, qui est cause que ce matin je suis sorti pour prendre l'air ; mais suffit, le reste sont des détails oiseux et incohérents dont il est inutile de vous faire la relation.

MADAME GIRAUD.

Eh bien ! mon garçon, ne te gêne pas, continue ta promenade ; moi, d'abord, je suis ici en société.

BELENFANT.

Je comprends ; vous avez peur que je ne fasse du tort à la parenté.

MADAME GIRAUD.

Mais, jusqu'à présent tu ne lui as pas fait grand honneur.

BELENFANT.

C'est ce qui vous trompe ; j'ai toujours soutenu l'honneur de la famille, excepté dans les moments où je ne pouvais pas me soutenir moi-même, et alors on ne pouvait pas exiger... Mais aujourd'hui, c'est différent, je suis à jeun, tenue décente, et j'en veux profiter pour me produire.

MADAME GIRAUD.

Ah ! mon Dieu, quelle opinion cela va donner de la famille ! Écoutez-moi, Belenfant, j'ai une confidence à vous faire : votre cousine Adélaïde se marie aujourd'hui.

BELENFANT.

J'en suis enchanté, une nocé, des violons, un repas. J'en suis, n'est-ce pas, ma tante ?

MADAME GIRAUD.

Un instant ; vous sentez bien que, dans une pareille société, il faut un ton, une décence...

BELENFANT.

C'est mon fort, et si mon fort, que je passe pour un fat au régiment. Ah ! ma cousine Adélaïde se marie. Vous vous rappelez que, dans les temps, j'ai eu des idées ; mais nous autres militaires n'avons point l'habitude de nous marier... indéfiniment, et puisqu'un autre prend ce soin... cela me fait un bon parent de plus, une bonne maison, où je serai reçu... Touchez là, ma tante, je donne mon consentement, et je vous prie de me présenter au cousin.

MADAME GIRAUD.

A la bonne heure ; le voici justement. Ah ça ! Belenfant...

BELENFANT.

Vous pouvez-t-êl' tranquille, quant à la tenue...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, SÉBASTIEN, ADÉLAÏDE,
DROGUIGNARD, GENS DE LA NOCE.

CHOEUR.

Oui, célébrons l'hyménée
Dont ils ont formé les nœuds
Tous les deux ;
Cette chaîne fortunée
Va les rendre à jamais heureux.

BELENFANT.

J' vas danser d' la bell' manière ;
Ma tant', quoi qu'on ne soit pas,
Ici-bas,
Dans la caval'ri' légère,
Ça n'empêch' pas les entrechats.

CHOEUR.

Oui, célébrons, etc.

ADÉLAÏDE, conduite par Sébastien, va embrasser ma-
dame Giraud.

Ah ! ma mère.

MADAME GIRAUD, s'essuyant les yeux.

Eh bien ! mon Adélaïde, comment cela va-t-il ?

ADÉLAÏDE.

A merveille, maman. (Bas.) Excepté ce monsieur Droguignard qui, à chaque instant, se plaît à me contrarier, ou à me dire des choses piquantes ; il a fallu toute ma patience...

MADAME GIRAUD, bas.

Tu ne peux en avoir trop. (Haut.) Voici Belenfant, ton cousin, qui vient d'arriver à Paris, et à qui j'ai fait part de ton mariage. (Le prenant par la main et le menant à Sébastien.) Souffrez, mon cher gendre, que je vous présente un cousin de ma fille, M. Belenfant.

SÉBASTIEN, se retournant.

Ah ! mon Dieu !

DROGUIGNARD.

Eh bien ! qu'as-tu donc ?

SÉBASTIEN, bas à Droguignard.

C'est mon militaire d'hier au soir, celui à qui j'avais donné rendez-vous à la barrière de Vincennes.

BELENFANT.

Cousin, je suis enchanté de la circonstance d'un mariage dont je ne me doutais pas ; mais c'est égal, touchez là.

SÉBASTIEN, avec joie.

Dieux ! il ne me reconnaît point.

BELENFANT.

Vous m'avez l'air d'un malin, (montrant Droguignard) ainsi que ce luron-là ; et je vois que nous irons bien ensemble. Ah çà ! corbleu, on dirait que vous tremblez ?

SÉBASTIEN.

Du tout, du tout ; mais je sors d'être marié, et c'est un reste d'émotion. (Bas à Adélaïde.) Comment ! c'est là ce petit cousin dont vous me parliez ?

ADÉLAÏDE.

Oui, Monsieur, c'est M. Belenfant, mon jeune cousin.

SÉBASTIEN.

C'est que vous ne m'aviez pas dit qu'il fût dans les cuirassiers. Ah ! mon Dieu, comme il me regarde !

BELENFANT.

C'est étonnant, mon cousin, je ne vous avais pas encore vu, et il me semble que ce n'est pas la première fois que je vous donne une poignée de main.

SÉBASTIEN, faisant le geste de donner un coup de poing.

(A part.) Il appelle cela donner une poignée de main. (Haut.) Je vous prie de croire, Monsieur, que ce n'est pas moi, ce n'est pas moi du tout, et vous vous trompez.

BELENFANT.

Alors, excusez, cousin, il n'y a pas d'affront ; ah çà ! puisqu'il y a une noce, il y a un festin, c'est de rigneur, je me charge d'égayer cela.

SÉBASTIEN, bas à Droguignard.

Eh bien ! il est sans façon ; le voilà invité.

BELENFANT.

Il n'y a rien de tel qu'un militaire, quand il est à la noce. Je me mets à côté de la mariée, et en avant les santés et les chansons ; je m'en charge, car je possède, à ce qu'ils disent, une littérature de caserne un peu soignée ; j'ai là surtout une cavatine :

(Chantant à pleine gorge.)

De l'amour j'aperçois la torche...

MADAME GIRAUD.

Eh bien ! mon neveu, y pensez-vous ?

Ain : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Mais taisez-vous donc... par des femmes
Cela peut-il être écouté ?

BELENFANT.

J'n'en sais rien, car devant des dames
Ça n'a jamais été chanté.

MADAME GIRAUD.

Grands dieux !

BELENFANT, aux dames.

N' soyez pas inquiètes,
C'est des romane's à sentiment,
Que nous chantons au régiment,
Lorsque nous sommes en goguettes.

Et puis, dites donc, cousin, la jarretière de la mariée ? nous sommes là.

SÉBASTIEN.

Eh bien ! par exemple !

MADAME GIRAUD.

Y pensez-vous, mon neveu ?

BELENFANT.

Écoutez donc, ma tante, comme le plus jeune de la famille... et puis j'oubliais de vous demander... à quelle heure dînez-vous ? Il faudra que ce soit un peu tard, entendez-vous, cousin, parce que j'ai affaire ce matin.

SÉBASTIEN.

Ah ! vous avez affaire ?

BELENFANT.

Oui ; un blanc-bec que je ne vois pas venir, et qui m'avait donné rendez-vous à la barrière du Maine.

SÉBASTIEN.

Ah ! mon Dieu, il aura mal entendu. (S'oubliant.) C'était à la barrière de Vincennes.

BELENFANT, se retournant vivement.

Hein ! qu'est-ce que vous dites ?

SÉBASTIEN.

Rien, rien, monsieur le soldat ; je disais seulement qu'il y aurait bien plus loin pour vous si c'était à la barrière de Vincennes.

BELENFANT.

Parbleu, une belle malice ; sans adieu.

Ain de Weber.

Je pars,

Et sur les boulevards

Je vais l'attendre

Et le surprendre :

S'il le faut même j'ai le projet

D'entrer dans chaque cabaret.

MADAME GIRAUD.

Dans un tel jour vous battre, hélas !

BELENFANT.

Mon dieu ! n'arrêtez pas
Mes pas.

SÉBASTIEN.

Qu'il soit tranquille sur ce point ;
Son adversaire n'ira point.

BELENFANT.

Je pars, etc.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté BELENFANT.

(Suite de l'air.)

MADAME GIRAUD.

Nous, de ce pas, allons, ma fille,
Remercier tous nos parents ;
Il faut bien que de la famille
Tu reçoives les compliments.

DROGUIGNARD, d'un air railleur.

Revenez vite, je vous prie ;
Sans vous que ferait votre époux ?
Mais, vous voulez donc qu'il s'ennuie ?

ADELAÏDE, faisant la révérence.

Monsieur, je le laisse avec vous.

(A part.)

Vilain homme que je deteste.

(Il vit à Sébastien.)

Dans l'instant même je reviens.

(A part.)

L'ami de monsieur, je l'atteste,
Ne sera jamais un des miens.

ENSEMBLE.

MADAME GIRAUD.

Ah ! que mon cœur est satisfait !
Voilà donc ma fille en ménage ;
Pour le bal et pour le banquet
Je m'en vais voir si tout est prêt.

DROGUIGNARD.

Comme son cœur est satisfait !
Pour moi, je ne perds pas courage ;
De cet hymen qui me déplaît,
Bientôt nous allons voir l'effet.

ADELAÏDE.

Que mon cœur serait satisfait,
Si bientôt, de notre ménage,
Monsieur Sébastien renvoyait
Ce tendre ami qui me déplaît !

SÉBASTIEN.

Revenez vite, s'il vous plaît...
Que je benis ce mariage !
Car, après tout, puisqu'il est fait,
Mon cœur doit être satisfait.

(Adélaïde entre avec sa mère dans la maison du restaurateur.)

SCÈNE XII.

DROGUIGNARD, SÉBASTIEN.

DROGUIGNARD.

Eh bien ! que dis-tu déjà de ta famille ?

SÉBASTIEN.

Je dis que je ne la trouve pas mal ; ils ont tous des physionomies de parents ; qu'est-ce que tu veux ? ça ne peut pas être autrement, c'est comm ; il n'y a que le militaire qui ne me revient pas du tout ; et si j'avais su que ce fût là le petit cousin, j'y aurais peut-être regardé à deux fois. Car celui-là, je ne pourrai jamais m'y habituer ; et s'il dine aujourd'hui à table, c'est fini, je n'y reste pas.

DROGUIGNARD.

Tu es le maître de t'en aller, et de le laisser avec ta femme.

SÉBASTIEN.

C'est justement ce que je ne veux pas. Je t'en prie, mon cher ami, donne-moi un moyen pour qu'il ne soit pas du repas.

DROGUIGNARD.

Il y en a un, c'est de le mettre à la porte.

SÉBASTIEN.

Je sais bien, mais j'ai des raisons pour ne pas me servir de celui-là, à moins que tu ne veuusses t'en charger.

DROGUIGNARD.

Ce n'est pas mon affaire, mais tu peux t'adresser à ta femme ; comme elle t'a promis, à ce que tu dis, de faire en tout tes volontés, ordonne-lui

de congélier son cousin, et elle ne manquera pas de l'obéir.

SÉBASTIEN.

Au fait, tu as raison; et voilà une idée. De sa part, ce sera tout naturel; il n'y aura point d'inconvénients. La voici, et tu vas voir qu'elle n'hésitera pas un instant.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Vous voyez que je n'ai pas été longtemps.

SÉBASTIEN.

J'en suis d'autant plus satisfait, que j'avais une grâce à vous demander.

ADÉLAÏDE.

A moi? une grâce? Vous savez bien, Monsieur, que c'est à vous de commander.

DROGUIGNARD.

A merveille! (Bas à Sébastien.) Eh bien! tu hésites déjà. Je m'en vais lui dire moi-même.

SÉBASTIEN.

Non, du tout. Laisse-moi faire; j'ai trouvé un biais. (Haut.) Ma chère Adélaïde, je réfléchissais tout à l'heure, et je me disais que nous serions peut-être beaucoup de monde à table. (Bas à Droguignard.) Vois-tu, comme cela, ça n'a pas l'air... (Haut.) Et alors, vous comprenez que s'il y avait une personne de moins, n'importe qui; mais enfin, j'aimerais mieux, si cela arrivait, que ce fût votre cousin; voilà pourquoi je vous prierais de lui dire...

ADÉLAÏDE.

Et pour quelle raison?

SÉBASTIEN, embarrassé.

Pour quelle raison? (Bas à Droguignard.) Dis donc, mon ami, elle demande pour quelle raison. Qu'est-ce que je vais lui répondre?

DROGUIGNARD.

Parbleu, dis-lui que tu le veux; cela doit suffire.

SÉBASTIEN, à part.

Au fait, c'est un motif, comme un autre. (Haut.) Eh bien! Madame, c'est que... je... (A part.) C'est singulier, quand on n'est pas fait à ce mot-là.

Att: *Comme il m'aimait!*

Oui, je le veux, (bis.)

(A part.)

Voilà la parole fatale.

DROGUIGNARD.

Votre époux a dit, je le veux;
Tout est fini, c'est pour le mieux.
D'après le code et la morale,
Toute la charte conjugale,
C'est je le veux. (bis.)

ADÉLAÏDE fait un geste de colère, puis se reprend et répond doucement.

Puisque vous le voulez, Monsieur, j'obéirai. Je vais dire moi-même à mon cousin qu'il ne peut rester à dîner; mais vous connaissez ce qu'exigent les convenances. Puisqu'on exclut mes cousins, vous ne pouvez, de votre côté, admettre que vos très-proches parents.

SÉBASTIEN.

Ce qu'e demande là est tout naturel; je n'inviterai à dîner que mes proches parents.

DROGUIGNARD, le tirant par son habit.

Eh bien! dis donc, et moi?

SÉBASTIEN, à Adélaïde.

C'est juste, et Droguignard aussi.

ADÉLAÏDE.

Et pour quelle raison? est-ce que monsieur serait de votre famille?

SÉBASTIEN.

Non; c'est un ami.

ADÉLAÏDE.

C'est-à-dire que, de notre côté, nous renverrons des parents, et que, du vôtre, vous inviterez des étrangers; j'en suis fâchée, mais monsieur ne dinera pas.

DROGUIGNARD.

Comment! je ne dînerai pas.

ADÉLAÏDE.

Non, Monsieur.

DROGUIGNARD.

Qui m'en empêchera?

ADÉLAÏDE.

Moi.

DROGUIGNARD.

Et pour quel motif?

ADÉLAÏDE.

Att: *Comme il m'aimait!*

Je ne veux pas, (bis.)

Ce mot-là seul doit vous suffire:

Un mari peut bien, ici-bas,

Dire: Je veux; mais, dans ce cas,

Ce code qu'on veut nous prescrire

Ne peut nous empêcher de dire:

Je ne veux pas.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GIRAUD.

MADAME GIRAUD, accourant au bruit.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

DROGUIGNARD.

Exclure un ami, et le renvoyer à jeun!

ADÉLAÏDE.

Un ami! vous, Monsieur, qui dès le premier jour du mariage cherchez à semer la discorde entre nous. Vous qui donnez de mauvais conseils

à mon mari. Croyez-vous que je ne m'en sois pas déjà aperçue?

MADAME GIRAUD.

Ma fille, de grâce : y pensez-vous ?

ADÉLAÏDE.

Eh ! non, ma mère, laissez-moi. Voilà une heure que je me modère pour ne pas traiter monsieur comme il le mérite. (A Sébastien.) Oui, il voudrait éternellement vous tenir en tutelle, vous traiter en esclave ; mais j'y vois clair, et je ne le souffrirai pas.

MADAME GIRAUD.

Mais, ma fille, encore une fois...

ADÉLAÏDE.

Mais, ma mère, je vous répète que je puis bien parler. Et je prie monsieur de ne plus remettre les pieds chez moi. (Elle va s'asseoir sur un banc.) Qu'est-ce que c'est donc que ça ? Il n'y a pas moyen d'y tenir.

MADAME GIRAUD, qui pendant toute cette scène cherche à la calmer.

Mais, ma fille !

SÉBASTIEN, de l'autre côté du théâtre.

Ma chère Adélaïde !

MADAME GIRAUD.

Aussi, mon gendre, c'est votre faute. Vous vous y êtes mal pris ; car c'est la première fois de sa vie que je lui vois un moment d'humeur.

SÉBASTIEN.

Par exemple ! si c'est moi qui ai tort...

DROGUIGNARD, bas à Sébastien.

Hein ! Qu'en dis-tu maintenant ?

SÉBASTIEN, de même.

Dame, je ne sais trop qu'en dire ; mais je crains comme toi que nous ne nous soyons peut-être un peu pressés.

DROGUIGNARD.

Voilà le mot que j'attendais ; et tu es maintenant en état de m'entendre. As-tu pu croire, Sébastien, que ton vieil ami t'abandonnerait au moment du danger ?

SÉBASTIEN.

Que veux-tu dire ?

DROGUIGNARD.

Qu'il fallait te sauver malgré toi ; et c'est ce que j'ai fait.

SÉBASTIEN.

Comment ! il serait possible...

DROGUIGNARD.

Viens, viens, je vais tout t'expliquer.

MADAME GIRAUD.

Eh bien ! mon gendre, vous vous en allez ? Vous ne voyez pas dans quel état est ma fille ?

SÉBASTIEN.

Mon ami, c'est vrai ; elle a l'air de se trouver mal.

DROGUIGNARD.

Sois donc tranquille.

Air : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Un peu de calme est nécessaire,
Votre fille en a grand besoin.

MADAME GIRAUD.

Mais le festin ?

DROGUIGNARD.

En belle-mère

Daignez vous charger de ce soin.

MADAME GIRAUD.

Mais le bal ?

DROGUIGNARD.

C'est un peu précocée ;

Attendez pour le commencer ;

Vous auriez tort de vous presser :

Tel souvent se croit à la noce,

Qui s'en retourne sans danser.

(Ils sortent.)

SCÈNE XV.

MADAME GIRAUD, ADÉLAÏDE.

MADAME GIRAUD.

Qu'a-t-il donc, ce monsieur Droguignard, avec son air railleur ?

ADÉLAÏDE.

Comment ! mon mari s'en va sans m'adresser une parole ! C'est une indignité.

MADAME GIRAUD.

Après la scène que tu viens de faire...

ADÉLAÏDE.

Est-ce que vous croyez que réellement il serait fâché ?

MADAME GIRAUD.

On le serait à moins.

ADÉLAÏDE.

Aussi, c'est son vilain ami qui en est cause ; je le déteste encore plus qu'auparavant ; me brouiller avec mon mari ! Je suis bien malheureuse, et il me le payera.

MADAME GIRAUD.

Allons, ne vas-tu pas pleurer à présent ?

ADÉLAÏDE, pleurant.

Où, parce que je l'aime.

MADAME GIRAUD.

Il y paraît joliment.

ADÉLAÏDE.

Qu'est-ce que ça prouve ?

Air de *Céline*.

Où, j'en conviens, je suis colère,

Et parfois je prends de l'humeur ;

Mais des torts de mon caractère

Devrait-il accuser mon cœur ?

Des défauts que j'ai fait paraître

Il aurait tort d'être alarmé ;

Il sera malheureux peut-être ;

Mais il est bien sûr d'être aimé.

MADAME GIRAUD.

Mais que nous vent Belenfant ?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTES, BELENFANT.

BELENFANT.

Par exemple, ma tante et ma cousine, en voilà une solide ; et j'accours en estafette pour vous rendre un fameux service.

ADÉLAÏDE.

Je te remercie de l'intention ; mais dis vite, parce que je suis pressée.

BELENFANT.

Je vous annonce donc qu'il y a contre vous quelque manigance.

ADÉLAÏDE.

Peu m'importe.

BELENFANT.

Je vous dis qu'on veut vous faire des traits.

ADÉLAÏDE.

Qu'est-ce que cela me fait ?

BELENFANT.

Mais cependant, quand c'est du sérieux.

ADÉLAÏDE.

Ça n'est égal.

BELENFANT.

Ah ça ! a-t-elle une tête, la petite cousine ! quand je vous dis que votre mari...

ADÉLAÏDE, avec impatience.

Eh bien ! mon mari ?

BELENFANT.

Votre mari n'est pas votre époux.

ADÉLAÏDE et MADAME GIRAUD.

Qu'est-ce que cela signifie ? mais parle donc vite.

BELENFANT, relevant sa moustache.

Enfin j'ai donc la parole : vous savez que je cherchais un individu en retard, avec lequel je devais m'aligner ; et j'étais t'entré pour l'attendre chez le traiteur qui est à côté de la mairie, lorsque je crois reconnaître dans la salle à côté la voix du cousin. Il causait avec un autre bourgeois, et j'ai entendu celui-ci qui lui disait : « Oui, la maison municipale touche à celle du traiteur ; c'est la même entrée, et c'est dans un de ses salons que tout à l'heure... »

(Il fait le geste de signer.)

ADÉLAÏDE et MADAME GIRAUD.

Comment ! c'était une ruse ?

BELENFANT.

Comme vous dites, une ruse pour éprouver votre caractère qui, à ce qu'il paraît, a fait des siennes. Mais, minute ; je suis là, d'autant plus qu'à une phrase qui lui est échappée j'ai découvert que le cousin n'était autre que mon particulier d'hier au soir, et j'allais engager la conversation indéfiniment, lorsque je me suis dit : Belenfant, calme pour le quart d'heure ta mar-

tialité permanente, il s'agit ici de l'honneur de la famille.

AIR : Dans un amoureux délire.

De peur d'encourir le blâme,
Va consulter tes parents,
Avant de tirer la lame.

ADÉLAÏDE.

O ciel ! je vous le défends.

BELENFANT.

Non, j' dois venger cet outrage,
Et j' vais changer, dans l' moment,
Ses billets de mariage
En billets d'enterrement.
En (ter.) billets d'enterrement :

ADÉLAÏDE.

Et moi j'exige qu'on renonce à toute idée de duel ou de dispute ; qu'on me laisse faire.

MADAME GIRAUD.

Quel est ton dessein ?

ADÉLAÏDE.

Je n'en sais rien, mais enfin laissez-moi tous les deux ; vous surtout, mon cousin, si vous avez quelque amitié pour nous, je vous prie de partir à l'instant même.

BELENFANT.

Alors, autant dire : en avant, marche !

MADAME GIRAUD.

Mais explique-moi au moins...

ADÉLAÏDE.

Je ne le puis, j'ignore moi-même ce que je ferai ; les voilà, je vous en prie, rentrez.

(Belenfant et madame Giraud rentrent.)

SCÈNE XVII.

ADÉLAÏDE, SÉBASTIEN, DROGUIGNARD.

DROGUIGNARD.

Tu vas voir le changement de baromètre ; le temps va revenir au beau.

SÉBASTIEN.

Oui, mais je ne veux plus m'y fier.

DROGUIGNARD.

C'est cela, et nous allons joliment prendre notre revanche à ses dépens.

SÉBASTIEN.

Non, toi tu es trop goguenard, et il faut encore observer des convenances.

AIR du vaudeville de Turcotte.

De moi seul elle doit apprendre
Que d'un époux nous allons la priver.

DROGUIGNARD.

Ici près, moi je vais l'attendre,
Et l'amitie reviendra l'enlever.

SÉBASTIEN.

Dispose tout pour notre fuite,
Va prendre un sacre...

DROGUIGNARD.

Ah ! tu m'y fais songer !

Pour éviter un semblable danger,
On ne saurait aller trop vite.
(D'un air railleur en passant près d'Adélaïde.)

J'ai bien l'honneur de vous saluer, Madame.

SCÈNE XVIII.

ADÉLAÏDE, SÉBASTIEN.

SÉBASTIEN.

Depuis que je ne vous ai vue j'ai fait bien des réflexions, Mademoiselle.

ADÉLAÏDE.

Et moi aussi, Monsieur.

SÉBASTIEN.

Sur la vivacité de votre caractère.

ADÉLAÏDE.

Et moi sur la faiblesse du vôtre; et je rends grâce maintenant à la ruse que vous avez employée, puisqu'elle me permet de vous rendre votre parole.

SÉBASTIEN.

Qu'est-ce que vous dites donc, la ruse que j'ai employée ?

ADÉLAÏDE.

Si vous l'aimez mieux, l'épreuve que monsieur votre ami, votre conseiller, a jugé à propos de tenter, épreuve qui d'abord nous a tous indignés, et dont maintenant je suis enchantée.

SÉBASTIEN.

Il serait possible ! comment vous saviez ?...

ADÉLAÏDE.

Je ne l'ai pas ignoré un instant, et je vous le répète, il faut que votre faiblesse soit bien grande, ou que l'ascendant de M. Droguignard soit bien fort, pour que vous ayez pu consentir à un stratagème aussi offensant envers une famille respectable qui, j'ose le dire, ne le méritait pas.

SÉBASTIEN.

Ah ! mon Dieu !

ADÉLAÏDE.

J'avoue qu'en voyant cette scène inconvenante se prolonger ainsi, je n'ai pas été maîtresse de mon ressentiment; il y avait déjà longtemps, comme je vous l'ai dit, et comme vous avez pu le voir, que je faisais mes efforts pour ne pas éclater. Mais, quelque modération que l'on ait, cela n'empêche pas d'avoir du cœur et de la fierté, et on ne veut pas être humilié surtout devant les gens que l'on aime.

SÉBASTIEN.

Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait là !

ADÉLAÏDE.

Ce n'est pas sur vous qu'est tombé mon res-

sentiment; je ne vous accusais pas, je vous plaignais, mais j'en voulais à la personne qui avait pu vous conseiller une pareille ruse. Qu'en aviez-vous besoin, Monsieur ? puisque vous ne m'aimiez pas, puisque cette union faisait votre malheur, que ne le disiez-vous franchement à ma famille ? c'était tout simple, tout naturel; personne ne pouvait s'en fâcher, et le seul cœur que votre procédé aurait blessé ne vous aurait fait entendre aucune plainte.

SÉBASTIEN.

Cet imbécile de Droguignard, j'étais sûr qu'il me ferait faire quelques bêtises. Adélaïde, daignez m'écouter.

ADÉLAÏDE.

Non, Monsieur; non, tout est fini; je ne pourrais point faire votre bonheur, je connais tous mes défauts. La vivacité de mon caractère, je ne vous l'ai point laissé ignorer... ce matin même encore je vous en avais prévenu.

SÉBASTIEN.

C'est vrai; et croyez-vous que je n'aie pas aussi mes défauts ? je suis défiant, soupçonneux...

ADÉLAÏDE.

Soupçonneux ! et pour quel motif ? est-ce à cause de mon cousin ? Dès que vous avez désiré qu'il s'éloignât, ai-je hésité un moment à le lui dire ? Qui donc a pu vous choquer en lui ? son ton et ses manières ? ne vous en avais-je pas encore prévenu ce matin ? Et ce soldat dont vous blâmez comme moi le langage et la brusquerie, ce soldat a cependant plus de générosité et de délicatesse que M. Droguignard lui-même. Croyez-vous qu'il n'ait pas reconnu en vous du premier coup d'œil l'homme avec qui il avait eu hier au soir une dispute au spectacle ?

SÉBASTIEN.

Comment ! il m'avait reconnu ?

ADÉLAÏDE.

Vous l'a-t-il fait paraître ? vous en a-t-il parlé ? n'a-t-il pas sur-le-champ sacrifié son ressentiment à un homme qu'il regardait déjà comme son parent ? Vous le voyez donc, Monsieur, du côté de ma famille sont tous les bons procédés, et du vôtre toutes les injustices.

SÉBASTIEN.

C'est vrai, c'est très-vrai; ce vilain Droguignard ! ce maudit Droguignard ! si je le tenais, je ne sais pas ce que je lui ferais. Adélaïde, je vous en prie, prenez pitié de moi.

ADÉLAÏDE.

Non, Monsieur, il est des outrages que l'on n'oublie pas. (Pleurant.) Je vous ai trop fait voir que je vous aimais; et vous ne vous seriez point

ainsi conduit avec moi, si vous n'aviez été trop certain de mon affection.

SÉBASTIEN.

Elle pleure, dieux ! c'est moi qui la fais pleurer, ou plutôt c'est cet indigne Droguignard. Adélaïde, je vous supplie de me pardonner ; je n'ai plus d'inquiétudes, plus de soupçons, je vous offre ma fortune et ma main. (Apercevant madame Giraud.) Ah ! madame Giraud, ma belle-mère, venez prendre mon parti et la prier de me pardonner ! elle ne veut pas...

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GIRAUD.

MADAME GIRAUD.

Comment ! ma fille, qu'est-ce que c'est ?

ADÉLAÏDE.

Ce n'est pas moi qu'il a offensée, c'est vous surtout, ainsi que mes parents.

MADAME GIRAUD.

Eh bien ! nous pardonnons tous, imitez-nous.

SÉBASTIEN.

Oui, je n'écouterai désormais que vous seule ; je ne suivrai point d'autres conseils que les vôtres. Adélaïde... ma femme...

MADAME GIRAUD.

Ma fille...

ADÉLAÏDE.

Vous le voulez, ma mère.

(Elle tend la main à Sébastien qui se jette à ses genoux.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, DROGUIGNARD.

DROGUIGNARD, s'essuyant le front.

J'ai été obligé d'aller jusqu'à la place Saint-Michel. (Apercevant Sébastien.) Eh bien ! que fais-tu donc ? La voiture est là qui nous attend.

SÉBASTIEN, bas.

Mais tais-toi donc ; tu vas encore me faire avoir une scène.

DROGUIGNARD.

Comment, une scène ?

SÉBASTIEN.

Oui, oui, tu n'en fais pas d'autres ; et avec tes malices, tu as manqué d'être cause d'un fameux accident.

DROGUIGNARD.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SÉBASTIEN.

Je te l'expliquerai ; mais je te prie de te taire.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, BELENFANT.

BELENFANT.

Cousin, il m'est revenu que ma présence en ces lieux vous paraissait incohérente ; avec tout autre, ça finirait autrement ; mais avec un parent, c'est trop juste, la paix du ménage avant tout ; je bats en retraite.

SÉBASTIEN.

Du tout, cousin, point d'explication : je connais votre généreuse conduite. Je vous prie de dîner avec nous ; et toutes les fois que vous viendrez à Paris, j'espère que nous aurons le plaisir de vous recevoir.

BELENFANT.

C'est différent. Touchez là, et si quelqu'un s'avise maintenant de vous dire quelque chose, vous aurez un cousin qui ne vous laissera pas en arrière.

SÉBASTIEN.

Le fait est que j'avais eu tort, et que c'est un brave militaire.

DROGUIGNARD, qui les a tous regardés d'un air étouffé.

Ah çà ! je n'en reviens pas ; un épouses donc ?

ADÉLAÏDE.

Oui, Monsieur ; et pour me montrer aussi généreuse que Sébastien, je vous prie d'excuser un mouvement de vivacité ; j'ai eu tort, sans doute, car les amis de mon mari doivent être les miens. Je vous prie de rester à dîner, et de croire que chez nous désormais votre couvert sera mis tous les jours.

SÉBASTIEN.

Tu vois bien comme tu étais injuste.

DROGUIGNARD.

Écoute donc, mon ami, tout le monde peut se tromper. Il paraît qu'elle a de bons moments. Fasse le ciel...

SÉBASTIEN.

Et nous, nous allons cette fois faire décidément la noce.

BELENFANT.

C'est ça ; et nous marier tout à fait et indéfiniment.

VAUDEVILLE.

BELENFANT.

Fin de la *Servante justifiée*.

En avant donc,
Le joyeux ragaudon,

En franc luron
 Par la danse
 Je commence.
 Puis verre en main,
 Je veux en bon cousin,
 Jusqu'à demain
 Célébrer votre hymen.

SÉBASTIEN, prenant Adélaïde par la main et la présentant au public :

Messieurs, madame veuve Giraud, fabricante de bonneteries, a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Adélaïde Giraud, sa fille, avec M. Fortuné Sébastien, marchand mercier, et, de plus, votre serviteur.

ADÉLAÏDE, au public.

Ain du vaudeville de *la Somnambule*.
 Que de soucis pour entrer en ménage!
 Nous nous trouvons heureux, du moins.
 Le jour de notre mariage,
 De vous avoir eus pour témoins ;
 Mais notre joie est peut-être précoce,
 De vous dépend notre futur destin ;
 Ce soir, Messieurs, vous étiez de la noce,
 Daignerez-vous être du lendemain.

CHOEUR.

En avant donc,
 Le joyeux rigaudon.





THEMODORE.

UN PÂTÉ QUE J'AI TROUVÉ DANS CETTE ARMOIRE.



LE VIEUX GARÇON ET LA PETITE FILLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 24 mai 1822.

En Société avec M. G. Delavigne.



Personnages.

M. DUBOCAGE.

JULES LEFEBVRE, son neveu.

MATHILDE, sa nièce.



PIERROT, } jardiniers de M. Dubocage.
JAQUELINE, }
LAPIERRE, domestique de M. Dubocage, }
personnage muet.

Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin, dans le fond, une grille.

13

SCÈNE PREMIÈRE.

JAQUELINE, assise sur une chaise et travaillant ;
PIERROT, entrant.

PIERROT.

Eh bien ! Jaqueline, est-ce que tu n'as pas entendu sonner là-bas à la petite porte du parc ?

JAQUELINE.

Si fait ; mais on disait que not' maître, M. Dubocage, ne voulait pas recevoir aujourd'hui d'étrangers.

PIERROT.

Parce qu'il veut être seul et en famille. Il attend aujourd'hui son neveu, M. Jules, mon ancien maître, avec qui il était brouillé depuis douze ans, et qui arrive d'Amérique avec dix enfants.

JAQUELINE.

Eh bien ! ça n'est pas celui-là, puisqu'il n'avait avec lui qu'une petite fille !

PIERROT.

C'est égal, fallait toujours voir. Songe donc que par sa protection il se pourrait bien que notre mariage... (Regardant par la droite et allant ouvrir.) Tiens, regarde, il aura fait le tour, car le voilà à la grille du fond.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; JULES LEFEBVRE,
MATHILDE, qu'il tient par la main.

JULES, entrant.

Enfin, on veut bien nous ouvrir...

PIERROT, le regardant.

Eh ! oui, Dieu me pardonne ! dis donc, Jaqueline, il n'est presque pas changé. On je ne m'appelle pas Pierrot, ou c'est mon ancien maître, M. Jules Lefebvre.

JULES.

Qui a prononcé mon nom ?

PIERROT.

Comment, Monsieur, vous ne reconnaissez pas celui qui doit tout à vos bontés, ce petit Pierrot que vous avez placé près de votre oncle, quand vous êtes parti pour l'Amérique ?

JULES.

Il serait possible !

Air des Filles à marier.

Hé quoi ! tes yeux ont su me reconnaître ?

PIERROT.

Ils vous auraient reconnu toujours !

JULES.

Ton aspect seul en mon cœur fait renaitre
Le souvenir de mes premiers beaux jours.
O bords chéris ! doux pays de la France !

Lieux enchanteurs dont je m'étais baani,
Je vous reverrai! heureux celui
Qui peut toucher, après quinze ans d'absence,
Le sol natal...

(Donnant une poignée de main à Pierrot.)
Et la main d'un ami!

PIERROT, à Jaqueline.

D'un ami, tu entends; voilà un bon maître!
Je présuppose que c'te petite fille est à vous?

MATHILDE.

Précisément.

JULES.

C'est ma chère Mathilde!

PIERROT.

Je m'en doutais. (À Jaqueline.) C'est une des dix!
Vous auriez aussi bien fait d'amener tout votre
monde, car monsieur votre oncle a une fameuse
envie de les embrasser.

JULES.

Il est donc vrai... lui qui avait juré de ne plus
nous revoir consent à nous pardonner.

MATHILDE.

Tu vois donc bien, mon papa, maman qui ne
voulait pas encore le croire.

JULES, à Pierrot.

Oui, ma femme nous avait envoyés d'abord...

JAQUELINE.

Comment, vot' femme! Monsieur nous disait
que vous étiez veuf.

JULES.

Non pas, grâce au ciel!

PIERROT.

Dame, il l'a dit: veuf avec dix enfants.

JULES.

Dix enfants... je n'ai que celui-là!

MATHILDE.

Certainement, je suis fille unique!

PIERROT.

Ah! mon Dieu, vous êtes perdu! car monsieur
votre oncle ne vous recevait qu'à cause du veu-
vage, et surtout à cause des dix enfants.

JULES.

Explique-toi de grâce!

PIERROT.

Depuis douze ans, c'est-à-dire depuis vot' ma-
riage, monsieur ne voulait plus entendre parler
de vous; lorsqu'il y a quelques mois, un de ses
correspondants, qui arrivait d'Amérique, lui a
dit qu'il avait vu... à... où vous étiez...

JULES.

A New-York.

PIERROT.

Oui; qu'il avait vu à New-York un négociant
français, nommé Lefebvre...

JULES.

Ah! mon Dieu, j'y suis maintenant, et je

devine d'où vient cette méprise! Il y a effective-
ment à New-York un de mes compatriotes que l'on
nomme Lefebvre... (des Lefebvre, il y en a par-
tout). Celui-là est bien veuf et père de dix enfants;
avec cette différence, qu'il est riche et que je n'ai
rien; qu'il est négociant et que je suis militaire.
(Tirant une lettre de sa poche.) Justement, la lettre de
mon oncle était adressée à M. Lefebvre, négoc-
iant. Mais où diable pouvais-je soupçonner!...
(Lisant la lettre.) « Que tout soit oublié; au reçu de
» ma lettre pars sur-le-champ avec TOUTE ta fa-
» mille. » Le mot *toute* est souligné, j'ai cru que
cela avait rapport à ma femme! Que faire, mes
amis, et quel parti prendre?

PIERROT.

Dame, il ne sera pas aisé de faire entendre
raison à vot' oncle, parce qu'il a une passion
pour les enfants.

MATHILDE.

Eh bien! ne suis-je pas là?

JAQUELINE.

Ça ne lui suffit pas: son bonheur est de se
voir entouré d'une légion de petites filles ou d'un
régiment de petits garçons; quelquefois il rémit
dans son parc tous ceux du village. L'autre jour,
il s'est fait jouer, pour sa fête, une comédie de
M. Berquin, et il a fait venir de Paris des cos-
tumes qui sont encore dans le garde-meuble.

MATHILDE, qui a écouté avec attention.

Vraiment!

JAQUELINE.

Air du Ménage de garçon.

Tous les enfants du voisinage
Avec leurs bonn's sont v'nus ici,
Afin d'jouer leur personnage.
Monsieur votre oncle était ravi!
J'etions presque à la scén' dernière,
Et tout allait bien sans broncher,
Quand à huit heur' la troupe entière
Fut obligé d's'aller coucher!

Ils nous ont escroqué le dénoûment; monsieur
était furieux.

JULES.

S'il en est ainsi, il nous recevra mal; ta mère
surtout, qu'il a juré de ne jamais voir; et nous
ferons aussi bien de partir.

MATHILDE.

Non, mon papa, je l'en conjure...

JULES.

Que veux-tu donc faire?

MATHILDE.

Je ne sais; mais n'y aurait-il pas quelque
moyen?...

JULES.

Aucun! il faut se décider: partir ou rester.

PIERROT.

Eh bien ! à votre place, je ne ferions ni l'un ni l'autre.

MATHILDE.

Bah !

PIERROT.

Écoutez : il y a M. de Frémoucourt, que vous devez connaître et qui est un ami de votre oncle ; il demeure à une demi-lieue d'ici, au village de Réthal. Il pourrait vous donner un bon conseil ou parler en votre faveur.

JULES.

Tu m'y fais songer, un ancien ami de mon père ; c'est effectivement notre seule ressource ! Mais une demi-lieue... j'ai renvoyé ma voiture... (montrant Mathilde) et cet enfant ne pourrait pas...

PIERROT.

Vous nous la laisserez.

AIR de la valse de *Philibert marié*.

J'aurons ben soin de voute demoiselle ;
Et quand vo' femme arrivera ce soir,
Chacun de nous, en serviteur fidèle,
Fera d' son mieux pour la bien recevoir !

MATHILDE, à Jacqueline.

Viens dans le pare, je te ferai connaître
Quels sont à moi mes projets et mes vœux ;
Et toi, mon père, à ton retour peut-être
Tu trouveras le bonheur en ces lieux.

ENSEMBLE.

JULES.

Où, mes amis, je vous laisse avec elle :
C'est mon bonheur ainsi que mon espoir ;
Et je saurai reconnaître le zèle
Qui vous engage à la bien recevoir.

PIERROT et JAQUELINE.

J'aurons ben soin de voute demoiselle, etc.

(Jules sort par la droite, Mathilde et Jacqueline par le fond.)

SCÈNE III.

PIERROT, puis M. DUBOCAGE.

PIERROT, regardant à gauche.

Eh ! jarni, c'est not' maître ; je ne l'ous jamais vu si dispos, il marche presque avec un bras ! Il a avec lui deux domestiques chargés de joujoux ; voilà Lapierre avec un cheval sous un bras et un vaisseau de ligne sous l'autre ; et des raquettes, des ballons, des tambours et des poupées, ça me fait l'effet d'un jour de l'an.

DUBOCAGE, entrant appuyé sur le bras d'un domestique.

Va doucement, je te dis, va doucement ; bien. (Se mettant dans son fauleuil.) Qu'on porte tout cela dans mon appartement, et que l'on prenne garde de rien casser. Ah ! te voilà, Pierrot. As-tu fait préparer les chambres que j'ai commandées, une pour mon neveu et les autres pour sa famille ?

III.

PIERROT.

Où, Monsieur ; mais songez donc, dix enfants, quel tapage cela va vous faire ! Quel désordre dans la maison ! Je ne parle pas de mes fleurs et de mes plates-bandes, j'en ai fait mon deuil ; (à part) et depuis huit jours je n'y touche plus.

DUBOCAGE.

Eh bien ! mon ami, c'est ce qui me charme d'avance ! Je suis fatigué du calme où je vis habituellement ; j'ai soixante ans, autant de mille livres de rente, et je me lasse de manger ma fortune tout seul.

PIERROT.

C'est la faute de Monsieur, qui n'avait qu'à parler, il ne manquerait pas de convives.

DUBOCAGE.

Où, des étrangers, tandis qu'ici je vais me trouver une famille toute faite, qui animera ma solitude, qui égayera ma vieillesse. Songe donc ! huit garçons et deux filles : quelle variété de caractères ! quelle diversité de goûts, de penchants, d'inclinations ! C'est la société en abrégé ! Je me vois d'avance au milieu de tout cela, chéri, respecté, et surtout obéi, car j'aurai sur mes petits sujets un pouvoir absolu ; ce sera une monarchie patriarcale tempérée par des joujoux et des friandises.

AIR de *Turenne*.

A ce prix seul oubliant ma colère,
A mon neveu j'ai rendu mes bontés ;
Il vient suivi de sa famille entière,
Car il me faut dix enfants bien comptés !
Je veux qu'ils soient ici comme les nôtres ;
Mais si d'un seul je suis frustré,
Dès demain je me marierai !

PIERROT, à part.

Dieux, aim'-t-il les enfants des autres !

DUBOCAGE.

Écoute ici, Pierrot, j'ai envie que tu montes à cheval et que tu ailles à la ville prochaine... Hein ! qu'en dis-tu ?

PIERROT.

Je dis que j'aimerais mieux que vous eussiez une autre envie, parce que six lieues à franc étrier, et autant pour revenir, ça me mettra sur les dents.

DUBOCAGE.

Paresseux ! c'est égal, tu iras ; c'est le plus prochain bureau de poste, il doit y avoir des lettres pour moi, et il faut que je sache des nouvelles de mon neveu, et pourquoi il n'arrive pas.

PIERROT, jetant sur la table son chapeau, qu'il avait pris.

Parbleu, si ce n'était que cela, vous pouvez être tranquille ; il se porte bien, quoiqu'il soit un peu changé.

DUBOCAGE.

Tu l'as donc vu, ils sont donc ici, et tu ne me le dis pas !

29

PIERROT.

Non, Monsieur, non certainement, il n'y a encore personne d'arrivé. (A part.) Aussi ils ne sont pas convenus de ce qu'il fallait dire !

DUBOCAGE.

Ah çà ! morbleu, veux-tu t'expliquer ?

PIERROT.

M'y voilà, Monsieur ; c'est Jaqueline qui arrive de Réthal, et qui a vu toute la famille chez M. de Frémoucourt, où ils sont descendus en secret pour se reposer un instant, et de là venir vous surprendre !

DUBOCAGE.

Il serait possible ? avant une heure je vais les voir... Et qu'est-ce que t'a dit Jaqueline, comment les a-t-elle trouvés ?

PIERROT.

D'abord, Monsieur, elle a vu une petite fille charmante.

DUBOCAGE, se frottant les mains.

C'est très-bien ; mais les autres, parle-moi donc des autres, mes petits neveux surtout !

PIERROT.

Oh ! pour vos neveux, ce sont des jeunes gens ceux-là... il n'y a rien à en dire.

DUBOCAGE.

Tu crois donc que nous vivrons bien ensemble ?

PIERROT.

Oh ! ils ne vous embarrasseront pas, et vous pourrez en faire tout ce que vous voudrez.

DUBOCAGE.

Voyez-vous, ces petits gaillards ; mais quand donc arriveront-ils ?

PIERROT.

Pour çà, il ne risque rien d'attendre, quand il lui en viendra...

SCÈNE IV.

DUBOCAGE, PIERROT, MATHILDE, habillé en petit garçon, avec un tambour.

MATHILDE, en dehors.

Ohei ! ohei ! la poste aux ânes !

Air du *Mari de circonstance*.

On dit qu'il faut que j' sois savant,

Le latin ne m'amuse guère.

Moi, je me sens ne pour la guerre ;

Et la grammaire et l' rudiment,

J' vous mèn' tout ça tambour battant,

Pan, pan.

Le bruit, voilà mon élément,

A moi seul je fais plus d' tapage

Que tous les p'tits garçons de mon âge ;

Et quand ils s'en vont disputant,

J' les arrorde tous en frappant,

Pan, pan.

PIERROT.

Par exemple, celui-là, d'où sort-il ?

MATHILDE.

Dites donc, vous autres, savez-vous où est mon oncle Dubocage ?

DUBOCAGE.

Le voilà, mon petit ami, le voilà.

PIERROT.

Eh ! oui, c'est lui-même. (A part.) Ah çà ! que disait donc M, Jules ?

MATHILDE.

Comment ! dans ce fauteuil... Tiens, par exemple, a-t-il l'air patraque.

DUBOCAGE, riant.

Ah ! ah ! est-il naïf... Viens donc m'embrasser.

MATHILDE.

Volontiers.

DUBOCAGE.

Comment te nomme-t-on ?

MATHILDE.

Achille.

DUBOCAGE.

Eh mais ! ce nom-là te convient assez, car tu as l'air d'un petit diable. Et comment te trouves-tu ici ? Pierrot m'avait dit que ton père et tous tes frères étaient à Réthal, chez M. de Frémoucourt.

ACHILLE.

Ah ! Pierrot vous a dit cela, eh bien ! c'est vrai.

PIERROT.

Tiens, j'ai menti juste, c'est-i heureux !

ACHILLE.

Mais pendant que mon papa s'était enfermé pour causer avec ce M. Frémoucourt, qui est un vieux...

DUBOCAGE.

Pas tant, il est plus jeune que moi.

ACHILLE.

C'est égal, c'est un vieux ; il n'en finissait pas ; ça nous a emmyés, nous sommes sortis sans permission, nous avons laissé les autres qui sont des bambins, et nous sommes venus avec Fortuné, Théodore, Oscar et Coco...

PIERROT.

Oscar et Coco, Ah çà ! ils sont donc décidément une douzaine ?

DUBOCAGE.

Ces chers enfants ! pour m'embrasser plus tôt : c'est charmant. Tu avais donc bien envie d'arriver ?

ACHILLE.

Dame ! quand nous avons vu ces beaux maronniers et ce parc, nous sommes montés sur le mur.

Air : *Si vous n'étiez pas si jolie*.

« En sautant, vous cassez l' treillage,

« Dit un garde-chasse en courroux ;

« Vous êtes chez monsieur Dubocage. »
Alors nous avons sauté tous.

PIERROT.

La, v'là l' treillage en décadence.

ACHILLE.

Ailleurs c'eût été fait de nous.
Voyez quel bonheur, quand j'y pense,
Que cela soit tombé sur vous.

DUBOCAGE.

C'est le garde qui vous a conduits ici ?

ACHILLE.

Non, les autres sont restés sur le canal, parce
qu'il y a une barque ; et Oscar et Coco se sont mis
à naviguer. C'est Coco qui est grand amiral.

DUBOCAGE.

Mais toi, mon petit garçon, tu as voulu voir
ton oncle ?

ACHILLE.

Sans doute, moi et Théodore ; parce que nous
avons faim.

DUBOCAGE.

Sont-ils gentils ! Et Théodore, où est-il ?

ACHILLE.

En bas, le long des espaliers, il est resté à
manger des pêches, parce qu'il est très-gourmand
mon frère Théodore.

DUBOCAGE.

Et toi ?

ACHILLE.

Oh ! moi, je n'ai pas voulu.

DUBOCAGE.

C'est bien.

ACHILLE.

Parce que, des pêches, ça me fait mal, j'aime
mieux autre chose !

DUBOCAGE.

Eh bien ! voyons, Pierrot, donne-lui autre
chose à cet enfant ?

PIERROT.

Dame ! Monsieur, il y a là dans cette armoire
ce beau pâté de foies gras.

DUBOCAGE.

Veux-tu te taire ? un pâté superbe qui m'arrive
de Strasbourg ; je défends bien qu'on y touche !
D'abord c'est trop lourd, et ensuite j'y compte
pour mon dîner d'aujourd'hui ; diable ! il ne s'agit
pas ici de plaisanter. Apporte toute autre chose,
ce qu'il y aura.

[Pierrot sort.]

SCÈNE V.

DUBOCAGE, ACHILLE.

DUBOCAGE, à part.

Mais, quand j'y pense, si j'invitais aujourd'hui
M. de Frémoncourt à venir entamer avec nous
le pâté de foies gras, il sera enchanté de se trou-
ver avec mon neveu.

(Il approche de lui la table, et se dispose à écrire ; pendant
ce temps, Achille a pris une corde et s'amuse à sauter en
chantant sur l'air : *Je n'auras danser.*)

Petit Jean, hauss'-moi,
Pour voir les fusées volantes,
Petit Jean, hauss'-moi,
Pour voir les fusées voler.

DUBOCAGE.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là ?

ACHILLE, toujours de même.
P'tit Jean m'a haussé,
J'ai vu les fusées volantes.
P'tit Jean m'a haussé,
J'ai vu les fusées voler.

La, c'est-i vexant ? Dire que je ne pourrai ja-
mais faire de doubles tours !

DUBOCAGE, lui faisant signe de la main.

Mon petit bonhomme, si tu voulais attendre un
peu, ça me distrait.

ACHILLE.

Dites-donc, mon oncle, est-ce que vous ne
jouez pas à la corde ?

DUBOCAGE.

Quelle question !

ACHILLE.

Dame ! c'est que tout le monde joue à la corde ;
mais c'est égal, je ne vous force pas, pourvu que
je fasse mes doubles tours.

DUBOCAGE.

Oui ; mais je te dis que cela me fait un bruit
qui me gêne ; joue à autre chose.

ACHILLE.

Tiens, je ne demande pas mieux, pourvu que
je joue.

(Il prend les chaises et les fauteuils, les met les uns sur les
autres près de la table, tout cela en chantant ; M. Dubo-
cage, toujours écrivant, témoigne son impatience, mais
sans tourner la tête vers Achille, qui achève d'entasser les
chaises, et qui se dispose à monter sur la table.)

DUBOCAGE, l'apercevant.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là ? tu vas
te casser le cou.

ACHILLE.

Il n'y a pas de danger ; je joue à la forteresse,
et je monte à l'assaut. Pif, paf, pan ; vois-tu, ce
sont les Turcs qui résistent. (Toutes les chaises se ren-
versent.) Patatras ! voilà la citadelle à bas.

DUBOCAGE.

Ah ! mon Dieu, quel tapage et quelle pou-
sière ; et mes chaises qui doivent être brisées. Je
te défends de toucher à aucun meuble, et de rien
casser.

ACHILLE.

Alors comment voulez-vous qu'on s'amuse ?

DUBOCAGE.

Au fait.

Air de *la Robe et les Bottes*.

Voilà quels sont les plaisirs de l'enfance.
 Dans cet âge innocent et pur,
 Voilà ses jeux; et pourtant, quand j'y pense,
 Ce sont aussi les jeux de l'âge mûr.
 Oui, l'homme est tel dans toute sa carrière,
 Il se croit grand quand il détruit;
 Il se croit fort quand on le laisse faire,
 Se croit heureux alors qu'il fait du bruit.

{ A la fin de ce couplet, Achille tire de sa poche une balle qu'il fait sauter, et l'envoie sur la table où écrit M. Dubocage. }

DUBOCAGE.

La ! c'est encore pire, il a renversé l'encrier sur mon papier, c'est une lettre à recommencer; c'est un démon que cet enfant-là.

{ Le prenant par le bras, et le forçant à s'asseoir pres de lui de l'autre côté de la table. }

Je t'ordonne de ne pas sortir de là, et de t'amuser sur place, entends-tu ? Je ne sais plus où j'en suis. Voyons...

{ Achille a pris le tambour qui est sur la table, et il se met à frapper de toutes ses forces. }

DUBOCAGE, se levant en sursaut.

Ah ! mon Dieu, j'ai manqué sauter au plafond.

{ Achille joue toujours. } Mais veux-tu te taire ?

ACHILLE.

Est-ce que je bouge ? Vous m'avez dit de m'amuser sur place; tant pire, je m'amuserai.

Air : *Pan, pan.*

Vous venez de me le permettre.

DUBOCAGE.

Te tairas-tu, petit démon ?

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

DUBOCAGE.

Allons écrire ailleurs ma lettre.
 J'en perdrai, je crois, la raison.

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

DUBOCAGE.

Holà ! quelqu'un' ici, Lapierré !
 Viens, mène-moi dans mon salon.

ACHILLE.

Pan, pon, pon.

DUBOCAGE.

Les autres vaudront mieux, j'espère ;
 Ah ! le méchant petit garçon !

ACHILLE.

Pon, pon, pon.

{ Dubocage sort appuyé sur le bras de Lapierré, et Achille le reconduit jus-qu'à la porte de son appartement en jouant du tambour. }

SCÈNE VI.

MATHILDE, puis JAQUELINE ET PIERROT.

MATHILDE.

Victoire ! victoire ! J'ai mis mon bon oncle en déroute.

PIERROT, à Jacqueline, en entrant et tenant un pot de confitures.}

Aussi, tu ne me prévenais pas. Est-ce que je pouvais deviner ? J'ai cru que les dix y étaient déjà.

JAQUELINE.

Es-tu simple ! { A Mathilde. } Eh bien ! Mademoiselle, comment cela va-t-il ?

MATHILDE.

A merveille ; mon oncle est joliment en colère, et grâce au ciel il me déteste déjà ; mais il faut continuer. Vous savez que vous devez m'obéir et me seconder, votre mariage en dépend ; car je me charge de tout auprès de mon oncle.

JAQUELINE et PIERROT.

Oh ! nous voilà, que faut-il faire ?

MATHILDE.

Apportez-moi d'abord le pâté de Strasbourg dont il a parlé.

PIERROT.

Oh ! non, ça c'est du sérieux et du solide.

Air de *Tacotnet*.

Monsieur votre oncl' se mettrait en colère.

MATHILDE.

Il est si bon !

PIERROT.

Mais n' faut pas l'ostiner.

MATHILDE.

Qui te fait peur ?

PIERROT.

J'connais son caractère.
 Hors un tel crime il peut tout pardonner ;
 De lui je crains quelque apostrophe.
 Comm' bien des gens qu'on pourrait designer,
 Le long du jour monsieur est philosophe ;
 Mais il est homme à l'heure du dîner.

MATHILDE.

Veux-tu être marié, oui ou non ?

PIERROT.

Oui, je le veux.

JAQUELINE.

Eh bien ! fais donc ce qu'on te dit.

MATHILDE.

Il s'agit ici d'une conspiration contre mon oncle. Toi, Jacqueline, à cette table, Pierrot de l'autre côté. Nous avons peu de temps; c'est là le cas de montrer du courage et de l'activité : avant un quart d'heure il faut que ce pâté ait disparu, et je compte sur vous. Adieu, je reviens dans l'instant.

SCÈNE VII.

PIERROT, JAQUELINE, tous deux assis devant la table.

PIERROT, sautant sur le pâté, et en coupant une tranche.

Dieu de Dieu, qu'est-ce qu'elle a dit là !

JAQUELINE.

Eh bien ! que fais-tu donc ?

PIERROT, la bouche pleine.

Dame ! je veux être marié, et, tu l'as entendu, il n'y a pas d'autre moyen. (Voyant qu'elle le regarde.) Ah çà ! aide-moi donc un peu, je ne peux pas tout faire dans le ménage.

JAQUELINE.

Dès que tu le veux, Pierrot, il le faut bien. (Mangeant.) Hum ! c'est assez friand tout de même.

PIERROT.

Ne t'amuse pas à parler, tu sais qu'il n'y a pas de temps à perdre ; il faut que cela soit fait vite et bien, et mon estomac a de la conscience.

JAQUELINE, mangeant toujours.

Écoute donc, je fais de mon mieux. Mais si, comme elle le disait, c'est là une conspiration, sais-tu que c'est drôle !

PIERROT.

Oui, ça n'est pas mauvais, surtout quand elle est aux truffes ; mais c'est joliment dangereux.

JAQUELINE.

Pourquoi cela ?

PIERROT.

C'est que j'étouffe, et qu'on ne nous a pas dit de boire.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; MATHILDE, en gros petit garçon, mis avec un autre habit.

MATHILDE.

Eh bien ! est-ce fait ?

PIERROT.

Pas tout à fait encore, et cependant je ne nous sommes pas épargnés.

JAQUELINE.

Air de *Voltaire chez Ninon*.

Dam', nous nous appliquons beaucoup.

MATHILDE.

Je reconnais votre mérite.

PIERROT.

Que je lui donne un dernier coup.

MATHILDE.

J'entends mon oncle, parlez vite. C'est bien ainsi : c'est ce qu'il faut.

PIERROT.

Laissez-moi l'achever, de grâce ; Je suis prudent, et d'un noir complot, Je n' veux pas qu'il reste de trace.

(Mathilde les pousse dehors tous les deux.)

SCÈNE IX.

MATHILDE, se mettant à la table devant le pâté, et ayant l'air d'en manger avec appétit ; M. DUBOCAGE.

DUBOCAGE, appuyé sur le bras d'un domestique.

Enfin, j'ai terminé ma lettre. Tiens, Lapierre,

fais-la porter chez M. de Frémoucourt. Il paraît que M. Achille a pris le parti de battre la retraite. Mais qu'est-ce que je vois donc là ? ça n'est pas lui.

THÉODORE, d'un air niais.

Bonjour, mon oncle Dubocage. Ou m'a dit que vous étiez dans votre cabinet à travailler, et je n'ai pas voulu vous déranger.

DUBOCAGE.

A la bonne heure, au moins, celui-là n'a pas l'air tapageur. Et qui es-tu, mon petit ami ?

THÉODORE.

C'est moi que je suis Théodore.

DUBOCAGE.

Ah ! oui, je sais ; mais que fais-tu donc là ?

THÉODORE.

C'est un pâté que j'ai trouvé dans cette armoire.

DUBOCAGE.

Ah ! mon Dieu, mon pâté de foies gras !

THÉODORE.

Écoutez donc, moi j'avais faim, et j'en ai mangé un petit morceau.

DUBOCAGE.

Un petit morceau ! et plus de la moitié a disparu. Malheureux enfant, veux-tu venir ici ? Il y a de quoi le rendre malade ! Et mon ami Frémoucourt que j'ai invité à venir entamer... cela se trouve bien, c'est tout au plus s'il arrivera pour les restes.

THÉODORE.

Dites donc, mon oncle ?

DUBOCAGE.

Eh bien ! qu'est-ce que tu veux ?

THÉODORE.

Dame ! je voudrais savoir...

DUBOCAGE, le contrefaisant.

Je voudrais savoir... (Le regardant.) C'est singulier ! il a bien quelque chose de famille, et malgré cela il a un air niais. (Haut.) Voyons, mon garçon, que veux-tu savoir ?

THÉODORE.

Je voudrais savoir à quelle heure est-ce qu'on dîne.

DUBOCAGE.

Ah çà ! mais il ne songe donc qu'à manger, celui-là ; il n'y a pas d'exemple d'une pareille gourmandise. Est-ce que tout à l'heure tu n'as pas cueilli des pêches ?

THÉODORE.

Oh ! trois ou quatre ; pour les prunes, je n'ai pas compté ; mais pour les abricots, je n'ai pas pu en manger beaucoup, parce qu'ils étaient trop haut, et que pour en abattre il fallait jeter de grosses pierres.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, des pierres! et ma melonnière qui est dessous, mes cloches de verre bleu et mes vases du Japon!

THÉODORE, riant naïvement.

Dame! tout cela a été brisé, puisque je m'en ai fait des castagnettes.

DUBOCAGE.

Et il m'annonce cela avec une tranquillité... Est-il possible d'être plus bête que cet enfant-là! Où sont tes frères? amène-les-moi tout de suite; car s'ils lui ressemblent, ils feront quelques sottises.

THÉODORE.

Que je vous les amène?

DUBOCAGE.

Oui. Ils doivent être dans mon parc, et je veux les voir tous ensemble.

THÉODORE.

C'est que je n'aime pas beaucoup à courir.

DUBOCAGE.

Eh bien! il faut t'y habituer: cela te fera du bien, cela te fera digérer.

THÉODORE, mettant la main à son estomac.

Oh! je digère bien sans cela. Ah! la... la... la... dites donc, mon oncle; ah! la... la... la... Dieu, que ça fait mal!

DUBOCAGE.

Eh bien! qu'as-tu donc?

THÉODORE, pleurant en faisant des contorsions.

Je n'en sais rien, mais je suis malade.

DUBOCAGE.

Mais qu'est-ce que tu éprouves?

THÉODORE.

Est-ce que je sais? puisque je suis malade, c'est fini, je vais mourir; ah! mon Dieu, je vais mourir.

DUBOCAGE.

Mais encore, où as-tu mal?

THÉODORE.

Partout, et puis encore autre part... dans l'estomac.

DUBOCAGE.

Parbleu! c'est bien difficile à deviner! c'est une indigestion; s'il va s'aviser d'être malade ici, nous serons bien. Hoha! quelqu'un, Jaqueline. Ah! le maudit enfant! la moitié d'un pâté de foies gras. Jaqueline, Pierrot.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, JAQUELINE, PIERROT.

DUBOCAGE.

Vite et vite, Jaqueline, emmène cet enfant; qu'on fasse chauffer de l'eau, et qu'on lui donne du thé.

THÉODORE, pleurant toujours.

Eh! je ne veux pas en prendre.

DUBOCAGE.

Allons, un autre embarras; tu vois bien, mon petit ami, que c'est pour te guérir.

THÉODORE.

Justement, ça va être mauvais, et ça me fera du mal; je n'en veux pas.

DUBOCAGE.

Eh bien! si tu ne le prends pas, tu mourras.

THÉODORE, pleurant toujours.

Eh! non, je ne veux pas mourir, et je ne veux pas prendre du thé... ah! ah! à moins que mon oncle n'en prenne devant moi.

DUBOCAGE.

Par exemple, celui-là est trop fort; qu'il aille au diable.

THÉODORE, faisant des contorsions.

Ah! la... la... la... voilà que ça augmente! c'est vous qui en êtes cause et qui ne voulez pas que je guérisse; je le dirai à mon papa... ah! ah!

DUBOCAGE.

Eh bien! voyons, puisqu'il le faut, j'en prendrai avec toi; la, es-tu content? justement il m'est contraire. Jaqueline, fais-m'en vite une petite tasse, bien léger surtout, et emmène-le, que je ne l'entende plus.

(Jaqueline et Théodore sortent.)

SCÈNE XI.

DUBOCAGE, PIERROT.

DUBOCAGE.

Mais a-t-on jamais vu cette idée?

Au de l'Écu de six francs.

Eh bien! réponds-moi, que t'en semble?

Est-il un enfant plus gâté?

Il nous faudra trinquer ensemble,

Moi qui ne peux souffrir le thé.

D'après une telle tactique,

Je tremble fort, sur mon honneur,

Pour le jour où notre docteur

Va lui commander l'émétique.

PIERROT.

Ah ça! not' maître, je n'en reviens pas! Qu'est-ce qu'il a donc not' petit bourgeois?

DUBOCAGE.

Il a qu'il est malade pour avoir mangé ce qui manque à ce pâté de foies gras.

PIERROT.

Par exemple, s'il n'y a que cela qui lui ait donné une indigestion, je suis bien tranquille pour lui.

DUBOCAGE.

Tu crois cela; eh bien! je soutiens, moi, qu'il n'en faudrait pas tant pour rendre malade une grande personne.

PIERROT.

Hein? qu'est-ce que vous dites donc là?

DUBOCAGE.

Tu ne sais pas comme c'est lourd; c'est pire qu'un plomb sur l'estomac, surtout quand on mange tout cela sans boire; et il y a des exemples de personnes qui en sont mortes.

PIERROT.

Ah! mon Dieu! Dites donc, Monsieur, je vais aller près de not' petit maître; je surveillerai à ce que Jaqueline lui fasse du thé, et je le prendrai pour lui.

DUBOCAGE.

Comment! pour lui?

PIERROT.

Non, je veux dire pour vous?

DUBOCAGE.

A la bonne heure, mon garçon; tu me rendras là un vrai service.

PIERROT.

Oh! Monsieur, ce n'est pas pour vous, je vous jure.

DUBOCAGE.

C'est égal, cela me fera grand bien.

PIERROT.

Et à moi donc; j'y vais tout de suite.

SCÈNE XII.

DUBOCAGE, puis ÉDOUARD.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, quelle famille, et comme tout cela a été élevé! l'un tapageur insupportable, l'autre d'une bêtise surnaturelle! et les autres... Hein? qu'est-ce qui vient là?

MATHILDE, en jeune homme à la mode et habillée dans le dernier genre, le lorgnon, la cravate bien serrée, etc., parlant à la cantonade.

Eh bien! prenez donc garde, Messieurs; je ne suis pas habitué à ces manières-là, et je n'irai pas me compromettre jusqu'à jouer avec vous.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, quel est ce petit jeune homme? si ce n'était sa taille, on le prendrait pour un des élégants de Paris.

ÉDOUARD, saluant avec aisance et du haut de la tête.

Pardon, Monsieur, ma demande ne va pas vous paraître bien bon genre; mais quand on est obligé de s'annoncer soi-même... N'est-ce pas au maître de la maison que j'ai l'honneur de parler?

DUBOCAGE.

Où, mon petit Monsieur.

ÉDOUARD.

C'est M. Dubocage, mon respectable oncle.

DUBOCAGE.

Comment! vous êtes mon neveu? Ah! mon Dieu, un fat de douze ans, il ne manquait plus que cela.

ÉDOUARD.

Monsieur Édouard Lefebvre, dont vous avez peut-être entendu parler. Comme j'annonçais le plus de dispositions, je suis le seul de mes frères qui ait été élevé à Paris; mon père m'y avait envoyé au lycée.

DUBOCAGE.

Et vous avez appris là...

ÉDOUARD.

Un peu de tout, quoique je n'aie été qu'en cinquième.

AIR: *Du fleuve de la vie.*

Où, l'étude à tel point m'ennuie,
Que, me hâtant d'être savant,
Grec, histoire, géographie,
J'ai tout appris en un instant.

DUBOCAGE.

Moi, je m'étonne avec justice
Voyant votre âge et vos talents,
Que vous ayez trouvé du temps
Pour aller en nourrice.

ÉDOUARD.

Voyez-vous, mon oncle, quand par hasard, le dimanche ou le jeudi, il était permis de sortir, j'allais chez M. de Villerbois, le correspondant de mon père, une maison très-riche. Il a un fils de douze ans, avec qui nous étions très en froid, d'abord parce qu'il s'en fait accroire, et après cela parce que nous ne sommes pas de la même opinion. Alors, au lieu d'aller jouer dans le jardin avec lui et les autres petits garçons, je restais toujours dans le salon, au coin de la cheminée, derrière les jeunes gens du meilleur ton. J'écoutais et je regardais; et quand j'étais seul devant une glace, je répétais.

DUBOCAGE.

Je conçois qu'avec de pareils modèles...

ÉDOUARD.

Oh! je les possède à merveille; tenez, mon oncle...

(Arrangeant sa cravate et prenant un ton de fat.)

Il fait aujourd'hui le temps le plus incohérent... Longchamps était d'un ennui scandaleux... A propos de ça, avez-vous vu *Misanthropie et repentir*? Je ne sais pas si vous serez de mon avis, moi je ne trouve pas ça moral; et puis ce mari, c'est commun en diable, et on ne voit que cela. Dites-moi, mon cher, avez-vous là votre *tillbury*? j'ai envie d'aller voir la petite Léontine: on dit qu'elle est rentrée au Gymnase.

DUBOCAGE.

Allons, allons, mon neveu Édouard est un véritable perroquet.

ÉDOUARD.

Et ma cravate, comment la trouvez-vous?

DUBOCAGE.

Est-ce que je m'y connais?

ÉDOUARD, prenant son lorgnon.

C'est juste; vous qui êtes en province, vous ne pouvez pas connaître le bon genre.

DUBOCAGE.

Dieu me pardonne, je crois qu'il me lorgne; c'est fini, voilà le pire de tous; les autres au moins avaient les défauts de leur âge, mais celui-ci... Mais que veut Jaqueline avec cet air effrayé?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, JAQUELINE ET UN DOMESTIQUE.

JAQUELINE.

Ah! Monsieur: une nouvelle, vous savez bien, messieurs vos neveux, qui étaient sur le canal; Étienne, Germain, Oscar, et Coco...

DUBOCAGE.

Eh bien?

JAQUELINE.

Je ne sais comment...

ÉDOUARD.

J'y suis: mes frères auront fait quelques inconséquences, ils ont si peu d'usage! soyez tranquille, je m'en vais leur apprendre... (A Jaqueline, la lorgnant.) Bonjour, mon ange. (A Dubocage, lui donnant une poignée de main.) Adieu, mon oncle, de tout mon cœur.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIV.

DUBOCAGE, JAQUELINE, LE DOMESTIQUE.

DUBOCAGE.

Eh bien! que voulais-tu me dire?

JAQUELINE.

Que ces messieurs ont si bien manœuvré que la flotte a essuyé une avarie.

DUBOCAGE.

Qu'est-ce que tu m'apprends là?

JAQUELINE.

La barque est sans dessus dessous.

DUBOCAGE.

Ah! les malheureux enfants!

JAQUELINE.

Rassurez-vous, Monsieur, il n'y a que deux pieds d'eau; mais ils sont trempés de la tête aux pieds, et on craint la fluxion de poitrine.

DUBOCAGE.

Qu'on les fasse changer à l'instant, qu'on les

tienne bien chaudement. Ah! mon Dieu, que vais-je devenir?

JAQUELINE.

Et puis il y a encore deux ou trois petits enfants qui vous demandent; c'est, je crois, le reste de la famille.

DUBOCAGE.

Je ne veux plus en entendre parler; qu'ils aillent au diable.

JAQUELINE.

Oh! Monsieur, il y a une petite fille qui est si gentille!

DUBOCAGE.

Ça m'est égal, j'ai assez d'enfants comme ça, la crainte, l'inquiétude... je suis sûr que j'en ferai moi-même une maladie. Eh bien! qu'est-ce encore?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, PIERROT.

PIERROT.

Ah! Monsieur, votre neveu Achille, ce petit tapageur...

DUBOCAGE.

Est-ce qu'il était aussi sur l'eau?

PIERROT.

Sur l'eau? au contraire...

DUBOCAGE.

Comment! au contraire?

PIERROT.

Il était, avec deux de ses frères, dans ce cabinet de travail qui est à l'autre bout du château; ce cabinet qui donne sur le jardin et qui est rempli de papiers.

DUBOCAGE.

Eh bien! après?

PIERROT.

Je les ai vus ouvrir la fenêtre, et sauter l'un après l'autre.

AIR: *Lise épouse le beau Gernance.*

Quoiqu'Achille soit ingambe,
 Il s'est ecorché la jambe;
 Mais ce qui m'a fait frémir,
 C'est son frère Casimir!
 Pour sauter il n'est pas d'force;
 Il est si lourd, si pesant!
 S'il n'eût donné qu'une entorse,
 J'y en fais bien mon compliment.

DUBOCAGE.

Ah! mon Dieu, Jaqueline, vas-y vite. Mais aussi quelle idée à eux d'aller sauter par cette fenêtre, et pourquoi faire?

PIERROT.

Pourquoi? Parce qu'apparemment la porte était fermée en dehors, et qu'ils ne pouvaient pas rester dans le cabinet, à cause de la fumée.

DUBOCAGE.

Et cette fumée, d'où venait-elle?

PIERROT.

Elle venait des papiers qui brûlaient.

DUBOCAGE.

Des papiers ! et comment brûlaient-ils ?

PIERROT.

Parce que c'était votre neveu Casimir qui, en lançant un pétard, y avait mis le feu, dont il s'est brûlé la main.

DUBOCAGE.

Ah ! mon Dieu ! mais à ce compte-là le feu est donc à la maison ? Et cet imbécile qui ne me le dit pas d'abord ! Le feu, le feu chez moi ! Va vite avertir les gens du château et les paysans des environs. (Pierrot sort.) Que ne puis-je y courir moi-même ! mais être forcé de rester là ! Ah ! quel tourment d'avoir des enfants, dix surtout ! obligé de les surveiller, de ne pas les quitter un instant, il n'y a pas une minute de repos à espérer. Et leur père qui va arriver, que lui dirai-je, et comment faire ? Au milieu de tant de désastres, l'eau, le feu, et mes neveux ! tous les fléaux à la fois. Et personne auprès de moi, pas un domestique, je n'aurai pas même de nouvelles ! Personne n'arrivera-t-il à mon secours ?

SCÈNE XVI.

DUBOCAGE ; MATHILDE, en petite fille, un livre à la main, qu'elle pose sur la table.

DUBOCAGE.

Encore un enfant ! allons, il est dit qu'aujourd'hui je n'en sortirai pas ! Qui êtes-vous ?

MATHILDE.

Mathilde, votre petite-nièce.

DUBOCAGE.

Ma petite-nièce ! on m'avait pourtant assuré que mon neveu n'avait que dix enfants, et de bon compte en voilà au moins quinze qui, depuis ce matin, arrivent ici pour me faire enrager.

MATHILDE.

Oh ! moi, je ne viens pas pour cela ; au contraire, je vous apporte de bonnes nouvelles.

DUBOCAGE.

Il serait possible ! Eh bien ! mon enfant, le feu qui était chez moi ?

MATHILDE.

A été éteint aussi promptement qu'il avait été allumé.

DUBOCAGE.

Je respire !... et tes frères ?

MATHILDE.

Mes frères, vous ne les verrez pas de sitôt ; les uns sont dans leur lit, et les autres ne peuvent

pas remuer ; mais le docteur m'a dit qu'il n'y avait pas le moindre danger à craindre.

DUBOCAGE.

A la bonne heure.

MATHILDE.

Jaqueline, Pierrot et mon autre sœur sont restés auprès d'eux, et moi je suis venue avec vous, qui êtes seul, craignant que vous ne fussiez tourmenté, et m'accusant déjà d'être la cause de votre inquiétude.

DUBOCAGE.

Je te remercie, mon enfant. Je vois qu'on avait raison ; dans cette famille-là les petites filles valent mieux que les petits garçons. Et comment êtes-vous venus ici ?

MATHILDE.

Dans la voiture de M. de Frémoncourt, tandis que lui arrive à pied avec mon père ; j'attendais là, à côté, dans votre bibliothèque.

DUBOCAGE.

Oui, je le vois, tu avais là un livre. Est-ce que par hasard tu serais une savante comme ton frère Édouard ?

MATHILDE.

Non, mon oncle, je sais bien peu de chose ; mais vous qui êtes si instruit, qui avez tant de connaissances, si vous étiez assez bon pour me donner de temps en temps quelques leçons.

DUBOCAGE.

Comment ! de temps en temps, tous les jours ; mes matinées n'en finissaient pas, je ne savais qu'en faire, et me voilà une occupation toute trouvée ; je serai enchanté d'avoir une élève comme toi ; par exemple, pour le chant je ne suis pas un professeur de la première force : j'adore les sonates de Nicolai, mais je ne sais pas une note de musique ; et quant à la danse (montrant sa jambe), il ne faut pas que tu comptes sur moi.

MATHILDE.

Comme c'est heureux ! ce sont justement les seules choses que je sache un peu.

DUBOCAGE.

Et qui t'a donc appris tout cela ?

MATHILDE.

Ma mère !... si vous l'aviez connue, vous l'auriez aimée.

DUBOCAGE.

Ce n'est pas vrai.

MATHILDE.

Si, mon oncle, elle était si bonne !... Ton oncle, me disait-elle, est le meilleur des hommes, le plus tendre des parents ; il n'a été injuste qu'une fois en sa vie, ce fut envers moi ; prouve-moi un jour, Mathilde, que j'étais digne de cette amitié qu'il m'a refusée ; qu'il sache que c'est moi

qui t'ai appris à l'aimer, et que ce soit là ma seule vengeance.

DUBOCAGE, ému.

Comment ! elle te disait cela ?

MATHILDE.

Tous les jours ; et vous vous plaignez, dit-on, d'être seul, d'être abandonné ; c'est ma mère qui aurait embelli votre solitude, qui aurait charmé vos vieux jours, bien mieux que des enfants tels que nous, qui ne pouvons rien pour votre plaisir ou votre bonheur, si ce n'est de vous aimer.

DUBOCAGE, à part.

Cette chère femme, est-il possible ! Je me repens d'avoir été si sévère ; oui, oui, je conçois que si elle existait encore, si elle était ici, une femme jeune et aimable, qui tiendrait ma maison qui en ferait les honneurs... D'un autre côté, mon neveu et puis cette petite fille, surtout en mettant tous les autres en pension ; certainement il y aurait eu moyen d'être heureux ; et je ne l'ai point voulu. Pauvre femme ! la condamner ainsi sans la voir, sans la connaître ! Elle avait raison, j'ai été injuste à son égard.

MATHILDE, qui l'a observé.

Mon oncle, qu'avez-vous ?

DUBOCAGE, avec douceur.

Laisse-moi, mon enfant, j'ai besoin d'être seul. (Mathilde s'éloigne.) Je souffre beaucoup. (Elle revient et se met près de lui.)

DUBOCAGE, l'apercevant tout près de lui.

Ah ! tu es encore là ?

MATHILDE.

Je m'en allais, mais vous avez dit : Je souffre, j'ai cru que vous me rappeliez.

DUBOCAGE, l'embrassant.

Oui, oui, reste, mon enfant, tu avais raison ; je souffre déjà moins.

MATHILDE.

Que puis-je faire pour vous distraire ? (En souriant.) Voulez-vous que je vous lise quelque chose, ou que je vous joue une sonate ?

DUBOCAGE.

Une sonate ! je ne pourrai plus me passer de cet enfant-là ; c'est un trésor pour mes soirées d'hiver. Pour le moment j'aime mieux que tu me lises... cela me calmera. Quel est ce volume que tu avais à la main ?

MATHILDE, un peu honteuse.

Mon oncle, c'est un livre de contes de fées.

DUBOCAGE.

Ah ! tu aimes les contes ?

MATHILDE.

Et vous ?

DUBOCAGE.

Eh mais ! Je ne dis pas non ; à ton âge et au mien, on a souvent les mêmes goûts : les vieill-

lards et les enfants se ressemblent beaucoup ; les extrêmes se touchent. Lis, ma fille, je t'écoute.

(Il est assis dans son fauteuil, le pied sur un tabouret ; c'est sur ce tabouret que Mathilde est assise ; elle hésite un instant, le regarde, a l'air de prendre courage, et lit.)

« Il était une fois un oncle qui avait l'air méchant, méchant, et qui pourtant était bien bon.

DUBOCAGE, souriant.

Eh mais ! cela n'est pas un conte, il y en a comme cela.

MATHILDE, le regardant.

Oui, mon oncle ! (Continuant.)

« Et cet oncle avait un prince, son neveu, qui voulait faire fortune s'embarqua sur un grand vaisseau.

« Et il alla bien loin, bien loin, jusqu'à un beau pays où il s'arrêta.

« Et dans ce pays était une fée qui lui dit : Tu ne viens chercher que la richesse, et si tu veux, je te donnerai le bonheur,

« Et l'autre accepta sur-le-champ.

DUBOCAGE.

J'en aurais bien fait autant.

MATHILDE.

« Et alors il épousa la fée, qui était très-bonne et très-douce, mais qui était une des plus pauvres fées qu'on eût jamais vues, car il était dit qu'elle ne retrouverait ses trésors et sa puissance que quand elle aurait eu une douzaine d'enfants.

DUBOCAGE.

Parbleu, voilà un conte qui est original.

MATHILDE.

« Et jugez de leur malheur, ils ne purent avoir qu'une seule petite fille, qui était bien gentille, il est vrai... »

DUBOCAGE.

Eh mais ! quel est ce bruit, et qui vient là nous déranger au moment le plus intéressant ?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS ; JULES, entrant brusquement.

JULES.

J'ai eu beau attendre M. de Frémencourt, il ne rentre pas, et j'aime mieux à tout hasard... C'est mon oncle.

DUBOCAGE.

C'est mon neveu, c'est mon cher Jules.

JULES, l'embrassant.

C'est mon oncle que je revois, et ma fille auprès de lui.

DUBOCAGE.

Oui, mon ami, notre chère Mathilde, que je trouve charmante, et qui sera ma fille d'adop-

tion ; mais s'il faut te parler avec franchise, car moi je ne flatte personne, je ne suis pas aussi content au sujet des autres enfants.

JULES.

Quoi, mon oncle, vous savez déjà...

DUBOCAGE.

Parbleu, ce n'était pas difficile à découvrir ; mais au fait, ce n'est pas l'instant de gronder, car dans ce moment, soit de leur faute, soit de la mienne, je ne sais comment t'avouer cela, ils sont tous un peu malades.

JULES.

Je présume, mon oncle, que vous voulez plaisanter ?

DUBOCAGE.

M'en préserve le ciel ! ton fils Achille a la jambe un peu écorchée, et ton fils Casimir a le pied foulé. (Voyant Jules qui fait un geste.) Calme-toi, mon ami, le médecin prétend qu'il n'y a rien à craindre ; quant à tes fils Arthur, Étienne, Oscar et Coco, ils sont tombés dans le canal, mais, je te le répète, pas le moindre danger.

JULES.

Ah çà ! mon oncle, c'est une gageure.

DUBOCAGE.

Ça en a l'air, et pourtant rien n'est plus vrai. Pour ton fils Théodore, il est malade d'une indigestion, et cela ne doit pas t'étonner...

JULES, d'un air piqué.

Non certainement ; mais ce qui m'étonne, c'est de vous voir continuer aussi longtemps une pareille raillerie, quand vous connaissez notre situation, quand vous savez que malheureusement je n'ai pas d'autre enfant que celle-ci.

DUBOCAGE.

Que me dis-tu là ?

JULES.

L'exacte vérité.

DUBOCAGE.

Mais quand j'ai vu les autres de mes propres yeux.

JULES.

Vous avez vu mes dix enfants !

DUBOCAGE, regardant Mathilde.

Ma foi, en grande partie. Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle ? je crois que vous riez. Voulez-vous avoir la bonté de nous expliquer ce que cela veut dire ?

MATHILDE.

Mon oncle, vous l'arriez peut-être su si vous aviez écouté la fin de mon histoire.

JULES.

Comment, ma fille se serait permis...

DUBOCAGE.

Écoute-la, mon ami, elle lit fort bien.

MATHILDE, continuant à lire.

« Or, l'enchanteur, de qui leur sort dépendait, » était cet oncle dont nous avons parlé plus haut.

» Et la petite fille voulant lui prouver qu'un enfant qui nous aime vaut mieux que dix qui nous font enrager, s'avisait de faire à elle seule tous les petits garçons.

» Et voyant cela, le bon oncle répondit, le bon oncle répondit...

DUBOCAGE.

Après...

MATHILDE.

« Il répondit, ce bon oncle...

DUBOCAGE.

Eh bien ?

MATHILDE, lui montrant le livre.

Mon oncle, la page est déchirée.

DUBOCAGE.

Heureusement je l'ai lue autrefois l'histoire, et si j'ai bonne mémoire, voici, je crois, ce qu'il répondit :

Ain de Colalto.

Oui, je voulais, dans mes enfants nombreux,

Esprit, talent, grâce légère ;

Le ciel a comble tous mes vœux

Car je trouve en toi seule une famille entière.

Pour charmer l'hiver de mes ans,

Auprès de moi reste sans cesse ;

En te voyant, j'oublierai ma vieillesse ;

On rajeunit à l'aspect du printemps.

JULES et MATHILDE.

Ah ! mon oncle, que de bontés !

DUBOCAGE.

Oui, mes enfants, embrassez-moi, (à Mathilde) et amène-moi ta mère.

MATHILDE.

Elle est ici à côté dans la bibliothèque ; mais, Jaqueline et Pierrot étaient du complot ; et je crois dans l'histoire qu'on les marie à la fin ; vous le rappelez-vous, mon oncle ?

DUBOCAGE.

Pas précisément, mais c'est probable, car toutes les histoires finissent par un mariage. (À Pierrot.) À demain donc le repas de noce.

PIERROT, montrant le pâté.

Nous avons déjà pris un à-compte.

VAUDEVILLE.

Ain de Meissonnier.

MATHILDE.

Je le sens bien, cette indulgence insigne

À mon enfance ici vous l'accordez ;

Mais l'avenir pourra m'en rendre digne,

Attendez !

Mon oncle, attendez !

JAQUELINE.

Sans être coquet ! cependant je me forme.

Quand un galant vient me dire : Cadez,

J' dis, lui donnant un rendez-vous sous l'orme ;

Attendez !

Monsieur, attendez !

JULES.

Vous qui, remplis d'une amoureuse ivresse,
Près de l'objet qu'enfin vous possédez,
Jurez d'aimer et de brûler sans cesse,

Attendez!

Un mois attendez?

PIERROT, à Dubocage.

En fait d' desseins, j' sais quels étaient les vôtres,
[Regardant Jacqueline.]

Qui d' dix paye un reste neuf, mais r'gardez;
J'ons du courage, et j' vous promets les autres,

Attendez!

Nout' maitre, attendez!

DUBOCAGE.

Si vous voulez au salon voir paraître
Tableaux de genre et portraits, demandez;
Si vous voulez des tableaux de grand maitre,

Attendez

Encore, attendez!

MATHILDE.

Si vous voulez applaudir cet ouvrage,
A l'instant même à ce desir cédez;
Si nous gronder vous plaisait davantage,

Attendez!

De grâce, attendez!





1856. No. 107. 107. 107.

1856. No. 107. 107. 107.

1856. No. 107. 107. 107.

LES EAUX DU MONT-DOR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 25 juillet 1822.

En société avec MM. de Courcy et Saintine.

Personnages.

VALCOURT, commerçant.
MADAME VALCOURT, sa femme.
EUGÉNIE,
ERNESTINE, } leurs filles.
DESAULNAIS, médecin



ADOLPHE, son fils.
QUINZE-SEIZE, prétendu d'Eugénie.
FRANÇOIS, dit CHOCHO, garçon
attaché à l'établissement.
BAIGNEURS.

La scène se passe aux eaux du Mont-Dor.

Le théâtre représente le salon de l'établissement ouvert dans le fond sur la campagne. Il est décoré et meublé avec élégance. Plusieurs portes latérales. Une harpe, un pupitre de musique, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME VALCOURT, EUGÉNIE, ERNESTINE,
à une table à gauche; BAIGNEURS, BAIGNEUSES,
à d'autres tables, de l'autre côté.

(Au lever de la toile, on déjeune, ou joue, on lit les journaux.)

CHOEUB.

Air du *Barbier de Séville*.
Loin de la ville,
Dans cet asile,
Quel plaisir
De se réunir!
Dans cet asile
Pur et tranquille,
La gaieté
Tient lieu de santé.

MADAME VALCOURT.
Dans ce séjour nulle de nous ne pense
A son ménage ainsi qu'à son mari;
Cette fontaine est celle de Jouvence...

EUGÉNIE.
Ou bien plutôt c'est le fleuve d'Oubli.

TOUS.
Loin de la ville, etc.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE.

MADAME VALCOURT.

Eh! arrivez donc, docteur. Vous venez bien
tard aujourd'hui.

ADOLPHE.

Pardn, Mesdames, de vous avoir fait attendre. Je vous apportais vos lettres et vos journaux.

EUGÉNIE et ERNESTINE, se les disputant.

Ah! quel bonheur! quel bonheur! à moi le *Journal des Modes*.

MADAME VALCOURT, le preuaut.

Non, Mesdemoiselles, il est pour moi: le docteur ne m'a permis que celui-là.

ADOLPHE.

Oui; vous savez qu'au Mont-Dor les journaux n'arrivent qu'une fois par semaine. Nous tenons à la santé et aux plaisirs de nos malades. (A madame Valcourt, lui présentant une lettre.) Celle-ci est pour vous, madame Valcourt. (A Eugénie.) Oserais-je vous demander comment vous vous trouvez?

EUGÉNIE.

Je ne sais: depuis trois jours que nous sommes au Mont-Dor, j'éprouve un malaise, une agitation....

MADAME VALCOURT.

Oui, vraiment; elle est triste, mélancolique; elle ne dort plus. Je vous la recommande, docteur, ainsi que moi. Je me sens un peu de langueur, de lassitude, quoique votre ordonnance d'hier m'ait assez réussi.

ADOLPHE.

J'étais sûr que le bal vous ferait du bien.

ERNESTINE.

Oh ! mon dieu, oui ; car moi, à qui vous ne l'aviez pas ordonné, je m'en suis trouvée à merveille. Ma mère est bien heureuse d'avoir une maladie comme celle-là : si elle voulait changer avec moi.

ADOLPHE, à Ernestine.

Allons, ne vous fâchez pas ; nous verrons à arranger cela.

AIR du vaudeville du *Ménage de garçon*.

Tous les tourments, le malheur même,
Ne doivent pas nous effrayer ;
On les guerit, c'est mon système,
Dès qu'on peut les faire oublier.
Oui, du plaisir la douce ivresse
Les adoucit pour un instant ;
Et si l'on s'amusait sans cesse,
On serait toujours bien portant.

MADAME VALCOURT.

Ah ! docteur, que votre système est consolant !

ADOLPHE.

Et vous, belle dame, vos migraines ?

MADAME VALCOURT.

Impossible d'y penser hier. Vous savez comme nous avons été occupées ; mais je les attends aujourd'hui.

ADOLPHE.

Vous n'avez donc pas, ce matin, suivi l'ordonnance ?

MADAME VALCOURT.

Je ne pouvais pas ; mon amazone n'était pas faite ; mais on va me l'apporter dans l'instant. Je vais monter à cheval ; après cela, deux ou trois parties de billard, et ce soir le concert : enfin tout le traitement que vous avez prescrit ! Ah ! docteur, quel ennui d'être obligée de soigner ainsi sa santé !

ADOLPHE.

Ce n'est pas pour vous, Madame, mais pour vos amis, vos admirateurs, je dirai presque pour votre mari.

MADAME VALCOURT, qui, pendant ce temps, a décaché la lettre.

Ah ! mon Dieu, ce que c'est que d'en parler ! Une lettre de lui.

EUGÉNIE.

Une lettre de mon père adressée ici !

MADAME VALCOURT.

Eh ! non ; il l'avait écrite à Paris, où il nous croit toujours, et on nous la renvoie sous enveloppe.

(Lisant à demi-voix et très-vite.)

« Je suis à Lyon, ma chère amie, et j'espère, sous une quinzaine de jours, avoir le plaisir de

» vous embrasser. Je suis fâché d'avoir été obligé
» de te refuser ta dernière demande. Pour t'en
» dédommager, je te prépare une surprise, ainsi
» qu'à ma fille Eugénie. Je lui amène un pré-
» tendu ! »

ADOLPHE.

Un prétendu ! il serait possible !

ERNESTINE.

Un prétendu ! Ma sœur est bien heureuse d'être l'aînée !

EUGÉNIE.

Et que dira mon père en arrivant à Paris et ne nous y trouvant pas ?

ADOLPHE.

Vous êtes moins touchée de son chagrin que de celui du prétendu.

EUGÉNIE.

Non, Monsieur, cela m'est indifférent ; mais si mon père allait se fâcher ?

MADAME VALCOURT.

Vous savez bien, Mademoiselle, que votre père ne se fâche jamais quand je suis malade ; et c'est sa faute si je le suis dans ce moment. Nous laisser à Paris pendant la belle saison ; nous refuser une maison de campagne, ou du moins, en dédommagement, une loge à l'Opéra ! Il devait bien se douter que mes spasmes, mes nerfs, mes vapeurs, me conduiraient au Mont-Dor ; trop heureuse encore qu'ils ne m'aient pas menée plus loin. N'est-ce pas, docteur ?

ADOLPHE.

Où, Madame ; je prends sur moi toute la responsabilité. C'est moi qui vous ai conseillé le voyage, et qui me charge de vous sauver.

MADAME VALCOURT.

Ah ! docteur, je n'en doute pas ; vous avez tant de talent ? D'abord vous faites tout ce que je veux.

ADOLPHE.

Que voulez-vous, c'est de la médecine moderne il faut bien marcher avec son siècle !

AIR du vaudeville du *Mariage enfantin*.

D'honneur, ma méthode est certaine
Et mon système est sans égal :
Un concert traite la migraine,
Pour les vapeurs il faut un bal.
Au plaisir je veux qu'on se livre,
Qu'on s'amuse sur et malin...

MADAME VALCOURT.

Monsieur, je vous promets de suivre l'ordonnance du médecin.

ADOLPHE, à Eugénie.

Guerir votre mélancolie,
Hélas ! ferait tout mon bonheur ;
Il faut pour cela, je vous prie,
N'écouter que votre docteur...
Des fâts, dont la louange envie,
Eviter le brillant essai...

EUGÉNIE.

Monsieur, je vous promets de suivre
L'ordonnance du médecin.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Mesdames, les chevaux et les calèches vous attendent.

EUGÉNIE.

Ce bon François nous sert avec un zèle, une assiduité...

ADOLPHE.

Oh ! nous nous connaissons depuis longtemps !
Nous sommes tous deux de ce pays... de l'Auvergne.

MADAME VALCOURT.

Allons, allons, partons.

CHOEUR.

[On reprend.]
Loin de la ville, etc.

[Ils sortent.]

SCÈNE IV.

ADOLPHE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Faut avouer, Monsieur, que ces dames ont grand confiance en vous, et qu'elles ont bien raison. Je me rappelle, il y a longtemps, quand j'étais élève avec vous chez M. Desaulnais, votre père, un fameux médecin celui-là !... il disait toujours que vous ne feriez jamais rien ; et moi j'avais idée, au contraire, que vous iriez plus loin que lui.

ADOLPHE.

Tu crois !

FRANÇOIS.

A propos de cela, j'ai un parent qui est à l'extrémité et sur lequel je voudrais vous consulter. Il n'y a que vous qui puissiez le tirer de là.

ADOLPHE.

Moi, mon garçon !

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur : c'est mon beau-frère, un père de famille ; et vous jugez que s'il arrivait malheur...

ADOLPHE.

Ah ! mon dieu, quel parti prendre ? Écoute, mon garçon, tu n'hérites pas de ton beau-frère, n'est-ce pas ? Eh bien ! alors je te conseille, par intérêt pour lui, de t'adresser à un autre ; n'importe à qui, pourvu que ce ne soit pas à moi ; à M. Desaulnais, mon père, un homme du plus grand talent, Tu sais bien, il demeure à Clermont.

FRANÇOIS.

On l'a bien prévenu ; mais je vous ai déjà dit que j'avais plus de confiance en vous. D'abord vous venez de Paris, et votre père n'est que de Clermont ; et puisque vous guérissez de belles dames, vous pouvez bien guérir un pauvre paysan : ça ne doit pas être si difficile.

ADOLPHE.

Mais je te répète...

FRANÇOIS.

Air de *Préville et Tacconet*.

De vos refus je vois enfin la cause !
Ainsi qu'ces dames j' n'ons pas de l'or en main ;
On n'a pas l' droit d'êtr' malad', je l' suppose,
Quand on ne peut solder le médecin !
Pardon, Monsieur, si ma franchis' vous blesse,
Mais votre père agissait autrement ;
Et sa science et son talent
Il les faisait payer à la richesse,
Pour les donner gratis à l'indigent.

ADOLPHE.

Eh bien ! puisqu'il faut te le dire, apprends donc que je ne peux traiter que les gens qui se portent bien, et la raison, c'est que je ne suis pas médecin.

FRANÇOIS.

Comment ! vous n'êtes pas...

ADOLPHE.

Voilà deux ans qu'on m'a envoyé à Paris pour suivre mon cours de médecine et passer ma thèse, et je n'ai pas encore pris une seule inscription.

FRANÇOIS.

Mais alors comment se fait-il que vous soyez ici avec ces dames en qualité de...

ADOLPHE.

Mais je t'avoue qu'il s'est trouvé que...

FRANÇOIS.

J'y suis ; vous êtes amoureux d'une des deux sœurs, mademoiselle Ernestine, avec qui vous parlez toujours.

ADOLPHE.

Au contraire, c'est l'autre.

FRANÇOIS.

A qui vous ne dites jamais un mot ?

ADOLPHE.

C'est pour cela : depuis trois jours que nous sommes arrivés, impossible de me trouver seul avec elle ; sa mère ne nous quitte pas, et ce rôle de médecin est si difficile à soutenir ! Ah ! si tu voulais me rendre un grand service !

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur ?

ADOLPHE, tirant une lettre de sa poche.

Air : *Lise épouse l' beau Gernance*.

Tiens, vois-tu, c'est cette lettre
Qu'il faut ici lui remettre.

FRANÇOIS.

J'la glisserai dans sa main,
 Au lieu d'un cachet de bain,
 Comme un' recette certaine,
 Comme une ordonnance enfin
 Qu'il faut qu'la malade prenne
 Pour sauver le médecin.
 (On entend Quinze-Seize dans la coulisse.)

QUINZE-SEIZE, dans la coulisse.

Holà! quelqu'un!

(Il entre.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; QUINZE-SEIZE en blouse à la mode.

FRANÇOIS, regardant.

Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur?
 Tiens! est-ce qu'on laisse entrer ici les rouliers?

QUINZE-SEIZE.

Les rouliers!... Je vois d'où vient sa surprise,
 c'est mon costume qui produit son effet. Ce que
 c'est que d'être à cent lieues de Paris!

AIR de *Turenne*.

Des élégants c'est, dit-on, la toilette;
 Enfin la blouse est la fureur du jour;
 Et celle-ci, Monsieur, est si bien faite,
 Que, tout à l'heure, en entrant dans la cour,
 Deux gros coursiers qui près de moi paraissent,
 M'allongent là... deux coups de pieds... quel tact!
 Je me suis dit : le costume est exact,
 Car les chevaux le reconnaissent.

Messieurs, excusez l'indiscrétion d'un voyageur;
 je cherche le médecin de l'établissement.

FRANÇOIS, montrant Adolphe.

C'est monsieur.

ADOLPHE, bas.

Qu'est-ce que tu fais donc?

FRANÇOIS.

Pourquoi pas? Peut-être que celui-là n'a rien,
 cela vous fera un malade de plus.

(Il sort en courant.)

SCÈNE VI.

ADOLPHE, QUINZE-SEIZE.

ADOLPHE.

Que me vent cet original-là?

QUINZE-SEIZE.

Monsieur, je ne suis pas positivement indisposé.
 En fait de malades, moi, je suis ce qu'on
 appelle un amateur.

ADOLPHE.

J'entends; monsieur se traite pour son plaisir.

QUINZE-SEIZE.

Comme vous dites.

AIR de *Marianne*.

Il faut qu'ici je me délasse :
 Je veux, si vous le trouvez bon,
 Devant les eaux, puisque je passe,
 Les prendre par précaution.
 Un mal peut naître,
 Plus tard peut-être,
 Mon médecin me les ordonnerait,
 Et ce serait
 Autant de fait.

ADOLPHE.

Si vous n'avez aucun mal?

QUINZE-SEIZE.

C'est égal :

Je ne saurais, quoiqu'on en glose,
 Même quand je me porte bien,
 Passer devant un pharmacien
 Sans prendre quelque chose.

Vous sentez bien alors que, puisque je voilà
 au Mont-d'Or, je ne laisserai pas échapper une
 pareille occasion, même quand je devrais en être
 malade, parce que ça ne peut me faire que du
 bien.

ADOLPHE.

Monsieur vient donc exprès?

QUINZE-SEIZE.

Non; je suis de Lyon; et vous avez peut-être
 entendu parler de MM. Auguste Quinze-Seize et
 compagnie, une maison de soieries assez connue.
 Je me rendais à Paris avec mon beau-père, un
 monsieur Valcourt, brave commerçant.

ADOLPHE, vivement.

Monsieur Valcourt!

QUINZE-SEIZE.

Eh bien! qu'avez-vous donc, et d'où vient cet
 air d'étonnement et d'effroi?

ADOLPHE.

Rien. J'examinais les traits de votre visage, et
 je croyais....

QUINZE-SEIZE.

Il y a quelque chose, n'est-il pas vrai? vous
 le pensez.

ADOLPHE.

Non, du tout. Vous dites que M. Valcourt....

QUINZE-SEIZE.

A été obligé de passer par la route de Clermont
 pour quelques affaires qu'il avait en Auvergne.
 Il a rencontré dans le village un ancien ami
 à lui; et pendant qu'ils causaient ensemble, je
 lui ai dit que j'allais entrer dans l'établissement
 des bains. Je vous prierais donc de m'expédier
 votre consultation pour que nous puissions remonter
 en voiture, et arriver à Paris pour épouser...
 Hein! vous venez encore de faire un geste,
 et j'ai cru voir dans vos yeux... Décidément je
 suis malade, n'est-il pas vrai? et ça ne m'étonnerait
 pas, parce que moi-même je ne me sens pas bien;
 j'ai des douleurs dans la tête, comme ça,
 tout autour.

ADOLPHE.

Simple migraine, que le grand air dissipera.

QUINZE-SEIZE.

Vous croyez? Je me sens pourtant des tiraillements là, dans l'estomac!

ADOLPHE.

Vous n'avez peut-être pas déjeuné?

QUINZE-SEIZE.

C'est vrai, je n'ai pas osé me risquer.

ADOLPHE.

Eh bien! repartez à l'instant même, avec monsieur Valcourt, et faites un excellent déjeuner au *Cheval Blanc*, à deux pas d'ici; c'est la seule bonne auberge qu'il y ait sur la route. Du reste, vous vous portez à merveille, voilà toute ma consultation; j'ai bien l'honneur de vous saluer. (A part, en s'en allant.) Dieu! sans nous en douter, quel danger nous menaçait!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

QUINZE-SEIZE, seul; puis FRANÇOIS.

QUINZE-SEIZE.

Je n'ai pas grande idée de ce médecin-là. Est-il ignorant! il ne me trouve rien; et cependant, avec ce que j'éprouve, je suis sûr qu'on pourrait faire quelque chose; mais pour ça il faudrait quelqu'un qui sût en tirer parti; et ce n'est pas avec un médecin de province... (A François, qui lui présente un registre.) Qu'est-ce que tu veux?

FRANÇOIS.

Je viens savoir si monsieur désire inscrire son nom.

QUINZE-SEIZE.

Pourquoi faire?

FRANÇOIS.

Tous les personnages remarquables qui passent au Mont-D'or ont l'habitude d'écrire leur nom sur ce registre, et d'y ajouter une maxime, une vérité ou une pensée ingénieuse.

QUINZE-SEIZE.

Pour le coup, voilà une occasion que je ne laisserai pas échapper. Tu dis, une pensée ingénieuse: combien de lignes?

FRANÇOIS.

Ce que vous voudrez; un mot, un impromptu...

QUINZE-SEIZE.

Un impromptu, c'est bon! Laisse-moi réfléchir et va-t'en.

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur. (Regardant à gauche.) Allons, encore des voyageurs! ma foi, ils attendront. Je m'en vais gouter le retour de mademoiselle Eugénie pour lui glisser l'ordonnance.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

QUINZE-SEIZE, assis devant la table et cherchant;
DESAULNAIS, VALCOURT.

VALCOURT.

Ce cher Desaulnais! c'est charmant de se rencontrer ainsi; j'aurais été te voir à Clermont.

DESAULNAIS.

Et moi, mon cher Valcourt, j'en arrive. Je venais ici pour le beau-frère d'un ancien domestique à moi, un pauvre diable assez malade, mais que je tirerais d'affaire.

VALCOURT.

Toujours dans la médecine!

DESAULNAIS.

Et toi, toujours dans le commerce!

VALCOURT.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Oui, le destin combla mes espérances.
Dans le commerce, utile parvenu,
Du sort pour moi j'ai vu tourner les chances,
Et j'ai déjà doublé mon revenu :
Laissons enfin toute affaire importune,
Je pourrais vivre au sein d'un doux loisir,
Et si je fais encor fortune,
Ce n'est plus que pour mon plaisir.

DESAULNAIS.

Ainsi que toi j'ai fourni ma carrière.
Vingt ans j'ai fait le métier de docteur;
Mais la retraite enfin est nécessaire,
Et maintenant j'exerce en amateur;
Tout en faisant des visites maussades,
J'ai, comme toi, fini par m'enrichir;
Et si je fais quelques malades,
Ce n'est plus que pour mon plaisir.

VALCOURT.

Je t'ai amené ici pour te présenter mon gendre futur, à qui j'y avais donné rendez-vous. (S'adressant à Quinze-Seize.) Mon cher Quinze-Seize, c'est un de mes bons amis.

QUINZE-SEIZE.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.... c'est que je suis là occupé à un travail.... Diable de pensée ingénieuse, je croyais que cela viendrait tout seul.

DESAULNAIS.

Faites, faites, Monsieur; que nous ne vous dérangions pas. (Prenant Valcourt à part de l'autre côté du théâtre.) Comment, c'est là ton gendre! cela me contrarie un peu; moi, j'avais des vues pour mon fils.

VALCOURT.

Qu'à cela ne tienne, mon ami; j'ai deux filles: je marie Eugénie, qui est l'aînée; mais dans quelque temps Ernestine pourrait convenir à ton fils. Ne m'as-tu pas dit qu'il étudiait la médecine?

DESAULNAIS.

Du moins je l'ai envoyé à Paris pour cela; mais il n'a pas l'air d'avoir une vocation bien décidée.

Garçon charmant du reste ; de l'esprit, de la tournure... tu te rappelles comme nous étions à dix-neuf ans... une seconde édition. Ah çà ! puisque nous voilà réunis, nous resterons quelques jours ensemble ; il me faut la huitaine.

VALCOURT.

La huitaine !

DESAULNAIS.

Oui. Tu n'es peut-être jamais venu aux eaux ? D'abord, du temps que je te traitais je ne t'y aurais jamais envoyé, cela ne sert à rien ; mais comme spectateur cela t'amusera : c'est un coup d'œil si rare... un mouvement perpétuel, un véritable panorama vivant.

AIR de la Robe et les Bottes.

On y voit des ducs, des comtesses,
Des artistes et des jouours,
Des actrices et des duchesses,
Des financiers et des danseurs :
Plus d'un seigneur étranger qu'on ignore,
Gardant ici l'incognito, dit-on,
Et qui seraient plus inconnus encore
S'ils déclinaient leur véritable nom.

VALCOURT.

Tout cela est bien séduisant ; mais ma femme, mon bon Desaulnais, ma femme et mes filles qui m'attendent à Paris avec tant d'impatience...

QUINZE-SEIZE.

J'ai fini. Tenez, beau-père, à votre tour si vous voulez écrire.

VALCOURT, prenant le registre.

Qu'est-ce que c'est ?

QUINZE-SEIZE.

On écrit là-dessus son nom, avec une maxime, une vérité, ou une pensée ingénieuse... Une maxime, c'est trop pédant ; une pensée ingénieuse, cela n'a souvent rien de solide ; j'ai préféré une vérité, parce que cela reste.

DESAULNAIS.

C'est juste : Rien n'est beau que le vrai.

VALCOURT.

Et quelle est cette vérité ?

QUINZE-SEIZE.

La voici : *Auguste Quinze-Seize est venu le 22 juillet aux eaux du Mont-Dor et ne s'est pas baigné.*

VALCOURT.

C'est incontestable. (Regardant le livre.) Et moi, qu'est-ce que je vois donc sur cette feuille ? C'est ton nom... et l'écriture de ma femme. (Lisant.) *Madame Valcourt, 22 juillet... Plaisir est tout : les heureux sont les sages.*

DESAULNAIS.

La devise est jolie.

VALCOURT.

Je ne puis le croire encore. (Lisant toujours.) *Même jour : Mademoiselle Ernestine Valcourt, mademoiselle Eugénie Valcourt... Plus de*

doute, ma femme et mes enfants sont ici ! Ah ! mon ami, quel coup ! ils seront dangereusement malades ! et l'on ne m'écrit rien... on aura craint de m'effrayer.

QUINZE-SEIZE.

Oui, on aura voulu ménager notre sensibilité.

VALCOURT.

Holà ! quelqu'un ! garçon !

DESAULNAIS.

Mais calme-toi, mon ami, ne suis-je pas là ? Quel genre d'affection, à peu près, pourrais-tu soupçonner ?

VALCOURT.

Aucune, mon ami, aucune. Madame Valcourt avait quelques migraineux, quelques maux de nerfs... comme toutes les femmes qui ont de la fortune et un mari complaisant ; mais cela ne lui prenait guère que lorsqu'elle avait du temps à elle... les fêtes, les dimanches. Garçon ! garçon ! il n'y a donc ici personne ?

DESAULNAIS, regardant par la fenêtre.

Ils s'empresent tous autour d'une fort jolie cavalcade qui entre dans la cour ; ce sont, je te suppose, des gens de la maison.

VALCOURT.

Mon cher Quinze-Seize, allez aux informations, je vous prie ; ou plutôt lâchez de m'amener ici quelque personne de la société. Je l'interrogerai moi-même.

QUINZE-SEIZE.

Oui, beau-père, fiez-vous à moi.

{Il sort.}

SCÈNE IX.

VALCOURT, DESAULNAIS.

VALCOURT.

J'avoue que je suis d'une inquiétude pour ma femme...

DESAULNAIS.

Mais mon ami, ce n'est pas raisonnable.

VALCOURT.

Tu ne veux pas que je m'inquiète, quand toute ma famille est aux eaux du Mont-Dor ?

DESAULNAIS.

C'est justement ce qui me rassure.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

On songe peu, lorsqu'on est bien malade,
A s'éloigner, à quitter son logis.
Que ma raison ici te persuade,
Et retiens bien cet important avis :
Bonheur, santé, qu'on estime à la ronde,
Sont deux grands biens fort semblables, je croi ;
Pour les chercher on va courtir le monde,
Pour les trouver il faut rester chez soi.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME VALCOURT, à qui
QUINZE-SEIZE donne la main.

MADAME VALCOURT, tenant un papier.
A peine trois jours, et déjà des mémoires... (A
Quinze-Seize.) Je suis à vous, Monsieur.

QUINZE-SEIZE.

Excusez, de grâce, Madame ; c'est mon beau-
père qui désirerait savoir des nouvelles de sa
femme, une dame excessivement malade.

MADAME VALCOURT.

Je lui en donnerai volontiers.

VALCOURT, apercevant sa femme.

Ah ! mon Dieu !...

MADAME VALCOURT ; elle tombe dans un fauteuil.

Ciel ! mon mari ! (A Quinze-Seize.) Ah ! Monsieur,
c'est indigne ! dans l'état où je suis, m'exposer à
de telles émotions, et sans me prévenir encore !
(A M. Valcourt.) Bonjour, mon ami ; je suis enchan-
tée de vous voir, mais votre vue m'a fait bien du
mal.

VALCOURT.

Il serait possible ! Mais n'est-ce pas vous qui,
tout à l'heure, étiez à la tête de cette cavalcade ?

MADAME VALCOURT, ayant l'air de parler avec peine.

Où, par ordonnance. Vous saurez, mon ami...
vous n'avez pas là de flacon... que j'ai eu des
crispations nerveuses si horribles, que nous avons
été obligés de quitter Paris, de venir ici sur-le-
champ, et sans avoir eu le temps de vous en pré-
venir encore. C'est moins pour moi que pour mes
enfants : Eugénie a des vapeurs... une tristesse...
c'est presque le spleen.

QUINZE-SEIZE.

Eugénie ! c'est celle que j'épouse : comme c'est
gai !

VALCOURT, à madame Valcourt.

Mais Ernestine ?

MADAME VALCOURT.

Oh ! Ernestine... Ernestine, cette enfant-là on
ne sait pas ce qu'elle a, c'est bien pire : mais
vous voilà, vous jugerez par vous-même du dan-
ger !... Les eaux n'ont pas pu nous faire encore
grand bien ; d'abord nous n'avons pas encore eu
le temps d'en prendre : nous sommes arrivées de-
puis trois jours... mais j'espère qu'à la fin du mois
prochain...

VALCOURT.

Un mois et demi !

MADAME VALCOURT.

Où, Monsieur, il faut au moins une demi-sai-
son ; sans cela tout ce que nous avons fait serait
inutile... et je n'ai pas envie d'être toujours ma-
lade.

VALCOURT.

Alors ce sera comme vous voudrez, dès que
cela peut vous faire plaisir. (A Desaulnais.) Qu'est-ce
que tu dis de cela ?

DESAULNAIS.

Rien.

VALCOURT.

Cela ne t'éffraye pas ?

DESAULNAIS.

Du tout.

VALCOURT.

Tu connais donc ce genre de maladie ?

DESAULNAIS.

Parfaitement.

VALCOURT.

Alors tu me rends l'espérance. Tu viendras nous
voir, n'est-il pas vrai?... tu ne nous quitteras pas ;
et pour commencer, tu vas dîner aujourd'hui avec
nous.

MADAME VALCOURT.

Impossible ; aujourd'hui nous dînons en ville.

VALCOURT.

Mais demain ?

MADAME VALCOURT.

Demain, nous avons une partie de cheval, et
un déjeuner dinatoire à la grande cascade.

VALCOURT.

Mais ce soir ?

MADAME VALCOURT.

Nous avons un bal, et après-demain un con-
cert... J'en suis désolée ; mais la santé avant
tout.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Le docteur veut qu'on se dissipe,
Et surtout qu'on change de lieu ;
Il nous prescrit, c'est son principe,
Le concert, le bal et le jeu ;
Avec soin il fait disparaître
Ce qui pourrait choquer nos yeux.

DESAULNAIS, bas à Valcourt.

Mais cela veut dire peut-être
Qu'il faut que nous partions tous deux.

VALCOURT.

Qu'est-ce que tu dis ? Voilà une singulière ma-
ladie.

DESAULNAIS.

C'est celle du pays. Je t'avais prévenu qu'elle
était fort extraordinaire.

MADAME VALCOURT.

A propos, mon ami, vous ne pouvez arriver
dans un instant plus favorable ; il y a ici une
foule de soins qui me fatiguent, qui m'obsèdent.
(Lui donnant le papier qu'elle tient à la main.) Tenez,
vous lirez cela... moi... avec mes migraines, il
m'est impossible de m'en occuper.

VALCOURT.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME VALCOURT.

Le mémoire des frais causés par ma maladie et celle de mes enfants.

VALCOURT.

J'entends. Les juleps, les apozèmes... C'est trop juste : 1^o parure de bal pour madame et mesdemoiselles, 200 francs.

MADAME VALCOURT.

Eh ! Monsieur, il n'est pas nécessaire ; vous examinerez cela à loisir.

VALCOURT.

Deux robes de tulle, avec garnitures de roses et rouleaux de satin...

MADAME VALCOURT.

Monsieur... je vous en prie... je souffre horriblement.

VALCOURT.

Trois robes du matin faites en blouses, et catèra, et catèra.

MADAME VALCOURT.

Jamais mes nerfs n'ont été dans un état plus irritable.

VALCOURT.

Et des chevaux... et des voitures... et catèra, et catèra... Total...

MADAME VALCOURT, criant comme si elle se trouvait mal.

Ah !

VALCOURT.

Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?

MADAME VALCOURT.

Rien, Monsieur... c'est mon accès qui vient de me prendre.

VALCOURT, la regardant avec intérêt.

J'espère que cela ne sera rien. (Reprenant le papier.) Total...

MADAME VALCOURT, criant plus fort.

Ah !

QUINZE-SEIZE.

Mais, beau-père, prenez donc garde.

MADAME VALCOURT.

Ah ! je n'y tiens plus... je vous demande la permission de me retirer, car à peine ai-je la force de me soutenir.

FRANÇOIS, annonçant.

Madame, c'est la couturière qui vous demande ; elle dit que c'est pour essayer cette amaz...

MADAME VALCOURT.

Ei moi qui l'ai fait attendre... J'y vais dans l'instant. Pardon, Monsieur, tantôt j'aurai le plaisir de vous recevoir. Pourvu qu'elle ne l'ait pas manquée, elle qui fait toutes ses tailles trop longues.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

DESAULNAIS, VALCOURT, QUINZE-SEIZE.

QUINZE-SEIZE, la regardant sortir.

Voilà une petite femme qui est bien plus malade qu'elle n'en a l'air ; moi, je m'y connais, si elle ne se soigne pas...

VALCOURT.

Sais-tu qu'en effet cet accès qui vient de lui prendre m'a effrayé ?

DESAULNAIS.

C'est ta faute. Tu l'obstines à répéter le mot qui lui fait mal.

VALCOURT.

Comment ?

DESAULNAIS.

Eh ! oui, ce mot-là... total... il y a des gens qui ne peuvent pas l'entendre.

AIR : *Je t'aimerai.*

C'est le total

Qui, sur les cœurs sensibles,
Produit toujours un effet capital ;
Examinons tous les budgets possibles,
Quel est le mot qui fait le plus de mal ?
C'est le total.

VALCOURT, lisant.

Voyons donc, maintenant qu'elle n'y est plus, peut-être en viendrons-nous à bout. (Lisant.) Total... quatre mille francs... (Laisant échapper le papier de sa main.) Ah ! mon Dieu !

DESAULNAIS.

Eh bien ! qu'est-ce que je te disais ? Tu vois bien que cela produit aussi sur toi un effet...

VALCOURT.

Quatre mille francs !... et j'ai beau regarder, il n'y a pas pour quinze francs de drogues.

DESAULNAIS.

C'est égal, elle avait raison, c'est un vrai mémoire d'ap...

VALCOURT.

J'entends... des bals, des chevaux, des diners... voilà une maladie qui me coûtera cher.

DESAULNAIS.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

C'est un régime admirable, sans doute,
Et qu'on vient suivre ici lorsque l'on peut ;
Pour se traiter au Mont-d'Or il en coûte,
Et n'est pas malade qui veut.
C'est un plaisir pour nos femmes jolies ;
Aussi plus d'une, en ses soins prévoyants,
Pendant l'hiver fait des économies
Pour être malade au printemps.

VALCOURT.

Et dis-moi un peu, que faut-il faire pour guérir ma femme ?

DESAULNAIS.

Commencer d'abord, toi qui parles, par te guérir de ta faiblesse, et après nous couperons

court à la maladie. Je vais t'expliquer mon projet et te donner ma consultation.

QUINZE-SEIZE.

Et moi, beau-père, que vais-je devenir ?

VALCOURT.

Eh parbleu ! puisque ma fille est ici, cherche à la voir, à lui parler, à faire ta cour.

DESAULNAIS.

Sans doute ; c'est là le cas de mettre en avant les pensées ingénieuses.

[Ils sortent.]

SCÈNE XII.

QUINZE-SEIZE, seul.

Faire ma cour ! faire ma déclaration ! ça leur est bien aisé à dire ; ils ne m'ont seulement pas présenté, et je ne connais pas ma future ! Ah ! c'est le jeune médecin ; si je lui en parlais ?

SCÈNE XIII.

QUINZE-SEIZE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Eh bien ! vous êtes encore ici ?

QUINZE-SEIZE.

Eh ! oui. Il est arrivé bien des événements depuis que je ne vous ai vu. M. Valcourt trouve ici sa femme et ses filles, et moi, ma prétendue : et à propos de cela, il faut que vous me rendiez un service, c'est de me faire connaître et de me présenter à elle.

ADOLPHE, à part.

Eh bien, par exemple !

QUINZE-SEIZE.

J'ai une déclaration à faire, par ordre supérieur.

ADOLPHE, à part.

Et je me laisserais prévenir par cet imbécile ! non, morbleu, j'y mettrai ordre. (Haut à Quinze-Seize.) Eh bien, Monsieur, puisque vous voulez bien que je vous serve de guide... (Il lui prend la main.) Eh bien ! qu'avez-vous donc ? vous tremblez.

QUINZE-SEIZE.

Moi ? du tout.

ADOLPHE.

Si, vraiment ; tressaillement intérieur ; attendez donc : la peau moite, le pouls inégal.

QUINZE-SEIZE.

Qu'est-ce que vous dites donc là ?

ADOLPHE.

Ne vous effrayez pas. Transpiration gênée : vous n'avez rien pris, n'est-ce pas ?

QUINZE-SEIZE.

Non, Monsieur.

ADOLPHE.

C'est bon. Je vous demande pardon tantôt de ne pas m'être aperçu sur-le-champ... nous autres médecins, nous ne pouvons pas deviner ; il nous faut des symptômes, et ceux-ci ne me laissent pas de doute.

QUINZE-SEIZE.

La, quand je vous le disais : je connais mon tempérament.

ADOLPHE, voyant Eugénie qui entre.

Dieu ! c'est Eugénie !

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Monsieur Adolphe, ma mère vous attendait.

ADOLPHE.

Pardon ; je suis à vous dans l'instant. (A Quinze-Seize.) Allez vite, mon cher, et ne vous exposez pas à l'air plus longtemps.

QUINZE-SEIZE, bas à Adolphe.

Dites donc ; par hasard, ne serait-ce pas là ma future ?

ADOLPHE.

Non ; c'est une de mes convalescentes.

QUINZE-SEIZE.

C'est dommage, elle est bien jolie.

ADOLPHE.

C'est bien dans votre état qu'il faut penser à cela !

EUGÉNIE, bas à Adolphe.

Quel est ce monsieur ?

ADOLPHE.

Un Anglais atteint de consommation, et qui n'a pas huit jours à vivre.

QUINZE-SEIZE.

Qu'est-ce que c'est ?

ADOLPHE, le poussant.

Bien ; faites ce que je vous ai dit.

EUGÉNIE, le regardant aller.

Pauvre Anglais !

QUINZE-SEIZE, à Adolphe.

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette demoiselle ?

ADOLPHE, le reconduisant.

C'est qu'elle a encore l'esprit frappé de ce malheureux Anglais qui est venu l'autre jour prendre les eaux, comme vous, vous savez bien ?

QUINZE-SEIZE.

Mais non ; je ne le connais pas du tout.

ADOLPHE.

Ah ! oui, c'est vrai ; il était mort quand vous êtes arrivé.

QUINZE-SEIZE.

Mort !

ADOLPHE.

AIR du vaudeville de *Michel et Christine*.

Il est temps eneor de s'y prendre,
 Mais ne perdons pas un instant ;
 Dans votre chambre il faut vous rendre
 Et vous tenir bien chaudement ;
 Pour votre hymen il faudra le remettre.

QUINZE-SEIZE.

A vos conseils je veux me confier ;
 J'attendrai pour me marier
 Que vous vouliez bien le permettre.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

ADOLPHE, EUGÉNIE.

ADOLPHE.

Nous voilà seuls, allons, du courage ! (Haut.)
 Comment vous trouvez-vous de votre promenade ?

EUGÉNIE.

Mal, monsieur le docteur ; et il en est toujours
 ainsi, excepté hier à ce bal ; pendant une heure,
 j'ai été plus à mon aise, je respirais plus librement.

ADOLPHE.

Dans quel moment ? est-ce lorsque vous dansiez ?

EUGÉNIE.

Non, c'est lorsque j'étais assise près de la
 cheminée, et que nous causions.

ADOLPHE, avec joie.

Bien vrai ?

EUGÉNIE.

Sans doute ; est-ce qu'on ne dit pas toujours la
 vérité à son médecin ?

ADOLPHE.

Dites-moi, est-ce que François ne vous a pas
 remis de ma part...

EUGÉNIE.

Si, vraiment ; une ordonnance , a-t-il dit.

ADOLPHE, à part.

L'imbécile ! (Haut.) Et vous ne l'avez pas lue ?

EUGÉNIE.

J'allais la lire ; mais puisque vous voilà, à quoi
 bon ? dites-moi vous-même, dites bien vite, car
 à chaque instant je sens que cela augmente.

ADOLPHE.

Même dans ce moment ?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, VALCOURT.

VALCOURT, à part.

Ma fille, et un jeune homme avec elle !

EUGÉNIE.

Encore plus, et c'est bien étonnant que cela
 redouble quand le médecin est là.

VALCOURT.

Ah ! c'est un médecin.

(Eugénie aperçoit son père, pousse un cri et tombe dans
 un fauteuil.)

ADOLPHE.

Ah ! mon Dieu, elle se trouve mal ; quel acci-
 dent ! et quel parti prendre ? Un médecin, vite un
 médecin.

VALCOURT.

Mais ne l'êtes-vous pas vous-même ?

ADOLPHE.

Sans doute ; mais cela n'empêche pas... Un
 médecin !

VALCOURT.

J'entends, une consultation ? J'ai ce qu'il vous
 faut.

ADOLPHE.

Monsieur, je crois qu'elle revient à elle.

VALCOURT.

C'est égal. (Appelant à la porte à droite.) Mon ami,
 mon ami, arrive donc à notre secours.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DESAULNAIS.

DESAULNAIS.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

ADOLPHE l'aperçoit et s'écrie, en s'appuyant sur le fauteuil
 où est Eugénie.

Mon père !

EUGÉNIE, revenant à elle.

Mon père !

DESAULNAIS.

Ah çà ! mais c'est donc ici le rendez-vous des
 pères ; mon cher Adolphe, que je t'embrasse en-
 core. (A Valcourt.) Que je te remercie de m'avoir
 appelé !

VALCOURT.

Eh ! ce n'était pas pour cela, c'était pour mon
 Eugénie qui se trouvait mal, et que monsieur ton
 fils, tout médecin qu'il est...

DESAULNAIS, le quittant brusquement.

Qu'est-ce que tu me dis donc là ? mon fils se-
 rait médecin ! médecin à son âge ! et il exerce-
 rait !

EUGÉNIE.

Oui, Monsieur, et avec beaucoup de succès :
 tout le monde en fait l'éloge.

DESAULNAIS.

Et moi qui avais des préventions contre lui !
Macte animo, generoso puer, mon Adolphe,
 mon fils. Qu'est-ce que je dis donc ? mon confrère
 en Hippocrate.

Air du vaudeville de *la Somnambule*.

Viens, mon cher fils, l'honneur de ton vieux père,
De mes talents sois l'unique héritier.
Ah! pour mon nom quel avenir prospère!
Je ne mourrai pas tout entier.
Je te remets ma lancette fidèle;
Mes malades te reviendront,
Car il aura toute ma clientèle...
J'entends tous ceux qui resteront.

VALCOURT.

Eh! de grâce, fais trêve à tes transports et occupe-toi de ma fille.

DESAULNAIS.

Pardon, mon ami, on est père avant que d'être docteur. Je reviens à mon état et à ta fille : qu'est-ce qu'elle a éprouvé?

VALCOURT.

Un évanouissement; mais un évanouissement réel, tu entends : et j'ai peur que celle-là ne soit malade tout de bon.

DESAULNAIS, à part.

Allons, monsieur le docteur, de par *Corvisart* et *Galien*, consultons : *quid dicis?*

ADOLPHE, troublé.

Mais, mon père, mademoiselle a été très-indisposée; mais dans ce moment, je crois que ce n'est rien. Légère émotion causée par la surprise et la joie de revoir son père.

DESAULNAIS.

C'est vrai, très-vrai. Mais, mon garçon, un air plus ferme, plus assuré : dans notre état, il ne faut jamais avoir l'air de douter de soi-même; il y a déjà assez de gens qui doutent de nous! Et explique-moi un peu quels ont été avant cet événement les développements de la maladie et le système que tu as employé. (A Valcourt.) Je te demande pardon, mon ami, mais je ne suis pas fâché de l'entendre raisonner médecine.

ADOLPHE.

Mais, mon père, dans un autre moment.

EUGÉNIE.

Eh! pourquoi donc? il me sera si doux de vous voir recueillir les éloges que vous méritez si bien.

ADOLPHE, à part.

Allons, et elle aussi : je ne m'en tirerai jamais.

DESAULNAIS.

Mademoiselle a raison; c'est une modeste déplorée; je serais si content de voir de toi une seule consultation, une seule ordonnance.

EUGÉNIE, à Desaulnais.

Oh! si ce n'est que cela, j'en ai là une que je n'ai pas lue; mais vous qui vous y connaissez mieux que moi, vous verrez bien; tenez. (Elle lui donne le papier.)

ADOLPHE, bas.

Qu'est-ce que vous faites donc?

DESAULNAIS.

Ah, ah! elle est cachetée. (Lisant à demi-voix.) Mademoiselle, si l'amour le plus tendre... Diable! voilà une ordonnance singulièrement rédigée.

ADOLPHE.

Mon père...

DESAULNAIS.

J'entends bien : c'est la nouvelle méthode.

EUGÉNIE.

Mais c'est égal! c'est très-bien, n'est-ce pas?

DESAULNAIS.

Oui, sans doute, c'est très-fort; et cela devait produire beaucoup d'effet : mais est-ce ainsi qu'il vous traite?

EUGÉNIE.

Oui, Monsieur, moi, ma sœur Ernestine, et puis ma mère aussi.

DESAULNAIS.

Ah! mon Dieu! toute la famille!

VALCOURT.

Qu'est-ce que tu as donc, mon ami? est-ce qu'il y aurait du danger?

DESAULNAIS.

Peut-être, mon ami, peut-être; mais heureusement j'y vais mettre bon ordre.

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Un docteur séduire une belle!
Est-ce donc la mode à Paris?
Ah! si la faculté s'en mele,
Que vont devenir les maris?
Un simple galant les irrite;
Mais c'est bien plus cruel vraiment
De voir tous les jours un amant
Dont il faut payer la visite.

François, faites demander des chevaux de poste, et qu'on les attelle à la berline de monsieur. (A Valcourt.) D'après le compte que tu m'as rendu, j'ai vu clairement les causes de la maladie de ta femme; c'est cette maison de campagne, cette loge à l'Opéra, que tu lui as refusées.

VALCOURT.

Comment, tu crois réellement...

DESAULNAIS.

Inde mali labes. Les voici venir! du caractère; et dans un instant j'aurai guéri toute ta famille.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME VALCOURT,
ERNESTINE.

DESAULNAIS, allant au-devant d'elle.

Eh bien! comment vous trouvez-vous?

MADAME VALCOURT, étourdiement.

A merveille, Monsieur. (Se reprenant.) Ah! mon Dieu, ce que c'est que l'habitude! très-mal, Monsieur, vous êtes bien bon; on ne peut pas plus mal.

DESAULNAIS, bas à Valcourt.

En ce cas, tu ne risques rien ; commence l'attaque.

VALCOURT.

Je suis désolé de ce que vous me dites là, ma chère amie, car je reçois à l'instant des nouvelles importantes qui m'obligent à retourner sur-le-champ à Paris, et il faut que je vous emmène tous ; nous ferons comme nous pourrons ; nous voyagerons à petites journées, et puis ayant avec vous votre médecin....

MADAME VALCOURT.

Mon ami, je ne demanderais pas mieux que de vous être agréable ; mais vous ne m'auriez pas fait une pareille proposition, si vous saviez ce qui vient de m'arriver : une crispation nerveuse tellement forte, qu'Ernestine, qui en a été témoin, en est malade elle-même ; n'est-ce pas, ma fille ?

ERNESTINE.

Oui, maman.

MADAME VALCOURT, l'embrassant sur le front.

Cette chère enfant ; je ne la laisserai certainement pas partir dans cet état.

VALCOURT, bas à Desaulnais.

Mais, dis donc, mon ami, si réellement elles étaient malades, il ne faudrait pas frapper un coup d'autorité.

DESAULNAIS, à part.

Allons, voilà que tu faiblis déjà : je vois bien qu'il faut changer de batterie ; laisse-moi faire. (Haut à madame Valcourt.) Et dans ce moment, Madame, qu'est-ce que vous éprouvez ?

MADAME VALCOURT.

Un malaise général et une fièvre ardente.

DESAULNAIS, lui tâtant le pouls.

Voyons ! voyons !

MADAME VALCOURT.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que monsieur est médecin ?

VALCOURT.

Oui, madame, médecin très-distingué, et le père de M. Adolphe.

MADAME VALCOURT, voulant retirer sa main.

Mais, Monsieur, dans ces cas-là, on le dit.

DESAULNAIS, retenant toujours la main.

Permettez donc ! en effet ! pulsation très-fréquente, une fièvre très-forte.

VALCOURT, qui, pendant ce temps, a pris l'autre main de sa femme.

C'est singulier ; elle ne l'a pas de ce côté-ci.

DESAULNAIS.

C'est ce que nous appelons une fièvre inégale, intermittente. Madame ne peut pas partir, non plus que ces demoiselles ; il faut qu'elles restent.

MADAME VALCOURT.

Ah ! docteur, que nous sommes heureuses de

vous avoir trouvé : vous viendrez souvent consulter avec votre fils.

DESAULNAIS.

Non, Madame, il faut que mon fils retourne à Paris : monsieur l'emmène ; mais moi, je suis du pays, je reste avec vous, je ne vous quitte pas.

MADAME VALCOURT.

Vous me rendez la vie. (Regardant le père et le fils.) Il paraît que dans votre famille, Monsieur, les talents sont héréditaires, et je me remets aveuglément entre vos mains.

EUGÉNIE.

Moi pas ; je n'ai pas confiance en celui-là, et on ne devrait pas changer ainsi de médecin.

MADAME VALCOURT, à M. Valcourt.

Ainsi, mon cher ami, nous vous donnerons de nos nouvelles : retournez à Paris, tranquillisez-vous, et laissez-moi de l'argent, car nous n'en avons plus, et il en coûte si cher pour être malade !

VALCOURT, tirant son portefeuille.

Au fait, si vous n'en avez pas, c'est trop juste !

DESAULNAIS, lui repoussant la main.

Du tout, mon ami ! il n'est pas besoin : j'espère qu'entre nous il ne sera jamais question d'honoraires ; et pour le reste, je me ferai un plaisir de l'avancer, ça n'ira pas bien loin, pour une centaine de francs on ne manque pas de quinquina.

MADAME VALCOURT.

Comment ! du quinquina !

DESAULNAIS.

Dame ! quand on a la fièvre, mon fils vous le dira, il n'y a pas d'autre remède.

MADAME VALCOURT, à part.

Mais c'est un âne que ce docteur-là !

DESAULNAIS.

Nous remplacerons les calvacades et les grands diners par du repos et par la diète ; et quant au hal, il faudra bien y renoncer, attendu que je compte employer les *sinapismes*.

MADAME VALCOURT.

Comment ! Monsieur !

DESAULNAIS.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Ah ! vous ne me connaissez guères ;

Bien différent de mes confrères,

Moi, je guéris, oui, c'est mon fort ;

Près d'eux cela me fait du tort ;

Guérir, voilà mon bien suprême,

Au point qu'avec les gens que j'aime,

Je les rends malades exprès,

Afin de les guérir après.

MADAME VALCOURT.

Mais, Monsieur, permettez donc...

DESAULNAIS.

Ce que je plains le plus, c'est ce pauvre Val-

court, qui va s'en retourner tout seul à Paris, loin de sa femme, de ses enfants : que veux-tu, mon ami ? il faut se faire une raison ; tâche de t'amuser, de t'étourdir ; tu auras plus de facilité qu'un autre, ayant ta loge à l'Opéra.

MADAME VALCOURT.

Comment ! mon ami...

ERNESTINE.

Comment ! mon père...

MADAME VALCOURT.

Vous aviez l'intention...

DESAULNAIS.

Oui, il hésitait encore ; c'est moi qui l'y ai décidé, ainsi que cette belle maison de campagne qu'il vient d'acheter à Saint-Mandé, exprès pour y faire la noce de mademoiselle Eugénie et de sa sœur Ernestine. Mais des noces, des prétendus, tout cela peut se retrouver ; l'essentiel est de se bien porter : la santé avant tout.

MADAME VALCOURT.

Comment ! mon ami, vous avez enfin acheté cette superbe terre ? Imaginez-vous, Monsieur, un parc charmant qui touche au bois de Vincennes, et un air pur, délicieux ; il est impossible d'y être malade, tellement que, si je l'avais su, nous n'aurions pas fait ce voyage : il y a salle de spectacle, salle de billard et salle de bain. Vous voyez qu'il était inutile de venir au Mont-Dor.

ERNESTINE.

Sans compter qu'il doit y avoir une salle de bal, puisque mon père parlait d'y faire deux noces.

VALCOURT.

Certainement, une rotonde au milieu du jardin.

ERNESTINE.

Ah ! maman, quand verrons-nous tout cela ?

MADAME VALCOURT.

Mais bientôt, car si tu te trouves mieux et que cela te fasse tant de plaisir, j'essayerai, malgré mes maux de nerfs, de partir avec ton père.

VALCOURT.

Quoi ! ma chère amie, vous consentiriez...

MADAME VALCOURT.

Pourvu qu'on aille très-vite, et que cela ne fasse pas de mal à Ernestine.

ERNESTINE.

Moi ! aucunement.

DESAULNAIS.

Vous n'êtes donc plus malade ?

ERNESTINE.

Dès que maman le veut bien.

DESAULNAIS.

Voilà la petite fille la plus obéissante ; je te disais bien, mon ami, qu'avant une demi-heure tout le monde serait guéri.

EUGÉNIE.

Il faut alors que j'aie bien du malheur, il n'y a que moi qui ne le suis pas.

DESAULNAIS.

Cela, c'est différent ! c'est un traitement particulier. (A Valcourt.) Et il faut que j'aie là-dessus une consultation avec toi.

VALCOURT.

Moi ! mon ami, je ne suis pas médecin.

DESAULNAIS.

C'est égal ; il faut que tu me donnes ton avis sur cette ordonnance de mon fils. Tiens, lis.

VALCOURT, lisant.

Ah ! mon Dieu ! mais ce pauvre Quinze-Seize que j'ai amené avec moi de Lyon pour épouser ma fille !

MADAME VALCOURT.

Comment ! ce monsieur que j'ai vu tantôt ici avec vous ? c'est lui que vous voulez me donner pour gendre ?

EUGÉNIE.

Cet Anglais, qui n'a pas huit jours à vivre ?

VALCOURT.

Lui, du tout, c'est un gros garçon qui se porte bien et qui n'a pas envie d'être malade.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; QUINZE-SEIZE, en robe de chambre, coiffé et en pantoufles.

QUINZE-SEIZE, à la cantonade.

Chaud, chaud ; faites chauffer mon bain, trente degrés, entendez-vous ? Ah ! c'est vous, beau-père !

VALCOURT.

Ah çà ! mon ami, quel est ce costume ?

QUINZE-SEIZE.

Vous voyez l'uniforme de la maison. (Montrant Adolphe.) Monsieur m'avait déjà effrayé sur mon état ; mais je me suis dit : deux avis valent mieux qu'un, et j'ai fait monter dans ma chambre le médecin des eaux.

ADOLPHE, à part.

Ah ! mon Dieu !

QUINZE-SEIZE, toujours à Adolphe.

Je lui ai dit votre opinion ; il m'a regardé, et m'a trouvé encore plus mal que vous !

ADOLPHE, à part.

Allons, voilà un confrère qui n'est pas fort !

DESAULNAIS, allant à Quinze-Seize qu'il prend par la main.

Comment ! Monsieur, le médecin des eaux et mon fils vous ont trouvé malade ?

QUINZE-SEIZE.

Oui, Monsieur.

DESAULNAIS.

Alors, cela doit être, et je vois...

MADAME VALCOURT.

Je vois, moi, que monsieur ne peut pas se marier.

QUINZE-SEIZE.

Ah bien! oui, me marier, il s'agit bien de cela!

DESAULNAIS, à Valcourt.

C'est ce que j'allais te dire. Et mon fils qui se trouve après lui le premier en date...

QUINZE-SEIZE.

Ah çà! qu'est-ce que cela signifie?

ADOLPHE.

Que j'épouse à votre place, et que, n'ayant plus besoin de votre indisposition, je vous rends la santé.

QUINZE-SEIZE.

Laissez donc.

ADOLPHE.

Oui, Monsieur, je vous répète que vous n'êtes pas malade.

QUINZE-SEIZE.

Je vais peut-être donner là dedans; ce n'est pas vous que je croirai, vous qui êtes mon rival; je m'en rapporte au médecin des eaux; c'est un honnête homme, celui-là: il m'a fait prendre douze cachets, et je ne partirai d'ici que quand ils seront employés; j'en veux pour mon argent.

VALCOURT.

Allons, mon ami, puisqu'il le veut absolument, je le laisse entre tes mains.

DESAULNAIS.

Sois tranquille; je te promets de le surveiller, et il faudra bien malgré lui qu'il se résigne à se bien porter.

MADAME VALCOURT.

Et nous, partons; il me tarde d'être à Paris.

DESAULNAIS.

J'entends, pour les deux noces, *nunc est bibendum*.

VALCOURT.

Oui, ne pensons qu'à la joie.

QUINZE-SEIZE.

C'est cela! vive la joie! je m'en vais prendre une douche.

VAUDEVILLE.

Ain de l'Artiste.

DESAULNAIS.

Il est pour les migraines,
Comme pour chaque mal,
Des recettes certaines
D'un effet général:
A tous ceux qui soupirent,
Aux grands comme aux petits,
Donnez ce qu'ils desirent,
Et les voilà guéris. } bis.

MADAME VALCOURT.

Voyez ce pauvre diable
Qui vient de s'enrichir,
Soudain l'ennui l'accable,
Adieu gaieté, plaisir:
Son âme est dure et fière...
Ah! par bonté pour lui,
Rendez-lui sa misère, } bis.
Et le voilà guéri.

ERNESTINE.

Maint amant, c'est l'usage,
Languit la nuit, le jour;
Avant le mariage,
S'il meurt déjà d'amour,
Impossible qu'il vive
Quand il sera mari...
Eh bien! l'hymen arrive, } bis.
Et le voilà guéri.

ADOLPHE.

Les grenadiers de France
Se passent du docteur,
Et jamais la souffrance
N'enchaîne leur valeur;
S'ils furent par Bellonne
Blessés pour leur pays,
Que la trompette sonne, } bis.
Et les voilà guéris.

VALCOURT.

Un oncle que j'honore
Avait, pour son malheur,
La fièvre... et, plus encore,
Il avait un docteur.
Déjà s'ouvrait sa tombe,
Quand soudain, Dieu merci,
Son médecin succomba, } bis.
Et le voilà guéri.

EUGÉNIE, au public.

Du public, leur vrai maître,
Redoutant la rigueur,
Nos auteurs sont peut-être
Malades de frayeur.
Cachés dans la coulisse,
Par la fièvre ils sont pris...
Mais que l'on applandisse, } bis.
Et les voilà guéris.







L'ÉCRIVAIN.

PAR M. DE LAUNAY, DÉPÔTÉ À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.



L'ÉCARTÉ,

ou

UN COIN DU SALON,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 14 novembre 1822.

En société avec MM. Mélesville et de Saint-Georges.



Personnages.

MADAME DE ROSELLE, jeune veuve.
MADAME DE SAINT-CLAIR, sa tante.
DUPARC, ancien négociant.
DUROZEAU, ami de la maison.
LÉON, neveu de Duparc.



FORTUNÉ, clerc de notaire.
MADEMOISELLE MIMI, fille du notaire.
LAFLEUR, domestique.
CAVALIERS ET DAMES de la société de
madame de Roselle.

La scène se passe à Paris, dans le quartier de la Chaussée-d'Antin.

Le théâtre représente un salon richement décoré; grande porte au fond, deux portes latérales, une cheminée à gauche, et dans le fond, pres de la cheminée, un secrétaire élégant; sur le devant, du même côté, un guéridon garni de flambeaux. Un grand lustre éclaire le salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPARC, LAFLEUR.

DUPARC.

Comment ! madame de Roselle n'y est pas ?

LAFLEUR.

Non, Monsieur.

DUPARC.

Et sa tante, madame de Saint-Clair ?

LAFLEUR.

Ces dames ont demandé la voiture après dîner et sont sorties.

DUPARC.

Alors, je me suis trompé de jour... moi qui venais pour un bal.

LAFLEUR.

Oh ! c'est bien pour aujourd'hui.

DUPARC.

Il est près de dix heures, et personne n'est arrivé; les salons ne sont pas même éclairés.

LAFLEUR.

Est-ce que monsieur ne serait pas de Paris ?

DUPARC.

Non, mon garçon : j'arrive du Poitou.

LAFLEUR.

C'est ce que je me suis dit tout de suite... Voyez-vous, Monsieur, c'est ici la Chaussée-d'Antin, et dans ce pays, les soirées ne commencent qu'à minuit.

DUPARC.

On devrait alors changer la date des billets d'invitation. (Regardant le sien.) Que diable ! *lundi soir* ; il fallait mettre : *mardi de grand matin*.

Air de *Préville et Taconnet*.

S'il faut ici dire ce que je pense,

A Paris tout se fait trop tard ;

C'est à minuit que la danse commence,

Et le dîner à six heures un quart !

Moi, ma méthode est bien meilleure,

D'aujourd'hui seul je suis certain ;

Et je me dis, sans croire au lendemain :

De nos plaisirs avançons toujours l'heure,

Ne retardons que celle du chagrin.

LAFLEUR.

Tenez, Monsieur, vous avez du bonheur, voilà ces dames qui rentrent déjà ; il faut qu'il leur soit arrivé quelque chose.

SCÈNE II.

DUPARC, MADAME DE ROSELLE, MADAME DE SAINT-CLAIR.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Monsieur Duparc ! comment ? vous êtes ici ? vous nous attendiez ?

MADAME DE ROSELLE.

Ah ! mon Dieu ! Monsieur, si nous l'avions su...

DUPARC.

J'aurais été désolé de vous déranger. Sans doute quelque affaire importante...

MADAME DE ROSELLE.

Nous venions des Français... une tragédie nouvelle.

DUPARC.

Votre domestique m'avait fait craindre que quelque accident...

MADAME DE ROSELLE, d'un air triste.

Oui, vraiment, la pièce n'a pas fini... quel dommage ! je la trouvais très-bien.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Je le crois ; tu n'as pas écouté : tu as causé tout le temps avec M. Léon.

DUPARC.

Ah ! mon neveu était dans la loge de ces dames ?

MADAME DE ROSELLE.

Non : mais il est venu nous faire une petite visite.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Une visite de quatre actes.

DUPARC.

Je me suis présenté plus d'une fois, Madame, sans avoir le plaisir de vous rencontrer, et je n'ai pu vous remercier encore des bonnes intentions où vous êtes pour mon neveu. Je conviens que son extrême jeunesse est un grand obstacle, mais cela termine un procès ; cela arrange deux familles.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Je le sais, Monsieur ; mais c'est égal, ce mariage n'est pas encore fait.

Aux de la Robe et les Bottes.

Profitant des jours de veuvage,
Ma nièce, sans donner son cœur,
Veut vivre seule, et jouir du bel âge.

DUPARC, à madame de Roselle.

Quel egoïsme ! et quelle est votre erreur !
Combien d'attraits je vous vois en partage !
Mais ces trésors si précieux, je croi
Qu'on est en core plus heureux, à votre âge,
En les donnant, qu'en les gardant pour soi.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Et puis, songez donc, Monsieur, se marier avec un jeune homme de dix-neuf ans !... Vous

ne savez pas, elle a été si malheureuse avec son premier mari !

MADAME DE ROSELLE.

Ah ! ma tante, M. de Roselle, quelle différence !

MADAME DE SAINT-CLAIR.

C'était un homme dont tout le monde faisait l'éloge ; mais il était joueur... ah !

DUPARC, à part.

Joueur !... ah ! mon Dieu, cela se trouve bien. (Haut.) J'espère que vous ne ferez pas ce reproche à mon neveu ?

MADAME DE ROSELLE.

Sans doute, M. Léon qui a fini son droit, et qui est presque avocat.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Ce n'est pas une raison ; depuis quelque temps, ma nièce, le barreau devient très-joueur. (A Duparc.) Je ne dis pas cela pour votre neveu ;... mais il faudra voir... Pour ma part, d'abord, j'aime beaucoup M. Léon ; c'est toujours à moi qu'il donne la main ; presque tous les soirs il fait ma partie de whist, ou même me lit la gazette.

MADAME DE ROSELLE.

Pauvre jeune homme ! voilà une preuve d'amour ! Eh ! mon Dieu, et notre toilette ! on va arriver, et nous ne serons pas prêtes... Est-ce que M. Durozeau n'est pas là ?

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Non ; je ne le vois pas. Comment allons-nous faire ?

DUPARC.

Quel est ce M. Durozeau ? un de vos parents ?

MADAME DE ROSELLE.

Non, vraiment.

DUPARC.

C'est sans doute un ami ?

MADAME DE ROSELLE.

Mais non ; je ne pourrais pas trop vous dire : c'est une existence qui échappe à l'analyse.

Aux : Le fleuve de la vie.

Sans esprit il est fort habile ;
Son domicile est chez autrui ;
De la sorte, il a dans la ville
Quinze ou seize maisons à lui :
Dans l'une, il a table servie,
Dans l'autre, ses gens, son loyer ;
Et traverse ainsi sans payer
Le fleuve de la vie.

Du reste, Monsieur, c'est un homme fort utile : c'est lui qui fait nos emplettes, qui loue nos loges au spectacle, qui fait les billets d'invitation, dresse la liste des convives, sur laquelle il se trouve tout naturellement porté ; substitué obligé de la maîtresse de la maison, il fait les honneurs, dispose les tables de jeu, où jamais il ne risque un écu, arrange les parties : le boston des grand's-

mamans, l'écarté des jeunes gens, et le piquet de l'âge mûr; fait circuler les rafraîchissements; trouve des danseurs aux petites-filles; pense à tout le monde, ne s'oublie jamais, et se retire toujours à la fin du souper.

DUROZEAU, dans l'intérieur de l'appartement.

Eh! André! Lalleur! allons donc.

MADAME DE ROSELLE.

Eh! tenez, je l'entends, il donne des ordres; je l'ai vu ce soir aux Français, et il est en retard; car ordinairement, il arrive toujours le premier.

DUPARC, souriant.

A moins qu'il n'y ait, comme aujourd'hui, des provinciaux.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DUROZEAU.

DUROZEAU.

Air de *La légère*.

Du spectacle (*bis*)
J'arrive, non sans obstacle.
Pour paraître,
Il faut être
Dans vingt endroits
À la fois.

De peur d'avoir un air fier,
Il a fallu que je fusse
Saluer ce *dac* et *pair*
Chez qui je dinai hier;
Puis qu'ensuite je courusse
Galamment offrir la main
À cette comtesse russe
Chez qui je dîne demain.
Du spectacle, etc.

Mais enfin, me voilà. Je vois que vous n'êtes pas encore prêtes; je recevrai pour vous. (A madame de Saint-Clair.) A propos, Madame, j'ai passé au *Père de Famille*, pour cet assortiment de soies que vous attendez; on vous l'apportera demain, avec la tapisserie: les fleurs sont bien nuancées: je crois que vous en serez contente.

MADAME DE ROSELLE.

Et moi, monsieur Durozeau, vous avez oublié ma petite commission?

DUROZEAU, tirant un écriin de sa poche.

Me m'en serais bien gardé, belle dame; voici le collier d'émeraudes que vous avez choisi: Frauchet vous enverra la facture.

MADAME DE ROSELLE.

Il est fort joli!

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Il me semble, ma chère Mathilde, que tu dépenses bien de l'argent?

MADAME DE ROSELLE, ouvrant son secrétaire, et serrant l'écriin.

Du tout, ma tante; je me suis donné cet hiver un troisième cachemire, et il me reste encore

cent louis d'économie; voyez plutôt les beaux billets.

(Elle montre ses billets de banque.)

DUROZEAU.

Je sais bien pourquoi: c'est que vous ne jouez jamais. Hier, chez madame de Plainville, on a perdu un argent fou! il y avait une ardeur... tenez, notre jeune avocat, M. Léon, y était... savez-vous qu'il va très-bien?

MADAME DE ROSELLE, riant d'une manière forcée.

Comment! M. Léon?

DUROZEAU.

Oui; il a perdu une vingtaine de louis avec un sang-froid.

DUPARC, vivement.

Je crois bien, ce n'était pas son argent: c'était le mien.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

A vous, Monsieur?

DUPARC.

Oui, je voulais savoir ce que c'était que l'écarté: ce jeu-là devient si fort à la mode, qu'on commence à en parler dans le Poitou. Alors, j'avais prié mon neveu de risquer pour moi quelques louis.

DUROZEAU.

Je me rappelle en effet avoir vu monsieur parmi les parieurs. Eh bien! n'est-ce pas, c'était amusant?... Il y avait là surtout M. Florvac, le petit agent de change, qui tenait tous les paris... Voilà les gens qu'il faut pour échauffer une partie!

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Oui, ces messieurs ont la main large,
Ce sont les *Crésus* de nos jours:
Et souvent, pour payer leur charge,
L'écarté fut d'un grand secours.
Ce jeu du *Pactole* est la source:
Le hasard qu'il offre est si grand,
Que l'agent de change souvent
Peut se croire encore à la Bourse.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Allons donc, ma nièce, et ta toilette?

MADAME DE ROSELLE à Durozeau.

Mon cher Durozeau, veuillez tout disposer, donner des ordres, et surtout tenir compagnie à monsieur.

Air de *la Gazza ladra*.

Je vous laisse, et serai bientôt prête;
Aux parures moi je tiens fort peu.
Sans adieu, sans adieu:
Dans l'instant je reviens en ce lieu.

DUPARC.

Hâtez-vous, ou je vous crois coquette.

MADAME DE ROSELLE.

Est-ce un tort si digne de courroux?
En pensant, Messieurs, à la toilette,
N'est-ce pas encor penser à vous?

ENSEMBLE.

MADAME DE ROSELLE.

Je vous laisse, et serai bientôt prête;
Aux parures moi je tiens fort peu.
Sans adieu, sans adieu;
Dans l'instant je reviens en ce lieu.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Je suis loin de blâmer la toilette;
Aux parures moi je tiens un peu.

DUROZEAU et DUPARC.

Qu'avez-vous besoin de toilette?
Vous traités en tiennent toujours lieu.

SCÈNE IV.

DUPARC, DUROZEAU, qui va et vient pendant
cette scène.

DUROZEAU.

Voyons, voyons, il faudra là dedans un whist,
un piquet; et puis, je ne sais pas si j'aurai assez
de monde. (A Duparc.) Monsieur joue-t-il le boston?

DUPARC.

Tout ce que vous voudrez.

DUROZEAU, lui frappant sur l'épaule.

C'est bon, c'est bon, nous vous donnerons une
jolie dame, qui ne joue pas très-bien, mais qui est
fort aimable, avec le substitut et puis une ma-
man... Mais que je vous débarrasse de votre
canne et de votre chapeau.

(Il les prend.)

DUPARC.

Je ne souffrirai pas...

DUROZEAU.

Laissez donc, je vais placer cela en lieu sûr.
(En sortant.) André! les jetons, les flambeaux.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DUPARC, seul.

Ma foi, ma nièce est une petite femme char-
mante! famille honorable; fortune indépen-
dante... Mon neveu est-il heureux, à son âge, de
faire un pareil mariage! toute ma crainte, c'est
que Léon ne manque un si beau parti... Il est trop
vrai qu'il joue de manière à m'inquiéter moi-
même; je suis bien sûr, par exemple, qu'il n'est
jamais entré dans une académie. Mais au fait, à
quoi bon? grâce aux progrès de la civilisation,
on peut se ruiner en bonne société.

AIR: *A soixante ans.*

Jadis aussi la jeunesse imprudente
Courait au jeu; mais elle en rougissait;
Et de ces lieux que le vice fréquente,
Le seul aspect en entraînait l'épouvante;
De ses dangers enfin tout lui parlait;
Mais rien ici n'avertit la victime,

Et du salon le langage et les mœurs,
Tout l'entretien dans ses douces erreurs.
Comment, hélas! se douter de l'abîme,
Lorsque l'abîme est caché sous des fleurs?

Et s'il arrivait que Léon se mit dans l'embar-
ras... je l'aime beaucoup assurément; mais je n'ai
que mes douze mille livres de rente bien juste. Je
ne suis pas de ces oncles de comédie, qui arrivent
toujours tout cousus d'or, et qui sont la providence
obligée de leurs étourdis de neveux. Je
crois que j'ai pris le meilleur parti pour me trou-
ver à même de lui prêter secours dans un cas pres-
sant, sans porter atteinte à mes capitaux. Depuis
huit jours que je suis à Paris, j'ai suivi Léon dans
toutes les sociétés qu'il fréquente; je me suis fait
une règle de jouer ou de parier contre lui, et tou-
jours exactement la même somme que celle qu'il
a risquée; jusqu'à présent, cela s'est balancé, ou
à peu près, excepté hier et avant-hier, où j'ai eu
le désagrément de lui gagner une cinquantaine de
louis; j'espère que s'il le sait jamais, il sera sen-
sible à ce que je fais pour lui, car enfin la partie
n'est pas égale: si je gagne, je lui rendrai, et si je
perds... ma foi, je lui ferai de la morale pour
mon argent. Eh! le voici, ce cher enfant!

SCÈNE VI.

DUPARC, LÉON.

DUPARC.

Vous le voyez, Monsieur, je suis arrivé avant
vous, et cependant je ne suis pas amoureux.

LÉON.

Vous avez vu ces dames?

DUPARC.

J'en ai été enchanté! et si ce mariage-là n'a
pas lieu, ce sera ta faute: tu es aimé.

LÉON, avec joie.

Vous croyez?

DUPARC.

De la tante, d'abord, j'en suis certain; et pour
la nièce, il y a de grandes probabilités: ainsi, je
t'en conjure, observe-toi bien, ne fais pas de
folies; tâche surtout de ne jouer que le moins
possible, car, vois-tu, je ne peux pas me le dis-
simuler, tu es un peu joueur.

LÉON.

Moi, mon oncle? mais pas plus que vous, car
je vous vois toujours de toutes mes parties.

DUPARC.

AIR du vaudeville de la *Sonnambule.*

Moi, Monsieur, quelle différence!
Je ne suis point à marier;
Mais vous, c'est une extravagance!
Le jeu doit-il tout vous faire oublier?
Quand vous avez tous les biens en partage,
Quand la beauté, quand les amours sont là,

Laissez du moins ce plaisir à notre âge,
Qui, par malheur, n'a plus que celui-là.

Écoute, mon ami, je te parle en bon oncle ;
on a déjà fait des rapports à ces dames.

LÉON, à part.

Ah ! mon Dieu ! (Haut.) Je vous remercie, j'y
ferai attention. Ce soir, d'abord, vous pouvez
être tranquille ; pour être plus sûr de moi, je
n'ai point pris d'argent.

DUPARC.

Forcément, peut-être ?

LÉON, riant.

Mais... oui... à peu près.

DUPARC, à part.

Je crois bien : je lui ai tout gagné, et depuis
hier, c'est moi qui suis son caissier. (Haut.) Ainsi
donc, tu ne joueras pas ?

LÉON.

Non, mon oncle, je vous le promets.

DUPARC.

Eh bien ! tant mieux. (A part.) Cela va me don-
ner congé, et je veux en profiter pour m'amuser ;
je vais faire un boston.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, FORTUNÉ.

FORTUNÉ, arrivant par le fond, et parlant à la cantonade.

Jules, garde-moi ma place, il y a tant de
monde ! je vais chercher des danseurs. Ah ! te
voilà, Léon ! que diable fais-tu donc ici ? il y a
une heure que je te cherche autour de toutes les
tables.

LÉON, à demi-voix.

Chut ! c'est mon oncle.

FORTUNÉ, de même.

C'est juste, les grands parents... Ah ! tu as des
oncles, toi ! tu es bien heureux ; ça me manque
bien souvent.

DUPARC, à Léon.

Quel est ce petit bonhomme si éveillé ?

LÉON.

Un de mes amis, que je vous présente : le
jeune Fortuné Dalville, le plus aimable de tous
les clercs de Paris ; il travaille chez M. Dubreuil,
le notaire de madame de Roselle, (en souriant) ou
du moins, il est censé travailler.

FORTUNÉ.

Ah ! monsieur l'avocat, vous m'attaquez !

LÉON.

Tu ne m'as pas chargé de te défendre.

FORTUNÉ.

Heureusement ! je n'ai pas envie de perdre mon
procès, surtout ce soir.

LÉON.

J'entends : ton notaire est déjà arrivé avec sa
fille, mademoiselle Mini.

FORTUNÉ.

Je suis venu avec eux... tu ne l'as pas encore
vue ? elle est mise comme un ange !... Je lui don-
nais la main pour entrer dans le salon, et quand
je l'ai conduite à un fauteuil, elle m'a adressé un
sourire... ah ! mon ami !

DUPARC, gaïement.

Il paraît que c'est un commencement de pas-
sion.

FORTUNÉ.

Un commencement ! il y a trois mois que ça
dure, Monsieur : depuis que je suis entré chez le
notaire.

Aux : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Que ne peut le désir de plaire !

Déjà, Monsieur, tout couramment

Je vous rédige un inventaire ;

Je fais même le testament.

J'ai presque terminé mon stage ;

He las ! et moi qui sais si bien

Faire un contrat de mariage,

Je ne peux pas faire le mien.

DUPARC.

Vous êtes donc sûr que de son côté mademoi-
selle Mini...

FORTUNÉ.

Elle ne m'en a jamais rien dit, mais c'est égal,
ou a des preuves : tous les matins, quand je monte
à l'office chercher le déjeuner des clercs, elle se
trouve toujours là pour me dire un mot obligeant,
ou me donner une commission ; vous sentez que
ces attentions partent de là...

DUPARC.

Cela saute aux yeux.

FORTUNÉ.

Aussi, je l'aime... et ça me donne une ardeur
pour le travail... Je me sens capable de tout !

LÉON.

Même de ne plus parler à l'écarté.

FORTUNÉ.

Diab ! je m'en garderai bien, aujourd'hui que
mon notaire est là ; tenue sévère.

DUPARC.

Comment ! Monsieur, à votre âge, vous jonez ?

FORTUNÉ.

Ah ! c'est-à-dire autrefois, et avec un malheur...
Enfin, encore hier, Monsieur, chez notre agent
de change, j'ai perdu mes cent écus. (Bas à Léon.)
Dis donc, ce gros imbécile d'avoué qui a passé
ouze fois !

DUPARC.

Cent écus !

FORTUNÉ.

Oh ! mon Dieu ! ça m'arrive continuellement.

DUPARC.

Mais vos parents doivent vous faire une pension ?

FORTUNÉ.

Deux cents francs par mois. Mais c'est fini, je ne joue plus ; d'abord, mon notaire me mettrait à la porte, je perdrais mon état...

LÉON.

Et mademoiselle Mimi.

FORTUNÉ.

Au lieu qu'en me conduisant bien, je deviens premier clerc, monsieur Dubreuil ne peut plus se passer de moi ; il m'accorde sa fille, me cède son étude ; et une fois notaire... oh ! alors, en avant l'écarté : parce qu'un notaire peut jouer, ça c'est reçu.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAINT-CLAIR,
MADAME DE ROSELLE, MADEMOISELLE MIMI,
DUROZEAU, et quelques autres DAMES.

AIR de la Vieille (du BARBIER DE SEVILLE.)

CHŒUR.

Bannissons le chagrin,
Le plaisir nous appelle,
Et qu'on lui soit fidèle
Jusqu'à demain.

FORTUNÉ, montrant Mimi à Duparc.

C'est cette demoiselle
Au doux maintien ;
Regardez-la, c'est elle,
Comme elle est bien !

CHŒUR.

Bannissons le chagrin, etc.

MADAME DE ROSELLE.

A la bonne heure, monsieur Léon, je ne vous ai pas aperçu dans le grand salon, et je craignais que vous ne fussiez pas arrivé.

[A Durozeau, qui entre avec deux domestiques portant une table et deux flambeaux.]

Eh, mais ! mon cher Durozeau, que faites-vous donc ?

DUROZEAU.

Je fais placer un écarté ; les deux autres sont embarrassés, impossible d'en approcher ; et c'est sur la clameur publique que j'établis ici une succursale.

MADEMOISELLE MIMI.

A merveille ! voilà l'écarté qui va encore nous enlever nos danseurs.

MADAME DE ROSELLE.

J'espère au moins que ces messieurs nous seront fidèles ?

LÉON.

Madame veut-elle me faire le plaisir de danser cette contredanse ?

DUPARC, à part.

Très-bien !

MADAME DE ROSELLE.

Je ne puis : je suis invitée par monsieur Fortuné.

LÉON, bas à Fortuné.

Comment ! c'est toi qui l'as priée ?

FORTUNÉ, de même.

Oui, mon ami : toujours la première contredanse avec la maîtresse de la maison, c'est de rigueur, parce qu'après cela... [regardant mademoiselle Mimi.] parce qu'après cela on est libre.

MADAME DE ROSELLE, à Léon.

Mais c'est égal, je compte sur vous ; j'ai là, dans le salon, deux ou trois demoiselles à marier, qui ne dansent jamais.

AIR du Ménage de garçon.

Tous les danseurs les appréhendent ;
Voilà, je crois, cinq ans entiers
Qu'à chaque bal elles attendent
Des maris et des cavaliers.
Depuis, elles sont en souffrance ;
Car vous savez que, par malheur,
Ce n'est pas tout d'aimer la danse,
Il nous faut encore un danseur.

DUROZEAU, plaçant les cartes, et comptant les jetons, pendant que les trois dames causent entre elles.

Ah ! ah ! Messieurs, ce sera ici la partie des forts, et Dieu sait comme nous allons nous escrimer. [A Léon et à Fortuné.] Jeunes gens, cela vous regarde.

FORTUNÉ, regardant la table d'un air d'envie.

Un écarté !

DUROZEAU, à deux jeunes gens qui entrent.

Allons, Messieurs, l'autel est dressé.

[Les deux jeunes gens s'asseyent ; et un instant après cinq ou six autres entrent furtivement et entourent la table.]

MADAME DE ROSELLE, les apercevant.

Tenez, à peine la table est placée, et vous voyez déjà...

FORTUNÉ.

Hein ! c'est bien tentant !... mais il ne faut pas y penser ; et pour plus de précaution... [Prenant Léon à part, pendant que les trois dames et M. Duparc se sont remis à causer ensemble.] Dis donc, Léon, il faut que tu me rendes un service.

LÉON, riant.

Est-ce que tu n'as pas d'argent ?

FORTUNÉ.

Au contraire ; j'ai sur moi deux mille francs que j'ai été toucher pour le maître clerc, et que je n'ai pas eu le temps de porter à l'étude ; je ne veux pas faire de bêtises : toi qui es sage comme la magistrature même, garde-les-moi. [Il lui passe les billets.]

LÉON.

Deux mille francs ! c'est à peu près ce que tu me dois.

FORTUNÉ.

Oui; mais nous réglerons plus tard. Comme cela, me voilà à mon aise! Je me sens deux fois plus léger; je suis pour aujourd'hui dans les jeunes gens aimables : je me livre aux dames, je danse.

(La ritournelle de la contredanse se fait entendre; aussitôt deux jeunes gens qui étaient autour de la table quittent les joueurs, et vont offrir leur main à deux demoiselles qui sont assises près de la cheminée; Fortuné invite madame de Roselle.)

DUPARC, regardant son neveu.

Il n'a pas d'argent, je peux bien le laisser ici un instant.

FORTUNÉ, en s'en allant, pousse du coude un des jeunes gens qui sont à l'écarté et lui dit à voix basse :

Fais donc danser mademoiselle Mimi, toi qui es de l'étude.

(Le jeune homme va inviter mademoiselle Mimi qui accepte; Durozeau, Fortuné, mademoiselle Mimi et Duparc sortent; tout cela se fait sur la ritournelle de la contredanse.)

SCÈNE IX.

LES JOUEURS, à la table dans le coin à droite; MADAME DE SAINT-CLAIR, à gauche dans une bergère, au coin de la cheminée; LÉON, debout, le dos au feu et causant avec elle.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Quoi! vous ne les suivez pas?

LÉON.

Non, Madame, je n'en ai pas envie, et dans ce moment, moins que jamais; je trouve si rarement l'occasion de causer avec vous.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Allons, c'est un aimable jeune homme!

UN JOUEUR.

Léon, vingt francs à prendre.

LÉON, s'avançant vivement du côté de la table.

Comment? de quel côté?

UN JOUEUR.

De celui-ci.

LÉON, s'arrêtant.

Non, non, je ne peux pas : je parle à madame d'une affaire importante.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Quoi! vous refusez de jouer pour causer avec une grand'maman?... Voilà qui est très-bien.

Air : *J'ai eu partout dans mes voyages.*

Hélas! dans le siècle où nous sommes
C'est le seul tort des jeunes gens :
De soins ils sont trop économes,
Ils négligent les grand's mamans,
Pour vous, le ciel en sa sagesse,
J'en suis sûre, vous bénira;
Puisque vous aimez la vieillesse,
La jeunesse vous le rendra.

III.

DUROZEAU, entre en se frottant les mains.

Ça va bien! ça va bien! de tous les côtés cela s'échauffe. (S'approchant de l'écarté.) Eh bien! Messieurs, nous n'allons pas ici, nous nous négligeons; allons donc, messieurs les parieurs... qu'est-ce donc que cette jeunesse-là?

UN JOUEUR.

Il ne manque plus que dix francs. (Durozeau s'éloigne tout à coup, et s'approche de madame de Saint-Clair.) Dix francs à prendre de ce côté, monsieur Durozeau.

DUROZEAU, feignant de ne pas entendre, et causant avec madame de Saint-Clair.

Voulez-vous prendre quelque chose, Madame, une glace, une limonade?

PLUSIEURS VOIX.

Monsieur Durozeau! monsieur Durozeau! dix francs à faire.

DUROZEAU.

Hein? qu'est-ce que c'est?... je ne peux pas, Messieurs, je ne peux pas : je suis déjà de vingt francs de l'autre côté.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Comment! Durozeau, vous pariez vingt francs?

DUROZEAU.

Ah! Madame, il faut bien entretenir le feu sacré.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, FORTUNÉ, MADemoiselle MIMI.

FORTUNÉ, accourant.

Monsieur Durozeau! monsieur Durozeau! vous avez gagné; voilà vingt sous qu'on m'a chargé de vous remettre.

LE JOUEUR.

Comment! vous disiez que vous y étiez de vingt francs?

(Tous les joueurs rient.)

DUROZEAU, tirant une bourse.

C'est fort malheureux pour moi : j'avais cru prendre une pièce d'or.

TOUS LES JOUEURS.

Allons, allons, monsieur Durozeau, mettez donc les dix francs qui manquent.

DUROZEAU, donnant une pièce de cinq francs.

Il n'y a pas moyen de l'échapper.

LE JOUEUR.

Encore cinq francs.

TOUS LES JOUEURS.

Allons donc, monsieur Durozeau, encore vingt francs.

DUROZEAU.

Un moment donc! (A part.) Diable de saloir! si

j'y remets les pieds... (Haut.) Ah çà! jouons cela avec attention, je vous en prie.

LÉON, bas à Fortuné.

La contredanse est déjà finie! est-ce que tu ne danses plus?

FORTUNÉ.

Je ne peux pas, puisque mademoiselle Mimi est fatiguée. (Bas.) Dis donc, c'est M. Delisle qui passe encore, celui qui t'a gagné hier.

LÉON, regardant les joueurs.

Oui... il est fort heureux pour lui que je ne veuille pas me mettre de la partie.

MADemoiselle MIMI, à Fortuné.

Monsieur Fortuné, puisque nous ne dansons plus, voulez-vous faire un écarté? (Montrant le guéridon qui est à gauche, sur le devant du théâtre.) Voilà justement une table.

FORTUNÉ.

Avec plaisir, Mademoiselle, mais c'est que je n'ai pas d'argent sur moi.

MADemoiselle MIMI.

Je mettrai pour vous. Nous jouons cinq sous, entendez-vous, Monsieur?

(Ils se mettent au guéridon qui est à gauche, tandis que la grande table de jeu est à droite. Madame de Saint-Clair et Léon sont toujours assis auprès de la cheminée.)

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Allons, et ces enfants aussi; tout le monde s'en mêle!

DUROZEAU, de l'autre côté.

Diable! diable! cela va mal... piquez donc sur quatre. Eh bien! Messieurs, moi j'écarterais.

TOUT LE MONDE, se récriant.

Laissez donc.

LE JOUEUR.

Pour lui donner le roi, n'est-ce pas? il en a quatre.

UN AUTRE JOUEUR.

Il faut jouer.

DUROZEAU.

Un moment, un moment, Messieurs, on n'expose pas ainsi l'argent des actionnaires.

MADemoiselle MIMI, de l'autre côté.

Je demande, Monsieur.

FORTUNÉ, à part.

Ah! mademoiselle Mimi, j'ai bien beau jeu, mais c'est égal. (Haut.) Combien?

MADemoiselle MIMI.

Cinq, mais je les veux très-belles.

FORTUNÉ.

Voilà.

MADemoiselle MIMI.

Ah! les vilaines cartes!

FORTUNÉ.

Mon Dieu! que je suis fâché!

MADemoiselle MIMI.

Monsieur en donne-t-il encore?

FORTUNÉ.

Est-ce que je peux rien vous refuser? Vous ne feriez pas de même, et vous ne m'en donneriez pas, j'en suis bien sûr.

MADemoiselle MIMI, jouant.

Et pourquoi, Monsieur?

FORTUNÉ, jouant aussi.

C'est que lorsque je vous demande quelque chose, vous avez soin de ne pas m'entendre: ce bouquet que vous portiez tout à l'heure, et que j'aurais été si heureux de recevoir de votre main!

MADemoiselle MIMI.

Est-ce que cela était possible, Monsieur? (Jouant.) Je coupe... Je l'ai laissé tomber, c'est tout ce que je pouvais; pourquoi êtes-vous malade?

FORTUNÉ.

Quoi! si je l'avais ramassé, vous ne vous seriez pas fâchée? (Mademoiselle Mimi, par un signe, indique qu'elle n'aurait pas été fâchée; alors Fortuné tire le bouquet de son sein, et le lui montre à moitié.) Le voilà, mademoiselle Mimi.

MADemoiselle MIMI, vivement.

Ah! Monsieur, rendez-le-moi.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

FORTUNÉ.

Rien, Madame: c'est mademoiselle Mimi qui se fâche, parce qu'une fois par hasard j'ai du bonheur.

MADemoiselle MIMI, jouant vivement.

Atout, atout, atout... Qui est-ce qui a fait le point?

FORTUNÉ.

Ah! mon Dieu, je n'en sais rien.

MADemoiselle MIMI.

Voilà comme vous êtes toujours.

FORTUNÉ.

Eh bien! Mademoiselle, recommençons.

(Ils coupent et tirent les cartes.)

DUROZEAU, de l'autre côté.

Et la vole! nous marquons deux points... l'autre côté est enfoncé. (Mettant l'argent dans sa poche.) Ma foi, je l'ai échappé belle!

LÉON, avec un mouvement d'impatience, et s'approchant de la table.

Toujours ce côté-là qui gagne.

LES JOUEURS.

C'est à moi de rentrer.

MADAME DE SAINT-CLAIR, se levant.

Pardon, Messieurs, je ne serais pas fâchée de jouer un coup.

DUROZEAU.

Messieurs, Messieurs, une dame qui veut rentrer.

LES JOUEURS.

Comment donc, Madame, trop heureux. (A part, en tournant le dos.) Ah! que c'est ennuyeux, une dame!

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Voyons, Messieurs, qui est-ce qui parie de mon côté?

LÉON, vivement.

Moi, Madame. (A un des joueurs.) Voulez-vous mettre pour moi?

(En ce moment Duparc entre, et va se placer auprès de la cheminée.)

MADAME DE SAINT-CLAIR.

A la bonne heure! moi, d'abord, je gagné toujours, et je ne sais pas pourquoi je ne trouve jamais de parieurs.

LÉON.

Vingt francs pour madame.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DUPARC.

DUPARC.

Vingt francs! j'ai bien fait d'arriver. (Passant du côté opposé à Léon.) Ils sont tenus.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Eh! mon Dieu, mon cher Léon, c'est beaucoup trop. (A part.) Ce pauvre jeune homme se croit obligé... (Haut.) Moi, Messieurs, je ne joue que dix sous.

DUPARC, regardant Fortuné et Mimi.

Par exemple, ce que j'admire, ce sont ces deux enfants; voilà une heure qu'ils en sont au même point.

Air de Céline.

Ils doivent jouer à merveille;
Je veux admirer leur talent.

MADEMOISELLE MIMI, bas à Fortuné.

Plaignez-vous, je vous le conseille;
Vous n'êtes pas enor content?

FORTUNÉ, bas.

Dites-moi que votre tendresse...

DUPARC, s'approchant.

Eh mais! qu'entends-je?... quel discours!

MADEMOISELLE MIMI, troublée et donnant des cartes.

Rien; monsieur demande sans cesse.

FORTUNÉ.

C'est que vous refusez toujours.

LÉON, conseillant madame de Saint-Clair.

Moi, Madame, je demanderai.

UN AUTRE JOUEUR.

Et moi, je jouerais.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Messieurs, je ne veux pas qu'on me conseille. (A son adversaire.) Je demande cartes, cinq.

LÉON.

Comment! Madame, vous écartez deux rois?

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Oui, Monsieur c'est mon système: il peut rentrer des atouts.

LÉON et L'AUTRE JOUEUR.

Et s'il n'en rentre pas?

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Ah! d'abord, Messieurs, si on m'étourdit... Qu'on me laisse jouer à mon idée... Je ne vous force pas de parier pour moi.

LÉON, à part.

Elle ne sait pas un mot du jeu. (A madame de Saint-Clair.) Je jouerais là, Madame, et vous avez gagné; vous faites tomber le valet, et vos deux trèfles sont rois.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Du tout; je fais d'abord mes trèfles... La... j'ai perdu... voyez-vous ce que c'est que de conseiller.

LÉON, à part.

Morbleu! un jeu superbe!... la partie dans la main... (Haut.) Je fais quarante francs de ce côté.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Comment! quarante francs?

LÉON.

Pour vous venger, Madame, c'est uniquement pour cela. (S'emparant vivement de la chaise que madame de Saint-Clair vient de quitter.) Messieurs, voulez-vous bien permettre?

DUPARC, mettant de l'autre côté deux pièces d'or.

Il me fait jouer un jeu d'enfer!

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Décidément, ce côté-là est proscrit. (Elle passe du côté de Fortuné et de mademoiselle Mimi, qui se sont levés.) Eh bien! qui est-ce qui gagne chez vous?

MADEMOISELLE MIMI, hésitant.

C'est moi, Madame.

MADAME DE SAINT-CLAIR, à Fortuné qui vient de reporter le guéridon.

Il paraît, monsieur Fortuné, que vous avez fait une jolie partie?

FORTUNÉ.

Oui, Madame, j'ai gagné, et beaucoup.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Comment!... Ces enfants-là sont-ils heureux! depuis une heure ils jouent ensemble, et ils ont gagné tous les deux, tandis que de ce côté-ci tout le monde perd... Mes petits amis, je ferai désormais votre partie.

DUROZEAU, bas à Duparc.

Voici votre argent, et je vous prévient que cela s'échauffe. Ils ne jouent que vingt francs, mais les pièces d'or vont pour des billets de cinq cents francs... Vous n'en êtes plus, n'est-ce pas?

DUPARC.

Si vraiment. (A part.) Ah! le malheureux! (Glissant un billet de banque à Durozeau.) Tenez, mettez pour moi. (A part.) Si on peut jouer ainsi!... c'est scandaleux! (Il se jette sur un fauteuil placé à côté de celui de madame de Saint-Clair.)

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Ah! vous voilà, Monsieur; j'en suis enchantée, car il est impossible d'obtenir un mot de ces messieurs.

DUPARC.

Ne m'en parlez pas, Madame, j'en suis en colère.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

C'est qu'on ne danse plus.. il n'y a plus de gaieté.

DUPARC, regardant le jeu.

C'est affreux! (Aux joueurs.) Marquez donc: ils allaient oublier la retourne... (A part.) Diable! cinq cents francs! (A madame de Saint-Clair.) Et ce qu'il y a de pire, Madame, c'est que nos mœurs en sont tout à fait changées: on ne s'occupe plus des dames; on n'est plus à la conversation.

DUROZEAU, bas à Duparc.

Je crois que vous allez perdre.

DUPARC, se levant précipitamment.

Qu'est-ce que vous dites donc là?

(Il s'approche de la table et regarde.)

MADAME DE SAINT-CLAIR, croyant toujours que Duparc est à côté d'elle.

Car nous ne sommes pas si exigeantes: pourvu qu'on reste auprès des dames, voilà tout ce que nous... (S'apercevant que Duparc n'est plus à la conversation.) Eh bien! où est-il donc?... Il paraît qu'il s'agit d'un coup très-important.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

QUATRE DE la Jeune Femme colère.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Qui le croirait? l'aventure est étrange!

Eh mais! vraiment, il joue aussi de l'or.

LÉON.

Il faudra bien que la fortune change.

(Demandant des cartes. Aux autres joueurs.)

Encore... encore... Il faut que je demande encor.

L'AUTRE JOUEUR.

Voilà, voilà!

DUPARC.

Marquez le roi.

LÉON.

Ces messieurs l'ont sans cesse.

DUPARC, et son côté.

Ah! les voilà dans la détresse!

LÉON.

Où, je le voi,

C'est fait de moi!

TOUS.

Ah! rien n'égale notre perte.

LÉON.

Encor... encor... le voulez-vous?

L'AUTRE CÔTÉ.

Oui, certes.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE ROSELLE, et toutes les dames du bal.

MADAME DE ROSELLE.

La salle du bal est déserte.

(Apercevant Léon à la table.)

Quoi! c'est lui!

Il joue aussi;

Il joue, hélas!

Et ne m'aperçoit pas.

(L'examinant.)

Eh mais! grands dieux! quel est son trouble!

En le voyant na peur redouble...

Si j'osais...

(S'approchant.)

Monsieur Léon!

LÉON, avec humeur.

Eh! laissez-nous...

(Reconnaissant madame de Roselle.)

Ah! Madame, pardon!

ENSEMBLE.

MADAME DE ROSELLE.

Léon n'est pas reconnaissable!

Cachons la douleur qui m'accable.

LÉON.

Mais c'est vraiment insupportable,

Le destin aujourd'hui m'accable.

(Léon va pour retourner la carte.)

TOUS CEUX de son côté s'écrient:

Le roi! le roi!

LÉON, retournant une autre carte.

Je ne l'ai pas.

TOUS.

Eh quoi! le roi!

LÉON.

Je ne l'ai pas.

AUTRE JOUEUR jouant tout son jeu de suite.

Atout, atout.

LÉON.

Hélas! hélas! je n'en ai pas.

TOUS.

Il n'en a pas, il n'en a pas.

ENSEMBLE.

TOUT LE CÔTÉ DE LÉON.

C'est vraiment insupportable,

Oui, le destin nous accable.

L'AUTRE CÔTÉ.

Pour nous quel coup favorable!

Oui, le bonheur nous accable.

LÉON.

C'en est fait, je suis confondu:

Mais nous n'avons pas tout perdu.

Encore, encore; oui, tout n'est pas perdu.

L'AUTRE CÔTÉ.

Nous gagnons, je l'avais prévu.

MADAME DE ROSELLE.

Sauvons-les, ou tout est perdu!

(A la fin de ce morceau, madame de Roselle s'approche de la table, souffle les bougies, et brouille les cartes en disant :)

Le souper, le souper. Messieurs, la main aux dames. Allons, Monsieur, donnez-moi la main.

(Elle s'adresse particulièrement à l'adversaire de Léon, qui se lève et lui présente la main pour la conduire. Les autres cavaliers vont inviter les dames qui étaient du côté opposé à la table.)

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Je ne croyais pas que ce fût si tôt.

MADAME DE ROSELLE.

Je l'ai fait avancer (regardant Léon) pour des personnes qui en avaient besoin.

(Toutes les dames sortent, conduites par des cavaliers; Léon reste à la table de jeu, Duparc auprès de la cheminée, et Fortuné à gauche sur le devant.)

SCÈNE XIII.

DUPARC, LÉON, FORTUNÉ.

LÉON, quittant la table.

Quelle fatalité! au moment où la fortune allait changer.

FORTUNÉ, venant à lui.

Dis donc, Léon, mes affaires sont en bon train; j'irai te conter cela. Ah! à propos, comme je m'en vais avec mon notaire après souper, et qu'il pourrait me redemander... donne-moi mon argent.

LÉON, préoccupé.

Oui... oui... tout à l'heure... Est-ce que tout le monde est allé souper?

DUPARC, s'approchant.

Sans doute; nous ne trouverons plus de place.

FORTUNÉ.

Oh! nous en trouverons toujours (montrant une petite porte à droite, vers le fond): il y a là des gens qui ne souperont jamais.

LÉON.

Comment?

FORTUNÉ.

Oui, tu le sais bien, dans le petit boudoir; ce sont les fidèles, les *dilettanti* de l'écarté... Ah! si tu les voyais (Léon s'esquive, et entre dans le cabinet désigné par Fortuné)... il n'y a que des billets de banque sur le tapis; c'est un coup d'œil magnifique!... Je n'ai pas osé m'en approcher. (S'apercevant que Léon est sorti.) Eh bien! où est-il?

DUPARC.

Ah! mon Dieu! et moi qui croyais souper... il faut que j'aille parier contre lui... C'est terrible d'être joueur... à la suite! on est obligé de mourir de faim, comme si on jouait pour son plaisir.

(Il entre dans le cabinet où il a vu entrer Léon.)

(En ce moment, Durozeau sort de la salle à manger; il tient à chacune de ses mains un plat de volaille ou de pâtisserie, qu'il va porter dans le salon des joueurs.)

FORTUNÉ, seul.

Tiens! et l'autre aussi... Sont-ils joueurs dans cette famille-là! Si j'osais... (Il fait un mouvement, comme s'il voulait les suivre.) NON, NON, pas d'impudence... Mademoiselle Mimi doit être à table.

Au du Pot de fleurs.

Debout, près d'elle, il faut que je me mette.

Pour la servir, prodigue de mes pas,

Je veux enrichir son assiette

De meringues et de nougats.

Oui, je serai le plus heureux des pages,

Son serviteur, son domestique enfin;

Je ne veux rien pour cela; mais demain

Je lui demanderai mes gages.

SCÈNE XIV.

FORTUNÉ, MADAME DE ROSELLE.

FORTUNÉ.

Eh mais! Madame, que voulez-vous?

MADAME DE ROSELLE, très-inquiète, et regardant autour d'elle.

Rien... savoir si l'on est bien placé... Est-ce que vous n'allez pas souper?

FORTUNÉ.

Vous êtes trop bonne, Madame; j'irai plus tard: dans ce moment il doit y avoir beaucoup de monde à table.

MADAME DE ROSELLE, regardant toujours avec inquiétude.

Non, non: tout le monde n'y est pas.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; DUROZEAU, tenant deux assiettes.

DUROZEAU.

Par exemple, ceux-là n'ont pas envie de souper... Comme ils m'ont reçu!

MADAME DE ROSELLE.

Comment! Durozeau, ces messieurs sont encore là?

DUROZEAU.

Je crois bien.

AIR: *Courons de la blonde à la brune.*

Tandis que l'écarté donne,

Les danseurs ne dansent plus;

On ne rit plus, et personne

Ne boit plus, ne mange plus.

Les effets en sont terribles!

Et chacun crie: A l'abus!

Consultez les cœurs sensibles,

Ils diront: « Ce jeu-ci

» Est l'ennemi

» Des amants,

» Des mamans,

» Du caquet,

» Du piquet,

- » Des jarrets,
- » Des ballets,
- » Des gussets,
- » Enfin des
- » Marchands de comestibles.»

Il faut convenir aussi que jamais je n'ai vu de séance plus brillante... Ils perdent tous un argent du diable ! M. Léon en est à son quatrième billet de cinq cents francs.

FORTUNÉ, frappé.

Quatre billets !

DUROZEAU, écoutant vers le fond.

Hein !... qu'est-ce que c'est ? de la daube ? en voilà, j'en fais passer.

(Il sort tenant toujours ses deux assiettes.)

SCÈNE XVI.

MADAME DE ROSELLE, FORTUNÉ.

MADAME DE ROSELLE, à part.

Ah ! si j'avais pu prévoir...

FORTUNÉ, avec effroi.

Ah ! mon Dieu !

MADAME DE ROSELLE.

Qu'avez-vous donc, Fortuné ?

FORTUNÉ.

Pardon, Madame... mais je crains...

MADAME DE ROSELLE.

Eh mais ! vous êtes tout tremblant !

FORTUNÉ.

Ce n'est pas pour moi, quoique j'en perdrai peut-être mon état, et bien plus encore !... Ce pauvre Léon ! je lui ai remis en entrant chez vous deux billets de mille francs, qui appartiennent à mon notaire, et je tremble...

MADAME DE ROSELLE.

Quoi ! Fortuné, vous pouvez avoir une pareille idée de M. Léon !... Voyez comme vous êtes injuste ; (allant vers le secrétaire, et en retirant les billets de banque) votre ami n'avait prié de garder vos billets ; les voilà.

FORTUNÉ.

Il serait possible !

MADAME DE ROSELLE, à part, d'une voix altérée.

Ma tante avait raison ; ses soupçons n'étaient que trop fondés !

FORTUNÉ.

Ma foi, je n'y entends rien !... Il avait donc beaucoup d'argent sur lui !... (Il regarde les billets.) C'est joli des billets de banque... (A part.) C'est drôle ! ceux-là me paraissent plus neufs que les miens.

MADAME DE ROSELLE.

Venez, Fortuné ; je ne me sens pas bien.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS ; DUPARC, sortant du cabinet.

DUPARC, à lui-même.

Le malheureux ! (Appercévant madame de Roselle qui sort avec Fortuné.) Ah ! Madame, qu'est-ce donc ? vous paraîsez souffrir.

MADAME DE ROSELLE, s'appuyant sur le bras de Fortuné.

Rien, rien, Monsieur ; je vous prie de m'excuser. (A part.) C'est fini, ce dernier trait m'éclairé ; je ne le verrai plus.

(Elle sort avec Fortuné.)

DUPARC, les suivant des yeux.

Oh ! oh ! on me bat froid : mauvais signe pour mon neveu... Mais le voici... dans quelle agitation !

SCÈNE XVIII.

DUPARC, au fond, LÉON, sortant du cabinet.

LÉON, sans voir son oncle, et très-agité.

Que faire?... deux mille francs !... il me les faut à l'instant... le notaire de Fortuné pent les lui redemander aujourd'hui même... et soupçonner... grands dieux !

DUPARC, au fond et à part.

Eh quoi ! c'est l'argent de ce pauvre petit !

LÉON, de même.

Rien chez moi... m'adresser à des amis, c'est perdre mon temps... (Tirant sa montre.) Deux heures du matin... Il me reste quelques pièces d'or... je n'ai plus que ce moyen.

(Il va pour sortir, son oncle l'arrête par la main.)

DUPARC, sévèrement.

Où vas-tu ?

LÉON, troublé.

Mon oncle... vous étiez là ?

DUPARC.

Où vas-tu ?

LÉON.

Mais...

DUPARC.

Tu vas jouer ?

LÉON.

Non... mon oncle... vous pensez...

DUPARC.

Tu n'as pas d'autres ressources ; tu as perdu l'argent de ton ami ; tu vas emprunter, jouer de nouveau, manquer à ta parole, et demain peut-être... le dénoûment ordinaire.

Am : Ce magistrat irréprochable.

Peut-être mon cœur trop sévère

M'abuse-t-il ; mais dans un pareil cas,

Et dans une telle carrière,

C'est déjà trop de faire un premier pas.

Je sais qu'on peut, dans ce séjour funeste,
Arriver vertueux encor ;
Mais en entrant, sur le seuil l'honneur reste,
Et bien souvent n'est plus là quand on sort.

LÉON.

Il est trop vrai ! .. mais quel parti prendre ?

DUPARC,

Ne plus tenter la fortune, et remercier le ciel
de ce que je t'ai arrêté à temps. Voilà tes deux
mille francs ; paye, et corrige-toi si tu peux.

LÉON.

Comment ! ces billets...

DUPARC.

C'est moi qui te les ai gagnés ; voilà huit jours
que je parie contre toi... Sais-tu ce qui m'en est
revenu ? c'est que maintenant je passe pour un
joueur ; ainsi, je t'en prie, tâche de ne plus te
risquer pour ta réputation, et surtout pour la
mienne.

LÉON, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon oncle...

DUPARC.

Chut ! voici tout le monde.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME DE ROSELLE,
MADAME DE SAINT-CLAIR, DUROZEAU,
MADemoiselle MIMI, FORTUNÉ, DANSEURS
ET DANSEUSES.

MADemoiselle MIMI.

Monsieur Fortuné, cherchez-moi mon châle.

DUROZEAU, chargé de pelisses.

Je n'ai trouvé que la pelisse de votre maman,
et je la lui porte.

LÉON, à madame de Roselle.

Que j'ai d'excuses à vous demander pour cette
contredanse que l'on m'a empêché de danser avec
vous !

MADAME DE ROSELLE, froidement.

Je vous excuse, Monsieur, j'en connais les mo-
tifs.

LÉON.

Me permettez-vous au moins de veuir demain
me justifier ?

MADAME DE ROSELLE, de même.

C'est inutile, Monsieur : demain je pars pour
la campagne.

LÉON, à Duparc.

Ah ! mon oncle !

DUPARC, bas à Léon.

Ma foi, mon ami, celle-là, je ne peux pas te
la rendre.

LÉON, à part.

Tout est fini pour moi !.... elle ne m'aime

plus !... (A Fortuné qui, en ce moment, se trouve entre
Léon et madame de Roselle.) Tiens, mon ami, voilà
tes deux mille francs.

FORTUNÉ.

Comment, mes deux mille francs !... ah ! je
vais être trop riche ! Ce que c'est que de ne pas
jouer à l'écarté... voilà le premier jour que je
gagne autant.

LÉON.

Que veux-tu dire ?

FORTUNÉ.

Que voilà la seconde fois que tu me payes : ma-
dame de Roselle me les avait déjà remis de ta part.

LÉON, vivement.

Madame de Roselle !... il serait possible !

DUPARC, étonné et joyeux.

Quoi ! Madame...

MADAME DE SAINT-CLAIR, d'un ton de reproche.
Comment ! ma nièce...

MADAME DE ROSELLE, bas à Fortuné.

Étourdi !... qu'avez-vous fait ?... vous me per-
dez !... (Haut à Duparc et à madame de Saint-Clair.) Ah !
Monsieur... ah ! ma tante... qu'allez-vous penser ?
j'avoue que j'ai craint pour lui l'apparence même
d'un soupçon ; et comme j'avais renoncé à lui...
comme je ne l'aimais plus...

MADAME DE SAINT-CLAIR.

C'est pour cela que tu as payé ses dettes.

MADAME DE ROSELLE.

Ses dettes... vous voyez bien qu'il n'en avait
pas ; qu'il n'a besoin de personne : que c'est moi,
au contraire, qui l'ai soupçonné injustement.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Et tu ne l'aimes plus ?... Allons, allons, après
une aventure comme celle-ci, qui, grâce aux té-
moins (montrant la compagnie.) sera demain connue
de tout Paris, je crois que tu auras bien de la
peine à n'en pas faire ton mari.

FORTUNÉ.

A merveille ! c'est moi qui ferai le contrat, n'est-
il pas vrai ?

LÉON, à madame de Saint-Clair.

Non... Madame... un tel bonheur n'est pas fait
pour moi ; du moins, je n'en suis pas encore
digne. (A madame de Roselle.) Tous vos soupçons
étaient justes ; je suis coupable, et j'étais perdu
sans la générosité de mon oncle ; mais je n'ou-
blierai jamais cette leçon, et pour vous le prou-
ver, je ne vous demande qu'une grâce : laissez-
moi le temps de me corriger et de vous mériter.

MADAME DE ROSELLE, regardant madame de Saint-Clair.

Eh bien ! soit, nous verrons.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Et moi, je lui pardonnerais sur-le-champ,

parce qu'après tout, ce n'est pas sa faute : avec un oncle aussi joueur que celui-là...

DUPARC, à Léon.

Quand je te le disais ! ma réputation est faite.

DUROZEAU, entrant avec précipitation.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là ?...
Monsieur Fortuné, mademoiselle Mimi, on danse la boulangère.

[Tous les dauseurs et les danseuses s'empresent de sortir.]

MADemoiselle MIMI.

C'est impossible : maman ne veut pas.

DUROZEAU, d'un air solennel.

C'est égal, l'autorité maternelle doit se taire là où la boulangère se fait entendre.

VAUDEVILLE.

Air de la Boulangère.

DUROZEAU.

Je la danse, Jersque je veux
Prendre de l'exercice,
Cet air, qui de nos bens aïeux
Fit jadis le délice,
Est encor de mode à présent
Pour que le bal finisse
Gaiement,
Pour que le bal finisse.

MADAME DE SAINT-CLAIR.

Par un hasard, rare en ce temps,
L'innocente Clarisse
Possède, malgré ses quinze ans,
Certain air trap novice.
Au bal menez-la promptement
Pour que cela finisse
Gaiement,
Pour que cela finisse.

LÉON.

Voulez-vous, Messieurs des Français,
Que Fou vous applaudisse ?
Donnez moins de drames anglais,
Qui font notre supplice,
Et du Molière plus souvent,
Pour que cela finisse
Gaiement,
Pour que cela finisse.

FORTUNÉ.

Ils veulent, ces fiers combattants,
Que l'un des deux perisse,
Ayez soin, en témoins prudents,
De préparer la lice
Tout à côté d'un restaurant,
Pour que cela finisse
Gaiement,
Pour que cela finisse.

DUPARC.

Vous qui craignez, riches milords,
Le spleen et la jaunisse,
Ves maux viennent de vos trésors,
Vite, prenez d'office
Une maitresse, un intendant,
Pour que cela finisse
Gaiement,
Pour que cela finisse.

MADAME DE ROSELLE, au public.

L'écarté, vous pouvez le voir,
N'est pas tout bénéfice ;
Peut-être y perdrez-vous ce soir ;
Mais, joueurs sans malice,
Ne regrettez pas votre argent
Pour que cela finisse
Gaiement,
Pour que cela finisse.





THE KING AND THE QUEEN

THE KING AND THE QUEEN

THE KING AND THE QUEEN

LE BON PAPA,

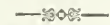
OU

LA PROPOSITION DE MARIAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 2 décembre 1822.

En Société avec M. Mélesville.



Personnages.

M. DE VERBOIS, grand-père.
LÉONIE, sa petite-fille.
ADOLPHE, son petit-fils, frère de Léonie.



SAINT-VALLIER, ancien fournisseur.
HENRIETTE, sa nièce.
BABET, gouvernante de M. de Verbois.

Le théâtre représente l'appartement de M. de Verbois. Porte au fond; deux latérales. A gauche, vers le fond, une croisée. Du même côté, une cheminée. Un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

BABET, seule devant un guéridon.

C'est bien; de cette manière monsieur n'attendra pas son déjeuner; sa tasse, sa serviette, la flûte de chez Hédé, et le chocolat près du feu, en attendant qu'il se lève. (Regardant autour d'elle.) Il me semble que mon appartement est bien rangé. Ah! mon Dieu! et la bergère? (Elle arrange les coussins.) J'entends dire tous les jours dans le quartier: Ah, ah! mademoiselle Babet n'est pas malheureuse; depuis quarante ans gouvernante d'un vieillard qui a cinquante mille livres de rente!... Ils croient peut-être que cet état-là ne donne pas de mal. Obligée d'être la maîtresse de la maison, de commander sans cesse à tout le monde, même à monsieur; et ce qu'il y a de plus désagréable, voir les gens du dehors qui ont toujours l'air de vous regarder comme une domestique.

Acte du Premier Pas.

Chacun son tour:

Dans mon adolescence,

J'obéissais... je commande en ce jour;

Mais maintenant monsieur peut bien, je pense,

Avoir pour nous un peu de complaisance:

Chacun son tour.

Hein! qui vient là? que veut cette belle demoiselle, et surtout à cette heure-ci.

SCÈNE II.

BABET, HENRIETTE.

HENRIETTE, à la cantonade.

Catherine, attendez-moi en bas, chez le portier. (A Babet.) Ma bonne, M. de Verbois y est-il?

BABET, avec humeur.

Ma bonne... (Sèchement.) Non, Mademoiselle, il n'y est pas; mais c'est égal: que voulez-vous?

HENRIETTE.

Je voudrais lui parler.

BABET.

J'entends; voyons alors, de quoi s'agit-il?

HENRIETTE.

Je vous ai dit, Madame, que c'était à lui que je voulais parler.

BABET.

Eh bien! qu'est-ce que je vous ai répondu? à moi ou à monsieur, n'est-ce pas la même chose?

HENRIETTE.

Non, pas pour moi.

BABET.

Il est bon cependant que mademoiselle sache qu'on n'a pas ici l'habitude de recevoir, le matin surtout, des personnes mystérieuses, quand elles sont d'un âge... Mademoiselle a dix-sept ou dix-huit ans?

HENRIETTE.

Dix-huit, Madame.

BABET.

Elle connaît monsieur ?

HENRIETTE.

Beaucoup.

BABET.

Il l'attend sans doute ?

HENRIETTE.

Non ; mais il ne sera pas fâché de me voir.

BABET.

Ce ne sera pas pour aujourd'hui, car il est sorti.

HENRIETTE, s'asseyant.

Alors j'attendrai.

BABET.

Comment ! vous attendrez ?

HENRIETTE.

Oui, mon sort en dépend : il est si bon, si généreux !

BABET.

Qu'est-ce à dire ? son sort en dépend ! et monsieur ne m'en a pas parlé. Il faut absolument que je sache ce que c'est. Si mademoiselle veut entrer ici à côté, dans le cabinet de monsieur, j'aurai soin de l'avertir après son déjeuner.

HENRIETTE.

Quand vous voudrez, Madame ; mais j'aurais été bien aise que ce fût tout de suite, car si on s'apercevait chez mon oncle....

BABET, vivement.

De quoi, Mademoiselle ?

HENRIETTE.

Rien, rien, Madame. (Elle entre dans le cabinet à droite.)

BABET.

Qu'est-ce que cela signifie ? est-ce que monsieur... Autrefois, je ne dis pas, mais à son âge !

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

En frémissant encor je me rappelle
Que chez monsieur dans l'ombre de la nuit,
Par l'escalier derobe mainte belle
Entrait souvent et voilée et sans bruit !
Mais quand plus tard et sous d'autres étoiles
En ma tutelle enfin il est tombe,
Chez le portier j'ai consigné les voiles
Et fait mourir l'escalier derobe.

Où plutôt cette querelle d'hier au soir... Je me rappelle maintenant qu'il m'a menacé de prendre une autre gouvernante : s'il en était capable... Depuis quarante ans que monsieur me nourrit... ce n'est pas l'embaras, cela ne m'étonnerait pas ! les maîtres sont si ingrats !... Qui vient encore ? ça c'est différent, c'est mademoiselle Léonie, la petite-fille de monsieur.

SCÈNE III.

BABET, LÉONIE.

LÉONIE.

Bonjour, ma bonne Babet ; mon grand-papa est-il visible ?

BABET.

Je m'en vais le savoir, Mademoiselle.

LÉONIE.

Tâche qu'il n'y ait personne, parce que je voudrais lui parler ce matin avant tout le monde.

BABET.

Vous arrivez trop tard ; il y a déjà des visites qui attendent.

LÉONIE.

Ah mon Dieu ! moi qui craignais qu'il ne fût trop tôt.

BABET.

Oui, ordinairement ; mais aujourd'hui... Je ne serais pas surprise que déjà monsieur ne fût sur pied, maintenant qu'il fait le jeune homme.

LÉONIE.

Lui !

BABET, en confidence.

Si vous saviez, Mademoiselle... cette fois-ci du moins on ne dira pas que c'est sans raison que je grande monsieur ; comme si à son âge il ne ferait pas mieux de rester tranquille, de ne recevoir que sa famille. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; je vais lui dire que vous l'attendez. Après tout, moi, ce que j'en fais, c'est pour le repos et la santé de monsieur, car cela ne me regarde pas ; il est le maître ; mais enfin on saura ce que ce peut être, et nous verrons.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LÉONIE.

Cette pauvre Babet, si elle passait un jour sans se fâcher, elle en serait malade ; heureusement, pour aujourd'hui, me voilà rassurée sur sa santé. Voilà mon grand-papa.

SCÈNE V.

LÉONIE ; M. DE VERBOIS, à qui BABET donne le bras.

BABET.

AIR du vaudeville du Colonel.

Prenez, Monsieur, ce bras que je vous donne ;
Il voudrait marcher seul, je croi !

M. DE VERBOIS.

Oui, maintenant, voilà mon Antigone.

BABET.

Allons, Monsieur, appuyez-vous sur moi.

M. DE VERBOIS.

Tu sais, Babet, d'un sexe qu'on redoute
Réparer les torts aujourd'hui!
Lui qui souvent me fit broncher en route,
Sur mes vieux jours me devait un appui!

BABET.

La, la, doucement, Monsieur. Vous allez vous faire mal. (Avec mauvaise humeur.) Il est si étourdi...

M. DE VERBOIS, s'asseyant avec peine.

Moi, étourdi ! Cette Babet me fait toujours des compliments...

LÉONIE.

Bonjour, grand-papa ! comment avez-vous passé la nuit ?

M. DE VERBOIS, la baisant sur le front.

Pas mal, mon enfant. C'est bien aimable à toi d'être venue de si bonne heure t'informer de mes nouvelles : je me ressens un peu de la soirée d'hier.

BABET.

Je crois bien, à votre âge... à soixante-dix ans, donner un bal.

M. DE VERBOIS.

D'abord, Babet, ce n'est pas moi, ce sont mes petits-enfants qui l'ont donné, pour célébrer l'anniversaire de ma naissance.

AIR : *Musc des bois.*

Voilà soixante et dix ans, quand j'y pense,
Qu'à pareil jour j'arrivais impronptu ;

(Montrant Léonie.)

Et leur bouquet, quoiqu'attendu d'avance,
Me fait toujours un plaisir imprévu.
C'est une joie à nous seul réservée,
Car il est doux pour le cœur d'un vieillard
De voir eneor fêter son arrivée
Quand il se trouve aussi près du départ.

BABET, montrant son livre de dépense.

Où ; mais qui est-ce qui le payera, ce hal ?

M. DE VERBOIS.

Eh ! parbleu ! c'est moi ; qu'est-ce que tu veux donc que je fasse de mon argent ? Je n'ai plus d'autres plaisirs que ceux que je puis procurer aux autres, et je donne tant que je peux à mes plaisirs.

BABET.

A la bonne heure, Monsieur ; mais vous verrez le livre de dépense... quatre cents francs pour un bal !

M. DE VERBOIS.

Je sais qu'autrefois c'était meilleur marché ; mais depuis que les contredanses sont des concerts, et les ménétriers des Viotti, ça a dû renchérir : c'est comme le menuet, qui a été remplacé par les entrechats... il faut bien s'élever à la hauteur du siècle ; du reste, je n'y ai pas de regret. Mon petit-fils Adolphe a dansé l'anglaise dans la perfection, et Léonie... (essayant ses yeux) je croyais revoir sa pauvre mère... enfin, des

personnes qui viennent rarement chez moi... de simples connaissances me disaient à chaque instant : Monsieur de Verbois, quelle est donc cette jolie personne qui danse avec tant de grâce ? — C'est ma petite-fille, Monsieur. — Tu sens que c'est infiniment flatteur pour un grand-papa !

BABET, se levant.

Voilà votre déjeuner, Monsieur.

M. DE VERBOIS.

C'est bien. Veux-tu la moitié de ma tasse de chocolat, Léonie ?

LÉONIE.

Non, mon grand-papa. J'aurais à vous parler, et mon frère Adolphe aussi, du moins à ce qu'il m'a dit.

BABET.

Et puis une autre audience encore que monsieur sait bien.

M. DE VERBOIS.

Qui donc ?

BABET.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Eh mais ! cette jeune personne
Que monsieur peut-être attendait,

M. DE VERBOIS.

Qui, moi ?

BABET.

Surtout ce qui m'étonne
C'est qu'on veut vous voir en secret.

M. DE VERBOIS.

Comment ? me parler en secret ?

BABET.

Oui, Monsieur, sachez que les belles
Courrent après vous...

M. DE VERBOIS.

Quoi ! vraiment ?

Elles font bien, car maintenant
Je ne puis courir après elles.

Mais je n'attends personne, et je ne sais pas ce que tu veux dire.

BABET.

En ce cas, Monsieur, je vais vous la chercher.

LÉONIE.

Du tout : mon grand-papa commencera par m'écouter.

M. DE VERBOIS.

C'est trop juste ; la famille d'abord. Prie cette personne-là et celles qui pourraient arriver de vouloir bien attendre, mais pas dans l'antichambre, comme tu le fais ordinairement ; tu me donnes l'air d'un ministre.

BABET.

C'est cela, pour gâter mon salon et tous mes meubles ; je n'ai peut-être pas déjà assez de peine à les nettoyer.

LÉONIE.

Il me semble, Babet, que vous pourriez lire le salon de mon grand-papa.

M. DE VERBOIS.

Il n'y a pas grand mal, ma fille; c'est l'habitude : les cinq premières années que Babet était ici elle disait : Le salon de monsieur; cinq ou six ans après elle disait : Notre salon ! et maintenant : Mon salon. Que veux-tu; elle prend tant d'intérêt à ce qui me touche, que tout ce qui est à moi lui appartient. (Lui donnant un petit coup sur la joue.) Cette pauvre Babet! Allons, allons, laisse-nous.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. DE VERBOIS, LÉONIE.

M. DE VERBOIS.

Eh bien! ma petite Léonie... Eh mais! il me semble que tu as l'air triste?

LÉONIE.

Où, mon grand-papa : vous savez que j'ai seize ans passés, et on veut que je retourne à ma pension; certainement cela ne m'amuse pas; mais ce ne serait rien encore...

M. DE VERBOIS.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

LÉONIE.

Il y a, bon papa, que M. Auguste est très-injuste!

M. DE VERBOIS.

Qui? le jeune Auguste Derville, le camarade de collège de ton frère Adolphe?

LÉONIE.

Lui-même : il était hier à ce bal, et parce que j'ai dansé deux contredanses de suite avec un autre, il m'a dit que je ne faisais pas attention à lui, que j'étais très-roquette, enfin des choses très-désagréables; et je vous demande, bon papa, vous qui me connaissez, si on peut dire...

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que j'entends là!

LÉONIE.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

En pension je dois me rendre,
Et le bal hier a fini
Sans que nous puissions nous entendre.

M. DE VERBOIS, étonné.

Il se pourrait...

LÉONIE.

Où, c'est ainsi.

M. DE VERBOIS.

Mais c'est une horreur... une honte.

LÉONIE.

N'est-il pas vrai que c'est affreux?
Aussi c'est sur vous que je compte
Pour nous raccommoier tous deux.

M. DE VERBOIS.

Eh mais! a-t-on idée de cette petite fille! moi

qui la regardais encore comme un enfant. Explique-moi donc au moins comment cet amour-là est venu? toi à ta pension et lui à son lycée.

LÉONIE.

Aussi nous ne pouvions nous aimer que les jours de congé, mais le reste du temps il m'écrivait.

M. DE VERBOIS, sévèrement.

Et je voudrais bien savoir qui osait se charger d'une pareille correspondance.

LÉONIE.

C'était vous, bon papa.

M. DE VERBOIS.

Moi!

LÉONIE.

Vous veniez me voir tous les jours, et l'on vous donnait toujours quelque présent pour moi.

M. DE VERBOIS.

Eh bien?

LÉONIE.

AIR : *Du partage de la richesse.*

On avait soin d'y glisser quelques lignes.

M. DE VERBOIS.

Vous osiez m'abuser ainsi!
Le croirait-on? quels procédés indignes!

LÉONIE.

N'allez-vous pas me quereller aussi?

Après de vous tout ce qui me désole

Peut aisément s'oublier, je le croi :

Qui voulez-vous qui me console

Si vous vous fâchez contre moi?

M. DE VERBOIS.

Au fait, je suis là dedans le plus coupable.

LÉONIE.

Il est bien sûr que c'est vous qui êtes la cause de cette inclination-là, (pleurant) et de tout le chagrin que j'ai aujourd'hui.

M. DE VERBOIS.

Comment! morbleu!

LÉONIE.

Je ne vous gronde pas, grand-papa, vous ne le saviez pas; mais occupez-vous de nous raccommoier tout de suite, c'est là le plus pressé.

M. DE VERBOIS à part.

Pour un grand-père, me voilà dans une situation... (Haut.) C'est bon, Mademoiselle, c'est bon, on verra ce qu'il faudra faire; mais surtout ne parlez pas de cela devant votre frère; cet enfant, cela lui donnerait des idées...

SCÈNE VII.

LÉONIE, M. DE VERBOIS, ADOLPHE.

ADOLPHE, hors de lui.

Grand-papa, je vous cherchais; c'est plus fort que moi, je n'y tiens plus, et si vous me refusez, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle!

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur, que ces manières-là ?

ADOLPHE.

Ce n'est pas ma faute, bon papa, c'est si révoltant que vous-même vous allez en être indigné !

M. DE VERBOIS.

Je ne demande pas mieux, mon garçon ; mais avant tout, calme-toi, et parle posément. Voyons, de quoi s'agit-il ?

ADOLPHE.

Vous savez bien, Henriette de Saint-Vallier, la nièce de cet ancien fournisseur...

M. DE VERBOIS.

Oui, son oncle est mon voisin ; nous demeurons porte à porte.

ADOLPHE.

Et sa nièce est charmante !

M. DE VERBOIS.

C'est une aimable personne, douce, modeste et très-bien élevée.

ADOLPHE.

N'est-il pas vrai ? eh bien ! ou va la marier à M. de Gercourt.

LÉONIE.

Comment ! ce monsieur si laid, qui a cinquante-cinq ans ?

ADOLPHE.

Justement, et cela sous prétexte qu'il a vingt mille livres de rente.

M. DE VERBOIS.

J'en suis fâché ; cette pauvre Henriette est vraiment sacrifiée : un homme qui ne jouit d'aucune considération.

Air du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Son opulence est encore un mystère ;
Tant de bonheur paraît peu naturel,
On dit qu'il vient d'acheter une terre,
On dit qu'il vient d'acheter un hôtel,
Un rang, un titre magnifique ;
Sur ses rivaux il a dû l'emporter,
Car il a tout... hors l'estime publique,
Que par bonheur on ne peut acheter.

ADOLPHE.

Vous voyez bien, bon papa, que vous êtes de mon avis, et que c'est une indignité que nous ne pouvons pas souffrir !

M. DE VERBOIS.

Que nous ne pouvons pas souffrir ! et qu'est-ce que cela vous fait, Monsieur ? en quoi cela vous regarde-t-il ?

ADOLPHE.

Comment ! grand-papa, est-ce que je ne vous ai pas dit que je l'aimais, que je l'adorais, que je ne pouvais pas vivre sans elle ?

M. DE VERBOIS.

Et vous osez me faire un pareil aveu ?

ADOLPHE.

A qui voulez-vous que je le dise, si ce n'est à notre meilleur ami ? Oui, grand-papa, s'il faut renoncer à Henriette, j'en mourrai sur-le-champ ; je serais désolé de vous causer ce chagrin-là ; mais cela ne peut manquer, je vous en prévient. Tandis qu'au contraire, si je l'épousais...

M. DE VERBOIS.

L'épouser ! à votre âge !

ADOLPHE.

Cela ne vaut-il pas mieux que dans trois ou quatre ans ? vous jouirez plus tôt de notre bonheur ; car ma sœur et moi nous sommes décidés à nous marier le plus tôt possible, exprès pour vous : n'est-il pas vrai, Léonie ?

LÉONIE.

C'est ce que je tâchais tout à l'heure de faire entendre à grand-papa.

ADOLPHE.

Voyez-vous, voilà comme nous arrangions cela : vous nous donniez à chacun soixante mille francs.

M. DE VERBOIS.

Ah ! je vous donnais...

ADOLPHE.

Oui, c'était convenu avec ma sœur : n'est-ce pas, Léonie, c'est soixante mille francs que nous disions ?

M. DE VERBOIS.

Ah çà ! mes bons amis, il me semble que vous auriez dû me dire...

ADOLPHE.

Certainement, nous vous l'aurions dit ; attendez donc que j'aie fini : nous demeurerions tous ensemble, nous ne vous quittons pas ; et quelle société vous auriez eue ! entouré de soins, de distractions... Et nos enfants donc... je suis sûr que ça n'aurait pas été comme nous, vous les auriez gâtés ceux-là... ah !

LÉONIE.

Grand-papa, vous souriez, vous êtes attendri.

M. DE VERBOIS.

Je ne dis pas non, mes enfants ; mais avant tout il faut être raisonnable. (A Adolphe.) Quand le contrat de mariage d'Henriette doit-il avoir lieu ?

ADOLPHE.

Aujourd'hui même.

M. DE VERBOIS.

Et es-tu aimé d'elle ?

ADOLPHE.

Au contraire, bon papa, dans ce moment nous sommes brouillés à mort, sans qu'elle ait daigné me dire pourquoi ; mais je crois en connaître le motif : (à demi-voix) une autre dame à qui je faisais la cour, et elle l'aura su.

LÉONIE.

Fi! Monsieur, pourquoi faites-vous la cour à une autre, puisque vous aimez Henriette?

ADOLPHE.

Pourquoi! pourquoi! tu n'entends rien à cela: on voit bien que tu es une demoiselle... bon papa ne comprend rien.

M. DE VERBOIS.

C'est bon, c'est bon, Monsieur. Écoute ici, Adolphe, et parlons raison: tu n'est pas sûr d'être agréé par la nièce. Vu ta jeunesse, tu seras refusé par l'oncle, et de plus c'est aujourd'hui que le mariage doit avoir lieu; tu vois donc bien qu'avec la meilleure volonté du monde, ce serait une extravagance à moi de chercher à rompre cette union, outre que cela me serait impossible.

ADOLPHE, d'un air embarrassé.

Ah! si vous le vouliez bien, vous n'auriez pour cela qu'un mot à dire.

M. DE VERBOIS.

Tu crois?

ADOLPHE.

Sans doute: on choisit M. de Gercourt malgré son âge parce qu'il a vingt mille livres de rente; mais vous qui en avez trente de plus, si vous vous mettiez sur les rangs, vous seriez préféré.

M. DE VERBOIS, étonné.

Moi! (en riant) j'avoue que je ne m'attendais pas à une pareille idée. Et qu'est-ce qui t'en viendra à toi?

ADOLPHE.

D'abord que M. Gercourt sera congédié, et que nul autre rival n'osera se présenter: ce sera à vous après cela à retarder le mariage et à gagner le plus de temps possible; j'en profiterai pour vieillir aux yeux de l'oncle, pour me justifier aux yeux de la nièce, et alors, bon papa, vous me rendrez ma place; vous aurez fait la cour pour moi et j'épouserai pour vous.

LÉONIE, sautant avec joie.

Ah! le joli projet! j'aurai donc une sœur, une confidente.

M. DE VERBOIS.

Oui, mes enfants, tout cela est très-bien dans vos jeunes têtes; pour vous ce n'est qu'une espérance: mais un homme de mon âge ne peut pas se prêter à de pareils subterfuges, ce serait se jouer de M. de Saint-Vallier, d'une famille respectable.

ADOLPHE.

Comment! bon papa, vous refusez!

M. DE VERBOIS.

Très-positivement.

ADOLPHE.

Alors accablez-moi de toute votre colère: j'é-

tais tellement sûr de votre consentement, que j'ai écrit ce matin en votre nom et sans vous consulter.

M. DE VERBOIS.

Comment! tu aurais osé...

ADOLPHE.

Demande pour vous Henriette en mariage à M. de Saint-Vallier, son oncle. Et si vous me désavouez, c'en est fait de ma vie.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Saint-Vallier.

LÉONIE.

C'est lui qui vient vous rendre réponse.

ADOLPHE.

Songez-y bien, mon grand-papa, si vous le refusez, je n'y survivrai pas. Je vous demande pardon de vous manquer de respect à ce point-là; mais au moment où vous direz non... (conrant à la croisée qui est à gauche) tenez, cette eroisée...

M. DE VERBOIS.

Adolphe! Adolphe! Je vous ordonne de rester ici près de moi. (A part.) Je n'en ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE SAINT-VALLIER.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah! mon ami! mon cher neveu, votre lettre m'a pénétré de joie et de tendresse.

M. DE VERBOIS.

Monsieur...

M. DE SAINT-VALLIER.

Ne vous dérangez donc pas... C'est ce qui pouvait nous arriver de plus heureux! une alliance aussi honorable! un mariage aussi convenable sous tous les rapports! Pourquoi diable aussi ne parliez-vous pas plus tôt? vous étiez bien sûr de mon consentement. Du reste, il n'y a pas de mal, puisqu'il était encore temps. Au reçu de votre lettre, j'ai tout rompu de l'autre côté.

M. DE VERBOIS.

Comment! vous vous êtes hâté...

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, mon cher ami! sur-le-champ! M. de Gercourt est furieux, et moi j'en suis enchanté, parce que, s'il faut vous le dire, cet autre mariage ne me convenait pas. C'était malgré moi que je le faisais.

M. DE VERBOIS.

Malgré vous!

M. DE SAINT-VALLIER.

Où, la force des circonstances, dont je vous parlerai tout à l'heure. Et puis une nièce de dix-huit ans à établir. Allez, mon cher ami, vous saurez cela. Un chef de famille qui aime ses enfants est souvent bien embarrassé.

M. DE VERBOIS.

A qui le dites-vous !

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah çà ! je viens prendre avec vous les petits arrangements préliminaires et indispensables. A quand la noce ?

M. DE VERBOIS.

Mais, Monsieur, je voulais vous prévenir avant tout...

LÉONIE, à M. de Verbois, à voix basse, montrant Adolphe.

Ah ! mon dieu, bon papa, il s'approche de la croisée !

M. DE VERBOIS.

Adolphe !... (A Saint-Vallier.) Je voulais vous dire, Monsieur... que... j'étais décidé...

M. DE SAINT-VALÉRIER.

Décidé... à quoi ?

LÉONIE, bas à M. de Verbois.

Dieux !... il touche l'espagnolette !

M. DE VERBOIS, vivement à M. de Saint-Vallier.

A épouser... Monsieur... à épouser mademoiselle votre nièce.

ADOLPHE, s'approchant et serrant la main de M. de Verbois.

Ah ! grand-papa, quelle reconnaissance...

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah çà ! pour parler d'affaires, vous connaissez mes arrangements avec M. de Gercourt... Je ne donne pas de dot.

M. DE VERBOIS.

Qu'à cela ne tienne.

M. DE SAINT-VALLIER.

Mon ami, mon estimable ami, je cours prévenir Henriette.

M. DE VERBOIS.

Un instant. Je dois avant tout vous prévenir d'une condition essentielle : il me faut d'abord le temps de plaire à votre nièce ; car je ne l'épouserai que quand elle aura de l'amour pour moi. (Bas à Adolphe.) Tu vois que je ne m'engage à rien.

M. DE SAINT-VALLIER.

Je vous prends au mot, et ce mariage-là aura lieu plus tôt que vous ne croyez. Ma nièce me parlait sans cesse de vous, de votre bonté, de vos excellentes qualités. Il y a deux ou trois jours, vous deviez venir dîner à la maison ; elle était d'une joie à laquelle je ne comprenais rien : et quand on a appris que votre attaque de goutte vous empêchait de sortir, elle a soudain changé

de couleur ; ses lèvres sont devenues tremblantes, et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

ADOLPHE, vivement.

Comment ! Monsieur, il serait possible !

M. DE SAINT-VALLIER.

Tout le monde l'a remarqué comme moi ; et du reste de la soirée, impossible de dissiper sa tristesse.

ADOLPHE.

Par exemple, grand-papa, vous ne m'aviez pas dit cela.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah çà ! mon cher ami, je cours chez moi écrire un mot à mon notaire.

M. DE VERBOIS.

Pourquoi donc retourner chez vous ? passez dans mon cabinet.

M. DE SAINT-VALLIER.

Puisque vous me permettez d'en agir sans façon... c'est l'affaire d'un instant.

(Au moment où il va entrer dans le cabinet, Henriette en sort et se présente devant lui.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

M. DE SAINT-VALLIER.

Dieu ! que vois-je ?

ADOLPHE.

O ciel ! Henriette...

M. DE VERBOIS.

Mademoiselle de Saint-Vallier.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ma nièce... que je rencontre ainsi chez vous... dans votre cabinet !

HENRIETTE.

Mon oncle, pardonnez-moi ! (A M. de Verbois.) Ah ! Monsieur, daignez me protéger... Quand vous saurez...

M. DE SAINT-VALLIER.

Heureusement, aux termes où nous en sommes, il n'y a que demi-mal. (A M. de Verbois.) Mais vous sentez, mon cher ami, qu'après une aventure comme celle-là, il n'y a plus de retards possibles.

M. DE VERBOIS.

Comment !...

M. DE SAINT-VALLIER, bas.

Ce n'est pas à votre âge, j'espère, que vous voudriez passer pour un séducteur.

M. DE VERBOIS.

Non, certainement, mais il me semble nécessaire de savoir, avant tout, comment mademoiselle votre nièce se trouve ici, et quel motif l'y amène.

M. DE SAINT-VALLIER.

Eh bien ! voyons, Mademoiselle, expliquez-vous.

HENRIETTE.

Si mon oncle le permet. (A M. de Verbois.) C'est à vous, Monsieur, que je voudrais le confier.

ADOLPHE, d'un ton piqué.

Il me semble que mademoiselle peut bien dire tout haut devant nous ce qu'elle voulait dire en tête-à-tête à mon grand-papa.

HENRIETTE, de même.

Justement, Monsieur, c'est que je ne le dirai pas.

M. DE SAINT-VALLIER.

Et moi, je vous l'ordonne.

M. DE VERBOIS, à M. de Saint-Vallier.

Allons, de la douceur. (A Henriette.) Parlez, mon enfant, et ne craignez rien. Je vous promets, moi, de vous protéger et de vous défendre.

HENRIETTE.

Ah ! c'est tout ce que je demandais ! et je vois que j'avais raison de venir à vous : mon oncle m'aime beaucoup, mais...

M. DE VERBOIS, lui prenant la main.

Achievez, c'est lui qui vous l'ordonne.

HENRIETTE.

Mais je n'ai jamais eu d'autres volontés que la sienne.

Act de mademoiselle Delaunay.

Pour ne pas lui desobeir,
Jugez donc quelle peine extrême !
Ce Gercourt que l'on veut que j'aime,
Gercourt à qui l'on doit m'unir !
J'aurais voulu qu'il pût me plaire.
Mais ne pouvant y parvenir
Et craignant un arrêt sévère,
J'étais résolue à mourir.

M. DE SAINT-VALLIER.

Comment ! Mademoiselle...

HENRIETTE, achevant l'air.

Pour ne pas vous desobeir.

(A M. de Verbois.) Lorsque j'ai pensé à vous, Monsieur, qui êtes si bon, que tout le monde vous aime et vous honore ; et je venais vous prier de me sauver la vie en rompant ce mariage.

M. DE VERBOIS.

Si ce n'est que cela, mon enfant c'est déjà fait.

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, tout est rompu ; vous n'épouserez plus M. de Gercourt.

HENRIETTE, avec joie.

Il serait possible !

M. DE VERBOIS.

Ne vous réjouissez pas encore... c'est moi qui le remplace.

HENRIETTE, étonnée.

Vous, Monsieur !

M. DE VERBOIS.

Je ne sais pas si vous l'aimez mieux.

HENRIETTE.

Ah ! mille fois davantage !

M. DE VERBOIS.

Permettez cependant... Il faut vous avouer la vérité ! je n'aurais peut-être pas pensé de moi-même à vous demander en mariage ; c'est mon petit-fils Adolphe qui a eu cette heureuse idée.

HENRIETTE, avec émotion.

Comment ! c'est monsieur qui a bien voulu songer à mon établissement ! je le remercie des soins qu'il prend pour me donner à un autre. Du reste, il ne pouvait pas faire un choix qui me fût plus agréable.

ADOLPHE.

J'étais persuadé, Mademoiselle, que, pourvu que ce ne fût pas moi, il vous conviendrait.

HENRIETTE.

Oui, Monsieur, pourvu que ce fût quelqu'un qu'il fût possible d'estimer ; quelqu'un qui ne se fût pas une gloire d'aimer et de tromper deux personnes à la fois.

ADOLPHE.

Ce n'est pas pour moi, sans doute, que mademoiselle dit cela ! car, grâce au ciel, je n'aime personne.

HENRIETTE.

Et moi donc, croyez-vous que j'y pense ?

M. DE VERBOIS.

Eh bien ! mes enfans, qu'y a-t-il donc ?

M. DE SAINT-VALLIER.

Mais en effet, qu'est-ce que cela veut dire ?

M. DE VERBOIS, sévèrement.

Cela veut dire que monsieur Adolphe oublie devant qui il est. (A M. de Saint-Vallier.) Et je crains bien, mon cher, que mes petits-enfans ne s'accordent difficilement avec la femme de leur grand-père. (A Henriette.) Écoutez-moi, mon enfant, j'ai fait rompre votre mariage avec M. de Gercourt, et par cela même, je ne peux pas me le dissimuler, je me suis engagé d'honneur envers votre oncle et envers vous : je vous épouserai donc, si vous le voulez, rien ne peut m'en dispenser ; mais comme, dans le cas où je ne parviendrais pas à vous plaire, je ne me suis pas interdit le droit de présenter mon successeur, je vous l'offre aujourd'hui : choisissez entre le grand-père (montrant Adolphe) et le petit-fils. Eh bien ! Mademoiselle ! prononcez. Il me semble assez glorieux pour vous de voir à vos pieds deux générations.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Fragment du *Barbier de Séville*.

M. DE VERBOIS.

Allons, allons, prononcez vite.
Nommez nous cet heureux vainqueur.

ADOLPHE.

Mais vraiment je crois qu'elle hésite ;
Pour moi d'honneur
C'est très-flatteur.

Vous pouvez parler sans rien craindre !

HENRIETTE, à part.
Rien n'égale mon embarras.
(Haut.)
Eh quoi! vous voulez me contraindre.

ADOLPHE.
Du tout, l'on ne vous force pas;
On peut bien près d'une autre belle
Trouver de quai se consoler.

HENRIETTE.
Il ose encore, l'infidèle...
Eh bien donc, puisqu'il faut parler,

TOUS.
Parlez, parlez, Mademoiselle!

HENRIETTE, à Verbois.
Eh bien! c'est vous
Que je choisis pour époux.

ENSEMBLE.

M. DE VERBOIS, M. DE SAINT-VALLIER, LÉONIE.

Dieux! quel événement!
Ah! le tour est piquant!
Oui, le tour est piquant;
Rien n'est égal, vraiment,
A mon étonnement.
Elle a du goût vraiment,
Elle fait le serment
De l'aimer constamment.

M. DE VERBOIS.
De m'aimer constamment.

HENRIETTE.
Oui, je fais le serment
D'oublier cet amant
Qui ferait mon tourment,
Et je fais le serment
(Désignant M. de Verbois.)
De l'aimer constamment.

M. DE VERBOIS.
Y pensez-vous! un choix semblable!
Mais cela n'est pas raisonnable.

HENRIETTE.
Au contraire, voilà pourquoi
Je vous engage ici ma foi;
Vous seul possédez ma tendresse;
Et puisque vous m'avez ici
Juré d'être mon mari,
Je réclame votre promesse.

ADOLPHE, M. DE VERBOIS.
Ah! je le voi,
C'est fait de moi!

M. DE SAINT-VALLIER.
L'autre noce était déjà prête:
Dans un moment, soyez-en sûr,
Nous pourrions commencer la fête;
Rien n'est changé que le futur.

M. DE VERBOIS.
Mais, Monsieur, l'usage ordinaire...

M. DE SAINT-VALLIER.
On vous en dispense aujourd'hui,
Et je vais amener ici
Et votre femme et le notaire.

TOUS.
Dieu! quel événement! etc.
(M. de Saint-Vallier et Henriette sortent par l' fond.)

SCÈNE XI.

M. DE VERBOIS, ADOLPHE, LÉONIE.

M. DE VERBOIS.
Eh bien! mes enfants.

LÉONIE.
A-t-on idée de cela? Comment! bon papa, c'est
vous qu'elle aime!

M. DE VERBOIS.
Hélas! ma chère amie, voilà que je commence
à le craindre, et je te demande s'il est possible
d'être aussi malheureux?

ADOLPHE.
Parbleu! je ne le suis peut-être pas plus que
vous: ce n'est pas d'être supplanté, cela arrive
tous les jours; mais de l'être par son grand-papa.

M. DE VERBOIS.
Voilà pourtant, Monsieur, ce que vous avez
fait avec vos étourderies! Aller marier votre
grand-père à une jeune personne de dix-huit ans...

ADOLPHE.
Comment! bon papa, est-ce que vraiment vous
épouserez?

M. DE VERBOIS.
Fais-moi le plaisir de me dire comment je
pourrai m'en dispenser. Tu as fait la demande
en mon nom, j'y ai consenti, l'oncle m'a accepté,
et la nièce m'adore; enfin tout est réuni contre
moi!

ADOLPHE.
C'est égal, vous devez refuser, vous devez tout
rompre. Dieu, pourquoi ai-je eu cette idée-là!
J'aime mieux maintenant qu'elle épouse M. de
Gercourt.

LÉONIE.
Adolphe, y penses-tu?

ADOLPHE.
Oui, sans doute, ce serait une consolation;
parce qu'enfin celui-là je suis sûr qu'elle le détes-
terait: tandis que vous, bon papa, tous les jours
elle vous aimera davantage; elle finira par être
heureuse avec vous; et alors qu'est-ce qu'elle
regrettera? Ne le souffrez pas, je vous en prie;
parlez à M. de Saint-Vallier.

M. DE VERBOIS.
Air de *Lantara*.

Songez donc qu'il a ma promesse,
Puis-je y manquer pour la première fois?
Dans son honneur quand je le blesse,
De l'offenser qui m'a donné les droits?
Oui, quelque erreur que vous puissiez commettre,
Vous... à votre âge un tort est toléré:
Non pas au mien, car dès demain peut-être
Je puis partir sans l'avoir réparé.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, BABET.

BABET.

Ah ! mon Dieu ! Monsieur, qu'est-ce que cela signifie ! le portier de M. de Saint-Vallier s'est avisé de dire à notre portière, qui me l'a redit, que vous, Monsieur, vous alliez... Mais je ne veux pas seulement vous répéter... aussi je l'ai joliment reçu.

M. DE VERBOIS.

Comment ! Babet...

BABET.

Non, Monsieur, ça été plus fort que moi ! on ne plaisante pas là-dessus, cela peut donner des idées. Aussi j'ai dit à cette bavarde de portière, que si elle osait jamais répéter... nous donnerions congé ; n'est-ce pas, Monsieur, j'ai eu raison ?

M. DE VERBOIS.

Non, Babet, vous avez eu tort.

BABET.

Et pourquoi ?

M. DE VERBOIS.

Parce que cette pauvre femme n'a dit que la vérité.

BABET.

Qu'ai-je entendu ! comment ! il serait possible ?

M. DE VERBOIS.

Tenez, mes enfants, je ne vous le disais pas, mais voilà ce que je craignais le plus.

BABET.

Après quarante ans de service, monsieur me renvoie, on c'est tout comme ; et vous croyez que je vous laisserai commettre une pareille injustice ! que moi, que vos enfants...

M. DE VERBOIS.

Et ce sont eux qui en sont cause.

ADOLPHE.

Où, Babet ; ne parlons pas de cela, c'est notre faute, cherchons plutôt les moyens de le démentir.

BABET.

Des moyens ! il y en a cent. Est-ce que monsieur peut s'exposer aux railleries, aux quolibets ; monsieur ira donc à la noce en fauteur ?

M. DE VERBOIS.

Je sais que les brocards vont fondre sur moi ; mais enfin j'ai promis, et il vaut mieux passer pour un extravagant que pour un malhonnête homme.

LÉONIE.

Mais si nous pouvions faire que le refus vint d'Henriette ou de son oncle ?

M. DE VERBOIS.

Oh ! alors, à la bonne heure.

LÉONIE.

Attendez... si bon papa l'effrayait sur son caractère : s'il faisait le méchant ?

M. DE VERBOIS, d'un ton très-doux.

Ah ! oui, si je faisais le méchant...

ADOLPHE.

Bon papa ne pourra jamais... il se trahira tout de suite ; tu sais bien qu'il n'a jamais pu nous gronder.

BABET.

Il n'est que trop vrai ! et voilà le mal ; sans cela nous ne serions pas où nous en sommes. A son âge, aller faire une promesse de mariage ! on ne doit promettre, Monsieur, que ce qu'on peut tenir.

M. DE VERBOIS.

Il n'est pas question de cela. Babet, tu nous empêches de délibérer. Moi j'ai une idée.

ADOLPHE.

Une idée pour rompre votre mariage ?

M. DE VERBOIS.

Précisément. Il est certain, quoi qu'en dise Henriette, qu'elle ne m'aime pas beaucoup ; malheureusement elle ne t'aime pas davantage ; mais peut-être il se pourrait qu'un autre...

BABET, vivement.

C'est évident, elle en aime un autre.

ADOLPHE, hors de lui.

Il serait possible ! si je le savais, bon papa, ce ne serait pas comme avec vous, d'abord cela ne se passerait pas ainsi.

M. DE VERBOIS.

Laisse-moi donc achever : je ne te dis pas qu'elle t'aime encore ; mais si je cherchais pour lui céder mes droits, un jeune homme aimable, spirituel... dis donc, Léonie, quelqu'un dans le genre de M. Auguste.

LÉONIE.

Eh bien ! par exemple, aller penser à Auguste, il ne manquerait plus que cela.

M. DE VERBOIS.

Ce n'est pas là ce que je veux dire.

ADOLPHE.

C'est encore pire ! pour ne plus voir Henriette, pour lui choisir un jeune homme qui l'adorera, et dont elle deviendra folle ; ma foi, non, autant que vous l'épousiez vous-même.

LÉONIE.

Pour ma part, j'e l'aime bien mieux.

ADOLPHE.

Et moi aussi ; arrivera ce qui pourra, au moins nous serons tous malheureux.

BABET.

Comment ! Monsieur...

M. DE VERBOIS.

Tu le vois, Babet, ils sont tous contre nous.

ADOLPHE.

Quelle vienne maintenant, cela m'est égal.

M. DE VERBOIS.

Ah ! mon Dieu ! tu m'y fais penser : l'oncle qui m'a menacé de revenir dans l'instant et de m'amener ici et le notaire, et la mariée, et toute la société ; je ne peux cependant pas les recevoir ainsi !

BABET.

Ils ne lui laisseront pas le temps de respirer.

M. DE VERBOIS.

Babet, qu'est-ce que je vais mettre, mon habit noir ?

BABET.

Du tout, c'est trop sombre : l'habit fleur de pensée, les gants blancs et le bouquet, puisqu'il le faut.

LÉONIE.

Y penses-tu ? les gants blancs et le bouquet pour signer un contrat.

BABET.

Oui, Monsieur, ce sera mieux : cela se fait ainsi ; et surtout ne prenez pas ce vilain chapeau qui vous vieillit de dix ans.

ADOLPHE, à Babet.

Laisse donc faire. Au contraire, bon papa, prenez-le.

M. DE VERBOIS.

AIR d'une valse de Muller.

Allons, Babet, grand Dieu ! quelle journée !
Moi qui croyais renoncer aux amours,
Faut-il qu'ohélas ! le flambeau d'hyménée
S'allume encor au déclin de mes jours !
On a bien vu des enfants, je l'espère,
Jusqu'aux antels traînés par leurs parents ;
Mais on n'a pas encor vu de grand-père
Sacrilège par ses petits enfants !

Allons, Babet, etc.

(Il sort avec Babet.)

SCÈNE XIII.

LÉONIE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

C'est cela ; il va s'apprêter pour la cérémonie, et Henriette qui va arriver, et dans quelques instants tout sera fini. Ah ! ma sœur, je suis au désespoir.

LÉONIE.

Tu viens de dire que cela ne te faisait rien.

ADOLPHE.

Eh bien ! oui, on dit cela ; mais le plus terrible, c'est que, vois-tu bien, Henriette me déteste, je la déteste aussi ; et je suis sûr, malgré cela, que nous nous aimons tous deux ; mais elle n'en conviendra jamais, et elle est capable d'épouser mon grand-papa par obstination.

LÉONIE.

Attends, il y aurait peut-être alors un moyen...

ADOLPHE.

Ah ! ma petite sœur, que je t'aime ; mais tu sais que tu me dois cela : toutes les fois que tu étais bronillée avec Auguste...

LÉONIE.

Oui, oui, tu étais de son parti, parce que les hommes se soutiennent toujours. Mais c'est égal, il me semble que mon moyen doit réussir ; il faut seulement nous concerter avec grand-papa, pour que de son côté il joue bien son rôle.

ADOLPHE.

Non, non, moi je ne suis pas d'avis de mettre grand-papa dans le complot ; il faut le tromper le premier, sans cela il ne fera rien qui vaille.

LÉONIE.

A la bonne heure, cela change mon plan ; mais n'importe, viens vite, car voilà la noce qui arrive.

ADOLPHE.

Mais du tout : moi je voudrais rester là pour être témoin de l'entrevue.

LÉONIE.

C'est impossible. Dans mon projet, il faut que tu ne sois pas là.

ADOLPHE, hésitant.

Dis donc, Léonie, j'ai peur que ton plan ne vaille rien.

LÉONIE.

Et moi, je te réponds du succès, pourvu que tu me suives et que tu m'obéisses.

(Elle emmène Adolphe avec elle ; dans ce moment M. de Verbois entre conduit par Babet.)

SCÈNE XIV.

BABET, M. DE VERBOIS. Il est en grand costume de marié, le bouquet au côté.

M. DE VERBOIS.

J'avais cru entendre du bruit, et je craignais que ce ne fût déjà ma femme.

BABET.

Non, Monsieur.

M. DE VERBOIS.

Ma femme... ce mot-là me fait un mal... (Haut.)
Qu'est-ce que j'ai donc fait de mes gants blancs ?

BABET, pleurant.

Les voilà, Monsieur.

M. DE VERBOIS, les mettant.

Allons, Babet, ne pleurez pas ; quand une chose est sans remède, il faut se résigner.

(Il essuie les yeux aussi.) Ma pauvre Babet ! (Il l'embrasse en sanglotant.)

BABET, sanglotant.

Puissiez-vous être heureux, Monsieur; moi, je n'ai pas idée que ça tourne à bien.

M. DE VERBOIS.

Pourquoi pas? elle est très-douce.

BABET.

Oui, mais si jeune: vous verrez qu'il vous arrivera malheur.

M. DE VERBOIS.

Ah! ce n'est pas cela qui m'inquiète!

BABET.

Et moi, c'est ce qui m'effraye, parce que monsieur est d'une confiance...

M. DE VERBOIS.

Taisez-vous, Babet, voici mon oncle.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; HENRIETTE, en grande toilette de mariée, amenée par M. DE SAINT-VALLIER; UN NOTAIRE au fond.

M. DE SAINT-VALLIER.

Vous voyez, mon cher neveu, que je n'ai pas perdu de temps; on vous amène un notaire, et avant que toute la société arrive, nous ferons bien, je crois, de rédiger les principaux articles.

M. DE VERBOIS.

Chargez-vous de ce soin, je m'en rapporte à votre prudence. (Bas à Babet.) Regarde-donc, Babet, quel air doux et modeste... Sais-tu que ma femme est très jolie?

BABET, d'un air d'humeur.

Je vous demande, dans un pareil moment, de quoi monsieur va s'occuper?

M. DE SAINT-VALLIER.

Comment! mon cher ami, vous ne voulez pas assister...

M. DE VERBOIS.

Je désirerais, pendant ce temps, avoir avec ma future un instant d'entretien.

M. DE SAINT-VALLIER.

C'est trop juste; nous allons passer avec monsieur (montrant le notaire dans votre cabinet. On peut bien laisser le marié et la mariée en tête-à-tête. Vous voyez, mon cher neveu, quelle confiance j'ai en vous!

M. DE VERBOIS.

J'en serai digne, mon cher oncle.

M. DE SAINT-VALLIER.

Vous avez ici les papiers indispensables: les certificats, l'acte de naissance.

M. DE VERBOIS.

Dans le carton vert, sur mon bureau.

BABET.

L'acte de naissance!

M. DE VERBOIS.

Oui, Babet, c'est nécessaire.

BABET.

A quoi bon? on sait bien que monsieur est majeur.

(M. de Verbois fait signe à Babet de s'éloigner; celle-ci sort en murmurant, et après l'avoir exhorté par ses gestes à rompre ce mariage: Verbois l'engage à rester tranquille et à s'en rapporter à lui.)

SCÈNE XVI.

M. DE VERBOIS, HENRIETTE.

M. DE VERBOIS.

J'ai désiré, Mademoiselle, rester seul avec vous, pour vous demander si depuis que vous m'avez choisi pour époux vous avez bien fait toutes vos réflexions.

HENRIETTE.

Oui, Monsieur. (A part.) Quoi qu'il arrive, j'aurai ce courage.

M. DE VERBOIS, à part.

Allons, il n'y a pas moyen de lui faire avouer. (Haut.) Il me semble cependant que vous avez les yeux rouges, que vous avez pleuré. Écoutez, ma chère amie, si vous avez changé d'avis, dites-le-moi, ne craignez pas de me faire de la peine.

HENRIETTE.

Qui? moi? puis-je hésiter! votre mérite, vos qualités...

M. DE VERBOIS.

Certainement, j'ai, comme vous le dites, de très-bonnes qualités; mais voilà bien longtemps que je les ai, et il y a ainsi dans le monde une foule d'excellentes choses à qui leur date seule fait du tort.

Air de la *Sentinelle*.

Sans vous troubler, répondez, mon enfant; La, franchement, se peut-il que l'on m'aime?

HENRIETTE.

Et pourquoi pas? je vois si rarement Cette bonte, cette douceur extrême...

M. DE VERBOIS.

J'avais pourtant compté sur un refus; Car à mon âge unir nos destinées...

HENRIETTE, achevant l'air.

Votre âge... je n'y pensais plus; Mon cœur, en comptant vos vertus, Avait oublié vos années.

D'ailleurs, je n'ai pas d'autre moyen de vous prouver ma reconnaissance: mes soins, ma tendresse embelliront vos vieux jours.

M. DE VERBOIS, à part.

Cette chère enfant! il est de fait que, considéré ainsi, le mariage n'est pas une chose aussi

effrayante... moi qui me plains si souvent d'être seul.

HENRIETTE.

Je serai votre fille d'adoption ; je passerai ma vie auprès de vous.

M. DE VERBOIS.

Après de moi ! A mesure que je la regarde , je ne trouve plus qu'il soit si ridicule de se marier ; c'est à mon âge surtout qu'on a besoin d'une compagne , d'un guide , d'un appui : autant me laisser conduire par elle que par Babet , qui me grondait toujours ! et si j'étais sûr qu'il n'y eût pas quelque attachement secret...

HENRIETTE.

Moi , Monsieur , je n'en ai plus , je vous le jure , je vous l'atteste ; et si je vous épouse , (à demi-voix) c'est que je ne veux plus aimer personne.

DUO.

M. DE VERBOIS.

Air d'Haydn.

En formant ces nœuds pleins d'attraits ,
Eh quoi ! jamais vous n'aurez de regrets ?

HENRIETTE.

Où , Monsieur , je vous le promets ,
Je ne peux rien regretter désormais ?

M. DE VERBOIS.

L'espérance

Alors rentre en mon cœur.

HENRIETTE.

Je commence

A trembler de frayeur.

ENSEMBLE.

M. DE VERBOIS.

Je vois bien qu'on peut plaire à tout âge.

HENRIETTE.

Ah ! grand Dieu , soutenez mon courage.

M. DE VERBOIS.

Venez donc , hâtons ce doux instant ,
Car tout est prêt et le notaire attend.

(Montrant la porte à droite.)

Il est là.

HENRIETTE.

Quoi ! déjà ?

M. DE VERBOIS.

Votre père nous benira ;

Il est là.

HENRIETTE.

Quoi ! déjà ?

M. DE VERBOIS.

D'où vient donc cette frayeur-là ?
J'ai senti votre main tressaillir.

HENRIETTE.

Qui... moi ? je suis prête à vous obéir !

ENSEMBLE.

M. DE VERBOIS.

Quels instants

Séduisants ;

Ils me rappellent mon printemps.

HENRIETTE.

Quels tourments

Je ressens ;

Comment lui dire mes tourments !

ENSEMBLE.

Fragment du trio du *Calife*.

M. DE VERBOIS.

Où , la raison aura beau dire ,
Comme autrefois , moi , je soupire ;
Et d'espérance et de bonheur
Je sens encor battre mon cœur !

HENRIETTE.

Mais maintenant comment lui dire ?
Il n'est plus temps. Ah ! quel martyre !
Et de tourment et de frayeur
Je sens , hélas ! battre mon cœur !

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS ; LÉONIE , qui est entrée par la droite et qui fait semblant d'arriver par le fond.

LÉONIE.

Grand-papa ! grand-papa ! si vous saviez... un malheur affreux !

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que c'est ?

LÉONIE , feignant de pleurer.

Adolphe , ce vilain , ce méchant frère... il nous quitte pour toujours !

M. DE VERBOIS et HENRIETTE.

Comment !

LÉONIE.

Où. Voyant que vous lui enleviez celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer , il n'a pu supporter l'idée d'avoir son grand-papa pour rival , et dans son désespoir il s'est engagé.

M. DE VERBOIS.

Engagé !

LÉONIE , pleurant toujours.

Dans les dragons. Il part dans une heure.

M. DE VERBOIS.

Il se pourrait ! (Regardant Henriette , qui est tombée sur un fauteuil.) Ah ! mon Dieu ! et cette malheureuse enfant ?

LÉONIE.

Eh bien ! la mariée qui se trouve mal.

M. DE VERBOIS.

Il ne manquait plus que cela. (Criant.) Babet ! Babet ! de l'eau de Cologne , de l'eau de mélisse !... Est-ce que personne ne viendra ?

(Il sort.)

LÉONIE , courant au cabinet où est son frère.

Moi , je connais un meilleur spécifique. Adolphe ! Adolphe !

SCÈNE XVIII.

LÉONIE , ADOLPHE , HENRIETTE , toujours dans le fauteuil.

ADOLPHE , courant se jeter à ses pieds.

Dieu , mon Henriette !

HENRIETTE , d'une voix faible.

Adolphe ! je ne le verrai plus.

ADOLPHE.

Chère Henriette, il est près de vous.

HENRIETTE.

Que vois-je !

ADOLPHE.

Un coupable qui attend son arrêt. Ma sœur a imaginé cette ruse pour essayer de me sauver ; mais si vous refusez de me rendre votre tendresse, je partirai, Henriette, j'y suis décidé ; j'irai me faire tuer.

HENRIETTE, avec un mouvement de crainte.

Adolphe !

LÉONIE.

Pardonnez-lui, c'est vous seule qu'il aime.

HENRIETTE.

Ne me trompez-vous pas ?

ADOLPHE.

Et vous, ne m'avez-vous pas oublié ?

HENRIETTE.

Hélas ! je n'ai pas pu ; et c'est malgré moi que je vous aime encore.

(Adolphe, qui est à ses pieds, saisit sa main et l'embrasse : dans ce moment, M. de Saint-Vallier et le notaire sortent du cabinet à droite, et Babet, tenant à la main un flacon, sort par la gauche.)

M. DE SAINT-VALLIER.

Qu'est-ce que je vois là !

BABET.

Un jeune homme aux pieds de la mariée !

(Henriette se lève du fauteuil où elle était et court à son oncle. Pendant ce temps Babet se laisse tomber dans le fauteuil qu'Henriette vient de quitter.)

Quel scandale ! Je disais bien à monsieur qu'il lui arriverait malheur. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; M. DE VERBOIS, arrivant du même côté que Babet, et avec un flacon.

M. DE VERBOIS, allant au fauteuil.

Eh bien ! eh bien ! est-ce que cela va plus mal ? Tenez, ma petite. (Apercevant Babet.) C'est toi, Babet ! à ton âge, est-ce que tu l'évanouis encore ?

BABET.

Il n'y a peut-être pas de quoi ? Si vous saviez, Monsieur, tout à l'heure, à cette place... votre future...

ADOLPHE.

Mais tais-toi donc.

BABET.

Comment ! que je me taise, que je me taise quand il s'agit de l'honneur de monsieur ! Imaginez qu'ils s'aiment encore. Oh ! Mademoiselle, je l'ai entendu... ce n'est pas moi que l'on trompe.

M. DE VERBOIS.

Il serait possible ! et moi, qui avais pu un in-

stant me faire illusion. A quoi sert donc d'avoir soixante-dix ans ?

BABET.

J'étais bien sûre que monsieur en serait indigné.

M. DE VERBOIS, souriant.

Je ne me sens pas de joie. Venez, venez, mes enfants, venez m'embrasser. Cette fois, ma chère Henriette, vous ne pouvez plus vous dédire, il y a des témoins. Et vous, M. de Saint-Vallier, vous savez nos conventions ; je signerai toujours au contrat, mais comme aïeul paternel. (A part.) Ouf ! je l'échappe belle ; et si l'on m'y raitrape...

HENRIETTE, ADOLPHE et LÉONIE.

Cher grand papa ! mon bon papa !

M. DE VERBOIS.

A la bonne heure, voilà le seul titre qui me convienne ; Babet, je reviens à toi.

BABET, essuyant une larme.

Dieu soit loué, il ne se mariera pas.

VAUDEVILLE.

Air : *Le luth galant qui chante les amours.*

LÉONIE.

Quel sort heureux nous attend ici-bas !
En les guidant nous soutiendrons vos pas,
Près de vous désormais nous resterons sans cesse,
Nos plaisirs vous renflent vos plaisirs de jennesse,
Et grâce à tous nos soins, grâce à notre tendresse,
Vous ne vieillirez pas.

M. DE SAINT-VALLIER.

Auteurs nouveaux, auteurs à grands fracas,
Qui de Schiller de loin suivez les pas,
De l'immortalité vous rêviez la chimère ;
Déjà s'évanouit votre gloire éphémère ;
Et malgré deux cents ans, ô Racine ! ô Molière !
Vous ne vieillissez pas.

ADOLPHE.

Du temps passé que l'on vante ici-bas,
Le temps présent ne dégenère pas ;
Nous saurons conserver notre antique héritage,
On aimait la beauté, nous l'aimons davantage,
Et la gloire chez nous est toujours du même âge,
L'honneur ne vieillit pas.

M. DE VERBOIS.

De la vieillesse on médit ici-bas ;
On a grand tort ! Quant à moi, j'en fais cas.
Il est pur elle aussi des plaisirs qu'on ignore ;
Aux jours de son berceau retrouvant son aurore,
On sait qu'en cheveux blancs Ninon disait encore :
Le cœur ne vieillit pas.

BABET.

Je fus jadis, mais je le dis tout bas,
Vive, coquette et brillante d'appas !
Quand sous le poids des ans aujourd'hui ma main tremble,
Je regarde monsieur, même sort nous rassemble,
Et lorsque l'on est deux à vieillir... il me semble
Que l'on ne vieillit pas.

HENRIETTE, au public.

De notre aïeul, Messieurs, songez, hélas !
Qu'un rien ici peut causer le trespas ;
Car vous n'ignorez pas qu'il est octogenaire ;
Mais il peut, grâce à vous, prolonger sa carrière ;
Tant qu'il aura chez nous le bonheur de vous plaire,
Il ne vieillira pas.



W. H. & C. CO.

NEW YORK



LA LOGE DU PORTIER,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 14 janvier 1823.

En société avec M. Mazères.



Personnages.

M. SELMAR, négociant, maître de la maison.
MADAME JACOB, la portière.
PETIT JACOB, son fils.
PHILIPPE, valet de chambre.
ANNETTE, femme de chambre.



M. RAYMOND, propriétaire à Marseille.
ADOLPHE, son neveu.
MORODAN, cocher de M. Raymond.
PIED-LÉGER, facteur de la poste aux lettres.

Le théâtre représente le vestibule d'un hôtel. Au fond, la porte cochère. A gauche, sur le premier plan, la loge du portier. Sur le second, un escalier derobé. A droite sur le premier plan, le grand escalier d'honneur, avec une rampe en fer, et en cuivre doré. Au coin de l'escalier, et sur le devant du théâtre, un grand poêle. Une grande lampe non allumée descend de la voûte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADOLPHE, enveloppé d'un *quiroga*, et descendant l'escalier avec précaution.

Sept heures viennent de sonner, et je puis sortir, je crois, sans être aperçu. Comment ! les portes de l'hôtel ne sont pas encore ouvertes ! il me semblait de là-haut avoir entendu ; mais non, cette maudite portière est là qui dort tranquillement. Ces gens-là sont d'une paresse... et si les autres domestiques venaient à s'éveiller ; je n'ose maintenant remonter par ce petit escalier que je connais si bien. Annette, la femme de chambre, n'aurait qu'à m'entendre, tout serait perdu. Quand j'y pense, quelle situation est la mienne ! être obligé de me cacher, d'avoir recours au mystère ; moi, avec les droits et le titre que j'ai. (On entend frapper.) Qui vient de si bon matin ? (Il se cache contre la rampe de l'escalier. On frappe de nouveau.) Cette fois, il faudra bien que l'on ouvre.

JACOB, qu'on ne voit pas et qui est dans la loge.

Ma mère, est-ce que vous n'entendez pas ? voilà la seconde fois que l'on frappe.

MADAME JACOB, dans la loge.

Eh bien ! lève-toi, et va tirer les gros verroux.

JACOB.

Ce n'est pas la peine : il était si tard hier que je ne les ai pas mis, ça a été plus tôt fait.

ADOLPHE.

Voilà une maison bien gardée... (On frappe de nouveau.) Allons, ils n'en finiront pas.

JACOB.

Mais, tirez donc le cordon ; on fait un tapage qui va réveiller ces dames.

(On entend tirer le cordon, la porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE II.

PIED-LÉGER, avec sa boîte aux lettres ; ADOLPHE, toujours caché.

PIED-LÉGER, allant à la loge et frappant aux carreaux.
Mère Jacob ! mère Jacob ! c'est le facteur.

Air du ballet des *Pierrots*.

Eh bien ! quand serez-vous levée ?
Peut-on s'éveiller aussi tard !

ADOLPHE.

A merveille ! son arrivée
Pourra protéger mon départ.
Enfin grâce à lui, je m'esquive.
On voit souvent de ces jeux-là :
Et c'est parce que l'un arrive,
Que bien souvent l'autre s'en va.

{ Il sort par la porte qui était restée ouverte. }

PIED-LÉGER, se retournant et l'apercevant sortir.

Voilà un des bourgeois de l'hôtel qui est matinal. (Il frappe de nouveau à la loge.) Eh bien ! madame Jacob, vous réveillerez-vous ? Elle ne répondra pas... c'est pire que la Belle au bois dormant.

SCÈNE III.

PIED-LÉGER, MADAME JACOB, paraissant, LE
PETIT JACOB.

MADAME JACOB.

Eh bien ! monsieur Pied-Léger, qu'y a-t-il ?

PIED-LÉGER.

Il y a que, depuis une heure, vous me faites attendre à la porte ; j'en ai fonglée, et la distribution en souffre. Voilà d'abord vos journaux. (Cherchant parmi ceux qu'il a.) Monsieur Selmar, négociant, rue de la Chaussée-d'Antin.

MADAME JACOB.

Y sont-ils tous les trois ?

PIED-LÉGER.

Eh ! oui, y compris le journal des modes. Mais savez-vous, madame Jacob, qu'excepté vous, on se lève de bon matin dans votre maison. Au moment où j'entraîs, il y a un monsieur qui descendait l'escalier.

MADAME JACOB.

Monsieur de Selmar serait déjà sorti ! à cette heure, à pied, cela n'est pas possible.

PIED-LÉGER.

Je vous dis que je l'ai vu... un petit, enveloppé dans un *quiroga*.

MADAME JACOB.

Un petit... et M. Selmar est grand, et puis, (à son fils) dis donc, Jacob, est-ce que monsieur a un *quiroga* ?

JACOB.

Est-ce que je le sais ! ne me parlez pas de manteaux et de pelisses ; moi, ça n'embrouille.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Ce mode nouvelle à moi m' semble
Devoir produire des abus,
Par ce moyen tout l' monde se r' semble,
Jeunes et vieux sont confondus ;
Et l'autre soir vous savez comme
C' est jeun' dame en sortant d' ici,
S' en allait avec un bel homme
Qu' elle avait pris pour son mari.

MADAME JACOB.

Il faut cependant que ce soit monsieur ; car il n'y a pas d'autre personne dans la maison, l'hôtel entier n'est habité que par M. de Selmar et sa femme... et mademoiselle Gabrielle, leur fille, pas d'autres locataires.

PIED-LÉGER.

Ce serait en effet assez bizarre. (Il regarde dans la loge.) Ah ! mon Dieu ! votre pendule va-t-elle bien ? Ma levée de huit heures qui devrait être terminée ; voilà vos lettres, nous réglerons une autre fois.

MADAME JACOB.

Dites donc, monsieur Pied-Léger, vous venez un de ces jours, faire la partie de *toto*... Lundi nous recevons ; une soirée tranquille, sans

cérémonie, le cidre et les marrons ; et nous causerons des nouvelles du quartier.

PIED-LÉGER.

Justement : j'en ai de bonnes : vous savez bien, la portière du numéro 9.

MADAME JACOB.

Cette jeune veuve !

PIED-LÉGER.

Ah ! bien oui : je vous apporterai une lettre de faire part... la mère et l'enfant se portent bien. A ce soir, madame Jacob, à ce soir après la dernière levée.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME JACOB ; JACOB, se mettant à déjeuner.

MADAME JACOB.

Voilà une aventure bien singulière, et qu'il faut absolument que j'éclaircisse.

(Elle cherche à entrouvrir les lettres, et à lire malgré le pli.)

SCÈNE V.

JACOB, dans la loge ; MADAME JACOB ; M. RAYMOND, couvert d'une redingote brune.

MADAME JACOB, à M. Raymond qui entre.

Qu'y a-t-il ? Que demandez-vous ?

RAYMOND.

C'est une lettre qu'on m'a dit de remettre à M. de Selmar : on attend la réponse.

MADAME JACOB.

M. de Selmar n'y est pas. Quand je dis qu'il n'y est pas, c'est-à-dire qu'il pourrait bien y être, car moi je ne l'ai pas vu sortir. (A part.) Mais voilà un bon moyen pour connaître la vérité. (Haut.) Voulez-vous prendre la peine d'attendre ? je vais porter moi-même la lettre à M. de Selmar. (A part.) S'il est là-haut, il est bien évident que ce n'est pas lui qui tout à l'heure... Alors nous saurons peut-être quel est ce beau jeune homme qui ne demeure point ici, et qui sort de si bon matin. (Haut à Raymond.) Je suis à vous. (A son fils.) Jacob, reste là, et garde bien la porte.

JACOB, criant.

Oui, ma mère.

SCÈNE VI.

JACOB, dans la loge ; RAYMOND.

RAYMOND.

Il paraît que madame Jacob, c'est la portière. Mais comment ne sait-elle pas si son maître est absent ou non ? Je crains bien alors que mon plan ne réussisse pas, et que ce déguisement...

Après tout, qu'est-ce que je risque? dans ma position...

Ain de la Robe et les Bottes.

Riche et garçon j'avais pour espérance
Un seul neveu; mais l'ingrat m'a quitté;
Et je me trouve au sein de l'opulence
Sans nul parent, sans amis, sans gaieté.
Être heureux seul, cela ne peut suffire!
Il faut encoir, pour contenter son cœur,
Un autre cœur à qui l'on puisse dire :
Je suis heureux, partagez mon bonheur.

On m'écrit au fond de ma province pour me proposer une alliance honorable, une fortune solide, une jeune personne douce, aimable, modeste, enfin parfaite, comme toutes les demoiselles à marier; mais qui me prouvera qu'on m'a dit la vérité? Faut-il en croire mes correspondants ou aller aux informations?... Moi j'ai toujours été un peu romanesque, un peu bizarre; j'aime mieux m'en rapporter à moi qu'aux autres; j'aime mieux écouter qu'interroger. Me voici dans l'hôtel du beau-père, et je pense que, pour la guerre d'observation que je médite, il n'y a pas de position plus favorable que la loge du portier: c'est le seul endroit où l'on sache fidèlement ce qui se passe au premier; c'est la partie officielle de la maison: aussi j'y établis pour aujourd'hui mon quartier général, et, d'après les rapports favorables ou contraires, je formerai ma demande ou je reprendrai la poste... Qui descend le grand escalier?... C'est la femme de chambre: ce doit être, si je ne me trompe, un puissant auxiliaire.

SCÈNE VII.

RAYMOND, ANNETTE, descendant le grand escalier; JACOB.

ANNETTE, allant à la loge.

Jacob, les lettres de madame.

JACOB.

Voilà, mademoiselle Annette: ces gens-là sont bien heureux d'avoir appris l'écriture; si j'en savais autant, je vous écrirais tous les jours.

ANNETTE.

A moi, Jacob!

JACOB.

Mais c'est la faute de ma mère, qui ne veut pas que j'aille à la classe du soir.

ANNETTE.

Il me semble que vous pouvez vous en passer, puisque j'ai la complaisance de vous donner de temps en temps des leçons d'écriture.

JACOB.

Oui, mais c'est si rarement! je finirai par oublier.

ANNETTE.

Eh bien! tantôt, au boudoir de madame, où je travaille toute la matinée.

JACOB, avec joie.

Ah! oui, mademoiselle Annette.

ANNETTE.

Et surtout ne passez pas par le grand escalier et par l'antichambre; il y a toujours là Philippe, le valet de chambre, et les autres domestiques. Ce n'est pas certainement qu'on fasse du mal; mais il n'est pas nécessaire que tout le monde sache... Ces gens-là sont si mauvaises langues!

JACOB.

Oui, surtout ce M. Philippe. Allez, j'ai de bons yeux, je suis sûr qu'il vous fait la cour, et qu'il ne vous est pas indifférent. Dieux! que je suis malheureux!

ANNETTE.

Allons, Jacob, vous êtes un enfant, vous n'êtes pas raisonnable.

RAYMOND, à part.

C'est clair, le fils de la portière aime la femme de chambre: intrigue subalterne qui ne me regarde pas.

JACOB.

Aussi, si ma mère l'avait voulu, il y a longtemps que j'aurais pris du service.

ANNETTE.

Du service, Jacob?

JACOB.

Oui, je voulais me faire jockey, pour rapprocher les distances; mais madame Jacob a des idées d'orgueil et de fierté; elle dit que quand, depuis cinquante ans, on est portier de père en fils, il ne faut pas déroger; elle fait des phrases; elle dit comme ça que la livrée ne vaut pas l'indépendance du cordon... est-ce que je sais; elle a un tas de raisonnements qui seront cause que là devant mes yeux je vous verrai en épouser un autre. Dieux! ce M. Philippe, que je le déteste! Il est bien heureux d'être valet de chambre; si j'avais le bonheur d'être son égal!

ANNETTE.

Jacob, je vous ordonne d'être sage, de vous modérer. Déjà ce matin je n'ai pas été contente de vous; je vous défends bien de recommencer, et si ces enfantillages-là vous arrivent encore...

JACOB.

Comment! mademoiselle Annette, qu'est-ce que j'ai donc fait?

ANNETTE.

Je vous ai bien entendu de grand matin dans le corridor; qu'est-ce que cela signifie? Vous savez bien que ma chambre est à côté de celle de ces dames, et vous allez marcher, vous arrêter devant

ma porte, soupirer, et surtout vous faites un bruit en descendant le grand escalier...

RAYMOND.

Oh ! oh !

JACOB.

Moi, Mademoiselle !

ANNETTE.

Oui, sans doute : croyez-vous que je n'ai pas distingué les pas d'un homme ?

JACOB.

Ce n'était pas moi, je vous jure ; et la preuve, c'est que je dormais, et je rêvais à vous.

ANNETTE.

Ce n'était pas vous ?

JACOB.

Attendez, m'y voilà ! il n'y a pas de doute, c'était le monsieur de ce matin, le jeune homme au beau manteau.

ANNETTE.

Un jeune homme qui sortait de chez nous, à une pareille heure !

RAYMOND, avançant.

Hein ! qu'est-ce que cela signifie ?

JACOB, à Annette.

C'est ma mère : taisez-vous, je vous raconterai tout cela.

RAYMOND.

Eh bien ! à la bonne heure ! voilà un commencement qui promet.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME JACOB, descendant le grand escalier.

MADAME JACOB.

Je n'ai pu entrer chez monsieur ; mais il paraît que décidément il y est : car madame m'a dit positivement qu'elle venait d'entrer dans son cabinet, où il était à travailler ; qu'il ne voulait recevoir personne ce matin, (à Raymond) et que vous n'auriez de réponse que sur les dix heures. Ainsi, mon cher, repassez dans la matinée.

RAYMOND.

C'est qu'on m'a dit de ne revenir qu'avec la lettre de M. de Selmar.

MADAME JACOB.

C'est donc bien important ! En ce cas, vous ne risquez rien d'attendre, si vous avez le temps.

RAYMOND.

Oh ! je ne demande pas mieux.

JACOB.

Tenez, mettez-vous là, près du poêle, et puis, si vous savez lire, voilà les journaux pour vous amuser.

RAYMOND.

Pour m'amuser !

ANNETTE.

Ah ! donnez-moi le Journal des Modes.

RAYMOND.

Mais ils ne sont pas décachés.

JACOB, les dépliant.

Tiens, qu'est-ce que cela fait ? Ici, on les lit toujours avant les maîtres : ça, le sou pour livre et la bâche, c'est le fixe de notre état.

RAYMOND.

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Voilà tout ce que je désire !
Ce journal me sert à souhaits ;
Avec soin feignons de le lire,
Et prêtons l'oreille aux caquets :
Pour s'instruire c'est la recette,
Et je vais, quelle rareté !
Apprendre ici la vérité
Tout en lisant une gazette.

ANNETTE, montrant Raymond.

Dites donc, madame Jacob, il a l'air d'un brave homme, il y aurait conscience à lui faire perdre son temps ; renvoyez-le.

MADAME JACOB.

Et pourquoi ?

ANNETTE.

C'est que monsieur ne lui donnera pas réponse aujourd'hui.

MADAME JACOB.

Puisque madame m'a dit...

ANNETTE.

C'est égal, je vous atteste, moi, que monsieur n'est pas ici ; et même je vous dirai plus, il n'y a pas touché.

RAYMOND, à part.

Comment ! mon beau-père !

MADAME JACOB.

Il se pourrait ! et d'où le savez-vous ?

ANNETTE.

De Philippe, qui est entré ce matin dans sa chambre, dont la porte était fermée à double tour ; mais il avait sa double clef, et il m'a assuré que rien n'était dérangé dans l'appartement.

RAYMOND, ayant l'air de lire le journal, et avançant la tête,

Un instant, redoublons d'attention.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE.

MADAME JACOB.

C'est M. Philippe. (Allant à lui.) Comment ! mon cher ami, monsieur a passé la nuit dehors, et nous n'en savions rien ?

PHILIPPE.

Chut ! il y a là-dessous un mystère, mais nous le découvrirons.

RAYMOND, à part.

A merveille ! voilà un autre corps d'armée qui vient au secours.

PHILIPPE.

D'abord, on fait tout au monde pour cacher le départ de monsieur.

MADAME JACOB.

Je crois bien, puisque madame m'a dit tout à l'heure qu'il s'était renfermé dans son cabinet.

PHILIPPE.

Et à moi, elle m'a dit qu'il était sorti, il y a un quart d'heure, pour aller déjeuner en ville, rue Pigale ; et, en ma présence, elle a donné l'ordre à Lalleur d'aller le prendre avec le cabriolet un peu avant dix heures.

MADAME JACOB.

C'est en effet à cette-heure-là que madame m'a dit qu'il rendrait la réponse à ce brave homme (montrant Raymond) qui est là pour une affaire très-importante. (A Raymond.) N'est-ce pas ?

PHILIPPE.

Un instant ; procédons par ordre. Il y a quelques jours que j'ai porté une lettre à l'agent de change de monsieur, qui, en la lisant, s'est écrié d'un air mécontent : « Attendre à aujourd'hui, lorsque nous sommes en baisse ! » D'où j'ai conclu que monsieur faisait vendre ses rentes, et les faisait vendre avec perte.

MADAME JACOB.

C'est évident.

PHILIPPE.

Donc, il y était obligé : donc, il avait besoin d'argent.

ANNETTE.

Mais, monsieur a donné un bal la semaine dernière.

PHILIPPE.

Raison de plus.

Air : *Tout ça passe.*

Telle est la règle aujourd'hui.

Un banquier dans la détresse

Annonce un grand bal chez lui,

A venir chacun s'empresse :

Il s'esquive avec adresse

Au doux bruit des instruments :

L'honneur, les danseurs, la caisse,

Tout ça saute... en même temps.

Ce n'est rien encore ; je conduis monsieur hier matin en cabriolet chez un de ses amis ; je remarque dans la cour une chaise de voyage toute prête, et j'aperçois au bout de la rue des chevaux de poste, qu'on avait envoyé chercher, et qui arrivaient. « Philippe, me dit monsieur, vous ne viendrez pas me prendre, je vais faire des adieux

» à un ami qui part, je ne reviendrai à l'hôtel que » pour dîner ; mais si je n'étais pas rentré à cinq » heures, qu'on ne m'attende pas. » Je n'ai rien dit, parce que ce pouvait être vrai ; mais maintenant je me rappelle son air un peu embarrassé, un passe-port qu'il y a quelques jours j'ai été faire viser pour Rouen ; son appartement où il n'a pas mis les pieds. Il n'y a plus de doute, monsieur n'était pas hier à Paris.

MADAME JACOB.

Donc, il a été à Rouen pour affaire de commerce.

PHILIPPE.

Il sera revenu cette nuit, et arrivé ce matin rue Pigale, où il est censé avoir déjeuné, et où Lalleur doit aller le reprendre. Voilà son itinéraire mot pour mot, et il est impossible que cela ait pu se passer autrement.

TOUS.

Il a raison.

RAYMOND, à part.

D'où je conclus que mon beau-père est mal dans ses affaires.

MADAME JACOB.

Ce n'est pas tout, et nous avons bien d'autres nouvelles ; un jeune homme est sorti ce matin de l'hôtel.

TOUS.

Un jeune homme !

ANNETTE.

Un jeune homme ! et comment ?

JACOB.

Air de *Toberne.*

Maintenant je devine.

Hier soir dans c' logis

On frappe à la sourdine ;

Pour monsieur je l'ai pris :

J'avais cru reconnaître...

PHILIPPE.

A qui donc se fier ?

Le prendre pour ton maître !

JACOB.

On s'troupe qu'oi que portier.

Qui sait ! l'on s'est peut-être

Trompe d'mêm' au premier.

TOUS, à voix basse.

Comment ! il se pourrait !

Voilà, voilà tout le secret !

ANNETTE.

Justement. J'y suis à mon tour : c'est lui que j'aurai entendu ce matin dans le corridor, sur les sept heures ; ce qui est très-désagréable, parce qu'enfin, quoiqu'on ne soit qu'une femme de chambre, on tient à sa réputation.

PHILIPPE.

Attendez donc : un jeune homme d'une taille moyenne.

MADAME JACOB.

Précisément; le facteur l'a dit.

PHILIPPE.

M'y voilà peut-être.

MADAME JACOB.

Vous savez donc...

PHILIPPE.

Rien encore, mais nous n'en sommes pas loin.

TOUS ensemble.

Écoutons tous.

RAYMOND.

C'est fini, ils vont trop m'en apprendre.

PHILIPPE.

Je revenais l'autre semaine, à pied, lundi dernier, le jour où j'avais été à cette noce; il était quatre heures du matin; en approchant des murs du jardin, j'aperçois un homme qui en descendait lestement. Je ne peux pas trop vous dire ce que j'éprouvai en ce moment; mais par un mouvement involontaire, j'ouvrais la bouche pour crier *au voleur*, lorsqu'un geste menaçant m'arrêta juste à la première syllabe. « Tais-toi, je ne suis » point un voleur; mais je t'assomme si tu » parles. » Je ne réponds que par mon silence. » Tiens, voilà deux napoléons; prends, et, sur » ta tête, ne me suis pas. » A ces mots, il était déjà parti.

TOUS.

Eh bien?

PHILIPPE.

J'ai pris les deux napoléons; et je l'ai suivi, mais de loin; il s'est arrêté ici près, rue Saint-Lazare, maison du débit de tabac, a frappé à une allée; la porte s'est refermée, et quelques minutes après j'ai vu de la lumière au second.

RAYMOND, écrivant sur son calepin.

Rue Saint-Lazare; maison du débit de tabac, au second. C'est là qu'il faut maintenant établir mon quartier général. Diable! une allée. C'est fâcheux! il n'y aura pas de portière; mais il y a des voisins, (il se lève, et dit): Pardon, Madame, je reviendrai dans une heure.

(Madame Jacob tire le cordon, il sort.)

ANNETTE.

Quelles pouvaient être les intentions de ce jeune homme?

PHILIPPE.

Il n'y a pas à hésiter; il venait pour madame, ou pour mademoiselle. Mais la circonstance d'aujourd'hui... Monsieur qui se trouve à Rouen, vous entendez... tandis qu'une autre personne se trouve ici; vous comprenez... Tout cela me fait croire que c'est pour madame.

MADAME JACOB.

Enfin, nous saurons bien.

PHILIPPE.

Sans doute, car c'est ici que s'éclaircissent tous les mystères.

AIR de la ronde du Solitaire.

Qui connaît les nouvelles
De tout notre quartier?
Par des recits fidèles
Qui va les publier?
Qui sait que la lingère
Passe en cabriolet?
Qui sait que la laitière
Met de l'eau dans son lait?
C'est notre portière
Qui sait tout, qui voit tout,
Entend tout, est partout.

TOUS.

Où! c'est la portière
Qui sait tout, qui voit tout,
Entend tout, est partout.

PHILIPPE.

Écoutez, le bruit d'un cabriolet; il s'arrête. C'est monsieur qui rentre. (On entend en dehors: porte, s'il vous plaît.)

JACOB.

Maman, je vais ouvrir la porte.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SELMAR, LAFLEUR.

M. SELMAR, parient à Lafleur.

Non, ce n'est pas la peine de rentrer le cabriolet, qu'il attende à la porte, je ressortirai peut-être tout à l'heure. (Descendant le théâtre, et à part.) Tout s'est passé à merveille: parti hier pour Rouen, revenu ce matin; et personne ne s'en est seulement douté. Quand on le veut bien, on est toujours maître de ses secrets. Moi je ne me confie jamais à mes domestiques; aussi, ils ne savent rien de mes affaires. Allons, la perte ne sera pas aussi considérable que je le croyais. Que je trouve ce matin seulement une soixantaine de mille francs, je fais face à tout, et mon crédit n'aura pas éprouvé la moindre atteinte.

AIR des Habitants des Landes.

Qu'un négociant flehisse,
Ou qu'un mari soit trompé!
Qu'un autre nous éblouisse
Par un crédit usurpé!
C'est du secret, du mystère
Que tout dépend dans Paris:
En amour, comme en affaire,
Pour les banquiers, les maris,
Tout va bien, (bis.)
Quand personne ne sait rien,
Tout va bien
Quand personne ne sait rien.
TOUS LES DOMESTIQUES, à part.
Tout va bien,
Il ne peut nous cacher rien.

M. SELMAR.

Bonjour, Annette; je ne t'ai pas vue ce matin, je suis sorti de bonne heure.

ANNETTE.

C'est vrai, Monsieur.

M. SELMAR, à madame Jacob,

Mes journaux. (Jacob les lui donne.) Voyons la rente.

PHILIPPE, qu'on a vu causer avec Lafleur s'approchant d'Annette, lui dit tout bas :

Eh bien ! tout s'est passé comme je vous l'avais dit ; je ne me suis pas trompé d'une syllabe : mais les maîtres sont d'une confiance, d'une bonhomie !... Ce n'est pas nous qu'on abuserait ainsi.

ANNETTE.

Non, sans doute.

JACOB, bas à Annette.

Vous ne m'avez pas dit à quelle heure, au bouddoir ?

ANNETTE, vivement.

A trois heures, par le petit escalier, et taisez-vous.

M. SELMAR.

Il n'y a pas de lettres ?

MADAME JACOB.

En voici une qu'un commissionnaire a apportée, et qui doit être importante, car il a attendu deux heures, et ne s'en est allé que quand il a eu perdu patience.

M. SELMAR, après avoir parcouru la lettre.

Ah ! mon Dieu ! c'est de la part de ce riche propriétaire de Marseille, celui qu'on nous a proposé pour gendre ! (Haut.) Et il ne m'a pas trouvé, et on l'a fait attendre. (A madame Jacob.) S'il revenait quelqu'un de la part de M. Raymond, ou bien M. Raymond lui-même, qu'on le fasse monter sur-le-champ, qu'on le conduise dans mon cabinet. Entendez-vous, Philippe, et avec les plus grands égards.

(Il monte par le grand escalier.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, hors M. DE SELMAR.

PHILIPPE.

Monsieur Raymond ! qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME JACOB.

Connaissez-vous cela ?

PHILIPPE.

Ah ! mon Dieu, non !

JACOB.

Ni moi.

ANNETTE.

Ni moi ; je n'en ai jamais entendu parler.

(Ils sont tous quatre réunis et forment un groupe.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, M. RAYMOND, en habit de ville très-riche.

RAYMOND.

C'est bien, c'est bien, restez à vos chevaux ; je n'ai pas besoin qu'on me suive, je m'annoncerai bien moi-même. (Aux quatre domestiques qui se retournent.) Monsieur de Selmar est-il rentré ?

PHILIPPE.

Oui, Monsieur. (Le regardant.) Ah ! mon dieu !

ANNETTE, de même.

Comment ! il se pourrait ?

MADAME JACOB,

C'est le monsieur de tout à l'heure.

JACOB.

C'est le commissionnaire !

RAYMOND, froidement.

Voulez-vous bien me conduire vers lui, et annoncer monsieur Raymond.

PHILIPPE.

Comment ! vous êtes monsieur Raymond ?

ANNETTE, aux deux autres.

C'est monsieur Raymond.

JACOB, et sa mère.

Monsieur Raymond !

RAYMOND.

Oui, lui-même. (A part.) Je conçois leur surprise ; et voilà un événement qui ouvre un vaste champ aux conjectures. Heureusement je n'ai rien à craindre ; je ne suis pas leur maître ; et comme il ne me connaissent pas, je puis, je crois, défier leur curiosité.

PHILIPPE, se rangeant et montrant l'escalier.

Si monsieur veut prendre la peine de monter, Lapière, qui est dans l'antichambre, annoncera monsieur.

(Raymond monte par le grand escalier.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté RAYMOND.

PHILIPPE, les rassemblant tous autour de lui.

Eh bien ! mes amis, concevez-vous ce que cela veut dire ? Voilà bien une autre aventure ?

MADAME JACOB.

Ce matin, en commissionnaire, et une heure après, en beau monsieur.

JACOB.

Je voudrais bien savoir s'il était déguisé ce matin, ou s'il l'est maintenant.

PHILIPPE.

Quel qu'il soit, nous découvrirons ce mystère, il y va de notre honneur ; et, pour moi, je pense

d'abord... (On entend une sonnette.) C'est monsieur qui m'appelle. Il n'y a rien d'insupportable comme les maîtres; il vous sonnent toujours quand on est occupé.

ANNETTE.

C'est égal, ce monsieur Raymond avait des intentions; et puisqu'il est venu déguisé, mon avis est que... (On entend une autre sonnette.) C'est madame qui a besoin de moi. La, c'est comme un fait exprès! je vous demande s'il y a moyen de rien savoir? (Les deux sonnettes se font entendre en même temps.)

MADAME JACOB.

Mais allez donc; monsieur et madame s'impatientent.

Air : *Quel carillon.*

Quel carillon
Dans ces lieux se fait entendre!
Quel carillon
Retentit dans la maison!

JACOB.

Il part, c'est bien!
Au bouloir je vais me rendre,
Attention,
N'oublions pas la leçon.

TOUS.

Quel carillon
Dans ces lieux se fait entendre!
Quel carillon
Retentit dans la maison!

(Philippe et Annette montent par le grand escalier. Jacob se glisse par le petit.)

SCÈNE XIV.

MADAME JACOB, seule.

Je n'en reviens pas. Et comment pénétrer ce mystère? Dire qu'il était là tantôt avec une simple redingote brune, et maintenant (allant à la porte, et regardant dans la rue) un bel équipage, deux chevaux gris, deux laquais et un cocher d'une ampleur! il paraît qu'on ne maigrit pas à son service. Entrez donc, Monsieur, entrez donc, vous devez avoir froid dans la rue; et si vous vouliez vous chauffer un instant au poêle?

SCÈNE XV.

MADAME JACOB, MORODAN, en grosse redingote garnie de fourrure.

MORODAN.

Ma foi, Madame, ce n'est pas de refus; mais c'est que j'ai li mes bêtes. La la, Petit-Gris! Saint-Jean, veillez un peu à mes chevaux.

MADAME JACOB.

Monsieur ne nous avait pas encore fait l'honneur de venir nous voir.

MORODAN, s'asseyant près du poêle.

Non, Madame! nous sommes arrivés depuis peu de Marseille, et nous y retournons bientôt; car je crois que nous ne sommes ici que pour nous marier.

MADAME JACOB.

Vous marier!

MORODAN.

A ce que m'a dit Saint-Jean, le domestique de monsieur; car je ne suis à son service que depuis trois jours; il m'a pris dans les Petites-Allées, une feuille purement littéraire, avec laquelle je suis habituellement en rapport; oui, c'est là que monsieur a trouvé ma notice: «*Morodan, » cocher-expert, connu pour aller vite. »* Avec moi, il faut ou qu'on verse, ou qu'on arrive, je ne connais que cela.

MADAME JACOB.

Vous dites donc que vous allez vous marier? Monsieur Raymond, votre maître, est donc veuf?

MORODAN.

Non, nous sommes garçon, toujours à ce que m'a dit Saint-Jean. Monsieur avait un neveu avec qui il s'est brouillé, et qu'il est venu, je crois, chercher à Paris.

MADAME JACOB.

Vous y êtes donc établi dans ce moment?

MORODAN.

Oui, nous demeurons rue de Tournon, n° 32; la maison est à nous, et justement, dans ce moment nous avons besoin d'un portier.

MADAME JACOB.

Ah! vous avez besoin... (A part.) Maudit cocher! il n'arrivera pas.

MORODAN, parlant de sa place, aux chevaux.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que je vous disais! entendez-vous le démon? Ohé! oh! la la. Ce Petit-Gris ne peut pas rester en place; aussi, c'est la faute de monsieur, qui ce matin nous fait attendre deux heures au détour de la rue.

MADAME JACOB.

Comment! ce matin vous l'avez attendu? Sur les neuf heures, n'est-ce pas?

MORODAN.

Oui; mais c'est une aventure, un déguisement: il ne faut pas dire...

MADAME JACOB.

Je sais ce que c'est. Il est arrivé ici en redingote brune, en petite perruque.

MORODAN.

Je vois que vous êtes au fait. Eh bien! alors, dites-moi donc ce que cela veut dire?

MADAME JACOB, à part.

Il s'adresse bien.

MORODAN.

Il y avait une heure que je rongais mon frein,

quand monsieur est accouru. Vite, rue Saint-Lazare, au débit de tabac, fonette cocher. Nous arrivons : monsieur se précipite dans la boutique ; et, du haut de mon siège, j'entends qu'on demande des renseignements sur un jeune homme qui demeure dans la maison, au second étage.

MADAME JACOB.

Je comprends, il nous aura écoutés : c'est le *quiroga*.

MORODAN.

Le *quiroga* !

MADAME JACOB.

Oui, oui, allez toujours.

MORODAN.

« Monsieur, reprend la marchande de tabac, » le jeune homme dont vous parlez n'est pas » rentré hier. »

MADAME JACOB.

Je crois bien, c'est cela même ; nous y sommes.

MORODAN.

« Mais voici un petit mot qu'il a envoyé à onze heures du soir : *Qu'on ne m'attende point, je ne rentrerai pas.* » Monsieur prend le billet, le regarde. Dieux ! s'écrie-t-il, quelle écriture ! il serait possible !

MADAME JACOB.

Il a dit cela ?

MORODAN.

Ces propres paroles : quelle écriture ! il serait possible !

Air de *Marianne*.

Soudain nous nous mettons en route,

Et jus'qu'ici je l'ai conduit ;

Mais dans la voiture sans doute

Il aura r'pris son autre habit.

Tout confondu,

Quand je l'ai vu

En beau monsieur redescendre imprudemment :

J' dis : Quels changements !

Si tant de gens

Qui roulent en carrosse, ou derrière ou dedans,

De mon maître imitant l'allure,

Allaient, s'éveillant en sursaut,

Se trouver des gens comme il faut

En descendant d' voiture.

Je vous le demande maintenant, qu'est-ce que cela signifie ?

MADAME JACOB.

Eh bien ! je me le demande aussi ; mais patience, nous sommes sur la bonne route, nous y arriverons.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; PHILIPPE, descendant vivement l'escalier.

PHILIPPE.

Madame Jacob ! madame Jacob ! j'ai des nouvelles.

MADAME JACOB.

Et moi aussi.

PHILIPPE, montrant Morodan qui s'est assis auprès du poêle.

Quel est ce cocher étranger ?

MADAME JACOB.

Il est de la maison de ce M. Raymond.

PHILIPPE, le saluant.

Monsieur, j'ai bien l'honneur.

MORODAN, se levant et saluant aussi.

Monsieur, c'est moi qui..

PHILIPPE.

Je vous en prie, je suis chez moi ; restez donc.

MORODAN.

Du tout, j'ai l'habitude d'être assis ; si vous voudriez prendre mon siège.

PHILIPPE.

Ne faites donc pas attention, je passe ma vie à être debout. Je crois avoir déjà eu l'honneur de voir monsieur ; n'avons-nous pas dîné ensemble chez ce prince russe ?

MORODAN.

C'est mon avant-dernière maison. Nous nous sommes aussi rencontrés quelquefois à l'Opéra.

PHILIPPE.

L'année dernière ; cette année, nous sommes abonnés aux Bouffons.

MORODAN.

Et vous avez bien raison ; j'aime mieux ce théâtre, la salle est plus petite, et il fait plus chaud.. sous le péristyle.

MADAME JACOB.

Eh ! Messieurs, vous parlerez spectacle une autre fois. (A Philippe.) Racontez-moi vite ce que vous savez. Vous pouvez tout dire devant monsieur ; c'est un bon enfant.

PHILIPPE.

Ab ! c'est un bon enfant. Eh bien ! mes amis, le maître de monsieur est un prétendu ; il vient pour épouser mademoiselle.

MADAME JACOB.

Eh ! nous le savons de reste.

PHILIPPE.

Mais l'explication a été chaude, car on entendait leurs voix de l'antichambre.

MADAME JACOB.

Et vous n'avez pas écouté ?

PHILIPPE.

J'étais de là, l'oreille contre la porte. « Monsieur, (à Morodan) disait votre maître, on m'a trompé sur votre fortune ; je sais que dans ce moment vous êtes gêné. — Monsieur, disait M. de Selmar, il n'est pas nécessaire de parler si haut ; je vois que vous refusez de vous allier à nous ; mais ce n'est pas une raison pour me perdre. — Au contraire, je viens pour vous

» sauver, et j'ai cent mille francs à votre service;
» mais c'est à une condition. »

MADAME JACOB.

Eh bien ! cette condition ?

MORODAN.

Oui, quelle est-elle ?

PHILIPPE.

Je ne l'ai pas entendue, car monsieur venait à la porte qu'il a ouverte. « Philippe ! » Vous comprenez bien que j'étais déjà à dix pas de là, assis près de la croisée, tenant à la main *le Solitaire*, et feignant de dormir, comme quelqu'un qui aurait lu. Philippe ! j'entends les bras, je me frotte les yeux... « Descendez, et défendez ma porte, je n'y suis pour personne. — Et nous, reprend » votre maître, passons chez ces dames. » Alors... (Ou frappe) Hein, qui est-ce qui frappe ?

MADAME JACOB, tirant le cordon sans regarder.

C'est égal, allez toujours.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; ADOLPHE.

ADOLPHE.

M. de Selmar ?

PHILIPPE, le regardant.

Ah ! mon Dieu ! si je ne me trompe...

ADOLPHE.

M. de Selmar ?

MADAME JACOB, à part.

N'oublions pas la consigne. (Haut.) Monsieur est sorti.

ADOLPHE.

Sorti !

PHILIPPE.

Oui, Monsieur.

ADOLPHE.

Tu mens, coquin !

PHILIPPE.

Monsieur ne reconnaît; moi aussi, je reconnais monsieur. Lundi dernier, la nuit, le mur du jardin... oh ! je n'ai rien dit.

ADOLPHE, lui donnant une bourse.

Prends, et tais-toi.

PHILIPPE.

Je prends, et je me tais. (Bas.) Monsieur est chez lui.

ADOLPHE, de même.

C'est bon. (Haut à madame Jacob.) Vous dites donc que monsieur ne reçoit pas. Il y a pourtant une voiture à la porte.

MADAME JACOB.

C'est égal, dès que monsieur dit qu'il n'y est pas. (à part.) Est-il obstiné !

PHILIPPE, bas.

C'est la voiture d'un futur.

ADOLPHE.

Un futur !

PHILIPPE, bas.

Il vient pour épouser.

ADOLPHE.

Épouser ! c'est ce que nous verrons. Mais je suis bien bon, n'ai-je pas la clef ? et cet escalier dérobé... Adieu, adieu, mes amis ; puisque votre maître n'est pas visible, je reviendrai demain.

(Il fait semblant de sortir par le fond, et se glisse par le petit escalier.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté ADOLPHE.

MADAME JACOB.

Eh bien donc, monsieur Philippe, continuez, puisqu'enfin le voilà parti.

PHILIPPE.

Parti... Ah ! madame Jacob ! aurez-vous donc toujours des yeux pour ne point voir ?

MADAME JACOB.

Comment ?

PHILIPPE.

Il est monté par le petit escalier.

MADAME JACOB.

Vous l'avez vu ?

PHILIPPE.

Oui, sans doute. Il paraît qu'il connaît le chemin ; et puisqu'il faut tout vous dire, c'est le jeune homme de l'autre soir, le monsieur aux louis d'or.

MADAME JACOB.

J'y suis ; c'est le manteau de ce matin, ce monsieur qui venait pour...

PHILIPPE.

Ou pour... car nous ne savons pas encore au juste ; mais, je vous le demande, madame Jacob, quelles mœurs !

MORODAN.

C'est pourtant vrai, quelles mœurs ! Ce n'est pas dans notre classe que...

PHILIPPE.

Moi, je ne loge pas au premier, je ne suis qu'un laquais ; mais, si j'épouse Annette, c'est que je sais à quoi m'en tenir. Mademoiselle Annette est la sagesse même.

MADAME JACOB.

Oh ! oui, la sagesse même. Où donc est ce petit Jacob ? (Appelant.) Jacob... Moi qui avais une commission à lui donner.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ANNETTE.

ANNETTE.

Ah ! mes amis ! si vous saviez, l'émotion et surtout la surprise...

PHILIPPE.

Eh bien ! Annette ? ma chère Annette ! elle se trouve mal !

MADAME JACOB.

Tenez, c'est des vapeurs dans le genre de madame.

ANNETTE.

Ce ne sera rien. Le flacon de ma maîtresse, dans mon tablier.

PHILIPPE, prenant le flacon dans la poche d'Annette.

Le voilà... elle revient.

ANNETTE.

Dans un autre moment, il y aurait eu de quoi se trouver mal tout à fait... Imaginez-vous que tout à l'heure dans le boudoir de madame, où j'étais à travailler seule, voilà que tout à coup nous entendons, c'est-à-dire j'entends madame qui crie : Annette ! Annette ! ouvrez, pourquoi êtes-vous enfermée ?

PHILIPPE.

Vous étiez enfermée !

MADAME JACOB.

Mais où donc est Jacob ! je croyais qu'il était là !

ANNETTE.

Où, je ne sais comment, par inadvertance. Enfin je me dépêche le plus possible ; j'ouvre, et je vois ma maîtresse et sa fille, avec monsieur et cet étranger... M. Raymond.

PHILIPPE.

Comme je vous le disais tout à l'heure, ils étaient passés chez ces dames.

ANNETTE.

« Annette... sortez, » me dit ma maîtresse, et la porte se referme.

PHILIPPE.

Il fallait faire comme moi, écouter.

ANNETTE.

Impossible, ils parlaient à voix basse ; mais que disaient-ils ? voilà ce que je ne pouvais deviner ; aussi la curiosité, l'impatience, d'autres idées encore, tout cela réuni, fait que je n'y puis plus tenir ; je tourne le bouton de la porte, et j'entre audacieusement. — Madame a sonné ? — Du tout, Mademoiselle. — Je demande pardon à madame, je suis certaine d'avoir entendu sonner. — Vous vous êtes trompée, laissez-nous. — Dans ce moment, la porte, que j'avais laissée tout contre, s'ouvre avec fracas ; un jeune homme se précipite...

MORODAN.

Parbleu, celui de tout à l'heure.

PHILIPPE.

Je vous disais bien qu'il était monté.

ANNETTE.

En l'apercevant, mademoiselle jette un cri...

MORODAN.

Décidément c'était pour mademoiselle.

ANNETTE.

Mais le jeune homme regarde l'étranger.

PHILIPPE.

Ah ! mon Dieu, ils vont se battre !

MORODAN.

Mon maître, se batte ! Monsieur, voilà nos deux maisons brouillées.

ANNETTE, ayant l'air de reprendre haleine.

Le jeune homme regarde l'étranger, s'élançant vers lui... Celui-ci lui tend les bras, et ils s'embrassent tous deux ; tandis que monsieur, me poussant par les épaules, me met hors du cabinet, et tout cela si rapidement, que j'ai à peine le temps de me reconnaître ; je descends, je me trouve mal, et voilà.

PHILIPPE.

Air de *Turenne*.

Mais que veut dire ce mystère ?
Et quels sont ces deux inconnus ?

ANNETTE.

Est-ce son fils ?

MADAME JACOB.

Est-ce son père ?

MORODAN.

Attendez donc !... je n'y suis plus.

TOUS.

Nos soins seraient-ils superflus ?

MADAME JACOB.

Faut-il souffrir que par de tels outrages
Un maître ainsi blesse nos intérêts ?

PHILIPPE.

Garder pour eux tous leurs secrets,
C'est presque nous voler nos gages.

C'est fini, au moment où nous croyais tenir le fil, le voilà plus embrouillé que jamais ; et nous n'y sommes plus.

MORODAN.

Il est de fait que vous n'y êtes plus.

MADAME JACOB.

Et dire que nous ne pourrions pas pénétrer ce mystère !

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, JACOB.

JACOB, descendant le petit escalier.

Ma mère, madame Jacob... ohé... les autres !

MADAME JACOB.

Ah ! le voilà enfin... Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

JACOB.

Allez, de fameux événements, et je peux vous en apprendre, car je connais toute la manigance.

TOUS.

Il serait possible !

MADAME JACOB, le caressant.

Quand je vous le disais, est-il gentil ! Parle donc, mon enfant.

TOUS.

Eh ! oui, parle vite.

PHILIPPE.

Mais par quel moyen as-tu appris...

JACOB.

Par quel moyen ? ça c'est mon secret à moi, vous ne le saurez pas ; mais pour celui de nos maîtres, c'est différent ! Imaginez-vous donc que M. Adolphe qui vient d'arriver est le neveu de M. Raymond.

ANNETTE.

Son neveu !

MORODAN.

Notre neveu !

JACOB.

Eh ! oui vraiment ! il était dans la disgrâce de son oncle, au sujet d'un mariage qu'il avait refusé à Marseille. Alors, il était venu ici à Paris, et il était tombé amoureux de mademoiselle.

MADAME JACOB, à Philippe.

Amoureux de mademoiselle, vous le voyez.

PHILIPPE.

Parbleu ! c'est moi qui vous l'ai dit.

MORODAN.

Du tout, vous disiez de madame.

ANNETTE.

Laissez-le donc achever.

JACOB.

Étant sans fortune, et brouillé avec son oncle, il n'osait pas lui parler de son amour, et demander son consentement ; d'un autre côté, M. de Selmar lui aurait refusé sa fille. Alors, depuis quelques jours, et sans en parler à personne, ils s'étaient mariés secrètement.

TOUS.

Secrètement.

ANNETTE.

Vous voyez, monsieur Philippe, avec vos idées... moi j'étais bien sûre que ma maîtresse...

JACOB.

La-dessus, des reproches, des explications, des pardons avec des sanglots, mon père, ma fille, et ainsi de suite. Finalement, il a été convenu que, pour l'honneur de la famille, cela se-

rait tenu secret ; que le mariage ne serait censé avoir lieu qu'aujourd'hui ; qu'on allait tout préparer pour cela, et qu'on ne parlerait pas des soixante mille francs que M. Raymond doit prêter à notre maître. Alors, ils se sont tous réconciliés, et sont enfin sortis du boudoir ; (bas à Annette) heureusement pour moi, car j'étouffais.

ANNETTE, d'un air d'intérêt.

Comment ! vous étouffiez ?

JACOB, bas à Annette.

Oui, cette armoire où vous m'aviez fait cacher était si étroite !

ANNETTE, de même.

Taisez-vous, voici ces messieurs.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SELMAR,
M. RAYMOND, ADOLPHE.

M. SELMAR.

Mon cher Raymond, mon cher Adolphe, si vous saviez combien je suis heureux de cette alliance ! mais vous sentez comme moi que la plus grande discrétion...

RAYMOND.

Moi, d'abord, je vous réponds de mes gens.

M. SELMAR.

Moi des miens ; et la bonne raison, c'est qu'ils ne savent rien.

PHILIPPE, à Adolphe.

J'espère que monsieur est content de moi, et que maintenant qu'il va être notre maître, il ne m'oubliera pas.

M. SELMAR.

Comment ! Philippe, vous savez...

PHILIPPE.

Oui, Monsieur : les bonnes nouvelles se répandent vite, et comme madame nous avait promis que le jour du mariage de mademoiselle...

M. SELMAR.

En effet. Eh bien ! quand ma fille se mariera, ce qui ne va pas tarder, nous verrons.

PHILIPPE.

Ah ! Monsieur, je suis tranquille ; c'est comme si c'était déjà fait.

M. SELMAR.

Hein ! qu'est-ce que cela signifie ?

PHILIPPE.

Que quand même nous connaîtrions la vérité, ce n'est pas avec des domestiques aussi fidèles et aussi dévoués à leurs maîtres qu'il y a jamais rien à craindre.

RAYMOND, bas à M. Selmar.

Ils sont au courant de tout.

M. SELMAR.

Puisque vous étiez si bien instruits, pourquoi dès hier ne m'avoir pas averti ?

ANNETTE.

Monsieur sait bien qu'hier c'était impossible.

M. SELMAR, troublé.

Ah ! c'était.., Allons, ils n'en ont pas manqué un.

RAYMOND.

Ce n'est pas étonnant : si vous aviez pris les mêmes précautions que moi.

MADAME JACOB, faisant la révérence à M. Raymond.

Puisque monsieur n'a pas de portier pour sa maison de la rue de Tournon, n° 32, s'il voulait prendre mon fils Jacob.

RAYMOND.

Comment ! vous savez qui je suis ?

MADAME JACOB.

Qui ne connaît M. Raymond, riche propriétaire de Marseille... J'ose croire que monsieur en serait content, et que pour le zèle, l'activité et la discrétion...

RAYMOND.

Oui, il est à bonne école.

M. SELMAR, Las à M. Raymond.

Eh bien ! qu'en dites-vous ? et quel parti faut-il prendre pour échapper à la maligne curiosité de ces argus ?

RAYMOND.

Aucun, mon cher ami ; et puisqu'on ne peut se soustraire à cette surveillance intérieure, à cette inquisition domestique ; puisqu'il est impossible de leur cacher aucune de nos actions, tâchons qu'elles soient toujours telles qu'on n'y puisse rien blâmer, et rappelons-nous toujours ce poète qui disait :

« La loge du portier
Est le vrai tribunal où se juge un quartier. »

VAUDEVILLE.

AIR : *Dieux ! que c'est beau !* (de LA PETITE LAMPE MERVEILLEUSE.)

RAYMOND, à Jacob.

De mon hôtel je te crois digne
D'être portier : sois donc heureux ;
Mais retiens bien cette consigne :
Quand il viendra quelques facheux,
Ferme bien la porte sur eux ;
Mais lorsque vient l'humble mérite,
Quand la beauté me rend visite,
Sur-le-champ en portier discret :
Le cordon, s'il vous plaît.

M. SELMAR.

Qu'une maison soit opulente,
Que le maître occupe un emploi ;
Soudain l'amitié diligente
Frappe à la porte... Ouvrez, c'est moi ;
Croyez à mon zèle, à ma foi :
Mais le jour du malheur arrive,
Soudain l'amitié fugitive,
S'écrie, en faisant son paquet :
« Le cordon, s'il vous plaît. »

PHILIPPE.

Des demandeurs la foule est grande,
Et même chez nos grands seigneurs,
Chacun en veut, chacun demande
Ou de l'argent ou des honneurs.
L'un voudrait avoir une place,
L'autre se courbant avec grâce,
Dit, en présentant son plaacet :
« Un cordon, s'il vous plaît. »

MORODAN.

Moi, j'en conviens, de la Turquie
J'aime assez les goûts et les mœurs ;
On y vit sans cérémonie,
On y meurt plus gaiement qu'ailleurs ;
Sitôt qu'un muet vous arrête,
Loin de fuir pour sauver sa tête,
On dit, en baissant son collet :
« Le cordon, s'il vous plaît. »

JACOB, au public.

Que de portiers, dans leur paresse,
Graignent de tirer le cordon ;
Moi, Messieurs, je voudrais sans cesse
Avoir du monde à la maison :
Aussi, Messieurs, je vous exhorte
A venir souvent à ma porte
Dire en prenant votre billet :
« Le cordon, s'il vous plaît. »



L'INTÉRIEUR D'UN BUREAU,

OU

LA CHANSON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 25 février 1823.

En société avec MM. Ymbert et Varner.



Personnages.

M. DE VALCOUR, chef de division.
EUGÈNE, sa fille.
M. DUMONT, chef de bureau.



VICTOR, jeune employé.
BELLE-MAIN, vicié expéditionnaire.
DEUX GARÇONS DE BUREAU.

La scène se passe dans un Ministère.

Le théâtre représente l'intérieur d'un bureau, dont le fond est occupé par une grande tablette contenant des cartons et des dossiers. A la droite du spectateur dans le fond, la porte d'entrée qui est toujours ouverte, et qui laisse voir sur le mur extérieur, le mot *escalier*, écrit en gros caractères. A gauche une croisée. Sur un plan plus avancé à droite, une porte au-dessus de laquelle on lit : *Première division. 3^e bureau*, M. DUMONT, chef. Sur le même plan à gauche, une autre porte au-dessus de laquelle on lit : *Première division. Le cabinet du chef de division est à droite.*

Une grande table au fond. A gauche, une table. A droite une autre table garnie de tout ce qui est nécessaire à un employé de bureau, cartons, papiers, encrier, plumes, canifs, grattoir. Un vieux fauteuil, près de cette table, etc. A côté une petite juanne d'osier pour mettre les vieux papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, devant la table à gauche, et écrivant.

Personne encore au ministère ! il est à peine huit heures, et me voilà déjà à mon poste. Depuis trois jours mes créanciers s'établissent de si bon matin à ma porte que je suis forcé d'arriver au bureau au point du jour. Cela a bien son bon côté ; et si tous les employés étaient aussi exacts que moi... il faudra que je soumette cette idée-là à son excellence. [Ecrivant.] Recette pour faire arriver les commis de bonne heure : Vous prenez deux, trois créanciers, ou même plus, vous ne les payez pas, ce qui est toujours d'une exécution facile... ma foi, ce plan me sourit, et il faut que je l'écrive, cela me fera toujours passer le temps ; c'est plus amusant que la romance que j'avais commencée. D'ailleurs, moi je ne connais que cela, quand on est au bureau, il faut s'occuper.

Ain de la Robe et les Bottes.

Est-il des maux, divine poésie,
Que tes bienfaits ne fassent oublier ?
Sans fortune dans cette vie,
Je suis par toi riche sur le papier.
O perspective aimable et séduisante !
Je suis seigneur de ce riant coteau,
Et, s'il le faut, la rime complaisante,
Va, d'un seul vers, me donner un château.

SCÈNE II.

VICTOR, M. BELLE-MAIN, le parapluie, et une liasse de papier sous le bras, culotte de nankin, bas chinés.

VICTOR.

Eh ! c'est monsieur Belle-Main, notre expéditionnaire !

BELLE-MAIN, en entrant, accroche son chapeau à un portant.

Est-ce que je serais en retard ? [Regardant sa montre.] Non, c'est vous qui êtes en avance. Ah çà ! monsieur Victor, vous avez donc été diminué ?



W. H. B. & C. 175

THE ENGRAVER'S WORKS, 175



VICTOR.

Pourquoi?

BELLE-MAIN.

C'est que, comme d'ordinaire l'exactitude est en raison inverse des appointements, j'ai cru que depuis quelques jours les vôtres avaient essayé une forte réduction.

VICTOR.

Ce cher Belle-Main! et vous en étiez fâché?

BELLE-MAIN.

Certainement, parce que vous êtes un brave garçon. Mais, d'un autre côté, je me disais: « C'est peut-être là-dessus que M. le chef de division doit prendre les fonds de cette gratification » que l'on me promet depuis cinq ans, » et cela m'aidait à prendre votre chagrin en patience.

VICTOR.

Je comprends; mais comment, vous, monsieur Bellemain, qui avez une écriture superbe, qui êtes le plus ancien expéditionnaire de l'administration, ne demandez-vous pas quelque chose de mieux qu'une gratification? Une place de sous-chef, par exemple: cela vous est bien dû.

BELLE-MAIN.

M'en préserve le ciel! Tenez, jeune homme, vous voyez ce bureau et ce fauteuil: il y a aujourd'hui vingt ans que je m'y installai avec armes et bagages, je veux dire, mon canif, mes plumes, et mon parapluie; il est là pour le dire, c'est toujours le même. Depuis ce temps, employés, sous-chefs, chefs et ministres, combien j'en ai vu entrer et sortir; combien cette main a copié de lettre de diminutions, suppressions et réformes définitives; tout a été changé, ou renversé, tout, excepté mon fauteil, qui, malgré ses oscillations continuelles, est encore sur ses pieds, comme moi sur les miens. Il est toujours là, scellé dans le parquet, stationnaire, immobile, et je fais comme lui; je n'avance pas, mais je reste en place, c'est toujours ça.

VICTOR.

Et jamais, malgré votre talent, vous n'avez été inquiété?

BELLE-MAIN.

Jamais.

AIR de *Marianne*.

Loïn d'imiter maint camarade,
Qui voudrait être protégé,
Je tremble de monter en grade,
Voilà toute la peur que j'ai.
Commis hier,
L'un est tout fier
Du nouveau bref
Qui le nomme sous-chef.
Le lendemain,
Revers soudain
Qu'il eût bravé
Sans ce poste élevé.

Aussi je me dis, et pour cause,
Lorsque je vois les temps si durs,
Ne soyons rien... pour être sûrs
De rester quelque chose.

Par bonheur, il y a tant de gens qui pensent à eux qu'on ne pense jamais à moi.

VICTOR.

Et vous trouvez qu'une gratification n'offre pas les mêmes inconvénients?

BELLE-MAIN.

Sans doute, ce n'est pas un fixe, c'est accidentel, c'est de la main à la main, et puis je n'en abuse pas; voilà cinq ans que l'on me remet toujours au prochain conseil d'administration; le conseil s'assemble, la bonne volonté s'arrête, le rapport reste en chemin, la gratification languit, et cette pauvre mademoiselle Charlotte, ma future, fait comme la gratification.

VICTOR.

Comment! Belle-Main, il serait possible! vous êtes amoureux?

BELLE-MAIN.

Oui, Monsieur, quand je ne suis pas au bureau s'entend, c'est-à-dire, depuis quatre heures du soir, jusqu'à... et les dimanches et fêtes. Vous saurez que j'ai cinquante-deux ans, et mademoiselle Charlotte trente-six; mais quand on se marie, il y a toujours des frais extraordinaires, des frais d'installation, et si on prenait cela sur les appointements de l'année, on ne s'y retrouverait plus. Aussi voilà cinq ans que nous attendons cette gratification.

VICTOR.

Comment! mon cher Belle-Main, vous n'avez pas autre chose à offrir à mademoiselle Charlotte?

BELLE-MAIN.

Que voulez-vous? en ma qualité d'expéditionnaire, je lui offre ma main, c'est tout ce que j'ai de mieux.

VICTOR.

Eh bien! mon cher, priez le ciel que je réussisse, que j'épouse celle que j'aime, et vous verrez comme je vous pousserai.

BELLE-MAIN, vivement.

Non pas.

VICTOR, montrant son fauteuil.

Sur place, une gratification tous les ans, je marie mademoiselle Charlotte, et je suis le parrain du premier enfant.

BELLE-MAIN.

Un instant, un instant; comme vous y allez!

VICTOR.

Vous avez raison, car je ne suis guère plus avancé que vous; ce n'est pas avec cent louis de traitement, (à part) et mille écus de dettes, (haut) qu'on peut demander en mariage une jeune per-

sonne charmante, la fille d'un homme en place, vingt mille livres de rente.

BELLE-MAIN.

Peut-être.

Air de *Prévile et Taconnat*.

Monsieur le chef vous trouve du mérite;
Il vous salue, et d'un air amical,
A ses concerts souvent il vous invite,
Et chez lui vous allez au bal;
Pour avancer c'est là le principal.
Trop heureux les commis ingambes!
Ah! dans la place où je me vois,
J'aurais déjà fait mon chemin, je crois,
Si le destin avait mis dans mes jambes
L'agilité qu'il plaça dans mes doigts.

Cela me fait penser que j'ai là à vous un tas de minutes à expédier; ces papiers que vous m'avez donnés hier...

VICTOR.

C'est bien, c'est bien, je ne vous parle plus.
{ Belle-Main va à son bureau, met à chacun de ses bras de petites manches de toile, prend ses plumes, et se dispose à écrire. } Au fait, ce cher Belle-Main a raison, je ne vois pas pourquoi je n'aspirerais pas à la main d'Eugénie. Son père est notre chef de division, mais il me reçoit avec plaisir; je lui ai même lu quelquefois des vers auxquels il n'entend rien, mais qu'il me fait l'honneur de corriger, parce que, comme tant d'autres, il est connaisseur. Par exemple, je ne lui ai pas montré ma dernière chanson, et je ne la montrerai à personne; c'est pour moi. (Il fouille dans sa poche.) Où l'ai-je donc mise? (Il cherche encore.) Il me semble que le dernier couplet est un peu fort; car, après tout, le ministre peut avoir été trompé comme un autre. (Il cherche dans ses poches.) Il me semble que je l'avais sur moi; non, je ne rappelle très-bien maintenant que j'ai laissé ma chanson dans une feuille de papier à la *Tellière*. Ce sera comme l'autre jour; cet état de mes dettes que j'avais fourré dans une situation de la caisse. (Feuilletant plusieurs papiers.) Ah! (avec joie) j'y suis; ces rapports que j'ai portés tout à l'heure au secrétariat...

Air: *Vers le temple de l'hymen*.

C'est là que sont mes couplets,
Ou du moins je le soupçonne;
Il n'a dû venir personne;
Courons et reprenons-les.
Sans cela, mauvaise affaire;
Et le ministre en colère
Pourrait bien, d'un ton sévère,
Me dire, en me supprimant:
« Monsieur, ne vous en déplaise,
« Vous chantez, j'en suis fort aise;
« Eh bien, sautez maintenant. »

{ Il sort en courant. }

SCÈNE III.

BELLE-MAIN, seul.

Eh bien! eh bien! où va-t-il donc? il laisse là

son travail; ces jeunes gens ont une tête. Hein! j'entends un équipage. (Il se lève et va regarder par la fenêtre.) C'est sans doute celui du chef de division; oui, et en même temps le cabriolet du chef de bureau. C'est singulier, dans cette administration (montrant son parapluie) nous avons presque tous voiture; aussi, comme cela marche! (Regardant par la porte qui est en face de la croisée.) Eh mais! c'est M. de Valcour, et sa fille. La fille du chef de division ici! dans les bureaux! Il faut qu'il y ait aujourd'hui de l'extraordinaire.

{ Il retourne à son bureau. }

SCÈNE IV.

BELLE-MAIN, à son bureau; M. DE VALCOUR suivi d'un garçon de bureau qui tient son portefeuille et des papiers, EUGÉNIE.

M. DE VALCOUR.

Oui, ma chère Eugénie, la femme de son excellence désire te voir ce matin, et il est convenable que je t'y conduise moi-même. Elle a été ravie du goût exquis avec lequel tu as chanté cette romance, au concert où elle t'a rencontrée. Le fait est que tu l'as phrasée comme un ange.

EUGÉNIE.

Le sujet servait un peu mes efforts.

M. DE VALCOUR.

C'est clair; tu es la jeune personne malheureuse, M. Victor le troubadour adoré, et moi le père barbare qui contrarie ton inclination.

EUGÉNIE.

Est-ce juste, aussi! Vous le recevez, vous lui faites accueil; il conçoit des espérances, et maintenant...

M. DE VALCOUR.

Air du vaudeville du *Jaloux malade*.

Tiens, Victor a trop de jeunesse.

EUGÉNIE.

Tant mieux, il pourra parvenir.

M. DE VALCOUR.

Il n'a pas l'ombre de richesse.

EUGÉNIE.

Tant mieux, il pourra s'enrichir.

M. DE VALCOUR.

Il est léger, plein d'imprudence;
Lors qu'il travaille, c'est, je croi,
A tout autre chose qu'il pense.

EUGÉNIE.

Ah! tant mieux; c'est qu'il penso à moi.

Enfin tout le monde convient que Victor est d'une excellente famille, qu'il a de l'esprit; et vous, à qui l'on en accorde beaucoup...

M. DE VALCOUR, la caressant.

Tu crois que j'ai beaucoup d'esprit?

EUGÉNIE.

Je l'entends dire à toutes les personnes qui viennent dîner chez nous.

M. DE VALCOUR.

Du goût, un peu de littérature, le tort d'avoir fait quelques vers qui ne sont pas mal tournés, voilà ce qui m'a valu cette réputation; mais il ne faut pas parler ainsi, ma chère enfant, cela peut nuire à un chef de division.

EUGÉNIE.

Je ne vois pas que ce puisse jamais être un tort que d'être spirituel.

M. DE VALCOUR.

Si vraiment, c'en est un en administration. Ainsi, une fois pour toutes, en petit comité, je veux bien convenir que j'ai de l'esprit, mais ici, je n'avoue que du talent. Au surplus, je prendrai sur la conduite de Victor des informations certaines; car on prétend qu'il est très-léger, très-étourdi, et peu assidu. (Apercevant Belle-Main.) Et tiens, nous ne pourrions pas mieux nous adresser; c'est un ancien expéditionnaire de ce bureau, sans haine, sans envie, M. Belle-Main. (Allant à lui.) Bonjour, mon cher Belle-Main, voici des lettres à expédier pour aujourd'hui.

BELLE-MAIN, quittant son fauteuil et allant recevoir les lettres des mains de M. de Valcour.

Ce sera fait, Monsieur, si on ne vient pas me bouculer comme à l'ordinaire.

M. DE VALCOUR.

Un moment; je voulais vous demander quelques détails sur le compte de M. Victor; je vois qu'il n'est pas encore venu.

BELLE-MAIN.

Si vraiment, il l'était avant moi; vous voyez son chapeau.

Air de *Préville*.

Depuis trois jours son ardeur est extrême,

C'est le modèle des commis;

Il est encore plus exact que moi-même,

Et vous savez pourtant si je le suis :

De la plus humble des demeures,

Fort ponctuel à m'exaler,

Vers mon bureau quand on me voit aller,

Chaque bourgeois se dit : voilà neuf heures,

Et prend sa montre afin de la régler.

M. DE VALCOUR.

Et Victor est de même.

BELLE-MAIN.

Pire encore; je crois qu'il passe les nuits au bureau.

EUGÉNIE, à M. de Valcour.

Vous l'entendez (A Belle-Main.) Ah! mon Dieu, Monsieur, que vous avez l'air d'un bien bon commis, et que mon père avait raison de dire que vous étiez un honnête homme!

BELLE-MAIN.

Comment! M. le chef de division a daigné vous dire officiellement?

EUGÉNIE, à Belle-Main, avec timidité.

Monsieur, nous donnons ce soir un bal dont je fais les honneurs; si j'osais vous prier...

M. DE VALCOUR, bas à sa fille.

Aujourd'hui; y pensez-vous?

BELLE-MAIN.

Me prier, Mademoiselle, de quoi?

EUGÉNIE.

De venir demain passer la soirée.

M. DE VALCOUR.

Oui, sans façon, nous n'aurons personne; j'ai, d'ailleurs, plusieurs lettres d'invitation que je vous prierai de m'écrire comme les dernières, vous savez?

BELLE-MAIN.

Je vous demande pardon, mais je ne me rappelle pas.

M. DE VALCOUR.

Cependant vous les avez copiées?

BELLE-MAIN.

Oui, Monsieur; mais je ne les ai pas lues.

M. DE VALCOUR.

Adieu, mon cher Belle-Main; si vous voyez M. Dumont, le chef de bureau, priez-le de m'attendre ici, je lui parlerai en sortant du cabinet du ministre. (A sa fille.) Viens, ma chère Eugénie.

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

EUGÉNIE, à Belle-Main.

Adieu, Monsieur, à demain.

BELLE-MAIN.

Certainement, Mademoiselle. (A part.) Si je pouvais lui glisser quelques phrases de galanterie administrative. (Haut et saluant Eugénie.) Mademoiselle, agréez l'assurance des sentiments respectueux (en ce moment, Eugénie, qui est près de la porte de l'appartement où son père est entré, entre aussi avant que Belle-Main ait fini sa phrase), avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant... (levant les yeux et s'apercevant qu'Eugénie est entrée) et cætera; elle n'a pas entendu la fin, mais c'est égal.

SCÈNE V.

BELLE-MAIN, seul.

Quel bonheur! aller passer demain la soirée chez le chef de division; depuis vingt ans, je n'ai jamais été aussi fort en faveur; et voilà une belle occasion pour toucher deux mois de ma gratification; je crois maintenant que je l'aurai, et quand je pense à cela... Attaquons toujours cette pyramide de paperasses... (Il prend une plume qu'il taille, et qu'il apprête tout en parlant.) Un avantage de mon état, c'est que tout en écrivant, on peut faire de petits châteaux en Espagne; je rêve, et la plume va toujours; je m'amuse à dépenser la gra-

ification que j'espère ; je me promets la redingote de Louviers, le pantalon pareil : et je marchande déjà pour mademoiselle Charlotte la robe de mérinos.

Air de *Lantara*.

Sans aspirer à la corbeille,
Vers le schall j'ose me lancer ;
J'achète la boucle d'oreille,
Et quand je viens de tout dépenser,
Quatre heures sonnent... je m'éveille ;
Mais plus heureux qu'on ne peut le penser,
Malgré le luxe de la veille,
Le lendemain je peux recommencer.

(Il va s'asseoir au bureau.)

Il est vrai que par ce moyen je ne retiens jamais un mot de ce que je copie ; mais c'est un mérite de plus, et cela m'a donné dans l'administration une réputation d'*homme discret*, qui a son côté utile, (montrant les papiers qui sont sur son bureau) parce que tout le monde s'adresse à moi ; il n'y a que M. Dumont, mon chef de bureau, que je ne puis jamais contenter : avec lui, il faut toujours mettre les points sur les I ; et s'il m'arrive de faire un pâté, de mettre un *S* pour un *T*, et réciproquement, il ne manque pas de me relever...

(Il écrit et lisant ce qu'il écrit, il continue.)

« Et pour éviter mainte erreur
» Dont la raison parfois s'indigne,
» Nous proposons à monseigneur...

(Interrompant son ouvrage.) Nous proposons, nous proposons... tous leurs rapports finissent comme cela.

(Il continue d'écrire.)

» Dont la raison parfois s'indigne,
» Nous proposons à monseigneur
» De lire les lettres qu'il signe.

(Il écrit toujours en parlant.) Ce n'est pas que M. Dumont ne soit un très-brave homme, intègre, délicat, mais il n'est pas insensible à certaines politesses que je ne peux pas lui faire ; j'ai remarqué, entre autres, qu'une invitation ne lui déplaisait pas, et qu'il s'en souvenait en temps et lieu. Ah ! mon Dieu, voilà une tache d'encre, quand j'en étais au dernier mot !

SCÈNE VI.

BELLE-MAIN travaillant, DUMONT.

DUMONT, encore sur l'escalier.

C'est bon, c'est bon, dites que je n'y suis pas.

BELLE-MAIN.

J'entends, je crois, notre chef de bureau.

DUMONT, entrant, et toujours à la cantonade.

Cependant vous recevrez ce grand monsieur... (à part) j'ai dîné hier chez lui, (à la cantonade) et ce petit qui vient quelquefois... (à part) diable !

Je dois dîner chez lui demain ; (à la cantonade) du reste je n'y suis pour personne. Si on ne savait pas choisir son monde et se débarrasser des importuns, on ne s'en tirerait jamais ; tout mon temps est véritablement gaspillé par les invitations et les dîners en ville ; pour faire un métier comme celui-là, il faut avoir un cœur de bronze, et un estomac de fer ; voilà pourtant où en sont les gens en évidence.

BELLE-MAIN.

Monsieur...

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est ?

BELLE-MAIN.

Monsieur le chef de division doit vous parler en sortant du travail, et vous prie de l'attendre.

DUMONT.

C'est bien ; tenez, voilà un rapport qu'il faut expédier d'urgence.

BELLE-MAIN.

Allons, il avait déjà peur que le tas ne diminuât. J'ai l'honneur de vous faire observer que tout ce que j'ai là est déjà urgent.

DUMONT.

Parce que vous n'avancez à rien, et que vous êtes d'une lenteur... vous n'aurez donc jamais d'activité ?

BELLE-MAIN.

Ma foi, Monsieur, j'en ai pour douze cents francs ; mais j'ose dire, en revanche, que la correction et le fini du dessin, (prenant un papier sur le tas) je vous prie seulement de regarder cette majuscule, comme c'est détaché. Que diable ! pour m'apprécier il ne faut que des yeux ; (à part) mais, je tombe justement sur un chef qui a la vue basse.

DUMONT, regardant.

Oui, pas mal ; c'est assez net ; mais quel est ce travail que vous venez de terminer ?

BELLE-MAIN.

Celui-là ? oh ! je ne veux pas que vous le voyiez, parce que vous, qui n'aimez pas les pâtés...

DUMONT, prenant le papier et lisant.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

BELLE-MAIN.

Je savais bien que vous ne seriez pas content ; ce n'est pas l'embaras, le plein est peut-être plus hardi, mais le délicé n'est pas aussi subtil.

DUMONT, à part.

Est-il possible ! une chanson contre le ministre ! quelle indignité !

Air de *Turcane*.

Qui le croirait, malgré son air modeste,
C'est donc ainsi qu'il employait son temps.

(A Belle-Main.)

Je n'aurais jamais, je l'atteste,
Soupçonné de pareils talents.

BELLE-MAIN.

Pourquoi pas? Lorsque je calcule,
J'en ai plus d'un, en vérité.

DUMONT, à part.

Lui! de l'esprit! qui s'en serait douté?
Depuis vingt ans qu'il dissimule.

J'en rendrai compte; mais, en attendant votre réforme définitive, je vous suspens de vos fonctions; vous pouvez vous retirer.

BELLE-MAIN.

Comment! me suspendre! Qu'est-ce qu'il dit donc là? il faut absolument qu'il se trompe, et qu'il me prenne pour quelqu'un qui en vaille la peine. (A Dumont.) Je vous ferai observer, Monsieur, que c'est moi, Belle-Main, expéditionnaire; douze cents francs de traitement, ça ne se supprime jamais.

DUMONT.

Il y a commencement à tout, Monsieur; vous connaissez très-bien le motif.

BELLE-MAIN.

Moi, Monsieur?

DUMONT.

Il suffit, Monsieur, on vous le fera alors connaître sous peu; et, je vous le répète, vous pouvez vous retirer.

BELLE-MAIN.

Vous me permettez bien, Monsieur, de prendre mes effets, canifs, règles et grattoirs, et de faire un paquet de la totalité. J'ai, d'ailleurs, ici à côté, des papiers à mettre en règle, et ce n'est pas après vingt ans d'exactitude, que l'on veut sortir comme un brouillon. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort par la porte de l'escalier.)

SCÈNE VII.

DUMONT seul, lisant la chanson.

Je ne reviens pas de ma surprise. Qui jamais se serait douté qu'un expéditionnaire?... où diable l'esprit va-t-il se nicher? Si cela gagne une fois les bureaux, nous voilà perdus! et l'on ne peut pas réprimer trop sévèrement... (Haut.) Ah, ah! c'est qu'elle est fort drôle, une âpreté, un mordant... Pour quelqu'un qui le connaît, c'est d'une vérité... il y aurait de quoi faire proverbe, s'il n'était plus en place! je voudrais, pour je ne sais quoi... Ah! c'est monsieur le chef de division.

(Il cache sa chanson.)

SCÈNE VIII.

DUMONT, M. DE VALCOUR.

M. DE VALCOUR.

Ah! c'est vous, mon cher Dumont, je vous cherchais partout.

DUMONT.

Comme vous voilà en grande tenue!

M. DE VALCOUR.

Je viens de l'appartement du ministre, et vous savez combien, même le matin, il est sévère sur l'étiquette. Ignorez-vous la nouvelle?

DUMONT.

Qu'avez-vous appris?

M. DE VALCOUR, mystérieusement.

De grands événements. Le ministre a envoyé ce matin sa démission au roi.

DUMONT, étonné.

Est-il possible?

M. DE VALCOUR.

Je le tiens de sa femme, et l'on désigne, pour son successeur, M. de Saint-Phar, notre ancien camarade; rien n'est plus sûr.

DUMONT, d'un air de doute.

Sûr! mais sûr?

M. DE VALCOUR.

Je viens d'envoyer ma carte chez Saint-Phar.

DUMONT, d'un air de conviction.

Je vous crois.

M. DE VALCOUR.

Et en même temps, une invitation pour lui et sa femme.

DUMONT, à part.

Plus de doute. (Haut.) C'est fort heureux pour nous, qui connaissons M. de Saint-Phar.

M. DE VALCOUR.

On ne pouvait faire un meilleur choix: de grandes vues, une tête vaste. Il a été deux fois directeur général et deux fois destitué, voilà des titres, et puis il est essentiellement administrateur.

DUMONT.

Certainement. Et, si vous voulez que je vous dise hardiment ma façon de penser, (en confidence.) je ne suis pas fâché de cette démission.

M. DE VALCOUR, de même.

Ni moi non plus.

DUMONT.

Exigeant pour le travail.

M. DE VALCOUR.

Voulant tout voir par ses yeux.

DUMONT.

Défiant.

M. DE VALCOUR.

Ombreux.

DUMONT.

Puisque nous en sommes sur ce chapitre (prenant la chanson qu'il avait mise dans sa poche) on peut vous divertir.

M. DE VALCOUR.

Comment?

DUMONT.

Vous qui entendez la bonne plaisanterie, et qui êtes homme de goût et d'esprit.

M. DE VALCOUR.

Qu'est-ce que cela?

DUMONT, souriaut à Porçille.

Une chanson.

M. DE VALCOUR, la précroit.

Une chanson, sur notre ex-ministre.

DUMONT, se frottant les mains.

Sur notre ex-excellence?

M. DE VALCOUR, la parcourant.

Parfait, c'est une pièce délicate... oh! mais, c'est lui: quel est cet air-là?

DUMONT.

Je l'essayais tout à l'heure sur celui de *Femmes*, voulez-vous éprouver.

M. DE VALCOUR.

Du tout, quelque chose de plus neuf, tra, la, la, la. (Chantant.)

- » Pour prévenir plus d'une erreur
- » Dont la raison parfois s'indigne,
- » Nous proposons à monseigneur
- » De lire les lettres qu'il signe.

(Riant.) C'est que c'est vrai, l'autre jour encore...

DUMONT.

Mais surtout, le suivant.

M. DE VALCOUR.

Oui, j'y suis.

- » Pour être admis auprès de lui,
- » Il faut être en grande tenue.

C'est ce que je vous disais tout à l'heure, vous voyez, l'habit à la française.

- » Aussi dit-on qu'en son palais,
- » Se conformant à la coutume,
- » La vérité n'entre jamais,
- » Sans doute à cause du costume.

Celui-là est très-fin! vous comprenez, la vérité qui est nue, et qui n'entre pas à cause du costume. Allons, allons, je sais à quoi m'en tenir. (Le regardant.) Mais, j'y pense, cette chanson-là, c'est vous qui l'avez faite?

DUMONT.

Moi!

M. DE VALCOUR.

Vous-même.

DUMONT.

Allons donc.

M. DE VALCOUR.

Pourquoi feindre? hier cela pouvait avoir des

conséquences aujourd'hui le successeur en rira comme un fou.

DUMONT.

Vous croyez?

M. DE VALCOUR, riant.

Et je suis tenté d'en donner l'exemple. (Ils rient tous deux.) Allons, convez-en, que diable! avec moi...

DUMONT.

Mais je vous avoue que ces choses-là, on doit y attacher si peu d'importance.

M. DE VALCOUR.

Comment donc! Saint-Phar aime beaucoup les chansons; ce sont des titres...

Air du Piège.

Il les tourne fort joliment;
Rappelez-vous que sa muse facile
Fit autrefois en déjeunant
Une moitié de vaudeville.

DUMONT.

Mais vous savez que malgré les efforts
Et des loges, et du parterre,
Le pièce est tombée... et qu'alors
Elle fut de son secrétaire.

M. DE VALCOUR.

C'est vrai; mais c'est égal, je trouve votre chanson délicate, et j'en veux prendre une copie. (Il tire son carnet, son crayon, et se met à écrire au bureau qui est à gauche.)

DUMONT.

Comment! vous daignez...

M. DE VALCOUR.

Laissez donc, des couplets inédits, c'est une bonne fortune.

SCÈNE IX.

M. DE VALCOUR, au bureau, écrivant, DUMONT, BELLE-MAIN, avec sa canne, son chapeau, son parapluie, un rouleau de papier, plusieurs paquets de plumes, et une grande règle.

BELLE-MAIN.

Me voilà! Après vingt années de service, je sors de mon administration comme j'y suis entré, les mains nettes, la conscience légère, et la bourse idem.

DUMONT, l'apercevant.

Eh bien! qu'est-ce donc que cet attirail?

BELLE-MAIN.

Celui d'un employé, d'un expéditionnaire en disgrâce; vous m'avez dit de m'en aller, et je m'en vas. Par exemple, c'est la première fois, depuis quinze ans, que je sors du bureau avant quatre heures.

DUMONT, le regardant avec honte.

Ce pauvre Belle-Main!

BELLE-MAIN.

Certainement, je réclamerai, on me rendra justice, et peut-être même ma place.

DUMONT, lui frappant sur l'épaule.

Comment ! vraiment vous avez pris au sérieux ? allons, allons, n'en parlons plus. Un mouvement d'impatience et d'humeur, cela peut arriver à tout le monde.

BELLE-MAIN.

Que dites-vous ?

DUMONT.

Avez-vous pu penser, mon cher Belle-Main, que vous, un ancien employé...

BELLE-MAIN.

C'est ce que je me disais, Monsieur ; le doyen des expéditionnaires ne se renvoie pas comme cela.

DUMONT, lui montrant ses effets.

Croyez-moi, remettez tout cela en place, et qu'il n'en soit plus question.

BELLE-MAIN.

Il n'y a donc plus d'orage ? décidément le temps est revenu au beau, et on peut déposer le parapluie. Mais expliquez-moi au moins...

DUMONT.

Je ne le peux pas dans ce moment, je suis occupé là, avec monsieur le chef de division ; un travail...

M. DE VALCOURT, écrivant toujours.

Tenez, mon cher Dumont, voilà un vers que je me permets de changer.

DUMONT.

Oh ! je m'en rapporte à vous. (A Belle-Main.) Je parie, mon cher Belle-Main, que vous n'avez pas déjeuné ?

BELLE-MAIN, montrant sa flûte, qu'il se dispose à manger.

Non, Monsieur, et j'allais...

DUMONT.

Vous pouvez aujourd'hui descendre au café, et faire un meilleur repas. Nous penserons à la gratification.

BELLE-MAIN.

Vrai ?

DUMONT.

Je vous le promets.

BELLE-MAIN.

Je l'attends de votre équité. Allons porter cette bonne nouvelle à mademoiselle Charlotte.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE VALCOUR, DUMONT.

M. DE VALCOUR, achevant d'écrire.

Voilà qui est fini. Je vous atteste, mon cher

Dumont, moi qui m'y connais un peu, qu'avec les deux ou trois changements que j'ai faits, votre chanson est un vrai chef-d'œuvre ; et puis, il n'y a rien à dire, vous ne faites grâce à personne, pas même à vous.

DUMONT, surpris.

Je ne comprends pas.

M. DE VALCOUR.

Ce vers charmant sur les diners en ville... Allons, c'est très-bien, vous ne vous épargnez pas.

DUMONT, riant à contre-cœur.

Oui, oui. Moi, d'abord, j'y mets de la franchise. Il est inutile de vous recommander le secret ?

M. DE VALCOUR.

Cela va sans dire. Ces chansons-là, personne ne les a jamais faites ; et, loin de vous compromettre, je la prendrais plutôt sur mon compte.

DUMONT.

Vous êtes trop bon ; mais je vous prie de croire qu'alors j'ignorais la disgrâce de son excellence ; sans cela...

M. DE VALCOUR.

Bien, mon ami ; de l'esprit, cela ne gêne rien ; mais de la délicatesse avant tout, et ces sentiments-là vous font honneur.

DUMONT.

Air du Ménage de garçon.

Ah ! Monsieur, quel plaisir j'éprouve ;
Pour moi, c'est bien un grand succès !
De voir qu'un si bon juge approuve
Et ma conduite et mes complais.
Je vais, puisqu'ils ont votre estime,
Les lancer, mais avec pudeur,
Toujours en gardant l'anonyme,
Car je respecte le malheur.
(Il entre dans son bureau à droite.)

SCÈNE XI.

M. DE VALCOUR, seul.

L'idée de cette chanson n'est vraiment pas mal ; mais c'était écrit avec une négligence... Cela avait grand besoin d'être retouché d'autant que dans ces sortes d'ouvrages les pensées ne sont rien, c'est la manière de les présenter qui fait tout ; il faut là un point d'admiration, c'est de rigueur.

« Aussi dit-on qu'en son palais,
» Se conformant à la coutume,

Ce n'est pas cela, c'est...

« Ne connaissant pas la coutume,
» La vérité n'entre jamais.

Il n'y a pas de comparaison ; comme cela, ils sont bien, et j'en suis assez content, cela fera les délices de ma soirée.

(Il a l'air de corriger encore quelques mots.)

SCÈNE XII.

M. DE VALCOUR, *écrivain toujours*; VICTOR,
dans le fond.

VICTOR.

Allons, c'est comme un fait exprès, j'ai bouleversé tous les cartons, impossible de retrouver ces maudits couplets; et s'ils parviennent jusqu'au ministre, quel sera son ressentiment? quel sera surtout celui de M. de Valcour? C'est pour le coup qu'il n'y aura plus de protection, plus de mariage à espérer.

M. DE VALCOUR *l'apercevant.*

Eh! c'est monsieur Victor, notre jeune poète. Vous savez, mon cher, que nous donnons ce soir un bal, un petit concert; nous vous y verrons, je l'espère!

VICTOR, *s'inclinant.*

Certainement, Monsieur.

M. DE VALCOUR.

Vous nous chanterez quelque chose, n'est-il pas vrai? D'abord, nous chanterons tous, et moi-même j'ai là quelques couplets sur lesquels je ne serais pas fâché d'avoir votre avis.

VICTOR.

C'est trop d'honneur! *(Prenant le carnet; à part.)* Ciel! ma chanson! je suis perdu.

M. DE VALCOUR.

Eh bien! qu'en dites-vous!

VICTOR, *balbutiant.*

Elle est écrite de votre main.

M. DE VALCOUR.

Oui, assez mal, vous ne pouvez peut-être pas lire; mais quand on compose.

VICTOR.

Quoi! vous seriez?

M. DE VALCOUR.

Voilà précisément ce que je ne voulais pas vous dire avant d'avoir votre avis.

VICTOR.

Comment, Monsieur, les couplets sont de vous?

M. DE VALCOUR.

J'y ai travaillé, du moins; ainsi donc, votre avis?

VICTOR, *à part.*

Je ne vois pas pourquoi je ferais aussi le modeste. *(Haut.)* Ma foi, Monsieur, je les trouve charmants.

M. DE VALCOUR, *gaiement.*

Vrai?

VICTOR.

Ce n'est pas parce qu'ils sont de vous, mais je vous donne ma parole d'honneur que je les crois très-bons, voilà mon avis; je ne permettrai seulement une observation; ces couplets sont très-piquants, mais en même temps très-hardis; et ne craignez-vous pas?...

M. DE VALCOUR.

Pourquoi donc craindre? On doit aux gens en place la vérité tout entière. Et de qui l'apprendraient-ils si ce n'est de ceux qui les approchent tous les jours? Allons, vous nous les chanterez ce soir. Eugénie vous accompagnera.

VICTOR.

Monsieur, je n'oserai jamais.

M. DE VALCOUR.

Est-ce que vous auriez moins de courage que moi?

VICTOR.

Ma foi, je n'y conçois rien, et je ne le reconnais plus.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

En vérité, mon papa, vous n'êtes guère aimable. Depuis deux heures je suis dans le salon du ministre à tenir compagnie à sa femme, et j'attendais toujours que vous vinssiez me chercher, comme vous me l'aviez promis.

M. DE VALCOUR.

C'est vrai, mais des affaires importantes...

VICTOR, *gravement.*

Oui, des affaires d'administration...

M. DE VALCOUR.

Et puis je n'osais trop rentrer dans le salon; il doit y avoir bien du changement dans ce moment, n'est-il pas vrai?

EUGÉNIE.

Sans doute; quand je suis arrivée, la figure de l'huissier était aussi lugubre que son habit, le précepteur était dans un coin du salon, qui donnait leçon aux enfants; jamais je ne l'ai vu si sévère; je crois presque qu'il les a grondés. Quant à madame elle-même, elle était distraite, préoccupée, et tout en causant avec moi de sa campagne, et du bonheur d'y vivre tranquillement, elle regardait toujours par la croisée de la cour, comme si elle attendait quelque message.

M. DE VALCOUR.

Cette femme-là n'a pas l'ombre de philosophie; elle se croit toujours destinée à être la moitié d'une excellence!

EUGÉNIE.

Tout à coup les deux battants de la porte s'ouvrent avec fracas, et la scène change. On a refusé la démission.

M. DE VALCOUR.

Il serait possible!

EUGÉNIE.

Il est plus en pied que jamais, on a même augmenté ses pouvoirs.

M. DE VALCOUR, reprenant vivement le carnet des mains de Victor.
Rendez-moi ces couplets.

VICTOR.

Eh ! mon Dieu, qu'avez-vous donc ?

M. DE VALCOUR, très-ému.

Rien, rien ; je vous expliquerai tout à l'heure...
(à Eugénie) eh bien ! après ?

EUGÉNIE.

AIR : *A soixante ans.*

Cette nouvelle a chassé la tristesse,
Le précepteur caresse les enfants ;
Soudain les cœurs s'ouvrent à l'allégresse,
Et l'antichambre aux courtisans ;
Même l'huissier que l'influence gagne
D'un ton plus fier les annonce déjà ;
Madame enfin, depuis ce moment-là,
N'a plus de goût pour la campagne,
Et va ce soir au bal de l'Opéra.

VICTOR, à part.

Je devine à présent.

M. DE VALCOUR.

Mon cher Victor, vous comprenez, comme moi, de quelle importance est le secret que je vous ai confié ; vous seul en êtes instruit ; mais à peine avez-vous parcouru ces couplets et déjà sans doute, vous les avez oubliés ?

VICTOR.

Du tout ; il est des vers que l'on retient si aisément.

M. DE VALCOUR.

Quoi ! vous pourriez abuser...

VICTOR.

Jamais, Monsieur ; le père d'Eugénie peut être sûr de ma discrétion, et sans me vanter, j'y ai plus de mérite qu'un autre ; car je savais déjà les couplets par cœur ; je pourrais vous les réciter sans me tromper d'une syllabe.

M. DE VALCOUR.

Du tout, du tout, mon ami ; (à part) ah, maudite mémoire ! (haut.) Victor, ce sacrifice-là ne sera pas perdu, et je saurai reconnaître... Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut que je me présente chez son excellence. (A Eugénie.) Tu vas m'attendre dans mon cabinet... (Eugénie entre dans le cabinet.) Ah ! mon Dieu ! cette carte que j'ai mise chez Saint-Phar, cette invitation surtout, quelle imprudence ! si l'on allait mal interpréter... mais le désinviter serait pire encore ; allons, une mesure générale. (A Victor.) Mon cher Victor, comez chez moi à l'instant même. Que l'on prévienne toutes les personnes invitées que ma soirée ne peut avoir lieu, qu'elle est remise. On dira que ma fille est malade ; croyez, mon cher Victor, que je reconnaitrai un jour votre zèle, et surtout votre silence ; il est certaines espérances dont je me suis aperçu, et que je ne désapprouve pas entièrement.

VICTOR.

Ah ! Monsieur ; j'avais idée que cette chanson-là me porterait bonheur.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

M. DE VALCOUR, seul, se promenant à grands pas avec beaucoup d'agitation.

C'est une chose affreuse, cette maudite chanson... je n'y suis pour rien ; mais jamais on ne soupçonnera cet épais Dumont ; moi, c'est différent, je suis connu. J'ai le malheur d'avoir de l'esprit et de la verve satirique ; il n'y a qu'un moyen, c'est d'agir franchement, de prendre l'initiative, et de porter moi-même cette chanson à son excellence !

SCÈNE XV.

M. DE VALCOUR, DUMONT, sortant de son bureau et tenant à la main quelques copies de la chanson.

DUMONT.

J'ai fait tirer quelques copies de nos couplets, et s'il vous était agréable d'en avoir.

M. DE VALCOUR, d'un air froid et sévère.
Comment, Monsieur, des copies ?

DUMONT.

Oui, pour les répandre.

M. DE VALCOUR.

Y pensez-vous, Monsieur ? est-ce là ce dont nous sommes convenus ? répandre des couplets que l'on peut tout au plus confier à la discrétion d'un ami, ou à l'oreille indulgente d'un chef ?

DUMONT.

Mais, Monsieur, vous disiez tout à l'heure....

M. DE VALCOUR.

Oui, entre nous, entre particuliers, j'ai pu approuver, littérairement parlant, des vers que je blâme comme homme public ; et la preuve, c'est que je vous en avais demandé le secret.

DUMONT.

Non, Monsieur, c'était moi.

M. DE VALCOUR.

Vous, moi, qu'importe ? il n'en est pas moins vrai que vous aviez senti comme moi l'inconvenance d'un pareil procédé. Vous pouviez être sûr, pour ma part, que je n'en aurais jamais parlé, que j'aurais même fait semblant de ne pas les connaître ; mais maintenant que, grâce à vous, cette chanson court le monde, qu'elle est connue, qu'elle est presque publique, je ne puis me taire, et j'ignore ce qui en arrivera.

(Il entre dans son cabinet à gauche.)

SCÈNE XVI.

DUMONT, seul.

Eh mais! Dieu me pardonne, je crois qu'il va faire un rapport contre moi, lui qui tout à l'heure était échanté de ces couplets. (Il regarde par la croisée.) Ah! mon Dieu, ces équipages dans la cour! et monsieur le chef de division qui, dans un pareil moment, va faire sa cour! J'y suis, la démission n'est pas acceptée, le ministre garde sa place, et dans ce moment-ci je ne suis pas trop sûr de conserver la mienne: aussi, je vous le demande... qu'elle idée m'a pris... à cinquante ans, et pour la première fois de ma vie... m'aviser d'aller faire de l'esprit... est-on bête comme cela? Heureusement on a des protecteurs, des amis que l'on peut faire agir. (Il va s'asseoir auprès de la table, prend du papier et une plume, comme pour se disposer à écrire, puis se levant tout à coup, il continue.) Mais il y a une justice, et je réclamerai; parce qu'après tout, je suis chef de bureau, et je ne suis pas auteur; je n'ai pas fait cette chanson, je ne la connais pas, et la destitution, s'il y a lieu, doit tomber sur le vrai coupable... Ah! voici M. Belle-Main.

SCÈNE XVII.

DUMONT, BELLE-MAIN.

BELLE-MAIN, en entrant sans voir Dumont.

Cette pauvre Charlotte, quelle a été sa joie! notre mariage est maintenant assuré. (Après avoir vu Dumont.) Mais voici notre bon et respectable chef.

DUMONT.

Monsieur, je vous attendais; tout à l'heure, je suis à vous.

(Il s'assied auprès de la table et écrit quelques lettres, sans faire attention à ce que dit Belle-Main.)

BELLE-MAIN.

Je vous demande pardon, c'est qu'en venant je suis entré dans la boutique de M. Guillaume, le marchand de draps; j'ai fait mesurer et couper devant moi trois aunes de Louviers, seconde qualité, pour redingote et pantalon pareils.

Au: *Le choix que fait tout le village.*

Pour profiter de ma bonne fortune,
J'ai fait porter le drap chez le tailleur;
Pourquoi faut-il qu'une idée importune
Me trouble en ce point au sein de mon bonheur?

(Touchant son habit râpé, et le regardant avec attendrissement.)

Ce vieil habit couvert de cicatrices,
Vient malgré moi reveiller ma pitié;
Il est cruel, après tant de services,
De reformer un ancien employé.

Pour chasser ces idées-là, je suis entré au café

où j'ai fait un petit *extra*... quarante-cinq sous, pour mon déjeuner; le carafon de Beaune, et le bifteck de la gratification. Dieu! m'en suis-je donné!

DUMONT, sans se lever.

Vous avez peut-être eu tort de vous presser...

BELLE-MAIN, stopéfait.

Pourquoi donc cela?

DUMONT, se levant, et allant à lui en pliant le papier qu'il vient d'écrire.

Parce que l'usage n'est point de donner des gratifications à ceux qui ne font plus partie des bureaux, et que dès ce moment vous êtes dans ce cas-là.

BELLE-MAIN.

Hein! qu'est-ce que vous me dites donc?

DUMONT.

Il me semble que c'est assez clair; je vous répète que vous n'êtes plus de l'administration. Mais quand on fait des vers comme ceux-là.

BELLE-MAIN.

Moi, des vers!

DUMONT.

Oui, vous connaissez peut-être cette chanson?

BELLE-MAIN.

Des vers, des chansons!... Que je sois supprimé radicalement sans espoir de pension de retraite, si je sais seulement ce que cela veut dire!

DUMONT.

Oh! sans doute vous allez hler que vous en soyez l'auteur; on ne convient jamais de ces choses-là, au risque de compromettre ses collègues ou ses chefs; mais par bonheur nous avons des preuves, et dans peu vous recevrez votre suppression définitive.

BELLE-MAIN.

Moi, ma suppression! au moment même où j'avais la certitude... Ah çà! Monsieur, est-ce que vous croyez qu'on peut vivre comme cela? je suis d'un tempérament calme et pacifique, et par mon état je suis habitué à rester en place; mais si une fois je me révolutionne... Qu'est-ce que c'est donc que cela? à chaque instant, des hauts, des bas, me pousser de ma place, m'y remettre, m'en ôter encore; et à moins qu'on ne m'ait choisi pour une expérience du mouvement perpétuel...

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur?

BELLE-MAIN, tout à fait hors de lui.

Oui, Monsieur, je ne connais plus rien! mon mariage est arrêté avec mademoiselle Charlotte, j'ai commandé mon habit de noces, et pris un déjeuner à compte sur la gratification; j'ai monté mes dépenses sur un plect de luxe inusité jusqu'à présent, et c'est dans ce moment que vous venez

m'annoncer ma suppression définitive... Non, Monsieur, non, elle n'aura pas lieu. (S'asseyant.) Je m'établis sur ce fauteuil, à cette table, où depuis vingt ans mes doigts assidus se sont noircis pour le service de l'administration, et nous verrous si l'on vient m'en arracher... Appelez vos garçons de bureau, appelez-les.

DUMONT.

Je ne prendrai point cette peine. Mais voici monsieur le chef de division.

BELLE-MAIN.

Je lui demanderai justice.

DUMONT.

Il va vous confirmer lui-même votre renvoi définitif.

BELLE-MAIN.

Et lui aussi! il n'y a plus d'espoir. (Prenant son parapluie.) O Charlotte!...

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VALCOUR.

M. DE VALCOUR, entrant sur la scène d'un air rêveur.

Je viens de voir le ministre, et je ne sais comment interpréter l'air froid avec lequel il m'a reçu... N'importe, j'ai fait mon devoir; en arrivera maintenant ce qu'il pourra. Antoine! (Un garçon paraît.) Prévenez ma fille qui m'attend là, dans mon cabinet. (A Victor qui entre.) Eh bien! mon cher Victor?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR, ensuite EUGÉNIE.

VICTOR.

Monsieur, vos ordres ont été exécutés.

M. DE VALCOUR.

C'est bien. (A Eugénie, qui sort du cabinet.) Allons, ma fille, partons. (Il se dispose à sortir avec Eugénie, Belle-Main s'avance pour le saluer.) Eh bien, mon cher Belle-Main, que me voulez-vous?

VICTOR.

En effet, quel air triste et malheureux! et d'où vient cet équipage?

BELLE-MAIN.

Vous me voyez avec le parapluie du départ; on me donne mon congé définitif, et pourquoi? pour des vers. Je vous demande à quoi cela rime?

VICTOR.

Des vers à ce pauvre Belle-Main!

M. DE VALCOUR, le regardant.

Allons donc, ce n'est pas possible.

DUMONT.

Si, Monsieur. Cette chanson inconvenante et

déplacée, qui a excité, ce matin, votre colère et la mienne, apprenez qu'elle est véritablement de lui.

BELLE-MAIN.

De moi?

DUMONT, tirant un papier de sa poche.

Je l'ai là, écrite de sa main.

VICTOR.

Comment! c'est pour cela qu'on le renvoie? Un instant, je ne le souffrirai pas; j'en connais l'auteur, et ce n'est pas lui.

M. DE VALCOUR, bas à Victor.

Victor, de grâce, songez à votre promesse. (montrant Eugénie) et à la mienne.

VICTOR.

Je sais, Monsieur, à quoi je m'expose en parlant; mais n'importe, je n'en dois pas moins hommage à la vérité, et je la dirai tout entière.

M. DE VALCOUR.

Vous ne la direz pas.

VICTOR.

Je la dirai.

M. DE VALCOUR.

Vous ne la direz pas.

VICTOR, avec feu.

Je la dirai, et je le puis, sans compromettre personne, car je suis le seul coupable. C'est moi qui l'ai faite.

TOUS.

Vous!

M. DE VALCOUR, à part.

Je respire. (Bas à Victor.) Bien, bien, jeune homme; je reconnaitrai une pareille générosité.

VICTOR.

Non, Monsieur, vous ne devez m'en savoir aucun gré, je vous le répète, cette chanson est véritablement de moi.

BELLE-MAIN.

Quoi! monsieur Victor, vous en êtes l'auteur?

VICTOR.

Pourquoi pas? tout comme un autre, puisqu'ici tout le monde l'a faite; seulement, j'en suis l'auteur responsable.

DUMONT.

Tant pis pour vous, tant pis, jeune homme; cela peut avoir des suites graves; car, enfin, voilà monsieur qui a été obligé d'en rendre compte.

VICTOR, surpris, regardant M. de Valcour, qui baisse les yeux.

Quoi! Monsieur, c'est vous?

M. DE VALCOUR, déconcerté.

Que voulez-vous? ma position particulière... Le ministre l'aurait toujours appris; moi, j'ai présenté les choses du bon côté; et puis, je n'ai nommé personne.

VICTOR.

Je le crois sans peine.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; UN GARÇON de bureau.

LE GARÇON, à M. de Valcour, lui remettant une lettre.
De la part de son excellence.

M. DE VALCOUR, prenant la lettre.

C'est la réponse à mon rapport... Maintenant je n'ose l'ouvrir.

VICTOR.

Allez toujours.

M. DE VALCOUR, lisant.

« Monsieur, je viens de lire la chanson que
 » vous m'avez adressée; et j'ai vu avec plaisir
 » que j'étais seul attaqué. Je trouve les couplets
 » charmants, quoiqu'un peu durs; mais quelque
 » forme que prenne la vérité pour se présenter,
 » elle doit toujours être accueillie *avec ou sans*
 » *costume.* »

DUMONT.

Je reconnais bien là monseigneur. Cet homme-là a un esprit.

M. DE VALCOUR.

Oui, ce dernier trait-là est charmant.

(Continuant la lecture de la lettre.)

« Je vous charge de découvrir l'auteur de cette
 » chanson; il m'a rendu service en me signalant
 » des abus; et quel qu'il soit, il mérite une ré-
 » compense. Je vous prie donc de m'en proposer
 » une pour lui, etc., etc. »

VICTOR.

Est-il possible!

BELLE-MAIN.

Est-il heureux! le voilà sûr de sa gratification.

VICTOR, lui donnant une poignée de main.

Mon cher Belle-Main, vous savez que je vous ai dit; je ne vous oublierai pas.

DUMONT.

Du tout, c'est moi que cela regarde; et je lui ai déjà promis, avec l'autorisation de M. le chef

de division, une gratification de trois cents francs, le quart de ses appointements.

M. DE VALCOUR.

Ce n'est pas assez, mon cher; on l'a injustement soupçonné, on lui doit une réparation. Je propose au directeur six cents francs de gratification.

BELLE-MAIN, élevant au ciel ses mains qui tiennent encore le parapluie.

O mademoiselle Charlotte!

M. DE VALCOUR, à Victor.

Quant à vous, jeune homme, il s'agit à présent de justifier les bontés de son excellence; je ne vous perdrai pas de vue, et c'est à vous de mériter par votre assiduité et votre travail (montrant Engénie) la récompense que je vous ai promise.

VICTOR.

Avec un tel espoir, je frémis de la quantité de rapports et de circulaires que je vais abattre.

BELLE-MAIN, faisant le geste d'écrire.

Dieu! m'en voilà-t-il en perspective! je ne risque rien de tailler mes plumes.

VICTOR.

Et quant à ma chanson, puisque je lui dois mon bonheur... combien je me félicite maintenant de l'avoir faite!

DUMONT.

Et moi, jeune homme, de l'avoir fait connaître!

M. DE VALCOUR.

Moi, de l'avoir corrigée!

BELLE-MAIN.

Et moi, de l'avoir copiée!

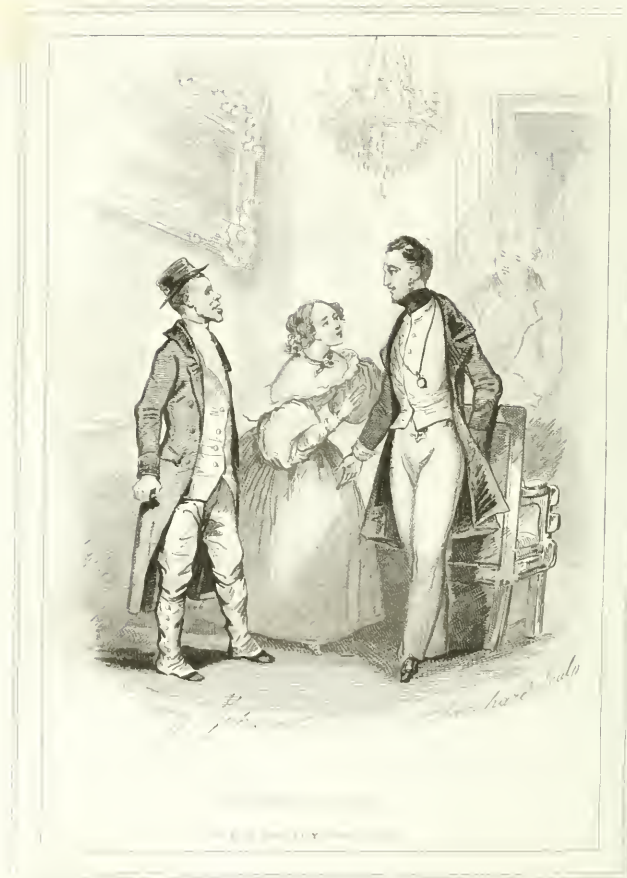
VAUDEVILLE.

Air: *T'en souviens-tu?*

BELLE-MAIN, au public.

Ainsi que moi, Charlotte vous supplie
 De confirmer l'hymen qui nous attend;
 Car le bonheur dont on nous gratifie
 De vous encor dépend en cet instant.
 Sans vous, hélas! il est une disgrâce,
 Chefs et commis, qui nous suppriment tous;
 Baignez, Messieurs, pour que je reste en place,
 Venir souvent en prendre une chez nous.







LE MENTEUR VÉRIDIQUE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 24 avril 1823.

En société avec M. Melesville.



Personnages.

LE COMTE DE SAINT-MARCEL.
FRANVAL, riche négociant.
LUCIE, sa fille.
EDOUARD DE SAINVILLE.



LOLIVE, valet du comte.
ROSE, suivante de Lucie.
UN VALET A LIVRE.
UN DOMESTIQUE DE L'HÔTEL.

La scène se passe dans un hôtel garni.

Le théâtre représente un salon élégant, avec porte de fond et portes latérales. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOLIVE, ROSE.

ROSE, faisant entrer Lolive.

C'est toi, Lolive? Pour un valet de chambre de grand seigneur, comme tu es matinal! Peste! levé avant dix heures!

LOLIVE.

J'ai su hier que vous deviez descendre à cet hôtel, et j'accours réclamer ta foi et le prix de onze mois de soupirs.

ROSE.

Ah çà! tu m'as donc été d'une fidélité...

LOLIVE.

Effroyable; cela me fait du tort dans les anti-chambres; ma constance en est passée en proverbe, et l'on ne m'appelle plus que le *Céladon* de la livrée. Quant à toi, je ne te fais pas de questions sur ce chapitre-là.

Air de *Julie*.

La confiance est la vertu première
Et d'un amant et d'un mari;
Tendre ou jaloux, infidèle ou sincère,
Rien n'empêche d'être trahi,
Et comment soulever le voile
Qui nous cache la vérité?
Qu'un autre eroie à la fidèle,
Moi je ne crois qu'à mon étoile.

ROSE.

Impétinent! tu pourrais supposer...

LOLIVE.

Du tout; en province il faut bien être fidèle, on n'a que cela à faire. Que voulais-tu m'annoncer?

ROSE.

Que M. Franval, mon maître, le plus honnête et le plus riche armateur de Bordeaux, vient à Paris marier sa fille; et que celle-ci, qui m'aime beaucoup, m'a promis une dot le jour où l'on signerait son contrat.

LOLIVE.

Une dot! c'est à merveille. Je ne te demande pas quelle est la somme.

ROSE.

Mille écus.

LOLIVE, avec exaltation.

Peu m'importe; l'amour compte-t-il les billets de banque? (Froidement.) Est-ce comptant?

ROSE.

Oui.

LOLIVE.

Tant mieux, parce que premier valet de chambre d'un grand seigneur, de M. le comte de Saint-Marcel, tu sens que je ne pouvais former une alliance sans y trouver de quoi soutenir mon rang, tu as une dot, tout est dit, je l'accorde ma main.

ROSE, soupirant.

Ah! Lolive, le mariage de ma maîtresse n'est pas encore fait.

LOLIVE.

Qui pourrait l'empêcher ?

ROSE.

Je ne sais; pendant le voyage, j'ai cru remarquer quelque mésintelligence entre le père et la fille. Mademoiselle Lucie est triste, inquiète, et je crains qu'un obstacle...

LOLIVE, vivement.

Un obstacle ! il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir ; ma tendresse, notre bonheur, mille écus comptant, il faut absolument que ce mariage se fasse. Rose, l'honneur, la délicatesse, tout vous fait un devoir de tromper le père s'il le faut ; et si vous avez besoin de moi...

ROSE.

Encore faut-il savoir de quoi il s'agit ; justement mademoiselle Lucie va venir ; je t'engagerais bien à rester, mais je crains que ton maître, M. de Saint-Marcel, ne t'attende.

LOLIVE.

Mon maître ! oh ! je le forme.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Maint solliciteur chaque jour
Implore humblement sa présence ;
Aiais de mon cher maître à mon tour
J'exerce aussi la patience.
Si chez lui l'on attend, dit-on,
Il attend son valet de chambre,
Et c'est dans son propre salon
Que je lui fais faire antichambre.

D'ailleurs, aujourd'hui j'ai ma journée à moi ; madame la comtesse est indisposée ; me aventurer hier au bal masqué... je te conterai cela. Voici notre belle alligée ; de la fermeté, Rose, et songez qu'il y va pour vous d'une fortune et d'un mari.

SCÈNE II.

LUCIE, ROSE, LOLIVE.

LUCIE.

Rose, Rose, je te cherchais ; Édouard n'a pas encore paru ?

ROSE.

Non, Mademoiselle.

LUCIE.

Quelle est cette personne avec qui tu causais ?

LOLIVE, bas à Rose.

Présente-moi donc.

ROSE.

Mademoiselle, c'est le jeune homme dont je vous ai parlé à Bordeaux.

LUCIE.

Ah ! j'entends, M. Lolive ; je l'en fais compliment ; mais si votre mariage doit se célébrer le même jour que le mien, je crains bien que vous n'attendiez encore.

ROSE.

Et pour quelle raison ?

LUCIE.

Je suis au désespoir, mon père veut rompre avec Édouard.

LOLIVE, bas à Rose.

Ah ! mon Dieu ! et nos mille écus ?

ROSE.

Cela n'est pas possible ; même famille, même fortune, c'est un mariage trop convenable, et monsieur votre père n'oserait pas.

LUCIE.

Aussi, ne vient-il à Paris que pour chercher un prétexte.

ROSE.

Il n'en trouvera pas ; M. Édouard est un jeune homme charmant.

AIR des *Maris ont tort.*

Plein de raison et d'imprudence,
Plein de folie et de bonté,
Souvent il donne à l'indigence
L'argent qu'il gagne à l'écarté ;
Rendre service est sa méthode ;
Enfin chez lui sont confondus
Les défauts qui sont à la mode
Et les vertus qui n'y sont plus.

LUCIE.

Où ; mais puisque tu parles de ses défauts, il en est un que jusqu'ici j'avais su cacher à mon père, et auquel il ne pardonne pas ; un négociant comme lui, qui a toute la droiture, et même la rudesse d'un ancien marin, estime avant tout la franchise, et M. Édouard est sans doute un fort aimable jeune homme ; mais, soit étourderie, soit distraction, il a contracté l'habitude de ne jamais dire un mot de vérité.

LOLIVE,

J'y suis ; il a beaucoup voyagé.

ROSE.

Non ; mais d'abord il est de Bordeaux !

LOLIVE.

Je comprends ; l'influence du sol natal.

ROSE.

Et puis, voilà six mois qu'il est à Paris.

LOLIVE.

Et c'est là que tout se perfectionne.

LUCIE.

Enfin, mon père m'a déclaré qu'au premier mensonge bien avéré, bien prouvé, tout serait rompu.

LOLIVE.

Allons donc, on voit bien que monsieur votre père est aussi du pays, et son projet est une plaisanterie, une gasconnade ; vouloir empêcher un jeune homme à la mode de mentir ! autant vaudrait faire remonter la Garonne vers sa source.

LUCIE.

C'est ce que vous ne ferez jamais comprendre

à mon père, et je ne sais comment prévenir Édouard.

ROSE.

Je vais l'attendre; il loge ici dessus dans le même hôtel; et avant qu'il entre chez monsieur votre père, je le prévenirai de prendre garde à lui, et de n'annoncer rien que d'officiel, si c'est possible.

LUCIE.

Tais-toi donc! on parle dans la chambre de mon père, j'ai reconnu la voix d'Édouard.

ROSE.

Il aura passé par l'autre escalier.

LUCIE.

Tout est perdu! et s'il a causé avec mon père, je parie que déjà... Il y attache si peu d'importance qu'il ment par habitude et sans y penser.

ROSE.

Alors le coup de maître serait d'empêcher M. Franval de s'apercevoir de ses petits écarts; qu'est-ce que cela nous fait qu'il mente, pourvu que votre père ne s'en doute pas?

LOLIVE.

Elle a raison; ceci est beaucoup plus facile: et si mademoiselle veut me donner plein pouvoir sur lui...

LUCIE.

Ah! si vous parvenez à cacher son défaut à mon père, ma reconnaissance... Vous pensez bien qu'une fois mariée, je suis sûre de le corriger; sans cela...

LOLIVE.

Cela va sans dire; il ne faut pas que M. Édouard me voie; mais si je pouvais l'entendre, et prendre une idée de son caractère...

ROSE, montrant le cabinet à droite.

Eh mais! ce cabinet... Il a précisément un escalier dérobé sur la cour. On vient, entre vite.

LOLIVE.

Air de la *Nouvelle télégraphique*.

Ne craignez rien,
Tout ira bien,
Et par mes soins j'espère
Le dégager,
Le protéger,
Au moment du danger.

ROSE.

D'après les termes du traité,
Nous servons votre père;
Un mensonge bien attesté
Vaut une vérité.

ENSEMBLE.

Ne craignons rien, etc.

(Lolive sort par la droite.)

SCÈNE III.

ROSE, LUCIE, FRANVAL, ÉDOUARD.

FRANVAL.

Par exemple, celui-là est trop fort! cent mille écus de rente.

ÉDOUARD.

C'est comme je vous le dis, une Polonaise, une comtesse; car dans ce pays-là, on ne peut guère être moins que cela. La comtesse Valniska, et elle me faisait proposer sa main.

Air de *Marianne*.

Mais pour accepter sa tendresse

(Regardant Lucie.)

J'ai jamais trop... et vous savez qui.

FRANVAL.

Et c'était bien une comtesse?

ÉDOUARD.

Qui descend de Sobiesky.

FRANVAL.

Mais cette belle,

Où donc est-elle?

Je veux la voir.

ÉDOUARD.

Êtes-vous malheureux!

Elle est partie

Pour Varsovie.

FRANVAL.

C'est très-fâcheux.

ROSE, à part.

Non pas, c'est très-heureux.

FRANVAL.

Ce trait sent un peu la Gascogne.

ROSE, en montrant Franval.

Je ne crains rien, car le voilà,

Forcé de croire celui-là,

Où d'aller en Pologne,

ÉDOUARD.

Ma chère Lucie, que je suis heureux de vous voir; mais descendre hier dans cet hôtel, sans m'en faire prévenir... si je l'avais su, je n'aurais pas été au bal de l'Opéra, quoiqu'il m'y soit arrivé une aventure charmante. Une jeune dame que l'on allait enlever pour une autre, si je ne m'en étais mêlé... Il faut que je vous conte cette histoire-là.

LUCIE, d'un air suppliant.

Mou cousin, ne la dites pas.

ÉDOUARD.

Oh! ne craignez rien! elle peut se raconter, et puis je vous en donne ma parole d'honneur, celle-là est vraie.

FRANVAL.

Comment! les autres ne l'étaient donc pas?

ÉDOUARD.

Si vraiment, elles le sont toutes; mais celle là encore plus que les autres. (A Lucie.) Imaginez-vous... Mais qu'avez-vous? d'où vient cette tris-

tesse? vous ne savez donc pas que votre père consent à nous unir aujourd'hui même?

LUCIE.

Il serait vrai?

ÉDOUARD.

Oui, et il m'a promis que ce soir, après dîner, il signerait notre contrat, à une seule condition, qu'il n'a pas voulu me dire, mais que vous devez connaître, n'est-il pas vrai?

LUCIE.

Oui, et je crains que déjà il ne soit plus en votre pouvoir de la remplir.

FRANVAL.

Je crois du moins qu'il aura de la peine; mais je suis équitable, et je ne condamnerai pas sans preuves, bien persuadé, mon cher Édouard, que tu ne seras pas embarrassé de m'en fournir d'ici à ce soir.

ÉDOUARD.

Il paraît qu'en province on parle par énigmes, car je n'y conçois rien; mais qu'importe? vous m'aimez, je vous aime; je suis si heureux de vous voir; depuis six mois que nous étions séparés...

FRANVAL.

J'espère que tu as mis ce temps à profit, que tu t'es fait des amis, des protecteurs. Tu ne nous parlais pas dans tes lettres de M. le comte de Saint-Marcel, le meilleur ami de ton père: est-ce que, par hasard, tu ne le voyais plus?

ÉDOUARD.

Si vraiment, tous les jours; une maison charmante, une femme fort aimable; l'autre jour encore, j'ai fait une chanson pour elle, dont je devais, aujourd'hui même, lui porter la musique.

ROSE, à Lucie.

Ah! mon Dieu, j'ai bien peur; Lolive, qui est à son service, me l'aurait dit.

ÉDOUARD.

Ce bon M. de Saint-Marcel, il m'a servi chaudement, il avait pour moi mille bontés; et la preuve, c'est que j'ai dans ce moment-ci deux ou trois places à ma disposition; on m'offre la recette de Strasbourg, celle de Marseille...

FRANVAL.

Je préfère cette dernière, et je suis d'avis qu'aujourd'hui même nous allions...

ÉDOUARD.

A peine arrivé, vous occuper déjà d'affaires; songez un peu aux plaisirs de la capitale, j'en veux faire les honneurs à ma jolie cousine. Il y a une pièce nouvelle aux Français, j'ai fait retenir une loge, ensuite il y a bal masqué.

FRANVAL.

Oh! d'abord, le bal de l'Opéra, nous n'irons pas, nous n'avons ni masques, ni dominos.

ÉDOUARD.

Et *Babin*, le costumier qui demeure là en face, sur le palier. Est-ce qu'on est jamais embarrassé à Paris, au centre de la civilisation et de la rue de Bichelieu? A propos, comment trouvez-vous l'appartement que je vous ai retenu? un peu petit, n'est-ce pas? mais, voyez-vous, je loge au-dessus; il y a un peu d'égoïsme dans mon fait.

FRANVAL.

J'aurais préféré le boulevard.

ÉDOUARD.

Ah! si j'avais su cela! ma maison qui est juste au coin des *Italiens*.

LUCIE.

Votre maison!

FRANVAL.

Tu as une maison à Paris, toi?

ÉDOUARD.

Et qui ne m'a pas coûté cher, un billet de loterie... moi qui n'y mets jamais.

FRANVAL.

Peste! c'est avoir la main heureuse.

ÉDOUARD.

Une maison charmante, toute neuve, entre cour et jardin, dix mille francs de glaces seulement au premier, avec un billard, salle de bains; cela avait été bâti pour une danseuse qui l'a trouvée trop petite.

FRANVAL.

Parbleu! moi qui ne suis pas si difficile que ces dames, j'irai y loger.

ÉDOUARD.

Ah! que je suis donc fâché! je l'ai vendue avant-hier.

FRANVAL.

Déjà?

ÉDOUARD.

Soixante mille francs, ça n'est pas cher, mais il y avait des réparations à faire.

FRANVAL.

Des réparations! une maison toute neuve!

ÉDOUARD.

C'est-à-dire qu'il y avait un pavillon mal construit... Vous concevez...

AIR. *De sommeiller encor, ma chère.*

Des maçons l'on n'est jamais quitte.

FRANVAL.

A construire on est donc bien long?

ÉDOUARD.

Mais, au contraire, on va trop vite:

On improvise une maison.

En quinze jours elle est bâtie;

Mais les travaux doivent encor durer;

Car à peine est-elle finie,

Qu'on se met à la reparer.

Aussi, j'ai mieux aimé mes soixante mille francs, c'est plus sûr.

FRANVAL.

Et ton acquéreur est-il solide ?

ÉDOUARD.

Oh ! très-riche, un ancien marchand, M. *Guillaume* ; il doit même m'apporter mon argent ce matin ; oh ! je n'en suis pas inquiet.

ROSE, à part

Ni moi non plus.

LUCIE.

Ah ! Rose, j'ai bien peur que ce n'en soit un.

ROSE.

Et moi aussi.

(Rose sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET de l'hôtel.

LE VALET, donnant une lettre à Franval.

M. Franval, de Bordeaux.

FRANVAL.

C'est bien... (Ouvrant la lettre.) Ah ! ah ! c'est pour ce paiement... (Le valet sort.) VOYEZ mes lettres de change. Pardon, mon cher Édouard, j'ai quelques papiers à mettre en ordre, cause avec ma fille.

(Il tire son portefeuille et s'assied à gauche.)

LUCIE, à droite, à demi-voix, à Édouard.

Vous êtes donc incorrigible !

ÉDOUARD.

Est-ce de mon amour que vous parlez ?

LUCIE.

Non, mais de vos défauts qui nous perdent. Mon père a juré de rompre notre mariage, si d'ici à ce soir il s'aperçoit d'un seul mensonge.

ÉDOUARD.

Dieu, qu'ai-je fait !

LUCIE.

Quoi ! Monsieur, tout ce que vous venez de lui dire...

ÉDOUARD.

Est vrai, quant au fond ; mais les détails... ; moi, ce n'est jamais avec mauvaise intention... ; mais la moitié du temps, à raconter les choses telles qu'elles sont, c'est si ennuyeux...

LUCIE.

Que vous ne pouvez résister au désir de les embellir, et que pour déployer les richesses de votre imagination...

ÉDOUARD.

Me voilà corrigé, et je vous jure que jamais...

LUCIE.

Taisez-vous, mon père s'approche...

ÉDOUARD.

Oh ! je ne crains rien.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Si j'obtiens cette main si chère,
Vrai modèle des bons maris,

Vous me verrez toujours sincère,
Toujours constant, toujours épris.

LUCIE.

Toujours... cessez donc ce langage.
Si mon père vous entendait !
Toujours... ce mot seul suffirait
Pour rompre notre mariage.

FRANVAL, tenant un papier.

Je n'aurai jamais assez de fonds... Eh ! parle-moi ! Édouard, tu peux me rendre ce service.

ÉDOUARD, sans se retourner.

Qu'est-ce que c'est, beau-père ?

FRANVAL.

Une lettre de change de six mille francs à escompter !

ÉDOUARD, riant.

Ma foi, cela se rencontre mal ; je n'ai pas le sou.

FRANVAL.

Bah ! et cet argent ?

ÉDOUARD.

Quel argent ?

FRANVAL.

Le prix de ta maison.

ÉDOUARD.

Ma maison... ah ! oui, c'est juste... c'est que... dans ce moment...

FRANVAL.

En as-tu disposé ?

ÉDOUARD.

Non, non ; c'est-à-dire dans un sens...

LUCIE, bas à Édouard.

Voyez-vous ce que c'est que de mentir ?

ÉDOUARD.

Au fait, je ne vois pas pourquoi je ne vous avouerais pas franchement la chose. (A voix basse.) J'avais quelques dettes.

LUCIE, sévèrement.

Encore un...

ÉDOUARD.

Non, c'est la vérité ; un jeune homme ne peut guère vivre sans cela ; et par un hasard assez drôle, il se trouve que mon acquéreur, un monsieur... monsieur *Lenoir*.

FRANVAL.

Tu m'as dit M. *Guillaume*.

ÉDOUARD.

M. *Guillaume Lenoir*... un usurier...

FRANVAL.

Tu m'avais dit un marchand.

ÉDOUARD.

Marchand, parce qu'il fait l'usure en gros ; bref, cet honnête homme était celui qui m'avait prêté... ; si bien qu'en achetant ma maison... il y a eu compensation.

FRANVAL.

Et tu devais à ton acquéreur ?

ÉDOUARD, étourdi.

Une quarantaine de mille francs.

FRANVAL.

Mais puisque tu as vendu soixante, c'est vingt mille francs qu'il te redoit.

ÉDOUARD, embarrassé.

Vingt mille francs... c'est ce que je vous disais ; mais... (A part.) Comment diable me tirer de là ?

FRANVAL, le regardant.

Est-ce que tu m'aurais fait un conte ? Est-ce que par hasard ton acquéreur n'existerait pas ?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; LOLIVE, déguisé en vieux marchand ; ROSE.

ROSE, annonçant.

M. *Guillaume Lenoir* !

ÉDOUARD, stupéfait.

Monsieur...

FRANVAL, de même.

Comment ?

LOLIVE, courant à Édouard.

Mille pardons, mon cher monsieur Édouard, de vous poursuivre ainsi chez les autres ; mais les affaires avant la politesse... On vient de me dire que vous étiez en famille, et je n'ai pas cru être indiscret ; c'est sans doute monsieur votre père et mesdemoiselles vos sœurs que je me fais l'honneur de saluer ? Désolé de vous interrompre... Deux mots, et je me sauve.

ÉDOUARD, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LUCIE.

Ces messieurs ont à causer d'affaires ; mon père, permettez-moi de me retirer.

ÉDOUARD.

Pourquoi donc ? je n'ai de secrets pour personne, moi...

LOLIVE.

Ah ! ce n'est pas amusant, pour une jeune personne, d'entendre parler d'enregistrement, d'état de lieux ;... si c'était un contrat de mariage, je ne dis pas ; on prend patience, parce qu'on se dit : les affaires avant la politesse.

FRANVAL.

Va, mon enfant, nous te rejoindrons bientôt.

LUCIE, à Rose en s'en allant.

Ne les quittez pas, ma chère Rose.

{ Elle sort. }

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LUCIE.

LOLIVE.

Ah ça ! mon cher Monsieur, je viens voir si

vous voulez enfin terminer l'affaire de votre maison ?

ÉDOUARD, étonné.

De ma maison ?

LOLIVE.

Quand je dis votre maison, c'est-à-dire la mienne. J'ai acheté, vous m'avez vendu, il ne s'agit plus que de me mettre en possession. Du reste, mille choses aimables de la part de madame *Guillaume Lenoir*, mon épouse : je ne vous en parlais pas d'abord, parce que les affaires avant la politesse.

ÉDOUARD.

Ah ! vous venez pour... (A Franval.) Par exemple, voilà bien l'aventure la plus extraordinaire.

FRANVAL.

Qu'est-ce que tu y trouves donc d'extraordinaire ? tu as vendu ta maison.

ÉDOUARD.

J'entends bien : ce n'est pas cela qui m'étonne ; mais si vous saviez...

LOLIVE.

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs*.La minute n'est pas signée ;
Mais tout est réglé comme il faut ;
Et pendant la présente année
C'est vous seul qui payez l'impôt.

ÉDOUARD.

Quoi ! je le paye, est-ce possible !
Il ne manquait plus que cela ;
Et grâce à cette maison-là,
Je vais me trouver éligible.

C'est dommage de l'avoir vendue.

LOLIVE.

Mais c'est fait, l'argent est prêt, et quand vous voudrez...

ÉDOUARD, à part.

C'est une mystification ; mais, parbleu ! je vais bien l'attraper. (Haut.) Puisque mon argent est prêt, mon cher *Guillaume*, c'est une affaire faite ; donnez-le moi.

LOLIVE.

Certainement, Monsieur ; (fouillant dans sa poche et tirant sa tabatière) aussitôt que vous aurez signé le contrat, et que le délai pour purger les hypothèques sera écoulé.

FRANVAL.

C'est juste.

LOLIVE.

Du reste, vous savez nos conventions : il ne vous revient que vingt mille francs.

ÉDOUARD, à part.

Je ne conçois pas que l'on puisse mentir avec ce front-là.

LOLIVE.

Et je les ai déposés chez votre notaire.

ÉDOUARD.

C'est fâcheux ; j'aurais voulu savoir de quelle

couleur est votre argent ; et je vous avoue même qu'à cause de mon beau-père et pour d'autres considérations, si vous aviez pu me payer sur-le-champ, (à part) la plaisanterie aurait été bien meilleure.

LOLIVE.

Je conçois que, dans votre situation, vous devez avoir besoin d'argent, ne fût-ce que pour votre cautionnement.

ÉDOUARD.

Mon cautionnement...

LOLIVE.

Oui, pour votre recette de Marseille.

FRANVAL.

Comment ! il serait vrai ? ce que tu me disais de cette place...

LOLIVE.

La nomination est publique, et c'est grâce au crédit de M. de Saint-Marcel.

AIR du vaudeville de la *Somnambule*.

Je l'ai vu ce matin encore,

Il a pour vous beaucoup d'égards ;

Madame surtout vous adore,

Même je dois vous gronder de sa part.

Donnez-lui donc la musique nouvelle,

Cette musique... oui, vous savez, mon cher,

De la chanson que vous fîtes pour elle,

Et qui ne peut aller sur aucun air.

ÉDOUARD, à part.

Parbleu ! celui-là est trop effronté. (Haut.) Ah çà ! Monsieur...

LOLIVE.

Adieu, monsieur le receveur... une place superbe, où, avec un peu d'esprit et de bons conseils, on peut faire son chemin : on criera après vous, on dira monsieur le receveur par-ci, monsieur le receveur par-là ; moquez-vous de tout cela, faites toujours fortune, quand cela devrait les désobliger, parce que, les affaires avant la politesse. Sur ce, je vous baise bien les mains. Votre très-humble serviteur, de tout mon cœur.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LOLIVE.

ÉDOUARD, le regardant sortir.

Voilà bien le plus hardi habléur.

FRANVAL.

Mon cher Édouard, que j'ai d'excuses à te faire : crois-tu que j'avais suspecté ta bonne foi ?

ÉDOUARD.

Comment ! vous auriez pu ?...

FRANVAL.

Mais voici qui change bien la thèse : je veux qu'à l'instant même nous allions chez M. de Saint-Marcel, que tu me présentes à lui comme ton beau-père, et que je le remercie.

ROSE, à part.

C'est fait de lui.

ÉDOUARD, embarrassé.

C'est aujourd'hui lundi ; il sera à sa petite maison de Saint-Ouen, un endroit délicieux, au bord de la Seine, vis-à-vis l'île de *Cage*. Nous y allons une ou deux fois par semaine. Imaginez-vous, beau-père, qu'il y a là un billard sur lequel l'autre jour j'ai fait un coup...

FRANVAL.

Oni ; mais M. de Saint-Marcel n'y jouera pas aujourd'hui ; M. Guillaume nous a dit l'avoir vu ce matin à Paris ; ainsi, comme je ne me soucie pas d'y aller sans toi, partons.

ÉDOUARD.

Demain, si vous voulez ; mais aujourd'hui cela m'est impossible.

FRANVAL.

Et pour quelle raison ?

ÉDOUARD.

J'ai ce matin des amis que j'attends, et ils se faisaient même une fête de se trouver avec vous.

FRANVAL.

Je ne peux... je déjeune en ville, chez Saint-Phar.

ÉDOUARD, vivement.

La ! moi qui ai commandé un déjeuner magnifique.

AIR : *Dans ce castel de haut lignage.*

J'ai dix flacons d'un champagne admirable,

Dinde truffée et vrai pâté d'Amiens.

Mon cœur d'avance en ce banquet aimable

A confondu vos amis et les miens.

Jeunes et vieux, dès le premier service,

Sont du même âge ; et par un charme heureux,

A table il faut que chacun rajouisse ;

Là, le vin seul a le droit d'être vieux.

(Pendant ce couplet, Rose a l'air d'écouter attentivement les détails du repas.)

FRANVAL.

A la bonne heure ; mais il est dix heures, ton déjeuner sera, comme le mien, pour midi, et d'ici là nous aurons le temps de faire une visite. Ainsi, tu vas venir avec moi, je l'exige : qu'est-ce que c'est donc que cela ?

ÉDOUARD, à part.

Il n'en démontrera pas.

ROSE, à part.

Le pauvre jeune homme ne sait plus où donner de la tête.

FRANVAL.

Eh bien ! qu'as-tu donc ? et d'où vient cet air embarrassé ? tu ne peux pas t'absenter de chez toi pour une demi-heure ?

ÉDOUARD.

Eh bien ! non, beau-père, puisqu'il faut vous le dire, puisque, malgré mes efforts, il est im-

possible de vous le cacher : je ne puis de toute la matinée m'absenter une seule minute. (A voix basse.) J'ai une affaire d'honneur, j'attends mon adversaire.

FRANVAL.

Ah ! mon dieu !

ROSE.

J'en étais sûre ; voilà du nouveau.

FRANVAL.

Et alors, ce déjeuner que tu me décrivais avec tant de facilité...

ÉDOUARD.

Il est là, il est toujours là. Je comptais prier un de mes amis que j'attends de me servir de témoin.

FRANVAL.

C'est cela, une mauvaise tête, un écervelé qui va tout gâter : c'est moi que cela regarde, je me charge d'arranger l'affaire.

ÉDOUARD.

Mais non, beau-père, ne vous mêlez pas de cela, et laissez-nous faire ; cela peut vous compromettre, tandis que nous autres jeunes gens...

FRANVAL.

Du tout, je veux savoir de quoi il s'agit, et comment cela est arrivé, ou sinon point de mariage.

ÉDOUARD, à part.

Quel diable d'homme ! (Haut.) Mais votre déjeuner chez Saint-Phar ?

FRANVAL.

Est-ce que j'y pense maintenant ! il m'attendra : quand il s'agit de ton honneur, de tes jours, toi, le fils de mon meilleur ami, mon propre fils ; car maintenant je te regarde comme tel. Allons, parle, et raconte-moi tous les détails.

ÉDOUARD, à part.

Au fait, c'est un brave homme. (Haut.) Écoutez donc, beau-père, vous prenez cela trop au tragique ; c'est une aventure comme tant d'autres, un malentendu, une plaisanterie.

FRANVAL.

Une plaisanterie ! qui compromet votre existence, ou celle d'un compatriote.

ÉDOUARD.

D'abord, c'est un Anglais.

FRANVAL.

C'est égal. Mais pourquoi vas-tu t'exposer à des voies de fait ?

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas touché.

FRANVAL.

Ou à des paroles.

ÉDOUARD.

Je ne lui ai pas parlé.

FRANVAL.

Mais alors.

ÉDOUARD.

Voilà ce qui est arrivé : Je dinais hier dans une maison charmante ; et vu la beauté de la journée, vraie journée d'été, toute la société prenait le café sur une petite terrasse qui donne sur le boulevard, une terrasse de la hauteur d'un entresol, et qui n'a pas même de balustrade ; notez bien le fait.

ROSE, à part.

Voilà une exposition qui me fait frémir.

ÉDOUARD, comme un homme qui cherche toujours ce qu'il va dire.

La maîtresse de la maison... une femme fort aimable... jeune encore, des yeux noirs magnifiques... la maîtresse de la maison venait un moka brûlant ; et, occupé à la regarder et à lui adresser quelques compliments, je ne m'apercevais pas que le trop plein de ma tasse tombait perpendiculairement sur mon pied, qui n'était défendu que par un simple bas de soie. Un geste rétrograde que je fais pousser un monsieur qui était derrière moi, au bord de la terrasse, et ma foi...

FRANVAL et ROSE.

Ah ! mon Dieu !

ÉDOUARD.

Pas le moindre danger... cinq ou six pieds d'élévation ; mais le malheur veut que, juste au même moment, passe un Anglais qui le reçoit sur ses épaules.

ROSE, riant.

Ah ! ah ! je n'y tiens plus !

FRANVAL.

Comment ! Rose, cela te fait rire ?

ROSE.

Oui, Monsieur, je n'ai pu m'en empêcher.

ÉDOUARD.

C'est ce que fit aussi toute la société. L'Anglais furieux s'en prend à moi, prétend que j'ai jeté exprès un homme sur lui. Je cherche à arranger l'affaire ; je lui propose même sa revanche, en lui accordant un étage de plus, c'est-à-dire qu'on le jettera sur moi du premier. Il se refuse à toute espèce d'arrangement ; nous échangeons nos adresses, et lord *Cook Brook*, mon adversaire, doit venir me prendre ce matin avec son épée.

FRANVAL, secouant la tête.

Je t'avouerai que cette histoire-là me semble bien extraordinaire ; mais n'importe, je ne te quitte pas, je serai ton témoin.

ÉDOUARD, à part.

Est-il tenace ! (Haut.)

Ain du *Petit Courrier*.

Franchement je n'ai pas le droit
De vous faire attendre, beau-père ;
Car enfin, si mon adversaire
Ne venait pas... , cela se voit.
Il est des gens pleins de sagesse,
 Craignant fort de s'aventurer,
 Et qui demandent votre adresse,
 Pour ne jamais vous rencontrer.

FRANVAL.

Eh bien ! s'il n'arrive pas, nous irons chez lui.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; LOLIVE, en Anglais,
UN VALET.

LE VALET, annonçant.

Milord *Cook Brook*.

FRANVAL, étouffé.

Comment ! il se pourrait !

ÉDOUARD, stupéfait.

Encore ! ce tour-là vaut l'autre.

ROSE, à part.

A merveille ! courons prévenir ma maîtresse,
et prendre ses ordres.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LOLIVE, ÉDOUARD, FRANVAL.

LOLIVE, baragouinant.

Je venais, Messié, prendre vous pour le petit
boxage à l'épée.

ÉDOUARD, à part.

A l'épée !

FRANVAL.

Quoi, Milord, cette aventure d'hier !

LOLIVE.

Elle était fort désagréable, et c'était pour en
garder le colère que je avais gardé le *chapelier*
comme il était hier. (Montra son chapeau tout défoncé.)
Voyez-vous, aussi je demandai réparation dans
les formes.

ÉDOUARD.

Je n'y suis plus, et je cherche à me rappeler
si par hasard je n'aurais pas dit vrai.

LOLIVE.

Yes, Messié, ce était une conduite incivile ; je
n'empêche point à vous de jeter un homme, s'il
faisait plaisir ; mais on devait auparavant crier
par le fenêtre : *gare l'homme !* car enfin, je avais
un parapluie que j'aurais pu ouvrir.

ÉDOUARD, à part.

Parbleu ! je saurai quel est le mauvais plaisant
qui a juré de me mystifier ainsi. (Haut.) Eh bien !
Monsieur, puisque vous êtes venu pour vous
battre, nous nous battons ici, à l'instant même.

FRANVAL, les séparant.

Édouard, est-ce là la modération dont vous
m'avez parlé ?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LUCIE.

LUCIE, accourant.

Eh ! mon Dieu, qu'y a-t-il donc ?

LOLIVE, bas à Lucie.

Venez nous séparer. (Haut à Édouard.) Je bat-
terai pas moi.

ÉDOUARD.

C'est ce que nous verrons.

FRANVAL.

Et moi, je vous ordonne de m'écouter ; qu'est-
ce que c'est donc que cela ? (A part.) Moi qui
croyais d'abord que c'était une plaisanterie ; je
vois trop qu'il y va bon jeu bon argent. (A Lolive.)
C'est vous, Monsieur, qui êtes l'offensé ?

ÉDOUARD.

Du tout, c'est moi.

FRANVAL.

Lorsque vous avez manqué de le tuer, de le
blesser !

ÉDOUARD.

Ce n'est pas vrai.

LOLIVE.

C'est vrai.

FRANVAL.

Oui, Monsieur, c'est vrai, vos torts ne sont
que trop réels.

ÉDOUARD.

Puisque vous l'attestez, il faut bien que je le
croie.

FRANVAL.

A la bonne heure, il reconnaît ses torts, il re-
vient à la raison ; de votre côté, Milord, j'es-
père que vous devez oublier votre ressentiment.

LOLIVE.

Si monsieur n'a pas eu l'intention...

FRANVAL.

Il ne l'a pas eue.

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas eue.

FRANVAL.

Alors, que tout soit oublié ; et pour mieux scel-
ler le raccommodement, milord déjeunera avec
nous.

LUCIE.

A merveille. Je respire.

ÉDOUARD.

Au fait, je n'ai pas trop à me plaindre, et je
dois plutôt remercier l'original qui s'acharne ainsi
à me rendre service. Holà ! Rose, L'afleur, quel-
qu'un ! Il faudrait faire préparer à la hâte...

FRANVAL.

A quoi bon ?

ÉDOUARD.

Puisque monsieur déjeune avec nous.

FRANVAL.

Eh bien ! ce superbe repas que tu as commandé ce matin, et qui est ici !

ÉDOUARD, regardant Lolive.

Ah ! oui, certainement : mais peut-être qu'un déjeuner à la française ne conviendra pas à monsieur ?

LOLIVE.

Pardon : en Français comme en Anglais je déjeunai toujours ; mon estomac il était cosmopolite.

ÉDOUARD.

Allons, me voilà pris.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ROSE.

ROSE.

Monsieur, le déjeuner est servi.

ÉDOUARD, étouffé.

Le déjeuner !

ROSE.

Un coup d'œil magnifique : un pâté d'Amiens, et du vin de Champagne, au moins dix bouteilles.

ÉDOUARD, à part.

Dix ! elles y sont ! C'est fini, je ne peux plus mentir ; aussi maintenant je ne risque rien ; et cela me donne une confiance.

Ait : *Amis, voici la riante semaine.*Allons, Milord, déjeunons en famille ;
Le verre en main nous allons voir beau jeu ;
C'est dans le vin que la vérité brille.

ROSE, bas à Édouard.

Prenez bien garde et buvez-en très-peu.

ÉDOUARD, à Lolive.

Oui, c'en est fait, aburons la vengeance,
Et qu'en nos cœurs elle n'ait plus d'accès.

[Sur la ritournelle de l'air, il traverse le théâtre, et donne une poignée de main à Lolive.

La haine expire où l'appétit commence,
Un déjeuner vaut un traité de paix.

TOUTS ENSEMBLE.

La haine expire, etc.

(Édouard, Lolive, Lucie et Franval sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

ROSE, seule.

Pauvre jeune homme ! il n'en revient pas ; il n'est pas habitué à un pareil régime : condamné à la vérité pour vingt-quatre heures ! Aussi il nous donne une peine ; car il est d'une étourderie dans ses mensonges : il avait déjà oublié son déjeuner ;

heureusement que nous y avions pensé ; et, grâce à l'argent de mademoiselle et au voisinage de madame Chevet, on peut créer à Paris un déjeuner complet en cinq minutes.

Ait : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*On pourra s'offenser peut-être
De voir que Lolive, un valet,
Se place à la table du maître...
La nécessité l'exigeait.A ses talents je rends justice ;
Mais je crains, moi qui le connais,
Que l'appétit ne le trahisse...
Il est vrai qu'il fait un Anglais.

Alors il n'y a plus à craindre que cette visite de remerciement que son beau-père veut rendre à M. de Saint-Marcel. Comment l'en empêcher ? il n'y a qu'un moyen : en faisant venir ici M. de Saint-Marcel. Je vais prévenir Lolive, il faut qu'il expédie son déjeuner, et qu'il nous fasse encore ce personnage-là ; cela ne lui sera pas bien difficile, car son maître... hein ! que vent ce monsieur ?

SCÈNE XIII.

ROSE, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL.

M. Édouard de Sainville n'est-il pas ici ?

ROSE.

Oui, Monsieur ; mais il est à déjeuner avec M. de Franval, son futur beau-père.

M. DE SAINT-MARCEL.

Un déjeuner de famille, un déjeuner de noce ; me préserve le ciel de le déranger ! j'attendrai.

ROSE.

Si monsieur voulait dire son nom ?

M. DE SAINT-MARCEL.

C'est inutile.

ROSE.

Ce n'est pas pour savoir ; mais si on connaissait seulement pour quelle affaire...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je la lui expliquerai moi-même, à lui ou à son beau-père.

ROSE.

Comme monsieur voudra.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS ; FRANVAL.

FRANVAL, la serviette à la main, à la cantonade.

Je suis à vous, Milord ; je veux ratifier le traité d'alliance avec d'excellente liqueur de Bordeaux que j'ai rapportée moi-même.

ROSE, à M. de Saint-Marcel.

Voici justement M. Franval.

FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est ?

ROSE.

Un monsieur qui voulait dire deux mots, à vous ou à votre gendre. (A part.) Allons vite préparer Lolive au nouveau rôle qu'il doit jouer.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

FRANVAL, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL.

C'est à monsieur Franval que j'ai l'honneur de parler ? enchanté, Monsieur, de vous trouver à Paris ; je ne vous connaissais que de réputation, et d'après les récits de mon vieux camarade, M. de Sainville, qui, dans toutes ses lettres, me parlait de vous et de son fils Édouard.

FRANVAL.

Vous êtes un ami de M. de Sainville ?

M. DE SAINT-MARCEL.

Son plus ancien et son meilleur ami, M. de Saint-Marcel.

FRANVAL.

Comment, monsieur le comte, vous vous donnez la peine de venir nous voir ; c'est moi qui aujourd'hui même voulais vous faire ma visite, pour vous remercier de toutes les hontés dont vous avez comblé mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL.

Des hontés !... il me semble que je n'ai encore rien fait pour lui ; mais c'est sa faute : j'apprends hier par ma femme, madame de Saint-Marcel, qu'il était à Paris : et comment l'a-t-elle su ? au bal de l'Opéra.

FRANVAL.

Au bal de l'Opéra !

M. DE SAINT-MARCEL.

Où. Sans Édouard, qui pourtant ne la connaissait pas, la comtesse se trouvait compromise dans la plus sottise affaire...

FRANVAL.

Qu'est-ce que vous dites là ? comment ! depuis trois mois...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je ne l'ai pas vu une seule fois ; et j'ai reçu avant-hier de son père une lettre qui me paraissait une énigme : il se plaignait de ce que son fils n'avait pas encore obtenu une recette à Marseille. Que diable ! quand on veut obtenir, on demande ; moi, je ne pouvais pas deviner, et je venais exprès pour lui faire une querelle.

FRANVAL.

Parbleu ! j'en ai bien d'autres à lui faire. Comment ! Monsieur, Édouard de Sainville ne va pas habituellement chez vous ?

M. DE SAINT-MARCEL.

Non, Monsieur.

FRANVAL.

Je ne dis pas à Paris, mais à votre petite maison de campagne.

M. DE SAINT-MARCEL.

Ma maison de campagne ! je n'en ai pas.

FRANVAL.

Soit ; mais un pied-à-terre à Saint-Ouen, une vue magnifique... une salle de billard.

M. DE SAINT-MARCEL.

Je suis très-maladroit, et je n'y joue jamais.

FRANVAL.

J'aurais dû m'en douter. Imaginez-vous, Monsieur, un système de mensonges tellement compliqué, tellement combiné, que maintenant je ne peux pas m'y reconnaître. Mais, vous voilà, vous m'aidez à le confondre ; et bien certainement, il n'aura pas ma fille.

M. DE SAINT-MARCEL.

Y pensez-vous ? moi qui me faisais une fête de lui offrir mon présent de noce.

FRANVAL.

Il ne sera pas mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL.

Mais votre parole ?

FRANVAL.

Je la retire, et il n'a pas droit de se plaindre. Je l'ai prévenu qu'au premier mensonge que je pourrais prouver, tout serait rompu. Je suis trop heureux de vous avoir rencontré, et nous allons voir comment il soutiendra votre présence. Le voici ; je vous prie de ne pas vous nommer.

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Et moi qui venais pour le remercier d'un service...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD, LUCIE, ROSE.

ÉDOUARD.

Parbleu ! vous êtes tous d'aimables convives : vous, beau-père, vous nous quittez au milieu du déjeuner, et un instant après, milord disparaît à la seconde bouteille de Champagne.

ROSE.

Quelqu'un le demandait.

ÉDOUARD.

Ah ! oui : peut-être quelque jeune homme qui était dans l'embarras ; car je suis forcé de convenir qu'il est fort obligeant ; il rend service, et sans intérêt ; c'est beau, dites donc, beau-père ! Qu'est-ce que nous faisons ce matin ?

FRANVAL.

J'avais envie de sortir ; mais voici une visite qui nous arrive : un ami de la famille.

ÉDOUARD, à M. de Saint-Marcel.

Pardou; je n'avais pas eu le plaisir de voir monsieur. Monsieur est de Bordeaux?

FRANVAL.

Justement.

ÉDOUARD.

Je l'aurais parié; nous autres gens du Midi, nous avons un air de loyauté, de franchise. Si monsieur est pour quelque temps à Paris, je me ferai un plaisir de lui servir de guide, de conducteur. Je vous en prie, ne vous gênez pas avec moi; dès que vous êtes l'ami du beau-père...

M. DE SAINT-MARCEL, à Franval.

Je vous fais compliment, Monsieur; votre genre me paraît un aimable garçon.

FRANVAL, bas à M. de Saint-Marcel.

Attendez, attendez. (À Édouard.) Il faut te dire, mon ami, que monsieur est ici pour solliciter, et aurait besoin de M. de Saint-Marcel.

ÉDOUARD.

Tant mieux. On dit que c'est un homme juste et impartial, dont tout le monde s'accorde à faire l'éloge.

FRANVAL.

Oui. Mais toi, qui le connais intimement, ne pourrais-tu, par ton crédit...

ÉDOUARD.

Ah! certainement; et j'aurai l'honneur de lui présenter monsieur. Vrai, vous en serez content... Un homme charmant, qui, sans me vanter, me veut du bien.

FRANVAL, riant.

Hein!

M. DE SAINT-MARCEL, bas à Franval, en riant.

Eh mais! jusqu'à présent, je trouve qu'il dit vrai.

ÉDOUARD.

Et d'une gaieté... Ce n'est pas lui qui m'aurait laissé seul à table, comme vous l'avez fait. Tenez, hier encore, nous avons déjeuné ensemble chez lui.

FRANVAL et M. DE SAINT-MARCEL.

Vous avez déjeuné...

ÉDOUARD.

Oui; nous étions à côté l'un de l'autre.

FRANVAL.

Il faut donc que depuis hier il soit bien changé.

ÉDOUARD.

Pourquoi cela?

FRANVAL, montrant M. de Saint-Marcel.

C'est que le voilà, et que tu ne l'as pas reconnu.

ÉDOUARD, surpris.

M. de Saint-Marcel!

ROSE, à part.

C'est fait de nous.

LUCIE, de même.

Tout est perdu.

ÉDOUARD, se remettant sur-le-champ.

Comment! c'est là M. de Saint-Marcel!... Je suis désolé, mais je n'ai pas l'honneur de reconnaître...

FRANVAL.

Je le crois bien; mais il n'en est pas moins vrai que c'est lui.

ÉDOUARD.

Permettez donc, beau-père, je ne dis pas le contraire; mais ce n'est pas avec monsieur que j'ai déjeuné hier, voilà l'exacte vérité. Vous expliquer comment cela se fait, je l'ignore; mais à moins qu'il n'y ait dans Paris plusieurs Saint-Marcel...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je n'en connais pas d'autre que Théodore de Saint-Marcel, mon frère, qui est au ministère des affaires étrangères.

ÉDOUARD.

Précisément; c'est chez lui sans doute que j'ai été présenté, et c'est avec lui probablement que j'aurai déjeuné hier.

M. DE SAINT-MARCEL.

Je le croirais assez sans une petite difficulté, c'est que depuis trois mois il est en Angleterre.

ÉDOUARD, à part.

Ah! diable! (Haut.) Il sera donc revenu secrètement; car hier il était à Paris.

FRANVAL.

Il n'y était pas.

ÉDOUARD.

Il y était.

FRANVAL.

Eh bien! mon garçon, j'oublie tout, si tu peux me prouver celui-là.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; UN VALET, LOLIVE, en habit brodé, le chapeau à plumes sous le bras.

LE VALET, annonçant.

M. de Saint-Marcel.

LOLIVE, d'un air d'aisance.

Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il?

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Que vois-je! c'est ce fripon de Lolive, mon valet de chambre.

LOLIVE.

Nous voici bien du monde... Serviteur, Messieurs. Bonjour, mon cher Édouard.

ÉDOUARD.

C'est vous, mon cher protecteur ! J'avoue que cette fois je n'y comptais plus. Mon étoile avait pâli, et vous faites bien de venir à mon secours. Je vous présente à mon beau-père et à monsieur votre frère.

LOLIVE s'avance d'un air dégagé, et apercevant M. de Saint-Marcel.

Dieu ! mon maître !

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Et avec mon habit brodé !

FRANVAL, étonné.

Ils se reconnaissent.

(Édouard, Frauvall, Lolive et Lucie restent tous immobiles de surprise.)

M. DE SAINT-MARCEL.

Quel tableau ! personne n'y est plus. Venons à leur secours, car ils ne s'en tireraient jamais. (Allant à Lolive.) Eh bien ! mon chère frère !

TOUS.

Son frère !

M. DE SAINT-MARCEL.

Pourquoi ce trouble, cet embarras ? Vous vouliez donc me faire un mystère de votre arrivée ?

ÉDOUARD.

Comment ! Monsieur, c'est votre frère, Théodore de Saint-Marcel, qui revient d'Angleterre ?

M. DE SAINT-MARCEL.

Eh oui ! est-ce que cela ne vous arrange pas ?

ÉDOUARD.

Si vraiment ; mais aujourd'hui, c'est comme un fait exprès, je n'invente que des vérités. Ce n'est pas ma faute, beau-père ; mais en conscience, vous êtes obligé de me donner votre fille.

M. DE SAINT-MARCEL, riant.

Oui, Monsieur, il faut consentir à cette union. Vous n'avez plus de mensonges à lui reprocher.

FRANVAL.

Excepté celui de la recette de Marseille.

M. DE SAINT-MARCEL.

La voici ; c'est le présent de noce que je lui destinais.

LUCIE.

Comment ! il se pourrait...

ÉDOUARD.

Ah ! je parie que c'est vrai ; tout est vrai aujourd'hui. Ainsi, beau-père, consentez, tout le monde vous en supplie.

FRANVAL.

Je suis sûr qu'on me trompe.

LOLIVE.

Et moi aussi.

M. DE SAINT-MARCEL.

Et moi aussi ; et cependant vous consentez.,,

FRANVAL.

Il le faut bien, ne fût-ce que par curiosité, et pour avoir le mot de l'énigme.

LOLIVE, jetant son chapeau.

Vite ! La parole de monsieur vaut de l'or. Je reprends la livrée, et mets aux pieds de Rosette M. Guillaume Lenoir, mylord Cook-Brook, et bien plus, le fidèle Lolive, valet de chambre de monsieur le comte.

ÉDOUARD.

Comment, coquin, c'était toi ?

FRANVAL.

Fais donc l'étonné.

ÉDOUARD.

Je vous jure que je n'en savais rien, et que je ne le connaissais pas.

FRANVAL.

Encore ! par exemple, c'est là le plus difficile à croire.

LUCIE.

Et cependant, mon père, c'est la vérité ; nous vous mettrons au fait de tout.

ÉDOUARD.

Le ciel m'est témoin que, si j'en ai imposé aujourd'hui, c'était pour la dernière fois, et à mon corps défendant. Oui, Monsieur, oui, mon cher protecteur, je jure de me corriger, de ne plus retomber dans un défaut dont je vois trop les dangers. Lolive, je me souviendrai de ta leçon ; je te promets une récompense.

LOLIVE.

Bien sûr !

LUCIE, lui donnant une bourse.

Et moi je te la donne.

LOLIVE.

C'est encore mieux.

(Pesant la bourse.)

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

VAUDEVILLE.

LUCIE.

De vérités trop redoutables
L'amour-propre peut s'offenser ;
La Fontaine a su par des fables
Le corriger sans le blesser.
Dans un charme heureux il nous plonge
Par sa douce navette,
Et c'est à l'aide du mensonge
Qu'il fait passer la vérité.

FRANVAL.

Si les belles ont des caprices,
C'est aîn qu'on les aime plus.
Si l'un est faux, c'est que les vices
Rapportent plus que les vertus.
Si maint Cressus que l'ennui ronge
Par ses courtisans est battu,
C'est qu'on gagne avec le mensonge
Bien plus qu'avec la vérité.

M. DE SAINT-MARCEL.

En tout temps loyal et sincère,
 Du grand jour rechercher l'éclat,
 Tel fut toujours le caractère
 Du véritable homme d'état.
 Pour que que son crédit se prolonge,
 Pour que son nom soit respecté,
 Il n'a pas besoin du mensonge,
 Et ne craint pas la vérité.

ROSE.

Vous qui ne contemplez les astres
 Que pour nous prédire des maux ;
 Vous qui ne revez que desastres,
 De grâce, Messieurs les journaux,
 Pourquoi par de si tristes songes
 Effrayer la crédulité ?
 Faites-nous de plus doux mensonges,
 Ou dites-nous la vérité.

LOLIVE.

Cherchez la vérité ! l'un prouve
 Qu'on la rencontre dans le vin ;
 L'autre en un puits dit qu'on la trouve ;
 Ce fait me paraît plus certain.
 Car à Paris où, plus j'y songe,
 Bacchus est souvent frelaté,
 C'est dans le vin qu'est le mensonge,
 C'est dans l'eau qu'est la vérité.

ÉDOUARD, au public.

Ce matin, selon mon usage,
 Lorsqu'à tout propos je mentais,
 J'ai dit du bien de cet ouvrage,
 J'ai même prédit un succès.
 Daignez réaliser ce songe,
 Et grâce à votre bonté ?
 Que pour moi ce dernier mensonge
 Soit encore une vérité.







LA PENSION BOURGEOISE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 27 mai 1823.

En société avec MM. Dupin et Dumersan.



Personnages.

M. GUILLAUME, marchand de draps.
MADAME GUILLAUME, sa femme.
JOSÉPHINE, leur fille.
MARIE, leur cuisinière.



OSCAR, jeune commis marchand.



ALEXANDRE FLOQUET, son ami.



MADAME JOCARD, voisine.

La scène se passe rue Saint-Denis, dans la maison de M. Guillaume.

Le théâtre représente un salon bourgeois, porte au fond, cheminée à droite, et croisée à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. GUILLAUME, debout, tenant un livre de dépense;
MADAME GUILLAUME, assise à une table, et écrivain;
à gauche, JOSÉPHINE, assise, et tenant une guitare.

M. GUILLAUME

Comment, madame Guillaume, la dépense du mois dernier se monte à trois cents francs.

MADAME GUILLAUME.

Oui, monsieur Guillaume. Or, vous ne m'avez donné que deux cent dix francs cinquante; c'est donc quatre-vingt-neuf francs cinquante que vous me redeviez.

M. GUILLAUME.

C'est exorbitant, un ménage tel que le nôtre, dépenser trois cents francs pour la table seulement; moi, monsieur Guillaume, un simple marchand de draps; il faut de l'économie, Madame, il en faut.

JOSÉPHINE, raclant de la guitare.

Prêt à partir pour la rive africaine.

MADAME GUILLAUME.

Des économies, vous n'en avez peut-être pas fait assez; voilà notre fille Joséphine, qui avait une vocation décidée pour le clavecin, vous lui avez fait apprendre la guitare, parce que cet instrument est moins cher à acheter qu'un piano

d'Érard. Comme c'est calculé, un piano qui vous aurait coûté quatorze cents francs, et qui vous aurait peut-être économisé une dot; car enfin, une demoiselle qui est musicienne, qui est artiste, cela se marie tout seul, tout le monde vous le dira.

JOSÉPHINE.

Oh! mon Dieu! oui, ce ne serait pas difficile; et si mon papa voulait...

MADAME GUILLAUME.

C'est bien, c'est bien: une enfant, surtout, qui annonce des dispositions.

JOSÉPHINE, raclant toujours de la guitare, et chantant.

Prêt à partir pour la rive africaine.

M. GUILLAUME.

Dites-lui donc de finir, elle est là qui m'écorche les oreilles et qui me trouble dans mes calculs.

Air: Femmes, voulez-vous éprouver.

Faut-il qu'un bourgeois de Paris
Vous chante l'opéra-comique!
Depuis six mois qu'a-t-elle appris
Avec son maître de musique?
Pour mon argent, qu'il a touché,
Elle chante faux, sans mesure,
Nous aurions eu meilleur marché
A laisser faire la nature.

JOSÉPHINE, chantant.

Prêt à partir pour la rive africaine.

M. GUILLAUME.

Voyons, Joséphine, assez de beaux-arts comme cela; va dans ta chambre, et tricote-moi les bas que tu m'as commencés l'hiver dernier; c'est plus utile, et ça fait moins de bruit.

JOSÉPHINE, à part.

Comme c'est amusant, des bas pour mon papa; heureusement qu'en travaillant on peut penser à qui l'on veut.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

M. ET MADAME GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

Comment! aucun moyen de diminuer la dépense intérieure? Dis donc, ma femme, si je retranchais sur la pension que je te fais pour ta toilette?

MADAME GUILLAUME.

Du tout, Monsieur, et je compte, au contraire, vous prier de l'augmenter; quand on fait des réformes, il ne faut pas que ce soit sur des choses utiles.

M. GUILLAUME.

Eh bien! si on renvoyait Germon, le garçon de magasin, qui les dimanches nous sert de domestique; nous ne garderions que Marie, la cuisinière.

MADAME GUILLAUME.

Non, ce n'est pas déjà trop, et la preuve, c'est qu'il nous faudra, de plus, une femme de chambre pour ma fille et pour moi.

M. GUILLAUME.

Écoutez donc, madame Guillaume, si c'est ainsi que vous entendez les réformes et les réductions, d'après votre système, il faudrait trouver un moyen de faire des économies en augmentant la dépense.

MADAME GUILLAUME.

Sans contredit, c'est justement ce que je cherche... Eh mais! attendez donc... voilà une idée qui me vient; si nous faisons comme madame Jocard, notre voisine du second; si nous prenions chez nous quelques pensionnaires...

M. GUILLAUME.

C'est ma foi vrai; madame Jocard a l'air de s'en trouver à merveille.

MADAME GUILLAUME.

Je le crois bien, c'est le système le plus économique; nous recevons chez nous, à notre table, un ou deux pensionnaires, qui nous payeront chacun cent ou deux cents francs par mois, et nous n'avons presque pas besoin d'ajouter à notre dîner. Quand il y a pour trois, il y a pour cinq.

M. GUILLAUME.

C'est juste. Quelle spéculation! notre maison ne nous coûte plus rien.

MADAME GUILLAUME.

Vous voyez donc bien, Monsieur; jamais une pareille idée ne vous serait venue!

M. GUILLAUME.

Mais aussi, comme je l'ai adoptée, comme je l'ai saisie!... Je vais écrire sur-le-champ dans les *Petites-Affiches*, et annoncer que M. Guillaume, marchand de draps, rue Saint-Denis, désire trouver un ménage honnête.

MADAME GUILLAUME.

Du tout, du tout; point de femme, c'est trop difficile, trop exigeant; il vaut mieux mettre un jeune homme ou un homme seul, on sait ce que cela veut dire. C'est pour vous bien plus avantageux; vous avez quelqu'un pour jouer aux dames ou aux dominos, et si ma fille et moi voulons sortir...

Air du vaudeville de *la Somnambule*.

Songez, Monsieur, que le pensionnaire
Doit à madame offrir toujours son bras;
Son intérêt est de chercher à plaire
Par des regards, par des soins délicats.
Oui, du mari remplaçant respectable,
De ses devoirs il veut bien se charger;
Et me paraît d'autant plus agréable,
Que du moins on peut en changer.

Dans ce moment, surtout, un cavalier nous sera fort utile; car, depuis quelque temps, j'ai remarqué un jeune homme qui nous suivait toujours à la promenade.

M. GUILLAUME.

Un jeune homme! serait-ce encore ce M. Joseph?

MADAME GUILLAUME.

Non, non, ce n'est pas lui; c'est un autre. Je ne vous en avais pas parlé d'abord, parce que je croyais que c'était pour moi; mais je suis sûre maintenant que c'est pour ma fille. Le jeune homme est fort bien, et je crains qu'elle ne l'ait remarqué.

M. GUILLAUME.

Diable! il faut redoubler de soins, de précautions; prendre garde qu'il ne s'établisse la moindre intelligence.

MADAME GUILLAUME.

Sans doute; mais je tremblais toujours dans nos promenades, parce que deux femmes seules, cela n'impose point. Mais maintenant que nous allons avoir un protecteur, un cavalier...

M. GUILLAUME.

C'est juste.

Air du vaudeville de *Gilles en duel*.

Je cours aux *Petites-Affiches*,
C'est un journal sans ennemis,

Petits et grands, pauvres et riches,
Pour leur argent y sont admis.
Si sa vogue jamais ne passe,
C'est qu'en tout temps il fut, hélas!
Non le journal des gens en place,
Mais de tous ceux qui n'en ont pas.

ENSEMBLE.

M. GUILLAUME.
Je cours aux Petites-affiches, etc.

MADAME GUILLAUME.
Courez aux Petites-Affiches, etc.

(M. Guillaume sort.)

SCÈNE III.

MADAME GUILLAUME, puis MARIE.

MADAME GUILLAUME.

Si je n'étais pas là pour mettre de l'ordre dans la maison... voyons d'abord l'essentiel. Mémoires de la marchande de modes, 220 francs. Ah! ah! il me manquera une cinquantaine de francs... c'est égal, je peux les prendre sur la dépense : avec de l'économie, on s'y retrouvera... Ah! voilà Marie.

MARIE.

Oui, Madame, je viens vous demander mon livre et de l'argent. Avez-vous fait vos comptes?

MADAME GUILLAUME.

Oui, et monsieur trouve que cela monte bien haut.

MARIE.

Eh bien! par exemple... faut donc que j'y mette du mien... la maison est déjà assez dure... vrai comme j'existe je ne gagne que mes gages.

AIR du vaudeville du *Comédien d'Étampes*.

J'pass' pour un' bonne cuisinière,
Et j'ai du talent, Dieu merci;
Mais toujours le même ordinaire,
On ne se forme pas ainsi.
Jadis j'avais de la science,

(A part.)

L'ans' du panier allait son train,
(Haut.)

Chez vous je vais, en conscience,
Finir par me gâter la main.

MADAME GUILLAUME.

Il va bientôt peut-être l'arriver de bons profits. Tiens, voilà pour la dépense du mois; je te recommande tous ces jours-ci de faire un peu d'extraordinaire, et de monter la maison sur un meilleur pied pendant quelques jours seulement; entends-tu?

MARIE.

Est-ce que vous attendez du monde?

MADAME GUILLAUME.

Peut-être bien!

MARIE.

Alors, vous m'y faites penser; il y a en bas un jeune homme qui voudrait vous parler.

MADAME GUILLAUME.

Un jeune homme. Est-ce que ce serait déjà?... mais non, cela n'est pas possible. Dis-lui que mon mari est sorti.

MARIE.

Ça n'y fera rien, il veut parler à vous ou à monsieur, et il ne s'en ira pas qu'il ne vous ait vue.

MADAME GUILLAUME.

C'est donc pour une affaire bien importante! Mais un jeune homme, et à cette heure-ci... on ne peut pas le recevoir dans un pareil négligé. Fais-le attendre, Marie, je reviens dans l'instant.
(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MARIE, seule.

Dame, ne tardez pas trop, moi, j'ai mon ménage à faire et mon pot-au-feu à surveiller. Quand on est à la fois cuisinière et femme de chambre, on n'a pas le temps de s'amuser.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il me faut être en même temps
A l'antichambre, à la cuisine,
Utile aux gourmands, aux amants,
C'est par moi qu'on aime ou qu'on dine.
De mon repas quand je fais les apprêts,
Un billet doux tomb' dans ma poche;
D'un' main je reçois les poutetes,
De l'autre je les mets à la broche.

Ce jeune homme est à se promener dans la rue, en face le magasin. (Allant à la fenêtre.) Monsieur, vous pouvez monter. Tiens, il était à causer avec un autre jeune homme, qui s'est éloigné comme s'il avait peur d'être vu. Qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE V.

MARIE, OSCAR.

OSCAR.

Eh bien! je croyais trouver le maître ou la maîtresse de la maison.

MARIE.

On va venir dans l'instant, Monsieur, et l'on vous prie d'attendre.

OSCAR.

(Tout ce rôle doit toujours être débité avec la plus grande volubilité.)

Ce ne sera pas pénible si tu me tiens compagnie. Voilà comme il me faudrait une gouvernante, fraîche et jolie, l'air pudibond et surtout sauvage; n'est-ce pas, petite mère?

MARIE.

Laissez donc, Monsieur.

OSCAR.

A la bonne heure... non, je t'en prie, résiste-moi; si tu ne résistes pas, je m'attaque plus; voilà comme je suis.

MARIE.

Eh bien! a-t-il l'air mauvais sujet!

OSCAR.

L'on me l'a dit quelquefois; je m'en flatte, et j'ose dire que, dans mon quartier, je jouis de quelque réputation. Le jume Oscar, commis-marchand, rue Vivienne; connais-tu cela?

MARIE.

Non, Monsieur.

OSCAR.

Je crois bien, dans votre rue Saint-Denis on ne connaît rien; et puis les marchands de draps, c'est lourd, c'est pesant, c'est la grosse cavalerie du commerce; nous autres, nous en sommes les troupes légères. Je fais la nouveauté dans tous les genres, ma chère; et dès que j'en vois un échantillon...

MARIE.

Ah ça! Monsieur, je n'ai pas le temps de vous écouter; j'ai mon ouvrage à faire.

OSCAR.

Ne te gêne pas, chacun le sien; j'ai cru que tu avais du temps à perdre; moi, j'en ai toujours.

MARIE.

C'est ce que je vois; gardez cela pour vos belles madames.

OSCAR.

Combien tu es dans l'erreur!

Air du vaudeville du Colonel.

Loin du comptoir, quand j'ai brisé ma chaîne,
Soudain je rêve aux plaisirs, aux amours,
Et l'humble bure ou la simple indienne,
Me charme plus que les riches atours!
Ce bavolet m'enchantait et me stimulait,
Je suis heureux... mais quand ma main
Recontre, hélas! le satin ou le tulle,
Et!... je me crois encore au magasin.

MARIE.

Ah ça! vous connaissez donc madame Guillaume?

OSCAR.

Tiens, si je la connais; voilà une question. Est-ce que je ne connais pas tout le monde?

MARIE.

Mais finissez donc, on vient de ce côté.

OSCAR.

Est-elle bourgeoise! elle craint le scandale... Ah! diable! il paraît que c'est la maîtresse de la maison, tenue circonspecte.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME JOCARD.

OSCAR.

Je suis charmé, Madame, de l'occasion qui se présente de vous exprimer... Votre cuisinière, c'est à dire votre soubrette, m'avait dit...

MARIE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc? Ce n'est pas là madame!... c'est la voisine d'ici dessus. Vous disiez que vous connaissiez ma maîtresse?

OSCAR.

Eh! sans doute; je croyais que toutes les tournures de la rue Saint-Denis devaient se ressembler. (La Jorgnaat.) Dieux! que c'est commun... Je vous demande pardon, Madame, de la galanterie anticipée que le hasard vous a fait intercepter au passage. Madame habite le second?

MADAME JOCARD.

Monsieur est bien bon, le second au-dessus de l'entresol, comme qui dirait un troisième; et M. Guillaume, qui est le propriétaire, me fait payer aussi cher qu'un premier; mais à Paris, maintenant,

Air du vaudeville de l'Écu de six francs.

C'est au prix de l'or qu'on se loge,
De l'entresol jusqu'au grenier;
Et qu'un locataire interroge
Les quittances de son loyer,
A voir le total qu'il renferme
On pourrait croire avec raison
Avoir acquis une maison,
Et l'on n'a payé que sou terme.

OSCAR.

C'est une locataire, cela ne me regarde pas.

(Touchant la guitare.)

Quand on attend quelqu'un,
Que l'attente est cruelle...

(Il parcourt le papier de musique.)

MARIE.

Plaignez-vous donc, vous êtes plus riche que nous, car vous ne dépensez rien, et l'année dernière encore, n'avez-vous pas fait une succession de soixante mille francs?

MADAME JOCARD.

D'accord, mais qui sait s'il ne se présentera pas des héritiers pour partager. On me parlait d'un petit-cousin qui avait des droits égaux aux miens; heureusement que voilà déjà un an, et qu'on n'en a point entendu parler. Vous comprenez que, s'il existe, c'est à lui à le dire; moi, je ne suis pas obligée de le faire tambouriner... Ah ça! j'en amuse à jaser, et j'ai affaire avec monsieur ou madame Guillaume; c'est aujourd'hui le quinze, et comme j'ai été chez mes pensionnaires, qui m'ont donné de l'argent...

MARIE.

Tiens, c'est vrai; vous venez pour le loyer, il faudra que vous attendiez.

MADAME JOCARD.

Cela m'est impossible, je dois être avant cinq minutes à la place du Châtelet.

MARIE.

Écoutez donc : monsieur est sorti et madame s'habille; ils ne peuvent pas, à présent, vous faire votre quittance; par ainsi, vous ne risquez rien de remporter votre argent.

MADAME JOCARD.

Ma cuisinière a emporté ma clef, je ne peux pas rentrer chez moi, et, d'ailleurs, je vous l'ai dit, j'ai des courses à faire.

MARIE.

Alors, laissez là vos écus; je les remettrai à monsieur, si toutefois vous avez confiance en moi.

MADAME JOCARD.

Certainement, madame Marie, je sais que vous êtes une honnête fille; (montrant Oscar) d'ailleurs, il y a des témoins. (Posant un sac sur la cheminée.) Voilà deux cents francs; je reviendrai dans une heure prendre le reçu. Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

MARIE.

Ah! dites donc, dites donc, je savais bien que j'oubliais quelque chose : rendez-moi donc mon four de campagne que je vous ai prêté; j'en ai besoin pour mon dîner d'aujourd'hui.

MADAME JOCARD.

Qu'est-ce que vous me demandez? Madeleine vous l'a remis hier.

MARIE.

Du tout! à telles enseignes que, pour colorer mon macaroni, j'ai été obligé de prendre le couvercle de ma casserole.

MADAME JOCARD.

Alors, c'est qu'on l'aura donné au portier pour vous le remettre.

(Elle sort.)

MARIE.

C'est ce que nous allons voir; et je descends avec elle, car je ne me soucie pas de le payer sur mes gages.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

OSCAR, seul.

Sont-elles bavardes! Eh bien! elles s'en vont; elles me laissent; voilà ce qui s'appelle de la confiance; il est vrai qu'il y a des physionomies privilégiées. Ah çà! Oscar, mon Benjamin, il ne s'agit pas de cela; voyons un peu de quoi il retourne, car dès qu'il est question de rendre ser-

vice, moi, me voilà. J'ai un ami qui est malheureux, langoureux et peureux, trois mots qui peuvent se réduire à un seul. Il est amoureux, mais c'est une passion anonyme et inconnue pour le père de l'objet, pour la mère de l'objet; bien plus, pour l'objet lui-même! Il fallait donc se déclarer, s'introduire dans la maison. Comment faire? Je laisse l'amitié à la porte, c'est-à-dire se promener en long et en large dans la rue, et moi je me présente. Qu'est-ce que je dirai? je n'en sais rien; qu'est-ce que je ferai? je l'ignore; qu'est-ce que je répondrai? le ciel en a probablement connaissance; pour moi, je ne m'en doute pas. Mais voilà comme je suis; dans les expéditions périlleuses, je me lance, et mon étoile fait le reste.

Air de : *Les Maris ont tort.*

Par les destins trop favorables,
Tous mes desirs sont devancés!
Fortune, à la fin tu m'accables!
Arrête-toi, c'en est assez.
Ou du moins daigne me promettre,
Dans tes semaines de faveur,
Un dimanche pour me remettre
De la fatigue du bonheur.

Au fait, c'est peut-être à cette nonchalance de principes que je dois mes succès en tous genres. N'ayant pas de plans, je ne risque jamais de les voir déconcertés; et, dans cette occasion, le seul sujet auquel je m'arrête, c'est de saluer, et de dire tout bonnement : Monsieur... La! justement c'est ma dame, ce que c'est que de préparer d'avance ses discours!

SCÈNE VIII.

OSCAR, MADAME GUILLAUME, habillés.

MADAME GUILLAUME.

C'est là le jeune homme qui veut me parler? Je suis désolée, Monsieur; vous vous êtes ennuyé là à m'attendre.

OSCAR.

Du tout, Madame; je n'avais aucune raison de me plaindre, je ne vous connaissais pas. Mais je vous avoue que maintenant je serais moins patient.

MADAME GUILLAUME.

C'est un jeune homme de la plus haute société!... Et puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite?

OSCAR.

Madame, c'est une affaire très-pressée, ou du moins qui me paraissait telle, mais j'avoue qu'à présent je ne tiens pas à la terminer, du moins instantanément. Je ne sais pas si je me fais comprendre; mais, voyez-vous, une femme aimable et un jeune homme comme il faut qui parlent affaires, commerce, vrai, c'est gauche, ça n'est

pas naturel, je ne sais pas, du moins, si cela vous fait cet effet-là.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Mais moi, je n'ai pu, de ma vie,
Parler raison à deux beaux yeux.
Et rien qu'en vous voyant, j'oublie,
Ce qui m'amène dans ces lieux.
Plus tard, du moins j'aime à le croire,
Le souvenir m'en reviendra,
Je retrouverai la mémoire
Quand votre mari sera là.

MADAME GUILLAUME.

Mais c'est qu'il est sorti.

OSCAR.

Il n'y a pas de mal ; j'attendrai son retour, je ne suis pas pressé ; et si je ne vous importune pas, je vous tiendrai compagnie.

MADAME GUILLAUME, s'inclinant.

Comment donc !

OSCAR.

Il y a des choses bien étonnantes. Croiriez-vous, Madame, qu'avant de vous avoir vue j'avais des préventions contre la rue Saint-Denis ? Non, vrai, on est injuste dans notre quartier ; car certainement, pour la tenue et la tournure, nous n'avons rien de mieux dans nos comptoirs.

MADAME GUILLAUME.

Monsieur est dans le commerce ?

OSCAR.

Oui, Madame ; le matin, c'est-à-dire jusqu'à deux heures, je suis l'homme des cachemires, et le soir je suis l'homme du monde ; je vais dîner chez le traiteur, de là au spectacle. Quand on a une certaine aisance.

MADAME GUILLAUME.

Comment ! Monsieur, vous mangez chez le traiteur ?

OSCAR.

Que voulez-vous ? un garçon ne tient pas ménage.

Air du vaudeville du *Petit Courrier*.

Un jeune homme de mon humeur
Sait préférer, quand il est sage,
Au despotisme du ménage,
L'indépendance du traiteur.
Il y règne un désordre aimable ;
On a, comme en certains repas,
Le plaisir d'avoir à sa table
Trente amis qu'on ne connaît pas.

MADAME GUILLAUME.

Puisque vous avez à parler affaires avec mon mari, si j'osais aujourd'hui vous inviter à partager notre dîner, vous le trouverez peut-être indigne de vous, mais c'est notre ordinaire, et nous n'y changeons rien.

OSCAR, à part.

Quand je disais que tout me réussit ; au bout d'un quart d'heure de conversation me voilà invité.

MADAME GUILLAUME.

A moins, cependant, que vous ne soyez engagé ailleurs.

OSCAR.

Du tout, Madame ; je suis à vous pour aujourd'hui, demain, après-demain, pour tous les jours.

MADAME GUILLAUME.

Eh mais ! cela n'est pas impossible, et si vous le voulez, Monsieur, cela ne tient qu'à vous !

OSCAR.

Comment ! il se pourrait ? une invitation perpétuelle, un bail dinatoire, c'est charmant !

MADAME GUILLAUME.

Notre intention, à mon mari et à moi, était de prendre quelques pensionnaires ; et je crois que nous ne pourrions faire un meilleur choix, si toutefois la maison convient...

OSCAR.

Elle me conviendra, Madame : un local délicieux, une maîtresse de maison charmante, excellente... tenue bourgeoise, cuisine idem... Vous avez un mari, des enfants... Je vous demande pardon d'entrer dans ces détails.

MADAME GUILLAUME.

C'est trop juste, Monsieur. Je n'ai qu'une fille.

OSCAR.

Et avez-vous intention de la marier ? Je vous parle de cela, parce que souvent les pensionnaires ne s'entendent pas avec les gendres.

MADAME GUILLAUME.

Du tout, Monsieur, il n'en est pas question.

OSCAR.

C'est charmant ! et dès aujourd'hui je suis votre convive. Je connais beaucoup de jeunes gens, toute la soierie, et je vous amènerai des amis au mois ou au cachet, comme vous voudrez.

MADAME GUILLAUME.

Certainement nous ne refuserons pas, surtout présentés par vous. Mais je ne sais si le prix vous conviendra ; notre intention était de demander...

OSCAR.

Tout ce que vous voudrez, Madame ; je ne marchandais jamais : c'est mauvais genre.

MADAME GUILLAUME.

Eh bien ! croyez-vous que cinquante écus par mois...

OSCAR.

Comment ! cinquante écus ? fi donc ! ce n'est pas assez. (A part.) Ça m'est égal, j'ai tout le mois pour payer.

MADAME GUILLAUME.

Comment ! Monsieur, vous voudriez...

OSCAR.

Nous n'aurons point de difficulté là-dessus... Mais ne parlons donc point de cela, je vous prie, je ne vous ai pas caché mon système : je ne peux pas traiter d'affaires d'intérêt avec une jolie femme.

MADAME GUILLAUME.

Il est d'une galanterie et d'une délicatesse... Justement, j'entends mon mari...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

Je viens des *Petites-Affiches*, et notre insertion est faite. Ce qui m'étraye un peu, c'est que j'ai compté au moins quarante annonces du même genre; et si la moitié de Paris va se mettre en pension chez l'autre, nous aurons de la peine...

MADAME GUILLAUME.

Du tout; car voici monsieur qui se présente de lui-même; un jeune homme du meilleur ton, qui est aussi dans le commerce, monsieur Oscar, un des élégants de la rue Vivienne.

M. GUILLAUME.

Monsieur, soyez le bienvenu; ma femme vous a expliqué : vous ne trouverez point ici une table somptueuse, mais une cuisine bourgeoise et patriarcale.

OSCAR.

Eh! sans doute, les dîners de l'âge d'or, la soupe et le bouilli.

M. GUILLAUME.

Oui, Monsieur.

OSCAR.

Deux entrées, le rôti et un plat de légumes; car pour les entremets et le dessert, j'en prendrai parce qu'il y en a; car je n'y tiens pas du tout.

M. GUILLAUME.

Mais, Monsieur...

OSCAR.

Ah! je vois que vous y tenez, il n'y a pas de mal. On m'avait bien dit que la rue Saint-Deuis était le refuge et l'asile des bons principes, en tout genre, même en cuisine.

M. GUILLAUME.

Mais, Monsieur...

OSCAR.

Concevez-vous la position d'un jeune homme lancé dans le tourbillon des plaisirs, mais isolé au milieu de la capitale; sans parents, sans amis, les séductions le circonviennent, l'oisiveté le dérange, les mauvaises connaissances le perdent. Mais lorsqu'il a le bonheur d'entrer dans une

maison comme la vôtre, il y trouve des plaisirs doux qui l'attachent, des égards qui le retiennent, des conseils qui le dirigent; il a une société, une famille, je dirais presque un ménage, et réunit ainsi aux plaisirs casaniers de l'homme marié l'indépendance du célibataire.

M. GUILLAUME, à madame Guillaume.

Il n'y a pas moyen de placer un mot... Dis-moi, ma femme, lui as-tu parlé de la partie financière?

MADAME GUILLAUME.

Oui, il trouve que cinquante écus par mois ne sont pas assez.

M. GUILLAUME.

Je crois bien, du train dont il va; surtout s'il mange comme il parle... Ah ça! il serait convenable qu'il payât d'avance.

MADAME GUILLAUME.

Y pensez-vous? cela ne se fait jamais.

M. GUILLAUME.

C'est un tort que l'on a, parce qu'enfin, c'est beaucoup plus prudent.

MADAME GUILLAUME.

Oui, mais cela n'est pas convenable; et, pour ma part, je n'oserai jamais...

M. GUILLAUME.

Qu'à cela ne tienne, je m'en charge.

MADAME GUILLAUME.

Y pensez-vous?

M. GUILLAUME.

Sois donc tranquille; j'amènerai cela adroitement, et sans avoir l'air d'en parler.

OSCAR.

Qu'ont-ils donc là à chuchoter?

M. GUILLAUME.

Je causais avec ma femme des affaires de notre maison. Savez-vous, mon cher hôte, que l'argent devient extrêmement rare?

OSCAR, à part.

Il croit me l'apprendre... (A M. Guillaume.) C'est connu; nous autres marchands, nous disons toujours cela.

M. GUILLAUME.

C'est ce qui fait que je disais ce matin à ma femme : Dieux! mignonne, s'il nous arrivait aujourd'hui de l'argent, comme cela ferait bien!...

OSCAR.

Vrai? Eh bien! êtes-vous heureux! (montrant la cheminée) il y en a là pour vous.

M. GUILLAUME, allant prendre le sac.

Il serait possible! voyons au moins ce qu'il compte nous donner.

MADAME GUILLAUME.

Vous voyez bien, Monsieur, avec vos soupçons et votre défiance.

OSCAR, pendant que M. Guillaume compte l'argent sur la table.

Je voudrais bien qu'il m'en arrivât autant. Si je pouvais maintenant prévenir mon ami Alexandre, ce pauvre Pylade qui est en bas dans la rue; il doit me croire perdu dans... (Regardant par la fenêtre.) Le voilà; il a établi son quartier général de l'autre côté de la rue, et il lit les affiches pour se donner une contenance.

(Il essaye de se faire voir à travers les carreaux.)

M. GUILLAUME, qui a compté.

Deux cents francs, sais-tu que c'est fort beau. Tu peux risquer le rôti; un petit rôti, pas cher. (Allant à Oscar, qu'il salue.) Monsieur, je suis aussi satisfait que possible de vos manières, et je regarde votre installation comme terminée.

MADAME GUILLAUME.

Puisque vous voilà d'accord, venons maintenant à l'affaire qui vous amenait. Vous voulez, disiez-vous, en causer avec mon mari.

OSCAR.

A quoi bon, nous aurons le temps d'en parler, puisque nous allons dîner tous les jours ensemble.

M. GUILLAUME.

C'est juste. Ah ça! je vous prévins que nous dinons à trois heures précises.

OSCAR.

Non pas; moi, je dine à cinq; c'est bien meilleur genre; et puis, au moins, on a le temps d'avoir faim. C'est donc convenu, à cinq heures à table; par exemple on a le quart d'heure de grâce, c'est de rigueur; mais jamais plus tard que cinq heures et demie. Ainsi, à compter d'aujourd'hui, je vous promets mon appétit toujours exact et toujours renaissant.

M. GUILLAUME, à sa femme.

Ce n'est pas rassurant, dis donc, ma femme.

MADAME GUILLAUME.

N'allez-vous pas faire attention à cela? (Haut.) Il faut alors retarder le dîner.

M. GUILLAUME.

C'est que mon estomac... qui n'était pas averti du contre-ordre...

OSCAR.

Vous en dinerez mieux... Qu'est-ce que nous avons?

MADAME GUILLAUME.

Air: *Vers le temple de l'Hymen.*

Si l'on avait su plus tôt...

OSCAR.

Moi, de tout je m'accromode.

M. GUILLAUME.

Le rôti, le bœuf à la mode,
De plus, par nous, le gigot

OSCAR.

Non, du tout, je le deteste,
C'est trop bourgeois; mais du reste,
Un dîner simple et modeste,
Gibier, volaille et poisson.

(A M. Guillaume.)

Ce que vous voudrez vous-même;
Avant tout, moi, ce que j'aime,
C'est un dîner sans façon.

Et surtout, par exemple, je vous le recommande, que le café soit bien chaud.

M. GUILLAUME.

Jusqu'au café! c'est trop fort. (Haut.) Permettez, Monsieur, permettez; le café, je n'en prends jamais.

OSCAR.

Vrai?

M. GUILLAUME.

Oui, Monsieur.

OSCAR.

Ah! c'est fâcheux. Eh bien! alors, rien qu'une tasse.

M. GUILLAUME.

Ah ça! s'il compte ainsi mettre ma maison au pillage, les deux cents francs y passeront bien vite, et au delà.

MADAME GUILLAUME.

Mais taisez-vous donc, Monsieur; taisez-vous, de grâce. Vous vous effrayez d'un rien, et vous ne savez pas vivre.

M. GUILLAUME.

Parbleu! je ne lui ferai pas ce reproche-là.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Arrivera ce qui pourra; je ne sais pas ce qu'il est devenu, et je me lasse d'attendre.

OSCAR, se retournant.

Que vois-je? mon ami Alexandre; mon bon ami, qui me rend visite. Qui diable l'a dit que j'étais ici?

ALEXANDRE, étouffé.

Moi?... personne... c'est que j'étais là... (A M. Guillaume.) Monsieur... j'ai bien l'honneur... j'étais dans la rue, et j'avais cru voir...

OSCAR.

Il m'aura vu à travers les carreaux; est-ce étonnant? Eh bien! ne te gêne pas, mets là ton chapeau. Voulez-vous me permettre, monsieur et madame Guillaume, de vous présenter mon meilleur ami?

ALEXANDRE, à part.

Je n'en reviens pas; il a un aplomb... (A M. et à madame Guillaume.) Monsieur et Madame, c'est moi qui suis...

MADAME GUILLAUME, le regardant.

Ah ! mon Dieu ! (A part, à M. Guillaume.) Je n'en saurais douter ; c'est lui ; c'est ce jeune homme, dont je vous parlais, qui nous suivait dans toutes les promenades, et qui faisait les yeux doux à ma fille.

M. GUILLAUME.

Il se pourrait !...

MADAME GUILLAUME.

Mais prenez garde à ce que vous allez faire ; c'est l'ami intime du pensionnaire, et nous sommes obligés à des égards : heureusement qu'il va s'en aller.

OSCAR.

Ah ça ! mon ami, tu n'as pas d'engagements ? tu nous feras le plaisir de dîner avec nous, là, sans façon ; le repas de famille. J'espère qu'il me sera permis, une fois par hasard, d'amener un ami, ça ne se refuse jamais.

MADAME GUILLAUME.

Mais, Monsieur...

OSCAR.

Parlez : si vous aimez mieux que je paye un cachet ; moi je le préfère parce que je serai plus libre.

M. GUILLAUME.

Monsieur, certainement, je ne prétends vous priver d'aucune liberté ; et vous pouvez, si vous voulez...

OSCAR.

A la bonne heure, voilà qui est parler. Ainsi, un couvert de plus pour monsieur, et, bien entendu, un petit extraordinaire ; il faut donner à votre cuisinière une occasion d'exercer ses talents ; je suis sûr que cette nouvelle va l'animer d'un noble feu... A propos de feu, du café pour deux, et surtout qu'il soit bien chaud.

M. GUILLAUME, hors de lui.

Du café pour deux, Madame !

MADAME GUILLAUME.

De grâce, modérez-vous.

M. GUILLAUME, plus fort.

Du café pour deux... (D'un ton plus doux.) Tâche qu'il y en ait pour moi.

OSCAR.

Mais vous n'en prenez pas.

M. GUILLAUME.

Où, mais à cause de l'occasion, comme dit ma femme : quand il y a pour deux, il y a pour trois. (Bas à sa femme.) Ce sera toujours cela de rattrapé.

MADAME GUILLAUME.

Sans doute, et pour que ces messieurs en soient contents, je vais le préparer moi-même.

OSCAR.

Vous êtes charmante, et comme je vous le disais tantôt...

(Il continue à parler bas.)

M. GUILLAUME.

Mais où est donc mon journal ?

OSCAR, qui le tient à la main.

Ne le cherchez pas, je l'ai là ; je vous l'enverrai dès que je l'aurai lu.

M. GUILLAUME.

Voilà qui est commode ; il n'y a rien d'agréable comme un pensionnaire ; il reçoit chez moi, il commande mon dîner, il lit mon journal... (Regardant Oscar, qui cause bas.) Je crois même qu'il en conte à ma femme... (Haut.) Madame Guillaume, madame Guillaume ! viendrez-vous ?...

MADAME GUILLAUME.

C'est que monsieur me proposait de nous conduire ce soir, moi et ma fille, à l'Ambigu-Comique... au *Remords*...

M. GUILLAUME.

Au *Remords* !... eh bien ! par exemple !... finir la soirée par une loge ar spectacle ; il ne manquait plus que cela !

(A Oscar.)

Air du vaudeville *des Blouses*.

Pardon, Monsieur, si j'emmène ma femme.

MADAME GUILLAUME, à Oscar et à Alexandre.

Pardon, Messieurs, si je vous laisse ainsi.

M. GUILLAUME.

J'ai quelques mots à vous dire, Madame.

OSCAR.

Allez, allez, vous êtes maître ici.

M. GUILLAUME.

A son aspect le courroux me transporte ;
De ses façons je suis tout effrayé ;
Je le mettrais de bon cœur à la porte...
C'est bien heureux pour lui qu'il ait payé.

ENSEMBLE.

OSCAR, ALEXANDRE, M. GUILLAUME

MADAME GUILLAUME.

OSCAR.

Je suis, tu vois, fort bien avec la femme,
Et pas trop mal avec le cher mari.
Oui, c'est de moi qu'il faut qu'on se réclame ;
Je suis enfin presque le maître ici.

ALEXANDRE.

Il est ma foi, fort bien avec la femme,
Et pas trop mal avec le cher mari.
Oui, c'est de lui qu'il faut qu'on se réclame ;
Je vois qu'il est plus que le maître ici.

M. GUILLAUME.

Je sens déjà le courroux qui m'enflamme,
Quel rôle fais-je, enfin, pour un mari ?
Sans différer, ah ! suivez-moi, Madame,
Car, après tout, je suis le maître ici.

MADAME GUILLAUME.

Eh mais ! vraiment, quel courroux vous enflamme ?
Ignorez-vous qu'il faut être poli ?
Soyez-le donc ; songez que votre femme
A dû compter un peu sur son mari.

SCÈNE XI.

OSCAR, ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Ah çà ! mon ami, explique-moi ce que cela veut dire. Comment ! cette maison, où, il y a une heure, nous ne savions comment faire pour nous y introduire, tu en es maintenant seigneur et maître, tu ordonnes et disposes à ton gré, et de quel droit ?

OSCAR.

De quel droit ?

Du droit qu'un esprit ferme et vaste en ses desseins, ou, si tu l'aimes mieux, par droit de conquête, ce qui revient au même. J'avoue que d'abord je voulais te servir, les intentions étaient pures. Mais maintenant je ne vois pas pourquoi je ne continuerais pas pour mon compte. La maison est bonne ; je trouve madame Guillaume charmante, et son mari est déjà de mes amis, autant s'établir ici qu'ailleurs.

ALEXANDRE.

Et si dans un instant on te renvoie.

OSCAR.

Est-ce que c'est possible ? est-ce que tu ne comprends pas que je fais partie intégrante du logis ? Je suis presque du mobilier. En un mot, je remplis en ces lieux des fonctions qui consistent à venir dîner tous les jours, à découper à table, à raconter des histoires, à être l'ami de monsieur, le chevalier de madame ; c'est ce qu'on appelle en Italie le sigisbé, dans la haute société, l'ami de la maison, et dans la bonne bourgeoisie, le pensionnaire.

ALEXANDRE.

Comment ! tu t'es mis en pension chez madame Guillaume ! c'est un coup de maître... Mais comment payeras-tu ?

OSCAR.

Eh bien ! n'es-tu pas là ? Nous partageons cela en amis, en frères ; je suis pour les démarches et toi pour l'argent, j'ai fait les avances et tu feras les frais.

ALEXANDRE.

Certainement, je ne demande pas mieux, mais c'est que je n'ai pas d'argent.

OSCAR.

Je le sais bien ; mais tu es héritier, et à Paris on prête sur tout, même sur une succession.

ALEXANDRE.

Une succession comme celle-là ! qu'on ne sait où trouver... Voilà un mois seulement que j'ai appris, à Gisors, que M. Floquet, mon grand oncle, était mort depuis un an, ce qui est très-négligent à lui, et puis ensuite que tout son héritage con-

sistait en un portefeuille de soixante mille francs, dont s'est emparée une unique héritière qui est venue s'établir à Paris ; où veux-tu que je la trouve pour réclamer ma moitié ? Paris est si grand, et ma succession est si petite !

OSCAR.

Il est vrai qu'il s'en perd tous les jours de plus considérables que la tienne ; mais il faut toujours se mettre en règle.

ALEXANDRE.

Où ! j'ai tous mes papiers, tous mes titres, ils ne me quittent pas ! et que je trouve seulement notre héritière, le procès ne sera pas long.

OSCAR.

Peut-être.

ALEXANDRE.

Mais j'ai parlé à un avoué.

OSCAR.

C'est ce que je te disais, raison de plus ; et puisque l'héritage est incertain, il faut tâcher que le mariage ne le soit pas. Mademoiselle Joséphine est fille unique, et on n'a pour elle aucun projet de mariage, j'ai déjà découvert cela ; ainsi il faut te présenter.

ALEXANDRE.

Oui, mon ami, je me présenterai.

OSCAR.

Nous séduisons ensuite le père et la mère.

ALEXANDRE.

Où, mon ami, où, je séduis... Mais si nous commençons par la fille...

OSCAR.

Je ne m'y oppose pas.

ALEXANDRE.

Tu parleras pour moi. O ciel ! la voici... Mon ami, ne m'abandonne pas ; aide-moi un peu, seulement pour commencer, c'est tout ce que je te demande.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE.

Marie m'a dit qu'il y avait un pensionnaire d'arrivé, et qu'on avait recommandé à tout le monde de lui obéir comme au maître de la maison ; cela va être bien amusant.

ALEXANDRE.

Mademoiselle...

JOSÉPHINE.

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là ? Comment, Monsieur, c'est vous qui êtes le pensionnaire pour qui on a recommandé tant d'égards ?

OSCAR, qui lit le journal.

Oui, Mademoiselle, M. Alexandre, mon ami,

mon camarade, qui n'est point étranger à vos climats; car il a habité aussi la rue Saint-Denis.

ALEXANDRE.

Laisse-moi dire maintenant. (Haut.) Oui, Mademoiselle, j'ai été quelque temps dans une maison de rubannier, aux Trois-Colombes, ici près; et j'avais moi-même l'intention de n'établir dans cette partie-là...

JOSÉPHINE.

Et qui vous en a empêché?

ALEXANDRE.

Mais c'est que... (Se retournant vers Oscar.) Dis donc, mon ami...

OSCAR, à Joséphine.

Une passion invincible, insurmontable... Il voyait souvent passer, devant sa boutique, une jeune personne charmante. Il ne pouvait s'empêcher de la regarder, de l'admirer!...

ALEXANDRE.

Laisse-moi dire maintenant. (Oscar se rassied.) Oui, Mademoiselle, de l'admirer; je la suivais aux Tuileries, au spectacle; mais jamais je n'ai pu lui parler, jamais je n'ai osé demander si mon assiduité ne lui déplaisait pas. Je vous le demande, à vous-même, qu'est-ce que cette jeune personne a dû penser?

JOSÉPHINE.

Mais je crois qu'avant tout elle aurait voulu savoir dans quelles intentions...

ALEXANDRE.

Dans quelles intentions, héin, mon ami?

OSCAR, à Joséphine.

Dans quelles intentions? les intentions les plus respectables, les plus légitimes, sans cela serais-je son ami? Oui, Mademoiselle, jeune et dans l'âge de plaire, avec une fortune encore équivoque, mais des espérances certaines, il veut se choisir une compagnie, une amie, qui embellisse son ménage, qui préside à son magasin.

ALEXANDRE.

C'est bien! je tiens la fin. Oui, Mademoiselle, c'est là mon seul vœu, mon seul espoir, je n'en eus jamais d'autre, j'offre une main actuelle et une fortune à venir. Pensez-vous que la personne dont je vous parlais tout à l'heure voulût bien accepter l'une et l'autre?

JOSÉPHINE.

Mais, Monsieur, pour répondre pour elle, il faudrait d'abord la connaître.

ALEXANDRE, embarrassé.

La connaître? dis donc, Oscar....

OSCAR.

La connaître? Eh! Mademoiselle, se connaît-on soi-même?

ALEXANDRE.

J'y suis...

OSCAR.

Oui, Mademoiselle, c'est vous!

ALEXANDRE, à Oscar, l'interrompant.

Je te dis que j'y suis. (A Joséphine.) C'est vous-même!

OSCAR, se rassurant.

Ah! l'y voilà!... Je savais bien qu'à nous deux nous en viendrions à bout.

ALEXANDRE, à Joséphine.

C'est vous que j'ai toujours aimée! Et, maintenant que vous savez mon secret, je ne sais pas de quoi je serais capable, si je n'obtenais de vous une réponse favorable.

(Il se jette à ses genoux.)

OSCAR, toujours les yeux sur le journal.

C'est bien!... maintenant que le voilà lancé...

SCÈNE XIII.

JOSÉPHINE; ALEXANDRE, à ses pieds; OSCAR, dans le fauteuil; M. GUILLAUME, paraissant dans le fond.

M. GUILLAUME.

Que vois-je! ce jeune homme aux pieds de ma fille!... Et vous, Mademoiselle, que faites-vous là?

JOSÉPHINE.

J'écoutais... On m'a recommandé d'avoir des égards pour le pensionnaire.

M. GUILLAUME.

Le pensionnaire! le pensionnaire, le voilà. Et quand même ce serait... Allons, rentrez, Mademoiselle. (Joséphine rentre dans sa chambre.) Parbleu! Monsieur, je vous admire, vous êtes là, tranquillement...

OSCAR.

Je me dépêchais d'achever le journal afin de vous l'envoyer.

M. GUILLAUME, hors de lui.

Air: *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

On croit peut-être que j'ignore...

OSCAR, lui présentant le journal.

Tenez, l'article est très-bien fait.

M. GUILLAUME.

Quoi! Monsieur, vous osez encore...

OSCAR.

Par malheur il n'est pas complet.

M. GUILLAUME.

Un pareil commerce m'irrite.

OSCAR, montrant le journal.

On l'interrompt juste au plus beau.

M. GUILLAUME.

Mais j'en empêcherai la suite.

OSCAR.

La suite au prochain numéro.

M. GUILLAUME, à part.

Je ne sais ce qui me retient. (Il se jette à Oscar.) Vous

sentez comme moi que monsieur votre ami ne peut pas rester.

OSCAR.

Un instant. Je l'ai invité à dîner, et il dinera. Je n'irai pas payer un cachet pour rien !

M. GUILLAUME.

Quoi ! vous prétendez que je garde dans ma maison ?...

OSCAR.

Je n'ai pas dit cela ! Après dîner, il faudra bien qu'il s'en aille ; je l'exige même : entendez-vous, jeune homme ? mais il faut qu'il dîne, pour la règle et les principes !

M. GUILLAUME.

Mais je vous ferai observer que d'ici au dîner il y a encore une heure et demie.

OSCAR.

C'est ma foi vrai ! je n'y pensais pas ! (Montrant Alexandre.) Il a peut-être besoin de prendre quelque chose... Dis donc, mon ami, ne te gêne pas, tu n'as qu'à parler.

AIR : *Mon cœur à l'Espoir s'abandonne.*

Du madère ou du malvoisie,

(A M. Guillaume.)

Choisis. Nous en avons, je croi.

(A Alexandre.)

Surtout, point de cérémonie,

Tu peux agir comme chez toi.

ALEXANDRE.

Mais, mon ami, je te supplie...

OSCAR.

Voyez-vous, il fait des façons.

Allons, je ferai ta partie,

Et tous les deux nous trinquerons,

Et tous les trois nous trinquerons.

ENSEMBLE.

OSCAR, ALEXANDRE, M. GUILLAUME.

OSCAR.

Du madère et du malvoisie,

Choisis. Nous en avons, je croi.

Surtout, point de cérémonie,

Tu peux agir comme chez toi.

ALEXANDRE.

Du madère ou du malvoisie,

J'aime assez tous les deux, je croi.

Je hannis la cérémonie,

Et fais ici comme chez moi.

M. GUILLAUME.

Du madère ou du malvoisie !

C'en est fait de nous, je le voi ;

Ils vont, et sans cérémonie,

Tout mettre au pillage chez moi.

(Oscar et Alexandre sortent par le fond.)

SCÈNE XIV.

M. GUILLAUME, seul.

C'est cela ! ils vont mettre ma cave à contribution, même avant le dîner ; par exemple, il

faudra savoir si, dans l'intervalle des repas, je suis obligé de subvenir à la consommation intermédiaire du pensionnaire. Je consulterai là-dessus, parce qu'il me semble, à moi, qu'on n'a pas le droit d'éciger ; eh ! parbleu, je suis bien bon ! s'il ne l'a pas, il le prendra ; il prend tout ici.

AIR du *Ménage de garçon.*

Il est plus maître que moi-même ;

Dans ma maison je ne suis rien ;

Pour partager le rang suprême,

J'avisé un excellent moyen,

Si ma femme veut le permettre,

D'après ce que je vois ici,

En pension je vais me mettre,

Afin de commander aussi.

(On entend du bruit dans l'intérieur de la maison.)

Eh mais ! il me semble qu'on parle bien haut dans le magasin ; est-ce que ce serait encore quelque événement de sa façon ?

SCÈNE XV.

M. ET MADAME GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

Eh bien ! qu'est-ce, madame Guillaume ? et quelle est la cause de cette rumeur soulaine ?

MADAME GUILLAUME.

Dites encore du mal du pensionnaire !... s'il ne s'en était pas mêlé !...

M. GUILLAUME.

C'est justement là-dessus que je veux vous parler. Je trouve, Madame, que le pensionnaire se mêle ici de tout, et je n'entends pas...

MADAME GUILLAUME.

A merveille ! pour quelques mots qu'il m'a adressés, je vois déjà que vous êtes jaloux.

M. GUILLAUME.

Non, Madame, mais je suis maître de maison ; je suis père ; je suis époux...

MADAME GUILLAUME.

Allons, encore des idées que vous vous faites.

M. GUILLAUME.

Que je me fais ?

MADAME GUILLAUME.

Oui, Monsieur ; mais nous discuterons cela plus tard ; apprenez que vous avez oublié de vous rendre chez le commissaire.

M. GUILLAUME.

Moi ! chez le commissaire !

MADAME GUILLAUME.

C'est une formalité indispensable ; quand on a des pensionnaires, il faut faire sa déclaration pour attester la moralité des personnes qu'on reçoit.

M. GUILLAUME.

Eh bien ! on n'a qu'à m'attendre !

MADAME GUILLAUME.

Où, mais c'est qu'il y a une forte amende, et que vous l'avez déjà encourue.

M. GUILLAUME.

La ! encore une dépense qu'il m'aura occasionnée !

MADAME GUILLAUME.

Rassurez-vous ; M. Joseph, le clerc du commissaire, est venu tout à l'heure pour cela au magasin.

M. GUILLAUME.

M. Joseph, celui qui vous faisait une cour si assidue ?

MADAME GUILLAUME.

Où ; mais comme il est aussi de la connaissance de M. Oscar (car, c'est charmant, il connaît tout le monde), il l'a invité à dîner, et tout va s'arranger.

M. GUILLAUME.

M. Joseph ! M. Joseph dîne ici ? eh bien, par exemple ! Vous ne savez pas que, l'autre semaine, je lui ai écrit de ne plus mettre les pieds chez moi ; et il a répondu au commissionnaire que la première fois qu'il me rencontrerait... Ce n'est pas que je le craigne ; mais enfin, c'est un homme que je ne peux pas voir ; et puisqu'il dîne ici, je n'ai plus qu'un parti à prendre, c'est d'aller dîner chez le restaurateur. Voyez un peu, Madame, la belle économie !

Air : *Cœur infidèle, cœur volage* (de BLAISE ET BAËT).

ENSEMBLE.

M. GUILLAUME, MADAME GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

Vous le voyez, c'est votre faute ;
Accueillir chez nous un tel hôte !
Qu'il craigne à la fin ma colère,
Car je sors de mon caractère.

MADAME GUILLAUME.

Monsieur, c'est plutôt votre faute.
Accueillir chez nous un tel hôte !
Craignez à la fin ma colère,
Car je sors de mon caractère.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE.

MARIE, accourant.

(Suite du morceau.)

Monsieur Oscar ! quelle aventure !
(Il s'mêle de tout en ce lieu.)
Il vient d' renverser la friture,
Et v'là la cheminée en feu !

M. GUILLAUME.

Et la maison qui n'est pas assurée !

(Ils reprennent ensemble.)

Où, Madame, }
Où, Monsieur, } c'est votre faute ;
Accueillir chez nous un tel hôte !
Voyez la belle économie.
Allons éteindre l'incendie.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, OSCAR, une serviette autour du corps, et tenant à la main un plat où est une volaille ;
ALEXANDRE, JOSÉPHINE.

OSCAR.

Rassurez-vous, rassurez-vous ; j'ai sauvé le rôti !

M. et MADAME GUILLAUME.

Et le feu !

OSCAR.

C'est déjà fini ; ces braves pompiers vous l'ont éteint en un clin d'œil !

Air de *Turenne*.

Au beau milieu du feu qui les menace,
Ils étaient là comme en leur clement ;
Enchanté de leur noble audace,
J'ai fait monter dix flacons de vin blanc.

M. GUILLAUME.

A des pompiers donner tout mon vin blanc.
Ne pouvaient-ils, c'était tout benfic,
Boire de l'eau, puisqu'ils en ont exprès ?

OSCAR.

Sachez, Monsieur, qu'ils n'en boivent jamais,
De crainte de nuire au service.

Mais on ne peut pas boire sans manger, et je les ai invités à dîner au magasin.

M. GUILLAUME, dans le dernier désespoir.

Six pompiers à dîner ! (Il prend le sac d'argent qui est sur la table, et le donnant à Oscar.) Tenez, Monsieur, tout calculé, j'aime mieux vous le rendre.

OSCAR, étonné.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

M. GUILLAUME.

Deux cents francs que je vous donne pour aller dîner où bon vous semblera, pourvu que ce ne soit pas chez moi.

OSCAR, toujours étonné.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME JOCARD.

MADAME JOCARD.

Eh ! mon Dieu, que de monde ! On m'avait bien dit, mon voisin, que vous alliez prendre des pensionnaires, exprès pour m'ôter des clients, et pour me ruiner ; du reste, chacun est maître chez soi, et ce n'est pas de cela qu'il s'agit, je viens vous demander mon reçu.

M. GUILLAUME.

Comment ! votre reçu.

MADAME JOCARD.

Où, le reçu de mon terme ; j'ai ce matin apporté l'argent à Marie, qui a dû vous le remettre.

MARIE.

Eh ! oui, Monsieur, madame Jocard est déjà venue.

ALEXANDRE.

O ciel ! madame Jocard ! Vous êtes madame Jocard elle-même ?

MADAME JOCARD.

Oui, Monsieur.

ALEXANDRE.

Qui avez hérité d'un grand oncle, demeurant à Gisors, le respectable M. Floquet ?

MADAME JOCARD.

Oui, Monsieur.

ALEXANDRE.

Dieux ! quelle rencontre !... (A Oscar.) Mon ami ! c'est elle !

OSCAR.

Notre héritière ! (Jetant à M. Guillaume la bourse qu'il tient toujours.) Ah ! Madame ! enchanté de faire votre connaissance ! Voici mon ami, le jeune Floquet, votre parent, votre cohéritier ; liens touchants de la nature et du sang, que vous avez de pouvoir !... son acte de naissance (passant à madame Jocard le papier que lui donne Alexandre) ; le contrat de mariage de son père surtout... lorsque brisés depuis longtemps, un hasard sympathique vous renoue à l'improviste !... (de même) l'acte de liquidation, celui de partage, tout est en règle. Mais nous avons des égards, des sentiments, quoique héritier ; nous savons ce qu'on se doit entre parents, et nous vous donnons, pour payer vos trente mille francs, tout le temps convenable.

MADAME JOCARD.

Plus de doute, c'est lui.

M. GUILLAUME, à Alexandre.

Quoi ! vous héritez de trente mille francs ?

OSCAR.

Qu'il vient mettre aux pieds de votre fille ; le re-

pas d'aujourd'hui devient le repas de nocce. Tout le monde y est invité, amis ou non, n'est-il pas vrai ?

JOSÉPHINE.

Mon père !...

MADAME GUILLAUME.

Mon ami !...

ALEXANDRE.

Dois-je dire mon père ?

M. GUILLAUME.

Eh ! oui, sans doute, le moyen de faire autrement !...

OSCAR.

A merveille ! rien ne sera changé dans la maison ; vos enfants et moi, nous nous mettons en pension chez vous.

M. GUILLAUME.

Du tout, j'en ai assez comme cela ; qu'ils prennent leur ménage.

OSCAR.

A la bonne heure !... (A Alexandre.) Mon ami, c'est chez toi que je me mettrai en pension.

AIR : *Allons, partons* (d'AZEMIA).

Allons, allons nous mettre à table.

Que chacun aujourd'hui,

Convive aimable,

Soit comme chez lui.

OSCAR, à M. Guillaume.

AIR : *L'Amour qu'Edmond a su me taire.*

Dans mes façons expéditives,

Je suis loin d'avoir votre goût ;

Vous craignez les nombreux convives,

Et moi, je les aime beaucoup.

(Bas au public.)

Aussi, comme c'est moi qui prie,

(Designant M. Guillaume.)

Pour qu'il enrage, venez tous

Chaque soir, sans cérémonie,

Vous mettre en pension chez nous.

(On reprend le chœur.)

Allons, allons nous mettre à table, etc.







LA MAITRESSE AU LOGIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 9 juin 1823.

— 1008 —

Personnages.

M. DE MERTEUIL,
LEON } DE SAINT-YVES, ses neveux.
FORTUNÉ }



HORTENSE, jeune veuve.
JULIE, femme de chambre d'Hortense.
GERVAIS, jardinier d'Hortense.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond. Deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, GERVAIS.

GERVAIS, au milieu du salon, avec un pot de fleurs
sous le bras.

Mademoiselle Julie, mademoiselle Julie, enten-
dez-vous la sonnette de madame ?

JULIE, sortant de la porte à gauche du spectateur.

Eh ! sans doute, madame demande sa robe de
noce ; mais dans un jour comme celui-ci, on ne
sait auquel entendre... On y va, on y va.

(Elle entre dans l'appartement à droite.)

GERVAIS, seul.

Il me semble cependant qu'une robe de mariage
c'est assez essentiel ; moi, d'abord, je suis pour
qu'on se fasse beau et surtout qu'on s'amuse un
jour de noce. C'est si agréable ce jour-là... surtout
pour nous autres !

Air : *De sommeiller enor, ma chère.*

Grâce au ciel, nous savons l'usage ;
A chacun l'on fait un present,
Le jour où l'on entre en ménage ;
C'est fort bien vu, c'est très-prudent ;
Car l'hymen ressemble, et pour cause,
A ces spectacles où souvent
L'on ne donnerait pas grand' chose,
Si l'on ne payait qu'en sortant.

(Julie entre.)

Eh bien ! Mademoiselle, vous voilà déjà reve-
nue !

JULIE.

Eh ! oui, sans doute ; madame ne veut pas de
cette robe ; elle prétend que cela lui donnerait un
air de mariée, et c'est ce qui lui déplaît le plus au

monde. Alors, quand on a de semblables idées,
on ne prend pas un mari, et on reste veuve.

GERVAIS.

Du tout, Mademoiselle ; le veuvage ne vaut
rien... pour les domestiques. Il n'y a qu'une vo-
lonté, partant il faut obéir. Dans le mariage, au
contraire, ce qui est l'avis de monsieur n'est
pas l'avis de madame ; si l'on est maltraité par l'un,
on est protégé par l'autre, et souvent par les deux,
car nous avons les querelles, les raccomman-
dements, les rapports, les rapports surtout.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

L'un pour parler souvent vous recompense ;
Pour ne rien dir' l'autre vous donne aussi.

JULIE.

Faire payer jusques à ton silence...

GERVAIS.

C'est de l'argent bien gagné, Dieu merci.

On d'vrait l' payer plus cher encore.
Jug' quel trésor qu'un serviteur discret :
Puisqu'en ménage on prétend que l'on est
Bien plus heureux par les chos' qu'on ignore
Que par celles que l'on connaît.

JULIE.

Vraiment, Gervais, je ne t'aurais jamais cru
autant de talent d'observation, et je crois d'ailleurs
que le prétendu t'a mis dans ses intérêts.

GERVAIS.

C'est vrai ; ce M. Fortuné de Saint-Yves me
paraît un brave jeune homme ; d'abord, il a une
belle fortune.

JULIE.

Oui, il n'y a que cela à en dire.

GERVAIS.

C'est un beau cavalier.

JULIE.

C'est un sot.

GERVAIS.

Laissez donc; il a toujours l'argent à la main.

JULIE.

Oui, c'est là l'esprit des gens riches.

GERVAIS.

Pas toujours; j'en connais qui cachent leur esprit; et, en outre, celui-ci a un air bon enfant.

JULIE.

Oui, ni humeur, ni volonté, ni caractère; toujours de l'avis du dernier qui lui parle; il ne faudrait pas s'y fier, il n'y a rien de pis que ces gens-là; et je ne conçois pas comment madame, qui est jenne et riche, et maîtresse d'elle-même, a été faire un pareil choix.

GERVAIS.

Pourquoi? c'est qu'elle l'aimait.

JULIE.

Je n'en voudrais pas répondre; vous voyez comme cette noce a un air triste; pas d'amis, pas de parents, personne d'invité, point de bal, ni au salon, ni à l'office; moi qui avais un costume charmant.

GERVAIS, regardant la porte du fond.

Vous voyez bien, vous disiez qu'il n'y avait pas d'invitations, voilà un monsieur qui a un air de famille; c'est quelque père, ou quelque cousin pour le moins.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE MERTEUIL, entrant par le fond.

M. DE MERTEUIL.

Votre maîtresse est-elle visible?

JULIE.

Je ne saurais vous dire. Monsieur ignore peut-être qu'aujourd'hui il y a une noce.

M. DE MERTEUIL.

Si vraiment, je le sais.

JULIE.

C'est que madame avait dit qu'elle n'attendait personne.

M. DE MERTEUIL.

Aussi je viens sans être invité; vous pouvez annoncer M. de Merteuil, l'oncle du marié.

GERVAIS.

La, je disais bien que monsieur avait un air d'oncle, ou de quelque chose d'approchant; vous dites M. de Merteuil? j'y vais; je suis si content que M. de Saint-Yves, que monsieur votre neveu... (A Julie.) Moi, d'abord, il me tardait qu'il y eût un

maître dans la maison, parceque d'obéir à une femme...

JULIE.

Eh bien! par exemple.

GERVAIS.

Oui, j'ai le cœur bien placé; je ne suis que jardinier, mais je suis fier comme un laquais. (A M. de Merteuil.) Je vais vous annoncer.

M. DE MERTEUIL.

Restez, j'aperçois votre maîtresse.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; HORTENSE, sortant de l'appartement à droite.

HORTENSE, faisant la révérence.

Comment! monsieur de Merteuil dans ce pays! je vous croyais encore au fond de la Bourgogne. (Aux domestiques.) Laissez-nous. Gervais, passez à la mairie; vous vous informerez si tout est prêt pour la cérémonie; vous direz ensuite que l'on mette les chevaux, et vous reviendrez m'avertir.

GERVAIS.

Oui, Madame. (A part.) C'est cela, trois ou quatre ordres à la fois. Mais, patience, ça va changer.

SCÈNE IV.

M. DE MERTEUIL, HORTENSE.

M. DE MERTEUIL.

Vous allez sans doute me trouver bien indiscret? HORTENSE.

Vous ne pouvez jamais l'être. Croyez, Monsieur, que nous ignorions votre retour, sans cela nous nous serions empressés, votre neveu et moi..

M. DE MERTEUIL.

Eh quoi! Madame, ce que j'ai appris est donc vrai! vous allez vous marier?

HORTENSE.

Mais, oui; dans deux heures à peu près.

M. DE MERTEUIL.

Comment! il y a deux mois, je viens demander votre main pour le plus jeune de mes neveux, Saint-Yves, que j'ai élevé, que j'aime, mon enfant d'adoption, un cavalier charmant, dont chacun vante l'esprit, l'amabilité, le caractère. Vous le refusez, vous ne lui permettez même pas de se présenter chez vous, et de détruire les injustes préventions que vous aviez contre lui. Persuadé que vous voulez toujours rester veuve, je vais faire un voyage dans une de mes terres; et ce matin, à mon retour, j'apprends que, non contente d'avoir refusé mon pauvre neveu, vous allez épouser son cousin, un génie épais et massif

comme son individu. Du reste, il ne m'appartient pas d'en dire du mal, puisque c'est un de mes parents; mais enfin, sous aucun rapport, il ne peut entrer en comparaison avec mon autre neveu. Tout cela n'est-il pas vrai? répondez.

HORTENSE.

Oui, Monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Comment donc son cousin a-t-il pu vous séduire? car enfin, puisqu'il est l'époux de votre choix, vous avez sans doute pour lui un amour?...

HORTENSE.

Non, Monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Et vous l'épousez?

HORTENSE.

Oui, Monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Par exemple, Madame, vous me permettez de vous dire que voilà une conduite...

HORTENSE.

Bizarre, inexplicable; allous, convenez-en; avec sa nièce on peut tout dire, on n'a pas besoin d'être galant.

M. DE MERTEUIL.

Eh bien! pour profiter de la permission, je vous dirai que vous allez commettre une... une imprudence.

HORTENSE.

Ah! vous me ménagez encore; et vous vouliez dire mieux.

M. DE MERTEUIL.

Eh bien! oui, Madame, une folie; et c'en est une que rien ne peut justifier.

HORTENSE.

Peut-être. D'abord, Monsieur, s'il n'avait tenu qu'à moi, je ne me serais jamais remariée, je serais toujours restée veuve; il est si doux d'être libre, de n'être point soumise aux volontés, aux caprices d'un maître, ou d'un époux, comme vous voudrez; moi, je l'avoue, j'aime à commander; le pouvoir a tant de charmes! Mais c'est pour nous autres femmes que l'indépendance est une chimère; et je m'aperçus bientôt que j'avais fait un rêve impossible à réaliser. Dans le monde, dans les sociétés, aux spectacles, comment se présenter seule? il faut agréer malgré soi les soins d'un chevalier. Dès qu'on entre dans un salon, on se demande: quelle est cette dame? c'est madame une telle, une veuve. Ah! c'est une veuve! Ce titre de veuve inspire tant de hardiesse, tant de confiance, tout le monde se croit des droits, depuis le vieux conseiller jusqu'au jeune lycéen qui sort de son collège. Vous voyez donc bien que pour sa réputation on ne peut pas rester veuve.

M. DE MERTEUIL.

Raison de plus pour bien réfléchir au choix d'un époux.

HORTENSE.

C'est ce que j'ai fait. Je me suis d'abord promis de ne pas me marier par inclination. Je me suis rappelé ensuite que mon premier mari, qui m'avait rendue fort malheureuse, avait infiniment d'esprit, beaucoup plus que moi.

M. DE MERTEUIL.

J'ai peine à le croire, Madame.

HORTENSE.

Et moi, je n'en puis douter; car il avait pris sur moi un ascendant qui me forçait toujours à lui obéir, quelque absurdes, quelque injustes que me parussent ses volontés; et comme je ne vous ai pas caché que je voulais, malgré mon mariage, rester chez moi maîtresse souveraine et absolue, j'ai dû, d'après mon système, me défier des gens charmants, aimables, spirituels. Voilà pourquoi j'ai refusé le parti que vous m'aviez proposé.

M. DE MERTEUIL.

Je conçois, Madame, tout ce que cette exclusion a d'honorable pour mon pauvre neveu; et je comprends maintenant comment son heureux cousin a dû l'emporter sur lui.

HORTENSE.

Vous auriez tort, Monsieur, d'en rien induire de défavorable à celui que j'ai choisi. Il y a en tout un juste milieu à observer: un homme peut être fort bien, sans être charmant, et être fort aimable, sans être un Voltaire.

Air du Pot de fleurs

De l'art des vers les amours font usage,
Mais pour l'hymen l'humble prose s'ultra;
Car on est heureux en ménage
Plus par le cœur que par l'esprit:
Que m'apprendront ces vers faits pour séduire?
Que mon époux est fidèle et constant?
Si son amour le prouve à chaque instant,
Qu'a-t-il besoin de me le dire?

M. DE MERTEUIL.

A la bonne heure, Madame! mais au moins vous ne serez point inaccessible à la pitié; et je suis sûr que mon neveu est au désespoir. Si vous l'aviez entendu comme moi, quand je lui ai porté votre refus; si vous lisiez ses lettres, si vous saviez tous les partis qu'il a refusés pour vous!

HORTENSE.

Pour moi?

M. DE MERTEUIL.

Oui, Madame; il en est temps encore, rompez ce mariage, ou du moins retardez-le de quelques jours.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS.

Un jeune homme qui est en bas voudrait parler à M. de Merteuil.

M. DE MERTEUIL.

Ah ! mon Dieu ! si c'était lui ; s'il venait me supplier de tenter un dernier effort... Parlez, Madame, que lui dirai-je ?

HORTENSE.

Qu'il n'est pas raisonnable, ni vous non plus ; les choses sont trop avancées ; que peut-être sans cela... mais tout est disposé pour le mariage, n'est-il pas vrai ?

GERVAIS.

Où, Madame, tout est prêt ; je venais vous le dire.

HORTENSE.

Vous le voyez ; nous n'attendons plus que le futur.

GERVAIS.

Il est ici, Madame, dans le petit salon ; mais sachant que vous étiez avec monsieur, il attend vos ordres pour se présenter.

M. DE MERTEUIL.

Je me retire, Madame.

HORTENSE.

Non pas, j'espère que vous passerez la journée avec nous ; n'êtes-vous pas notre plus proche parent ? Voyez seulement ce que l'on vous veut, et quelle est la personne qui vous demande.

GERVAIS.

C'est un jeune paysan, qui tient une lettre à la main.

M. DE MERTEUIL.

Puisque vous le voulez, Madame, je reviens dans l'instant.

SCÈNE VI.

HORTENSE, GERVAIS.

HORTENSE.

A-t-on jamais vu une pareille obstination ? et pouvais-je penser que ce jeune homme que j'ai rencontré deux ou trois fois en société irait se prendre ainsi de belle passion ? Ah ! mon Dieu ! et mon mari que j'oublie. (A GERVAIS.) Dis-lui donc qu'il peut se présenter. (Gervais entre dans le salon à gauche.) M. de Merteuil a beau dire, je n'ai là dedans rien à me reprocher ; et s'il m'aime, c'est un malheur dont je ne suis pas responsable.

SCÈNE VII.

GERVAIS, HORTENSE, SAINT-YVES, habit noir, gilet et culotte clairs, guêtres larges à l'anglaise et de même couleur, perruque blonde bouclée ridiculement ; il sort du salon à gauche.

GERVAIS.

Où, Monsieur, madame est visible et vous attend.

HORTENSE.

Que j'ai d'excuses à vous faire ! j'ignorais, je vous le jure, que vous fussiez là. Vous vous êtes ennuyé sans doute ?

SAINT-YVES.

Du tout ; j'étais là dans un fauteuil, où je crois que je me suis endormi ; moi, d'abord, je ne m'impatientie jamais.

HORTENSE.

C'est d'un heureux caractère ; mais vous pouviez entrer, car j'étais là à causer avec M. de Merteuil, votre oncle.

SAINT-YVES.

Ah ! mon oncle de Merteuil est ici ? j'en suis enchanté, c'est-à-dire, enchanté... j'entends par là que ça m'est bien égal, parce qu'il ne m'a jamais beaucoup aimé, à cause de mon cousin Léon qu'il me préférerait. Connaissez-vous mon cousin Léon ?

HORTENSE.

Fort peu.

SAINT-YVES.

Eh bien, vous verrez un joli garçon ! on dit que nous nous ressemblons un peu ; mais il est bien mieux ; et puis, voyez-vous, mon cousin Léon est un gaillard qui a des connaissances, de l'instruction ; et ses études... donc !... je peux dire qu'il les a faites doubles ; je vais vous expliquer comment.

Air du vaudeville du *Petit Courrier*.

Dans le collège où nous étions,
Nos devoirs étaient tous les mêmes ;
C'est lui qui me faisait mes thèmes
Et qui dictait mes versions.
Je me fâche peu, d'ordinaire,
Mais quand on m'insultait, ma foi,
S'il fallait se mettre en colère,
C'est lui qui s'y mettait pour moi.

Parce que moi, voyez-vous, au collège je n'ai jamais été fort d'aucune manière. (En riant.) Ah ! ah ! aussi, je n'ai pas peur de perdre mon latin ; ah ! ah !

HORTENSE.

Mais taisez-vous donc ; si on vous entendait.

SAINT-YVES, reprenant l'air soumis et sérieux.

Je me tais, Madame.

HORTENSE.

Avez-vous fait ce dont nous étions convenus ?

SAINT-YVES.

Oui, Madame, oui; j'ai été chez la marchande de modes, lingère, bijoutier, etc., et j'espère que vous avez dû être contente de la corbeille de noce que je vous ai envoyée hier.

HORTENSE.

Oui, sans doute; elle était d'une élégance! d'un goût exquis... je n'en revenais pas.

SAINT-YVES.

Je le crois bien; aussi ce n'était pas moi qui l'avais choisie, pas si bête; j'en avais chargé mon cousin Léon, parce que lui, il s'entend à toutes ces niaiseries-là. Ah, ah, ah!

HORTENSE.

Je vous ai déjà dit qu'on pouvait vous entendre.

SAINT-YVES.

Je me tais, Madame. Voici en même temps votre portrait. Si le cadre ne vous plaît pas, ce n'est pas ma faute; je voulais le faire entourer de brillants, mais mon cousin Léon n'a pas voulu; savez-vous pourquoi? c'est assez bête; il m'a dit: « A quoi » bon des diamants? ceux qui regarderont ce » portrait ne les verront pas. » Ce qui est une niaiserie, parce que des diamants, ça se voit toujours; alors, je lui ai dit: « Fais comme tu » voudras. »

HORTENSE.

Comment, est-ce que ce serait lui aussi?

SAINT-YVES.

Oui, Madame.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle,*

Mais je ne veux plus, je l'esteste,
A mon cousin avoir recours;
Pour mettre un cadre aussi modeste,
On l'a fait attendre huit jours;
Il faut qu'il soit bien bon apôtre.
Huit jours! est-ce là du bon sens?

(Montrant le portrait.)

Il en aurait fait faire un autre
Qu'il n'eût pas été plus longtemps.

Il est vrai qu'à Paris les ouvriers, eh, eh!...

HORTENSE.

Encore, Monsieur!

SAINT-YVES.

Je me tais, Madame; mais en tous cas vous lui en ferez tout à l'heure vos reproches, car il va venir.

HORTENSE.

Il va venir! et comment?

SAINT-YVES.

C'est moi qui suis allé ce matin à Paris, pour l'inviter à ma noce; quant à mes autres parents, ils demeurent tous dans les environs, et seront ici dans l'instant.

HORTENSE.

Il ne manquait plus que cela! Et pourquoi l'avez-vous fait sans me consulter? Je vous avais dit que

je voulais que ce mariage se fit sans bruit, sans éclat.

SAINT-YVES.

Aussi, Madame, vous le voyez, j'ai suivi vos ordres; mariage incognito, tenue de campagne.

HORTENSE.

C'est bien; mais votre cousin, vos autres parents...

SAINT-YVES.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait là? vous allez vous fâcher contre moi.

HORTENSE.

Non, sans doute; mais après la cérémonie, vous aurez la bonté d'aller sur-le-champ désinviter tout le monde.

SAINT-YVES.

Oui, Madame.

HORTENSE.

Quant à votre cousin Léon... vous ne pourrez pas retourner à Paris, à six lieues d'ici.

SAINT-YVES.

Non, Madame.

HORTENSE.

Il faut donc bien le laisser arriver; mais on lui dira... enfin nous trouverons quelque prétexte.

SAINT-YVES.

Oui, Madame.

HORTENSE.

Quant à votre oncle Merteuil... (Se retenant.) Le voici, je l'entends.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, puis M. DE MERTEUIL.

SAINT-YVES.

C'est bon, je vais le renvoyer.

HORTENSE.

Du tout.

SAINT-YVES.

Puisqu'il est de mes parents, autant commencer par lui.

HORTENSE.

Au contraire, je veux que vous l'engagiez à rester aujourd'hui.

SAINT-YVES.

C'est que vous m'aviez dit d'abord...

HORTENSE.

Je dis maintenant autrement; et surtout que ça ait l'air de venir de vous.

SAINT-YVES.

Oui, Madame.

HORTENSE, à M. de Merteuil.

Eh bien! Monsieur, quelle nouvelle vous annonçait-on?

M. DE MERTEUIL.

Ce n'était point du tout ce que je croyais ; c'est une affaire assez délicate, et pour laquelle on me donnait des instructions.

SAINT-YVES, alluit à lui.

Vous vous portez bien, mon cher oncle ?

M. DE MERTEUIL.

Oui, mon cher neveu, et je te félicite de ton honneur. Je t'avoue après cela que, si on m'avait consulté d'avance, ce qui arrive aujourd'hui n'aurait peut-être pas eu lieu. Mais il faut bien se prêter de bonne grâce, lorsqu'on ne peut pas faire autrement...

SAINT-YVES.

Hein ! est-ce d'un bon oncle ? Voilà comme il a toujours été pour moi. A propos de cela, on m'a chargé de vous inviter à dîner avec nous ; mais je vous prie de croire que ça vient de moi. Comme dit la chanson : « *De moi-même et sans effort.* » Ah, ah ! (Il rencontre un regard d'Hortense, et se calme sur-le-champ.) Ah ! vous acceptez, n'est-ce pas ?

M. DE MERTEUIL.

Oui, mon garçon, oui, je te le promets, mais ne compte pas sur moi pour te servir de témoin.

SAINT-YVES.

Nous n'en avons pas besoin ; ils sont avertis. La mairie est à deux pas, et nous n'avons qu'à signer.

GERVAIS, avec un gros bouquet au côté.

La voiture de monsieur.

HORTENSE.

Hein ! qu'est-ce que c'est ?

GERVAIS, répétant plus fort.

La voiture de monsieur.

HORTENSE, souriant.

C'est juste.

SAINT-YVES.

Aux des Comédiens.

Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée, dans un instant je serai votre époux.

HORTENSE, à M. de Merteuil.

Pour compléter cette heureuse journée, nous reviendrons la finir avec vous.

M. DE MERTEUIL.

Hâtez-vous donc ici de repaître.

GERVAIS, à part.

C'est qu'à madam ! j'étais las d'obéir ; Ne pouvant pas encore être mon maître, J'en change au moins, ça fait toujours plaisir.

ENSEMBLE.

Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée, etc.
(Saint-Yves et Hortense sortent.)

SCÈNE IX.

M. DE MERTEUIL, JULIE, sortant de la chambre à droite.

M. DE MERTEUIL.

Ma loi...

JULIE, entrant mystérieusement.

Monsieur... Monsieur...

M. DE MERTEUIL.

Ah ! la femme de chambre de madame. Eh ! mon Dieu, d'où vient cet air mystérieux ?

JULIE.

Monsieur, comme oncle de mon maître et de ma maîtresse, je crois devoir vous prévenir d'un événement qui les intéresse l'un ou l'autre, et peut-être tous les deux.

M. DE MERTEUIL.

Qu'est-ce donc ?

JULIE.

Une espèce de paysan, celui même qui tout à l'heure vous a apporté une lettre, vient de m'aborder dans l'avenue, et m'a dit tout bas à l'oreille : Mademoiselle Julie, un jeune homme qui connaît l'attachement que vous portez à votre maîtresse aurait un secret important à vous confier : trouvez-vous d'ici à un quart d'heure dans le petit pavillon au bout du jardin ; votre fortune en dépend.

M. DE MERTEUIL.

Voilà tout ?

JULIE.

Voilà tout... si ce n'est cette bourse qu'il a laissée en s'enfuyant, et dans laquelle on avait oublié une vingtaine de pièces d'or. Je vous le demande, Monsieur, qu'est-ce que vous dites de cela ?

M. DE MERTEUIL.

Mais, toi-même, qu'est-ce que tu en dis ?

JULIE.

Moi ? rien, Monsieur. Je pense que c'est un des adorateurs de madame, un prétendant malheureux, peut-être même ce jeune homme que madame a refusé... M. Léon, votre neveu.

AIR : On dit que je suis sans malice.

C'est lui surtout que j'appréhende.
Dois-je ou non, le vous le demande,
Aller à ce rendez-vous là ?
C'est pour ma maîtresse, et voilà
D'où vient mon embarras extrême,
Si ce n'était que pour moi-même,
Monsieur sent bien qu'en pareil cas,
Hélas ! je n'hésiterais pas.

M. DE MERTEUIL.

Moi, je n'ai point d'avis à te donner ; fais ce que tu voudras.

JULIE.

Je remercie monsieur : mon devoir était de le prévenir, car je n'aurais osé rien prendre sur moi ; mais dès que monsieur est instruit et qu'il m'autorise...

M. DE MERTEUIL.

Du tout ; je ne suis pour rien là dedans ; je te l'ai dit, fais ce que tu voudras ; je vois seulement que ta volonté est d'y aller.

JULIE.

Oui, Monsieur, pour lui apprendre que maintenant ma maîtresse est mariée (ce qu'il ignore sans doute), et qu'alors il m'est impossible de l'écouter. Voilà, je crois, tout ce qu'il est possible de faire.

M. DE MERTEUIL.

Très-bien, très-bien; et tu y as d'autant plus de mérite, qu'il me semble que tu n'aimes pas beaucoup le mari de madame.

JULIE.

Je vous en demande pardon, puisque c'est aussi votre neveu. Mais, moi, Monsieur, je ne peux pas le souffrir; et si madame avait écouté mes conseils... Du reste, maintenant, ils seraient inutiles. Le voilà, le mari de madame, et mon devoir est de le servir avec tout le zèle et l'affection que l'on doit à son maître. Adieu, Monsieur, je cours au petit pavillon.

(Elle sort.)

HORTENSE, dans la coulisse.

C'est bien, Monsieur, c'est bien; partez, mais revenez vite.

M. DE MERTEUIL.

Elle fait d'autant mieux que voici sa maîtresse.

SCÈNE X.

M. DE MERTEUIL, HORTENSE.

M. DE MERTEUIL.

Eh quoi! Madame, la cérémonie est déjà terminée?

HORTENSE.

Eh! mon Dieu, oui... le temps d'apposer sa signature au bas de ce grand registre, et d'entendre la lecture que nous a faite monsieur l'adjoint.

M. DE MERTEUIL.

Il me semble que cette lecture vous a donné des idées assez tristes.

HORTENSE.

Non, mais il n'y a rien de bien divertissant dans les actes de l'état civil.

M. DE MERTEUIL.

Oui, c'est moins gai qu'un roman... Beaucoup de gens cependant prétendent que le mariage en est un.

HORTENSE, en souriant.

En tout cas, il ne faudrait pas le juger d'après le premier chapitre.

M. DE MERTEUIL.

Mais dites-moi donc, où est mon neveu votre mari?... Je ne le vois pas avec vous.

HORTENSE.

Il est allé chez plusieurs de nos parents qu'il avait invités sans m'en prévenir, et que je ne me

soucie pas de recevoir. J'aime mieux que nous ne restions que nous trois... en petit comité.

M. DE MERTEUIL.

Comment a-t-il pu vous quitter, même pour quelques instants?

HORTENSE.

Eh mais... il l'a bien fallu; je le lui avais dit.

M. DE MERTEUIL.

Pardon; j'oubliais que vous étiez réservé par contrat de mariage le droit de commander.

HORTENSE.

Non, mais je compte bien le prendre.

M. DE MERTEUIL.

Et vous pensez qu'en ménage ce bonheur-là peut tenir lieu de tous les autres?

HORTENSE.

A peu près du moins, et je connais beaucoup de dames qui seraient de mon avis.

Air de *Céline*.

De toute femme raisonnable
Je ne craignais pas le désaveu!
Ce plaisir du moins est durable,
Et les plaisirs le sont si peu!
Il n'est qu'un temps pour la jeunesse,
Il n'est qu'un temps pour les amours;
On ne saurait aimer sans cesse
Et l'on peut commander toujours.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS.

Madame, un jeune homme qui est en bas demande à vous parler.

HORTENSE.

Et que veut-il?

GERVAIS.

Ce n'est pas moi, c'est mademoiselle Julie qui l'a reçu: elle dit qu'il arrive de Paris en voiture, et qu'il s'appelle M. Léon de Saint-Yves: c'est un cousin de monsieur, un joli cavalier.

HORTENSE.

Comment! M. Léon? Dites que je ne peux recevoir... ou plutôt que je n'y suis pas.

GERVAIS.

Oh! non, Madame... non... on lui a dit que vous y étiez.

HORTENSE.

Et qui vous a prescrit d'agir ainsi?

GERVAIS.

C'est monsieur: il a dit en partant qu'il allait désinviter tous ses parents; mais que si cependant il en venait quelques-uns, on les amènerait auprès de madame.

HORTENSE.

C'est bien; mais cet ordre ne regarde pas M. Léon: vous pouvez le congédier.

GERVAIS.

Il n'y a pas moyen, Madame, monsieur l'a défendu; et puisqu'il y a un maître maintenant, c'est à lui de commander.

HORTENSE.

Eh bien! par exemple, voilà qui est nouveau.

M. DE MERTEUIL.

Calmez-vous, je vous prie, et faites attention qu'après ce que vos gens ont dit à mon neveu Léon, vous ne pouvez guère vous dispenser de le recevoir.

HORTENSE.

Comment! Monsieur, vous voulez...

M. DE MERTEUIL.

Un pareil refus paraîtrait fort singulier : c'est un parent de votre mari, et il faudra toujours qu'il se présente chez vous; d'ailleurs, une visite de noce, une visite de cérémonie, c'est l'affaire de cinq minutes.

HORTENSE.

Puisque vous le jugez convenable... (A Gervais.) A la bonne heure. (Gervais fait un geste de joie.) Dis à Julie de le faire entrer.

GERVAIS.

Oh! non, j'y vais moi-même; il faut que je le voie.

HORTENSE.

Et pour quelle raison?

GERVAIS.

Parce que monsieur m'a ordonné de regarder tout ce qui arriverait, et de tout examiner afin de lui rendre compte.

HORTENSE, avec un mouvement de colère.

Comment! (Se reprenant froidement.) Sortez! (Gervais sort.) Je n'en reviens pas; une pareille idée, un ordre aussi inconvenant!

M. DE MERTEUIL.

Il y a des gens curieux qui veulent tout savoir... Ah çà! pendant que vous allez vous faire des compliments, je vais déjeuner.

HORTENSE.

Comment! Monsieur, vous me quittez?

M. DE MERTEUIL.

Je n'ai rien pris d'aujourd'hui : un jour de noce!... moi qui comptais sur le déjeuner d'aujourd'hui.

HORTENSE.

Mais la présence de votre neveu...

M. DE MERTEUIL.

Ne fera rien à mon estomac, et le plaisir de le voir ne calmera pas mon appétit. Je reviens dans l'instant; ne vous dérangez donc pas, je vais demander à vos gens un verre de madère, la moindre chose...

HORTENSE.

Je vais donner l'ordre...

M. DE MERTEUIL.

Ce n'est pas la peine, je leur commandera moi-même, si vous voulez bien le permettre; aussi bien, aujourd'hui, je vois qu'ici tout le monde s'en mêle!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

HORTENSE, LÉON en grand costume, tout en noir, perruque brune.

LÉON, à la cantonade.

C'est bien, mon garçon, ne te donne pas la peine, je m'annoncerai moi-même.

(Ils se saluent.)

HORTENSE.

Je suis fâchée, Monsieur, que mon mari soit absent; il sera privé du plaisir de vous voir.

LÉON.

Qu'à cela ne tienne, Madame; peut-être une autre fois serai-je assez heureux pour le rencontrer : avec un peu de persévérance, on finit toujours... D'ailleurs il y a de bonnes raisons pour que dans ce moment je ne m'aperçoive pas de son absence.

HORTENSE, embarrassée.

Monsieur, certainement...

LÉON.

Et puis, vous sentez bien que ce n'est pas précisément avec mon cousin que je désirais faire connaissance; il y a longtemps qu'elle est faite : nous avons été au collège ensemble; nous nous sommes rarement quittés, et je lui avais toujours prêté que son nom lui porterait bonheur.

HORTENSE, souriant.

On dit cependant qu'au collège vous étiez plus heureux que lui?

LÉON, la regardant.

Où, Madame, mais depuis il a pris sa revanche; et je viens joindre mes félicitations à celles de ses amis sur le mariage qu'il vient de contracter. Daignerez-vous, Madame, recevoir mes compliments?

HORTENSE.

Où, Monsieur, et j'espère bientôt avoir le plaisir de vous les rendre. Avec votre fortune, votre naissance, et surtout votre mérite, il est impossible qu'il ne se présente pas bientôt un parti digne de vous. Soyez persuadé, Monsieur, que je le désire plus que personne, et qu'il me serait doux de trouver dans votre femme une cousine et une amie.

LÉON.

Je vous remercie pour elle, Madame.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Pour moi c'est moins flateur peut-être ;
Jamais de vous je n'obtiens rien, hélas !
Et vous aimez déjà sans la connaître,
Ma femme qui n'existe pas !
D'un tel espoir je suis ravi, Madame,
Et pour mon cœur il est bien doux
Que vous daigniez rendre à ma femme
L'amitié que j'aurai pour vous.

Mais je doute que je puisse profiter de votre générosité, car je ne me marierai jamais.

HORTENSE.

Et pour quelle raison ? pourquoi ne pas faire un choix ?

LÉON.

J'en avais fait un, Madame, que tout le monde aurait approuvé : l'amabilité, les grâces, l'esprit, la raison, tout se réunissait pour le justifier, mais celle qui en était l'objet a refusé mes hommages, et n'a même pas daigné me recevoir. J'avais juré de me venger, de l'oublier ; mais j'ai réfléchi depuis que ma colère était injuste, et mon serment impossible ; qu'il n'était pas plus en son pouvoir de m'aimer qu'au mien de cesser de l'adorer ; alors, d'après ces sentiments, nous avons pris tous les deux le seul parti qui nous convint ; elle, de se marier, et moi de rester toujours garçon.

HORTENSE.

Eh quoi ! Monsieur...

LÉON.

Oui, Madame, c'est un parti pris ; et je ne dis pas cela pour qu'on m'en sache gré, car je n'attends rien, je n'espère rien, et je ne sais pas en effet à quoi l'on pourrait m'employer, puisqu'on ne me trouve pas bon même pour faire un mari... vous sentez bien que ce n'est pas...

HORTENSE, souriant.

Je vois, Monsieur, que ce refus a touché plus que votre cœur, car il a blessé votre amour-propre. Eh bien ! peut-être avez-vous tort. Si en effet la personne dont vous parlez, craignant de se donner un maître, eût redouté l'ascendant de votre esprit ; si, par exemple, elle ne vous eût offert sa main qu'à la condition de rester toujours maîtresse absolue, qu'auriez-vous fait ?

LÉON.

Ce que j'aurais fait ? Madame, c'est moi qui aurais refusé.

HORTENSE.

Il se pourrait !

LÉON.

Oui, Madame.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Malgré l'exces de ma tendresse,
Loin d'accepter une pareille loi,
J'aurais refusé ma maîtresse,
Pour elle... encor plus que pour moi.
D'un homme libre, et généreux, et brave,
Le noble amour doit nous enorgueillir ;

Mais c'est vouloir soi-même s'avilir,
Que d'être aimé par un esclave.

HORTENSE.

C'est-à-dire, Messieurs, que la seule chose qui vous flatte dans le mariage est l'empire que vous comptez exercer sur nous ?

LÉON.

Non pas, Madame, je n'ai pas dit cela ; et je voudrais, au contraire, que, dans un bon ménage, personne ne commandât, que personne n'eût d'autorité absolue ; quand c'est le mari qui veut s'en prévaloir, elle est tyrannique, elle devient humiliante quand c'est la femme qui l'exerce. Entre deux amants, entre deux époux qui s'aiment, amour, plaisirs, tout est commun... pourquoi le droit de commander ne le serait-il pas ? L'homme le plus extravagant peut souvent avoir raison ; la femme la plus raisonnable peut quelquefois avoir tort ; pourquoi ne pas s'éclairer mutuellement ? pourquoi ne pas régner deux ? Ah ! si le ciel eût comblé mes vœux, si celle que j'aime eût été sensible à mon amour, j'eusse été non son esclave, mais son ami, son guide, son conseil ; elle eût été le mien ; j'aurais été fier de céder à ses avis, d'obéir non pas au joug du caprice, mais à celui de la raison, et peut-être elle-même... Mais pardon, Madame, me voici malgré moi bien loin du sujet qui m'amenaît ici : j'oublie que de pareilles idées ne me sont plus permises, et que je trace là des plans de bonheur qu'un autre que moi est appelé à réaliser.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS.

Madame, faut-il servir ? il est cinq heures.

HORTENSE.

Comment, déjà ! et mon mari ?

GERVAIS.

Le voilà qui revient ; car j'ai aperçu la voiture au bout de l'avenue. (A part.) Diab!e, il me semble que, quand je suis entré, ils étaient bien près, et que ce monsieur parlait vivement... j'en prendrai note.

LÉON.

Comment ! mon cousin Fortuné est déjà de retour ?

HORTENSE.

Ne désiriez-vous pas le voir ?

LÉON.

Oui, tout à l'heure ; mais maintenant !... J'avoue qu'en arrivant ici j'avais bien pris ma résolution, et je me croyais le courage de le voir, de le féliciter tranquillement sur son mariage... Je sens à présent que cela me serait impossible, et je vous demande la permission de me retirer.

HORTENSE.

En conscience, je ne puis vous l'accorder; vous êtes resté ici pendant son absence, et vous partiriez au moment où il arrive... ce ne serait pas convenable.

LÉON.

Oui; mais ce serait beaucoup plus prudent.

HORTENSE.

Vous êtes le maître, Monsieur; mais vous me feriez beaucoup de peine.

LÉON.

Je reste, Madame, je reste; je ne vous désobéirai pas, pour la première fois que vous daignez me donner des ordres.

HORTENSE.

Je vous remercie de votre complaisance; mais en attendant le dîner, vous trouverez au salon M. de Merteuil, votre oncle: nous vous y rejoignons à l'instant. Gervais, conduisez monsieur, et allez sur-le-champ veiller à ce qu'on nous serve.

(Léon, conduit par Gervais, entre dans le salon à gauche.)

SCÈNE XIV.

HORTENSE, JULIE.

HORTENSE.

Oui, je crois que j'ai bien fait de le retenir; monsieur de Merteuil et mon mari m'en sauront gré; d'ailleurs, j'ignore pourquoi je craignais de le voir: je m'en étais fait une tout autre idée; je pensais trouver en lui un étourdi, un jeune homme à la mode... le commencement de sa conversation me l'avait fait croire; mais la fin de notre entretien... ah! oui, il est trop raisonnable pour être jamais à craindre.

JULIE, entrant.

Madame!

HORTENSE, sans l'écouter ni l'apercevoir.

Comment! malgré l'amour qu'il avait pour moi, il aurait eu, disait-il, la force, le courage de me résister; j'aurais bien voulu voir cela.

JULIE.

Madame!

HORTENSE.

Ah! c'est toi, Julie?

JULIE.

Oui, Madame, voilà plusieurs fois que je vous parle, mais vous étiez préoccupée.

HORTENSE.

Moi, du tout; qu'y a-t-il? que me veux-tu?

JULIE.

Vous priez de descendre un instant, pour apaiser monsieur, car il est d'une humeur.

HORTENSE.

Lui, de l'humeur; eh bien! par exemple; cela lui va bien.

JULIE.

Croyez-vous donc qu'il n'y a que les gens d'esprit qui en ont? Monsieur conduisait lui-même le cabriolet, et en entrant il a eu la maladresse d'accrocher; alors il s'est mis dans une colère contre le concierge, sans doute de ce que la porte n'était pas plus grande; voyant ensuite les deux beaux vases qui ornent le vestibule, et qui apparemment lui choquaient la vue, il a donné ordre de les casser.

HORTENSE.

Comment! ces albâtres qu'on m'a rapportés d'Italie, ces deux vases antiques?

JULIE.

C'est ce que je lui ai dit, Madame, il m'a répondu: « raison de plus, il y a assez longtemps » qu'ils servent. »

Air: *Traitant l'amour sans pitié.*

Sur ce mot, et malgré nous,
On s'est permis de sourire,
Alors je ne peux vous dire
Ses transports et son courroux;
Puisqu'après de vous qu'il aime,
C'est la docilité même,
Puisqu'à votre ordre suprême,
À l'instant il obéit,
Vous feriez bien, sur mon âme,
De lui commander, Madame,
D'avoir un peu plus d'esprit.

Tenez, vous pouvez l'entendre encore; c'est lui, je me salue.

SCÈNE XV.

HORTENSE, SAINT-YVES dans le premier costume, GERVAIS.

SAINT-YVES.

Qu'est-ce que c'est que de pareils insolents? que cela vous arrive encore. (Apercevant Hortense, il lui dit d'un ton doucereux.) Ah! vous étiez là, Madame? je vous prierais d'interposer votre autorité auprès de vos gens, qui me manquent de respect.

HORTENSE.

Il me semble que vous n'avez pas besoin de moi, et que vous vous acquittez assez bien du soin de les rappeler à l'ordre.

SAINT-YVES.

Je vous demande bien pardon, mais c'est que je ne peux pas souffrir que quand je parle à des domestiques, ils se permettent de me répondre.

HORTENSE.

Cependant, Monsieur, si vous les interrogez.

SAINT-YVES.

Mon Dieu! Madame, vous avez raison, et je

suis tout à fait de votre avis ; aussi je ne demande pas mieux que de vous obéir, à vous, à la bonne heure ; mais à vos domestiques, c'est autre chose ; je suis bien leur serviteur , et je vous demanderai la permission de les chasser tous, excepté Gervais par exemple ; (lui frappant sur l'épaule) celui-là c'est un bon enfant, et nous nous entendons bien ensemble, n'est-ce pas ?

HORTENSE.

Y pensez-vous ? Que vous ayez confiance en lui, à la bonne heure ; mais une telle intimité est-elle convenable ? et puisque nous en sommes sur ce chapitre, qu'est-ce que c'est s'il vous plaît que les ordres que vous lui avez donnés ce matin ? Je veux qu'il s'explique là-dessus, et devant vous. Allons, répondez.

GERVAIS, à Saint-Yves.

Monsieur, faut-il répondre ?

SAINT-YVES.

Sans doute.

GERVAIS.

Eh bien ! c'est au sujet de ce que vous m'aviez dit tantôt, d'examiner ce que ferait madame... et j'en ai pris note ainsi que...

HORTENSE.

Cela suffit, taisez-vous.

GERVAIS.

Monsieur, faut-il me taire ?

SAINT-YVES.

Eh ! oui.

HORTENSE.

Dois-je croire, Monsieur, ce que dit ce valet ? est-il vrai que vous ayez pu...

SAINT-YVES.

Écoutez donc, Madame ; moi, je ne m'abuse pas sur ce que je peux valoir, je me connais très-bien ; vous avez de l'esprit, et je n'en ai point ; si j'en avais je n'aurais pas besoin de précautions ; mais on n'en a pas, et on prend ses sûretés.

GERVAIS.

C'est bien vu.

HORTENSE.

Mais au moins, Monsieur, faudrait-il que les moyens de défense fussent convenables.

SAINT-YVES.

Est-ce un mal que de chercher à savoir ? Parce que l'on est bête, cela n'empêche pas la curiosité.

GERVAIS.

C'est juste, il y a des bêtes curieuses.

HORTENSE.

Il fallait alors, Monsieur, vous adresser tout simplement à moi-même ; je me serais fait un plaisir de vous raconter tout ce qui s'est passé en votre absence ; je vous aurais dit que votre cou-

sin Léon est venu vous voir, qu'il est arrivé pendant que j'étais ici à causer avec M. de Merteuil.

GERVAIS, bas à Saint-Yves.

Oui, mais l'oncle s'est en allé, et les a laissés seuls.

HORTENSE.

Nous avons causé quelques instants.

GERVAIS, bas à Saint-Yves.

Une heure entière ; et quand j'ai annoncé votre retour, madame a dit : *Déjà !*

HORTENSE.

Qu'y a-t-il ? et qu'est-ce que Gervais vous disait là ?

SAINT-YVES.

Rien, Madame ; c'est que...

HORTENSE.

C'est bien. (À Gervais.) Vous n'êtes plus à mon service ; sortez.

GERVAIS.

Monsieur, faut-il que je sorte.

SAINT-YVES.

Sans doute, si madame le veut ; mais je serai obligé d'en prendre un autre pour le même objet : autant garder celui-là qui est déjà au fait.

HORTENSE.

Comment ! Monsieur, vous persistez !

SAINT-YVES.

Permettez donc, j'ai promis de faire en tout votre volonté, pour ce qui est des détails du ménage, du matériel de l'administration, à la bonne heure ; mais pour ce qui est du personnel, cela me regarde ; ce sont des choses dont vous ne sentez pas l'importance ; et puisqu'il s'agit ici de mon cousin Léon, je me rappelle maintenant... voyez-vous ce que c'est que d'être... comme je vous disais tout à l'heure, et de ne pas faire attention, je me rappelle très-bien qu'il a eu votre portrait entre les mains et qu'il le regardait avec des yeux... et qu'il me parlait de vous avec des soupirs... Certainement il n'est pas venu ici sans intention, et je cours m'expliquer là-dessus.

HORTENSE.

Y pensez-vous, Monsieur ? un jour comme celui-ci aller faire une scène.

SAINT-YVES.

Du tout, je ne me fâcherai pas, mais je lui dirai de s'en aller ; il ne peut pas m'en vouloir... dès qu'il connaîtra les motifs... je lui dirai : « Cousin, tu es aimable, tu as de l'esprit... ma femme te trouve fort bien... elle pourrait t'aimer. »

HORTENSE.

Comment ! Monsieur, vous lui direz...

SAINT-YVES.

Tiens... vous croyez qu'entre parents on se gêne... Je lui en dirai bien d'autres ; je vais trou-

ver mon cousin au salon, je vais lui parler ; ce ne sera pas long.

HORTENSE.

Comment ! Monsieur... vous me laissez !

SAINT-YVES.

Voilà mon oncle Merteuil, qui va vous tenir compagnie.

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XVI.

HORTENSE, M. DE MERTEUIL.

M. DE MERTEUIL, entrant par le fond, et suivant de l'œil Saint-Yves, qui s'en va parlant toujours d'un ton très-élevé.

Eh ! qu'a-t-il donc votre mari ?

HORTENSE.

Je n'en reviens pas encore. Et comment aurais-je pu soupçonner... Vous voilà, mon oncle... je vous croyais au salon.

M. DE MERTEUIL.

Non, j'ai été, après mon déjeuner, faire un tour dans votre parc. Mais qu'avez-vous donc ? il me semble que pour un jour de noce, vous avez une physionomie bien sombre.

HORTENSE.

Ah ! ce n'est rien ; j'ai éprouvé un instant de contrariété.

M. DE MERTEUIL.

De la part de ce mari... si soumis, si débonnaire !

HORTENSE.

Non, certainement ; je n'ai point à m'en plaindre... mais il y a peut-être quelques convenances... que j'aimerais à lui voir observer.

M. DE MERTEUIL.

Écoutez donc, c'est une bonne chose en ménage que d'être sans esprit, mais cela ne tient pas lieu de tout. Heureusement qu'il faut espérer que sa docilité... sa douceur...

(On entend dans la salle à côté, SAINT-YVES qui crie très-haut et très-vivement :)

Ah ! parbleu, nous verrons... si je n'étais pas le maître de recevoir les gens qui me conviennent.

M. DE MERTEUIL.

Eh mais ! n'est-ce pas lui que j'entends ?

HORTENSE.

Ah ! mon Dieu, ils se disputent.

M. DE MERTEUIL.

Eh ! qui donc ?

HORTENSE.

Mon mari... et M. Léon... un faux rapport qu'on lui a fait... il s'est imaginé... mon cher oncle, je vous en prie, voyez ce que c'est ; apaisez-les par votre présence, et empêchez que cela n'ait des suites.

M. DE MERTEUIL.

En effet, quel tapage !... J'y vais... Voyez de quel avantage vous vous privez : un homme d'esprit dans un pareil cas ne fait jamais de bruit.

(Il entre dans le salon.)

SCÈNE XVII.

HORTENSE, JULIE.

HORTENSE.

Ciel ! qu'ai-je fait ? et quel espoir me reste-t-il ? Avec du temps, des soins, de la patience, tout autre caractère peut changer. Mais lui ! que lui ôtre ? il ne me comprendrait pas. Aujourd'hui même, et sans le vouloir, à quelles humiliations il m'expose ! Ah ! Julie, te voilà !

JULIE.

Où, Madame... encore tout émue ! Pauvre jeune homme ! en me parlant il avait les larmes aux yeux ! il semblait en quittant ces lieux, qu'il s'éloignait de tout ce qu'il avait de plus cher.

HORTENSE.

De qui parles-tu ?

JULIE.

De M. Léon. Je l'ai vu au moment où il sortait du salon ; il a écrit à la hâte ces mots au crayon, et m'a dit de vous les remettre.

HORTENSE.

A moi ! que peut-il me dire ?

JULIE.

Ce n'est pas sans doute un grand secret, car le billet est tout ouvert.

HORTENSE, lisant.

« Je ne puis obéir à vos ordres, Madame, je suis forcé de vous quitter. Je viens d'avoir, avec mon cousin, une explication qui aurait été beaucoup plus loin... si je ne m'étais rappelé qu'il était votre mari. Je n'avais plus maintenant qu'un seul moyen de vous prouver mon amour ; c'était de sacrifier mon ressentiment à la crainte de vous compromettre, et je n'ai point hésité... Adieu, Madame.—Adieu, pour jamais ! » (A part.) Pauvre jeune homme !

JULIE.

Air du vaudeville de *l'Homme vert*.

C'est pour la suite que je tremble ;
Car, hélas ! voilà maintenant
Les deux cousins brouillés ensemble.

HORTENSE.

Dieu ! quel funeste événement !

JULIE.

Où, certes, rien n'est plus funeste
Qu'un départ comme celui-là,
Surtout lorsque celui qui reste
Ne vaut pas celui qui s'en va.

HORTENSE.

Il ne t'a rien dit de plus ?

JULIE.

Non, Madame; il m'a seulement priée de lui accorder une grâce.

HORTENSE.

Et c'était...

JULIE.

C'était... de voir madame pour la dernière fois... afin de lui demander ses ordres.

HORTENSE.

Vous avez bien fait de le refuser.

JULIE.

Du tout, Madame, je ne mérite pas vos éloges. Il était si malheureux que je n'ai pu m'y résoudre et... il est là... à côté.

HORTENSE.

Qu'avez-vous fait! Renvoyez-le à l'instant... je ne veux pas le voir.

JULIE.

Dites-le lui donc vous-même, Madame..., car, pour moi... je n'en aurai jamais le courage.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

HORTENSE, LÉON, entrant par la porte à droite.

HORTENSE.

Que vois-je!..., monsieur Léon!

LÉON.

Parlez bas, je vous en prie: d'ici à côté l'on pourrait vous entendre, et vous ne voudriez pas...

HORTENSE.

Grand Dieu! laissez-moi sortir. Après ce qui s'est passé... vous sentez bien, Monsieur, qu'il m'est désormais impossible de vous entendre.

LÉON.

Air: *Ah! si madame me voyait* (de ROMAGNES).

Il faut obéir au devoir;
Mais en fuyant votre présence,
Faut-il partir sans l'espérance,
Hélas! de jamais vous revoir. (bis.)
Eh! mais! quel trouble vous agite?
Vous êtes émue.

HORTENSE.

En effet,

Oui, de frayeur mon cœur palpite;

(A part.)

Ah! si mon mari le voyait! (bis.)

DEUXIÈME COUPLET.

LÉON.

Ce seul mot que j'implore ici
Peut-il donc blesser votre gloire?

HORTENSE, troublée.

A votre amitié je veux croire.

LÉON.

Moi, Madame, moi, votre ami!
Je ne puis être votre ami.

Ce serait vous tromper encore;

Sachez mon funeste secret:

Je vous aime, je vous adore!...

HORTENSE, lui mettant la main sur la bouche.

Ah! si mon mari l'entendait! (bis.)

Je vous le répète, Monsieur, après ce qui s'est passé... il m'est désormais impossible de vous voir.

LÉON.

Je le sais, Madame; mais, dans le monde, dans d'autres sociétés... vous me permettrez du moins de me présenter devant vous.

HORTENSE.

Non, Monsieur: je vous prie au contraire, si j'ai quelque pouvoir sur vous, de ne point vous offrir à mes yeux, d'éviter ma présence autant qu'il vous sera possible.

LÉON.

Qu'entends-je? me prescrire de pareilles lois! Pensez-vous, Madame, aux idées qu'elles pourraient me donner? c'est presque me juger redoutable; c'est avouer que je puis avoir quelque influence sur votre repos.

HORTENSE.

Je ne veux ni ne dois vous répondre. Je vous crois, Monsieur, un homme d'honneur... et digne de la confiance que j'ai eue en vous. Quelles que soient les idées que vous attachez à ces mots... partez... et ne me revoyez jamais.

LÉON, se jetant à ses pieds.

Ah! rien n'égale mon bonheur. Hortense, voilà tout ce que je demandais.

HORTENSE.

Monsieur! que faites-vous? Au nom du ciel!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS, traversant l'appartement, et apercevant Léon aux pieds d'Hortense.

Dieu! qu'ai-je vu? quelle bonne nouvelle pour monsieur!

HORTENSE.

C'est Gervais... il nous a vus!

LÉON.

Du tout.

HORTENSE.

Il va avertir mon mari...

LÉON.

Il ne le trouvera pas.

HORTENSE.

C'est lui... je l'entends.

LÉON, toujours à genoux.

Cela m'est égal... je suis décidé à tout braver.

HORTENSE.

Monsieur... voulez-vous me perdre? on vient.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; JULIE entrant par la droite.

JULIE.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là?

HORTENSE, à Saint-Yves.

Quelle humiliation! devant tous mes gens!

SAINT-YVES.

Ne craignez rien, j'ai un excellent moyen de sauver votre réputation. Ma chère Julie! tu vois le plus heureux des hommes... (Montrant Hortense.) Voilà ma femme.

HORTENSE.

Comment!

SAINT-YVES.

Mon cousin Fortuné a disparu... il me cède tous ses droits.

HORTENSE, à part.

Ah! mon Dieu, la pauvre jeune homme! la tête n'y est plus. (A Saint-Yves.) Léon! quelle extravagance! revenez à vous... Comment voulez-vous qu'elle puisse croire...

SAINT-YVES.

Pourquoi pas? avec un peu d'audace et d'adresse... J'espère bien vous le prouver à vous-même. Oui, Madame, c'est moi qui, après le départ de mon oncle, désolé de vos refus, mais ne désespérant pas de vous fléchir, ai appris, par une dame de vos amies, et vos motifs et vos projets; c'est moi qui, pendant six semaines, ai eu le courage de vous faire la cour sous ce déguisement: c'est moi enfin, qui n'ai jamais eu d'autre nom que Fortuné de Saint-Yves; c'est sous ce nom-là que, ce matin, j'ai signé mon bonheur, que j'ai juré de vous adorer sans cesse... Commencez-vous à croire que la raison me revient?

HORTENSE.

O ciel! que dois-je penser? (Regardant Saint-Yves.) Cet air de bonheur qui brille dans tous ses traits... (Regardant Julie.) Ces regards d'intelligence, qu'est-ce que cela signifie? se fait-on un jeu de mes tourments?... ah! ce serait trop cruel! Parlez... tout ce que vous venez de me dire...

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE MERTEUIL.

M. DE MERTEUIL, qui est entré pendant les derniers mots de la scène précédente.

Est la vérité même, c'est moi qui vous l'atteste.

HORTENSE, prête à se trouver mal.

Ah! que je suis heureuse! Quoi! votre autre neveu... M. de Saint-Yves...

SAINT-YVES.

Ne vous a jamais vue, heureusement pour moi.

HORTENSE.

Et pour moi aussi... (A M. de Merteuil.) Mais vous, Monsieur, comment avez-vous pu vous prêter à une pareille ruse?

M. DE MERTEUIL.

Je l'ignorais quand je suis arrivé: c'est depuis, que j'ai eu connaissance du stratagème; cette lettre... ce paysan...

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS.

GERVAIS.

C'est étonnant, je ne peux pas trouver monsieur; que diable est-il donc devenu? (Apercevant Saint-Yves.) Comment! Monsieur, encore ici?

SAINT-YVES, baisant la main d'Hortense.

Où, mon cher Gervais.

GERVAIS.

Eh bien! par exemple... Comment, Madame, vous osez?...

HORTENSE, le regardant.

Ah çà! il continue donc encore son rôle?

SAINT-YVES.

Du tout, il était de bonne foi. Dans tous les complots il y a des compères qui sont au fait, et d'autres qui ne s'en doutent pas. Gervais était de ceux-ci.

GERVAIS.

Qu'est-ce que cela veut dire?

JULIE.

Que c'est là notre maître, et que les deux n'en font qu'un.

GERVAIS.

Il serait possible! C'est fait de moi; je suis chassé.

HORTENSE.

Non, je te pardonne... Du moins, mon ami, si vous le voulez.

SAINT-YVES.

Dès que vous le désirez... qu'il reste donc, pour lui prouver que vous êtes toujours LA MAÎTRESSE AU LOGIS.

HORTENSE.

Au: Amis, voici la riante semaine.

Je vois enfin, je vois qu'en cette vie

Tout galant homme aimant à nous céder,

Accorde tout à la femme qui prie,

Refuse tout à qui veut commander.

(Au public.)

Pour applaudir à cette œuvre logère,

Venez, Messieurs, vous serez bien reçus;

Songez-y bien, ce n'est qu'une prière;

Vous le savez, je ne commande plus,

Où vous regnez je ne commande plus.



NO. 1000. JUSTICE.

W. H. B. & CO. LONDON.



PARTIE ET REVANCHE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 16 juin 1823.

En société avec MM. Franconi et Brazier.

—1306—

Personnages.

MADAME DE SÉNANGE, jeune veuve.

M. DE GERVAL, son oncle.

M. ARMAND DE SAINT-ANDRÉ, lieutenant-colonel.



M. DE LA DURANDIÈRE, ancien fournisseur.



MADELEINE, jardinière de madame de Sénange.

La scène se passe en province, à quarante lieues de Paris.

Le théâtre représente un salon. Au fond, une grande croisée ornée de ses rideaux; aux deux côtés de la croisée, un canapé et des fauteuils; à la droite du spectateur, une bibliothèque; entre la bibliothèque et le fond, la porte d'entrée; à gauche, en face de la bibliothèque, une grande porte donnant dans le salon de compagnie; à droite, sur le devant, une table sur laquelle se trouvent quelques petits tableaux et des papiers de musique; de l'autre côté, un pupitre de musique et un guéridon sur lequel est placé un violon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, assis près de la table, la tête appuyée sur sa main; MADELEINE.

MADELEINE, à la cantonade.

Soyez donc tranquille, M. Bastien, tout sera prêt; si vous commencez à me tourmenter comme ça, la journée sera bonne. Ah! c'est vous, M. Armand, vous êtes là, tout seul au salon?

ARMAND.

Oui; qu'est-ce que tu me veux?

MADELEINE.

Je voulais vous dire... que je vais ôter de la grande galerie vos peintures et votre musique; ça ne peut pas y rester, parce qu'il nous arrive aujourd'hui de la société.

ARMAND, se levant.

Qu'est-ce que tu me dis là? Madame de Sénange attend du monde?

MADELEINE.

Son oncle, rien que cela, M. de Gerval, un marin qui est bon enfant et brutal; mais, comme il est riche, on est convenu de dire qu'il n'était que bon enfant.

Air: *Un homme pour faire un tableau.*

Autrefois à tous ses parents
Son humeur était inopportune;

Mais depuis que, par ses talents,
Dans les Ind's il a fait fortune,
Sans façon chacun lui permet
D'être bourru, quinquex, colère.
Une fortune que l'on fait
Vous fait joliment l' caractère.

Aussi, c'est pour fêter son arrivée qu'on a invité toute la société des environs, les nobles et les bourgeois; nous aurons ce soir la petite ville et deux châteaux, hein! ça sera-t-il beau?

ARMAND.

Oui, mais je ne pourrai pas du coup d'œil: dis à un des gens de la maison, s'ils ne sont pas trop occupés, d'envoyer chercher des chevaux de poste.

MADELEINE.

Comment! Monsieur, vous partez? voilà quinze jours que vous êtes ici tout seul; et quand le beau monde arrive, quand ça va devenir amusant, voilà que vous vous en allez.

ARMAND.

Rester plus longtemps serait abuser de l'hospitalité que m'a offerte madame de Sénange, et que je ne voulais même pas accepter.

MADELEINE.

Je vous aurais bien délié de faire autrement; votre voiture brisée, et vous dangereusement blessé,

ARMAND.

Grâce au ciel, il n'y paraît plus, et je peux partir; les lettres d'aujourd'hui sont-elles arrivées?

MADELEINE.

Voilà le paquet, c'est Bastien lui-même qui a été le chercher à la ville; voyez s'il y en a pour vous.

ARMAND, prenant ses besicles pour parcourir les lettres.
[En prenant une.] Madame de Sénange. [En lisant une autre.] Madeleine Durand, jardinière chez madame de Sénange.

MADELEINE.

Tiens, il y en a aussi pour moi; je me doute de ce que c'est. [Elle l'ouvre et la lit.]

ARMAND, parcourant toujours le paquet.

Cerç, ce sont des journaux. [Prenant d'autres lettres.] Madame de Sénange... madame de Sénange... Quelle correspondance! et qui peut donc lui écrire ainsi de Paris?

MADELEINE, pleurant.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! que je suis malheureuse!

ARMAND.

Eh mais! qu'as-tu donc?

MADELEINE.

C'est le père de Bastien, un riche fermier, qui ne veut pas que j'épouse son fils, parce que je ne lui apporte pas de dot; est-ce que c'est ma faute? si j'en avais, Bastien l'aurait déjà; mais, comme on dit, Monsieur, la plus belle fille ne peut donner...

ARMAND.

C'est juste; mais tu as sans doute quelques parents?

MADELEINE.

Tiens, si j'en ai, je crois bien. D'abord j'en ai que je vois tous les jours, mais qui n'ont rien; ensuite, j'en ai d'autres qui ont fait fortune, mais ceux-là on n'en a pas de nouvelles.

AIR : *Va-t'en voir s'ils viennent.*

J'ai des parents tant et plus
Qui vont et qui viennent,
Ceux qui n'sont pas trop cassés
A leur famille tiennent,
Tant qu'ils ont besoin d'écus,
Vers nous ils reviennent;
Mais des qu'il d'vienn' des Cresus,
On n'sait plus e' qu'il d'viennent.

Fai surtout mon oncle Durand, qui est si riche que je le croyais perdu; vous n'en auriez pas entendu parler à Paris?

ARMAND.

Quel est son état?

MADELEINE.

Je ne peux pas vous dire, il fait tous les métiers; il paraît que c'est un état qui rapporte.

ARMAND.

Oui, sans doute : je verrai, je m'informerai; et dans tous les cas, je te promets que moi-même, je... [Regardant une lettre qu'il tient entre ses mains.] Ah! celle-ci est pour moi, voilà ce que j'attendais; va vite, Madeleine, va tout préparer pour mon départ.

MADELEINE.

Oui, Monsieur; mais vous me promettez que vous ferez quelque chose pour nous deux Bastien?

ARMAND.

Sois tranquille.

SCÈNE II.

ARMAND, seul.

Oui, c'est de Paris. [Il ouvre la lettre et la lit.] Dieu soit loué! il est hors de danger; il y a même six lignes de sa main.

« Mon ami, ma blessure est tout à fait guérie,
» pardonnez-moi comme je vous pardonne; car
» nous avions tort tous les deux; mais je me ré-
» pète tous les jours que c'est l'aventure la plus
» heureuse qui pût nous arriver, si elle nous cor-
» rige l'un et l'autre de notre mauvaise tête.

» Signé VERSAC. »

[Il ôte ses besicles.]

Oui, certes, je suis corrigé, et pour la vie; avoir menacé ses jours, je ne me le pardonnerai jamais; je ne vois pas en lui le neveu du ministre, mais mon ami, mon camarade. Nous battre! et pourquoi? pour une discussion, pour un mot que j'aurais peine maintenant à me rappeler; et le plus terrible, c'est que voilà sept ou huit fois que cela m'arrive, à moi, le plus doux et le plus pacifique de tous les hommes; avec cela que j'ai la vue basse, et que je suis toujours obligé de me mettre à cinq pas.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

N'y pas voir est un défaut terrible;
Cela seul m'a fait des ennemis :
On a l'air, quoiqu'honnête et sensible,
De lorgner jusqu'à ses amis.
Contre moi plus d'un fat s'en irrite :
Est-ce ma tante, ou bien un fait exprès,
Si, pour apprécier leur mérite,
Il faut y regarder d'aussi près?

Mais c'est fini, et maintenant je me brûlerais la cervelle plutôt que d'avoir une affaire. Celle-ci a fait assez de bruit... Obligé de quitter Paris, de changer de nom. Et mon mariage! Il n'y faut plus penser... Un mariage superbe! que, sans m'en rien dire, mon père méditait depuis deux ans; mais on lui a répondu dernièrement qu'on n'épouserait jamais une mauvaise tête, un duelliste, un ferrailleur... Morbleu! ce n'était rien jusque-là;

car quelque aimable et jolie que fût, dit-on, ma prétendue, je ne la connaissais pas, et je l'aurais eu bien vite oubliée; mais dans ma fuite, à quarante lieues de la capitale, ma voiture se brisa, et, à moitié mort, le bras fracassé, on me transporta ici, dans ce château... et où suis-je? chez madame de Sénange, celle que je devais épouser, celle qui me refuse, qui me déteste, et qui sans doute m'aurait déjà congédié, si elle connaissait mon véritable nom; mais je me garderai bien de le lui dire. Il y a d'autres choses plus importantes dont je n'ai jamais osé lui parler. Croirait-elle que cet homme qu'elle se représente si terrible tremble devant elle, et qu'après avoir passé ici quinze jours en tête-à-tête, il partira sans avoir seulement osé lui dire qu'il l'aimait?... Ah! mon Dieu, c'est elle! Pourvu qu'elle ne m'ait pas entendu.

SCÈNE III.

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE.

Que viens-je d'apprendre, Monsieur? et que signifie ce projet? comment! vous nous quittez, et par surprise!

ARMAND.

Moi, Madame! qui vous a dit...

MADAME DE SÉNANGE.

Madeleine elle-même, à qui vous aviez donné des ordres pour votre départ.

ARMAND.

Il est vrai que des affaires me rappellent à Paris.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous me ferez bien le sacrifice d'un jour, pour que je puisse au moins vous présenter à mon oncle et à notre société, qui vous plaira, j'en suis sûre.

ARMAND.

J'en doute, Madame.

AIR : *J'aime Henriette* (d'une HEURE DE FOLIE).

Je n'ai jamais cherché la solitude;
Mais avec vous je me trouvais si bien!
De tous vos goûts j'avais fait une étude,
Et votre esprit semblait s'unir au mien.
Fuyant le bruit, dans une paix profonde,
Je veux garder des souvenirs si doux :
Je serais seul au milieu du grand monde,
Et je m'en vais pour rester avec vous.

D'ailleurs, Madame, je n'aime pas la société, car je sens que je suis peu fait pour y briller.

MADAME DE SÉNANGE.

Il me semble que vous détiez beaucoup trop de vous-même. Je dois vous rassurer et vous apprendre, puisque vous l'ignorez, que quand vous voulez, Monsieur, vous êtes fort aimable.

ARMAND.

Quoi! Madame. c'est là votre avis?

MADAME DE SÉNANGE.

Permettez, je puis me tromper; et c'est pour être plus sûre de mon opinion que je veux consulter celle des autres; j'ai idée qu'elle sera conforme à la mienne; mais encore faut-il voir, et vous ne pouvez me priver du plaisir d'entendre approuver mon jugement. Ainsi, voilà qui est dit, n'est-il pas vrai, vous restez!

ARMAND.

Puis-je vous résister? (A part.) Au fait, je trouverai peut-être d'ici à demain l'occasion de me déclarer. (Haut.) Vous avez reçu plusieurs lettres de Paris; quelle nouvelle y a-t-il?

MADAME DE SÉNANGE.

On parle encore du duel du jeune Versac avec M. de Saint-André, cette mauvaise tête dont vous avez sans doute entendu parler. Heureusement, M. de Versac est tout à fait rétabli; et j'en suis charmée, car j'y prenais grand intérêt: vous savez qu'il est un peu de nos parents.

ARMAND.

Je ne m'étonne plus alors de la haine que vous portez à son adversaire.

MADAME DE SÉNANGE, en riant.

Oh! je le détesterais même sans cela! D'abord ce doit être un fort mauvais caractère; mais ensuite il est impossible que ce ne soit pas un sot. Un homme qui n'a d'esprit que l'épée à la main, qui soutient un argument par un défi, et qui répond à une bonne plaisanterie par un coup de pistolet: vous conviendrez que cela doit tuer la conversation, et qu'il n'y a pas moyen de vivre avec un homme comme celui-là.

ARMAND.

J'ai cependant entendu dire qu'il n'avait jamais provoqué personne, et qu'en toute occasion il n'avait fait que se défendre.

MADAME DE SÉNANGE.

Aussi souvent! cela me paraît difficile.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Tout agresseur ne vent que se défendre;
Aussi voyons-nous tous les jours
Mainte coquette et gemir, et prétendre
Qu'elle ne peut se soustraire aux amours.
Toujours par eux elle fut provoquée;
Mais je me dis, sans vouloir Pontraquer:
Lorsque l'on est si souvent attaquée,
C'est que peut-être on aime le danger.

ARMAND.

Le danger, le danger... certainement on ne court pas au-devant; mais c'est que vous ne savez pas, Madame, qu'il est des circonstances où l'homme le plus tranquille, le plus flegmatique, n'est pas maître d'un premier mouvement: le monde n'est plein que de gens qui vous impatientent, qui vous contrarient; on ne vous fait pas injure à vous personnellement, il est vrai; mais

fant-il laisser outrager la vérité, ou insulter les personnes que l'on connaît ? Par exemple, Madame (si toutefois la chose était possible), si l'on osait attaquer votre caractère ou votre personne, pourriez-vous blâmer un ami qui vous défendrait, même au prix de son sang ?

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais ! monsieur Armand, je ne vous reconnais pas ; vous dont j'admiraïs le calme et le sang-froid.

ARMAND.

C'est que toute injustice me révolte ; et si vous aviez vu une seule fois M. de Saint-André...

MADAME DE SÉNANGE.

N'en parlons plus, je vous prie : l'action la plus sage que j'aie faite est de refuser de l'épouser ; et si celui que mon oncle me destine doit lui ressembler, je vous promets bien...

ARMAND.

Comment ! Madame, monsieur votre oncle...

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais ! qu'avez-vous donc ?

ARMAND.

Ce que j'ai, Madame, ce que j'ai !... Ah ! si vous saviez, si vous pouviez soupçonner ! mais jamais je n'oserai vous révéler un pareil secret.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous auriez un secret à me confier ? à moi ? eh ! mon Dieu, parlez vite.

ARMAND.

Quoi, vraiment ! vous le voulez ? Eh bien, Madame...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE GERVAL.

M. DE GERVAL.

M'y voilà enfin.

ARMAND, avec bonheur.

Justement, un importun qui vient nous interrompre.

M. DE GERVAL, en riant.

Ah ! ah ! je ne m'attendais pas à trouver un tête-à-tête.

ARMAND, brusquement.

Eh bien ! quand ce serait, Monsieur, qu'y aurait-il d'étonnant ?

M. DE GERVAL.

Comment ! ce qu'il y a d'étonnant ! et si je veux m'étonner, qui m'en empêchera ?

ARMAND.

Personne assurément. Et si cela ne vous convient pas, vous n'avez qu'à le dire.

M. DE GERVAL.

Eh bien ! corbleu, voilà qui est plaisant !

MADAME DE SÉNANGE.

Mon oncle, y pensez-vous ?

ARMAND, à part.

Son oncle ! qu'allais-je faire ? Ah ! maudite tête !

M. DE GERVAL.

Je voudrais bien savoir comment monsieur m'empêchera d'être le maître ici ?

ARMAND, se contraignant.

Moi, Monsieur ? ce n'est nullement mon dessein.

M. DE GERVAL.

Si, Monsieur ; et le ton menaçant que vous prenez tout à l'heure...

ARMAND.

Menaçant ! je ne pense pas qu'il le fût.

M. DE GERVAL.

Eh bien ! moi, Monsieur, je l'ai trouvé tel, et je n'ai jamais souffert ni un mot ni un geste équivoque.

ARMAND, vivement.

Permis à vous, Monsieur. (Il rencontre un geste de madame de Sénange, et s'arrête.) Mais je vous déclare que jamais je n'eus l'intention de manquer de respect à madame de Sénange, ni à un oncle qu'elle honore.

M. DE GERVAL.

À la bonne heure, Monsieur ; cette phrase-là est plus prudente et plus sage que l'autre. Qu'il n'en soit plus question. (Bas à sa nièce.) Quel est ce monsieur-là ?

MADAME DE SÉNANGE.

M. Armand, un jeune homme qui a quelque fortune, et qui cultive par goût la peinture et la musique. Il se rendait à Paris, lorsqu'un accident l'a forcé à me demander asile.

M. DE GERVAL.

Le hasard pouvait mieux te servir ; car il n'est pas très-poli ; et de plus, il me fait l'effet d'un poltron.

MADAME DE SÉNANGE.

Je ne crois pas.

M. DE GERVAL, bas à madame de Sénange.

Toi, sans doute ; mais moi qui m'y connais... (Haut.) Ah çà ! ma chère nièce, nous allons avoir aujourd'hui une société et une journée agréables : ce sont les fêtes de ton mariage qui commencent.

ARMAND.

De votre mariage ?

M. DE GERVAL.

Certainement ; et puisque vous êtes musicien, à ce que dit ma nièce, vous ferez votre partie ; car nous chanterons, et beaucoup. Tel que vous ne voyez, j'ai une voix de corsaire... amateur. Dans ma jeunesse je jouais les Elleviou et les

Martin ; et plus tard , en pleine mer , j'ai naturalisé sur mon bord l'opéra comique.

(Il chante.)

Ma barque légère
Portait mes filets.

Air de *Préville et Teronnet*.

Plus d'une fois , jouant la comédie ,
Dans un morceau pathétique et touchant ,
J'ai vu venir la frégate ennemie
Quinous troublait dans le plus beau moment. *(bis.)*
Mais notre troupe , à la réplique exacte ,
Changeant de rôle , et toujours en chantant. *(bis.)*
Livrait gaie ment un combat dans l'entr'acte ,
Et reprenait après le dénouement.

ARMAND.

Quoi ! l'union de madame serait si prochaine ?

M. DE GERVAL.

Aujourd'hui même il faudra qu'elle se décide.
(A madame de Sénange.) Tu m'as donné ta parole pour notre sous-préfet.

ARMAND.

J'ignorais que madame fût engagée.

M. DE GERVAL.

Vous conviendrez , mon cher , qu'il n'y avait pas de nécessité que vous en fussiez instruit. *(A madame de Sénange.)* Après cela , si ce n'est pas lui , ce sera un autre. Je t'amène un original avec qui j'ai fait connaissance , M. de La Durandière , un excellent garçon , tapageur , mauvaise tête et brave comme un César : voilà comme je les aime. Du reste , riche à millions. Il cherchait à acheter une propriété ; je lui ai parlé de la tienne , que tu voulais vendre il y a quelques mois , et il doit venir aujourd'hui.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous savez bien , mon oncle , que j'ai changé d'idée.

M. DE GERVAL.

C'est égal ; il faut toujours qu'il vienne : c'en est un de plus , peut-être qu'il te plaira.

ARMAND.

J'ignorais ce matin que vous attendissiez une société aussi nombreuse. Vous-même , vous ne comptiez pas sur les personnes que monsieur votre oncle a invitées , et je craindrais qu'un plus long séjour ne fût indiscret.

MADAME DE SÉNANGE.

Nullément , Monsieur ; mon oncle vous dira...

ARMAND.

Je connais votre obligeance et la sienne , et je ne veux point en abuser. Je vous prie , Madame , de m'accorder la permission de tout disposer pour mon départ , et de vouloir bien d'avance recevoir mes adieux.

(Il sort.)

M. DE GERVAL.

Eh bien ! mon cher ami , je vous souhaite un bon voyage.

SCÈNE V.

MADAME DE SÉNANGE , M. DE GERVAL.

M. DE GERVAL.

Parbleu ! voilà un plaisant original ! et il fait aussi bien de s'en aller , car j'allais quitter la place.

MADAME DE SÉNANGE.

Je n'en reviens pas , me quitter avec cette froideur ! en quoi donc lui ai-je donné sujet de se plaindre ?

M. DE GERVAL.

Eh bien ! tu as un air tout déconcerté ?

MADAME DE SÉNANGE.

Moi , mon oncle , non certainement ; mais , sans le connaître beaucoup , j'avais de lui une meilleure idée : et il est toujours pénible de voir qu'on s'était abusé.

M. DE GERVAL.

Tu verras quelle différence avec celui que je te destine !

Air du vaudeville des *Amazones*.

Pour l'enrichir , restant célibataire ,
En ta faveur j'ai su tout disposer :
Mais j'aime fort ce bon La Durandière :
Rien que pour moi tu devrais l'épouser.

MADAME DE SÉNANGE.

Comment ! pour vous ?

M. DE GERVAL.

Oui , certes , je réclame ,

Et j'ai le droit de l'exiger ainsi :
Lorsque pour toi je n'ai pas pris de femme ,
Pour moi , morbleu ! tu peux prendre un mari.

DE LA DURANDIÈRE , dans la coulisse.

Ah ! ventrebleu , il a bien fait de se garer !

M. DE GERVAL.

Tiens , c'est lui-même !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; DE LA DURANDIÈRE , en habit bleu , pantalon blanc , une cravache à la main , et d'énormes moustaches.

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien ! qu'on lui donne quelques écus , et que cela finisse ! Tiens , voilà ma bourse. Mon cher capitaine , et vous , belle dame , j'ai bien l'honneur d'être le vôtre dans toute l'acception du mot.

M. DE GERVAL.

Mon cher de La Durandière , qu'avez-vous donc ?

DE LA DURANDIÈRE.

Des faquins de voituriers qui ne voulaient pas se ranger , et je les ai accrochés de la belle manière. Imaginez-vous qu'ils n'étaient pas encore

contents, et que j'ai été obligé de leur couper la figure avec ma cravache.

M. DE GERVAL.

Mais cet argent dont vous parliez ?

DE LA DURANDIÈRE.

C'est qu'ils se fâchaient, quoique battus ; et vous savez que nous autres, après la victoire... Moi, j'ai naturellement de l'estime pour mes ennemis, et j'ai estimé ceux-ci une dizaine d'écus ; ce n'est pas cher ; et puis l'argent ne me coûte rien ; l'argent, l'argent, qu'est-ce que cela ? A propos, monsieur votre oncle, en m'invitant à dîner aujourd'hui chez vous, m'a fait espérer que je pourrais voir votre propriété. Ce que j'en ai aperçu en la traversant m'a paru très-beau, très-beau ; de la vue, des bois, et du gibier beaucoup. Je n'ai pu résister à la tentation de tirer un lièvre au passage ; j'avais dans ma chaise de poste un pistolet chargé à balle. (Il rit.) Ah ! ah ! ah !

M. DE GERVAL.

Et vous l'avez touché ?

DE LA DURANDIÈRE.

Du premier coup : j'ai aujourd'hui la main fatale ; vrai. Je ne voudrais pas ce matin avoir une affaire, je serais sûr d'un malheur. Il est vrai que la grande habitude... Vous me pardonnez, belle dame, d'avoir chassé sur vos terres ; nous autres garçons, cela nous arrive quelquefois ; les maris nous le reprochent ; mais on ne risque rien tant qu'on n'est pas soi-même propriétaire. (Il rit.) Ah ! ah ! nous disons donc que c'est ici le salon ?

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, le petit salon de travail. Mais mon oncle ne vous a pas dit, Monsieur, que j'avais changé d'idée, et que dans ce moment je ne pensais plus à vendre.

DE LA DURANDIÈRE.

J'entends, un caprice ; c'est trop juste, une jolie femme doit en avoir, et madame profite du privilège. Cela ne m'empêche pas de rendre justice à la manière dont tout cela est distribué et décoré. Nous avons là une bibliothèque qui ressemble à la mienne ; je vois deux ou trois reliures qui me semblent bien belles !

MADAME DE SÉNANGE.

Ce sont mes auteurs favoris.

DE LA DURANDIÈRE.

Ah ! ah ! oui ; La Fontaine... je sais ce que c'est ; c'est pour les enfants, n'est-ce pas ? Il entendait bien la fable, il la faisait fort bien, fort proprement. On n'est plus la dupe aujourd'hui de ses allégories ; on en a la clef : ses corbeaux, ses renards, ses singes, tous personnages du temps. Comme ce luron-là faisait parler les bêtes !... (Il rit.) Ah ! ah !

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais ! quelquefois encore...

DE LA DURANDIÈRE.

C'est ce que j'allais vous dire ; Molière, fier homme encore celui-là ! sévère, sévère !... Corneille ! oh ! oh ! Corneille, fort, fort ! Racine, tendre, tendre, faisant la tragédie d'une manière fort agréable. Vous avez là, Madame, un très-bon choix de livres.

MADAME DE SÉNANGE.

C'est un éloge qui fait plaisir, surtout donné par un homme de goût.

DE LA DURANDIÈRE.

Oui ; c'est vrai que j'en ai, et je ne sais pas trop comme cela n'est venu. Toujours à l'armée, où j'occupais, j'ose le dire, un poste essentiel.

MADAME DE SÉNANGE.

Monsieur était officier général ?

DE LA DURANDIÈRE.

Mieux que cela, j'étais fournisseur. Certainement, c'est une belle chose que la victoire ; mais...

Air de *Turenne*.

Il faut que la victoire dine,
Si l'on en croit plus d'un témoin :
Sans les trésors de ma cantine,
Les vainqueurs n'allaient pas plus loin.
Ainsi j'aimerais leur gloire ;
De nos soldats nourrissant la valeur,
Je fus nommé par eux au champ d'honneur
Restaurateur de la victoire.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; MADELEINE, portant des tableaux et des cahiers de musique.

MADAME DE SÉNANGE.

Madame, ce sont les tableaux et les cahiers de musique qui étaient dans la galerie ; où faut-il les mettre !

MADAME DE SÉNANGE.

Où tu voudras... laisse-les ici.

M. DE GERVAL.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME DE SÉNANGE.

Tout cela, c'est de la composition de M. Armand, qui les a laissés en partant.

MADAME DE SÉNANGE.

Il est parti ?

MADAME DE SÉNANGE.

C'est tout comme : on met les chevaux à la voiture.

MADAME DE SÉNANGE, à part.

A-t-on jamais vu un pareil caractère ? Mais, en conscience, je ne peux pas le prier de revenir.

DE LA DURANDIÈRE.

Quel est ce monsieur Armand ?

M. DE GERVAL.

Un peintre, un musicien, qui, je crois, n'est pas des plus intrépides; car j'ai eu tout à l'heure avec lui une petite discussion.

DE LA DURANDIÈRE.

Où il a fait le plongeon. Je connais cela; je m'amuse quelquefois à les faire filer doux. (Il rit.) Ah! ah!

M. DE GERVAL.

Oui, je sais que vous êtes une mauvaise tête.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est vrai que je suis trop crâne; c'est ce qu'ils disent tous; mais on n'est pas maître de cela. Moi, ce n'est pas du sang qui circule dans mes veines, c'est du gaz hydrogène. (Il s'approche de la table et regarde les tableaux. S'apercevant que Madeleine le regarde attentivement quelques instants.) Eh bien! à qui en a cette petite fille?

MADELEINE.

Dieu, que c'est étonnant! Si monsieur n'était pas militaire, et qu'il n'eût pas de moustaches, il ressemblerait à un de mes parents que je n'ai pas vu depuis une dizaine d'années. Mais je me rappelle encore...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien! par exemple!...

MADELEINE.

Oh! non, ça ne peut pas être ça! mais, c'est égal... Je voudrais bien qu'il fût sans moustaches, rien que pour voir!

M. DE GERVAL.

Eh bien! morbleu! finirez-vous? Descendez, et laissez-nous.

MADELEINE.

Oui, Monsieur... oui, je m'en vas.

(Elle sort, en regardant toujours de La Durandière.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté MADELEINE.

DE LA DURANDIÈRE, à table, examinant les tableaux.

Ce n'est pas mal, pas mal, vraiment; à la manière de Rubens. Vous ne connaissez pas Rubens? un grand, un fort, qui en son temps a fait des lithographies superbes. Eh mais! je ne me trompe pas, regardez donc!

M. DE GERVAL.

Le portrait de ma nièce!

MADAME DE SÉNANGE.

Mon portrait!

DE LA DURANDIÈRE.

Et parfaitement ressemblant.

M. DE GERVAL.

Tu avais donc prié M. Armand de te peindre?

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, oui, mon oncle. (A part.) Comment! en

secret, et sans m'en prévenir, il aurait eu l'idée!... quelle inconséquence!

DE LA DURANDIÈRE.

De plus, une romance, de petits vers à Adèle.

M. DE GERVAL.

Adèle! c'est ton nom: est-ce que tu l'as prié de te faire aussi des romances?

MADAME DE SÉNANGE.

Moi! non, mon oncle... il aura choisi le premier nom venu.

DE LA DURANDIÈRE.

Joli, joli... Moi, ce que j'aime, c'est la romance chevaleresque: dès qu'il y a des troubadours, c'est mon genre.

Air: *Mais les devoirs de la chevalerie.*

Au temps heureux de la chevalerie,
Galant guerrier et vaillant troubadour,
Pour mériter châtelaine jolie,
J'aurais chanté, combattu tour à tour.
Tout est changé: les dames, moins rebelles,
Aiment celui qui sait les provoquer;
Je serais mort pour défendre les belles,
Et je ne vis que pour les attaquer.

Voyez plutôt... paroles et musique de M. Trois Étoiles, auteur très-connu. J'ai chez moi toutes ses œuvres, avec accompagnement de violon.

M. DE GERVAL.

Je vais vous déchiffrer cela. Hein!... hein!... ah diable! moi qui ai la vue basse, et qui n'ai pas mes lunettes! Que diable en ai-je fait? Non, je ne les ai pas sur moi; je les aurai perdues en route, et je ne sais comment je vais faire de toute la soirée. Est-ce que vous n'en avez pas, vous, de La Durandière?

DE LA DURANDIÈRE.

Moi, des lunettes! J'ai une vue superbe; je découvre dans la campagne à deux lieues à la ronde. (Il ouvre la croisée qui est dans le fond.) Voilà dans la cour une chaise de poste qui va partir.

MADAME DE SÉNANGE.

Il s'éloigne! et sans me donner l'explication de cette conduite!

DE LA DURANDIÈRE.

Un monsieur en besicles vient de monter en voiture, et voilà qu'elle roule.

MADAME DE SÉNANGE.

C'est fini!

DE LA DURANDIÈRE, à la fenêtre.

Postillon, postillon! arrêtez!

M. DE GERVAL.

Eh bien! que faites-vous donc?

DE LA DURANDIÈRE.

Laissez-moi donc... la voiture s'arrête... Monsieur, Monsieur! je vous prie de monter en instant. Oui... ici... au salon... J'aurais deux mots à vous dire.

M. DE GERVAL.

Y pensez-vous ! quel est votre dessein ?

DE LA DURANDIÈRE.

Eh parbleu ! de lui prendre ses besicles, puis qu'il en a et que vous n'en avez pas. L'idée est bonne, et nous allons rire. (Il rit.) Hé ! hé !

M. DE GERVAL.

Quoi ! vous croyez qu'il consentira ?...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh ! parbleu ! il le faudra bien.

MADAME DE SÉNANGE.

Et s'il se fâchait ?

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien ! je serai là ; c'est ce que je demande : intrépide et goguenard, c'est ma devise.

M. DE GERVAL.

C'est égal ; je vous prie, mon cher ami, de vous modérer ; je serais désolé que cela sortit des bornes d'une simple plaisanterie, parce que vous sentez bien qu'ici, chez ma nièce, un jour où il y a du monde... Voilà justement deux, trois voitures qui entrent dans la cour ; c'est toute notre société.

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais ! mon oncle, allez les recevoir dans le grand salon : moi, je ne suis seulement pas habillée.

M. DE GERVAL.

C'est juste ; mais surveille un peu ce diable de La Durandière, car il a une tête...

MADAME DE SÉNANGE.

Je ne reste que pour cela.

M. DE GERVAL.

Et vous, mon cher, songez à ce que je vous ai dit.

DE LA DURANDIÈRE.

Mais soyez donc tranquille, je n'irai pas lui mettre le pistolet sur la gorge ; on a de l'esprit, ou on n'en a pas. (Il rit.) Ah ! ah !

SCÈNE IX.

DE LA DURANDIÈRE, MADAME DE SÉNANGE,
puis ARMAND.

DE LA DURANDIÈRE.

Monsieur votre oncle croit peut-être que je ne sais pas ce que c'est qu'une mystification ; s'il s'était trouvé, comme moi, vingt ou trente fois dans ces affaires-là... Voici notre jeune musicien.

ARMAND, à madame de Sénange.

Je parlais, Madame, lorsque la voix de monsieur m'a rappelé.

DE LA DURANDIÈRE.

Oui, oui, c'est moi. (A part.) Tiens, comme il est ému ! on dirait qu'il tremble ; il ne me fait pas

l'effet d'être fort... (Haut.) Il faut vous dire, mon cher, que j'ai quelque chose à vous demander.

ARMAND.

Quoique n'ayant pas l'honneur de vous connaître, Monsieur, je serai charmé de vous rendre service ; mais il me semble qu'au lieu de me donner la peine de descendre de voiture, vous pouviez prendre celle de venir me parler.

MADAME DE SÉNANGE, effrayée.

Ah ! mon Dieu ! (Haut.) C'est moi qui avais prié monsieur de vouloir bien vous appeler.

DE LA DURANDIÈRE, bas à madame de Sénange.

Vous avez raison, cela vaut mieux ainsi. (Haut.) Oui, c'est madame qui voulait d'abord vous remercier de son portrait, que nous avons trouvé très-bien.

ARMAND.

Quoi ! Madame, vous auriez vu ?...

DE LA DURANDIÈRE.

Je vous dis que nous avons tous été enchantés, et madame surtout.

MADAME DE SÉNANGE, à part.

Oh ! l'insupportable homme !

DE LA DURANDIÈRE.

Ensuite, nous avions là une romance que madame voulait chanter.

MADAME DE SÉNANGE.

Moi ! non, Monsieur ; gardez-vous bien de le croire.

DE LA DURANDIÈRE, à part, à madame de Sénange.

Laissez-moi donc faire ; nous y voilà. (Haut à Armand.) Mais il y avait un accompagnement de violon obligé, et madame, qui connaît votre talent, et surtout votre complaisance, voulait, avant votre départ, vous prier de lui faire chanter une seule fois cette romance.

ARMAND, prenant la romance.

(A part.) Que vois-je ? ma romance ! (Haut.) Certainement, je ne demande pas mieux ; et vous, Monsieur, combien je vous remercie de m'avoir procuré l'occasion d'être agréable à madame !

(Il va prendre un violon qui est sur la table.)

MADAME DE SÉNANGE, à La Durandière, qui lui présente le papier de musique.

Mais, Monsieur, y pensez-vous ?

DE LA DURANDIÈRE.

Ne craignez donc rien ; je vous dis que j'ai mon plan.

ARMAND, qui, pendant cet aparté, a pris son violon et placé la musique sur le pupitre.

Madame, je suis à vos ordres.

MADAME DE SÉNANGE.

Je suis au supplice.

ARMAND.

Voulez-vous que je joue d'abord la ritournelle ? (Au moment où il prend son archet pour commencer, La Durandière l'arrête par le bras.)

DE LA DURANDIÈRE.

Dites donc , est-ce que vous tenez beaucoup à vos besicles ?

ARMAND.

Pourquoi, Monsieur ?

DE LA DURANDIÈRE.

Oh ! rien : c'est que ce n'est pas l'usage ; il n'est pas convenable d'accompagner une dame avec des besicles.

ARMAND.

Dans un concert, peut-être ; mais ici, sans cérémonie...

DE LA DURANDIÈRE.

Oh ! c'est égal ; ce que je vous en dis, c'est dans votre intérêt, et vous ferez bien de ne pas les mettre.

ARMAND.

Je vous remercie, Monsieur ; mais autant les garder.

DE LA DURANDIÈRE.

Non pas, je suis votre ami ; vous ne les mettrez point, ou vous ne jouerez pas.

ARMAND.

La plaisanterie est sans doute fort agréable ; mais vous ne faites pas attention que madame est là qui attend. (A madame de Sénange.) Mille pardons, Madame.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est égal, je ne vous rends pas votre archet.

ARMAND, jetant ses besicles sur la table.

Monsieur, finissons-en ; je n'y tiens pas, puis-que je sais l'accompagnement par cœur ; mais vous voyez que madame s'impatiente. (A madame de Sénange.) Je suis à vous.

DE LA DURANDIÈRE.

Oh ! maintenant, je vous rends les armes. (En s'en allant.) Je savais bien que je l'y forcerais. Allons rouver l'oncle ; je l'avais bien dit, intrépide et goguenard, c'est ma devise. (Il sort en faisant un signe d'intelligence à madame de Sénange, et en montrant les lunettes, qu'il emporte d'un air triomphant.)

SCÈNE X.

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE, à part.

Je respire. Grâce au ciel, il n'a pas attaché à cette mauvaise plaisanterie plus d'importance qu'elle n'en mérite. (Haut.) Eh bien ! monsieur Armand, me voici. (A part.) Il le faut bien, pour ce pas lui donner de soupçon.

ROMANCE.

En quittant ce rivage
Où mon cœur fut heureux,
Aux échos du bocage
J'adressais mes adieux.

Jamais, quoique loin d'elle,
N'aurai d'autres amours :
Lorsque l'on aime Adèle,
Il faut l'aimer toujours.

Certainement elle est fort bien cette romance.

ARMAND.

Il y a un second couplet.

MADAME DE SÉNANGE.

DEUXIÈME COUPLET.

Dans l'ombre du mystère,
Un amant malheureux
Doit aimer, et le faire
A l'objet de ses feux.
Et s'il faut dans l'absence
Traîner ses tristes jours,
Il part sans espérance,
Mais en aimant toujours.

ARMAND répète les deux derniers vers.

Je pars sans espérance,
En vous aimant toujours.

(Il se jette aux pieds de madame de Sénange.)

MADAME DE SÉNANGE.

O ciel ! monsieur Armand, que faites-vous, et que viens-je d'apprendre ?

ARMAND.

Ce secret que, sans l'arrivée de votre oncle, j'allais vous confier ce matin... Mais ce n'est rien encore, vous ignorez à quel point je suis coupable envers vous, et quand vous saurez qui je suis...

MADAME DE SÉNANGE.

Que dites-vous ? achevez, n'avez-vous trompée ?

ARMAND.

Où, Madame, je suis celui à qui vous fûtes destinée, celui que vous détestiez sans le connaître, et qui maintenant ne vous a donné que trop de sujets de le haïr.

MADAME DE SÉNANGE.

Grand Dieu ! vous, monsieur de Saint-André ?

ARMAND.

Lui-même, Madame.

MADAME DE SÉNANGE, à part.

Grâce au ciel, le mal n'est pas si grand que je croyais ; il m'avait fait une peur... (Haut.) Comment ! c'est vous, Monsieur, qui depuis quinze jours êtes ici sous un nom supposé ?

ARMAND.

Le mien, si vous l'aviez connu, eût été pour moi un arrêt d'exil ; mais vous devez vous rappeler que c'est malgré moi que je suis entré dans ce château ; hélas ! c'est bien malgré moi aussi que je m'en éloigne.

MADAME DE SÉNANGE.

Et pourquoi ? qui vous force à partir ?

ARMAND.

Votre injustice, vos préventions ; oui, Madame, on vous a dit que j'étais un homme dur, insensible ; on m'avait dit que vous étiez bonne, indul-

gente; convenez qu'on nous a trompés tous les deux.

MADAME DE SÉNANGE.

Non, sans doute; voilà ce que je ne puis vous avouer encore; mais il est vrai cependant que je me suis fait de vous une tout autre idée; et pour rétablir dans votre esprit ma réputation de bonté et d'indulgence, j'ai bien envie de vous proposer une épreuve.

ARMAND.

Parlez, Madame, commandez; que puis-je faire pour vous prouver mon amour, et me rendre digne de votre main?

MADAME DE SÉNANGE.

Eh bien! s'il est vrai que vous m'aimez, j'exige que pendant trois mois entiers, à dater d'aujourd'hui, vous n'ayez pas la moindre querelle, la moindre discussion; enfin, que vous évitiez toute espèce d'affaires, même celles où vous auriez complètement raison.

ARMAND.

Et les trois mois expirés, vous consentez à m'épouser?

MADAME DE SÉNANGE.

Mais je crois qu'alors je le pourrais sans crainte.

ARMAND.

Dieu! que je suis heureux! c'est comme si nous étions mariés; car apprenez, Madame, que ce que vous me demandez là est pour moi la chose du monde la plus facile, et personne n'est moins querelleur que moi. Enfin, vous avez vu ce matin quand votre oncle est venu nous interrompre, certainement j'avais là une belle occasion.

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais! cela ne commençait déjà pas mal. Enfin, vous connaissez nos conventions, vous voyez que je ne suis point injuste; je dirai tout à mon oncle; en attendant je cours m'habiller, car je n'ai pas encore paru au salon où l'on m'attend. Adieu, adieu, Monsieur; puis-je dire en bas que l'on renvoie vos chevaux?

ARMAND, lui baisant la main.

Ah! vous êtes trop bonne.

{Madame de Sénange sort.}

SCÈNE XI.

ARMAND, seul.

Je n'en reviens pas encore! quel changement! moi qui tout à l'heure étais si malheureux! quelle aimable femme que madame de Sénange! comment ne pas l'adorer? et quand je pense à ce qu'elle exige de moi... moi chercher querelle! ah! bien oui, je suis trop heureux pour cela! je voudrais plutôt raccommoder tout le monde.

Air de *Lantara*.

Quand ma maîtresse est inhumaine,
Quand je me brouille avec elle, soudain
Je ne respire que la haine,
J'irais chercher dispute au genre humain.
Mais quand l'amour, récompensant ma flamme,
Me raccommode avec ce que j'ai aimé,
La haine alors s'enfuit loin de mon âme,
Et je voudrais voir tout le monde en paix.

SCÈNE XII.

ARMAND, MADELEINE.

MADELEINE, parlant en entrant.

Ils ont beau dire, je suis bien sûre que ce n'est pas vrai.

ARMAND.

Ah! te voilà, Madeleine? tu ne sais pas, je reste, je ne pars plus; et j'espère même que bientôt, toi et Bastien... je n'aurai qu'un mot à dire pour vous marier.

MADELEINE.

Comment! il serait vrai? {Se retournant du côté du salon.} La! je vous demande si c'est possible? et si on peut supposer qu'un si brave homme...

ARMAND.

Eh bien! à qui en as-tu donc?

MADELEINE.

C'est que je suis en colère contre ces messieurs et ces dames du salon, qui sont tous à se moquer de vous.

ARMAND.

Hein! qu'est-ce?

MADELEINE.

Oui, sans doute, pendant que j'étais à arranger des fleurs dans les deux *jardinières* du salon, j'ai entendu péroter ce gros monsieur qui a des moustaches, et qui ressemble si fort à un de mes parents; car on ne m'ôterait pas de l'idée...

ARMAND.

Eh bien! que disait-il?

MADELEINE.

Air du vaudeville de *l'Homme vert*.

Il ne parlait que d' son courage,
Et des ennemis qu'il pourfendait;
Bref, sa valeur fait un tapage
Dont le bruit seul vous étourdait.

ARMAND.

Le crois-tu donc bien intrépide?

MADELEINE.

Non, ma fin', il fait trop de train;
Et n'est avis qu'un tonneau vide
Resonne plus qu'un tonneau plein.

{En ce moment, un domestique entre dans la salle, et dispose tout pour la réception de la société. Il enlève les tableaux, la musique et le pupitre, arrange les tables de jeu, y place des flambeaux, des cartes, des jetons, etc.

Enfin, d'après ce que j'ai entendu, il paraîtrait qu'il avait d'abord parié avec le capitaine qu'il

vous prendrait vos besicles; et il les a rapportées en triomphe, en disant qu'il vous avait fait peur, et qu'il vous avait forcé de les ôter.

ARMAND.

Morbleu ! il en a menti.

MADELEINE.

C'est ce que je me suis répondu à moi-même, parce que certainement vous n'êtes pas homme à vous laisser insulter.

ARMAND.

Non, parbleu ! et je suis enchanté qu'il y ait du monde, parce que j'aurai le plaisir de lui donner authentiquement une paire de souilllets.

MADELEINE.

A la bonne heure, ça sera bien fait.

ARMAND.

Et ce ne sera pas long, courons, (s'arrêtant.) c'est-à-dire... Dieu ! qu'allais-je faire ? et ma promesse de tout à l'heure ?

MADELEINE.

Eh bien ! qu'est-ce qui vous arrête ? moi j'y allais déjà.

ARMAND.

C'est que tu sens bien, devant ces dames, devant madame de Sénange...

MADELEINE.

Elle n'est pas encore au salon.

ARMAND, avec joie.

Elle n'y est pas, tu en es bien sûre ? (Il va pour sortir.) Profitons du moment. (S'arrêtant.) Mais qu'importe, dans un instant elle l'apprendra, et je perds à la fois son amour, son estime et le bonheur qui m'était promis ; fut-on jamais plus malheureux ? Et le capitaine, que disait-il ?

MADELEINE.

Il secouait la tête en disant à l'autre : « Mon sieur, prenez garde ; cela aura des suites. » A quoi l'autre répondait : « Tant mieux, je ne les crains pas ; et la preuve, c'est que je vais trouver mon adversaire. » Et alors il est sorti.

ARMAND.

C'est étonnant ; nous ne l'avons pas vu.

MADELEINE.

En le voyant partir, le capitaine a ajouté : « C'est bien, il a raison d'y aller, parce que quel qu'un qui aurait l'air d'éviter une affaire ne sera jamais mon neveu. »

ARMAND.

Dieu ! si je ne me bats pas, l'oncle va me refuser son consentement ; et si je me bats, la nièce ne me donnera jamais le sien ; eh bien ! elle aura tort, parce qu'enfin, puisqu'elle consent à m'épouser, le soin de mon honneur doit lui être cher ; un homme qui se laisserait insulter ne serait plus digne d'elle ; oui, quand elle saura ce dont il s'a-

git, elle m'approuvera, elle me pardonnera ; et décidément j'y vais.

(Il fait un pas pour sortir, et aperçoit madame de Sénange qui entre.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE.

Eh bien ! où courez-vous donc ?

ARMAND, à part.

Dieu ! madame de Sénange ! (haut.) J'allais vous trouver pour vous parler d'une aventure assez singulière.

MADAME DE SÉNANGE.

Je la sais déjà ; je viens de voir mon oncle.

AH de l'Atare.

Je connais déjà l'aventure.

(A Madeleine.)

Mais, laissez-nous, éloigne-toi.

(Pendant que Madeleine finit le couplet, madame de Sénange donne des ordres au domestique qui a déjà arrangé les tables dans l'appartement.)

MADELEINE, à Armand.

Ah ! Monsieur, je vous en conjure,

N'allez pas commencer sans moi.

C'est par la bonté que je brille,

Si c'est quequ'un parent en effet,

Comme tel je dois prendre intérêt

(Faisant le geste de donner un souillet.)

A tout ce qui touche la famille.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE.

Ah ! Monsieur, combien je suis contente de vous ! j'ai peine encore à le croire... si vous saviez à quel point cette preuve d'amour m'a touchée ; mon oncle m'a tout dit, j'en connaissais déjà une partie ; mais c'est surtout votre dernière entrevue.

ARMAND.

Comment ! notre dernière entrevue ?

MADAME DE SÉNANGE.

Oui ; M. de La Durandière lui a raconté qu'il venait dans l'instant même de vous rencontrer seul dans une allée du parc, qu'il vous avait proposé, dans le cas où vous vous croiriez offensé, de vous donner satisfaction, et que vous l'aviez refusé.

ARMAND.

Moi, Madame ! qui a pu vous dire cela ?

MADAME DE SÉNANGE.

Comment ! vous auriez accepté ?

ARMAND.

Du tout, Madame, du tout.

MADAME DE SÉNANGE.

A la bonne heure, vous ne pouviez me donner une plus grande marque de tendresse; et depuis ce moment, je puis vous l'avouer, je crois que je vous aime.

ARMAND.

Dieu! il se pourrait! Vous voyez, Madame, le plus heureux et le plus désespéré des hommes, car ce M. de La Durandière est un insigne imposteur que je n'ai seulement pas vu.

MADAME DE SÉNANGE.

S'il en est ainsi, je rétracte l'aveu que je viens de faire.

ARMAND.

Non, Madame; non, gardez-vous de vous dédire; mais, je vous en supplie, rendez-moi ma parole, pour aujourd'hui seulement; je vous jure bien qu'à dater de demain...

MADAME DE SÉNANGE.

Quoi! à peine une demi-heure s'est écoulée, et vous trouvez déjà notre traité trop pénible à exécuter? vous êtes le maître, Monsieur; mais comme je tiens mes serments plus fidèlement que vous, je vous prévins que si vous donnez la moindre suite à cette affaire, je ne vous reverrai de ma vie.

ARMAND, à part.

Dieu! que c'est cruel! Être obligé, pour lui couper les oreilles, d'attendre encore trois mois... le jour de mes noces.

MADAME DE SÉNANGE.

Que dites-vous?

ARMAND.

Bien. Je disais que le jour de mes noces (avec une expression de colère) sera le plus beau jour de ma vie.

MADAME DE SÉNANGE.

A la bonne heure. Ah! moi Dieu! il y a tant de monde dans le salon, que voici une partie de la société qui vient de ce côté. M. de La Durandière marche à leur tête.

ARMAND, avec une colère concentrée.

M. de La Durandière!

MADAME DE SÉNANGE.

Héin! qu'y a-t-il?

ARMAND.

Rien. Je serai charmé de le voir. N'exigez-vous pas aussi que je lui fasse des politesses?

MADAME DE SÉNANGE.

Oh! non; et vous pouvez même vous en moquer. Permis à vous, pourvu toutefois que ce ne soient que des plaisanteries, et qu'on ne se fâche pas.

ARMAND, à part.

Dieu! si sans me fâcher je pouvais trouver quelque moyen de l'assommer *incognito!*

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE GERVAL, DE LA DURANDIÈRE, CHOEUR DE GENS INVITÉS.

(Les portes du salon s'ouvrent, et les personnes invitées entrent et s'établissent à différentes tables de jeu qui se trouvent placées dans l'appartement.)

CHOEUR.

Air: *Célébrons le mariage* (ou MARIAGE ENFANTIN).

Où, cet asile rassemble
Ce qui peut charmer les yeux;
Et tous les plaisirs ensemble
Sont réunis en ces lieux.

DE LA DURANDIÈRE, bas à madame de Sénange en toi montrant un vieux monsieur et une vieille dame.

Voilà du beau, du gothique,
Même de l'antiquité,
Qu'il vous faut, par politique,
Mettre vite à l'écarté.

CHOEUR.

Où, cet asile rassemble, etc.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est cela, pendant que la jeunesse danse là-dedans, nous allons faire ici un piquet, unoston, un écarté; que personne ne reste oisif. A la campagne, il faut s'occuper; ah! ah! voilà ce cher monsieur Armand!

MADAME DE SÉNANGE.

Où, monsieur veut bien rester avec nous jusqu'à ce soir.

DE LA DURANDIÈRE.

Ah! diable. (Bas à M. de Gerval.) Moi, je le croyais déjà parti.

M. DE GERVAL, de même.

Il aurait aussi bien fait; mais il y a des gens qui ont une audace...

DE LA DURANDIÈRE.

A qui le dites-vous? on ne voit que cela. Eh bien! qu'y a-t-il? qu'est-ce que l'on fait par là? (Il va à une table de jeu, et s'adressant à un joueur qui tient les cartes.) Non, non, je garderais à carreau; qui garde à carreau n'est jamais capot. (Passant à une autre table et saluant une dame qui fait sa partie avec un jeune homme.) Eh mais! n'est-ce pas madame de Vertuil, la femme d'un avoué de Paris, que j'ai l'honneur de saluer? il paraît que nous sommes en vacances; le cher mari n'est donc pas ici? Ah! voilà le maître clerc. (Il traverse le théâtre, et allant à une autre table.) Eh! c'est le docteur... vous avez donc laissé mourir notre receveur? vous créez des places? Ma foi, pour une soirée de province, il est impossible de trouver une société plus

agréable. (A part, sur le devant de la scène.) Où diable a-t-on été chercher toutes ces physionomies-là ?

ARMAND.

L'insipide bavard !

DE LA DURANDIÈRE.

Et vous, monsieur Armand, vous ne faites rien ? je conçois cela, les cartes, le jeu, tout cela est une faible distraction pour quelqu'un qui, comme vous, cultive avec succès les beaux-arts ; car je ne suis pas encore revenu de la surprise où m'a jeté le portrait de madame. Si vous vouliez me donner votre adresse, de retour à Paris, je vous emploierais ; car vous ne croiriez pas que je me suis déjà fait peindre deux ou trois fois, et que l'on n'a jamais pu m'attraper.

ARMAND, le regardant.

Cela m'étonne ! Du reste, voici l'adresse que vous voulez bien me demander.

(Il tire de son portefeuille une carte qu'il lui présente.)

DE LA DURANDIÈRE.

C'est bien, c'est bien. (Jetaut les yeux dessus avec négligence.) Hein ! M. LE COMTE DE SAINT-ANDRÉ, LIEUTENANT-COLONEL. Comment, Monsieur, c'est là réellement...

ARMAND.

Mon véritable nom.

DE LA DURANDIÈRE, à part.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que ce serait ce fameux duelliste ? (En riant à Armand.) Je comprends, monsieur n'est peintre que pour son plaisir... véritable amateur.

ARMAND.

Cela ne m'empêche pas, Monsieur, d'accepter votre proposition. (Le regardant de pres.) Je suis trop heureux quand je puis rencontrer des figures comme la vôtre. (A part.) C'est singulier, ses cheveux et ses moustaches ne me semblent pas de la même couleur. Eh ! mon Dieu ! oui, ce n'est pas naturel.

DE LA DURANDIÈRE.

Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder ?

(Se hâtant de mettre un gant, et allant à madame de Sévange.)

On danse dans la salle à côté. Si madame voulait me faire le plaisir d'accepter ma main ?

MADAME DE SÉVANGE.

Volontiers.

ARMAND, qui pendant ce temps a eu l'air de réfléchir.
Ma foi, essayons toujours.

(Il arrête de La Durandière au moment où celui-ci va offrir sa main à madame de Sévange, et, l'attirant à lui, il lui dit :)

Dites donc, monsieur de La Durandière, est-ce que vous tenez beaucoup à vos moustaches ?

DE LA DURANDIÈRE.

Pourquoi donc, Monsieur ?

ARMAND.

Oh ! rien ; c'est qu'il n'est pas convenable de danser avec des moustaches.

DE LA DURANDIÈRE.

Bah ! à la campagne !

ARMAND.

C'est égal ; dans votre intérêt, je vous conseille de les ôter.

DE LA DURANDIÈRE.

J'entends, la plaisanterie est délicate.

ARMAND, lui prenant son gant.

Non, vous dis-je, je suis votre ami, et vous les ôterez, ou vous ne danserez pas ; je ne vous rends pas vos gants.

DE LA DURANDIÈRE, fort embarrassé, et avec inquiétude.

Ah çà ! est-ce qu'il saurait décidément?... N'est-ce pas que vous voulez rire ?

ARMAND.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, c'est là ma seule vengeance ;

Mais je la veux et promptement ;

Souvenez-vous de mon obéissance,

Seriez-vous donc moins obligeant ?

Désolé si cela vous fâche,

A votre tour de la docilité :

Sans besicles si j'ai chanté,

Vous danserez bien sans moustache.

DE LA DURANDIÈRE fait un geste d'effroi, et reprend en riant :

J'y suis ; c'est pour divertir ces dames ; il fallait donc le dire, parce que, si vous y tenez, moi je n'y tiens pas. (Il arrache une moustache, celle qui est du côté d'Armand.)

ARMAND.

L'autre, l'autre.

(De La Durandière arrache l'autre moustache.)

MADAME DE SÉVANGE, s'avançant.

Eh bien ! dansons-nous ? Dieu ! que vois-je ? M. de La Durandière sans moustaches !

M. DE GERVAL, et toutes les personnes qui sont aux tables de jeu, qui se lèvent en même temps, et viennent occuper le foud de la scène.

Il serait possible !

DE LA DURANDIÈRE.

J'étais sûr de votre étonnement : n'est-ce pas que cela me change du tout au tout ? c'est une scène que nous avions préparée avec monsieur.

ARMAND.

Oui ; une scène, un proverbe, dont le titre est : LE PRÊTÉ RENDU. Monsieur et moi, nous nous prêtons mutuellement sur gages.

Air de Julie.

Nous pouvons faire à présent un échange.

M. DE GERVAL.

Est-ce bien vous ? est-ce lui que j'entends ?

Grand Dieu ! quelle aventure étrange !

ARMAND.

Désormais jugez mieux les gens ;

C'est le seul prix qu'à la leçon j'attache :
Les riches auraient trop de cœur,
Si l'on pouvait acheter la valeur
En achetant une moustache.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADELEINE; elle entre en portant un plateau de rafraîchissements et de petits gâteaux. Après en avoir offert aux dames, elle se trouve en face de M. de La Durandière; elle le regarde, et pousse un cri en laissant tomber le plateau.

MADELEINE.

Dieu ! cette fois, je ne me trompe pas; c'est bien lui, mon oncle Durand !

DE LA DURANDIÈRE, cherchaot à s'en débarrasser.

Qu'est-ce que cela signifie ? qu'est-ce que c'est que cela ?

MADELEINE.

Mademoiselle Durand, votre nièce, fille de Pierre Durand, votre frère, marchand de bœufs dans le Limousin où vous êtes né. Allez, je vous reconnais bien, maintenant qu'il y a moyen de vous voir. Ah çà ! mon oncle, vous êtes donc rasé ?

M. DE GERVAL.

Mais à peu près, à ce que je vois.

DE LA DURANDIÈRE.

Au diable la famille ! j'en retrouve partout.

ARMAND.

Ce doit être pour vous, Monsieur, un nouveau sujet de satisfaction et de gloire, en pensant que d'eux tous, vous seul avez eu l'esprit de faire une grande et belle fortune.

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, sans doute; et quand vous donneriez à cette jeune fille une petite portion des trésors que vous avez recueillis à la suite de nos braves...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien ! eh bien ! on verra; je ne dis pas non; moi, j'ai toujours été bon enfant, c'est connu.

ARMAND.

Je crois, Madame, que je me suis exactement renfermé dans les conditions du traité; j'espère que cela n'a pas fait de bruit.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous avez tenu votre parole, je tiendrai la mienne; vous saurez tout, mon oncle, et puisque vous voulez absolument que je me marie, j'espère que le choix que j'ai fait vous conviendra.

ARMAND.

Je ne t'oublierai pas, Madeleine; et si ton oncle ne fait rien pour toi, c'est moi qui te doterai.

DE LA DURANDIÈRE.

Non pas, morbleu ! ou pour le coup nous aurions une affaire ensemble. Madeleine, Madeleine, je te donne vingt mille francs. Ah ! vous ne me connaissez pas : excellent parent, joyeux convive. (A Armand.) Entendant sortoit la bonne plaisanterie. (A madame de Sénange.) Et comme je disais ce matin, *intrépide et goguenard*, c'est ma devise.

VAUDEVILLE.

Ain nouveau de M. Heudier.

M. DE GERVAL, à Armand.

Vous avez la vue un peu basse,
Mon ami, tout est pour le mieux :
Pour voir chez soi ce qui se passe
On a souvent de trop bons yeux.
Si vous voulez, en homme sage,
Bien entendre vos intérêts,
Pour être heureux en mariage,
N'y regardez pas de trop près.

ARMAND.

De la coquette Célimène
On cite partout la fraîcheur;
Ses cheveux sont d'un noir d'ébène,
Son teint des lis à la blancheur,
Ses lèvres sont couleur de rose,
Et ses dents sont des perles; mais
Tout bas chacun se dit, pour cause :
« N'y regardez pas de trop près. »

MADELEINE.

Pour la candeur, les vertus du village,
Vous, Messieurs, qui vous enflamez,
Ne redoutez aucun dommage,
Prenez toujours les yeux fermés;
Car une extrême défiance
Souvent expose à des regrets;
Et pour encre à notre innocence,
N'y regardez pas de trop près.

DE LA DURANDIÈRE.

J'ai brave le feu, la mitraille,
Je fus toujours audacieux;
Aussi le jour d'une bataille
J'ai vu à tout voir par mes yeux.
Mais calculant bien la distance
Et des balles et des boulets,
Je me disais : « De la prudence,
» N'y regardons pas de trop près. »

MADAME DE SÉNANGE, au public.

Lorsque l'on présente au parterre
(Ce qui se voit trop rarement)
Un grand ouvrage, un caractère,
Il peut juger sévèrement.
Mais quand la gaieté vous abuse
Sur les défauts de nos portraits,
Ah ! si ce tableau vous amuse,
N'y regardez pas de trop près.









L'AVARE EN GOGUETTES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique,
le 12 juillet 1823.

En société avec M. Germain Delavigne.



Personnages.

M. DE GRIPPARVILLE, riche propriétaire.
M. TRUFFARDIN, marchand de romestibles.
BETZI, nièce de M. de Gripparville.
ÉDOUARD, amant de Betzi.

MADAME DE SAINT-ELME, femme de l'inspecteur-général.
MAITRE-PIERRE, cuisinier de M. de Gripparville.
DANSEURS ET DANSEUSES.

La scène se passe à La Flèche, dans la maison de M. de Gripparville.

Le théâtre représente une salle de la maison de M. de Gripparville; porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

BETZI, ÉDOUARD.

BETZI.

Comment, monsieur Édouard, vous en êtes bien sûr? mon oncle vous a promis...

ÉDOUARD.

Je le quitte dans l'instant, et il m'a répété que, si je pouvais obtenir la place de receveur dans cette ville, il m'accorderait votre main.

BETZI.

Je n'en reviens pas.

ÉDOUARD.

Il ne pouvait guère faire autrement. Quoique sa pupille, vous ne dépendez pas de lui seul; je me suis adressé au conseil de famille, et comme ma fortune est loin d'égalier la vôtre, on a déridé, et votre oncle tout le premier, qu'il fallait, pour vous épouser, que j'obtinse une place.

BETZI.

Au fait, receveur dans la ville de La Flèche, c'est quelque chose. Et êtes-vous certain de réussir? il faudra bien solliciter; entendez-vous, Monsieur?

ÉDOUARD.

J'ai quelques droits; mon père était un des chefs de la trésorerie; il y a rendu de grands services; mais cela ne suffit pas.

BETZI.

On dit qu'il est arrivé en cette ville madame de Saint-Elme, la femme d'un inspecteur-général; il y a bien longtemps, j'ai été avec elle en pension; peut-être ne m'a-t-elle pas tout à fait oubliée, et nous pourrions par sa protection...

ÉDOUARD.

Vous avez raison; on dit qu'elle est descendue chez madame de Lineuil; j'irai la voir.

BETZI.

Non, Monsieur, c'est moi qui m'en charge; car, autant qu'il m'en souvient, elle était fort aimable.

Air: *Ma belle est la belle des belles.*

Je crains, une fois en ménage,
Une telle protection...

ÉDOUARD.

Beaucoup de gens en font usage.

BETZI.

Prenez-y garde, et pour raison:
En tout imitant vos caprices,
Bientôt mes droits seraient vengés;
Si vous avez des protectrices,
Monsieur, j'aurai des protégés.

Mais, qui vient là? et quel est ce monsieur?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, TRUFFARDIN.

TRUFFARDIN.

M. de Gripparville est-il visible?

BETZI.

Non, Monsieur; mon oncle est sorti; mais il ne tardera pas à rentrer.

TRUFFARDIN.

La porte est peut-être défendue, mais ce n'est pas pour moi; vous pouvez lui dire que je lui apporte de l'argent; M. Truffardin, ancien commis-voyageur de la maison Corcelet, et, à présent, marchand de comestibles pour son propre compte.

ÉDOUARD.

Je me disais aussi que je connaissais cette figure-là.

TRUFFARDIN.

Je ne me trompe pas, monsieur Édouard Dalville, le fils de mon ancien protecteur, et puisque nous ne sommes que nous trois, je peux dire mon ancien maître; car j'ai été intendant de votre père; je n'en rougis pas; c'est là que j'ai fait mes premières études, et perfectionné mon éducation gastronomique; j'avais des dispositions, il est vrai, mais j'étais loin de me douter alors qu'elles me conduiraient à la fortune.

ÉDOUARD.

Tu as donc fait des affaires?

TRUFFARDIN.

Excellentes! Si je n'engraisse pas, c'est par esprit de commerce, pour ne pas ruiner mon magasin. Né avec un grand fonds d'audace et d'appétit, j'ai jugé tous les hommes d'après moi; je me suis dit: On peut se tromper en spéculant sur leur cœur, jamais en spéculant sur leur estomac; les passions changent, l'appétit reste; et il y a toujours un moment dans la journée où il faut lui donner audience; c'est dans ce moment-là que je me présente, et je suis toujours bien accueilli.

ÉDOUARD.

Et qui t'a forcé à quitter la capitale?

TRUFFARDIN.

Les affaires de mon commerce; je fais de temps en temps des voyages dans la France, mais des voyages utiles; je ne m'amuse pas à regarder dans un pays ses édifices et ses monuments.

Au de la Robe et les Bottes.

Moi, dans Bordeaux je ne vois qu'un vignoble,
J'admire les pruniers de Tours,
L'olive d'Aix, la liqueur de Grenoble,
L'oiseau du Mans, les pâtes de Strasbourg;
Tresors divins qu'en courant je rassemble,
Et pour moi, gourmand voyageur,
La carte de France ressemble
À celle du restaurateur.

ÉDOUARD.

Mais qui t'amène ici, dans cette maison?

TRUFFARDIN.

Je venais régler mes comptes avec M. de Griparville, le plus riche et le plus avare de tous les grands propriétaires du département de la Sarthe.

BETZI.

Eh mais! prenez garde, c'est mon oncle.

TRUFFARDIN.

Ah! pardon. Quand je dis avare, je n'entends pas un ladre, un pince-maille, comme celui de Molière; les avares de nos jours sont des gens comme il faut, bien mis, qui aiment la société et l'argent. Nous avons eu plusieurs fois des relations avec M. de Griparville; car par dessous main, il vend, achète, brocante, et accepte tous les marchés, quand ils sont avantageux. Il y a quelques années, quand j'ai voulu m'établir, il m'a prêté, à quinze pour cent, une trentaine de mille francs que je viens lui rendre, parce que c'est de l'argent trop cher à garder. Le plus étonnant, c'est qu'il se persuade encore qu'il est mon bienfaiteur; je le veux bien; la bienfaisance à ce prix-là, il n'en manque pas sur la place. Je lui annonce en même temps une bonne nouvelle... M. de Saint-Elme, un inspecteur du trésor.

ÉDOUARD, à Betzi.

M. de Saint-Elme, celui de qui dépend ma nomination.

BETZI.

Il ne pouvait pas tarder à arriver, puisque depuis hier sa femme l'a précédé.

TRUFFARDIN.

J'ai eu l'honneur de causer avec lui, à la dernière auberge; il m'a appris qu'il passerait une journée à La Flèche, et qu'il se proposait de voir M. de Griparville, le futur receveur.

BETZI.

La! je disais bien que mon oncle avait quelque arrière-pensée.

ÉDOUARD.

Une arrière-pensée, c'est une trahison infâme. Imagine-toi que, tout à l'heure encore, il fait décider par le conseil de famille que j'aurai la main de sa nièce, si je peux être nommé receveur dans cette ville, tandis que déjà il avait sollicité et obtenu cette place pour lui-même.

TRUFFARDIN.

Obtenu... pas encore; elle n'est que promise, et nous sommes là. Il faut du génie, de l'adresse, et tout ce que j'en ai de disponible est à votre service.

ÉDOUARD.

Ah! mon ami! comment jamais reconnaître?...

TRUFFARDIN.

En vous adressant à moi pour le repas de nocce, c'est tout ce que je vous demande.

Au: Une fille est un oiseau.

Je sais obliger gratis;
Chaque jour, grâce à mon zèle,
J'augmente ma clientèle
En augmentant mes amis.

J'ai bon cœur, ma table est bonne ;
Je ne refuse personne,
Quand je ne vends pas, je donne,
Et chez moi j'ai constamment,
Pour les plaideurs, des bourriches,
Des truffes pour les gens riches,
Et du pain pour l'indigent.

Vous mettre bien avec l'inspecteur, le brouiller
avec votre oncle, voilà le but ; pour les moyens,
il ne reste plus qu'à les trouver.

BETZI.

Quel homme est-ce que M. de Saint-Elme ?

TRUFFARDIN.

Un homme juste, intègre, sévère, ennemi du
luxu, et même tellement économe, que, s'il n'é-
tait pas en place, on dirait qu'il est avare.

BETZI.

Eh ! mon Dieu ! il va adorer mon oncle.

TRUFFARDIN.

C'est ma foi vrai ; attendez donc ; n'y aurait-il
pas moyen ? Oh ! oui, c'est cela.

(Se mettant à la table, et répétant tout haut ce qu'il écrit.)

« Monsieur de Gripparville a l'honneur d'inv-
» ter monsieur et madame de Saint-Elme à passer
» chez lui la soirée.

» Ce 8 juillet 1823. »

BETZI.

Qu'est-ce que vous faites donc là ? est-ce que
jamais mon oncle a donné de soirée ?

TRUFFARDIN.

Cela me regarde. (A Édouard.) Vous, mon cher
ami, comrez au-devant de votre inspecteur, et
qu'il reçoive cette invitation en descendant de voi-
ture. Allez, et ne craignez rien, vous êtes sous
la protection de Comus.

Ain du vaudeville *des Blouses*.

Dieu tout-puissant, par qui le comestible
Est en faveur à la ville, à la cour ;
Pour l'appétit, toi qui fais l'impossible,
Fais quelque chose aujourd'hui pour l'amour.
Ce dieu jouillon, qui fait mon espérance,
Souvent du vôtre a protégé les pas ;
L'amour, Comus, se doivent assistance,
C'est par eux seuls qu'on existe ici-bas.

ENSEMBLE.

Dieu tout-puissant, etc.

[Édouard sort.]

SCÈNE III.

TRUFFARDIN, GRIPPARVILLE, BETZI, qui
s'assied dans un coin du théâtre, et travaille.

TRUFFARDIN.

C'est votre oncle. (Bas à Betzi.) Vous me permet-
trez de songer d'abord à mes affaires, nous soi-
gnerons après celles de mon jeune protégé. (Haut
à Gripparville.) Serveur à mon cher patron.

GRIPPARVILLE.

Ah ! c'est toi, Truffardin ; bonjour, mon garçon ;
te voilà donc dans notre pays ?

TRUFFARDIN.

Oui, pour un seul jour.

GRIPPARVILLE.

Et tu me viens voir à une pareille heure !
c'est très-mal, tu aurais dû arriver plus tôt, nous
aurions déjeuné ensemble ; mais moi, c'est déjà
fait, et tantôt je dine en ville.

TRUFFARDIN.

Tant mieux.

GRIPPARVILLE.

Comment, tant mieux ?

TRUFFARDIN.

Ain de *Marianne*.

Des festins je crains la fumée,
Je n'en sors pas ; c'est mon état.
Déjà la truffe parfumée
Ne flatte plus mon odorat.
Les ortolans
Et les faisans

N'ont plus, hélas ! de pouvoir sur mes sens ;
Et des jambons de mes foyers,
Mon cœur blase dédaigne les lauriers.
Las de festins, las de bombances,
J'ai besoin d'un peu de repos,
Et chez vous j'arrive à propos
Pour prendre mes vacances.

Je vous apporte votre argent.

GRIPPARVILLE.

Comment ! un remboursement intégral ?

TRUFFARDIN.

A peu près ; d'abord vingt-sept mille francs
dans le portefeuille.

GRIPPARVILLE.

Ah diable ! voilà qui me contrarie, et que l'on
dise encore que j'aime l'argent ; j'avais du plaisir
à le voir entre tes mains ; j'étais heureux de te
rendre service. Tu as fait la balance des intérêts ?

TRUFFARDIN.

Oui, Monsieur, vous pouvez le voir.

GRIPPARVILLE.

C'est bien, c'est bien. Oh ! tu es un honnête
garçon ; il y a du plaisir à t'obliger.

TRUFFARDIN.

Et du profit, à quinze pour cent. Ensuite trois
mille francs en lettres de change sur Paris, à
moins que vous ne préfériez une excellente affaire
que j'ai à vous proposer.

GRIPPARVILLE.

Oui, oui, j'aime mieux celle-là ; dis vite ce
que c'est.

TRUFFARDIN.

D'ici à trois ou quatre jours, on m'expédie en
cette ville un assortiment de marchandises : pâtés
de Périgueux, dindes, faisans, et autres comest-
tibles, le tout parfaitement truffé et conditionné ;
il y en a pour trois mille cinq cents francs, prix
de fabrique.

GRIPPARVILLE.

Hé bien, où en veux-tu venir ?

TRUFFARDIN.

Attendez donc ; il y a eu du retard dans l'envoi ; or, je crains donc qu'en arrivant à Paris, cela ne soit détérioré ; moi, alors, j'aime mieux les placer dans cette ville, à très-bon marché : mille écus ; voulez-vous en profiter ?

GRIPPARVILLE.

Et que veux-tu que j'en fasse ? (A part.) Un instant, un instant ; il y a cette semaine un grand dîner que la ville doit donner aux officiers de la garnison... Attends, attends, et j'ai appris par un conseiller de préfecture qu'on était fort embarrassé... (Haut.) Écoute donc, mon ami, peut-être bien ; il se peut que je m'en accommode, quand je les aurai vus, et s'ils me conviennent.

TRUFFARDIN.

On vous les adressera dans trois jours, rendus chez vous, francs de port ; voilà donc une affaire réglée : maintenant, voulez-vous me permettre de vous adresser mes compliments sur votre place de receveur.

GRIPPARVILLE, lui fermant la bouche.

Silence ! mon ami, silence ! surtout devant ma nièce ; qu'elle ignore quelle est la place que je sollicite. Comment diable l'as-tu appris ?

TRUFFARDIN.

Par M. de Saint-Elme lui-même, l'inspecteur-général, qui paraît tellement disposé à vous l'accorder, qu'il doit venir passer la soirée chez vous.

GRIPPARVILLE.

Ah ! mon Dieu ! chez moi un inspecteur-général !

TRUFFARDIN.

Plaînez-vous donc, c'est pour vous une bonne fortune. Je l'ai rencontré à la dernière poste ; un train magnifique, une voiture à six chevaux.

GRIPPARVILLE.

Ah ! mon Dieu !

TRUFFARDIN, à part.

Je crois bien, il était en diligence. (Haut.) C'est un homme qui jette l'or à pleines mains, un généreux compère, un gaillard de bonne humeur ; car il m'a dit : « Nous allons nous en donner chez » ce cher Gripparville ; dieux ! quels dîners nous allons faire ! »

BETZI.

A merveille ! je comprends. Oh ! la jolie conspiration !

GRIPPARVILLE.

Comment ! tu crois que je serai obligé de le traiter ?

TRUFFARDIN.

Et grandement ; sa table a une réputation européenne ; et l'on vient chez lui de Londres et de Berlin, pour dîner en ville.

GRIPPARVILLE.

Ah ! mon ami ! quel service tu me rends en

m'apprenant cela ! moi qui comptais lui offrir un petit extraordinaire, le plat de sucrerie, et la tasse de café au dessert.

TRUFFARDIN.

Vous étiez perdu ! c'est une position qu'il faut enlever à la *fourchette*.

GRIPPARVILLE.

Hé bien ! demain, je verrai : mais aujourd'hui, comment veux-tu que je fasse ? d'ici à quelques heures, improviser une soirée, moi surtout qui n'en ai pas l'habitude.

TRUFFARDIN.

Une soirée agitée, des tables de jeu, ça ne coûte rien. Je me charge des invitations.

Aut de Toberne.

Vous aurez une fête
Magnifique et sans frais ;
Vite que l'on apprête
Les bostons, les piquets.
Ne craignez rien, de grâce,
Ce sera bientôt fait.

(A Betzi.)

Du zèle et de l'audace.

(A Gripparville.)

De la cave au buffet
Ne laissez rien en place ;
Voilà comme on s'y met,
Voilà tout le secret.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

GRIPPARVILLE, BETZI.

GRIPPARVILLE.

Ta, ta, ta, comme il y va !... avec lui, il n'y a pas moyen de se reconnaître... Je pense maintenant à une foule d'objections que j'avais à lui faire... Cependant, comme il le dit, une soirée où l'on joue... ça fait de l'honneur et ça n'est pas cher... au contraire, plus il y a de monde, et moins ça coûte... parce qu'on met au flambeau.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET, ensuite MADAME DE SAINT-ELME et ÉDOUARD.

LE VALET, annonçant.

Madame de Saint-Elme.

GRIPPARVILLE.

Madame de Saint-Elme, qui nous fait visite à une pareille heure... qu'est-ce que cela signifie ?

BETZI.

Pourvu que sa présence n'aille pas tout déranger.

MADAME DE SAINT-ELME, à qui Édouard donne la main.

C'est charmant à vous, monsieur Édouard, d'avoir bien voulu me servir de cavalier... C'est

monsieur de Gripparville que j'ai l'honneur de saluer... Vous trouverez peut-être ma visite bien indiscrette, mais le cœur ne calcule pas, et l'amitié se met au-dessus des convenances... (A Betzi.) Dites-moi, ma chère... mademoiselle Betzi, la nièce de monsieur, est-elle visible?

BETZI.

C'est moi, Madame.

MADAME DE SAINT-ELME.

Comment?... c'est toi, ma chère... il y a si longtemps que nous avons quitté le pensionnat de madame Debray! Tu n'as point oublié, j'espère, Pauline de Valville, ta meilleure amie?

BETZI.

Non, certainement.

GRIPPARVILLE, à part.

Oui, elles ne se reconnaissaient seulement pas.

MADAME DE SAINT-ELME.

Je suis arrivée hier avec ma femme de chambre... tout simplement dans ma berline à trois chevaux... parce que mon cher mari a une autre manière de voyager.

GRIPPARVILLE.

Je crois bien... il lui en faut six.

MADAME DE SAINT-ELME.

C'est tout à l'heure, chez madame de Linenil, que M. Édouard m'a appris que tu habitais cette petite ville... c'est assez triste, n'est-ce pas? assez ennuyeux... cela m'a fait battre le cœur de souvenir... ça m'a rappelé la pension. Tu ne sais pas que je suis mariée... à M. de Saint-Elme... un homme de finance... Moi, j'aurais mieux aimé un militaire; mais mes parents n'ont pas voulu.

GRIPPARVILLE.

Et vous avez obéi.

MADAME DE SAINT-ELME.

Oh! oui, sans doute... dès qu'il se présente un établissement...

Air : *Que d'établissements nouveaux.*

Un futur me fut proposé ;
Un beau soir je le vis paraître,
Huit jours après je l'épousai.

BETZI.

Eh quoi! vraiment, sans le connaître?

MADAME DE SAINT-ELME.

C'est toujours de même à Paris ;
Par se marier on commence ;
Et l'on a, quand on est unis,
Le temps de faire connaissance.

Et toi, ma chère amie, quand dois-tu te marier? (Regardant Édouard.) Ah! oui... je comprends... ce sera fort bien... J'espère que tu me chargeras d'acheter la corbeille... j'attends cela de ton amitié.

GRIPPARVILLE.

Vous êtes trop bonne, Madame, et c'est une peine que...

MADAME DE SAINT-ELME.

Du tout... c'est un plaisir... j'ai des amies en province qui me chargent de toutes leurs commissions... Moi, j'aime à acheter, à marchander, à courir les magasins. On sait bien que ce n'est pas pour soi, mais c'est égal... c'est toujours de la dépense, et ça fait illusion.

GRIPPARVILLE, à part.

Je vois qu'en effet la jeune dame est assez légère... ce n'est pas étonnant... tel mari, telle femme.

BETZI, à part.

Et moi qui la craignais!

MADAME DE SAINT-ELME, à Gripparville.

A propos, Monsieur, j'oubliais de vous faire mes remerciements... on dit que vous donnez ce soir une fête charmante...

GRIPPARVILLE.

Quoi! Madame, vous savez déjà...

MADAME DE SAINT-ELME.

Oui; nous avons rencontré en route votre intendant, votre majordome, monsieur, monsieur...

ÉDOUARD.

Truffardin.

MADAME DE SAINT-ELME.

Il nous a annoncé que vous nous donniez ce soir, à mon mari et à moi, un bal, un concert, un souper...

GRIPPARVILLE, d'un air effrayé.

Comment... il vous a dit...

BETZI.

Un bal, un bal! moi qui n'ai seulement pas de toilette.

MADAME DE SAINT-ELME.

Quoi!... vraiment... tu n'as pas... pauvre amie! ah! que je la plains!

Air : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Monsieur sourit, et je vois qu'il nous raille.

GRIPPARVILLE.

C'est un malheur bien terrible!

MADAME DE SAINT-ELME.

Oui, vraiment.

Le bal pour nous est un champ de bataille

Où la victoire nous attend ;
Aussi, Monsieur, je conçois ses alarmes ;
Quand tout promet un triomphe d'éclat,
Il est cruel de se trouver sans armes
A l'instant même du combat.

Car je présume bien que dans cette ville il n'y a pas de magasins de nouveautés... à La Flèche.

BETZI.

Si vraiment... tout ce qu'il y a de mieux... une marchande de modes qui a travaillé à Paris, et un magasin de nouveautés qui tire directement de la Rosière.

MADAME DE SAINT-ELME.

De la Rosière... rue Vivienne... ce doit être très-bien... ils ont des choses charmantes... Viens, nous allons choisir.

RETZI.

Mais, c'est que peut-être mon oncle ne voudra pas...

MADAME DE SAINT-ELME.

Que tu viennes avec moi... (A Gripparville.) Vous y consentez... n'est-il pas vrai ?

GRIPPARVILLE.

Mais... Madame...

MADAME DE SAINT-ELME.

Ah ! ne craignez rien... je me charge de votre cadeau... A ce soir... c'est pour neuf heures... nous aurons plus de temps qu'il ne nous en faut... Monsieur Édouard, vous nous donnerez la main... (A Gripparville.) Vous verrez... la robe sera délicieuse, je la choisirai comme pour moi... des tulles, des fleurs, enfin, ce qu'il y aura de mieux... Non, restez, je vous en prie, ou je me fâche... un maître de maison a tant d'occupations.

(Elle sort avec Édouard et Betzi.)

SCÈNE VI.

GRIPPARVILLE, seul.

Heureusement, les voilà dehors... car j'étonnais... Un bal, un concert, un souper ; ce bourreau de Truffardin, on voit bien que cela ne lui coûte rien... Et comment faire maintenant?... Comment s'en dispenser?... (Appelant.) Maître-Pierre ! Maître-Pierre ! mon maître d'hôtel... Et cette maudite femme... obligé de paraître enchanté, tandis qu'elle me portait des coups de poignard...

Ain du vaudeville de *Turenne*.

Je ne pouvais trouver une réponse ;
Pour la traiter avec honneur,
Dieux ! que d'argent !... c'en est fait, j'y renonce ;
Mais ma place de receveur !
Dieux ! quel système de finance,
Pour m'enrichir, me ruiner d'abord !
Car la recette est peu certaine encor,
Et je suis sûr de la dépense.

Maître-Pierre !

SCÈNE VII.

GRIPPARVILLE, MAÎTRE-PIERRE.

MAÎTRE-PIERRE.

Hé bien ! Monsieur, qu'y a-t-il ? est-ce qu'il arrive quelque accident ?

GRIPPARVILLE, d'un air désespéré.

Mon ami, nous sommes obligés, aujourd'hui, de donner à souper.

MAÎTRE-PIERRE, étonné.

Pas possible !

GRIPPARVILLE.

C'est comme je te le dis.

MAÎTRE-PIERRE.

Hé bien ! alors, qu'est-ce que veut monsieur ?

GRIPPARVILLE.

Ce que je veux ? tu mettras d'abord deux corbeilles de fleurs aux deux bouts de la table... ça tient de la place.

MAÎTRE-PIERRE.

Oui, Monsieur, après...

GRIPPARVILLE.

Après, tu mettras au milieu notre beau plateau en glace, avec des porcelaines de Sèvres ; cela garnit.

MAÎTRE-PIERRE.

Après, qu'est-ce que veut Monsieur ?

GRIPPARVILLE.

Ce que je veux ! ce que je veux ! Dieux !... ce perfide Truffardin... si je le tenais...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, TRUFFARDIN.

TRUFFARDIN.

Ah ! mon cher patron, je suis heureux de vous trouver encore ici ; je viens de courir toute la ville de La Flèche, et je vous apporte une nouvelle.

GRIPPARVILLE.

Viens, ici, traître... et dis-moi ce que c'est que ce bal, ce concert, ce souper, dont tu as parlé à madame de Saint-Elme ?... Était-ce là ce dont nous étions convenus ?

TRUFFARDIN.

Non, sans doute... Mais il l'a bien fallu dans votre intérêt.

GRIPPARVILLE.

Dans mon intérêt... un bal, un concert, un souper...

TRUFFARDIN.

Le souper est pour M. de Saint-Elme, et le bal pour sa femme... car si vous avez sa femme contre vous, vous êtes perdu... Apprenez donc, puisqu'il faut tout vous dire, que vous avez des ennemis, et de plus, un concurrent redoutable... un jeune homme, M. Édouard Dalville, qui a aussi des vues sur la recette.

GRIPPARVILLE.

Eh ! parbleu, je le sais bien.

TRUFFARDIN.

De plus... il se trame un complot contre vous.

GRIPPARVILLE.

Un complot ?...

MAÎTRE-PIERRE, s'avancant.

Monsieur... je vous attends toujours.

GRIPPARVILLE.

Eh ! laisse-moi tranquille, je suis à toi... (A Truffardin.) Un complot, dis-tu ?

TRUFFARDIN.

Où, un tour que l'on veut vous jouer et qui allait renverser tous vos projets... (A part.) Et bien plus, qui allait déranger tous les nôtres... (Haut à Gripparville.) Enfin, j'avais fait toutes vos invitations, lorsque je vois près du café de la Paix un groupe de jeunes gens qui riaient aux éclats... je m'approche, et j'entends prononcer votre nom; car vous saurez qu'il n'est question dans toute la ville de La Flèche que du bal et du souper magnifique que vous devez donner ce soir... Ces messieurs, qui, à ce qu'il paraît, vous en veulent beaucoup, et qui ignorent l'intérêt que je vous porte, me font part alors d'un projet qu'ils ont conçu pour nous mystifier.

GRIPPARVILLE.

Nous mystifier... ils trouveront à qui parler.

TRUFFARDIN.

Je l'espère bien... car leur dessein est simplement d'aller chez toutes les personnes à qui vous avez adressé un billet d'invitation, pour les prévenir, de votre part, que la réunion n'aura pas lieu ce soir, et est remise à un autre jour.

GRIPPARVILLE.

C'est là ce qu'ils méditent?

TRUFFARDIN.

Oui... et après tout l'argent que vous aurez dépensé, après les préparatifs que vous aurez faits... vous voyez-vous tout seul à attendre la compagnie?

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Certes, la perdue est neuve;
Mais ils veulent, c'est convenu,
Que la salle à manger soit neuve,
Et que le repas soit perdu;
Car, disent-ils, mainte fois ayant vu
Chez vous, à votre table oisive,
Tant de convives sans souper,
Ils veulent, pour se rattraper,
Y voir un souper sans convive.

GRIPPARVILLE.

Je comprends l'intention, mon ami, il faut retourner chez tout notre monde, les prévenir du complot.

TRUFFARDIN.

C'est aussi mon avis... mais envoyez un de vos gens, car moi, je n'en puis plus, et il faut que je passe à mon hôtel pour mes affaires... il faut que je retienne votre orchestre.

GRIPPARVILLE.

C'est vrai, mon ami, c'est vrai... dieux! que de soucis!... que d'embarras!... Maudite ambition... maudite place... Je vais envoyer quelqu'un... toi, Truffardin, vois pour l'orchestre... les musiciens... ne prends pas ceux du Vauxhall, ils sont trop chers... ni ceux du régiment, parce qu'ils ne reçoivent jamais rien, et qu'on est obligé de leur donner à souper.

TRUFFARDIN.

Eh bien! lesquels prendrai-je?

GRIPPARVILLE.

Dame!... vois toi-même... Je m'en rapporte à ton intelligence... Nous avions ici, l'année dernière, une clarinette qui était bien bonne... je crois que c'était un aveugle... mais je ne sais pas ce qu'il sera devenu... je lui avais pourtant dit d'attendre.

TRUFFARDIN.

Il n'aura pas attendu... il se sera laissé mourir de faim... oubliant qu'il y avait encore en cette ville un protecteur des beaux-arts... Enfin, celui-là ou un autre... je vous promets une réunion de talents lyriques au plus bas cours possible.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

GRIPPARVILLE, MAITRE-PIERRE.

MAITRE-PIERRE.

Monsieur, je suis toujours là.

GRIPPARVILLE.

C'est bon. Obligé de commander moi-même mon souper, et pour qui? pour des gens qui ne peuvent pas me souffrir; car tout le monde nous en veut à nous autres pauvres riches. Allons, envoyons déjouer leurs complots. Eh! mais, quand j'y pense, ces messieurs voulaient m'attraper, me jouer un tour; eh! je ne demande pas mieux, laissons-les faire. Quel était mon but? de donner un bal à M. de Saint-Elme et à sa femme; je le donne toujours; si on n'y vient pas, si j'ai des ennemis, ce n'est pas ma faute. Loin de m'en vouloir, ils doivent au contraire me plaindre, me consoler et me dédommager de l'affront que j'ai reçu pour eux, de sorte que j'aurai eu les honneurs de la soirée, sans en avoir les frais.

MAITRE-PIERRE.

Monsieur, j'attends toujours.

GRIPPARVILLE.

C'est ma foi vrai.

MAITRE-PIERRE.

Qu'est-ce que vous voulez pour votre souper?

GRIPPARVILLE, d'un air riant.

Ce que je veux, mon garçon? rien! absolument rien.

MAITRE-PIERRE.

Pas autre chose?

GRIPPARVILLE.

Non, mon ami.

MAITRE-PIERRE.

J'entends alors ce que veut monsieur; notre repas de tous les jours, enfin notre ordinaire.

GRIPPARVILLE.

Précisément; mais en revanche, tu vas illuminer

le salon et la salle à manger. Des quinquets et des bougies tant que tu voudras ; là-dessus je te laisse carte blanche, parce qu'enfin si le monde ne vient pas, on pourra toujours éteindre... Attends encore, tu feras une demi-douzaine de glaces.

MAITRE-PIERRE.

Des glaces ?

GRIFFARVILLE.

Oui, pour que l'on puisse en apporter une fois sur un plateau. Encore, quand j'y pense, trois glaces suffiront, pour M. et madame de Saint-Elme ; moi, je n'en prends pas, ainsi il en restera.

MAITRE-PIERRE.

Ah çà ! Monsieur, c'est donc un bal en tête-à-tête ?

GRIFFARVILLE, riant.

Précisément. Apprends, mon garçon, que nous n'aurons personne.

MAITRE-PIERRE.

Vrai ! voilà les réunions que vous aimez.

GRIFFARVILLE.

Oui, c'est plus commode pour un maître de maison.

MAITRE-PIERRE.

Mais, Monsieur, écoutez, il me semble qu'on arrive.

GRIFFARVILLE.

Ce ne peut être que l'inspecteur, vite à ton ouvrage.

MAITRE-PIERRE.

Ça ne sera pas long, vous avez une cuisine expéditive.

(Gripparville sort.)

SCÈNE X.

MAITRE-PIERRE, seul.

Air de *Partie carrée*.

Au lieu de dresser mon potage,
Et de retourner mes sauc's et mes filets,
Je m'en vais soigner l'éclairage,
Et la bougie, et les quinquets,
L'convive le plus difficile
Sur mon somper ne dira rien, morbleu !
Et not' bourgeois peut être bien tranquille,
Ils n'y verront qu' du feu.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE XI.

MADAME DE SAINT-ELME, ÉDOUARD, BETZI.

MADAME DE SAINT-ELME.

Convencez que c'eût été piquant, et que si nous n'avions pas déjourné la conspiration...

BETZI.

Ah ! Madame, que je vous remercie. (Bas à madame de Saint-Elme.) Je crois que ma toilette est

charmante, car, en la voyant, M. Édouard a souri, et mon oncle a fait la grimace.

MADAME DE SAINT-ELME.

Et où est-il donc, le cher oncle ?

BETZI.

Dans le salon, à faire sa cour à votre mari, qui vient d'arriver.

ÉDOUARD.

Je crains qu'il ne l'emporte sur moi auprès de M. de Saint-Elme ; et vous avez beau dire, je crois, Madame, qu'un seul mot adressé par vous en ma faveur...

MADAME DE SAINT-ELME.

Aurait tout détruit ; je n'ai pas de crédit auprès de mon mari ; au contraire, quand je lui recommande quelqu'un, il se persuade que ce ne peut être qu'un étourdi, et il donne la place à un autre ; j'ai déjà eu comme cela deux ou trois protégés qui, grâce à moi, ont été destinés.

Air du vaudeville de *Voltaire chez Ninon*.

Vous voyez que sur mon mari
Je n'ai pas beaucoup de puissance ;
Mais cependant, et malgré lui,
J'exerce encore une influence.
Ne pouvant servir mes amis,
Je peux, quand ma colère est grande,
Perdre gaiment mes ennemis,
En apostillant leur demande.

Tenez, il a en raison, votre monsieur... comment l'appellez-vous ?

ÉDOUARD.

M. Truffardin.

MADAME DE SAINT-ELME.

Oui, M. Truffardin, c'est un original que j'aime beaucoup ; le moyen qu'il a pris est le meilleur ; suivons son plan et nous réussirons ; car le luxe et l'extravagance de M. de Gripparville lui nuiront à coup sûr aux yeux de mon mari.

GRIFFARVILLE, en dedans.

Ma nièce ! ma nièce !

BETZI.

Silence ! voici mon oncle.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, GRIFFARVILLE.

GRIFFARVILLE, à la cantonade.

Ma nièce ! ma nièce ! mademoiselle Gripparville ! Ah ! vous voilà, je vous cherche partout.

MADAME DE SAINT-ELME.

Eh ! mais, qu'avez-vous donc, Monsieur ? on dirait d'un maître de maison désorienté.

GRIFFARVILLE.

Il n'y a peut-être pas de quoi ! Imaginez-vous, Madame, que je venais de saluer votre mari, et je lui avais à peine adressés deux ou trois phrases indispensables en pareil cas, que voilà huit, dix, douze,

quinze personnes, qui arrivent coup sur coup.

MADAME DE SAINT-ELME.

Vous ne les aviez donc pas invitées ?

GRIPPARVILLE.

Si, Madame; mais c'est que vous ne savez pas... moi, j'étais loin de m'attendre...

AIR du vaudeville de *Catinat*.

Dans mon salon il faut les voir ;
Quelle foule ! quelle cohue !
Et personne pour recevoir...
Moi, j'en ai la tête perdue ;
Comment se sont-ils introduits ?
Car vraiment leur nombre m'étonne ;
Je n'ai prie que des amis ;

(A part.)

Et j'espérais n'avoir personne.

MADAME DE SAINT-ELME.

Et la ! de quoi vous plaignez-vous ? de ce que votre fête va être charmante ? Ingrat ! vous devriez plutôt me remercier ; sans moi, vous n'auriez pas un convive.

GRIPPARVILLE.

Comment ! Madame, c'est à vous que je devrais...

MADAME DE SAINT-ELME.

Eh oui ! j'ai appris, par M. Truffardin, le danger qui vous menaçait, et que vous couriez risque de donner chez vous une représentation du Solitaire, ce qui est fort ennuyeux ; il fallait donc vous créer un public, vous improviser une société ; je me suis adressée à mesdames de Saint-Ange et de Lineuil, qui m'ont prêté, pour ce soir, toute leur compagnie, bien sûre que vous ne me désavoueriez pas. Mais admirez votre bonheur, pendant ce temps, M. Édouard, votre ami, qui avait eu aussi connaissance de la conspiration, courait chez toutes les personnes invitées par vous, criait à la trahison, ralliait les cavaliers, ramenait les danseuses, décidait les mamans, et grâce à nos efforts combinés, vous avez dans ce moment, dans votre salon, toute la ville de La Flèche.

GRIPPARVILLE, à part.

Que le diable l'emp... (Haut.) Je ne sais, Madame, comment vous remercier ; mais tout ce monde-là ne pourra jamais tenir... on ne peut même pas danser.

MADAME DE SAINT-ELME.

A merveille, une soirée anglaise, un rout*.

GRIPPARVILLE.

Comment ! un rout ?

MADAME DE SAINT-ELME.

Oui, une cohue à la mode, où l'on s'amuse sur place ; il n'y a que cela d'agréable dans un salon ; dès qu'on peut circuler, je m'en vais...

GRIPPARVILLE.

Mais je ne sais pas trop comment placer les tables de jeu.

* Prononcez *rdoute*.

MADAME DE SAINT-ELME.

Laissez donc ; tout cela va s'éclaircir au moment du souper ; il faut seulement le hâter, parce que quand il y aura une centaine de dames assises à table, et les messieurs debout...

GRIPPARVILLE.

Comment ! Madame, vous croyez...

MADAME DE SAINT-ELME.

Ah ! je suis sûre que vous nous ménagez encore quelque surprise ; M. Édouard, nous comptons sur vous ; vous vous tiendrez derrière notre chaise, parce que, dans un bal, le souper fût-il magnifique, quand on n'a pas là un cavalier, impossible de rien avoir.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Allons, partons, à ce banquet splendide,
En dansant bien, je pretends faire honneur ;
Dans cette enceinte où la gaieté preside,

(A Édouard.)

C'est vous, Monsieur, qui serez mon danseur.
Oui, le plaisir est l'âme de la vie ;
Pour moi, vraiment, je n'existe qu'au bal ;
Entendez vous l'arenet de la folie,
Qui du plaisir nous donne le signal.

(Elle sort avec Betzi et Édouard.)

SCÈNE XIII.

GRIPPARVILLE, seul.

C'est ça, ils vont danser, ils sont bien heureux. Et le souper, le souper ; mais c'est qu'ils y comptent ; et rien de prêt, rien de commandé. Diable de jeunes gens, qui forment un complot contre moi, et qui n'ont pas l'esprit de garder le secret ; dieux ! s'ils ne l'avaient dit qu'à moi, si j'avais été à la tête de cela.

SCÈNE XIV.

GRIPPARVILLE, MAITRE-PIERRE.

MAITRE-PIERRE, mystérieusement.

Monsieur, je viens vous prévenir d'une chose, c'est que vous serez peut-être plus de personnes que vous ne croyiez ; car en v'là qui arrivent encore.

GRIPPARVILLE.

Imbécile, crois-tu que je ne le sais pas ?

MAITRE-PIERRE.

A la bonne heure ; alors, je venais demander à Monsieur ce qu'il faut faire pour le souper.

GRIPPARVILLE.

Dieux ! avoir invité toute la ville de La Flèche, pour la renvoyer à jeun : quels brocards vont fondre sur moi, sans compter la perte de ma place !

MAITRE-PIERRE.

Monsieur, je vous attends.

GRIPPARVILLE.

Eh ! laisse-moi tranquille ; depuis ce matin, tu

me répètes la même chose; est-ce que nous avons le temps maintenant de préparer un repas? sans cela, je ne demanderais pas mieux.

MAITRE-PIERRE.

Si c'est là votre crainte, il y aurait encore un moyen. D'abord, je vais faire des potages, beaucoup de potages; pendant ce temps, on ira chez tous les marchands de comestibles, et en payant deux ou trois fois plus cher, on peut réussir à la hâte...

GRIPPARVILLE, lui mettant la main sur la bouche.

Veux-tu te taire, veux-tu te taire, bourreau, ou je te chasse. Aller dépenser quinze à dix-huit cents francs, pour des gens que je ne connais pas, qui sont venus s'établir chez moi, ne manger mon bien...

MAITRE-PIERRE.

Mais non, Monsieur, ils ne mangeront rien.

GRIPPARVILLE.

C'est bien ainsi que je l'entends; mais encore, faut-il sauver les apparences, et les renvoyer satisfaits.

MAITRE-PIERRE.

Si vous en venez à bout...

GRIPPARVILLE.

Cela dépend de toi, mon ami; tu peux faire ici l'office d'un serviteur fidèle; j'imagine un moyen victorieux et économique, qui tiendra lieu du souper que nous n'avons pas, et qui forcera nos convives à s'en aller, en me faisant des excuses et des compliments.

MAITRE-PIERRE.

Parbleu! Monsieur, pour la rareté du fait, je ne demande pas mieux; que faut-il faire?

GRIPPARVILLE.

Tu vas retourner dans ta cuisine, fais un grand feu dans la cheminée, et dans tes fourneaux; ensuite, mets tout sens dessus dessous, renverse tes casseroles et toute la batterie, jette de l'eau dans les cendres, un fracas épouvantable, et viens après cela me trouver d'un air effaré, la figure pâle, les cheveux en désordre, et annonce-moi bien haut, d'un air mystérieux, bien haut, entends-tu? que tout est perdu, abîmé. Tu cherches un motif, le premier venu, un accident; répète bien surtout que c'était un repas magnifique, un vrai repas de nocé, et que maintenant rien n'est plus mangeable; tu m'entends. Pour le reste, je m'en charge, et cela me regarde.

MAITRE-PIERRE.

Oui, Monsieur, je crois comprendre; c'est une scène que nous allons jouer.

GRIPPARVILLE.

A merveille; mais voici du monde, cours vite, mon garçon.

AIR DU VAUDEVILLE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Si tu fais bien ce que je veux,
Compte sur ma reconnaissance.

MAITRE-PIERRE.

Convenez que j'ai, dans ces lieux,
Une singulière existence.
Je suis cuisinier, Dieu merci!
Ou du moins je me l'imagine,
Et je vois que j'ai fait tout ici,
Excepté la cuisine.

Vlà maintenant qu'il faut jouer la comédie.

GRIPPARVILLE.

Mais va donc, et dépêche-toi; car voilà deux heures qu'ils dansent, et ils doivent mourir de faim.

(Maitre-Pierre sort.)

SCÈNE XV.

GRIPPARVILLE, BETZI, ÉDOUARD, MADAME DE SAINT-ELME, CHOEURS DE DANSEURS ET DANSEUSES, entrant d'un air fatigué.

PREMIER CHOEUR, entrant par la droite.

Ah! quel plaisir! (bis.)
Mais, sans mentir,
De faiblesse moi je tombe,
Je n'en puis plus, je succombe.

GRIPPARVILLE.

Dans l'instant, Mesdames, on va servir... Allez, en voilà encore d'autres.

DEUXIÈME CHOEUR, entrant par la gauche en même temps que madame de Saint-Elme; Édouard et Betzi entrent par le fond, et repréentent le chœur.

Ah! quel plaisir! (bis.)
Mais, sans mentir,
De faiblesse moi je tombe,
Je n'en puis plus, je succombe.
Asseyons-nous, car les anglaises,

Les écossaises
Ne valent pas
Un bon repas.

MADAME DE SAINT-ELME.

Mais en effet, mon cher, faites donc hâter le souper, les contredanses languissent, et mon mari s'impatiente, je vous en prévient.

GRIPPARVILLE.

Mon Dieu, Mesdames! je suis désolé, c'est mon maître d'hôtel, un faquin que je renverrai; je sais bien qu'il y a trente ou quarante plats à dresser; mais ce que je lui ai recommandé tout à l'heure n'était pourtant pas bien long à préparer.

ÉDOUARD, bas à Betzi et à madame de Saint-Elme.

Trente ou quarante plats! je n'en reviens pas.

BETZI.

Ni moi non plus; ce n'est pas possible.

GRIPPARVILLE.

Enfin, voici Maitre-Pierre. [A part.] J'ai cru que le traître n'arriverait pas.

MADAME DE SAINT-ELME.

Nous allons donc souper ! ce n'est pas malheureux.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MAITRE-PIERRE.

MAITRE-PIERRE, d'un air joyeux.

Messieurs et Mesdames, j'ai à vous dire...

GRIPPARVILLE, à part.

L'imbécile, il prend la physiologie riante ; moi, qui lui avais recommandé... (Haut.) Eh bien ! qu'as-tu donc, Maître-Pierre ? et que veux-tu m'annoncer avec cet air effaré ?

MAITRE-PIERRE.

Je vous annonce, Monsieur, que tout est servi.

GRIPPARVILLE, joignant les mains.

Que dis-tu ? tout a péri...

MADAME DE SAINT-ELME.

Eh non ! l'on vous dit que le souper est servi.

TOUTS LES CONVIVES.

Le souper, le souper.

(Ils sortent en désordre par le fond et les deux côtés.)

MAITRE-PIERRE.

Et un fameux souper, je m'en vante, une cinquantaine de plats. (A Gripparville, qui le regarde d'un air étonné.) Oui, Monsieur, ils y sont, et ça vous fait un coup d'œil...

SCÈNE XVII.

GRIPPARVILLE, MAITRE-PIERRE.

GRIPPARVILLE.

Ah ça ! bourreau, as-tu perdu la tête ? on bien as-tu été payé pour cela ? Que signifie une pareille plaisanterie ?

MAITRE-PIERRE.

Ce n'est pas une plaisanterie, c'est la vérité.

GRIPPARVILLE.

Quoi ! ces cinquante plats que tu viens de m'annoncer ?...

MAITRE-PIERRE.

Sont réellement dans la salle à manger. Au moment où je vous quittais pour exécuter le souper économique et impromptu que vous m'aviez commandé, je trouve en bas deux ou trois énormes paniers, que des commissionnaires venaient d'apporter. Pour qui cela ? ai-je dit : « Pour M. de Gripparville. »

GRIPPARVILLE.

Pour moi !

MAITRE-PIERRE.

Oui, Monsieur, et ils ont ajouté : « Rien à recevoir, tout est payé. »

GRIPPARVILLE.

Tout est payé. Et que contenaient ces paniers ?

MAITRE-PIERRE.

De quoi faire cinq ou six soupers, des pâtés, des jambons, des gâteaux, des fruits secs ou confits ; il y a de tout, et j'ai tout servi. Cela fait un spectacle comme je n'en ai jamais vu depuis dix ans que je suis à votre service.

GRIPPARVILLE.

Je ne reviens pas de ma surprise.

MAITRE-PIERRE.

Et le troisième panier, qui contenait une centaine de bouteilles de vin de Champagne ; je les ai rangées en bataille sur le buffet, de sorte qu'il n'y a même pas en besoin d'ouvrir votre cave.

GRIPPARVILLE.

Serait-il bien possible ! quelle bénédiction ! et d'où cela peut-il me venir ?

MAITRE-PIERRE.

Dame, sans vous en douter, vous avez peut-être quelques amis.

GRIPPARVILLE.

C'est possible.

(On entend en dehors les premières mesures du chœur suivant.)

MAITRE-PIERRE.

Tenez, voici l'effet du vin de Champagne.

SCÈNE XVIII.

GRIPPARVILLE, ÉDOUARD, CHOEUR DE JEUNES GENS.

(Ils ont des assiettes à la main, et se forment en différents groupes, et mangent debout.)

CHOEUR.

Ah ! quelle ivresse ! ah ! quel nectar !

Bouillons, volez de toute part :

A boire, à boire.

Chantons à l'unisson :

Honneur et gloire

A notre Amphitryon !

ÉDOUARD.

Quel luxe à la fête préside !

Hal superbe, repas *idem*,

On n'a rien vu de plus splendide

Depuis le riche *Aboucasem*.

CHOEUR.

Ah ! quelle ivresse ! etc.

GRIPPARVILLE, pendant ce chœur, va parler à tous les jeunes gens ; il sort un instant et rentre.

Dieux ! comme on s'en donne... et là dedans... et ici... dans toute la maison. A merveille, mes amis, n'épargnez rien. (Aux jeunes gens.) Eh bien !... qu'est-ce que c'est ? il me semble que nous nous ralentissons de ce côté-ci.

ÉDOUARD.

Je n'en reviens pas... et je ne le reconnais

plus... il nous donne un souper magnifique... il nous le voit manger... et il est de bonne humeur.

TOUS LES JEUNES GENS.

Eh bien ! monsieur Gripparville... est-ce que vous n'êtes pas des nôtres ? est-ce que vous ne prenez rien ?

GRIPPARVILLE.

Si, vraiment... si, mes bons amis... je ne demande pas mieux.

ÉDOUARD.

Eh ! que ne le dites-vous ! c'est bien le... (Aux jeunes gens.) Messieurs... le maître de la maison.

(On lui donne sa assiette, un verre et une tranche de volaille ; les jeunes gens s'empressent autour de lui, et lui versent à boire.)

GRIPPARVILLE, mangeant.

Ain du *Billet de loterie*.

C'est une volaille estimable ;
Mais tout ce qu'on mange chez moi
Est vraiment d'un goût admirable ;
C'est du Pergueux, je le croi.

ÉDOUARD.

Il va se ruiner, je pense.

GRIPPARVILLE.

Eh ! que m'importe la dépense !
Qu'il est doux de manger son bien,
Surtout quand il n'en coûte rien.

DEUXIÈME COUPLET.

Je sens que leur gaieté me gagne ;
Mais goûtons un peu de ce vin ;
C'est du véritable champagne.
Versez, amis, versez tout plein.

ÉDOUARD.

De dépenser il est avide.

GRIPPARVILLE.

Ma fortune est claire et liquide,
Qu'il est doux de manger son bien,
Surtout quand il n'en coûte rien.

ÉDOUARD.

Et le voilà décidément en gougettes.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, TRUFFARDIN.

TRUFFARDIN.

Eh bien ! eh bien ! il me semble que cela ne va pas mal.

GRIPPARVILLE.

C'est toi, mon cher Truffardin... veux-tu un verre de vin de Champagne ? je ne t'ai pas vu de la soirée...

TRUFFARDIN.

Je crois bien... j'arrive... j'ai eu tant d'occupation ; car, moi, je mène de front les affaires et les plaisirs... mais vous avez eu de mes nouvelles... je vous ai envoyé des convives ; je vous ai envoyé des musiciens, et mon dernier envoi surtout... hein ! je ne vous en parle pas, parce

que je vois qu'ici il est du goût de tout le monde. GRIPPARVILLE, qui allait boire un verre de vin de Champagne, s'arrête soudain.

Hein ! qu'est-ce que tu veux dire ?

TRUFFARDIN.

Que vous êtes bien le plus heureux des hommes... Vous savez ces paniers de comestibles que je vous avais promis, et qui devaient m'être expédiés dans trois ou quatre jours... en rentrant à mon hôtel je les trouve arrivés ; je pense à vous, à votre bal, à votre souper... je vous les adresse sur-le-champ.

GRIPPARVILLE, laissant tomber son verre.

Dieux !

TRUFFARDIN.

Eh bien !... qu'avez-vous donc ?

GRIPPARVILLE, rebouchant la bouteille de vin de Champagne qui est à côté de lui.

Rien... rien, mon ami... Comment, ce vin de Champagne... ce souper... c'était votre propriété ?

TRUFFARDIN.

Du tout, c'est la vôtre... nous sommes convenus que vous les prendriez en payement, si toutefois vous les trouviez bons... et je m'en rapporte à ces messieurs.

ÉDOUARD.

Divin, excellent, impossible de rien manger de meilleur.

TRUFFARDIN.

J'en étais sûr... (Bas.) M. de Saint-Elme, que j'ai vu, est enchanté. (Haut.) Voici la petite note que vous examinerez à loisir.

GRIPPARVILLE, prenant le papier.

Comment !... la note des mille écus... voilà une place qui m'aura coûté cher.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAINT-ELME, BETZI.

MADAME DE SAINT-ELME.

Ah ! Monsieur... recevez mes compliments... charmant, délicieux... impossible de voir une plus jolie fête... j'en suis ravie... ce qui se trouve à merveille, car sans cela je serais d'une humeur effroyable ; je viens d'avoir une scène avec mon mari... et nous nous sommes brouillés à votre sujet.

GRIPPARVILLE.

A mon sujet ?

MADAME DE SAINT-ELME.

Oui, Monsieur, vous ne m'aviez pas dit que vous sollicitiez une place de receveur ; moi, j'étais enchantée de votre bal... mais mon mari en

était indigné... il déclamaient contre votre luxe, votre prodigalité... ce n'est pas étonnant, lui... il est si économe; et enfin il m'a dit que quelqu'un qui était capable de dépenser six ou sept mille francs dans une soirée, n'aurait jamais de lui une place de receveur; et je le connais, vous ne l'aurez pas... mais c'est égal, votre soirée était charmante... je le lui dirais à lui-même.

GRIPPARVILLE, regardant Truffardin.

Dieux! quelle perfidie!... je suis ruiné et trahi de tous les côtés; mais enfin cette place, à qui donc veut-il la donner?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

A moi, Monsieur... il vient de me l'accorder...

RETZI.

A M. Édouard... ah! que je suis contente...

GRIPPARVILLE.

A vous, jeune homme!

ÉDOUARD.

J'ignorais que vous fussiez mon concurrent, et que vous saviez très-bien que j'étais le vôtre... aussi, loin de m'en vouloir... je suis certain que vous tiendrez votre parole?

GRIPPARVILLE.

Moi, Monsieur?

ÉDOUARD.

Oui, vous m'accorderez la main de votre nièce, que j'aime mieux devoir à votre consentement qu'à la décision du conseil de famille.

GRIPPARVILLE.

Le conseil de famille décidera ce qu'il voudra; mais ne comptez pas sur moi pour le repas de nocce.

ÉDOUARD.

Celui-ci en a tenu lieu; et pour le nôtre...

TRUFFARDIN.

C'est moi qui m'en charge... car je fais de tout... mariages, nocces et festins.

GRIPPARVILLE.

Oui, traître... des festins. (A part.) Voyons toujours à sauver de celui-ci ce que je pourrai... et, dès demain, je me retire trois mois à la campagne

pour faire des économies, et tâcher de me rattraper.

VAUDEVILLE.

GRIPPARVILLE.

AIR :

Économisons en tout temps;
C'est ma méthode, elle est fort bonne;
Ce que l'on ménage au printemps,
On le retrouve dans l'automne.
Le financier fait des budgets,
La jeunesse fait des folies,
L'ambitieux fait des projets,
Le sage des économies.

ÉDOUARD.

Que d'auteurs et que de journaux,
Que de romantiques en France,
Avars d'esprit, de bon mots,
 Craignent de se mettre en dépense.
Depuis vingt ans chacun paraît
Riche de mêmes niaiseries.
Qu'il aurait d'esprit, s'il pouvait
Dépenser ses économies!

BETZI.

Je ne veux point, en fait d'amants,
Werther, ni d'autre fou semblable;
Je préfère aux beaux sentiments,
Tendresse vraie et raisonnée.
Pour cause je me défierais
De ces amours de tragédies;
Qui commence par des excès,
Finit par des économies.

MADAME DE SAINT-ELME.

Écoutez, messieurs les maris,
Trois secrets de grande importance:
« Voulez-vous n'être pas trahis?
» Parlez d'amour, de confiance;
» Voulez-vous être aimés, chéris?
» Parlez-nous souvent de folies;
» Mais voulez-vous être obéis,
» Ne parlez pas d'économies. »

TRUFFARDIN.

Procureur, medecin, huissier,
Vous tous qui tourmentez les hommes,
Des exploits de votre metier
Montrez-vous toujours économes;
Millionnaire, grand seigneur,
Dont la puissance est infinie,
Vous qui dispensez le bonheur,
Ne faites pas d'économie.

MADAME DE SAINT-ELME, au public.

Je crains bien, entre nous soit dit,
Qu'en examinant notre intrigue,
On lui reproche, en fait d'esprit,
L'e n'être pas assez prodigue.
Soyez, en blâmant nos défauts,
Plus généreux, je vous en prie;
Et vous, Messieurs, dans vos bravos
Ne mettez pas d'économie.





LES GRISETTES,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 8 août 1823.

En société avec M. Dupin.



Personnages.

M. VAN-BERG, banquier hollandais.

MADAME VAN-BERG, sa femme.

JULIEN, commis de M. Van-Berg.

ANASTASE, clerc d'avoué, ami de Julien.

} } } } }	JOSÉPHINE, PAMELA, GEORGINA, MIMI, GOGO, ADRIENNE, TOINETTE,	} couturières. } } autres couturières, } ou demoiselles du magasin.
-----------------------	--	--

Le théâtre représente un atelier de couturiers. A gauche, une porte à deux battants, qui donne dans l'intérieur des appartements. A droite, au premier plan, la porte d'un cabinet. Sur le second plan, une croisée. Au fond, porte à deux battants.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, JOSÉPHINE, ADRIENNE, TOINETTE, GOGO et GEORGINA sont autour d'une table, occupés à travailler. MIMI est à droite, près d'une table plus petite, et repasse une robe. PAMÉLA est assise seule à gauche, l'air triste et préoccupé; elle relit de temps en temps une lettre qu'elle serre dans la poche de son tablier.

TOUTES, à Joséphine.

CHOEUR.

Air de Thibaut.

Du silence,
Recommence
Ta romance;
Écoutez!
Rien n'est égal (*bis.*)
La morale
Et chansons.

JOSÉPHINE.

Brigitte, jeune ouvrière,
A Bastien pensant encor,
Dans sa chambre solitaire
Travaillait, quand un milord
Vint lui dire :
« Je soupire,
Et j'admire
Ta vertu :
Sans attendre
Viens te rendre
Au plus tendre,
Me veux-tu ? »

« — Non, Milord, suis enchaînée,
J'ai juré constante ardeur... »
« — J'ai pourtant mainte guinée,
Ton amant n'a que son cœur.
» Ma cassette,
» Joliette
» Bien rachète
» Ma laidure...
» L'amour cesse,
» La richesse
» Fait sans cesse
» Le bonheur. »
« — Milord, n'en suis point jalouse,
L'amour sait vivre de peu,
Dès demain Bastien m'épouse,
Nous dansons au Cadran-Bleu.
» Là, Brigitte
» Vous invite
» Gardez vite
» Votre bien :
» Je suis bonne,
» Peu triponne,
» Quand je donne,
» C'est pour rien.

CHOEUR.

» Oui, Brigitte
» Vous invite,
» Etc., etc. »

MIMI, toujours repassant.

Tiens, c'est drôle ! de sorte qu'elle a refusé d'épouser le riche monsieur ?

GEORGINA.

Oui. Elle n'est pas mal cette histoire-là, mais elle est trop invraisemblable.



MIMI.

Sans doute; l'autre a fait une bêtise.

PAMÉLA.

Dieu ! mesdemoiselles, je ne sais pas comment vous pouvez penser ainsi; dès qu'elle en aimait un autre; il me semble qu'en pareil cas c'est pour la vie.

GEORGINA.

Oui, parce que vous lisez tous les jours de mauvais romans de constance et de sympathie, qui vous donnent des idées fausses de la société, et cela, au lieu de travailler.

PAMÉLA.

Oui, vous dites cela pour que madame me renvoie; mais allez, cela m'est bien égal, pour ce que j'ai maintenant à rester ici.

GEORGINA.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

MIMI, quittant la table où elle repasse, et allant parler aux autres, à voix basse.

Vous ne savez pas, Mesdemoiselles, Paméla m'a dit qu'elle voulait se périr !

TOUTES.

Bah ! et pourquoi donc ?

MIMI.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

C'est que par le destin injuste
Ses plus tendres vœux sont déçus ;
Enfin, c'est que monsieur Auguste
L'adorait... et ne l'aime plus ;
Pour que la mort à ses maux la dérobe,
Elle se doit tuer par sentiment ,
Dès qu'elle aura fini la robe
Qu'elle commence en ce moment.

GEORGINA.

Comment ! Paméla, est-ce que ce serait vrai ?

PAMÉLA.

Oui, Mesdemoiselles; mais comme je ne veux pas que madame soit dans l'embarras à cause de moi, j'attendrai qu'elle ait pris quelqu'un pour me remplacer, et alors...

GEORGINA.

Il faut, ma chère, que vous ayez bien pen de judiciaire. Certainement Auguste est aimable, je ne dis pas non, mais quand je me tueraï pour lui... ce sent de ces inconséquences qui compromettent une jeune personne ! se désespérer, à la bonne heure, parce que cela n'engage à rien.

GOGO.

C'est vrai; et puis qui sait ? elle peut l'oublier.

GEORGINA.

Ah ! oui, il y a encore cela.

PAMÉLA.

Vous croyez que c'est possible ?

GEORGINA.

Dame ! en pensant à autre chose. Si vous étiez venues avec moi avant-hier à Tivoli... (A voix basse.)

Vous ne savez pas, Mesdemoiselles, qu'il m'est arrivé une aventure romanesque et incidente.

TOUTES.

Une aventure !

GEORGINA.

Oui; mais vous n'en direz rien.

TOUTES.

Cela va sans dire; va donc vite.

JOSEPHINE, qui pendant toute cette scène n'a pas cessé de travailler.

Ah ! Mesdemoiselles, qui est-ce qui a pris mon coton ?

GOGO.

Il est devant toi.

JOSEPHINE.

Ce n'est pas le mien : celui-ci n'est qu'en trois.

TOUTES, à Georgina.

Eh bien ! Georgina, parle donc.

GEORGINA.

Imaginez-vous que voilà trois ou quatre dimanches de suite que nous rencontrons un jeune négociant anglais, très-riche et très-aimable, qui m'a prise pour une comtesse.

PAMÉLA.

Tiens ! et comment cela ?

GEORGINA.

Ah ! d'abord, parce que je le lui avais dit; et puis ensuite par la mise, qui était assez à effet.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Les dames s'écriaient souvent :
Grands dieux ! que sa robe est bien faite !
Et les hommes en m'admirant
Disaient : Quelle taille parfaite !
Chacune aurait été, je croi,
Fière de ce double suffrage :
Car la taille était bien à moi,
Et la robe était mon ouvrage.

Mais ce qui a achevé de l'éblouir, c'est le fini de la conversation. Vous savez que j'ai été quelque temps demoiselle de compagnie; et il s'agit de quelques phrases ambiguës pour faire préjuger de l'instruction préliminaire qu'on peut avoir acquise : vous sentez bien que le dimanche je ne parle pas comme dans la semaine; cela ferait deviner notre état. Enfin donc, de fil en aiguille, il a été question de mariage, d'établissement, et il attend ce soir la réponse de ses parents, parce que c'est aujourd'hui mardi, fête extraordinaire à Tivoli.

TOUTES.

Dieux ! est-elle heureuse.

GOGO.

Parce qu'elle va comme cela à Tivoli, dans des bals bien composés; moi qui ne vais qu'à la Chaumière, cela ne m'arriverait jamais.

MIMI.

Oui, c'est ennuyeux; on s'y amuse, et voilà tout.

JOSÉPHINE, se levant.

Enfin mon ouvrage est terminé.

GEORGINA.

Ah ! mon Dieu, le mien qui n'est pas commencé, et la robe est promise pour ce soir ; je ne pourrai pas sortir, et ça peut faire manquer mon mariage.

JOSÉPHINE.

Donnez, je vais vous aider.

GEORGINA.

Est-elle bonne cette petite Joséphine ! Mais comment faites-vous, ma chère, pour avoir toujours fini votre ouvrage avant nous ?

JOSÉPHINE.

Dame, je travaille et ne cause avec personne.

MIMI.

Excepté avec Julien, quand il vient.

JOSÉPHINE.

C'est mon futur ; il est commis chez M. Van-Berg, banquier hollandais, qui a une maison de commerce à Paris, et une à Amsterdam... Julien gagne dix-huit cents francs ; et moi, de mon côté, par mon travail et mes économies, je me suis fait une petite fortune.

GEORGINA.

Combien donc ?

JOSÉPHINE.

Cinq mille francs.

MIMI.

Cinq mille francs !... Quand tu nous feras accroire cela...

JOSÉPHINE.

Oui, Mesdemoiselles : deux mille francs que j'ai mis de côté, et le reste...

PAMÉLA.

Eh bien ! le reste ?

JOSÉPHINE.

M'a été envoyé, il y a quelques années, je ne me sais par qui ; mais je présume que cela vient de ma famille.

MIMI.

De sa famille ! elle n'en a pas : elle est orpheline.

JOSÉPHINE.

Oui, mais j'ai ma cousine Gabrielle, qui m'aimait tant, et dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis huit ans ; voyez-vous, ma cousine Gabrielle n'était qu'une simple couturière comme nous.

Air du Pot de fleurs.

Mais elle avait tant d'attraits en partage,
Qu'à chaque instant devant le magasin
Se succédait maint brillant équipage ;
Mais un jour, voilà que soudain...

MIMI.

J'y suis... c'est toujours de la sorte...
L'ambition de son cœur s'empara :
Comment aller à pied, lorsque l'on a
Tant de voitures à sa porte ?

GOGO.

Oui, oui, l'on sait ce que c'est : un enlèvement.

JOSÉPHINE.

Non, Mademoiselle, ma cousine n'était pas fille à se laisser enlever ; apprenez qu'elle avait des principes.

MIMI.

Eh bien ! on l'aura emmée avec ses principes,

JOSÉPHINE.

C'est très-vilain ce que vous dites là.

PAMÉLA.

Joséphine a raison ; vous êtes très-mauvaise langue.

(Toutes se lèvent.)

GEORGINA.

Eh bien ! Mesdemoiselles, n'allez-vous pas vous querreller ? Taisez-vous donc, voici quelqu'un.

JOSÉPHINE.

Dieu ! c'est Julien !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES ; JULIEN, tenant à la main plusieurs billets.

JULIEN.

A Tivoli ! à Tivoli ! j'ai des billets pour ce soir ; qui est-ce qui en veut ? je les emmène.

TOUTES, sautant de joie.

Ah ! que c'est heureux !

MIMI.

Dieux ! que j'ai bien fait de repasser ma robe de percale !

GOGO.

Et moi donc ! qui n'avais que celle-là. (A Julien.) Ce sont des billets gratis ?

JULIEN.

Eh ! sans doute ; on me les a donnés pour vous.

Air du Piège.

L'entrepreneur, un de mes bons amis,
Pretend donner la fête la plus riche ;
Tous les plaisirs y seront réunis,
Il l'a juré... voyez l'affiche...
Voulant étonner, éblouir,
Seduire l'œil, et toucher l'âme,
Il compte sur vous, pour tenir
Tout ce que promet le programme.

GOGO.

Quel dommage que ce ne soit pas aujourd'hui jeudi !

MIMI.

Et pourquoi cela ?

GOGO.

Ah ! c'est que j'ai presque une inclination,

GEORGINA.

Eh bien ! par exemple, il serait assez prépondérant que vous vous permisiez à votre âge...

GOGO.

Pourquoi pas ? mais c'est un amoureux qui ne sort que le jeudi et le dimanche : car il est en pension, et je ne pourrai pas le rencontrer aujourd'hui, (à Georgina) n'est-ce pas, Mademoiselle ?

GEORGINA.

Moi, d'abord, vous le savez, je ne veux pas y aller avec vous ; j'ai des invitations plus personnelles, auxquelles je suis obligée de correspondre... Par exemple, mes bonnes amies, si nous nous rencontrons, je vous prie de ne pas me reconnaître, parce que cela pourrait me faire du tort.

MIMI.

Tiens, c'est tout naturel ; entre nous, à charge de revanche. Nons y allons donc toutes ?

GOGO.

Moi, pour m'amuser.

GEORGINA.

Moi, pour m'établir.

PAMÉLA, soupirant.

Et moi, pour me distraire.

TOUTES.

Tiens ! Paméla qui y vient aussi !

JULIEN.

Me voilà trop heureux : un seul cavalier pour six jolies demoiselles.

MIMI.

Nous allons avoir l'air d'une pension.

JOSÉPHINE, bas à Julien.

Sans doute ; et vous ne serez jamais avec avec moi.

JULIEN.

Je vous demanderai à vous amener un ami, un jeune homme fort aimable.

PAMÉLA, soupirant.

Un jeune homme aimable !

JULIEN.

Monsieur Anastase, un clerc d'avoué.

PAMÉLA.

Monsieur Anastase !

JULIEN.

Vous le connaissez ?

PAMÉLA.

Je l'ai vu quelquefois dans des parties avec M. Auguste.

MIMI.

Un clerc d'avoué... ah ! tant mieux ; nous voyons beaucoup de clercs d'avoués ; ils sont tous si gais, si amusants ! et puis c'est une bonne société.

GEORGINA.

Vous avez raison : la bonne société avant tout ; parce que souvent à Tivoli c'est bien mêlé, et il est si désagréable de se trouver confondue !

JULIEN.

Ainsi, Mesdemoiselles, à ce soir, à huit heures ; soyez prêtes, nous viendrons vous prendre.

JOSÉPHINE.

Vous vous en allez déjà ?

JULIEN.

Il le faut bien : si mon banquier venait à rentrer.

MIMI.

Il est donc bien sévère ?

JULIEN.

Oui, avec nous ; ailleurs, c'est un galant, un amateur, mais à l'insu de sa femme, car si elle se doutait que son époux va ainsi en catimini...

GEORGINA.

Ah ! Julien, finissez... si vous allez faire des plaisanteries de mauvais ton... je n'aime pas cela.

MIMI.

Est-elle bégueule !

JULIEN.

Adieu, ma petite Joséphine, à ce soir. A propos, prenez garde à Derlange, ce négociant chez lequel vous avez déposé vos économies : on dit qu'il n'est pas très-solide ; j'y passerai si vous voulez.

JOSÉPHINE.

Pas aujourd'hui : vous avez trop de choses à faire ; mais demain, mon ami, ne l'oubliez pas. C'est le fruit de mon travail, c'est tout ce que nous possédons ; je n'aurais plus rien à vous donner.

JULIEN, lui serrant la main.

Si, vraiment ; et tant que vous m'aimerez, nous ne manquerons de rien. Adieu, Mesdemoiselles ; adieu, Joséphine.

TOUTES.

Adieu, monsieur Julien.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, excepté JULIEN.

GEORGINA, à Joséphine.

Ah ! M. Julien doit demain retirer vos cinq mille francs ; c'est à merveille ! parce que quand je serai mariée avec ce jeune négociant anglais, nous pourrons nous établir ensemble.

TOUTES.

Et vous nous prendrez pour demoiselles de comptoir.

GEORGINA.

Je ne sais pas trop : vous êtes si négligentes, si paresseuses !

PAMÉLA.

Tiens !... cela lui va bien, elle qui ne travaille jamais.

MIMI, regardant à la fenêtre.

Mesdemoiselles ! Mesdemoiselles ! une visite ; un landau s'arrête à notre porte.

TOUTES, courant du côté de la fenêtre.

Un landau !

MIMI.

Un monsieur en descent, et fait signe au cocher d'attendre dans la rue à côté. Eh mais ! c'est ce monsieur qui nous a commandé, il y a huit jours, deux ou trois robes, qui sont à peine commencées ; Georgina s'en était chargée.

GEORGINA.

Du tout : c'est vous et Paméla.

PAMÉLA.

Moi ? si on peut dire...

JOSÉPHINE.

Eh ! vite, Mesdemoiselles, à vos places.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTES, qui se sont toutes assises et qui ont l'air de travailler ; M. VAN-BERG.

M. VAN-BERG.

Bonjour, mes petits anges ; toujours à travailler : c'est exemplaire.

TOUTES.

Bonjour, bonjour, Monsieur.

MIMI.

Monsieur voudrait-il s'asseoir ?

M. VAN-BERG.

Merci, ma belle enfant... Elles sont vraiment charmantes ! Ce que je vous ai demandé est-il prêt ?

GEORGINA, travaillant.

Vous le voyez, Monsieur, on s'en occupe ; mais il y avait tant d'ouvrage !

MIMI.

La robe de cachemire et le manteau de velours sont presque terminés ; pour celles de tulle et de lévantine, qui sont moins importantes, on les enverra ce soir chez monsieur.

M. VAN-BERG.

Chez moi ! gardez-vous-en bien... (se reprenant) c'est-à-dire, ce n'est pas la peine.

PAMÉLA.

Si monsieur veut laisser son adresse.

JOSÉPHINE, GEORGINA et MIMI.

Ah ! oui, si monsieur veut laisser son adresse.

M. VAN-BERG.

Non, du tout ; j'ai ma voiture en bas, j'attendrai que vous ayez fini : c'est une nièce, une fille à moi, dont je fais le mariage ; je me suis chargé de la corbeille ; et comme je pars dans quelques jours pour la Hollande, vous sentez qu'il n'y a pas de temps à perdre.

AIR : *A soixante ans.*

Tâchez surtout qu'elle soit des plus belles,
Car, voyez-vous, le futur n'est pas beau ;
Mais à présent, beaucoup de demoiselles
Ont sur l'hymen un système nouveau :
Oui, du collier, et des boucles d'oreille,
Du cachemire, et du satin broché
Leur tendre cœur, et séduit, et touché,
Avec ivresse accepte la corbeille,
Et le mari, par-dessus le marché.

MADAME VAN-VERG, en dehors.

J'ai oublié le carton dans ma voiture, allez vite...

M. VAN-BERG, à part.

Ah ! mon Dieu ! quelle est cette voix ?

MADAME VAN-BERG, en dehors.

Lapierre ! Lapierre ! pas le premier, le second ; ou plutôt, vous allez tout déranger ; j'aime mieux redescendre.

M. VAN-BERG, à part.

Elle va entrer ici : c'est fait de moi !

MIMI.

Eh mais ! qu'avez-vous donc ?

M. VAN-BERG.

Rien ; je viens d'entendre la voix d'une dame... d'une dame que je connais beaucoup ; mais nous sommes brouillés : nous sommes en procès, nous ne nous voyons pas ; et si elle me rencontre ici, ce sera fort désagréable.

GEORGINA.

Eh bien ! partez vite.

M. VAN-BERG.

Je la rencontrerais sur le grand escalier ; n'y aurait-il pas une autre sortie ?

GEORGINA.

Tenez, dans ce petit cabinet, une porte décrochée qui donne sur la rue.

M. VAN-BERG.

C'est bien, c'est bien. Adieu, mes petits anges ; tantôt je reviendrai ; tâchez que tout soit prêt, et surtout ne parlez pas de moi devant cette dame.

(Il entre dans le cabinet.)

GEORGINA.

Nous en voilà débarrassées, c'est bien heureux !

MIMI.

Ah ! mon Dieu ! je crois que la porte de sortie est fermée à double tour.

GEORGINA.

Je te dis que non.

MIMI.

Je te dis que si ; puisque c'est moi...

PAMÉLA.

Taisez-vous donc, on vient.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS : M. VAN-BERG, dans le cabinet ;
MADAME VAN-BERG, suivie d'un domestique en
livrée qui porte un carton.

MADAME VAN-BERG.

Madame Vermond, Mesdemoiselles ?

GEORGINA.

C'est ici, Madame, mais elle est occupée à
dessiner : elle fait un travail sur un nouveau cor-
sage.

MADAME VAN-BERG.

A Dieu ne plaise que je la dérange dans une
occupation aussi importante... quelque nouveau
chef-d'œuvre dont je priverais notre siècle.
Je venais simplement la consulter sur quelques
modèles de garnitures que j'ai là, et faire prendre
mesure pour une robe.

JOSÉPHINE.

Si madame veut permettre, cela fait qu'elle
n'attendra pas.

MADAME VAN-BERG.

Comme vous voudrez. J'étais fort mécontente
de ma couturière, et je ne savais laquelle prendre,
lorsque ce matin j'ai trouvé, je ne sais comment,
votre adresse dans le cabinet de mon mari, sur
sa cheminée.

MIMI.

C'est peut-être ce monsieur à qui, l'été dernier,
nous avons fait une blouse.

MADAME VAN-BERG.

Non, je ne le crois pas.

(Elles sont toutes groupées autour de madame Van-Berg ;
Georgina prend la mesure de la taille, Joséphine des
maoches, Pamela et Mimi du bas de la robe.)

JOSÉPHINE.

Si madame voulait lever le bras.

MADAME VAN-BERG.

Ne me faites pas la taille trop longue : ça n'a
pas de grâce ; tâchez qu'il n'y ait pas de plis sur
les côtés, et surtout pas trop décolletée.

GEORGINA.

Madame peut être tranquille : notre maison est
connue pour la décence de la coupe, et la solidité
des coutures.

PAMÉLA.

Ferons-nous plusieurs robes à madame ?

MADAME VAN-BERG.

Ain de l'Homme vert.

J'approuverais fort cette idée,
Car il m'en faudrait deux ou trois ;
Mais j'aurais peur d'être grondée,
Cela m'arrive quelquefois.
Mon époux, qui toute sa vie,
Mit du luxe dans ses budgets,
Aime beaucoup l'économie
Dans ses dépenses que je fais.

MIMI.

Il ne faut pas que cela gêne madame ; si elle
veut prendre à crédit, on trouvera toujours bien
le moyen de faire payer monsieur.

MADAME VAN-BERG.

Merci, mes petites amies ; je vous que vous êtes
d'une obligeance...

MIMI.

On fait ce que l'on peut pour contenter les pra-
tiques.

MADAME VAN-BERG.

Et me feriez-vous payer bien cher ?

GEORGINA.

Madame sait bien qu'une maison qui tient
un peu à sa réputation ne peut pas faire autrem-
ment.

MADAME VAN-BERG.

C'est assez juste ; maintenant je ne sais quelle
couleur choisir.

GEORGINA.

Nous avons là des échantillons ; voici, je crois,
une nuance assez insidieuse.

MADAME VAN-BERG.

Je ne sais pas si le rose...

GEORGINA.

Le rose doit habiller madame à ravir !

MADAME VAN-BERG.

Ou bien le noir.

GEORGINA.

Oh ! le noir, il n'y a pas de doute ; le noir con-
vient à merveille à madame... Mais j'entends du
bruit chez madame de Vermond, sans doute le
travail est fini ; madame peut entrer. (Aux autres.)
Sept heures ; eh ! vite, Mesdemoiselles, rangez
l'atelier.

(Toutes se lèvent et rangent leur ouvrage ; elles placent dans
le fond du théâtre la table qui occupait le milieu.)

CHOEUR.

AIR : Anglaise de Leicester.

L'ouvrage est fini,
Et pour Tivoli,
Loin du magasin,
Partons soudain,
Lorsque le plaisir
A nous vient s'offrir,
Il faut savoir le saisir.

(Paméla, Mimi, sortent par le fond. Georgina entre avec
madame Van-Berg et le domestique par la porte à gauche
qui mène chez madame de Vermond.)

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, qui a rangé la robe dans le carton, et qui
a pris son chapeau et son chapeau.

Ma robe est achevée, et je vais la porter ; dé-
pêchons-nous pour être plus vite revenue.

M. VAN-BERG, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Ces petites sottises qui ne me préviennent pas

que la porte est fermée à double tour. Je n'entends plus personne, je crois que je puis sortir. (Au moment où il va pour sortir, il aperçoit Julien qui entre par la porte du fond.) Dieux ! Julien, mon commis !... que vient-il faire ici ?

(Il referme la porte du cabinet.)

SCÈNE VII.

JOSÉPHINE, JULIEN, ANASTASE.

JULIEN, à Anastase.

Entre, mon ami ; on ne nous en vandra pas d'arriver avant l'heure. Eh bien ! Joséphine, où allez-vous ?

JOSÉPHINE.

Porter cette robe chez une praticque ; je reviens après m'habiller, et nous partirons.

JULIEN.

Je vais vous donner le bras.

JOSÉPHINE.

Non ; je causerais, et cela me retarderait.

JULIEN.

Laissez-nous au moins veiller sur vous, et vous suivre de loin.

JOSÉPHINE.

Me suivre, c'est encore pire : ça a l'air marchande de modes, et je tiens à ma réputation. Adieu, mon ami, adieu, monsieur Anastase ; à tout à l'heure.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE VIII.

JULIEN, ANASTASE, M. VAN-BERG, caché.

JULIEN, regardant sortir Joséphine.

Charmante fille ! douce, aimable, sage ; eh bien ! mes grands parents sont furieux de ce que je veux l'épouser ; cependant je ne leur demande rien.

ANASTASE.

Laisse-les dire : tu es trop heureux de faire un mariage d'inclination ; je voudrais bien être à ta place, moi qui vais contracter un hymen de raison.

JULIEN.

Tu es fon.

ANASTASE.

C'est comme je te le dis : j'ai fait une conquête en courant les fêtes champêtres ; une jeune dame qui n'a pas l'air très-distingué, mais qui parle comme un livre, un livre mal écrit ; du reste, elle a beaucoup de fortune, elle est comtesse.

Air du vaudeville de *Loltaire chez Ninon*.

A ce mot j'ai dû redoubler.

De suins, d'égards, de politesse ;

J'osais à peine lui parler,
Vu ce beau titre de comtesse...

JULIEN.

Cependant vous avez dansé.

ANASTASE.

Afin de faire connaissance.

JULIEN.

Ensuite vous avez valsé.

ANASTASE.

Oui, pour rapprocher la distance.

JULIEN.

Y penses-tu ? l'épouser, toi, clerc d'avoué !

ANASTASE.

Que veux-tu ? les charges sont si chères à présent, qu'il faut être millionnaire pour acheter une étude ; et si la comtesse n'a pas les quarante mille livres de rente qu'elle m'a laissé soupçonner, je n'épouse pas. Je devais aujourd'hui la conduire à Tivoli, mais je lui écrirai pour me dégager, parce que j'aime mieux y aller avec vous.

JULIEN.

Sérieusement ?

ANASTASE.

Il n'y a pas de comparaison : pour moi, les dames du monde ne valent pas les beautés de Tivoli ou du Colisée ; j'aime leur légèreté, leur gaieté, leur insouciance ; point de passé, pas d'avenir ; tout au présent : ce n'est que chez elles qu'on trouve le vrai bonheur.

Air : *Vivent les fillettes*.

Vivent les grisettes !

Comme elles toujours

J'ai des amourettes,

Et jamais d'amours.

Exempt de nuage,

Chaque jour, vraiment,

Comme leur ouvrage,

S'achève en chantant :

Vivent les grisettes ! etc.

J'y tiens, et pour causes ;

Moi, dans le printemps,

J'aime mieux les roses

Que les diamants.

Vivent les grisettes,

Comme elles toujours

J'ai des amourettes,

Et jamais d'amours.

JULIEN.

Eh mais ! te voilà comme M. Van-Berg, mon patron.

ANASTASE.

Ton banquier est un amateur ; cela me recommande avec lui.

JULIEN.

Amateur suranné, qui fait rire à ses dépens. (Van-Berg entre ouvre la porte du cabinet et écoute.) Dans sa jeunesse, il a fait, dit-on, des folies pour le beau sexe, et je crois qu'il en fait encore ; mais comme il est homme de finance avant tout, il met du calcul dans ses désordres, et de l'ordre dans

ses extravagances ; ainsi, il est avare avec sa femme pour être généreux avec d'autres ; il est bourru avec ses gens pour être aimable ailleurs ; et je crois vraiment qu'il n'est bête et sot avec nous, que pour faire de l'esprit avec ces demoiselles.

ANASTASE.

C'est un grand spéculateur, qui craint le double emploi... Et sa femme ?

JULIEN.

Une femme charmante ! qui n'est pas dupe de la conduite de son mari, et qui, si elle le surprénait ainsi, pourrait bien... Mais occupons-nous de notre soirée : nous conduirons ces demoiselles.

ANASTASE.

Nous les conduirons partout : à la salle de bal, au casse-con, à la balauçoire ; et les vélocipèdes, l'oiseau égyptien, la flotte aérienne, tous les plaisirs de Tivoli ; c'est moi qui paye. Dis donc, nous les conduirons aussi au magicien, pour leur faire dire leur bonne aventure ; car il y a parmi ces demoiselles une petite Pamela, une beauté sentimentale qui me plaît beaucoup ; si nous savions sur elle et ses compagnes quelques petites anecdotes que nous irions raconter au sorcier, pour qu'il devinât d'avance, ça nous amuserait.

JULIEN.

C'est vrai, ce serait charmant ! mais comment faire ? je ne sais rien sur ces demoiselles, et elles ne me confieraient pas...

ANASTASE.

Attends, attends ! quelques instants avant leur départ elles se réuniront dans cette salle ; si elles y sont, elles y causeront, et si je pouvais entendre sans être vu... (Van-Berg referme vivement la porte du cabinet.) Tiens, (montrant la porte du cabinet à gauche) de cet appartement.

JULIEN.

Il conduit chez madame de Vermont.

ANASTASE, montrant le cabinet à droite.

Eh bien ! ce cabinet.

JULIEN.

A la bonne heure ! justement la clef est après ; et je crois que ces demoiselles viennent de ce côté.

ANASTASE, écoutant.

Non, mon ami, non pas encore.

JULIEN.

C'est égal, il vaut mieux que tu y sois d'avance ; entre toujours. (Cherchant à ouvrir.) La porte tenait joliment. (Il fouvre, et aperçoit M. Van-Berg.) O ciel ! M. Van-Berg !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. VAN-BERG.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

M. VAN-BERG.

C'est moi, Monsieur !

ANASTASE et JULIEN.

Il écoutait.

M. VAN-BERG.

Pour vous ma bonté fut trop grande.
Que faisiez-vous dans ces lieux ?

ANASTASE.

Il allait

Vous faire la même demande.

M. VAN-BERG.

Je sais, en juge impartial,
Qui des deux mérite le blâme.

ANASTASE.

Nous récusons ce tribunal,
Et, si cela vous est égal,
Pour juge prenons votre femme.

M. VAN-BERG.

Trêve de plaisanteries ; vous n'êtes plus chez moi, et dès ce moment vous ne faites plus partie de ma maison. Je ne vous recommande rien, parce que j'espère que vous aurez la prudence d'être discret. Si cette aventure venait à s'ébruiter, vous savez que j'ai les moyens de vous en faire repentir. Adieu. (Il sort.)

SCÈNE X.

JULIEN, ANASTASE.

ANASTASE.

Eh bien ! que dit-il là ?

JULIEN.

La vérité ; il a les moyens de me perdre : l'année dernière, ma mère avait besoin d'argent, et il m'a avancé, sur lettre de change, deux années d'appointments, que maintenant je ne puis lui rendre ; et il vaut encore mieux être sans place que d'en avoir une à Sainte-Pélagie.

ANASTASE, se grattant l'oreille.

Diable !... tu as raison... eh bien ! après tout, il n'y a pas de quoi se désespérer ; je n'ai pas grand'chose, mais nous partagerons : je t'offre la moitié de mon appartement, la mansarde du maître clerc ; ça n'est pas grand, mais on peut y tenir deux, je te le jure.

AIR du *Ménage de garçon.*

Je loge au quatrième étage,
Et là... dans mes six pieds carrés,
Je trouve au moins un avantage
Que n'ont pas les salons dorés :
Oui, dans un si petit espace,
Quand le plaisir vient demeurer,
Comme il y tient toute la place
Les chagrins n'y peuvent entrer.

Ainsi, prends ton parti.

JULIEN.

Ah ! ce n'est pas pour moi, peu m'importe : mais cette pauvre Joséphine... la voilà, taisons-nous.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, serrant son mouchoir en entrant.

Bonjour, Messieurs, vous voyez que je n'ai pas été longtemps.

JULIEN.

Eh mais ! Joséphine, qu'avez-vous donc ? avec les yeux rouges.

JOSÉPHINE.

Moi ? du tout... je ne crois pas.

JULIEN.

Et vous pleurez encore ; ne craignez rien, parlez devant lui : c'est mon ami intime.

JOSÉPHINE, sanglotant.

Ah ! monsieur Julien, je suis bien malheureuse ! je n'ai plus rien... je suis ruinée !

JULIEN.

Que dites-vous ?

JOSÉPHINE.

Cette dame à qui je viens de porter une robe m'a appris la faillite de M. Derlange, dans laquelle elle est elle-même compromise.

JULIEN.

C'est ma faute : je devais y courir sur-le-champ.

JOSÉPHINE.

C'eût été inutile, il était déjà trop tard !... je voulais prendre mon parti, ne vous en rien dire, mais je n'en ai pas le courage.

ANASTASE.

C'était donc bien considérable ?

JOSÉPHINE.

Si ce n'était que cela, je ne pleurerais pas : mais maintenant que je n'ai plus rien, je ne peux plus épouser Julien.

ANASTASE.

Quoi ! vous croyez ?

JOSÉPHINE, pleurant.

Non, Monsieur ; c'est moi qui ne veux plus : je ne veux pas que ces demoiselles puissent dire que je lui dois ma fortune, et qu'il m'a fait un sort, je suis trop lière pour cela ; ainsi, Monsieur, puisque vous êtes riche, puisque vous avez une place...

JULIEN.

Mais du tout : c'est que je ne l'ai plus.

JOSÉPHINE.

Comment ! que dites-vous ?

ANASTASE.

Que son banquier l'a renvoyé ; qu'il est comme

vous, qu'il n'a rien : des deux côtés la dot est égale.

JOSÉPHINE, essayant ses yeux.

A la bonne heure ! me voilà rassurée.

Ain de la Ville et du village.

S'il ne m'épouse pas, du moins
Il n'en épousera pas d'autres ;
Sur l'avenir calmez vos soins,
Mêmes destins seront les nôtres :
Nous nous marierons quelques jours,
Mon cœur en garde l'espérance ;
En attendant, aimons-nous toujours,
Cela fait prendre patience.

JULIEN.

Je te le demande, comment veux-tu que je ne t'aime pas ?

ANASTASE.

Eh ! parbleu ! j'en ferais bien autant que toi.

JOSÉPHINE.

Et pais tout n'est pas désespéré : Georgina, une de ces demoiselles, va faire un bon mariage ; elle m'a dit tout à l'heure qu'elle me prendrait avec elle ; nous nous établirons ensemble.

ANASTASE.

A merveille ! voilà une fortune qui recommence ; moi, pendant ce temps, j'épouse ma comtesse, je touche la dot, je vous donne vingt-cinq à trente mille francs.

JOSÉPHINE.

Et nous voilà plus riches que jamais.

ANASTASE.

Tu le vois donc, tout est réparé ; nous retrouvons tout : plaisir, fortune, et toi surtout, donc espérance, plus douce encore que le bonheur même... Qu'est-ce que je te disais ce matin ? gaieté, philosophie, bien plus, amour véritable, vous n'existez qu'ici ! Dieu ! que tu es heureux !... Je vais retrouver ma comtesse, ou plutôt lui adresser une épître.

Ain : Amis, voici la riante semaine.

Je vais écrire, en chevalier fidèle,
Que mes parents débarquent aujourd'hui ;
Et que ce soir, je ne puis avec elle
En tête-à-tête aller à Tivoli.
Oui, sur l'Hymen, qui déjà me réclame,
J'aime bien mieux avec vous m'étourdir ;
J'aurai demain pour penser à ma femme,
Mais aujourd'hui ne pensons qu'au plaisir.
(Il sort par le fond.)

SCÈNE XII.

JULIEN, JOSÉPHINE, puis MADAME VAN-BERG, sortant de la porte à droite.

MADAME VAN-BERG.

Tout ce que vous me montrez là est charmant ! et s'il ne tenait qu'à moi, je prendrais toutes les étoffes de votre magasin ; mais mon mari ne me

ferait jamais un pareil cadeau. (Au domestique.)
Portez toujours ces échantillons dans la voiture.

JULIEN, saluant.

Madame Van-Berg !

JOSÉPHINE.

Comment ! c'est elle ! il me semblait aussi que
je l'avais déjà vue.

MADAME VAN-BERG, apercevant Julien.

Monsieur Julien, vous n'êtes pas au bureau ?

JULIEN.

Non, Madame ; je ne dois plus y reparaitre :
monsieur votre mari m'a congédié.

MADAME VAN-BERG.

Que dites-vous là ? ce n'est pas possible ! et je
vais à l'instant parler pour vous.

JULIEN.

J'ai de fortes raisons de croire que vous ne
réussirez pas ; mais je vous en prie, Madame,
daignez réserver votre protection et vos bontés
(montrant Joséphine) pour une personne que j'allais
épouser, sans l'accident qui me prive de ma
place.

MADAME VAN-BERG.

Eh ! mon Dieu, de grand cœur ! que pourrais-
je faire pour elle?... Qui êtes-vous, ma chère en-
fant, et quel est votre nom ?

JOSÉPHINE.

Joséphine Durand.

MADAME VAN-BERG, avec émotion.

Joséphine Durand !... Seriez-vous parente
d'une ancienne lingère qui demeurait rue Saint-
Martin ?

JOSÉPHINE.

Où, Madame, je suis sa nièce.

MADAME VAN-BERG.

Sa nièce.

JULIEN, à madame Van-Berg.

Eh mais ! Madame, qu'avez-vous donc ?

MADAME VAN-BERG,

Moi ? rien ; j'ai connu autrefois ses parents.
N'avez-vous pas une cousine ?

JOSÉPHINE.

Oui, Madame, une cousine germaine, que je
n'ai pas vue depuis huit ou dix ans.

MADAME VAN-BERG.

Votre cousine Gabrielle ; je l'ai vue en pays
étranger, à Amsterdam.

JOSÉPHINE.

Vous la connaissez ? vous savez où elle est ? Ah !
dites-moi, Madame, est-elle heureuse ?

MADAME VAN-BERG, souriant.

Pas beaucoup. Elle a fait un grand mariage ;
elle a des gens, un hôtel, un équipage ; et huit
années de fortune l'ont tellement changée, que
maintenant, j'en suis sûre, vous ne pourriez la
reconnaître.

JOSÉPHINE.

Vous croyez ?

MADAME VAN-BERG.

Où ; je crois qu'elle s'ennuie beaucoup de son
état de grande dame ; il ne tiendrait même qu'à
elle de se croire malheureuse, si elle avait le
temps de réfléchir, du moins elle me l'a dit.

JULIEN.

Comment ! Madame, il se pourrait ?

MADAME VAN-BERG.

Je sais son histoire qu'elle m'a souvent racon-
tée. Il y a huit ans qu'un négociant étranger, dés-
espéré de ses rigueurs, lui proposa de l'épouser,
et l'emmena dans son pays, en lui défendant toute
relation avec ses parents.

JULIEN.

Je comprends alors pourquoi il ne l'a pas lais-
sée venir à Paris.

MADAME VAN-BERG.

Une seule fois, depuis son mariage, ce qui est
fort désagréable, et c'est là le moindre de ses
chagrins ; car, vrai, elle en aurait beaucoup, si
elle n'avait pas dans ses grandeurs conservé un
peu de l'insouciance et de la philosophie de sa
première condition. Éloignée de son pays, privée
de ses amis, négligée par un époux qui la trompe,
j'en suis sûre, et qui lui fait payer, par son indif-
férence ou ses reproches, la folie qu'il a faite au-
trefois en l'épousant, voilà son sort, vous fait-il
envie ?

JULIEN.

Non, sans doute.

MADAME VAN-BERG, vivement.

Vous avez raison : croyez-moi, mon enfant, ne
l'imitez pas, restez toujours dans votre sphère,
n'épousez que votre égal : les richesses ne sont
pas le bonheur, et souvent, pour les acheter, il
en coûte plus cher qu'on ne croit.

JOSÉPHINE.

Ma pauvre cousine ! que ne puis-je la voir !

MADAME VAN-BERG.

Elle le désire autant que vous. Mais vous n'au-
riez pas dû, sans en prévenir, quitter la maison
où vous étiez : elle aurait pu vous retrouver, vous
protéger ; et tenez, dans quelques jours je pars
pour Amsterdam, et si vous voulez, je vous em-
mène avec moi, je vous conduis auprès d'elle.

JOSÉPHINE, avec joie.

Dites-vous vrai ?

MADAME VAN-BERG.

Où, sans doute.

AIR d'une *Heure de mariage*.

De son cœur le mien est garant,
Sur votre sort soyez tranquille ;
Pour elle jusqu'à ce moment
La richesse était inutile :

Son argent va mieux se placer,
Et d'aujourd'hui, je le suppose,
Sa fortune va commencer
A lui rapporter quelque chose.

En attendant, je veux la représenter, et faire pour vous ce qu'elle ferait elle-même. Parlez, en quoi puis-je vous servir? Quel est votre sort?

JOSÉPHINE.

Le plus heureux du monde, si j'épouse Julien! car je n'ai pas autre chose à désirer.

MADAME VAN-BERG.

N'est-ce que cela? je m'en charge: des obstacles à vaincre, des amants à unir, c'est charmant! Je rentre chez moi, je parle à mon mari; s'il est sorti, je me mets à sa poursuite, j'obtiens de lui votre dot, la place de Julien.

JULIEN.

Il refusera.

MADAME VAN-BERG.

Oui, d'abord, par habitude; mais je sais le moyen de le déterminer. J'entends du monde. (A Julien.) Venez; donnez-moi la main. (A Joséphine.) Adieu: avant peu vous aurez de mes nouvelles. Ah! voilà une belle journée pour moi!

(Elle sort avec Julien.)

JOSÉPHINE, la regardant sortir.

Ah! l'excellente dame! quelle bonté! quelle générosité! je ne peux encore y croire!

SCÈNE XIII.

JOSÉPHINE, GEORGINA, PAMÉLA, MIMI,
GOGO, ADBRIENNE, TOINETTE.

TOUTES.

Air: *Monsieur Champagne.*

Dieux! qu'ai-je appris, quelle triste nouvelle!
Eh quoi! Julien, nous dit-on aujourd'hui,
Perd sa fortune, et tu perds un mari. (bis.)

JOSÉPHINE.

Il est trop vrai, la nouvelle est fidèle.

TOUTES.

Ah! que je la plains de bon cœur!
Être si près de son bonheur,
Et se trouver sans épouseur.

GEORGINA.

C'est d'autant plus malheureux, que maintenant nous ne pouvons plus nous associer ensemble.

JOSÉPHINE.

Il me semble au contraire que c'est une raison de plus.

GEORGINA.

Non. Je viens de recevoir une lettre de mon jeune négociant, qui maintenant est un milord; il ne me l'avait pas dit par délicatesse; par exemple, il ne peut pas me conduire ce soir à

Tivoli, parce que sa famille doit arriver par le paquebot.

MIMI, riant.

Par le paquebot.

(Pendant cette scène, elles achèvent leur toilette. Pamela met son chapeau, Mimi fait attacher sa ceinture par Joséphine, Gogo et les autres arrangent leur coiffure devant la psyché.)

GEORGINA.

Oui, Mesdemoiselles, et elle apporte le contentement à mon mariage; ainsi, demain ou après, je peux me trouver milady.

MIMI.

Si cela arrive, j'en mourrai de chagrin!

GEORGINA.

Ne croyez pas pour cela que j'en sois plus fière; vous pouvez être sûres, mes chères amies, que je ne vous oublierai pas, et quand je viendrai à Paris, c'est vous qui me ferez toutes mes robes; par exemple, mademoiselle Mimi, je vous recommanderai de les coudre plus solidement que vous ne faites d'ordinaire.

MIMI.

C'est à n'y pas tenir!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTES, ANASTASE.

ANASTASE.

Eh bien! Mesdemoiselles, sommes-nous prêtes? partons. Voici la charmante Pamela!

PAMÉLA, saluant.

C'est monsieur Anastase, l'amî d'Auguste.

GEORGINA, s'avançant.

Dieux! que vois-je? mon milord!

ANASTASE.

Ma comtesse en tablier noir!

PAMÉLA, à Georgina, en montrant Anastase.

Quoi! c'est là votre conquête?... ah! que je suis contente!

MIMI.

Et ses robes qui étaient déjà commencées. Dieux! allons-nous en découdre!

JOSÉPHINE.

Mais tais-toi donc.

ANASTASE, regardant Georgina.

Admirable! eh bien! ma foi, je l'aime autant. Je renvoie ma famille par le paquebot; et si la main d'un maître clerc peut vous être agréable, je vous l'offre, mais seulement pour danser ce soir à Tivoli.

GEORGINA.

Laissez-moi, Monsieur.

Air: *Du partage de la richesse.*

Ah! c'est affreux, me tromper de la sorte!

ANASTASE.

Je suis pourtant très-généreux !
Voyez plutôt, à vous je m'en rapporte,
Lequel de nous est le plus malheureux ?
De cette aventure piquante
Avec raison je me plaindrais.
J'y perds dix mille écus de rente,
Et vous n'y perdez qu'un Anglais.

Eh mais ! j'entends une voiture ; c'est sans doute Julien : il s'est chargé de prendre deux landaux sur la place ; (regardant non, c'en est un qui n'est pas numéroté ; un monsieur en descend... eh mais ! je ne me trompe pas ! c'est le monsieur qui était caché dans ce cabinet, le banquier de Julien. Que revient-il faire ici ?

JOSÉPHINE.

Monsieur Van-Berg ?

ANASTASE.

Précisément.

MIMI.

Et cette dame si bonne, si aimable, dont il redoutait la présence ?

JOSÉPHINE.

C'était sa femme, rien que cela.

GEORGINA.

Ah ! il s'est moqué de nous, il faut le lui rendre.

MIMI.

Oui, oui, profitons de l'occasion.

ANASTASE.

C'est bon, je le laisse entre vos mains, car nous ne sommes pas bien ensemble ; je vais voir pour nos équipages. Adieu, chère comtesse ; adieu, gentille Paméla, à ce soir ; je serai votre cavalier : n'oubliez pas, dans un quart d'heure.

(Il sort.)

TOUTES.

C'est bon, c'est bon, nous serons prêtes.

MIMI.

C'est M. Van-Berg, Mesdemoiselles, point de pitié.

GEORGINA.

Je vais me venger sur lui.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTES, M. VAN-BERG.

M. VAN-BERG.

C'est encore moi, mes petites amies.

Air : *J'ai vu le Parnasse des dames.*
Je viens vous trouver, mes charmantes.

TOUTES, se pressant autour de lui.
Demandez ce que vous voulez.

M. VAN-BERG.

Ce sont des choses importantes.

TOUTES.

C'est notre état, Monsieur, parlez.
Monsieur veut faire des emplettes ?

III.

M. VAN-BERG.

Non ; c'est un point très-délicat ;
Il faut d'abord être discrètes...

TOUTES.

Ceci n'est plus de notre état.

M. VAN-BERG.

Si vraiment ; c'est pour cette aventure de ce matin si on venait par hasard s'informer, il faudrait dire que...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME VAN-BERG.

MADAME VAN-BERG.

Que vois-je ? vous, Monsieur, dans ces lieux !

M. VAN-BERG.

Dieux ! ma femme ! je ne l'échapperai pas ; je joue d'un malheur aujourd'hui...

MADAME VAN-BERG.

Je ne vous ai point trouvé à l'hôtel, et j'allais vous chercher chez votre beau-frère, lorsque votre voiture, arrêtée à la porte, m'a donné des soupçons, qui, maintenant, ne sont que trop justifiés ; je n'en veux d'autre preuve que le trouble où je vous vois.

M. VAN-BERG.

Moi... Madame... je vous jure que les idées que vous vous faites... d'abord... vous êtes dans l'erreur... parce que...

GEORGINA, faisant à ses compagnes des signes d'intelligence.

Oui, Madame, si vous saviez pour quel motif monsieur vient dans ces lieux... Il a appris que ce matin vous aviez envie d'une robe, et il voulait vous ménager une surprise.

M. VAN-BERG.

Oui, oui, Madame, c'est pour cela. (A part.) Dieux ! que c'est adroit ! Ces petites filles-là ont une présence d'esprit...

MADAME VAN-BERG.

Vous êtes bien sûre que c'est là le motif ?

GEORGINA.

Oui, Madame ; tout ce que monsieur a commandé pour vous est là de côté, et l'on peut vous le faire voir ; d'abord :

Air : *Le beau Lyras aimait Thémire.*

Une robe de cachemire
Qui vaut cent louis environ :

M. VAN-BERG.

Comment !... et que voulez-vous dire ?

GEORGINA.

Nous ne comptons pas la façon ;
Vous verrez comme cela drapé. (bis.)

MIMI.

Une en fille d'un très-grand prix ;

JOSÉPHINE.

Et deux autres d'un goût exquis.

39

M. VAN-BERG, à part, montrant sa femme.
Ce n'est plus elle qu'on attrape,
Et c'est moi, morbleu! qui suis pris.

TOUTES.

C'est le mari que l'on attrape,
Ah! c'est charmant, comme il est pris.

DEUXIÈME COUPLET.

GEORGINA.

Plus... deux robes de levantine;
Mais c'est pour mettre tous les jours.

M. VAN-BERG, à part.

Ah! c'en est trop, on m'assassine.

MIMI.

De plus un manteau de velours.

M. VAN-BERG.

Ouf! la patience m'échappe. (*bis*.)

MADAME VAN-BERG.

Ah! combien mon cœur est surpris,
O vous, le meilleur des maris!

M. VAN-BERG.

Ce n'est plus elle qu'on attrape,
Et c'est moi, morbleu! qui suis pris.

TOUTES.

C'est le mari que l'on attrape,
Ah! c'est charmant, comme il est pris.

GEORGINA.

Enfin, Madame, un mémoire de six mille francs; voilà la surprise que monsieur vous préparait.

MADAME VAN-BERG, à part.

D'honneur, je ne sais qui je dois remercier!
(Haut.) Mais je la trouve charmante pour vous, et pour moi...

GEORGINA.

Je crois bien; un fameux article pour la maison.
Eh mais! Mesdemoiselles, huit heures sonnent; ces messieurs vont arriver.

AIR : *Vif et léger* (de TRILEY).

TOUTES.

Dépêchons-nous, Mesdemoiselles,
Il nous faut prendre sur-le-champ...
Et nos chapeaux et nos ombrelles,
A Tivoli l'on nous attend.

MIMI, faisant la révérence.

Monsieur ne veut pas, je suppose,
Quelques faveurs, quelques rubans?

GOGO, faisant la révérence.

Quand monsieur voudra quelque chose...

M. VAN-BERG.

On rit encore à mes dépens.

TOUTES.

Dépêchons-nous, etc.

(Elles sortent toutes en courant.)

SCÈNE XVII.

M. ET MADAME VAN-BERG.

M. VAN-BERG.

Morbleu! si jamais on m'y rattrape... (*Offrant la main à sa femme.*) Madame, voulez-vous me permettre de vous reconduire?

MADAME VAN-BERG.

Pas encore, j'ai quelque chose, ici même, à vous demander; et vous êtes si généreux aujourd'hui, que vous n'hésitez pas à me l'accorder.

M. VAN-BERG.

Je ne sais pas pourquoi, Madame, vous me dites cela d'un air d'ironie...

MADAME VAN-BERG.

Du tout, je parle sérieusement, et je le prouve: vous avez renvoyé Julien, j'ignore pour quel motif, il ne me l'a pas dit.

M. VAN-BERG.

C'est bien heureux!

MADAME VAN-BERG.

C'est un très-brave garçon, auquel je m'intéresse; et vous me ferez plaisir en le gardant.

M. VAN-BERG.

Je le voudrais, Madame, mais c'est impossible, absolument impossible; je l'ai juré.

MADAME VAN-BERG.

Vous avez eu tort.

M. VAN-BERG.

Et pourquoi?

MADAME VAN-BERG.

Parce qu'il restera.

M. VAN-BERG.

Morbleu!

MADAME VAN-BERG.

Attendez, vous n'y êtes pas encore; je vous ai prévenu qu'aujourd'hui j'étais en train de demander; il faut que je profite des moments où vous êtes bien disposé: vous allez donc garder Julien, et lui donner des appointements plus convenables, et de plus, une trentaine de mille francs.

M. VAN-BERG.

Et pourquoi?

MADAME VAN-BERG.

Pour qu'il puisse épouser Joséphine, qui était là tout à l'heure auprès de moi.

M. VAN-BERG.

Qui? Joséphine!... cette petite couturière?

MADAME VAN-BERG.

Où: ils s'aiment éperdument; cela vous fâche peut-être?

M. VAN-BERG.

Moi, Madame? en aucune manière.

MADAME VAN-BERG.

Tant mieux: car apprenez, Monsieur, que cette petite couturière est ma cousine, ma cousine germaine.

M. VAN-BERG, effrayé.

Dieu! voulez-vous bien ne pas parler si haut!... Qu'est-ce que vous me dites là?

MADAME VAN-BERG.

L'exacte vérité: par exemple, c'est un secret que je possède seule; mais si vous me refusez, je

la reconnais hautement pour ma cousine, ici à Paris, aux yeux de toute votre société : pour commencer, je cours l'embrasser.

M. VAN-BERG, la retenant.

Madame, au nom du ciel ! de quel ridicule allez-vous me convrir ! et que dira-t-on dans le monde ?... Moi, cousin d'une couturière !

MADAME VAN-BERG.

On n'en saura rien.

M. VAN-BERG.

N'importe, on jaserà sur ce mariage.

MADAME VAN-BERG.

Pourquoi cela ? on n'a rien dit du vôtre.

M. VAN-BERG.

Moi, Madame, c'était bien différent !

MADAME VAN-BERG.

Prouvez-le-moi, si vous pouvez, ou plutôt hâtez-vous de vous décider, on je vais trouver ma cousine : songez donc qu'à présent c'est ma seule parente.

M. VAN-BERG.

Bien sûr, il n'y en a pas d'autre.

MADAME VAN-BERG.

Raison de plus.

AIR des *Maris ont tort.*

Vous, chez qui la bonté domine,
Et qui savez bien calculer,
Vous doterez notre cousine,
Pour n'en plus entendre parler.
Qu'ici votre tendresse brille ;
Tant de gens, dans leur noble espoir,
Ont acheté de la famille,
Vous payez pour n'en point avoir.

M. VAN-BERG.

Eh ! Madame, il faut bien faire tout ce que vous voulez ; mais j'espère au moins que le plus grand secret...

MADAME VAN-BERG.

Je vous le promets, et vous savez si je tiens mes promesses ; excepté Joséphine, à qui je me ferai connaître, et sur la discrétion de laquelle on peut compter, excepté elle, personne ne saura notre parenté ; mais prenez garde, je vous préviens, que lorsque je ne serai pas contente de vous, il me prendra pour ma famille des accès de tendresse qui vous feront trembler.

M. VAN-BERG.

Taisez-vous, les voici.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, JULIEN, JOSÉPHINE, PAMÉLA, GEORGINA, MIMI, ADRIENNE, TOINETTE, GOGO, avec leurs chapeaux et leurs ombrelles.

JULIEN, donnant la main à Joséphine.

Monsieur Van-Berg encore dans ces lieux !

MADAME VAN-BERG.

Oui, mon cher Julien, il a voulu y rester pour vous annoncer lui-même qu'il vous gardait dans ses bureaux avec deux mille francs d'appointements, et qu'en outre il vous donnait trente mille francs comptant pour épouser Joséphine.

JULIEN.

Comment ! il se pourrait !... je ne peux croire encore...

JOSÉPHINE, baisant la main à madame Van-Berg.

Ah ! vous êtes la meilleure et la plus généreuse des femmes.

MADAME VAN-BERG, lui fermant la bouche.

Tais-toi, petite, tais-toi ; j'ai bien autre chose à t'apprendre. Fais tes adieux à ces demoiselles, et partons, car je t'emmène avec moi.

JOSÉPHINE.

Demain soit, mais aujourd'hui (à ses compagnes) nous finirons la soirée ensemble... je n'oublierai jamais ces lieux où j'ai été si heureuse ; et je reviendrai souvent vous revoir.

PAMÉLA, essuyant ses yeux.

A la bonne heure, car je ne pourrais m'habituer à l'idée d'une telle séparation.

MIMI, pleurant.

Ni moi non plus ; cette chère Joséphine !... Reçois nos compliments.

GEORGINA, de même.

Oui, nos compliments et nos adieux. (A part.) Est-elle heureuse !... cela ne m'arriverait pas à moi.

JOSÉPHINE, les embrassant toutes l'une après l'autre.

Mes amies, mes bonnes amies !

MIMI, à part, après l'avoir embrassée.

Encore une de parvenue.

PAMÉLA, de même, et montrant madame Van-Berg.

Ce n'est pas étonnant, quand la vertu est protégée par des grandes dames.

MIMI, regardant M. Van-Berg.

Et surtout par des banquiers.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ANASTASE.

ANASTASE.

Eh bien ! tout le monde est prêt, partons-nous ?

JULIEN.

Ah ! mon ami, tout est arrangé ; je te conteraï cela. Fais-moi tes compliments, j'épouse.

ANASTASE.

Vrai ? Eh bien fais-moi les tiens ; je n'épouse pas.

M. VAN-BERG.

Quand vous voudrez partir, Madame, votre landau est à la porte.

ANASTASE.

Mesdemoiselles, votre fiacre est en bas. (A Pamela, à qui il donne la main.) Venez, venez; ce soir, en dansant, nous parlerons de ce perfide Auguste, qui ne vous méritait pas, et dont vous devriez bien vous venger.

PAMÉLA, soupirant.

C'est ce que je me dis tous les jours.

GEORGINA, aux autres.

Eh bien! elle me l'enlève! elle qui ce matin voulait se périr.

PAMÉLA, à part, regardant Anastase en soupirant.

Pourvu que celui-là me soit fidèle!

M. VAN-BERG, à sa femme qui prodant ce temps causait avec Joséphine.

Allons, allons, retournons à l'hôtel.

JOSEPHINE.

Et nous à Tivoli.

TOUTES, sautant de joie.

A Tivoli! à Tivoli!

MADAME VAN-BERG, donnant la main à son mari, et regardant Joséphine et ses compagnes.

Ah! qu'elles sont heureuses!

VAUDEVILLE.

AIR : Ronde de *Saint-Malo*.

JULIEN.

Des riches qui m'environnent
L'ennui ne m'a point tenté;
Vive la gaieté que donnent
L'amour et la pauvreté!

C'est bien, c'est bien,
Voula le vrai bien;
On n'a peur de rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

JOSEPHINE.

L'n pauvre millionnaire
Pour ses biens à chaque instant
Craint quelque destin contraire,
Et nous disons en chantant :

C'est bien, c'est bien,
Pour nous tout va bien,
On n'a peur de rien
Quand on n'a rien

CHOEUR.

C'est bien, etc.

MIMI.

Ces robes où l'on s'étale
Au bal peuvent se froisser;
Mais en robe de percale
Sans crainte l'on peut danser.

C'est bien, c'est bien,
Pour nous tout va bien,
On n'a peur de rien
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

PAMELA.

Plus d'un séducteur perlide,
Dans ses amoureux projets,
A l'innocence timide
Croyait tendre ses filets:
C'est bien, c'est bien,
Ça se trouve bien,
On ne risque rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

M. VAN-BERG.

Tel qui n'a rien en partage,
A la bourse, en beau joueur,
Court acheter, et pour gage
Il vous donne son honneur;
C'est bien, c'est bien,
Pour lui tout va bien;
On ne risque rien
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

GEORGINA.

Quand l'hymen pour lui s'apprête,
Plus d'un jaloux furibond
Croit qu'il y va de sa tête
Et tout bas on lui répond:
C'est bien, c'est bien,
Pour vous tout va bien,
On ne risque rien
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

ANASTASE.

Plus d'un journal pâle et blême
Est aux abois, et l'on dit
Que le rédacteur lui-même
Risque d'en perdre l'esprit;
C'est bien, c'est bien,
Pour lui tout va bien,
On ne risque rien
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

MADAME VAN-BERG, au public.

Traitez-nous sans conséquence!...
De certain bruit aigre-doux;
Messieurs, faites abstinence;
En fait de sillets, chez nous,
On le sait bien

L'absence est un bien,
Pour nous tout va bien
(Faisant le geste de siller.)
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

On le sait bien, etc.





THEY STAND



UN DERNIER JOUR DE FORTUNE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 21 novembre 1823.

En société avec M. Dupaty.



Personnages.

M. DE SAINT-PIERRE.
MADAME DE ROSTANGE.
EDMOND DE MORINVAL.



CÉCILE, servante de l'hôtel garni.
JASMIN, domestique de M. de Saint-Pierre.

La scène se passe dans un hôtel garni.

Le théâtre représente un appartement d'hôtel garni.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDMOND, CÉCILE.

CÉCILE.

Comment! monsieur Edmond, c'est vous que je revois!

EDMOND.

Ma chère Cécile, combien j'ai été sensible à ton accueil et à celui de ta mère! Vous n'avez donc point oublié le nom de vos anciens maîtres?

CÉCILE.

Qui vous amène à Paris? et que venez-vous faire à l'hôtel des Milords?

EDMOND.

Ce qu'on peut faire dans un hôtel garni... m'y loger, si toutefois les appartements ne sont pas trop chers.

CÉCILE.

Comment! il serait possible!... votre situation...

EDMOND.

Est toujours la même. On dit que la fortune est changeante, je ne m'en aperçois pas. J'étais très-jeune, lorsque mon père quitta la France avec toute sa famille. Les circonstances ne sont plus les mêmes; j'y rentre enfin; mais je m'y suis trouvé seul, sans appui, sans famille; je dirais presque sans amis, si je ne l'avais pas rencontrée.

CÉCILE.

Et les grands biens qu'avant son départ votre père avait laissés en France?

EDMOND.

Sur le bruit de notre mort, des parents très-éloignés s'en sont emparés. Depuis vingt-cinq ans, et plus, les débris en ont été dispersés entre un millier de collatéraux; en quelles mains les retrouver? Et quand le hasard me les ferait découvrir, il me faudrait, pour les ravoir, soutenir au moins une vingtaine de procès. Et songe donc! vingt procès! Il y aurait de quoi me ruiner, si je ne l'étais déjà.

Air: *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Les gens de loi, dans la plus mince affaire,
Lèvent, dit-on, deux francs sur un ecu;
Tu peux alors juger dans cette guerre
Quelle est la part qui revient au vaincu;
Car les plaideurs, qu'un procureur travaille,
Gagnant leur cause à prix d'or et de soins,
Sont des soldats qui du champ de bataille
Sortent vainqueurs avec un bras de moins.

CÉCILE.

Que voulez-vous donc faire?... Demander une place...

EDMOND.

Du tout, je ne veux rien devoir à personne. Je suis jeune, j'ai de la force, et tant que ce bras-là pourra porter un fusil, je n'aurai pas besoin de solliciter... sois tranquille. Au feu, il y a toujours de la place.

Air: *A soixante ans.*

Partout ailleurs il faudrait un miracle
Pour parvenir et l'emporter soudain,
A chaque pas s'ouvre un nouvel obstacle,
Mille rivaux vous ferment le chemin.

Et comment garder l'équilibre,
Lorsque chacun vous heurte pour passer?
Mais au combat l'on a beau se presser,
A qui le veut la place est toujours libre,
Et rien, morbleu! n'empêche d'avancer.

Mais, avant de partir, je voulais faire mes adieux à quelqu'un qui demeure ici, à Paris. Et voilà pourquoi je viens passer quelques jours dans cet hôtel. Apprends-moi d'abord quelles sont les personnes qui l'habitent.

CÉCILE.

Il y a trois locataires importants : d'abord, au rez-de-chaussée, M. de Walberg, seigneur très-riche, qui joue presque toute la journée, et une partie de la nuit.

EDMOND.

M. de Walberg... j'ai quelque idée de ce nom. Mais, n'importe ; après...

CÉCILE.

Ici, au-dessus, une soi-disant baronne de Rostange, et sa fille.

EDMOND, vivement.

C'est bien cela ! une jeune personne charmante.

CÉCILE.

La bonté, la douceur même ; vous la connaissez ?

EDMOND.

Mais, c'est-à-dire, j'ai entendu parler ; car, pour moi, je connais très-peu...

CÉCILE.

Non, non, monsieur Edmond. Cela n'est pas possible, et je vois à votre embarras que vous connaissez beaucoup...

EDMOND.

Eh bien ! oui, ma chère Cécile, j'aime Élise, autant qu'il est possible d'aimer. C'est dans le lieu de notre exil que je l'ai rencontrée. Mais comment madame de Rostange se trouve-t-elle à Paris ? qu'y fait-elle ?

CÉCILE.

Des visites. Et je ne sais pourquoi elle a loué un appartement dans cet hôtel ; car elle demeure habituellement dans un remise, qui toute la journée la promène tour à tour dans tous les ministères de la capitale.

EDMOND.

Pourrais-je la voir ?

CÉCILE.

Ce n'est pas aisé.

*Air. Ainsi jadis un grand prophète,
Pour la rencontrer dans cette ville,
Il faut être lesté et bien portant ;
Dans sa voiture est son domicile,
On ne peut lui parler qu'en courant.
Au galop, comme il faut qu'elle parte,
La voit-on passer dans le quartier,
C'est au cocher qu'on donne sa carte,
Au lieu de la remettre au portier.*

Du reste, on prétend qu'elle voudrait trouver un mari pour sa fille, et peut-être pour elle-même, si l'occasion s'en présentait ; et elle y parviendra, car elle a, dit-on, peu de fortune, mais beaucoup de crédit.

EDMOND.

Tant pis, car je n'en ai guère. Et où trouver des amis, des protecteurs qui puissent me servir auprès d'elle...

CÉCILE.

Attendez ; nous avons ici M. de Saint-Pierre, le troisième locataire ; un excellent homme, pour qui madame de Rostange a les plus grands égards.

EDMOND.

Quel est ce monsieur de Saint-Pierre ?

CÉCILE.

Impossible de vous le dire. On ne lui connaît aucune terre, aucune propriété, et il roule sur l'or. On ne sait ni qui il est, ni d'où il vient, et partout il est recherché, considéré. Enfin, il n'a aucune dignité, n'occupe aucune place, et presque tous les jours on l'invite à dîner en ville.

EDMOND.

Son âge ?

CÉCILE.

Jeune.

EDMOND.

Ses manières ?

CÉCILE.

Pas très-nobles...

EDMOND.

Son caractère ?

CÉCILE.

Un peu bizarre, mais très-généreux, et pas plus de fierté que s'il avait encore sa fortune à faire. Tout le monde l'aime dans l'hôtel ; moi, surtout, qu'il a comblée de bontés. Il a pris soin de ma mère, il lui a assuré une pension pour le reste de ses jours, et je suis certaine que si je lui parlais en votre faveur...

EDMOND.

Eh mais !... au portrait que tu m'en fais, n'aurait-il pas des vues sur la main d'Élise ?

CÉCILE.

Lui ! quelle idée ! Mais tenez, je l'entends, venez-vous que je vous présente ?

EDMOND.

Non, viens achever de m'instruire ; et s'il est nécessaire, je saurai tout seul faire connaissance avec lui.

(Il sort avec Cécile.)

SCÈNE II.

M. DE SAINT-PIEBRE, sortant de la porte à droite.

Hola ! quelqu'un !... Personne dans mes appar-

tements, ni dans cette antichambre. Mes domestiques seront sans doute sortis; ils ont dit qu'ils avaient ce matin des affaires. (S'asseyant.) Eh bien! j'attendrai. Encore si cette petite Cécile était là... Excellente fille! à qui je ne suis pas indifférent, j'en suis sûr. Eh bien! elle a raison; car moi, de mon côté, il n'y a d'autre inconvénient que ma fortune; et c'est un obstacle que chaque jour je m'applique à faire disparaître. Encore quelques semaines, et nous serons de pair. (On sonne.) Hein! qu'est-ce que c'est? Maudite sonnette! elle produit toujours sur moi un effet.

AIN DU VAUDEVILLE DE *L'Écu de six francs*.

Cette sonnette me réveille
 Dans tous les rêves que je fais,
 Et vient sans cesse à mon oreille
 Me rappeler ce que j'étais.
 En vain je veux être rebelle
 A ses accords desobligeants,
 Lorsque je sonne un de mes gens,
 Je crois toujours que je m'appelle.

C'est qu'aussi on n'a jamais vu d'aventure comme la mienne; et si elle ne m'était pas arrivée, je croirais que c'est un conte. Moi, Lapière, franc original, et garçon sans souci, né sans prétention, dans cette classe estimable de la société, cette classe la plus nombreuse et la plus nécessaire de toutes, celle des valets, je m'y étais fait une réputation méritée; lorsqu'un beau jour, fatigué d'être heureux, il me prend l'idée d'être riche; mais, trop paresseux pour travailler, et quoique n'ayant pas un sou, trop honnête homme pour spéculer à la bourse, je mets mes gages à la loterie, et je gagne un quaterne: cinquante mille écus, c'était rond, c'était joli; mais qu'en faire?... les placer, il n'y avait pas de quoi rouler carrosse; les dépenser, impossible en province. M. Lapière quitte Toulouse, vient s'établir à Paris, prend un appartement superbe dans un hôtel garni, des domestiques dans les petites aliches, et un nom dans le calendrier, qui n'en refuse à personne. Me voilà donc M. de Saint-Pierre! Voyons, me dis-je alors, puisque cette épreuve ne me coûte rien, si la vie d'un maître est plus douce que celle d'un valet, et si le bonheur est plus aisé à rencontrer sous le frac que sous la livrée; ne nous refusons rien, épuisons tous les plaisirs. Cinquante mille francs par mois; si on ne trouve pas le bonheur à ce prix-là, c'est qu'il n'est pas à vendre. Ma foi, je ne regrette pas mon argent, je me suis amusé.

AIN D'*Aristippe*.

De Paris j'ai vu les miracles,
 De ses plaisirs j'ai goûté les douceurs;
 J'ai parcouru tous les spectacles,
 J'ai visité les plus brillants troupes.
 Des amours la joyeuse troupe
 Versait les vins les plus exquis;

Et mes lèvres vidaient la coupe
 Que ma main remplissait jadis.

Hein! qui vient là? C'est un de mes domestiques provisoires.

SCÈNE III.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, regardant Jasmin.

Ca n'a pas la moindre disposition; et je leur en remontrerais quelquefois si ce n'était le décorum. Il est vrai que, quand on a exercé soi-même, on est plus difficile qu'un autre.

JASMIN, d'un air diais.

Monsieur, ce sont vos lettres et vos journaux, et un petit rouleau.

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh bien! où sont ces lettres et ces journaux? (Jasmin fouille dans sa poche, et les lui donne.) On les montre, on s'avance. Vois-tu? le corps droit, et on étend la main avec grâce. Monsieur, ce sont vos lettres.

JASMIN, les lui prenant.

Je vais recommencer.

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh non! ça n'en finirait pas d'aujourd'hui. Laisse-moi. (Jasmin sort. Saint-Pierre ouvrant la première lettre.) C'est de M. de Valberg, mon voisin. Que me veut-il? (Il lit.) « Je vous envoie, mon cher voisin, les cent louis que je vous dois. » Parbleu, je n'y comptais guère. Un joueur qui paye ses dettes. Qu'est-ce donc qui lui est arrivé? (Continuant de lire.) « Vous partagerez ma joie, » quand vous saurez que j'ai maintenant cinquante mille livres de rente, qu'on ne peut pas m'ôter. » Il est bien heureux. Comment donc cela? « Je suis allié, mais de très-loin, à l'ancienne famille » de Morinval, qui depuis longtemps a disparu. » Leur fortune, après avoir passé entre les mains » de plusieurs vieux collatéraux qui sont tous » morts, est enfin arrivée tout entière entre les » miennes. Il y a aujourd'hui ou demain une » trentaine d'années, à ce qu'il paraît, que ces » biens sont possédés, sans aucune réclamation; » ainsi, d'après ce que dit mon avoué, prescrip- » tion acquise, plus de recours à craindre; vous » voyez donc bien que j'ai encore de quoi jouer » quelques parties de creps ou d'écarté, etc., etc. » Grand bien lui fasse. Je vois qu'entre ses mains la fortune des Morinval ira encore plus vite que la mienne. Quelle est cette autre lettre?... De madame de Rostange, ma voisine. Elle voulait me donner sa fille par spéculation, je l'ai refusée par délicatesse; et nous n'en sommes pas moins bons amis. (Lisant.) Elle a un service à me demander; à

la bonne heure, mais qu'elle se dépêche. (Ouvrant une troisième lettre.) Ah, ah! ceci vaut mieux; c'est de mon notaire. (Lisant.) « Je vous envoie ce que » vous me demandez. Ce sont vos derniers mille » écus, je n'ai plus d'autre argent. » Comment, il se pourrait!... (Montrant les trois billets de banque et le rouleau qui est sur la table.) Voilà tout ce qui me reste. Je ne me croyais pas si avancé. Je me suis donc amusé plus que je ne croyais. Mais quoi-qu'on y soit préparé, cela fait toujours quelque chose.

Air du vaudeville de *la Sonnambule*.
N'ayant plus rien, sachons dans ma detresse
Être philosophe en effet;
C'est un fardeau que l'fr richesse,
Mais un fardeau que l'on quitte à regret.
Fortune, amour, sont les mepris du sage,
Contre leurs fers chacun est revollé:
Et le captif dont on rompt l'esclavage
En soupirant reprend sa liberté.

Allons, allons, chassons ces idées-là. Oui, monsieur Lapiere, il faut prendre gaiement son parti, et plier bagage. En payant les menus frais, les gages de mes domestiques, une petite gratification, je vais me trouver, comme eux, sur le pavé. Heureusement, ils ont de l'amitié pour moi, ils m'aideront à trouver quelque bonne place; ou plutôt, pourquoi ne la chercherais-je pas moi-même? Je suis en assez belle position pour cela. Pendant ces trois mois, j'ai été reçu dans les premiers salons de la capitale. Voyons parmi mes amis intimes quel est l'heureux mortel à qui je voudrais me donner. Et parhen! M. de Valberg, dont je lissais tout à l'heure la lettre. Il a cinquante mille livres de rente; et puis, valet d'un joueur, c'est une belle condition.

« Sous ses heureuses mains le ivre devient or. »

Ah! ah! C'est toi, Cécile!

SCÈNE IV.

M. DE SAINT-PIERRE, CÉCILE.

CÉCILE.

Oui, Monsieur; je vous apporte votre déjeuner.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Allons, laissons-nous servir encore aujourd'hui; mais demain, je me déclare; car une fortune, c'est gênant pour faire la cour à une fille qui n'en a pas. (Haut.) Il me semble que tu viens bien tard aujourd'hui.

CÉCILE.

C'est que vous ne savez pas... Il vient d'y avoir une scène dans l'hôtel. Ce M. de Valberg, qui n'a pas votre bonté, votre patience, vient de tomber à coups de canne sur George, son cocher, qui l'avait fait attendre deux minutes.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que tu me dis donc là? Il bat donc ses gens?...

CÉCILE.

Oui, Monsieur. Encore hier, son jockey, à grands coups de cravache... Il paye bien, mais il frappe encore mieux.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bon à savoir. Je suis bien son serviteur. (A part.) Mais pour son domestique, c'est autre chose. (Arrangeant de l'or dans un papier.) Tiens, Cécile, porte ceci au maître de l'hôtel. C'est le compte du mois. Attends donc, attends donc, je n'ai pas l'habitude d'oublier la fille. Voilà pour toi.

CÉCILE.

La, encore des pièces d'or! Mon Dieu, Monsieur, je n'ose pas vous refuser; et je ne sais comment vous dire...

M. DE SAINT-PIERRE, tout en déjeunant.

Qu'est-ce que c'est?

CÉCILE.

C'est que, presque tous les jours, sur les mémoires que je vous apporte, vous m'en donnez autant. Et ma mère, qui doit déjà tant à vos bontés, dit que ça lui fait peur.

M. DE SAINT-PIERRE, de même.

Et pourquoi?

CÉCILE.

Je n'en sais rien; mais ça lui fait peur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah! ah! j'entends. Tu la prévientras de ma part qu'elle ne sait ce qu'elle dit.

Air des *Amazones*.

De tout l'argent qu'à pleines mains je jette,
Celui-là seul est placé comme il faut.

(A part.)

Quand chaque jour se vidait ma cassette,
En la voyant je disais aussitôt:
« Au but fatal j'arriverai bientôt;
» Oui, du naufrage, hélas! que je redoute,
« Ne pouvant être prescervé,
» Faisons du moins un peu de bien en route,
« C'est toujours cela de sauvé. »

(Haut.) Ainsi, prends toujours.

CÉCILE.

Mais, Monsieur...

M. DE SAINT-PIERRE.

Eh bien! ne fût-ce que pour moi, vois-tu. Cécile, il faut de l'ordre, de l'économie; il faut mettre de côté. Quand tu seras riche, tu prendras un époux, tu choisiras toi-même. (A part.) Nous verons si elle pense à moi.

CÉCILE.

Mais, Monsieur...

M. DE SAINT-PIERRE, s'éloignant, et changeant de ton.
C'est bon, c'est bon. On vient de ce côté.

(Montrant la table où est le déjeuner.) Débarrasse-moi de tout cela, et va-t'en.

CÉCILE, à part.

La, c'est madame de Rostange ; et moi qui n'ai pas seulement eu le temps de lui parler de M. Edmond.

(Elle sort.)

M. DE SAINT-PIERRE.

Ma chère voisine ! qu'elle soit la bienvenue. (A part.) C'est peut-être le ciel qui me l'envoie. Une dame qui a du crédit... Je vais sans doute trouver là ce que je cherche.

SCÈNE V.

M. DE SAINT-PIERRE, MADAME DE ROSTANGE.

MADAME DE ROSTANGE.

M. de Saint-Pierre va me regarder comme bien indiscret de le déranger de si bonne heure.

M. DE SAINT-PIERRE.

Du tout, Madame, il faut que je m'habitue à me lever matin.

MADAME DE ROSTANGE.

Vous avez reçu de moi un petit mot, qui vous prévenait d'un service que je voulais vous demander.

M. DE SAINT-PIERRE.

Parlez, et je suis à vos ordres. Je vous prie de croire que je suis tout à fait disponible.

MADAME DE ROSTANGE.

Vous êtes mille fois trop bon ! J'espère obtenir aujourd'hui la place que je sollicite depuis si longtemps. Il me serait facile alors de marier ma fille, et peut-être moi-même, par la suite. Je suis libre, jeune encore...

M. DE SAINT-PIERRE, galamment.

Je suis garant qu'il se présenterait plus d'un prétendant.

MADAME DE ROSTANGE, minaudant.

Vous croyez ? Enfin, mon cher voisin, j'ai, ce matin, des visites, des courses à faire, et si vous vouliez me prêter pour aujourd'hui votre voiture et vos gens...

M. DE SAINT-PIERRE.

Quoi ! vraiment, vous avez besoin, pour aujourd'hui... Comme c'est heureux ! Holà ! quelqu'un ! Que l'on mette les chevaux ! Je suis désolé de ne pas vous conduire moi-même ; mais, demain, si vous voulez... demain ! c'est possible !

MADAME DE ROSTANGE.

Je vous reconnais à cette galanterie vraiment française.

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous n'avez donc pas votre remise ?

MADAME DE ROSTANGE.

Non ; il n'est pas venu aujourd'hui, non plus que mes gens. Ils sont tous d'une insolence... A les entendre, il faudrait toujours être la bourse à la main, et tous les mois arrêter bourgeoisement leur compte.

Air : *Du partage de la richesse.*

Je n'ai jamais, dans ma jeunesse,
Vu les laquais exiger de l'argent ;
Les miens, qui n'ont nulle délicatesse,
En demandent à chaque instant.

M. DE SAINT-PIERRE.

Ils demandent ?

MADAME DE ROSTANGE.

Oui, sur mon âme.

M. DE SAINT-PIERRE.

On ne saurait les en gronder,
Surtout dans ce siècle, Madame,
Où tant de gens prennent sans demander.

MADAME DE ROSTANGE.

N'importe, je leur ai appris à vivre.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

En les faisant mourir de faim. Ah ! elle est fière et paye mal. C'est bon à savoir. (Haut.) Voulez-vous permettre, Madame ? Je crois que votre voiture est prête. (Il la reconduit jusqu'à la porte.) Encore une à qui je donne congé. Nous ne ferons pas affaire ensemble.

SCÈNE VI.

M. DE SAINT-PIERRE, seul.

Ai-je bien fait d'aller aux informations ! Deux jolies conditions que j'aurais eues là. Voyons donc, avant tout, à bien arrêter mon plan, et à fixer les conditions nécessaires dans un maître. D'abord, qu'il soit riche, c'est indispensable ; *secundo*, qu'il soit jeune : les vieillards sont trop exigeants ; *tertio*, qu'il ait une place, parce que ces maîtres qui n'ont rien à faire donnent trop d'occupation à leur domestique ; ils sont toujours chez eux à surveiller ; *quarto*, enfin, qu'il soit marié, parce que chez les garçons on a trop de mal : les duels, les créanciers, les amis intimes ; sans compter le chapitre des intrigues à parties doubles. C'est à ne pas y tenir. Tout cela est très-difficile à rencontrer. Hein ! qui vient là ?

SCÈNE VII.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

EDMOND, entrant.

M. de Saint-Pierre...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est moi-même. (Le regardant.) Voilà un jeune homme qui a de fort belles manières.

EDMOND, à part, pendant que M. de Saint-Pierre l'examine.

Pendant que madame de Rostange était sortie, je viens de voir Élise; d'après ce qu'elle m'a dit, il n'y a plus de doute, on a des vens sur M. de Saint-Pierre, et je saurai bien le forcer à s'expliquer. (Haut.) Monsieur, le motif qui m'amène va vous paraître...

M. DE SAINT-PIERRE, d'un air aimable.

Fort agréablement, puisqu'il me procure l'avantage de vous recevoir. Mais je ne souffrirai pas que vous restiez ainsi. Holà! quelqu'un! Des sièges.

EDMOND.

Du tout, Monsieur, ce n'est pas la peine de déranger vos gens pour si peu de chose.

M. DE SAINT-PIERRE, allant chercher deux fauteuils.

Vous avez raison, quand on peut se servir soi-même. (Le regardant avec affectueux.) Ce jeune homme a quelque chose qui prévient en sa faveur. (Le forçant à s'asseoir.) Asseyez-vous donc, je vous prie. Eh bien, Monsieur...

EDMOND.

Eh bien, Monsieur... (A part.) Avec ses politesses, il m'a tout déconcerté; et je ne sais comment m'y prendre. (Haut.) Monsieur, je suis lié depuis longtemps avec la famille de madame de Rostange; et sans avoir l'honneur d'être connu de vous, j'ai à ce sujet une demande à vous faire.

M. DE SAINT-PIERRE.

A moi, une demande?

EDMOND.

Oui, une question, sur laquelle je vous prierai de vouloir bien me satisfaire.

M. DE SAINT-PIERRE.

Avec grand plaisir; mais à charge de revanche. Puisque vous m'interrogez, il doit m'être permis d'en faire autant; et si je réponds à vos questions, vous devez répondre aux miennes.

EDMOND.

Qu'à cela ne tienne, Monsieur, je suis prêt à vous contenter sur tous les points.

M. DE SAINT-PIERRE.

D'abord, quel âge avez-vous?

EDMOND.

Il me semble qu'il n'est pas nécessaire...

M. DE SAINT-PIERRE.

Si, Monsieur, plus que vous ne croyez, moi j'y tiens!

EDMOND.

Vingt-huit ans.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Vingt-huit ans, c'est bien. Bon âge! Voilà ce que je cherche. (Haut.) Vous êtes d'une bonne famille?

EDMOND.

Mon père était comte et lieutenant général.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tant mieux. Et, dites-moi, n'auriez-vous pas par hasard des dettes, des créanciers?

EDMOND.

Monsieur!... de pareilles questions...

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous étonnent, je le sais, mais quand vous en connaissez le motif... D'ailleurs, vous serez libre tout à l'heure de m'interroger, à votre tour, sur tout ce qu'il vous plaira. Moi je ne crains pas les informations.

EDMOND, souriant.

Allons, Cécile avait raison, c'est un original de la première force. (Haut.) Eh bien! Monsieur, puisque vous prenez intérêt à mes affaires, je vous déclare que je n'ai ni dettes, ni créanciers, et que j'espère bien n'en avoir jamais.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

De la conduite, de l'ordre, c'est très-bien. (Haut.) Vous me semblez d'un caractère aimable et facile. Mais est-ce que quelquefois vous ne vous mettez pas en colère?

EDMOND, souriant.

Convenez que, si j'y étais sujet, j'aurais ici une belle occasion; car toutes ces demandes, que depuis une heure j'ai la patience d'écouter...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est juste, et je n'en veux pas d'autres preuves. (A part.) Voilà l'homme qu'il me faut. (Haut.) Je parie que vos domestiques ont dû toujours être très-heureux avec vous.

EDMOND.

S'il en avait été autrement, nous aurions été bien ingrats; nous avons trouvé en eux, pendant notre exil, tant de zèle, tant de dévouement. En pareil cas, Monsieur, un domestique est un ami.

M. DE SAINT-PIERRE, avec attendrissement.

Cela suffit, Monsieur. (Ils se lèvent.) Vous avez en moi un ami, et désormais je vous suis attaché.

EDMOND.

Comment, Monsieur, ai-je pu mériter?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous ne me connaissez pas; je peux vous rendre plus de services qu'un autre. Et pour commencer, il faut que je vous donne un domestique de ma main. Ce n'est pas pour me vanter, mais vous trouveriez difficilement un meilleur sujet.

EDMOND.

Je vous remercie, Monsieur, de vos bontés, et surtout du domestique que vous voulez bien m'offrir; mais ma fortune ne me permet plus d'en avoir.

M. DE SAINT-PIERRE.

Comment! Il serait possible.

EDMOND.

Oui, Monsieur, je n'ai rien, et n'en rougis pas. Après l'explication que je voulais avoir avec vous, mon intention était de m'engager, et de me faire soldat...

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Est-ce jouer de malheur! je n'en rencontre qu'un qui me convienne; je ne trouve qu'un seul homme qui soit digne d'être maître, et il n'a pas de domestiques! Ça n'est égal, j'y mettrai de l'obstination, et nous verrons... (Haut.) Non, Monsieur, il ne faut pas que cela vous décourage. Qu'est-ce qui vous manque? une fortune! Eh! mon Dieu, ce n'est pas si difficile à acquérir, il y a tant de moyens... Le hasard, l'intrigue, et quelquefois même le mérite... Ne suis-je pas là, d'ailleurs?

EDMOND.

Comment! vous daigneriez?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, jeune homme. Je serai votre guide, votre protecteur, en attendant mieux.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous l'expliquerai plus tard. Mettez-moi d'abord au fait de votre position.

EDMOND.

Ce ne sera pas long... J'ai été riche, je ne le suis plus.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je connais ça. Tout le monde en est là.

EDMOND.

Mon père, le comte de Morinval, a quitté la France, il y a une trentaine d'années.

M. DE SAINT-PIERRE.

Comment! Que dites-vous là? Vous êtes le fils... l'héritier direct des comtes de Morinval?

EDMOND.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE, courant à la table.

Cette lettre... Oui... C'est bien cela... Ah! mon Dieu, s'il était encore temps.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Rien; car je ne veux pas vous donner de fausse joie; mais, cependant...

Air de *Marianne*.

Si le sort comble mon attente,
Je puis vous rendre, à l'improptu,
Cinquante mille francs de rente,
Et, faut-il d'autre revenu,

C'est toujours ça,

Mais jusque-là,

Entre nous deux gardons ce secret-là.

EDMOND.

Que dites-vous? il se pourrait...

Un tel trésor soudain ne reviendrait?

M. DE SAINT-PIERRE.

Et pourquoi pas? chacun l'éprouve,
En fait de fortune, à présent,

A chaque instant,

On en perd tant,

Qu'il faut bien qu'il s'en trouve.

EDMOND.

Mais daignez, au moins, m'expliquer ce mystère.

M. DE SAINT-PIERRE, écrivant.

Mon avoué s'en chargera. Je vous adresse à lui. Un habile homme. Si la prescription n'est pas encore acquise, il suffira, je crois, d'une seule signification, et je le connais, il en fera plutôt deux qu'une. Holà! quelqu'un!

EDMOND.

En vérité, je ne sais si je dors ou si je veille.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, écrivant toujours.

J'ai prêté mon landau à madame de Rostange, et ne peux vous offrir que mon cabriolet. C'est la voiture des gens d'affaires. (A Jasmin.) Vite, mettez mon cheval bai. (Jasmin sort.) (A Edmond.) Vous en serez content. Je dois le vendre demain à un agent de change. Une lieue en cinq minutes... un vrai trésor, surtout pour ces messieurs qui font leur fortune à la course.

SCÈNE IX.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

M. DE SAINT-PIERRE, qui a achevé sa lettre.

Ah ça! pendant qu'on attelle, nous avons quelques minutes à nous. Causons un peu de nos affaires! Jusqu'ici, cela se présente bien. (Comptant sur ses doigts.) Vingt-huit ans... un charmant caractère, cinquante mille livres de rentes, cela commence à prendre tournure; mais cela ne suffit pas!... Êtes-vous marié?

EDMOND.

Non, Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tant pis... Il faut vous marier, ça m'est nécessaire...

EDMOND, étonné.

Comment!...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est nécessaire au plan de bonheur que j'ai formé pour vous, et je vous marierai... (A part.) C'est une des conditions *sine qua non*.

EDMOND.

Comment ai-je pu mériter cette généreuse protection?

M. DE SAINT-PIERRE, sans l'écouter.

Voyons, qui vais-je lui donner?... C'est très-difficile!... Vous ne seriez pas amoureux par hasard?... ça nous aiderait un peu.

EDMOND, à part.

Grands dieux! (Haut.) Après ce que je vous dois, Monsieur, je ne sais comment vous avouer que j'aime Élise de Rostange, et que la crainte de vous avoir pour rival...

M. DE SAINT-PIERRE.

Moi, votre rival!... On me l'avait proposée en mariage, c'est vrai... Mais dès qu'elle vous convient...

EDMOND.

Je ne puis en revenir encore... Quoi! malgré sa mère qui me refuse...

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle consentira. Encourager des inclinations mutuelles, fléchir des parents, unir des enfants... c'est de mon emploi, et cela va m'y remettre, pourvu toutefois que vous me répondiez du caractère de la prétendue; car pour moi, c'est le principal.

EDMOND.

C'est la bonté, la douceur même.

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle n'a pas de caprices?

EDMOND.

Jamais.

M. DE SAINT-PIERRE.

Elle ne fait pas de scènes à ses gens?

EDMOND.

Quelle idée!

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous demande cela... ce n'est pas pour moi, c'est pour cette pauvre Cécile, une petite fille charmante que je compte vous présenter comme femme de chambre.

EDMOND.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Parlez, commandez, je vous prie;

Pouvoir vous payer de retour

Est le seul espoir de ma vie.

Oui, Monsieur, croyez dès ce jour

A mon respect, à ma tendresse;

Car je veux, je le dis tout haut,

A vos ordres être sans cesse.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Voilà le maître qu'il me faut

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, JASMIN.

JASMIN.

Le cabriolet de monsieur est prêt.

M. DE SAINT-PIERRE.

A merveille! courez chez votre avoué... (Il

prend sur la table le chapeau d'Edmond, et le lui donne. Edmond se dispose à sortir, Saint-Pierre l'arrêtant.) Un mot encore... (Comptant sur ses doigts.) Je savais bien que j'oubliais quelque chose... Avez-vous une place?

EDMOND.

Non, Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Il faudra donc que je vous en aie une. (A part.) Allons, c'est un maître qui est entièrement à faire. (Haut.) Partez, songez à votre fortune... je vais ici m'occuper de votre femme et de votre place.

(Edmond sort en courant.)

SCÈNE XI.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

JASMIN.

Madame de Rostange vient de rentrer dans l'hôtel.

M. DE SAINT-PIERRE.

A merveille... commençons par elle.

JASMIN.

Il faut qu'elle ait été au galop; car vos chevaux sont en nage.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je crois bien: elle aura, comme de coutume, couru tous les ministères; et mes chevaux qui n'ont pas l'habitude de solliciter... (A Jasmin.) C'est elle, va-t'en, mais ne t'éloigne pas; j'aurai besoin de toi.

(Jasmin sort.)

SCÈNE XII.

M. DE SAINT-PIERRE, MADAME DE ROSTANGE.

MADAME DE ROSTANGE.

Ah! mon cher voisin, que je vous fasse part de mon bonheur. Je sais l'intérêt que vous nous portez... Apprenez donc que je marie ma fille.

M. DE SAINT-PIERRE.

Que dites-vous? Ce n'est sans doute qu'un projet.

MADAME DE ROSTANGE.

Non, c'est arrêté, c'est convenu. Je n'avais pas de fortune à donner; mais une place est une dot. Et en faveur des services que mon mari a rendus, on m'accorde pour mon gendre le poste le plus honorable.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Cela se trouve bien. (Haut.) Je m'en réjouis comme vous... mais ce gendre n'est pas encore choisi.

MADAME DE ROSTANGE.

Si vraiment... un arrière-cousin du ministre...

Comme je vous le disais, tout est d'accord; il a ma parole... j'ai la sienne; et nous n'attendions plus que ce brevet qu'on vient de m'accorder, et que je vais lui expédier.

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Morbleu!... c'est fait de nous.

MADAME DE ROSTANGE.

Eh bien!... qu'avez-vous donc? D'où vient ce trouble, cette émotion?

M. DE SAINT-PIERRE.

Moi, Madame!... c'est de surprise et de satisfaction... pour vous, du moins.

MADAME DE ROSTANGE.

Je crois bien... un arrière-cousin du ministre... (S'approchant de la table.) Vous avez là des enveloppes... un cachet... Je vous demanderai la permission...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est trop d'honneur que vous me faites... (Pendant que madame de Rostange arrange une enveloppe.) Eh bien! à la première attaque me voilà dérouteré... et je ne sais plus que dire... Morbleu! Lapière, tu l'es rouillé dans la prospérité... Pas une idée, pas une ruse... Et tu veux remonter valet de chambre?

MADAME DE ROSTANGE.

Vous n'auriez pas là un de vos gens?

M. DE SAINT-PIERRE.

Si, Madame... Mais avant d'adresser le paquet à monsieur l'arrière-cousin du ministre, j'aurais voulu obtenir de vous un instant d'audience... Vous comprenez, sans que je vous le dise, que ce mariage me contrarie beaucoup.

MADAME DE ROSTANGE.

Et pourquoi?... Il ne tenait qu'à vous d'épouser ma fille.

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, sans doute.

MADAME DE ROSTANGE.

N'avez-vous pas refusé l'alliance que je vous proposais?

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne dis pas non...

MADAME DE ROSTANGE.

Alors, quel motif pouvez-vous avoir?

M. DE SAINT-PIERRE.

Quel motif?... (A part.) Ah! mon Dieu! il n'y a pas d'autre moyen... En bon serviteur, il faut ici se dévouer. (Haut.) Vous me demandez les motifs de mon refus?... Tout autre que vous, Madame, les connaîtrait déjà; mais votre sévérité vous empêche de les deviner, et votre modestie de les apprécier.

MADAME DE ROSTANGE.

Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que je serais déjà votre gendre, si vous-même ne vous y étiez opposée.

MADAME DE ROSTANGE.

Moi, Monsieur?

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, Madame; quelque étonnant qu'ils puissent vous paraître, tels sont les sentiments que je n'ai jamais osé vous déclarer... L'amour ne s'est jamais présenté à moi paré des illusions de la jeunesse... Je l'ai toujours vu sage, estimable, raisonnable, enfin tel que je vous vois. Je n'ai point rêvé la tendresse, je l'ai spéculée.

Air du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Sensible amant, capitaliste sage,
Mon cœur, mes biens, veut un guide sûr,
Et je préfère aux roses du jeune âge

Les fruits heureux de l'âge mur.
Doublant mes fonds, chaque année à ma caisse
Ajoute encor des revenus nouveaux,
Et le temps fait sur ma tendresse
Le même effet que sur mes capitaux.

MADAME DE ROSTANGE.

Comment! Monsieur, il se pourrait!

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui, Madame, tels étaient mes projets; et je songeais à les réaliser, lorsque ce fatal mariage est venu détruire à jamais toutes les combinaisons de mon amour.

MADAME DE ROSTANGE.

Et pourquoi donc, Monsieur?

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous comprenez, Madame, qu'à mon âge, me dévouant par goût à l'état de beau-père, je tiendrais à l'exercer avec tout l'agrément dont il est susceptible, ce qui n'arriverait certainement pas si j'avais pour gendre un arrière-cousin du ministre, que je ne connaîtrais pas, et qui ne sera obligé envers moi à aucun égard... Si, au contraire, l'époux de votre fille avait été choisi par moi... s'il me devait tout... s'il me regardait comme son père... comme son bienfaiteur... si, en un mot, vous aviez agréé le jeune homme que j'avais en vue...

MADAME DE ROSTANGE.

Comment! Monsieur, vous y aviez pensé?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Voilà quinze jours que je m'en occupe; et j'avais pris parmi ce qu'il y avait de mieux... M. le comte Edmond de Morinval, le dernier héritier de la famille de ce nom.

MADAME DE ROSTANGE.

M. Edmond, qui est ruiné, et qui n'a rien!

M. DE SAINT-PIERRE.

Oui... mais moi, je lui donne cinquante mille livres de rente.

MADAME DE ROSTANGE.

Il se pourrait!

M. DE SAINT-PIERRE.

En signant le contrat.

MADAME DE ROSTANGE, étonnée.

Vous lui donnez cinquante mille livres de rente!... Et que vous reste-t-il donc?

M. DE SAINT-PIERRE, souriant.

Là-dessus, soyez tranquille... Mais je vous en ai prévenue, le véritable amour ne fait pas de phrase... il ne procède que par articles. Accordez à Edmond de Morival, 1^o la main de votre fille; 2^o la place que vous avez obtenue, et dans huit jours nous faisons deux noces... Qu'en dites-vous?

MADAME DE ROSTANGE.

Certainement... Je sacrifierais tout au bonheur de ma fille... mais permettez : je vais rompre avec l'arrière-cousin du ministre... donner à un autre une place qui lui était destinée, et qu'il m'avait un peu aidé à solliciter... Voilà ce qu'il y a de sûr, et de positif : les mariages dont vous me parlez le sont-ils autant?... Qui m'en répondra?

M. DE SAINT-PIERRE.

J'entends... Vous me demandez des garanties?...

Non pas... mais enfin...

MADAME DE ROSTANGE.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je vous dis que nos cœurs s'entendent, et qu'ils sont nés l'un pour l'autre... La sympathie du calcul!... Comment donc vous rassurer sur mes sentiments?... Les dédits... sont d'anciens moyens qui n'ont plus cours à présent; mais les billets au porteur sont toujours de mode... (se mettant à table et écrivant) et le style de celui-ci est d'une précision qui ne laisse aucun doute. « Fin » septembre prochain, je payerai à madame de Rostange, ou à son ordre, la somme de 60,000 francs, valeur reçue, si, à cette époque, je ne suis pas son mari. »

MADAME DE ROSTANGE.

Fi donc!... ce n'est pas cela que j'exigeais; mais vous le voulez... Je rentre chez moi... j'envoie au cousin du ministre son congé, et à M. Edmond notre consentement.

(Elle sort.)

M. DE SAINT-PIERRE, la reconduisant.

A merveille!... Voilà déjà mon maître marié, et placé... ce n'est pas sans peine... Et pour ma rentrée dans l'emploi, j'ai eu affaire à forte partie... D'autant qu'il fallait brusquer les événements; car, ce soir, adieu ma fortune... et par suite mon crédit... C'est donc ce soir. (Appelant.) Jasmin... C'est ce soir que mon règne finit avec le trimestre... Ah! Jasmin.

SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-PIERRE, JASMIN.

M. DE SAINT-PIERRE, à Jasmin qui entre.

Tu diras à mes gens de ne pas aller dîner en ville, comme cela leur arrive quelquefois... J'ai besoin d'eux aujourd'hui... Entends-tu... d'eux tous... depuis le jockey jusqu'à toi... le valet de chambre.

JASMIN.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tu commanderas en même temps à mon maître d'hôtel un dîner délicat, et solide, à cause des convives que j'attends... Une douzaine de couverts; et surtout, qu'il ait soin de me dépenser cinquante louis... pas un de plus... pas un de moins...

JASMIN.

Oui, Monsieur... Y aura-t-il des invitations à envoyer?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sans doute... mais ce ne sera pas loin.

(Il lui parle bas à l'oreille.)

JASMIN, d'un air honteux.

Comment! Monsieur, il serait possible!

Ah! Quand l'amour naquit à Cythère.

De vos bontés, de cet honneur extrême,

Je suis confus, et je n'en reviens pas;

Quoi! vous voulez, Monsieur, aujourd'hui même...

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous voir assis à ce repas.

JASMIN.

Qui, nous... siéger à cette place anguste!

Nous qui toujours, par état, par devoir,

Sommes debout...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est pour ça qu'il est juste

Qu'un jour au moins vous puissiez vous asseoir.

JASMIN.

C'est égal, Monsieur, nous n'oserons jamais... Je ne suis pas assez heureux... pour une pareille faveur.

M. DE SAINT-PIERRE.

Tu n'es pas heureux!... toi, Jasmin! toi, un valet de chambre... Diable! j'en connais bien qui voudraient être à ta place... Ta condition n'est-elle pas souvent préférable à celle des maîtres?... Qu'as-tu besoin de t'occuper de tes affaires, ou de t'inquiéter de ton sort?... tu laisses ce soin au grand seigneur qui t'a pris à son service. En voyant le mal qu'il se donne pour augmenter sa fortune, tu crois peut-être que c'est pour lui qu'il travaille: du tout... c'est pour toi... c'est pour te nourrir, pour te loger, pour te payer des gages... Il est ton véritable intendant... car cette table exquise dont il est si fier, tu en jouis

aussi bien que lui... quoiqu'à des heures différentes. Si tu restes... tu habites comme lui un hôtel ou un palais... si tu sors, toujours en voiture... en seconde ligne, il est vrai... mais qu'importe ? Douce indépendance, aimable oisiveté, premiers trésors de l'homme, on ne vous trouve que sous la livrée... et qui ne sait pas vous apprécier, n'est pas digne de vous posséder... Mais qui vient là ? c'est mon jeune protégé. (A JASMIN.) Va vite exécuter mes ordres.

(Jasmin sort.)

SCÈNE XIV.

M. DE SAINT-PIERRE, EDMOND.

M. DE SAINT-PIERRE, à Edmond.

Eh ! arrivez donc, mon cher... Comment cela va-t-il ?... J'étais d'une inquiétude...

EDMOND.

Ah ! Monsieur, comment vous prouver ma reconnaissance... Après avoir lu votre billet, votre homme d'affaires a pris sur-le-champ toutes les mesures nécessaires. Il était temps... car c'est demain que le délai expire...

Air du vaudeville de l'Opéra-Comique.

Grâce à vous, grâce à lui, je puis
Tout recouvrer, sans qu'il m'en coûte.
Quel honnête homme ! dans Paris
En est-il comme lui ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sans doute.

Oui, des avoués sans défaut,
D'une probité scrupuleuse,
On peut en trouver... il ne faut
Qu'avoir la main heureuse.

EDMOND.

Par exemple, il m'a demandé sur-le-champ ma clientèle pour l'avenir... Vous devinez ma réponse... En même temps ce brave homme avait un domestique... un excellent sujet...

M. DE SAINT-PIERRE.

Hein !... qu'est-ce que vous me dites là ?

EDMOND.

Il désirait le placer auprès d'un homme riche, en qualité de valet de chambre... Il me l'a proposé...

M. DE SAINT-PIERRE.

Ah ! mon Dieu !

EDMOND.

Et vous sentez bien que j'ai accepté sur-le-champ.

M. DE SAINT-PIERRE.

Vous avez accepté ?...

EDMOND.

Certainement, et en le remerciant encore... Mais qu'avez-vous donc ?... et d'où vient le trouble où je vous vois ?

M. DE SAINT-PIERRE, à part.

Nos affaires allaient si bien jusque-là... Il ne fallait pas moins qu'un avoué pour les embrouiller... (Haut.) Malheureux jeune homme, qu'avez-vous fait ?

EDMOND.

Quelle faute ai-je donc commise ?

M. DE SAINT-PIERRE.

La plus grande de toutes !... Vous ne savez donc pas que dans la situation où vous êtes, le choix d'un domestique est pour vous de la dernière importance, que votre sort en dépendait...

EDMOND.

Que voulez-vous dire ?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que la main puissante qui vous protégeait se voit forcée de vous abandonner... que le cours de vos prospérités va soudain s'arrêter, et que vous n'avez plus maintenant que des malheurs à attendre.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, CÉCILE.

CÉCILE.

Ah ! monsieur Edmond, venez à notre aide, mademoiselle Élise se désole... elle dit qu'elle ne pourra y survivre.

EDMOND.

Qu'y a-t-il donc ?

CÉCILE.

Sa mère avant de repartir est passée chez elle, et lui a déclaré que ce soir même elle serait mariée, et qu'il fallait obéir.

EDMOND.

Ah ! mon Dieu... que faire ?... quel parti prendre ? (A Saint-Pierre.) Vit-on jamais un malheur pareil au mien ?

M. DE SAINT-PIERRE, froidement.

Je vous l'avais dit... cela commence.

EDMOND.

Ah ! Monsieur... ah ! mon protecteur, ne m'abandonnez pas.

CÉCILE.

Hélas ! oui... ils n'ont plus d'espoir qu'en vous.

EDMOND.

Encore ce dernier service.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne peux plus vous en rendre... Il y a une demi-heure, je n'aurais pas hésité... c'était mon devoir... Mais à présent, cela ne me regarde plus... et c'est à un autre à prendre ce soin.

EDMOND.

Toute votre conduite envers moi, l'amitié que vous m'avez témoignée, le courroux que vous

me faites paraître, tout me semble inexplicable!... Vous aurais-je offensé sans le vouloir? parlez, je suis prêt à réparer mes torts... à vous obéir en tout.

M. DE SAINT-PIERRE.

Bien vrai?

EDMOND.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bien... Vous épouserez votre Élise.

EDMOND, se jetant à ses pieds.

Ah! Monsieur!... comment reconnaître...

M. DE SAINT-PIERRE, faisant ses efforts pour le relever.

Du tout... ce n'est plus ça!... Je ne veux pas que vous soyez ainsi... Je veux absolument que vous vous releviez... c'est ma première condition. [Edmond se relève.] La seconde, c'est que vous renverrez à votre avoué son valet de chambre, et que vous n'en prendrez un que de ma main.

EDMOND.

Je vous le jure.

M. DE SAINT-PIERRE.

A ce prix-là, j'oublie tout, et la fortune va de nouveau vous protéger.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, JASMIN.

JASMIN.

C'est un paquet qui est adressé à M. de Saint-Pierre, pour remettre à M. le comte de Morinval.

M. DE SAINT-PIERRE, montant Edmond.

Donnez à monsieur.

[Jasmin sort.]

EDMOND, décachant la lettre.

Une lettre de madame de Rostange, et une autre du ministre... O ciel!... il serait possible!... à moi une place aussi belle... aussi honorable.

M. DE SAINT-PIERRE, froidement.

Je vous l'avais annoncé... voilà que cela reprend.

EDMOND.

Grand Dieu! ce n'est rien encore... une lettre de madame de Rostange... elle m'accorde la main de sa fille... [A Saint-Pierre.] Ah! vous êtes mon sauveur, mon Dieu tutélaire.

M. DE SAINT-PIERRE, lui montrant la lettre.

Prenez garde... il y a peut-être quelques conditions qui ne vous plairont pas autant.

EDMOND, reprenant la lettre.

Oui, madame de Rostange se marie elle-même... et elle exige pour condition que j'obtienne aussi l'agrément de mon futur beau-père... Quel peut être ce beau-père?...

M. DE SAINT-PIERRE.

Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux dans l'événement, car c'est un beau-père qui ne vous convient pas du tout, et dont la présence pourrait tout renverser... Il faut maintenant nous entendre pour vous en débarrasser... Cela dépend de vous.

EDMOND.

Et comment?

M. DE SAINT-PIERRE.

Madame de Rostange le croit riche... dites-lui hardiment qu'il ne l'est plus... Elle le prend pour un homme de qualité... apprenez que c'est un homme de rien, qui a fait fortune en un jour, et l'a mangée en trois mois... Enfin, s'il faut vous le dire... il a autrefois porté la livrée... Moi, qui vous parle, je l'ai vu!...

EDMOND.

O ciel!

Air de *Partie carrée*.

Mais Monsieur, sur un fait semblable,
Pour engager son honneur et sa foi,
Il faut avoir la preuve irrécusable;
Qui donc ici la fournira?

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est moi.

Quand il faudra, je saurai vous instruire,
Et le forcer à tout vous dévoiler;
Car j'en suis sur, je n'ai qu'un mot à dire
Pour le faire parler.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, JASMIN.

JASMIN.

Monsieur est servi.

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est bien. Tous mes convives sont-ils là?

JASMIN.

Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-PIERRE, à Cécile et à Edmond.

Pardon, mes amis, il faut que j'y aille. Je les ai quelquefois fait attendre, mais aujourd'hui, ce ne serait pas convenable! [A Edmond.] Je vous fais mes excuses de ne pas vous inviter; ce sont des personnes avec qui vous ne seriez peut-être pas à votre aise.

JASMIN.

En même temps, madame de Rostange a fait prévenir qu'elle allait passer chez vous.

M. DE SAINT-PIERRE.

Je ne peux pas la recevoir... au moment de me mettre à table. [A Edmond.] Daignez prendre ce soin-là pour moi... C'est votre belle-mère... Sur-tout n'oubliez pas ce que je vous ai dit... Du courage.

Air. *Trou la la.*

Tout va bien, (*bis.*)
En avant, ne craignez rien;
Tout va bien (*bis.*)
Pour votre sort et le mien.
Sans adieu; j'ai là dedans
Des convives importants.

CÉCILE.

Quoi? ceux que vous attendez?

M. DE SAINT-PIERRE.

Sont tous des habits brodés.

Tout va bien, (*bis.*)
En avant, ne craignez rien;
Tout va bien (*bis.*)
Pour votre sort et le mien.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

CÉCILE, EDMOND, puis MADAME DE ROSTANGE.

CÉCILE, bas à Edmond.

Allons, Monsieur, obéissez et laissez-vous conduire par lui. Voici votre belle-mère.

EDMOND.

Ah! Madame, comment vous remercier de toutes vos hontés? J'allais me présenter chez vous.

MADAME DE ROSTANGE.

Je m'attendais presque à vous trouver ici... Je sais que M. de Saint-Pierre est votre protecteur; car c'est à lui que vous devez tout. Vous a-t-il parlé de mon mariage?

EDMOND.

Oui, Madame. Vous étiez sûre d'avance de mon approbation; et si, dans cette circonstance, j'ose hasarder un avis, ne voyez dans ma conduite que le désir que j'ai de vous prouver ma reconnaissance.

MADAME DE ROSTANGE.

Que voulez-vous dire?

EDMOND.

Qu'on vous trompe, Madame; du moins tout nous le prouve. Vous croyez à celui que vous épousez une grande fortune, et l'on assure qu'il est ruiné.

CÉCILE.

Oui, Madame. Vous le croyez un homme de qualité, il ne l'est pas plus que moi; et pour que vous sachiez à quoi vous en tenir, apprenez que c'est un ancien valet.

MADAME DE ROSTANGE.

Qui a pu débiter de pareilles calomnies? On n'avance pas des faits aussi graves sans en donner des preuves.

EDMOND.

Je n'en ai point, il est vrai; mais un homme estimable, un homme d'honneur, dont vous ne récuserez pas, j'espère, le témoignage, M. de

III.

Saint-Pierre lui-même, s'est chargé de nous les fournir.

MADAME DE ROSTANGE.

M. de Saint-Pierre! Eh mais! c'est lui que j'épouse; c'est lui dont vous parlez.

(On entend au dehors un chœur de gens à table qui chantent l'air précédent: Trou la la.)

TOUS.

Qu'est-ce que cela veut dire? et quel est ce bruit?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS: HUIT OU DIX DOMESTIQUES

en grande livrée paraissent d'abord, ensuite M. DE SAINT-PIERRE pareillement en livrée. Il est au milieu d'eux, et leur donne tour à tour une poignée de main.

CHŒUR DE DOMESTIQUES, qui entrent en chantant.

Air: *Trou la la.*

Quel plaisir, (*bis.*)
Quand son règne va finir!
Quel plaisir! (*bis.*)
Depêchons-nous de jour.

EDMOND, MADAME DE ROSTANGE, CÉCILE.

Qu'ai-je vu? (*bis.*)
Quel spectacle inattendu
Qu'ai-je vu? (*bis.*)

ENSEMBLE.

MADAME DE ROSTANGE.

Mon époux ainsi vêtu.

CÉCILE.

Notre maître ainsi vêtu.

MADAME DE ROSTANGE.

A peine si j'en revien,
Quoi? est habit...

M. DE SAINT-PIERRE.

C'est le mien.

Chacun rentre dans son bien,
Et je reprends mon ancien.

CHŒUR GÉNÉRAL.

LES DOMESTIQUES.

Quel plaisir, etc.

EDMOND, MADAME DE ROSTANGE, CÉCILE.

Qu'ai-je vu? etc.

EDMOND.

Qu'est-ce que cela signifie?

M. DE SAINT-PIERRE.

Que je vous ai promis des preuves, et que je vous les apporte. J'ai rendu la liberté à mes anciens serviteurs, à présent mes égaux. (A madame de Rostange.) C'est vous dire assez, Madame, que je ne peux tenir ma promesse: non pas que mon billet ne soit excellent; mais je ne suis pas assez heureux pour que vous me forciez à l'acquitter.

MADAME DE ROSTANGE.

Il serait possible!... un valet.

M. DE SAINT-PIERRE.

Trouvez-en un qui vous serve mieux. (A L.)

mond.) Grâce à moi, vous n'avez plus rien à craindre d'un rival redoutable. Grâce à moi, vous avez une place. (A madame de Rostange.) Grâce à moi, votre fille épouse un jeune homme charmant et cinquante mille livres de rente, car il les a.

EDMOND.

Ah ! mon ami, comment m'acquitter envers vous ? comment reconnaître tant de bienfaits ?

M. DE SAINT-PIERRE.

En me donnant chez vous une place de valet de chambre.

EDMOND.

Ah ! tu seras toujours mon ami.

M. DE SAINT-PIERRE.

Soit, un ami en livrée, à la condition encore que vous prendrez aussi ma femme au service de la vôtre. N'est-il pas vrai, Cécile ?

CÉCILE.

Ah ! que je suis contente !

M. DE SAINT-PIERRE, aux domestiques.

Quant à vous, mes amis, je vous ai payé vos gages, vos gratifications : nous sommes quittes, et vous êtes maintenant vos maîtres.

JASMIN.

Ah ! monsieur Lapière, nous n'en trouverons pas comme celui que nous avions.

M. DE SAINT-PIERRE.

Peut-être. Il y en a encore quelques-uns. En tout cas, (montrant Edmond) ils ne vaudront pas celui-ci, j'en suis certain. Mais il faut suivre mon exemple, et pour avoir une bonne condition, il faut la faire soi-même.

VAUDEVILLE *.

AIR du vaudeville du Colonel.

EDMOND.

Le dernier jour, en toute affaire,
Nous offre un pas difficile à franchir :
Heureux, lorsque dans sa carrière,
On peut le voir arriver sans pâlir,
Plus heureux encore, il me semble,
Quand, touché d'un égal amour,
On a passé sa vie ensemble,
Et qu'on arrive ensemble au dernier jour.

MADAME DE ROSTANGE.

Jeunes beautés qu'au printemps l'on adore,
A votre char vous traînez mille amants ;
Mais l'âge vient, et vous pouvez encore
Plaire et charmer dans l'hiver de vos ans.
Oui, les succès que le cœur nous procure
Bravent le temps, et nous restent toujours.
Dans la bonté cherchons notre parure,
Quand nos attraits sont à leurs derniers jours.

M. DE SAINT-PIERRE.

Dans des places comme les nôtres,
Quoiqu'un peu d'orgueil soit permis,
Je n'ai jamais, comme tant d'autres,
Dans le bonheur oublié mes amis.
Oui, lorsque la grandeur commence,
La mémoire fuit sans retour,
Et l'aurore de la puissance
De l'amitié devient le dernier jour.

CÉCILE, au public.

Par une disgrâce commune,
Aux grands, hélas ! comme aux petits,
On dit qu'en perdant sa fortune,
On perd souvent tous ses amis.

(A M. de Saint-Pierre.)

Ah ! puisse-t-il n'avoir pas cette chance,
De cet ouvrage assurer le retour ;
Et puisse, hélas ! le jour de sa naissance
Ne pas être son dernier jour.

* A Paris, à la représentation, on ne chante que le quatrième et dernier couplet.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



COMÉDIES-VAUDEVILLES.

	Pages.		Pages.
L'Auberge, ou les Brigands sans le savoir.	3	L'Intérieur de l'Étude, ou le Procureur et l'Avoué.	311
Une Nuit de la Garde nationale.	16	Le Gastronomes sans argent.	324
Farinelli, ou la Pièce de circonstance.	29	Le Ménage de Garçon.	337
La Jarrettière de la Mariée.	39	La Petite Sœur.	359
Le Comte Ory.	49	Le Mariage Infantin.	366
Le Nouveau Pourceaugnac.	62	L'Artiste.	380
Le Solliciteur, ou l'Art d'obtenir des places.	77	Michel et Christine.	394
Les Deux Précepteurs, ou Asinus Asinum fricat.	88	Philibert marié.	408
Le Combat des Montagnes, ou la Folie Beaujon.	100	Mémoires d'un Colonel de Hussards.	421
Le Café des Variétés.	113	La Demoiselle et la Dame, ou Avant et Après.	433
Le Petit Dragon.	120	Le Vieux Garçon et la Petite Fille.	447
Une Visite à Bedlam.	137	Les Eaux du Mont-Dor.	461
La Volière de Frère Philippe.	150	L'Écarté, ou un Coin du Salon.	475
Le Fou de Péronne.	162	Le Bon Papa, ou la Proposition de Mariage.	489
Les Deux Maris.	174	La Loge du Portier.	503
Le Mystificateur.	186	L'Intérieur d'un Bureau, ou la Chanson.	516
Caroline.	199	Le menteur véridique.	529
La Sonnambule.	213	La Pension bourgeoise.	543
L'Ennui, ou le Comte Derfort.	228	La Maîtresse au Logis.	557
L'Ours et le Pacha.	245	Partie et Revanche.	571
Le Témoin.	257	L'Avare en Goguettes.	585
Le Secrétaire et le Cuisinier.	269	Les Grisettes.	598
Frontin Mari-Garçon.	283	Un Dernier Jour de Fortnne.	613
Le Colonel.	297		

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.







